LETTRES

DE LA

MARQUISE DU DEFFAND

À

HORACE WALPOLE

LA MARQUISE DU DEFFAND

ASSISE DANS SON 'TONNEAU'

D'APRÈS LE PORTRAIT (AUTREFOIS À STRAWBERRY-HILL)
FAIT À L'AQUARELLE EN 1767
PAR CARMONTELLE

L.F
9845k

LETTRES
DE LA
MARQUISE DU DEFFAND
À
HORACE WALPOLE

(1766–1780)

Première Édition Complète
Augmentée d'environ 500 Lettres Inédites
Publiées d'après les Originaux, avec une Introduction
des Notes, et une Table des Noms

PAR

MRS PAGET TOYNBEE
Éditeur des *Lettres d'Horace Walpole*

Tome Premier

148408
14/2/19

LONDRES
METHUEN ET CIE
MDCCCCXII

Première Édition 1912

PQ
1981
D65
1912
t.1

À

Mr W. R. PARKER-JERVIS

DE MEAFORD, STONE, STAFFORDSHIRE

PROPRIÉTAIRE DES ORIGINAUX

DES LETTRES DE MME DU DEFFAND À HORACE WALPOLE

LA DÉDICACE

DE CES VOLUMES EST OFFERTE

EN TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE

POUR SES NOMBREUSES BONTÉS

ENVERS

L'ÉDITEUR

TABLE

PAGE

PRÉFACE ix

INTRODUCTION . . . . . xiii–lxxiii

I. Les Lettres xiv

II. Notice Sur Mme du Deffand xxxiv

III. Notice Sur Horace Walpole lxiv

TABLE DES LETTRES lxxiv

SIGNES ET ABRÉVIATIONS lxxxiv

ADDITIONS ET CORRECTIONS lxxxiv

LETTRES 1–211 (16 avril 1766—10 octobre 1769) 1–612

APPENDICES I–XIV 613–640

PRÉFACE

CETTE édition des *Lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole*, que feu Mrs Paget Toynbee avait passé quelques années à préparer, fut laissée à sa mort presque achevée. La douloureuse tâche de compléter son œuvre a incombé à l'auteur de cette préface.

La première édition de ces lettres, publiée il y a cent ans, en 1810, par Miss Berry, contenait nominalement 348 lettres. Mais 52 seulement étaient complètes ; le reste ne consistait qu'en un choix de passages. À ce chiffre vinrent s'ajouter cinq lettres en 1859, faisant ainsi un total de 353 lettres ou fragments de lettres. La présente édition contient 838 lettres,[1] dont toutes, sauf une demi-douzaine environ, sont complètes. Elle contient aussi dix lettres, dont une seulement a été déjà imprimée en partie, écrites à Horace Walpole par Wiart, le secrétaire de Mme du Deffand, pendant la dernière maladie et après la mort de cette dernière. On trouvera dans la première partie de l'*Introduction* un compte-rendu détaillé des éditions précédentes, et de la découverte des lettres non publiées qu'on supposait détruites.

Toutes les lettres nouvellement retrouvées furent transcrites par Mrs Toynbee elle-même d'après le manuscrit original, sur lequel également elle collationna soigneusement toutes les lettres précédemment imprimées (à l'exception de neuf lettres dont les originaux ne sont plus au manuscrit).[2] À ces fins, Mr W. R. Parker-Jervis, le propriétaire actuel, voulut bien, avec une extrême générosité, permettre à Mrs Toynbee de détenir le manuscrit un an et plus.

Les *Notes* sont l'œuvre presque entière de Mrs Toynbee, qui avait en outre préparé pour l'*Introduction* une esquisse des notices sur Mme du Deffand et Horace Walpole, une *Table des Lettres* et, pour la *Table des Noms*, une liste des noms de personnes men-

[1] 838 lettres, dont 485 inédites, 297 incomplètes dans les éditions précédentes—voyez plus bas, *La Table de Lettres*, pp. lxxiv–lxxxiii.

[2] Nos. 26, 76, 326, 653, 680, 778, 780, 781, 788 de la présente édition.

tionnées dans les lettres. L'auteur de ces lignes a achevé l'*Introduction* et la *Table des Noms*, et a préparé pour l'impression l'ouvrage entier. Comme circonstance atténuante aux imperfections dont il est responsable, il peut seulement plaider avec Dante,

"qui mi scusi
La novità, se fior la penna abborra."

Il a pleine conscience de son insuffisante préparation à entreprendre un travail pour lequel,

"Come colui che nuove cose assaggia,"

il a dû, pour ainsi dire, se frayer à chaque pas la route dans une région nouvelle pour lui, et faire sans préambule la connaissance d'une foule de personnes qui jusqu'alors lui étaient restées plus ou moins étrangères.

Le texte des lettres a été reproduit aussi conforme que possible à celui du manuscrit original [1]; néanmoins, on a modernisé l'orthographe, là où elle diffère de l'orthographe actuelle,[2] et l'on a corrigé, en les passant sous silence, des fautes de grammaires évidentes, dues au double fait que Mme du Deffand, étant aveugle, dictait ses lettres, et que son secrétaire, Wiart, était un homme assez peu instruit. On a corrigé également les graphies, phonétiques en beaucoup de cas, des noms propres anglais (par exemple, *Kanoé* au lieu de *Conway*, *Selhouin* pour *Selwyn*, *Houd* pour *Wood*, *Laïde* pour *Lloyd*, *Raton* pour *Wroughton*, *Fanchaud* pour *Fanshawe*, *Straberille* pour *Strawberry-Hill*, etc.). Les graphies de Wiart sont en règle générale insérées dans les notes. On a scrupuleusement respecté les singularités de style propres à Mme du Deffand.[3]

De nombreux originaux des lettres ont des annotations marginales de l'écriture de Walpole. Ces notes ont naturelle-

[1] Ça et là des mots évidemment omis par accident ont été insérés entre crochets [ ].

[2] Par exemple, on a substitué *-ents* à *-ens* dans *arrangemens*, *complimens*, *différens*, *jugemens*, *prudens*, *sentimens*, etc. ; *-ai* à *-oi* dans *anglois*, *françois*, *foiblesse*, *dirois*, *disoit*, *avoient*, *connoître*, *connoissance*, etc. ; et *temps*, *draps*, *sais*, etc. à *tems*, *dras*, *sçais*, etc.

[3] Les plus frappantes sont son tour elliptique avec "d'où vient" (par exemple : "d'où vient cela vous fâche-t-il?" I. 80 ; "d'où vient vous vous bornez à cela?" I. 98 ; "d'où vient n'avez-vous pas gardé mon domestique?" I. 313) ; et son omission du pronom régime direct dans des phrases telles que "si je ne [le] lui donne pas de votre part je [le] lui donnerai de la mienne," I. 85 ; "Je ne doute pas que vous ne [la] lui ayez remise," I. 392 ; etc. Dans une de ses lettres à Walpole (25 janvier 1773), elle décline expressément toute prétention à un style correct :—"Je ne sais pas un mot de grammaire, ma manière de m'exprimer est toujours l'effet du hasard, indépendant de toute règle et de tout art ; ainsi je ne suis point flattée quand on me dit que j'écris bien, car je n'en crois rien."

ment un intérêt tout particulier, d'abord en ce qu'elles proviennent du récipiendaire des lettres, et ensuite parce qu'elles montrent que Walpole lui-même envisageait la publication éventuelle de quelques-unes des lettres tout au moins. On les a distinguées ici par l'initiale (W.). Les notes des éditeurs précédents (à savoir Miss Berry, M. Artaud de Montor, M. Barrière et M. de Lescure), qui ont été utilisées, sont signées respectivement (B.), (A.M.), (Bar.) et (L.). Les notes de Mrs Toynbee ne sont pas signées. Les notes de Miss Berry [1] ont une valeur spéciale, en ce qu'elles contiennent des extraits de nombreuses lettres de Walpole à Mme du Deffand, qui furent, doit-on croire, détruites plus tard par Miss Berry conformément aux instructions de Walpole. (Voyez l'*Introduction*, I. §§ 11, 12.)

Sept lettres de Walpole à Mme du Deffand, qui, sauvées accidentellement, furent découvertes par Mrs Toynbee, sont ici, grâce à la permission des Délégués de l'Imprimerie Universitaire d'Oxford, réimprimées (dans les notes) d'après l'édition des *Lettres d'Horace Walpole* due à Mrs Toynbee (Oxford, 1903–5, 16 vol.).[2] Onze autres lettres de Walpole à Mme du Deffand, récemment découvertes à Paris, et obligeamment communiquées à Mrs Toynbee, par M. Van der Vrecken de Bormans, sont maintenant imprimées (en note également) pour la première fois. (Voyez l'*Introduction*, I. § 14.)

Parmi les ouvrages auxquels Mrs Toynbee a été spécialement redevable, on peut citer, outre de nombreux recueils de *Mémoires*, mentionnés dans les notes au fur et à mesure, le *Dictionnaire de la Noblesse*, par F.-A.-A. de la Chenaye-Desbois (Paris, 1863–77) ; le *Dictionnaire Historique de la France*, par Ludovic Lalanne (Paris, 1877) ; le *Dictionnaire Historique, Critique et Bibliographique*, par une Société de Gens de Lettres (Paris, 1821–23) ; le *Dictionnaire des Ouvrages Anonymes*, par A.-A. Barbier (Paris, 1872–79) ; la *Correspondance Littéraire, Philosophique et Critique de Grimm et de Diderot, depuis 1753 jusqu'en 1790* (Paris, 1829–31) ; les *Causeries du Lundi*, de Sainte-Beuve (Paris, 1851–62) ; et l'*Histoire de la Langue et de la Littérature Française*, publiée sous la direction de L. Petit de Julleville (Paris, 1896–99).

[1] Quelques-unes de ces notes ont pour plus de commodité été transférées, dans cette édition, des lettres qu'elles illustraient dans l'édition de Miss Berry à des lettres antérieures qu'elle n'imprima point. Les notes de Miss Berry étaient en anglais. On les donne ici en français, la plupart d'après la traduction des éditeurs français.

[2] Dans le présent ouvrage, lorsqu'on renvoie aux lettres d'Horace Walpole, c'est toujours dans l'édition de Mrs Toynbee.

Des remercîments personnels pour des services rendus à Mrs Toynbee sont dûs en premier lieu à Mr W. R. Parker-Jervis, de Meaford, près Stone, dans le Staffordshire, le propriétaire actuel des papiers légués à Horace Walpole par Mme du Deffand et des lettres de celle-ci à celui-là. C'est grâce à la générosité de Mr Parker-Jervis qu'une édition complète de ces lettres est enfin publiée maintenant. Non seulement Mr Parker-Jervis mit à la disposition de Mrs Toynbee la totalité de ces papiers, et, comme on l'a déjà dit, lui laissa garder les lettres pour une longue période aux fins de copie et de collation ; mais en outre lui-même, à diverses reprises, collationna de nombreux passages douteux dans les lettres transcrites, une fois que les originaux eurent été renvoyés à Meaford. On doit aussi, au nom de Mrs Toynbee, reconnaître la complaisance mise par M. Van der Vrecken de Bormans, de Paris, à communiquer les onze lettres de Horace Walpole à Mme du Deffand qu'il découvrit à Paris et dont on a parlé plus haut.

Enfin, l'auteur de ces lignes adresse ses remercîments à M. René Galland pour son excellente traduction des notices et des notes (y compris les extraits des lettres et des œuvres d'Horace Walpole) qui n'étaient pas déjà en français, ainsi que pour son aide en ce qui concerne la *Table des Noms*.

PAGET TOYNBEE

FIVEWAYS, BURNHAM, BUCKS
septembre 1912

INTRODUCTION

I

Les Lettres :—Éditions et Manuscrit—Les Lettres d'Horace Walpole

§ 1. L'édition anglaise de 1810, et les éditions françaises de 1811, 1812, 1824, 1827.
§ 2. Les lettres publiées par le Marquis de Sainte-Aulaire en 1859.
§ 3. L'édition de 1864, de J.-F. Barrière.
§ 4. L'édition de 1865, de M. de Lescure.
§ 5. Prétendue destruction des lettres non imprimées par Miss Berry.
§ 6. Découverte des lettres manquantes.
§ 7. Le manuscrit.
§ 8. Publication des lettres projetée par Horace Walpole.
§ 9. L'édition de Miss Berry.
§ 10. Capacité de Miss Berry pour sa tâche.
§ 11. Les lettres d'Horace Walpole à Mme du Deffand.
§ 12. Sort des lettres d'Horace Walpole—Leur destruction présumée.
§ 13. Raisons qui auraient motivé la destruction des lettres.
§ 14. Conservation accidentelle de quelques lettres.
§ 15. Regrets que doit causer la perte des lettres d'Horace Walpole—Appréciation des lettres et de leur auteur par un Français.
§ 16. Les lettres d'Horace Walpole appréciées par Miss Berry—Rapports de Walpole avec Mme du Deffand—Sa peur du ridicule.

II

Notice sur Mme du Deffand

§ 1. Sa jeunesse.
§ 2. Mariage—Séparation.
§ 3. À Sceaux—Sa liaison avec le Président Hénault.
§ 4. À Paris, au couvent de Saint-Joseph.
§ 5. Sa cécité.
§ 6. Ses rapports avec Mlle de Lespinasse.
§ 7. Elle fait la connaissance d'Horace Walpole.
§ 8. Ses relations avec Horace Walpole.
§ 9. Sa dernière maladie et sa mort.
§ 10. Ses legs à Horace Walpole.
§ 11. Sa personne.
§ 12. Son caractère et ses talents.
§ 13. Impressions d'Horace Walpole à son égard.
§ 14. Chaleur de son amitié.
§ 15. Sa verve et sa vitalité.
§ 16. Son talent de conversation—Sentiments d'Horace Walpole à son égard.
§ 17. Appréciations de Sainte-Beuve, et de M. Gustave Lanson.

III

Notice sur Horace Walpole

§ 1. Naissance et éducation.
§ 2. Voyages avec Gray sur le Continent.
§ 3. Vie parlementaire — Strawberry-Hill.
§ 4. Séjours à Paris et relations avec Mme du Deffand.
§ 5. Ses dernières années—Relations avec les Misses Berry—Sa mort.
§ 6. Walpole en France—Ses motifs pour quitter l'Angleterre.
§ 7. Walpole à Paris—Le grand monde en 1765.
§ 8. Premières impressions sur Mme du Deffand—Leur amitié.
§ 9. Sa vie à Paris, et ses succès mondains.
§ 10. Intimité avec Mme du Deffand—Nature de leurs relations.
§ 11. Séjours postérieurs à Paris—Fin d'une amitié de quinze années.

I

Les Lettres :—Éditions et Manuscrit—Les Lettres d'Horace Walpole

§ 1. *L'édition anglaise de* 1810, *et les éditions françaises de* 1811, 1812, 1824, *et* 1827

La première édition des lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole parut à Londres, il y a cent ans, en 1810[1] ; cette année-là, Miss Mary Berry publia anonymement, en quatre petits volumes, le choix fait par elle entre les originaux, alors à Strawberry-Hill, en la possession de Mrs Damer, exécutrice testamentaire d'Horace Walpole. C'était un recueil de 348 lettres (ou fragments de lettres) dans le français original, avec notes en anglais.[2]

Les volumes de Miss Berry furent presque immédiatement reproduits à Paris où, comme nous l'apprend un contemporain, la sensation créée par eux éclipsa presque l'intérêt de la campagne de Napoléon en Russie :

" Les lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole parurent à Londres en 1810. Quand, un ou deux ans après, elles furent imprimées en France, elles produisirent dans le monde, je m'en souviens encore, une grande sensation ; . . . elles occupèrent les salons de Paris plus que l'attente de la campagne de Russie, et l'on n'en parla guère moins que de l'incendie de Moscou et des désastres de la Bérézina. . . . Les lecteurs de 1812 accueillirent, avec la curiosité la plus vie et la moins distraite, ce nouveau

[1] Un choix, le premier qu'on publia, de la correspondance de Mme du Deffand, avait paru l'année précédente, à Paris, en deux volumes intitulés *Correspondance inédite de Mme du Deffand avec d'Alembert, Montesquieu, le Président Hénault, la Duchesse du Maine ; Mesdames de Choiseul, de Staal ; le Marquis d'Argens, le Ch^er d'Aydie, etc. Suivie des lettres de M. de Voltaire à Mme du Deffand.* (Paris, L. Collin, 1809, 2 vols. in-8°). En fait, cette " Correspondance " de Mme du Deffand ne contenait que 18 lettres écrites par elle, sur un total de 175, dont plusieurs ne lui étaient pas même adressées. Aucune de ses lettres à Horace Walpole n'était incluse dans ce recueil, publié sans doute en grande partie à l'aide des copies prises à Paris par le Prince de Beauvau (auquel le testament de Mme du Deffand avait conféré ce droit), avant que les papiers légués par la Marquise à Horace Walpole eussent été remis à ce dernier. Miss Berry nous apprend que les originaux de la plupart des lettres se trouvaient à Strawberry-Hill à la date de la publication.

[2] *Letters of the Marquise du Deffand to the Hon. Horace Walpole, afterwards Earl of Orford, from the year 1766 to the year 1780. To which are added Letters of Mme du Deffand to Voltaire, from the year 1759 to the year 1775. Published from the Originals at Strawberry-Hill* (London : Printed for Longman, Hurst, Rees, and Orme, 1810. 4 vols. 12mo).

témoignage des idées et des mœurs du siècle qui venait de finir, et l'on se plut à retourner par l'imagination jusqu'au milieu d'une société dont tous les contemporains n'avaient pas disparu. Une maîtresse du Régent, une correspondante de Voltaire, une amie du Duc de Choiseul, racontant avec un esprit rare ses pensées et son temps, mêlant aux anecdotes et aux portraits de piquantes réflexions, était bien faite pour captiver l'attention du monde qui aimait encore la conversation et qui ne parlait pas du présent." [1]

Deux éditions des lettres, avec notes en français, furent publiées coup sur coup à Paris en l'espace de deux années, ayant pour éditeur anonyme M. Artaud de Montor.[2] Mais ni l'une ni l'autre ne reproduisit fidèlement l'ouvrage de Miss Berry. Tout en admettant dans sa préface qu'il avait supprimé certaines notes de Miss Berry "que le goût national et un juste sentiment des convenances devaient condamner," M. Artaud de Montor assurait à ses lecteurs qu'il avait réimprimé intégralement le texte des lettres elles-mêmes.[3] Néanmoins il n'était pas de bonne foi, car lui-même avoua plus tard que, dans une lettre au moins, on avait dû faire des coupures pour se conformer aux prescriptions de la censure impériale [4]; et une comparaison attentive

[1] *L'Angleterre au dix-huitième siècle.* (*Horace Walpole*). Par Charles de Rémusat (Paris, 1856; tome ii. pp. 1–2).

[2] *Lettres de la Marquise du Deffand à Horace Walpole depuis Comte d'Orford, écrites dans les années 1766 à 1780.* Publiées d'après les originaux déposés à Strawberry-Hill (Paris, chez Treuthel et Wurtz, 1811, 4 vols. in-8°)—*Nouvelle édition corrigée* (chez les mêmes éditeurs, 1812).

[3] "Quant aux Lettres elles-mêmes, elles paraissent ici, aux fautes typographiques près, telles qu'elles ont été publiées à Londres. Quelqu'erronées que puissent avoir été, dans certaines circonstances, les opinions de Madame du Deffand, par respect pour la mémoire d'une femme célèbre, on ne s'est permis aucune altération." (pp. viii–ix.)

[4] Cette information provient d'une communication intéressante adressée en 1860 par M. Alphonse-Honoré Taillandier à M. Ludovic Lalanne, directeur de la *Correspondance Littéraire*, et imprimée aux pages iii–viii du premier volume de la seconde édition des *Lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole*, publiée par Firmin Didot en 1864:—"L'édition des *Lettres de la Marquise du Deffand à Horace Walpole*, publiée pour la première fois à Paris, in-8°, l'a été par les soins de M. Artaud de Montor, qui, dans son article *Roger* du supplément à la *Biographie Universelle* de Michaud, raconte un fait curieux relativement à cette publication. Dans une lettre de Mme du Deffand, publiée intégralement dans l'édition originale anglaise, elle appelle Suard et Delille des *polissons*. M. Artaud (il ne se nomme pas, mais il est évident que c'est de lui qu'il parle), d'accord avec M. d'Hauterive, qui lui avait communiqué le livre, pensait qu'il fallait supprimer ces mots si injurieux pour deux hommes de lettres vivants et d'un caractère honorable. Une autre personne, au contraire, voulait maintenir l'accusation, mais demandait des ratures considérables. 'La discussion alla jusqu'à Napoléon,' ajoute M. Artaud: 'il devait partir pour sa malheureuse campagne de 1812; il ordonna qu'on mît dans sa voiture les épreuves de l'ouvrage qu'on avait imprimé, sauf à supprimer ce qui déplairait, et il dit: 'Je m'ennuie en route; je lirai ces volumes, et j'écrirai de Mayence ce qu'il y aura à faire.' On reçut de Mayence une lettre où il disait: 'Ceux qui veulent ôter les mots *des polissons* ont raison; ceux qui veulent qu'en ôte davantage n'ont pas le sens commun, et en cherchant à me plaire, ils n'auraient trouvé que le moyen de me déplaire.

de son texte avec celui de Miss Berry révèle diverses autres suppressions de même nature.

En 1824 fut publiée une troisième édition française,[1] suivie en 1827 par une quatrième, simple réimpression de la même librairie. Dans ces éditions, la *Vie de Madame du Deffand* par Miss Berry, que les précédentes avaient reproduites, fut remplacée par une nouvelle *Notice sur la Vie et les Lettres de la Marquise du Deffand*,[2] et les notes,[3] dont beaucoup étaient surannées, furent revues et à mainte reprise augmentées par des extraits de lettres d'Horace Walpole à des correspondants anglais de la même période. On ne restaura pas les passages supprimés par M. Artaud de Montor dans le texte des lettres, mais par une mutilation nouvelle on en omit d'autres dans deux lettres que M. Artaud avait réimprimées sans altérations, à savoir celles du 8 mai 1771 et du 22 février 1778 (Nos. 305 et 702 de la présente édition).

À deux mots près, il faut laisser la cour d'alors telle qu'elle était.' Il est certain cependant que plusieurs autres passages furent supprimés; ce qui a fait dire au savant bibliographe M. Brunet que cette édition avait été 'revue et mutilée par les soins de M. Artaud.'"

La lettre en question est celle écrite par Mme du Deffand le 11 mai 1772 (N° 362 de la présente édition). D'autres lettres où M. Artaud supprime des passages imprimés par Miss Berry sont celles du 31 mars 1777 et du 6 août 1779 (Nos. 640 et 788 de la présente édition).

Dans la *France Littéraire* (éd. de 1827, tome ii, p. 637), Quérard décrit en ces termes l'édition d'Artaud de Montor : "nouvelle édition, revue, corrigée et diminuée par les soins de M. Artaud."

[1] *Lettres de la Marquise du Deffand à Horace Walpole, depuis Comte d'Orford, écrites dans les années 1766 à 1780 . . . publiées d'après les originaux déposés à Strawberry-Hill. Nouvelle édition, augmentée des extraits des Lettres d'Horace Walpole.* (Paris, chez Ponthieu, 1824, 4 vols. in-8°). Les nouveaux caractères de cette édition sont énumérés comme suit dans l'*Avis du nouvel éditeur* :—" C'est après la première édition publiée en Angleterre en 1810, et deux réimpressions en France (en 1811 et 1812), qu'on donne encore une fois au public la Correspondance de Mme du Deffand. Les notes ajoutées à ces diverses éditions ont été revues avec soin, et n'ont été reproduites qu'avec les changements que le temps écoulé a rendus nécessaires. On y a ajouté beaucoup d'extraits des lettres d'Horace Walpole, dont la correspondance complète, de 1756 à 1797, a été publiée à Londres en 1820. Une nouvelle notice, écrite d'après les renseignements les plus précieux, a été mise en tête de la collection, afin de donner une idée exacte de la vie et du caractère des deux personnages de cette correspondance."

[2] La nouvelle notice, signée des initiales A.T., avait pour auteur Adolphe Thiers, comme on le révéla par la suite.

[3] Le Marquis de Sainte-Aulaire fait remarquer un contresens ridicule qui se trouve dans une des notes de cette édition. Dans sa lettre du 23 février 1768, Mme du Deffand mentionne l'Hôtel (de) Carnavalet. Miss Berry annote: "Maison de Mme de Sévigné à Paris. M. Walpole en avait un tableau qui se trouve maintenant à Strawberry-Hill dans la même pièce que le portrait de Mme du Deffand." Dans l'édition de 1824, ce "tableau" (*picture*) devient "un dessin turc," et le dernier éditeur français, M. de Lescure, jugeant sans doute peu probable que Walpole eût possédé un dessin turc de la maison de Mme de Sévigné, fit passer l'épithète du dessin à la chambre où il était ("un dessin qui se trouve . . . dans la même chambre turque où est le portrait de Mme du Deffand" !).

§ 2. *Lettres publiées par le Marquis de Sainte-Aulaire en* 1859

En 1859, le Marquis de Sainte-Aulaire publia deux volumes de la *Correspondance inédite de Mme du Deffand*,[1] dont une édition considérablement augmentée, en trois volumes, parut en 1866, et fut réimprimée en 1877, sous le titre de *Correspondance complète de Mme du Deffand avec la Duchesse de Choiseul, l'Abbé Barthélemy et M. Craufurt*.[2] Dans ces volumes étaient imprimées pour la première fois cinq lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole qui n'avaient pas été comprises par Miss Berry dans son choix de 1810. Le Marquis de Sainte-Aulaire imprima ces lettres en 1859 sans la moindre explication quant à leur provenance. Mais, dans la *Notice sur Mme du Deffand* précédant les éditions de la *Correspondance* parues en 1866 et 1877, il déclare : "Dans le recueil qu'on va lire, on trouvera quelques lettres à Walpole, déjà publiées, mais seulement dans nos deux volumes de 1859, et dont nous possédons les originaux.[3] Nous les tenons de Miss Berry elle-même, l'éditeur anglais de 1810" (p. iii).

§ 3. *L'édition de* 1864, *éditée par M. J.-F. Barrière*

En 1864, cinq ans après l'apparition de la *Correspondance inédite* de M. de Sainte-Aulaire, fut publiée à Paris une cinquième édition française des lettres à Horace Walpole. Cette édition,[4] en deux volumes, faisait partie de la *Bibliothèque des Mémoires*

[1] Paris, Michel Lévy, 1859, 2 vol. in-8°.

[2] Paris, Michel Lévy, 1866, 3 vol. in-8° ; (*Nouvelle édition revue et considérablement augmentée*), Calmann-Lévy, 1877.

[3] Les lettres en question sont celles qui sont datées 5 août 1766 (éd. de 1859, tome i, pp. 40–5 ; éd. de 1877, tome i, pp. 61–6) ; 4 avril 1767 (éd. de 1859, tome i, pp. 63–8 ; éd. de 1877, tome i, pp. 92–5) ; 9 octobre, à midi, 1771 (éd. de 1859, tome i, pp. 436–7 ; éd. de 1877, tome ii, pp. 65–6) ; 15 juin 1777 (éd. de 1859, tome ii, p. 386–8 ; éd. de 1877, tome iii, pp. 269–71) ; 12 novembre 1877 (éd. de 1859, tome ii, pp. 405–9 ; éd. de 1877, tome iii, pp. 304–7). Dans la présente édition, les numéros respectifs de ces lettres sont les Nos. 26, 76, 326, 653, 680. La lettre datée "9 octobre à midi, 1771" n'est pas à proprement parler une lettre à part ; il est clair d'après son contenu qu'elle appartient à la lettre précédente du même jour (No. 325 dans la présente édition). Pour la lettre du 5 août 1766, M. de Sainte-Aulaire a fait, dans ses dernières éditions, une légère correction au texte. À l'avant-dernier paragraphe de l'édition de 1859 on lit, "Écrivez-moi, je vous prie, au moins deux fois la semaine" ; cela devient dans les éditions postérieures "au moins une fois."

[4] *Lettres de la Marquise du Deffand à Horace Walpole, écrites dans les années 1766 à 1780 . . . publiées d'après les originaux déposés à Strawberry-Hill. Nouvelle édition augmentée des extraits des lettres d'Horace Walpole* (*revue et complétée sur l'édition originale de Londres 1810*), *et précédées d'une notice sur Madame du Deffand par M. A. Thiers* (Paris, Firmin Didot, 1864 ; 2 vol. in-12°).

pendant le 18ème siècle, chez Firmin Didot. Il y en eut la même année une réimpression contenant une version corrigée de l'*Avis du nouvel éditeur* (pp. i–ii), et, dans sept pages supplémentaires d'avant-propos (pp. iii–ix), une communication[1] sur Mme du Deffand, Horace Walpole et leurs lettres, adressée en 1860 par M. Taillandier à M. Lalanne, directeur de la *Correspondance Littéraire ;* en outre, une reproduction de la notice de M. Taillandier sur Miss Berry parue dans la *Nouvelle Biographie Générale.*

M. Jean-François Barrière, directeur du *Journal des Débats*, fit précéder son édition d'une *Notice sur la Vie et les Lettres de la Marquise du Deffand*, par Adolphe Thiers, dévoilant ainsi l'anonymat des initiales A. T.[2] dont elle était signée originellement dans l'édition de 1824. Tous les passages des lettres supprimés dans les éditions françaises précédentes furent rétablis dans cette édition, tous, sauf une phrase, probablement omise par inadvertance, dans la lettre du 31 mars 1777 (No. 640 de la présente édition).[3] D'autre part, on laissa tomber un passage au début de la lettre du 5 janvier 1773 (No. 392 de la présente édition) qui avait paru dans toutes les éditions antérieures. Le numérotage des lettres est le même que dans l'édition de Miss Berry, les cinq nouvelles lettres du Marquis de Sainte-Aulaire n'étant pas incluses.[4]

§ 4. *L'édition de* 1865, *éditée par M. de Lescure*

La sixième et dernière édition des lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole fut publiée à Paris, en 1865, par M. de Lescure, dans un recueil, en deux volumes, qui contenait aussi des lettres adressées par Mme du Deffand à Montesquieu, d'Alembert, Voltaire et d'autres.[5]

M. de Lescure se piquait d'avoir reproduit exactement dans

[1] On a donné plus haut un extrait de cette communication. (Voyez p. xv, note 4.)

[2] Voyez plus haut, p. xvi, note 2.

[3] Cette lettre, qui est datée à tort "15 janv." dans les éditions de 1824 et de 1827, n'est pas à sa place dans l'édition de Miss Berry, ni dans aucune des éditions françaises jusqu'à et y compris celle de 1864.

[4] Voyez plus haut, p. xvii. Bien que M. Taillandier, dans la note mise en tête du second tirage de cette édition, fasse allusion à la publication récente de la *Correspondance inédite de Mme du Deffand* par le Marquis de Sainte-Aulaire, il ne mentionne point ces nouvelles lettres imprimées par le Marquis.

[5] *Correspondance complète de la Marquise du Deffand avec ses amis le Président Hénault, Montesquieu, d'Alembert, Voltaire, Horace Walpole, classée dans l'ordre chronologique et sans suppressions, augmentée des lettres inédites du Chevalier de l'Isle, précédée d'une Histoire de sa Vie, de son Salon, de ses Amis, suivie de ses œuvres diverses, et éclairée de nombreuses notes.* (Paris, Henri Plon, 1865, 2 vol. in-8°.

cette édition le texte des lettres à Walpole donné par Miss Berry. Dans son en-tête il revendique l'honneur d'avoir imprimé les lettres "sans suppressions," et dans sa notice préliminaire il dit :—

"Nous avons soigneusement et minutieusement revu notre texte sur toutes les éditions antérieures, depuis celle de Londres, 1810, jusqu'à celle de 1827 inclusivement. Nous osons en dire aujourd'hui la version authentique et la correction à peu près irréprochable. Nous affirmons aussi avoir rétabli les rares passages supprimés en 1812 et depuis." (p. ccxxxix).

Néanmoins, malgré cette prétention déclarée, M. de Lescure a omis, en trois occasions au moins, de rétablir dans le texte des passages qui avaient été supprimés dans toutes les éditions antérieures à celle de 1864. Ces passages, dont l'un est d'importante dimension, se trouvent dans les lettres du 8 mai 1771, du 22 février 1778, et du 6 août 1779 (Nos. 305, 702, 788, de la présente édition). Les passages supprimés rétablis dans l'édition de M. de Lescure consistent en deux courtes phrases de quelques mots chacune, dans les lettres du 11 mai 1772 et du 31 mars 1777 (Nos. 362, 640, de la présente édition).

L'édition de M. de Lescure ne contenait ni de nouvelles lettres à Horace Walpole, ni les lettres imprimées par le Marquis de Sainte-Aulaire. Le chiffre des lettres adressées à Walpole restait dans cette dernière édition le même (348) que dans l'édition originale publiée par Miss Berry il y a cent ans.

§ 5. *La prétendue destruction des lettres non imprimées par Miss Berry*

Si l'on compte les cinq lettres imprimées par le Marquis de Sainte-Aulaire en 1859, c'est à 353 que s'élève le chiffre total des lettres (ou fragments de lettres) de Mme du Deffand à Horace Walpole publiées jusqu'à ce jour (quoique jamais, à vrai dire, dans un même recueil). On ne s'attendait pas à voir jamais augmenter ce chiffre, car le Marquis de Sainte-Aulaire avait informé le monde des lettres que Miss Berry en lui donnant les originaux des cinq lettres mentionnées plus haut, lui avait assuré que *tout le reste avait été détruit.* Voici la déclaration du Marquis de Sainte-Aulaire qui parut pour la première fois dans la *Notice sur Mme du Deffand* qui est en tête de l'édition de 1866 :—

"Dans le recueil qu'on va lire on trouvera quelques lettres

à Walpole déjà publiées, mais seulement dans nos deux volumes de 1859, et dont nous possédons les originaux. Nous les tenons de Miss Berry elle-même, l'éditeur anglais de 1810, *de qui nous avons alors reçu l'assurance que tout le reste avait été détruit après cette publication de* 1810 " (p. iii).

§ 6. *La découverte des lettres manquantes*

Cette assertion, qui fut réitérée par le Marquis de Sainte-Aulaire dans son édition de 1877, qui ne semble pas avoir été contestée, et dont on ne peut mettre en doute la bonne foi, cette assertion était presque certainement due à une méprise de la part du Marquis.[1] Les lettres n'étaient pas détruites. Peu de temps après que son édition eût été publiée, Miss Berry, dans son *Journal* en date du 16 août 1810, relate qu'elle a replacé " tous les papiers Du Deffand dans leur boîte primitive qui doit rester ici," [2] c'est-à-dire à Strawberry-Hill. C'est à Strawberry-Hill que les papiers dormirent vraisemblablement jusqu'en 1842, l'an où le propriétaire d'alors, le septième Comte Waldegrave, les vendit avec le reste du contenu de la maison. L'acquéreur des papiers [3] à cette vente fut l'excentrique David Ochterlony Dyce-Sombre, qui les obtint pour 157 livres sterling. À la mort de Dyce-Sombre en 1851, les papiers passèrent à sa veuve,[4] qui les légua à son neveu, Mr W. R. Parker-Jervis, de Meaford, près Stone, dans le Staffordshire. C'est à Meaford qu'il y a quelques années Mrs Toynbee les découvrit par hasard, alors que, grâce à l'obligeance de Mr Parker-Jervis, elle faisait des recherches dans ses papiers en vue de l'édition des lettres d'Horace Walpole publiée à Oxford en 1903–5.

[1] Miss Berry dit probablement au Marquis que *les lettres du Walpole à Mme du Deffand* (dont elle avait utilisé dans ses notes une grande quantité) avaient été détruites.

[2] (*Extraits du Journal et de la Correspondance de Miss Berry*, 1866, vol. ii, p. 422). Miss Berry écrivait à Strawberry-Hill, qui appartenait alors à Mrs. Damer, la fille du Général Conway, légataire d'Horace Walpole. Les Misses Berry avaient loué pour l'été leur propre résidence, Little Strawberry.

[3] Ils composaient le lot 107 dans la vente du sixième jour.

[4] L'Honorable Mary-Anne Jervis, troisième fille d'Edward Jervis, deuxième Vicomte Saint-Vincent. Elle épousa Dyce-Sombre en 1840 ; après la mort de ce dernier (1851), elle épousa (en 1862) George-Cecil Weld-Forester, qui devint en 1874 le troisième Baron Forester. Lady Forester mourut en 1893.

§ 7. *Le Manuscrit*

Le gros des papiers, qu'on trouva ficelés en liasses mal assorties, comprenait les lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole, avec les notes de Miss Berry sur celles qu'elle publia en 1810. Le reste consistait surtout en lettres (ou copies de lettres) écrites à ou par Mme du Deffand ; la plupart de celles-ci, sinon la totalité, a été publiée ; de leur nombre étaient les originaux d'une quantité de lettres de Voltaire. Il y avait aussi quinze lettres en français d'Horace Walpole à divers correspondants français : sept à Mme du Deffand (dont cinq de la main d'Horace Walpole), quatre à la Duchesse de Choiseul, deux à la Comtesse de Forcalquier, une au Président Hénault et une à la Comtesse de Viry. Toutes furent publiées par Mrs Toynbee dans l'édition mentionnée plus haut des lettres de Walpole.[1]

Un examen sommaire des paquets contenant les lettres à Walpole, montrait que non seulement la quantité des lettres exclues par Miss Berry était fort considérable, mais encore qu'une large part des lettres soi-disant complètes de son édition, n'étaient en effet que des extraits, les originaux étant biffés, page après page, à l'encre.[2] En fait, en regardant de plus près, on s'aperçut que Miss Berry n'avait guère imprimé qu'un tiers des matériaux à sa disposition. Le chiffre total des lettres conservées [3] est de 838. Miss Berry en a publié 348, dont 52 seulement sont entières ; les autres sont incomplètes, parfois de plus de la moitié de la lettre.[4] Donc, sur le chiffre total de 838 lettres, il n'y en

[1] Il y avait aussi plusieurs livres manuscrits d'extraits, etc., certains avec des annotations d'Horace Walpole ; on en a utilisé quelques-uns pour les notes de la présente édition. On ne trouva aucune trace d'un *Journal* de Mme du Deffand qui, aurait, suivant certains bruits, été parmi les papiers qu'elle légua à Horace Walpole. (Voyez Lescure, *Correspondance de la Marquise du Deffand*, tome i, p. 235 ; et Charles de Rémusat, *L'Angleterre au dix-huitième siècle—Horace Walpole*, tome ii, p. 99).

[2] Comme ce détail peut le faire supposer, Miss Berry traita le manuscrit original sans beaucoup de respect.

En outre, bien qu'elle parle dans son *Journal* de porter les lettres aux libraires " afin qu'on les transcrive pour les imprimeurs" (voyez *Extraits du Journal et de la Correspondance de Miss Berry*, vol. ii, p. 375), il est clair d'après l'état du manuscrit que les originaux mêmes des lettres choisies par elle pour être publiées servirent de " copie " aux imprimeurs.

[3] Toutes les lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole n'ont pas été conservées. Mme du Deffand fait plus d'une fois allusion à des lettres que Miss Berry (dans ses notes) dit qu'on ne put découvrir. Ainsi une longue lettre, écrite à Walpole les 26 et 27 décembre 1770, quelques jours après la disgrâce du Duc de Choiseul, a disparu (voyez la note 1 de la lettre 284). La poste peut avoir égaré certaines lettres, Horace Walpole lui-même en avoir détruit d'autres, comme contenant des reproches de Mme du Deffand qu'il ne se souciait pas d'être lus par autrui.

[4] Dans deux cas au moins, Miss Berry a, sans en rien dire, combiné en une seule lettre des portions de deux lettres indépendantes. Un passage au milieu de son No.

a eu avant la présente édition, et en comptant les cinq publiées par le Marquis de Sainte-Aulaire,[1] que 57 imprimées dans leur intégrité ; des 781 restant, 296 avaient été imprimées seulement en partie, tandis que 485 n'ont jamais été imprimées du tout. Avec les lettres de Mme du Deffand à Walpole on trouva dix lettres adressées à ce dernier par Wiart, le secrétaire de Mme du Deffand, pendant la dernière maladie et immédiatement après la mort de la Marquise. De ces lettres une seulement et encore rien qu'en partie fut imprimée par Miss Berry.[2]

À l'exception de deux lettres et des parties de trois autres,[3] le manuscrit des originaux n'est pas de la main de Mme du Deffand. Devenue complètement aveugle plus de dix ans[4] avant de connaître Walpole, elle était obligée d'avoir recours à un secrétaire. La personne qui remplissait généralement ces fonctions auprès d'elle était un de ses valets de chambre, le susnommé Wiart,[5] qui écrivit la majorité des lettres.

§ 8. *Publication des lettres projetée par Horace Walpole*

Il ressort clairement d'un examen des originaux que Horace Walpole lui-même s'était proposé d'en choisir et d'en publier certains qu'il avait préparés avec soin dans ce but. Un grand nombre de passages fort longs, heureusement encore lisibles, ont été biffés par lui, et il en est d'ailleurs, comme le prouvent des

217, en date du 4 avril 1775, a été tiré d'une lettre écrite deux jours avant (2 avril) ; de même la seconde moitié de son No. 290, daté 21 janvier 1778, a été enlevé à la lettre du 12 janvier 1778.

[1] Voyez plus haut, p. xvii.

[2] Elle l'imprima dans une note à sa *Notice sur Mme du Deffand*, tome i, pp. lxii-iv.

[3] Les lettres en question sont celle de 22 juin 1766 (No. 19 de la présente édition), une lettre non datée écrite en février 1767 (No. 60) et parties des lettres des 30 avril 1766 (No. 5), 12 novembre 1766 (No. 46) et 26 juin 1768 (No. 144), qui furent écrites par Mme du Deffand à l'aide d'une machine à guider sa main (voyez la note 14 de la lettre 2). Elle traite de *griffonnage* et de *brouillon* son écriture, qui est pourtant en général large, arrondie et fort lisible. En outre, elle écrivit la première moitié de la lettre du 30 septembre 1766 (No. 36), qui porte en tête "écrite de ma propre main" ; néanmoins elle n'envoya pas à Walpole ce qu'elle avait écrit, de crainte qu'il ne le trouvât illisible, mais le fit copier par Wiart.

[4] Une lettre de Voltaire à M. de Formont, écrite en février 1752, nous apprend que dès cette époque la vue de Mme du Deffand fort affaiblie ne lui permettait pas d'écrire par elle-même. Deux ans plus tard, en mars 1754, elle informe sa tante, la Duchesse de Luynes, qu'elle a perdu complètement la vue. (Voyez plus bas, p. xl, note 1.)

[5] Wiart paraît pour la première fois dans la correspondance de Mme du Deffand au cours d'une lettre à elle adressée par d'Alembert le 19 octobre 1753. Wiart resta près d'elle jusqu'à ce qu'elle mourut en 1780, lui léguant une rente viagère d'environ 100 livres sterling (voyez la lettre de Wiart à Walpole du 22 octobre 1780, No. X.). Lorsque Wiart était absent, il était remplacé soit par un autre domestique, du nom de Colman, soit par un pensionnaire des Invalides (voyez la lettre du 2 octobre 1770, No. 272). Colman, qui mourut en 1778, resta 21 ans au service de Mme du Deffand (voyez la lettre du 31 mai 1778, No. 716).

notes marginales de sa main, qu'il avait l'intention de rétablir par la suite. Parfois, il alla jusqu'à découper avec des ciseaux des morceaux de lettres qu'il ne voulait pas voir tomber sous d'autres yeux que les siens.[1] En outre, il annota les lettres avec soin, car beaucoup portent de courtes notes [2] de sa main pour identifier les personnes mentionnées. Enfin il suppléa les dates, en nombre de cas où le secrétaire de Mme du Deffand les avait omises.

§ 9. *L'édition de Miss Berry*

À la mort d'Horace Walpole, Miss Berry, exécutrice testamentaire de ses volontés littéraires, sans nul doute conformément aux désirs de son vieil ami, entreprit la tâche de publier les lettres. Elle procéda avec une sage lenteur. Son journal nous apprend qu'elle ne se mit pas à l'œuvre avant le mois d'octobre de 1807,[3] dix ans après la mort de Walpole. Quelques mois plus tard, elle note, "j'ai fini la volumineuse correspondance de Mme du Deffand à Lord Orford ; j'ai marqué les lettres où je pourrais faire un premier choix pour le choix à publier [4] ('such letters as I might select to re-select for publication')" ; mais ce ne fut qu'en décembre 1809, après deux ans et plus de travail, que les lettres furent enfin données à l'impression.[5]

L'ouvrage fut publié en août 1810, juste trente ans après la mort de Mme du Deffand.[6]

L'édition de Miss Berry est, comme on l'a déjà dit, en quatre volumes, dont les trois premiers contiennent 338 lettres sur les 348 à Horace Walpole qui avaient été choisies. Le quatrième volume consiste presque en entier de lettres de Mme du Deffand à Voltaire (il y en a 95) et d'une série de "portraits" dûs à la plume de la Marquise, ainsi que d'un par le Président Hénault ;

[1] Ces découpures furent faites par Horace Walpole lui-même et non par Miss Berry, car, dans plus d'une lettre ainsi mutilée, un mot ou une date nécessaires ont été rétablis de la main de Walpole. Une illustration est fournie par la lettre du 9 août 1778 (No. 728) dont un grand morceau au début a été découpé par Walpole, qui inséra la date au-dessous. Des cas semblables ont été relevés en note, au fur et à mesure.

[2] Ces notes sont marquées (W.) dans la présente édition, pour les distinguer de celles de Miss Berry (B.), et de celles de Mrs Toynbee, qui ne sont pas signées.

[3] Voyez les *Extraits du Journal et de la Correspondance* de Miss Berry, 1866, vol. ii, p. 333.

[4] *Op. cit.*, vol. ii, p. 350. Miss Berry omit la plupart des passages biffés par Walpole, loin toutefois de publier tous ceux qu'il avait laissés. Elle se servit, sans le mentionner, de ses notes et des dates mises par lui.

[5] *Op. cit.*, vol. ii, p. 406. Miss Berry déclare à cet endroit qu'on confia l'ouvrage à un imprimeur du nom de Mercier ; en fait ce fut un imprimeur français de Londres, R. Juigné, qui s'en chargea.

[6] *Op. cit.*, vol. ii, p. 421.

les originaux de ces derniers se trouvaient à Strawberry-Hill avec les autres manuscrits. Le premier volume est précédé d'une *Notice sur la vie de la Marquise du Deffand* en anglais.[1] Les notes, à l'exception d'extraits des lettres françaises, etc., sont aussi en anglais. Il n'y a pas d'index.

§ 10. *Capacité de Miss Berry pour sa tâche*

À plusieurs égards, Miss Berry était toute désignée pour la tâche qui lui était confiée. Non seulement elle avait été intimement liée avec le récipiendaire des lettres pendant les neuf dernières années de son existence, mais encore elle était assez contemporaine pour être à même de se renseigner sur les choses et les gens mentionnées dans les lettres auprès de personnes ayant appartenu au cercle de la Marquise. Sa meilleure source d'informations, dans cette catégorie, fut un émigré, l'Évêque de Rodez.[2] Elle en parle dans une de ses notes [3] comme de "un prélat distingué et des plus respectables, qui partit de France vers la fin de la Révolution et qui avait longtemps vécu dans la société intime de Mme du Deffand." Et elle continue en ces termes : "C'est à son esprit observateur et à sa mémoire fidèle que l'Éditeur doit d'avoir pu rendre les notes indispensables de ces lettres beaucoup plus exactes qu'il ne lui aurait été possible autrement, après tant d'années et dans l'absence actuelle de toute communication avec la France." L'importance de la dette de Miss Berry envers l'Évêque est révélée par plusieurs passages du *Journal* déjà cité. Le 9 mai 1809 elle écrit : "Ce matin j'ai reçu une visite très-satisfaisante de l'Évêque de Rodez. Il viendra passer avec moi une matinée par semaine pour me permettre de le consulter au sujet de mes difficultés." [4] Et trois jours plus tard : "Ce matin, j'ai eu pendant deux heures environ la compagnie de l'Évêque de Rodez. Je lui ai lu ma préface et ma notice sur Mme du Deffand ; il en a été charmé, disant qu'il était impossible de tracer un portrait plus fidèle de la personne qu'il avait connue intimement dans les dernières années de sa vie." [5]

En date du 5 décembre 1809 elle note : "Longue visite de

[1] Le *Journal* de Miss Berry nous apprend (*Op. cit.*, vol. ii, pp. 379, 405, 413, 416, 421) qu'elle soumit sa préface et la notice sur Mme du Deffand aux corrections de Sydney Smith, qui leur fit subir un élagage d'importance ("cutting and slashing"). Elle consulta aussi l'Évêque de Rodez. (Voyez plus bas.)

[2] F. Colbert de Seignelay, né en 1736, mort en 1810, ou peu après. Il avait été nommé Évêque de Rodez en 1781.

[3] Vol. i, p. 18. [4] *Op. cit.*, vol. ii, p. 378. [5] *Op. cit.*, vol. ii, p. 379.

mon Évêque qui m'a porté ses notes à un autre cahier des lettres. Lui ai lu mes additions à la vie, etc." [1]

Miss Berry se procura aussi des renseignements auprès d'une autre relation intime de Mme du Deffand dont le nom revient très-fréquemment dans ses lettres à Walpole. C'était Mme de Cambis,[2] émigrée comme l'Évêque, et résidant alors à Richmond, non loin de Strawberry-Hill. Miss Berry relate dans son *Journal*, en date du 21 mai 1808, qu'elle "a passé une demi-heure avec Mme de Cambis, qui se trouva être de bonne humeur et fut très-divertissante." [3]

§ 11. *Les lettres d'Horace Walpole à Mme du Deffand*

Miss Berry eut en outre l'inappréciable avantage d'avoir à sa disposition le gros de la correspondance provenant de Walpole. Elle cite en note, dans le français des originaux, des extraits plus ou moins copieux de quatre-vingt-et-une lettres de Walpole à Mme du Deffand. De temps en temps Walpole recevait ses propres lettres qui lui étaient renvoyées de Paris sur sa demande. Au printemps de 1769, il avait prié Mme du Deffand de lui retourner les lettres jusqu'à cette date ; elle était prête à le faire mais ne put trouver un moyen de transport sûr. Ceci ressort de ce qu'elle dit dans une lettre à Walpole du 26 avril 1769 [4] :—

"Ce n'est pas ma faute si vous ne recevez pas toutes vos lettres en même temps que celle-ci. J'en ai fait le paquet, elles sont au nombre de cent soixante-six. Je les ai mises entre deux cartons dans une enveloppe bien cachetée, et emballée dans une toile cirée. M. Baretti, l'ami de madame votre nièce,[5] s'en chargeait volontiers ; mais il a représenté qu'il ne répondait pas que ce paquet ne fût visité à la douane de Douvres. Je me suis hâtée de le reprendre, je l'ai remis dans le petit coffre, où il restera jusqu'à nouvel ordre ; car la voie de Milord Malpas [6] ne sera pas plus sûre que M. Baretti. Dites donc ce que vous voulez que je fasse."

Une lettre postérieure [7] nous apprend qu'Horace Walpole

[1] *Op. cit.*, vol. ii, p. 405.

[2] Mme de Cambis résida en Angleterre depuis le commencement de la Révolution, et mourut à Richmond en janvier 1809.

[3] *Op. cit.*, vol. ii, p. 350.

[4] No. 193 de la présente édition.

[5] Mrs Cholmondeley, alors résidant à Paris.

[6] Le petit-neveu d'Horace Walpole.

[7] Du 10 mai 1769 (No. 196 de la présente édition) : "Vous consentez que je garde vos lettres jusqu'à votre arrivée." Voyez aussi la lettre suivante (No. 197) : "je garderai vos lettres jusqu'à tant que vous les veniez chercher."

lui-même remporta ces lettres en Angleterre, à la fin de son séjour à Paris, en octobre 1769.

En 1774, Walpole profita d'un voyage de son cousin le Général Conway à Paris, pour demander à Mme du Deffand de remettre à Conway les lettres accumulées dans l'intervalle de cinq années. Le 28 septembre 1774 il écrivit à Conway :—

" Ceci n'est pas une lettre, mais une feuille d'instructions et la contre-partie de ce que j'ai écrit à Mme du Deffand. Elle a gardé un grand nombre de mes lettres et comme elle est très-âgée, je suis inquiet à leur endroit. Je lui ai écrit pour la prier de vouloir bien les remettre à vous qui me les rapporterez, et j'espère qu'elle le fera. Dans ce cas, soyez assez bon pour en prendre grand soin. Si elle n'en parle pas, dites lui au moment de prendre congé que je vous ai prié de les rapporter ; et si elle hésite, tâchez de lui faire sentir la peine que j'aurais à voir tomber en mauvaises mains, et peut-être publier, des lettres en très-mauvais français et mentionnant plusieurs personnes, tant françaises qu'anglaises." [1]

Dans une lettre à Walpole du 28 octobre de la même année [2] Mme du Deffand fait, en ce qui concerne cette demande, le commentaire suivant :—

" Je ne me flatte point de vous revoir l'année prochaine, et le renvoi que vous voulez que je vous fasse de vos lettres est ce qui m'en fait douter. Ne serait-il pas plus naturel, si vous deviez venir, que je vous les rendisse à vous-même ? car vous ne pensez pas que je ne puisse vivre encore un an. L'idée de ravoir vos lettres d'abord est singulière ; il n'était pas besoin de Pont-de-Veyle que vous fussiez sûr qu'elles vous fussent remises fidèlement ; il y a longtemps que Wiart a ses instructions."

Un peu avant le retour du Général Conway en Angleterre, Walpole lui écrivit (le 26 décembre, 1774) pour lui rappeler sa commission :—" Pensez à mon paquet de lettres de Mme du Deffand." [3] Conway quitta Paris le 9 février 1775, et le 12 février Mme du Deffand remarque dans une lettre à Walpole,[4] " Vous aurez longtemps de quoi allumer votre feu "—ce qui montre que les lettres lui ont été renvoyées, conformément à son désir.

[1] *Lettres d'Horace Walpole*, tome ix, pp. 57, 59. [2] No. 494 de la présente édition.
[3] *Lettres d'Horace Walpole*, tome ix, p. 112.
[4] No. 511 dans la présente édition. On trouve d'autres allusions aux lettres à rapporter par Conway dans les lettres des 15 novembre 1774, 29 décembre 1774, 11 janvier 1775, 28 janvier 1775 et 5 février 1775 (Nos. 497, 502, 505, 508, et 509 de la présente édition).

En 1778, dans une lettre du 22 juillet,[1] Mme du Deffand déclare son intention de brûler les lettres reçues de Walpole depuis 1775, époque du dernier renvoi. Ayant mentionné qu'elle s'est fait relire les lettres que Voltaire lui avait adressées, elle continue :—

"À propos de cela, j'en ai un si grand amas des vôtres que je compte les brûler ; celles que j'aurais du plaisir à relire, et que j'ai remises entre vos mains, le sont sans doute ; celles qui subsistent dans les miennes, dont un grand nombre sont remplies d'esprit et d'idées, ne sont pas propres à satisfaire mon amour-propre, ni mes sentiments, *si sentiment y a.*"

Ces lettres furent détruites avant le 6 septembre 1778 ; à cette date Mme du Deffand écrit à Walpole [2] :—

" Je suis fort aise que la grande chaleur vous ait été favorable, mais la voilà passée, et le froid qui y a succédé a été plus vif qu'on ne s'y attendait ; il a fallu faire du feu. J'ai tenu parole, et le premier jour que j'en ai allumé, tout a été consumé ; il ne reste plus aucune trace. . . ."

Au commencement de septembre 1780, Mme du Deffand étant sérieusement malade, au point qu'on craignait l'issue fatale, Horace Walpole écrivit en ces termes à son cousin Thomas Walpole, alors à Paris, et constamment aux soins de Mme du Deffand :—

" Je puis à peine supporter d'en parler, mais si le pire malheur arrivait, je vous prie, mon cher Monsieur, de vous faire donner par M. Wiart toutes mes lettres et de les garder jusqu'à votre retour. Sur mes instances réitérées, ma chère amie en a, je crois, brûlé un grand nombre, mais je crains qu'elle n'en ait gardé quelques-unes. Comme toutes furent mises à la poste et, je le sais, inspectées d'un bout à l'autre, je ne devrais pas me soucier de qui pût les voir—sauf un libraire et par suite tout le monde. Mon mauvais français devrait les préserver de cette aventure, mais vous ne pouvez vous étonner que je ne désire pas courir même cette chance, attendu que la faculté de me couvrir de ridicule compenserait l'imperfection de mon langage." [3]

Mme du Deffand mourut le 24 septembre 1780, moins de trois semaines après la date de la lettre précédente. Les lettres qu'elle avait reçues de Walpole entre 1778 et le commencement de 1780 furent brûlées par son ordre, comme il ressort du pas-

[1] No. 725 de la présente édition.
[2] No. 732 de la présente édition.
[3] *Lettres d'Horace Walpole*, tome ix, p. 271.

sage suivant d'une lettre, jusqu'ici inédite,[1] écrite à Horace Walpole par Wiart, son secrétaire, le 20 septembre 1780, peu de jours avant sa mort :—

" M. Thomas Walpole, Monsieur, m'a dit qu'en cas du malheur où nous devons nous attendre, quoique pas encore prochain, vous réclamiez vos lettres. Il y a environ six mois qu'elles ont toutes été brûlées, et ce que j'en ai depuis ce temps-là ne paraîtra pas. Je les ai entre les mains, j'en ferai un paquet et je les remettrai à M. Walpole. Vous devez être sûr, Monsieur, qu'il n'en paraîtra pas une seule."

Les lettres postérieures à la destruction des précédentes furent probablement renvoyées à Horace Walpole par Wiart, qui dit dans une lettre[2] écrite le 27 septembre 1780, trois jours après la mort de Mme du Deffand :—

" Je remettrai à M. Walpole le reste des lettres qui ont été conservées, et vous devez être sûr qu'il n'en restera pas une seule au jour."

§ 12. *Sort des lettres d'Horace Walpole—Leur destruction présumée*

La question a été longuement débattue de savoir quel avait été le sort dernier des lettres autographes d'Horace Walpole à Mme du Deffand que cette dernière n'avait pas fait brûler. Les lettres existaient certainement encore en 1810, car Miss Berry, qui, comme il a été dit, les utilisa à cette date dans son édition, met la note suivante à la lettre de Mme du Deffand du 7 mai 1775[3] à propos d'une allusion à une opinion de Walpole exprimée dans une de ses lettres à Mme du Deffand :—

" L'éditeur regrette de ne pouvoir donner l'opinion de M. Walpole, ou quelques autres extraits de ses lettres. On a vu que Mme du Deffand lui avait renvoyé, par le Général Conway, toutes celles qu'elle avait reçues jusqu'au mois de février 1775. *Toutes ces lettres existent encore ;* mais celles qui sont postérieures à cette date ont été brûlées par Mme du Deffand, suivant le désir de M. Walpole ; de sorte qu'il ne reste de lui, depuis 1775, d'autres lettres que celles qu'il lui a adressées pendant la dernière année de la vie de Mme du Deffand, et qui furent religieusement rendues après sa mort."

Tel étant le cas, on se serait naturellement attendu à voir

[1] No. VII de la présente édition.
[2] No. IX de la présente édition.
[3] No. 524 de la présente édition.

les originaux de ces lettres faire partie de la collection Du Deffand vendue en 1842 à la vente de Strawberry-Hill. Mais comme ils ne furent ni spécifiés dans le catalogue de cette vente, ni découverts avec le reste des papiers de Mme du Deffand, et comme des recherches persistantes et prolongées pour les retrouver sont demeurées sans résultat, on est bien obligé de conclure que, sauf quelques lettres dont on parlera plus loin, l'ensemble de la collection fut détruit suivant les instructions mêmes de Walpole.[1] La destruction complète ne peut avoir été effectuée qu'après la publication (en 1810) de l'ouvrage de Miss Berry, qui imprima en note, comme nous l'avons vu, de nombreux extraits des lettres ; ces extraits étaient assurément des passages marqués par Walpole lui-même dans le but d'illustrer les lettres que Mme du Deffand lui avait écrites. On peut supposer que Miss Berry,[2] après s'en être servie, détruisit les lettres pour se conformer à des instructions confidentielles d'Horace Walpole. On a de la peine à concevoir Miss Berry, ou n'importe qui, détruisant des documents aussi intéressants, et en leur genre, uniques, sauf pour s'acquitter en conscience d'un devoir pieux.

§ 13. *Raisons qui auraient motivé la destruction des lettres d'Horace Walpole*

Les principaux motifs qui déterminèrent Walpole à assurer la destruction de ses lettres à Mme du Deffand furent selon toute probabilité ceux que lui-même indique dans les lettres à Conway et à Thomas Walpole que nous avons déjà citées ; à savoir, le fait qu'elles étaient en "très-mauvais français," et le désir de ne pas voir de méchantes gens publier ses opinions librement exprimées sur divers personnages de France et d'Angleterre. En outre il ne voulait sans doute pas risquer de faire lire à tout le monde les "gronderies" (pour employer le mot de Mme du Deffand) quelque peu sévères qu'il administrait fréquemment à sa correspondante (ainsi que nous l'apprenons par elle) pour ce qu'il appelait ses indiscrétions touchant leur commerce d'amitié et leurs relations quelque peu singulières.

[1] On trouva dans les papiers Du Deffand plusieurs moitiés de feuilles, portant de la main de Wiart : *Lettres de Mr Horace Walpole.* Ces feuilles avaient évidemment servi à envelopper les divers paquets de lettres de Walpole ; sur l'une d'elles Walpole a écrit *relues* ; sur une autre, *Lettres de M. W. à Mad. du D. remises après sa mort.*

[2] Ce fut sans doute une déclaration de Miss Berry concernant ce fait que le Marquis de Sainte-Aulaire interpréta de travers comme se rapportant aux lettres non publiées de Mme du Deffand à Horace Walpole (voyez plus haut, p. xx).

§ 14. *Conservation accidentelle de quelques lettres d'Horace Walpole*

Les exceptions à la destruction générale dont on a parlé consistent en cinq lettres autographes d'Horace Walpole ; plus, une lettre dictée par lui, selon toute apparence écrite par George Selwyn ; et enfin un long extrait d'une autre copiée par Wiart ; le tout fut trouvé, comme on l'a dit, parmi les papiers Du Deffand. Les cinq lettres originales furent toutes écrites le même mois de la même année, en janvier 1775. On les oublia probablement par hasard lors de la destruction du reste ; peut-être avaient-elles été remises à Conway au dernier moment, car ce furent les lettres reçues par Mme du Deffand immédiatement avant le départ de Conway en février 1775. Cette conjecture est confirmée par le passage suivant d'une lettre [1] (jusqu'ici inédite) adressée par Mme du Deffand à Horace Walpole le 5 février 1775. Elle vient de parler du départ imminent de Conway et de sa femme, et ajoute :—

"Ils font leurs paquets. J'ai remis au Général celui que je vous envoie. Il a demandé ce que c'était ; Wiart lui a dit, des estampes. J'aurai encore à lui en remettre un autre la veille de son départ, qu'il pourra mettre dans sa poche. Vous jugerez par les dates qu'il ne me restera rien. Je serai fort aise de vous avoir délivré de toute inquiétude."

Outre les lettres ci-dessus, des copies de onze autres lettres de Horace Walpole à Mme du Deffand ont été récemment découvertes à Paris.[2] Ces lettres (dont deux avaient été imprimées en partie par Miss Berry d'après les originaux dans les notes de son édition) doivent leur conservation au fait d'avoir été interceptées et copiées au "Cabinet Noir," service secret de la poste française, avant d'être expédiées à destination. Walpole était fermement convaincu que ses lettres étaient ouvertes par la poste (voyez, par exemple, la lettre déjà citée du 6 septembre 1780 à Thomas Walpole) bien que Mme du Deffand n'inclinât pas à le croire.[3] L'existence de ces copies prouve que les soupçons de Walpole étaient bien fondés.

[1] No. 509 de la présente édition. [2] Voyez notre *Préface*, pp. xi, xii.

[3] Elle écrit dans sa lettre du 29 mai 1774 (No. 466 de la présente édition) : "Il serait fort heureux que les lettres fussent ouvertes à la poste comme vous paraissez le croire ; votre dernière me procurerait des biens infinis. Mais je ne pense pas que Louis XVI puisse jamais savoir que j'existe, et je n'ai pas l'ambition qu'il l'apprenne." Et encore, dans sa lettre du 15 juillet 1780 (No. 834 de la présente édition) : "Je ne crois

Ainsi ces 18 lettres (dont 9 sont ici publiées en entier et deux en partie pour la première fois) [1] sont, avec les extraits donnés en notes par Miss Berry, tout ce qui reste maintenant, en ce qui concerne Walpole, de la correspondance de quinze années avec Mme du Deffand.

§ 15. *Regrets que doit causer la perte des lettres d'Horace Walpole.—Appréciation des lettres et de leur auteur par un Français*

Il est impossible de ne pas regretter la perte des lettres de Walpole à sa "chère vieille amie" de Paris. Comme il écrivait en moyenne une fois par semaine,[2] il devait y en avoir 800 environ, et, malgré leurs fautes de langue, elles doivent, à en juger par les fragments qui nous restent, avoir été pleines de l'esprit et du charme naturels, comme de la vivacité dans les descriptions, qui font l'attrait de ses lettres anglaises. Un critique français de distinction s'exprime comme il suit à ce sujet [3] :—

"On a dit que les lettres de Walpole à Mme du Deffand n'avaient pas été conservées ; elles méritaient de l'être à en juger par les passages cités en note au bas de celles de sa correspondante. L'Anglais était inquiet de son style ; il craignait que son esprit ne perçat pas à travers son français. Peut-être aussi avait-il sur la conscience les ombrages et les rudesses dont il payait quelquefois le tendre dévouement qui aurait dû désarmer l'orgueil, ne fût-ce que par la pitié. Il aura désiré n'être pas jugé sur pièces, et ses éditeurs auront respecté ou partagé ses craintes. Nous doutons qu'ils aient eu raison. Cette réserve a pu lui nuire. Ses lettres françaises n'auraient pas déprécié son esprit, et elles auraient prouvé, elles prouveraient encore que, s'il eut dans ses rapports avec Mme du Deffand les craintes puériles, les soupçons d'une vanité inquiète, et par suite la sécheresse et la dureté que les hommes portent même dans les

pas qu'on ouvre nos lettres, parce que, comme vous dites, s'ils en ont eu la curiosité, ils doivent l'avoir perdue ; rien de plus indifférent en effet ; il n'y a point de gazettes, il n'y a point de journaux qui soient aussi réservés que l'est notre correspondance."

[1] Ces lettres sont imprimées comme notes aux lettres de Mme du Deffand dont elles sont les réponses ; voici leurs dates :—16 juillet 1766, 7 novembre 1771, 21 novembre 1771, 25 janvier 1773, 30 mars 1773, 13 avril 1773, 18 mai 1773, 1 juillet 1773, 11 septembre 1773, 19 septembre 1773, 1 mars 1774, 12 avril 1774, 26 décembre 1774, 4 janvier 1775, 13 janvier 1775, 19 janvier 1775, 27 janvier 1775, 31 janvier 1775.

[2] Il dit dans la lettre qu'il écrivit le 9 octobre 1780 à Sir Horace Mann pour lui annoncer la mort de Mme du Deffand : "Je lui ai écrit une fois par semaine pendant les quinze dernières années, car la correspondance et la conversation étaient les seuls plaisirs qu'elle pût goûter." (*Lettres*, tome xi, p. 294).

[3] *L'Angleterre au dix-huitième siècle* (*Horace Walpole*). Par Charles de Rémusat (Paris, 1856, tome ii, pp. 84–5).

affections plus vives et plus puissantes, il ne fut pas insensible à l'attachement qu'il inspirait. Il aima Mme du Deffand comme on pouvait l'aimer et comme il pouvait aimer. Il parle d'elle avec estime, avec respect, avec tendresse à ses autres amis. Il est fier de lui plaire et ne s'en défend pas. Sa correspondance avec elle fut toujours exacte et soigneuse ; il retourna quatre fois à Paris, et il ne cachait point que c'était pour elle. Il n'y revint plus lorsqu'il l'eut perdue. Il avait assurément la personnalité d'un vieux garçon et cet ombrageux sentiment d'un certain décorum particulier à son pays ; mais cela empêche-t-il d'être touché d'une affection vraie et d'y répondre sincèrement ? Il était insupportable, d'accord ; il n'était pas indifférent."

§ 16. *Les lettres d'Horace Walpole appréciées par Miss Berry—Rapports de Walpole avec Mme du Deffand—Sa peur du ridicule*

Miss Berry, qui avait pu lire les lettres avant leur destruction, porte sur elles un jugement qui est une sorte de justification :—

"M. Walpole écrivait dans une langue qui n'était pas la sienne ; son style, comme Mme du Deffand le reconnaît à maintes reprises, avait beau respirer l'énergie et la vie, il n'en était pas moins rempli d'incorrections, et M. Walpole ne se sentait pas toujours sûr de la force des mots qu'il employait, ou du sens qu'on pouvait prêter à ses phrases ; il était en outre convaincu (et vraiment le fait était notoire) que dans la seconde moitié du règne de Louis XV, toutes les lettres anglaises échangées avec des personnes connues dans le monde, étaient ouvertes au bureau de poste de Paris ; et souvent, avant de leur permettre d'arriver à destination, on les envoyait à Versailles pour que leur contenu (ne fût-il que d'anecdotes privées) servît à amuser la paresse ou nourrir la malice des vils libertins des deux sexes qui, pendant les dernières années de sa vie, composèrent la société intime de Louis XV. C'est cette particularité que M. Walpole rappelait constamment à sa correspondante, et c'est cette raison qui lui faisait retenir non seulement sa plume à lui, mais aussi sa plume à elle, toutes les fois qu'elle venait à dévier vers les personnalités, les anecdotes ou les opinions."

"À cela," continue Miss Berry, "on doit ajouter qu'un des principaux traits, et, doit-on dire, en raison de son exagération, une des principales faiblesses du caractère de M. Walpole, était

la peur du ridicule—une peur qui, comme la plupart des autres, fait souvent courir un danger plus grand que celui qu'elle cherche à éviter. Lorsque M. Walpole commença de connaître Mme du Deffand, il approchait de la cinquaintaine, et elle, qui avait plus de soixante et dix ans, était complètement aveugle. Elle avait depuis longtemps déjà dépassé la première époque dans la vie d'une Française, celle de la galanterie, et possédait depuis aussi longtemps la réputation de *bel-esprit ;* et on doit se rappeler que dans le monde parisien d'avant la Révolution ces époques de la vie étaient aussi déterminées et aussi rigoureusement observées, que les changements de costume aux jours fixés des différentes saisons ; et qu'une femme s'efforçant d'attirer des amants, après avoir cessé d'être *galante,* n'aurait pas été moins ridicule qu'en portant du *velours* quand tout le reste du monde était en *demi-saisons.* Aussi Mme du Deffand, vieille et aveugle, n'avait-elle pas plus l'idée de s'attacher M. Walpole comme amant que de croire qu'on pût la soupçonner d'une pareille intention ; elle satisfaisait ses vifs sentiments et le goût violent qu'elle avait pour son caractère et sa conversation en exprimant de toutes les manières l'admiration et l'affection qu'elle éprouvait réellement et qu'elle ne supposait pas susceptibles d'être interprétées de travers. M. Walpole lui-même ne les interprétait pas de travers, mais il semble avoir eu sans cesse devant les yeux une peur fort déplacée qu'elles le fussent par autrui—une crainte que l'extrême partialité de Mme du Deffand, et la haute estime où elle le tenait, ne le fissent soupçonner d'entretenir la même estime de lui-même, ou de s'attirer ainsi des marques d'affection extravagantes ; et tout cela, se persuadait-il, allait être exposé dans leurs lettres à tous les employés de la poste de Paris, et à tous les oisifs de Versailles. Cela explique les duretés de langage [1] par lesquelles il répondit souvent aux importunités de son affection anxieuse ; duretés si étrangères à son cœur et si contraires à ses propres habitudes en amitié. Cela aussi explique ses constantes rebuffades de toute effusion de sentiment, de toute investigation du cœur humain, de tout aveu de ses troubles, de ses faiblesses, de ses souffrances. Elle déplore fréquemment, et à juste titre, les entraves que M. Walpole imposait à leur correspondance." [2]

[1] On trouvera des exemples de ces "duretés" dans deux des lettres d'Horace Walpole, celles des 30 mars 1773 et 13 avril 1773 que nous ont conservées les copies prises à Paris dans le "Cabinet Noir" (voyez p. xxx).

[2] *Préface,* pp. vii-xi.

II

Notice sur Madame du Deffand

§ 1. *Sa Jeunesse*

Marie de Vichy-Chamrond, fille de Gaspard de Vichy, Comte de Chamrond, et de sa femme Anne Brulart,[1] naquit le 25 septembre [2] 1697,[3] probablement au château de Chamrond, en Bourgogne.[4]

Mlle de Vichy reçut son incomplète éducation [5] dans un couvent de Paris, celui de la Madeleine de Traisnel (rue de Charonne). Elle y fut placée très-jeune, et de bonne heure s'y fit remarquer par ses vues hardies et hétérodoxes en matière de religion. Horace Walpole, dans une note manuscrite insérée dans un des volumes que lui légua Mme du Deffand, décrit assez crûment la situation :—

"Mlle de Vichy était fort jolie, avec un génie peu commun. N'ayant que quinze ans, elle se refusait à avaler toutes les légendes qu'on essayait de lui faire croire au couvent où elle était élevée, mais elle exprimait ses doutes."

[1] Fille d'un Premier Président au Parlement de Bourgogne. Les frères et sœurs de Mme du Deffand étaient :—Gaspard de Vichy, Comte de Chamrond (qui mourut en 1781, laissant deux fils et une fille) ; Nicolas de Vichy, Abbé de Saint-Calais, Trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris ; et Anne, qui épousa Jean-François de Suarez, Marquis d'Aulan, et mourut en 1769. Mme du Deffand eut pour marraine sa grand'mère maternelle, Marie Brulart, née Bouthillier de Chavigny, veuve du Président mentionné ci-dessus. En 1699, Mme Brulart épousa en secondes noces César-Auguste, Duc de Choiseul. C'est par allusion à ce remariage de sa grand'mère que Mme du Deffand appelle sans cesse "grand'maman" son amie et parente, la Duchesse de Choiseul, femme du ministre-Duc et de beaucoup sa cadette, qui adoptait la plaisanterie et appelait Mme du Deffand "ma petite-fille" ou "ma chère enfant."

[2] Voyez le commencement de la lettre 670.

[3] L'année après la mort de Mme de Sévigné, à laquelle, comme épistolière, on l'a souvent opposée et comparée.

[4] Dans le département actuel de Saône-et-Loire.

[5] "Mme du Deffand regrettait souvent de n'avoir pas eu une autre éducation, et maudissait celle qu'elle avait reçue : 'On se fait quelquefois,' disait-elle, 'la question si l'on voudrait revenir à tel âge ? Oh ! je ne voudrais pas redevenir jeune, à la condition d'être élevée comme je l'ai été, de ne vivre qu'avec les gens avec lesquels j'ai vécu, et d'avoir le genre d'esprit et de caractère que j'ai ; j'aurais tous les mêmes malheurs que j'ai eus : mais j'accepterais avec grand plaisir de revenir à quatre ans, d'avoir pour gouverneur un Horace . . .' Et là-dessus elle se traçait l'idéal de tout un plan d'éducation sous un homme éclairé, instruit, tel que l'était son ami Horace Walpole. Le plan qu'elle imaginait était sérieux et beau, mais l'éducation qu'elle se donna, ou plutôt qu'elle ne dut qu'à la nature et à l'expérience, fit d'elle une personne plus originale et plus à part. On n'aurait pas su ce qu'elle était ni tout ce qu'elle valait comme esprit, comme droiture et lumière de jugement, si elle n'avait pas tout tiré d'elle-même. De tout temps, elle fut la personne qui demanda le moins à son voisin ce qu'il fallait penser." (Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, tome i, p. 414.)

Par l'esprit et le raisonnement, elle était si supérieure à ses maîtresses que celles-ci ne pouvaient la réfuter, et ce fut sans doute sur leurs représentations que sa tante, la Duchesse de Luynes, pria le grand Massillon en personne de venir au couvent pour voir Mlle de Vichy, et la ramener dans le droit chemin. À en juger par les résultats, il n'eut pas plus de succès que l'Abbesse et ses aides de camp. Mme de Duffand elle-même déclare,[1] dans une allusion à cette entrevue, qu'elle fut intimidée par l'homme plus que par ses observations : " Mon génie étonné trembla devant le sien ; ce ne fut pas à la force de ses raisons que je me soumis, mais à l'importance du raisonneur ; " néanmoins, si nous en croyons Walpole, la coupable déploya en l'occurrence, à côté du charme de la jeunesse, quelque chose de sa future verve. " Massillon," dit Walpole,[2] " fut plus frappé de son esprit et de sa beauté que scandalisé de ses hérésies, et dit seulement : 'Mais qu'elle est jolie !' " Comme l'Abbesse demandait le livre qui vaudrait le mieux pour corriger les vues d'une aussi dangereuse pensionnaire, le grand prédicateur se contenta de prescrire " un catéchisme de cinq sous," remède qui n'eut pas plus d'effet que ses propres exhortations.

§ 2. *Mariage—Séparation*

Mlle de Vichy avait une si maigre fortune qu'il n'était pas facile de lui trouver un mari. Sa famille finit, cependant, par l'établir comme il fallait, vers sa vingt-et-unième année, ce qui était un certain âge pour une fille à marier d'alors. Le 2 août 1718, elle épousa Jean-Baptiste de la Lande, Marquis du Deffand.[3] M. du Deffand appartenait à une bonne famille de l'Orléanais, apparentée à celle de sa femme.

" Comme elle avait très peu de fortune," dit Horace Walpole, " on jugea M. du Deffand un parti sortable. Son inclination, qui ne fut point consultée, ne put jamais se tourner vers son mari dont le manque de sens ne cessa de la désespérer ; malgré son amour pour elle, elle résolut de se séparer de lui aussitôt que leurs affaires le permettraient."

[1] Dans sa lettre à Voltaire du 26 septembre 1765.

[2] Dans la note déjà citée, il ajoute : " Cependant, à partir de ce moment jusqu'à sa mort, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, elle n'afficha jamais de scepticisme et désira toujours une grande dévotion, comme l'état le plus heureux même ici-bas. Bien que fort éloignée d'être bigote elle méprisait cordialement les philosophes modernes."

[3] Horace Walpole étant né en 1717, Mme du Deffand aurait pu " à la rigueur " (comme elle dit) être sa mère.

Si nous comprenons l'expression de Walpole "manque de sens" comme équivalente à "ennuyeux," c'en était fait de M. du Deffand. Même dans sa vieillesse, Mme du Deffand ne pouvait tolérer l'ennui et ne devait pas, dans tout l'éclat de sa brillante jeunesse, y être fort indulgente, fût-il compensé par de l'affection pour elle. Comme beaucoup des jeunes femmes de son temps, elle résolut de ne point considérer son mariage comme entraînant la pratique des vertus domestiques ou autres, mais purement comme une introduction dans le monde et une complète émancipation morale et individuelle. Quand on songe que le monde où elle entrait maintenant était la cour de France sous la Régence, on comprend sans peine qu'elle pût trouver toutes sortes d'occasion d'appliquer sa manière de voir. Les charmes de son esprit et de sa personne la firent vite remarquer ; elle se lança dans la dissipation et alla jusqu'à séduire le Régent lui-même, bien que, d'après Horace Walpole, son règne comme maîtresse ne durât que quinze jours.[1] Ce fut sans doute alors que son mari et elle se séparèrent. Des assertions opposées en ce qui touche cet événement nous laissent le choix entre deux autorités : le *Journal* de Mathieu Marais,[2] où on lit que le mari, outragé par la conduite de sa femme, refusa de continuer la vie en commun ; ou la version d'Horace Walpole, glanée probablement dans les souvenirs de sa vieille amie, et d'après laquelle le mépris de Mme du Deffand pour l'intellect de son mari l'aurait amenée à le quitter dès que ses ressources le permirent. Comme une tentative de rapprochement en 1728 échoua certainement par suite du caractère difficile de la dame, on peut, sans manquer à la charité, conclure qu'elle fut aussi responsable de la première séparation. Après cet insuccès, les époux mal assortis ne se rencontrèrent plus jusqu'en 1750, époque où Mme du Deffand, à la prière de son mari, vint le voir à son lit de mort. Les aventures diverses et peu édifiantes qu'elle eut à cette époque dans le "Pays du Tendre" ("si tendre y avait," comme aurait dit Mme de Sévigné) font un étrange contraste avec la stabilité des amitiés à venir. Dans aucune son cœur ne semble avoir été engagé, et le bonheur—ou du moins ce qui en était possible à

[1] Voyez ses lettres à Gray des 19 nov. 1765 et 25 janv. 1766. (*Lettres d'Horace Walpole*, tome vi, pp. 352, 404.)

[2] En date du septembre 1722 :—"Son mari l'a renvoyée, il n'a pu souffrir davantage ses galanteries avec Fargis, autrement Delrieu, fils du partisan Delrieu, dont on disait qu'il avait tant *volé* qu'il en avait perdu une aile. Voilà les gens qui ont les faveurs de la cour et nos rentes. Fargis est un des premiers courtisans du Régent et est de ses débauches."

une personne de son tempérament—Mme du Deffand le trouva plus fréquemment dans les paisibles commerces d'amitié que dans aucune des amourettes de sa jeunesse.

§ 3. *À Sceaux—Sa liaison avec le Président Hénault*

On peut dater de l'année 1730 cette seconde phase plus rationnelle de sa vie. Elle joignit la brillante cour que la Duchesse du Maine [1] réunissait autour d'elle à Sceaux,[2] échangeant sur ses vieux jours les agitations de la politique pour les divertissements littéraires et mondains, dans la compagnie de Voltaire, du Président Hénault, de l'admirable auteur de lettres et de mémoires que fut Mme de Staal, et d'autres gens moins célèbres. La discrète liaison de notre héroine avec le Président Hénault remonte à cette époque et si elle ne prit fin qu'à la mort du Président en 1770, elle demeura d'un bout à l'autre tiède et peu passionnée. Walpole rapporte les confessions arrachées au "suppôt suranné de Bacchus" ("superannuated Bacchanal"), comme il le dépeint cruellement, par sa vieille amie encore alerte et malicieuse, et son récit peut servir de pendant au dialogue bien connu imaginé par Grimm [3] entre Mme du Deffand et le Comte de Pont-de-Veyle, un autre fidèle d'encore plus vieille date :—

"La dernière fois que j'étais à Paris, peu de temps avant la mort du Président, qui avait fortement baissé, je le trouvai seul un soir avec Mme du Deffand, qui eut peine à attendre son départ pour éclater de rire à ce qui venait de se passer. Elle s'était aperçue qu'il ne savait plus où il était, ni avec qui, bien qu'il n'eût pas entièrement perdu la mémoire. De questions

[1] Anne-Louise-Bénédicte, fille d'Henri-Jules de Bourbon, Prince de Condé. Elle épousa en 1692 Louis-Auguste de Bourbon, Duc du Maine, fils de Louis XIV et de Mme de Montespan, légitimé en 1673.

[2] Le château de Sceaux près de Bourg-la-Reine (dans le département actuel de la Seine) fut acheté en 1700 par le Duc du Maine à la famille Colbert.

[3] Grimm intitule son dialogue (écrit en août 1778) "Idée des liaisons de Paris." Il continue:—"Qu'on se représente Madame la Marquise du Deffand aveugle, assise au fond de son cabinet, dans ce fauteuil qui ressemble au tonneau de Diogène, et son vieux ami Pont-de-Veyle couché dans une bergère près de la cheminée. C'est le lieu de la scène. Voici un de leurs derniers entretiens. 'Pont-de-Veyle?'—'Madame.'—'Où êtes-vous?' 'Au coin de votre cheminée.'—'Couché les pieds sur les chenets, comme on est chez ses amis?'—'Oui, Madame.'—'Il faut convenir qu'il est peu de liaisons aussi anciennes que la nôtre.'—'Cela est vrai.'—"Il y a cinquante ans.'—'Oui, cinquante ans passés.'—'Et dans ce long intervalle aucun nuage, pas même l'apparence d'une brouillerie.'—'C'est ce que j'ai toujours admiré.'—'Mais, Pont-de-Veyle, cela ne viendrait-il point de ce qu'au fond nous avons toujours été fort indifférents l'un à l'autre?'—'Cela se pourrait bien, Madame.'" (*Correspondance Littéraire*, éd. de 1830, tome x, pp. 87–8.)

en questions, elle l'amena à parler de Mme de Castelmoron, et dit : 'À propos, Président, avait-elle de l'esprit ? '—' Oui, oui, elle en avait.'—' En avait-elle autant que Mme du Deffand ? '—' Eh ! mon Dieu ! non, il s'en fallait beaucoup.'—' Mais laquelle des deux aimiez-vous le mieux ? '—' Ha ! j'aimais mieux Mme de Castelmoron.' Dès qu'il fut parti, elle me répéta cette conversation, qui l'amusait infiniment—et ce n'était pas une mince preuve de sa vivacité et de ses moyens, car elle avait alors soixante et dix-huit ans."

Mme du Deffand résidait à Sceaux l'été et passait ses hivers à Paris, dans sa petite maison de la rue de Beaune. Hénault, dans ses *Mémoires*, donne l'idée suivante de la société qu'elle réunissait vers cette époque :—

" L'hiver, elle le passait dans une petite maison, dans la rue de Beaune, avec peu de compagnie. Dès qu'elle fut à elle-même, elle eut bientôt fait des connaissances : le nombre s'en augmenta, et de proche en proche, à force d'être connue, sa maison n'y pu suffire. On y soupait tous les soirs. . . . Jamais femme n'a eu plus d'amis, ni n'en a tant mérité. L'amitié était en elle une passion qui faisait qu'on lui pardonnait d'y mettre trop de délicatesse. La médiocrité de sa fortune, dans les commencements, ne rendait pas sa maison solitaire. Bientôt il s'y rassembla la meilleure compagnie et la plus brillante ; et tout s'y assujettissait à elle. Son cœur était noble, droit et généreux : combien de personnes, et de personnes considérables, pourraient le dire ! "

À Sceaux la fréquentation de lettrés, que leur talent empêchait de s'adonner exclusivement aux plaisirs, servit à développer les dons critiques et littéraires de son esprit et la prépara pour la position qu'elle devait occuper plus tard à la tête d'un des salons les plus célèbres du XVIIIe siècle.

§ 4. *À Paris—Au couvent de Saint-Joseph*

En 1747 elle s'installa au couvent de Saint-Joseph, rue Saint Dominique [1] ; elle y occupa, comme " dame en chambre," dans

[1] Les bâtiments furent depuis affectés au ministère de la guerre. Horace Walpole adressait ainsi ses lettres :—

À Madame
Madame la Marquise du Deffand
à la Communauté de St. Joseph
rue St. Dominique, faubourg St. Germain
à Paris.

la partie profane de cet établissement, les anciens appartements de Mme de Montespan, la fondatrice.[1] Lorsque la mort de la Duchesse du Maine en 1753 eut dissous la cour de Sceaux, Mme du Deffand entra dans la dernière partie de sa carrière, et forma ce salon de Saint-Joseph qui devint célèbre dans toute l'Europe 'polie' d'alors. D'autres salons à Paris jouissaient d'une grande réputation ; notamment ceux de Mme Geoffrin et de Mlle de Lespinasse, mais ni l'un ni l'autre n'avait le caractère particulier de celui de Mme du Deffand—ce mélange de l'aristocratie de naissance et de l'aristocratie intellectuelle qui représentait le milieu naturel de l'hôtesse. Si l'on ajoute à ces deux classes les hommes de marque en tout genre qui venaient comme de juste entendre et voir une des plus brillantes causeuses de l'Europe et la foule d'étrangers d'un type moins relevé qu'on amenait à Saint-Joseph, comme à une sorte d'exhibition intellectuelle qu'aucun voyageur ne pouvait se permettre de négliger, on comprend facilement l'immense réputation de cette vieille dame aveugle dans la dernière partie de sa vie.[2]

Notre admiration pour ses dons sociaux et intellectuels s'accroît quand nous réfléchissons qu'en dépit de son manque presque total d'instruction, elle fut à même non seulement de présider tant d'années à des réunions aussi bizarres, mais encore de faire assaut d'esprit avec des hommes comme Voltaire, Montesquieu et d'Alembert.

§ 5. *Sa cécité*

La seule interruption sérieuse au règne de Mme du Deffand survint en 1752–3. Sa vue se mit alors à décliner rapidement au point de lui causer les plus sombres appréhensions. Pour essayer de se distraire de la détresse morale causée par la cécité croissante, elle quitta Paris un certain temps, et alla voir son frère, le Comte de Chamrond, au château familial en Bourgogne. La vie en province néanmoins ne pouvait pas avoir d'attrait pour une personne accoutumée aux distractions de Paris. Mme du Deffand regagna ses Pénates en 1753, et l'année suivante

[1] L'appartement donnait accès à l'ancienne tribune de Mme de Montespan dans la chapelle du couvent ; il est probable que Mme du Deffand ne l'occupait que rarement ou point du tout, mais c'était un privilège pour ses amis que d'en faire usage pour entendre à Noël la messe de minuit dans la chapelle.

[2] Les lettres donnent occasionnellement des détails sur les visites de jeunes Anglais en voyage à Saint-Joseph. On s'imagine aisément la terreur que la "vieille sibylle" (comme elle s'appelait elle-même) inspirait au jeune Anglais candide conscient de ne pouvoir parler ou comprendre qu'imparfaitement sa langue.

devint complètement aveugle.[1] Mais elle resta, du moins en apparence, insensible à ce coup—dont la plupart auraient été accablés, et on ne sait qu'admirer le plus, du courage avec lequel elle accepta son fardeau et continua de mener la vie de société, toute d'observations et de dissipations, qui pendant tant d'années, avait été la sienne, ou du talent qu'elle mit à cacher son malheur, sans demander de sympathie ni cesser de parler et d'écrire de son mieux, comme si elle avait encore la vue. Et pourtant la cécité était particulièrement cruelle à une personne comme Mme du Deffand ; ses impuissances la livraient plus que jamais à son ennemi mortel, le démon "ennui." De plus en plus elle avait besoin sans cesse de société et de conversation, et déjà, avant de devenir complètement aveugle, elle avait commencé à s'enquérir d'une dame de compagnie convenable. Par un hasard, heureux pensait-elle, sa visite à Chamrond lui avait procuré exactement ce qu'elle cherchait.

§ 6. *Ses rapports avec Mlle de Lespinasse*

Pendant son séjour chez M. de Chamrond, elle s'était sentie attirée par les dons intellectuels et la position ignominieuse de la jeune fille qui devait par la suite être l'épine au cœur de sa bienfaitrice. L'origine, le progrès et la terminaison des rapports de Mme du Deffand et de Mlle de Lespinasse ont été décrits par l'art charmant et sympathetique de Sainte-Beuve :—

"Mlle de Lespinasse était fille adultérine de Mme d'Albon, une dame de condition de Bourgogne, dont la fille légitime avait épousé le frère de Mme du Deffand.[2] C'est chez ce frère que,

[1] Dans une lettre à sa tante, la Duchesse de Luynes, en date du 30 mars 1754, elle écrit :—"Je suis aveugle, Madame ; on me loue de mon courage, mais que gagnerais-je à me désespérer ? Cependant je sens tout le malheur de ma situation."

Voltaire, qui ne savait pas encore qu'elle avait perdu entièrement la vue, avait, quelque temps auparavant, écrit à M. de Formont :—

"Ce que vous me dites des yeux de Mme du Deffand me fait une peine extrême. Ils étaient bien briliants et bien beaux. Pourquoi faut-il qu'on soit puni par où on a péché ! et quelle rage de la nature de gâter ses plus beaux ouvrages ! Du moins Mme du Deffand conserve son esprit, qui est encore plus beau que ses yeux."

Miss Berry, dans sa *Notice sur Mme du Deffand*, dit que "ses yeux étaient fermés, mais sans que son visage en fût aucunement défiguré." (p. xxxix.)

La Duchesse de Luynes, qui fut longtemps favorite de la Reine, épouse de Louis XV, obtint de cette souveraine, pour sa nièce, une pension de six mille francs, après qu'elle eut perdu la vue ; pension dont elle a joui jusqu'à sa mort.

[2] Il y a tout lieu de croire que Gaspard de Vichy, frère de Mme du Deffand, était le père de Mlle de Lespinasse. Sa femme serait ainsi belle-mère et demi-sœur de cette dernière. (Voyez *Julie de Lespinasse*, par le Marquis de Ségur, pp. 9–21). Dutens, dans ses *Mémoires d'un Voyageur qui se repose*, dit que Mlle de Lespinasse "était fille naturelle du Marquis du Deffand." (!) (éd. 1806, ii, 71.)

dans un voyage en Bourgogne, Mme du Deffand rencontra à la campagne la jeune fille, alors âgée de vingt ans, opprimée, assujettie à des soins domestiques inférieurs et dans une condition tout à fait dépendante. Elle s'éprit d'elle à l'instant, ou mieux, elles s'éprirent l'une de l'autre, et on le conçoit ; si on ne regarde qu'au mérite des esprits, il n'arrive guère souvent que le hasard en mette aux prises de plus distingués. Mme du Deffand n'eut de cesse qu'elle eût tiré cette jeune personne de sa province, et qu'elle ne l'eût logée avec elle au couvent de Saint-Joseph pour lui tenir compagnie, lui servir de lectrice et lui être d'une ressource continuelle. La famille n'avait qu'une crainte : c'était que cette jeune personne ne profitât de sa position nouvelle et des protecteurs qu'elle y trouverait, pour revendiquer le nom d'Albon et sa part d'héritage. Elle l'aurait pu, à la rigueur, car elle était née du vivant de M. d'Albon, mari de sa mère. Mme du Deffand crut devoir prendre ses précautions, et lui dicta assez peu délicatement ses conditions là-dessus, avant de la faire venir auprès d'elle ; pour quelqu'un qui appréciait si bien son esprit, c'était bien mal connaître son cœur. Cet arrangement de vie commune se fit en 1754, et dura jusqu'en 1764 : dix ans de ménage et de concorde, c'était bien long, plus long qu'on aurait pu l'espérer entre deux esprits aussi égaux en qualité et associés à des éléments aussi impétueux. Mais, vers la fin, Mme du Deffand, qui se levait tard et n'était jamais debout avant six heures du soir, s'aperçut que sa jeune compagne recevait en particulier chez elle, une bonne heure auparavant, la plupart de ses habitués, et qu'elle prenait ainsi pour elle seule la primeur des conversations. Elle se sentit lésée dans son bien le plus cher, et poussa les hauts cris, comme s'il se fût agi d'un vol domestique. L'orage fut terrible et ne se termina que par une rupture. Mlle de Lespinasse quitta brusquement le couvent de Saint-Joseph ; ses amis se cotisèrent pour lui faire un salon et une existence rue de Belle-Chasse. Ces amis, c'étaient d'Alembert, Turgot, le Chevalier de Chastellux, . . . l'Archevêque d'Aix Boisgelin, l'Abbé de Boismont, enfin la fleur d'esprits d'alors. Cette brillante colonie suivit la spirituelle émigrante et sa fortune. Dès ce moment, Mlle de Lespinasse vécut à part et devint, par son salon et par son influence sur d'Alembert, une des puissances reconnues du XVIIIe siècle." [1]

Mme du Deffand ne pardonna jamais à Mlle de Lespinasse.

[1] *Causeries du Lundi*, tome ii, pp. 124–5.

Cette demoiselle l'avait trahie, trahison grosse de conséquences, qui eut pour résultat, comme on peut le voir par l'extrait ci-dessus, d'enlever au salon de Mme du Deffand quelques-uns de ses habitués les plus appréciés. Aucun des partisans déclarés de Mlle de Lespinasse ne pouvait espérer être reçu à Saint-Joseph. Ceci était amer : il était relativement facile de se procurer une autre "complaisante,"[1] mais on n'attrapait pas tous les jours des oiseaux rares tels que d'Alembert[2] et Turgot. Le charme incontesté de la disgraciée venait accroître le ressentiment de Mme du Deffand ; tout écho de la rue de Belle-Chasse qui arrivait à ses oreilles, lui rappelait la folie qu'elle avait commise en enlevant cette jeune et intelligente personne à sa besogne servile de province. Dès lors d'un côté tout au moins ce fut une aversion profonde. Mme du Deffand repoussa avec dureté toute tentative de rapprochement et apprit la mort de son ennemie avec une froideur souveraine.[3] "Mlle de Lespinasse est morte cette nuit," écrit-elle à Walpole le 22 mai 1776, "à deux heures après minuit. Ç'aurait été pour moi autrefois un événement, aujourd'hui ce n'est rien du tout."

§ 7. *Elle fait la connaissance d'Horace Walpole*

Ce fut en 1765 que commença le roman de sa vie : —"Mme du Deffand en était là, aveugle, . . . elle avait soixante-huit ans ; elle vivait dans le très-grand monde, comme si elle n'était pas affligée de la plus triste infirmité, l'oubliant tant qu'elle le pouvait, et tâchant de la faire oublier à tous à force d'adresse et d'agrément ; se levant tard, faisant de la nuit le jour, donnant à souper chez elle ou allant souper en compagnie, ayant pour société intime le Président Hénault, Pont-de-Veyle, le monde des Choiseul, dont elle était parente, les Maréchales de Luxembourg et de Mirepoix, et d'autres encore dont elle se souciait

[1] Mme du Deffand remplaça Mlle de Lespinasse comme dame de compagnie par Mlle Sanadon, personne sûre, utile et ennuyeuse, qui, tout en l'empêchant de se sentir trop seule, lui pesait extrêmement—distinction qu'elle partageait à un degré quelconque avec tout membre du cercle de Mme du Deffand qui par quelque endroit ne se distinguait pas du vulgaire.

[2] Ce fut la défection de d'Alembert qui blessa le plus profondément Mme du Deffand, et qu'elle ne pardonna jamais. (Voyez *Julie de Lespinasse*, par le Marquis de Ségur, p. 146.)

[3] Mlle de Lespinasse mourut en mai 1776, après quelques années de mauvaise santé. Sa liaison avec d'Alembert forma en quelque sorte le fond de son existence. En outre elle s'abandonna sans réserve aux émotions romantiques de ses passions successives pour le Marquis de Mora (qui mourut avant elle) et pour M. de Guibert, un littérateur contemporain. Les lettres passionnées de Mlle de Lespinasse à Guibert furent publiées en 1809 par la femme de ce dernier !

plus ou moins, lorsque arriva d'Angleterre à Paris, dans l'automne de 1765, un Anglais des plus distingués par l'esprit, Horace Walpole : ce fut le grand événement littéraire et romanesque (pour le coup, c'est bien le mot) de la vie de Mme du Deffand, celui à qui nous devons sa principale Correspondance et tout ce qui la fait mieux connaître. Cette vieille aveugle s'éprit à l'instant de l'esprit vif, hardi, délicat et coloré d'Horace Walpole, lequel n'était taillé sur le patron d'aucun de ceux qu'elle voyait depuis cinquante ans. Elle sentit en lui aussitôt et les qualités propres à cet homme si distingué et celles de la race forte à laquelle il appartenait : elle lui en sut gré également ; et elle qui n'avait jamais aimé d'amour, qui n'avait eu que des caprices et point de roman ; qui, en fait d'amitiés, n'en comptait que trois jusqu'alors sérieuses dans la vie, celle de Formont et celle de deux femmes,[1] dont l'une encore l'avait trompée [2] ; cette moraliste à l'humeur satirique devint tout d'un coup tendre, émue autant qu'amusée, d'une sollicitude active, passionnée : elle ne s'appartint plus. Bref, aveugle et à soixante-dix ans, elle trouva à placer son cœur, et cette fois (pour la rareté du cas) elle le plaça sur un Anglais, homme recherché, répandu, qui n'avait pas cinquante ans, dont elle aurait pu être la mère, qui devait passer sa vie loin d'elle, et qu'elle embarrassait fort par ses vivacités de tendresse. Tant il est vrai qu'elle était destinée, comme on l'a dit, à être toujours sage en jugement, et à faire toujours des sottises en conduite." [3]

§ 8. *Ses relations avec Horace Walpole*

À partir de ce moment, l'histoire de Mme du Deffand doit se lire dans ses lettres à Walpole. Elle continua de tenir son salon, de faire de la nuit le jour dans sa maison ou dans celles de ses amis, et d'entretenir ses anciennes amitiés, bien que la mort dût faire disparaître avant elle ses plus vieux amis, Hénault, Pont-de-Veyle, et Voltaire. Mais sa correspondance avec cet Anglais, interrompue et variée agréablement par sa présence lors des voyages à Paris qu'il entreprit pour elle à intervalles réguliers,[4] fut la joie et parfois la souffrance du reste de sa vie. Elle

[1] La Marquise de Flamarens et la Comtesse de Rochefort.

[2] La Comtesse de Rochefort (voyez la lettre de Mme du Deffand à Horace Walpole du 8 mars 1767, No. 68 de la présente édition).

[3] Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, tome i, pp. 419–20.

[4] Walpole écrit dans la note déjà citée :— "Je fis la connaissance de Mme du Deffand en 1765 . . . depuis cette époque jusqu'à la guerre avec la France, je lui fis régulièrement une visite de six semaines tous les deux ans" ; et dans une lettre du 25

consacra à Walpole toute la sensibilité que, suivant l'expression de Sainte-Beuve, elle avait "économisée jusque-là." Lui de son côté eut pour elle une très-sincère affection. Mais jamais il n'éprouva ou feignit rien d'approchant la passion du Mme du Deffand pour lui-même—"cette passion qu'on ne sait comment qualifier, qui lui était entrée par l'esprit dans le cœur, mais qui était fervente, élevée et pure." [1]

Les orages qui troublèrent le développement de leurs relations—épistolaires tout au moins—provinrent surtout de la façon trop passionnée dont Mme du Deffand exprima ses sentiments. Nous devons aussi faire entrer en ligne de compte leur manière fort différente d'envisager, non seulement la vie en général, mais aussi leur situation respective vis-à-vis l'un de l'autre. Pour Walpole, Mme du Deffand était la plus charmante des vieilles dames de France, pleine d'esprit, de feu et d'éloquence, une hôtesse charmante, un fin critique et une raconteuse incomparable.[2] Il condensa ce qu'il éprouvait pour sa "chère et vieille amie" dans le joli "Portrait de Madame la Marquise du Deffand," écrit en 1766.[3]

Mais, à côté de son affection réelle pour Mme du Deffand, Walpole était de temps à autre tourmenté par la crainte morbide du ridicule, qui était un trait fortement accusé de son caractère complexe. Il avait peur que Mme du Deffand, par l'expression trop libre de ses sentiments, ne le fît paraître ridicule, comme étant l'objet d'un amour sénile. Ce que ses amis anglais et français pourraient dire sur ce sujet délicat le faisait frémir. Il était hanté par la pensée que la poste pouvait, par ordre d'en haut, ouvrir les lettres d'un couple aussi drôlement assorti pour amuser Versailles des confidences de l'Anglais et de sa correspondante parisienne. Mme du Deffand pour sa part, n'éprouvait pas de tels scrupules. Elle ne voyait pas la nécessité de dissimuler son affection ou de s'abstenir d'en parler, ainsi que de

août 1771 au Comte de Strafford, il parle de "mes six semaines biennales ici" (*Lettres*, tome viii, p. 75.) Walpole fit cinq séjours à Paris tant que durèrent ses relations avec Mme du Deffand:—du 14 septembre 1765 au 17 avril 1766; du 23 août au 9 octobre 1767; du 18 août au 5 octobre 1769; du 10 juillet au 2 septembre 1771; et du 19 août au 12 octobre 1775. On notera un défaut de mémoire de la part de Walpole, puisque quatre années s'écoulèrent entre ses deux dernières visites.

[1] Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, tome i, p. 420. La dévotion de Mme du Deffand pour Horace Walpole a été fort bien décrite par M. Lucien Brunel comme "une tendresse exaltée . . . dont le vrai nom échappe, tant celui d'amitié serait faible et celui d'amour dérisoire."

[2] Walpole appréciait particulièrement ses histoires du temps passé. "Je supporte," dit-il, "tous les ennuyeux de sa compagnie pour l'amour du Régent."

[3] Les vers qui commencent "Where do wit and memory dwell?" Le morceau est donné dans l'*Appendice* V.

son objet, à quiconque voulait écouter ses remarques sur l'une ou ses louanges de l'autre. Ils agissaient en vrais enfants gâtés, chacun voulant faire à sa tête. Mais l'affection de la femme pour l'homme était plus forte que celle de l'homme pour la femme, et celle-ci dut sacrifier (avec mauvaise grâce, il est vrai, et non sans cris et protestations) le privilège de dire librement son affection non seulement aux gens de son entourage, mais encore à celui qui en était l'objet. Leur conflit, tel que les lettres de Mme du Deffand le représentent, fait penser aux tentatives toujours infructueuses d'un magicien oriental pour enfermer un génie rival dans un flacon—l'enchanteur croit s'être assuré de son prisonnier, mais le flacon est mal cacheté et le génie refait irruption—dans ses lettres il fait irruption en reproches, et en protestations d'amitié, en paroles cruelles et tendres, en amers réquisitoires contre la férocité de la race anglaise et en panégyriques de son correspondant, de sa sincérité, de sa franchise, de ses vertus solides—lettres si éloquentes et spirituelles que leur charme littéraire doit avoir amplement racheté pour Walpole ce qu'il pouvait blâmer en elles quant au fond.

Ce ne fut que vers les tout derniers mois de sa vie que Mme du Deffand montra quelques symptômes de déclin, et ces lettres, qui placent leur auteur au premier rang de ceux qui ont pratiqué cet art presque perdu, nous surprennent également, soit que nous les regardions comme les improvisations d'une vieille dame qui avait soixante-neuf ans au début de cette correspondance, et quatre-vingt-trois ans lorsque sa mort y mit fin ; soit que nous voyions s'y enregistrer les observations d'une aveugle qui non seulement devait voir avec les yeux d'autrui, mais encore dicter toutes ses effusions à un secrétaire (" sorte de muraille," comme sa maîtresse appelle quelque part le fidèle Wiart).[1] Outre leur style excellent, leur charme d'expression et leur description vivante du caractère, des émotions et des opinions de l'écrivain, ces lettres sont pleines d'anecdotes intéressantes sur l'histoire et la société de leur temps. Le curieux défilé de Français et d'étrangers, de mondains, de lettrés, de politiciens, de diplomates et d'acteurs célèbres, est d'un bout à l'autre représentatif de la vie de société sous l'ancien régime, alors que les étrangers, ou du moins certains, étaient heureux de voir les Parisiens et d'en être vus.

[1] Voyez la lettre 388 (vol. ii, p. 450.)

§ 9. *Sa dernière maladie et sa mort*

On a publié récemment une série intéressante de lettres d'Horace Walpole qui jette une vive lumière sur ses émotions pendant la dernière maladie de sa vieille amie. Ces lettres sont adressées à son cousin, Thomas Walpole, qui séjournait alors à Paris et le tenait au courant.

En recevant la lettre du 22 août 1780, qui devait être en effet la dernière, Walpole eut l'impression soudaine que la fin était proche ; et il en était ainsi. Des lettres de Thomas Walpole et de Wiart le confirmèrent dans ses fâcheuses appréhensions et lui firent révéler toute son affection pour la "vieille femme chérie" qu'il ne devait jamais revoir. Le 8 septembre 1780 il écrit :—

"Je lui ai tant d'obligations que si je ne l'aimais et l'admirais pour elle-même, la simple gratitude en ce qui me concerne m'emplirait de regret. Ma seule consolation est de la savoir sans souffrance et si calme. Si elle était capable de le supporter, quand vous recevrez ces lignes, je vous conjure de lui dire . . . mais je ne sais comment exprimer à quel point je l'aime et tout ce que je ressens." [1]

Et encore, le 28 septembre, écrivant dans l'ignorance de sa mort :—

"Son silence et son assoupissement me font espérer qu'elle est presque insensible. À vrai dire, je craignais qu'elle ne me dictât quelque lettre que je n'aurais pu supporter. Je l'aimais de la plus sincère affection, et ma gratitude pour elle est sans bornes. Je l'admirais aussi infiniment ; jusqu'à ces trois derniers mois son intelligence, j'en suis sûr, était étonnante. J'ai reçu de son affection un témoignage que je ne pourrai oublier tant qu'il me restera une parcelle de mémoire, et dont je n'ai jamais eu l'occasion de lui dire combien il m'avait touché." [2]

Mme du Deffand mourut le 24 septembre 1780, après une maladie d'environ un mois :—

"Sa mort," dit Wiart, dans sa lettre à Walpole du 22 octobre 1780, "est dans le cours de la nature ; elle n'a point eu de maladie, ou du moins elle n'a point eu de souffrances ; quand je l'entendais se plaindre, je lui demandais si elle souffrait de quelque part, elle m'a toujours répondu, 'Non.' Les huit derniers

[1] *Lettres d'Horace Walpole*, tome xi, pp. 270–1.
[2] *Lettres*, tome xi, p. 287.

jours de sa vie ont été une léthargie totale, elle n'avait plus de sensibilité ; elle a eu la mort la plus douce, quoique la maladie ait été longue."

Elle fut enterrée dans l'église de Saint-Sulpice, sa paroisse, avec la plus grande simplicité, en partie selon son propre désir et aussi parce que sa mort survint avant qu'elle eût eu le temps de faire la paix avec l'église :—

"Ces messieurs," dit Wiart, "n'ont pas été parfaitement contents." "Cependant," continue-t-il, "son curé l'a vue tous les jours, et avait même commencé sa confession, mais il n'a pu achever, parce que la tête s'est perdue, et qu'elle n'a pu recevoir ses sacrements ; mais, M. le curé s'est conduit à merveille, il a cru que sa fin n'était pas si prochaine."

§ 10. *Ses legs à Horace Walpole*

Le legs de Mme du Deffand à Walpole comprenait ses papiers,[1]

[1] Le testament de Mme du Deffand, daté du 24 janvier 1780, est publié par le Marquis de Ségur dans *Esquisses et Récits* (*Madame du Deffand et sa famille*), pp. 127–32. Voici les passages relatifs à Horace Walpole :—

"Je donne et lègue à M. Horace Walpole—

1° Mes brochures, feuilles volantes et manuscrits, dont Viard a fait le catalogue jusqu'à présent, et que je lui ferai continuer à l'avenir, et 2° une boîte d'or ronde sur laquelle est le portrait de mon chien ; je prie M. Walpole de vouloir bien accepter ces objets comme une marque de mon estime pour luy . . .

Je prie M. le Prince de Beauvau, qui m'a toujours honorée de son amitié, de vouloir bien permettre que (attendu les circonstances de la guerre qui tiennent M. Walpole éloigné) le legs que j'ay ci-dessus fait à M. Walpole lui soit déposé par mes exécuteurs testamentaires ; je le prie encore de faire passer ce legs ou le remettre à M. Walpole tout aussitôt qu'il en trouvera l'occasion, sans être obligé de justifier de décharge à ce sujet à qui que ce soit ; il pourra même faire copier ce que bon lui semblera."

"Les papiers," dit Walpole, dans sa lettre à Thomas Walpole du 26 octobre 1780, "me seront infiniment chers, car il en est beaucoup dont elle était l'auteur. Je les connais bien. Il y a des lettres et des caractères et portraits, etc., et sa correspondance avec Voltaire et un volume ou deux de vers mêlés et beaucoup du Chevalier de Boufflers. Il seront tous en mains sûres. Je ne suis pas seul à révérer la mémoire de Mme du Deffand, mais ses amis peuvent être certains qu'*elle* n'encourra pas de blâme pour les avoir légués à un Anglais." (*Lettres*, tome xi, p. 303.)

Mme du Deffand avait par testament autorisé le Prince de Beauvau à parcourir ces papiers avant qu'ils ne fussent envoyés en Angleterre. Cette autorisation eut des résultats déplorables. Écrivant en 1793 à Miss Mary Berry, Walpole, alors Lord Orford, dit : "Au moment de partir, je reçus un mot de la Princesse d'Hénin. Elle voulait m'amener une de ses nièces qui arrivait de Paris et avait apporté quelque chose pour moi ; le Prince de Beauvau dans son testament avait ordonné qu'on me le remît . . . Bon ! pensai-je en moi-même, a-t-il été en proie aux affres de la pénitence qu'il restitue les papiers dont il m'a frustré à la mort de Mme du Deffand ? . . . Voici les termes de ce curieux legs : 'J'ai a cœur que l'on fasse tenir par la première occasion à Monsieur Valpol une estampe représentant Madame du Deffand qui est à côté de la cheminée de ma chambre : on mandera à Monsieur Valpole, que cette dame nous ayant aimés tous deux, et ayant été aimée de nous, j'ai pensé que son image devoit appartenir au survivant.' Moi aussi j'aimais ses écrits et elle me les a tous laissés ; le Prince, semble-t-il, les aimait encore plus, il en garda plusieurs et ne crut pas bon de les laisser au survivant même après lui." (*Lettres*, tome xv, pp. 202–3.)

un boîte sur laquelle était le portrait de son petit chien Tonton,[1] et enfin Tonton lui-même,[2] qui après une heureuse existence à Strawberry-Hill, mourut, comme sa chère maîtresse, de vieillesse en 1789.[3]

§ 11. *Sa personne*

Miss Berry, à propos de sa cécité, décrit ainsi Mme du Deffand, sans nul doute d'après Horace Walpole et d'autres gens (tels que Mme de Cambis et l'Évêque de Rodez [4]) qui l'avaient connue personnellement :—

" Tous ceux qui ont connu Mme du Deffand dans sa vieillesse s'accordent à dire qu'elle doit avoir été singulièrement jolie lorsqu'elle était jeune. Mlle d'Aïssé, qui l'avait connue dans sa jeunesse, dit : ' Elle est belle, elle a beaucoup de grâce.' Chez une femme de cinquante-sept ans, la perte de la vue considérée seulement comme une diminution de l'éclat de ses yeux, ne pourrait, en effet, être que de peu d'importance, surtout chez Mme du Deffand, dont la physionomie n'en contracta aucune difformité. Ses yeux étaient fermés, mais sans que son visage en fût aucunement défiguré ; tous ses traits avaient leur première régularité ; et ces traits étaient d'une grande finesse et d'une grande beauté.[5] On voyait répandu sur toute sa personne un

[1] Ainsi décrite par Walpole dans sa *Description de Strawberry-Hill* :—" Une tabatière en or, avec l'image en cire du chien de Mme du Deffand, Tonton, qu'elle légua avec cette tabatière et ses MSS. à Mr Walpole." (*Œuvres de Lord Orford*, 1798. Vol. II, p. 485.)

[2] Walpole écrit dans une lettre à Mason du 22 mai 1781 :—" Vous me trouverez avec une nouvelle idole—en un mot, un successeur de Rosette, et un favori presque aussi grand ; ce n'est ni inconstance ni violation de mes vœux, mais un acte de piété. En un mot, ma pauvre et vieille et chère amie Mme du Deffand avait un petit chien dont elle raffolait et la dernière fois que je la vis elle me fit promettre, si je lui survivais, de m'en charger. Je le fis. Il est arrivé et, j'allais dire c'est incroyable comme je l'aime, mais je n'ai pas sujet de me vanter de ma ' chienmanité ' (*dogmanity*). Je dînais l'autre jour à Richmond House et, comme je mentionnais où je me rendais, le Duc dit : ' Avouez la vérité, ne passerez-vous pas d'abord chez vous pour voir Tonton ? ' Il ne se trompait pas. Il est maintenant assis sur le papier où j'écris—pas le Duc, mais Tonton." (*Lettres*, tome xi, p. 456.)

[3] Walpole annonce sa mort dans une lettre à Lady Ossory du 24 février 1789 :—" Tonton est mort et je me console. Il était devenu complètement sourd et presque complètement aveugle, et d'une telle faiblesse que, les deux derniers jours, il ne pouvait monter les escaliers. Heureusement, il n'a pas souffert et il est mort tout près de moi sans douleur ni plainte. J'ai eu la joie, et à cause de ma vieille et chère amie et à cause de lui, de le garder, à force de soins assidus, jusqu'à l'âge de seize ans, craignant toujours qu'il ne me survécût, car il n'aurait guère pu rencontrer une troisième personne qui fît pareille étude de son bonheur. Je l'ai envoyé à Strawberry où j'allai dimanche le voir enterrer derrière la chapelle, près de Rosette. Je le trouverai fort à dire." (*Lettres*, tome xiv, p. 117.)

[4] Voyez ci-dessus, pp. xxiv–v.

[5] Talleyrand, qui vit Mme du Deffand pour la première fois en 1772, alors qu'elle était dans sa soixante-quinzième année et qu'il était lui âgé de dix-huit ans, a laissé une description intéressante de la Marquise telle qu'elle lui apparut à cette époque :—" On

air de fraîcheur et de délicatesse qu'elle conserva jusque dans un âge fort avancé, et qu'on remarque même dans le tableau qui a servi à graver le portrait qu'en trouve en tête du présent recueil.[1] Elle ne pouvait souffrir qu'on la plaignît de son malheur, et cherchait à le faire oublier, autant qu'il lui était possible, quand elle se trouvait en société, en se tournant toujours vers la personne à qui elle adressait la parole, ou vers la chose dont elle s'occupait ; elle était d'ailleurs extraordinairement attentive et adroite à éviter les manières gauches de ceux qui sont privés de la vue. Dans le temps qu'on doutait encore si elle deviendrait entièrement aveugle, elle se plaignit à M. Walpole de ce qu'elle éprouvait de grandes anxiétés d'esprit ; mais lorsque le mal fut certain et sans remède, elle s'y résigna avec un calme et une résolution qui lui firent honneur ; et il paraît que ses amis (en société du moins) ne s'aperçurent point que la vivacité et la gaîté de son esprit en eussent souffert." [2]

§ 12. *Son caractère et ses talents*

De son caractère et de ses talents Miss Berry écrit :—

"Mme du Deffand paraît avoir eu une fort modeste opinion d'elle-même, de ses talents et de ses bonnes qualités, tandis qu'elle convient de tous les défauts et de toutes les faiblesses de son esprit, avec une franchise, un regret, et une absence d'affecta-

ne pourrait guère imaginer un aspect de plus grande bonté que celui de Mme du Deffand. Elle offrait tant dans sa personne que dans son costume un parfait spécimen de beauté vénérable . . . Sa cécité, loin de la défigurer comme on serait porté à le croire, prêtait à la douce placidité de sa physionomie une expression voisine de la béatitude." (Voyez les *Révélations de la vie du Prince Talleyrand*, d'après les papiers de son secrétaire, feu M. Colmache, éd. 1850, p. 264.)

[1] Il n'existe qu'un portrait connu de Mme du Deffand, celui du tableau de Carmontelle (voyez la note 8 de la lettre 7) que Mme du Deffand envoya à Walpole au mois de février 1768. On l'y voit assise dans son "tonneau," et tendant les mains pour recevoir une poupée que lui remet la Duchesse de Choiseul. Walpole jugeait Mme du Deffand très-ressemblante, et la Duchesse de Choiseul tout-à-fait manquée. (Voyez la note 6 de la lettre 125). Au frontispice de notre premier volume, seule Mme du Deffand est reproduite, d'après la gravure faite sur l'original à Strawberry-Hill et placée en tête du premier volume de l'édition de Miss Berry. Il existe de cette figure une autre version où la position des mains a été modifiée et le dessin de la robe changé sans doute par Carmontelle lui-même. Il en existe une estampe à la Bibliothèque Nationale de Paris, et les éditions parisiennes de 1812 et de 1824 de l'ouvrage de Miss Berry l'ont reproduite en frontispice. Le Prince de Beauvau légua une autre version à Walpole qui, dans une lettre à Miss Berry du 26 septembre 1793, la décrit comme "une copie sans intérêt du dessin à la gouache que je possède (copie que le judicieux testateur traite d'estampe), mais au lieu de la Duchesse de Choiseul que donne l'original, il y a un domestique en livrée présentant à ma chère et vieille amie un portrait du Maréchal de Beauvau." (*Lettres*, tome xv, p. 203.) Le tableau original de Carmontelle était dans la petite salle à manger de Strawberry-Hill. (Voyez la *Description de Strawberry-Hill* dans les *Œuvres de Lord Orford*, 1798, vol. ii, p. 425.)

[2] *Notice sur la Vie de la Marquise du Deffand*, pp. xxxviii-xl.

tion qui forment certainement le principal attrait de son caractère, et qui font croire qu'il aurait pu s'élever beaucoup au-dessus de ce qu'il était réellement. M. Walpole, dans une note manuscrite sur le caractère de Mme du Deffand, tracé par elle-même, dit : 'Sa sévérité envers elle-même n'était pas une modestie affectée ou momentanée. Elle pensait et parlait défavorablement de ses étonnantes qualités ; et comme elle ne savait d'autre langue que la sienne, et n'avait jamais pris aucune peine (quoiqu'elle eût beaucoup lu) pour s'instruire, elle s'imaginait qu'elle était beaucoup plus ignorante que beaucoup d'autres. Mais la vivacité et la force de son esprit, la prodigieuse facilité de sa conception, qui était aussi juste que rapide, sa faculté naturelle de bien juger de tout, son entendement, la simplicité de son éloquence, son mépris pour tout ce qui était faux ou affecté, sa grande connaissance du monde, sa liaison avec les plus beaux génies de son siècle, toutes ces qualités la mirent de pair avec eux.' " [1]

§ 13. *Impressions d'Horace Walpole à son égard*

Outre le jugement cité par Miss Berry dans le passage précédent, Horace Walpole a plusieurs fois confié à ses correspondants anglais ses impressions de Mme du Deffand. Il parle d'elle pour la première fois dans une lettre à Conway écrite de Paris le 6 octobre 1765, et ce n'est pas sur un ton très-flatteur :—

" Toute femme ici a un ou deux auteurs plantés dans sa maison, et Dieu sait comme elle les arrose ! Le vieux Président Hénault est la pagode chez Mme du Deffand, une vieille et aveugle débauchée d'esprit, chez qui j'ai soupé hier soir." [2]

Trois mois plus tard, le 2 janvier 1766, il écrit à Lady Hervey :—

" Vous rirez tant qu'il vous plaira avec Lord Holland de ma crainte d'être trouvé *charmant*. Cependant je ne nierai pas mon effroi, et assurément rien n'est si fort à redouter que d'avoir ses membres sur des béquilles et son intelligence en lisières. Le Prince de Conti s'est moqué de moi l'autre jour à ce même sujet. Je me plaignais à la vieille aveugle, charmante Mme du Deffand, de ce qu'elle me préférait M. Crawford. 'Quoi ! ' dit le Prince, 'est-ce qu'elle ne vous aime pas ? '—'Non, Monsieur,' lui dis-je, 'je ne lui plais pas plus que si elle m'avait vu.' " [3]

[1] *Notice*, pp. liii-iv.
[2] *Lettres*, tome vi, pp. 312–13 (traduction de Ch. de Rémusat).
[3] *Lettres*, tome vi, p. 380 (traduction de Ch. de Rémusat).

Au bout d'une semaine ou deux, il a découvert qu'elle est "charmante," et il est évident qu'elle a fait sa conquête pleine et entière. Écrivant à Gray le 25 janvier 1766, il dit, après avoir parlé de Mme Geoffrin :—

"Sa grande ennemie, Mme du Deffand, qui a été pendant un temps très-court la maîtresse du Régent, est maintenant fort vieille et tout à fait aveugle ; mais elle conserve tout, vivacité, esprit, mémoire, jugement, passions, agrément. Elle va à l'Opéra, aux spectacles, aux soupers et à Versailles ; elle donne à souper elle-même deux fois par semaine, se fait lire toutes les nouveautés, compose des chansons et des épigrammes nouvelles et cela admirablement, et se souvient de tout ce qui s'est passé depuis ces quatre-vingts dernières années. Elle correspond avec Voltaire, dicte pour lui de charmantes lettres, le contredit, n'est dévote ni à lui ni à personne et se moque à la fois du clergé et des philosophes. Dans la dispute, et elle est sujette à y tomber, elle est très-animée, et pourtant presque jamais elle n'a tort. Son jugement sur tous les sujets est aussi juste que possible ; sur toutes les questions de conduite, aussi fautif que possible, car elle est tout amour et toute haine, passionnée pour ses amis jusqu'à l'enthousiasme, encore en peine d'être aimée, non par des amants bien entendu, et ennemie violente, mais ouverte. Comme elle ne peut avoir d'amusement que la conversation, la moindre sollicitude et le moindre ennui est insupportable et la met à la discrétion de quelques êtres indignes qui mangent ses soupers, lorsqu'il n'y a personne d'un plus haut rang, qui devant elle se font des clignements d'yeux et se moquent d'elle, gens qui la haïssent, parce qu'elle a dix fois plus d'esprit qu'eux, mais qui n'osent la haïr que parce qu'elle n'est pas riche." [1]

§ 14. *Chaleur de son amitié*

Pendant le même séjour à Paris, Walpole écrivant le 6 mars 1766 à Craufurd, auquel Mme du Deffand était fort attachée, rend hommage à la chaleur des sentiments qu'elle avait pour ses amis :—

"Votre bonne vieille femme a pleuré comme un enfant avec feu ses pauvres yeux, à la lecture que je lui ai faite de votre lettre. Je ne m'en étonne pas. Elle est bonne, affectueuse, délicate et juste, si juste, que c'est pour moi un ennui de me

[1] *Lettres*, tome vi, pp. 404–5 (traduction de Ch. de Rémusat).

voir forcé à combattre continuellement la bonté de son cœur et a détruire de vaines illusions qu'elle se fait sur l'amitié. 'Ah mais,' dit-elle enffn, 'il ne parle pas de revenir!' Je lui ai dit que si quelque chose pouvait vous ramener ici, vous ou moi, ce serait le désir de la voir. C'est ce que je pense à votre égard, j'en suis bien sûr pour mon compte. . . . Je ne crains pas d'avouer que je m'intéresse moi-même extrêmement à elle. Pour ne rien dire de ses très-remarquables facultés, elle est assurément l'être le plus libéralement affectueux qui soit sur la terre." [1]

§ 15. *Sa verve et sa vitalité*

Au sujet de sa verve et de sa vitalité extraordinaires, Walpole écrit à John Chute le 30 août 1769 :—

"Ma chère vieille femme est en meilleure santé que lorsque je l'ai quittée, et elle a tant d'entrain que je lui dis que la vieillesse lui tournera la tête. Quand on lui demande son âge, elle répond, 'J'ai soixante et mille ans.' Elle et moi allâmes sur le Boulevard la nuit dernière après souper et nous y promenâmes en voiture jusqu'à deux heures du matin. Nous allons ce soir souper à la campagne et demain soir à onze heures devons aller voir les marionnettes." [2]

Et il écrit le mois suivant à George Montagu :—

"À soixante-treize ans elle a le même feu qu'à vingt-trois. Elle fait des couplets, les chante, se ressouvient de tous ceux qu'on a faits. Ayant vécu depuis la plus agréable époque jusqu'à celle qui est la plus raisonneuse, elle unit les bénéfices des deux âges sans leurs défauts, tout ce que l'un avait d'aimable sans la vanité, tout ce que l'autre a de raisonnable sans la morgue. Je l'ai entendue discuter avec toutes sortes de gens sur toutes sortes de sujets, et je ne l'ai jamais trouvée en faute. Elle rabat les savants, redresse les disciples, et trouve le mot pour chacun. Aussi vive d'impressions que Mme de Sévigné, elle n'a aucune de ses préventions, mais un goût plus universel. Avec une machine des plus frêles, son énergie de vitalité l'emporte dans un train de vie qui me tuerait, s'il me fallait rester ici. Si nous revenons à une heure du matin de souper à la campagne, elle vous propose de s'en aller faire un tour aux boulevards ou à la

[1] *Lettres*, tome vi, pp. 432–3 (traduction du Marquis de Sainte-Aulaire). Il dit ailleurs: "Mad. du Deffand n'aime jamais ses amis à moitié." (*Lettres*, tome ix, p. 248.)

[2] *Lettres*, tome vii, p. 308.

foire, parce qu'il est de trop bonne heure pour se coucher. J'eus grand'peine, la nuit dernière, de lui persuader, quoiqu'elle ne fût pas bien, de ne pas rester debout jusqu'à deux ou trois heures pour la comète ; car elle avait, à cette intention, fait dire à un astronome d'apporter son téléscope chez le Président Hénault, dans l'idée que cela m'amuserait." [1]

Six ans plus tard son énergie n'avait pas diminué. Walpole écrit à Conway le 8 septembre 1775 :—

"Je n'ai jamais rien vu de pareil à Mme du Deffand. Jusqu'à lundi en huit, elle a accepté pour moi des invitations qui comprennent je ne sais combien de voyages à la campagne ; et comme on ne la laisse jamais qu'elle ne vous invite pour une autre fois, toutes ces parties seront autant de polypes qui se multiplieront dans tous les sens. Mme de Jonzac, une de mes grandes amies, arriva avant-hier, et Mme du Deffand l'a condamnée à me rencontrer chez elle quatre fois avant mardi prochain, quatre parenthèses, qui ne doivent pas déranger nos autres soupers ; et ces soupers ne me laissent jamais coucher avant deux ou trois heures. Bref, il me faut l'agilité d'un écureuil et la force d'un Hercule pour venir à bout de mes labeurs." [2]

Dans une lettre à Lady Ailesbury, écrite lors de ce même séjour à Paris (20 août 1775), Walpole dit : "Son âme est immortelle et oblige son corps à lui tenir compagnie [3] ;" et dans une autre à Lady Ossory du 9 septembre :—

"Passé quatre-vingt-dix ans, les Français n'ont plus ni caducité ni malaises, mais commencent une nouvelle course. Mme du Deffand et moi commençames dimanche dernier à sept heures du soir une course de quinze milles pour aller à un bal et revînmes après souper ; et une autre nuit, comme il n'était qu'une heure du matin quand elle me ramena au logis, elle donna l'ordre au cocher de faire le tour des Quais et d'aller doucement, parce qu'il était si tôt." [4]

L'année même qui précéda sa mort il écrit le 7 juillet 1779 à Sir Horace Mann :—

"Ma chère et très vieille amie, approchant de quatre-vingt-quatre ans, a toute l'impétuosité qui caractérisait les Français autrefois." [5]

[1] *Lettres*, tome vii, pp. 310–11 (traduction libre de Sainte-Beuve).
[2] *Lettres*, tome ix, pp. 248–9.
[3] *Lettres*, tome ix, p. 236.
[4] *Lettres*, tome ix, p. 252.
[5] *Lettres*, tome x, p. 441.

§ 16. *Son talent de conversation—Sentiments d'Horace Walpole à son égard*

Concernant ses talents de conversation, les obligations qu'il lui avait et sa sollicitude pour elle, Walpole, le 28 septembre 1774, écrit comme il suit à Conway, qui était sur le point de se rendre à Paris :—

" Je vous demande sérieusement d'accorder beaucoup d'attention à la chère vieille amie que j'ai là-bas. Elle peut vous en dire long, si elle veut. Elle m'aime plus que toute la France réunie, mais déteste la politique ; pour l'en faire causer, vous devez donc lui dire que c'est afin de me satisfaire. En vous y prenant de cette manière aisée, elle vous causera avec une franchise extrême et un talent merveilleux. Elle connaît les caractères des gens et les peint mieux que personne. . . . Je dois vous faire une autre recommandation, sans laquelle tout serait vain. Il existe à Paris une Mademoiselle de Lespinasse, prétendue *bel esprit*, qui fut jadis l'humble compagne de Mme du Deffand, l'a trahie et en a très-mal agi avec elle. Je vous demande de ne laisser personne vous conduire là. Cela, plus que tout au monde, désobligerait mon amie, et elle ne vous dirait jamais une syllabe ; et j'avoue que je serais blessé, moi qui lui ai des obligations si infinies, que je serais très-malheureux, si un de mes meilleurs amis lui donnait cette marque de mépris. Elle a tout fait pour m'être agréable et utile et je lui dois bien cette attention. De grâce n'en parlez pas ; cela pourrait paraître naïf de ma part, et pourtant je le lui dois, sachant qu'elle en serait blessée, et, à son âge, avec ses infortunes et avec des obligations infinies de ma part, puis-je faire trop pour témoigner ma reconnaissance ou lui épargner toute nouvelle mortification ? " [1]

§ 17. *Appréciations de Sainte-Beuve et de M. Gustave Lanson*

Dans les passages suivants de l'admirable essai qu'on a déjà cité, Sainte-Beuve apprécie ainsi Mme du Deffand dans ses rapports avec le monde des lettres d'une part et avec Horace Walpole de l'autre :—

" Tout le XVIIIe siècle, on peut le dire, ferait défaut et n'aurait, pour le représenter littérairement, que des femmes

[1] *Lettres*, tome ix, pp. 58, 60.

d'un mérite inégal et d'un goût mélangé, s'il n'avait à offrir Mme du Deffand. Celle-ci se rattache par ses origines à l'époque de Louis XIV, à cette langue excellente qui en est sortie. Née en 1697, morte en 1780, elle a traversé presque tout le XVIIIe siècle, dont, encore enfant, elle avait devancé d'elle-même les opinions hardies, et, à aucun moment, elle ne s'est laissé gagner par ses engouements de doctrine, par son jargon métaphysique ou sentimental. Elle est avec Voltaire, dans la prose, le classique le plus pur de cette époque, sans même en excepter aucun des grands écrivains.[1]

" Mme du Deffand a un salon qui est devenu un centre ; elle est liée avec tout ce qu'il y a d'illustre dans les lettres et dans le grand monde. De tout temps amie de Voltaire, elle l'est aussi de Montesquieu, de d'Alembert. Elle les connaît et les juge dans leur personne, dans leur caractère, plus volontiers encore que dans leurs écrits ; elle apprécie leur esprit à sa source, sans dévotion à aucun, avec indépendance. Si elle les lit, son jugement s'échappe aussitôt et ne se laisse arrêter à aucune considération du dehors. Les mots les plus vifs et les plus justes qu'on ait retenus sur les hommes célèbres de son temps, c'est elle qui les a dits.

" Le trait distinctif de son esprit était de saisir la vérité, la réalité des choses et des personnes, sans illusion d'aucun genre. ' N'est-il pas insupportable,' disait elle de son monde factice, ' de n'entendre jamais la vérité ? ' Et comme si elle avait cherché pourtant quelque chose au delà, quand elle avait découvert cette réalité, elle n'était pas satisfaite, et le dégoût, l'ennui commençait. L'*ennui* était son grand effroi, son redoutable ennemi. Nature ardente sous ses airs de sécheresse, elle voulait repousser ce mortel ennui à tout prix ; il semblait qu'elle portât en elle je ne sais quel instinct qui cherchait vainement son objet. Une des personnes de sa société qu'elle appréciait le plus était la Duchesse de Choiseul, femme du ministre de Louis XV, personne

[1] Un critique français plus récent, M. Lucien Brunel, a écrit dans l'*Histoire de la langue et de la littérature français*, publiée sous la direction de M. Petit de Julleville :—

" La Correspondance de Mme du Deffand la range parmi les meilleurs écrivains de son sexe et de son siècle. La langue en est excellente, comme celle de la Régence : c'est la justesse même, la précision, la simplicité ; mais par l'imagination elle est loin de Mme de Sévigné. Il lui manque surtout ce bel épanouissement de santé morale qui nous sourit dans les lettres de l'autre Marquise. Celles de Mme du Deffand à Horace Walpole, quoique certains accents y soient réellement douloureux, laissent une impression de malaise. Elle est un maître en l'art du portrait. Elle ' disséquait ' ses amis tous vifs, suivant le mot de Thomas, qui venait de lire le portrait de Mme du Châtelet, un chef d'œuvre impitoyable." (Tome vi, p. 415.)

bonne, vertueuse, régulière à la fois et charmante, et qui n'avait d'autre défaut à ses yeux que d'être trop parfaite ; elle lui écrivait un jour : ' Vous ne vous ennuyez donc point, chère grand'-maman . . . et je le crois, puisque vous le dites. *Votre vie n'est point occupée, mais elle est remplie.* Permettez-moi de vous dire ce que je pense, c'est que si elle n'était pas occupée, elle ne serait pas remplie. Vous avez bien de l'expérience ; mais il vous en manque une que, j'espère, vous n'aurez jamais : c'est *la privation du sentiment, avec la douleur de ne s'en pouvoir passer.*' Nous touchons là le point profondément douloureux de cette nature qu'on a crue sèche et qui ne l'était pas. C'est par ce sentiment à la fois d'impuissance et de désir que Mme du Deffand fait, en quelque sorte, le lien entre le XVIIIe siècle et le nôtre. . . .

" Elle cherchait donc autour d'elle cette ressource qu'une femme trouve bien rarement en elle-même et en elle seule. Elle cherchait un *autre* ou plutôt elle ne le cherchait plus. Elle l'aurait vainement espéré dans la société où son regard inexorable ne voyait guère qu'une collection de ridicules, de prétentions et de sottises. Les hommes de lettres de son temps, quand ils s'appelaient Voltaire, Montesquieu ou d'Alembert, l'amusaient assez, mais il n'y avait dans aucun d'eux de quoi pleinement la satisfaire ; leurs atomes et les siens ne s'étaient jamais accrochés qu'à demi. Elle avait eu un vif attrait d'esprit pour l'aimable Mme de Staal (de Launay) qu'elle perdit de bonne heure. Elle avait pourtant un ami vrai, Formont ; un ami d'habitude, le Président Hénault, et assez de liaisons du monde pour combler une autre existence moins exigeante. . . .

" L'accent pénétrant et sérieux, qui va au fond de tout, n'est point rare dans ces lettres de Mme du Deffand. Walpole, en bon Anglais qu'il est malgré ses traits d'esprit à la française, lui a fait lire Shakespeare ; elle l'a aussitôt goûté, elle s'est récriée comme à la découverte d'un monde nouveau : ' Oh ! j'admire votre Shakespeare. Je lus hier *Othello*, je viens de lire *Henri VI ;* je ne puis vous exprimer quel effet m'ont fait ces pièces, elles m'ont ressuscitée.' Elle aussi, à sa manière, elle a sa vue du fond comme Shakespeare, et sa lettre de 1 avril 1769 [1] est ce que j'appelle chez elle son monologue d'Hamlet. J'engage les curieux à relire le passage qui commence par ces mots : ' Dites-moi pourquoi, détestant la vie, je redoute la mort . . .' et qui finit par ces mots, ' J'avoue qu'un rêve vau-

[1] No. 189 dans notre édition.

drait mieux.' Un critique anglais, au moment où les lettres parurent à Londres, remarquait avec justesse que Mme du Deffand semble avoir combiné dans la trempe de son esprit quelque chose des qualités des deux nations, le tour d'agrément et la légèreté de l'une avec la hardiesse et le jugement vigoureux de l'autre.

"Ce qu'elle avait aimé tout d'abord dans Walpole, c'était sa liberté de penser et de juger. Elle aimait le vrai avant tout, et qu'on fût bien soi-même. Le goût de son temps l'excédait : 'Ce qu'on appelle aujourd'hui éloquence m'est devenu si odieux, que j'y préférerais le langage des halles ; à force de rechercher l'esprit, on l'étouffe.' Ses jugements littéraires, qui durent paraître d'une excessive sévérité dans le moment, se trouvent presque tous confirmés aujourd'hui. 'Ce Saint-Lambert,' dit-elle, 'est un esprit froid, fade et faux ; il croit regorger d'idées, et c'est la stérilité même.' Ce qu'elle dit là de Saint-Lambert, elle le disait, sauf variantes, de bien d'autres. Comme elle choisit dans Voltaire ! Comme elle distingue en lui le bon à travers le médiocre, ce qui est de source d'avec le *rabâchage !* Elle fait de même chez Jean-Jacques : 'Ne sachant que lire, j'ai repris l'*Héloïse* de Rousseau ; il y a des endroits fort bons, mais ils sont noyés dans un océan d'éloquence verbiageuse.' Sur Racine, sur Corneille, elle a des jugements sains et droits. Il n'y a qu'un seul ouvrage qu'elle voudrait avoir fait, un seul, parce qu'il lui paraît, à tous les égards, avoir atteint la perfection, et cet ouvrage est *Athalie*. On a dit d'elle, qu'en fait de lectures, *elle ne s'était jamais rien refusé que le nécessaire.* C'est un mot spirituel, mais léger. Sans doute elle n'avait pas eu de fonds de lecture régulière, systématique. Comme on ne lui avait pas dit d'avance ce qu'il fallait admirer, elle n'avait que son avis net, son instinct franc et lumineux ; d'ordinaire il la guidait bien. . . .

"Mme de Sévigné était alors très en vogue dans la société ; on lisait le recueil de ses lettres, assez récemment publié ; on s'en prêtait d'inédites sur le procès de Fouquet. Horace Walpole raffolait d'elle et ne l'appelait que *Notre-Dame-de-Livry*. Oh ! que de fois Mme du Deffand, pour lui plaire, envia le style de cette *Sainte de Livry* ! 'Mais gardez-vous bien de l'imiter ! ' lui disait Walpole ; 'votre style [1] est à vous, comme le sien est

[1] Concernant le style de Mme du Deffand Sainte-Beuve écrit : "Sa langue est la plus excellente qui se puisse rencontrer, sauf les sécheresses qui sont inhérentes à son ésprit." (*Causeries*, tome xii, p. 483.) Parlant ailleurs (*Causeries*, tome vi, p. 330, note) de

à elle.' Mme de Sévigné, d'ailleurs, est parfaitement jugée par Mme du Deffand, ainsi que son cousin Bussy. Mme de Maintenon n'est pas moins saisie au naturel : 'Je persiste à trouver que cette femme n'était point fausse, mais elle était sèche, austère, insensible, sans passion.' Tout ce portrait de Mme de Maintenon est à lire chez Mme du Deffand, et reste le plus ressemblant de tous ceux qu'on a pu faire. On serait même tenté de le lui appliquer en partie à elle-même dans les conclusions, si Mme du Deffand, en aimant Walpole, n'avait démenti par ce rajeunissement inespéré son antique renom de sécheresse.

"Walpole était un curieux, un amateur, antiquaire, bibliophile, ayant toutes sortes de goûts et peut-être même quelques manies. Mme du Deffand lui portait envie de ce qu'il ne s'ennuyait jamais dans la solitude ; mais, avec son goût sévère, elle ne comprenait pas qu'on aimât pêle-mêle tant de choses, qu'on pût lire à la fois Shakespeare et la *Guerre de Genève* de Voltaire, admirer Mme de Sévigné et se plaire aux romans d'un Crébillon fils. Elle le lui dit. En fait d'histoire pourtant et de mémoires, elle se félicite d'avoir un rapport de goût avec lui. On me permettra de citer encore ce passage, parce qu'on a accusé Mme du Deffand de ne point aimer Plutarque, et que je suis sûr que, si elle ne l'a point aimé, c'est qu'elle a découvert un tant soit peu de rhéteur en lui :—

"'J'aime les noms propres aussi,' dit-elle ; 'je ne puis lire que des faits écrits par ceux à qui ils sont arrivés, ou qui en ont été témoins ; je veux encore qu'ils soient racontés sans phrases, sans recherche, sans réflexions ; que l'auteur ne soit point occupé de bien dire ; enfin je veux le ton de la conversation, de la vivacité, de la chaleur, et par-dessus tout, de la facilité, de la simplicité. Où cela se trouve-t-il ? Dans quelques livres qu'on sait par cœur, et qu'on n'imite pas assurément dans le temps présent.'

"C'est assez indiquer le côté que j'appelle classique dans le sens élevé du mot chez Mme du Deffand, celui par lequel elle est en dehors et au-dessus de son siècle. Je n'insisterai pas ici sur les portraits qu'elle a tracés des personnes de sa société. Elle excellait dans le *portrait*, et y fixait les ridicules, les sottises, d'une façon pittoresque, ineffaçable. Elle ne voyait volontiers

"l'excellent style épistolaire de Mme du Deffand," il cite avec éloges l'heureuse expression que Villemain trouve pour la dépeindre, "la femme-Voltaire." Elle même était d'une grande modestie sur son style ; voyez ce qu'elle en dit dans sa lettre à Walpole du 25 janvier 1773 (No. 395 de la présente édition).

dans les différentes manières d'être que des variétés de la sottise universelle. Du fond de son fauteuil, aveugle qu'elle était, elle voyait tout ; elle emploie perpétuellement ce mot *voir ;* elle oublie qu'elle n'a plus d'yeux, et on l'oublie en l'écoutant. Elle jugeait même du jeu des acteurs, des actrices, et c'est elle qui a marqué d'un mot le caractère de Mlle Raucourt à ses débuts : '*C'est une démoniaque sans chaleur.*'

"Il y a deux traditions sur Mme du Deffand : la tradition purement française, qui nous est arrivée à travers ceux qu'elle avait jugé sévèrement, à travers les gens de lettres et les Encyclopédistes ; il y a autre chose encore, la tradition directe et plus vraie, plus intime, et c'est chez Walpole qu'il faut l'aller puiser comme à sa source. On y trouve avec surprise une femme ardente, passionnée, capable de dévouement, et même bonne. 'Ah ! mon Dieu ! la grande et estimable vertu que la bonté !' s'écrie-t-elle en un endroit ; 'je fais tous les jours la résolution d'être bonne, je ne sais si j'y fais des progrès.' Rapprochez de cela, en contraste, un de ces mots terribles comme elle en dit, à la manière de La Rochefoucauld : 'Il n'y a pas une seule personne à qui on puisse confier ses peines sans lui donner une maligne joie, et sans s'avilir à ses yeux.' Eh bien ! les deux traditions, celle qui la fait insensible, et celle qui la montre passionnée, doivent se combiner pour donner une vue complète. Mais la clef profonde de ce cœur est dans son sentiment pour Walpole. Mme du Deffand regrette à un certain endroit que Walpole n'ait été son *fils*, ce qui eût été possible à la rigueur d'après les âges. Et, en effet, on peut voir dans cette soudaine passion d'une vieillesse stérile une sorte de tendresse maternelle qui n'a jamais eu son objet, et qui tout à coup s'éveille sans savoir son vrai nom. Pour n'en pas être choqué et en saisir l'instinct secret, appelez-la une tendresse d'adoption. Elle aime Walpole comme la plus tendre des mères aurait aimé un fils longtemps perdu et tout à coup retrouvé. Beaucoup de ces passions singulières et bizarres, où la sensibilité s'abuse, ne sont souvent ainsi que des revanches de la nature qui nous punit de n'avoir pas fait les choses simples en leur saison.

"Je ne dirai rien des lettres de Mme du Deffand au point de vue historique, et du jour curieux qu'elles jettent sur la fin de Louis XV et sur les premières années de Louis XVI. Je ne dirai même rien de l'esprit et du ton de sa société qui se perpétua assez fidèlement après elle dans le cercle des Beauvau, et jusque

dans le salon de la Princesse de Poix sous l'Empire. Je ne veux plus que rappeler une chose, c'est cette dernière lettre si contenue et si touchante qu'elle dicta pour Walpole. Le fidèle secrétaire Wiart, qui venait de l'écrire, ne put la lire tout haut à sa maîtresse sans laisser éclater ses sanglots ; elle dit alors ce mot si profondément triste dans son naïf étonnement : '*Vous m'aimez donc ?*' La plaie de toute sa vie est là, incrédulité et désir." [1]

Le plus récent jugement porté en France sur Mme du Deffand est celui de M. Gustave Lanson, qui dans son *Choix de Lettres du XVIIIe Siècle* consacre à la Marquise une notice très-pleine. Il y donne une lumineuse analyse de son caractère et fait ressortir l'originalité de ses jugements littéraires ainsi que les mérites propres de son style. Après avoir esquissé sa vie jusqu'au moment de sa rupture avec Mlle de Lespinasse, M. Lanson poursuit en ces termes :—" Après cette crise, Mme du Deffand essaya de compenser ses pertes. Il ne tint pas à elle qu'elle n'eût Rousseau, mais il se déroba, et, méprisant le vulgaire des gens de lettres, elle se rejeta du côté du grand monde.

" Jusqu'ici toute la vie morale de Mme du Deffand se résume d'un mot : elle s'ennuie. Elle souffre de trop d'esprit : son intelligence curieuse et haute s'est portée de tous les côtés, a tout touché, tout effleuré, tout pénétré même. Mais une lassitude la saisit, à aller ainsi d'objet en objet sans se fixer sur rien. Car où s'arrêterait-elle ? Elle comprend le détail des choses, mais l'ensemble lui échappe, la raison d'être, la fin de tout. Le sens de l'univers et de la vie, voilà le grand problème où se perd son intelligence, et dans cette incertitude, sa curiosité, son activité manquent à la fois et de règle et de frein. Elle ne peut que s'agiter et vagabonder à travers des idées. Il n'y a pas de raison pour qu'elle tienne à l'une plutôt qu'à l'autre. À défaut de principes supérieurs, qui détermineraient la marche de son esprit, elle n'a même pas de goût, d'inclination, d'enthousiasme, qui la pousse d'un côté plutôt que de l'autre, et qui l'arrête ici plutôt que là. Son cœur est muet et mort. Tout lui est indifférent. Elle n'aime rien, et par conséquent tout la lasse et la rebute. Ce monde auquel elle s'attache, et qui la délivre au moins d'elle-même, ne suffit bientôt plus à l'amuser ; elle sent que cela l'enveloppe sans la toucher, et qu'entre elle et ses amis, il y a tout au plus un contact superficiel des esprits, mais pas de lien solide

[1] *Causeries du Lundi*, tome i, pp. 413, 415–16, 417, 424–6, 426–8, 430–1.

et intime des âmes. Aussi se trouve-t-elle solitaire parmi ce monde dont elle ne peut se passer, dont l'éclat lui paraît chaque jour plus glacial, et son état lui arrache quelques pages du pessimisme le plus absolu, le plus désolé, qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer chez une femme du monde, et surtout en ce temps-là. Dans cette sécheresse absolue, elle souffre le martyre : son ennui est un désespoir aigu, plein d'angoisse. Elle le redouble en l'analysant, et elle en trouve la formule : c'est *la privation du sentiment avec la douleur de ne pouvoir s'en passer.* Et voilà par où elle est l'image saisissante de son siècle ; par là, elle le représente mieux que personne, ce siècle sceptique et railleur, qui a poussé l'abus de l'esprit jusqu'au dernier excès. Elle le représente aussi, par la révolution qui se fit en elle, et guérit enfin son ennui par d'autres souffrances. Comme son siècle, Mme du Deffand dans son extrême vieillesse retrouva le don d'aimer, et apprit la douceur des larmes. Mais ce ne fut pas Rousseau qui ramena en elle la sensibillité : son goût littéraire la rendait réfractaire à cette éloquence enflammée ; elle était trop charmée de Voltaire pour être conquise par Rousseau. Chez elle, la littérature ne fut pour rien dans la crise que la renouvela : aussi fut-elle absolument sincère dans son changement, nulle fade ou emphatique sentimentalité ne se mêla dans l'expression toute spontanée de ses tendresses nouvelles.

" Elle sentit d'abord son cœur s'éveiller par la jalousie. Elle s'inquiéta d'être aimée. Elle se demanda, chose nouvelle de sa part, de quelle qualité était l'affection de ses amis. Elle n'en avait exigé jusque-là que de l'amuser. Maintenant elle pèse les mots, elle analyse le sentiment, elle raffine et subtilise. ' Vous savez que vous m'aimez,' écrit-elle à la douce Mme de Choiseul, ' mais vous ne le sentez pas.'

" Ainsi se prépare en elle la capacité d'aimer par le besoin d'être aimée. Elle avait près de soixante-dix ans quand la réalité d'une vraie, d'une grande passion, actuellement ressentie, la saisit : elle vit en 1766 Horace Walpole, qui avait vingt ans de moins qu'elle, et dès lors elle s'attacha à lui de toute la force de son âme. Elle répandit sur lui toutes les tendresses accumulées au fond de son cœur à son insu par toute une longue vie de sécheresse et d'égoïsme. En vain fut-il dur, brutal, craignant le ridicule de cette amitié sénile qui s'épanchait indiscrètement et publiquement : rien ne la rebuta, elle garda toute sa vie le culte de cet Anglais dont le sens droit et la volonté ferme im-

posaient à son intelligence vagabonde et à sa faiblesse morale. Elle en fit l'objet de toutes ses pensées, l'arbitre de sa vie : elle l'appelait son tuteur, quoiqu'elle eût pu être sa mère, et il y avait en effet dans son affection quelque chose à la fois de maternel et d'enfantin. Et les plus doux moments de sa vie furent ceux où elle jouit de sa présence ou de sa conversation, ceux où elle s'occupa de ses intérêts, ceux même où elle souffrit par lui. Qu'importait que Walpole blessât son cœur ? Du moins il le remplissait, et elle échappait alors à ce cruel ennemi auquel il lui fallut disputer tous les moments de son existence : l'ennui.

" Je ne sais pas de correspondance au XVIIIe siècle qui ait un intérêt psychologique plus sérieux que ces lettres où Mme du Deffand fait la confidence et la description de son mal, d'autant que l'histoire de cette âme, c'est, je l'ai dit, l'histoire du siècle. Mais de plus, cette femme a l'un des esprits les plus charmants, les plus fins, les plus étendus, les plus vifs que jamais femme ait possédé. Elle est délicieusement méchante, mordante, ironique ; elle a des mots qui assomment ou qui percent ; elle a des sous-entendus ou des sourires meurtriers ; et elle assène des coups ou lance ses traits avec une étonnante justesse. On conçoit que Voltaire et tant d'autres ait tenu à rester en bons termes avec elle : il ne faisait pas bon l'avoir pour ennemie. Mais elle ne donnait pas ses bonnes grâces à tous ceux qui la courtisaient, elle ne laissa jamais envahir son salon par la secte encyclopédique : elle tint à l'écart toutes les médiocrités du parti. Non qu'elle craignît les opinions trop libres et les idées neuves : mais elle voulait ne voir que des gens d'esprit et de bon ton. Elle ne voulait rien chez elle que d'exquis et de supérieur, et puis elle ne voulait pas que son cercle devînt une coterie.

" Elle lisait et se faisait lire tous les ouvrages nouveaux et beaucoup d'anciens, et, n'écoutant que son impression, l'exprimait avec une entière sincérité. Quoiqu'elle n'échappât pas tout à fait aux préjugés de son monde et de son temps, elle portait sur ses lectures des jugements originaux, où se révèle une grande finesse et presque toujours une grande justesse d'esprit. Elle ne craignait aucun livre et aucun sujet, et c'est plaisir d'entendre Voltaire causer avec elle, et passer des plus délicates questions de littérature aux plus hautes questions de morale et de métaphysique. Elle lui donne dignement la réplique, et, soit qu'elle s'adresse à lui, soit qu'elle écrive à Walpole,

ses lettres littéraires sont presque toujours exquises. S'il y a des erreurs—et qui ne se trompe ?—on peut être presque assuré que ce qui lui avait échappé un jour, elle l'a senti et exprimé une autre fois. Elle a mal jugé Corneille et méconnu Shakespeare : elle a senti le sublime de Corneille et la puissance de Shakespeare. C'est cette spontanéité, cette liberté, cette originalité de jugement, ce respect de son impression immédiate et personnelle, qui donne tant de prix aux opinions de Mme du Deffand. Ce ne sont pas là les idées d'une école : c'est vraiment une âme qui prend le contact des chefs d'œuvre et enregistre son émotion. Et ce qui ajoute à l'intérêt de ces jugements, c'est qu'on y aperçoit la raison de la décadence du système classique et la préparation de nouvelles doctrines et d'un nouveau goût. Mme du Deffand a compris que le vice de la littérature française, dont elle dépérissait, c'était l'abus de l'esprit et la tyrannie de la politesse. Elle a souhaité le retour à la nature, fût-elle rude et vulgaire. Les romans anglais, Shakespeare, ont élargi son goût, et lui ont fait apercevoir que la littérature donne une bien vaine et bien puérile jouissance, si elle n'est pas l'expression vraie et forte de la vie et de l'âme humaines.

"Il faut dire enfin que Mme du Deffand est, sans le savoir et sans y prétendre, un écrivain. Elle a une précision sans minutie, une exactitude, une propriété de termes, qui ne se démentent jamais, une décision et une sobriété énergiques : un style, qui fait songer à celui de Bussy, avec moins de sécheresse, ou à celui de Voltaire, avec moins de légèreté. Sans être masculin assurément, ce ne sont pas les qualités proprement féminines, qui y éclatent : ou bien, si l'on veut, c'est de ce style qu'on s'imagine que devaient parler les vieilles femmes de l'autre siècle, qui n'avait pas lu seulement des romans, qui pouvaient tout comprendre et osaient tout dire sans pédantisme, sans pruderie, sans minauderies, à qui enfin l'allure primesautière de leur esprit et la verdeur un peu brusque de l'expression faisaient une grâce originale et forte." [1]

[1] Ed. 1908, pp. 370–3.

III

Notice sur Horace Walpole

§ 1. *Naissance et éducation*

Horace Walpole, le troisième fils vivant de Sir Robert Walpole (premier ministre d'Angleterre et premier Comte d'Orford) et de sa première femme, Catherine Shorter, naquit dans Arlington Street, à Londres, le 5 octobre 1717.[1] Il fut élevé à Eton et à King's College, Cambridge. Sir Robert Walpole désirait voir son fils entrer dans la carrière juridique, mais le projet fut abandonné, en raison de l'aversion d'Horace Walpole. En fait, il n'y avait aucune nécessité pour lui de gagner sa vie, car, dès l'âge de vingt-et-un ans, il tirait d'amples revenus des diverses sinécures que son père lui avait conférées.[2]

§ 2. *Voyages avec Gray sur le Continent*

En 1739 il quitta l'Angleterre pour faire le "grand tour" classique en compagnie de Thomas Gray, qui avait été son condisciple à Eton et à Cambridge et auquel il s'était fort attaché. Ils visitèrent la France et quelques-unes des principales villes d'Italie, en particulier Rome, Naples et Florence. À Florence, Gray et Walpole séjournèrent à deux reprises chez le ministre d'Angleterre, Horace (depuis Sir Horace) Mann. Walpole et Mann, parents très-éloignés, contractèrent alors cette amitié qui pendant quarante-cinq ans ne s'entretint que par correspondance,[3] car ils ne se revirent plus. Au cours de leurs voyages, des différences de goût et d'humeur tendirent les relations de Gray et de Walpole. Ils se disputèrent[4] et se séparèrent à Reggio, où Walpole, peu de temps après, fut pris d'une sorte d'angine qui, pendant quelques heures, mit sa vie en danger.

[1] Vieux style, le 24 septembre.

[2] La plus importante était la charge d'Huissier du Trésor ("Usher of the Exchequer").

[3] Durant cette période, Walpole écrivit à Mann plus de 800 lettres, toutes publiées dans la dernière édition des *Lettres d'Horace Walpole*.

[4] Ils se réconcilièrent par la suite et restèrent bons amis jusqu'à la mort de Gray en 1771. C'est dans les lettres adressées à Gray que nous trouvons notées de la façon la plus intéressante les impressions de Walpole, lors de son second séjour à Paris, en 1765–6.

§ 3. *Vie parlementaire—Strawberry-Hill*

Horace Walpole revint en Angleterre au mois de septembre, 1741, peu avant que son père ne tomba du pouvoir. Il entra aussitôt au Parlement, comme membre pour Callington en Cornouailles. Par la suite, il représenta Castle-Rising de 1754 à 1757, et King's Lynn de 1757 jusqu'à ce qu'il se retira de la vie parlementaire en 1768. Walpole ne fit rien de remarquable à la Chambre des Communes ; ses efforts politiques se bornèrent à manœuvrer quelques fils dans les coulisses, principalement en faveur de son parent et ami, Henry Conway.[1]

De la retraite à la mort de son père (1745) Walpole partagea son temps entre le château familial à Houghton et sa propre maison de Londres. En 1747, il devint locataire, et en 1748 propriétaire, d'une maison de campagne à Twickenham, qui devait être célèbre sous le nom de "Strawberry-Hill." Il fit toute sa vie de nouvelles additions à la maison et à son contenu. À sa mort, elle contenait une très-belle collection d'objets d'art qui fut dispersée en 1842.[2]

En 1757 il fit ériger sa presse d'imprimerie à Strawberry-Hill. Parmi les nombreux ouvrages qui y furent imprimés, quelques-uns tout au moins doivent le fait de leur publication aux relations françaises de Walpole. C'est ainsi qu'en 1768 il imprima en français la tragédie du Président Hénault, *Cornélie, Vestale ;* en 1772 une édition des *Mémoires de Gramont,* dédiée à Mme du Deffand ; et en 1785 une traduction par le Duc de Nivernais de son propre *Essai sur l'art des Jardins modernes.*[3]

Pour le reste, l'existence de Walpole fut sans événements. Pendant de longues années, il combina les travaux littéraires [4]

[1] Conway et Walpole étaient cousins germains, leurs mères étant sœurs. Conway se distingua comme soldat et politicien et mourut Maréchal en 1795. Lors de son séjour à Paris en 1774–5, Conway fit la connaissance de Mme du Deffand, qui lui devint très attachée ainsi qu'à sa femme (la Comtesse douairière d'Ailesbury). Ce fut à Conway que Mme du Deffand confia les lettres de Walpole, quand à la prière de ce dernier elle lui renvoya au commencement de 1775 toutes celles qu'elle avait reçues de lui jusqu'alors. (Voyez plus haut, p. xxvi.)

[2] Parmi les manuscrits qu'on vendit alors se trouvaient les papiers Du Deffand, comprenant les lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole qui sont l'objet de la présente publication.

[3] Faisait partie à l'origine des *Anecdotes of Painting in England.* Dans la publication de 1785, le français et l'anglais sont imprimés en regard.

[4] Walpole avait trop de goûts différents et des intérêts trop divers pour pouvoir exceller véritablement dans aucun genre littéraire—sauf celui où il aurait le plus aimé se distinguer—comme auteur de lettres et de mémoires. Ses lettres furent célèbres de son vivant, et ses *Mémoires* ne leur cédaient ni en intérêt ni en vivacité.

et d'impression, les voyages de curiosité artistique ou archéologique et la vie politique et mondaine de ses contemporains.

§ 4. *Séjours à Paris et relations avec Mme du Deffand*

L'important séjour de 1765–6 (important du moins à notre point de vue) que Walpole vint faire à Paris pour secouer le joug de la politique anglaise, lui permit de satisfaire tous ces goûts et l'introduisit dans un nouveau monde. Il y rencontra la " nouvelle-vieille " amie, dans la vie de laquelle il devait tenir une place si considérable. Les voyages successifs que Walpole fit à Paris de 1766 jusqu'aux cinq années qui précédèrent sa mort (1780),[1] furent entrepris pour Mme du Deffand malgré le sacrifice physique et mental qu'ils coûtaient à Walpole. Pendant la dernière moitié de sa vie, il était souvent en proie à de violents accès de goutte, et même quand il n'était pas malade ou dans l'état de prostration physique où ses attaques le réduisaient, il était fréquemment en butte aux appréhensions maladives de leur retour périodique. Il alla de moins en moins chez les autres et préféra partager son temps entre ses demeures à Twickenham et à Londres, de façon à ne pas être surpris par son ennemi dans les quartiers qui ne seraient pas les siens.

§ 5. *Ses dernières années—Relations avec les Misses Berry—Sa mort*

À une faiblesse physique croissante vinrent s'ajouter pour Walpole, tourment de ses dernières années, les maladies périodiques de son neveu, le Comte d'Orford, qui de 1773 à sa mort en 1791, eut plusieurs accès de folie. Le seul autre oncle qui restait à Lord Orford, Sir Edward Walpole, refusant de s'occuper activement des affaires ou de la personne de son neveu, la charge en incomba à Horace Walpole, qui finit par succéder à son neveu en 1791.

En 1788, Walpole fit la connaissance de Mary[2] et d'Agnes Berry, et à partir de ce moment leur amitié et leur correspondance firent le principal intérêt et le grand plaisir de sa vie.

[1] Ces voyages cessèrent en 1775 (voyez plus haut, p. xliii, note 4) ; la guerre qui éclata entre la France et l'Angleterre en 1778, empêcha tout voyage postérieur à cette date.

[2] Les relations de Walpole et de Miss Mary Berry nous intéressent particulièrement, puisque ce fut à elle qu'échut la publication, sanctionnée par Walpole, d'un choix des lettres écrites à ce dernier par Mme du Deffand. (Voyez ci-dessus, pp. xxiii–iv.)

Il s'était attaché aux deux sœurs (on dit qu'il aurait volontiers consenti à la célébration du mariage avec n'importe laquelle, afin de s'assurer pour toujours leur compagnie), mais sa vraie dévotion était pour Mary Berry. Ceci semble avoir été sa seule "affaire de cœur," et il est curieux de remarquer qu'il tomba victime de la tendre passion sur la fin de ses jours, tout comme Mme du Deffand s'était éprise de lui à l'âge de soixante et huit ans.

L'admirable constitution de Walpole et ses habitudes de sobriété le menèrent presque à l'âge de quatre-vingts ans, en dépit de la goutte qui, dans ses dernières années, le rendit impotent, ou peu s'en faut. Il mourut, comme Mme du Deffand, de vieillesse, le 2 mars 1797, et fut enseveli à Houghton.

§ 6. *Walpole en France—Ses motifs pour quitter l'Angleterre*

Comme nous l'avons vu, les raisons qui décidèrent Walpole à venir à Paris étaient doubles. Il était disposé à voir et à observer, mais son objet principal était de s'abstraire pour un temps de la vie publique de son pays. Le parti de Rockingham venait d'arriver au pouvoir (juillet 1765) et Walpole, toujours plus ambitieux pour son cousin Conway [1] que pour lui-même, avait réussi à placer son cousin, comme membre de ce parti, au poste important de secrétaire d'État. Cependant il était mortifié par l'indifférence que lui avaient marquée et les nouveaux ministres et Conway lui-même. Il avait été, dans l'opposition, le chaud partisan des hommes maintenant au pouvoir et il avait compté, suivant ses propres termes, se voir offrir au changement de ministère "quelque emploi considérable dont le refus aurait satisfait ma vanité." [2] Mais il fut pris dans ses propres filets. Il avait si bien donné à ses amis politiques l'impression que le "désintéressement" était, comme il s'en vante, "sa passion maîtresse," qu'ils ne semblent pas avoir eu l'idée d'offenser ce désintéressement. Cela était suffisamment désagréable, mais son ressentiment s'accrut quand il vit son protégé Conway bien plus empressé à servir son frère, Lord Hertford, et les parents de sa propre femme, qu'à obtenir pour le cousin auquel il devait tout la seule faveur que ce cousin aurait acceptée, et qui aurait consisté à mettre à l'abri de toute hostilité ministérielle le

[1] Voyez ci-dessus, p. lxv, note 1.
[2] Voyez les *Mémoires du Règne de George III*, éd. 1894, vol. ii, p. 149.

paiement des revenus provenant pour Walpole de sa place à l'Échiquier.[1]

Profondément blessé par la conduite de Conway en cette affaire, Walpole ne fit paraître aucune colère, mais résolut de quitter temporairement un parti qu'il méprisait, et un cousin qu'il aimait vraiment, mais qui lui avait si mal rendu son affection. C'est dans ce but qu'il partit d'Angleterre pour se rendre à Paris en septembre 1765.

§ 7. *Walpole à Paris—Le grand monde parisien en* 1765

Le désir d'un changement complet de préoccupation et de milieu disposait Walpole à se laisser charmer. Grâce aux introductions fournies par des amis anglais, il ne tarda pas à être lancé dans le grand monde parisien, prêt à observer et à noter ses observations pour son plaisir personnel et celui de ses amis d'Outre-Manche. Il s'accommoda aisément de sa nouvelle vie : les heures tardives des mondains français n'avaient pas de terreurs pour lui, car il avait l'habitude de veiller jusqu'au matin, occupé à Londres par le jeu, ou par quelque travail littéraire à Strawberry-Hill. N'étant pas très-savant en français, il se sentit d'abord en conversation dans un état d'infériorité marqué. Le 3 octobre 1765, il écrit à Lady Hervey, passionnée elle-même pour la France et pour tout ce qui était français :—

"Mes propres défauts sont cause que je ne trouve pas Paris entièrement de mon goût : la gêne que m'impose une imparfaite maîtrise de leur langage, et l'ignorance où je suis la moitié du temps de leurs sujets de conversation, m'empêchent de goûter cet abandon qui est la fin de leur société. Je suis fort amusé, mais nullement à l'aise." [2]

Peu à peu néanmoins il en vint à se faire des amis et à perdre sa timidité insulaire. Il avait déjà à Paris quelques relations qu'il s'était créées antérieurement—le Duc de Nivernais, ancien ambassadeur en Angleterre, et le Comte de Guerchy, titulaire actuel de cette fonction ; la Maréchale de Mirepoix, dont le mari, maintenant décédé, avait occupé le même poste ; et la *savante* Mme de Boufflers.[3] Dans ses lettres il parle d'abord beaucoup

[1] Walpole avait eu lieu de soupçonner une hostilité de la sorte de la part de George Grenville, lorsqu'il était premier lord du Trésor.

[2] *Lettres*, tome vi, p. 307.

[3] Héroïne de cette rencontre avec le Dr Johnson au "Temple" de Londres qui amusa tant Topham Beauclerk. L'incident est relaté par Boswell dans sa *Vie de Johnson*. "Cette Comtesse de Boufflers, que Mme du Deffand avait surnommée l'*Idole*

de Mme de Rochefort, de la Duchesse d'Aiguillon, de la Duchesse de Choiseul (qu'il admira et respecta dès le début de leurs relations), et de Mme Geoffrin, qui par la suite le froissa dans sa sensibilité en l'appelant "le nouveau Richelieu." [1]

Mme Geoffrin témoigna beaucoup de bonté à Walpole, qui fut quelque temps un habitué de son salon. Mais à certains égards il était impropre à faire figure dans le monde français d'alors, car il n'aimait pas les discussions politiques, philosophiques et scientifiques qui enthousiasmaient les réunions de Parisiens polis. Lui-même n'était pas étranger aux sujets si chers, dans ces temps-là, à l'intelligence française ; et, en sa qualité d'Anglais, et de membre de la Chambre des Communes où, pendant de longues années, il avait entendu les discours et les débats des grands orateurs et des grands politiques qui créaient l'histoire de leur nation, il était habitué à la politique pratique. Il écoutait donc avec une impatience amusée ces orateurs de salon irresponsables, dont les esprits alertes se tournaient vers une nouveauté avec autant d'empressement que les Athéniens de jadis, et qui discutaient avec une telle ardeur des sujets de littérature, de gouvernement, de religion (ou comme le dit Walpole, d'*ir*-réligion) sans se douter qu'ils travaillaient à confectionner des explosifs dont ils devaient être les premières victimes.[2]

Malgré son intention déclarée d'éviter la politique,[3] il découvrit qu'elle s'imposait à son attention. Mais dans le milieu qu'il fréquentait, il ne vit aucun sauveur futur de la société, ni même personne capable de mettre en pratique les théories qu'on discutait partout si ardemment—théories dont l'application et

—parce qu'on l'adorait au Temple où demeurait le Prince de Conti, son amant—fut une des femmes les plus séduisantes de son siècle. Délicieusement jolie, de cette beauté qu'on appelle délicate et qui souvent se conserve le mieux, à prés de quarante ans, disent ses contemporains, elle gardait la fraîcheur de sa vingtième année. De sa causerie alerte, le trait saillant était une réelle éloquence, parfois paradoxale, mais toujours ingénieuse, originale, colorée et, malgré la hardiesse de certaines théories, d'une expression si chaste et d'une moralité si haute, qu'on oubliait en l'écoutant les démentis que la conduite donnait trop souvent aux propos. 'Je veux,' disait-elle joliment, 'rendre à la vertu par mes paroles ce que je lui ôte par mes actions.'" (Marquis de Ségur, *Julie de Lespinasse*, pp. 218–19.) Voyez aussi la lettre de Walpole à Mann du 11 juillet 1776 (*Lettres*, tome vii, p. 16).

[1] En raison de ses succès dans la société parisienne—Richelieu étant le Maréchal "de toutes les conquêtes," non l'austère Cardinal.

[2] On a souvent cité un passage significatif d'une lettre de Walpole à Thomas Brand, écrite de Paris à cette époque (19 octobre 1765) :—"Bonnes gens, ils n'ont point le temps de rire. Il faut commencer par abattre le Roi et Dieu, hommes et femmes, petits et grands, s'emploient de tout leur cœur à la démolition." (*Lettres*, tome vi, p. 332).

[3] Il écrivait à Lady Suffolk (20 septembre 1765) :—"Je suis un peu trop vieux pour examiner leur gouvernement et leur politique ; je ne suis pas venu ici finir mes études, mais les oublier." (*Lettres*, tome vi, p. 298–9)

les effets derniers le transformèrent presque en un Tory, lui un Whig ardent, et le remplirent d'horreur pour une race qu'il en vint à déclarer maudite. Il vécut assez pour voir beaucoup des politiques amateurs et théoriciens de 1765 tomber sous la guillotine ou traîner une existence de misère en pays étranger. S'il avait eu le don fatidique de seconde vue, il aurait pu apercevoir l'arrêt du destin planant sur plus d'un de ses interlocuteurs, sérieux ou frivoles, tout comme le voyant écossais de jadis distinguait le suaire enroulé autour des êtres marqués par la mort tandis qu'ils vaguaient à leur tâche quotidienne, inconscients du sort qui les attendait.

§ 8. *Premières impressions sur Mme du Deffand—Leur amitié*

Walpole trouva Mme Geoffrin elle-même à son goût, mais l'atmosphère où elle vivait lui déplût [1] et il ne tarda pas à s'éloigner de son entourage et à préférer le milieu qu'il trouvait dans la société de sa "grande ennemie," Mme du Deffand. Ses toutes premières impressions sur celle qui allait devenir bientôt sa "chère vieille amie" sont consignées dans une lettre à Conway du 6 octobre ; cette lettre nous apprend aussi qu'il s'affranchissait progressivement de la gêne que tout d'abord, comme il le confessait à Lady Hervey, il avait éprouvée dans le monde de Paris :—

"Pour une personne aussi raisonnable que moi, j'ai changé très-souvent d'opinion sur ce pays. Les cinq premiers jours, j'étais plein d'entrain ; puis vint un lugubre nuage de whisk et de littérature que je ne pus souffrir. À présent je commence, d'une façon vraiment très-anglaise, à établir mon droit à ma propre façon d'être. Je ris et dis des balivernes et me fais entendre. Il y a deux ou trois maisons où je vais tout à fait à mon aise, sans qu'on m'y demande de toucher une carte ou de faire des dissertations. Bien plus, je ne rends pas d'hommages à leurs auteurs. . . . Le vieux Président Hénault est la pagode chez Mme du Deffand, une vieille et aveugle débauchée d'esprit, où je soupais hier soir. Le Président est à moitié sourd et plus d'aux trois quarts suranné. Il siège à la table : la maîtresse du logis, qui autrefois était la sienne, s'informe de chaque plat,

[1] À la table du Baron d'Holbach, il fit semblant d'être sourd pour éviter une avalanche de questions de l'Abbé Raynal. L'Abbé découvrit après le dîner que Walpole n'était pas sourd et "ne lui pardonna jamais." (*Lettres*, tome ix, p. 92.)

se fait dire qui en mange et puis corne le menu de chacun aux oreilles du Président. Bref, on proclame toutes les bouchées, et de même toutes les bévues que je commets contre la grammaire. Certaines, que je fais avec intention, ont du succès ; et aujourd'hui l'une d'elles doit être rapportée à la Reine par Hénault qui est son grand favori." [1]

Comme nous l'avons vu en esquissant le portrait de Mme du Deffand,[2] Walpole succomba rapidement aux fascinations d'une hôtesse qui joignait un charme irrésistible de manières à une conversation brillante et à un esprit étincelant, et dont les souvenirs offraient une valeur et un intérêt immenses pour un auteur de *Mémoires* comme lui. En peu de temps, il fut le visiteur presque quotidien et l'un des plus vifs admirateurs, de la " chère vieille Française " qui demeurait à Saint-Joseph.

§ 9. *Sa vie à Paris et ses succès mondains*

À ses occupations mondaines, d'autres fort à son goût faisaient diversion : il visitait les églises, les monuments publics, les collections de tableaux, les marchands d'estampes et de porcelaines, les ébénistes et autres vendeurs de bibelots élégants, jusqu'au jour où une attaque de goutte vint mettre un terme à ses distractions et à ses observations. Ce fut en relevant de maladie que Walpole commença d'apprécier pleinement le charme de la société française, telle qu'elle était sous l'ancien régime. Il écrit le 2 décembre à Selwyn :—

" Mme du Deffand est délicieuse, du moins toutes les fois que je peux ramener sa pensée cinquante ans en arrière ; mais elle est aussi curieuse de ce qui arrive chaque jour que je le suis du siècle dernier. Je soupe chez elle deux fois la semaine et supporte toutes les personnes ennuyeuses de sa société pour l'amour du Régent. Je pourrais y aller beaucoup plus souvent, mais j'ai une curiosité insatiable de tout voir, choses et gens, surtout après le temps que m'a fait perdre ma réclusion. J'ai été longtemps très-malade, et suis plus longtemps encore à me remettre, car, tous les deux jours, je perds le terrain gagné. . . . Je suis dans le meilleur pays du monde pour tomber malade et vieillir. Le premier pas à faire pour devenir à la mode est de perdre un œil ou une dent. C'est un plaisir d'entrer à pas chancelants dans la vogue. Si je pouvais seulement courir toute la

[1] *Lettres*, tome vi, pp. 312–13.

[2] Voyez ci-dessus, pp. l–liv.

matinée, je serais satisfait de joindre la bonne compagnie le soir en boitant. On me choie et on me dorlote tant, et l'on a si bon cœur, on me fait rester assis dans mon fauteuil, sans que j'aie à me lever pour personne, à donner la main à personne, on ne s'étonne pas de me voir ressembler à un squelette : tout cela me les fait aimer on ne peut plus et rend mon séjour ici agréable, ce qui, en premier lieu, était loin d'être le cas : mais alors, il n'y avait pas une âme à Paris, rien que des philosophes, que j'aurais voulu voir au ciel où eux-mêmes ne désiraient pas être. Ils sont si arrogants et si mal élevés ! " [1]

L'esprit et l'originalité de Walpole commencèrent à faire impression en dépit de son français fautif et, avant peu, il jouissait d'une telle vogue que le bruit de ses succès parvint en Angleterre. Aussitôt le fait éveilla sa crainte habituelle du ridicule. Il supplie ses amis et correspondants anglais de ne pas croire qu'il ait gardé aucune " prétention juvénile."

" La Duchesse de Richmond," écrit-il à Lady Hervey, " me dit qu'en Angleterre on a débité cent histoires saugrenues sur mon compte et raconté que ma personne est admirée ici. Je ne puis rien à des bruits sans fondement ; mais les Français n'ont pas perdu leurs yeux, ni moi la raison. Je suis né squelette —squelette je suis—et la mort n'aura pas de peine à me rendre tel. Je n'ai rien changé à mon costume, et certes je n'en ai pas fait mon étude en Angleterre. Si j'avais eu des pensées aussi ridicules, la goutte est un moniteur trop sincère pour laisser quelqu'un dans une telle erreur." [2]

La lettre du Roi de Prusse à Rousseau [3] (ce jeu d'esprit de Walpole) attira l'attention générale. On la copia, on la fit circuler librement, et Walpole, à sa grande surprise, se trouva soudain l'homme à la mode. Lorsque la fureur créée par cette composition se fut calmée, sa position dans le monde parisien était solidement établie.

§ 10. *Intimité avec Mme du Deffand—Nature de leurs relations*

Walpole vint à se limiter plus ou moins au cercle de Mme du Deffand. Il devenait chaque jour plus intime avec elle et quand vint le moment de son retour en Angleterre, ils étaient étroitement amis. Mais cette amitié, que cimenta le premier

[1] *Lettres*, tome vi, pp. 367–8.
[2] *Lettres*, tome vi, p. 355.
[3] Voyez la lettre de Walpole à Conway du 12 janvier 1766 (*Lettres*, tome vi, pp. 396–7).

séjour de Walpole et qui, malgré plus d'une menace de rupture, devait durer quinze ans, était loin d'avoir le même caractère de part et d'autre. Tandis que, pour Mme du Deffand, Walpole fut désormais le principal objet de son affection, elle fut pour lui l'objet d'une amitié beaucoup plus calme. Il parle d'elle comme d'une femme " qui m'aime autant que ma propre mère." En ce qui la concernait, le cœur, plus que la tête, était intéressé ; pour Walpole, la tête l'était autant que le cœur.

C'est cette différence essentielle de nature dans leurs sentiments respectifs qui explique les reproches et les récriminations échangés dans leur correspondance. Walpole, avec sa peur éternelle du ridicule, craignait de voir ses amis, tant à Paris qu'en Angleterre, rire de la passion qu'il inspirait à une femme assez vieille pour être sa mère, et il s'efforçait sans cesse d'arrêter les épanchements et de réprimer les demonstrations affectueuses de Mme du Deffand ; tandis qu'elle, toujours prête à donner libre cours à sa vive tendresse pour lui, était constamment froissée et irritée par la sévérité de ses réprimandes, dont elle ne comprit jamais la nécessité, quoiqu'elle finît, tout en protestant, par se rendre à ses injonctions.

§ 11. *Séjours postérieurs à Paris—Fin d'une amitié de quinze années*

Comme nous l'avons vu, le séjour de Walpole à Paris en 1765–6, avait pour but de lui procurer un changement de milieu et de préoccupations. Les quatre séjours [1] qu'il y vint faire plus tard furent pour Mme du Deffand et pour elle seule. C'est en octobre 1775 qu'il la vit pour la dernière fois. Elle lui écrivit sa première lettre en avril 1766, sa dernière en date du 22 août 1780, juste un mois avant sa mort. L'histoire de leurs relations pendant ces quinze années, histoire qui par malheur est presque entièrement unilatérale, doit se lire dans les lettres qui suivent.

[1] Pendant l'été et l'automne de 1767, 1769, 1771, et 1775. (Voyez plus haut, p. xliii, note 4).

TABLE DES LETTRES

1766-1780

[838 lettres de Mme du Deffand, dont 485 inédites, 297 incomplètes dans les éditions précédentes.
10 lettres de Wiart, dont 9 inédites, 1 incomplète dans les éditions précédentes.]

1766

[53 lettres, dont 35 inédites, 16 incomplètes dans les éditions précédentes.]

1 † Ce mercredi, à 7 heures du matin.
2 * Ce samedi 19 avril 1766.
3 * Ce lundi 21 avril 1776, en résponse à votre lettre d'Amiens.
4 † Ce mercredi 23 avril 1766, à 9 heures du matin.
5 † Ce mercredi [30 avril 1766], à 5 heures du matin.
6 † Paris, vendredi 2 mai 1766, à 9 heures du matin, que je n'ai pas encore commencé à dormir.
7 * Paris, lundi 5 mai 1766, à midi.
8 * Paris, samedi 10 mai 1766, à 4 heures après midi.
9 † Paris, ce mercredi 14 mai 1766.
10 † Paris, dimanche 18 mai 1766.
11 * Paris, mercredi 21 mai 1766.
12 * Paris, ce dimanche 25 mai 1766.
13 * Ce lundi 26 mai 1766.
14 † 1er de juin 1766.
15 * Paris, mardi 3 juin 1766.
16 † Paris, ce 7 juin 1766.
17 † Ce dimanche 8 juin 1766.
18 * Paris, ce mardi 17 juin 1766, à 3 heures.
19 † La nuit du samedi au dimanche 22 juin 1766.
20 † Paris, ce samedi 28 juin 1766.
21 * Paris, ce mercredi 9 juillet 1766.
22 † Paris, ce mercredi 16 juillet 1766.
23 † Paris, ce samedi 19 juillet 1766.
24 † Paris, ce jeudi 24 juillet, à 7 heures du matin.
25 † Paris, ce 30 juillet 1766.
26 Ce mardi 5 août 1766.
27 † De Paris, ce 18 août 1766.
28 † Paris, ce mardi 19 août 1766.
29 † Ce jeudi 27 août 1766.
30 † Ce jeudi 4 septembre 1766.
31 † Ce dimanche 7e septembre, à trois heures après midi, 1766.
32 † Paris, ce jeudi 11 septembre 1766.
33 † Paris, ce 21 septembre 1766.
34 * Paris, ce 24 septembre 1766.
35 † Paris, ce dimanche 28 septembre 1766.
36 * Ce mardi 30 septembre, à 4 heures du matin, écrite de ma propre main, avant la lettre que j'attends par le courrier d'aujourd'hui.
37 † (Sans date.)
38 † Paris, ce dimanche 5 octobre 1766.
39 † Ce dimanche 12 octobre 1766.
40 Paris, ce dimanche 19 octobre 1766.
41 * Ce lundi 20 octobre 1766.
42 * Paris, ce 27 octobre 1766.
43 * Paris, ce jeudi 30 octobre 1766.
44 † Ce dimanche 2 novembre, à 3 heures [1766].
45 † Paris, ce mercredi 5 novembre 1766.
46 † Ce mercredi 12 novembre 1766.
47 † Paris, ce vendredi 14 novembre [1766].
48 † Ce mercredi 19 novembre 1766.
49 † Ce dimanche 23 novembre 1766, réponse à votre lettre du 13.
50 † Paris, ce mercredi 26 novembre 1766.
51 * Paris, ce 30 novembre 1766.
52 † Paris, ce 5 décembre 1766.
53 † Ce 12 decembre 1766, en réponse à celle du 4 décembre.

† Inédite. * Incomplète dans les éditions précédentes.

1767

[62 lettres, dont 40 inédites, 18 incomplètes dans les éditions précédentes.]

54 * Ce dimanche 4 janvier 1767.
55 † Paris, ce mercredi 7 janvier 1767.
56 † Ce vendredi 16 janvier 1767.
57 * Ce dimanche matin, 18 janvier 1767.
58 * Ce jeudi 22 janvier 1767.
59 * Ce mardi 3 février 1767.
60 † (Sans date.)
61 † Paris, ce dimanche 15 février 1767.
62 † Paris, ce lundi 17 [16] février 1767.
63 † Paris, ce mercredi 18 février, à midi, 1767.
64 * Paris, ce vendredi 20 février 1767.
65 † Paris, ce 24 février 1767.
66 † Paris, ce mercredi 4 mars 1767, 8 heures du matin.
67 † Ce jeudi 5 mars 1767.
68 * Paris, ce dimanche 8 mars 1767, à 4 heures du soir.
69 † Ce mercredi 11 mars 1767.
70 † Paris, ce vendredi 13 mars, à 7 heures du matin.
71 † Paris, ce mardi 17 mars 1767.
72 † Ce mercredi 18 mars, après midi [1767].
73 † Paris, samedi 21 mars 1767, 7 heures du matin.
74 † Paris, ce mercredi 25 mars 1767.
75 † Paris, ce vendredi 27 mars 1767, à 5 heures du matin.
76 Paris, ce 4 avril 1767.
77 † Paris, ce dimanche 12 avril 1767.
78 † Paris, ce dimanche 19 [avril] 1767.
79 Ce dimanche 26 avril 1767.
80 * Paris, ce dimanche 3 mai 1767.
81 † Paris, ce dimanche 10 mai 1767.
82 * Paris, ce dimanche 17 mai 1767.
83 * Paris, ce samedi 23 mai 1767.
84 * Paris, ce dimanche 31 mai 1767.
85 * Paris, ce samedi 6 juin, à 3 heures après midi.
86 † Paris, ce dimanche 14 juin 1767.
87 † Paris, ce mercredi 17 juin 1767.
88 † Paris, ce vendredi 19 juin 1767.
89 † Paris, ce 23 juin 1767.
90 † Paris, ce 28 juin 1767.
91 Paris, ce dimanche 5 juillet 1767, à 10 heures du matin.
92 † Ce lundi 13 juillet, à 7 heures du matin [1767].
93 † Paris, ce dimanche 19 juillet 1767.
94 † Paris, ce dimanche 26 juillet 1767.
95 * Ce lundi 3 août 1767, à 7 heures du matin.
96 † Paris, ce dimanche 9 août 1767.
97 † Paris, ce mercredi 12 août 1767.
98 Ce dimanche [23 août 1767], à 7 heures du matin.
99 † À 7 heures du matin.
100 * Paris, ce vendredi 9 octobre, à 10 heures du matin.
101 † Paris, ce mercredi 14 octobre 1767, en réponse à la lettre d'Abbeville no. 2.
102 † Paris, ce samedi 17 octobre, à 6 heures du soir, 1767.
103 † Ce mercredi 21 octobre 1767, à 4 heures après midi.
104 * Paris, ce mercredi 27 octobre 1767, réponse au no. 6, 19 octobre.
105 † Paris, ce dimanche 1er novembre, en réponse au no. 7, datée 24 et 26 d'octobre.
106 * De Paris, ce dimanche 8 novembre 1767, en réponse au no. 8, 1er et 3.
107 † Paris, ce lundi 9 novembre 1767.
108 * Paris, ce vendredi 13 novembre 1767.
109 † Paris, ce lundi 23 novembre 1767.
110 * Paris, ce mercredi 2 décembre 1767.
111 † Paris, ce mercredi 9 décembre 1767, à 8 heures du matin.
112 * Paris, ce vendredi 11 décembre 1767, à 2 heures.
113 † Ce dimanche 20 décembre 1767.
114 † Du lundi 21 décembre, à 6 heures du matin.
115 † Paris, ce 26 décembre 1767.

1768

[59 lettres, dont 40 inédites, 19 incomplètes dans les éditions précédentes.]

116 † Paris, ce dimanche 3 janvier 1768.
117 † Paris, ce dimanche 10 janvier 1768, à 4 heures du soir.
118 * Ce mardi 12 janvier 1768, à 5 heures du soir.
119 † Paris, ce dimanche 24 janvier 1768, 10 heures du matin.
120 † Ce 26 janvier.
121 † Paris, ce mercredi 27 janvier 1768.
122 * Paris, ce mercredi [samedi] 30 janvier 1768.
123 † Paris, ce mercredi 10 février 1768.
124 † Paris, ce mercredi 17 février 1768.
125 * Ce mardi 23 février, à 6 heures du matin.
126 † Paris, ce mercredi 2 mars 1768.
127 † Ce jeudi 3 mars 1768.
128 † Ce mardi 8 mars, à 7 heures du matin.

† Inédite. * Incomplète dans les éditions précédentes.

1768 (*suite*)

129 † Ce vendredi 11e mars.
130 * Paris, ce mercredi 16 mars 1768.
131 * Paris, ce lundi 21 mars 1768, à 3 heures après midi.
132 * Paris, ce dimanche 3 avril 1768.
133 † Paris, ce mercredi 6 avril 1768.
134 * Paris, ce mardi 12 avril 1768.
135 † Paris, ce vendredi 29 avril 1768.
136 † Paris, ce samedi 30 avril 1768.
137 † Paris, ce dimanche 15 mai 1768.
138 * Paris, ce dimanche 22 mai 1768.
139 † Ce mercredi 25 mai 1768.
140 † Paris, ce mardi 31 mai 1768.
141 † Ce samedi 4 mai [juin] 1768.
142 † Paris, ce 11 juin 1768.
143 † Ce mardi 14 juin.
144 * Paris, ce dimanche 26 juin 1768.
145 * Paris, ce mardi 28 juin 1768.
146 † Paris, ce mercredi 6 juillet 1768.
147 † Paris, ce samedi 9 juillet 1768.
148 † Paris, ce 11 juillet 1768.
149 † Paris, ce mercredi 13 juillet 1768.
150 † Paris, ce vendredi 15 juillet 1768, à 4 heures après midi.
151 * Paris, ce mardi 19 juillet 1768.
152 * Ce jeudi 21e, à 8 heures du matin.
153 † Paris, ce 23 juillet 1768.
154 † Paris, ce mercredi 27 juillet 1768.
155 † Paris, ce mercredi 3 août 1768.
156 † Paris, ce mercredi 10 août 1768.
157 † De Paris, ce mercredi 17 août 1768.
158 * Paris, ce mardi 23 août 1768.
159 * Paris, ce dimanche 11 sept. 1768.
160 † Ce dimanche 17 septembre.
161 † Ce mardi 27 septembre 1768.
162 * Paris, ce mercredi 5 octobre 1768.
163 † Paris, ce mercredi 12 octobre 1768.
164 † Paris, ce dimanche 16 octobre, à 2 heures après midi.
165 † Ce mardi 18 octobre 1768.
166 † Paris, ce 23 octobre 1768.
167 * Paris, ce dimanche 30 octobre 1768.
168 † De lundi 31 octobre 1768.
169 * Paris, ce dimanche 13 nov. 1768.
170 † Paris, ce samedi 19 novembre 1768.
171 † Paris, ce mercredi 30 novembre 1768.
172 * Paris, ce mercredi 7 décembre 1768.
173 * Paris, ce jeudi 15 décembre 1768.
174 † Ce mardi 27 décembre.

1769

[52 lettres, dont 35 inédites, 17 incomplètes dans les éditions précédentes.]

175 † Paris, ce 5 janvier 1769.
176 † Ce lundi 9 janvier 1769, à 6 heures du matin.
177 † Ce jeudi 12 janvier 1769, à 7 heures du matin.
178 * Paris, ce 14 janvier 1769.
179 † Paris, ce 25 janvier 1769.
180 * Ce dimanche 29 janvier 1769.
181 * Paris, ce lundi 6 février 1769.
182 * Paris, ce lundi 13 février 1769.
183 † Ce mercredi 22 février 1769.
184 † Paris, ce mercredi 1er mars 1769.
185 * Paris, ce dimanche 12 mars 1769.
186 † Paris, ce mardi 14 mars 1769.
187 † Ce jeudi 16 mars, à 6 heures du matin.
188 † Paris, ce 26 mars 1769.
189 * Paris, ce samedi 1er avril 1769.
190 † Paris, ce vendredi 7 avril, à 6 heures du matin.
191 † Ce mercredi 12 avril 1769.
192 † Paris, ce samedi 15 avril.
193 † Ce 26 avril.
194 † Paris, ce dimanche.
195 † Ce mercredi 3 mai 1769.
196 † Paris, ce mercredi 10 mai.
197 † Ce mardi 16 mai 1769.
198 * Ce mercredi 24 mai 1769.
199 † Paris, ce mardi 30 mai 1769.
200 * Paris, ce dimanche 11 juin 1769.
201 † Ce dimanche 18 juin 1769.
202 * Paris, ce dimanche 25 juin 1769.
203 † Ce samedi 1er juillet 1769.
204 † Paris, ce 4 juillet 1769.
205 † Paris, ce mardi 11 juillet 1769.
206 * Paris, ce mardi 18 juillet 1769.
207 † Paris, ce mercredi 26 juillet 1769.
208 * Paris, ce mercredi 2 août.
209 † Paris, ce vendredi 4 août.
210 * Ce vendredi, à 7 heures du matin, 6 octobre, lendemain de votre départ.
211 † Paris, ce mardi 10 octobre 1769.
212 † Paris, ce vendredi 13 octobre 1769.
213 * Paris, ce mardi 17 octobre 1768 [1769].
214 * Paris, ce lundi 23 octobre 1769.
215 † Paris, 31 octobre 1769, à 3 heures après midi.
216 * Paris, ce jeudi 2 novembre 1769.
217 † Paris, ce dimanche 12 nov. 1769.
218 † Paris, ce mercredi 15 novembre 1769.
219 † Paris, ce dimanche 19 nov. 1769.
220 † Ce 25 novembre.
221 † Ce lundi 27e novembre.
222 † Paris, ce lundi 4 décembre 1769.
223 * Paris, ce dimanche 10 décembre.
224 † Paris, ce mercredi 20 décembre 1769.
225 † Paris, ce dimanche 24 décembre 1769.
226 * Paris, ce mardi 26 décembre 1769.

† Inédite. * Incomplète dans les éditions précédentes.

1770

[57 lettres, dont 36 inédites, 19 incomplètes dans les éditions précédentes.]

227 † Paris, ce mardi 2 janvier 1770.
228 † Paris, ce lundi 8 janvier 1770.
229 † Paris, ce vendredi 12 janvier 1770.
230 * Paris, ce lundi 15 janvier 1770.
231 † Ce mercredi 17 janvier 1770, à 6 heures du matin.
232 * Paris, ce mercredi 24 janvier 1770, à 10 heures du matin.
233 * Paris, ce lundi 29 janvier 1770.
234 † Paris, ce samedi 10 février 1770.
235 † Paris, ce mercredi 14 février 1770.
236 † Paris, ce mercredi 21 février 1770.
237 * Paris, ce samedi 24 février 1770.
238 † Paris, ce mercredi 28 février 1770.
239 * Paris, ce samedi 3 mars 1770.
240 † Paris, ce dimanche 4 mars.
241 * Paris, ce mercredi 7 mars 1770.
242 † Ce jeudi 8 mars, à 6 heures du matin.
243 * Paris, ce mercredi 21 mars 1770.
244 † Ce mercredi 28 mars 1770.
245 * Paris, ce 4 avril 1770.
246 † Ce mercredi 11 avril.
247 * Paris, ce samedi 14 avril 1770.
248 † Ce dimanche 22 avril 1770.
249 † Paris, ce 1er mai 1770, à 7 heures du matin.
250 † Paris, ce dimanche 13 mai 1770.
251 Paris, ce samedi 19 mai 1770.
252 † Paris, ce mercredi 23 mai 1770.
253 † Ce mardi 29 mai 1770.
254 Ce mercredi 6e juin, à 6 heures du matin.
255 * Paris, ce mercredi 13 juin 1770.
256 † Ce mardi 19 juin 1770.
257 * Mercredi 27 juin 1770.
258 † Paris, ce mercredi 4 juillet 1770.
259 * Paris, ce dimanche 15 juillet 1770.
260 † Ce dimanche 22 juillet 1770.
261 † Paris, ce dimanche 29 juillet 1770.
262 * Paris, ce lundi 6 août 1770.
263 † Paris, ce dimanche 12 août 1770.
264 † Paris, ce mercredi 22 août 1770.
265 * Paris, ce lundi 3 septembre 1770.
266 † Paris, ce mercredi 12 septembre 1770.
267 † Ce dimanche 16 septembre 1770.
268 † Paris, ce mercredi 29 septembre 1770.
269 † Paris, ce dimanche 23 septembre.
270 † Paris, ce jeudi 27 septembre 1770.
271 † Ce dimanche 30 septembre 1770.
272 † Paris, ce mardi 2 octobre 1770.
273 † Paris, ce mardi 9 octobre 1770.
274 † Ce dimanche 21 octobre 1770.
275 † Paris, ce lundi 5 novembre.
276 † De Paris, ce mercredi 14 novembre 1770.
277 * Ce mercredi 21 novembre, à 8 heures du matin.
278 † Ce vendredi 23 novembre 1770.
279 * Paris, ce dimanche 25 novembre 1770.
280 * Ce dimanche 2 décembre 1770.
281 † Paris, ce mercredi 12 décembre 1770.
282 * Paris, ce 14 décembre 1770.
283 * Ce lundi 17 décembre 1770.

1771

[58 lettres, dont 29 inédites, 22 incomplètes dans les éditions précédentes.]

284 * Paris, ce mercredi 2 janvier 1771.
285 † Paris, ce 8 janvier 1771.
286 * Ce mercredi 9 janvier 1771.
287 * Paris, ce jeudi 10 janvier 1771.
288 Paris, ce samedi 19 janvier 1771.
289 Ce dimanche 27, à 2 heures après midi.
290 † Ce vendredi 1 février.
291 † Ce dimanche 10 février 1771.
292 * Paris, ce vendredi 15 février 1771.
293 Paris, ce jeudi 21 février 1771.
294 † Paris, ce 27 février 1771, à 10 heures du matin.
295 * Ce jeudi 7 mars, à 6 heures du matin, 1771.
296 * Paris, ce dimanche 10 mars 1771.
297 * Ce mercredi 13 mars.
298 * Paris, ce dimanche 24.
299 * Paris, ce mardi 26 mars 1771.
300 † Paris, ce samedi 30 mars.
301 * Paris, ce mardi 3 avril 1771.
302 † Ce jeudi 11 avril 1771.
303 † Paris, ce mercredi 24 avril 1771.
304 Paris, ce mercredi 1er mai.
305 * Ce mercredi 8 mai 1771.
306 † Ce mercredi 15 mai 1771.
307 † Ce mardi 21 mai 1771.
308 † Paris, ce mercredi 28 mai 1771.
309 † Paris, ce 5 juin 1771.
310 Paris, ce mercredi 12 juin.
311 † Paris, ce mercredi 19 juin 1771.
312 * Paris, ce dimanche 23 juin 1771.
313 Paris, ce 26 juin 1771.
314 † Ce jeudi 27, à 6 heures du matin.
315 † Paris, ce 30 juin 1771.
316 * Ce mardi 3 septembre, à 6 heures du matin.
317 * Ce mardi 3 septembre 1771, à 6 heures du soir.

† Inédite. * Incomplète dans les éditions précédentes.

1771 (*suite*)

318 † Ce jeudi 5 septembre 1771, à 2 heures après midi.
319 † Ce mardi 10 septembre 1771, à 2 heures après midi.
320 † Paris, ce 15 septembre 1771.
321 † Paris, ce dimanche 22 sept. 1771.
322 * Paris, ce lundi 23 septembre 1771.
323 † Paris, ce dimanche 29 sept. 1771.
324 † Paris, ce 1er octobre 1771.
325 * Paris, ce mercredi 9 octobre 1771.
326 9 octobre 1771, à midi.
327 † Paris, ce vendredi 11 octobre 1771.
328 † Paris, ce dimanche 20 octobre 1771.
329 † Ce mercredi 23 octobre 1771.
330 † Dimanche 27 octobre 1771.
331 * Ce mercredi 30 octobre 1771.
332 † Paris, ce 6 novembre 1771.
333 * Paris, ce mercredi 13 novembre 1771.
334 * Ce vendredi 15 novembre 1771.
335 † Ce mercredi 20 novembre 1771.
336 † Ce mercredi 27 novembre 1771, à 10 heures du matin.
337 * Ce lundi 2 décembre 1771.
338 † Paris, ce mardi 10 décembre 1771.
339 * Paris, ce vendredi 12 décembre 1771.
340 * Ce mardi 17 décembre 1771.
341 † Ce dimanche 29 décembre 1771.

1772

[49 lettres, dont 23 inédites, 23 incomplètes dans les éditions précédentes.]

342 † Ce dimanche 5 janvier 1772.
343 * Paris, ce lundi 6 janvier 1772.
344 † Paris, ce 16 janvier 1772.
345 † Ce lundi 27 janvier 1772.
346 * Ce vendredi 7 février 1772.
347 * Ce mercredi 12 février 1772.
348 † Paris, ce mercredi 19 février 1772.
349 * Paris, ce vendredi 21 février 1772.
350 * Paris, ce jeudi 27 février 1772.
351 * Paris, ce 11 mars 1772.
352 * Ce mardi 17 mars 1772.
353 * Ce vendredi 20 mars.
354 † Paris, ce 27 mars 1772.
355 † Paris, ce mercredi 1er avril 1772.
356 * Paris, ce vendredi 3 avril 1772.
357 † Paris, ce 12 avril 1772.
358 * Ce mardi 14 avril 1772.
359 * Paris, ce mercredi 22 avril 1772.
360 * Paris, ce mercredi 29 avril 1772.
361 † Ce mercredi 6 mai, à 9 heures du matin.
362 * Paris, ce lundi 11 mai 1772.
363 * Ce mercredi 20 mai 1772.
364 † De Chanteloup, ce mercredi 27 mai 1772.
365 Chanteloup, ce jeudi 11 juin 1772.
366 * Chanteloup, ce samedi 13 juin 1772.
367 * Chanteloup, ce mardi 16 juin 1772.
368 * Paris, ce mardi 23 juin 1772.
369 † Paris, ce 28 juin 1772.
370 Paris, ce 8 juillet 1772.
371 † Paris, ce 25 juillet 1772.
372 Paris, ce 30 août 1772.
373 † Paris, ce jeudi 3 septembre 1772.
374 † Ce 13 septembre 1772.
375 † Paris, ce 30 septembre 1772.
376 * Paris, ce 14 octobre 1772.
377 † Ce mercredi 21e octobre 1772.
378 * Ce 25 octobre 1772.
379 † Ce mercredi 28e octobre.
380 † Ce dimanche 1er novembre 1772.
381 † Paris, ce 4 novembre 1772.
382 † Paris, ce mercredi 11 novembre 1772.
383 * Ce dimanche 15 novembre 1772.
384 * Ce lundi 16 novembre 1772.
385 † Ce dimanche 29 novembre 1772.
386 † Paris, ce lundi 30 novembre, à 3 heures après midi.
387 † Ce dimanche 6 décembre 1772.
388 * Paris, ce dimanche 13 décembre 1772.
389 * Ce samedi 19 décembre, à 5 heures après midi.
390 † Paris, ce 23 décembre 1772.

1773

[50 lettres, dont 19 inédites, 27 incomplètes dans les éditions précédentes.]

391 † Paris, ce 3 janvier 1773.
392 * Paris, ce 5 janvier 1773.
393 * Paris, ce 11 janvier 1773.
394 † Ce mercredi 20 janvier, 8 heures du matin.
395 * Paris, ce lundi 25 janvier 1773.
396 * Paris, lundi 1er février 1773.
397 * Ce dimanche 7 février 1773.
398 Ce jeudi 10 février 1773.
399 * Ce mercredi 17 février 1773.
400 * Paris, ce mercredi 24 février 1773.
401 * Paris, ce 26 février 1773.
402 † Paris, ce mercredi 10 mars 1773.
403 Ce jeudi 18 mars, à 6 heures du matin.
404 Paris, ce 31 mars 1773.
405 * Paris, ce mercredi 21 avril 1773.
406 † Paris, ce 2 mai 1773.
407 * Paris, ce 12 mai 1773.
408 * Paris, ce dimanche 23 mai 1773.

† Inédite. * Incomplète dans les éditions précédentes.

1773 (*suite*)

409 † Ce 28 mai 1773.
410 * Ce mardi 1er juin 1773.
411 * Ce samedi 12 juin 1773.
412 † Paris, ce 16 juin 1773.
413 † Ce dimanche 20 juin 1773, à onze heures du matin.
414 † Ce dimanche 27 juin, à cinq heures après midi.
415 † Ce 30 juin, à sept heures du matin.
416 † Paris, ce mercredi 7 juillet 1773.
417 * Ce mercredi 14 juillet 1773.
418 † Paris, ce dimanche 25 juillet 1773.
419 * Paris, ce mardi 27 juillet 1773.
420 * Dimanche 1er août 1773.
421 * Paris, ce 8 août 1773.
422 † Paris, ce 15 août 1773.
423 † Paris, ce dimanche 5 sept. 1773.
424 * Du lundi 20 septembre 1773.
425 * Paris, ce 26 septembre 1773.
426 * Paris, ce dimanche 3 octobre 1773.
427 * Paris, ce 9 octobre 1773.
428 † Paris, ce 24 octobre 1773.
429 * Paris, ce 30 octobre 1773.
430 † Ce 1er novembre.
431 * Ce mardi 2 novembre 1773.
432 † Ce dimanche 7 novembre 1773.
433 Ce 13 novembre 1773.
434 † Ce mercredi 17 novembre 1773.
435 * Ce lundi 22 novembre 1773.
436 † Ce 28 novembre 1773.
437 † Paris, ce 5 déc. 1773, à 11 heures.
438 * Ce dimanche 11 décembre 1773.
439 * Ce dimanche 20 décembre 1773.
440 * Ce 29 décembre 1773.

1774

[62 lettres, dont 34 inédites, 25 incomplètes dans les éditions précédentes.]

441 * Ce 1er janvier 1774.
442 † Ce mardi 11 janvier 1774.
443 † Paris, ce lundi 17 janvier 1773 [1774].
444 † Ce mercredi 26 janvier 1773 [1774].
445 † Ce samedi 29 janvier 1774.
446 † Ce lundi 31 janvier, à 6 heures du matin.
447 † Paris, ce dimanche 6 février 1774.
448 † Ce mercredi 9e février [1774].
449 † Paris, ce dimanche 13 février 1774.
450 † Paris, ce dimanche 20 février 1774.
451 Paris, ce samedi 26 février 1774.
452 * Ce samedi 5 mars 1774.
453 † Ce 13 mars, à 6 heures du matin.
454 † Ce lundi 14 mars 1774.
455 * Ce dimanche 27 mars 1774.
456 † Paris, ce 3 avril 1774.
457 † Mercredi 13 avril 1774.
458 * Paris, ce dimanche 17 avril 1774.
459 † Ce dimanche 24 avril 1774.
460 † Paris, ce mercredi 27.
461 * Ce samedi 30 avril 1774.
462 * Ce dimanche 8 mai, à 2 heures.
463 * Ce mercredi 11 mai 1774.
464 * Ce dimanche 15 mai, à 2 heures.
465 † Paris, ce 18 mai 1774.
466 * Paris, ce 29 mai 1774.
467 † (Sans date.)
468 * Paris, ce dimanche 5 juin 1774.
469 Ce lundi 6 juin, à six heures du matin.
470 † Ce mercredi 8 juin 1774.
471 † Ce dimanche 19 juin 1774.
472 † Ce mercredi 22 juin 1774, à 9 heures du matin.
473 * Ce dimanche 26 juin 1774.
474 † Ce dimanche 3 juillet 1774.
475 * Paris, ce samedi 9 juillet 1774.
476 * Paris, ce dimanche 17 juillet 1774.
477 * Paris, ce 24 juillet 1774.
478 † Ce lundi 25e, à 6 heures du matin.
479 † Paris, ce 31 juillet 1774.
480 † Paris, ce dimanche 7 août 1774.
481 * Ce dimanche 14 août, à six heures du matin.
482 * Ce mercredi 24 août 1774.
483 † Ce jeudi 1er septembre 1774.
484 † Ce vendredi 2e septembre, à 6 heures du matin.
485 Paris, ce dimanche 4 août [septembre] 1774.
486 * Ce dimanche 11 septembre, à 9 heures du matin, 1774.
487 * Ce mardi 20 septembre 1774.
488 † Paris, ce dimanche 2 octobre 1774.
489 † Ce lundi 10e octobre.
490 * Ce mercredi 12 octobre 1774.
491 * Ce dimanche 16e octobre, à six heures du matin.
492 † Paris, ce dimanche 23 octobre 1774.
493 † Paris, ce mercredi 26 octobre 1774.
494 * Ce vendredi 28 octobre 1774.
495 † Ce dimanche 30 octobre 1774.
496 * Paris, ce dimanche 6 novembre 1774.
497 † Paris, ce 15 novembre 1774.
498 * Paris, 4 décembre 1774.
499 † Ce dimanche 11 décembre 1774.
500 * Paris, ce 17 décembre 1774.
501 * Ce vendredi matin 23e décembre 1774.
502 † Ce jeudi 29e, à 6 heures du matin.

† Inédite. * Incomplète dans les éditions précédentes.

1775

[54 lettres, dont 26 inédites, 25 incomplètes dans les éditions précédentes.]

503 † Ce lundi 2e janvier, à 6 heures du matin.
504 * Ce mardi, 3 janvier 1775.
505 † Ce mercredi 11 janvier 1775.
506 † Ce jeudi 19 janvier 1775.
507 † Ce samedi 21 janvier 1775.
508 * Ce samedi 28 janvier.
509 † Ce dimanche 5 février 1775.
510 * Ce vendredi 9, à 7 heures du matin.
511 Ce dimanche 12 février 1775.
512 * Paris, ce mardi 21 février 1775.
513 Ce lundi 27e février 1775.
514 * Ce mercredi 1er mars 1775.
515 * Ce vendredi 10 mars 1775.
516 † Paris, ce jeudi 16 mars 1775.
517 † Ce dimanche 19e mars, à 6 heures du matin.
518 † Paris, ce dimanche 26 mars 1775.
519 † Ce dimanche 2 avril 1775.
520 * Ce mardi 4 avril 1775.
521 * Ce samedi 8 avril 1775.
522 † Ce dimanche 18 avril 1775.
523 † Paris, ce dimanche 30 avril 1775.
524 * Ce dimanche 7 mai 1775.
525 † Ce mardi 9 mai 1775.
526 * Ce mercredi 17e mai 1775.
527 * Paris, ce samedi 20 mai 1775.
528 * Ce dimanche 28e mai 1775.
529 † Ce dimanche 4 juin 1775.
530 * Ce dimanche 11 juin 1775.
531 † Paris, ce 18 juin 1775.
532 * Paris, ce dimanche 25 juin 1775.
533 * Paris, ce samedi 1er juillet 1775.
534 * Ce dimanche 9 juillet 1775.
535 † Ce dimanche 16 juillet 1775.
536 † Ce mercredi 19 juillet 1775.
537 † Ce dimanche 23 juillet 1775.
538 † Paris, ce 30 juillet 1775.
539 * Paris, ce samedi 5 août 1775.
540 Ce jeudi, à 6 heures.
541 † Paris, ce 13 octobre 1775.
542 † Ce mercredi 18e octobre, à 6 heures du matin.
543 * Ce lundi 23 octobre 1775.
544 * Ce mercredi 25 octobre 1775.
545 * Paris, ce dimanche 29 octobre 1775.
546 * Ce jeudi 2 novembre 1775.
547 † Paris, ce mercredi 8 novembre 1775.
548 * Ce vendredi 10 novembre 1775.
549 * Ce dimanche 19 novembre 1775.
550 † Ce dimanche 26e novembre, à 6 heures du matin.
551 † Ce lundi 4, à 6 heures du matin.
552 † Ce lundi 11 décembre 1775.
553 * Ce mardi 12e décembre, à 2 heures.
554 † Paris, ce dimanche 17 décembre 1775.
555 * Ce mardi 26 décembre 1775.
556 † Ce jeudi, à 7 heures du matin.

1776

[64 lettres, dont 36 inédites, 26 incomplètes dans les éditions précédentes.]

557 * Paris, ce mercredi 3 janvier 1776.
558 † Paris, ce mercredi 10 janvier 1776.
559 † Ce samedi 13 janvier [1776].
560 † Ce mardi 16 janvier 1776.
561 † Ce mercredi 24 janvier 1776.
562 † Ce jeudi 1er février 1776.
563 † Ce lundi 5e février, à 6 heures du matin [1776].
564 † Ce samedi 10e février, à 7 heures du matin [1776].
565 † Ce vendredi 16 février 1776.
566 † Ce 21 février 1776.
567 * Ce dimanche 25 février 1776.
568 * Ce dimanche 3 mars, à 2 heures après midi.
569 * Ce lundi 4 mars 1776.
570 † Paris, ce 10 mars 1776.
571 * Paris, ce dimanche 17 mars 1776.
572 * Ce jeudi 21 mars 1776.
573 † Ce mercredi 27e mars [1776].
574 * Ce dimanche 31 mars 1776.
575 † Ce mercredi 4 [3] avril 1776.
576 † Ce dimanche de Pâques.
577 * Ce lundi 8 avril 1776.
578 † Ce vendredi 19 avril [1776].
579 † Ce 24 avril 1776.
580 † Paris, ce 27 avril 1776.
581 * Ce dimanche 5 mai 1776.
582 * Paris, ce dimanche 12 mai 1776.
583 * Ce mercredi 15 mai.
584 † Ce dimanche 19 mai 1776.
585 * Ce 22 mai 1776.
586 † Ce lundi 3e juin.
587 * Paris, ce mercredi 5 juin 1776.
588 * Ce dimanche 9 juin 1776.
589 * Ce mardi 18 juin 1776.
590 † Jeudi 20, à 7 heures du matin.
591 † Paris, ce dimanche 23 juin 1776.
592 * Ce dimanche 30 juin 1776.
593 * Ce dimanche 7 juillet 1776.
594 † Ce dimanche 14 juillet 1776.
595 * Ce samedi 20 juillet 1776, à 4 heures après midi.
596 † Ce dimanche 28 juillet 1776.
597 * Paris, ce dimanche 4 août 1776.
598 † Paris, ce 11 août 1776.

† Inédite. * Incomplète dans les éditions précédentes.

1776 (*suite*)

599 * Ce dimanche 18 août 1776.
600 † Ce jeudi 22e août, à 6 heures du matin.
601 † Ce lundi vingt-six, à 6 heures du matin.
602 † Ce dimanche 1er septembre 1776.
603 * Paris, ce samedi 7 septembre 1776.
604 * Paris, ce dimanche 15 sept. 1776.
605 † Ce 17 septembre 1776.
606 † Ce dimanche 22 septembre 1776.
607 † Paris, ce dimanche 29 sept. 1776
608 * Paris, ce 7 octobre 1776.
609 † Ce dimanche 13 octobre 1776.
610 † Paris, ce dimanche 20 octobre 1776, à 3 heures après midi.
611 † Ce mercredi 23 octobre 1776.
612 * Ce dimanche 27 octobre 1776.
613 * Paris, ce 3 novembre 1776.
614 † Paris, ce 27 novembre 1776.
615 † Ce dimanche 1er décembre 1776.
616 Ce 9 décembre 1776.
617 Ce 18 décembre 1776.
618 † Ce dimanche 22 décembre 1776.
619 † Ce dimanche 29 décembre 1776.
620 * Ce 31 décembre, à 6 heures du matin, 1776.

1777

[69 lettres, dont 43 inédites, 18 incomplètes dans les éditions précédentes.]

621 † Paris, ce dimanche 5 janvier 1777.
622 † Paris, ce 8 janvier 1777.
623 * Paris, ce lundi 13 janvier 1777.
624 † Ce mercredi 15 janvier 1777.
625 * Ce mercredi 22, à 3 heures après midi [jan. 1777].
626 † Ce samedi 25 janvier 1777.
627 † Ce dimanche 26 janvier 1777.
628 † Paris, ce samedi 1er février 1777.
629 † Ce dimanche 9 février 1777.
630 * Ce mercredi 12 février 1777.
631 † Paris, ce mercredi 19 février 1777.
632 † Ce mercredi 26, à 6 heures du matin [1777].
633 † Ce samedi 1er mars 1777.
634 * Ce dimanche 9 mars 1777.
635 † Ce mercredi 12 mars 1777.
636 † Paris, ce dimanche 16 mars 1777.
637 † Ce mercredi 9e mars [1777].
638 * Ce dimanche 23 mars 1777.
639 † Ce jeudi 27e, à 6 heures du matin [mars 1777].
640 Ce lundi 31 mars 1777.
641 † Ce samedi 5 avril 1777.
642 Ce dimanche 13e avril 1777.
643 Ce mercredi 16e avril, à 6 heures du matin.
644 * Paris, ce dimanche 20 avril 1777.
645 † Ce dimanche 27 avril 1777.
646 † Ce mardi 6 mai 1777.
647 * Ce dimanche 11 mai 1777.
648 Ce dimanche 18 mai 1777.
649 † Paris, ce dimanche 25 mai 1777.
650 * Ce mardi 27 mai 1777.
651 † Ce dimanche 1er juin, à 6 heures du matin.
652 * Paris, ce dimanche 8 juin 1777.
653 15 juin 1777.
654 * Paris, ce dimanche 22 juin 1777.
655 † Paris, ce dimanche 29 juin 1777.
656 † Ce mercredi 2 juillet [1777].
657 * Ce mercredi 9 juillet 1777.
658 † Ce 13 juillet, à 6 heures du matin [1777].
659 * Ce 13 juillet 1777.
660 * Paris, ce dimanche 27 juillet 1777.
661 † Ce dimanche 3 août 1777.
662 * Ce dimanche 10 août 1777.
663 † Ce dimanche 17 août 1777.
664 * Ce samedi 23 août 1777.
665 † Ce dimanche 31 août 1777.
666 † (Sans date.)
667 † Ce dimanche 7 septembre 1777.
668 † Ce dimanche 14 septembre 1777.
669 Ce dimanche 21 septembre 1777.
670 Ce jeudi 25e, à 6 heures du matin [sept. 1777].
671 † Ce dimanche 28 septembre 1777.
672 † Ce lundi 5e [6] octobre, à 6 heures du matin.
673 † Ce lundi 6 octobre 1777
674 † Ce dimanche 12e octobre 1777.
675 † À Paris, ce mercredi 21 octobre 1777.
676 * Ce dimanche 26 octobre 1777.
677 † Ce dimanche au soir 26 octobre [1777].
678 † Paris, ce 2e novembre 1777.
679 † Ce dimanche 9 novembre 1777.
680 Paris, 12 novembre 1777.
681 * Ce mercredi 19 novembre 1777.
682 † Paris, ce dimanche 23 nov. 1777.
683 † Ce 1er décembre 1777.
684 † Ce vendredi 5 décembre 1777.
685 † Ce dimanche 7 décembre 1777.
686 † Ce mercredi 10e décembre [1777].
687 * Paris, ce dimanche 14 décembre 1777.
688 † Ce 24 décembre 1777.
689 † Ce 29e décembre 1777.

† Inédite. * Incomplète dans les éditions précédentes.

1778

[62 lettres, dont 34 inédites, 23 incomplètes dans les éditions précédentes.]

690 * Ce mardi 6 janvier 1778.
691 † Ce jeudi 8 janvier 1778, à 7 heures du matin.
692 † Ce lundi 12 janvier, à 10 heures du matin, 1778.
693 † Ce lundi 19e janvier 1778, à 7 heures du matin.
694 * Paris, ce 21 janvier 1778.
695 † Ce 28 janvier 1778.
696 * Ce dimanche 1er février 1778.
697 † Ce 3 février 1778.
698 * Ce 8 février 1778.
699 * Ce 10 février 1778.
700 Ce jeudi 12 février [1778].
701 [Février 1778.]
702 * Ce dimanche 22 février 1778.
703 * Ce dimanche 1er mars 1778.
704 Ce 4 mars 1778.
705 * Paris, ce dimanche 8 mars 1778.
706 † Ce dimanche 15 mars 1778.
707 * Ce mercredi 18 mars 1778.
708 * Paris, ce dimanche 22 mars 1778.
709 † Ce dimanche 29 mars 1778.
710 † Ce dimanche 5 avril 1778.
711 † Ce mercredi 8 avril 1778.
712 * Paris, ce 12 avril 1778.
713 † Ce mercredi 15 avril 1778.
714 † Paris, ce dimanche 10 mai 1778.
715 † Paris, ce 24 mai 1778.
716 Paris, ce 31 mai 1778.
717 * Paris, ce dimanche 7 juin 1778.
718 † Ce mercredi 10 juin 1778.
719 * Ce 17 juin 1778.
720 † Ce dimanche 21 juin 1778.
721 Ce dimanche 28 juin 1778.
722 † Ce dimanche 5 juillet 1778.
723 † Paris, ce dimanche 12 juillet 1778.
724 † Ce lundi d. 12, à six heures du matin [1778].
725 * Paris, ce 22 juillet 1778.
726 † Paris, ce 29 juillet 1778.
727 * Paris, ce dimanche 2 juillet [août] 1778.
728 † [9 août 1778.]
729 † Ce dimanche 16 août 1778.
730 * Paris, ce dimanche 23 août 1778.
731 † Ce dimanche 30 août 1778.
732 * Ce dimanche 6 septembre 1778.
733 † Paris, ce dimanche 13 septembre 1778.
734 * Ce dimanche 20 septembre 1778.
735 † Paris, ce dimanche 27 septembre 1778.
736 † Ce 7 octobre 1778.
737 † Ce 15, à 6 heures du matin.
738 † Ce 17 octobre 1778.
739 * Ce samedi 24 octobre 1778.
740 † Paris, ce 30 octobre 1778.
741 * Paris, ce dimanche 8 novembre 1778.
742 * Paris, ce mercredi 11 novembre 1778.
743 † Ce dimanche 15 novembre 1778.
744 † Ce mercredi 18 novembre 1778.
745 † Paris, ce dimanche 29 novembre 1778.
746 † Ce jeudi 3 décembre.
747 † Paris, ce dimanche 6 décembre 1778.
748 * Ce mardi 8 décembre 1778.
749 * Ce dimanche 20 décembre 1778, à cinq heures après midi.
750 † Ce 28, à 7 heures du matin [1778].
751 † Paris, ce mercredi 30 décembre 1778.

1779

[56 lettres, dont 35 inédites, 11 incomplètes dans les éditions précédentes.]

752 † Ce mercredi 6 janvier 1779.
753 * Paris, ce 8 janvier 1779.
754 † Ce lundi 12, à 6 heures [1779].
755 † Ce lundi 18 [janvier 1779].
756 † Ce jeudi, à 6 heures du matin [21 janvier 1779].
757 † Paris, ce lundi 25 janvier 1779.
758 † Paris, dimanche 31 janvier 1779.
759 † Ce dimanche 7 février 1779.
760 Ce mercredi 17 février 1779.
761 † Paris, ce dimanche 21 février 1779.
762 † Ce dimanche 28 février 1779.
763 * Ce lundi 5 mars 1779.
764 † Ce dimanche 7 mars 1779.
765 * Ce samedi 13 mars 1779.
766 * Paris, ce 21 mars 1779.
767 † Ce dimanche 28 mars 1779.
768 † Paris, ce dimanche 11 avril 1779.
769 * Paris, ce lundi 12 avril 1779.
770 * Ce dimanche 18 avril 1779.
771 † Ce dimanche 25 avril 1779.
772 Ce lundi 3 avril [mai] 1779.
773 † Paris, ce 10 mai 1779.
774 † Ce lundi 17 mai à 7 heures du matin [1779].
775 † Paris, ce dimanche 23 mai 1779.
776 † Ce dimanche 30, à 3 heures après midi.
777 † Paris, ce dimanche 6 juin 1779.
778 Paris, mercredi 9 juin 1779.
779 † Ce dimanche 13 juin 1779.
780 Mardi 15 juin 1779.

† Inédite. * Incomplète dans les éditions précédentes.

1779 (*suite*)

781 Dimanche 20 juin 1779.
782 † Ce 5 juillet [1779].
783 Dimanche 11 juillet 1779.
784 † Du 22 juillet 1779.
785 † Paris, ce 24 juillet 1779.
786 † Ce dimanche 27, à 3 heures.
787 † Ce 30 juillet 1779.
788 Paris, 6 août 1779.
789 * Paris, ce 17 août 1779.
790 Ce vendredi 20 août 1779.
791 † Paris, ce 30 août 1779.
792 † Ce 3 septembre 1779.
793 † Ce vendredi 10 septembre 1779.
794 Ce 18 septembre 1779.
795 † Ce 23 septembre 1779.
796 * Paris, ce 1er octobre 1779.
797 * Paris, ce 8 octobre 1779.
798 † Paris, ce 14 octobre 1779.
799 † Ce 24 octobre 1779.
800 * Paris, ce 30 octobre 1779.
801 † Ce vendredi 5 novembre 1779.
802 † Ce 19 novembre 1779.
803 † Ce 24 novembre 1779, à 5 heures du soir.
804 Ce 3 décembre 1779.
805 † Paris, ce jeudi 9 décembre 1779.
806 † De Paris, ce 20 décembre 1779.
807 * Ce 23 décembre 1779.

1780

[31 lettres, dont 20 inédites, 8 incomplètes dans les éditions précédentes.]

808 † Paris, ce 7 janvier 1780.
809 † Ce dimanche 10 janvier [1780].
810 † Paris, ce 15 janvier 1780.
811 † Ce 25 janvier 1780.
812 Paris, ce jeudi 3 février 1780.
813 † Ce 11 février 1780.
814 † Paris, ce 21 février 1780, à 5 heures du soir.
815 † Paris, ce 24 février 1780.
816 † Ce samedi 4 de mars, à 8 heures du soir, 1780.
817 † Ce lundi 6 mars, à 5 heures du soir [1780].
818 † Paris, ce 13 mars 1780.
819 * Ce mercredi saint 22 mars.
820 Paris, ce 4 avril 1780.
821 † Paris, ce 16 avril 1780.
822 * Paris, ce 20 avril 1780.
823 * Paris, ce vendredi 28 avril 1780.
824 † Paris, ce 4 avril [mai] 1780.
825 † Paris, ce 11 mai.
826 † Ce 20 mai 1780.
827 * 27 mai 1780.
828 † Ce vendredi 2 juin [1780].
829 † Ce 13 juin 1780.
830 * Ce dimanche 18 juin 1780.
831 † Paris, ce 25 juin 1780.
832 † Paris, ce 30 juin 1780.
833 * Ce 7 juillet 1780.
834 * Paris, ce 15 juillet 1780.
835 * Ce dimanche 23 juillet 1780.
836 † Ce 3 août 1780.
837 † Paris, ce 17 août 1780.
838 Ce 22 août 1780.

[838 lettres, dont 485 inédites, 297 incomplètes dans les éditions précédentes, et 56 complètes.]

Lettres addressées à Horace Walpole par Wiart, pendant la maladie et après la mort de Madame du Deffand.

[10 lettres, dont 9 inédites, 1 incomplète dans les éditions précédentes.]

I † Paris, ce dimanche 27 août, à 6 heures du soir.
II † Ce mercredi 30 août 1780.
III † Paris, ce dimanche 3 septembre.
IV † Ce mercredi 6 septembre 1780.
V † Ce dimanche 10 septembre, à 10 heures du soir.
VI † Ce mercredi 13 septembre, à 11 heures du soir.
VII † Ce dimanche 17 septembre, à 11 heures du soir.
VIII † Ce mercredi 20 septembre, à minuit.
IX † Paris, 27 septembre 1780.
X * Paris, ce 22 octobre 1780.

† Inédite. * Incomplète dans les éditions précédentes.

SIGNES ET ABRÉVIATIONS

* *—Les astérisques dans le corps d'une lettre indiquent que les portions comprises entre ces signes sont de l'écriture de Mme du Deffand.

[ ]—Les mots ou dates entre crochets ont été insérés par Horace Walpole ou par l'Éditeur.

(A.M.)—Alexis-François Artaud de Montor (1772–1849), qui publia les éditions françaises de 1811 et de 1812 des lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole.

(B.)—Miss Mary Berry (1763–1852), qui publia, en 1810, la première édition des lettres.

(Bar.)—Jean-François Barrière (1786–1868), qui publia l'édition française de 1864.

(L.)—M. de Lescure, qui publia l'édition française de 1865.

(L.L.)—Ludovic Lalanne, éditeur du *Dictionnaire Historique de la France.*

(Corr. Litt.)—*Correspondance Littéraire, Philosophique et Critique de Grimm et de Diderot depuis 1753 jusqu'en 1790.*

(Dict. Anon.)—*Dictionnaire des Ouvrages Anonymes*, par Antoine-Alexandre Barbier (1765–1825).

(Dict. Biog. Nat.)—*Dictionnaire de Biographie Nationale* ("Dictionary of National Biography"), édité par Leslie Stephen et Sidney Lee.

(Dict. Hist.)—*Dictionnaire Historique, Critique et Bibliographique*, par une Société de Gens de Lettres.

(Dict. Nobl.)—*Dictionnaire de la Noblesse*, par François-Alexandre-Aubert de la Chenaye-Desbois (1699–1784).

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page xx, note 1, *lisez :*—de Walpole.

Page 232, note 1, *lisez :*—Probablement Victor-Timoléon, Comte d'Usson, plus tard ambassadeur à Stockholm, frère cadet de François-Armand d'Usson, Marquis de Bonac (1716–78).

Page 333, note 5, *lisez :*—Henri de Suarez, frère cadet du Marquis d'Aulan, beau-frère de Mme du Deffand.

Page 364, note 1, *lisez :*—Probablement le fils de sa sœur cadette, la Marquise d'Aulan.

Page 379, l. 19, *lisez :*—sur lesquels.

Page 496, note 1, *lisez :*—Le Comte de Chabrillan, parent du Marquis de Chabrillan, beau-fils du Duc d'Aiguillon.

Page 522, note 5, *lisez :*—(iv. 22).

Page 569, l. 2, *lisez :*—chargeait.

ERRATA

Page xii, l. 16, *lisez :* d'Horace

Page xxii, l. 7, *lisez :* dernière

Page xxx, l. 25, *lisez :* d'Horace

Page 255, l. 12, *lisez :* les Matignon

(Voyez aussi les *Additions et Corrections*, p. lxxxiv.)

LETTRES DE LA
MARQUISE DU DEFFAND
À
HORACE WALPOLE

LETTRE 1

Ce mercredi, à 7 heures du matin.

Si vous êtes encore dans l'intention de me voir aujourd'hui venez de bonne heure, c'est-à-dire sur les deux ou trois heures. J'ai cent mille choses à vous dire, et je ne saurais causer à mon aise quand je sens qu'on est pressé de s'en aller.

Vous avez raison d'aimer Mme de Choiseul [1] (*aimer*, pardonnez-moi ce mot, nous sommes convenus de sa signification),

LETTRE I.—Inédite. Cette lettre fut probablement écrite le 16 avril, la veille du jour où Walpole quitta Paris en 1766. Il était arrivé à Paris le 14 septembre 1765.

[1] Louise-Honorine Crozat du Châtel, fille aînée du Marquis du Châtel, et petite-fille de Crozat, riche financier. Elle épousa en 1750 Etienne-François, Comte de Stainville, par la suite Duc de Choiseul, et premier ministre. À la mort de son mari en 1785, elle se retira, pour payer les dettes énormes qu'il lui laissait, au couvent des Récollettes, rue du Bac. Elle mourut à Paris en 1801. Sa vie conjugale ne fut pas fort heureuse : le Duc ne paya pas de retour son affection dévouée, encor qu'il traitât toujours sa femme avec bonté et courtoisie. Horace Walpole fait allusion à cet état de choses dans sa lettre à Gray du 25 janvier 1766 :—" La Duchesse de Choiseul n'est pas très-jolie, mais elle a de beaux yeux ; c'est un petit modèle en cire, à qui l'on n'a point permis pendant quelque temps de parler, l'en jugeant incapable, et qui a de la timidité et de la modestie ; la Cour ne l'a pas guérie de cette modestie ; la timidité est rachetée par le son de voix le plus touchant, et se fait oublier dans le tour élégant et l'exquise propriété de l'expression. Oh ! c'est bien la plus gentille, la plus aimable, la plus honnête petite créature qui soit jamais sortie d'un œuf de fée ! Si juste dans ses paroles, dans ses pensées ; si attentive, et d'un si bon naturel ! Chacun l'aime, excepté son mari, qui lui préfère sa propre sœur, la Duchesse de Gramont, une grande amazone, fière, hautaine, qui aime et qui hait selon ses caprices et qui est détestée. Madame de Choiseul, passionnément éprise de son mari, a été le martyr de cette union : elle a fini par se soumettre de bonne grâce ; elle a gagné un peu de crédit sur lui et passe pour l'idolâtrer toujours. Mais j'en doute, elle prend trop de peine pour le faire croire." * (*Lettres d'Horace Walpole*, édition de Mrs. Paget Toynbee, 1903–5, tome vi, p. 408).

L'Évêque de Rodez † fournit à Miss Berry (qui fut la première à éditer les lettres de

* Traduction de Sainte-Beuve (*Causeries du Lundi*, tome xiv, pp. 221–22).

† F. de Seignelay de Colbert (1736–c. 1810), Évêque de Rodez, 1781–90 ; il émigra pendant la Révolution et résidait encore en Angleterre en 1810, quand les lettres furent publiées par Miss Berry, qui devait évidemment à l'Évêque la majeure partie des renseignements de ses notes relatives à la société française contemporaine de Mme du Deffand (voyez notre *Introduction* I. § 10).

elle pense de vous comme moi,—elle en parle comme j'en parlerais si vous ne me l'aviez défendu. Vous avez tort de nous quitter, je suis sûre que vous trouveriez à l'avenir beaucoup d'agrément ici.

Votre billet m'a serré le cœur, et a augmenté en moi ce mot [2] que vous m'avez interdit. Je ne saurais suivre ni vos conseils ni votre exemple ; je pourrais ajouter, ni mon expérience. Il en arrivera ce qui pourra, mais je serai votre amie en dépit de vous et du bon sens.

LETTRE 2

Ce samedi 19 avril 1766.[1]

J'ai été bien surprise hier en recevant votre lettre : je ne m'y attendais pas ; mais je vois que l'on peut tout attendre de vous.

Je commence par vous assurer de ma prudence ; je ne soupçonne aucun motif désobligeant à la recommandation que vous m'en faites ; personne ne sera au fait de notre correspondance, et je suivrai exactement tout ce que vous me prescrirez. J'ai déjà commencé par dissimuler mon chagrin ; et, excepté le Président [2] et Mme de Jonzac,[3] à qui il a bien fallu que je parlasse de vous, je n'ai pas articulé votre nom. Avec tout autre

Mme du Deffand à Horace Walpole) le commentaire suivant sur ce portrait de la Duchesse de Choiseul :—" La Duchesse de Choiseul était telle que l'a peinte M. Walpole, et mérite tout le bien qu'il en dit : son mari, sans avoir pour elle un amour égal à celui qu'elle avait pour lui, avait néanmoins envers elle les plus justes égards et la plus grande considération ; il n'a jamais cessé de les lui marquer. Par la dernière disposition de son testament, il veut que son corps et celui de Madame la Duchesse de Choiseul soient enfermés dans la même tombe, à côté de laquelle sera planté un cyprès ; il se plaît dans la pensée qu'il reposera, après sa mort, à côté de celle qu'il a tant chérie et respectée pendant sa vie."

[2] Le mot *amour*.

LETTRE 2.—Incomplète dans les éditions precédentes.

[1] Walpole avait quitté Paris le 17 avril.

[2] Charles-Jean-François-Hénault (1685–1770), membre de l'Académie française, président au parlement, surintendant de la maison de la Reine Marie Leszczynska, et auteur de l'*Abrégé Chronologique de l'Histoire de France*. "Fils d'un ancien fermier-général, qui lui avait laissé de grands biens, et l'avait fait président au parlement de Paris. Ses richesses, un peu de goût et un grand usage du monde, lui ont fait une réputation littéraire pendant sa vie, beaucoup au-dessus de celle qui survivra. . . . Il était d'une assez belle figure, vivait dans le grand monde, avec les ministres, les Maurepas, les d'Argenson ; il avait . . . un excellent cuisinier. On ne s'imagine pas à quel point toutes ces circonstances réunies en imposent machinalement aux hommes, même les plus éclairés ; combien elles contribuent à rendre un homme illustre à peu de frais, lorsque d'ailleurs il a une espèce de mérite et de goût." (Collé, *Journal*, éd. 1868, tome iii, pp. 278–79.)

Un commerce, assez tiède, avait existé entre Hénault et Mme du Deffand depuis 1730. L'habitude les faisait encore se voir presque chaque jour sans toutefois grand plaisir du moins pour Mme du Deffand.

[3] Elisabeth-Pauline-Gabrielle Colbert, mariée en 1736 à François-Pierre-Charles d'Esparbez de Lussan, Marquis de Jonzac, neveu du Président Hénault. Plusieurs des éditeurs précédents, ont, d'après Miss Berry, fait de Mme de Jonzac la sœur du

qu'avec vous, je sentirais une sorte de répugnance à faire une pareille protestation ; mais vous êtes le meilleur des hommes, et plein de si bonnes intentions qu'aucune de vos actions, qu'aucune de vos paroles, ne peuvent jamais m'être suspectes. Si vous m'aviez fait plus tôt l'aveu de ce que vous pensez pour moi, j'aurais été plus calme, et par conséquent plus réservée. Le désir d'obtenir, et de pénétrer si l'on obtient, donne une activité qui rend imprudente : voilà mon histoire avec vous ; joignez à cela que mon âge, et que la confiance que j'ai de ne pas passer pour folle, doit donner naturellement la sécurité d'être à l'abri du ridicule. Tout est dit sur cet article ; et comme personne ne nous entend, je veux être à mon aise, et vous dire qu'on ne peut aimer plus tendrement que je vous aime ; que je crois que l'on est récompensé tôt ou tard suivant ses mérites ; et comme je crois avoir le cœur tendre et sincère, j'en recueille le prix à la fin de ma vie. Je ne veux point me laisser aller à vous dire tout ce que je pense ; malgré le contentement que vous me donnez, ce bonheur est accompagné de tristesse, parce qu'il est impossible que votre absence ne soit bien longue. Je veux donc éviter ce qui rendrait cette lettre une élégie ; je vous prie seulement de me tenir parole, de m'écrire avec la plus grande confiance, et d'être persuadé que je suis plus à vous qu'à moi-même. Je vous rendrai compte, de mon côté, de tout ce qui me regarde, et je causerai avec vous comme si nous étions tête-à-tête au coin du feu.

Je donnai avant-hier au soir votre lettre à Jean-Jacques[4] à

Président, quand c'était en réalité la femme de son neveu. La sœur du Président (morte en 1727 à l'âge de 32 ans) épousa le Comte de Jonzac (mort en 1750) et par lui devint mère du Marquis de Jonzac mentionné plus haut. Hénault appréciait fort la femme de son neveu. Il remarque dans ses *Mémoires* :—"Je n'ai point connu de mérite plus solide, ni plus agréable : retirée dans sa maison, autant par sa volonté que par le peu d'aisance de la fortune de son mari, ses amies sont venues la chercher ; et nulle ne l'a aimée médiocrement" (p. 129).

[4] Une lettre que Walpole avait écrite à Rousseau, sous le nom d'Émile, en réponse à une lettre de Rousseau à l'editeur du *St. James's Chronicle*, dans laquelle il se plaint sérieusement de la publication d'une lettre que Walpole lui avait adressée sous le nom du Roi de Prusse (voyez la note 8 de la lettre suivante). Walpole n'a jamais fait imprimer cette seconde lettre, et ne l'a jamais rendue publique, pour les raisons qu'on vient de lire. (B.)

Cette lettre est maintenant imprimée d'après une copie qui se trouve dans le volume manuscrit de *Lettres Choisies* (consistant en copies des lettres les plus remarquables adressées à Mme du Deffand), volume qui fut légué par elle à Walpole, et appartient maintenant à Mr. W. R. Parker-Jervis :—

Lettre d'Emile à Jean-Jacques Rousseau.

Hélas ! mon cher gouverneur, j'arrive dans ce pays-ci, et pour première nouvelle on me dit que vous perdez l'esprit, que vous courez le spectacle en habit de masque *

* L'habit arménien que portait Rousseau.

l'oncle[5] et à la nièce ; moyennant trois ou quatre mots qu'on y a changés, elle est parfaite. L'oncle m'a envoyé dix ou douze lignes qu'il croyait pouvoir y être ajoutées et moi je trouve que cela la gâterait ; je suis sûre que vous penserez de même. Je vous l'envoie toujours, parce qu'il est possible que vous en puissiez faire usage dans d'autres occasions.

Mes excuses d'aller à Montmorency[6] ont été très-bien reçues, peut-être irai-je lundi. Mon rhume n'a point eu de suite, ce n'a été qu'une fonte. Je soupai hier chez le Président avec Mme de Mirepoix,[7] M. et Mme de Cara-

et que vous vous emportez contre un homme qui en badinant vous avait donné de forts bons conseils.* Je veux bien croire cependant que ces disparates sont moins le fruit de votre folie que de votre politique. Peut-être vous avait-on dit qu'en Angleterre il y a un peu de bizarrerie, et vous voudriez renchérir sur le goût national pour faire parler de vous ; je reconnais là mon instituteur. Mais vous avez beau faire—les Anglais sont d'honnêtes gens, simples, sans affectations, sans charlatanerie, pleins de probité, de bon sens, et d'humanité, et qui, aimant la patrie et la liberté, laissent vivre chacun à sa guise et ne s'occupent guère de ces misères de querelles littéraires, ressource ordinaire des hommes oisifs et inutiles.

Au reste soyez persuadé que le Roi de Prusse n'est non plus fâché de ce qu'on a emprunté son nom, que le Grand Seigneur n'est flatté de ce que vous portez un habit Turc.

Surtout dans la première édition de vos ouvrages que vous permettez bien qu'on vous arrache encore malgré vous, corrigez la sottise qui vous est échappée en disant que l'auteur d'une plaisanterie fabriquée à Paris a des complices en Angleterre ; la colère vous a dicté cette absurdité ; et c'est assurément la première fois que les rieurs ont été dénoncés sous le titre grave de complices ; encore cette hyperbole fût-elle fondée, il n'y aurait pas de quoi navrer et déchirer le cœur d'un philosophe ; la philosophie tient-elle donc à si peu de chose ? Et à vous, vous est-il permis d'attaquer impunément la réligion et les gouvernements, et devient-on auteur et complice de noirceur et de méchanceté dès qu'on trouve qu'il y a un peu de ridicule dans votre fait ? Ouvrez enfin les yeux, mon cher tuteur, vous avez été idole, vous ne l'êtes plus, et comme disait un poète de votre nom :—

Le masque tombe, l'homme reste, le héros s'évanouit.

Il est bon de vous dire que l'auteur de la lettre ne comptait pas vous faire de la peine et il vous conseille de vous moquer de sa lettre comme il se moque de la vôtre. Il aimerait mieux n'avoir pas fait la sienne que de vous navrer et déchirer le cœur, et il ne répondra que par des politesses à vos injures de peur de vous faire perdre patience une seconde fois.—Émile.†

[5] M. le Président Hénault et Mme de Jonzac. (W.)

[6] La campagne de la Duchesse de Luxembourg, ou peut-être de sa belle-fille la Duchesse de Boufflers (née Montmorency), veuve du Duc de Boufflers (mort en 1751), fils de Mme de Luxembourg par son premier mariage.

[7] Anne-Marguérite-Gabrielle de Beauvau-Craon, Duchesse de Mirepoix, née en 1707. Elle épousa en premières noces Jacques-Henri de Lorraine, Prince de Lixin, qui fut tué en duel par son beau-frère le Maréchal de Richelieu en 1734. Elle épousa ensuite Pierre-Louis de Lévis de Lomagne, Marquis (plus tard Duc) de Mirepoix. La Duchesse, ainsi que ses frères et ses sœurs, passaient pour les enfants du Prince et de la Princesse de Craon. Walpole, qui avait bien connu le Prince et la Princesse de Craon quand il visita Florence dans sa jeunesse (le Prince était alors Viceroi de Toscane), prétend que la Princesse de Craon (née Ligniville) était la favorite de Léopold Duc de Lorraine (mort en 1729), qui la maria à M. de Beauvau et persuada l'Empereur de faire son mari Prince d'Empire. (Voyez *Lettres d'Horace Walpole*, tome i, p. 76, note 8).

* Walpole lui-même. Il fait allusion à sa première lettre.

† Cette lettre fut supprimée, parce que l'auteur ne voulait pas pousser la querelle plus loin. (W.)

man,[8] *votre bonne amie* Mme de Valentinois,[9] et M. Schuwalof[10]; on ne proféra pas votre nom. Je soupe ce soir chez Mme Dupin,[11]

Le Duc de Lévis parle ainsi dans ses *Mémoires* de Mme de Mirepoix :—"Sans jamais avoir passé pour une beauté réguiière, elle avait eu dans sa jeunesse une taille charmante et le plus beau teint du monde. . . . Son esprit était aussi jeune que sa figure: cependant, il était plus agréable qu'étendu. Ce qui la distinguait particulièrement, c'était une grâce infinie et un ton parfait; aussi ses décisions en matière de goût et de convenance étaient généralement respectées. . . . Ce qui étonnait le plus, c'est que montrant autant de jugement dans la conversation, elle en eût aussi peu dans la conduite de ses affaires. Jamais on n'a tant aimé le changement, avec autant de fidélité pour les personnes. Il en était de même de tout le reste, et toujours elle a conservé les mêmes amis. Sa constance s'étendait jusqu'aux animaux; elle était fort attachée à ses chats; il est vrai qu'ils étaient les plus jolis du monde; c'était une race d'angoras gris, tellement sociables, qu'ils s'établissaient au milieu de la grande table de loto, poussant de la patte, avec leur grâce ordinaire, les jetons qui passaient à leur portée."

Des raisons de famille (ils étaient parents) lui firent sans doute laisser dans l'ombre les côtés les moins séduisants de son caractère. Walpole fut moins discret. Il écrit (*Lettres*, tome vi, p. 406):—"Elle n'a jamais eu d'autre passion que le jeu, auquel elle perd toujours. Faisant sa cour sans cesse, la seule fin d'une vie d'intrigues est d'obtenir du Roi de l'argent afin de continuer à payer ses dettes ou à en contracter de nouvelles qu'elle acquitte aussi vite qu'elle peut. Elle afficha de la dévotion pour être faite Dame du Palais auprès de la Reine; et le lendemain on voyait cette Princesse de Lorraine s'abaisser au point d'occuper la place de devant dans le carrosse de Mme de Pompadour. Quand le Roi reçut un coup de poignard dont il fut grandement affrayé la maîtresse fut elle aussi prise de panique, et consulta d'Argenson pour savoir si elle ne ferait pas bien de décamper à temps. Il la haïssait, et dit, 'Assurément.' Mme de Mirepoix lui conseilla de rester. Le Roi reprit courage, d'Argenson fut banni, et la Maréchale participa au crédit de la maîtresse."

Walpole avait connu Mme de Mirepoix quand elle accompagna en Angleterre son second mari, qui fut ambassadeur de 1748 à 1755.

[8] Victor-Maurice de Riquet, Comte de Caraman (1727–1807), Maréchal de Camp (1761), Inspecteur-Général de la Cavalerie française et étrangère (1767). Il épousa en 1750 Marie-Anne-Josèphe-Françoise-Xavière d'Alsace de Hénin-Liétard, fille du Prince de Chimay et de Gabrielle-Françoise de Beauvau-Craon. Mme de Caraman par conséquent était nièce de Mme de Mirepoix.

[9] Mme de Valentinois haïssait les Anglais. (W.) Marie-Christine-Chrétienne de Rouvroy de Saint-Simon; elle épousa en 1749 Charles-Maurice Grimaldi, Comte de Valentinois. Elle mourut en 1774.

[10] Il fut favori et l'on croit mari de la Czarine Elisabeth, et pendant douze ans de faveur ne fit point un ennemi. (W.)

"Les Schuwalof font leur première apparition comme famille non titrée au commencement du dix-septième siècle. Le Général Ivan Schuwalof, officier sous Pierre le Grand, prit Nyslot, fut gouverneur du château de Viborg, et conclut le traité de délimitation de frontière de 1723 entre la Russie et la Suède. Ses deux fils, Alexandre et Pierre, furent favoris de l'Impératrice Elizabeth, qui en 1746 les éleva à la dignité de Comtes, et les dota de propriétés immenses. Un de leurs cousins, Ivan Schuwalof, fut aussi favori d'Elizabeth. . . . Ces trois membres de la famille Schuwalof comptèrent parmi les beaux et hardis gentilshommes d'origine russe véritable qui eurent tant de succès à la cour de Russie sous les règnes des femmes. Ils prévalurent tout naturellement sur les moins aimables courtisans allemands introduits par Pierre le Grand, et furent des fermes soutiens de l'influence française." (D'après un article dans le *Times* du 28 avril, 1908, sur le Comte Paul Schuwalof, ex-gouverneur de Varsovie, décédé en avril 1908.)

[11] Fille naturelle du financier Samuel Bernard, et seconde femme du fermier-général Dupin, qui mourut en 1769. Mme Dupin présida à Paris un brilliant cercle littéraire et ne fut pas elle-même sans ambition d'écrivain. Rousseau fit quelque temps partie du domestique des Dupin, d'abord comme précepteur du jeune Dupin de Chenonceaux, fils de Mme Dupin, puis comme secrétaire à la fois de cette dernière et de son mari. L'*Émile* fut écrit pour la jeune Mme de Chenonceaux, mère de l'élève de Rousseau. M. Dupin de Francueil, enfant du premier lit du fermier-général, épousa Mlle Rinteau, fille naturelle du Maréchal de Saxe, et en eut un fils (Maurice) qui fut le père de Georges Sand.

avec Mme de Forcalquier,[12] et demain je ne souperai pas avec vous.[13] J'ai regardé sur mon livre de poste, et j'ai vu qu'il est très-possible que vous soyez dimanche de bonne heure à Londres : ce que j'ai vu dans ce même livre, c'est que la poste de Paris pour Calais ne part que le dimanche, mais celle de Calais pour Paris arrive le mardi et le samedi.

Je ne vous prie point de m'écrire souvent : Saint Augustin a dit : "Aimez, et faites ce qu'il vous plaira." C'est certainement ce qu'il a dit de mieux.

Je n'ai pas du tout dormi de la nuit, et je vous ai écrit les quatre premières lignes de cette lettre avec une écritoire[14] que je crois ne vous avoir pas montrée : je pourrai en faire usage quelquefois, si vous ne les trouvez pas effacées.

Je vis hier Vernage,[15] qui arrivait de Versailles, et qui n'y doit retourner que lundi. La Reine[16] est mieux, et ce mieux augmente un peu chaque jour. Elle crache moins, elle a peu de fièvre, mais il faut que ces deux accidents cessent pour qu'on soit sans crainte. On a actuellement quelque espérance ; si le frisson revient tout est perdu, il démontrerait une nouvelle suppuration.

Je reçus hier au soir une lettre de M. de Beauvau.[17] Il me

[12] Marie-Françoise-Renée de Carbonnel-de-Canisy ; elle épousa en premières noces Antoine-François de Pardaillan, Marquis d'Antin ; et en secondes noces (en 1742) Louis-Bufile, Comte de Forcalquier, lieutenant-général au gouvernement de Provence. Walpole s'était senti considérablement attiré par cette dame durant sa visite à Paris. Ses vers *To Mme de Forcalquier speaking English* sont depuis longtemps imprimés. (Voyez *Lettres*, tome vi, p. 394.) Deux lettres qu'il lui adressa furent imprimées pour la première fois dans la dernière édition de ses *Lettres* (tome vii, pp. 43–45, 58–60), d'après des copies de l'écriture de Wiart, secrétaire de Mme du Deffand, qui furent au nombre des papiers légués par elle à Walpole, et maintenant appartenant à Mr. W. R. Parker-Jervis.

[13] Mme du Deffand donnait, tous les dimanches, un souper auquel M. Walpole se trouvait toujours pendant son séjour à Paris. (B.)

[14] Il s'agit ici d'une petite machine à écrire, une sorte de règle creuse dont Mme du Deffand se servait pour guider sa main et suppléer à ses yeux aveugles. (L.)

[15] Médecin de la Reine. (W.)—Michel-Louis Vernage (1697–1773).

[16] Marie Leszczynska, Reine de France, née le 23 juin 1707, morte à Versailles le 24 juin 1768 ; elle était fille de Stanislaus Leszczynski, ancien Roi de Pologne (1704–9), plus tard Duc de Lorraine (1737–66). Mme du Deffand avait des raisons particulières pour s'intéresser à la santé de la Reine, étant redevable à Marie Leszczynska d'une pension de 6000 livres par an, qui lui avait été payée depuis 1763 en reconnaissance des services de feu sa tante, la Duchesse de Luynes, dame d'honneur et amie intime de la Reine.

[17] Charles-Juste, Prince de Beauvau (1720–93), quatrième fils de la Princesse de Craon (voyez la note 7 ci-dessus), et frère de Mme de Mirepoix ; membre de l'Académie française ; Gouverneur du Languedoc (1763) ; Gouverneur de Provence (1782) ; Maréchal de France (1783). Il était capitaine de la garde du Roi. Le Prince était un homme cultivé et agréable, mais sa manière (suivant Hénault) ne créait pas toujours une impression favorable :—"C'est un homme d'une figure très-noble, d'un abord froid, que l'on prend à tort pour de la hauteur ; de l'esprit, un grand courage, d'une probité intacte, et à qui il ne manque rien pour être estimé et aimé." (*Mémoires*, p. 227.)

M. de Beauvau était un des membres du cercle de Mme du Deffand qu'elle appréciait

marque de l'amitié, me fait des reproches de ce que je ne lui écris point, et m'invite à aller souper avec lui. Je pourrai bien y aller de dimanche en huit ou bien en quinze, mais ce ne sera pas avec vous. Pourquoi ne suis-je pas Anglaise ? Je ne saurais dire ; pourquoi n'êtes-vous pas Français ? je ne voudrais pas que vous en eussiez le caractère.

Souvenez-vous que vous êtes mon tuteur, mon gouverneur ; n'abandonnez point mon éducation ; je serai toujours très-soumise, mais surtout ne me laissez jamais ignorer tout ce que je dois faire et dire qui pourra contribuer à faciliter et à accélérer votre retour.

Mandez-moi quand vous aurez vu M. Craufurd.[18] Je soumets tous mes jugements aux vôtres, mais je suis fort trompée si vous n'êtes pas faits l'un et l'autre pour vous aimer beaucoup.

Je reviens à votre lettre à Jean-Jacques. Elle est parfaitement bien et du meilleur ton du monde. Je parie que je reconnaîtrais actuellement votre style à ne m'y méprendre. Je ne serais pas fâchée qu'il s'elevât une petite guerre entre vous et Jean-Jacques ; vous pourriez bien être sûr que vous auriez les rieurs et tous les gens d'esprit et de goût de votre côté. Qu'est-ce que fait et qu'est-ce dit le Paysan du Danube ? [19]

le plus ; lui et la Maréchale de Luxembourg furent les amis les plus fidèles de ses dernières années. Mme du Deffand prouva son appréciation de son dévouement en laissant, par instructions testamentaires, le Prince libre de parcourir ses papiers et de faire copier ce qu'il désirerait avant l'envoi des manuscrits à Horace Walpole. La manière dont M. de Beauvau usa (ou abusa) de cette permission, dicta à Walpole quelques commentaires extrêmement aigres (voyez ses lettres à Thomas Walpole du 29 novembre et du 29 décembre 1780—*Lettres*, tome xi, pp. 325–26, 346–48), qui semblent justifiés par ce fait que l'édition des lettres de Mme du Deffand publiée à Paris en 1809 fut basée sur les copies faites pour le Prince.

[18] John Craufurd d'Auchinames dans l'Ayrshire. Craufurd fut membre du Parlement et appartint au brillant cercle qui entoura le jeune Charles-James Fox au début de sa carrière, et dont les membres prouvèrent leur admiration pour l'example de leur chef en se ruinant aussi vite que possible par le jeu et autres formes de dissipation. Craufurd, connu par ses contemporains sous le nom du "Poisson" (Fish Craufurd) en raison de sa curiosité, était aussi un hypocondriaque, fortement préoccupé de sa santé. En quête de distractions et de médecins il visita Paris fréquemment. Mme du Deffand le trouvait fort agréable ; ses lettres à Walpole contiennent beaucoup de détails concernant la santé de Craufurd et ses amours. Les lettres adressées par elle à Craufurd furent publiées conjointement avec celles à la Duchesse de Choiseul et l'Abbé Barthélemy en 1866 (deuxième édition en 1877) par le Marquis de Sainte-Aulaire. Craufurd mourut à Paris en 1814.

[19] David Hume, historien et philosophe (1711–76); il avait été à Paris comme secrétaire d'ambassade sous Lord Hertford. La fable de la Fontaine intitulée *Le Paysan du Danube* (xi, 7), qui fournit à Mme du Deffand et à ses amis leur sobriquet pour Hume, décrit un individu lourd et grossier d'aspect, mais doué d'un grand bon sens et de facultés raisonnantes. En dépit de ses désavantages extérieurs Hume réussissait tout-à-fait dans la société parisienne.

Grimm écrit en parlant de lui :—"M. Hume doit aimer la France ; il y a reçu l'accueil le plus distingué et le plus flatteur. Paris et la cour se sont disputés l'honneur de se surpasser. Cependant M. Hume est bien aussi hardi dans ses

Le reverrons-nous bientôt ? Comment se porte M. Conway ? [20]

Adieu, monsieur, n'oubliez pas de me parler de votre santé. Je numéroterai mes lettres, numérotez les vôtres ; c'est le moyen de savoir s'il ne s'en égare point.

Je croyais que Wiart [21] avait commencé cette lettre après ce que j'avais écrit ; il n'aurait pas pu, à ce qu'il dit ; aussi je vous l'envoie séparément.

LETTRE 3

Ce lundi 21 avril 1766, en réponse à votre lettre d'Amiens.

Si vous étiez Français, je ne balancerais pas à vous croire un grand fat ; vous êtes Anglais, vous n'êtes donc qu'un grand fou. Où prenez-vous, je vous prie, que *je suis livrée à des indiscrétions et des emportements romanesques ? Des indiscrétions,* encore passe : à toute force cela se peut dire ; mais pour *des emportements romanesques,* cela me met en fureur, et je vous arracherais volontiers ces yeux qu'on dit être si beaux, mais qu'assurément vous ne pouvez pas soupçonner de m'avoir tourné

écrits philosophiques qu'aucun philosophe de France. Ce qu'il y a encore de plaisant, c'est que toutes les jolies femmes se le sont arraché, et que le gros philosophe s'est plu dans leur société. C'est un excellent homme que David Hume ; il est naturellement serein, il entend finement, il dit quelquefois avec sel, quoi qu'il parle peu ; mais il est lourd, il n'a ni chaleur, ni grâce, ni agrément dans l'esprit, ni rien qui soit propre à s'allier au ramage de ces charmantes petites machines qu'on appelle jolies femmes. O que nous sommes un drôle de peuple ! " (*Correspondance Littéraire*, ed. 1829, tome v, pp. 3–4.)

[20] L'honorable Henry Seymour Conway (1721–95), cousin germain d'Horace Walpole. Conway servit à l'armée dès ses premières années et fut membre du Parlement de 1741 à 1784 (sauf durant un intervalle de dix mois). Il était à cette époque Secrétaire d'Etat pour la Province du Sud, et 'leader' de la Chambre des Communes. Il fut Gouverneur de Jersey, 1772–95 ; Commandant en Chef, 1782–83 ; Maréchal, 1793. Une amitié qui dura toute leur vie exista entre Walpole et Conway, ce dernier étant assurément la personne que Walpole aimait le plus au monde. Il était porté à s'exagérer les talents de Conway qui fut loin d'être aussi remarquable que Walpole se le figurait. Ses avantages personnels étaient grands : il avait une beauté singulière, une voix douce, et des manières gracieuses quoique réservées. Aucun homme de son temps ne fut aussi généralement aimé. Mondain, il avait un goût cultivé et des habitudes respectables. Dans une période d'intrigues politiques et de corruption il se fit remarquer par son intégrité, et un sens délicat de l'honneur. Ses talents n'étaient pas brillants, il manquait de décision, de clairvoyance, et se laissait aisément régir tant par ses émotions que par ses amis. . . . Son courage personnel ne fait pas de doute ; il était meilleur soldat que général, meilleur général qu' homme d'état. (Voyez le *Dict. Biog. Nat.*)

[21] Le valet de chambre de Mme du Deffand, et qui lui servait en même temps de secrétaire. Il entra à son service avant l'année 1758, et demeura avec elle jusqu'à sa mort, en 1780 ; il paraît avoir été un fidèle et zélé serviteur. (B.)

LETTRE 3.—Incomplète dans les éditions précédentes.

la tête. Je cherche quelle injure je pourrais vous dire, mais il ne m'en vient point ; c'est que je ne suis pas encore à mon aise en vous écrivant ; vous êtes si affolé de cette sainte de Livry [1] que cela me bride l'imagination ; non parce que je prétende à lui être comparée, mais je me persuade que votre passion pour elle vous fait paraître sot et plat tout ce qui ne lui ressemble pas. Revenons aux emportements romanesques : moi, l'ennemie déclarée de tout ce qui y a le moindre trait, moi qui lui ai toujours déclaré la guerre, moi qui me suis fait des ennemis de tous ceux qui donnaient dans ce ridicule, c'est moi qui en suis accusée aujourd'hui ! Et par qui le suis-je ? par Horace Walpole, et par un certain petit Craufurd, qui n'ose pas s'expliquer si clairement, mais qui y donne un consentement tacite. Ah ! fi, fi, messieurs, cela est bien vilain ; je dirai comme mes chers compatriotes, quand on leur raconte quelque trait dur et féroce : *cela est bien anglais ;* mais apprenez, et retenez-le bien, que je ne vous aime pas plus qu'il ne faut, et je ne crois point par-delà vos mérites. Revenez, revenez à Paris, et vous verrez comme je me conduirai. J'ai, je vous l'avoue, une grande impatience que vous puissiez juger par vous-même du succès de vos leçons et des effets de mon indignation. Je commence dès à présent un nouveau plan de conduite ; je ne prononce plus votre nom ; cela m'ennuie un peu, je vous l'avoue ; j'aurais bien du plaisir de pouvoir lire vos lettres avec quelqu'un qui en sentirait le mérite, et avec qui j'en pourrais rire ; mais en vérité, quand je me livrerais, à bride abattue, à toute mon imprudence naturelle, je ne trouverais personne qui fût digne de cette confidence. Depuis votre départ, tout ce qui m'environne me paraît être devenu encore plus sot ; je crains de tomber dans un ennui insupportable. Quand vous étiez dans les mêmes lieux que moi, je devinais ce que vous pensiez, vous saviez ce que je pensais, et nous ne tardions pas à nous le dire. Ce temps est passé, et Dieu sait quand il reviendra. Soyez Abailard si vous voulez, mais ne comptez pas que je sois jamais Héloïse. Est-ce que je ne vous ai jamais dit l'antipathie que j'ai pour ces lettres-là ? J'ai été persécutée de toutes les traductions qu'on en a faites et qu'on me forçait d'entendre ; ce mélange, ou plutôt ce galimatias de dévotion, de métaphysique, de physique, me paraissait faux, exagéré, dégoûtant. Choisissez d'être pour moi tout autre chose qu'Abailard ; soyez, si vous voulez, Saint François de Sales ; je

[1] Madame de Sévigné. (W.)

l'aime assez, et je serai volontiers votre Philothée.[2] Mais laissons tout cela.

Savez-vous que j'espère une lettre de vous, de Calais ? mais celle que j'attends avec le plus d'impatience, c'est celle qui sera datée de Londres.

Mon dimanche, hier, fut pitoyable ; je comptais sur trois Broglio [3] qui ne vinrent point, parce que leur vieil oncle l'abbé était à l'agonie, et il est mort aujourd'hui à six heures du matin ; Mme d'Aiguillon [4] ne vint point. Je remplaçai tout cela par le Duc de Villars et par M. Schuwalof. Je veux qu'on dise de ce dernier que j'en ai la tête tournée, et que j'ai absolument oublié les Anglais pour les Russes. Mme d'Aiguillon part vendredi pour Rueil, elle ne viendra plus à Paris qu'en passant. Je devais aller à Montmorency [5] aujourd'hui, mais j'ai le prétexte de mon rhume pour m'en dispenser. Je passerai la soirée chez le Président avec une compagnie déplorable, mais je rappellerai un refrain de chanson que Chardin [6] rapporte dans ses Voyages, faite pour le rappel d'un ministre qui avait été exilé :—

"Lui à l'écart tous les hommes étaient égaux."

Mais je me laisse aller à un sot babil, et j'oublie Jean-Jacques. J'approuve vos réflexions ; mais la gentillesse de votre lettre,[7] une petite pointe de malignité, étouffaient en moi le sentiment intérieur que ce n'était pas bien fait de tourmenter un malheureux qui n'avait eu aucun tort avec vous. Sa lettre [8] est imperti-

[2] Mme de Charmoisy, une des pénitentes de Saint François de Sales ; il lui dédia son *Introduction à la Vie dévote* (1608).

[3] Ils étaient trois frères : Victor-François, Duc de Broglie (1718–1804), Maréchal de France, généralissime aux armées d'Allemagne en 1759, et ministre de la guerre en 1789 ; Charles-François, Comte de Broglie (1719–81), qui était alors à la tête du "ministère secret" de Louis XV ; Charles de Broglie (1733–77), Evêque-Comte de Noyon. Mme du Deffand emploie toujours la forme italienne du nom (Broglio), la famille étant d'origine piémontaise.

[4] Anne-Charlotte de Crussol de Florensac, Duchesse douairière d'Aiguillon ; elle était mère du Duc d'Aiguillon qui fut ministre des affaires étrangères (1771) après la chute du Duc de Choiseul. Mme d'Aiguillon était éprise des Anglais et de leur langage ; elle traduisit plusieurs ouvrages anglais. Rueil, mentionné plus bas, était la maison de campagne de son fils.

[5] Chez Mme la Maréchale de Luxembourg. (W.)

[6] Jean Chardin, célèbre voyageur (1643–1713). Il publia à Londres en 1686 le *Journal du Voyage du Chevalier Chardin en Perse et aux Indes.*

[7] Voyez la note 4 de la lettre précédente.

[8] La lettre suivante avait été adressée par Rousseau à l'éditeur du *St. James's Chronicle* :—

À Vootton,* le 3 mars 1766.

Vous avez manqué, Monsieur, au respect que tout particulier doit aux têtes couronnées, en attribuant publiquement au Roi de Prusse une lettre pleine d'extravagance et de méchanceté, dont, par cela seul, vous deviez savoir qu'il ne pouvait

* Wootton, maison de campagne dans le Derbyshire, où Rousseau s'était retiré.

nentissime, ses protecteurs et protectrices mériteraient bien d'être bafoués, mais vous voulez la paix. Vous êtes excessivement sensible, vous voulez revenir ici (n'est-ce pas ?), vous n'y voulez pas trouver la moindre épine. Faisons donc le sacrifice de cette lettre ; il me coûtera plus qu'à vous. Si Mme de Forcalquier en était digne, je vous demanderais la permission de la lui faire voir ; mais elle n'entend rien à rien, et je vois avec beaucoup de chagrin que le premier jugement qu'en avait porté M. Craufurd était la pure vérité. Elle me lut, samedi dernier que je soupai avec elle chez sa bonne amie Mme Dupin, un petit ouvrage de sa façon en forme de lettre, qui est une apologie de la vieillesse, par où elle prouvait qu'on pouvait être amoureux de quelqu'un de cent ans ; cela me dégoûta si fort, que je fus sur le point de chercher à lui démontrer qu'on ne pouvait pas l'être de quelqu'un de quarante. Ce bel ouvrage m'était adressé ; je la pressais de me le donner, mais elle fit semblant de le jeter au feu, et moi de croire qu'il était brûlé ; cela vous épargnera l'ennui de le lire, car je comptais bien vous l'envoyer.

La Reine depuis cinq ou six jours va toujours de mieux en mieux ; mais toujours du pus, toujours de la fièvre, et tout est perdu, comme je vous l'ai déjà mandé, s'il survient un frisson. Les enfants se portent bien ; c'était une indigestion d'une poularde farcie qu'on lui avait laissé manger. Mme la Dauphine [9] n'est pas bien, elle fut saignée samedi au soir pour une grosse fièvre et un crachement de sang. Le crachement a cessé, mais son état est fort inquiétant.

Tout Montmorency revient demain après souper. Je sais que cela ne me fait nul plaisir ; je vous dirai dans quelques jours si cela ne me fera nulle peine.

Adieu, mon cher tuteur, je ne m'en tiens pas à ce nom-là, ce n'est qu'en attendant qu'il me vient un autre.

être l'auteur. Vous avez même osé transcrire sa signature, comme si vous l'aviez vue écrite de sa main. Je vous apprends, Monsieur, que cette lettre a été fabriquée à Paris et, ce qui navre et déchire mon cœur, que l'imposteur a des complices en Angleterre. Vous devez au Roi de Prusse, à la vérité et à moi, d'imprimer la lettre que je vous écris, et que je signe, en réparation d'une faute que vous vous reprocheriez sans doute, si vous saviez de quelles noirceurs vous vous rendez l'instrument. Je vous fais, Monsieur, mes sincères salutations.

Signé, J.-J. Rousseau.

(Voyez la *Correspondance Littéraire* de Grimm, tome v, pp. 66–8).

[9] Marie-Josèphe de Saxe, veuve du Dauphin Louis (1729-65), fils de Louis XV. Elle mourut en 1767. Outre trois enfants morts jeunes, elle eut trois fils, Louis XVI, Louis XVIII, et Charles X, et deux filles, Clotilde, Reine de Sardaigne, et Madame Elisabeth.

J'aime assez à être votre chère petite.[10]

Donnez-moi quelques instructions sur les jours qu'il faut mettre mes lettres à la poste.

LETTRE 4

Ce mercredi 23 avril 1766, à 9 heures du matin.

Je n'attendrai point que j'aie reçu une lettre de Londres pour vous écrire ; nous sommes convenus que j'en passerais[1] mon envie aussitôt qu'elle me prendrait. Il faut que je vous dise que j'ai bien du regret que votre jolie lettre[2] à Jean-Jacques soit en pure perte, cependant c'est le parti le plus sage ; mais voici ce que j'imagine, c'est de la montrer à ma grand'maman[3] et de lui en donner une copie en lui en demandant le plus grand secret et en lui donnant seulement la permission de la faire voir à son mari[4] si elle juge que cela lui fera plaisir, et qu'il n'en parlera point. Cela vous rendra agréables à l'un et à l'autre, et je suis très-certaine que la grand'maman ne la communiquera pas, même à son mari, si après mes représentations et les réflexions que je lui ferai faire elle juge qu'il y ait le moindre inconvénient pour vous et pour moi. Elle passa hier chez moi et ne me trouva pas ; je viens de lui écrire et je lui mande qu'en partant vous m'aviez chargé du soin de lui faire votre cour, que j'emplirais quatre pages de tout ce que vous pensez et de tout ce que vous sentez pour elle, qu'il n'y a qu'à elle que je puisse avoir l'obligation de votre retour, qu'elle seule peut vous attirer ici. N'allez pas me gronder, c'est la première fois que je parle de vous, et excepté à ma grand'maman je n'en parlerai à personne,

[10] Terme d'affection quelquefois employé par Walpole quand il s'adresse à Mme du Deffand.

LETTRE 4.—Inédite.

[1] C'est la leçon du manuscrit.

[2] Une seconde lettre, que M. Walpole supprimait. (W.) (Voyez la note 7 de la lettre précédente.)

[3] La Duchesse de Choiseul. (W.)—" Madame du Deffand avait eu une grand'mère, qui avait épousé en secondes noces un Duc de Choiseul : elle avait donc eu une Duchesse de Choiseul pour *grand'maman*. Née trente ou quarante ans avant la nouvelle Duchesse de Choiseul, elle s'amuse à intervertir les rôles et les âges, à la confondre avec son homonyme, et à dire au Duc et à la Duchesse *grand-papa* et *grand'maman*, de même qu'eux, en parlant d'elle, la traitent de *petite-fille*." (Sainte-Beuve, *Causeries*, tome xiv, pp. 222–23.)

[4] Étienne-François, Duc de Choiseul (1719–85), à cette époque premier ministre du Roi de France, auteur du "Pacte de Famille" conclu en 1761 entre les branches régnantes de la Maison de Bourbon. Choiseul dut son élévation à la faveur de Mme de Pompadour, maîtresse de Louis XV, et sa chute à son attitude méprisante vis-à-vis de Mme du Barry, instrument de la cabale qui détermina sa disgrâce et son exil en 1770.

et en vérité je n'y aurai pas de mérite, car il n'y a personne qui en soit digne.

Depuis votre départ, les soirées que je passe chez le Président [5] sont exécrables ; la nièce Jonzac tient la cour de Charlemagne ; l'autre nièce [6] celle du Roi Guillemot : c'est la plus grande dignité à droite, la plus grande trivialité à gauche, et le plus grand ennui au centre, je vous le jure ! Quelle différence pour moi de ne vous plus avoir ici ! Cependant, c'est vous qui me soutenez ; quand on aime et qu'on est aimé on est au dessus de tout.

De tous les habitants de Montmorency je n'ai encore vu que Pont-de-Veyle [7] ; il m'a assuré que j'étais parfaitement bien avec la Maréchale,[8] et que la petite Comtesse [9] avait daigné parler de moi. Ses soupers des mercredis et jeudis recommencent, elle

[5] Hénault. (W.)

[6] Mme d'Aubeterre. (W.) — Marie-Françoise Bouchard d'Esparbez de Lussan d'Aubeterre, fille du Comte de Jonzac par Marie-Françoise, sœur du Président Hénault, et femme du Vicomte d'Aubeterre, sa cousine.

[7] Antoine de Ferriol, Comte de Pont-de-Veyle (1697–1774), frère aîné du Comte d'Argental, le confident intime et le dépositaire des écrits de Voltaire. Pont-de-Veyle était un des plus vieux amis de Mme du Deffand. Les romans mentionnés par Walpole dans l'extrait suivant d'une lettre à Gray, datée de Paris, du 25 janvier 1766, furent composés en collaboration avec Mme de Tencin, tante de Pont-de-Veyle :—

" Mme du Deffand a un vieil ami dont je dois faire mention : c'est M. de Pont-de-Veyle, auteur du *Fat Puni* et du *Complaisant*, ainsi que des jolis contes du *Comte de Comminges*, du *Siège de Calais* et des *Malheurs de l'Amour*. Ne vous imaginez cependant pas que ce soit un vieillard fort aimable : il peut l'être, mais il l'est rarement. Il possède un autre talent fort différent et fort amusant, l'art de parodier. Il est unique en ce genre ; il compose des contes sur les airs de longues danses ; il a entre autres adapté le *Daphnis et Chloé* du Régent à l'un de ces airs, et l'a rendu dix foix plus indécent ; mais il est si vieux, et le chante si bien, qu'on lui permet de le faire entendre dans toutes sortes de compagnies. C'est dans les *Caractères de la Danse* surtout, auxquels il a adapté des paroles qui expriment toutes les nuances de l'amour, qu'il a réussi le mieux. Mais il n'a pas le moindre talent d'animer la conversation : il ne parle que rarement, si ce n'est sur des objets sérieux, et même peu encore. Il est bizarre, morose, et plein d'admiration pour son propre pays, comme le seul où l'on puisse juger de son mérite. Son air et son regard sont froids et repoussants ; mais lorsqu'on le prie de chanter ou qu'on loue ses ouvrages, ses yeux brillent aussitôt et ses traits s'épanouissent. En un mot, vous le verrez bien exactement représenté, en jetant les yeux sur le poète extasié de son propre mérite, dans la seconde planche de la *Vie du Libertin* de Hogarth, auquel il ressemble si parfaitement par ses traits et par sa perruque même, que vous ne pourriez manquer de le reconnaître sur-le-champ, si vous veniez dans ce pays ; car il n'ira certainement pas dans celui où vous êtes." (*Lettres*, tome vi, pp. 405–6.)

[8] La Maréchale de Luxembourg, Madeleine-Angélique de Neufville, fille cadette du Duc de Villeroy. Elle avait épousé en premières noces (en 1721) Joseph-Marie, Duc de Boufflers (mort au siège de Gènes en 1747) ; elle fut ensuite mariée (en 1750) à Charles-Frédéric-François, Duc de Luxembourg (mort en 1764). Voici le portrait que fait Walpole de Mme de Luxembourg dans sa lettre à Gray du 25 janvier 1766 :— " Elle a été fort jolie, fort adonnée au plaisir et fort malicieuse. Sa beauté est passée, elle n'a plus d'amants, et craint l'approche du diable. Cette situation a adouci son caractère, et l'a rendu plus agréable ; car elle a de l'esprit et de bonnes manières. Mais en voyant son agitation continuelle et les inquiétudes qu'elle ne saurait cacher, on serait tenté de croire qu'elle a signé un pacte avec l'esprit malin, et qu'elle s'attend à devoir le remplir dans une huitaine de jours." (*Lettres*, tome vi, pp. 408–9).

[9] De Boufflers. (W.)

désire que j'y vienne les jeudis ; il s'établit des soupers pour les vendredis alternativement chez le Président et chez moi ; ce sera la compagnie la plus merveilleuse, gare que ce ne soit la plus ennuyeuse.

J'ai un beau projet dans la tête. Nous allons avoir un bel appartement vacant à Saint-Joseph : je veux le faire louer à l'Evêque de Tréguier, et dans ses temps de résidence en disposer à ma fantaisie ;—devinez quel usage je prétends en faire ; cette idée n'est nullement absurde, et il dépendra de vous qu'elle ne soit pas chimérique. J'ai une grande impatience d'avoir des nouvelles de votre arrivée ; je suis inquiète du passage ; je donnerais les deux lettres que j'ai reçues pour celle que j'attends. Je compte que vous n'oublierez aucune circonstance de tout ce que vous verrez, direz, et ferez ; faites en sorte que je puisse être toujours avec vous, et que je puisse vous suivre chez Milady Hervey,[10] chez M. Conway, que je vous vois baiser les quatre pattes de vos souverains,[11] mais surtout que je sois en tiers entre vous et mon petit Craufurd. A propos, il est bien soigneux pour les commissions qu'on lui donne : il a remis ma lettre à M. Taaffe[12] le 15 ou le 16 de ce mois, mais j'ai vu avec plaisir que les lettres de Londres ici pouvaient n'être que quatre jours en chemin. J'ai reçu hier 22 une lettre de M. Taaffe datée du 18 ; cela m'assure que j'en aurai de vous samedi prochain.

Je compte aller voir aujourd'hui Milady George [13] ; j'ai prié M. Schuwalof de m'y mener.

Nous avons ici votre Prince Héréditaire [14] ; il arriva dimanche. Il soupa en très-petite compagnie chez Mme de Neukerke ; le

[10] Mary, fille du Général de Brigade Lepell, veuve de John Lord Hervey (auteur des célèbres *Mémoires*). Lady Hervey était maintenant une femme d'un certain âge, mais en dépit de la différence des années, elle était amie et correspondante d'Horace Walpole. Elle avait été d'une remarquable beauté et se distinguait par son esprit et ses manières exquises. Lady Hervey était vivement attachée à la France et à tout ce qui était français. Elle avait habité quelque temps Paris et entretenait une correspondance avec la Duchesse douairière d'Aiguillon. Elle mourut en 1768.

[11] Les chiens et les chats. (W.)

[12] Theobald Taaffe, Irlandais. Il était un joueur notoire et sans scrupules. Horace Walpole, dans une lettre à Mann du 22 novembre 1751 (*Lettres*, tome iii, pp. 76–7), raconte l'emprisonnement de Taaffe et d'Edward Wortley Montagu à Paris, à la suite de compromettantes affaires de jeu. Pendant le séjour que fit en Angleterre Mme de Mirepoix, Taaffe tint dans sa maison la banque d'un jeu de pharaon.

[13] Lennox. (W.).—Née Kerr ; elle était femme de George Henry Lennox, frère du Duc de Richmond, dont il est si souvent question dans les lettres de Mme du Deffand à Walpole.

[14] De Brunswic. (W.).—En dépeignant le Prince sous le nom de "votre" Prince Héréditaire, Mme du Deffand pense au mariage contracté par lui avec une Princesse anglaise, Augusta, Princesse Royale, sœur de George III. Le Prince, qui s'était brillamment distingué à la tête des armées alliées au cours de la Guerre de Sept Ans, mourut en 1806 des blessures reçues à la bataille d'Auerstadt.

lendemain lundi chez M. de Soubise,[15] où était Mme de Mirepoix, qui perdit soixante louis. Je fus chez cette Maréchale hier au sortir de chez le Président, elle m'avait priée à souper, elle était tête à tête avec le Chevalier de Boufflers [16] ; il était assez raisonnable. Il a réellement beaucoup d'esprit, mais ses succès, qui ne sont pas toujours mérités, nuiront à ses progrès : il pourra bien n'acquérir aucune connaissance, aucun discernement, aucun goût, et en vieillissant être fort peu de chose.

Pour moi, je suis fort ennuyeuse, convenez-en ; adieu, je vous quitte, mais ce ne sera pas sans retour.

Je ne montrerai votre lettre de Jean-Jacques à la grand'maman qu'après avoir reçu votre permission.

À 2 heures après midi.

Vous allez être furieux contre moi, et vous écrier " Ma chère petite est incorrigible, la voilà qui est retombée dans ses mêmes fautes ; elle a écrit à sa grand'maman toutes sortes d'impertinences "—et vous serez autorisé à le croire par sa réponse que je vous envoie ! Eh bien ! vous aurez tort ; je n'ai dit que le pur nécessaire—mais sauf votre respect, ne feriez-vous pas bien de répondre par un joli petit billet aux douceurs qu'on me charge de vous dire ?

Jeudi 24, en réponse à la lettre de Boulogne et de Calais.

Quand vous me disiez qu'il ne fallait point aimer, j'étais en colère, j'étais inquiète, je voulais vous faire changer de façon de penser ; depuis que vous me tenez un autre langage je suis tantôt contente, et tantôt dans la crainte. Votre dernière lettre m'alarme ; vous me préparez à des lacunes dans notre correspondance ; je vous vois environné de toutes sortes de distractions ; vous ne me donnerez plus de leçons, vous me perdrez de

[15] Le Prince de Soubise avait jadis été l'adversaire du Prince Héréditaire, qui l'avait battu à la bataille de Wilhelmstadt en 1752.

[16] Stanislas de Boufflers (1737–1815), depuis Marquis de Boufflers-Remiencourt, connu sous le nom de Chevalier de Boufflers. Il était Chevalier de l'Ordre de Malte, Gouverneur au Sénégal (1785), membre de l'Académie française (1788), et député aux États Généraux (1789). Il émigra en Prusse en 1792, et rentra en France en 1800. Boufflers n'apparaît dans les lettres de Mme du Deffand que comme un spirituel faiseur de vers de société ; toutefois il avait des dons d'autre sorte. Le Prince de Ligne écrivait de lui :—" M. de B . . . a été successivement abbé, militaire, administrateur, député, philosophe, et de tous ces états il ne s'est trouvé déplacé que dans le premier. . . . On voudrait pouvoir ramasser toutes les idées qu'il a perdues sur les grand chemins, avec son temps et son argent. . . . Une sagacité sans bornes, une profonde finesse, une légèreté qui n'est jamais frivole, le talent d'aiguiser les idées par le contraste des mots, voilà les qualités distinctives de son esprit, à qui rien n'est étranger." (*Œuvres*, 1860, tome iii, pp. 301–2.)

vue ; j'ai dû m'y attendre, et je ne m'y trouve point préparée. À quoi servent donc les réflexions et l'expérience ? A rien, rien du tout, Monsieur ; il n'y a que ceux qui sont nés sans sentiment à qui elles soient propres. Me voilà retombée dans mon état ordinaire ; vous m'en avez retirée pour un moment, mais comment ai-je pu me flatter d'avoir inspiré un attachement qui résisterait à l'absence ? Qu'est-ce que je puis espérer de cette reconnaissance que vous prétendez me devoir ? A-t-elle quelque fondement, et ne voyez-vous pas que c'était mon plaisir que je cherchais dans tout ce que j'ai pensé et fait pour vous ? Oh ! non, il ne faut pas se faire d'illusion ; je puis, sans me flatter, prétendre à obtenir d'un homme tel que vous quelque préférence sur des gens aussi ridicules, aussi sots, et aussi impertinents que ceux qui vous ont passé ici en revue : mais en doit-il résulter que vous deviez m'aimer ? Non ; la bonté de votre cœur peut vous engager à me plaindre—mais voilà tout ; cela n'est pas suffisant pour mon bonheur, mais j'aurais tort si je ne convenais pas que c'est une diversion à mes peines. Quand, par exemple, je passe les soirées entre la cour de Charlemagne et celle du Roi Guillemot, je me recueille en moi-même et je me dis, " Tandis que je suis ici un objet de dédain ou d'envie, il y a un homme dans l'univers qui ne pense pas de même pour moi : il connaît tous mes défauts, mais ils ne lui déplaisent pas ; je pourrai le revoir, et il n'est peut-être pas impossible que je ne retrouve en lui l'amitié et l'indulgence qu'il m'a marquées ; c'est peut-être même mes défauts qui ont produit sa bienveillance ; ils lui ont fait connaître quel était son ascendant ; les petits progrès journaliers de ses leçons ont flatté son amour-propre—de plus, on est sensible a être aimé, ne fut-ce que de la Tulipe." [17]

Voilà mes pensées, mais ce sont mes pensées agréables ; je vous supprimerai celles qui sont tristes, elles ne serviraient qu'à hâter le malheur que je crains ; je finis donc cet article, traitez-le de roman si vous l'osez.

Je vous envoie l'original de la lettre de Mme de Choiseul ; je n'en ai gardé que la copie. Vous pouvez montrer cette lettre si vous en avez envie à qui vous jugerez à propos ; on verra le cas que Mme de Choiseul fait de votre nation et de vous en particulier ; et vous, Monsieur, convenez, je vous prie, que me voilà bien autorisée dans ma façon de penser. Je travaille toujours (et je le sais bien) à me donner des rivales, et j'ai d'autant plus

[17] Chien de Mme du Deffand. (W.)

de tort que je suis fort susceptible de jalousie—mais quand on n'a pas par soi-même d'attraits assez puissants pour attirer ce qu'on aime, on se sert de tous les moyens qu'on trouve, sans être arrêté par les inconvénients qui en peuvent être la suite. Encore du roman ; il vous était réservé de produire en moi ce nouveau genre.

Je serai, dites-vous, trois ou quatre ordinaires sans recevoir de vos lettres : je ne sais d'où vient, mais je ne saurais le croire ; cependant je me rappelle que je vous ai vu souvent la tête bien troublée, et qu'alors vous ne saviez plus ce qu'il y avait dedans. Dans ces moments de trouble je me trouverai perdue comme une aiguille dans une botte de foin : la comparaison n'est pas noble, mais je ne me pique pas d'avoir le bon ton ; je laisse cet avantage aux divinités ; celle du Temple [18] a reçu une lettre de son saltimbanque [19] ; il est établi dans un magnifique château [20] proche de Londres : il appartient à un milord dont on n'a pu me dire le nom. Son protecteur,[21] son guide, doit revenir, dit-on, à la fin du mois prochain ; il sera installé de nouveau dans la dignité de grand-prêtre ou de Suisse de sa charmante déesse. Je vais prier cette déesse à souper chez moi pour vendredi 2 de mai ; la Maréchale de Luxembourg l'a décidé ainsi. Si la grand'maman y vient et son époux, ils ne seront pas fort aises de la trouver, mais je vous ai consulté, et il me semble que vous m'avez dit

[18] Mme de Boufflers. (W.)—La Marquise de Boufflers, née Saujeon, était l'amie intime du Prince de Conti, et cherchait à s'en faire épouser. Comme ce Prince était Grand Prieur de l'Ordre de Malte en France, et qu'il habitait le *Temple*, Mme de Boufflers fut appelée par Mme du Deffand l'*idole du Temple ;* et c'est sous le nom d'*idole* qu'elle la désigne toujours dans sa correspondance. Walpole parle de Mme de Boufflers de la manière suivante dans une lettre écrite de Paris à Gray le 25 janvier 1766 :—"Mme de Boufflers, qui a été en Angleterre,* est une savante, maîtresse du Prince de Conti, dont elle désire beaucoup de devenir la femme. Elle est un composé de deux femmes ; celle d'en haut et celle d'en bas. Il est inutile de vous dire que celle d'en bas est galante et forme encore des prétentions. Celle d'en haut est également fort sensible, et possède une éloquence mesurée, qui est juste et qui plaît ; mais tout est gâté par une prétention continuelle d'obtenir des louanges. On dirait qu'elle est toujours posée pour faire tirer son portrait par son biographe." (*Lettres*, tome vi, p. 407.)

[19] Rousseau. (W.).

[20] Mme du Deffand se trompe ici. Le "magnifique château etait un simple logement dans la maison d'un jardinier à Fulham, et loué par Hume pour son ami Rousseau, qui avait fait avec lui le voyage d'Angleterre. De Fulham Rousseau se rendit à Wootton dans le Derbyshire, où il prit quartier dans une maison appartenant à un M. Davenport. C'est également Hume qui lui avait trouvé cette résidence.

[21] M. David Hume. (W.).

---

* Mme de Boufflers vint en Angleterre en 1783. Entre autres choses intéressantes, elle visita Strawberry-Hill, qu'elle déclara "peu digne de la solidité anglaise." Le récit que fait Beauclerk de sa visite au Dr Johnson est familier à tous les lecteurs de la *Vie de Johnson* par Boswell (voyez année 1775). Elle vint en Angleterre une seconde fois au commencement de la Révolution en 1789, accompagnée de sa belle-fille, la Comtesse Amélie de Boufflers.

qu'ayant été priée chez elle tout le carême, je ne pouvais pas me dispenser de la prier à mon tour. Vous me direz si je vous ai bien entendu.

Il me faut des nouvelles de M. Conway, de M. Pitt,[22] enfin de tout ce qui vous intéresse ; je vous en manderais d'Espagne [23] si j'en savais, mais je n'en entends pas dire un mot. On ne parle ici que du Prince Héréditaire ; tout le monde le verra, et on est passionné du désir de le voir—c'est un ennui qu'il faudra souffrir pendant deux mois, terme de son séjour ici.

Vous dites que vous chargerez Wiart de vous chercher un appartement. Je crois qu'actuellement c'est votre intention, car j'ai foi en vous, et cette foi n'est pas faite pour transporter les montagnes, mais devrait bien pouvoir vous transporter ici ; enfin nous verrons ce qui en sera.

J'ai l'esprit bien troublé, et je ne serai tranquille que lorsque j'aurai reçu une lettre de Londres ; ce passage dans l'instant où le vent avait de l'humeur me déplaît infiniment ; s'il vous était arrivé quelque accident, si j'allais apprendre que vous êtes malade, s'il se passe quelque poste sans que j'aie de vos nouvelles —je ne saurais résister à tout cela.

Excepté le dimanche, je ne sais quel autre jour part notre poste : je n'ose le demander à personne. Je voulais aller chez Milady George, je ne puis me résoudre à y aller seule. M. Schuwalof m'avait promis de me venir prendre hier pour m'y mener : il l'a oublié. Enfin, je suis dans toutes les ténèbres où l'on peut être, mais je regrette bien plus le flambeau qui éclairait mon esprit que ceux qui éclairaient ma tête.

Adieu, mon cher tuteur ; ne m'appellez pas " Madame," cela m'est insupportable.

Je ne sais pas si cette lettre, ou plutôt ce volume, est finie ; je ne la fermerai que samedi pour la faire partir dimanche.

Je ne vous dis rien de M. Craufurd ; je vous donne mes pleins pouvoirs.

Je croyais avoir fini, mais il faut que je vous dise que je fus

[22] William Pitt (1708–78), créé Comte de Chatham au mois d'août de cette année. Pitt n'était pas alors en charge, ayant refusé au commencement de l'année d'entrer dans le ministère Rockingham. Déjà il souffrait des atteintes mystérieuses de mal physique et mental qui le tint écarté des affaires jusqu'en 1768.

[23] Mme du Deffand fait allusion aux émeutes qui s'étaient récemment produites à Madrid. Elles avaient eu pour causes la haine inspirée par le ministre Squillaci, l'augmentation des droits sur les denrées alimentaires (comme le blé, l'huile, et le sel), et le mécontentement produit par les édits réprimant le port de longs manteaux et de chapeaux rabattus.

voir hier la Maréchale de Luxembourg. J'y fus avec mon ami Le Monnier, il lui trouva quatre-vingts ans ; elle était triste et languissante, elle me fit des reproches fort doux de ne l'avoir point été voir, et elle me demanda si vous étiez parti d'un ton fort pathétique, et qui aurait fait entendre à Marivaux, *Je vous plains, je partage votre chagrin.*

Ce samedi 26, à midi.

Je me sens d'une tristesse profonde ; si je ne reçois pas de lettre tantôt, qu'on ne les rende que demain, ou que vous ne m'ayez pas écrit, gare le retour des vapeurs. Ma journée d'hier fut épouvantable ; tout m'y déplut. Je fus rendre visite à Milady George, qui depuis votre départ avait passé deux fois chez moi. Je voulais m'assurer des procédés de la poste, et de la prier de me faire avertir quand il partirait des courriers. Je la trouvai tête-à-tête avec Mme de Caraman, j'en fus ravie ; cette Caraman a quelque chose d'aisé et de naturel—cependant je crois qu'elle pourrait bien ne rien valoir ; il me sembla qu'elle se moquait un peu de moi aux questions que je fis à la Milady, et à la proposition que je lui fis de venir souper chez moi de dimanche en quinze ; dimanche prochain je n'aurais eu personne de sa connaissance, celui d'après j'irai à Versailles, et le dimanche d'ensuite qui sera le 11 de mai j'aurai Mme de la Vallière[24] que la Milady connaît, et cette Caraman. Je sortis avec elle et nous fûmes ensemble chez Mme de la Vallière. Je ne puis trop vous rendre ce qu'elle me dit, mais il me sembla qu'elle ne s'éloignait pas de trouver du ridicule au souper que j'avais proposé. Vous auriez le temps d'écrire à la Milady que je vous ai mandé que je lui avais rendu visite, que je l'avais priée à souper, mais qu'il y a une commodité dans ce pays-ci, c'est qu'on peut aisément sous le plus petit prétexte se dégager des engagements qu'on a pris, et que vous lui conseillez si cela la gêne et l'embarrasse, de ne s'en pas contraindre, et de s'envoyer excuser. Pendant le chemin je parlai à Mme de Caraman de Mme de Bussy,[25] du repatriage de son ménage, je demandai si elle avait permission de voir Mme de Boufflers ; elle me dit qu'oui,

[24] Anne-Julie-Françoise de Crussol, fille du Duc d'Uzès ; elle avait épousé en 1732 Louis-César de la Baume-le-Blanc, Duc de Vaujours, puis Duc de la Vallière. La Duchesse avait été une des plus belles femmes de France, et a conservé sa beauté dans un âge fort avancé. Elle mourut en 1793.

[25] Née de Messey. Elle avait épousé en 1765 le Marquis de Bussy-Castelnau (1718–85), qui avait servi avec la plus grande distinction dans l'Inde, où de 1751 à 1758 il commanda en chef les troupes françaises du Decan.

et commença un éloge de cette divinité qui dura depuis l'Hôtel de Brancas jusqu'au Carrousel : cela me déplut et me donna de l'humeur. J'oubliais de vous dire que la Milady me demanda se j'avais eu de vos nouvelles ; je répondis très-naturellement que cela ne se pouvait pas, que vous ne deviez être arrivé à Londres que le dimanche, et qu'ainsi je ne pouvais en avoir avant samedi. Elle me dit que vous ne pouviez y être arrivé que le lundi, qu'elle avait reçu une lettre de vous datée du dimanche, que vous ne faisiez que d'arriver à Calais, et que vous ne deviez vous embarquer que le soir. J'eus l'air d'apprendre toutes ces circonstances, et de n'y prendre pas plus d'intérêt que Mme de Caraman.

Au sortir de chez Mme de la Vallière je fus chez le Président attendre toute la belle compagnie. Les premiers qui arrivèrent furent la Comtesse de Broglio [26] et l'Abbé son beau-frère, lequel d'un ton fort sot et goguenard me demanda si vous viendriez ? Je lui dis que je ne le croyais pas. " Eh ! pourquoi donc ? " dit-il.—" Parce qu'il est à Londres."—" Ah ! mon Dieu ! je prends part à votre douleur."—" Vous êtes bien bon, Monseigneur."—" Et M. Craufurd, le reverrez-vous ? "—" Je n'en sais rien."—" Et pourquoi," dit la Comtesse, " ne reviendrait-il pas ? "—" Je n'en sais rien, Madame,"—et je tourne le dos et je parle à d'autres. Les Maréchales arrivèrent, et le reste de la compagnie ; on arrangea les jeux. La Maréchale de Luxembourg fut mille fois plus mauvaise joueuse qu'à son ordinaire. La Maréchale de Mirepoix et elle dans ce moment-ci se détestent ; c'est une société infernale. Le Président par-dessus tout a pour moi la plus parfaite indifférence, il ne m'est pas même attaché par habitude ; loin de me savoir gré des soins que je lui rends, je sens qu'il croit remplir un devoir en me laissant la maîtresse de venir chez lui quand il me plaît—enfin, que vous dirai-je ? je regorge de dégoût et d'ennui. Je ramenai la Maréchale de Mirepoix chez elle ; j'y descendis, je causai une heure avec elle ; je n'en fus pas mécontente. Elle hait la petite Idole,[27] elle hait la Maréchale de Luxembourg : enfin, sa haine pour tous les gens qui me déplaisent me fit lui pardonner l'indifférence et peut-être la haine qu'elle a pour moi. Convenez que voilà une jolie société, un charmant commerce—mais la prudence que je crois observer à l'excès me mettra au-dessus de tout.

Mes projets sur M. de Tréguier sont à vau l'eau ; l'apparte-

[26] Née de Montmorency. [27] Mme de Boufflers. (W.).

ment que je prétendais lui faire avoir est loué à Mme de la Galissonnière.

Je vis avant-hier Mme d'Aiguillon, qui est partie hier pour tout l'été, mais elle reviendra presque tous les samedis à Paris, soupera chez moi les dimanches. Elle m'a fort invitée d'aller souvent à Rueil. Il y a fort longtemps que je n'ai vu Mme de Forcalquier ; je la verrai aujourd'hui ou demain au plus tard.

Je soupe ce soir chez les Montigny.[28] Que vous dirai-je de plus sur ce qui me regarde ? Rien, si ce n'est que je m'ennuie à la mort, et que si vous changez pour moi, il ne me reste qu'à me pendre.

Je vous envoie une rélation de ce qui s'est passé à Saragosse [29] ; vous en êtes peut-être mieux instruit que nous ne le sommes ici. Adieu jusqu'après l'arrivée de votre lettre. J'augmenterai ce volume de la réponse que j'y ferai.

Ce dimanche 27, à midi.

Point de lettres hier ; j'envoyai à l'Hôtel de Brancas, on n'en avait point reçu. Si je n'en ai point aujourd'hui je serai bien mal à mon aise ; votre passage, votre arrivée, votre santé, voilà ce qui m'occupe et m'inquiète : le roman vient bien loin après. J'ai eu des vapeurs hier presque aussi noires que celles qui me firent aller en province il y a quatorze ans.[30] A tout moment mes yeux se remplissent de larmes, tout ce qui m'environne me paraît ennemi. Mais cet état n'est pas accompagné d'insomnie ; j'ai bien dormi cette nuit ; ce serait un soulagement si je ne faisais pas des rêves affreux. Je ne sais si je vous ai avoué ma faiblesse : ils me font impression ; je ne vous ai jamais conté l'histoire qui en est la cause. Enfin, j'ai fait de vilains rêves cette nuit ; vous y étiez pour quelque chose, et il me semble que cela m'annonce de grands malheurs. Vous vous moquerez de moi et c'est ce que je désire.

Je me rappelle tout ce que vous m'avez dit, et toute l'horreur que vous marquez avoir pour l'amitié ; je meurs de peur que

[28] M. et Mme Trudaine de Montigny. M. Trudaine de Montigny (1733-77), et son père M. de Trudaine (1703–69), appartenaient à une famille qui pendant trois générations avait fait preuve de grand mérites au service de l'Etat. Tous deux furent intendants des finances et directeurs des ponts et chaussées, ainsi que membres de l'Académie des Sciences.

[29] Voyez l'*Appendice I.*

[30] Mme du Deffand quitta Paris en 1751 avec l'idée de soulager l'abattement qu'avait produit sur elle la perte graduelle de la vue. Elle rendit visite à son frère, M. de Vichy, et au Cardinal Tencin à Lyon. En 1753 elle revint à Paris, et l'année suivante devint complètement aveugle.

vous n'eussiez raison. Je ne sais plus où j'en suis, je ne me trouve point assez vieille ; je voudrais avoir cent ans—ou ce qui serait encore mieux, je voudrais être morte. Mon souper de ce soir me déplait horriblement. Je resterai seule avec Mme de Forcalquier ; je n'aurai rien à lui dire, à moins que je n'aie reçu une lettre ostensible. Je la vis hier, elle me trouva si triste, si accablée, qu'elle me crut bien malade. Enfin si elle ainsi que bien d'autres m'ont souvent ennuyée, je le leur rendrai bien à l'avenir. Le Président me rendit une visite hier ; il fut deux heures chez moi ; je ne puis vous dire l'effet qu'il me fit. J'abuserais de votre patience de vous dire toutes mes pensées ; il y a de la folie, de l'indiscrétion, et du manque de considération d'écrire une lettre qui serait un volume, cependant je ne fermera celle-ci qu'à cinq heures ; je n'y ajouterai rien si je n'ai point de vos nouvelles.

Ce dimanche, à 3 heures.

Le facteur vient de passer, point de lettre, point de vos nouvelles ; je ne puis m'empêcher d'être inquiète et de craindre qu'il ne vous soit arrivé quelque accident. Comment ne m'auriez-vous pas écrit *J'arrive, je me porte bien ?* Cela aurait suffi, et m'aurait garantie de tous chagrins et de toutes inquiétudes. Je ne vous en dirai pas d'avantage ; je vais fermer ma lettre, et je me propose de ne vous plus écrire que quand j'aurai reçu de vos nouvelles.

LETTRE 5

Ce mercredi [30 avril 1766], à 5 heures du matin.

Me voilà retombée dans mes insomnies, et c'est pour ne me pas pendre que je me laisse aller à vous écrire. J'étais résolue à attendre de vos nouvelles. Mais que faire en un gîte à moins que l'on n'y songe ? [1] Je songe donc : à qui songé-je ? Hélas ! hélas ! à vous, qui ne songez guère à moi. Voilà deux postes depuis que vous êtes à Londres qui ne m'apportent rien. N'allez pas croire que c'est encore du roman [et] d'en être fâché ; je ne le suis que parce que je suis inquiète. J'ai vu La Jeunesse.[2] S'il ne s'était séparé de vous qu'à Douvres (comme vous me

LETTRE 5.—Inédite. La première partie de cette lettre (jusqu'à l'astérisque *) est écrite de la main de Mme du Deffand elle-même. La date, et quelques retouches destinées à rendre l'écriture plus lisible, ont été ajoutées par une autre main.

[1] Voyez la fable de la Fontaine, *Le Lièvre et les Grenouilles* (ii, 14).

[2] Domestique français de M. Walpole. (W.)

l'aviez dit que cela serait) je saurais des nouvelles de votre passage. J'ai été cependant ravie de voir ce pauvre La Jeunesse. Mais . . . brisons là—gare le roman. Je n'attends plus de vos lettres. Vous ne lirez les miennes, j'en suis sûre, que quand vous serez à Strawberry-Hill. Vous leur sacrifierez quelquefois la grande patience,[3] et vous direz, " J'aime encore mieux celle que je quitte que celle que je prends," et vous aurez raison. J'ai vu ce soir la grand'maman. Ho ! je vous en demande pardon ; mais j'ai parlé de vous à bride abattue. J'aurais voulu que vous eussiez entendu tout ce qu'elle a dit de vous. Je lui *[4] ai fait l'aveu que je vous avais envoyé sa lettre ; malgré toute sa modestie, et comme vous dites, son humilité, j'ai vu qu'elle en était fort aise ; elle désire votre retour, elle n'a jamais vu personne qui eût tant de douceurs de grâce, de politesse, de gaîté, un meilleur ton que l'Horace de nos jours. L'Abbé Barthélemy [5] applaudit à tout ce qu'elle dit. On parla d'une nouvelle feuille de Fréron [6] où il s'agissait de vous et de Jean-Jacques ; on lut votre article, et je le demandai pour vous l'envoyer. La grand'-maman me dit que M. de Choiseul, après l'avoir lu, avait dit que ce n'était pas vous qui aviez écrit ce qui est à la suite de la lettre de Rousseau. Je dis tout bas à la grand'maman que M. de Choiseul avait bien raison, et que je pourrai bien dans quelque temps l'en convaincre parfaitement.

Je continuerai ma lettre cet après-dîner, je ne suis point en train d'écrire, et il faut que je dorme.

À 2 heures après midi, en réponse à votre lettre de Londres, No. 1er.

Non, vous n'aurez jamais de tort, j'en suis persuadée, et je fais serment que vous ne recevrez jamais de moi ni reproches ni plaintes.

[3] Jeu de cartes. (W.)

[4] L'écriture de Wiart commence à ce point.

[5] Jean-Jacques Barthélemy (1716–95), savant, antiquaire et littérateur. Il se fit d'abord connaître par divers travaux sur la numismatique, fut reçu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres (1747), et devint (1757) garde du cabinet des médailles. En 1788 il publia l'ouvrage qui a fait sa gloire, le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. L'année suivante, l'Académie française le reçut dans son sein (L.L.). L'Abbé avait, durant quelques années, fait partie de la maison du Duc et de la Duchesse de Choiseul. Son attachement pour eux (surtout pour la Duchesse) remontait au temps de leur ambassade à Rome, où il les accompagna sur l'invitation du Duc (alors Comte de Stainville). Lui-même à cette époque faisait en Italie un voyage d'études, étant chargé d'une mission officielle (1755–57), qui avait pour objet l'acquisition de médailles et d'antiquités pour la collection royale. Quand Choiseul fut disgracié et exilé en 1770, Barthélemy resta fidèle à ses amis, et paya son dévouement de la place de secrétaire auprès du regiment suisse du Duc.

[6] Élie-Catherine Fréron (1719–71), critique et journaliste. Dans son journal l'*Année littéraire* il fit une guerre acharnée à Voltaire, qui le lui rendit bien.

Je suis fâchée de toutes les perplexités[7] que vous éprouvez. Je hais votre M. Pitt, mais je suis contente de la considération[8] qu'on a pour vous. Je dirai sans fatuité que si l'on avait autant de discernement que moi, vous seriez le premier homme, non seulement de l'Angleterre, mais de l'univers ; ce n'est point flatterie, c'est que l'esprit, les talents, et l'extrême bonté ne se sont jamais trouvés réunis qu'en vous. Vous me ferez un plaisir extrême de ne me laisser rien ignorer de tout ce qui vous intéresse ; notre correspondance ne saurait être trop intime, et jamais, jamais vous n'avez eu ni ne pourrez avoir une amie plus tendre, plus constante et plus sincère que moi, mais à la vérité plus inutile ; il n'y a que votre amitié qui puisse me donner quelque valeur. Si je n'avais pas l'espérance de vous revoir, je ne sais pas ce que je deviendrais ; excepté Devreux et Wiart,[9] tout ce qui m'environne me paraît armé contre moi.

Je soupai hier à l'Hôtel de Luxembourg, et je pensais à l'ennui que vous auriez si vous étiez dans cette cohue. Il n'y a en vérité dans mon pays que la grand'maman, encore ne dois-je pas trop compter sur elle ; elle est bonne pour tout le monde, toutes les qualités qu'elle a sont des vertus ; il n'y a que pour son mari qu'elle a des sentiments. Ne manquez pas de lui écrire, elle en sera très-flattée. Elle n'aime point le Paysan[10] ; elle me demanda hier si je croyais qu'il serait autant à la mode à son retour qu'il l'avait été ? Je lui dis que non, et qu'on le laisserait bientôt là quand on connaîtrait qu'il ne donnait point la réputation d'esprit à ceux qui vivaient avec lui.

Je distribuerai tous vos compliments. Je fais une réflexion ; vous ne m'avez point dit tous les ridicules qu'on me donne—mais de quelle nature peuvent-ils être ? Le soin que vous prenez de me les éviter m'étonne. Comment n'a-t-on pas le droit à mon âge de laisser voir l'estime et l'amitié qu'on a pour quelqu'un ?

[7] La situation politique de l'Angleterre était dans un état de grande confusion. Walpole écrit :—"Le Duc de Grafton résolu à se démettre ; M. Conway gravement malade et dégoûté des fatigues de sa charge . . . la faction de Lord Bute ne fournissant aucun soutien, et la Cour décourageant tout homme d'entrer dans l'administration. Un plus grand embarras avait échu aux ministres ; M. Pitt était devenu impatient de gouverner . . . cependant si les ministres lui faisaient quelques avances directes il se dérobait avec entêtement et ne consentait à traiter qu'avec sa Majesté." (*Mémoires du Règne de George III.*, tome ii, pp. 223, 224.)

[8] Walpole de retour à Londres, le Duc de Richmond, secrétaire d'État, vint le voir pour le prier d'user de toute son influence sur Conway, afin de prévenir la démission de ce dernier.

[9] Femme et valet de chambre de Mme du Deffand. (W.)

[10] M. Hume. (W.)

Mais enfin il ne faut ne scandaliser personne, et surtout ne point exciter l'envie ni la jalousie.

Je me sens toute hébétée aujourd'hui, les embarras que vous avez dans la tête se communiquent à mon esprit, et comme je ne vois pas clairement sur quoi ils portent, cela fait un brouillard, un brouillamini qui m'offusquent.

Adieu, je vous demande pardon d'être si bête.

Voilà une adresse que Mme. de Jonzac vous envoie ; c'est pour une table à thé. Je vous ferai savoir à qui il faudra l'adresser quand elle sera faite.

La Reine va toujours de mieux en mieux, mais elle a toujours un peu de fièvre, et elle crache toujours un peu de pus.

Je ne me porte pas trop bien, et vous devez juger que je m'ennuie beaucoup.

Je ne vous écrirai plus de ma main parce que j'imagine que vous ne pouvez pas lire mon griffonnage. Mandez-moi combien il y a de Londres à votre campagne.[11] Je suis ravie de la bonne santé de M. Craufurd, quoiqu'elle ne m'annonce pas le plaisir de le revoir ; je veux croire qu'il m'honore de quelque estime, et que quand vous le rencontrerez, il m'honorera de quelque souvenir. Mandez-moi s'il doit faire un voyage en Écosse, et dans quel temps.

Est-ce que vous croyez que la divinité[12] trouverait bon qu'un de ses adorateurs[13] eût demandé de mes nouvelles ? Je ne m'en vanterai pas. Cette divinité doit souper chez moi vendredi avec les Maréchales, la petite Biron et la troupe facétieuse, Donnezan,[14] d'Albaret,[15] Chevalier de Boufflers, &c. Je doute que cela me divertisse beaucoup.

On commence à se calmer un peu sur le Prince Héréditaire ; on se moque de ceux qui sont empressés à lui donner des fêtes, et la belle Duchesse[16] est à la tête de ceux à qui on donne le plus de brocards.

[11] Strawberry-Hill, Twickenham, à neuf milles de Londres.

[12] Mme de Boufflers. (W.)

[13] Lord Holdernesse. (W.)—Robert Darcy, Comte de Holdernesse (1722–78), dernier du nom. Il avait été ministre à la Haye (1749–51), et secrétaire d'État dans les ministères Pelham et Pitt (1751–61). Il fut gouverneur du Prince de Galles (1771–76).

[14] Le Marquis de Donnezan, fils aîné du Marquis de Bonac. Excellent comédien amateur, il était membre de la troupe théâtrale privée du Duc d'Orléans.

[15] Le Comte d'Albaret était un faiseur de vers de société, et un comédien amateur de mérite. Collé, qui l'approchait souvent à ce dernier titre, remarque qu'il était "grand persifleur de son métier, à ce qu'il imagine."

[16] De la Vallière. (W.)

Mandez-moi comment vous avez trouvé votre château, et dites-moi avec cette vérité sur laquelle je compte, en qui j'ai foi, si je dois jamais vous revoir. Pourquoi ne feriez-vous pas comme M. Stanley ? [17] Il a une petite maison à Paris, et c'est votre La Jeunesse [18] qui en est le concierge, mais il prétend que cela ne l'empêchera pas de vous servir quand vous reviendrez ici.

Pourquoi a-t-on donné un emploi à Jean-Jacques ?[19] Combien vaut-il ? Quel est son protecteur ?

S'il arrive les changements, que vous prévoyez, quels seront les successeurs ? [20] Soyez bien sûr, qu'excepté Wiart, personne ne saura ce que vous m'écrivez.

Remarquez, je vous prie, que mes lettres seront cachetées avec l'empreinte de votre tasse.[21]

L'adorateur de la divinité c'est Milord Holdernesse ; vous ne l'auriez peut-être pas compris.

LETTRE 6

Paris, vendredi 2 mai 1766, à 9 heures du matin que je n'ai pas encore commencé à dormir.

Cette date vous dit l'état de ma santé ; je ne sais plus qu'y faire, car on ne peut être plus sobre.

Souvenez-vous que vous m'avez permis de vous écrire à propos de bottes, et dès que l'envie m'en prendrait. J'ai déjà distribué plusieurs de vos compliments ; à Mme d'Aiguillon, en lui donnant pour excuse de ce que vous ne lui avez pas écrit, vos devoirs, vos affaires, et de plus une migraine. Elle dit qu'il faut que vous n'écriviez point par le même ordinaire à toutes trois, qu'il suffit d'une lettre ou à moi, ou à elle, ou à Mme de Forcalquier, qu'elle nous servira à toutes. J'ai fort approuvé

[17] Hans Stanley, de Paultons, dans le Hampshire, politique, diplomate, et érudit (*c.* 1720–80). Il avait été chargé d'affaires d'Angleterre à Paris en 1761, et fut nommé ambassadeur extraordinaire à Saint-Pétersbourg en juillet 1766, mais il n'accepta pas cette nomination. Il se tua en se tranchant la gorge à Althorp en 1780.

[18] Laquais de louage. (W.).

[19] Rousseau était encore en Angleterre. Il n'occupait aucun emploi officiel, mais sur la demande de Hume, Conway (alors secrétaire d'État) lui avait procuré une pension secrète de cent livres par an.

[20] Walpole prévoyait que le ministère Rockingham était proche de sa fin, qui arriva en juillet.

[21] De porcelaine, que M. Walpole lui avait donnée. (W.).

LETTRE 6.—Inédite.

cette économie, et je lui ai promis de vous la conseiller ; jugez si je lui tiendrai parole. Mme de Forcalquier a reçu vos compliments avec une grande affection, et m'a bien recommandé de vous dire mille choses de sa part.

Le Président, après bien des *heins* et des répétitions qu'il a fallu lui faire, vous est bien obligé et il vous fait ses compliments. J'ai dit à Mme de Jonzac que j'avais été surprise de ne point trouver son nom à la tête de ceux à qui vous vouliez qu'on parlât de vous, qu'elle était placée toute la dernière, mais que vous disiez que c'était à dessein parce que vous vouliez qu'elle ne fût point confondue dans la foule ; j'ai vu son contentement, et que sa vanité en a été très-flattée. Pont-de-Veyle a été fort sensible ; vous lui plaisez beaucoup. Il désire de vous revoir, et je vous dirai dans quelque temps tout ce qu'il m'a dit à cette occasion. J'ai dit à Mme de Caraman que vous m'aviez chargé de beaucoup de choses pour elle et pour M. de Caraman. " Tout de bon ? " s'est-elle écriée.—" Rien n'est si vrai, Madame." —" Ah ! j'en suis bien flattée : quelqu'un d'aussi recherché, d'aussi fêté qu'il l'a été, se souvenir de moi ! J'en suis bien touchée et bien reconnaissante "—tout cela du meilleur ton. Je vous le prédis, mon cher tuteur, vous serez la coqueluche à votre retour ! Mais n'est-ce point une chimère que ce retour ? Je suis inquiète des réflexions que vous avez été faire à Strawberry-Hill, et de ce que vous aurez conclu de la comparaison de l'un et de l'autre monde ; vous me le direz avec votre vérité accoutumée. Mon Dieu ! qu'il est doux de n'entendre que la vérité, c'est un plaisir perdu pour moi tant que vous serez absent, il n'y a que Pont-de-Veyle qui ne l'estropie pas, mais nous ne traitons pas beaucoup de matières. Nous avons un peu parlé de la divinité ; elle ne se soucie plus guère des Anglais ; les Italiens vont avoir leur tour. En politique, en morale, en sentiments, en principes, c'est la Mlle du Plessis [1] de Mme de Sévigné, *elle est justement toute fausse.* Je tâcherai d'être de même ce soir avec elle ; je vous manderai demain matin comment ma soirée s'est passée. Je ne me trouve pas le style historique ; je sais bien pourquoi : c'est que tout ce que je vous raconte m'intéresse bien peu, et que je fais effort pour ne vous pas parler de ce qui m'intéresse beaucoup. Adieu, je vais tâcher de dormir.

[1] Tout lecteur des lettres de Mme de Sévigné se rappellera cet absurde personnage qui sert sans cesse de plastron à Mme de Sévigné et à Mme de Grignan.

Ce samedi, à 4 heures après midi.

J'ai attendu le passage du facteur, j'espérais une lettre ; en effet on m'en a apporté une, mais elle était de la femme de chambre de Mme Elliot [2]—jugez du plaisir qu'elle m'a fait.

Mon souper hier a été très-flegmatique, c'est-à-dire très-froid—non pas ce qui était sur la table, mais ce qui était autour. Je ne vous ai point regretté ; j'aurais été embarrassée de votre ennui. Je fis vos compliments aux Maréchales : je vous fais les leurs. La divinité parla de la lettre de Jean-Jacques ; elle dit qu'elle n'était point de lui ; mais comme elle ne m'adressait point la parole je ne fis pas semblant de l'entendre. Nous avions trois facétieux, et nous n'eûmes point de facétie. Voilà en vérité tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui. Je suis triste et froide, il me semble que vous ne m'aimez plus, que je ne dois plus m'attendre à vous revoir. Je tombe petit à petit dans le découragement ; nous verrons ce que produira votre première lettre. J'aime cent fois mieux vos lettres que celles de Mme de Sévigné, parce qu'elles sont de vous, parce qu'elles sont à moi, et parce qu'il y a plus de variété dans ce que vous sentez et pensez. Je fais faire une belle petite boîte pour les conserver. Je suis malheureuse de ne pouvoir pas les lire moi-meme,[3] elles seraient mon occupation et mon amusement ; j'attends des volumes de Strawberry-Hill.

La divinité nous dit hier que M. Beauclerk [4] avait perdu huit mille louis ; cela me fait frémir pour M. Craufurd. La Maréchale de Mirepoix a gagné deux cents louis au voyage qu'elle a fait ces jours-ci à Bellevue.[5]

Adieu, mon cher tuteur, je ne vous aime pas aujourd'hui comme un roman, mais cependant je pense toujours à vous.

Ce dimanche 4, à 3 heures.

Le facteur n'est pas encore passé, mais je n'espère point de lettre, et si j'en recevais je n'aurais pas le temps d'y répondre,

[2] Femme de Gilbert Elliot, l'homme politique, qui plus tard succéda comme troisième Baronnet. Leurs fils faisaient leurs études à Paris.

[3] Elle était aveugle. (W.).

[4] Topham Beauclerk (1739–80), fils de Lord Sydney Beauclerk, et petit-fils du Duc de St. Albans. Beauclerk est le type du mondain et du bel esprit du dix-huitième siècle. Il avait des lettres, de la culture, et une belle bibliothèque. Son titre à la postérité néanmoins demeure dans l'affection et l'admiration du Dr. Johnson. Beauclerk épousa en 1768 Lady Diana Spencer (sœur du Duc de Marlborough), qui, à cause de lui, avait divorcé d'avec son premier mari, le Vicomte Bolingbroke. Elle était artiste de talent. Horace Walpole admirait ses dessins autant qu'il détestait Beauclerk, dont la constitution et le caractère furent, vers la fin de ses jours, si gâtés par la maladie, qu'ils firent beaucoup souffrir sa femme et sa famille.

[5] Château de Mme de Pompadour, que le Roi avait acheté. (W.).

je vais à Versailles. Je partirai à 5 heures, avec l'ami Pont-de-Veyle ; j'irai dans l'antichambre de la Reine, j'ai la certitude de ne la point voir. Je ferai ensuite une visite à la grand'-maman. J'aurais été bien aise de lui faire voir la lettre d'Émile, mais je ne veux rien faire sans votre permission. Je souperai entre le Prince, la Princesse,[6] M. de Toulouse,[7] et Pont-de-Veyle ; cela vaudra mieux que ma soirée d'hier. La compagnie qui se rassemble chez le Président est tout ce qu'il y a de pis au monde ; il n'y que vous, absolument que vous, qui puissiez la rendre supportable. Votre petite Pologne[8] n'y est presque jamais. Je lui fis l'autre jour vos compliments et vos amours ; elle m'a laissé carte blanche pour lui faire dire tout ce que je voudrais : je vous la remets entre les mains.

Je viens de parodier les deux premiers couplets de *La Fée Urgèle*[9] :—

Absente de mon bon ami,
  Je ne suis pas tranquille ;
Son retour dans ce pays-ci
  Me paraît difficile ;
Strawberry-Hill le charmera,
Madame Hervey le retiendra,
    Il oubliera
    Plus n'écrira

---

[6] De Beauvau. (W.).—Née Marie-Sylvie de Rohan-Chabot. Elle se maria deux fois ; d'abord, en 1749, au Marquis Jean-Baptiste-Louis de Clermont d'Amboise ; puis, en 1764, au Prince de Beauvau, un veuf, qui l'avait aimée durant la vie de sa première femme. Mme de Beauvau avait, dit Walpole, une intelligence peu ordinaire. C'était une amie chaude et sûre, une épouse sincèrement dévouée. Mais ces bonnes qualités étaient gâtées par sa violence et son arrogance, qui se combinant avec des caractéristiques analogues de la part de son amie, la Duchesse de Gramont, contribuèrent à la chute du Duc de Choiseul, frère de cette dernière, en encourageant son opposition à Mme du Barry ; et l'influence des mêmes qualités sur son mari à la même époque lui fit perdre le gouvernement du Languedoc. Mme de Beauvau était grandement aimée de sa famille et de ses amis, comme on peut en juger d'après le portrait que Marmontel trace de son caractère et de ses qualités dans ses *Mémoires*.

[7] L'Archevêque de Toulouse, neveu de Mme du Deffand. (W.).—Étienne-Charles de Lomenie de Brienne (1727–94) depuis Archévêque de Sens et cardinal. "M. de Brienne . . . dénué des grandes qualités qui constituent un bon évêque et un habile homme de lettres, était doué de cet esprit fin, léger et facile, qui donne dans la société de certains succès . . . Lié dans sa jeunesse avec M. Turgot et avec quelques partisans du système des économistes, [il] avait montré aux états de Languedoc une élocution facile, une douce gravité, un esprit conciliant. À Paris dans les salons, il parlait à merveille d'affaires aux personnes qui ne les entendaient pas, et qui croyait les entendre." (*Mémoires* de Ségur, 1827, tome iii, p. 243.) Cette réputation de capacité lui valut pendant une courte période (1787–88) les fonctions de ministre des finances ; mais il échoua complètement comme tel et dut démissionner en faveur de Necker.

[8] Mme Czernieski, que M. Walpole appelait Mme de Pologne. (W.).

[9] *La Fée Urgèle* était une "pièce en quatre actes et en ariettes," musique d'Egidio Duni, paroles de Favart. Elle fut jouée pour la première fois à Fontainebleau en 1765.

A sa pauvre pupille.
Il oubliera
Plus n'écrira
A la petite-fille.

Si vous êtes véritablement bon homme, comme je le crois, vous ne me négligerez point.

LETTRE 7

Paris, lundi 5 mai 1766, à midi.

J'ai un million de choses à vous dire, et j'ai une extinction de voix, et peut-être un peu de fièvre. Mon voyage de Versailles s'est passé à merveille ; je n'ai point vu la reine ; elle se porte fort bien, mais elle ne voit encore personne. J'ai été plus d'une grande heure tête-à-tête avec la grand'maman [1] ; elle a été charmante : concluez de là qu'elle m'a beaucoup parlé de vous, et comme il me convient qu'on en parle : son mari est prévenu que vous êtes très-aimable. Mme de Beauvau, chez qui j'ai soupé, vous aime autant que feu mon ami Formont,[2] c'est-à-dire à la folie. Pont-de-Veyle ne cesse de vous louer ; enfin tout ce qui m'environne vous regrette, vous désire et est charmé de vous. Jugez, mon cher tuteur, combien cela me rend heureuse ! Expédiez toutes vos affaires, et revenez me trouver ; vous aurez mille et mille agréments dans ce pays-ci, je vous en suis caution. Un motif de plus doit vous y engager ; vous êtes le meilleur homme du monde ; ce doit être pour vous un grand plaisir de faire le bonheur de quelqu'un qui n'en a jamais eu de véritable dans sa vie. Vous me rendrez dévote, vous me ferez reconnaître une Providence, vous réparerez toutes les injustices que j'ai éprouvées, vous dissiperez tous mes chagrins, tous mes ennuis, je ne craindrai plus mes ennemis, leurs armes deviendront des épingles, nous nous moquerons des faux dieux, nous renverserons peut-être leurs autels.

Notre Paysan devient déjà celui de tout le monde ; on rit

LETTRE 7.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Duchesse de Choiseul. (W.).

[2] Jean-Baptiste-Nicolas de Formont, auteur et conseiller au Parlement de Normandie. Formont, correspondant et ami de Voltaire ainsi que de Mme du Deffand, était très-aimé. On le distinguait parmi les membres de son cercle comme le plus fidèle, le plus dévoué, le plus complaisant, le plus regretté peut-être, dont la spirituelle bonhomie, l'aimable simplicité, le visage toujours souriant rendaient le commerce si attrayant. Il mourut en 1758.

des succès qu'il a eus. Mais il y a un autre homme ici, un Irlandais,[3] à qui je ne veux pas de bien, mais qui va avoir du chagrin : sa protection et celle de son frère [4] ne sauveront pas [leur parent] de la potence ; les conclusions du rapporteur [de leur protégé [5]] concluent à la mort ; il sera interrogé aujourd'hui sur la sellette ; toutes les apparences annoncent sa condamnation, on dit qu'il sera jugé mercredi.

Je vis aussi hier le mari [6] de la grand'maman et la belle-

[3] Dillon, Archevêque de Narbonne. (W.).—Arthur Dillon (1721–1806), cinquième fils de l'honorable Arthur Dillon, le premier colonel du régiment de Dillon au service de la France. Comme d'autres membres de sa famille, l'Archevêque était très bien en cour. L'infortuné Lally, mentionné un peu plus loin, était apparenté aux Dillon par sa mère, fille du septième Vicomte Dillon.

[4] Lord Dillon. (W.).—Henry Dillon (1705–87), onzième Vicomte Dillon. À la mort de son frère en 1741, il lui succéda comme chef du régiment de Dillon, mais il quitta le service de la France en 1743.—Il y a quelque confusion dans le texte qui suit. Le secrétaire de Mme du Deffand écrivit, "ne le sauveront pas de la potence ; les conclusions du rapporteur concluent à la mort." La phrase telle qu'elle était ne se rapportant pas clairement à Lally, Walpole apparemment inséra les mots "de leur protégé" après "rapporteur," et Miss Berry, dans la phrase précédente remplaça "le" par "leur parent."

[5] Lally. (W.).—Thomas Arthur Lally (1702–66), Baron de Tollendal. Il servit d'abord au régiment Dillon. En 1756 il "fut envoyé dans l'Inde avec le grade de lieutenant général et le titre de commandant général de tous les établissements français. Il remporta d'abord d'éclatants succès, mais la violence de son caractère et sa probité avaient soulevé contre lui des haines profondes. . . . Trahi de tous les côtés, il éprouva bientôt de cruels revers. Forcé de lever le siège de Madras (1759) il fut battu à Vandarashi (22 janvier 1760), se réfugia à Pondichéry où il fut obligé de se rendre à discrétion (15 janvier 1761) et fut emmené à Londres. Là ayant appris les plaintes que l'on formait à Paris sur son administration, il quitta l'Angleterre sur parole, et, malgré les prières de ses amis et les conseils de ses ennemis, il vint se constituer prisonnier à la Bastille. Alors commença contre lui un des plus iniques procès dont les annales judiciaires fassent mention. L'instruction eut lieu à huis clos pendant deux ans. Lally à qui l'on refusa un avocat et qui ne put obtenir un delai de huit jours pour préparer sa défense, fut interrogé sur la sellette le 5 mai 1766, et le lendemain 'déclaré dûment atteint et convaincu d'avoir trahi les intérêts du Roi et de la Compagnie des Indes, d'abus d'autorité et d'exactions envers les sujets du Roi et étrangers, et condamné à avoir la tête tranchée et ses biens confisqués, On obtint un sursis de trois jours, mais Louis XV. refusa de lui accorder sa grâce. . . . Lally essaya de se tuer, et se blessa grièvement ; et ses ennemis, craignant qu'il échappât à la honte de périr sur un échafaud, firent avancer de six heures le moment de son supplice, qu'ils entourèrent des plus odieuses circonstances. Douze ans plus tard, le 21 mai 1778, Louis XVI., en son conseil, cassa l'arrêt du Parlement ; l'affaire fut renvoyée successivement aux parlements de Rouen et de Dijon, qui ne voulurent pas démentir celui de Paris, et ce fut seulement longtemps après que la réhabilitation de sa mémoire put être obtenu par son fils." (L.L.) Une copie de l'arrêt de la main de Wiart accompagna cette lettre :—"La Cour, &c., déclare Thomas-Arthur Lally dûment atteint et convaincu d'avoir trahi les intérêts du Roi, son état et la compagnie des Indes ; d'abus d'autorité, et de plusieurs exactions et vexations envers les sujets du Roi, étrangers et habitants de Pondichéry ; pour réparation de quoi et autres cas résultant du procès, l'a privé de son état, honneur et dignité ; l'a condamné et condamne à avoir la tête tranchée sur un échafaud, qui pour cet effet sera placé en Place de Grève ; ses biens acquis et confisqués au profit du Roi ; sur iceux préalablement levé dix mille francs au profit des pauvres de la Conciergerie, et trois cent mille livres aux pauvres de Pondichéry, suivant la distribution qui en sera ordonnée par le Roi."

[6] Le Duc de Choiseul. (W.)

sœur [7] ; il est question d'un souper chez moi pour la fin de la semaine prochaine : je fus contente de tout le monde, mais pour la grand'maman, elle n'est qu'adorable ; elle aime mon tuteur comme si elle avait autant de discernement que moi. Donnez-moi donc bien vite la permission de lui lire la lettre d'Émile ; elle est digne de cette confidence, et je vous réponds de sa discrétion ; je ne veux jamais rien faire sans votre aveu, je veux toujours être votre chère petite, et me laisser conduire comme un enfant : j'oublie que j'ai vécu, je n'ai que treize ans. Si vous ne changez point, et si vous venez me retrouver, il en résultera que ma vie aura été très-heureuse ; vous effacerez tout le passé, et je ne daterai plus que du jour que je vous aurai connu.

Si j'allais recevoir de vous une lettre à la glace, je serais bien fâchée et bien honteuse. Je ne sais point encore quel effet l'absence peut produire en vous ; votre amitié était peut-être un feu de paille : mais non, je ne le crois pas ; quoi que vous m'ayez pu dire, je n'ai jamais pu penser que vous fussiez insensible ; vous ne seriez point heureux ni aimable sans amitié, et je suis positivement ce qu'il vous convient d'aimer. N'allez pas me dire qu'il y a du roman dans ma tête ; j'en suis à mille lieues, je le déteste ; tout ce qui ressemble à l'amour m'est odieux, et je suis presque bien aise d'être vieille et hideuse,[8] pour ne pouvoir pas me méprendre aux sentiments qu'on a pour moi,

[7] La Duchesse de Gramont. (W.) — Béatrix de Choiseul-Stainville, fille de François-Joseph, Marquis de Stainville, et sœur du Duc de Choiseul. Elle épousa en 1759 Antoine-Antonin, Duc de Gramont. Dans sa lettre du 25 Janvier 1766 à Gray Walpole esquisse le portrait suivant du caractère de Mme de Gramont :—" Espèce d'Amazone, d'un caractère fier et hautain, également arbitraire dans son amour et dans sa haine, et qui est détestée." (*Lettres*, tome vi, p. 408.) D'autre part Miss Berry cite une opinion plus favorable que lui fournit l'Évêque de Rodez :—" L'extérieur de Mme la Duchesse de Gramont semblerait justifier ce qu'en dit M. Walpole. Sa personne était grasse et forte, son teint éclatant, ses yeux petits et vifs, sa voix rauque ; son abord et son maintien pouvaient, au premier coup d'œil, paraître repoussants ; mais les qualités intérieures étaient bien différentes de ce qu'en pensaient ceux dont parle M. Walpole. Son âme était élevée, généreuse et vraie, douce, franche et pleine de charmes pour ses amis et sa société en général ; son caractère fort et décidé, son affection vive, ferme et attentive à tout ce qui pouvait être utile ou agréable à ceux qui la possédaient ; on ne perdait son amitié que par des actions basses, ou par une conduite perfide. Elle ne manque jamais aux égards que méritait Mme la Duchesse de Choiseul, et elle était bonne et affectionnée pour sa nombreuse famille. Mme la Duchesse de Gramont se conduisit devant le tribunal révolutionnaire avec une dignité et une noblesse qui étonna ses juges. Elle ne dit pas un mot pour sa propre défense, et ne manifesta son énergie que pour sauver son amie la Duchesse du Châtelet, traduite comme elle devant le même tribunal, lequel condamna l'une et l'autre à périr sur le même échafaud."

[8] Mme du Deffand, sans avoir été exactement belle, n'était certes pas hideuse. " Elle avait été," dit Hénault, " d'une charmante figure." Le portrait de Carmontelle, le seul subsistant, lui donne un visage plutôt allongé, aux traits nets et délicats, des mains petites et belles. Sa personne était menue et frêle—une lettre de Wiart, écrite

et bien aise d'être aveugle pour être bien sûre que je ne puis en avoir d'autres que ceux de la plus pure et sainte amitié ; mais j'aime l'amitié à la folie ; mon cœur n'a jamais été fait que pour elle. Mais voilà assez parlé de moi ; parlons de vous et de vos affaires. Avez-vous vu votre cousin ? [9] quelle est sa position ? en est-il content ? êtes-vous content de lui ? Je ne suis pas assez au fait des choses que je désire savoir, pour pouvoir vous bien interroger : dites-moi tout ce qui vous intéresse, si vous voulez me satisfaire. Adieu pour le moment présent ; je reprendrai cette lettre demain après l'arrivée du facteur, pour vous répondre ou pour me plaindre.

Mardi 6, à trois heures et demie.

Voilà le facteur, voilà une lettre ; dois-je dire me voilà contente ? je n'en sais rien. Ou vous êtes au point que je désire, ou vous vous jouez de moi ; je ne sais pas lequel c'est des deux ; est-ce vérité, est-ce contre-vérité ? suis-je à vos yeux intéressante ou ridicule ?

Vous avez trop d'esprit, trop de supériorité sur votre pupille, vous me troublez, vous m'inquiétez, je ne sais plus où j'en suis. Vous devenez pour moi une nouvelle connaissance, vous n'êtes plus le même que vous étiez au coin du feu, vous voltigez, vous êtes un sylphe, une illusion. Je serai obligée de m'en tenir à mes rêves ; j'en fais souvent de vous contre mon ordinaire, car je n'ai pas coutume de rêver la nuit à ce qui m'occupe le jour, mais enfin j'ai rêvé de vous trois ou quatre fois depuis votre départ, et notamment cette nuit. J'étais à côté de vous, vous ne me disiez mot, et vous aviez l'air de me savoir gré de ce que je ne vous parlais pas. Vous étiez sérieux, sévère, et je ne vous croyais pas insensible ; vous m'avez quitté, et voilà tout, et voilà en effet comme je crois que vous êtes. Ce que je vous écrivis hier ne laisse aucune équivoque sur ce que je pense pour vous ; je vous y renvoie, et je n'en veux plus parler. Je suis très-mécontente de vous, et notre correspondance deviendra

pendant sa dernière maladie, parle de son extrême maigreur. Le manque de vivacité qu'elle dénote dans le dessin de Carmontelle, ne caractérisait pas sa manière d'être ordinaire. Le vieil ami cité plus haut (Hénault) écrit au sujet de sa cécité :—"Ce malheur ne changeait rien à sa conversation, ni à son humeur ; on eut dit que la vue était pour elle un sens de trop. Le son de la voix lui peignait les objets ; et elle était aussi à propos qu'avec les meilleurs yeux." Les lettres de Mme du Deffand suggèrent une parfaite bienséance et une pure distinction qui sont le propre de sa personne aussi bien que de son style épistolaire.

[9] Général Conway, secrétaire d'État. (W.)

pénible et très-peu satisfaisante si vous ne mettez pas pied à terre, et si vous ne répondez pas bêtement à toutes mes bêtises. Vous ne me dites rien sur Mme de Choiseul, vous me laissez perdre le souvenir de ce que je vous ai écrit, et vous vous exposez par là à de très-ennuyeuses répétitions. Est-ce que vous n'auriez pas dû me dire que vous avez écrit à Mme d'Aiguillon ? Elle arriva hier chez moi toute boursouflée, toute essoufflée d'une lettre qu'elle avait reçue de vous en anglais. Vous lui parlez de projets de retour, et excepté dans votre lettre de Chantilly vous ne m'en avez pas dit un mot dans toutes les autres. Vous êtes pour moi un logogriphe ; j'en tiens tous les rapports, toutes les lettres, et je n'en puis composer le mot ; je n'ignorais pas que vous eussiez infiniment d'esprit, mais je n'en connaissais pas tous les genres ; vous m'en découvrez un nouveau ; il m'étonne, il m'embarrasse ; le Walpole d'Angleterre n'est plus le Walpole de Paris ; enfin, enfin vous troublez mon pauvre génie : les emportements que vous ne cessez de me reprocher, cette discrétion que vous jugez si nécessaire, tout cela m'est un peu suspect ; mon amour-propre en est un peu blessé ; j'aimerais mieux la vérité toute crue et toute nue ; je n'ai pas besoin qu'on me dore la pilule. Ecrivez-moi donc comme à une bête, mais à une bête bonne enfant, à qui l'on peut tout dire, pourvu qu'on lui dise la vérité. Est-ce que vous pensez que je croie devoir être aimée de préférence à tout ? non, non, je me rends plus de justice, et je suis bien décidée à me contenter de tout, à me résoudre à tout, et je m'attends à tout. Ne serait-ce pas une folie à moi de prétendre trouver en vous ce que vous prétendez qui est en moi, du roman, de la folie, des chimères, etc. ?

Vous êtes donc assez content de l'état des affaires ? Tant mieux ; je m'intéresse à votre gouvernement plus qu'au nôtre ; M. de Lally est actuellement sur la sellette ; il sera peut-être jugé dès aujourd'hui ; je vous dirai son sort avant de fermer cette lettre.

Adieu, mon cher tuteur ; ne m'inspirez pas tant de crainte ni de respect.

Il faut que je vous dise une chose que je répugne à vous dire ; je garde vos lettres, et je ne serais pas fâchée que vous gardassiez les miennes ; je me flatte que je n'ai pas besoin de vous assurer que ce n'est pas que je pense qu'elles en vaillent la peine, mais c'est pour me préparer l'amusement de revoir par la suite ce que nous nous sommes dit l'un à l'autre ; je veins d'acquérir

un petit coffre pour serrer les vôtres : encore un roman, direz-vous ; allez, allez, mon tuteur, vous êtes insupportable.

Mercredi, à dix heures du matin.

M. de Lally fut hier jugé à trois heures et demie, voilà sa sentence : ils étaient trente-cinq juges, toutes les voix ont été à la mort, et deux à la roue ; les gens du roi, au nombre de quatre, délibérèrent pour leurs conclusions ; il y en eut trois pour la mort et un à l'absolue décharge : tous les Dillon et leurs consorts partirent pour Versailles immédiatement après le jugement : on dit qu'ils n'obtiendront point la grâce.

Il faut que je vous dise encore que je suis fort étonnée que vous ne me parliez point de la lettre de Mme de Choiseul que je vous ai envoyée. Je viens de relire votre lettre, elle me donne un prodigieux désir de jeter la mienne au feu, mais *scripsi quod scripsi ;* ce sera le dernier dans ce genre ; si vous voulez me faire plaisir, vous brûlerez toutes celles que vous avez.

Je ne me porte point bien. Mon médecin sort d'ici, il prétend que j'ai de la fièvre, il veut que je ne mange point et que je garde ma chambre. Je veux bien ne point manger, mais je veux sortir. Il dit que cela me fera mal, mais je ne m'en soucie guère.

Mettez une enveloppe à vos lettres, parce que le cachet se trouve sur l'écriture.

LETTRE 8

Paris, samedi 10 mai 1766, à quatre heures après midi.

Vous ne sauriez imaginer à quel point je vous respecte et je vous suis soumise. Je réprime tous mes premiers mouvements de haine, de colère, d'impatience ; vous jugez bien que ce n'est que de ce dernier que j'ai à me défendre avec vous. Il est quatre heures ; j'avais résolu de ne point demander si le facteur avait des lettres ; et j'ai exécuté pendant trois heures cette résolution ; à la fin j'ai succombé en mourant de peur de faillir inutilement ; me voilà bien rassurée. Je suis on ne peut pas

LETTRE 8.—Incomplète dans les éditions précédentes, dans lesquelles elle porte la date du 10 janvier.

plus contente de votre lettre du 5 ; j'en avais besoin. Mille nuages s'étaient formés dans ma tête ; j'avais relu ces jours-ci toutes vos lettres ; je ne sais dans quelle disposition j'étais, mais j'en avais conclu que vous me trouviez une folle, une extravagante, une ridicule. Je prenais le parti de ne vous jamais écrire plus d'une page ; je ne voulais plus abuser de votre patience ni de votre excessive bonté, je ne voulais rien devoir à vos vertus. Je me flatte peut-être trop aujourd'hui, mais je suis rassurée ; je vous jure, je vous promets, mon cher tuteur, de ne me jamais fâcher contre vous ; je vous avoue que je serai attristée et ennuyée quand je n'aurai point de vos nouvelles, mais je serai très-persuadée que vous n'aurez pas eu le temps de m'en donner. Je sais aussi que vous n'abusez point de l'excès de cette confiance et de cette facilité.

Je puis donc me dire, pendant mes insomnies et dans tous les moments de la journée, que j'ai un ami sincère et fidèle, qui ne changera jamais parce que je ne puis pas changer ; il connaît mes défauts, mes désagréments, qu'est-ce que le temps peut y ajouter ? Rien, cela est impossible.

Je ne puis concevoir ce que le peu d'habitude que vous avez de notre langue peut vous empêcher de dire ; personne, non, personne au monde ne s'exprime mieux que vous, avec plus de clarté, plus de facilité et d'énergie ; vous serez ravi de revoir vos lettres, je vous en réponds. Vous peignez le tourbillon où vous êtes, de façon que je crois vous y voir.[1] Il vous fatigue, j'en conviens, mais il ne vous ennuie pas ; vous aurez trop de peine à le quitter. Comme vous ne voulez pas me tromper, vous ne me dites pas un mot de vos projets de retour ; ce que vous en écrivez aux autres ne me persuade point ; si je perdais l'espérance de vous revoir, je tomberais dans l'abîme des vapeurs. Depuis quelques jours il n'y a que votre idée qui m'en garantit ; je ne me porte pas bien, mais cela ira mieux à l'avenir.

Je suis obligée d'interrompre cette lettre, parce qu'il faut que je me lève ; demain je la reprendrai, et je vous parlerai de Lally, et je vous donnerai des nouvelles de la Reine ; le Président [2] est allé la voir aujourd'hui.

[1] M. Walpole avait dit :—"Je vis dans un tourbillon dont il m'est impossible de vous rendre compte. Je vais à la cour, je reçois des visites, j'en rends, je cours toute la matinée, je dîne, je joue, j'entends parler politique, on me demande des conseils, je les donne, on ne les suit pas. Enfin, comment vous détailler tout cela? Si vous avez des fois trouvé ma tête troublée, actuellement c'est un chaos." (B.)

[2] Le Président Hénault était surintendant de la maison de la Reine.

Dimanche, à deux heures.

La Reine est guérie, mais elle est encore faible, elle a reçu le Président à merveille, et lui a demandé quand je pourrais la voir ; ce ne sera pas sitôt : elle n'a pas encore vu les princes du sang.

Lally fut exécuté avant-hier, vendredi, à cinq heures du soir ; le Roi avait accordé à sa famille qu'il le serait à la nuit. Il fit plusieurs tentatives pour se tuer ; la première fut un coup qu'il se donna, à deux doigts au-dessous du cœur, avec la moitié d'un compas qu'il avait caché dans la doublure de sa redingote ; la seconde, en voulant avaler un petit instrument de fer, que les uns disent avoir été fait exprès, et d'autres que ce n'était qu'un cure-dent ; enfin la crainte qu'il ne trouvât quelque moyen de finir avant l'exécution, et de perdre une telle occasion pour l'exemple, détermina à envoyer à Choisy représenter au Roi cet inconvénient. Il ordonna qu'on avançât l'exécution, et comme on eut peur aussi qu'il n'avalât sa langue, on lui mit un bâillon. Il est mort comme un enragé. Il devait être conduit à l'échafaud dans un carrosse noir ; mais comme il n'arriva pas à temps (l'heure étant avancée), on le mit dans un tombereau ; il a reçu deux coups ; le peuple battait des mains pendant l'exécution. On a jugé hier trois autres officiers, Cadeville, Chaponnay et Pouilly ; le premier à être blâmé, les deux autres hors de cour et de procès. Le public craignait fort que Lally n'obtînt sa grâce, ou qu'on ne commuât sa peine ; il voulait son supplice, et on a été content de tout ce qui l'a rendu plus ignominieux, du tombereau, des menottes, du bâillon [3] ; ce dernier a rassuré le confesseur, qui craignait d'être mordu ; il a été seulement envoyé par delà des monts. Il y a quelques personnes qui sont affligées, mais en petit nombre ; c'était un grand fripon, et de plus, il était fort désagréable ; il a été condamné tout d'une voix. Cet événement est l'unique objet des conversations.

[3] M. Walpole, en réponse à cela, dit :—"Ah, Madame, Madame, quelles horreurs me racontez-vous là ! Qu'on ne dise jamais que les Anglais sont durs et féroces.—Véritablement ce sont les Français qui le sont. Oui, oui, vous êtes des sauvages, des Iroquois, vous autres. On a bien massacré des gens chez nous, mais a-t-on jamais vu battre des mains pendant qu'on mettait à mort un pauvre malheureux, un officier général qui avait langui pendant deux ans en prison? un homme, enfin, si sensible à l'honneur, qu'il n'avait pas voulu se sauver ! si touché de la disgrâce, qu'il cherche à avaler les grilles de sa prison plutôt que de se voir exposé à l'ignominie publique, et c'est exactement cette honnête pudeur qui fait qu'on le traîne dans un tombereau, et qu'on lui met un bâillon à la bouche comme au dernier des scélérats. Mon Dieu ! que je suis aise d'avoir quitté Paris avant cette horrible scène ! je me serais fait déchirer, ou mettre à la Bastille. Oui, ma chère pupille, rendez-vous à l'anglomanie. Notre populace compâtit au moins au malheureux qu'il s'est fait donner en spectacle." (B.)

J'ignore si j'aurai ce soir la Milady.[4] Je n'en ai pas entendu parler depuis le jour que je vous en ai écrit. Oh ! je ne crains point qu'on m'accuse d'anglomanie ; hors vous et M. Craufurd je n'ai laissé rien voir qui puisse y donner lieu. Mais à propos, M. Craufurd où est-il donc ? Est-ce que vous ne le voyez pas ? J'en serais étonnée, je suis sûre qu'il vous aime beaucoup, mais son Milord Ossory,[5] le hasard, le quinze, peuvent faire de grandes diversions. Pour moi, il m'a oublieé ; j'en suis fâchée, mais j'ai dû m'y attendre.

J'ai fait vos commissions à Mmes de Jonzac et de Forcalquier ; des remercîments, des compliments, beaucoup de désirs de vous revoir, infiniment de goût et d'amitié, voilà ce que je suis chargée de vous dire de leur part.

J'ai encore mal dormi cette nuit, je me sens accablée et triste, et nullement en train d'écrire. Adieu, mon cher tuteur. Je crois que je vous aimerai encore quand je serai morte, puisque je sens que je vous aime beaucoup aujourd'hui où je ne suis pas trop en vie.

LETTRE 9

Paris, ce mercredi 14 mai 1766.

J'ai la tête perdue, mon cher tuteur ; ce n'est pas que je devienne folle, mais je deviens tout à fait imbécile ; c'est peut-être l'effet de la discrétion que vous m'avez tant recommandée et que j'observe scrupuleusement. À force de m'interdire de dire ce que je pense je parviens à ne plus penser ; je me recherche et je ne me trouve plus, je suis dans un abattement, dans un découragement qui vous ferait pitié. Pour sortir de ce misérable état, je pense à vous, et j'en retombe davantage dans l'abîme : je ne vois que notre séparation, qui me paraît devoir être éternelle. Toutes les raisons qui me faisaient compter sur votre amitié disparaissent. Comment vous aurais-je plu ? Qu'est-ce qui peut vous attacher à moi ? Mon amitié pour vous ?

[4] Lady George Lennox. (W.)

[5] John Fitzpatrick, second Comte d'Upper Ossory (1745–1818). Lord Ossory fit la connaissance de Mme du Deffand, ainsi que de Walpole, à Paris en 1765. Walpole se coiffa du jeune homme et le trouva " modeste, viril, très-sensé et de bonnes manières," et " l'un des plus honnêtes et aimables jeunes hommes que j'aie jamais connus." (*Lettres*, tome vi, pp. 325, 369.) Le mariage en 1769 de Lord Ossory avec Anne Liddell, femme divorcée du troisième Duc de Grafton, le mit en relations plus intimes avec Walpole, qui éprouvait un vrai sentiment d'affection et d'admiration pour Lady Ossory, qui fut une de ses principales correspondantes de 1769 jusqu'en 1797, année où il mourut.

LETTRE 9.—Inédite.

Belle raison ; n'en inspirez-vous pas à tous ceux qui vous connaissent ? Ce séjour-ci ne vous plaît point, qu'est-ce qui pourrait vous y faire revenir ? Le dégoût de tout ce qui vous environne ? mais ce dégoût ne vous jette point dans l'ennui, dans l'inaction, il n'arrête point tous les mouvements de votre âme ; vous avez une compagnie qui vous plaît, vous avez des talents, des occupations de tout genre. Non, mon tuteur, je ne vous reverrai plus ; ce n'était pas la peine que vous vinssiez me ressusciter, me donner du ressort, pour me faire mourir deux fois. Vous voyez à quel point je suis triste, c'est une espèce de désespoir. Hier et avant-hier je voulus vous écrire ; je déchirai ma lettre. J'attendais hier de vos nouvelles ; point de courrier d'Angleterre. Il arrivera peut-être aujourd'hui, mais puis-je espérer qu'il m'apporte une lettre ? Non, je n'y compte pas, et c'est avec toute vérité que je vous assure que je ne serai point fâchée contre vous. Il serait absurde, injuste, et fou que je prétendisse avoir de vos nouvelles tous les ordinaires ; je vous demande même en grâce de ne vous point laisser aller à votre excessive bonté ; je désire que vous ne m'écriviez que quand vous n'aurez rien à faire, et que ce pourra être pour vous un amusement. Quand votre absence aura duré quelques mois je crains bien que vous ne découvriez que votre amitié pour moi n'était qu'une préférence que vous me donniez sur des gens qui vous étaient insupportables, ou parfaitement indifférents ; enfin, quoiqu'il en soit, il manque pour le présent à notre amitié le plus grand fondement, qui est l'habitude. Voilà toutes les pensées qui me creusent la tête.

Je passai il y a quelques jours une soirée entre l'oncle et la nièce.[1] L'oncle s'endormit, la nièce me lut un extrait d'un papier de Londres, où il y avait un conte allégorique sur Jean-Jacques. C'était Mme de Chabot [2] qui [le] lui avait envoyé, elles croyaient toutes deux qu'il pouvait être de vous : je me récriai contre. Cette nièce prétend vous aimer beaucoup, elle fit votre éloge, elle espère vous revoir, vous lui avez promis la surveille de votre départ de revenir ici au mois de février. " Au mois de février ! " m'écriai-je, et je restai consternée. Je n'en suis point relevée, et depuis ce moment-là je n'existe plus, je me

[1] Le Président Hénault et Mme de Jonzac. (W.)

[2] Marie-Scholastique-Apolline Howard, fille du deuxième Comte de Stafford. Elle epousa en 1744 Guy-Auguste de Rohan-Chabot, Chevalier (puis Comte) de Chabot. Elle mourut en Angleterre en 1769. " Personne," dit Lady Mary Coke, " n'avait plus de bon sens ni plus d'agrément."

reproche tout ce que j'ai pensé, senti, et cru ; je me suis perdue dans un labyrinthe dont je ne sortirai plus—mais laissons tout cela, on se dégoûtera bien de moi sans que je travaille à y contribuer.

On n'est occupé ici que du jugement de M. de Lally. Le public en est content, mais les frondeurs se joignent aux parents, aux amis, et crient *Tolle !*[3] Ils disent qu'il n'y avait point de preuves suffisantes pour une telle condamnation. Qu'est-ce qu'on entend par trahir les intérêts du Roi, &c. ? Quelles sont les preuves qu'on a d'aucunes connivances ? Si l'on en a, pourquoi ne les fait-on pas connaître ? On répond à cela, toute la conduite ne la prouve-t-elle pas ? Non, ce peut être celle d'un malhabile homme, d'un fou, &c. Pour moi, à qui cela ne fait rien, je ne sais s'il a été bien ou mal jugé, mais ce que je sais très-bien, c'est qu'il serait fort heureux qu'on fût délivré de tous ses semblables ; et que s'il était fou, il est singulier qu'il ait agi si conséquemment contre les intérêts de l'État et de la Compagnie des Indes. Je voudrais savoir ce que vous en pensez.

Nous sommes assourdis de tout ce qu'on dit du Prince Héréditaire, des fêtes qu'on lui donne, des agréments qu'on lui trouve. Chacun lui découvre la ressemblance de ce qu'on a trouvé de plus aimable, et de tout ce que je recueille je conclus qu'il est très-médiocre ; il semble *qu'il soit né Français*, en voilà assez : je n'en demande pas davantage.

Milord et Milady George soupèrent dimanche chez moi. Je fus fort aise de retrouver votre terroir. J'aurais voulu leur plaire, mais comme de raison je leur ai été fort indifférente. La Milady me dit qu'elle n'avait point encore eu de vos nouvelles. Le Milord, avec qui je causai toute la soirée (parce qu'il ne joua point) me dit que vos affaires étaient en bon train, que le Duc de Grafton[4] n'avait point remis sa place, et qu'on ne savait point encore ce qu'il ferait. Comme nous parlions de tout cela, Mme d'Aiguillon arriva, et fit compliment au Milord sur ce que M. le Duc de Richmond[5] avait la place du Duc de

[3] "Exclamavit autem simul universa turba, dicens : Tolle hunc, et dimitte nobis Barabbam." (*Év. de Saint Luc*, ch. xxiii, v. 18.)

[4] Augustus-Henry Fitzroy, troisième Duc de Grafton (17[illegible]5–1811). Il résigna les fonctions de secrétaire d'État le 23 mai, et devint premier ministre au mois d'août suivant.

[5] Charles Lennox, troisième Duc de Richmond (17[illegible]5–1806), successeur du Duc de Grafton au poste de secrétaire d'État. Il fut ambassadeur à Paris d'août 1765 à mai 17[illegible]6. Le Duc de Richmond était arrière-petit-fils de Charles II, et possédait en France le domaine d'Aubigny, accordé par Louis XIV à son aïeule, Louise de

Grafton, qui s'était retiré, que c'était M. Craufurd qui l'avait mandé au Chevalier de Redmond[6] : le Milord assura qu'il n'en était rien. Adieu, j'attends l'arrivée du facteur pour fermer ma lettre.

Le facteur est arrivé ; il dit qu'il n'y a point de lettres d'Angleterre, ainsi je vous dis adieu jusqu'à samedi ou dimanche. Mandez-moi quand vous m'écrirez si M. Craufurd sera à Londres les premiers jours du mois prochain. Je ne m'informe point s'il a le projet de faire un tour ici ; il n'y a nulle apparence.

LETTRE 10

Paris, dimanche 18 mai 1766.

Oh ! vous avez raison, j'ai mérité l'insolentissime correction que vous me faites, mais vous avez dû voir par ma dernière lettre que j'étais en disposition de me corriger. J'avais déjà fait des réflexions très-judicieuses, et pris des résolutions que j'ai déjà suivies. Remarquez, s'il plaît à votre sévérité, que je ne vous ai pas écrit une panse d'*a* jeudi, vendredi et samedi. J'étais déterminée à laisser passer cet ordinaire-ci sans vous écrire si je n'avais pas aujourd'hui de vos nouvelles. Votre lettre est originale, et je suis fâchée de ne me pas mieux porter. J'y répondrais comme il convient, mais vous me tuez à terre.

Depuis huit ou dix jours je suis malade sans savoir ce que j'ai ; je suis comme la malade imaginaire de Dufresny,[1] je ne mange rien, et tout ce que je mange me fait mal ; je suis toute engourdie, toute hébétée ; mais je vois avec plaisir que vous

Keroualle, Duchesse de Portsmouth. Il s'inquiétait d'obtenir du Parlement français l'enregistrement de son titre français de Duc d'Aubigny, et cette raison lui fit faire de fréquentes visites à Paris. C'est là qu'il fit l'intime connaissance de Mme du Deffand, qui l'aimait fort, et l'appelait couramment "le jeune Duc." Horace Walpole lui fut aussi très-attaché, en partie parce qu'il admirait l'intégrité politique du Duc, en partie pour des raisons de famille, la Duchesse de Richmond (née Lady Mary Bruce) étant fille du premier lit de la Comtesse d'Ailesbury, épouse du cousin et intime ami de Walpole, le général Conway.

[6] Il y eut au moins deux membres de la vieille famille irlandaise de Redmond, ayant pris du service à l'étranger au dix-huitième siècle :—Gabriel, Chevalier de Saint Louis, dans les armées espagnoles ; et Michel, dans celles de la France et de l'Empereur, dont il fut aide-de-camp.

LETTRE 10.—Inédite.

[1] Charles Dufresny (1654–1724), sieur de la Rivière, auteur comique, dessinateur des jardins du Roi. Il a écrit de charmantes comédies, qui pèchent peut-être par trop d'esprit dans le dialogue. (L. L.)

vous portez fort bien. Vous êtes actuellement comme le poisson dans l'eau. Je perds toute espérance, et si vous aviez l'érudition de nos opéras vous sauriez que

"Quand on est sans espérance, on est bientôt sans amour."

Rassurez-vous donc pour l'avenir ; plus d'amitiés, plus de douceurs ; je le jure, j'en fais serment ; plus de question sur ce que vous ferez, plus de curiosité sur ce que vous faites, encore bien moins sur ce que vous pensez. Je vous attendrai au mois de février, ou je ne vous attendrai plus du tout, si vous l'aimez mieux. Êtes-vous content ? Est-ce comme cela qu'il faut être ?

Je vous envoie des chansons du Chevalier de Boufflers sur une ambassade qu'il fit de la part du Roi Stanislas à la Princesse Christine [2] quand elle fut à Remiremont ; ne les rendez point publiques. J'ai corrigé ma parodie, "pupille" et

[2] La Princesse Christine de Saxe, Abbesse de Remiremont. À la mort de son père, le Roi de Pologne, elle reçut de Stanislas Leszczynski, ancien Roi de ce pays, un message de condolence. Le porteur de la lettre était le Chevalier de Boufflers, qui, à son retour, fut autorisé à écrire un récit de sa mission, ce qu'il fit dans les vers donnés plus bas. Afin d'expliquer le piquant des allusions, il est nécessaire d'ajouter que la Princesse Christine était loin d'être belle, avait de très-grosses joues, que le Chevalier était bouffé de visage, qu'il fut obligé de payer de sa poche les dépenses du voyage, à l'exception des frais des chevaux de poite.

Récit du Voyage.

Enivré du brillant poste,
Que j'occupe maintenant,
Dans une chaise de poste,
Je me campe fièrement ;
Et je vais, en Ambassade,
Au nom de mon Souverain
Dire, que je suis malade,
Et que Lui se porte bien.
Avec une joue enflée,
Je débarque tout honteux ;
La Princesse boursouflée
Au lieu d'une, en avait deux.
Et son Altesse Sauvage
Sans doute a trouvé mauvais,
Que j'eusse sur mon visage
La moitié de ses attraits.

Compliment de l'Ambassadeur.

"Princesse, le Roi mon maître
Pour Ambassadeur m'a pris ;
Je viens vous faire connaître
Les feux dont il est épris ;
Quand vous seriez sous le chaume,
Il donnerait (m'a-t-il dit)
La moitié de son royaume
Pour celle de votre lit."

Récit.

La Princesse à son pupitre,
Compose un remercîment,
Puis, me remet une épître
Que j'emporte lestement.
Et je m'en vais dans la rue
Fort satisfait d'ajouter
A l'honneur de l'avoir vue
Le plaisir de la quitter.
Dans ces beaux lieux en revenant,
Je quitte l'Excellence,
Et je reçois, pour traitement,
Cent-vingt livres de France.

(Ces vers sont réimprimés d'après les *Mémoires*, publiés en 1824, de Miss Letitia Matilda Hawkins, fille de Sir John Hawkins, auteur de l'*Histoire de la Musique ;* elle en avait reçu copie du Comte de Jarnac, quand ce dernier vint comme émigré en Angleterre durant la Révolution.)

" fille " ne riment point : voici comme elle est aujourd'hui ; j'y ai ajouté le troisième couplet :—

Absente de mon bon ami
  Je ne suis pas tranquille ;
Son retour dans ce pays-ci
  Me paraît difficile.
Strawberry-Hill l'enchantera,
Madame Hervey le retiendra.
    Il m'oubliera,
    Plus n'écrira
  A sa pauvre pupille ;
Plus n'écrira, il m'oubliera
  Comme chose inutile.

J'éviterais bien de l'ennui
Si je ne pensais plus à lui.
    Il n'aime rien,
    Il en convient,
Et même il en fait gloire ;
Mais je ne saurais le croire.

Absente de mon bon ami, &c.

Ceci est un vieux péché que le repentir efface.

J'ai eu pitié de Lally par humanité, mais c'était un haïssable et méchant homme. Je ne sais si j'ai le cœur anglais ou français,[3] je vous en laisse le juge. Je ne sais pas même aujourd'hui si je suis morte ou en vie.

Je viens de recevoir une lettre de M. Selwyn,[4] et une de Mme Elliot en anglais : je la ferai traduire ce soir par Mmes d'Aiguillon et de Forcalquier. Les vôtres n'ont pas besoin d'être traduites ; j'entends fort bien votre langue et je démêle bien le littéral et le figuré. Vous ne compterez sur mon amitié, dites-vous, que quand je vous devrai de la reconaissance ; il n'y a que vous qui sachiez dans quel mois cela arrivera ; vous me l'apprendrez quand vous le jugerez à propos, mais si vous avez tant d'envie de m'obliger, et si vous avez le cœur aussi bon qui je me l'imagine, vous ne persisterez pas à être sans projet, ou à les rendre impénétrables.

Mais dites-moi donc, qu'est devenu M. Craufurd ? Est-ce que vous ne le voyez point ? Je suis un peu étonnée de n'entendre point parler de lui.

J'eus hier à souper Mme de Luxembourg, elle arrivait de

[3] Voyez la note 3 de la lettre 8.

[4] George-Augustus Selwyn (1719-91), le bel-esprit ; son amitié avec Walpole datait de leurs années de collège à Eton.

l'Isle Adam[5] et elle y retourne demain. Elle est dans l'adoration de l'Idole ; cette idole est plus idole que jamais, l'Héréditaire lui a rendu de grands hommages et il retournera mercredi dans son temple. Il dînera mardi chez M. de Paulmy[6] avec nos plus illustres académiciens, et samedi chez le Président avec la même compagnie ; il ira ensuite à l'Académie française. Son voyage à Chantilly a été des plus brillants ; on dit que nos plus jolies dames lui font mille coquetteries, entre autres celle[7] a qui vous aviez donné d'abord toute préférence et la femme[8] de celui à qui vous devez donner à dîner demain à Strawberry-Hill ; ces deux dames se placent toujours à table à ses côtés. On dit qu'il est fort poli : mais par tout ce que j'en entends dire je n'ai pas la plus petite curiosité de le voir.

Pourquoi donc vos affaires n'avancent-t-elles point ? Ma curiosité n'a d'objet que l'intérêt que vous y pouvez prendre.

Aurons-nous Milord Holdernesse pour ambassadeur ? Reverrons-nous le Paysan ? Vous répondrez à tout cela si vous voulez, mais ce que je vous prie de me dire c'est si M. Craufurd est à Londres et s'il y sera encore longtemps ; informez-vous-en, je vous supplie, parce que j'ai quelque raison pour cela ; vous voyez que je ne vous dis pas tout, vous devez être content. Ce qui m'a le plus choqué dans votre lettre, c'est cinq ou six *Madame.* Il y avait un homme à qui ses amis avaient donné le sobriquet de *Bacha* ; c'etait un grand seigneur.[9] Un personnage de très-petit état s'avisa de l'appeler ainsi. Il lui dit, " Monsieur, ceux que j'appelle *monsieur* ne m'appellent point *bacha.*"

Je [ne] vous appellerai d'aucun nom aujourd'hui et je ne vous nommerai mon tuteur que quand vous ne me nommerez que " ma bonne " ou " ma petite." Adieu, adieu.

P.S.—Je ne vous enverrai les couplets de M. le Chevalier de Boufflers que dans ma première lettre ; je n'ai pas pu en avoir la musique.

[5] Une résidence du Prince de Conti. Le château a été détruit pendant la Révolution. (A. M.)

[6] Marc-Antoine-René, Marquis de Paulmy (1722–87) fils du Marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères. M. de Paulmy, qui avait rassemblé une magnifique bibliothèque, fut membre de l'Académie française (1748).

[7] Mme d'Egmont. (W.)—Elle était fille du Maréchal-Duc de Richelieu. Elle épousa en 1756 Casimir Pignatelli d'Egmont, Comte d'Egmont, et mourut en 1773.

[8] Mme de Lillebonne. (W.)—Françoise-Catherine-Scholastique d'Aubusson, fille unique du Comte de la Feuillade. Elle épousa en 1752 François-Henri d'Harcourt, Comte de Lillebonne.

[9] Le Duc d'Olonne, fils du Duc de Boutteville, de la maison de Montmorency-Luxembourg.

LETTRE 11

Paris, mercredi 21 mai 1766.

Il n'y eut point hier de courrier d'Angleterre ; il arrivera sans doute aujourd'hui : je ne compte pas qu'il m'apporte rien. Ce qui vous surprendra, c'est que je ne serai point du tout fâchée ; tout au contraire, je serai ravie que vous vous mettiez bien à votre aise avec moi, et que vous ne m'écriviez jamais que quand vous n'avez rien à faire. Vos lettres me feront mille fois plus de plaisir, parce qu'alors elles auront été un amusement pour vous, et non pas une gêne ; pour moi, je veux vous écrire tant qu'il me plaira : je n'ai rien à faire ; je n'ai ni de Princesse Amélie,[1] ni d'ambassadeurs, ni de bals, ni de jeux, ni de Strawberry-Hill ; je n'ai que mon effilage [2] et mon chien. Je fais l'un sans y penser, et je ne pense guère plus à l'autre.

Presque toutes les fois que je réponds à vos lettres, que l'on a fermé mon paquet, qu'il est à la poste, je m'avise que je vous ai dit mille inutilités, et que j'ai omis de vous dire tout ce qui était le plus important et le plus nécessaire. Par exemple, dans ma dernière lettre du 19, je n'ai point répondu à la vôtre du 13, aux articles qui en valaient bien la peine. Qui m'a dit, dites-vous, que ce n'est que par *complaisance* que vous m'avez lâché le mot d'*amitié ?* Eh bien, je n'en doute pas ; mais je doute que vous aimiez ceux qui vous haïssent : je crois que vous ne pensez point du tout être obligé de me rendre compte de vos pensées, occupations, projets, etc., etc. Mais je vous prie de croire que je suis bien éloignée de l'exiger. Oh ! non, non, je ne suis pas folle, ou du moins ma folie n'est pas la présomption ni la prétention, et je n'ai point à vous reprocher de m'induire à tomber dans cet inconvénient. Tout en badinant, tout en jouant, vous me faites entendre la vérité, et vous trouvez le moyen d'en envelopper l'amertume ; mais je comprends très-bien que mes

LETTRE 11.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La Princesse Amelia-Sophia-Eleanora, deuxième fille du Roi George II. Elle menait presque la vie d'une personne ordinaire, faisant de sa surdité une excuse pour ne pas paraître à la cour de son neveu George III, qui lui déplaisait. Walpole était un favori de la Princesse, et était fréquemment invité à dîner et à jouer aux cartes avec elle. Elle mourut en 1786, âgée de 75 ans.

[2] Effiler des étoffes était la principale occupation de Mme du Deffand ; les fils ainsi obtenus étaient tissés à nouveau en pièces d'étoffes qu'elle donnait à ses amis.

sept ou huit premières lettres ne vous ont pas plu : je ne suis pourtant point fâchée de les avoir écrites ; je n'en rougis point. J'ai connu une femme à qui on faisait quelques remontrances sur ce qu'elle n'avait pas un air assez réservé avec des personnages graves et à qui on devait du respect : elle répondit qu'elle avait vingt-neuf ans, et qu'à cet âge on avait *toute honte bue ;* et moi je dis qu'à mon âge on ne pèche point contre la décence en se laissant aller à des *emportements* d'amitié, et ils ne doivent point effrayer, quand il est bien démontré qu'on n'exige rien. Je ne vous connais pas, ajoutez-vous ; peut-être me suis-je trompée à votre caractère comme je fais à votre esprit. Vous ne me donnez pas beaucoup d'inquiétude d'avoir porté un faux jugement : je ne suis pas trompée à votre esprit ; mais je pourrai me tromper à votre caractère. Cependant permettez-moi de croire que vous n'êtes ni *volage,* ni *ingrat,* ni *méchant :* vous êtes singulièrement bon, et vous êtes, ainsi que feu mon ami Formont, la bonté incarnée, le plus reconnaissant des hommes et le plus éloigné de toute méchanceté. C'est cette connaissance que j'ai de votre caractère qui me fait et me fera toujours vous dire tout ce que je pense, qui me fait applaudir de vous avoir donné mon amitié : il ne peut y avoir qu'un seul inconvénient, qui est grand, il est vrai, mais qu'on ne peut pas appeler dangereux, c'est de ne vous plus revoir. Si cela arrive, je pourrai avoir à me reprocher de m'être laissée aller au goût que j'ai pris pour vous, mais non pas d'avoir fait un mauvais choix, ni d'avoir été indiscrète en vous donnant toute ma confiance. A propos de confiance, qui est-ce qui a appris à M. Selwyn que je vous avais écrit de ma propre main ? Si j'avais fait une indiscrétion de ce genre, quelle réprimande ne me feriez-vous pas ? Eh bien ! moi je ne vous en fais pas. Je serai votre mère, et je dirai comme cette dame, " À mon âge on a toute honte bue." Après cette petite digression, revenons à votre lettre ; les douceurs arrivent après les sevérités. Rien n'est plus flatteur que votre manière de louer ; il semble que ce soit malgré vous et que c'est la vérité et la justice qui vous y forcent. Oh ! Monsieur, je n'en suis point la dupe ; sans être faux, vous êtes fort rusé, et vous vous entendez fort bien à dorer la pilule. Je ne sais comment cela se fait, sans être dupe je me laisse attraper, mais c'est que ce que je sens l'emporte sur ce que je sais, ce que je vois, et ce que je pense.

Avouez que tout ce que je vous dis vous ennuie à la mort ;

je voudrais que vous ne lussiez mes lettres que dans le même temps où vous pouvez m'écrire les vôtres, quand vous n'avez rien à faire et rien dans la tête qui vous occupe et vous intéresse ; il n'est pas juste que je vous fasse partager l'ennui de mon oisiveté. En voilà bien long, mais cependant je n'ai pas encore fini ; il faut que je vous dise aujourd'hui généralement tout ce que je pense pour n'y plus revenir, du moins c'est mon intention. J'examine souvent si c'est un bonheur ou un malheur pour moi de vous avoir connu. Le bonheur est spéculatif si je ne dois jamais vous revoir, et le malheur très-réel, parce que cette privation me sera douleureuse, et puis ce qui est journalier et que j'éprouve à tout moment c'est le dégoût que vous êtes cause que j'ai pris pour tout ce qui m'environne en particulier, et pour ma nation en général.

Je suis comme était feu le Régent,[3] je ne vois que des sots ou des fripons ; tous les jugements que j'entends porter me sont insupportables ; quelques personnes qui paraissent assez raisonnables parlent de vous, vous louent à peu près bien : j'écoute, j'approuve, je suis contente, et l'instant d'après on vante M. Keene : il a bien de l'esprit, dit-on, de la force, du nerf, mais il est bien Anglais ; il n'est pas si aimable que M. Walpole. Celui-ci a bien plus de douceurs, de politesse, bien plus d'envie de plaire : oh ! il est tout à fait Français. Je me mords les lèvres, je me tords les mains, je me tais, mais j'enrage, et il me prend un dégoût pour ces gens-là, que je voudrais ne leur parler de ma vie ; cependant je n'ai rien de mieux à faire que de vivre avec eux. Allez, allez, mon tuteur, ne me recommandez point de point parler de vous ; à qui diantre voulez-vous que j'en parle ? Sera-ce à Mme de Luxembourg, qui n'a d'estime et de vénération que pour l'Idole ? sera-ce à Mme de Mirepoix, pour qui tout est lanterne magique ? sera-ce à Mme de Beauvau, qui est toujours dans l'enivrement de ses succès ? qui, malgré son attachement pour son mari, veut plaire à tout le monde, sans choix, sans discernement ? sera-ce à Mme de Jonzac ? elle est un être d'une espèce différente de la nôtre ; elle est impassible, c'est-à-dire sans passion, sans sentiment ; et si elle n'était pas aussi souvent enrhumée, je croirais que son corps est comme son âme, qu'elle ne sent ni le froid ni le chaud. Sera-ce enfin à Mme de Forcalquier ? ce pourrait être à elle plus qu'à

[3] Philippe, Duc d'Orléans (1674–1723), Régent de France pendant la minorité de Louis XV.

personne ; mais sa Mme Dupin, et peut-être aussi son miroir lui ont persuadé qu'elle n'est pas dans la région commune. On démêle cependant qu'elle a de la sensibilité, et la lettre qu'elle m'a chargée de vous envoyer en peut servir de preuve ; car assurément tout ce qu'elle vous dit de moi n'est pas une suite des confidences que je lui ai faites ; je ne lui parle jamais de vous que pour lui répondre, et je n'ai point avec elle, non plus qu'avec nulle autre, des *effusions de cœur*.

Encore un autre article à traiter : je dois de la reconnaissance à l'Omnipotence. Je vous écrivais il y a quelque temps que je reconnaissais sa providence ; mais si je lâchais la bride comme Voltaire, je dirais que j'ai bien à m'en plaindre. Ah ! quel esprit m'a-t-il donné, celui qui fait qu'on ne peut être content de soi ni des autres ! J'aimerais bien mieux qu'il m'eût traitée comme M. de Saulx [4] ou comme l'Idole, qui toujours s'aime et s'admire, et qui dans cette contemplation ne voit et ne sent rien que ce qui peut augmenter sa gloire. Que je suis différente d'elle, mon cher tuteur ! tout m'abat, tout m'accable ; si je ne fais pas cas des autres, j'en fais encore moins de moi.

Il me vient une idée qu'il faut encore que vous communique. Vous devez penser quelquefois ce qui est devenu mon amitié et même mon engouement pour M. Craufurd ; c'est une question que je me fais à moi-même, je m'y réponds fort bien ; j'ai toujours du goût pour son esprit, j'ai très-bonne opinion de son cœur ; il a l'esprit très-juste, beaucoup de discernement ; je le crois très-capable d'amitié, qu'un ami lui serait nécessaire et le rendrait heureux. Il a un fond de mélancolie et d'ennui qui le rend malheureux ; il est jeune, il a une mauvaise tête, l'oisiveté lui pèse et le tourmente ; de là viennent les folies qu'il fait au jeu, et il en fera peut-être d'un autre genre, et il s'exposera non pas à des remords (car il ne fera jamais rien de mal) mais à beaucoup de regrets et de repentirs. Votre caractère ne ressemble point au sien, ce n'est pas que vous ne soyez pas un peu fou, mais vos folies sont pour ainsi dire postiches, des fantaisies baroques, des mouvements de gaîté qui vous font trouver de l'amusement où les autres n'en trouveraient point, mais vous êtes décidé, je ne vous crois point léger, votre tête est sujette à se troubler, vous le savez, et vous attendez que cela soit plus calme pour parler

[4] Charles-Henri de Saulx-Tavannes, Marquis de Saulx. Il se plaignit un jour à M. de Lambert de ce que quelqu'un du nom de Saulx voulait prendre le nom de Tavannes. " Il a tort," dit M. de Saint-Lambert, " tous les Tavannes sont Saulx, mais tous les Saulx ne sont pas Tavannes." Le Marquis de Saulx mourut en 1768. (A. M.)

et pour agir. Pour en revenir à ce que je pense de M. Craufurd : je l'aime toujours, mais je trouve très-bon et très-naturel qu'il m'ait oubliée.

Ah ! voici une grande histoire que j'ai à vous raconter. Le mari de cette Mme Dumont qui est chez Mme Elliot, que j'avais fait placer à une barrière, qui avait six cents francs d'appointements, logé et chauffé, a fait un trou à la lune. On ne sait où il est allé ; il a fait pour quatre mille francs de dettes, il a vendu toutes les nippes de son malheureux fils, lits, habits, linge. Ce petit garçon la première nuit a couché sur la paille, la nuit d'après il aurait couché sur le pavé dans la rue. Je l'ai pris chez moi, je lui donne un maître à écrire pour le mettre en état d'être placé ; je verrai avec M. de Montigny ce qu'on pourra faire pour lui.

Je me suis fait traduire la lettre de Mme Elliot, elle est la plus honnête du monde. Je juge que c'est une femme du bon sens ; il y peu de nos Françaises qui écrivissent aussi bien à quelqu'un qu'elles ne connaîtraient pas. Elle me mande que sa lettre me sera remise par un homme de ses amis qu'elle me nomme. Sa lettre m'est arrivée par la poste et je n'ai point entendu parler de cet ami. Je lui répondrai dans quelque temps, je veux attendre si cet ami ne viendra pas. J'écrirai aussi à M. Selwyn, mais vous croyez bien que ce ne sera pas aujourd'hui, je m'épuise avec vous, et je n'ai pas encore tout dit. Je vous confie que Wiart est bien fatigué de mon bavardage, mais il faut qu'il prenne patience.

L'Héréditaire dîna chez M. de Paulmy ; il y avait vingt-deux personnes ; il avait demandé M. d'Alembert,[5] il l'avait déjà vu à l'Académie des sciences, et l'avait comblé de louanges et de caresses. Le Président donne un pareil dîner samedi prochain, on tuera votre Héréditaire à force de repas ; son succès est prodigieux : le grand feu de Paris a pourtant fait tomber celui de la Cour. A propos de la Cour, je n'ai vu ni entendu parler de la grand'maman, depuis le 4 de ce mois que je la vis à Versailles ; il n'est plus question de la lettre [6] ; le moment de la faire voir est manqué ; vous ne vous souciez pas qu'on y revienne. Belles nouvelles à vous apprendre : les capucins se donnent les airs

[5] Jean le Rond d'Alembert (1717–83), célèbre géomètre, littérateur et philosophe, fils naturel de Mme de Tencin. D'Alembert fut une des gloires du salon de Mme du Deffand jusqu'à la brouille de cette dernière avec Mlle de Lespinasse ; ayant épousé la cause de la demoiselle il fut en conséquence banni de Saint-Joseph. Il vécut en parfaite harmonie avec Mlle de Lespinasse jusqu'à ce qu'elle mourut en 1776, ignorant tout de ses orageuses amours avec MM. de Mora et Guibert.

[6] La lettre de Walpole adressée à Rousseau sous le nom d'Émile.

d'imiter les Anglais : le gardien du couvent de Saint-Jacques, ces jours-ci, s'est coupé la gorge. Vous n'êtes pas curieux de savoir pourquoi, ni moi non plus. Pour le coup, adieu ; je finis en vous disant que je suis femme, très-femme, et femmelette et nullement Française.

Ne trouvez-vous pas la lettre de Mme de Forcalquier très-jolie ? Excepté ce qu'elle dit de moi, j'en suis très-contente. Le nom de Mme de Boufflers est venu au bout de sa plume, c'est en dérision. Il y a à la fin de sa lettre une phrase obscure, mais que le temps éclaircira.

Voilà une adresse pour la table de Mme de Jonzac. Vous jugez bien que la seconde enveloppe, c'est-à-dire celle de dessus, doit être l'adresse de M. de Montigny.

J'ai commencé à vous écrire à dix heures, il est midi et demi ; c'est un débordement, une inondation, un déluge.

Ce que je vous ai mandé des adresses de Mme de Jonzac n'a pas le sens commun, c'est, je crois, tout le contraire ; vous en jugerez.

Je donne demain à souper à Mme de Beauvau et au petit Comte de Broglio ; ce Comte qui est si petit, a la tête infiniment petite, qu'elle n'est pas même proportionnée à son corps, c'est de quoi je m'aperçois toutes les fois que je le vois.

À 7 heures du soir.

Je viens de recevoir une lettre de la grand'maman ; elle me mande qu'elle est très-fâchée de ne vous avoir pas encore fait réponse.

LETTRE 12

Paris, ce dimanche 25 mai 1766.

Je ne sais pas si les Anglais sont durs et féroces, mais je sais qu'ils sont avantageux et insolents. Des témoignages d'amitié, de l'empressement, du désir de les revoir, de l'ennui, de la tristesse, du regret de leur séparation,—ils prennent tout cela pour une passion effrénée ; ils en sont fatigués, importunés, et le déclarent avec si peu de ménagement, qu'on croit être surpris en flagrant délit ; on rougit, on est honteux et confus, et l'on tirerait cent canons contre ceux qui ont une telle insolence. Voilà la disposition où je suis pour vous, et ce n'est que l'excès de votre

LETTRE 12.—Incomplète dans les éditions précédentes.

folie qui vous fait obtenir grâce : ce qui me pique, c'est que vous me trouvez fort ridicule.[1] Je ne sais pas comment vous aurez trouvé ma dernière lettre ; c'était un examen de conscience ; elle vous aura peut-être ennuyé à la mort, mais je m'amusai beaucoup à l'écrire : je suis devenue si dissimulée depuis votre départ, que, quand je vous écris, je me laisse aller à dire tout ce qui me passe par la tête : s'il faut encore que je me contraigne, même avec vous, cela m'attristera bien. Vous voulez toujours rire ; l'extravagance est votre élément, et moi je suis triste et mélancolique ; de plus, je ne me porte pas bien ; je vous l'avais mandé, mais cela ne vous fait rien ; vous ne vous informez pas seulement de mes nouvelles. Vous êtes un original où je ne comprends rien ; je crois quelquefois que vous avez de l'amitié pour moi, et puis tout de suite je pense tout le contraire : je n'aime point tous ces virevousses-là ; cependant, à tout prendre, vous me divertissez.

Vous êtes étonnant avec votre Lally. Si vous saviez toutes les horreurs dont il était coupable, combien il a ruiné et fait périr de malheureux ! Joignez à cela que le public était persuadé que son argent le tirerait d'affaire, vous conviendrez qu'il fallait un exemple : qu'importe qu'il fût officier général ? il en méritait davantage un plus grand châtiment. Je suis persuadée que Pondichéry n'a été pris que par ses trahisons ; enfin on ne devrait jamais condamner au supplice aucun malfaiteur si on lui avait fait grâce. A l'égard des trois ans qu'il a été en prison, elles ont été nécessaires pour l'information de son procès ; il fallait faire venir les preuves des Indes ; enfin, je suis, je crois, tout aussi compatissante que vous, je ne pense pas qu'il soit selon la loi naturelle de faire mourir personne ; mais puisque

[1] Voici comment M. Walpole s'était exprimé :—" A mon retour de Strawberry-Hill, je trouve votre lettre, qui me cause on ne peut plus de chagrin. Est-ce que vos lamentations, Madame, ne doivent jamais finir ? Vous me faites bien repentir de ma franchise ; il valait mieux m'en tenir au commerce simple ; pourquoi vous ai-je avoué mon amitié ? C'était pour vous contenter, non pas pour augmenter vos ennuis. Des soupçons, des inquiétudes perpétuelles !—Vraiment, si l'amitié a tous les ennuis de l'amour sans en avoir les plaisirs, je ne vois rien qui invite à en tâter. Au lieu de me la montrer sous sa meilleure face, vous me la présentez dans tout son ténébreux. Je renonce à l'amitié si elle n'enfante que de l'amertume. Vous vous moquez des lettres d'Héloïse, et votre correspondance devient cent fois plus larmoyante. *Reprends ton Paris ; je n'aime pas ma mie, o gué.* Oui, je l'aimerais assez *au gai*, mais très-peu au triste. Oui, oui, m'amie, si vous voulez que notre commerce dure, montez-le sur un ton moins tragique ; ne soyez pas comme la comtesse de Suze, qui se répandait en élégies pour un objet bien ridicule. Suis-je fait pour être le héros d'un roman épistolaire ? et comment est-il possible, Madame, qu'avec autant d'esprit que vous en avez, vous donniez dans un style qui révolte votre Pylade, car vous ne voulez pas que je me prenne pour un Orondate ! Parlez-moi en femme raisonnable, ou je copierai les réponses aux *Lettres Portugaises*." (B.)

la loi civile s'en est arrogé le droit, M. de Lally a dû avoir la tête tranchée. A l'égard du bâillon et du tombereau, je les désapprouve ; mais ne croyez point qu'il y ait été fort sensible ; il a fini en enragé : de tous les hommes c'était le moins intéressant, et je crois le plus coupable. Je me perds dans votre esprit ; qu'importe, je veux toujours vous dire ce que je pense.

Je suis ravie que M. de Richmond soit secrétaire d'État. Est-ce à la place du Duc de Grafton ? Vous êtes donc la cheville ouvrière de toute cette grande machine,[2] tout va donc au gré de vos souhaits, mais nous ne vous reverrons pas plutôt j'*espère*. Vous ne *reprendrez pas Paris à cause de vos mies* tant gaies que tristes ; j'aurai ce soir votre *mie gaie* d'Aiguillon, et votre *mie triste* Forcalquier, et votre *mie ténébreuse* [3] du Deffand aura quatorze personnes à souper, parce que Mme de Mirepoix lui en a envoyé demander, ainsi que Mme de Montrevel.[4] Voilà votre monnaie ; j'aimerais mieux *vous* pour toute pièce, quoique vous ne soyez pas assurément de bon aloi.

Je vous envoie les chansons que je vous avais annoncées. Je n'ai pu avoir la musique qu'hier. Je vous ai, je crois, dit que c'était à l'occasion d'un compliment que le Chevalier de Boufflers fut faire à la Princesse Christine de la part du Roi Stanislas. Mme la Duchesse de Choiseul m'a mandé qu'elle vous avait écrit, qu'elle n'avait point mis d'adresse et qu'elle avait oublié de faire contresigner la lettre, qu'elle croyait qu'elle serait perdue, qu'elle me priait de vous le dire. Il faut que vous envoyiez au bureau pour la retirer ; le dessus est à M. Horace Walpole, à Londres.

Ne m'écrivez plus d'impertinences ; il y a tel moment où elles feraient beaucoup de peine. Ne me parlez plus de votre retour ; il y a cinq mois d'ici au mois de novembre, et sept jusqu'au mois de février ; je ne veux pas plus penser à cela qu'à l'éternité.

Je vous prie d'être infiniment persuadé que vous ne m'avez point tourné la tête, et que je prétends bien ne me pas plus soucier de vous que vous ne vous souciez de moi.

Adieu, on vient de m'apprendre que le Président a un peu de fièvre ; c'est la suite d'un dîner qu'il donna hier au Prince

[2] Le Duc de Richmond devait sa charge de secrétaire d'État aux efforts de Walpole en sa faveur.

[3] Mme du Deffand s'appelle la *mie ténébreuse* de Walpole parce que celui-ci dans sa lettre avait dit qu'elle lui présentait l'amitié " dans tout son ténébreux." (Voyez la note 1 de cette lettre.)

[4] Fille du Duc de Praslin, et femme du Comte de Montrevel. Elle mourut en 1768.

Héréditaire ; il prit une tasse de glace et le suivit à l'Académie. J'espère que ce ne sera rien, j'en suis cependant inquiète ; je vais me lever pour aller savoir de ses nouvelles.

LETTRE 13

Ce lundi 26 mai 1766.

Vous m'avez irritée, troublée, et, qui pis est, gelée : me comparer à Mme de la Suze ![1] me menacer de m'écrire pour réponse une *Portugaise !*[2] ce sont les deux choses du monde que je hais le plus ; l'une pour sa dégoûtante et monotone fadeur, et l'autre pour ses emportements indécents. Je suis triste, malade, vaporeuse, ennuyée ; je n'ai personne à qui parler : je crois avoir un ami, je me console en lui confiant mes peines, je trouve du plaisir à lui parler de mon amitié, du besoin que j'aurais de lui, de l'impatience que j'ai de le revoir ; et lui, loin de répondre à ma confiance, loin de m'en savoir gré, il se scandalise, me traite du haut en bas, me tourne en ridicule, et m'outrage de toutes les manières ! Ah ! fi, fi ! cela est horrible : s'il n'y avait pas autant d'extravagance que de dureté dans vos lettres, on ne pourrait pas les supporter ; mais à la vérité elles sont si folles que je passe de la plus grande colère à éclater de rire : cependant j'éviterai de vous donner occasion d'en écrire de pareilles.

J'eus dimanche à souper seize personnes ; on ne pouvait pas se tourner dans ma chambre ; Mme de Forcalquier était assurément celle que j'aime le mieux ; j'en suis assez contente : elle a cependant quelquefois des airs à la Walpole, mais je les lui passe en faveur de quelque autre ressemblance que je lui soupçonne. Pour M. de Saulx, si l'on ôtait l'article de son nom, qu'on en changeât l'orthographe, et qu'on n'y laissât que le son, il serait parfaitement bien nommé. A propos, je me souviens que l'autre jour, pensant à vous, je vous comparais à un logogriphe ; on en

LETTRE 13.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Henriette de Coligny, Comtesse de la Suze, femme poète, née en 1618, morte à Paris le 10 Mars 1673. Fille de Gaspard de Coligny, Maréchal de Châtillon, elle épousa (1643) Thomas Hamilton, Comte de Haddington, devint bientôt veuve, se remaria à Gaspard de Champagne, Comte de la Suze, fit casser son mariage par le parlement (1653) et abjura le calvinisme. Elle mena une vie fort galante. Ses *Poésies* ont été souvent réimprimées. (L. L.)

[2] *Lettres d'Amour d'une Religieuse Portugaise, écrites au Chevalier de C . . . officier français en Portugal.* Ces lettres sont de Marianna Alcoforado (1640–1723), religieuse de Beja. La première édition a paru en 1669. (Voyez la note 1 de la lettre précédente.)

tient tous les rapports, on a toutes les lettres, et on n'en trouve pas le mot. Est-ce là le style qu'il vous faut, et à quoi me comparerez-vous ! à un amphigouri, à une parade ; j'aime encore mieux cela qu'aux élégies de Mme de la Suze, aux *Lettres portugaises*, et aux romans de Mlle Scudéry.

Mardi 27.

Je vous prends et je vous quitte comme il me plaît ; voici ce qui m'est arrivé hier au soir : je fais copier la lettre que j'ai écrite au Président, pour ne pas faire deux éditions.

" Je vais vous causer un moment de trouble, mais il ne durera pas : je ramenai hier Mme de Forcalquier ; elle était dans le fond du carrosse, et moi sur le devant. Vis-à-vis M. de Praslin,[3] l'essieu de derrière rompit tout auprès de la roue ; la roue tomba, nous versâmes sans que la glace de devant, ni que celle de la portière, du côté que la voiture versa, aient été cassées : mon cocher fut jeté par terre, ainsi qui les trois laquais qui étaient derrière, personne n'a été blessé, et les chevaux, à qui tout cela ne fit rien, s'en revinrent tout seuls avec l'avant-train à la porte de Saint-Joseph : le portier les reçut très-honnêtement, et leur tint compagnie jusqu'à ce que mes gens les vinssent rechercher pour ramener la voiture. Nous ne fûmes pas si heureuses, Mme de Forcalquier et moi ; le suisse de M. de Praslin nous refusa l'hospitalité : Monseigneur trouverait mauvais qu'il nous reçût ; Monseigneur n'était point rentré : nous le prîmes sur le haut ton ; nous entrâmes malgré lui ; le pauvre homme était tout tremblant : Monseigneur rentra ; Mme de Forcalquier proposa au suisse de lui aller dire que nous étions là.—Oh ! je n'en ferai rien.—Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?—Parce que je n'oserais ; Monseigneur le trouverait mauvais ; je ne dois pas quitter mon poste. Un laquais d'une mine superbe passe devant la porte ; Mme de Forcalquier lui demanda un verre d'eau.—Je n'ai ni verre ni eau.—Mais nous en voudrions avoir.—Où voulez-vous que j'en prenne ?—Allez dire à M. de Praslin que nous sommes là.—Je m'en garderai bien ; Monseigneur est retiré. Pendant ce temps-là, Mme de Valentinois, qui revenait de la campagne, et qui était à six chevaux, passe devant l'hôtel de Praslin, voit notre voiture, demande à qui elle est, vient nous chercher, et nous tire de la chambre du suisse, et nous ramène chez nous. Il est bien dommage que M. le Chevalier de Boufflers

[3] L'Hôtel du Duc de Praslin, secrétaire d'État, et cousin du Duc de Choiseul. (W.)

ne soit pas ici ; beau sujet de couplets : il est bon d'avertir les voyageurs de pas verser devant l'hôtel de Monseigneur de Praslin."

Le Président me mande : " Le feu ministre de la paix est un faquin, ainsi que tout ce qui a l'honneur de lui appartenir. Si le successeur [4] avait été à sa place, les choses ne se seraient pas passées de même, et Mme de Forcalquier en aurait reçu tout au plus quelque demande honnête pour le droit de gîte : il faudrait faire la lecture de votre relation à l'assemblée du dimanche des ambassadeurs."

La suite de cette aventure est que Monseigneur n'a pas compromis sa dignité en envoyant savoir de nos nouvelles : Mme de Forcalquier, ainsi que moi, s'en porte bien : mon cocher a une bosse à la tête et a été saigné ; ainsi finit l'histoire.

Je vis hier Mme de Luxembourg ; elle était revenue la veille au soir de l'Isle Adam [5] ; il y a eu des plaisirs ineffables ; elle donne à souper jeudi au Prince Héréditaire. Adieu jusqu'à demain.

Ce mercredi 28.

Demain est arrivé, et n'a point apporté de lettres. L'incommodité du Président n'a point eu de suite. Mandez-moi qui nous aurons pour ambassadeur. Les Georges [6] étaient à la campagne il y a quelques jours, je ne sais pas s'ils en sont de retour ; je n'en ai point entendu parler depuis qu'ils ont soupé chez moi.

Je vais souper ce soir chez Mme de Montigny, qui est en couches.

Mme de Choiseul part d'aujourd'hui en huit de juin pour Chanteloup,[7] où elle doit passer six semaines.

A propos, pourquoi ne me dites-vous rien de Milady Walgrave,[8] où tout cela en est-il ? Je n'ai plus la même curiosité sur M. Craufurd, c'est-à-dire sur son départ de Londres, car pour sa personne je m'y intéresserai toujours beaucoup, quoique bien persuadée que je ne le reverrai jamais. Ce n'est pas la distance

[4] Le Duc de Choiseul. (W.)
[5] Terre du Prince de Conti. (W.)
[6] Lord et Lady George Lennox.
[7] Terre du Duc de Choiseul, près d'Amboise.
[8] C'est-à-dire la Comtesse douairière Waldegrave, née Maria Walpole, fille naturelle de Sir Edward Walpole, frère aîné d'Horace Walpole. Son premier mari, le deuxième Comte Waldegrave, mourut en 1763. Lady Waldegrave, qui était une des plus belles femmes d'Angleterre, attirait alors l'attention du monde par ses relations avec le Duc de Gloucester (frère de George III), qu'elle épousa secrètement en septembre 1766. Horace Walpole, qui blâmait fortement cette liaison, fit des remontrances à sa nièce et essaya de la détacher du Duc, mais en vain.

des lieues qui me le fait croire ; ce n'est pas un grand voyage ; mais il s'est trop ennuyé à Paris pour y revenir jamais.

Adieu, j'espère que samedi ou dimanche j'aurai de vos nouvelles. Je viens d'apprendre par une lettre que la Dumont écrivait à son mari, et qu'on a apportée chez moi, que Mme Elliot [9] était partie pour l'Écosse ; je ne lui ai point fait réponse, non plus qu'à M. Selwyn. Donnez-moi leurs adresses ou mandez-moi si je puis vous les envoyer pour que vous [les] leur fassiez tenir.

Adieu, mon tuteur, ou bien Monsieur, comme vous le jugerez à propos.

Le Maréchal de Broglio a une pension de trente mille francs. C'est M. de Choiseul qui l'a demandée pour lui. Ce n'est point la suite d'une réconciliation ; le ministre l'en a fort assuré, c'est un procédé pareil à celui que vous avez pour Jean-Jacques.

LETTRE 14

[1er de juin 1766.]

J'ai été en grand commerce de lettres avec la grand'maman ; elle vous aime à la folie. Ce qui est de vrai c'est que vous lui plaisez beaucoup ; elle a été charmée de votre lettre,[1] elle me l'a envoyée. Je l'ai fait copier, et elle est dans mon petit coffre, qui par parenthèse est le plus joli du monde. Je lui rendis hier cette lettre qu'elle voulait ravoir ; elle m'a dit que celle qu'elle vous avait écrite avait quatre pages. Je vous prie de m'en envoyer la copie ; je serai bien aise de voir si j'en serai contente, et ce qu'elle a répondu à ce que vous lui dites que je suis sujette à m'engouer.[2] Où avez-vous pris cela ? M'avez-vous vu prendre de goût à tort et à travers ? Par delà vous et M. Craufurd, qu'avez vous à me reprocher ? Si vous saviez nos opéras, je vous ferais de continuelles citations, mais vous n'estimez pas Quinault,[3] et c'est parce que vous ne le connaissez pas ; vous vous êtes fait l'écho des sots jugements que vous avez entendu porter de moi, et j'en ai paru si en colère à la grand'maman, qu'elle a eu une peur extrême de vous avoir fait une tracasserie ;

[9] Femme de Sir Gilbert Elliot. (W.)

LETTRE 14.—Inédite. Fragment, daté de la main de Walpole.

[1] Imprimée (d'après la copie de la main de Wiart qui se trouve parmi les papiers de Mme du Deffand) dans les *Lettres d'Horace Walpole* (tome vi, pp. 457–8).

[2] "Mme du Deffand," écrit Walpole, "veut me persuader, car elle est très-sujette à s'engouer, que vous m'aviez un peu distingué du commun, et pour preuve m'envoie votre billet."

[3] Philippe Quinault (1635-88), poète dramatique, membre de l'Académie française, auteur de nombreux "libretti" d'opéra, que Mme du Deffand aimait à citer.

je l'ai rassurée en lui disant qu'il fallait que je vous en pardonnasse bien d'autres : par exemple que vous me disiez sans cesse que vous n'aimiez rien, et que vous étiez incapable de rien aimer. "Ah ! c'est ceux qui aiment qui parlent ainsi," s'est-elle écriée. Je ne l'ai point contredite. Cette grand'maman est charmante ; je soupais avant-hier avec elle chez le Président avec quinze personnes ; elle n'y vint que par complaisance pour moi. Elle soupa hier chez moi ; nous n'étions que sept, les deux Maréchales, la Duchesse de Boufflers,[4] la petite Biron, et Pont-de-Veyle. Les Maréchales, la petite femme, et Pont-de-Veyle firent un *whisk*,[5] la Duchesse de Boufflers regarda jouer, et la grand'maman et moi causâmes. Je lui ai fait voir votre lettre d'Émile, dont elle a été fort contente, mais elle approuve votre silence. Je puis vous répondre que si par impossible vous revenez ici vous serez parfaitement content d'elle, et je répondrais bien que si son cœur n'était pas entièrement rempli par son mari elle aurait de l'amitié pour vous et pour moi. J'oubilais de vous dire qu'elle a montré votre lettre à son mari, qui en a été fort content. On a cherché à le prévenir contre vous en voulant lui persuader que vous étiez fort méchant ; je sais qui c'est, et je l'en hais à la mort.

Je reviens à l'Idole ; elle est enthousiasmée de ce que Milord Holdernesse revient ici pour la voir ; elle s'en vanta, je lui en fis tous mes compliments ; elle me dit qu'il fallait que nous nous arrangeassions, le Président, elle, et moi, pour lui donner à souper alternativement. Il doit la suivre à Pougues. Elle prétend qu'il a refusé l'ambassade ; cela est-il vrai ? [6]

Je retourne sur mes pas. La grand'maman part mercredi 4 de ce mois pour Chanteloup. Si vous, M. Craufurd, et moi passions ce temps-là avec elle je crois qu'elle s'y ennuierait moins et que je m'y plairais beaucoup. Elle y sera six semaines.

Mme de Mirepoix me fait fort bien ; Mme de Luxembourg, à quelques bourrasques près, ne me traite pas mal. Je suis contente de Mme de Beauvau ; enfin vous avez assez d'honneur à mon éducation, car c'est ma bonne conduite qui produit tous ces bons effets ; je n'y suis sensible que parce que cela rendra ma société moins ennuyeuse ; les gens du monde, quelque peu estimables qu'ils soient, sont toujours plus amusants que d'autres.

[4] Marie-Anne-Philippine-Thérèse de Montmorency, fille du Prince de Montmorency, et veuve du Duc de Boufflers, fils du premier lit de la Maréchale de Luxembourg.

[5] C'est-à-dire *whist*. Wiart écrit *houiske*.

[6] Lord Holdernesse n'a pas été ambassadeur à Paris.

Je vais vous apprendre quelque chose de bien singulier : c'est que j'ai reçu une lettre de M. Craufurd pleine d'amitié. Je ne me presserai pas d'y répondre, c'est le mettre à son aise que de suivre son exemple. J'attends pour répondre à M. Selwyn et à Mme Elliot que vous me donniez leurs adresses ou que vous me permettiez de vous envoyer mes lettres pour les leur faire tenir.

Adieu, mon cher tuteur, je vous pardonne toutes vos injures passées. Je suis fort contente de vous aujourd'hui, mais je ne suis pas fort vivante ; vous devez vous en apercevoir.

Je vous envoie des vers de ma grand'maman ; la rime y est un peu negligée, mais qu'est-ce que cela fait ? J'en ai voulu avoir un ecopie pour vous. Je lui ai dit ma parodie de *La Fée Urgèle*,[7] elle a voulu l'avoir ; je [la] lui ai donnée, elle ne la montrera sûrement à personne.

VERS.

J'aime mon chien, car il faut bien aimer ;
De sentiment on ne peut se passer ;
Mais le fiel de l'expérience
Me dit, helas ! que par prudence
Il faut aimer son chien
De peur de n'aimer rien.

Ce fut à propos de la Tulipe qu'elle me dit ces vers.

J'ai oublié de vous parler de Mme de Forcalquier ; ce sera pour une autre fois ; je m'accomode fort bien de son commerce.

LETTRE 15

Paris, ce mardi 3 juin 1766.

En cas que le courrier ait une de vos lettres, je ne la recevrai que demain ; il y a toujours un jour de retard, et comme je vais demain à Montmorency, je n'aurai pas le temps de vous écrire : je prends donc mes précautions, parce qu'il me semble que j'ai beaucoup de choses à vous dire. Je commence par vous rappeler l'aventure de notre versade, il y eut hier huit jours ; je vous envoyai la lettre que j'écrivis au Président ; cette lettre a été lue par tous ceux qui ont été chez lui, et tous ceux qui ont été chez lui l'ont contée à tous ceux qu'ils ont vus :

[7] Voyez la note 9 de la lettre 6.

LETTRE 15.—Incomplète dans les éditions précédentes.

ainsi rien n'a fait tant de bruit que cette aventure, et n'a donné tant de ridicule à Monseigneur de Praslin. Tout le monde s'étonnait qu'il n'eût pas jeté la faute sur ses gens, et qu'il ne fût pas venu ou qu'il n'eût pas envoyé chez Mme de Forcalquier et chez moi nous faire des excuses ; il y vint hier, qui était justement le jour de l'octave.

Je vis hier M. de Choiseul, qui arriva chez Mme de Mirepoix comme j'en sortais. Il me prit par le bras, me fit rentrer, et nous eûmes ensemble une vraie scène de comédie. J'ai fait copier la lettre que j'ai écrite ce matin à Mme de Choiseul, pour m'épargner la peine de vous en faire le récit, et je vous l'envoie.[1] Jamais on n'a dit autant d'injures que je lui en ai dit ; je l'appelai esprit borné, pédant, enfin excrément du ministère : il fit des cris, des rires outrés : je voulus qu'il se mît à genoux pour me demander pardon ; il me dit qu'il y était ; je lui fis baiser ma main, je lui pardonnai, et nous sommes pour le présent moment les meilleurs amis du monde. Tout cela vous aurait bien diverti si vous aviez été ici ; mais vraiment il y a une autre histoire qui fait bien tomber la nôtre : c'est celle de M. de Thiard[2] et de Mme de Monaco.[3] Il y a trois semaines qu'elle est arrivée, et il n'y a que

[1] Copie d'une lettre à Madame la Duchesse de Choiseul :—

"2 Juin.

Je suis désolée de votre départ, chère grand'maman ; c'est une folie, je le sais bien. Est-ce que je ne suis pas tous les jours des six semaines sans vous voir ? Mais non plus que la peur, le sentiment ne raisonne point.

Est-il impossible, chère grand'maman, de vous voir aujourd'hui au moins quelques moments ? Je voudrais vous raconter une scène *ineffable* qui se passa hier entre M. le Duc de Choiseul et moi—Éaque, Minos et Rhadamanthe ne sont que des polissons en comparaison de la gravité, de la sévérité, de la majesté dont il fut ; il m'aurait envoyée tenir la place de tous les criminels de l'enfer. Je ne pouvais expier mes torts avec Monseigneur de Praslin. J'avais conté à tout l'univers mon aventure ; le Président avait eu l'insolence de dire que le successeur de Monseigneur de Praslin en aurait agi différemment avec Mme de Forcalquier ; enfin il me terrassa de telle façon que je ne savais que répondre. Mais tout d'un coup le courage me revint ; je me révoltai, je racontai l'histoire, il ne put s'empêcher d'en rire, il perdit sa gravité, et moi alors je pris beaucoup d'insolence, je lui dis mille injures, et tout cela finit aussi comiquement que cela avait commencé tragiquement. La sévérité ne lui sied point, il est comme Vénus :—

'Vénus se fait aimer, et ne se fait point craindre.'

Il ne savait ce qu'il disait en me grondant et en prenant le parti de son cousin, et il devint charmant dès qu'il cessa d'être juge des enfers ou ministre ; il rendit cela synonyme. Oh ! qu'il abandonne à jamais ce rôle-là, je serais au désespoir qu'il le reprit jamais ; je veux l'aimer toute ma vie. Au nom de Dieu, chère grand'maman, qu'il ne m'en empêche pas.

Je sais qu'il va aujourd'hui à Saint-Hubert, j'en suis fâchée, mais, chère grand'maman, n'en résultera-t-il rien pour votre enfant ? Je serais au désespoir de vous gêner, mais si je pouvais vous voir du moins un moment je serais bien aise ; faites-moi savoir si cela est possible."

[2] Henri-Charles, Comte de Thiard, premier gentilhomme du Duc d'Orléans. Il mourut sur l'échafaud en 1794.

[3] Marie-Christine de Brignole, Princesse de Monaco.

quatre jours qu'on la sait : ces deux personnes étant allées souper chez Mme de Beuvron,[4] ne voulurent point se mettre à table, et au lieu de rester dans la chambre ou dans le cabinet, elles allèrent dans un petit boudoir tout au bout de l'appartement. Après le souper, Mme de Monaco aborda Mme de Beuvron avec l'air tout troublé et tout déconcerté ; elle lui dit qu'il lui était arrivé le plus grand malheur du monde. " Ah ! vous avez cassé mes porcelaines ? il n'y a pas grand mal."—" Non, Madame, cela est bien pis."—" Vous avez donc gâté mon ottomane ? " " Ah ! mon Dieu non, cela est encore bien pis ! "—" Mais qu'est-ce donc qui est arrivé ? qu'avec-vous pu faire ? "—" J'ai vu un très-joli secrétaire, nous avons eu la curiosité de voir comme il était en dedans ; nous avons essayé nos clefs pour tâcher de l'ouvrir ; il s'en est cassé une dans la serrure."—" Ah ! Madame, cela est-il possible ? il faut que vous le disiez vous-même pour que cela puisse se croire."—Un valet de chambre que l'on soupçonnait d'avoir vu cette opération, fut sollicité par prières et promesses d'aller chercher un serrurier pour raccommoder la serrure ; il n'en voulut rien faire, et dit qu'il se garderait bien de toucher à ce qui appartenait à sa maîtresse : la crainte, ou plûtôt la certitude d'être dénoncée par cet homme, détermina à le prévenir, en en faisant l'aveu. Voudriez-vous être à la place de M. Thiard ? Pour moi, j'aimerais mieux avoir été surprise en mettant la main dans la poche ; il y aurait du moins de l'adresse et moins de perfidie ; cela est horrible : comment peut-on rester dans le lieu où l'on s'est couvert d'une pareille infamie ? [5] Je remets à demain à finir cette lettre.

Ce mercredi 4.

Je le vois bien, le courrier du mardi ne m'apportera jamais rien. La grand'maman est partie ce matin ; je soupai hier chez elle. Il n'y avait que l'Abbé Barthélemy et deux ou trois complaisants, mais non pas courtisans ; nous parlâmes de vous, l'Abbé Barthélemy vous aime. Si vous aviez écouté aux portes vous auriez été content. Je suis fâchée d'aller à Montmorency, c'est de la fatigue et de l'ennui. Je n'ai rien à vous dire, je ne suis pas en train aujourd'hui de causer ; adieu jusqu'à dimanche.

[4] Marie-Catherine Rouillé, Marquise de Beuvron, fille du Comte de Jouy.

[5] M. Walpole, en réponse, dit :—"Je ne soufflerai pas un mot de l'histoire de la dame qui est si curieuse sur le dedans d'un secrétaire : My lord H . . . se pendrait s'il le savait. Mais réellement le cavalier était bien maladroit d'employer si lourdement son temps dans un boudoir avec la plus jolie femme de France, et une femme un peu disposée à la curiosité. Mon dévot cousin s'y serait pris d'une autre façon." (B.)

LETTRE 16

Paris, ce 7 juin 1766.

Vous savez comment notre aventure s'est terminée, et que le satrape [1] nous a fait quelque civilité. Je vous ai mandé l'histoire de M. de Thiard, et de Mme de Monaco ; celle-là était un peu plus sérieuse, mais il n'en est plus question, on n'en parle plus : rien ne dure dans ce pays-ci. Il me semble qu'il en est à peu près de même à Londres ; les Anglais ne sont pas si différents des Français que je me l'imaginais. Je les crois aussi légers les uns que les autres, mais les Anglais sont plus francs, et à cet égard ils valent bien mieux.

Apparemment que vous n'avez pas encore reçu la lettre où je vous prie de m'envoyer celle de Mme de Choiseul ; je lui ai dit que je vous la demanderais, j'espère que vous ne me la refuserez pas. La vôtre du 3 de ce mois est un peu plus sérieuse qu'à l'ordinaire ; je trouvais l'autre jour que vous étiez un logogriphe, vous me paraissez aujourd'hui un Protée ; je n'aime pas votre forme présente, mais je ne vous laisserai point échapper ; vous êtes aujourd'hui fontaine, eau toute claire ; la première fois vous serez fusée ou tourbillon, une autre fois bête à quatre pattes, et puis volcan, et puis poisson, oiseau, crapaud, etc. Mais moi, que suis-je ? Une écoute-s'il-pleut, une visionnaire, qui observe les nues, qui y trouve toutes sortes de formes qui se détruisent sur-le-champ ! Eh bien ! cela fait passer une heure ou deux, et c'est toujours cela. Vous m'annoncez que vos lettres vont devenir rares ; oh ! j'en suis bien persuadée, mais en même temps j'en suis fâchée—c'était pour moi un amusement fort grand, et je trouvais du plaisir à y répondre, mais je comprends que vous avez un meilleur usage à faire de votre temps. Ne craignez pas que je vous donne aucun ridicule, et soyez bien persuadé que vous êtes à l'abri de toutes sortes d'inconvénients avec moi, même de l'ennui, qui est le pire de tous ; je me fais une loi de vous suivre pas à pas ; je compte sur votre estime, sur l'intérêt que vous prenez à moi, je crois n'avoir pas de meilleur ami que vous, ainsi je suis contente et parfaitement contente.

Vous allez être plus sédentaire à votre campagne, cela ne devrait pas être une raison pour me moins écrire, au contraire.

LETTRE 16.—Inédite.

[1] Le Duc de Praslin.

Que sait-on ? Peut-être m'écrirez-vous davantage ; enfin, je remets tout entre les mains de Dieu.

Votre ministère m'impatiente, mais vous ne m'avez pas mise assez au fait pendant que vous étiez ici pour que je puisse avoir des idées justes du caractère de vos ministres, de leurs vues, de leurs intrigues, etc. Ce M. Pitt va droit au solide ; n'est-il pas vieux ? et cette substitution ne pourrait-elle pas bien n'être que de la fumée ? Mais si son étoile était un Penautier,[2] comme était celle du Cardinal de Bonzi,[3] je penserais comme vous et je ne voudrais pas être ni la femme de cinquante ans, ni le petit garçon de quinze ans.[4]

On ne parle plus ici de Lally, ses partisans se taisent, et ses richesses se découvrent. Il n'a pas été condamné par la crainte qu'il ne corrompît ses juges, mais parce qu'ils n'ont pas été corrompus, et il a été jugé selon la loi et les formes. Je lisais ces jours passés l'*Histoire d'Écosse* de Robertson[5] ; je l'ai quittée parce qu'elle me donnait des vapeurs ; je crains tout ce qui m'attriste. Vos lettres me sont souverainement bonnes ; j'ai eu le malheur de vous en écrire trois ou quatre fort tristes, parce que j'étais dans la confiance de croire pouvoir vous dire tout ce qui me passait par la tête, comptant que votre amitié vous garantirait de l'ennui. Je me suis trompée, elle n'était pas assez forte, aussi vous ménagerai-je à l'avenir. Mais que vous dirai-je ? De quoi vous entretiendrai-je ? Je n'aurai pas toujours des chansons du Chevalier de Boufflers, je n'ai plus à vous parler

[2] Pierre-Louis de Reich, seigneur de Penautier, receveur-général du clergé, et trésorier de la bourse des états de Languedoc. Il mourut en 1711. "Penautier mourut fort vieux en Languedoc. De petit caissier, il était devenu trésorier du clergé, et trésorier des états de Languedoc, et prodigieusement riche. C'était un grand homme, très-bien fait, fort galant et fort magnifique, respectueux et très-obligeant ; il avait beaucoup d'esprit et il était fort mêlé dans le monde ; il le fut aussi dans l'affaire de la Brinvilliers et des poisons, qui a fait tant de bruit, et mis en prison avec grand danger de sa vie. Il est incroyable combien de gens, et des plus considérables, se remuèrent pour lui, le Cardinal Bonzi à la tête, fort en faveur alors, qui le tirèrent d'affaire. Il conserva longtemps depuis ses emplois et ses amis ; et quoique sa réputation eût fort souffert de son affaire, il demeura dans le monde comme s'il n'en avait point eu." (Saint-Simon.)

[3] Le Cardinal Pierre de Bonzi, Archevêque de Narbonne, mort en 1703. "Le Cardinal de Bonzi disait toujours en riant que tous ceux qui avaient des pensions sur ses bénéfices ne vivraient pas longtemps, et que son *étoile* les tuerait. Il y a deux ou trois mois que l'Abbé Foucquet, ayant rencontré cette Éminence dans le fond de son carrosse avec Penautier, dit tout haut, 'Je viens de rencontrer le Cardinal de Bonzi avec son étoile.'" (Mme de Sévigné à Mme de Grignan, Juillet 1679.)

[4] Il est impossible d'expliquer ce paragraphe exactement, sans connaître le contenu de la lettre à laquelle répond Mme du Deffand. Il semble néanmoins y avoir une allusion à l'action intentée contre Pitt par les parents de Sir William Pynsent, qui, à sa mort en 1765, laissa à Pitt son domaine dans le Somersetshire, d'un revenu de £3000. Le procès se termina en faveur de Pitt en 1766.

[5] Cette traduction (par l'Abbé la Chapelle) parut en 1764.

de la grand'maman d'ici à six semaines, mes dimanches vont leur train et ne fournissent rien. Mme d'Aiguillon est une étoile errante, elle va de Paris à Pontchartrain,[6] de Pontchartrain à Rueil, de Rueil à Versailles, de Versailles à Paris, et puis elle recommence. Voilà la vie qu'elle menera d'ici au mois d'octobre.

Je fus souper mercredi à Montmorency, il y avait vingt-six personnes. L'Idole me fit fort bien, elle me pria à souper pour mercredi prochain et je l'ai priée pour le dimanche d'ensuite.

Je vois beaucoup Mme de Forcalquier ; son esprit est un grand instrument qu'elle accorde toujours et dont elle ne joue jamais. Elle aime sa Mme Dupin à la folie ; je fais des efforts pour trouver celle-ci supportable, et cela ne m'est pas possible.

Je trouve très-mauvais que vous ne m'ayez pas mandé que vous aviez eu la fièvre, je n'aime point à ignorer votre état, votre situation, enfin rien de ce qui vous regarde ; c'est par pure curiosité au moins, ne croyez jamais que ce soit par amitié, j'aurai bien soin à l'avenir de ne pas laisser soupçonner qu'il y ait entre nous un sentiment qui nous donnerait tant de ridicule. Je ne croyais pas, je vous l'avoue, qu'un Anglais fût si susceptible d'une si misérable crainte ; elle ne devrait se trouver que dans les esprits faibles et esclaves de l'apparence.

Je trouverai le moyen de faire entendre à Mme de Forcalquier la joie que vous avez du rétablissement de la santé de ses amis.[7]

Adieu, je ne vous appelle point mon tuteur, il me semble que vous ne voulez plus l'être.

LETTRE 17

Ce dimanche 8 juin 1766.

Êtes-vous de bonne humeur ? N'avez-vous point la tête troublée ? Votre disposition m'est-elle favorable ? Puis-je vous écrire un volume ? Comment savoir cela ? Je vais faire comme les mystiques, consulter mon intérieur. Eh bien ! j'entends votre voix qui me dit, " Osez tout, écrivez tant qu'il vous plaira, rien ne me fâchera, je ne vous répondrai point des choses piquantes ni

[6] Maison de campagne du Comte de Maurepas, ancien ministre de la marine, qui était en disgrâce.

[7] Le Duc d'Aiguillon. (W.)—Emmanuel-Armand du Plessis-Richelieu, Duc d'Aiguillon (1720-80), gouverneur de Bretagne (1750). le persécuteur de La Chalotais, et l'un des chefs de l'intrigue qui amena la chute de Choiseul ; il succéda à Choiseul comme ministre des affaires étrangères (1771), poste dans lequel il déploya une grande incapacité.

LETTRE 17.—Inédite.

humiliantes, je m'en rapporterai à vous pour vous les dire à vous-même, je veux que ma petite soit heureuse, qu'elle m'aime, qu'elle me le dise, puisque cela lui fait plaisir ; je suis persuadé qu'elle ne me donnera jamais aucun ridicule ; elle a le tact assez fin pour sentir ce qui en peut donner, on ignorera ce qu'elle pense pour moi, on ne saura jamais ce que je lui ai dit que je pensais pour elle, elle n'est point vaine, elle n'est point avantageuse, elle n'a aucun sentiment qui ne soit honnête, le soleil n'est pas plus pur que son cœur, je ne veux plus l'affliger ; quand elle aura des vapeurs, je consens qu'elle m'écrive *des tristes*, parce que j'aime mieux qu'elle m'ennuie un moment que de risquer de la rendre folle en la forçant de ravaler tout ce qu'elle voudrait me dire ; je la prie seulement de ne pas abuser de ma complaisance. Elle a assez d'esprit pour démêler qu'il y a plus de bonté que de sentiment dans ce que je pense pour elle, elle n'en doit point être fâchée, celle-là tient au caractère et est invariable, et l'autre est sujette à changer. De plus je lui ai dit que l'amitié m'avait causé de grands malheurs, elle en doit être persuadée parce que je dis toujours vrai, et par les dernières lettres qu'elle m'a écrites je juge qu'elle en a quelque connaissance particulière—par où le sait-elle ? je n'en sais rien, mais il suffit qu'elle le sache, elle ne m'en parlera certainement qu'autant que je le voudrai bien ; enfin je crois que ma petite m'aime parfaitement, et qu'il n'y a aucun inconvénient pour moi à la laisser faire."

Vous voyez, Monsieur, que vous m'en avez dit bien long ; je ne vous redis pas tout cependant, mais en voilà assez pour me mettre à mon aise. Souvenez-vous, je vous prie, que c'est sur votre parole que j'hasarderai à l'avenir tout ce qui me passera par la tête. Je commencerai par vous raconter un trait d'imagination de Mme de Forcalquier. Elle s'amuse à peindre tant bien que mal, elle vient de m'envoyer un portrait du Président en pastel, qui lui ressemble, à ce que l'on dit, comme une huître à l'écaille ressemble à un lion (c'est pour ne pas rester sur le *comme*). Ce portrait est accompagné de vers que je vous envoie.[1] Le tout sera porté demain à Mme de Jonzac de la part d'un

[1] "S'il en était de mes ouvrages
Comme de ceux du Président,
Je dirais qu'éternellement,
De siècle en siècle et d'âges en âges
On leur verrait même agrément.
Mais mon pinceau n'a point ces avantages,
Celui qu'il peint tout seul a mérité
D'aller à l'immortalité."

anonyme. Elle a soumis tout cela à ma critique ; je lui ai écrit un petit billet qui sûrement lui aura fait grand plaisir ; je lui dis qu'elle est comme les singes qui ne parlent pas de peur qu'on ne les fasse travailler, mais qu'elle ne m'a pas attrapée, etc., etc. Je lui ai donné de l'encensoir sur l'une et l'autre oreille, mais j'ai évité le travers du visage. Sans sa Mme Dupin on en pourrait peut-être faire quelque chose, mais cette fastidieuse créature gâte en une soirée tout ce que j'ai produit de bon dans l'espace d'une semaine. Telle qu'elle est, je l'aime assez ; elle a du goût pour vous, elle n'a pas le sentiment faux, et quand elle ne veut point avoir de l'esprit, qu'elle ne cherche point à définir, qu'elle ne débite point de sentence ni de maxime, enfin quand elle reste terre à terre où la nature l'a placée, elle est assez aimable.

Eh bien ! je croyais avoir beaucoup de choses à vous dire, et voilà qui en est ; vous en êtes quitte pour aujourd'hui. Vous voyez que je ne suis pas si méchante que je le parais.

Adieu, mon tuteur, donnez-moi toutes sortes de noms, ou bien ne m'en donnez aucun, mais pour Dieu ne m'appellez jamais *Madame.*

Ce mercredi 11 juin.

Le facteur n'apporta rien hier, il dit que le courrier d'Angleterre n'était point arrivé ; il est encore trop matin pour savoir s'il n'est point arrivé depuis, il peut l'être et ne me rien apporter. En ce cas cette lettre ne partira point aujourd'hui et je ne la fermerai que dimanche au soir.

Je suis persuadée que vous ne trouverez point mauvais que je vous écrive quand la fantaisie m'en prendra, et que vous ne condamnerez aucune de mes pensées ni de mes actions quand j'apporterai un plein consentement que vous n'y conformiez pas les vôtres ; cela dit une fois, je serai fort à mon aise et je me trouverai heureuse de pouvoir causer avec mon ami, sans autre crainte que de l'ennuyer un peu, ce qui ne sera pas un grand malheur.

J'ai relu toutes vos lettres, et ce que j'en ai conclu c'est que je puis compter sur votre amitié, que vous désirez mon bonheur, que vous désirez de m'en procurer, et que vous craignez qu'il n'en arrive tout le contraire, dans l'idée que vous avez que je suis trop vive et trop sensible ; chassez cette pensée, c'est pour moi un grand bien d'avoir un ami que j'estime et que j'aime. Ne craignez point que j'aie trop d'impatience de vous revoir,

je ne vous désire point présentement ; si vous arriviez dans un mois je prendrais ce mal en patience, mais j'aime mieux qu'il soit plus différé ; j'ai des systèmes tout comme un autre, et pourvu que je puisse compter que vous ne changerez jamais pour moi, vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira et être certain que je serai contente. Je ne le suis pas de ma santé, mes insomnies sont pires que jamais ; il est onze heures et je n'ai dormi qu'une demi-heure de toute la nuit. Je devais souper ce soir chez l'Idole, le souper a été transféré au Temple. Votre Héréditaire y doit être. Je viens d'écrire à Pont-de-Veyle pour qu'il se charge de mes excuses, je n'y veux point aller ; je préfère de souper entre l'oncle et la nièce, c'est ce que je fis hier au soir, et je m'en trouvai assez bien pour vouloir recommencer aujourd'hui.

Mais dites-moi, je vous prie, comment vous vous portez. Vous me mandez dans votre dernière lettre que vous avez eu de la fièvre la nuit il y a cinq jours ; est-ce cinq nuits de suite ? Cela m'inquiète ; promettez-moi de me dire la vérité sur votre santé, c'est certainement l'article dont je désire le plus d'être instruite et qui m'intéresse le plus. Mon Dieu ! qu'il est doux et satisfaisant d'entendre la vérité, c'est ce qui n'arrive point ici, l'on n'y parle qu'au hasard, ou l'on parle pour tromper.

J'attendrai encore quelques jours pour écrire à la grand'-maman et je transcrirai ce que vous me mandez d'elle. Je compte que vous m'enverrez la lettre que vous en avez reçue, elle aura sa place dans le petit coffre [2] ; je n'aime point que vous le tourniez en ridicule, non plus que tout ce que je dis et tout ce que je fais.

Nous aurons demain une belle oraison funèbre du Roi Stanislas [3] par l'Évêque de Lavaur.[4] Cet Évêque est un petit farfadet, métaphysicien, rhéteur, analyseur, sophiste, etc., etc. Il me refusa l'autre jour de me dire son texte, et convint tout de suite qu'il avait lu son ouvrage à plusieurs personnes. Je me prépare à lui dire quand elle sera imprimée que je ne l'ai point lue. On me dit hier comme une chose sûre (et je crois pourtant que cela n'est pas vrai) que M. de Bouillon [5] vendait sa charge de grand chambellan au satrape Monseigneur de Praslin.

[2] Coffre dans lequel Mme du Deffand gardait les lettres de Walpole.

[3] L'ex-Roi de Pologne mourut à Lunéville le 23 février 1766, à la suite de brûlures reçues en mettant le feu par accident à sa robe de chambre.

[4] Jean-de-Dieu-Raimond de Boisgelin de Cucé (1732–1804) ; Évêque de Lavaur, 1765–70.

[5] Charles-Godefroy de la Tour d'Auvergne (1706–71), Duc de Bouillon, Grand-Chambellan de France, gouverneur d'Auvergne.

Votre ministère me déplaît, il vous tourmente, il vous inquiète ; si vous étiez content vous ne penseriez peut-être pas à revenir ici, mais je serais fâchée et très-fâchée que ce fût le chagrin qui vous y ramenât. Adieu, mon bon ami ; vous devez juger que mon âme est un peu léthargique, mais cela me fait plaisir de causer avec vous.

Ce vendredi 13 juin.

Je vous écrivis la nuit d'avant celle-ci une lettre de cinq pages de ma propre main ; je viens de la déchirer.

Je ne fus point avant-hier au Temple. J'aurai ce soir à souper l'Idole, Mmes de Luxembourg et de Valentinois et cinq ou six hommes : Milord Holdernesse, le Chevalier de Boufflers— je ne vous nomme que ceux-là. Le premier me fait plaisir parce qu'il me parlera de vous, et je m'exercerai à avoir une belle conduite. Je demanderai au Chevalier toutes les chansons qu'il aura faites, et puis je serai charmée de voir toute la compagnie partir.

Le petit Évêque de Lavaur a eu un grand succès ; je vous envoie son texte et sa division.[6] Rien n'est si heureux que ce texte : il semble qu'il ait été fait exprès. L'oraison funèbre paraîtra lundi ou mardi ; voulez-vous que je vous l'envoie ? Voulez-vous aussi la vie du grand Condé[7] par celui qui a fait l'histoire des Montmorency ? Il doit y avoir quatre volumes, il n'y en a encore que deux. Enfin, faites-moi votre correspondante pour tout ce que vous voudrez.

Pourquoi votre séjour à la campagne rendra-t-il vos lettres moins fréquentes ? ce devrait être tout le contraire ; mais vous trouvez du plaisir à m'annoncer des choses fâcheuses. Je remets à demain à reprendre cette lettre, je vous rendrai compte de mon souper.

Ce dimanche 15.

Je vous avais promis un volume, et vous voyez que je vous tiens parole, mais remarquez que c'est l'ouvrage des sept jours.

[6] "Texte, 2me livre des Rois, chap. 22, verset 44 : 'Seigneur, vous me sauverez du milieu des contradictions de mon peuple ; vous conserverez mon rang parmi les chefs des nations ; un peuple qui m'est inconnu me sera soumis.'

Division.

Après avoir donné de grandes leçons à tous les hommes dans les vicissitudes de sa vie, il donne à tous les souverains de grands exemples dans la douceur et la sagesse de son règne."

[7] L'*Histoire de Louis de Bourbon, Prince de Condé*, 4 vol. (1766–68), par Joseph-Louis-Ripault Desormeaux (1724–93). Son *Histoire du Maréchal de Luxembourg* (Montmorency) avait paru en 5 vol. in 1764. Il écrivit aussi l'*Histoire de la Maison de Bourbon*, 5 vol. (1762–88).

Ils n'ont pas été employés à débrouiller le chaos, tout au contraire, ils en ont produit, mais il faut tâcher d'en éclaircir ce qu'il sera possible. Je commence par répondre à votre dernière lettre. Ce que vous m'y racontez m'a fort divertie, mais m'a moins surprise que vous ne deviez vous y attendre. Milord Holdernesse avait soupé chez moi vendredi ; après le premier compliment il m'apprit votre histoire.[8] Il l'avait déjà dite à tant de personnes (quoique arrivé du jeudi au soir) qu'elle fait autant de bruit à Paris que vous me dites qu'elle fait à Londres. Les avis sont partagés, et on ne sait en vérité qu'en croire. N'est-ce point quelque Anglaise ou Anglais ? Ils ont eu plus de facilité pour vous faire trouver cette boîte que n'en peuvent avoir les gens de ce pays-ci. Comment vos domestiques n'ont-ils point de connaissance de ceux qui sont venus chez vous ? Vous n'avez point fait des informations assez exactes. Comment voulez-vous que je découvre ce mystère ? Peut-être M. Hume a-t-il raison, mais je ne le crois pas. Si je savais ce que contient la

[8] Une nuit M. W. trouva sur sa table une tabatière avec portrait de Mme de Sévigné, et une lettre signée d'elle. (W.)—Lettre et tabatière venaient de Mme du Deffand, mais, comme on peut le voir d'après la lettre ci-dessus, elle ménagea de fourvoyer Walpole, qui fut porté à suspecter Mme de Choiseul. Sa vanité, nul doute, fut flattée à la pensée que la charmante femme du premier ministre de la France lui avait préparé cette jolie surprise, et il fut quelque peu piqué en apprenant ce qui en était. Mais il apprécia pleinement l'action de Mme du Deffand comme il appert d'une note écrite par lui au volume manuscrit contenant ses "portraits" de ses contemporains.—"La lettre qu'elle me fit tenir au nom de Mme de Sévigné, encor que l'extrême différence des deux manières ne permette pas la comparaison avec les lettres de celle-ci, est peut-être plus parfaite en ce qui est du naturel des pensées, de la justesse de chaque mot séparé, de la délicatesse des allusions, et de la grâce tendre des sentiments qu'aucun écrit de Mme de Sévigné."

Voici la lettre (qui est imprimée dans la *Description de Strawberry-Hill* d'Horace Walpole—voyez *Works of Lord Orford*, 1798, tome ii, p. 485) :—

"Des Champs Élysées.
(Point de succession de temps, point de date.)

Je connais votre folle passion pour moi ; votre enthousiasme pour mes lettres, votre vénération pour les lieux que j'ai habités : j'ai appris le culte que vous m'y* avez rendu ; j'en suis si pénétrée que j'ai sollicité et obtenu la permission de mes Souverains de vous venir trouver pour ne vous quitter jamais. J'abandonne sans regret ces lieux fortunés ; je vous préfère à tous ses habitants : jouissez du plaisir de me voir ; ne vous plaignez point que ce ne soit qu'en peinture ; c'est la seule existence que puissent avoir les ombres. J'ai été maîtresse de choisir l'âge où je voulais reparaître ; j'ai pris celui de vingt-cinq ans pour m'assurer d'être pour vous un objet agréable. Ne craignez aucun changement ; c'est un singulier avantage des ombres ; quoique légères, elles sont immuables. J'ai pris la plus petite figure qu'il m'a été possible, pour n'être jamais séparée de vous. Je veux vous accompagner partout, sur terre, sur mer, à la ville, aux champs ; mais ce que j'exige de vous, c'est de me mener incessamment en France, de me faire revoir ma patrie, la ville de Paris, et de choisir pour votre habitation le faubourg Saint-Germain ; c'était là qu'habitaient mes meilleures amies, c'est le séjour des vôtres ; vous me ferez faire connaissance avec elles : je serais bien aise de juger si elles sont dignes de vous, et d'être les rivales de

RABUTIN DE SÉVIGNÉ."

* Il avait dîné à Livry.

lettre cela me donnerait peut-être quelques idées. Vous en faites un prodigieux éloge, vous me parlez des dernières phrases qui la terminent comme si j'en avais connaissance, mais sur ce qu'on ignore peut-on conclure ? En examinant toutes les personnes d'ici qui en peuvent être soupçonnées, je n'en vois que trois : la première Madame la Duchesse de Choiseul, la seconde Mme d'Aiguillon, la troisième Mme de Forcalquier. Si la lettre est aussi bien que vous le dites, cela m'indiquerait Mme de Choiseul ; tout le mystère dont on a usé indique Mme d'Aiguillon, elle aura pu par Milady Hervey faire mettre cette boîte chez vous. A l'égard de Mme de Forcalquier ce qui m'y fait penser c'est que, si vous vous en ressouvenez, elle vous fit voir chez moi une boîte où il y avait les portraits de Mmes de Sévigné et de Grignan. Vous décidâtes celui qui était de Mme de Sévigné, et vous en parûtes content ; c'est à vous de juger si celui que vous avez reçu en est une copie ; tout ce que je puis vous assurer, c'est que si c'est elle, elle ne m'a point mise dans la confidence et qu'elle ne m'a point montré la lettre ; je serais étonnée si c'était Madame la Duchesse de Choiseul ; elle n'est point au fait de votre amour pour Mme de Sévigné, elle n'est point assez familière avec vous. Reste donc Mme d'Aiguillon ; interrogez Mme Hervey : enfin pour dernière réponse, je vous conseille de vous consulter vous-même. Wiart me donne une idée et il n'en faut rejeter aucune ; il dit que c'est peut-être Mme de Valentinois ; je crois qu'il a raison, tenez-vous-en là ; croyez-moi, et laissez vous battre par M. Craufurd. Quelle folie à lui de vouloir que ce soit moi ; vous m'avez soupçonnée aussi, mais comme de raison vous ne vous y êtes point arrêté. Je vais faire des recherches et si je fais quelques découvertes je vous le manderai sur-le-champ. En attendant je vous conseille s'il en est encore temps de ne point laisser prendre de copie de la lettre.

Je fais une réflexion : c'est que la personne qui est coupable ne doit pas être trop contente de n'être pas devinée, à sa place je ne me découvrirais jamais.

N'ayez point d'inquiétude, mon cher tuteur, je vous prie, de ce que pense M. de Choiseul. Je répondrais bien qu'il n'a nulle prévention contre vous—tout au contraire—l'idée qu'il peut avoir du genre de votre méchanceté ne vous rendra pas suspect ; c'est parce que je vous dis tout que je vous ai dit cela. . . [9] J'aurais bien envie de déchirer les deux ou trois premières pages

[9] Ici une ligne et demie environ du manuscrit se trouve supprimée par une coupure.

de ce volume ; elles vous déplairont, mais il faut entre amis se pardonner bien des choses. Croyez-vous me faire plaisir en me répétant sans cesse que vous ne voulez point d'amis, que vous ne voulez point de liaisons ? Cela est dur et triste à entendre. Supportez mes douceurs comme je supporte vos rigueurs ; parlons chacun notre langue et vivons en paix.

Envoyez-moi, je vous prie, la lettre de Mme de Choiseul, nous la déchiffrerons ; je ne lui ai point encore écrit depuis son départ. J'attends de ses nouvelles, je suis persuadée que je ne tarderai pas à en recevoir.

Je ramasse des chansons du Chevalier de Boufflers. Je ne vous les enverrai pas toutes à la fois. Elles seront le passeport de mes lettres, qui souvent en ont grand besoin. Je vous en envoie une [10] aujourd'hui que je trouve fort jolie ; j'y joins le texte et la division de M. de Lavaur.

Voilà une lettre pour Mme Elliot ; vous y mettrez l'enveloppe . . . [11] ils sont énormes et bien peu . . . [11] il faut faire noter l'air avant de vous les envoyer, n'est-ce pas ?

LETTRE 18

Paris, ce mardi 17 juin 1766, à 3 heures.

Nous avons tous les deux un pied de nez ; vous, de ne m'avoir pas devinée [1] ; et moi, de ne l'avoir point été ; je voudrais savoir qui vous avez pu soupçonner : oubliez votre méprise,[2] je vous la pardonne.

Je suis persuadée que vous êtes fort aise de trouver que ce soit moi, et que l'amitié l'emporte sur la vanité. Si le succès de cette folie n'a pas été tel que je l'espérais, elle m'a du moins

[10] *Chanson sur l'air de 'Joconde.'*

"Mon Dieu, si vous êtes touché
De mon fidèle hommage,
Daignez accepter un marché
Fort à votre avantage.
Je m'ennuierais facilement
A la vie éternelle,
Je vous la rends pour un moment
Passé près de ma belle."

[11] Ceci est le verso de la coupure mentionée dans la note 9.

LETTRE 18.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Il avait eu la bêtise de ne pas deviner que c'était Mme du Deffand qui lui eut écrit la lettre au nom de Madame de Sévigné. (W.)

[2] D'avoir pensé que la lettre de Mme de Sévigné venait de Mme de Choiseul.

bien divertie dans le temps : j'en avais fait le projet plus d'un mois avant votre départ. Rappelez-vous que vous allâtes chez un M. Doumeni, que vous fûtes mécontent du portrait que vous y vîtes. Mme de Turenne,[3] à qui je le dis, offrit de me prêter une boîte de M. de Bouillon ; je l'acceptai ; je la donnai à Mme de Forcalquier ; elle vous la fit voir dans mon petit cabinet bleu ; vous reconnûtes Mme de Sévigné, vous en parûtes content. Le lendemain je remis ce portrait entre les mains de Mme de Jonzac, qui se chargea d'en faire faire la copie ; on dit qu'elle est bien. Elle ordonna la boîte, elle a transcrit la lettre ; enfin elle a tout fait ; vous lui devez un mot de remercîment. Mandez-lui que je vous ai conté tous ses soins, elle a beaucoup d'estime et de goût pour vous. Toute cette besogne étant finie, il fallait que cela vous parvînt, et je voulais que ce fût mystérieusement. J'eus dessein de m'adresser à M. Craufurd ; je vous priai de me mander s'il était à Londres, et puis je pensai que je lui causerais bien de l'embarras ; j'eus recours à la grand'maman ; et avec sa bonté ordinaire, elle entra dans toutes mes vues ; elles les perfectionna, se chargea de mon paquet, l'adressa à M. de Guerchy,[4] lui écrivit ses instructions, et lui demanda de lui en apprendre la réussite. Je juge par votre récit que c'est un très-habile ministre, et qu'il a suivi très-exactement ce qui lui avait été prescrit. J'écrirai incessamment à la grand'maman pour la remercier, et je transcrirai ce que vous m'avez mandé à l'occasion de sa lettre : pourquoi ne me l'envoyez-vous pas, cette lettre ? je ne le comprends pas ; elle m'a envoyé la vôtre que je lui ai renvoyée ; j'en ferai de même de la sienne ; je vous la renverrai.

Voilà toute l'histoire. Si vous m'aviez devinée (comme je n'en doutais pas), rien n'aurait manqué à mon plaisir ; mais mon tuteur n'a pas reconnu sa pupille. Voilà la plus utile leçon que j'aie jamais reçue de lui.

J'ai lu hier l'oraison funèbre de ce petit Lavaur ; ce n'est que du verbiage, des galimatias d'un petit bel esprit ; il n'y a pas un mot d'édification.

[3] La Comtesse de Turenne, belle-fille du Duc de Bouillon. (W.)—Le mari de Mme de Turenne portait le titre de Prince.

[4] "Soldat aimable, que les talents ne feraient pas mentionner, mais qui était bien mieux qualifié pour sa situation que ne le croyait sa propre cour. Il avait une bonne connaissance du monde, une attention perpétuelle à son emploi, une discrétion éprouvée, beaucoup d'aise naturelle dans les manières, sans l'ombre d'impertinence, soit qu'il n'en eût aucune, soit qu'il en fût complètement maître, et une complaisance si appropriée qu'il était agréable à tous les partis et pourtant toujours bien avec le ministère régnant." (Walpole, *Mémoires du Règne de George III*, éd. 1894, tome i, p. 240.)

À 6 heures.

Vous vous êtes signé en voyant le portrait de votre sainte ; j'en fais autant à l'arrivée d'une lettre le mardi à 4 heures. Il faut en effet que vous soyez bien contrariant, mais ce que je sais c'est que vous êtes encore plus téméraire et plus bête, téméraire dans vos soupçons, et bête dans les moyens de vous éclaircir. J'ai compris à votre première lettre ce que vous pensiez ; et sans le découvrir j'ai sur-le-champ écrit à mon petit Craufurd pour qu'il vous détournât de laisser voir aucun soupçon sur personne, en lui avouant que j'étais la coupable. Il n'est pas si bête que vous au moins, et s'il avait des idées aussi folles que les vôtres, il mériterait mieux que vous d'avoir des confidentes. Mais, mon cher Monsieur, puisque *chère Madame* y a, pourquoi, ayant de tels soupçons et voulant vous éclaircir, n'avez-vous pas répondu à Mme de Sévigné, en me chargeant de l'adresse ? c'était là un tour ingénieux, vous vous seriez perdu dans les nues ainsi qu'un nouvel Icare, ou bien s'il vous était venu une autre idée vous auriez écrit en bâtons rompus, et au lieu d'être un Icare vous auriez fait mille écarts ; enfin si vous aviez encore eu une autre pensée, vous vous seriez jetté dans de grands accords, dans de grands coups d'archet, de grands galimatias ; il aurait fallu écrire trois lettres, et vous en rapporter à moi pour envoyer celle qui conviendrait ; mais, mon tuteur, ce n'était point tout cela qu'il fallait ; vous auriez fort bien pu vous passer d'esprit, demandez-le à M. Craufurd. J'ai voulu vous dire cela tout de suite. Je remets à demain à répondre à votre lettre.

À 9 heures.

Je suis seule, j'attends Mme de Beauvau, qui soupe chez moi ce soir. Elle arrive toujours fort tard ; Pont-de-Veyle, qui doit venir aussi, est à une fête que Mme de Villeroy [5] donne à votre Héréditaire. et qui ne finira peut-être qu'à 10 heures passées. Je voudrais que vous y fussiez ; c'est une tragédie où joue Mlle Clairon.[6] Je n'ai nul regret de n'y pas être ; je préférerais d'être dans le voisinage de Strawberry-Hill ; j'aime à la folie la vie que vous y menez ; vous êtes bien partagé en amies,

[5] Jeanne-Louise-Constance, fille du Duc d'Aumont, mariée en 1747 à Gabriel-Louis-François de Neufville. Duc de Villeroy.

[6] Claire-Joseph-Hippolyte Legris de Latude, dite Mlle Clairon (1723-1803). Depuis avril 1765 Mlle Clairon s'était retirée de la Comédie-Française, mais il lui arrivait de se produire chez les particuliers.

une sourde,[7] une aveugle,[8] il faut tirer au doigt mouillé qui aura la préférence. Vos goûts sont très-conséquents : un château gothique, des amies sempiternelles ; il n'y a que votre comédienne [9] de leste et de fringante. D'où vient dit-elle que si je viens à boiter elle ne vous reverra plus ? [10] Est-ce que vous avez aussi du goût pour ce qui cloche ? Vous avez le crâne un peu fêlé, mon pauvre tuteur, il n'y a rien que je ne puisse croire de vous, mais vous êtes un bon homme, et en même temps fort drôle.

Vous avez donc des oiseaux, sont-ils beaux ? il faut que ce soit par sympathie ; j'ai actuellement six moineaux qui sont nés dans ma persienne, mes gens les élèvent. Je m'amuserais infiniment de toutes ces sortes de choses si je voyais clair, mais il n'y a pour moi que la lecture ou la conversation, et on n'a pas souvent occasion d'être content de l'un ou de l'autre.

Vous souvenez-vous du Bailli de Fleury ? Il donna samedi dernier une fête où j'étais invitée. Je n'y fus point, parce que j'étais enrhumée et que de plus j'avais de l'humeur. Il y eut de très-jolis couplets ; j'eus le mien quoiqu'absente. Je vous l'envoie avec ceux de Mmes d'Aiguillon et de Forcalquier ; convenez que vous ne seriez pas capable d'en faire d'aussi beaux—mais chacun a ses talents.[11]

[7] Henrietta Hobart, Comtesse de Suffolk. (W.)—Ancienne maîtresse de George II, la Comtesse de Suffolk (*c.* 1681–1767) avait nécessairement beaucoup vu et de près la vie de cour, et Walpole avait l'habitude de comparer et de compléter sa propre connaissance des événements survenus aux cours des George I et de George II avec celle de Lady Suffolk. Elle est souvent citée comme source d'information dans les *Réminiscences* de ces deux cours, ouvrage composé par Walpole pour Mary et Agnes Berry. La maison de campagne de Lady Suffolk, où elle mourut en 1767, Marble Hill, à Twickenham, était tout près de Strawberry-Hill.

[8] Mme du Deffand. (W.)

[9] Mrs. Catherine Clive (1711–85), excellente comédienne, alors membre de la troupe Garrick, à Drury Lane ; elle quitta la scène en 1769. Mrs. Clive était à cette époque, et resta jusqu'à sa mort, locataire de Little Strawberry-Hill, petite maison appartenant à Horace Walpole, qui était située non loin de son propre "château gothique," et devint par la suite la résidence des Misses Berry.

[10] Walpole avait évidemment répété dans sa lettre à Mme du Deffand une anecdote racontée auparavant à George Montagu (*Lettres*, tome vii, pp. 4–5), quoique Mme du Deffand se méprit apparemment sur sa pensée :—" Milady Shelburne a pris une maison par ici, ce qui a amené un bon mot de Mrs. Clive. Vous savez que Milady Suffolk est *sourde*, et je vous ai beaucoup parlé d'une vieille passion charmante que j'ai à Paris, et qui est *aveugle*. 'Eh ! bien,' s'écria la Clive, 'pour peu que la nouvelle Comtesse soit *boiteuse*, je perds toute chance de vous revoir.' "

[11] Pour Madame la Comtesse de Forcalquier. (W.)

Sur l'air, 'Tes beaux yeux, ma Nicole, me boutent tout en feu'

"O Reine des déesses !
Belle de Forcalquier,
Les grâces, vos prêtresses,
Vous cèdent les lauriers :
Elles vous environnent,
Elles suivent vos pas,
Et ces nymphes couronnent
Votre esprit, vos appas."

Ce mercredi, à 9 heures du matin.

J'eus hier à souper la Princesse, le Comte de Broglio et Pont-de-Veyle ; j'eus le plaisir d'entendre louer à tour de bras notre incomparable Idole. L'effort que je me fis pour retenir mon indignation me fit monter le feu au visage et nuisit sûrement à ma digestion. Mme de Blot [12] eut sa part aussi d'éloges, et le respectable Évêque de Lavaur. J'ai pris un très-sage parti, je dis que je n'ai point lu son sermon, et je m'épargne par-là la honte et l'effort qu'il m'en coûterait pour mentir. Oh non ! mon tuteur, on ne peut pas tenir à tous ces gens-là, je voudrais être entre votre sourde et votre comédienne. C'est un grand malheur à une Française comme moi de s'être avisée de faire son ami d'un Anglais comme vous. Que n'aimai-je Milord Holdernesse ? Quand il partirait, je le remplacerais sur-le-champ. N'y a-t-il pas des Saulx, des Chabrillan,[13] des Bailli de Fleury que je verrais à sa place ? je ne perdrais rien au change. Vous savez qu'il me fit l'honneur de souper chez moi vendredi dernier, je n'en ai pas entendu parler depuis ; c'est un hommage qu'il rend à l'Idole. Je n'ai point vu non plus depuis ce jour-la Mme de Luxembourg ; elle est furieuse de n'avoir pas su un mot de la plaisanterie ; elle me demanda si je ne lui montrerais pas la lettre, je lui dis que non, que je n'en avais point gardé de copie. Si vous n'en avez pas donné, n'en donnez pas, je vous prie ; elle n'est point bonne, et quand elle le serait, je n'aime point à être en butte à la critique ni à la louange.

Je vous envoie quatre couplets du Chevalier de Boufflers avec l'air noté ; il n'y a rien de si fou que lui.

Je ne vous prie point de m'écrire souvent ni longuement ; je ne veux pas que cela vous coûte, mais quand cela ne vous

[11] (*Suite*)—

Pour Madame la Duchesse Douairière d'Aiguillon. (W.)

" Pour peindre avec adresse,
Madame d'Aiguillon,
Il faut de la finesse,
Et le plus beau crayon.

Muse, viens à mon aide,
Sur le char de Phébus,
Car son âme possède
Les plus rares vertus."

Pour Madame la Marquise du Deffand. (W.)

" Chez vous les connaissances,
Marquise du Deffand,
Les arts et les sciences
Ont un suprême rang.

Vous êtes leur asile,
Ils trouvent tour à tour
Dans votre domicile
Une savante cour."

Couplets présentés à trois dames à la fête que leur donna le Bailli de Fleury, année 1766. (W.)

[12] Marie-Cécile-Pauline Charpentier d'Ennery, femme du Baron de Blot.

[13] Joseph-Dominique Guigues de Moreton (né en 1744), Marquis de Chabrillan, Colonel du Régiment de Conti.

ennuiera pas vous ne pourrez me faire un plus grand plaisir ; je ne veux point vous dire ce que je trouve de vos lettres, parce que vous y penseriez en m'écrivant et que cela empêcherait qu'elles ne fussent aussi naturelles. Je ne serais pas étonnée que vous crussiez que je ne sens pas toute la force de certaines choses que vous me dites ; souvent je n'ai pas la force d'y répondre, parce que mon esprit est faible, et souvent incapable d'application suivie, mais je sens et entends, et si jamais je vous revois, je vous en ferai convenir.

Remarquez, je vous prie, le changement qu'il y a dans mon style ; je ne sais pas si vous en êtes content, pour moi je m'en trouve bien.

Vous souvenez-vous que dans la lettre que vous écrivit Mme de Forcalquier qu'elle vous mandait que vous ne pourriez pas résister aux intercessions auxquelles j'aurais recours pour vous faire revenir ? c'était de votre sainte [14] dont elle entendait parler.

Cela est singulier, mais sans avoir rien à vous dire, je vous écrirais jusqu'à demain, je ne finirais jamais ; ce n'est pas que j'aie du goût pour l'écriture ; je n'ai pas encore écrit à la grand'-maman, mais il faut que je lui écrive aujourd'hui. Je reçois dans le moment la traduction de votre latin ; ce n'est ni une nymphe ni une déesse ; lisez les vers que Mme de Staal [15] fit quand elle voyait attribuer je ne sais quel ouvrage qu'elle avait

[14] Mme de Sévigné.

[15] Marguerite-Jeanne Cordier de Launay, Baronne de Staal, née le 30 août 1684 à Paris, morte le 16 juin 1750 à Genevilliers. Femme de chambre, puis dame, de la Duchesse du Maine, elle fut arrêtée lors de la conspiration de Cellamare, et subit un emprisonnement de près de deux ans. Outre des comédies et des lettres, on a d'elle des *Mémoires* qui lui ont assigné une place distinguée parmi les classiques du genre. (L. L.)

Mme de Staal avait été amie intime et correspondante de Mme du Deffand, dont elle écrit dans ses *Mémoires* :—" Nous avions à Sceaux dans ce temps-là Mme du Deffand. Elle me prévint avec des grâces auxquelles on ne résiste pas. Personne n'a plus d'esprit, et ne l'a si naturel. Le feu pétillant qui l'anime pénètre au fond de chaque objet, le fait sortir de lui-même, et donne du relief aux simples linéaments."

Mme de Staal composa pour rire une protestation légale en faveur des dames de l'entourage de la Duchesse du Maine qui se considéraient comme exclues injustement de l'ordre privé de la Duchesse, " la Mouche à Miel." Cette protestation était anonyme, et mit Sceaux en rumeur. Les vers mentionnés ci-dessus furent faits en réponse aux conjectures des habitants, mais ne furent pas rendus publics. Ils étaient comme suit :—

" N'accusez ni Genest ni le grand Malesieux
D'avoir part à l'écrit qui vous met en cervelle ;
L'auteur que vous cherchez n'habite point les cieux.
Quittez le télescope, allumez la chandelle,
Et fixez à vos pieds vos regards curieux :
Alors, à la clarté d'une faible lumière,
Vous le decouvrirez gisant dans la poussière."

fait à tous les beaux esprits. Je n'ai pas le temps de chercher cet endroit de ses *Mémoires* parce qu'il faut que je dorme.

Quand vous m'écrirez du latin, prenez la peine de le traduire, car quoiqu'en puisse penser M. de Bailli de Fleury, je ne suis pas extrêmement docte ni savante.[16]

Mandez-moi si le petit Craufurd vous aura dit que je lui ai écrit.

Ne manquez pas d'écrire incessamment à Mme de Jonzac, des amitiés, des louanges, des reconnaissances, que l'oncle [17] y soit compris, et que tout cela me soit réversible.

Je fais une remarque que je ne veux pas laisser échapper, c'est que jamais on n'écrit aussi longuement et si aisément que quand on n'a rien à dire. Quand on a quelque chose à conter on est tout essoufflé et on regrette le temps qu'on y perd, ainsi *nescio vos* sur votre excuse d'être à Strawberry-Hill.

Vous voyez que je sais un peu de latin.

LETTRE 19

La nuit du samedi au dimanche 22 juin 1766.

A force de calcul je juge que ma lettre qui est partie le 16 n'a pu vous parvenir que le 20, et que je ne peux par conséquent en avoir la réponse que le 24, et que celle que je vous ai écrite le 19 vous ne la recevrez que lundi 23, et que je n'aurai votre réponse que vendredi 27. Voilà l'ordre chronologique, et me voilà tranquille. Je suis devenue fière ; vous ne recevez de mes lettres qu'à mesure que je recevrais des vôtres. Je ne me priverai pas de l'amusement de vous écrire, mais rien ne partira quand rien n'arrivera. Je ne comprends pas comment n'ayant que vos oiseaux, vos poules, votre sourde, votre comédienne, vous ne me donniez pas un quart d'heure tous les jours. Cela remplirait vos quatre pages. Vous n'avez rien à me dire ; belle raison ; on a toujours à dire à ceux dont on ne se soucie guère. Si on les ennuie, qu'importe ? J'ai vu hier Milord George. Il avait eu de vos nouvelles. J'étais ravie de causer avec lui.

[16] Voyez le couplet fait pour elle, imprimé dans la note 11 de cette lettre.
[17] Le Président Hénault.

LETTRE 19.—Inédite ; datée par Wiart ; le corps même de la lettre est de la main de Mme du Deffand jusqu'à l'astérisque *.

Milord Holdernesse vint nous interrompre, je le maudis. Je me conduis avec ce Milord dans un point de perfection qui vous surprendrait. Je voudrais renverser l'Idole. Voici une remarque que je fais—lorsqu'on a une idée prédominante toutes les autres s'y soumettent ; on ne pense, on ne parle, on n'agit, que par rapport à elle. Voilà tout ce que vous aurez de ma main *.

Paris, le lundi 23 juin 1766.

Dites-moi la vérité ; pouvez-vous lire ce que je griffonne ? Ne dites point oui par politesse et ne dites point non pour m'épargner cette fatigue. Quand je ne dors point, cela m'amuse, mais je désire savoir si l'on me peut lire.

J'attends avec bien de l'impatience votre réponse à ma lettre du 14 et 15. Vous avez l'imagination blessée, vous aurez autant de peine à me reconnaître à présent que vous auriez dû en avoir d'abord à en soupçonner d'autres. Je ne puis me rendre raison de ce qui vous a passé par la tête, je vous dirais bien toutes mes idées, c'est-à-dire toutes celles que vous avez eues, parce que les paroles s'envolent, mais ce qui est écrit reste, et je ne veux point de procès par lettre ; tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis corrigée des surprises et des épreuves. Cette petite aventure m'instruit plus que tous les traités de morale.

Je reçois dans ce moment une lettre de la grand'maman, en réponse ;—je suis fort fâchée que Wiart n'ait point tiré copie de ma lettre parce qu'elle n'aurait pas été inutile à la réponse ; il y a aussi la réponse de M. de Guerchy.[1] Voilà bien des *réponses*, et pour qu'il y en ait une de plus, cette lettre-ci n'est pas en *réponse* à la vôtre, car je n'en ai point reçu le dernier ordinaire, et pour dire pour la cinquième fois le mot *réponse* vous pourriez m'envoyer celle de la grand'maman ; il me semble qu'il ne vous reste aucune difficulté, car vous voyez par la copie que je vous envoie que Wiart déchiffre fort bien son écriture. Je vous garderai le secret sur la difficulté que vous avez trouvée à la lire, ainsi que sur le désir que vous m'avez marqué que boîte, lettre, et portrait vous eurent été envoyés par moi.

J'admire comme les choses tournent ; le plaisir que j'attendais de tout ce badinage-ci [2] était d'un genre tout différent

[1] Ces lettres sont imprimées dans la *Correspondance complète de Mme du Deffand avec la Duchesse de Choiseul, l'Abbé Barthélemy et M. Craufurt*, publiée par le Marquis de Sainte-Aulaire en 1866 (tome i, pp. 41–6).

[2] Tout ce qui fait allusion à la tabatière et à la lettre mystérieuse.

de celui qui arrive ; j'aurais parié ma vie que malgré toutes les précautions que j'avais prises pour vous détourner de me deviner, vous ne vous y seriez jamais mépris, et il se trouve que je suis peut-être celle que vous avez été le plus loin de soupçonner. Il en resulte un imbroglio assez divertissant. Il m'a fourni de l'occupation, cela vaut autant et peut-être mieux que si tout était arrivé comme je l'avais désiré et espéré ; aussi pour ce qui me regarde suis-je fort contente, mais par rapport à vous il n'est pas de même, tout plaisir est détruit quand il y a beaucoup à rabattre et à déchoir. Dites-moi, je vous prie, si M. Craufurd vous a parlé dans le temps d'un petit billet que je lui écrivis pour vous empêcher de laisser voir vos soupçons ; enfin je crois m'être conduite avec beaucoup de prudence et que vous n'avez aucun reproche à me faire ; aussi n'y a-t-il rien de fâcheux dans tout ceci.

J'attends demain pour fermer cette lettre.

Ce mardi matin.

Vous trouverez la lettre de la grand'maman charmante ; je suis réellement fâchée que ce ne soit point à elle que vous deviez cette attention. Malgré les éloges très-peu mérités qu'on donne à la lettre de Mme de Sévigné, si elle avait été écrite par cette grand'maman elle aurait été bien meilleure, et je dirais alors comme votre poète Waller disait à Charles II, " La fiction fournit plus que la vérité." [3] Je ne me rengorge point des éloges qu'on fait de cette lettre ; ils me rappellent la fable de l'âne chargé de reliques [4] ; vous me rappellez encore une autre fable, quand vous aurez eu la certitude d'où tout cela vient ce sera la montagne qui accouche d'une souris.

J'ai cent mille millions de pensées et ma tête est si brouillée, mon imagination si bridée, que je n'en puis exprimer aucune ; il me semble que tout ceci fait entre nous une nouvelle époque, et qu'il faudra dater nos lettres " de l'ère de Mme de Sévigné."

Mme de Forcalquier est à faire rire, elle est furieuse contre vous, je me moque d'elle, car moi j'en suis fort contente ; n'allez pas croire que je montre aucune de vos lettres ; notre corres-

[3] " Waller avait fait un éloge funèbre de Cromwell, qui malgré ses défauts, passe pour un chef d'œuvre. Charles II, qu'il avait loué dans une pièce fait exprès, lui reprocha qu'il avait mieux fait pour Cromwell. Waller répondit : " Sire, nous autres poètes, nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités." (*Dict. Hist.*)

[4] Fable de la Fontaine, *L'âne portant des reliques* (v. 14).

pondance est ignorée, et le bruit qu'elle fait dans ce moment-ci est votre ouvrage et non le mien. J'attends l'arrivée du courrier, je continuerai cette lettre si j'en reçois de vous, sinon je vous dis adieu jusqu'à dimanche.

À 4 heures après midi.

Voilà une lettre ; vous n'êtes donc plus dans l'ignorance ni dans le doute ; vous êtes sûr que c'est Mme de Choiseul. En vérité, je vous en fais mon compliment ! Oh ! cela était bien vraisemblable, mais comme pour constater les faits il faut des pièces justificatives vous trouverez ci-joint une lettre d'elle et de M. de Guerchy. Malheureusement on a jeté au feu une autre lettre [5] d'elle où elle me rendait compte des mesures qu'elle prenait, et des instructions qu'elle donnait à M. de Guerchy, sans s'attendre cependant à aucun succès : c'est-à-dire à pouvoir réussir à vous donner un moment de doute. Oh ! il faut convenir que vous avez passé notre attente. J'attribue ce succès prodigieux beaucoup moins à mon habileté pour tromper qu'à votre facilité à l'être. Si vous avez écrit un remercîment à la grand'maman je ne doute pas un moment qu'elle ne me l'envoie sur-le-champ ; elle ne mettra pas tant de discrétion dans sa correspondance avec vous, que j'entrevois que vous y en voulez mettre, puisque vous persistez à ne point m'envoyer sa lettre sous prétexte qu'elle est difficile à lire. Je ne vous la demande plus, et je vous donne un conseil que vous ne me demandez pas, c'est d'écrire incessamment à la grand'maman sur le ton de gaîté et de plaisanterie ; convenez de votre absurde *fatuité*, louez-la et pesez plutôt sur ses agréments que sur ses éminentes qualités ; vous jugerez par sa lettre combien j'ai sujet d'être contente d'elle, combien sa façon de penser sur l'amitié est bien différente de la vôtre, et combien elle fait cas de la sensibilité ; ce n'est assurément pas que la sienne ait dû la rendre heureuse.

Pourquoi donc cette affluence de présents, et pourquoi Mme de Jonzac n'est-elle point sur la liste ? Je n'imagine en vérité pas ce que vous pouvez donner à la grand'maman, certainement ce ne doit être qu'une bagatelle ; mais l'esprit ne me fournit jamais rien, il faut que je sois inspirée. S'il me vient quelque

[5] Cette lettre a été retrouvée ; voyez la *Correspondance complète de Mme du Deffand avec la Duchesse de Choiseul, etc.*, publiée par le Marquis de Sainte-Aulaire en 1866 (tome i, pp. 33–4).

idée entre ci et l'arrivée de M. Selwyn, je vous en ferai part. Un éventail à Mme de Luxembourg sera très-bien, autant à l'Idole, avec qui j'eus l'autre jour une conversation très-gaie et très-comique, mais je n'ai point le style de la narration et puis je suis toute par accès, et actuellement mon état est la sécheresse et l'aridité.

Et Mme de Mirepoix, ne lui enverrez-vous rien ? c'est une débâcle que votre générosité, mais j'y entrevois une politique que j'approuve extrêmement. Vous en avez un peu manqué en divulguant la lettre de Mme de Sévigné, elle va essuyer autant de critiques qu'elle a reçu d'éloges et de louanges ; elle n'aura mérité ni cet excès d'honneur ni cette indignité. J'aurais bien voulu qu'il n'en eût pas couru de copie, je crains tout autant que vous pour le moins le ridicule d'occuper le public. Oh ! j'en fais vœu, je ne chercherai plus à attraper personne, j'y réussis trop bien. Il faut que je vous quitte pour répondre à la grand'maman ; elle sera bien surprise quand je lui manderai que vous êtes toujours dans les mêmes soupçons, et cela la divertira infiniment.

Je me meurs de peur, mon cher tuteur, que votre pupille ne devienne à toutes sortes d'égards votre grand'mère ; vous m'avez laissé prendre un grand avantage, et je vous déclare que je suis dans la volonté d'en profiter.

Je me divertis quand je pense combien vous vous serez reproché d'avoir eu quelque moment l'idée que cette galanterie venait de moi, et combien vous aurez trouvé absurde d'avoir pu l'imaginer. Ah ! mon Dieu ! que cela est drôle !

Ne vous lassez point de me raconter tout ce que vous faites. Le fruit du repas de M. de Newcastle [6] m'a donné la colique ; des fraises, du melon, de la crême, toutes sortes de fruits glacés ! Oh ! que cela est bon !

Vous me dites sur Monsieur le Duc de Gloucester [7] que vous ne doutez pas que cette malheureuse alliance [8] se fera ; cela veut dire ne se fasse ? Eh bien ! pourquoi pas ? [9] D'où vient cela vous fâche-t-il ? Et pourquoi ne vous serait-elle pas utile

[6] Thomas Pelham-Holles, Duc de Newcastle (1693–1768), jadis premier ministre. Il donnait de splendides dîners à sa résidence de Claremont dans le Surrey.

[7] William Henry. Duc de Gloucester (1743–1805), frère de George III.

[8] Avec Milady Waldegrave. (W.)

[9] Walpole déclare que sa principale raison pour déconseiller ce mariage était que "les obligations de mon propre père envers la famille royale m'interdisaient toute tentative pour placer une fille naturelle de notre maison si près du trône."

puisqu'elle ne serait pas malhonnête ? Vous me direz tout cela quelque jour, cela ne m'ennuiera pas. Vous pouvez être sûr que vous ne m'ennuierez jamais ; pour m'indigner et me mettre en colère je n'en dirai pas de même. Adieu ; j'espère que samedi vos yeux seront dessillées, et qu'à votre grande honte vous conviendrez que vous avez été bien absurde, bien imprudent, en un mot, bien bête.

Dites, je vous prie, à M. Craufurd, que s'il n'a pas répondu sur-le-champ à mon billet, il a eu grand tort, et encore plus grand tort s'il ne s'est pas acquitté de ce dont je le chargeais pour vous—qui était de vous empêcher de laisser voir vos soupçons.

Oh ! voici une bien bonne fortune, je retrouve la lettre de la grand'maman que je croyais brûlée, et je vous l'envoie. Je me flatte qu'il ne vous restera plus de doute.

Ce mercredi matin.

Le Maréchal de Noailles [10] est mort la nuit du 23 au 24 ; Mme de Gacé [11] épousera ces jours-ci M. de la Vaupalière, mariage fort au dessous d'elle, mais précedé par une passion de dix ans. Je viens d'écrire à la grand'maman, je vous envoie la copie de ma lettre pour que si vous le jugez à propos, vous preniez mon unisson. J'aimerais bien à prendre le vôtre quand je vous écris, car j'aime votre style à la folie, et je ne sais pas si j'aurai autant de plaisir à vous entendre qu'à vous lire.

N'allez pas prendre cela au pied de la lettre, car je mens.

J'imagine que vous n'avez point mis Mme de Jonzac sur votre catalogue de présents parce que vous comptez lui en faire un de la commission qu'elle vous a donnée ? Quelle folie, mon tuteur, de faire tant de présents ! Mais je suis pour vous comme ce monsieur romain [12] était pour un des Gracques : si vous mettiez le feu aux quatre coins de Paris ou de Londres je croirais que vous aviez raison ; moi je n'en ai guère de vous sacrifier mon sommeil et de fatiguer Wiart, qui est malade. Adieu, je vous quitte à regret, je me sens en train d'écrire, et hier et avant-hier je ne l'étais point du tout. Je relis ce que je viens de vous écrire.

[10] Adrien-Maurice, Duc de Noailles (1678–1766). Il avait 87 ans, et fut "doyen des Maréchaux de France." Il avait épousé en 1698 Françoise d'Aubigné, fille du frère de Mme de Maintenon. Ses *Mémoires*, redigés par l'Abbé Millot, parurent en 1777.

[11] Née Clermont d'Amboise, veuve du Comte de Gacé, qui mourut en 1763. Le Marquis de la Vaupalière était officier de la première compagnie des mousquetaires.

[12] C. Blosius de Cumes, ami de Tiberius Gracchus. L'anecdote est rapportée par Plutarque dans la vie de ce dernier.

N'allez pas appliquer le *je mens* au goût que j'ai pour votre style, mais à la préférence que je lui donne sur votre retour.

LETTRE 20

Paris, ce samedi 28 juin 1766.

Ah ! mon cher tuteur, vous avez la tête troublée. Je vous connais bien, j'en suis au désespoir, mais soyez persuadé que vous avez tort ; quand vous auriez écrit à Mme de Choiseul, il n'y aurait pas eu l'ombre de ridicule. Vous deviez être induit à croire que cette plaisanterie était d'elle ; vous en jugerez par sa lettre que je vous ai envoyée ; je vous conseille de lui écrire sur le même ton que ma réponse, et je vous le répète, n'ayez aucune inquiétude. Je serais au désespoir si j'étais l'occasion de vous causer le plus petit chagrin ; on ne parle plus de cela ici, et je puis vous assurer que jamais je ne parle de vous. À l'égard de vos lettres, excepté la moitié d'une (qui est celle où vous me faisiez le récit de la réception de la boîte) que j'ai fait lire à Mme de Jonzac et à Mme de Forcalquier, personne au monde n'en a eu ni n'en aura la moindre connaissance. Je trouverais fort triste qu'une marque d'attention et d'amitié que je me suis plu à vous donner apportât quelque changement dans votre façon de penser et d'agir avec moi ; ce serait un malheur auquel je serais fort sensible, et que je ne pouvais ni prévoir ni craindre.

Je n'insiste point à vous demander la lettre de Mme de Choiseul, je n'en ai plus de curiosité, mais je ne comprends pas comment vous croyez qu'il y ait de la prudence à ne me la pas envoyer ; je suis persuadée qu'elle ne vous dit point de mal de moi, et ce serait la seule raison qui pourrait vous obliger à m'en faire mystère.

À l'égard de la copie de la lettre de Mme de Sévigné—cela m'est indifférent, on peut la critiquer si l'on veut, je ne m'en soucie point, je suis sans prétentions, ou du moins je n'en ai qu'une, qui est qu'on soit bien persuadé que je n'en ai point. Ne parlons plus de tout ceci, oublions-le parfaitement.

Je suis bien aise que vous ayez écrit à ces trois dames ; je serai bien aise aussi que vous envoyiez un éventail à Mme de Luxembourg, un chiffon à l'Idole et à Mme de Mirepoix si vous

LETTRE 20.—Inédite.

le voulez. Je puis vous assurer que si vous revenez jamais ici, vous y serez reçu très-agréablement, et que notre liaison ne vous causera ni ridicule ni gêne ni embarras. Je démêle très-bien toutes vos pensées et j'aurai soin de prévenir et d'écarter toutes vos inquiétudes ; je connais l'amitié, et je sais à quoi elle engage.

Je vous sais tres-[bon g]ré [1] de l'avis que vous me donnez sur la poste ; le dernier paquet que je vous ai envoyé est énorme ; nous ne savions pas, Wiart et moi, cette augmentation par feuille.

Je vous déclare que vous aurez très-peu de contentement des oraisons funèbres que vous me demandez ; je ne trouve rien de plus ennuyeux, surtout celle de l'Évêque ; il soupa hier chez moi. J'avais aussi Milord Holdernesse, j'étais entre lui et Mme de Valentinois, et lui entre moi et Mme de Broglio ; il parla pendant tout le souper à celle-ci, et pendant le souper je ne dis pas quatre paroles. Mme de Luxembourg me traite fort bien, et je m'aperçois que je recueille le fruit de ma bonne conduite. Quand on a une idée prédominante, comme je vous l'ai écrit de ma main, toutes les autres s'y soumettent et s'arrangent, et l'on n'est heureux ou malheureux que par celle-là.

Je ne sais pas d'où vient le petit Craufurd ne vous a pas montré ma lettre ; apparemment qu'il est comme vous, et qu'il s'est fait une obligation de ne montrer les lettres de personne.

J'en reçus une il y a quelques jours de M. Selwyn, et hier on me remit du thé et un très-bel éventail de sa part ; je ne sais pas d'où vient il me fait des présents ; je vais lui écrire pour l'en remercier.

Puisque vous avez écrit à Mme de Jonzac, vous pouvez bien vous dispenser d'une seconde lettre, mais écrivez sur une feuille détachée quelque chose que je puisse lui montrer ; ne faites cependant que ce que vous voudrez, je n'ai pas cela fort à cœur.

Je n'aime point cette fièvre que vous avez toutes les nuits ; il me prend de temps en temps de grandes inquiétudes de votre santé ; c'est une maudite chose que la séparation. Voilà ce que je trouvai l'autre jour dans une lettre [2] de Mme de Sévigné :—

"Je ne vous dis point si je désire de vous voir, ni combien je regrette de passer ma vie sans vous ; il semble qu'on en ait une autre où l'on réserve de se voir et de jouir de sa tendresse ; et cependant c'est notre présent et notre tout que nous dissipons, et l'on trouve la mort ; je suis touchée de cette pensée."

---

[1] Ici un petit morceau du manuscrit a été enlevé. [2] À Mme de Grignan, 8 avril 1676.

Voilà, mon cher tuteur, comme l'amitié s'exprime, et ces expressions sont cent fois plus tendres, plus naturelles, et plus vraies que celles d'*Héloïse*, de *Madame de la Suze*, et des *Lettres portugaises*.

Vous me dites que vous allez vous reposer et que c'est par mon conseil, je ne me souviens plus quel genre de repos je vous ai conseillé, si c'est de ne me plus écrire il ne faut pas m'en dédire. Est-ce cela ? Dites-le moi.

LETTRE 21

Paris, ce mercredi 9 juillet 1766.

Vous voyez quel est le quantième du mois, et ce n'est qu'à cet instant que je reçois votre lettre du 1er et du 3. Vous avez si bien fait par vos leçons, vos préceptes, vos gronderies, et, le pis de tout, par vos ironies, que vous êtes presque parvenu à me rendre fausse, ou pour le moins fort dissimulée : je m'interdis de vous dire ce que je pense ; quand je suis prête à me laisser aller à vous dire quelques douceurs, je crois entendre ces paroles du Seigneur aux trois Marie (à ce que je crois) : *Noli me tangere*.

Je possède plus l'Évangile qu'Horace. Oh non, je ne pourrai jamais dire *mon Horace* comme chacun dit ; je ne possède point *Horace*, je ne connais point *Horace ;* je sais qu'on l'estime, qu'on le prône, qu'on le vante ; je ne dis pas qu'on ait tort, mais je ne le connais pas.

Vivez, vivez en paix avec votre sainte ; livrez-vous tout entier à votre passion pour elle ; en conséquence, lisez et relisez ses lettres, et jugez si l'amitié ne peut pas faire sentir et dire des choses mille fois plus tendres que tous les romans du monde. Savez-vous ce qui me fâche le plus contre vous aujourd'hui ? c'est que vous ne répondiez point à ce tour mystique que j'avais pris pour vous forcer à me dire ce que je serais bien aise que vous me dissiez [1] : apparemment que vous improuvez cette tournure, car vous m'avez écrit que, quand vous ne répondiez pas à quelque article de mes lettres, c'était une marque d'improbation. Ah ! vous êtes un plaisant personnage ; je

LETTRE 21.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Elle entend parler de la lettre écrite sous le nom de Mme de Sévigné où on l'engage de revenir au plus tôt à Paris. (B.)

vous dirais volontiers comme la capricieuse dans le *Philosophe marié ;* après avoir fait à son amant l'énumération de tous ses vices, de tous ses ridicules, elle termine ainsi sa longue kyrielle : " Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage." Ah ! cette citation est *d'une petite emportée*, mais non pas d'une ennuyeuse héroïne de roman.

Non, non, vous vous trompez très-fort, si vous croyez que j'eusse été fâchée de ne pas réussir à vous attraper ; mais je vais vous citer l'opéra :—

> " Les dieux punissent la fierté ;
> Il n'est point de grandeur que le ciel irrité
> N'abaisse quand il veut, et ne réduise en poudre."

Vous m'avez rendue poussière ; je vous le pardonne, n'en parlons plus.

Nous n'avons point encore reçu vos présents, et nous les attendons avec une impatience et une curiosité extrêmes. J'ai bien envie que vous m'accordiez une permission, c'est de donner à la grand'maman de votre part un très-bel éventail dont M. Selwyn m'a fait présent ; si je ne lui donne pas de votre part je lui donnerai de la mienne ; voyez si ce n'est pas généreux de vouloir vous en donner le mérite, surtout dans une circonstance fort propre à refroidir le désir que j'ai que vous soyez du dernier bien avec elle ; cette circonstance est le refus que vous me faites de m'envoyer sa lettre. Je ne puis conclure de ce refus que deux choses, l'une qu'elle vous a fait quelque plaisanterie sur moi que vous ne craignez qui ne me fâche ; ou qu'il n'y ait quelques petites galanteries ou coquetteries qu'une modeste fatuité vous persuade de devoir taire. Cependant j'ai bien envie de donner l'éventail en votre nom.

À l'égard des présents aux Idoles et Archiduchesses, il faut remettre cela à votre retour, c'est-à-dire à la semaine des trois jeudis.

Je fais un jeu en votre absence, dont vous vous moquerez bien, si jamais vous revenez ici ; c'est une grande, mais grandissime, patience, que j'ai commencée le jour de votre départ, et qui ne doit finir que le jour de votre retour, c'est-à-dire qui ne finira jamais : mais laissons cela.

J'ai une chose étonnante à vous dire, et qui le devient cent fois davantage depuis que j'ai reçu votre lettre, parce que vous ne me dites pas un mot de l'affaire dont il s'agit ; voici le fait.

Le Baron d'Holbach [2] a reçu, samedi dernier, une lettre de M. Hume, remplie de plaintes, de fureurs, contre Jean-Jacques : il va faire, dit-il, un pamphlet pour instruire le public de toutes ses atrocités ; je n'ai encore vu personne qui ait lu cette lettre, mais on dit que M. d'Alembert l'a lue ; il en court des extraits par tout Paris.[3] Milord Holdernesse avait reçu une lettre de sa

[2] Paul-Henri Thiry, Baron d'Holbach (1723–89). Il avait longtemps habité Paris, où sa maison servait de rendez-vous aux *Encyclopédistes* et autres gens de lettres.

[3] La querelle de Rousseau et de Hume est une question d'histoire littéraire. Horace Walpole en a donné deux récits, le premier dans une lettre à Mme du Deffand du 2 juillet 1766 (voyez ci-dessous), le second dans sa *Relation des faits touchant à la querelle de David Hume et de Jean-Jacques Rousseau*, publiée dans ses *Œuvres*, 1798, tome iv, pp. 249–69.

Voici la lettre d'Horace Walpole, d'après une copie (de la main de Wiart) qui se trouve dans le volume manuscrit de *Lettres Choisies* qui fut légué par Mme du Deffand à Walpole, et appartient maintenant à Mr. W. R. Parker-Jervis :—

Extrait d'une lettre de Londres 16 *juillet* 1766

"Mr. Hume qui s'est epuisé en bonté pour Rousseau, avait sollicité Mr. Conway de procurer une pension du Roi pour lui. Le Roi en accordait une de cent livres sterling, mais vu les hérésies de Rousseau, Sa Majesté souhaitait qu'on en gardât le secret. Mr. Hume en fait l'ouverture à son protégé ; Rousseau reçoit avec beaucoup de reconnaissance cette grâce du Roi, mais demande permission d'écrire à Milord Maréchal pour obtenir son consentement, ce seigneur lui ayant négocié une pareille grâce auprès du Roi de Prusse, dont Rousseau n'avait pas voulu.

L'affaire traîne en longueur ; Mr. Hume ne reçoit plus de lettres de Jean-Jacques ; il lui écrit pour le presser de donner réponse à l'offre du ministre. Au lieu de répondre à son ami il écrit à Mr. Conway la lettre du monde la moins intelligible, la plus mystérieuse, et qui marquait un désespoir, une amertune—enfin on croyait qu'il allait se pendre; sa tête, son âme, ses nerfs, disait-il, étaient trop troublés, pour permettre qu'il prît une résolution formelle ; quelque chose lui était arrivé auquel un honnête homme ne devait pas s'attendre. Je disais à Mr. Hume, 'C'est moi assurément qu'il désigne, il sait mes liaisons avec Mr. Conway.' Enfin nous nous donnions la torture pour percer ce mystère ; mais ce qui était plaisant, le même ordinaire, Mr. Hume reçoit une lettre de Mr. Davenport, l'hôte de Rousseau, qui lui marque que jamais il n'avait vu Rousseau plus gai et plus enjoué. Mr. Hume, à la sollicitation de Mr. Conway, presse le personnage de se décider, et en même temps me fait sentir que ce pourrait bien être la condition du secret qui aurait révolté cette âme trop sensible et délicate ; et me conjure de faire ôter cette stipulation ; je m'y rends et d'autant plus volontiers que l'ayant blessé je voulais lui rendre des services essentiels. Je pousse Mr. Conway, et il me promet de faire des tentatives auprès du Roi pour que la pension soit publique.

Pendant que le ministre épie un moment favorable, voici une nouvelle lettre de Rousseau à Mr. Hume où il l'accable d'injures, l'appelle le plus noir des hommes, l'assure qu'il le connaît, et qu'il est persuadé que Mr. Hume ne l'a traîné en Angleterre que pour le déshonorer, toujours sans assigner la moindre raison, sans avérer l'ombre d'un fait. Enfin il rompt tout commerce avec ce trop tendre ami. Le pauvre Mr. Hume est au désespoir, il craint un éclat, il ne veut pas être le thème d'une querelle littéraire. Il me dit qu'il veut encore tâcher d'adoucir cette bête féroce, et qu'il veut le prier très-doucement de lui assigner les raisons de cette conduite bizarre et indigne. 'Oh! pour les politesses,' je crie, 'passe ; ne répondez pas aux injures, mais, mon bon ami, ne soyez pas trop doux, s'il vous plaît, soyez ferme ; demandez-lui hautement les motifs de ce procédé abominable ; car comptez que si vous le souffrez il publiera que vous avez souscrit à votre propre condamnation.' Mr. Hume me remercie, se rend à mon avis, écrit comme il fallait une lettre modérée mais très-décidée, et somme Rousseau d'alléguer des faits, faute d'être pris pour un calomniateur atroce. En même temps il envoie le duplicata de cette lettre à Mr. Davenport, en le conjurant de presser Jean-Jacques à y répondre. L'affliction, le trouble, le désespoir reviennent sur la scène, les nerfs sont attaqués, on a le plus mauvais visage du monde, et pour cette fois-ci Mr. Davenport ne mande pas que le triste philosophe est on ne peut pas plus gai. Il promet de satisfaire

femme, le même ordinaire, qui lui mandait avoir donné à dîner la veille à M. Hume, et elle ne lui mande point qu'il lui ait dit un mot de Jean-Jacques ; vous ne m'en dites rien non plus, tout cela me paraît incompréhensible. Donnez-moi, je vous prie,

à son devoir et d'expliquer sa conduite. Six ordinaires passent sans qu'on entend parler de lui ; enfin avant hier arrive une brochure manuscrite de dix-sept grandes pages infolio d'écriture très-petite ! Mais comment vous rendre compte de ce qu'elle contenait ? Des misères, puérilités, des petits soupçons, des mensonges, de la vanité, des méchancetés, des injures, c'est peu dire, l'ingratitude la plus outrée n'a jamais joué un pareil rôle ; faute de faits il impute à Mr. Hume jusqu'à ses regards ; quand il n'a pas reçu de réponse aux lettres qu'il a écrites à ses amis, c'est à Mr. Hume qu'il l'impute ; il va jusqu'à lui dire qu'il ne lui a jamais rendu de services essentiels, qu'il lui a détourné des amis, et que sans Mr. Hume son accueil en Angleterre aurait été de beaucoup plus favorable. Passant toujours en outre, il rappelle à ce pauvre homme toutes les fois que lui, Rousseau, lui a manqué, c'est-à-dire en ne faisant pas de réponses à ses lettres, mais en s'adressant à d'autres, etc.

Il désigne toutes ces circonstances par ces mots *premier soufflet sur la joue de mon patron ; second soufflet sur la joue de mon patron.* Il l'accuse de basses flagorneries à son égard, et en même temps de ne lui avoir pas marqué assez de tendresse. Il lui reproche d'avoir toujours eu sur sa table un volume de *La Nouvelle Héloïse* sans être capable du sentiment qui devrait le lui faire goûter ; mais passons aux articles capitaux dont tout le reste n'est que l'émanation.

Il se plaint piteusement de ce que quelques semaines après son arrivée, l'empressement du public à son égard se ralentissait ! Ha, voilà le nœud de l'intrigue ! Quand la curiosité du public était satisfaite, quand on avait vu son habit arménien, quand on l'avait regardé comme on regarde un dromadaire, voilà qui était fini. Il ne peut pas supporter cet oubli. On l'attaque dans les papiers publics ; sans doute ! est-ce que nous n'avons pas des prêtres et des cabales comme il y en a partout ? Mais ce qui est plaisant, il en accuse Mr. Hume, lui qui pour les prêtres est encore plus gros hérétique que Rousseau lui-même ; mais non, c'est Mr. Hume qui lui suscite ces ennemis, qui cherche à refroidir le public à son égard ; c'est exactement comme si un homme qui, pour attraper de l'argent, faisait debarquer un dromadaire à Londres, mît dans les papiers publics que ce n'était qu'un petit chien ordinaire.

Dans l'instant comme le fol orgueil de ce dromadaire se sent indigné de voir tomber sa célébrité, arrive la malheureuse lettre du Roi de Prusse, voilà tous les soupçons éclaircis. Mr. Hume connaît un Mr. Walpole qui est le prête-nom de cette lettre, mais dans laquelle M. Rousseau reconnaît, aussi précisément que s'il l'avait vu écrire, le style de M. d'Alembert, autre ami de Mr. Hume. Rien peut-il être plus clair ? Voilà le complot le plus artificieusement tramé depuis celui de feu Catilina. Ceci s'appelle la démonstration intrinsèque ; voici des preuves extrinsèques et démonstratives.

Un jeune homme qui, par parenthèse, est imbécile et qui loge à la maison où logeait Jean-Jacques, ne lui rend pas le salut toutes les fois qu'il le rencontre sur l'escalier. La femme de la maison, qui est sourde, et qui ne sait pas le français, ne lui parle pas. Un fait plus grave ; Jean-Jacques et Mr. Hume dorment à la première hôtellerie dans la même chambre ; au beau milieu de la nuit, Mr. Hume crie plusieurs fois (on ne sait pas précisément, et comme on est très-scrupuleux sur la vérité, on ne dépose pas si c'était en rêvant ou en veillant), 'Je tiens Jean-Jacques Rousseau.'

Ordinairement rêve-t-on beaucoup dans une langue étrangère ? n'importe ; combinez toutes ces misères, qui s'appellent les circonstances—et les circonstances, comme vous savez, apparemment composent les faits—et peut-on douter de la trahison des dits comploteurs, Mr. Hume, M. d'Alembert et Mr. Walpole ? Rien de mieux constaté ; mais à quoi bon, me direz-vous, ce complot ? Comment Mr. Hume trouvait-il son compte en déshonorant un pauvre homme dont il se faisait honneur d'être le conducteur, l'ami, le protecteur ? Ma foi, je n'en sais rien. Si vous me demandez, encore, en m'accordant que les mesures étaient bien prises, quelle devait être la réüssite, la voici. Mr. Hume ménage si secrètement tous ces affronts à Jean-Jacques, que Jean-Jacques ne peut rien prouver ; or, Jean-Jacques, dont la pénétration est plus qu'humaine, doit s'en apercevoir ; s'il s'en aperçoit il en marquera son indignation ? Eh bien, il le fait, c'est alors le moment de lui procurer une pension. La reçoit-il ? Il est donc un infâme, il s'assujettit à des obligations à un homme qui l'a si bien et si mal traité. Ne la reçoit-il pas ? Oh,

tous les éclaircissements possibles sur cette affaire, et une fois pour toutes, ne craignez de moi aucune indiscrétion : je pousse la réserve sur tout ce qui me vient de vous jusqu'à la plus grande puérilité. Je garderais vos secrets, si vous me jugiez digne de m'en confier, et je vous sauverai du ridicule de l'intimité d'une liaison qui pourrait nuire à votre considération, et vous faire éprouver des froideurs de l'Idole et de ses adhérents. Remarquez que je ne vous avais point écrit depuis le 29, et que cette lettre n'a que quatre pages. Oh ! je ne suis pas incorrigible.

LETTRE 22

Paris, ce mercredi 16 juillet 1766.

Vous voudriez que je susse anglais, et moi aussi, je vous jure ; non pas anglais quelconque, mais tel que je le nommerais bien ; je serais utile à mon tuteur et je le rendrais fort heureux ; mais le sort a décidé que je ne puis contribuer en rien à son bonheur et que lui il devait faire l'inquiétude, l'occupation, et l'agrément de mes derniers jours. Vous voilà donc dans le moment de la plus grande fermentation,[1] j'en suis plus troublée que vous, et si vous ne me mettez pas au fait de ce qui résultera de tout ceci, vous manquerez essentiellement à l'amitié. Je me suis fait lire ce matin cinq ou six pages de M. Hume ; on est confirmé à regarder la faiblesse comme l'état le plus dangereux. Voltaire la définit en disant—

"Tyran qui cède au vice, et détruit la vertu."

C'est un mal incurable, et qui devrait être étranger à votre nation ; mon Dieu ! mon tuteur, vous me faites frémir, je prie Dieu de tout mon cœur de ne me pas laisser vivre assez de temps pour me laisser voir les inconvénients que vous me faites entrevoir. J'ai bien le pressentiment que je ne vous reverrai jamais,

alors il ne la reçoit pas, je n'en sais plus rien, je ne vois pas comment cela se tournait en mal pour lui. *Ergo*, à toute force il devait recevoir la pension, car la pénétration qui devait le servir si bien en découvrant le complot devait fermer les yeux aux conséquences.

Ah Dieu, que de sornettes viens-je vous conter ! Ne faut-il pas décider que cet homme est fou ? Un fripon a plus de finesse. Je ne vous demande pas le secret, car toute cette histoire est de notoriété publique, et ce serait un mystère mal imaginé que de faire semblant que je ne vous en aurais pas parlé."

LETTRE 22.—Inédite.

[1] Cette " fermentation " était la conséquence de la chute du ministère Rockingham.

mais je le traite souvent de terreur panique ; mais s'il allait survenir un obstacle insurmontable,[2] tout serait perdu pour moi ; c'est bien assez de ceux que le hasard peut amener tout naturellement ; enfin détournons mon imagination de ces effroyables idées, vous ne voulez pas être attristé ? *Vous aimez votre mie au gai, vous la détestez au triste.*. Parlons donc de M. Hume et de Jean-Jacques. Ce Jean-Jacques est un faquin, d'accord, mais s'il n'a pas demandé la pension, si M. Hume l'a sollicitée à son insu, et qu'il n'ait fait d'autre crime que celui de la refuser, cela mérite-t-il toutes les qualifications que M. Hume lui donne dans ses lettres au Baron d'Holbach ? [3] Je ne sais quelle partie prendront ses protectrices, je ne doute pas que l'Idole ne l'abandonne, et que la conduite qu'elle aura dans cette occasion ne devienne un nouveau rayon de sa *gloriole*, car pour *gloire* ce n'est pas le mot propre. À l'égard de la Marechale,[4] elle me parut vendredi dernier très-agitée ; sa *gloriole* est d'un autre genre ; ne pouvant dominer, elle veut protéger. Elle aime Jean-Jacques et n'aime point M. Hume, mais le Temple, l'Isle-Adam,[5] sont nécessaires à son amusement ; elle est combattue. J'en reçus un petit billet hier qui finissait par ces mots, " Je vous aime mieux que toutes les anciennes et les nouvelles." Ces mots n'ont que le son, mais ils marquent que la disposition du moment n'était pas favorable à l'Idole. J'observerai tout ce qui se passera avec beaucoup d'impartialité.

À l'égard de ce qui vous regarde il est impossible que vos péchés, de mortels qu'ils étaient, ne soient devenus véniels ; si vous pouvez me mettre au fait de toutes les circonstances de

[2] La guerre. (W.)

[3] Hume avait écrit au Baron touchant la querelle que lui cherchait Rousseau. Les circonstances (dont Walpole avait probablement informé Mme du Deffand) ayant trait au refus par Rousseau de la pension anglaise, et à son différend avec Hume, sont brièvement résumées dans l'article Hume du *Dictionnaire de Biographie Nationale*, comme il suit :—" Le 12 mai Rousseau écrivit à Conway, élevant des difficultés au sujet de la pension. Hume et Conway crurent comprendre qu'il refusait de l'accepter si la restriction du secret n'était pas écartée. Hume en date du 16 juin écrivit à Rousseau disant que la pension lui serait toujours conférée, s'il y donnait son consentement à ces conditions. Rousseau néanmoins écrivit le 23 juin une lettre furieuse à Hume, disant que ses desseins atroces étaient maintenant manifestes, et déclarant que leur correspondance devait cesser. Hume indigné demanda, le 28 juin, une explication. Le 10 juillet Rousseau répondit par une longue lettre avec le détail de ses griefs, dont le plus tangible était une lettre écrite par Horace Walpole, au nom du Roi de Prusse, offrant à Rousseau un asile et tournant en ridicule son désir supposé pour persécution . . . Rousseau décida que la lettre était écrite par d'Alembert, et fut maintenant convaincu que Hume était complice . . . Par la suite il suspecta Hume de prendre des libertés avec ses lettres."

[4] De Luxembourg. (W.)

[5] L'hôtel et le château du Prince de Conti.

cette querelle, vous me ferez beaucoup de plaisir. Je me flatte que vous n'avez pas besoin que je vous assure de ma discrétion. Jamais, non jamais, votre pupille ne vous donnera le plus petit mécontentement ni ne sera l'occasion du plus léger inconvénient ; c'est un malheur pour vous aussi bien que pour elle des distances, des espaces, et des intervalles qu'il y a entre vous et elle. Cela est vrai, mon tuteur, c'est peut-être la vanité qui me persuade que nous étions faits l'un pour l'autre, et qui me fait trouver plus de rapport entre vous et moi que vous ne convenez qu'il n'y en ait. Il est certain que je n'ai trouvé de vérité qu'en vous ; il ne m'est pas démontré que vous ne puissiez jamais vous tromper, mais je crois fermement que vous ne trompez jamais vos amis.

Je vis hier Milord et Milady George ; il me paraît que tout leur est indifférent, excepté leur campagne, où ils meurent d'envie d'être. Ils me paraissent un peu de vos reliques, cette idée me leur fait rendre quelque culte ; le Milord me paraît le meilleur enfant du monde. Je leur donnerai à souper dimanche prochain ou de dimanche en huit ; j'espère qu'alors votre présent sera arrivé, et suivant ce que vous m'avez dit, qu'il décorera mon fruit. Milord m'a expliqué pourquoi tout ce que vous nous envoyez n'est point encore arrivé, c'est que votre ballot aura été mis avec ceux du Duc de Buccleuch,[6] et aura été arrêté à la douane de Calais, qu'il aura fallu que M. de Guerchy ait écrit à Calais ; tout cela fait du retardement.

Je dis hier à Mme de Jonzac que votre intention était que la table ainsi que le bougeoir fût un présent et non pas une commission ; vous êtes fort bien avec elle, et vous êtes *un rayon de sa gloire*, car je ne consentirai point que vous en soyez de *gloriole*.

Mme de Forcalquier est depuis dix jours à la campagne chez Mme la Comtesse de Toulouse[7] ; elle en reviendra demain ; j'en suis bien aise ; mais d'où vient, je vous prie, m'interdisez-vous de vous dire tout ce qui me passe par la tête ? Je trouve que cela n'a pas le sens commun ; il y a quantité de choses que j'aurais envie de vous dire et sur lesquelles la honte me retient ; cependant c'est un sentiment que je ne devrais pas avoir avec

[6] Henry Scott, troisième Duc de Buccleuch (1746-1812). Il avait récemment passé quelques mois à Paris après un " tour " en France et en Suisse, avec Adam Smith pour précepteur.

[7] Mme de Forcalquier avait épousé en premières noces M. le Comte d'Antin, fils de Mme la Comtesse de Toulouse du premier lit. (W.)—Née de Noailles ; veuve d'un des fils légitimés de Louis XIV et de Mme de Montespan. Elle mourut au mois de septembre 1766.

vous, parce que l'amitié vous rend très-indulgent, mais comme elle ne vous empêche pas de sentir les défauts et les ridicules de vos amis, cela me fait taire. Peut-être quand je vous reverrai (si jamais je vous revois, ce que je ne crois pas) je vous dirai tout.

À propos, savez-vous que depuis huit ou dix jours je suis fort malade ? J'ai un gros rhume, ou plutôt un catarrhe. J'ai gardé le lit, j'ai fait la plus rigoureuse diète, je suis mieux, mais je tousse encore beaucoup. Toute ma frayeur était de mourir avant de vous avoir revu.

Milady Hervey vous a-t-elle remis l'oraison funèbre du Père Elisée,[8] avec une petite brochure de Voltaire ? Je n'y ai pas joint l'oraison funèbre de M. de Lavaur, parce que Mme d'Aiguillon me dit qu'elle l'avait envoyée à Milady Hervey.

J'ai lu ces jours-ci une feuille volante assez ancienne et que je ne connaissais pas, qui a pour titre *Prédiction tirée d'un ancien manuscrit.*[9] C'est l'analyse de l'*Héloïse* de Jean-Jacques ; cela ne vous déplairait pas ; si vous voulez, je vous l'enverrai.

Savez-vous ce que je voudrais, mon cher tuteur ? Je voudrais avoir vos articles du *Monde*,[10] traduits par vous-même ; les fautes de langue que vous pourriez faire ne font rien, et font même à merveille dans vos lettres ; elles ajoutent encore au naturel de votre style. Adieu, mon cher tuteur, il ne faut pas vous accabler, vous avez bien d'autre emploi à faire de votre temps qu'à lire mes balivernes.

Votre lettre finit par me dire adieu jusqu'à mardi, c'est m'annoncer une lettre pour samedi ; je ne veux point vous dire quelle différence c'est pour moi d'en recevoir ou d'être trompée dans mon attente ; il faut que vous soyez libre et nullement esclave de votre bonté.

[8] Jean-François Copel (1726–83), dit le Père Elisée, carme, l'un des plus célèbres prédicateurs de l'époque. Il avait prononcé en mai une oraison funèbre du Roi Stanislas à Nancy.

[9] Par Charles Borde (1711–81), littérateur, membre de l'Académie des sciences et des belles-lettres à Lyon. La *Prédiction* avait paru en 1762. Borde avait attaqué, dans deux *Discours sur les Avantages des Arts et des Sciences* (1752–53), le célèbre paradoxe de Rousseau contre la civilisation.

[10] Le "World," périodique hebdomadaire lancé en 1753 par Edward Moore. Tous les collaborateurs excepté Moore étaient des gens du bel-air ; de leur nombre étaient les Lords Lyttleton, Bath, et Chesterfield, Soame Jenyns et Horace Walpole. La publication cessa en 1757, peu avant la mort de Moore. Les essais de Walpole furent réimprimés dans ses *Œuvres*, 1798, tome i, pp. 146 et ss.

LETTRE 23

Paris, ce samedi 19 juillet 1766.

Oh ! pour le coup, je suis aujourd'hui très en colère ; j'avais la certitude de recevoir une de vos lettres, vous me l'aviez annoncée, j'attendais avec impatience la suite de vos nouvelles, et il faut attendre jusqu'à mardi ou mercredi. Si je fais la plus petite plainte ou le plus petit reproche tout sera perdu, je vous déplairais mortellement ; ce n'est point ainsi que vous voulez qu'on se conduise avec vous. Oh ! je suis bien mécontente ! Vous êtes une manière de Grand Turc, vous en avez le despotisme, mais en même temps, il faut l'avouer, la magnificence ; et c'est cette seconde qualité qui me force, en dépit que j'en aie, à vous écrire aujourd'hui. Vos présents n'ont été distribués qu'avant-hier ; le mien est magnifique, ce sont des vases d'émeraudes [1] ; je vous crois l'héritier d'Aboulensem,[2] mais en même temps je vous crois ruiné. Vous serez obligé de renoncer à la France par raison d'économie ; pour moi je vous déclare que je vous prendrais en aversion si jamais vous imaginez à l'avenir de me faire aucune galanterie. Mme de Jonzac a reçu son bougeoir, le Président son Lucain [3] ; l'un et l'autre sont charmés.

Mme d'Aiguillon [4] a envoyé ce matin chez moi ; elle est à Rueil depuis huit jours. On lui a tiré huit palettes de sang pour un grand mal de gorge ; elle se porte bien présentement.

Mme de Forcalquier n'est point encore de retour de Crécy, où elle est depuis près de quinze jours avec Mme la Comtesse de Toulouse.[5] Elle m'avait mandé qu'elle reviendrait jeudi dernier, elle arrivera peut-être aujourd'hui.

J'avais beaucoup de choses à vous dire, et je me faisais un plaisir de vous écrire, mais je suis si mécontente que je me tais. J'ai été encore bien malade depuis ma dernière lettre, mais qu'est-ce que cela vous fait ? Je suis bien sotte, bien vaine, et bien dupe de m'être attendue à plus d'attentions. Si vous êtes bon, c'est d'une bonté à l'anglaise, mêlée de dureté et de sauvagerie.

LETTRE 23.—Inédite.

[1] Plateaux de verre couleur d'émeraudes. (W.)

[2] Telle est la leçon du manuscrit. Mme du Deffand fait allusion probablement à "Aboul-cacem, général musulman, qui fit la guerre à Alexis Comnène . . . Ce prince était renommé par ses grandes richesses." (*Dict. Hist.*)

[3] Imprimé à Strawberry-Hill. (W.)

[4] Duchesse Douairière d'Aiguillon. (W.)

[5] Dont elle avait en premières noces épousé le fils, le Comte d'Antin. (W.)

J'aurai demain à souper Milord Holdernesse dont je suis assez contente, et Milord et Milady George. Je compte apprendre par eux les nouvelles que vous n'avez pas daigné m'écrire et qui m'intéressent en dépit du bon sens.

LETTRE 24

Paris, ce jeudi 24 juillet, à 7 heures du matin.

Je n'ai reçu votre lettre qu'hier au soir, et je n'ai pu vous y répondre qu'aujourd'hui à mon réveil ; il faut que je me dépêche à cause de l'heure de la poste ; j'ai pris le parti d'écrire à Mme Élie de Beaumont [1] que j'avais une rélation à lui communiquer, que vous m'en aviez donné l'ordre, et que je lui demandais un rendez-vous chez elle ou chez moi. Je lui ferai lire votre histoire, je ne lui en donnerai point de copie, et je m'épargnerai la peine d'en faire l'extrait. Pendant que nous sommes sur cet article, rendez-moi raison, je vous prie, pourquoi M. Hume n'a pas écrit un mot de tout ceci à M. le Prince de Conti et à Mme de Boufflers. Cette Princesse arrive aujourd'hui des eaux de Pougues ; elle envoya hier chez moi me l'apprendre. Elle trouvera chez elle en arrivant un billet où je l'invite à souper pour demain avec les trois générations Luxembourg,[2] les trois Broglio, le Milord Holdernesse, les facétieux Donnezan et d'Albaret. Enfin, votre sainte dirait de moi ce qu'elle disait de Mme de Coulanges, " Que je fais de poudre ! " [3]

Si je ne fais pas quelque faute énorme, vous trouverez à votre retour (si retour y a) que je me suis fort relevée. Tout l'honneur

LETTRE 24.—Inédite.

[1] Femme de l'avocat de ce nom, que rendit célèbre la défense de la famille Calas. Mme de Beaumont était l'auteur d'un roman intitulé *Lettres du Marquis de Roselle*, dont Horace Walpole faisait grand cas.

[2] La Maréchale, la Duchesse de Boufflers, et sa fille, depuis Mme de Lauzun. (W.) —Mlle Amélie de Boufflers avait épousé, au mois de janvier 1766, le Duc de Lauzun. " Madame de Lauzun . . . était une des plus charmantes personnes du monde. Son éducation, son esprit, ses manières, son caractère surtout la faisaient aimer et rechercher de tous. Elle était ordinairement triste, à cause de la conduite de son mari, qui la négligeait." (*Mémoires de la Baronne d'Oberkirch*, éd. 1880, p. 240.)

[3] Mme de Sévigné se plaisait à comparer Mme de Coulanges, toute pénétrée du sentiment de sa propre importance et de l'utilité de son intervention dans les affaires d'autrui, avec la mouche du coche, qui, dans la fable de la Fontaine (*Le Coche et la Mouche*, vii, 9)—

" pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine."

(Voyez la lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 23 juin 1677.)

en est dû au Grand Turc, au roi de Maroc, en un mot, à mon tuteur. Je suis au désespoir d'être si vieille et d'avoir si peu à jouir de ce qui me convenait autant ; vous étiez justement ce qu'il fallait pour me rendre parfaite. J'ai une sorte de crainte et de respect pour vous qui produit de très-bons effets, et vous rendez mon couchant bien plus beau et plus heureux que n'a été mon midi et mon levant. Voilà trois expositions par où il fallait passer, ne me faites jamais tâter de celle du nord. Vous êtes à faire mourir de rire sur la Duchesse.[4] Il ne m'est pas entré dans la tête d'avoir de la jalousie d'aucune espèce et d'aucun genre ; votre obstination serait seule capable de m'en faire naître [5] . . . Je suis transportée de joie des bonnes nouvelles que vous m'apprenez. Ai-je mal fait de les mander aux Georges ? Ils ne savaient pas le départ du Temple,[6] et je leur ai fait grand plaisir de [le] leur apprendre. Je les vois assez souvent, parce qu'ils me paraissent vous aimer beaucoup. Le Milord est le meilleur homme du monde, la Milady n'est pas si bonne, mais je lui crois de l'esprit. Enfin vous voilà donc tranquille, et vous vous direz dans votre Strawberry-Hill,

"J'ai fait des souverains, et n'ai pas voulu l'être." [7]

C'est une Providence que j'adore ; si vous pensiez autrement, il faudrait l'approuver, il faudrait même désirer vos succès et renoncer pour jamais à vous.[8] Dieu permet que vous soyez au rang des philosophes et non pas dans celui des ministres.

Toute ma frayeur c'est de ne pas vivre assez longtemps pour vous revoir, et vous dire tout ce que je ne saurais vous écrire.

Je ne consulte que votre intérêt, ou pour mieux dire votre plaisir et votre satisfaction en étant si charmée de tout ce qui arrive aujourd'hui ; j'entrevois que tout cela peut m'être très-contraire, et votre Hautesse s'obstine à garder le silence sur ce qu'elle sait bien que j'ai le plus à cœur. Songez du moins à

[4] De Choiseul. (W.)

[5] Ici une ligne et demie environ du manuscrit se trouve enlevée.

[6] Lord Temple. (W.)—Temple, sur la demande de Pitt, avait reçu l'offre du poste de Premier Lord du Trésor. Il eut deux entrevues avec le Roi, le 15 et le 17 juillet. Suivant Walpole, Temple fit des "demandes extravagantes," que le Roi s'empressa de repousser. Alors Temple, dégoûté, quitta Londres. Durant les négociations il s'était violemment disputé avec Pitt, son beau-frère.

[7] Mme du Deffand fait allusion aux efforts heureux de Walpole en faveur de Conway qui reprit sa charge de secrétaire d'État sous le nouveau ministère.

[8] C'est-à-dire, à vous revoir ici.

vous, mon cher tuteur, et profitez de la situation présente pour assurer votre bonheur à venir.[9] L'opulence, ou du moins une grande aisance en est le plus sûr fondement ; l'économie y supplée ; je sais bien que vous n'en manquez pas, mais je crains que votre penchant pour la générosité ne vous dérange et ne soit l'équivalent du manque d'ordre. L'abîme où je vois que Mme de Mirepoix se précipite me fait horreur ; elle me dit hier que depuis le 1er de juillet elle perdait douze cents louis, et vous remarquerez s'il vous plaît qu'elle n'a pas un écu de fonds de bien. Eh bien ! elle est aussi tranquille, aussi peu embarrassée, que si elle était Montmartel.[10] La Borde,[11] ou le Duc de Bedford.[12] C'est le Roi qui gagne une grande partie de sa perte [13] ; il reprend d'une main ce qu'il lui donne de l'autre ; voilà l'usage qu'elle fait de sa faveur, cela n'est-il pas ineffable ?

Mme de Forcalquier revint hier de chez Madame la Comtesse de Toulouse. Je maniai votre vase ; il m'a paru magnifique, elle en est charmée. À propos, si vous voulez faire un présent à Mme de Luxembourg, en cas que cela ne fût pas trop *conséquencieux*, c'est-à-dire trop cher, il faudrait lui donner une jatte et un pot de verre vert, qui ne fût pas grand ; elle a été charmée de ce que vous m'avez envoyé.

Je conviens que vous avez raison sur la Duchesse, mais malgré toute ma *jalousie* je veux absolument que vous soyez du dernier bien avec elle ; elle m'a écrit en dernier lieu un volume sur Jean-Jacques, et je lui ai fait une réponse dont j'ai gardé copie pour vous montrer tout cela si jamais je vous revois ; elle déteste ce personnage.

Comme j'ai commencé la cinquième page il me reste de la place pour vous transcrire les lettres du Roi de Pologne [14] aux trois Broglio en leur envoyant le diplôme de la nomination de l'Évêque de Noyon au cardinalat ; vous me direz laquelle des trois vous aimez le mieux :—

---

[9] C'est-à-dire, de baser ses revenus (qui provenaient de sinécures politiques), de telle façon que des ministres hostiles ne purent mettre obstacle à leur paiement.

[10] Jean Paris de Montmartel (1690–1766), le plus jeune des quatre frères de ce nom, qui jouèrent un rôle important dans l'histoire financière de la première moitié du xviiie siècle. Montmartel fut banquier de la cour.

[11] Jean-Joseph, Marquis de la Borde (1724–94), banquier de la cour (1759).

[12] John Russell, quatrième Duc de Bedford (1710–71), un des plus riches gentilshommes anglais. Il avait été ambassadeur à Paris en 1762, et était sans doute personellement connu de Mme du Deffand.

[13] Elle jouait très-souvent avec le Roi. (W.)

[14] Stanislas Augustus Poniatowski, élu en 1764.

Du Roi de Pologne au Maréchal de Broglio

Warsovie, 28 juin 1766.

M. le Maréchal Duc de Broglio,

Ce que j'envoie aujourd'hui à M. l'Évêque de Noyon votre frère, fait ma réponse à votre lettre du 18 mai. Je pense que ses vœux seront entièrement remplis quand il égalera dans son état la célébrité que les armes vous ont donnée. Je suis véritablement satisfait de trouver cette occasion de vous témoigner l'estime particulière avec laquelle je suis, M. le Maréchal Duc de Broglio,

votre affectionné
(signé) STANISLAS AUGUSTE, ROI.

Au Comte

M. le Comte de Broglio,

J'ignorais jusqu'ici combien la vengeance est douce. Vos remercîments, votre lettre du 20 mai, et surtout la mention que vous m'y faites de votre ambassade en Pologne, me l'apprennent. Jouissez, Monsieur, de cette nouvelle distinction de votre famille avec autant de plaisir que j'en ai à la lui accorder.

Je souhaite que vous ne vous croyez plus jamais en devoir d'agir contre celui qui se plaît à vous dire, que malgré tout ce qui s'est passé, il n'a jamais cessé de vous porter toute l'estime qui vous est due. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, M. le Comte de Broglio, en sa sainte et digne garde.

STANISLAS, ROI.

A l'Évêque

M. l'Évêque Comte de Noyon, les incluses vous assurent auprès du saint siège la promotion au cardinalat que mon prédécesseur vous avait promise. J'aime à faire une chose que je sais être agréable au Roi Très-Chrétien et qui décore un homme dont le mérite promet si bien de ne point déparer le nom. Je prie Dieu qu'il vous ait, M. l'Évêque Comte de Noyon, en sa sainte et digne garde.

Signé, STANISLAS AUGUSTE, ROI.

Adieu, mon tuteur, croyez-vous qu'il arrive un jour où Wiart ouvrira ma porte et dira " M. Walpole ? "

LETTRE 25

Paris, ce 30 juillet, 1766.

Je croyais tous ces jours-ci que je vous écrirais aujourd'hui un volume, je viens de relire votre lettre d'hier, elle me fait perdre la parole. Je vous vois au milieu d'un grand tourbillon, tout comme l'archevêque ou le pape que l'on montre dans nos

LETTRE 25.—Inédite.

lanternes magiques, qui sont tiraillés par deux diables, l'un le veut entraîner à droite, l'autre à gauche. Enfin je vous vois si rempli, si affecté, si occupé, que vous ne pouvez regarder mes lettres que comme une importunité, et la peine d'y répondre comme un égard insupportable. Tout ce que je me proposais de vous mander vous paraîtrait des puérilités bien plates et bien froides. Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que doit être pour vous la cellule de Saint-Joseph et son habitante ? Comment me suis-je persuadée que j'occupais un coin dans votre tête ? Votre dernier voyage à Paris n'était-il pas en conséquence de quelque projet, politique ou autre ? [1] Ce ne peut-être que de pareilles raisons qui vous rameneraient ici, tout ne peut-il pas être changé ? Pourquoi ai-je eu la tête si verte et me suis-je laissée aller à croire tout ce que je désirais sans qu'il y eût l'ombre de vraisemblance ? Quand toutes vos affaires seront finies et que vous aurez eu tous les succès que je désire bien sincèrement, il faudra jouir de votre ouvrage et ensuite de votre Strawberry-Hill. *Votre chère Madame* deviendra *Madame* tout à fait, vous n'aurez plus de pupille, je n'aurai plus de tuteur, et il n'y aura de différence dans mon état présent à mon état passé que d'avoir fait une connaissance qui m'a causé quelques moments de plaisir, qui me causera des regrets et augmentera mes ennuis et mon dégoût pour la vie. Mais parlons de M. Pitt. Je ne sais plus où j'en suis, ni quel jugement je dois porter ; vous en êtes content, mais le serez-vous toujours ? Pouvez-vous balancer entre les deux secrétaires d'État ? Pour moi, je suis toute décidée. Je vis hier un Écossais que Milord Holdernesse m'a amené ; il ne vous connaît pas ; il s'appelle Kinsington [2] ou à peu près. Il avait reçu une lettre du 25 où on lui mandait les nouvelles que voici :—

"Monsieur le Duc de Grafton premier commissaire de la trésorerie ; M. Pitt garde du sceau privé de la Grande Bretagne ; Milord Shelborn [3] et Mon-

---

[1] La visite de Walpole en France fut due en grande partie à une brouille survenue entre lui et son cousin et ami Conway, Walpole, auquel Conway avait des obligations tant politiques que privées, espérait que son cousin, en devenant ministre, lui aurait obtenu un privilège très-convoité, nommément l'établissement de son revenu (qui provenait de sinécures) sur une base indépendante des changements politiques. Walpole avait néanmoins rempli avec trop de succès le rôle d'ami désintéressé. Conway déploya beaucoup de zèle en faveur de son propre frère et des parents de sa femme, mais n'offrit pas de rendre service à Walpole.

[2] Jenkinson. (W.)—Charles Jenkinson (1727–1808), plus tard Baron Hawkesbury (1786), et Comte de Liverpool (1796). Il fut Lord de l'Amirauté dans le ministère Grafton.

[3] William Petty, deuxième Comte de Shelburne (1737–1805), ensuite Marquis de Lansdowne (1784) ; premier ministre (1782–83). Il fut un des hommes les mieux détestés de son temps.

sieur le Général Conway secrétaires d'État ; Milord Northington, chancelier actuel, président du conseil ; Milord Candhen[4] grand chancelier ; M. Makinsen[5] garde du sceau privé pour l'Écosse ; Milord Egmont, Milord Hersford[6] et M. Jorskenson[7] gardent leurs emplois ; M. Pitt sera fait pair." [8]

Voilà ses nouvelles ; je ne les crus pas parce que je ne crois qu'en vous. Quand j'aurai reçu celle[9] qui m'apprendra que toutes vos affaires sont finies, que votre dîner ne sera plus préparé inutilement à Strawberry-Hill, que vous y serez établi entre vos poules, vos oiseaux, votre sourde et votre comédienne, que vous aurez repris votre grand papier—car celui-ci est pour moi la *diagonale*[10] dont Mme de Staal parle dans ses *Mémoires* ; quand, dis-je, j'aurai reçu une lettre écrite dans votre plein repos, je jugerai de vos dispositions et de l'intérêt que vous prendrez à toutes les puérilités que j'ai à vous raconter.

Oh ! je suis bien de votre avis ; la vertu n'existe que dans les bonnes têtes, et quand elles ne sont point troublées par les passions ; elles ne peuvent jamais s'écarter de la vérité ni de la justice. La vôtre est bonne et très-bonne, et je suis persuadée que vous donnez de très-bons conseils, je ne sais d'où vient vous vous bornez à cela. Je ne saurais m'en affliger, car si cela était autrement, le faible rayon d'espérance qui me reste serait absolument perdu.

Vous me ferez un très-grand plaisir de ne me laisser rien ignorer de tout ce qui se passe, j'y prends un intérêt très-vif ; je ne le confie qu'à vous, car soyez persuadé que je crains aussi bien que vous toute espèce de ridicule.

[4] Camden. (W.)

[5] Mackensie. (W.)—L'honorable James Stuart-Mackenzie, frère de Lord Bute. Mackenzie avait été ministre à Turin. Puis servant de canal aux communications entre Lord Bute et le Duc de Choiseul, il joua un rôle important, quoique secret, dans les négociations antérieures au traité de Paris (1763). Il avait épousé une sœur de Lady Mary Coke, familière à tous les lecteurs des *Lettres* de Walpole.

[6] Francis Seymour-Conway, premier Comte (puis Marquis) de Hertford (1718-94). Lord Hertford, cousin-germain d'Horace Walpole et frère du Général Conway, était alors Vice-Roi d'Irlande.

[7] Jenkinson. (W.)

[8] Pitt fut élevé à la pairie le 4 août 1766 avec le titre de Comte de Chatham. Le ministère fut formé par Pitt, mais sa santé l'obligea bientôt à céder à Grafton la direction des affaires.

[9] Telle est la leçon du manuscrit.

[10] "M. de Rey . . me témoignait toujours beaucoup d'attachement. Je découvris pourtant, . . . quelque diminution de ses sentiments. J'allais souvent voir Mlles d'Epinay . . . Comme elles demeuraient fort près de mon couvent, je m'en retournais ordinairement à pied ; et il ne manquait pas de me donner la main pour me conduire jusque chez moi. Il y avait une grande place à passer ; et, dans les commencements de notre connaissance, il prenait son chemin par les côtés de cette place. Je vis alors qu'il la traversait par le milieu : d'où je jugeai que son amour était au moins diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré."

L'Idole a écrit au Paysan[11] (car ce paysan sera toujours paysan pour moi) la plus belle lettre du monde ; on me fait espérer de la déterminer à me la faire voir ; je m'imagine qu'elle est du style tel que celui de Cornélie, de Sémiramis, de Débora ; c'est-à-dire sublime, majestueuse, pleine de grands principes, d'héroïsme, de roman, etc., etc. Tout ce qu'on voit ici, tout ce qu'on y entend, est épouvantable ; ce ne sont que des airs, des sottises, des absurdités. Je me faisais un grand plaisir de causer de tout cela avec vous, mais je ne m'en permets plus l'espérance et je m'en interdis le désir. Je me livre de bonne grâce à l'insipidité et à l'ennui. Pourquoi prétendrais-je à autre chose ?

Mon catarrhe est passé et ma santé est comme à l'ordinaire.

Je pourrais bien suivre votre exemple, et prendre de plus petit papier. Je l'avais bien prévu qu'une certaine époque deviendrait entre vous et moi (de votre côté s'entend), l'époque d'un changement ; ce n'est pas ma faute, je ne pouvais pas le prévoir.[12]

Vous me manderez quand vous serez en état et en humeur d'écouter toutes sortes de puérilités. Adieu.

LETTRE 26

Ce mardi, 5 août 1766.

J'ai reçu votre lettre du 31 juillet, sans numéro, papier nouveau format. Toutes ces remarques ne signifient rien, si ce n'est que quand on n'a rien à faire ni à penser, on s'occupe de choses puériles.

En vérité, j'aurais grand tort de ne pas profiter de toutes vos leçons et de persister dans l'erreur de croire à l'amitié, et de la regarder comme un bien ; non, non, j'abjure mes erreurs, et je suis absolument persuadée que, de toutes les illusions, c'est la plus dangereuse. Vous qui êtes l'apôtre de cette sage doctrine, recevez mes serments et les vœux que je fais de ne jamais aimer, ni prétendre à être aimée de personne ; mais dites-moi s'il est permis, sans trahir cet engagement, de désirer le retour de ceux dont la société est agréable ; si l'on peut souhaiter de recevoir souvent de leurs nouvelles, et si ce n'est pas manquer de vertu,

[11] Mr. Hume. (W.) [12] C'est la leçon du manuscrit ; faudrait-il lire "prévenir" ?

LETTRE 26.—L'original de cette lettre ne figure pas actuellement dans le corps du manuscrit, ayant été donné par Miss Berry au Marquis de Sainte-Aulaire, qui l'imprima le premier dans sa *Correspondance inédite de Mme du Deffand* (Paris, 1859 ; tome i, pp. 40–5) ; la lettre fut ensuite comprise par le même éditeur dans sa *Correspondance complète de Mme du Deffand avec la Duchesse de Choiseul, l'Abbé Barthélemy et M. Craufurt* (Paris, 1866, tome i, pp. 61–6.) (Voyez notre *Introduction*, i. § 2.)

de bon sens et de conduite de s'intéresser à eux et de le leur laisser connaître ? J'attends sur cela des éclaircissements. Je ne puis douter de votre vérité, vous m'en donnez trop de preuves ; expliquez-vous donc sans ménagement.

Ce mercredi 6.

De tous les articles de votre lettre, celui qui me frappa le plus hier, ce furent vos moralités sur l'amitié ; il me fut impossible de n'y pas répondre sur-le-champ. Je fus interrompue par M. et Mme de Beauvau, qui vinrent me prendre pour me mener souper avec eux à la campagne, chez la bonne Duchesse de Saint-Pierre [1] ; j'en suis revenue de bonne heure ; je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ai réveillé Wiart plus tôt qu'à l'ordinaire pour reprendre ma lettre, et, auparavant, me faire relire la vôtre ; j'en suis plus contente ce matin que je ne le fus hier ; l'article de l'amitié me choque moins ; je trouve que le résultat est de dire : Soyons amis sans amitié. Eh bien, soit, j'y consens ; peut-être cela est-il fort agréable, faisons-en vite l'expérience, et pour cela hâtez-vous de revenir incessamment. Dans le fond, vous n'avez qu'une comédienne, une sourde, et des poules à quitter ; il est vrai que vous n'aurez qu'une aveugle et maint oison à trouver ; mais je vous promets que l'aveugle aura bien des questions à vous faire et bien des choses à vous raconter. Je ne sais que vous dire sur votre ministère ; vous m'avez si peu entretenue de politique, que si d'autres ne m'avaient instruite, tout ce qui se passe chez vous me serait moins intelligible que ce qui se passe à la Chine ; on m'a un peu mise au fait du caractère de Monsieur le Comte ; et pour ce certain *vivant*,[2] ami de la morte, je crois que je le connais parfaitement ; je suis contente de ce qu'il est resté, mais je ne le suis pas de ce qu'il ne s'oppose pas à votre philosophie.[3] Tous vos sentiments sont beaux et louables ; mais si j'étais à sa place, j'empêcherais bien que vous en fissiez usage, et je ne réglerais pas ma conduite sur votre modération et votre désintéressement. Oh ! pour Milord,[4] vous ne pouviez pas le conserver, c'est le cri public. Il me paraît que le frère

[1] Marguerite-Thérèse Colbert (1682–1769), troisième fille de Charles Colbert, Marquis de Croissy et de Torcy (1629-96) ; elle épousa (en 1701) Louis de Clermont d'Amboise, Marquis de Renel, qui mourut en 1702, et en secondes noces (en 1704) François-Marie Spinola, Duc de Saint-Pierre, qui mourut en 1727. Par son premier mariage elle était mère du Marquis Jean-Baptiste-Louis de Clermont d'Amboise (1702–61), qui fut le premier mari de Mme de Beauvau.

[2] Apparemment Conway, qui était resté dans le ministère comme secrétaire d'État.

[3] Walpole négligeait d'obtenir l'établissement de ses revenus sur une base solide.

[4] Le Duc de Richmond.

et la belle-sœur [5] ne sont pas contents. Est-ce que vous ne détestez pas le peuple ? Depuis la Loi Agraria jusqu'à votre Monument, vos lampions et votre étendard noir,[6] sa joie, sa tristesse, ses applaudissements, ses murmures, tout m'est odieux ! Mais je retourne sur mes pas pour vous parler de vous. Vous dites que votre fortune, loin d'augmenter, souffrira des diminutions. J'en ai grand'peur ! Point de liberté sans aisance, mettez-vous cela dans la tête. Si votre économie va tomber sur vos voyages en France, je serai désolée. Mais écoutez ceci sans vous fâcher.

J'ai, comme vous savez, un petit logement chez moi, peu digne du fils de Robert Walpole, mais dont peut se contenter le philosophe Horace ; s'il y trouvait ses commodités, il pourrait l'occuper sans encourir le moindre ridicule ; il peut consulter les gens sensés, et, en attendant, être persuadé que ce n'est point mon intérêt particulier qui m'engage à le lui offrir. Tout de bon, mon tuteur, vous ne pourriez pas mieux faire que de le prendre ; vous seriez près de moi ou à cent lieues de moi si vous l'aimiez mieux. Cela ne vous engagerait à aucun soin ni à aucune assiduité ; nous renouvellerions nos serments contre l'amitié ; il faudrait même alors rendre plus de culte à l'Idole ; car qui est-ce qui en pourrait être choqué si ce n'était elle ? Pont-de-Veyle, qui approuve et conseille cet arrangement, prétend que l'Idole même n'y trouverait rien à redire ; faites-y vos réflexions.

Où prenez-vous que je ne condamne pas extrêmement Jean-Jacques ? Je l'ai toujours si méprisé, que ce dernier trait ne m'a point surprise ; c'est un coquin, c'est un fou. Mais je n'estime guère le Paysan. Sa réserve sur l'Idole ne me surprend pas, on lui aura imposé le silence. On veut mettre une grande discrétion et une grande modération dans cette affaire. Le parti dont il résultera le plus de célébrité est celui qu'on prendra. Le Paysan est un plus grand personnage que l'Arménien. L'Arménien sera abandonné, mais le Paysan a eu le tort de ne pas écrire d'abord.[7] On a été mécontente, on veut le lui faire sentir. Je voudrais que vous pussiez tirer de lui la confidence de la lettre que l'Idole lui a écrite. C'est, ce dit-on, un chef-d'œuvre.

[5] Lord et Lady George Lennox.

[6] La Cité de Londres avait eu l'intention de célébrer le retour de Pitt au pouvoir ; entre autres signes de réjouissance, des lampes avaient été placées pour illuminer le Monument. Mais à la nouvelle qu'il acceptait la pairie, toute démonstration en son honneur fut contremandée.

[7] Une lettre à Mme de Boufflers, pour lui faire le récit de sa querelle avec Rousseau.

Madame la Maréchale de Luxembourg m'avait promis d'engager l'Idole à me la faire voir ; j'étais alors fort en faveur ; mais cette faveur ne subsiste plus, elle me sera peut-être revenue quand vous recevrez cette lettre.

La grand'maman est de retour d'hier matin. Ma faveur auprès d'elle est plus établie ; elle soupera chez moi vendredi, et comme le souper était arrangé sans prévoir qu'elle dût y être, elle trouvera une compagnie qui ne lui conviendra guère, entre autres l'Idole et l'Archevêque de Toulouse.

J'aurai bien des choses à vous conter quand je vous verrai ; il se pourrait bien qu'elles ne vous intéressassent guère, mais ce seront mes galeries [8] de mon Strawberry-Hill.

Vous avez porté le même jugement que moi des lettres,[9] cela m'a fait un plaisir extrême. Je me crois un génie quand je me trouve d'accord avec vous. Ce Prince Geoffrin [10] est excellent.

Assurément le ciel est témoin que je ne vous aime pas ; mais je ne puis m'empêcher de vous trouver fort aimable.

Mon avis est que vous attendiez votre arrivée ici pour donner un pot à la Maréchale de Luxembourg. Je ne vois nulle nécessité de faire un présent à l'Idole : de la fumée, de la fumée, voilà tout ce qu'il lui faut !

J'ai bien envie de vous faire lire un mémoire de La Chalotais [11] ; il est très-rare, extrêmement défendu, mais je fais des intrigues pour l'avoir.

Je suis chargée par M. de Beauvau de vous prier de m'envoyer pour lui de la poudre fébrifuge, qui est, je crois, du Docteur James [12] ; il y en a de deux sortes, l'une est douce et l'autre violente. Il en faut pour un louis de chaque façon.

[8] La Galerie de Strawberry-Hill fut construite en 1760 et 1761. Elle renfermait les meilleurs tableaux de Walpole, outre le fameux aigle romain.

[9] Les lettres du Roi de Pologne. (Voyez la lettre 24.)

[10] Poniatowski, Roi de Pologne, ainsi nommé par Mme du Deffand, en raison de l'intimité qui existait entre lui et Mme Geoffrin. Cette dernière, qui l'avait sauvé à Paris de la prison pour dettes, l'appelait " mon fils."

[11] " Louis-René de Caradeuc de la Chalotais, magistrat, économiste, né à Rennes le 6 mars 1701, y mourut le 12 juillet 1785. Procureur-général au parlement de Bretagne, il contribua puissamment par un de ses écrits à l'expulsion des jésuites, et s'attira par ses sarcasmes la haine du Duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, qui ourdit une intrigue à la suite de laquelle La Chalotais, son fils, et quatre conseillers du parlement de Rennes furent arrêtés comme coupables d'attentat contre le pouvoir royal (11 novembre 1765). Leur procès, qui causa en France une émotion profonde, s'instruisit devant des commissaires, mais il traîna en longueur et finit par être évoqué au conseil du Roi qui, tout en reconnaissant l'innocence des accusés, les exila. Ils ne furent réintégrés dans leurs fonctions qu'après la mort de Louis XV." (L. L.)

[12] Dr. Robert James (1705–76). Les poudres du Dr. James (il les avait fait breveter) étaient très en vogue. Horace Walpole déclarait qu'il prendrait de ces poudres si la maison brûlait !

Vous vous trompez lourdement, si vous croyez Voltaire l'auteur de l'analyse du roman d'*Héloïse* ; l'auteur est un homme de Bordeaux, ami de M. de Secondat.[13] À propos de Voltaire, il a fait demander au roi de Prusse s'il consentirait à lui accorder un asile à Wesel, en cas qu'il fût contraint de quitter sa demeure. Ce que Sa Majesté lui a accordé tres-agréablement.

Adieu ; je compte pouvoir à l'avenir vous apprendre des nouvelles de votre cour et de votre ministère. J'ai fait une nouvelle connaissance,[14] qui est un favori de Milord Bute, et le plus intime ami de Milord Holdernesse. Je ne doute pas que ce Milord ne fasse des tentatives pour venir à la place de Milord Rochford,[15] qu'on prétend qui ne se soucie guère de l'ambassade.

Écrivez-moi, je vous prie, au moins une fois la semaine.

Mandez-moi si M. Craufurd est en Écosse. On croit qu'on apprendra par la première nouvelle de Rome la mort du Chevalier Macdonald.[16]

LETTRE 27

[De Paris, ce 18 août 1766.

Il y avait ce jour-là un souper chez le Duc de Villars, où était la Duchesse de Gramont, et Mmes de Mirepoix et de Beauvau. Ces deux dernières vinrent chez moi après souper. La Maréchale de Mirepoix se pique d'une grande passion pour la grand'maman. J'eus le plaisir de voir l'Idole hors de son piédestal, et elle n'est pas bien grande quand elle n'est pas exhaussée ; aussi ne fut-elle point distinguée. Vos émeraudes eurent un grand succès ; cela fournit une occasion toute simple de parler de vous. La grand'maman dit à M. Schuwalof qu'elle n'avait d'autre commission à lui donner pour l'Angleterre que de vous dire qu'elle vous priait de revenir incessamment, et de là elle continua à parler de vous, à louer votre esprit, vos agréments, avec un enthousiasme que je ne me

[13] Le fils de Montesquieu.

[14] M. Jenkinson.

[15] William-Henry Nassau de Zulestein, quatrième Comte de Rochford (1717–81) ; ambassadeur à Paris, 1766–68.

[16] Sir James Macdonald (*c.* 1742–66), huitième Baronnet (1746), de Slate dans l'Ile de Skye. C'était un homme très-accompli, bien connu dans les cercles littéraires de l'époque.

LETTRE 27.—Inédite. Cette lettre est évidemment incomplète. La date et les trois premiers mots sont de la main d'Horace Walpole. "Ce 18 août" devrait être, semble-t-il, "ce 12 août," puisque dans la seconde partie de la lettre, en date de "ce mercredi 13," Mme du Deffand écrit, "je vous écrivis hier, etc."

serais pas permis. Elle m'avait précédemment grondée de ce que je lui avais avoué qu'il y avait longtemps que je ne vous avais parlé d'elle. Après souper je fis mettre l'éventail de M. Selwyn à la place du sien, et comme elle s'aperçut que c'était Mme de Luxembourg qui faisait cet échange, elle crut d'abord qu'il était d'elle ; quand elle lui eut dit que non, elle se tourna vers moi, et dit, " Ah ! c'est M. Walpole ou ma petite-fille." La répugnance affreuse que vous m'aviez marqué avoir pour lui faire ce petit présent me fit écrier, " Oh ! non ce n'est point M. Walpole, c'est moi, et c'est un présent de M. Selwyn." Enfin, que vous dirai-je ? je me conduis comme une peinture. J'eus pourtant l'autre jour une petite prise avec l'Idole, mais qui se termina bien. Je viens d'en recevoir tout à l'heure un billet conçu en ces termes :—

" Si Mme d. D. était libre ce soir, on serait ravie qu'elle vînt souper au Temple."

J'ai répondu que le Président était incommodé, que je lui avais promis de lui aller tenir compagnie, que j'avais beaucoup de regret, etc.

Je vous trouve un peu lâche avec vos deux éventails, mais vous êtes sage, il ne m'appartient pas de vous critiquer ; je ne voulais que de la fumée pour elle, vous lui envoyez du vent ; à la bonne heure.

Je vais vous apprendre quelque chose qui m'a bien surprise et qui vous surprendra peut-être aussi. J'ai reçu avant-hier une lettre du Paysan, la plus honnête et la plus tendre ; il s'excuse de sa conduite, il tâche de la justifier ; il me parle de sa querelle, il vous nomme en disant " notre ami M. Walpole," il est jaloux du petit Craufurd, il désire d'être aussi bien avec moi à son retour qu'il l'était à son arrivée en France. Je ne me presserai point de lui faire réponse ; dites-moi quel ton je dois prendre avec lui ; j'attendrai vos conseils et je m'y conformerai.

Vous allez avoir M. Schuwalof. Il m'a demandé mes commissions. Je ne lui en ai donné qu'une, mais je crains bien qu'il ne la fasse pas. Si je peux avoir le mémoire de La Chalotais je vous l'enverrai par lui ; cette affaire intrigue beaucoup deux de nos amies, et je m'y intéresse par rapport à elles. La pauvre petite Mme de Forcalquier est bien triste et bien occupée quelques jours ; le Prince de Lamballe [1] a la petite vérole, il entre ce jour

[1] Louis-Alexandre-Joseph-Stanilas, Prince de Lamballe, fils du Duc de Penthièvre, et petit-fils de la Comtesse de Toulouse. Il mourut en 1768, à l'âge de vingt et un ans, usé par les débauches.

dans le six. Jusqu'à présent il est sans danger, mais Madame la Comtesse de Toulouse est très-malade ; on croit qu'elle a de l'eau dans la poitrine, et Vernage prétend qu'elle mourra bientôt. Je suis on ne peut pas plus contente de Mme de Forcalquier ; permettez-moi de vous dire sans me gronder qu'elle est le *caput mortuum* de la grand'maman et du tuteur, elle est du genre de l'une et de l'autre, mais elle n'en a pas l'élixir.

Votre table est arrivée à Mme de Jonzac en très-bon état ; elle est parfaitement jolie. Je suis fort aise du pot et de la jatte que vous envoyez à Mme de Luxembourg. Il faut brûler des chandelles au diable, mais que ce soit pour jamais la clôture de vos présents. Je veux cependant que vous m'en fassiez encore un, c'est un livre de votre impression.[2] Je voudrais que ce fût le *Monde,* et que vous marquassiez vos chapitres. J'aimerais que vous voulussiez les traduire, parce que j'aime autant votre mauvais français que le style de Voltaire. Je prie M. de Montagu [3] de vous dire tout ce que je pense de vous, je le fais mon interprète. Pourquoi ne viendrait-il pas en France ? Je lui offre une petite cellule toute meublée, dans le même escalier du logement que je vous propose, et sur lequel je vous demande réponse.

N'en voilà-t-il pas bien long pour aujourd'hui ? Comme cette lettre ne partira que jeudi matin, je pourrai encore y ajouter. Je finis aujourd'hui en vous disant que plus vos lettres seront remplies de *riens,* plus elles me seront agréables. Je suis trompée si vous n'entendez pas cela, car je ne suis point la dupe de votre stoïcisme.

Ce mercredi 13.

Je vais écrire à M. de Montigny, et comme je suis assurée de son consentiment vous pourrez faire partir votre jatte et votre pot à l'adresse de M. de Trudaine [4] quand il vous plaira. Il faudra mettre une double adresse à moi pour que cela soit remis exactement à Mme de Luxembourg. Si cela est aussi longtemps en chemin que la table à thé de Mme de Jonzac, cela pourra arriver pour noël.

[2] L'Imprimerie de Strawberry-Hill, fondée par Walpole en 1757. Le *World* était pourtant imprimé ailleurs.

[3] George Montagu, ami de M. W. (W.)—Montagu et Walpole étaient restés amis intimes depuis leurs années d'Eton, et ils le demeurèrent jusqu'à la dizaine d'années qui précéda la mort de Montagu en 1780. Ils s'éloignèrent l'un de l'autre pour des raisons en partie politiques. Plusieurs des meilleures lettres de Walpole furent adressées à Montagu.

[4] Voyez la note 28 de la lettre 4.

Je n'avais pas compris que votre ami M. de Montagu ne dût être que quatre jours avec vous,[5] et je vous écrivis hier comme ne doutant pas que vous ne pussiez lui dire ce que je vous mandais sur lui. Je n'ai point lu *Le Philosophe Ignorant.* Je m'en informai hier, et Pont-de-Veyle me dit qu'on ne croyait pas qu'il fût de Voltaire ; je pense de même, puisque vous le trouvez ennuyeux.[6] L'article des Quinzes-Vingts [7] a sans doute quelque trait à moi,[8] et c'est peut-être ce qui vous l'aura fait trouver meilleur.

Je suis étonnée (si tout ce que vous me dites est vrai sur le couvent de Saint-Joseph) que vous ne pensiez pas que les jours, les semaines, et les mois coulent bien rapidement, et que l'on ne trouve pas dans les gens d'un certain âge toutes choses comme on les avait laissées, qu'il n'y a point de temps à perdre si l'on veut les revoir.

Les Beauvau sont dispersés, le mari est à Compiègne,[9] la femme à Villers-Cotterets,[10] à la suite de M. Tronchin,[11] dont elle fait les remèdes. Ils reviendront l'un et l'autre à Paris à la fin de ce mois. On espère que M. de Lamballe sera bientôt hors d'affaire, sa petite vérole est très-bénigne, mais Madame la Comtesse de Toulouse va fort mal. Mme de Forcalquier lui rend des soins infinis ; elle a un très-bon cœur, et tous ses procédés sont honnêtes. Comme elle ne sort point de l'Hôtel de Toulouse, les visites qu'elle me rend sont à une heure après minuit dans le petit cabinet bleu. Elle y vint hier au soir, et les oreilles auraient pu vous tinter. Elle est scandalisée, et moi affligée, des choses dont je n'ose pas dire le mot ; elle est fort contente de la lettre que vous lui avez écrite, elle ne l'avait point sur elle, mais elle m'en a dit le contenu.

J'ai fait une nouvelle connaissance dont je suis très-satisfaite ;

[5] Montagu demeurait à Greatworth dans le Northamptonshire.

[6] Cet ouvrage était pourtant de Voltaire, et il est compris dans ses œuvres.

[7] " L'Hospice des Quinze-Vingts fut fondé à Paris par Saint Louis, vers 1254, sur un terrain occupé plus tard par les Rues Rohan et Beaujolais, pour quinze-vingts (300) *aveugles ;* de là son nom. Les bâtiments, dont la construction avait été confiée au célèbre architecte Eudes de Montreuil, furent achevés vers 1260 . . . En 1779 il fut déplacé et transféré Rue de Charenton." (L. L.)

[8] Allusion à sa cécité.

[9] Dans le departement de l'Oise ; résidence royale depuis les temps mérovingiens et carlovingiens.

[10] Campagne du Duc d'Orléans.

[11] " Louis Tronchin, célèbre médecin, associé étranger de l'Académie des Sciences, né le 24 mai 1709 à Genève, mort à Paris le 30 novembre 1781. Il avait acquis une immense réputation à Amsterdam et à Genève, quand il fut appelé par le Duc d'Orléans (1766) à Paris, où il eut bien vite la plus riche clientèle ; il compta, entre autres, parmi ses amis, Voltaire, Rousseau, Diderot, etc." (L. L.)

c'est de M. de Guerchy. Je le rencontrai samedi dernier à l'Hôtel de Luxembourg ; il ne se mit point à table ni moi non plus, ainsi nous restâmes deux heures presque tête-à-tête, parce que Mme de Luxembourg, que nous avions en tiers, nous quittait à tout moment. Il ne me parla que de vous ; je lui fis cent questions, il satisfit à toutes, je crois qu'il vous aime beaucoup. Je le trouve le meilleur homme du monde ; il me dit qu'il désirait de venir chez moi, et me pria de trouver bon qu'à son retour de Compiègne il me vit souvent. Je lui dis que je voulais aller chez sa femme,[12] elle est de mes parents. Cela ne m'importe guère, mais ils sont de vos amis.

Savez-vous que j'ai été chez Mme Élie lui rendre sa visite ? Elle m'a promis de me venir lire un roman qui n'est pas encore en état de faire imprimer.

Mme de Forcalquier a traduit votre inscription du portrait de Benoît XIV.[13] Il est bien singulier que vous ne m'ayez rien dit de cela, ni de toute autre chose. De quoi parlions-nous donc ? Si contre toute apparence je vous revois jamais, nous aurons matière à parler pour plus d'un an. Si le logement que je vous propose vous convient, il faudrait que je le susse plus tôt que plus tard, parce que j'aurais des mesures à prendre. Je n'ai point de bail avec la personne qui l'occupe, mais il serait de l'honnêteté de l'avertir un ou deux mois d'avance ; il faudra toujours que vous logiez d'abord ailleurs. Enfin je n'aime point à parler de votre retour. Je suis fâchée, je l'avoue, que vous ne m'en disiez rien, mais je crains encore plus que vous ne me disiez ce que je serais fâchée d'entendre ; il y a toujours quelque espérance dans ce

[12] Gabrielle-Lydie, troisième fille du Maréchal-Duc d'Harcourt. M. et Mme Guerchy furent singulièrement heureux dans leur vie conjugale. Walpole dans ses *Mémoires du Règne de George III* remarque combien M. de Guerchy, en sa qualité d'ambassadeur, devait au tact et à la gestion sage de sa femme :—" Elle avait une excellente tête, et le talent de s'instruire dans les caractères, les humeurs, et les liaisons d'Angleterre : l'application constante qu'elle y donnait, et la curiosité qui en était la conséquence nécessaire étaient voilées par sa froideur et sa réserve naturelles. Le soin de leur fortune ne jeta ni discrédit sur son mari, ni même un air d'économie sur sa table. À Paris sa dévotion et le retirement de sa vie domestique avaient passé pour des vertus insipides qui prévinrent jusqu'au soupçon de son bon sens." (Éd. de 1894, tome i, pp. 240–41.)

[13] Horace Walpole possédait un médaillon en cire de Benoît XIV pour lequel il composa l'inscription suivante :—

" Prospero Lambertini, Évêque de Rome sous le nom de Benoît XIV, qui fut Prince absolu, mais régna sans faire plus de mal qu'un Doge de Venise. Il rendit à la tiare son ancien lustre en pratiquant les seuls arts qui seuls la lui valurent, ses vertus. Aimé des Papistes, estimé des Protestants, Pape sans népotisme, Auteur sans vanité, bref un homme que ni le bel-esprit ni le pouvoir ne purent gâter. Le fils d'un ministre favori, mais tel qu'il n'a jamais courtisé un Prince ni adoré un homme d'Église, offre, en libre pays protestant, cet encens mérité au meilleur des Pontifes de Rome."

qu'on ignore. Je disais hier devant mes femmes que vous étiez à votre campagne et que vous voyiez souvent une vieille comédienne. Tout d'un coup Mlle Couty [14] me dit ; " Vous voudriez bien, Madame, être à sa place." Mais votre sourde ? vous ne m'en parlez pas ; M. de Guerchy m'en a beaucoup parlé.

Je vous mandai hier que j'attendrais vos conseils pour répondre à M. Hume. Je change d'avis, et je lui écrirai par cet ordinaire-ci. La lettre de l'Idole dont je vous ai parlé est le plus bel ouvrage du monde, à ce que m'a dit Mme de Luxembourg. Tâchez d'engager M. Hume à vous la montrer, je n'espère pas que l'Idole veuille me la lire.

Adieu ; je ne suis nullement en train d'écrire ce matin, et vous vous en apercevrez bien.

LETTRE 28

Paris, ce mardi 19 août 1766.

L'article le plus frappant de votre lettre, est l'ordre que vous me donnez de charger le Colonel Keene [1] de vous porter à son retour à Londres ce que je voudrai vous envoyer. Ce Colonel n'est point encore arrivé ; pour peu qu'il reste deux ou trois mois à Paris, vous recevrez les choses dont je le chargerai en janvier ou février. Vous avez bien raison en vérité de dire que vous n'êtes pas plus curieux qu'un autre, vous pouvez vous piquer de l'être moins que qui que ce soit—mais le ciel en soit béni, vous m'avez fait une fois dans une de vos lettres un très-beau discours sur la Providence ; vous me donnez occasion d'y mettre toute ma confiance. Mais pour passer, non pas de l'histoire à la Bible, mais de la Bible à la fable, je vous dirai que si je n'ai pas épuisé la boîte de Pandore, et si j'ai laissé quelque malheur, aussi y ai-je laissé le seul bien qu'on puisse avoir : l'espérance. Je n'en ai donc sur rien, et surtout sur ce qui vous regarde. Je ne comprends rien à tout ce que vous me dites, je suis comme un enfant qu'on tient par la lisière au dehors d'une fenêtre, je crois toujours que je vais me casser le col. Je ne sais si vous êtes mon ami,

[14] Femme de chambre de Mme du Deffand. (W.)

LETTRE 28.—Inédite.

[1] James Whitshed Keene, plus tard membre du Parlement. Il était parent par alliance de Lord North. Walpole l'appelle " un Irlandais des plus absurdes."

ou si vous ne l'êtes pas, et je vous dirais volontiers le refrain d'une chanson :—

"C'en est trop si c'est badinage,
Et trop peu si c'est tout de bon."

Je crois que mes lettres vous ennuient à la mort, que par bonté ou par honnêteté vous vous faites un devoir de m'écrire, et qu'enfin vous tâchez de vous tirer le mieux que vous pouvez du rôle d'ami, qui a bien de l'ennui et des difficultés quand on n'a pas d'amitié. Ce mot *amitié* vous déchire l'oreille ? Hé bien ! bannissons-le à tout jamais.

Vous êtes bien drôle quand vous dites que vous ne reviendrez que pour moi ; cela peut être, mais vous sentez bien que je ne pourrai le croire que quand vous serez revenu. Vous aimeriez mieux mourir que de me laisser entrevoir quel est le temps où vous avez fixé votre retour ; je sais trop à quel point vous êtes opiniâtre pour n'être pas sûre qu'aucun pouvoir ni humain ni divin ne vous le ferait pas avancer d'un jour, mais cent mille millions de raisons peuvent vous le faire retarder ; vous fûtes annoncé l'année dernière un mois ou six semaines avant votre arrivée. Cela ne me faisait rien alors, et pourquoi diantre cela me fait-il quelque chose aujourd'hui ? Pourquoi se soucie-t-on de voir quelqu'un qui se joue de toutes choses par dessous la jambe ? Je serais bien humiliée de penser comme je fais si je ne voyais pas d'autres personnes que moi tomber aussi dans le même inconvénient, de désirer de vous revoir ; enfin jusqu'à Wiart que vous croyez si malheureux de la peine qu'il prend de se lever de grand matin pour écrire des bêtises sous ma dictée, il a la bonhomie d'être fâché que ce ne soit pas plus souvent ; il est comme ces marquises et ces comtesses de la chanson du Chevalier de Boufflers, en fait de vos lettres :—

"Car il en aimerait mieux
Deux qu'une,
Et quatre que deux."

Vous voyez comme vous ensorcelez tout le monde.

Eh bien ! ne voilà-t-il pas près de trois pages d'écriture pour dire des riens, et voilà selon vous une grande perte de temps. Quand vous jugez des lettres que vous écrivez par celles que vous recevez vous ne comprenez pas qu'elles puissent faire le moindre plaisir. Hé bien ! Dieu vous assiste, c'est bien malgré moi si j'ai impatience de vous revoir.

Comment est-ce que vous avez appris depuis si peu de temps le retour de Milord Holdernesse ? Il est parti d'ici à la fin de juin ! Est-ce que vous n'avez pas su que votre prétendu neveu [2] est venu *incognito* à Soissons voir nos Suisses, et qu'il a reparti sur-le-champ ? On dit que c'était une gageure sur quelque mouvement, quelque disposition de l'exercice.

Le Paysan vous a-t-il dit que je lui avais fait réponse ? L'Idole me traite à merveille, ainsi que l'Altesse,[3] et la Maréchale me comble de caresses. Je dis à tout cela, " Ne veulent-ils pas me tromper ? " Je vous réponds que vous serez très-bien traité par eux, et que l'Idole voudrait bien qu'aucun Anglais ne pût lui échapper. Je lui demandai hier si elle avait reçu réponse de M. Hume ? Elle me dit que oui. " En êtes-vous contente ? Qu'-est-ce qu'il dit ? "—" De très-bonnes raisons," me dit-elle, " sur ce qui regarde Jean-Jacques, et il convient de ses torts avec moi." —" Ne verrai-je point tout cela, Madame ? "—" Mais non ; puisqu'il convient de ses torts je ne dois rien dire de ce qui peut les rappeler."

Mais vous, mon tuteur, pourquoi ne me dites-vous rien de ce que vous a dit M. Craufurd ? Est-ce par discrétion, est-ce par nonchalance, est-ce que vous n'avez pas dit un seul mot de moi avec lui ? Je n'ai pas été de même pour vous avec M. de Guerchy. Je trouve, comme vous voyez, toujours quelque occasion de vous quereller ; mais voulez-vous faire une paix durable ? dites-moi avec vérité si vous avez réellement le projet de revenir, et quand ce sera. Prévoyez le chapître des accidents et surtout de la goutte. N'aimeriez-vous pas mieux si par malheur vous aviez un accès de goutte, qu'il vous prît à Paris où je vous tiendrais compagnie qu'à Strawberry-Hill ? Une aveugle ne vaut-elle pas mieux dans cette circonstance qu'une sourde ?

Mme Élie n'a pas trop répondu à mes politesses ; je n'ai point entendu parler d'elle depuis la visite que je lui ai rendue.

L'idée du dialogue de Voltaire et de Jean-Jacques est excellente ; exécutez-la, et ne dites plus, je vous prie, du mal de votre style. Il n'y en a point de plus naturel, et personne n'a plus que vous le talent de rendre exactement sa pensée et d'en

[2] Le Duc de Gloucester. (W.)

[3] Le Prince de Conti. (W.)—Louis-François de Bourbon, Prince de Conti (1717–76) ; il commanda en chef contre l'Autriche en 1744–46 ; mais il perdit par la suite la faveur de Mme de Pompadour qui l'obligea à se retirer. Ses dernières années se passèrent à opposer le gouvernement.

démêler plus finement toutes les nuances ; et puis vous avez une facilité qui me charme ; vos fautes de langue, loin de nuire, ajoutent au naturel. Mais je vous gâte ; n'allez pas penser que je le craigne ; vous faites trop peu de cas de moi pour cela. En vérité vous avez raison, tous les jours je m'aperçois combien je me trompe, et vous pourriez bien en devenir une nouvelle preuve.

La pauvre petite Mme de Forcalquier acquiert une nouvelle dose de tristesse en ne quittant point Madame la Comtesse de Toulouse, qui se meurt ; Mme d'Aiguillon, en dépit de la Bretagne, du commandant,[4] du parlement, de La Chalotais, n'est pas moins gaie qu'à l'ordinaire. Nous devons, Mme de Forcalquier et moi, aller souper chez elle à Rueil ; il serait bien agréable que vous fussiez de la partie.

Hier je fus souper à la Plaine de Grenelle, dans une petite maison de bois de Monsieur le Prince de Conti. Nous étions douze, Madame la Comtesse de la Marche [5] y était, cela fut assez gai. Je soupe ce soir chez le Président ; je lui dirai tout ce que vous m'écrivez de lui.

M. de Beauvau est à Compiègne. Je crois que Mme de Beauvau n'a point reçu ses salières. Par qui les avez-vous envoyées ?

Adieu, mon tuteur, je finis, en vous recommandant d'avoir soin de votre santé ; que je jouisse du moins de l'avantage de la différence de nos âges, que je sois à l'abri à tout jamais de la crainte de vous perdre.

Je voudrais bien savoir comment le Paysan et l'Idole sont ensemble. Je soupçonne qu'il y a un grand refroidissement. Si vous êtes content du vivant,[6] et que le vivant le soit du Comte de Chatham, votre pupille sera très-contente. M. Selwyn arrivera-t-il bientôt ? Ce pauvre Chevalier Macdonald ! J'en suis très-affligée.

[4] Son fils. (W.)—Armand du Plessis-Richelieu, Duc d'Aiguillon (1720–80), gouverneur de Bretagne, qui persécuta La Chalotais. Il devint ministre des affaires étrangères en 1771 à la chute de Choiseul.

[5] Belle-fille du Prince de Conti. (W.)—Fortunée-Marie d'Este, fille du Duc de Modène ; elle épousa en 1759 le Comte de la Marche, d'avec lequel elle divorça en 1775.

[6] Conway apparemmen t.(Voyez la note 2 de la lettre 26.)

LETTRE 29

[Ce jeudi 27 août 1766.]

Je ne crois pas que ce soit le récitatif de Lulli qui m'est resté dans les oreilles qui soit la cause de mon admiration ; ce récitatif il est vrai est charmant, mais les paroles peuvent s'en passer. *Armide, Atys*, beaucoup de scènes d'*Isis, Thésée, Alceste*,[1] me paraissent admirables.

Je trouvai l'autre jour dans mon *Journal Encyclopédique* un trait qui peut s'appliquer à ce que vous dites des fables de La Fontaine et des tragédies ; les unes sont le langage de la nature, et les autres du délire des hommes. Cela est mieux dit que cela, mais j'estropie tout. Je deviens bien sotte, mon tuteur, et cela empirera bien si vous m'abandonnez ; mais voilà ce que vous ne ferez jamais, j'en suis sûre.

Je crois en effet que mon logement ne vous conviendrait point, les pièces sont trop petites. Mais hélas ! hélas ! on a bien du temps devant soi pour trouver ce qui vous conviendra.

Mandez-moi si M. Hume vous aura parlé de ma réponse, et s'il en a été content. Je voudrais qu'il vous montrât cette lettre qu'on dit être si belle que lui a écrite l'Idole. Cette Idole me traite à merveille, mais cela ne va pas jusqu'au degré des confidences. Elle a reçu vos éventails avec toute la dignité d'une déesse qui reçoit des offrandes.

D'où vient me paraissez-vous si refroidi pour la grand'-maman ? Elle est plus charmante que jamais, j'en suis parfaitement contente et ce qui me plaît le plus d'elle c'est l'estime et le goût qu'elle a pour vous. C'est cette maudite méprise [2] qui est cause de ce changement. Vous avez cru être tombé dans un ridicule et vous vous trompez lourdement. Je ne sais point ce qu'on a dit à Londres, mais pour à Paris cela n'a pas fait le plus petit effet. Il était impossible que vous ne fussiez pas induit en erreur par ce que vous disait M. de Guerchy. Si vous aviez écrit à la grand'maman pour la remercier cela l'aurait divertie, et elle aurait été charmée d'avoir à vous répondre. Croyez-moi, mon tuteur, elle pense de vous comme moi, et vous auriez tort d'avoir d'elle la plus petite défiance. C'est dommage que vous ne

LETTRE 29.—Inédite. Fragment, daté par Horace Walpole.

[1] Tous ces opéras furent composés par Lulli sur des paroles de Quinault.

[2] La méprise par lui commise en attribuant à la Duchesse de Choiseul la prétendue lettre de Mme de Sévigné.

veniez pas ici, vous y seriez fêté, aimé, vous en seriez flatté. Et à quoi vous seriez encore plus sensible, j'en suis sûre, c'est que vous me rendriez infiniment heureuse. Mais puisque vous ne pouvez pas venir, puisqu'il faut que je passe de très-tristes jours sans vous voir, soyez au moins exacte à m'écrire. Ne vous embarrassez pas de ce que vous aurez à me dire ; tout me sera égal ; mais mandez-moi ce qui regarde les affaires qui vous intéressent ; on dit que tout dépend de l'union du Comte et du favori [3] ; adieu, adieu.

LETTRE 30

Ce jeudi 4 septembre 1766.

Lisez cette lettre à différentes reprises ; vous en aurez pour huit jours.

Je ne vous écrivis point hier parce que le facteur arriva très-tard ; j'allais à la campagne, je n'avais pas le temps d'écrire ; de plus, je n'ai pas été fâchée de vous faire voir que je ne croyais pas que ce fût une règle indispensable qu'une lettre toutes les semaines ; ce ne serait point une sujétion pour moi, mais je serais fâchée que c'en fût une pour vous. Le grand papier n'a été qu'une plaisanterie, mes questions sur votre retour qu'une curiosité très-naturelle. Vous l'avez satisfaite, je n'en parlerai plus. Mais de quoi je parlerai beaucoup, c'est de votre santé qui m'inquiète. Ne le trouvez point mauvais, je vous supplie, et donnez-vous la peine et même la contrainte de m'en donner des nouvelles. Je crains que les remèdes chauds ne vous conviennent point et surtout l'usage du vin. Nos principes sont bien différents des vôtres sur la goutte ; on interdit le vin, et on ordonne le lait ; souvent on défend la viande, enfin tout ce qui peut saler le sang. Si vous alliez être malade je serais bien affligée. J'ai le courage nécessaire pour souffrir votre absence et pour rire de vos rigueurs, mais non pas pour résister à l'inquiétude et aux chagrins de vous savoir malade.

J'avais fait copier des couplets,[1] je ne voulais plus vous les envoyer, mais cela vaut autant qu'autre chose pour remplir quatre pages. Ils ont été faits à Villers-Cotterets à l'occasion de

[3] C'est-à-dire Chatham et Bute.

LETTRE 30.—Inédite.

[1] Voyez l'*Appendice II.*

la fête de Monsieur le Duc d'Orléans [2] ; on s'était imposé la loi de les terminer tous par un proverbe ou par un dicton proverbial. Nous n'avons pas plus d'esprit que cela ; nous sommes fort plats, fort ennuyeux, et il n'arrive chez nous aucun événement ; ce n'est pas comme chez vous, où l'on est toujours en mouvement. Est-ce une chose avantageuse pour Milord Hertford [3] que le changement que vous me dites ?

J'ai reçu une lettre de M. Craufurd ; il me dit, ainsi que vous, que vous ne vous voyez point. Je vous avais demandé s'il vous avait parlé de moi, parce que j'avais quelque curiosité de savoir si ce n'était point lui qui avait engagé le Paysan à m'écrire. Il me mande qu'il va à la campagne chez les Milords Holland,[4] Bedford, Tavistock,[5] et Ossory, et qu'il viendra à Paris au mois de novembre.

Le Roi a fait plusieurs voyages depuis vendredi qu'il est revenu de Compiègne ; il a couché le vendredi à la Meute,[6] le samedi et le dimanche à Choisy,[7] le lundi à Versailles, le mardi à Saint-Ouen chez M. de Soubise ; depuis hier il est à Chantilly [8] dont il partira vendredi pour retourner à Compiègne. Je comptais finir ma lettre à cette page, je vais en insérer une autre parce qu'il me reste encore quelque chose à vous dire.

On me dit hier, mais je ne sais si cela est bien vrai, que Madame la Dauphine allait loger dans les cabinets, en attendant qu'on ajustât son appartement ; matière à penser pour les spéculatifs. Mme de Mirepoix est abîmée par les pertes qu'elle fait au whisk [9] ; elle perd depuis le mois de juillet dix-sept ou dix-huit cents louis. Elle n'avait pas un sol mardi pour aller à Saint-Ouen ;

[2] Louis-Philippe, Duc d'Orléans (1725–85). Il avait été soldat dans sa jeunesse, mais à cette époque il vivait dans la retraite, sans prendre aucun intérêt aux affaires publiques. Il était très-occupé par des représentations d'amateurs auxquelles lui-même participait souvent.

[3] Il avait quitté les fonctions de Vice-Roi d'Irlande pour celles de Grand Écuyer. En novembre 1766 il devint Lord Chambellan.

[4] Henry Fox, premier Baron Holland (1705–74). Lord Holland avait été autrefois le grand rival du vieux Pitt, mais était alors retiré de la vie politique. Il avait un château à Winterslowe dans le Wiltshire.

[5] Francis Russell, Marquis de Tavistock, fils aîné du Duc de Bedford. Il se tua dans une chasse en tombant de cheval en 1767.

[6] Ou la Muette, "château royal à l'entrée du bois de Boulogne . . . Louis XV la prit pour maison de plaisance et la fit complètement rebâtir en 1747." (L. L.)

[7] Le château de Choisy primitif était une construction de la Grande Mademoiselle. Louis XV, qui l'acheta de la Princesse de Conti, l'augmenta considérablement, et le fit orner de splendides décorations et de peintures par les meilleurs artistes français de son temps.

[8] Le château du Prince de Conti.

[9] "Whisk," c'est-à-dire "whist." Wiart écrivit "houiske," que Walpole corrigea ne "whisk."

elle eut recours à moi. Elle m'envoya demander du thé, et avec toutes ses grâces ordinaires elle m'apprit l'embarras où elle était ; je la satisfis promptement. Elle me fit ensuite plusieurs confidences, dont l'une est le mariage de M. de la Verre [10] avec Mlle de Monconseil,[11] qui se fera les premiers jours d'octobre. Elle avait donné rendez-vous au marchand chez moi et elle y choisit les habits de noce de son neveu, qui était avec elle. Ce mariage souffrira quelque critique ; la demoiselle, qui n'est que simple demoiselle, a seize ans, est parfaitement jolie, fille d'une mère [12] qui n'est pas en trop bon prédicament pour les mœurs et pour l'intrigue ; c'est la sœur de ce M. de Curzay qui commandait en Corse, et de Mme de Polignac du Palais-Royal. Toute la race n'est pas en grande estime, et la gentillesse de la demoiselle occasionera bien des propos. La nouvelle de ce mariage n'est point encore publique, mais elle ne tardera pas à l'être. Le Prince

[10] Fils de la Princesse de Chimay, qui était sœur de Mme de Mirepoix. (W.)—Après son mariage il porta le nom de Prince d'Hénin, et, en raison de sa petite taille, le sobriquet de "nain des princes."

[11] Dans la suite très-connue sous le nom de Princesse d'Hénin. Sa nièce, la Vicomtesse de Noailles, la dépeint de cette façon :—" Mlle de Mauconseil,* fille unique, riche, très-jolie, et passablement enfant gâté, épousa le Prince d'Hénin, fils d'une Beauvau, sœur du père † de ma grandmère . . . Elle fut dame du palais de la Reine, extrêmement à la mode, et resta toute sa vie volontaire, impétueuse, irascible, mais avec tout cela si bonne, si généreuse, si dévouée à ses amis et aux plus nobles sentiments, et puis si spirituelle, et, par suite de son extrême naturel, si parfaitement originale, qu'elle excitait constamment l'affection, l'admiration, et en même temps la gaîté. Sa réputation fut attaquée en deux occasions, d'abord au sujet du Chevalier de Coigny, et ensuite du Marquis de Lally Tollendal. La première de ces médisances fut à peine fondée ; la seconde devint respectable, car il s'ensuivit une amitié dévouée qui dura jusqu'à la mort de ma tante, devenue fort pieuse plusieurs années avant sa fin."

[12] La Marquise de Monconseil, connue des lecteurs anglais comme correspondante de Lord Chesterfield. "Belle femme," dit Mme de Noailles, "de beaucoup d'esprit, qui avait épousé un vieux mari, dont j'ai ouï conter qu'il avait été page de Louis XIV ; il en gardait l'immense souvenir d'avoir un jour brûlé la perruque du grand Roi avec son flambeau." Horace Walpole, parlant d'elle dans une lettre à Mason du 13 mars 1777, montre quelles conséquences inattendues eut le mariage mentionné par Mme du Deffand :—" Mme de Monconseil était mariée à un officier français, et quand je lui fut recommandé pour la première fois il y a plus de trente ans, sa mère tenait une maison de jeu, et depuis la fille a sans cesse mené des intrigues de tous genres, qui dernièrement, soyez en sûr, ont été politiques . . . Vers la fin du pouvoir du Duc de Choiseul sa maison devint le rendez-vous de tous les ennemis du ministre. J'y ai vu Mme de Mirepoix avec le Maréchal de Richelieu, qu'elle ne pouvait, avant la cabale qui les réunit, souffrir dans la même pièce qu'elle (sauf à la cour), comme il avait tué son premier mari. Elle maria son neveu à la fille de Mme de Monconseil, ce qui amena une dispute entre Mme de Mirepoix et le premier ministre, et fut cause de sa chute ; car, afin de nuire à Mme de Mirepoix, la Princesse de Beauvau, sa belle-sœur et ennemie, poussa la Duchesse de Gramont à toutes les violences contre Mme du Barry, et le Duc fut assez faible pour laisser ces deux femmes le mettre aux prises avec la favourite." (*Lettres*, tome x, pp. 27–8.)

---

* Mme de Noailles écrit ainsi, mais Chesterfield (correspondant de la mère de cette dame), Walpole et Mme du Deffand s'accordent tous à l'appeler Mlle de Monconseil.

† Le Prince de Beauvau des lettres de Mme du Deffand.

et la Princesse[13] n'en sont pas fort contents. La Princesse est toujours à Villers-Cotterets, et y restera jusqu'au 15.

J'ai reçu une visite de M. de Guerchy ; je le trouve le meilleur homme du monde. Je lui ai dit tout ce que vous me mandiez de lui et de sa femme ; il vous aime beaucoup.

Les Richmond et les Georges[14] sont à Paris, et passèrent tous chez moi lundi dernier, mais je n'y étais pas. Je compte me faire écrire chez eux aujourd'hui.

J'ai vu le Colonel Keene. Je le croyais bavard, je l'ai trouvé muet. J'ai vu aussi Mme Greville[15] ; elle passera quinze jours ou trois semaines à Paris, et puis ira à Munich retrouver son mari. Mme de Mirepoix, de qui elle est amie, m'a recommandé d'en avoir soin. Elle soupera chez moi dimanche prochain ; elle vous connaît fort peu.

Madame la Comtesse de Toulouse n'est point encore morte. La pauvre Mme de Forcalquier ne la quitte point, ce qui fait que je ne la vois que comme Nicodème, nos visites sont à une heure après minuit. Je l'aime toujours de plus en plus, non pas parce qu'elle m'aime, mais parce qu'elle ne me hait pas. C'est une triste et honnête femme.

Comme cette lettre ne partira que dimanche, si j'apprends quelque chose je l'ajouterai.

Ce vendredi 27,[16] à 10 heures du matin.

Je vous demande pardon de mon volume, mais je ne puis pas l'abréger. Je ne dors jamais, mais j'ai encore moins dormi cette nuit qu'à l'ordinaire, je n'ai été occupée que de ce que vous me mandez de votre santé.[17] Mon médecin m'est venu voir tout naturellement sans être appelé. Je lui ai parlé de la goutte dans l'estomac, et je lui ai fait toutes les interrogations que j'ai pu

[13] De Beauvau. (W.)

[14] Le Duc et la Duchesse de Richmond, et le frère et la belle-sœur du Duc, Lord et Lady George Lennox.

[15] Frances, fille de James Macartney, et femme de Fulke Greville, de la famille des Comtes de Warwick, à cette époque envoyé près de certains états allemands. Mrs Greville, qui mourut en 1789, était belle et bien douée. Elle est la "Flora" d'un des premiers poèmes d'Horace Walpole, *Les Beautés* (voyez *Œuvres de Lord Orford*, 1798, tome i, pp. 19–24). Lors de son mariage, qui fut secret, elle fut conduite à l'autel par le jeune Charles Burney, plus tard Dr Burney, l'auteur bien connu de l'*Histoire de la Musique*. Burney, alors membre du domestique de Greville, obtint par la suite Mrs Greville pour marraine de sa fille Frances (Fanny), la célèbre bas-bleu. La propre fille de Mrs Greville, Mrs Crewe, fut fameuse tant pour sa beauté que pour ses principes Whig.

[16] C'est la leçon du manuscrit de la main de Wiart. Il est impossible que la partie ainsi datée appartienne à une autre lettre, vu qu'elle est écrite sur la même feuille que ce qui précède.

[17] Walpole souffrait alors d'une forte attaque de goutte. (B.)

imaginer. Il a augmenté mes inquiétudes à un point insupportable. La goutte dans l'estomac n'est point une bagatelle ; les remèdes chauds que l'on vous donne supposent qu'on vous trouve très-faible, et que vous manquez de force pour vous débarrasser par vous-même de cette humeur, qui doit se porter naturellement aux extrêmités. Si vous avez eu plusieurs accès de goutte aux pieds, il faut mettre vos jambes dans de l'eau chaude, vous faire saigner au pied ; Vernage en use ainsi pour lui et pour les autres toujours avec succès. On peut aussi se servir de topiques, de la moutarde avec de l'ail pilé et du levain, et appliquer le tout sur le col du pied, parce que la peau de la plante étant plus épaisse, le topique ne réussit pas si bien quand on l'y applique. Au nom de Dieu, mon cher tuteur, prenez de vous un soin extrême, et accordez-moi pour toute grâce de me donner de vos nouvelles tout le plus souvent que vous pourrez. Je vous quitte de tout le reste et je m'engage très-sincèrement à ne vous jamais rien dire qui vous déplaise ou vous tourmente. Portez-vous bien, portez-vous bien et puis après pensez et faites tout ce qu'il vous plaira. Si vous ne pouvez pas prendre la peine d'écrire vous-même, faites-moi écrire par un de vos gens, par qui vous voudrez, de vos nouvelles en anglais ; je n'aurai nulle difficulté à le faire traduire ; enfin ayez cette complaisance et je serai parfaitement contente de vous ; mais si vous me laissez dans l'inquiétude vous me rendrez malheureuse et ce n'est sûrement pas votre intention. J'ai de la répugnance à vous parler d'autre chose que de votre santé, parce que je n'ai que cette idée dans la tête. Cependant je vais vous dire un mot sur un article de votre lettre. Tant mieux que l'étranger [18] soit arrivé ; serait-ce donc un mal si sa présence produisait un événement ? Pourquoi la nièce [19] n'épouserait-elle pas ? Pourquoi l'oncle [20] en serait-il mécontent ? Ne ferait-il pas mal de le laisser paraître ? Ne suffit-il pas pour satisfaire sa fierté de n'y pas contribuer ? "Ah !" dira-t-il, "ce n'est que de la fumée !" Eh ! mon Dieu ! y a-t-il autre chose dans le monde ? N'est-on pas offusqué de celle des autres, pourquoi n'avoir pas la sienne ? Adieu, je finis, ne me grondez pas.

Ce dimanche 7.

Le Colonel Keene part demain ; il m'a promis de se charger de mon paquet ; cela me donne la liberté de faire un second

[18] Le Prince d'Anhalt. (W.)
[19] Mme de Waldegrave. (W.)
[20] Mr. Walpole. (W.)

volume. Je viens de faire écrire au commencement de ma lettre que je vous priais de ne la pas lire tout de suite ; ma plus grande crainte est de vous fatiguer. C'est un des inconvénients les plus fâcheux de l'absence, on tombe presque toujours dans l'hors de propos. Si par exemple ma lettre arrive dans le moment où vous avez la tête remplie d'affaires, ou bien que vous avez des douleurs de goutte, vous voilà de mauvaise humeur contre la pupille, vous la trouvez une importune, une rabâcheuse, vous vous repentez de votre condescendance : êtes-vous fait pour être la victime de son ennui ? devez-vous lui rendre compte de toutes vos pensées, de tous vos projets ? Et dans votre mauvaise humeur vous lui ordonnez de ne plus tomber dans des répétitions, et pour cela vous lui dites de relire vos lettres. La pupille, qui est soumise comme un enfant qu'elle est, obéit ; elle se fait apporter son petit coffre, elle en tire votre première lettre, datée de Chantilly, elle s'en tient là et n'en veut plus lire d'autres, et elle serait fort tentée de brûler les trois dernières, qui sont d'une sévérité, d'une rigueur, qui rendent le tuteur méconnaissable. Elles m'ont fait faire une fort mauvaise chanson que je vais vous transcrire pour vous punir. Peut-être ne savez-vous pas l'air, et mes vers dénués de chant ne vous paraîtront peut-être pas admirables.

Sur l'air, " *Il faut quand on s'aime une fois*," *etc.*

Ne soyez plus, mon cher tuteur,
  Rigoureux ni sévère,
La pupille a mis son bonheur
  À ne vous pas déplaire.
Lui paraissez-vous mécontent
  Elle est prête à se pendre ;
Songez qu'elle n'est qu'un enfant
  Aussi faible que tendre.

Quoique le Misanthrope dise que le temps ne fait rien [21] à l'affaire, il faut pourtant que vous sachiez qu'elle a été faite tout de suite sans y rêver un moment.

Il y a un article dans vos dernières lettres où il faut que je réponde ; c'est sur celle que vous avez reçue de Mme de Forcalquier. Le tuteur n'est *ni fin ni rusé*, à ce qu'il dit, et je le

[21] " ORONTE (parlant de son sonnet)
'Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.'
ALCESTE
'Voyons, monsieur ; le temps ne fait rien à l'affaire.' "
—*Le Misanthrope*, Acte I, Sc. II.

crois très-fermement ; mais il ne pense pas que les autres soient de même ; il soupçonne sa pupille d'intrigues, et cette pupille en est si éloignée que tout son désespoir est que le tuteur ne puisse pas lire toutes ses pensées ; il n'y en a aucune, mais je dis aucune, qu'elle voulût lui cacher.

Mme de Forcalquier, sans avoir des yeux de lynx, sans être aussi pénétrante que l'eau (quoiqu'elle soit aussi froide) a reconnu aisément ce que je pensais pour vous, et de là sans être fort ingénieuse et désirant elle-même de vous revoir, elle a compris qu'elle m'obligerait en vous pressant de revenir. Elle me confia le projet qu'elle avait de vous en écrire ; je l'approuvai, et je la priais de ne faire aucune mention particulière de moi. Elle m'envoya sa lettre ouverte, je la lus, et je ne crois pas, mon tuteur, que vous me soupçonniez de l'avoir dictée. Je m'exprime avec moins de tours et moins d'ornements ; n'allez pas penser que je crois mieux écrire qu'elle ; je suis souvent honteuse de mes lettres, surtout celles que j'écris étant triste. Je me trouve phrasière ; c'est ce qui vous déplaît mortellement et vous avez raison. Toutes ces tendresses qui vous ont si fort choquées sont beaucoup moins tendres et infiniment moins passionnées que toutes celles de votre sainte [22] à sa fille ; mais le style de votre sainte est si divin, que tout est charmant dit par elle, et que les mêmes choses dites par un autre sont gauches, désagréables, malsonnantes, etc. Voilà une longue périphrase qui m'écarte de Mme de Forcalquier. Votre mauvaise humeur contre moi vous empêche de lui répondre, cela n'est pas bien. Écrivez-lui un mot et je vous promets à l'avenir de la détourner de vous écrire. Je n'aurai pas de peine, car elle est très-paresseuse. Je ne conçois rien à son caractère, il est certainement très-bon, mais elle n'a attrapé qu'une étincelle du flambeau de Prométhée.

J'avais écrit à la Princesse sur le mariage du petit La Verre. Elle a confirmé par sa réponse tout ce qu'on m'avait dit qu'elle en pensait.

On m'apprit hier que Mme de Mirepoix avait gagné deux cents louis à Saint-Ouen. Je lui ai porté bonheur, mais je ne sais pas les événements de Chantilly. La nouvelle du mariage est publiée ; il paraît qu'il n'y a qu'un avis.

On va s'établir incessamment à l'Isle-Adam ; l'Altesse [23] y va demain, l'Idole [24] mardi, la belle-fille [25] mercredi.

[22] Mme de Sévigné.
[23] Prince de Conti. (W.)
[24] Mme de Boufflers. (W.)
[25] Comtesse de la Marche. (W.)

Je crois Mme de Luxembourg revenue hier d'une campagne où elle a été huit jours ; j'enverrai tantôt savoir de ses nouvelles. Je ne doute pas qu'elle n'aille incessamment rejoindre son Idole à l'Isle-Adam ; j'imagine qu'elle y sera presque tout l'automne. J'ai perdu de vue cette Idole ; il y a près de quinze jours que je n'en ai entendu parler.

On me prêta hier le procès ou plutôt l'histoire des procédés de Jean-Jacques et de David Hume [26] ; cela est ineffable. J'admire le talent que vous avez pour raconter ; depuis que j'ai fait la lecture de ce long ouvrage votre extrait [27] me paraît sublime. Mais de quoi je suis enchantée c'est de votre lettre [28] à M. Hume ; elle est noble, franche, délibérée, comme vous. Ah ! mon tuteur, souffrez, souffrez que je vous aime, et ne vous impatientez pas de l'impatience que j'ai de vous revoir. Ce sera le 25 de ce mois que j'aurai une année de plus. Je ne m'affligerais point d'être si vieille si j'étais sûre de vous revoir, mais j'ai, comme dit Rousseau, *une conviction intérieure* qui me dit que je ne vous reverrai plus. Ne parlons plus de cela ; mais finissons par votre santé.

J'ai beaucoup questionné sur les eaux de Bath. Sur tout ce qu'on me dit je juge qu'elles vous sont très-convenables. Elles fortifient, elle donnent du ressort. Leur saison est le mois d'octobre et le mois de novembre. Allez-y donc, prenez bien soin de vous et ayez assez d'amitié pour moi pour prévenir mes inquiétudes ; c'est-à-dire, prenez des mesures pour me donner de vos nouvelles aussi souvent qu'il sera possible.

Je réfléchis quelquefois comment il se peut faire qu'on s'intéresse autant à quelqu'un qu'on connaît depuis si peu de temps, et qui ne cesse jamais de dire qu'il ne vous aime point, qu'il ne vous aimera jamais. Une petite lettre datée de Chantilly, qui est la seule que je crois et en qui je veux croire, a produit cet effet-là. J'ai bien peur que cela ne vérifie que *c'est la lettre qui tue.*[29]

Est-ce assez bavarder ? Eh bien ! je n'ai pas encore tout dit.

[26] Les amis français de Hume avaient publié, sous le titre d'*Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume et M. Rousseau*, avec les *pièces justificatives*, sa version de la querelle avec Rousseau. La traduction française était de Suard, la préface de d'Alembert.

[27] Voyez la note 3 de la lettre 21.

[28] La lettre de Walpole à Hume du 26 juillet 1766, publiée dans le récit de Hume. (Voyez les *Lettres d'Horace Walpole*, tome vii, pp. 31–2.)

[29] " La lettre tue, mais l'esprit vivifie." (2 *Corinthiens* iii, 6.)

Je vous envoie le factum de M. de La Chalotais, quoique bien persuadée que vous ne vous en souciez point du tout.

Il n'y a rien de nouveau, je m'en suis bien informée.

M. Schuwalof[30] est, je crois, à Londres ; il est parti sans me dire adieu. Il vous porte de la part de Mme de Jonzac un magnifique bas-relief.

Je vous envoie par M. Keene un petit tableau de la même magnificence ; persuadez-vous que c'est mon portrait à l'âge de trente ans ; c'est le Chevalier de Redmond qui m'a apporté ce joli bijou. Toutes vos amies l'ont chargé de chercher toutes les antiquailles qui peuvent décorer votre antique manoir. Ces emplettes sont d'un prix excessif ; devinez par exemple ce que m'a coûté ce petit portrait : trente-six sols.

Il faut que je vous dise une chanson que j'appris l'autre jour et que je trouve très-jolie. Elle est de Favart,[31] qui la fit chez une Mme Olivier chez qui il dînait. Elle est sur le même air que j'ai fait la mienne : *Il faut quand on s'aime une fois.*

" Tous les dieux ont leurs attributs ;
L'Aurore a la lumière ;
Les colombes sont pour Vénus,
Bacchus a le lierre ;
Neptune créa le coursier,
Symbole de la guerre,
Mais Minerve fit l'*olivier*,
Et chacun le préfère."

Voici un autre couplet que M. de Thiard a fait pour Mme de Mirepoix à Villers-Cotterets. Une très-jolie femme, nommée Mme de Séran,[32] était habillée en bouquetière, et présentait des bouquets à tout le monde, et quand elle en fut à Mme de Mirepoix elle chanta :—

" La saison des roses se passe ;
Hélas ! que vais-je devenir !
Madame, apprenez-moi de grâce
Le moyen de les retenir.
Vous à qui la nature donne
Le talent
D'offrir a nos yeux dans l'automne
Le printemps."

---

[30] Favori de la Czarine Élisabeth. (W.)

[31] Charles-Simon Favart (1710–92) auteur dramatique.

[32] La Comtesse de Séran, née Bullioud. Les charmes de l'esprit et de la personne de Mme de Séran sont souvent rappelés dans les *Mémoires* de Marmontel. Le même auteur raconte les avances que fit Louis XV à cette dame et la conduite sage qu'elle observa.

Mme d'Aiguillon est chez Mme d'Egmont pour quinze jours ou trois semaines.

Le mariage de M. de Chabrillan avec sa petite-fille [33] se fera le mois prochain.

Le Président ne va point trop mal. Il voulait me charger de vous envoyer l'extrait d'une lettre de la Reine qui ne devait vous rien faire du tout, et puis il me dit qu'il vous l'avait envoyé lui-même. Ce sont de petites glorioles qu'il lui faut pardonner. La nièce d'Aubeterre n'est point encore de retour. Je l'attends sans impatience ; j'aime bien mieux passer mes soirées à la cour de Charlemagne qu'à celle du Roi Guillemot ; vous vous souvenez de cette comparaison ? Adieu, mon tuteur, avouez que j'abuse de la permission.

Je me flatte que vous recevrez cette lettre ; mais je ne sais pas bien quand elle vous parviendra, vous aurez encore un mot de moi aujourd'hui qui partira demain par la poste.

LETTRE 31

Ce dimanche 7e sept., à trois heures
après midi, [1766.][1]

Poste brûlée, changement de secrétaire, changement de papier ; tout cela n'est-il pas bien singulier ? Cela n'annonce-t-il pas une conversion ou bien une apostasie ? L'une ou l'autre vous serait égale, pourvu que l'effet fût de même. Vous ne vous embarrassiez pas de la cause, ou de l'intention. Ne vous réjouissez point, ne vous applaudissez pas ; le Colonel Keene part demain, à ce que j'espère. Il vous rendra un petit billet de ma part, qui vous expliquera tout ceci. Si par hasard le Colonel ne partait pas, j'aurais recours à Milady George pour vous faire rendre le paquet dont il m'a promis de se charger. Je serais fâchée qu'il fût perdu, et si vous êtes quelque temps à le recevoir, informez-vous, je vous prie, si le Colonel sera arrivé et envoyez le lui demander.

Wiart dans ce moment-ci est occupé à copier le factum de M. Hume et de Jean-Jacques.

[33] La fille du Duc d'Aiguillon.

LETTRE 31.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Horace Walpole.

Donnez-moi des nouvelles de votre santé ; je ne cesse d'y penser. Adieu, je ne me porte pas trop bien, mais cela ne me fait rien.

Profitez de l'exemple que je vous donne, servez-vous de tout papier indifféremment, ne vous assujettissez point à la règle des huit jours. Suivez l'exemple de vos auteurs dramatiques qui bravent fièrement celle des vingt-quatres heures. Il faut que tout se ressente du terroir, et comme vous l'avez écrit au Président [2] il faut toujours suivre la nature. Un loup parle et agit en loup, il dévore l'agneau ; l'agneau parle en petit agneau et il est dévoré. L'Anglais ne doit s'assujettir en rien, il doit faire faire la loi. Nous autres Français nous sommes faits pour nous soumettre sans nous plaindre ; sur ce je vous dis adieu.

Ne perdez pas le mémoire de M. de La Chalotais, il faudra me le renvoyer par la première occasion, ou bien si vous l'aimez mieux, le rapporter vous-même ; il n'est point à moi.

Je viens de lire *Le Philosophe Ignorant* de Voltaire ; c'est peu de chose, il ne vous plairait pas.

À 7 heures du soir.

Je viens d'envoyer chez M. Keene, et j'apprends qu'il est parti aujourd'hui à 9 heures du matin. Rien de plus malhonnête que son procédé. Je vais envoyer mon paquet à Compiègne pour que la grand'maman le fasse contresigner. Vous ne le recevrez vraisemblablement que le 14 ou le 15, et peut-être plus tard ; cela m'impatiente.

LETTRE 32

Paris, ce jeudi 11 septembre 1766.

Votre lettre, qui devait m'être rendue mardi, ne me l'a été qu'aujourd'hui. Elle confirme et augmente toutes mes inquiétudes ; je vous ai dit dans mes dernières lettres quelles étaient mes alarmes, et comme vous haïssez les répétitions, je m'en tiendrai à vous répéter seulement que je consens à toutes privations quelconques, de ne vous revoir, de ne point recevoir de vos lettres, mais il faut que j'aie de vos nouvelles, non seulement une fois la semaine mais deux fois par la poste, et puis par toutes les occasions qui se présenteront ; quatre lignes suffiront, en

[2] Voyez les *Lettres d'Horace Walpole*, tome vii, pp. 34–6.

LETTRE 32.—Inédite.

anglais ou en français, à votre volonté, mais il faut que j'aie de vos nouvelles. C'est une complaisance que vous ne pouvez me refuser et qui m'est absolument nécessaire. Si je suis vive, ce n'est pas ma faute, ainsi l'a ordonné la nature. Je ne veux cependant pas que ma vivacité vous soit à charge, et quoique nos caractères aient de la conformité à beaucoup d'égards, je conviens que vous êtes beaucoup plus calme que moi. . . .[1]

On vient de me dire que Jean-Jacques a écrit ces jours-ci un volume à l'Idole, où il vomit toutes sortes d'injures et d'abominations contre le Paysan. Je ne verrai rien de tout cela, car je ne suis pas en faveur ; je ne sais si la Maréchale de Luxembourg m'en parlera ; j'évite de lui en parler. Je vous déclare que je ne lui livrerai votre pot et votre jatte qu'autant que je jugerai qu'ils seront bien reçus ; vous n'avez que faire de brûler des chandelles au diable. Cette Maréchale et l'Idole sont toujours fanatiques du Dromadaire,[2] et quoique l'Idole ait parlé différemment à M. de Guerchy, elle a voulu le tromper, parce qu'elle ne veut pas perdre de sa célébrité en Angleterre, ni que le Paysan diminue rien du culte qu'elle en a reçu. Tout cela ne vaut rien, mon tuteur, et en vérité excepté vous je ne saurais où placer de l'estime et de l'amitié.

Je ne vous dirai plus qu'un mot de Quinault ; rien n'est moins romanesque, ni entortillé, ni sophistiqué. Je parie que vous ne l'avez jamais lu. Qu'est-ce que c'est que les lettres du Docteur Swift en trois volumes ; cela vaut-il la peine d'être traduit ? C'est Mme Greville qui m'en a parlé, mais je ne m'en rapporte pas à elle. C'est un demi bel esprit, à qui je fais pourtant beaucoup de politesses parce qu'elle est votre compatriote.

M. de Guerchy vint passer la soirée dimanche dernier chez moi . . .[3] Je n'ai pas le vol de mes compatriotes ; excepté MM. de Beauvau, de Broglio, et Pont-de-Veyle, je ne plais à personne, mais je ne m'en soucie guère. Si jamais je vous revois, je me tiendrai bien dédommagée. Adieu, mon intention est que cette

[1] Ici une lacune, un morceau du manuscrit ayant été coupé.

[2] M. Hume. (W.)—Ceci est un lapsus de la part de Walpole. C'est Rousseau le "dromadaire," sobriquet emprunté par Mme du Deffand à la propre lettre de Walpole en date du 16 juillet 1766. Rousseau accusait Hume de fomenter contre lui des cabales, particulièrement auprès du clergé. Walpole fait remarquer que l'attitude de Hume vis-à-vis de l'Église rend cette accusation des plus invraisemblables, et dit :—"Mais non, c'est M. Hume qui lui suscite ces ennemis, qui cherche à refroidir le public à son égard ; c'est exactment comme si un homme qui, pour attraper de l'argent, faisait débarquer un dromadaire à Londres, mît dans les papiers publics que ce n'était qu'un petit chien ordinaire." (*Lettres*, tome vii, p. 21.) (Voyez la note 3 de la lettre 21.)

[3] Verso du morceau enlevé.

lettre n'ait que quatre pages, et j'ai encore trois jours devant moi avant qu'elle parte.

Ce dimanche.

Vous voyez que je n'ai point fait usage du vendredi ni du samedi. Vendredi j'eus des visites, et entre autres Mme de Guerchy, chez qui j'avais été le lundi, et qui ne tarda pas, comme vous voyez, à répondre à mes prévenances. Je pense d'elle tout le bien que vous m'en avez écrit, et ce qui est pour moi le plus grand des mérites, elle vous aime beaucoup. Hier je fus à la comédie avec la Maréchale de Luxembourg. Je soupai chez le Président, qui s'affaiblit tous les jours. C'est une perspective bien triste, et qui, jointe à d'autres inquiétudes, me rend la vie odieuse. Je n'ose plus vous parler de tout ce qui m'affecte ; comment est-il possible qu'il y ait de ridicule, ou même l'apparence, dans ce que je dis, dans ce que je pense ? Comment pouvez-vous craindre de partager ce qui n'existe pas ? qu'est-ce qui peut vous donner une telle idée, une telle pensée ? qu'est ce que c'est donc que l'amitié ? Je pensais qu'on n'en devait pas rougir ; enfin je n'y entends plus rien. Il n'y a donc que l'indifférence qui soit honnête ? Tenons-nous-y donc, mais trouvez bon que je désire et que j'exige des nouvelles de votre santé ; par delà cela je ne vous demande rien.

Vos commissions seront faites exactement, et si la Maréchale, comme je vous l'ai dit, n'est pas dans la disposition de recevoir votre présent comme je crois qu'il doit l'être, je ne le lui donnerai pas, et vous en ferez une autre disposition.

Permettez que je parle de votre santé ; il me paraît que les remèdes chauds et le vin ne vous ont pas réussi. Je prévoyais que cela devait être. On prétend les eaux de Bath souveraines pour la goutte ; il faut donc y aller, et ne pas différer ? Sont-elles bien loin de Londres ? Je me fie entièrement à vous sur votre attention à me donner de vos nouvelles. Je ne connais aucun de vos domestiques que je puisse prier de s'en charger.

Vous ne savez pas quelle idée me passe par la tête. Je voudrais envoyer Wiart auprès de vous ! Vous voilà tout effrayé ; ce serait les vingt-quatre tomes des *Amadis*, *Cléopâtre*, *Cassandre*, etc., etc. Eh ! mon Dieu ! non ; ce serait une amie véritable qui soulagerait son inquiétude, et rien de plus, certainement.

Vous croyez qu'on se moque de moi quand on me parle de vous ; vous vous trompez. Premièrement on ne me parle point

de vous, et je ne donne aucune occasion de se moquer de moi par rapport à vous. Cette maudite lettre de Mme de Sévigné vous a troublé la tête ; il n'y a eu de bruit à cette occasion que celui que vous avez fait ; il n'en a pas été question ici ; enfin je ne suis point pour vous un sujet ridicule de scandale.

Adieu, je suis triste et même de mauvaise humeur, et bien plus que tout cela, excessivement inquiète de votre santé.

Je crains que ma lettre qui vous sera rendue par M. Durand [4] ne vous accable d'ennui.

LETTRE 33

Paris, ce 21 septembre 1766.

Je vois que mes inquiétudes n'étaient que trop bien fondées. Je ne vous croyais cependant pas si malade que vous l'avez été ; vos médecins sont pires que les nôtres. Vous avez été empoisonné, mon tuteur, j'en suis sûre ; les drogues chaudes qu'ils vous ont fait prendre, le vin qu'ils vous avaient ordonné contre toute raison et tout bon sens, tout cela était fait pour vous tuer. Vous aurez vu par mes lettres combien j'y étais contraire. Mais quel jour avez-vous donc été si mal ? La dernière lettre que vous m'aviez écrite était du 5, vous vous plaigniez de quelques douleurs, de lassitude, de faiblesse, vous étiez à Strawberry-Hill, et vous finîtes votre lettre le lendemain 5 à Londres. Depuis ce temps-là vous avez écrit à Mmes d'Aiguillon, de Forcalquier, et au Président le 8. Vous leur mandez que vous avez été malade, mais que vous vous portez beaucoup mieux. La lettre que je reçois aujourd'hui est du 16, et vous avez été à la mort. Comment voulez-vous que je ne sois pas horriblement inquiète et surtout vous sachant dans une aussi prodigieuse faiblesse. Je vous demande en grâce de me donner de vos nouvelles tous les ordinaires, de me faire écrire par qui vous voudrez, en quelle langue vous voudrez ; cela m'est égal. Je fais apprendre l'anglais à Wiart, son maître viendra de deux jours l'un ou tous les jours si je veux ; vous voyez bien que cela doit vous mettre à votre aise. De plus je me contenterai de quatre lignes, c'est-à-dire des détails de votre état ; je vous quitte de tout le reste et même je vous prie de vous interdire tout ce qui pourrait vous

[4] " Ministre et Résident " de l'Ambassade de France à Londres.

LETTRE 33.—Inédite.

fatiguer. Vous croyez votre pupille une folle, et vous vous trompez bien.

Mme de Beauvau a reçu vos salières ; je me suis chargée de vous faire tous ses remercîments, et je l'ai empêchée de vous écrire pour vous éviter la fatigue d'une réponse. J'ai conseillé aussi à Mme de Forcalquier de ne pas répondre à votre dernière lettre, et je vous conseille d'en user de même avec le Président. Je lui dirai que vous n'êtes point en état d'écrire ; ne vous occupez que de votre santé. Je suis fâchée de vous voir si détaché de la vie, il me semble qu'il n'y ait qu'à moi que cela convienne. J'aurais voulu que vous m'eussiez marqué le jour que vous partiez pour Bath ; je recevrai vraisemblablement vos lettres un ou deux jours de plus ancienne date, mais si vous avez de l'amitié pour moi j'en recevrai deux fois la semaine, c'est une complaisance que vous me devez et qu'il serait malhonnête à vous de me refuser, ayant la facilité de me faire écrire en anglais par qui vous voudrez.

Je voudrais savoir si le paquet dont M. de Guerchy s'était chargé et qui a dû être mis à la poste le lundi 8 vous a été rendu ; vous auriez dû l'avoir reçu quand vous m'avez écrit. Je ne serais pas bien aise qu'il fût perdu ; ce qui me fait craindre que cela ne soit, c'est que vous avez reçu une petite lettre que je fis mettre à la poste le même jour. Je crains que toute cette discussion ne vous fasse du tintamarre dans la tête. Ne vous donnez pas la peine de chercher à y rien comprendre. Faites demander seulement à M. Durand s'il n'a pas reçu un paquet pour vous. Je ne saurais me résoudre à vous entretenir de choses indifférentes et qui ne feraient que vous ennuyer. Je vous dirai pourtant que la cour revient de Compiègne le 27 ; que le mariage du petit La Verre avec Mlle de Monconseil se fera le 6 d'octobre ; que Madame la Comtesse de Toulouse vit toujours, que je ne vois plus Mme de Forcalquier parce qu'elle veut se coucher de bonne heure ; que le Président se porte assez bien, mais que sa tête s'affaiblit extrêmement.

Je dirai à Mme de Jonzac ce que vous me dites sur son présent.

Je n'ai point encore reçu vos ballots ; quand Wiart saura un peu d'anglais nous traduirons vos *Pièces Fugitives*.[1] Vous n'aurez pas eu l'attention, j'en suis sûre, de marquer celles qui

[1] *Fugitive Pieces in Prose and Verse*, imprimées aux presses de Strawberry-Hill en 1758, avec dédicace au Général Conway.

sont de vous.[2] J'en reconnaîtrai deux, je ne réponds pas des six autres, car n'y en a-t-il pas huit ?

L'on nous annonce l'arrivée prochaine de M. Selwyn ; Mme d'Aiguillon me dit hier que vous lui mandiez qu'il devait être ici dans huit jours, et il y en a douze que votre lettre est écrite. Vous lui mandez aussi que le Paysan va en Écosse, et vous dites que l'état présent de vos affaires politiques est bien peu solide ; cela m'intéresse, comme vous le croyez bien, mais infiniment moins que votre santé. Au nom de Dieu, mon cher tuteur, ayez grand soin de vous, et donnez à votre pupille des nouvelles de votre santé tout le plus souvent qu'il vous sera possible. Je ne me porte point bien, je digère on ne peut pas plus mal et je ne dors point ; l'inquiétude y peut contribuer. Adieu, mon tuteur, ne soyez jamais indifférent pour votre pupille ; elle ne peut pas vous faire aimer la vie, mais songez quel malheur ce serait dans la sienne si elle avait à vous regretter.

LETTRE 34

Paris, ce 24 septembre 1766.

J'avais résolu de ne vous point écrire ; non pas que vous soyez mal avec moi, tout au contraire ; mais par la crainte que ce ne soit une fatigue, dans l'état de faiblesse où vous êtes, de recevoir des lettres : vous aurez tout au plus celle de la lire, car je prétends bien non-seulement vous dispenser d'y répondre, mais je vous demande en grâce de n'y point penser. Je vous crois très-malade, et le récit que vous m'avez fait de votre état me donne beaucoup d'inquiétude, et à tel point que vous ne pouvez pas, sans manquer à l'amitié, ne me pas donner de vos nouvelles deux fois la semaine, comme je vous en ai prié dans ma dernière lettre. Je ne veux pas un seul mot de votre main, mais je vous aurai une vraie obligation de dicter en anglais un bulletin très-circonstancié et très-véridique de votre situation du moment. Je crois vous avoir mandé que Wiart apprenait l'anglais ; j'ai eu la précaution de fixer l'heure de ses leçons à celle où le facteur apporte les lettres, pour que celles que je recevrai de vous en anglais puissent être traduites sur-le-champ.

[2] Toutes les *Pièces Fugitives* sont de Walpole ; Mme du Deffand peut avoir pensé au *World* (journal périodique antérieurement mentionné dans ces lettres), à la rédaction duquel Walpole ne faisait que collaborer (voyez la note 10 de la lettre 22).

LETTRE 34.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Consentez donc, mon tuteur, à m'envoyer régulièrement des bulletins deux fois la semaine : je ne doute pas que la poste de Bath à Londres ne soit régulière ; M. de Guerchy me l'a assuré. Si vous restez aux eaux tout le mois de novembre, lui et sa femme vous iront rendre visite. Je voudrais bien être de la partie. Mais savez-vous ce que je désirerais ? ce serait d'être un vieillard à la place d'une vieille ; j'irais, je vous jure, à Bath pour vous tenir compagnie et vous soigner : je suis très-persuadée, et même je n'en puis douter, que vous ne méritez pas tout ce que je pense pour vous ; mais qu'y faire ? Ce n'est ni votre faute ni la mienne ; nous devons mutuellement, moi, vous épargner les reproches, et vous, m'épargner les réprimandes.

Le hasard m'a fait tomber ces jours-ci en lisant mon *Journal Encyclopédique* (dont je vous ai ennuyé souvent en vous en faisant l'éloge) beaucoup d'articles qui avaient rapport à vous ; d'abord l'analyse et l'extrait de votre *Histoire des Peintres*,[1] et puis une lettre de monsieur votre père, et tout à l'heure un fort long extrait d'un livre d'un médecin sur la goutte ; ce médecin s'appelle Coste ; son livre est imprimé à Berlin ; vous devriez le faire chercher, ou du moins la feuille du *Journal Encyclopédique* qui en parle ; c'est en 1762, dans la première partie du mois d'octobre. Il dit d'abord que la goutte est une des maladies les plus graves, qu'elle se termine souvent par les maladies les plus affreuses ; il n'est point de l'avis qu'elle préserve d'autres maux ; selon lui il ne faut pas négliger d'en guérir. Il indique la manière de la traiter, et puis il prescrit un régime qui me paraît très-raisonnable, que je proposerais bien de vous faire observer, si je devais jamais vous revoir, mais c'est à quoi je ne pense plus, cela est au rang des choses impossibles et sur lesquelles il faut que je prenne mon parti, comme je l'ai pris sur la perte de la lumière.

J'espère que cette lettre-ci vous trouvera à Bath ; je comptais, je vous l'avoue, que je recevrais aujourd'hui la nouvelle de votre départ, mais mon tuteur n'est pas, comme de raison, aussi occupé de sa pupille, que cette pupille l'est de son tuteur. Hélas ! hélas ! peut-être dans l'instant que je vous écris, peut-être au moment où vous recevrez cette lettre, vous souffrirez de grandes douleurs, vous serez dangereusement malade. J'ai

[1] *Anecdotes of Painting in England, with some Account of the principal Artists ; and incidental notes on other Arts, collected by the late Mr. George Vertue ; and now digested and published from the original MSS. by Mr. Horace Walpole.* 5 vol. imprimés aux presses de Strawberry-Hill, 1762–71.

ce point fixe dans la tête, il m'est de toute impossibilité de penser à autre chose. J'ai peur que vos médecins ne soient détestables ; je les crois pires que les nôtres : les uns et les autres peuvent être des empoisonneurs, mais leurs poisons sont différents ; les nôtres sont lents, et les vôtres prompts et violents. Donner à un homme comme vous, aussi faible, aussi maigre, pour le guérir de la goutte, des drogues chaudes, et le mettre à l'usage du vin, cela me paraît comme un coup de pistolet dans la tête pour guérir de la migraine. J'attends beaucoup des eaux de Bath ; mais je ne ferai pas une goutte de bon sang que je n'aie reçu un bulletin en anglais tel que je vous le demande. Ajoutez à ce bulletin un aveu franc et délibéré de l'effet que vous font mes lettres, si elles vous ennuient, si elles vous fatiguent ; rien ne peut me déplaire, rien ne peut me fâcher, que votre mauvaise santé. Adieu : vous ne vous souciez guère de nos nouvelles, ni moi non plus, en vérité.

Je ne vois plus du tout Mme de Forcalquier, et si je n'envoyais pas chez elle, je n'en entendrais jamais parler ; c'est un sauvageon qui n'a point été ou qui a été bien mal greffé ; ce serait pourtant la seule personne aujourd'hui que j'aurais quelque plaisir à voir.[2]

[2] Avec la lettre ci-dessus Wiart envoya en son nom la note suivante :—

Paris, ce mercredi 24 septembre 1766.

MONSIEUR,—J'ose vous supplier très-humblement de vouloir bien ordonner à un de vos gens de mettre à la poste deux fois la semaine le bulletin de l'état de votre santé ; je ne puis vous dire à quel point madame en est inquiète. Je prends la liberté de vous mander ceci à son insu, parce que je sais qu'elle est dans la résolution de ne vous point écrire pour ne vous pas mettre dans le cas de lui faire réponse, ce qui vous fatiguerait beaucoup dans l'état de faiblesse où vous êtes ; mais, monsieur, je vous demande en grâce de faire mettre un petit bulletin en anglais deux fois la semaine. J'ai actuellement un maître d'anglais qui vient me donner des leçons tous les jours, et qui traduira ce que vous aurez la bonté de faire mander : ne vous donnez point la peine, monsieur, d'écrire vous-même.

Je ne puis vous exprimer l'inquiétude où est madame de votre état : elle me dit à tout moment qu'il faudrait que je partisse pour l'Angleterre ; que je pourrais peut-être vous être de quelque utilité, et qu'à elle je lui serais d'une grande ressource. Je me trouverais très-heureux, monsieur, si je pouvais espérer de vous être bon à quelque chose ; je ne tarderais pas un moment à partir : je puis vous assurer que cela est très-vrai et très-sincère.

Je puis vous répondre, monsieur, que s'il existe de véritables amis, vous pouvez vous vanter que vous avez trouvé une amie en madame comme il y a bien peu d'exemples. Tirez-la d'inquiétude le plus souvent qu'il sera possible : si vous voyiez comme moi l'état où elle est, elle vous ferait pitié ; cela l'empêche de dormir et l'échauffe beaucoup.

Je porte une très-grande application à la langue anglaise, pour être en état de traduire vos lettres, mais je prévois que ce ne pourra être que dans quatre ou cinq mois : mais, monsieur, je le répète, ne vous donnez pas la peine d'écrire vous-même ; un de vos gens écrira le bulletin en anglais, et mon maître, qui est tous les jours ici à l'heure que le facteur apporte les lettres, le traduira sur-le-champ.

Je vous demande mille pardons, monsieur, de la liberté que je prends ; mais j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous informer de l'inquiétude où est madame de votre santé ; cela me donne occasion, monsieur, de vous remercier des bontés que vous daignez avoir pour moi. Je vous supplie d'être persuadé de mon attachement et de mon respect. WIART.

LETTRE 35

Paris, ce dimanche 28 septembre 1766.

Il y a tant de honte à être tourné en ridicule qu'on en est tout abruti. Je ne trouve pas un mot à vous dire, je suis terrassée, écrasée. Ce sera bien pis encore quand vous aurez reçu la lettre de Wiart ; pourvu qu'elle ne vous donne point la fièvre je souffrirai patiemment toutes les avanies qu'elle m'attirera. Je les attends et je répondrai à cette lettre-ci quand j'aurai reçu celle qui la suivra ; tout ce que je puis vous dire aujourd'hui c'est que personne au monde n'écrit mieux que vous, et qu'il ne paraît pas que vous ayez de la peine à écrire en français. Oh ! vous parlez très-bon français dans le sens que nous donnons à cette expression, et dans celle où cela veut dire que vous écrivez bien.

J'ai reçu une lettre de Voltaire en même temps que la vôtre ; la vôtre vaut mieux, mais c'est absolument le même style.

Je ne me console point de vous avoir donné la fièvre ; j'ai grand'peur que mon volume de seize pages et que cette maudite lettre de Wiart ne vous donnent un nouvel accès. Ah ! je suis bien convaincue que je vous suis fort à charge, mais ce qui est fait est fait, ce qui est écrit est écrit ; il faut changer de ton à l'avenir, oublier le passé, abandonner le soin de se justifier, et comme dit Voltaire,

> "La paix, enfin la paix, que l'on trouve et qu'on aime,
> Est encore préférable à la vérité même."

J'ai été, si vous le voulez, une héroïne de Scudéry, j'ai eu la tête tournée, eh bien, je vais tâcher de la redresser.

En effet, vous avez toute raison d'avoir l'amitié en horreur, je pense bien de même, je vous assure ; je l'abjure du meilleur de mon cœur.

J'ai donné votre pot à Mme de Luxembourg ; elle l'a trouvé admirable ; elle voulait vous écrire, je l'en ai détournée et je me suis chargée de ses remercîments ; ai-je bien fait ?

Vos pots à crême sont chez Mme d'Egmont.

Adieu, Monsieur, ou bien mon tuteur, tout comme vous voudrez.

LETTRE 35.—Inédite.

Si jamais vous revenez à Paris, ne craignez point mes importunités, je ne vous donnerai pas le ridicule d'être recherché et poursuivi d'un personnage tel que moi.

LETTRE 36

Ce mardi, 30 septembre 1766, à quatre heures du matin, écrite de ma propre main avant la lettre que j'attends par le courrier d'aujourd'hui.

Non, non, vous ne m'abandonnerez point ; si j'avais fait des fautes, vous me les pardonneriez, et je n'en ai fait aucune, si ce n'est en pensée ; car pour en parole ou en action, je vous défie de m'en reprocher aucune. Vous m'avez écrit, me direz-vous, des *Lettres portugaises*, des élégies de Mme de la Suze ; je vous avais interdit l'amitié, et vous osez en avoir, vous osez me l'avouer : je suis malade et voilà que la tête vous tourne ; vous poussez l'extravagance jusqu'à désirer d'avoir de mes nouvelles deux fois la semaine ; il est vrai que vous vous contenteriez que ce fussent de simples bulletins en anglais, et avant que d'avoir reçu ma réponse sur cette demande, vous avez le front, la hardiesse et l'indécence de songer à envoyer Wiart à Londres pour être votre résident. Miséricorde ! que serais-je devenu ? j'aurais été un héros de roman, un personnage de comédie, et quelle en serait l'héroïne ?—Avez-vous tout dit, mon tuteur ? Écoutez-moi à mon tour.

Si comme vous le dites, on se moque de nous, ou même si on y pense, ne vous en prenez qu'à vous ; c'est le bruit que vous avez fait de cette maudite lettre de Sévigné qui a fait penser à nous ; elle a pu éveiller l'envie de vos compatriotes quand on l'a crue de Mme de Choiseul. Quand on a su qu'elle n'était que de moi, vos ennemis ont triomphé, ils auront exagéré ma passion pour vous, et auront fait toutes les plaisanteries qui pouvaient jeter les plus grands ridicules sur votre méprise ; j'ai donc en effet et quoique très-innocemment été l'occasion d'un petit chagrin. Ici cette lettre aurait été ignorée sans Milord Holdernesse, qui en a apporté la nouvelle avant que vous eussiez écrit ; personne n'a fait ici la plus légère critique ; mais je soupçonne cependant Madame la Duchesse d'Aiguillon d'en avoir fait des plaisanteries à Milady

LETTRE 36.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Hervey. Il y a longtemps qu'elle a été jalouse de moi : pour la première fois c'était alors pour Mme de Flamarens,[1] aujourd'hui c'est pour vous. Je puis me tromper, mais vous pouvez juger de ce qui en est en faisant attention au discours de la Milady.

J'ai voulu vous envoyer Wiart ; ce projet n'était qu'une idée nullement extraordinaire dans les circonstances où je l'aurais exécuté ; j'aurais eu la même pensée pour feu mon pauvre ami Formont, s'il avait été bien malade à Rouen, et qu'il n'eût eu personne pour me donner de ses nouvelles ; voilà votre plus grand grief. Ah ! un autre qui selon moi est bien pis, c'est l'ennui de mes lettres ; vous y trouvez la fadeur, l'entortillé de tous nos plus fastidieux romans ; peut-être avez-vous raison, et c'est sur cela que je m'avoue coupable. Je peux parler de l'amitié trop longtemps, trop souvent, trop longuement ; mais, mon tuteur, c'est que je suis un pauvre génie ; ma tête ne contient point plusieurs idées, une seule la remplit. Je trouve que j'écris fort mal, et quand on me dit le contraire, qu'on me veut louer, je dirais à ces gens-là : Vous ne vous y connaissez pas, vous n'avez point lu les lettres de Sévigné, de Voltaire et de mon tuteur. Par exemple, celle du 22, où vous me traitez avec une férocité sarmate, est écrite à ravir.—Mais venons à nos affaires ; voilà le procès rapporté : soyez juge et partie, et je vous promets d'exécuter votre sentence : prescrivez-moi exactement la conduite que vous voulez que je tienne ; vous ne pouvez rien sur mes pensées, parce qu'elles ne dépendent pas de moi, mais pour tout le reste vous en serez absolument le maître.

J'intercède votre sainte, je la prie d'apaiser votre colère ; elle vous dira qu'elle a eu des sentiments aussi criminels que moi ; qu'elle n'en était pas moins honnête personne ; elle vous rendra votre bon sens, et vous fera voir clair comme le jour qu'une femme de soixante-dix ans, quand elle n'a donné aucune marque de folie ni de démence, n'est point soupçonnable de sentiments ridicules, et n'est point indigne qu'on ait de l'estime et de l'amitié pour elle. Mais finissons, mon cher tuteur, oublions le passé ; ne parlons plus que de balivernes, laissons à tout jamais les amours, amitiés et amourettes ; ne nous aimons point, mais intéressons-nous toujours l'un à l'autre sans nous écarter jamais de vos principes ; je les veux toujours suivre et

[1] Anne-Agnès de Beauvau, Marquise de Flamarens, morte en 1742. " Elle joignait à la beauté et à un esprit supérieur une conduite hors de tout reproche." (Hénault, *Mémoires*.)

respecter sans les comprendre ; vous serez content, mon tuteur, soyez-en sûr, et vous me rendrez parfaitement contente si vous ne me donnez point d'inquiétude sur votre santé, et si vous ne vous fâchez plus contre moi au point de m'appeler *Madame ;* ce mot gèle tous mes sens ; que je sois toujours *votre petite ;* jamais titre n'a si bien convenu à personne, car je suis bien petite en effet.

Ne *frémissez* point quand vous songez à votre retour à Paris ; souvenez-vous que je ne vous y ai causé nul embarras, que j'ai reçu avec plaisir et reconnaissance les soins que vous m'avez rendus, mais que je n'en exigeais aucun. On s'est moqué de nous, dites-vous, mais ici on se moque de tout, et l'on n'y pense pas l'instant d'après. Je ne voudrais pas vous tromper, mon tuteur, et je puis vous affirmer avec vérité que je n'ai rien fait qui doive vous déplaire et que depuis que je suis occupée de vous je suis devenue plus discrète, plus raisonnable, parce que je suis devenue indifférente pour tout, nommément hier au soir où je fus douce et patiente à l'excès, tandis qu'autrefois j'aurais eu de l'aigreur et de la colère parce qu'on me contrariait de mauvaise foi. Ne voilà-t-il pas le récit d'un enfant ? Et puis refusez-moi de m'appeler *ma petite ?*

Il me reste à vous faire faire une petite observation pour vous engager à être un peu plus doux et plus indulgent ; ce sont mes malheurs, mon grand âge, et je puis ajouter aujourd'hui mes infirmités ; s'il était en votre pouvoir de m'aider à supporter mon état, d'en adoucir l'amertume, vous y refuseriez-vous ? Et ne tiendrait-il qu'à la première caillette maligne ou jalouse, de vous détourner de moi ? Non, non, mon tuteur, je vous connais bien, vous êtes un peu fol, mais votre cœur est excellent ; et quoique incapable d'amitié, il vaut mieux que celui de tous ceux qui la professent : grondez-moi tant que vous voudrez, je serai toujours votre pupille malgré l'envie.

J'avais écrit tout cela de ma propre main, sans trop espérer qu'on pût le lire ; Wiart l'a déchiffré à merveille, et si facilement que j'ai été tentée de vous envoyer mon brouillon ; mais je n'ai pas voulu vous donner cette fatigue.

J'attends votre première lettre avec impatience pour savoir de vos nouvelles ; mais avec tremblement : m'attendant à beaucoup d'injures, j'ai été bien aise de les prévenir et vous préviens que je n'y répondrai pas.

Mercredi 1er octobre, avant l'arrivée du courrier, et par conséquent point en réponse à votre lettre s'il m'en apporte, et que je ne puis encore avoir reçue.

Vous avez raison, vous avez raison, enfin toute raison ; je ne suis plus soumise, mais je suis véritablement convertie. Un rayon de lumière m'a frappée à la manière de Saint Paul ; il en fut renversé de son cheval, et moi je le suis de mes chimères. Je ne sais de quelle nature elles étaient, quel langage elles me faisaient tenir ; mais j'avoue qu'elles devaient vous paraître ridicules, et l'effet qu'elles vous faisaient ne me choque plus aujourd'hui. Il y a déjà quelque temps qu'en me figurant votre retour ici, je sentais que votre présence me causerait de l'embarras. Je me disais : *Oh ! mon Dieu, pourquoi ?* et je trouvais que c'étaient vos réprimandes que mon jargon m'avait attirées qui me donneraient quelque honte. Brûlez toutes mes lettres (s'il vous en reste) qui pourraient laisser traces de tous ces galimatias ; je suis votre amie, je n'ai jamais eu ni pensée ni sentiment par delà cela, et je ne comprends pas comment j'étais tombée à user d'un langage que j'ai toujours fui et proscrit, et que vous avez toute raison de détester. Voilà donc un nouveau baptême, et nous allons être l'un et l'autre bien plus à notre aise.

Enfin Madame la Comtesse de Toulouse mourut hier entre huit et neuf heures du soir. Je viens d'en écrire un petit mot de compliment à Mme de Forcalquier ; elle a fait des merveilles, elle a toutes sortes de vertus et de talents, mais surtout ceux qui sont requis pour de telles occasions ; je serai ravie de la revoir. J'espère si vous revenez jamais ici on vous procurera le plaisir d'entendre Mlle Clairon, elle a tout à fait quitté le théâtre, mais elle joue souvent sur celui de Madame la Duchesse de Villeroy. Vous aurez mille moyens d'être admis et cela n'entraîne à aucun devoir envers elle.

On nous dit hier au soir une nouvelle dont je crois pas le mot ; que Milord Hertford n'était plus Grand Écuyer, et qu'on lui avait donné une terre à la place.[2] Je n'entends plus parler des Milord et Milady George, je n'ai pas trop bien réussi auprès d'eux.

J'ai fait connaissance avec deux ambassadeurs ; celui de Venise,[3] qui est un homme tout rond, tout franc ; celui de Sardaigne,[4] tout sensé, tout sérieux, qui a été deux ans dans votre pays et qui cause assez bien.

[2] Cette nouvelle n'était pas vraie. [3] Barthélemy Gradenigo.
[4] M. de Marmora. (W.)

Nous allons perdre Mme Greville ; je ne veux pas vous écrire tout ce que j'en pense ; je réserve à vous le dire.

Il me prend une terreur ; c'est que vous ne voyez que trop clairement que cette lettre a été écrite avant que j'aie reçu la vôtre. Si j'allais apprendre que vous êtes encore bien malade ! —Cette pensée me coupe la parole. Quelquefois les lettres qu'on doit recevoir le mardi n'arrivent que le jeudi ; je fermerai celle-ci après l'arrivée du facteur.

Mercredi, après l'arrivée du courrier.

O mon Dieu, que je suis contente ! vous vous portez bien, voilà tout ce que je voulais ; vous jugerez par ce que j'ai écrit ce matin et hier, si je suis fâchée contre vous. Il ne me reste plus qu'à vous dire un mot : on ne croit point dans ce pays-ci qu'on puisse être l'amant d'une femme de soixante-dix ans, quand on n'en est pas payé ; mais on croit qu'on peut être son ami, et je puis vous répondre qu'on ne trouvera nullement ridicule que vous soyez le mien. Je ne vous garantirai pas que l'on ne vous fasse quelques plaisanteries, mais c'est faire trop d'honneur à notre nation que d'y prendre garde. Je ne sais d'où peuvent venir toutes vos craintes, et vous deviez bien me parler avec la même confiance que je vous parle. J'ai dans la tête que c'est quelque mauvaise raillerie de Madame la Duchesse douairière [5] à Milady Hervey, qui a troublé votre tête ; je n'y ai pas donné le moindre lieu. Il y a longtemps que je connais sa jalousie, mais elle n'est nullement dangereuse. Je ne me suis laissée aller à parler de vous avec amitié et intérêt qu'à Mmes de Jonzac et de Forcalquier, qui vous aiment beaucoup l'une et l'autre, et sans jalousie.

LETTRE 37

[Sans date]

. . . absolument comme il vous conviendra. Trouvez bon, je vous prie, que Wiart continue son anglais ; pourquoi cela est-il ridicule ? J'ai un petit laquais qui apprend le latin, et si vous me fâchez, je ferai apprendre l'italien à un autre, et l'espagnol à un quatrième ; je serai donc soupçonnée d'être affolée de bien

[5] D'Aiguillon.

LETTRE 37.—Inédite; fragment sans date; le dernier paragraphe montre que la lettre qui fut envoyée était longue.

des sortes de gens ! Cela n'a pas de bon sens, mon tuteur. Je ne vous soupçonne pas. . . . Je crois que tout est dit, mon tuteur, accusez-moi la réception de cette lettre ; elle doit faire époque entre nous.

Pardonnez-moi mes travers, perdez-en jusqu'au souvenir, rendez-moi votre estime, votre confiance, et soyez persuadé qu'à l'avenir je serai irréprochable.

Je voudrais savoir ce que cette lettre coûtera de port. Je ne vous soupçonne pas d'avoir regret à l'argent, mais c'est que Wiart et moi nous sommes en dispute.

LETTRE 38

Paris, ce dimanche 5 octobre 1766.

Je vous crois à Bath [1] aujourd'hui. Je suis ravie que vous y soyez, j'ai très-bonne opinion de ce remède, et vous me ferez plaisir de me donner de vos nouvelles. La compagnie que vous trouverez est bien brillante, vous pourrez bien avoir de plus M. et Mme de Guerchy. Elle m'amena l'autre jour Milady Fitzroy [2] et une Mlle Lloyd.[3] On me demanda si j'avais de vos nouvelles ; je répondis, " Non, il y a longtemps que je n'en ai reçu."—" Il a été à deux doigts de la mort."—" Je l'ai ouï dire." —" C'est ce qui fait que vous n'avez point entendu parler de lui."—" Cela peut bien être."

Hier j'eus assez de monde à souper ; on se retira de bonne heure, excepté Mme Greville, qui resta jusqu'à deux heures et demie. Je lui demandai pourquoi elle avait été si triste ; elle m'en dit la raison, qui ne vous fait rien ni à moi non plus. Elle me fit part de tous les jugements qu'elle portait sur les gens de ce pays-ci, et puis elle passa à ceux de son pays. Je lui demandai s'il y avait beaucoup de gens aimables et d'esprit ? Elle m'en nomma sept ou huit ; votre nom ne fut pas proféré, ni par elle ni par moi, et je fus avec elle d'une prudence con-

LETTRE 38.—Inédite.

[1] Walpole arriva à Bath le 1 octobre.

[2] Anne, fille et co-héritière du Vice-Amiral Sir Peter Warren, K.B., et épouse de l'honorable Charles Fitzroy, frère du Duc de Grafton. Son mari fut créé Lord Southampton en 1780.

[3] Le manuscrit porte "Laïde" ; Walpole l'a corrigé. Miss Rachel Lloyd remplissait la sinécure de gouvernante du palais à Kensington.

sommée. Je trouve que la prudence ressemble à l'économie ; elle donne de l'aisance, elle met au-dessus des affaires.

J'avais eu l'après-dîner la grand'maman, qui resta avec moi plus d'une heure. La bonne Mme de Crussol me rendit une petite visite, elle me demanda de vos nouvelles, et dit que Mme Hervey avait écrit à Mme d'Aiguillon que c'était le séjour que vous aviez fait à Paris qui avait causé votre maladie. La grand'maman s'écria, " Quoi ! il a été malade ? " d'un ton plein d'amitié et d'intérêt ; elle me chargea de vous dire mille choses de sa part, qu'elle vous estimait, qu'elle vous aimait, qu'elle désirait de vous revoir, et que vous étiez le seul étranger qui lui eût véritablement plu. Elle a chargé, m'a-t-elle dit, le Duc de Richmond, qu'elle croit de vos amis, de vous dire les mêmes choses que je vous écris.

Je vous prie, mon tuteur, d'être persuadé que je suis bien éloignée de vouloir vous gouverner ; je n'ai pas même la prétention de vouloir vous rien inspirer. Vous aimerez, vous haïrez qui vous voudrez et je n'attaquerai jamais votre libre arbitre. Jamais vous n'aurez de ridicule à mon occasion, vous vous donnerez celui de le craindre outre mesure si vous le voulez. Je vous laisserai penser, dire, et faire tout comme il vous plaira, je ne vous ai point mêlé, ni ne vous mêlerez jamais dans mes caquets, vous viendrez ou vous ne viendrez pas ici, vous n'aurez ni aucune question ni aucune sollicitation de moi ; enfin, mon tuteur, respirez à votre aise, voilà un cauchemar dont vous êtes délivré pour le présent et pour l'avenir.

Je vous remercie du détail de tout ce qui vous est arrivé, il n'y a que sur votre santé que je ne puis pas avoir d'indifférence ; sur tout le reste je vous la promets parfaite. . . .[4]

Ne me parlez plus contre le maître d'anglais ; Wiart est fort aise de l'apprendre, il ne prétend point le jamais parler, mais il pourra le lire et l'écrire ; il n'y a pas le moindre ridicule, et quand je ne devrais avoir aucune correspondance avec vous il l'apprendrait toujours.

Adieu, mon tuteur, ayez bien soin de votre santé ; c'est la seule attention que j'exige de vous.

[4] Ici un morceau du manuscrit a été coupé.

LETTRE 39

Ce dimanche 12 octobre 1766.

J'ignore quand ce paquet vous sera rendu, j'attends une occasion pour vous le faire tenir. Vous n'êtes peut-être pas fort curieux de ce qu'il contient, mais comme vous avez lu le mémoire de La Chalotais, c'en est la suite. Il n'y a que le mémoire de M. de Calonne [1] qui soit à moi, et que je ne me soucie pas de ravoir, on m'a prêté tout le reste, et on m'a fort priée de le rendre ; je vous prie d'en avoir grand soin, et de me le renvoyer par quelque occasion sûre et le plus promptement qu'il vous sera possible.

J'attendais aujourd'hui de vos nouvelles ; le facteur est passé, je n'en espère plus. Je voudrais savoir le succès de vos eaux ; on dit qu'elles échauffent beaucoup, cela me paraît ne vous pas devoir convenir ; je ne doute pas que quand vous recevrez ceci je n'aie appris de vous comment vous vous en trouvez.

Je soupai avant-hier chez Madame la Duchesse de Choiseul, qui me dit qu'elle vous avait écrit par M. de Guerchy.

Mme de Forcalquier m'a dit qu'elle devait vous écrire ; je n'ai nulle part à toutes les attentions qu'on a pour vous, on m'en fait la confidence sans que je cherche à l'attirer. Je me suis imposé la loi de ne proférer votre nom à qui que ce soit, et si vous voulez interroger les Anglais qui sont ici quand ils retourneront chez vous, aucun ne pourra vous dire que je lui ai dit un mot de vous. Je pousse cela jusqu'à l'affectation, ainsi soyez tranquille. Je vous délivre autant que je peux de la crainte effroyable que vous avez du ridicule que vous donnerait mon amitié pour vous ; je dis amitié, car en vérité il serait trop absurde de me supposer d'autres sentiments.

Je donne ce soir à souper à quatre Anglais et trois Anglaises ; nous ne nous assemblerons point en votre nom. C'est Mme Greville, qui ne me parle jamais de vous, et à qui je n'en ai pas dit non plus un seul mot ; c'est M.[2] et Mme Fitzroy, et une mademoiselle [3] de leur suite dont je ne sais pas le nom. Ils ont désiré de faire connaissance avec moi, et Mme de Guerchy me

LETTRE 39.—Inédite.

[1] Charles-Alexandre de Calonne (1734–1802), procureur général de la commission créée pour juger La Chalotais. Plus tard (en 1783) il fut appelé au poste de contrôleur général des finances.

[2] L'honorable Charles Fitzroy, frère du Duc de Grafton, plus tard (en 1780) Lord Southampton.

[3] Miss Lloyd. (W.)

les a amenés, je ne sais seulement pas s'ils vous connaissent ; c'est M. Jenkinson qui ne vous connaît pas,[4] et que je connais par Milord Holdernesse ; ce sera vraisemblablement lui à qui je donnerai mon paquet, et à qui je recommanderai de vous le faire rendre à Bath, ou bien de le donner à M. de Guerchy, qui vous le fera tenir. Enfin, c'est à M. Selwyn qui m'a écrit ce matin pour me prier de trouver bon qu'il m'amenât un petit Milord [5] avec lequel il est venu d'Angleterre, et dont il prend grand soin. J'y ai consenti en lui mandant que *mon grand âge* et les personnes de ma société ne pouvaient guère convenir à un aussi jeune homme.

M. Selwyn laissa chez moi il y a deux jours vos *Pièces Fugitives*, dont je vous fais mille remercîments. Elles sont magnifiquement reliées, j'aurai grand soin de les cacher pour ne pas exciter la jalousie, qui m'attirerait sans doute de nouvelles tracasseries.

Madame la Maréchale de Mirepoix a trouvé le secret d'en avoir beaucoup avec bien des gens et surtout avec Monsieur le Duc de Choiseul, par le mariage de son neveu. Elle est déjà presque brouillée avec Mme de Monconseil. Sa situation est éffroyable, et il est incompréhensible d'avoir une aussi mauvaise conduite.

Je ne sais si je vous ai raconté l'aventure de M. de Puisieulx.[6] La voici, à risque de la répéter. Il avait un ancien valet de chambre qui avait coutume de le raser. Cet homme il y a quelques jours refusa de le faire et jeta le rasoir loin de lui. M. de Puisieulx lui en demandant la raison : " C'est, monsieur," lui dit-il, " que depuis plusieurs jours je suis fortement tenté de vous couper la gorge ; donnez-moi mon congé." M. de Puisieulx ne différa pas, il lui paya ses gages, et lui donna dix louis par delà ; ce malheureux sortit sur-le-champ et s'alla noyer.

Voilà tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui. Je serai fort aise si vous voulez bien prendre la peine de me donner de vos nouvelles. Je crois pouvoir, sans craindre de vous déplaire, désirer d'en apprendre, et ce ne peut être que par vous, parce que certainement je n'en demanderai à personne.

[4] Horace Walpole détestait Jenkinson ; il le dépeint comme le directeur et agent de tous les conseils secrets du Roi.

[5] Carlisle. (W.)—Frederick Howard, cinquième Comte de Carlisle (1748-1825). Malgré la différence d'âge (vingt-neuf ans) Lord Carlisle et Selwyn étaient amis intimes. Lord Carlisle fut un des nombreux jeunes gens dont la bourse souffrit de leurs rapports avec Charles-James Fox.

[6] Probablement le Marquis de Puisieulx, ministre des affaires étrangères de 1745 à 1751. Il appartenait à la même famille (celle de Brulart) que la mère de Mme du Deffand.

LETTRE 40

Paris, ce dimanche 19 octobre 1766.

Jugez si je suis bien corrigée ; j'ai été depuis le dimanche 5 jusqu'au jeudi 16 sans recevoir de vos nouvelles, sans proférer votre nom et sans songer à vous écrire, si ce n'est en vous envoyant la suite de La Chalotais par M. Jenkinson.

J'ai reçu jeudi 16, deux lettres, l'une du 3, l'autre du 6, et hier, une du 10 ; toutes trois m'ont fait plaisir. La première (quoique infiniment sèche) est celle qui m'en a fait le plus, parce qu'elle me tirait de l'inquiétude où j'étais de votre santé. La seconde n'était ni bien ni mal. La troisième est parfaite ; il n'y a rien à redire, si ce n'est les louanges que vous m'y donnez. O mon tuteur, pourquoi vous avisez-vous de flatter ma vanité ? ne m'en avez-vous pas jugée exempte, et ne m'avez-vous pas traitée en conséquence ? Si j'avais eu de l'amour-propre, il y a longtemps que vous l'auriez écrasé ; mais c'est un sentiment que je n'ai point écouté avec vous ; jamais votre franchise ne m'a blessée, jamais vous ne m'avez humiliée ; je serai toujours fort aise que vous me disiez la vérité. Vos craintes sur le ridicule sont des terreurs paniques, mais on ne guérit point de la peur [1] ; je n'ai point vu une semblable faiblesse ; je sais qu'à mon âge on est à l'abri de donner du scandale : si l'on aime, on n'a point à s'en cacher ; l'amitié ne sera jamais un sentiment ridicule quand elle ne fait pas faire des folies ; mais gardons-nous d'en proférer le nom, puisque vous avez de si bonnes raisons de la vouloir proscrire ; soyons *amis* (si ce mot n'est pas mal sonnant), mais amis sans amitié ; c'est un système nouveau, mais dans le fond pas plus incompréhensible que la Trinité.

Vous vous portez donc bien ?—voilà de quoi il est question ; aucun de vos compatriotes ne pourra vous dire que j'en suis bien aise, et s'ils étaient observateurs, ils auraient peut-être trouvé une sorte d'affectation dans l'indifférence que j'ai montrée quand ils ont parlé de vous. J'ai donné à souper à M. et à

LETTRE 40.—Les trois derniers paragraphes de cette lettre, qui a été imprimée par Miss Berry, manquent dans le manuscrit.

[1] Dans la lettre dont il est question, M. Walpole s'était exprimé sur ce sujet comme il suit :—" Il y avait longtemps avant la date de notre connaissance que cette crainte de ridicule s'était plantée dans mon esprit, et vous devez assurément vous ressouvenir à quel point elle me possédait, et combien de fois je vous en ai entretenue. N'allez pas lui chercher une naissance récente. Dès le moment que je cessai d'être jeune, j'ai eu une peur horrible de devenir un vieillard ridicule." (B.)

Mme Fitzroy et à Mlle Lloyd, à M. Selwyn et à son petit Milord [2] ; peut-être aurai-je ce soir ces deux derniers, je les en ai laissés les maîtres. J'aimerais autant qu'ils ne vinssent pas, parce que je crains d'avoir beaucoup de monde ; non-seulement j'aurai Mme d'Aiguillon, sur qui je ne comptais [3] pas, mais j'imagine qu'elle amènera M. de Richelieu.[4] Je ferai vos compliments à Mme de Forcalquier ; elle se donne l'air d'être dans vos principes, mais elle n'est pas comme vous ; elle joue ce qu'elle est, et vous, vous jouez ce que vous voulez être et ce que vous n'êtes pas.

Je fus jeudi dernier passer une partie de la journée et la soirée chez elle à une petite maison qu'elle a à Boulogne ; j'y menai Mme Greville ; je remets à vous dire ce que je pense de celle-ci, si jamais je vous revois ; mais je ne veux pas vous en écrire, si ce n'est que je lui trouve beaucoup d'esprit. Nous passâmes une très-agréable soirée. Le lendemain vendredi, je soupai chez la grand'maman, à qui je dis que j'avais eu de vos nouvelles ; elle s'informa avec empressement, me répéta qu'elle vous avait écrit, me demanda si vous me parliez d'elle ; je lui dis que non, elle fut fâchée, et n'en marqua pas moins de désir de vous revoir, et me chargea de vous faire des reproches : elle me marque beaucoup d'amitié ; et comme elle n'en a point et que je n'en ai pas plus pour elle, il nous est permis de nous dire les choses les plus tendres ; n'est-ce pas comme cela, mon tuteur, que vous l'entendez ?

Je soupai hier chez le Président avec Mmes de Jonzac, d'Aubeterre et du Plessis-Châtillon [5] ; nous jouâmes à des petits jeux de couvent : je fis vos compliments au Président et à Mme de Jonzac : le pauvre Président s'affaiblit terriblement ; il aura bien de la peine à passer l'hiver.

Voilà, mon tuteur, tout ce que je puis vous apprendre ; j'apprendrai apparemment, par votre première lettre, quand vous serez de retour à Londres. Ne vous embarrassez point de ce

[2] Lord Carlisle.

[3] À partir de cet endroit le manuscrit original fait défaut.

[4] Louis-François-Armand du Plessis, Duc de Richelieu (1706–88), Maréchal de France, et membre de l'Académie française. Horace Walpole dans ses *Mémoires du Règne de George II* (éd. de 1822, tome ii, p. 52), en parle comme d'un homme "qui avait de bonne heure étonné le grand monde par ses aventures, lui avait imposé par ses affectations, lui avait fait la loi par son esprit et son charme insolent, avait souvent essayé de le gouverner par ses intrigues, et qui serait le héros du jour, si l'histoire était un roman, ou bien écrite par les femmes." Les intrigues de Richelieu contribuaient à la promotion de Mme du Barry, et par suite incidemment à la disgrâce de Choiseul.

[5] Catherine-Pauline Colbert, fille du Marquis de Torcy, ministre des affaires étrangères à la fin du règne de Louis XIV, femme du Marquis du Plessis-Châtillon.

que je pense de vous ; laissez-moi mon libre arbitre sur mes pensées ; contentez-vous de diriger mes paroles et mes actions, et soyez parfaitement convaincu que ni les unes ni les autres ne vous attireront jamais aucun ridicule. Ne *frémissez* [6] point de revenir en France ; que ce ne soit point moi, du moins, qui vous empêche d'y revenir ; tout ce que je vous dis n'est qu'après vos textes : il est vrai, vos lettres sont comme l'Évangile, qui fournit des textes pour toutes les sectes. Si je ne craignais de faire une trop longue lettre, je vous intenterais un procès sur le jugement que vous portez de Montaigne.[7] Adieu, mon tuteur.

LETTRE 41

Ce lundi 20 octobre 1766.

Je suis dans une grande inquiétude ; M. Selwyn vint hier chez moi, et me dit qu'un Anglais avait reçu une lettre qui lui apprenait que M. Craufurd était mort en Écosse. Je vous laisse à juger l'effet que cela me fit. M. et Mme Fitzroy et leur demoiselle arrivèrent au même instant ; ils tâchèrent de me persuader que cette nouvelle était fausse. Ce matin, à dix heures, un nommé M. Dikinson [1] est venu chez moi ; il avait appris hier au soir le chagrin où j'étais, et il a eu la bonté d'aller aux informations, et par tout ce qu'il m'a rapporté, il en résulte que je suis dans le doute ; mais je vous avoue que je suis du moins bien inquiète, et que mon âme est bien troublée, non-seulement par rapport à M. Craufurd, que j'estime et que j'aime beaucoup, mais cela m'a jeté un noir dans l'âme sur tout ce qui m'intéresse. Ah, mon Dieu ! que vous avez bien raison ! l'abominable, la détestable chose que l'amitié ! Par où vient-elle ? à quoi mène-t-elle ? sur quoi est-elle fondée ? quel bien en peut-on attendre ou espérer ? ce que vous m'avez dit est vrai, mais pourquoi sommes-nous sur terre, et surtout pourquoi vieillit-on ? O mon tuteur, pardonnez-le-moi, je déteste la vie.

J'admirais hier au soir la nombreuse compagnie qui était

[6] Mot dont M. Walpole s'était servi dans une de ses lettres, et qui avait fort déplu à Mme du Deffand. (B.)

[7] Il avait dit dans la lettre ci-dessus mentionnée, et qui était datée de Bath :—"Je lis les *Essais* de Montaigne, et m'en ennuie encore plus que de Bath ;—c'est un vrai radotage de pédant, une rapsodie de lieux communs, même sans liaison.—Son Sénèque et lui se tuent à apprendre à mourir,—la chose du monde qu'on est le plus sûr de faire sans l'avoir apprise." (B.)

LETTRE 41.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Dickinson. (W.)

chez moi ; hommes et femmes me paraissaient des machines à ressorts, qui allaient, venaient, parlaient, riaient, sans penser, sans réfléchir, sans sentir ; chacun jouait son rôle par habitude : Madame la Duchesse d'Aiguillon crevait de rire, Mme de Forcalquier dédaignait tout, Mme de la Vallière jabotait sur tout. Les hommes ne jouaient pas de meilleurs rôles, et moi j'étais abimée dans les réflexions les plus noires ; je pensais que j'avais passé ma vie dans les illusions ; que je m'étais creusé moi-même tous les abîmes dans lesquels j'étais tombée ; que tous mes jugements avaient été faux et téméraires, et toujours trop précipités, et qu'enfin je n'avais parfaitement bien connu personne ; que je n'en avais pas été connue non plus, et que peut-être je ne me connaissais pas moi-même. On désire un appui, on se laisse charmer par l'espérance de l'avoir trouvé ; c'est un songe que les circonstances dissipent et qui font l'effet du réveil. Je vous assure, mon tuteur, que c'est avec remords que je vous peins l'état de mon âme ; je prévois non-seulement l'ennui mais l'indignation que je vous causerai, mais à qui puis-je avoir recours ? Vous penserez, si vous ne l'articulez pas : pourquoi faut-il que ce soit à moi ? pourquoi faut-il que des soins, des attentions que la bonté de mon caractère m'ont porté à avoir, aient pour moi l'inconvénient d'être devenu l'objet d'une correspondance aussi triste ? Vous avez raison, mon tuteur, et vous aurez une grande patience si vous consentez à la continuer.

Le frère [2] du Duc de Buccleuch mourut hier après dîner : les Georges sont revenus d'Aubigny pour consoler le Duc ; il loge chez eux, et il est dans la plus excessive douleur : je crois qu'ils partiront tous vendredi. Les Fitzroy partiront de jeudi en huit, ils souperont dimanche prochain chez moi, ils me paraissent de très-bonnes gens ; la Milady n'a point l'air sauvage, du moins elle est fort apprivoisée avec moi, ainsi que la demoiselle.[3] Je ne ferai point usage de la permission que vous m'avez donnée anciennement de parler de vous deux fois la semaine à M. Selwyn, parce que premièrement je ne le verrai pas deux fois la semaine, et puis c'est que je ne veux jamais parler de vous, et je voudrais n'y jamais penser.

Ce mardi, à dix heures du matin.

Je jeterais ce que je vous écrivis hier au feu, si je me permettais de la politique avec vous, mais il faut que vous sachiez

[2] L'honorable Campbell Scott. Il fut assassiné dans les rues de Paris.
[3] Miss Lloyd.

tout ce que je pense, et que vous puissiez en conséquence penser de moi ce que vous jugerez à propos.

Je ne pouvais pas hier avoir des nouvelles de M. Craufurd, à moins que ce n'eût été par quelque débarquant d'Angleterre ; la poste arrive aujourd'hui, les lettres ne sont distribuées que le mercredi, et la semaine passée il n'y en eut pour personne, parce que, comme vous dites, les vents et la mer ne sont soumis à aucun bureau.

Hier au soir je pris quelque espérance ; M. Schuwalof, qui était parti de Londres le 11, avait vu, à ce qu'il croit, M. Craufurd le 9 ; il nous le dépeignit, et nous dit que c'était certainement le même jeune homme qu'il avait vu plusieurs fois chez le Président, et qui lui avait paru mon intime ami. Tout cela ne me rassure pas, mais demain, à moins que les vents n'aient été contraires, nous aurons des nouvelles certaines.

Je compte faire partir ce soir cette lettre avec l'histoire de M. Hume et de Jean-Jacques ; les éditeurs passent pour être le Baron d'Holbach et M. Suard,[4] mais tout le monde y reconnaît d'Alembert. Pour Mme de Luxembourg, elle ne doute pas que la préface ne soit de M. Hume [5] ; cela serait bien ridicule de se louer soi-même de cette force ; ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il a fourni des faits, et qu'elle lui a été communiquée. Tous ces gens-là sont bien modestes et bien philosophes, et justifient bien le choix qu'ils ont fait de leurs idoles et de la protection qu'elles leur accordent. À l'égard de la déclaration de M. d'Alembert, vous verrez combien il vous désapprouve, et qu'il ne veut pas vous faire l'honneur du style ; il dit que vous convenez de le devoir à une personne que vous ne voulez pas nommer, mais qu'elle devrait bien se faire connaître : Mme de Luxembourg m'a dit que c'était apparemment moi qu'il voulait désigner ;—" cela pourrait bien être, Madame," lui ai-je répondu, "je ne doute pas que ce ne soit son intention, mais je ne vois pas bien pourquoi ni moi ni tout autre devraient bien se faire connaître ; mais lui, d'Alembert, devrait nommer les gens à qui M. Walpole a dit qu'il avait fait corriger le style de sa lettre ; je suis très-certaine que telle qu'elle est, elle est entièrement de lui, parce qu'il me l'a dit, et que je le sais incapable du plus petit mensonge." [6]—" Que pensez-vous de tout cela ? " m'a-t-elle

[4] Jean-Baptiste-Antoine Suard (1733-1817), journaliste et littérateur. Il traduisit les documents fournis par Hume au sujet de sa querelle avec Rousseau.

[5] La préface était de la main de d'Alembert.

[6] Voici (dans une lettre à Conway du 12 janvier 1766) le récit par Walpole lui-même de la composition de sa lettre au nom du Roi de Prusse :—"Je m'amusai un soir dans

dit.—" Que rien n'est plus misérable, Madame, et plus rempli de puérilités et de sottes vanités " ;—" et ajoutez de venin," m'a-t-elle dit.

Ah ! que les hommes sont fous ! qu'ils sont méchants ! et qui pis est, qu'ils sont ennuyeux !

Vous avez raison ; " L'avez-vous vu mon bien aimé," [7] nous est transmis du *Cantique des Cantiques*. Cela est senti à merveille. N'allez pas vous faire méthodiste,[8] vous êtes assez rigoureux, n'y ajoutez rien de plus. On nous conta hier au soir une scène très-touchante qui s'est passée entre Monsieur le Duc d'Orléans et Monsieur le Duc de Chartres.[9] J'ai prié Mme de Jonzac, qui nous en fit le récit,[10] de l'écrire pour que je puisse vous l'envoyer. Je n'ai pas assez de mémoire pour entreprendre de vous la rendre, et d'ailleurs elle la raconte bien mieux que je ne pourrais faire.

Mon pauvre ami Pont-de-Veyle est depuis quinze jours ou trois semaines dans les plus grandes alarmes, sa bonne amie Mme de Bezons a été à deux doigts de la mort ; depuis hier, il la croit hors d'affaire. Il a tout sacrifié aux soins qu'il lui a rendus, les spectacles, l'Isle-Adam, etc. Il ne soupait que chez moi ou chez le Président avec moi, il passait toute la journée chez cette femme, dont la valeur intrinsèque est bien peu de chose.

Si vous étiez ici, mon tuteur, vous iriez cet après-dîner entendre Mlle Clairon chez Madame la Duchesse de Villeroy ; cela vaudrait mieux qu'un prêche de méthodiste.

Je crois que mon petit garçon dont je vous ai parlé [11] va entrer page chez Monsieur le Marquis de Durfort, ambassadeur à Vienne.

Je soupe ce soir chez moi avec Mme de Beauvau et Pont-de-Veyle ; si vous étiez ici, vous feriez la partie carrée. La grand'-maman projette que nous en ferons souvent à votre retour ;

la société de Madame Geoffrin à plaisanter sur les prétentions et les contradictions de Rousseau, et avançai quelques propositions qui divertirent la compagnie. De retour chez moi, j'en formai une lettre que je fis voir le lendemain matin à Helvétius et au Duc de Nivernais, qui en furent si contents, qu'après m'avoir indiqué quelques fautes de langage à corriger, ils m'engagèrent à la faire voir." (*Lettres*, tome vi, p. 396.)

[7] Allusion probable à une chanson sur Mme du Barry qui commençait par ces mots.

[8] Il avait été à un sermon méthodiste à Bath. (W.)—Le prédicateur n'était autre que John Wesley. Walpole (dans une lettre à John Chute du 10 octobre 1766) parle de Wesley non sans mépris, le décrivant comme un homme "merveilleusement propre de sa personne, mais acteur aussi manifeste que Garrick." (*Lettres*, tome vii, p. 50.)

[9] Louis-Philippe-Joseph, Duc de Chartres (1747-93), plus tard (1785) Duc d'Orléans, l'indigne " Philippe-Égalité " de la Révolution française.

[10] Voyez l'*Appendice III*.

[11] Voyez la lettre 11, p. 49.

vous et l'Abbé Barthélemy, elle et moi ; consultez vos méthodistes pour savoir si cela se peut en sûreté de conscience.

Suivant ce que vous m'avez mandé que vous ne prendriez les eaux que trois semaines, vous devez être de retour à Londres à la fin de la semaine prochaine. Dans votre dernière lettre, qui est du 10, vous ne me dites pas un mot de votre santé, et quoique j'aime assez les douceurs dont elle est pleine, je préférerais mille fois tous les détails qui m'en instruiraient ; voilà sur quoi vous ne parviendrez jamais à me rendre (ce que vous appelez) raisonnable. Sur tout le reste vous serez obéi avec la dernière exactitude ; je crois même qu'il me serait impossible de revenir à ce ton que vous avez proscrit. Louis XIV s'applaudissait d'avoir aboli les duels ; " Votre Majesté," lui dit un courtisan, " aurait bien plus de peine à les rétablir aujourd'hui." Cette application n'est pas juste de tout point, et je m'en rapporte à votre pénétration pour en faire la distinction.

Adieu, mon tuteur, je vais faire mon paquet pour qu'il soit prêt quand M. Selwyn l'enverra chercher ; il doit le faire partir par un des gens du Duc de Buccleuch. Je l'adresserai à M. de Guerchy, pour qu'il vous le fasse tenir à Bath si vous y êtes encore.

On ne trouve point la Princesse d'Hénin tant belle, sa figure est pourtant la seule chose qui pouvait faire tolérer cette infâme alliance. La pauvre Maréchale de Mirepoix s'avilit terriblement ; la Maréchale de Luxembourg en devient par comparaison un personnage de grand mérite. Que de sujets de conversation ! Tout ce qui regarde votre ministère est ce qui m'intéresse le plus ; attendez-vous si je vous revois jamais à être accablé de questions, de récits, et de disputes, car je vous garde ma colère sur votre jugement de Montaigne, mais nous ne dirons jamais un mot de ce que vous avez proscrit.

J'ai regret de laisser les deux tiers de cette page, mais en vérité je n'ai plus rien à dire, si ce n'est de vous recommander d'avoir le soin le plus excessif de votre santé ; car quoique sans amitié, je suis toute capable de mourir de douleur si je perdais ce qui m'est aussi indifférent que vous.

Ce mercredi, à 7 heures du soir.

Je comptais de ne vous point envoyer cette lettre par la poste et qu'elle partirait avec la petite brochure, qu'on remettrait le paquet à M. de Guerchy, qui vous le ferait tenir où vous

seriez ; M. Selwyn devait le venir prendre pour le donner aux gens du Duc de Buccleuch. Je n'ai point entendu parler de lui, ce qui me fait craindre qu'on ne lui ait confirmé la nouvelle qu'il m'avait dite de M. Craufurd. J'ai envoyé chez Milady George, elle m'a mandé qu'aucune des lettres qu'elle avait reçues aujourd'hui ne parlaient de M. Craufurd, qu'elle ne partirait pour Londres qu'à la fin de la semaine prochaine, qu'elle se chargerait de mon petit paquet, ainsi je remets à ce temps à vous envoyer cette petite brochure. Pardonnez-moi le lugubre de ma lettre de lundi, elle vous déplaira à mourir, mais n'allez pas me gronder et laissez moi la liberté d'être gaie ou triste suivant la disposition où je me trouve.

Je voudrais bien savoir comment vous vous portez.

LETTRE 42

Paris, ce 27 octobre 1766.

Pour commencer ainsi que vous, je ne suis pas contente, mon tuteur, que vous fassiez faux bond à la prudence, en finissant vos eaux huit ou dix jours plus tôt qu'il ne serait à propos pour qu'elles vous fissent du bien. Vous avez toujours des maux d'estomac, des langueurs ; vous me paraissez dans le même état où vous étiez avant de tomber dans les grands accidents où vous avez pensé succomber. Loin de faire ce qu'il faudrait pour les prévenir, vous vous jetez tout au travers les choux ; vous allez entrer au parlement. Je me suis fait expliquer quelle était la vie que cela faisait mener ; je vous crois un homme perdu ; jamais vous ne résisterez à tous les inconvénients qui surviennent ; des séances quelquefois de huit ou dix heures, une chaleur infernale dans la salle, un froid glacial quand on en sort ; voilà le physique. Une agitation d'esprit, toutes les passions en mouvement ; voilà le moral. Mon pauvre tuteur n'a certainement pas la force de résister à tout cela.

Vous me louez de l'accueil que je fais aujourd'hui à la prudence, c'est le début de votre lettre. À quoi peut-elle me servir aujourd'hui ? je n'en peux plus faire aucun usage, il fallait en avoir quand j'ai fait connaissance avec vous, il ne fallait pas que je prisse pour de la philosophie ce qui n'était qu'un désintéressement personnel et des mécontentements quelconques [1] ;

LETTRE 42.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Voyez la note 1 de la lettre 25.

il ne fallait pas que je prisse quelque préférence, quelque bienveillance pour de l'amitié, pour de l'attachement, enfin il ne fallait pas faire des châteaux en Espagne, et en faire ma seule habitation ; il fallait me dire " Horace a un bon cœur, il aime la vérité parce qu'il est vrai, il tolère tous les défauts quand ils sont naturels parce qu'il est simple ; il fallait croire ce qu'il disait contre l'amitié et toutes sortes d'attachements et se bien garder d'en prendre pour lui." Au lieu de cela je me suis figuré contre toute vraisemblance, contre toute possibilité, que mon tuteur m'aimait, que pendant le peu d'années qui me restaient, il ne s'en passerait point sans que j'eusse le plaisir de le voir ; la mer ne me paraissait point un obstacle, et en effet c'est le moindre qu'il y ait aujourd'hui ; l'océan des affaires est bien autrement considérable. Je suis résignée, mon tuteur, à tout ce que vous ferez, il n'y a que votre santé qui me trouble et m'afflige, j'abandonne l'espérance de vous revoir, je conviens qu'il est de toute justice d'être comptée pour rien, que je n'ai nul droit de rien exiger, que je dois être très-flattée et très-contente de vos attentions, dont les plus grandes occupations ne vous détournent point. Enfin il faut faire un nouveau système pour ne se pas pendre, car pour l'espérance du mois de février, je n'en saurais tâter, c'est la fin du monde.

Je me flatte que M. Craufurd se porte bien, il n'y a qu'une seule personne à qui on ait mandé qu'il était mort, toutes les lettres qui sont venues depuis ne parlent point de lui. M. Selwyn a été fort fâché de m'avoir alarmée. Je causai beaucoup hier avec lui, il a de l'esprit, mais ce n'est pas dans votre genre, ni même dans celui de M. Craufurd. Les Fitzroy sont les meilleurs gens du monde, je voudrais bien qu'ils fussent contents de moi, et que vous me sussiez quelque gré des attentions que j'ai pour vos compatriotes quand je sais qu'ils sont vos amis.

Je suis très-contente de la Milady George ; elle m'a fort bien fait tous ces derniers temps-ci ; elle a un certain revêche qu'on est flatté d'apprivoiser ; c'est elle qui vous rendra cette lettre avec la brochure dont je vous ai parlé. La déclaration de d'Alembert aux éditeurs est trouvée de la dernière impertinence. J'ai du regret à Mme Greville ; c'est une femme qui a véritablement beaucoup d'esprit, mais je n'ai point voulu précipiter mon jugement sur son caractère : je veux savoir de vous ce que j'en dois juger : les apparences m'en ont donné

bonne opinion : j'ai cru remarquer que nous évitions également l'une et l'autre de parler de vous : la conduite était semblable, mais les motifs pouvaient bien être différents. Je crois sa situation malheureuse, son âme sensible : j'ai trouvé des rapports entre nous qui ne m'ont cependant point entraînée à aucune confiance ; nous nous sommes plu mutuellement en nous observant et en nous tenant l'une et l'autre dans une assez grande réserve. Mme de Mirepoix fait un grand cas d'elle, et m'en a fait de grands éloges.

Quand je verrai la grand'maman elle saura ce que vous me dites d'elle, mais comme elle vous a écrit, vous lui direz vous-même.

M. Jenkinson a mandé à M. Fitzroy qu'il vous avait remis mon paquet. Vous me renverrez tous ces papiers ; je vous ai dit qu'ils n'étaient point à moi, excepté le mémoire de M. de Calonne, dont vous pourrez faire des papillotes.

Vous vous exercez à la fausseté avec un grand succès, on ne joue jamais aucun rôle aussi parfaitement que ceux qui sont contraires au caractère, cela se voit tous les jours sur le théâtre. L'opposition, à ce qu'on m'a dit, *ne s'en va point encore en fumée.*

Je suis devenue fort instruite depuis quelques jours, je ne sais pas d'où vient je me laisse aller à la curiosité. Qu'est-ce que cela me doit faire ? Vous souciez-vous de ce qui se passe ici ? Mon pays n'est-il pas pour vous comme la Chine ou le Monomotapa [2] ? D'où vient m'intéressé-je à ce qui se passe en Angleterre ? Est-ce parce qu'il y a des gens d'esprit, aimables, et même estimables ? Qu'est ce que cela me doit faire puis que je ne les dois jamais revoir ?

J'ai actuellement un catarrhe qui me fait éternuer et moucher continuellement, et qui me rend imbécile, ainsi je finis, mon tuteur, pour ne vous pas ennuyer plus longtemps.

Vous êtes si occupé présentement que vous ne devez pas avoir assez de temps de reste pour m'écrire. Je me contenterai de trois ou quatre lignes qui m'apprennent l'état de votre santé ; faites de temps en temps, je vous supplie, mes compliments à M. et à Mme de Guerchy.

Mme d'Aiguillon me dit hier que Mme Hervey lui mandait que vous vous portiez à merveille, et que vous lui aviez écrit de Bath la lettre la plus charmante et la plus gaie : pour celles

[2] Ancien nom d'une partie de la province de Mozambique.

que vous m'écrivez, mon tuteur, je les trouve d'un genre tout particulier ; tout y est nouveau, tout y est neuf ; vos réflexions sur la prudence, ce qu'elle devait être dans l'âge d'or, ce qui la rend vertu aujourd'hui, est senti, pesé, et d'une vérité extrême.[3]

Je suis bien sûre que vous vous accoutumerez à Montaigne ; on y trouve tout ce qu'on a jamais pensé, et nul style n'est aussi énergique : il n'enseigne rien, parce qu'il ne décide de rien ; c'est l'opposé du dogmatisme : il est vain, mais tous les hommes ne le sont-ils pas ? et ceux qui paraissent modestes ne sont-ils pas doublement vains ? Le *je* et le *moi* sont à chaque ligne, mais quelles sont les connaissances qu'on peut avoir, si ce n'est pas le *je* et le *moi ?* Allez, allez, mon tuteur, c'est le seul bon philosophe et le seul bon métaphysicien qu'il y ait jamais eu. Ce sont des rapsodies, si vous voulez, des contradictions perpétuelles ; mais il n'établit aucun système ; il cherche et observe, et reste dans le doute : il n'est utile à rien, j'en conviens, mais il détache de toute opinion, et détruit la présomption du savoir.

Adieu, mon tuteur, je crois que ma lettre du 21 vous aura fort déplu ; mais je vous avertis que si vous m'appelez jamais *Madame*, je ne vous appellerai jamais mon tuteur : je ne puis souffrir de votre part aucune punition ; pour des réprimandes, à la bonne heure.

Ah ! mon Dieu ! je me rappelle que vous me dites que, si j'étais malade, vous m'enverriez votre Wiart ; comment pouvez-vous faire aujourd'hui une plaisanterie de ce qui vous a précédemment pensé coûter la vie, et vous avait inspiré pour moi la plus horrible aversion ? Cela est fâcheux, mon tuteur, mais vous avez certainement des accès de folie : je ne veux point croire que la politique aujourd'hui soit de ce nombre, mais j'en aurais cependant quelques soupçons, par la certitude que j'ai de votre désintéressement personnel : vous êtes un être bien singulier, qu'il faudrait n'avoir jamais connu, si on ne doit jamais le revoir.

Je ne sais si je vous ai mandé que j'avais soupé avec le Prince[4] et l'Idole à l'Hôtel de Luxembourg. J'ai avec eux toute la

[3] M. Walpole avait dit :—" Je suis charmé que vous commenciez à faire bon accueil à la prudence. Il ne vous manquait que cette . . . mais non, ce n'est pas vertu ; ce n'est qu'une cuirasse qui sert de garde contre les méchants. Il fallait que le monde fourmillât de crimes, avant qu'on eût pensé à ériger la prudence en vertu. Si jamais il y eut un siècle d'or, la prudence aurait dû passer pour de la fausse monnaie." (B.)

[4] De Conti.

dignité de l'indifférence. Qu'il est dommage que vous ne puissiez pas me juger aujourd'hui ! Je me persuade que vous me trouveriez fort changée en bien ; mais adieu, adieu, je ne vous reverrai jamais.

LETTRE 43

Paris, jeudi 30 octobre 1766.

Ah ! quelle folie, quelle folie, d'avoir des amis d'outre-mer, et d'être dans la dépendance d'essuyer les caprices de Neptune et d'Éole ! Joignez à cela les fantaisies d'un tuteur, et voilà une pupille bien lotie. Il n'y a point eu de courrier ces jours-ci ; je m'en consolerais aisément si je n'étais pas inquiète de votre santé. Je vous assure qu'il n'y a plus de votre individu que ce seul point qui m'intéresse ; d'ailleurs, je crois que je ne me soucie plus de vous, mais il m'est absolument nécessaire, aussi nécessaire que l'air que je respire, de savoir que vous vous portez bien : il faut que vous ayez la complaisance de me donner régulièrement de vos nouvelles par tous les courriers : remarquez bien que ce ne sont point des lettres que j'exige, mais de simples bulletins. Si vous me refusez cette complaisance, aussitôt je dirai à Wiart : " Partez, prenez vos bottes, allez à tire-d'aile à Londres, publiez dans toutes les rues que vous y arrivez de ma part, que vous avez ordre de résider auprès d'Horace Walpole, qu'il est mon tuteur, que je suis sa pupille, que j'ai pour lui une passion effrénée, et que peut-être j'arriverai incessamment moi-même, que je m'établirai à Strawberry-Hill, et qu'il n'y a point de scandale que je ne sois prête à donner."

Ah ! mon tuteur, prenez vite un flacon ; vous êtes prêt à vous évanouir ; voilà pourtant ce qui vous arrivera, si je n'ai pas de vos nouvelles deux fois la semaine.

Je ne doute pas que vous ne soyez persuadé que la personne de France qui vous aime le mieux c'est moi ; eh bien ! vous vous trompez ; il y en a une autre qui vous aime cent fois davantage, et d'un amour si aveugle, qu'elle ne vous croit aucun défaut, et certainement je ne suis pas de même. Avant de vous la nommer, il faut que je vous y prépare par une petite histoire que peut-être vous savez, car tout Paris la sait ; mais vous pouvez l'avoir oubliée, et le pis, c'est que vous l'entendiez pour la seconde fois.—La voici :

LETTRE 43.—Incomplète dans les éditions précédentes.

L'Archevêque de Toulouse avait un grand-père, ce grand-père était mon oncle, cet oncle était un sot, et ce sot m'aimait beaucoup ; il me venait voir souvent. Un jour il me dit : " Ma nièce, je vais vous apprendre une chose qui vous fera grand plaisir ; il y a un homme de beaucoup d'esprit, du plus grand mérite, qui fait de vous un cas infini ; il vous est parfaitement attaché ; vous pouvez le regarder comme votre meilleur ami, vous le trouverez dans toute occasion ; il n'a pas été à portée de vous dire lui-même ce qu'il pense pour vous, mais je me suis chargé de vous l'apprendre."—" Ah ! mon oncle, nommez-le-moi donc bien vite."—" C'est, ma nièce, . . . c'est le *sacristain des Minimes.*" Eh bien, mon tuteur, cette personne qui vous aime tant, c'est Mlle Devreux [1] ; c'est à son état qu'il faut attribuer cet apologue, car sa personne et son mérite la rendent bien préférable à toutes les Princesses, Archiduchesses et Idoles de Comtesses. Cette pauvre Devreux vous adore, et elle ne veut pas que je sois jamais fâchée contre vous ; elle trouve que vous avez toujours raison.

Savez-vous, mon tuteur, à quoi je vais m'amuser ? à faire des portraits. Je fis hier celui de l'Archevêque de Toulouse [2] ; on le

[1] Femme de chambre de Mme du Deffand. (W.)

[2] Voici ce portrait :—" Je vous ai promis votre horoscope. Je ne vous demande point l'heure de votre naissance ; je n'ai pas besoin de consulter les astres ; il me suffit d'observer votre caractère pour vous prédire affirmativement une grande fortune.

Vous avez beaucoup d'esprit, et surtout une sagacité étonnante qui vous fait tout pénétrer, tout savoir, sans avoir, pour ainsi dire, besoin d'aucune application ni d'aucune étude. Vous avez le goût et le talent des affaires, une si grande activité et tant de facilité pour le travail, que, quelque surchargé que vous puissiez être, on dirait que vous avez toujours du temps de reste.

Vous avez beaucoup de vivacité jointe à beaucoup de sang-froid ; jamais vous n'êtes troublé, jamais vous ne faites un pas en avant que vous n'ayez pensé où il pourra vous conduire. Si par un hasard très-rare, vous êtes forcé de reculer, votre dextérité, qui est extrême, vous fera trouver le moyen de réparer ce petit inconvénient.

Vous êtes hardi, sans être téméraire ; franc, sans être imprudent. Jamais vous ne faites ni ne dites rien d'inutile ; vos paroles ne sont jamais vagues, votre conversation jamais ennuyeuse ; quelquefois elle est sèche. Votre esprit est trop occupé pour que vous ne soyez pas souvent distrait.

L'ambition est le seul sentiment qui remplisse votre âme ; je dis sentiment, car je ne crois pas que l'ambition soit en vous une passion. L'ambition est née avec vous ; c'est pour ainsi dire un penchant que vous avez reçu de la nature ; rien ne vous en détourne, vous suivez le chemin que vous croyez le plus sûr, vous cédez aux obstacles, vous ne chercher point à les surmonter par la violence, mais rien ne vous rebute ; votre âme n'est sujette à aucune secousse, votre humeur à aucune inégalité ; votre discernement ne s'exerce que sur ce qui a rapport à vous ; vous ne cherchez à connaître que ce qui peut être utile à votre fortune ou à votre plaisir ; vous savez très-bien les allier tous les deux, apprécier les circonstances qui doivent faire donner la préférence à l'une sur l'autre.

Je ne vous crois pas incapable d'amitié, mais elle sera toujours subordonnée à l'ambition et aux plaisirs. Vous cherchez la considération, vous l'avez obtenue ; mais votre état, assez contraire à vos goûts, vous en a rendu les moyens difficiles, et c'est en quoi votre dextérité vous est encore fort utile.

Voilà ce que je pense de vous, et qui rend indubitable la fortune que je vous prédis."

lut en lui donnant à deviner de qui il était ; il s'y reconnut, comme s'il s'était vu dans un miroir. Si vous le connaissiez davantage, je vous enverrais ce portrait, et je ne sais si je ferais bien, car vous ne faites pas grand cas des productions de ma Minerve. Je pourrai bien quelque jour chercher à vous peindre, mais je ne sais pas si je vous connais bien ; enfin, nous verrons.

Votre parlement me tourne la tête : quelle idée il vous a pris de vous jeter dans le chaos des affaires ? Mais à quoi servirait tout ce que je pourrais vous dire sur cela, qu'à vous impatienter et à augmenter le dégoût que je m'aperçois que depuis longtemps vous avez pris pour moi ? Faites donc ce que vous voudrez : je n'exige de vous que des bulletins de votre santé.

Je vais porter tout à l'heure cette lettre chez les Fitzroy, qui partent demain. Je ne pourrais la mettre qu'à la poste de lundi prochain, et je ne veux pas vous laisser prendre l'habitude d'être si longtemps sans entendre parler de moi. Je compte que vous recevrez dimanche au plus tard le paquet dont Milady George s'est chargée. Adieu, mon tuteur, je ne sais point de nouvelles de M. Craufurd. Celle de sa mort heureusement ne s'est pas confirmée, mais je suis encore fort inquiète.

Des bulletins, des bulletins, ou bien Wiart prendra ses bottes.

Ce vendredi matin.

J'ai trouvé tous les Fitzroy partis, j'en suis fâchée, je ne fermerai cette lettre que dimanche. J'espère que ce jour-là j'aurai de vos nouvelles.

Ce vendredi, à deux heures.

Un ange ou un diable m'apporte votre lettre de Strawberry-Hill, du 22 : c'est celle qui devait arriver le mardi 28. Je ne puis vous peindre quel est mon étonnement, premièrement de ce que je ne comptais en recevoir que demain, ou même dimanche : et ce qui me surprend à l'excès, c'est ce qu'elle contient. Quoi donc, *Monsieur ?* êtes-vous devenu tout à fait fou ? Voulez-vous m'éprouver ? voulez-vous déranger ma tête ? Que prétendez-vous ? *que voulez-vous de moi ? n'avez-vous pas quarante-neuf ans ?* n'en ai-je pas *soixante-dix ?* Est-il permis à ces âges-là d'avoir des *sentiments ?* Qu'est-ce que c'est que ceux de l'amitié ? ce n'est qu'un amour déguisé qui couvre de ridicule ? Qu'est-ce que c'est encore que cette inquiétude sur ma santé ? que vous importe que je vive ou que je meure ? votre projet est-il de me voir ? n'êtes-vous pas uniquement occupé

de la chose publique ? serait-il raisonnable que vous l'abandonnassiez pour moi, quand vous consentez à y sacrifier votre vie ? Ah ! *Monsieur*, faites des réflexions solides, et ne m'exposez pas au *ridicule* de laisser croire que je compte sur votre amitié. Ne dois-je pas penser tout cela ?—Mais non, non, mon tuteur, je suis bien loin de le penser, votre lettre me charme et ne me surprend pas : vos injures, vos duretés, vos cruautés même, ne m'ont point fait méprendre à la bonté et à la sensibilité de votre cœur ;—mais je ne veux pas vous en dire davantage : vous êtes sujet à des retours qui me mettent en garde contre moi-même et contre vous. Tout ce que je me permets de vous dire, c'est que je suis heureuse dans ce moment-ci, mais que je pourrais l'être bien plus parfaitement si vous le vouliez : je n'articulerai point ce qu'il faudrait que vous fissiez pour cela ; vous le devinez de reste.

Ce que vous me dites de M. Selwyn est parfait [3] : j'y ajoute qu'il n'a que de l'esprit de tête, et pas un brin de cœur : vous définiriez bien mieux que moi ce que je veux dire.

Votre lettre m'a si fort troublée, que je suis comme si j'étais ivre : je remets à demain à continuer celle-ci.

Samedi 1er novembre, à quatre heures après midi.

J'ai attendu que le facteur fût passé pour reprendre ma lettre, je comptais que j'en recevrais une de vous, ce sera peut être pour demain. Je fais tout mal à propos, mon tuteur ; dans le moment où je suis tranquille et contente, me voilà prise d'une fluxion dans la tête avec un peu d'élévation dans le pouls. Mais ce ne sera rien, le seul inconvénient que j'y trouve, c'est que je ne pourrai pas vous écrire aussi facilement que si je me portais tout à fait bien. Je viens de m'envoyer excuser de souper ce soir chez Madame la Duchesse de Choiseul, qui m'en a envoyé prier ce matin, et qui est un peu incommodée. J'étais précédemment engagée chez Mme de Forcalquier, et je compte y aller ; c'est à ma porte, j'y serai comme chez moi, et j'ai à lui annoncer votre réponse.

Vous me mandez que vous vous portez bien et je n'en crois rien ; vous me cacherez votre état ; enfin, à tort ou à raison,

[3] M. Walpole avait dit :—" De tous les Anglais que vous verrez, c'est M. Selwyn qui a le plus véritablement de l'esprit ; mais il faudra le démontrer ; faites en sorte qu'il vous parle mauvais français. Il fait tant d'efforts pour parler votre langue en vrai académicien, qu'il oublie totalement d'y joindre des idées. C'est un beau vernis pour faire briller des riens." (B.)

je serai dans la plus grande inquiétude. Ce maudit parlement me tourmente, vous n'avez pas plus de force qu'un poulet, vous venez d'être à la dernière extrémité, et vous voulez vous croire un Turc. Tenez, mon tuteur, je renonce à vous revoir, si vous le voulez, mais n'allez pas à ce parlement. Qu'y avez-vous à faire ? soyez tout à fait philosophe, ne vous contentez point des efforts qui ne vous coûtent rien. Voilà de beaux sacrifices à la philosophie que de ne vouloir point aimer et être aimé de votre pupille. C'est comme la Maréchale de la Ferté et Mme d'Olonne, qui, voulant être dévotes, faisaient jeûner leurs gens. Je vous le répète, je ne vous demande point de me venir retrouver, j'abandonne tout intérêt personnel—mais non, votre santé m'est bien plus personnelle que la mienne ; l'état où vous avez été ne me sort point de la tête ; je pouvais, au moment que je m'y attendais le moins, apprendre que vous n'étiez plus ! Ah ! cela me fait frémir. C'est un malheur.

C'est un malheur pour moi, et très-grand malheur, que l'amitié que j'ai prise pour vous. Ah ! mon Dieu, qu'elle est loin du roman, et que vous m'avez peu connue quand vous m'en avez soupçonnée ! Je ne vous aime que parce que je vous estime, et que je crois avoir trouvé en vous des qualités que depuis cinquante ans j'ai cherchées vainement dans tout autre : cela m'a si fort charmée, que je n'ai pu me défendre de m'attacher à vous, malgré le bon sens qui me disait que je faisais une folie et que nous étions séparés par mille obstacles ; qu'il était impossible que je vous allasse trouver, et que je ne devais pas m'attendre que vous eussiez une amitié assez forte pour quitter votre pays, vos anciens amis, votre Strawberry-Hill, pour venir chercher, quoi ? une vieille sibylle retirée dans le coin d'un couvent. Ah ! je me suis toujours fait justice dans le fond de mon âme. Votre lettre de Chantilly m'avait donné de l'espérance, mais presque toutes celles qui l'ont suivie l'ont si bien détruite, que votre dernière (qui est charmante) ne peut la faire renaître. Non, je ne vous reverrai plus : vous vous annoncez pour le mois de février ; mille et mille inconvénients surviendront de votre part ; et puis ne peut-il pas y en avoir un bien grand de la mienne ? Ah ! mon tuteur, j'aurais bien désiré qu'avant le grand voyage que je ne suis pas bien éloignée de faire, vous en eussiez pu faire un en France. Vous voyez à quel point je suis triste ; ne m'en sachez pas mauvais gré, et donnez-moi la liberté de me montrer à vous telle que je suis.—Y a-t-il

un autre plaisir, un autre bonheur, que d'épancher son cœur avec un ami sur lequel on compte uniquement ? Adieu, mon tuteur ; le papier me manque.

LETTRE 44

Ce dimanche 2 novembre, à 3 heures [1766].[1]

Le facteur n'est point encore passé, à ce que l'on dit, mais peut-être l'est-il, et qu'il n'a point paru parce qu'il n'avait point de lettres.

Je pourrais vous épargner un quatrième tome, mais vous serez peut-être bien aise d'apprendre des nouvelles de ma petite fièvre d'hier. Elle n'a point eu de suite, j'ai assez bien dormi cette nuit, je destine mon après-dîner à aller chez le Président et chez la grand'maman, et je reviendrai souper chez moi parce que c'est mon dimanche. Je vis hier le Selwyn qui m'amena son petit Milord. Le Selwyn soupera ce soir chez moi ; il est certainement plus plaisant en anglais qu'en français, mais à tout prendre il est assez aimable.

Le facteur vient de passer ; il n'est point venu de courrier ; cela sera comme cela tout l'hiver.

J'oubliai de vous dire hier que certainement M. Craufurd n'est pas mort, trois personnes reçurent vendredi de ses lettres. Il mande au Chevalier de Redmond qu'il sera ici le 15 de décembre ; vous pensez bien que je n'en crois rien.

Toutes vos lettres de Bath m'ont été rendues ; j'ai annoncé à Mme de Forcalquier que vous lui écririez incessamment.

Adieu, mon tuteur. Ne me rendez point l'histoire de Jean-Jacques et de M. Hume ni le mémoire de M. de Calonne. J'ai l'histoire et ne me soucie point de ravoir M. de Calonne.

LETTRE 45

Paris, ce mercredi 5 novembre 1766.

Les courriers sont tous dérangés, on n'a plus les lettres que deux ou trois jours après le jour qu'on les doit recevoir. Ce serait un grand inconvénient si on était malade et qu'on fut dans l'inquiétude ; excepté ce cas-là il n'y a pas grand mal.

LETTRE 44.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Horace Walpole.

LETTRE 45.—Inédite.

Enfin notre petit Craufurd n'est donc pas mort. J'étais déjà rassurée, comme je vous le mandai dans ma dernière lettre, mais j'ai été fort aise que cela m'ait été confirmé par vous et par lui-même. Quand il m'aura envoyé la lettre qu'il me dit m'avoir écrite j'y répondrai, mais s'il ne me l'envoie pas je ne lui écrirai point. Le meilleur compliment que je puisse lui faire, c'est de lui faire savoir par vous la joie que j'ai de sa résurrection, et [de] lui épargner la peine et l'ennui de m'écrire.

Je suis très-convaincue que M. Selwyn n'a pas eu l'intention de faire une plaisanterie, et il a été extrêmement fâché de la peine qu'il m'avait causée, et moi je ne le suis nullement d'avoir laissé voir ma sensibilité. Rien n'est moins susceptible de ridicule que les regrets qu'on peut avoir de perdre ce qu'on estime et qu'on aime. Je suis bien aise par rapport à vous d'avoir fait connaître combien M. Craufurd était mon ami, parce que des sentiments partagés prouvent clairement qu'ils ne sont ni ridicules ni scandaleux. Ils peuvent être extravagants, je l'avoue, et je ne le sais que trop bien, mais je vous ai dit sur cela cent et cent fois tout ce qu'il y a à en dire.

J'ai fait traduire votre lettre à Mme de Forcalquier [1]; elle est infiniment agréable, et j'ai eu beaucoup de plaisir à l'article qui me regarde ; il m'est une nouvelle preuve de votre amitié.

Je vis Madame la Duchesse de Choiseul dimanche dernier. Elle venait de lire l'histoire de M. Hume ; on ne peut être plus scandalisée qu'elle l'a été de la déclaration de d'Alembert, elle me dit que M. de Choiseul en était indigné, et qu'il était charmé de votre lettre à M. Hume, qu'il la trouvait noble, franche, généreuse, délibérée ; il lui fit des reproches de ne lui avoir pas fait faire connaissance avec vous, et il se promet bien au [2] premier voyage que vous ferez ici de vous voir.

Est-il vrai que vous avez fait un petit écrit sur les

[1] La plus récente édition des *Lettres d'Horace Walpole* contient deux lettres de Walpole à Mme de Forcalquier, imprimées d'après des copies trouvées parmi les manuscrits de Mme du Deffand, qui sont maintenant à Mr. W. R. Parker-Jervis (voyez *Lettres*, tome vii, pp. 43–5, 58–60). Elles sont toutes deux en français, mais, d'après ce que dit plus haut Mme du Deffand, il apparaît que l'une, au moins, fut originellement écrite en anglais. Voici, semble-t-il, le paragraphe auquel Mme du Deffand fait allusion :—" Mme du Deffand, suivant sa bonté ordinaire, a eu beaucoup d'égard pour M. et Mme Fitzroy qui en sont charmés et ne cessent de chanter ses louanges ; je ne penserais pas aussi bien d'eux que je fais s'ils agissaient autrement. J'ai le plus grand plaisir du monde d'entendre que votre amitié l'une pour l'autre continue ; j'espère la trouver aussi forte que jamais."

[2] Le manuscrit porte " qu'au."

Patagons ? [3] Mme d'Aiguillon le prétend ; elle l'a lu, et en [le] lui donnant on lui a dit qu'il était de vous. C'est une drôle de femme que cette Mme d'Aiguillon, mais on serait heureuse de ne vivre qu'avec celles qui sont drôles—cela vaut bien mieux que celles qui sont dangereuses. J'ai un grand dégoût, je vous l'avoue, pour tout ce qui m'environne, mais je vous ai une obligation dont vous ne vous doutez point, c'est que vous m'avez rendue parfaitement indifférente pour toute chose, et de là il en résulte une conduite extrêmement prudente.

Je reçus l'autre jour une longue visite de l'Idole ; j'eus avec elle tout le sangfroid convenable. Je la laissai venir a me parler de vous. Elle vous a, dit-elle, des obligations infinies ; votre ami [4] de Florence a les plus grandes attentions, les meilleurs procédés pour son fils. Votre lettre du Roi de Prusse ne lui paraît plus qu'une plaisanterie ; il y une phrase dans votre lettre à M. Hume qu'elle n'approuve pas tout à fait, mais vous pouvez espérer qu'elle vous traitera bien ; elle ne savait pas si l'ambassadrice [5] était arrivée, mais l'ambassadeur avait envoyé chez elle pour lui demander le jour et l'heure où elle pourrait le voir ; la vie qu'elle mène oblige à s'en informer quand on veut la trouver. Elle sait que Jean-Jacques est devenu absolument fou, et elle est bien fâchée d'avoir engagé M. Hume à se charger d'un tel personnage. Elle devait partir aujourd'hui pour l'Isle-Adam, mais elle me demanda si en cas qu'elle ne partît point je trouverais bon qu'elle vînt souper chez moi vendredi ; je lui dis que oui. Je lui demandai si elle avait des nouvelles de Milord Holdernesse. Elle n'en a pas entendu parler, et cela est d'autant plus surprenant qu'en lui disant adieu il fut sur le point de s'évanouir et qu'elle le crut prêt à mourir de douleur. Elle a dans son maintien la dignité du théâtre, et dans ses allures celle de la foire. C'est cela qui est ridicule, et bien fait pour qu'on s'en moque. Les Maréchales [6] ne peuvent plus se souffrir avec le semblant de s'aimer toujours. La Princesse [7] les déteste et les ménage, elle est abhorrée d'elles,

[3] *An Account of the Giants lately discovered*, pasquinade écrite par Walpole (publiée en août 1766), et traitant de la politique anglaise contemporaine. Ce pamphlet fut inspiré par les relations remarquables concernant les indigènes de Patagonie, rapportées par l'Amiral John Byron, qui revint en mai 1766 d'un voyage autour du monde.

[4] Sir Horace Mann. (W.)—Ministre anglais à Florence, pendant plus de 45 ans régulier correspondant d'Horace Walpole. Walpole avait écrit à Mann pour lui recommander le Marquis de Boufflers.

[5] Lady Rochford. (W.)

[6] De Luxembourg et de Mirepoix.

[7] De Beauvau. (W.)

et elle en est recherchée. Cette dernière est celle qui vaut le mieux, mais en vérité, en vérité le meilleur n'en vaut rien, et excepté Pont-de-Veyle que j'aime fort et qui, vu le temps qui court et le lieu que j'habite, peut être regardé comme un ami, il n'y a pas une seule personne dont je fasse le moindre cas.

Connaissez-vous le livre *Des Délits et des Peines* [8] d'un nommé Beccaria, Italien, et le commentaire du dit livre qu'on dit être de Voltaire ? J'ai l'un et l'autre, je ne les ai point lus, on dit que cela est bon ; voulez-vous que je vous les envoie ? Mais vous n'aurez pas le temps de lire ni même d'écrire, vous allez être abîmé dans les affaires ; tant mieux si cela vous amuse, mais tant pis et mille fois tant pis si elles vous rendent malade ; c'est mon unique crainte, d'ailleurs je ne pense plus à vous revoir. Je me détache de cette idée, et je ne crois même pas que quoique l'inventaire de M. Julienne [9] doive se faire au mois de février ou de mars [ce] soit une assez forte raison pour vous ramener. Il faut vivre avec sa Devreux, sa Tulipe, et filer [10] ses chiffons, lire quelques mauvaises histoires ou quelque mauvais roman, passer des nuits blanches, avoir chez soi tous les dimanches un souper qui ressemble au repas de l'Évangile, attendre tous les huit ou dix jours une lettre d'Angleterre où l'on promet comme une grande marque d'amitié qu'on viendra au mois de février. Voilà l'histoire de ma vie. Vous conviendrez que je suis une plate héroïne de roman. Adieu, mon tuteur, vous voyez de reste que je ne suis pas de fort belle humeur.

Vous aurez vu les Fitzroy ; s'ils disent la vérité, ils ne vous diront pas que je leur ai parlé de vous. Je me suis contentée de répondre à ce qu'ils me disaient. Quand vous seriez Dieu je ne vous obéirais pas plus parfaitement, je ne prends jamais votre nom en vain, et je vous assure que cela me devient facile. J'ai le cœur flétri et l'âme très-refroidie, la vie m'ennuie, et si je ne fais pas une *jolie mort*, j'en ferai du moins une très-indifférente. Je suis, comme l'on dit, battue de l'oiseau,[11] et je deviens aussi ennuyeuse que votre ennemi Montaigne en parlant toujours de moi, c'est-à-dire en vous écrivant, car pour les autres je les écoute

[8] *Dei Delitti e delle Pene*, par Cesare Bonesana, Marquis de Beccaria (1738–94), "travail où, pour la première fois, l'ensemble des principes de la législation criminelle était exposé avec méthode, précision et clarté." Le commentaire en question était de Voltaire ; Grimm le décrivit comme étant "très-superficiel."

[9] Le Chevalier de Julienne, amateur d'art, collectionneur, et directeur de la manufacture de tapisseries des Gobelins à Paris.

[10] C'est la leçon du manuscrit ; peut-être faudrait-il lire "effiler."

[11] "Découragé par une suite de revers . . . Locution tirée de la fauconnerie, qui désigne le gibier battu et finalement surmonté par l'oiseau de proie." (Littré.)

parler d'eux. Si par hasard le facteur arrive et m'apporte une lettre j'ajouterai ma réponse.

À cinq heures.

Le facteur n'avait point de lettres. On m'a apporté votre paquet ; j'espérais y trouver quelques lignes de vous.

J'oubliais de vous dire que l'Idole prétend savoir très-positivement la personne qui a corrigé le style de la lettre du Roi de Prusse ; c'est M. de Nivernais.[12] Je n'ai point montré à Mme de Luxembourg l'article de votre lettre sur d'Alembert. Je méprise tout cela, je n'en suis point occupée, et je ne veux point qu'on puisse me soupçonner de l'être.

Si je vous revois quelque jour je vous dirai à quoi je m'occupe dans mes nuits blanches, mais je ne le hasarderai pas par la poste, quoique Mme de Choiseul m'ait assurée qu'on pouvait écrire en toute liberté, et qu'il n'y aurait aucun inconvénient à craindre.

Ma première lettre, à ce que j'espère, sera moins ennuyeuse que celle-ci.

LETTRE 46

Ce mercredi 12 novembre 1766.[1]

Jamais, jamais esprit ne m'a tant plu que le vôtre ; que n'en puis-je autant dire de . . .[2] mais je m'obstine à le trouver inexplicable, peut-être parce qu'il est trop aisé à expliquer. Toutes vos lettres retentissent de cette charmante époque *le mois de février*. Vous faites cette annonce avec le plus grand empressement, le désir le plus vif, le besoin même de revoir vos amis. Mais croyez-vous les retrouver tous ? Vous trouverez, du moins je l'espère, la grand'maman, et je vous exhorte de répondre à toute l'amitié qu'elle a pour vous. Jamais son

[12] Louis-Jules-Barbon Mancini-Mazarini, Duc de Nivernais (1716–98), membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions, homme politique, littérateur, diplomate. Le Duc de Nivernais fut au fait l'un des correcteurs de la lettre de Walpole. Walpole avait fait la connaissance de Nivernais en 1762, quand le Duc vint en Angleterre comme ministre plénipotentiaire chargé de conduire les négociations pour le Traité de Paris (1763). Un des titres littéraires de Nivernais est sa traduction française de l'*Essay on Modern Gardening* par Horace Walpole, qui fut imprimé dans les deux langues aux presses de Strawberry-Hill en 1785.

LETTRE 46.—Inédite.

[1] La date est de l'écriture de Wiart, mais le corps de la lettre jusqu'à l'asterisque* est de l'écriture de Mme du Deffand.

[2] Telle est la leçon du manuscrit.

cœur n'a connu la fausseté ; jamais sa bouche n'a exagéré ses pensées. C'est un ange, et je l'aimerais à la folie si je n'étais pas comme ce malheureux qui n'était malheureux, selon Sainte Thérèse, que parce qu'il ne pouvait rien aimer. Cette grand'-maman dit que M. de Choiseul lui fait tous les jours des reproches de ne lui avoir pas fait faire connaissance avec vous. Il demande pourquoi vous différez votre retour, il voudrait vous voir tous les jours. Votre lettre à M. Hume l'a charmé. Elle a eu le même succès presque avec tout le monde :—

"David, David triomphe, Achab seul est détruit."[3]

Il n'y a plus d'Idole :—

"Baal est en horreur dans la sainte cité,
De son temple profane on a brisé les portes."[4]

Nous sommes en sûreté. Voilà, mon tuteur, à quoi je m'occupe pour rendre mon insomnie supportable. Si je vous envoie ce barbouillage recevez-le en esprit de pénitence, et qu'il tienne lieu des reproches que je pourrais vous faire de m'avoir laissée douze jours sans recevoir de vos lettres ; je ne serais pas si douce si je n'avais appris par Mme d'Aiguillon que vous vous portiez bien. C'est cet après-dîner que les lettres arrivent, peut-être n'en recevrai-je pas ; peut-être m'avez vous mise au régime de votre silence. Je me regarde comme un enfant que vous voulez sévrer, et mettre en état de marcher toute seule dans ce vilain mois de février.

Pour moi, mon tuteur, je trouve tout ce que vous faites bien fait. Mais mandez-moi si vous êtes content et si les choses se tournent suivant vos désirs. Je crois que l'écrit des Patagons est de vous. Je l'ai lu, et soit prévention et présomption j'ai cru l'entendre et je l'ai trouvé très-joli. Je ne sais qui l'a traduit et si l'auteur en serait content. Je me prépare à vous envoyer un portrait. Je me fais un plaisir de voir si vous le reconnaîtrez. Adieu, je suis fatiguée à mourir.*

À huit heures.

Mon griffonnage vient d'être revu et corrigé. Il partira, je vous jure, tout seul si je n'ai point de lettres, et avec un supplément si j'en reçois.

À 3 heures [novembre 1766].[5]

La lettre du 6 est arrivée, celle d'auparavant était du 27 ; celle-là et celle-ci ne sont point numérotées, je ne crois pas qu'il

[3] *Athalie*, v. 6. [4] *Ibid.*
[5] La date du mois et de l'année a été apparemment ajoutée par Horace Walpole.

y en ait de perdu, mais ce n'était que pour avoir cette sûreté que j'avais imaginé d'y mettre des numéros.

J'ai vu Mme d'Aiguillon avant-hier, elle ne m'a point parlé du contenu de votre lettre,[6] et si vous désiriez qu'elle me la communiquât c'était à vous à l'en prier. Vous m'avez tant recommandé de ne point parler de vous que je crois ne pouvoir pas vous obéir trop littéralement. Je suis bien plus en peine de vous surcharger par mes attentions que je n'aie de crainte que vous ne trouviez que j'en manque.

Ce que vous me dites de votre santé m'inquiète un peu, je n'aime point que vous ayez eu des ressentiments le 2 et le 3, mais c'est encore de quoi il ne faut pas que je parle ni trop vivement ni trop longuement ; j'avoue cependant que cela m'occupe un peu plus que les sottises et les insolences de d'Alembert, qui sont condamnées de tous les honnêtes gens et de toute la bonne compagnie. Je laisse à Mme d'Aiguillon tout l'honneur de votre correspondance sur ce qui regarde cet article, ainsi que sur l'écrit des Patagons que j'ai cru comprendre qu'elle tenait de vous. Je l'ai même priée de vous faire des reproches de ma part de ce que je n'avais pas de vos nouvelles, et il sera bien établi à votre retour que notre liaison n'a pas plus d'intimité que celle que vous avez avec toute autre. Mon Dieu ! je crains bien qu'il n'y ait un article dans une de mes dernières lettres qui ne vous choque terriblement ; je vous parlais de l'amitié de Devreux pour vous ; vous ne savez peut-être pas qu'elle est mon amie intime, que c'est peut-être la seule personne sur terre qui s'intéresse véritablement à moi, qu'il faut que j'épanche mon cœur quelquefois, et que je ne pourrais pas me priver de cette consolation ; mais dans le fond qu'est-ce que cela vous peut faire, cela ne vous commet avec personne et c'est comme si je parlais à mon oreiller.

Venons aux reproches que vous me faites de vous *sommer* de vos promesses pour votre retour ; rien n'est plus singulier, rien n'est plus injuste. Je vais rompre le silence aujourd'hui puisque vous ne m'avez pas su quelque gré de ma retenue et ma discrétion. Oui, monsieur, j'espérais vous voir plus tôt qu'au mois de février, parce que dans plusieurs de vos lettres vous me faisiez entendre que ce serait dans le mois d'octobre, que M. de

[6] Une lettre à la Duchesse d'Aiguillon du 3 novembre 1766, touchant surtout la querelle de Hume et de Rousseau, est imprimée dans la dernière édition des *Lettres d'Horace Walpole* (tome vii, pp. 62–4).

Guerchy me dit la même chose, ainsi que Milady George. Depuis cela, vos mécontentements sont survenus, vous m'avez ménacé de mettre huit mois d'intervalle de votre départ à votre retour, et après m'avoir dit que vous ne reviendrez que pour moi, vous m'avez dit ensuite que je vous faisais frémir pour votre retour ! Oh ! du moins que je vous le rende indifférent, et bannissez toute crainte à mon occasion. Je consens à tout ce qui peut vous convenir et vous être agréable, mais pour vous faire peur ce serait pousser les choses trop loin, et assurément ce serait un malheur que je ne me suis pas attiré.

Je ne sais si je ne fais pas très-mal de vous envoyer mon griffonnage de cette nuit, mais ne vous fatiguez point à le déchiffrer, jettez-le au feu sans le lire ; il y a des vers, ils sont d'*Athalie.*

Je suis fort en peine de la santé du Président, c'est un spectacle bien triste que de voir filer la mort [à] quelqu'un avec qui l'on a passé sa vie. Mais je ne veux point vous entretenir de choses si tristes ; trouvez bon que je vous demande si l'entrée des Bedford au ministère est aux dépens de quelqu'un, et qui sont ceux qui leur cèdent la place ?

Je croyais que vous connaissiez Mme Greville, parce que dans une de vos lettres vous m'aviez dit que vous aviez fait des vers pour elle.[7]

Adieu, mon tuteur, ayez bien soin de votre santé, je me soumets à toutes vos volontés, excepté à l'indifférence sur cet article.

La Princesse Geoffrinska [8] arriva avant-hier, engraissée, embellie. Elle a trouvé la fontaine de jouvence. Toute la France est empressée à lui rendre hommage, elle ne peut plus mourir que d'une réplétion de gloire.

[7] Horace Walpole célébra Mme Greville, ainsi que mainte autre personne peinte par Eckardt, dans le poëme *The Beauties*, écrit en 1746 et imprimé parmi ses *Fugitive Pieces*.

[8] Mme Geoffrin. Entre elle et Mme du Deffand il n'y avait pas excès de sympathie. Mme du Deffand l'appelle "Geoffrinska" à cause de la visite qu'elle fit à "son fils," le Roi de Pologne, à Varsovie (voyez la note 9 de la lettre 26).

LETTRE 47

Paris, ce vendredi 14 novembre [1766].[1]

Je compte que cette lettre partira avec une petite brochure par quelque occasion, ainsi je ne prévois pas quand vous la recevrez, mais comme je n'ai pas la crainte que le paquet ne soit trop gros j'en profiterai pour vous écrire aussi longuement qu'il me plaira.

Vous ne serez peut-être pas trop content de ces deux lettres [2] ; à la première lecture elles m'ont plu ; à peine avais-je achevé de les lire que je me suis mise à écrire à Voltaire, je ne sais quelle distraction j'avais eue, mais je n'en entendis point qu'il n'était point l'auteur de celle adressée à Jean-Jacques, je les louais toutes les deux également, et comme j'étais au milieu de ma lettre je reçus un paquet de la poste qui contenait un petit billet de Voltaire, et sa lettre à M. Hume qu'il m'envoyait. Je ne recommençai point la lettre que je lui écrivis, je la continuai et je ne me suis point retractée des louanges que j'ai données à la seconde, parce que malgré ses jurements je soupçonne qu'elle pourrait bien être de lui. Cependant elle pourrait bien être d'un nommé Grimm,[3] de qui est un petit écrit qui a pour titre *Le Petit Prophète*. Enfin, quoiqu'il en soit, il n'importe guère, et c'est pour le plaisir de causer avec vous que je me laisse aller à vous dire tout cela ; ces deux lettres à la seconde lecture m'ont beaucoup moins plu qu'à la première. Oh ! mon tuteur, ces deux lettres ne valent pas votre petite lettre du Roi de Prusse ni celle à M. Hume ; c'est que votre caractère est bien différent de celui de Voltaire, et que votre esprit ne cède pas au sien.

Toutes réflexions faites, j'ai cru que sans manquer à l'excessive prudence que j'observe, je pouvais demander à Mme d'Aiguillon, suivant la permission que vous m'en aviez donnée, la traduction de votre lettre ; elle vient de me l'envoyer. Nous sommes résolues l'une et l'autre de ne point parler de toutes ces tracasseries ; ce serait vous avilir de donner quelque occasion

LETTRE 47.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

[2] Deux lettres publiées ensemble à Paris vers cette époque, l'une, par M. Borde, adressée à Rousseau, et intitulée *Le Docteur Pansophe*, l'autre, par Voltaire, adressée à Hume.

[3] Frédéric-Melchior Grimm (1723–1807), le critique bien connu. *Le Petit Prophète de Boemischbroda* fut écrit par lui en 1753 pour ridiculiser la musique des opéras français.

de placer votre nom avec celui de tous ces gens-là. Votre lettre à M. Hume est tout ce qui se pouvait dire de mieux, cela suffit, elle est si franche et si noble qu'on n'y peut rien ajouter. Dans huit jours il ne sera plus question de tout cela ; mais si par hasard Jean-Jacques et d'autres *tabarins* écrivent, il faut les laisser faire et s'en moquer au coin du feu, mais non pas par aucun écrit quelconque. Voici un extrait de ma lettre à Voltaire. Après lui avoir conseillé de ne plus écrire sur la réligion, je lui dis, " Laissez là les prêtres et tout ce qui s'ensuit, travaillez à rétablir le bon goût, delivrez-nous de la fausse éloquence, donnez des préceptes, puisque votre exemple ne suffit pas, prenez les rênes de votre empire et chassez de votre ministère ceux qui, abusant de l'autorité que vous leur avez donnée, sans connaissance du monde, sans bienséance, sans égards, sans politesses, sans grâces, sans agrément, sans vertus, sans morale, se font *dictateurs*, et jugent en souverains (bien ou mal) du bien et du mal. C'est vous qui les avez créés, imitez celui en qui vous croyez, repentez-vous de votre ouvrage." Et puis à la fin de ma lettre, en lui parlant de l'histoire de M. Hume, je lui dis, " Je trouve que M. Hume aurait bien fait de ne pas laisser imprimer cette impertinente histoire, du moins il aurait dû en faire supprimer le commencement et la fin. Oh ! pour la fin, vous conviendrez que le ton en est important, pour ne pas dire insolent."

Voilà, mon cher tuteur, tout ce que je vous écrirai aujourd'hui.

Ce samedi, à 6 heures du soir.

Je suis au coin de mon feu, faisant refuser ma porte, je vais causer avec vous comme si vous étiez présent, excepté une petite gronderie que l'absence occasionne. Pourquoi ai-je été avant votre dernière lettre douze jours entiers sans recevoir de vos nouvelles ? Il n'y en a que deux ou trois sur le compte des vents, mais vos dates font foi qu'il y en a neuf ou dix sur le compte de votre paresse. Écoutez, mon tuteur (et surtout sans vous fâcher), ce que je vais vous dire. Je ne suis nullement maîtresse de mes pensées et de mes sentiments ; j'ai un point fixe dans la tête, c'est l'inquiétude de votre santé. Je ne puis pas m'ôter de l'esprit que vous ne vous portez point bien. Dans votre dernière lettre qui est du 6 vous me dites que vous avez eu un retour de vos douleurs d'estomac le 2 ou le 3 ; comment voulez-vous que je sois tranquille, et que si je n'ai pas demain de vos nouvelles la tête ne me tourne pas ? Soyez indulgent,

mon tuteur, et rappelez-vous si vous n'avez pas éprouvé dans votre vie de pareilles inquiétudes. Je vous ai vu troublé pour des choses de bien moins grande importance ; soyez donc tolérant pour votre pupille, ayez la condescendance de ne pas manquer une occasion de lui rendre compte de votre santé, et je vous quitterai de tout le reste.

Traitons actuellement l'article de votre retour. Je suis bien plus raisonnable que je ne l'étais, mes oreilles commencent à s'accoutumer au mot *février ;* je comprends que vous pouvez avoir mille raisons qui vous font retarder jusqu'à ce terme. Les choses qui vous dégoûtaient de votre pays sont changées et peuvent ne plus exister ; votre présence, vos conseils, doivent être utiles à vos amis et à la chose publique ; votre maladie aussi a pu vous occasionner beaucoup de dépense, et vous mettre hors d'état pour le moment présent de faire un voyage qui coûte beaucoup d'argent ; de plus, qu'est-ce qui peut vous attirer ici ? Moi, à ce que vous dites ; et je suis assez portée à croire que vous me dites vrai. Personne, je dis personne ici, n'est digne de vous ; il n'y a que moi. Ce n'est pas que je pense avoir aucun mérite ni aucun agrément qui me mette au-dessus des autres, mais j'ai une véritable amitié pour vous, vous le savez, et quoique vous vous en soyez souvent trouvé importuné, que vous ayez fait tout votre possible et même tout ce qui est *inimaginable* pour détruire cette amitié, je suis persuadée que vous n'êtes point fâché qu'elle subsiste. Vous n'êtes point différent des autres hommes ; vous êtes moins faible qu'eux, mais vous êtes, à ce que je crois, beaucoup plus sensible, par conséquent vous êtes flatté d'être bien jugé, et touché d'être fort aimé. Vous ne craindrez point de vous retrouver avec moi, cette idée aujourd'hui ne vous fait point frémir. Il serait *ineffable* si c'était moi qui vous empêchasse de revenir en France. Vous m'avez fait entendre dans une de vos lettres que cela pourrait bien être. Ah ! mon tuteur, que cela était dur ! Et comment est-il possible qu'un aussi bon homme que vous veuille tourmenter une si faible créature que moi, de qui vous ne pouvez jamais craindre aucun mal, ni qui puisse vous faire encourir aucun ridicule ni aucun blâme ? Mais je vous pardonne tous les chagrins que vos lettres m'ont causés, je désire qu'elles soient toujours à l'avenir la sincère expression de vos pensées, mais j'espère que vous n'en aurez plus contre moi ; je ne serai pas assez folle pour penser et vous dire rien qui vous trouble et vous tourmente, et pour vous rassurer une

fois pour toutes, sur mes *empressements, impétuosités, emportements,* sachez que si je puis avoir l'espérance de vous voir tous les ans pendant deux ou trois mois, je serai parfaitement heureuse et contente ; vous savez mon âge, ainsi vous pouvez juger à quoi cela vous engage ; toute ma frayeur, je vous l'avoue, c'est de mourir avant de vous avoir vu. Parlons d'autres choses.

Je ne me soucie pas beaucoup de M. Selwyn. Nous avons de ces sortes d'esprits-là dans mon pays, et les gens de son caractère n'y sont pas rares. Je pense qu'il peut avoir de l'agrément, du tour, de la vivacité, je vois bien qu'il préfère les gens d'esprit aux sots, je ne suis pas fâchée de le voir, je le préfère à un certain M. le Comte de Creutz, envoyé de Suède, que j'ai pris pour un homme d'esprit la première fois que je l'ai vu, mais qui à la seconde m'a paru tel qu'il est en effet, un pédant, un douceureux, un flagorneur, un admirateur des philosophes modernes. Il les voit, il les recherche tous, parce que, dit-il, "Le choc des différents esprits augmente les idées !" M. Selwyn est d'un genre bien différent, mais il n'y a pas grande conversation avec lui. Oh ! mon tuteur, si j'étais avec vous je vous conterais des choses qui vous feraient horreur ; je me trouve aujourd'hui la confidente de trois personnes dont le cœur est l'enfer, par la haine qu'elles ont l'une contre l'autre ; il y en a deux [4] dont j'ai éprouvé les plus indignes procédés et qui n'ont nulle crainte de me confier leurs plus indignes pensées. Pour la troisième [5] elle est mon amie, je n'ai eu sujet de m'en plaindre, elle est bien plus honnête que les deux autres, elle est vraie et loyale, mais elle est pleine de haine et d'esprit de vengeance, mais c'est à découvert, mais c'est sans fraude et sans artifice ; voilà une de mes sociétés. Une autre qui est la cour de Charlemagne,[6] me conviendrait assez, mais il faut être princesse ou archiduchesse pour parvenir à être au rang de ses amis. Mme de Forcalquier prétend être comme vous, elle voudrait être votre singe, marquer un bon cœur, et en même temps n'aimer ni être aimée ; j'y consens.

Ce lundi 17, à 3 heures.

Le courrier n'arriva point hier ; il est arrivé aujourd'hui et il n'y a point de lettres pour moi. Je ne m'en plaindrais pas si j'étais sans inquiétude pour votre santé. Je saurai par M. Selwyn ce qu'il aura appris. Si on ne lui mande rien de vous ce

[4] Les Maréchales. (W.)
[5] La Princesse de Beauvau. (W.)
[6] Le salon du Président Hénault.

sera bon signe ; il faut que je patiente jusqu'à mercredi. Si vous me refusez la complaisance d'écrire quatre lignes tous les courriers, vous me ferez passer un triste hiver. Vous pouvez actuellement charger un de vos domestiques d'écrire une espèce de bulletin à Wiart ; il le traduira très-aisément, il fait d'assez grands progrès ; il n'a point mal traduit votre écrit sur Théodore [7] ; n'allez pas vous gendarmer sur ce qu'il continue à apprendre l'anglais.

Le lendemain le mariage de Mlle d'Aiguillon avec M. de Chabrillan.

Je ne me porte pas trop bien, je ne suis pas de trop belle humeur ; il y a aujourd'hui sept mois que j'eus un grand chagrin, et le lendemain beaucoup de plaisir. Depuis ce temps-là il est arrivé bien des vicissitudes. Mon Dieu ! mon tuteur, que je suis inquiète de votre santé, et qu'il est cruel à vous de me laisser dans cet état.

M. Selwyn se charge d'envoyer mon paquet ; il doit, m'a-t-il dit, partir demain, je ne sais pas par qui.

Comme j'allais fermer mon paquet mon colporteur m'apporte un petit écrit qui est la *Justification de Jean-Jacques ;* je l'ai parcouru, je soupçonne que l'auteur pourrait être un sacristain, non des Minimes, mais du temple de l'Idole.

LETTRE 48

Ce mercredi 19 novembre 1766.

On ne sait plus où l'on en est, tout est dans le désordre ; les courriers sont retardés, et quand ils arrivent ils n'apportent rien, et quand ils apportent, ce qui devient très-rare, il n'est plus question de numéro ; enfin on ne sait plus où l'on en est. Ah ! j'entends le tuteur, il se dépite, il se met en colère. " Quoi, toujours se plaindre ? " s'écrie-t-il, " à quelle contrainte veut-on m'assujettir ? Quitterai-je toutes mes affaires pour remplir le

[7] Théodore-Antoine, Baron de Neuhof (1690–1756), proclamé Roi de Corse en 1736. Il fut détrôné peu après et finalement se réfugia en Angleterre. L'écrit mentionné par Mme du Deffand parut dans le *World* du 22 février 1753 ; c'était un appel à la charité en faveur de Théodore, alors détenu pour dettes à la prison du Banc du Roi. Il mourut à Londres en 1756. Walpole lui éleva un monument dans le cimetière de Sainte-Anne à Soho (voyez la lettre de Walpole à Mann du 29 septembre 1757 ; *Lettres*, tome iv, p. 99).

LETTRE 48.—Inédite.

loisir d'une femme désœuvrée, et qui au coin de son feu donne dans des visions ridicules, qui ne connaît de l'amitié que l'observance de certaines *rubriques*, et qui n'a pas assez de bon sens pour connaître ce que je peux penser ? Elle devrait être plus que contente des soins et des attentions que j'ai pour elle, que je remplis et par delà tout ce que la reconnaissance peut exiger ! Que diantre veut-elle de plus ? " Ah ! le tuteur a raison et mille fois raison, aussi j'aurais tort de me plaindre, aussi ne me plains-je pas. Si j'avais des nouvelles de sa santé, je ne demanderais rien de plus. L'entendez-vous, mon tuteur, n'en parlons plus.

M. Selwyn m'a lu hier une lettre où l'on lui mande que votre chose publique va bien. J'espère que j'aurai demain une lettre où vous m'en apprendrez davantage, je ne veux pas l'attendre, parce que ma lettre ne partirait que lundi prochain. Je vous ai écrit des volumes tous ces jours-ci, cela vous sera rendu quand il plaira à Dieu, c'est-à-dire, à la mer, aux vents et à la personne que M. Selwyn en a chargée et dont je ne sais pas le nom. Vous trouverez dans mon paquet de petites feuilles volantes dont vous ne vous soucierez guère.

Vous êtes trop heureux, je ne suis point aujourd'hui en train de causer.

Adieu, mon tuteur, je crois que je vous aime toujours.

La personne à qui M. Selwyn a remis mon paquet s'appelle M. Conyers, le mari de Milady Julienne.[1]

LETTRE 49

Ce dimanche 23 novembre 1766,
réponse à votre lettre du 13.

Vous me dites d'avouer que je suis difficile à contenter. Vous ne pouvez rien dire qui m'afflige davantage, c'est me faire sentir que je vous fatigue, que je vous importune, et que par conséquent notre correspondance vous devient à charge ; ce serait bien contre mon intention, et si vous avez pris la peine de lire mes dernières lettres, vous aurez vu que je suis pénétrée de reconnaissance, et que je sens tout le prix de ce que vous

[1] Harriot. (W.)—Selwyn avait apparemment confondu les deux sœurs, filles du Comte de Pomfret—à savoir, Lady Juliana, épouse de Thomas Penn (à cette date un des propriétaires de la province de Pennsylvanie), et Lady Harriet, épouse de John Conyers.

LETTRE 49.—Inédite.

faites pour moi. Je connais tous mes défauts, je suis beaucoup trop vive et très peu prévoyante, je me suis trop livrée à mon penchant, je n'ai point réfléchi, je n'ai rien prévu, je ne vous ai rien caché de tout ce que je pensais, je vous ai surpris, éffrayé, et je vous ai comme forcé à m'ouvrir les yeux et à faire de solides réflexions. Je les ai toutes faites, et vous n'avez plus à craindre de moi rien qui puisse vous troubler et vous causer le moindre embarras ; telle conduite que vous puissiez avoir, soyez très-sûr que j'en serai contente et que si vous me conservez toujours un peu d'amitié je serai parfaitement satisfaite. J'espère que vous voudrez bien faire un tour à Paris comme vous me le promettez dans les premiers mois de l'année prochaine. Je n'insisterai point à obtenir un jour de plus que vous ne voudrez donner, je m'en rapporterai aussi à la connaissance que vous avez de ce que je pense pour vous sans vouloir le prouver par aucune démonstration : les seules que je vous donnerai seront l'intérêt que vous verrez que je prends à tout ce qui vous regarde ; il est si sincère que je suis ravie que vous ayez repris pour votre pays un goût très-vif, et qui me paraît très-naturel. Je suis aussi fort aise que la politique vous occupe, et que vos affaires aient tout le succès que vous désirez. Mais ce qui me fait encore plus de plaisir que tout cela c'est que votre santé soit bonne ; voilà le seul article sur lequel je ne vous promets pas de ne vous point être importune. Cependant je confesse que je puis avoir tort de vous avoir prié de m'en donner des nouvelles tous les ordinaires ; ce serait un assujettissement incommode, il suffit que vous ayez cette complaisance dans le cas où vous seriez malade ; je suis néanmoins encore prête à vous faire le sacrifice de vous en dispenser si cela vous causait la plus petite contrainte. Ah ! je me rends toute justice, et je me fais honte moi-même d'avoir pu tant vous tourmenter. Feu Monsieur le Duc d'Orléans se plaignait qu'on prenait pour paroles d'honneur des paroles d'honnêteté. Je suis tombée dans ce cas-là, mais à tout péché miséricorde.

Depuis huit ou dix jours je suis absolument brouillée avec le sommeil, j'ai de plus des fontes, des catarrhes, des coliques et le pis de tout, des vapeurs, jugez si dans cette situation je puis faire votre portrait. Ah ! mon Dieu ! que j'en suis éloignée ; et puis pensez-vous que je crois vous connaître ? Ah ! mon Dieu ! non, il s'en faut bien. Si j'avais à en faire un ce serait le mien, il serait peut-être tel que vous le feriez

vous-même, du moins m'y reconnaîtriez vous ; vous verriez que je n'ignore pas mes défauts et que je n'ai pas la présomption de penser que je puisse plaire, et par conséquent qu'on puisse rien quitter pour moi.

Je vous envoie le portrait de Monsieur de Toulouse,[1] puisque vous le désirez ; il a le mérite d'être très-ressemblant.

Je vous prie de me mander quand vous aurez reçu les petites brochures que M. de Conyers doit vous faire remettre ; il y a plusieurs jours que je n'ai vu M. Selwyn ; il ne vous dira pas que je lui parle souvent de vous, et si les Fitzroy vous ont dit la vérité, vous aurez vu que j'ai été aussi fort silencieuse avec eux. J'ai trouvé du plaisir à leur rendre des soins, parce que c'est un sentiment assez naturel de vouloir faire dire du bien de soi à nos amis.

Les commissions dont Mme Fitzroy vous a parlé n'étaient point pour moi, et je ne m'en soucie nullement. Je m'étais adressée à elle parce que l'occasion était présente et que je lui crois plus de temps de reste qu'à vous.

Je serais fort aise à voir vos deux écrits à M. Hume [2] ; je ne vous les demanderai point, je sais que cela serait inutile ; je connais votre inflexibilité.

Je crois que Mme d'Aiguillon soupera demain chez moi, je lui dirai ce que vous me mandez de son Chevalier.

Mon commerce avec Mme de Forcalquier n'est pas fort vif ; c'est actuellement Mme de Jonzac que je vois le plus souvent. Mme de Luxembourg est toujours à l'Isle-Adam, elle n'est à Paris qu'en passant ; je soupai hier avec elle chez le Président. Madame la Duchesse de Choiseul y était aussi. Mme de Mirepoix n'y voulut pas venir parce qu'elle était incommodée. Je l'ai mise mal avec vous très-innocemment de ma part et très-injustement de la vôtre. Je dois ce témoignage à la vérité. Je la crois malheureuse à peu près autant qu'on peut l'être.

Mme de Beauvau est sur le chemin de Montpellier,[3] c'est elle qui pour le moment présent est ce qu'il y a de plus heureuse ; son mari et elle ne reviendront qu'au mois de février.

Il y a un mot dans votre lettre que je n'ai point entendu : *balneo mariae ;* expliquez-le moi, je vous prie.

Ce n'est point Mme Hervey qui a envoyé à Mme d'Aiguillon

[1] Voyez la note 2 de la lettre 43.

[2] Deux lettres de Walpole à Hume des 6 et 11 novembre 1766 (*Lettres*, tome vii, pp. 66–72).

[3] Son mari était Gouverneur du Languedoc.

les Patagons ; c'est Milord Hertford qui les lui a donnés, ne lui en parlez pas. On les a traduits, et j'en ai été fort contente.

Adieu, voilà une longue et ennuyeuse lettre, assurément elle ne ressemble pas aux vôtres, qui sont gaies, animées, et infiniment agréables.

LETTRE 50

Paris, ce mercredi 26 novembre 1766.

La poste cette fois-ci a été de la plus grande exactitude. Vous êtes bien embarrassé du grand papier, mais vous n'ignorez pas ce dicton, *le papier souffre tout.* Il souffre de rester papier blanc, il souffre les injures, il souffre les outrages, il souffre qu'on s'annonce pour le mois d'octobre, et puis pour le mois de février, enfin que ne souffre-t-il pas ? Il me sert d'exemple, je suis avec vous aussi patiente que lui.

Vous êtes en peine de savoir qui vous devez rayer de la liste des amis que vous retrouverez ici ; en vérité ce n'est que moi, parce que comme le mois de février me paraît la fin du monde, je crois ne pas aller jusque là ; vous voyez bien qu'il n'y a pas de quoi vous inquiéter.

Mme d'Aiguillon, comme je vous l'ai mandé, m'a donné la traduction de votre lettre, ainsi vous serez dispensé de me l'apporter. Je serais bien aise de voir celles que vous avez écrites à M. Hume, mais je ne les verrai jamais, tout ce qui est remis au mois de février est pure chimère.

Il n'y point de procès de M. Fouquet par Mme de Sévigné, mais il y a une petite brochure de quelques unes de ses lettres où il en est question, je la ferai chercher et je vous en enverrai deux exemplaires ; j'y joindrai la copie d'une lettre que j'ai reçue hier de Voltaire.

Jean-Jacques en a écrit une à l'Idole qu'on dit être pleine d'insultes. Elle et tout son Temple sont encore à l'Isle-Adam ; ils reviendront le 5 du mois prochain.

Vous m'avez fait plaisir en me racontant vos gaîtés, j'aurais voulu que vous vous fussiez laissé aller à m'en raconter davantage.

Vous pourriez aussi me mettre plus au fait de vos affaires politiques ; ce que vous m'en dites ne m'apprend presque rien,

LETTRE 50.—Inédite.

mais il y a des temps où l'on n'est pas en train d'écrire ; je suis dans ce cas aujourd'hui, ainsi je finis.

La traduction de vos Patagons est du Chevalier de Redmond. Voulez-vous que je la demande à Mme d'Aiguillon ou voulez-vous [la] lui demander ? je ne prononce jamais votre nom que par vos ordres, ou par votre permission.

Vous me ferez plaisir de dire beaucoup de choses de ma part à Mme Fitzroy et à la demoiselle. Je suis fort touchée de leur souvenir. Adieu, je ne me porte point bien, je vais tâcher de dormir.

Le jugement de M. de La Chalotais est porté au conseil des parties [1] : tous les conseillers d'État, tous les maîtres des requêtes en sont les membres. Il est transféré, ainsi que les autres accusés, à la Bastille ; on dit que cette affaire ne traînera pas en longueur. Vous avez, dit-on, M. de Lauraguais [2] à Londres ; il s'est sauvé du château de Dijon par une canonnière, et on prétend qu'il en serait sorti par la porte quatre jours plus tard.

Je soupe ce soir chez Mme d'Aiguillon avec Mme de Forcalquier ; si vous étiez comme Dieu vous vous trouveriez au milieu de nous, mais vous êtes comme le diable, et je vous vois des cornes.

LETTRE 51

Paris, ce 30 novembre 1766.

Mes numéros [1] vont grand train, ils courent comme un lièvre, tandis que les vôtres marchent à pas de tortue : mais cela est dans l'ordre, votre intention n'est pas de m'attraper : vous serez à cinquante quand je serai à cent, et sans lire nos lettres, les dates suffiront pour faire notre histoire. Vous m'avez demandé votre portrait, j'ai cru que c'était la chose impossible, mais comme il faut que je fasse vos volontés, et que je me soumette

[1] Section du conseil d'État. "On y prononçait sur les évocations qui enlevaient les procès aux juges ordinaires pour les attribuer à un tribunal spécial. Les évocations pouvaient avoir lieu pour des motifs légitimes . . . mais le plus souvent elles étaient obtenues par faveur et par intrigue." (Chéruel, *Dict. de la France.*)

[2] Louis-Léon-Félicité, Comte de Lauraguais, depuis Duc de Brancas (1733–1824), "fameux par son enthousiasme pour les institutions, les mœurs et les usages de l'Angleterre, par l'éclat de ses aventures galantes, par sa philosophie un peu cynique, et par un luxe qui consomma toute sa fortune." (Ségur, *Mémoires*, 3ème éd. tome i, p. 136.)

LETTRE 51.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Mme du Deffand numérotait ses lettres à Walpole. Il commença de numéroter celles qu'il lui adressa, mais cessa au bout de quelque temps.

à toutes vos fantaisies, je viens de vous peindre : c'est une vraie enluminure, vous n'en serez pas content, il est mal écrit, mais comme il n'y aura que vous qui le verrez, je ne me soucie pas qu'il soit plus éloquent. Je n'ai ni médité ni réfléchi pour le faire ; mandez-moi naturellement si vous en êtes content [2] ; la vérité, la vérité est tout ce que je désire et que j'attends de vous, c'est votre langage ordinaire, et je m'aperçois que dans ce moment c'est un article que j'ai omis dans votre portrait : c'est pourtant de toutes vos bonnes qualités celle dont je fais le plus de cas, et qui m'attache le plus à vous.

Il faut, mon tuteur, que vous ayez une complaisance, c'est de faire mon portrait et de n'avoir aucun ménagement pour mon amour-propre, je vous en saurai un gré infini ; que ce soit au courant de la plume, cela ne sera point inutile, et nous nous en trouverons peut-être fort bien l'un et l'autre.[3]

Je voudrais savoir si vous avez reçu la lettre de Voltaire à M. Hume, celle du Docteur Pansophe à Jean-Jacques, et sa *Justification*, avec une très-longue lettre de moi. J'ai l'espérance, mais non la certitude, de vous faire avoir ce que vous désirez—la traduction de vos Patagons et les lettres de Mme de Sévigné sur le procès de M. Fouquet. J'ai déjà parlé à plusieurs libraires qui en font la recherche ; cela parut il y a douze ou treize ans ; il n'en reste aucun exemplaire chez celui qui les a imprimées, je les ai eues et je les ai perdues. C'est peu de chose, elles ne vous feront pas grand plaisir, mais n'importe, vous les aurez ou cela sera impossible. Le Chevalier de Redmond m'a promis une copie de sa traduction, je la lui ai demandée comme pour moi ; s'il me manque de parole, vous aurez celle de Mme d'Aiguillon.

Je vous envoie la copie de la lettre de Voltaire.

Vous me ferez plaisir si vous voulez bien dans votre première lettre mettre un article que je puisse donner à lire au Président sans qu'il paraisse que ce soit votre intention. Vous me parlerez de lui avec beaucoup d'estime et d'amitié, du plaisir que vous aurez de le revoir, de le trouver en bonne santé, de passer des soirées chez lui, de la préférence que vous lui accordez sur tout ce que vous avez vu ici, de votre reconnaissance, de votre attachement pour lui et pour Mme de Jonzac ; un mot aussi pour Mme

[2] Pour le *Portrait* et l'*Addition au Portrait* joints à cette lettre, voyez l'*Appendice IV.*

[3] Walpole satisfit à cette demande en écrivant les jolis vers commençant ainsi : — "Where do Wit and Memory dwell ?" (Voyez l'*Appendice V.*)

d'Aubeterre. Si cela vous coûte trop, n'en faites rien, cela peut vous paraître très-inutile et cela peut l'être en effet.

M. de La Chalotais est à la Bastille, ainsi que tous les autres prisonniers : je ne suis point en état de vous rendre compte de tout ce qui regarde cette affaire, je ne saurais m'occuper que de ce qui m'intéresse.

Je soupai l'autre jour chez Mme d'Aiguillon, elle nous lut la traduction de la *Lettre d'Héloïse* de Pope, et d'un chant du poëme de *Salomon* de Prior ; elle écrit admirablement bien, j'en étais réellement dans l'enthousiasme : dites-le à Milady Hervey, je ne serais pas fâchée que cela revînt à Mme d'Aiguillon. Je voudrais aussi que vous fissiez de temps en temps quelque mention de moi aux Guerchy. N'approuvez-vous pas ce désir de conciliation ?

Le Prince et l'Idole reviennent à Paris mercredi ou jeudi, il y aura dans le courant du mois un voyage à Montmorency ; je suis fort bien avec la Maréchale,[4] et je suis dans ce moment-ci passablement bien avec tout le monde ; mes dimanches vont leur train, c'est-à-dire ils sont fort ennuyeux, mais pas plus qu'autre chose. À la vie que je mène, il serait fort heureux de pouvoir dormir ; j'ai beau être vieille, je ne trouve pas le temps moins long, mais je n'ai point de politique dans la tête, et je n'ai point de Strawberry-Hill.

Adieu, mon tuteur, vous avez une sotte et ennuyeuse pupille ; vous auriez, je crois, bien envie de l'émanciper.

C'est un nommé M. de Conyers, comme je vous l'ai mandé, qui a été chargé de mon dernier paquet. M. Selwyn n'a pas pu me dire sa demeure ; il me fournira des occasions de vous faire tenir ce que je voudrais. Je le vois assez souvent, je le trouve assez amiable, je suis assez bien avec lui.

Votre Duchesse de Northumberland[5] est ici depuis cinq ou six jours ; elle ne fait pas encore grand bruit.

[4] De Luxembourg.

[5] Elizabeth Percy, Duchesse de Northumberland, héritière de la grande famille des Percy. " La Comtesse de Northumberland était un amusant amas de contradictions. Le sang de tous les Percy et Seymour bouillait dans ses veines et dans son imagination ; cependant sa personne était plus vulgaire que tout au monde, sauf sa conversation, assaisonnée indistinctement d'histoires de ses ancêtres et de ses laquais. Les parades, les foules, les bombances étaient son éternelle occupation." (Walpole, *Mémoires du Règne de George III*, éd. 1894, tome i, pp. 333–34.)

LETTRE 52

Paris, ce 5 décembre 1766.

La *Sultana Validé* vient de recevoir les ordres de son souverain seigneur et maître ; elle supplie sa Hautesse d'adoucir l'éclat qui l'environne, ou bien de lui envoyer ses muets avec un bon cordon de soie. Son esclave cependant lui fait serment de changer de style.

Réellement il faut le voir pour le croire ; on ne peut s'imaginer ce que c'est qu'un Anglais quand il use de toute sa liberté ; mais je ne veux point me fâcher. Peut-être ai-je de grands torts, accordez-moi la grâce de m'en convaincre, et ayez la complaisance de me renvoyer les dernières de mes lettres qui vous ont si souverainement déplu. Je consens, pour payement, à ne point recevoir des vôtres deux ou trois postes de suite, et encore plus si vous le voulez ; je suis réellement curieuse de connaître mes crimes. Je ne vous passe pas de me soupçonner de feindre l'intérêt que je prends à votre santé ; mais non, je ne veux répondre à aucun article de votre lettre ; je vous dirai seulement que je n'accepte aucun des deux propositions que vous me faites. La première, que nous relisions toutes les semaines une de nos lettres ; la dérision est grande ; vous ne vous donneriez pas volontiers cet ennui, et moi je trouverais peu de plaisir à relire une assez grande quantité des vôtres ; nommément la dernière, que je jetterai de bon cœur au feu. Pour la seconde, de vous écrire tant que je voudrai, et de les brûler toute de suite, toutes réflexions faites je ne la trouve pas déraisonnable, et c'est un amusement que je pourrai peut-être bien me donner.

Non, non, mon tuteur, je le répète, je ne veux point me fâcher, et quoique votre dernière lettre soit la pire de toutes, qu'elle soit exécrable, épouvantable, je me contente de dire " mon tuteur est fou, quatre ou cinq minutes d'ennui que lui causent mes missives le font extravaguer, et lui font traiter quelqu'un à qui il doit du moins un peu de reconnaissance, comme on ne traiterait pas je n'ose dire qui ! " Mais je le répète pour la troisième fois, je ne veux point me fâcher, nous verrons si vous êtes un des léopards de vos armes.[1] Ah ! mon Dieu ! pour Dieu, au nom de Dieu, ne me donnez point de chagrin, ne me

LETTRE 52.—Inédite.

[1] C'est-à-dire, les armes d'Angleterre.

faites point perdre le peu d'esprit qui me reste ; je n'ai nulle envie de vous causer de la peine. S'il était permis, s'il était honnête de proférer cet infâme nom d'amitié, je vous dirais que j'en ai une véritable pour vous, et plus véritable que qui que ce soit au monde, que le ciel n'est pas plus loin de la terre que je le suis de l'esprit de domination, que je ne veux de vous que ce que vous voudrez. Ne me cherchez point querelle, je ne vous causerai jamais aucun embarras ; pour de l'ennui cela n'est pas si sûr, je l'éviterai si je puis.

J'ai reçu une lettre du petit Craufurd ; il paraît persuadé, et il me dit que vous l'êtes, que sa prétendue mort était une malice de M. Selwyn ; je suis fort éloignée de le croire, mais quand cela serait je ne vois pas quel grand inconvénient il en peut résulter ; j'y ai paru sensible : est-ce une chose ridicule ou étrange ? Je ne crains nulle tromperie de sa part, on ne peut pousser plus loin la réserve que j'ai sur vous. Enfin, à moins que vous ne vouliez faire de moi comme le Roi Dagobert de ses chiens, prétendre que je suis enragée pour m'envoyer noyer, vous ne trouverez aucun prétexte pour me gronder et pour vous fâcher.

Je n'ai point entendu parler de M. de Redmond, ainsi je ne sais pas si vous pourrez avoir par lui sa traduction. Pour les lettres de Mme de Sévigné sur le procès de M. Fouquet, on me les a prêtées. Je n'ai trouvé qu'une seule personne qui les eût, je les fais copier et je vous les enverrai par la première occasion. Je vous prie de dire à M. Craufurd que je trouve très-mauvais qu'il me dise que je suis imprudente, moi qui actuellement ai la prudence d'un serpent. J'en aurai aussi la langue contre lui s'il continue à m'offenser et à se moquer de moi, en me disant que je suis vaine et coquette ; si cela était, il faudrait me montrer à la foire. Allez, allez, vous êtes d'étranges originaux et vous avez de moi tous les deux une drôle d'opinion. Il n'y a que deux parties à prendre, l'un de rompre avec vous, ou bien de vous prendre tels que vous êtes, et de ne faire que rire de vos insultes.

Je crois que vous êtes bien mécontent de votre portrait, cela ne me surprendra pas, car je le suis moi-même. J'ai beaucoup omis de vos défauts que vous prenez pour de grandes qualités ; votre inflexibilité par exemple, votre ironie, j'aurais pu dire aussi que vous êtes impitoyable, et puis toutes les contradictions, tous les contraires, que votre tête n'est quelquefois

qu'un chaos, et que c'est souvent tant pis quand elle se débrouille. Mais, mon tuteur, je vous en prie, faites le mien, peignez moi aussi ridicule que vous me voyez ; ce sera comme la question, cela me fera passer une heure ou deux.

Adieu, je vais brûler votre indigne lettre, je ne veux pas en pouvoir jamais rappeler la mémoire.

Je fis l'autre jour une petite chanson, mais je ne vous l'enverrai pas, elle deviendrait une pièce justificative dans vos griefs contre moi.

J'oubliais de vous dire que vous avez dû voir dans mes dernières lettres que je m'étais désistée de l'insolente demande que je vous avais faite, de me donner de vos nouvelles deux fois la semaine en cas que vous devinssiez malade ou incommodé, et que je vous disais que je consentais que vous n'en fissiez rien si cela ne vous convenait pas. Si vous avez lu le *Grondeur*, je vous dirais que vous lui ressemblez ; après avoir fait vingt questions à son laquais pour savoir s'il a fait son devoir, quand il voit qu'il n'a manqué à rien, il dit, " Voilà un coquin, qu'il faut que je chasse."

LETTRE 53

Ce 12 décembre 1766, en réponse à celle du 4 décembre.

Mon bon sens n'est point encore dans la lune, et tel qui en voudrait faire le voyage pour y aller chercher ma phiole ne l'y trouverait pas et serait peut-être assez étonné d'y trouver la sienne.

Voilà ma réponse à votre dernière et charmante lettre, je l'ai confiée, ainsi que la précédente, à mon fidèle et loyal ami le salamandre. Faites-en de même, et confiez au vôtre toutes les miennes ; nous ne pouvons avoir de confident plus discret ; ils ne nous rappeleront jamais ce qui peut nous déplaire, et tout sera fini et oublié.

Vous avez fort bien jugé le portrait de l'Archevêque, mais il en a été parfaitement content, et tous ceux qui l'ont lu l'ont trouvé très-flatteur. Je suis persuadée que le vôtre vous aura fort déplu et que ce sera une nouvelle pièce contre moi ; mais ma cause est si mauvaise, je suis si criminelle, qu'un crime de

LETTRE 53.—Inédite ; cette lettre porte pour en-tête dans le manuscrit, "Copie d'une lettre de Mme du Deffand à M. Walpole."

plus ou de moins n'est pas une affaire ; vous m'avez déjà prononcé ma sentence, que peut-il m'arriver de plus ? J'ai bien compris tout ce que contenait votre lettre.

J'attends vos ordres pour vous envoyer le portrait de la grand'maman, il ressemble au panégyrique d'une sainte, il est sans ombre et par conséquent n'a pas de relief ; cependant je crois ne lui avoir pas donné des louanges qu'elle ne mérite pas.[1] Elle m'en a fait un très-joli remercîment. Voilà à quoi je me suis occupée depuis quelques jours. Si j'étais à la place de votre sourde [2] je décorerais votre château de mes enluminures, nous ferions des figures à Callot,[3] nous réduirions en nains les nouveaux pantagons [4] ; mais je suis bien hardie de dire *nous ;* c'est bien à moi de prétendre à aucune communauté avec vous ; vous m'avez dit que nos caractères ne se ressemblaient point, que nos humeurs ne se convenaient pas, je pensais le contraire ; mais pour nos esprits j'en sens bien la différence, et je suis souvent enragée d'être forcée à applaudir à votre style quand vous me dites des injures ; mais voilà qui sera bientôt fini, à ce que j'espère ; peut-être y a-t-il encore quelques misérables lettres où ces infâmes mots *amitié* et *février* se trouveront, mais ce qui est de bien certain c'est qu'ils n'y seront jamais à l'avenir.

Je voudrais faire un *errata* à votre portrait ; retranchez *et tous ceux qui ne se soucient pas d'être aimés*, et mettez à la place, *excepté les fous et les sots*, etc. Moyennant cette réforme il vous paraîtra peut-être moins choquant. Voilà tout ce que je vous écrirai aujourd'hui, je continuerai peut-être demain et après-demain.

Ce samedi 13.

J'ai fait des réflexions, et en voici le résultat. Il est impossible que vous pensiez un mot de tout ce que vous me faites

[1] Voyez l'*Appendice VI.*

[2] Lady Suffolk, dont la maison de campagne était à Twickenham.

[3] Grotesques, dans le style de Jacques Callot (1592–1635.) "Figures à la Callot" était un terme d'art de l'époque : il fut introduit par le Chevalier de Boufflers dans ses vers satirisant un mauvais éloge de Callot par le Père Husson :—

"De Callot le panégyrique,
Père Husson, était ton ballot ;
Tes figures de rhétorique
Sont des figures à Callot."

Pierre, le jeune héros du *Livre de mon Ami* de M. Anatole France, ayant vu d'étranges gravures de Callot chez les marchands d'estampes parisiens, voit des "figures à la Callot" défiler devant ses yeux, le soir, lorsqu'il est au lit.

[4] C'est la leçon du manuscrit, mais il faut évidemment lire "Patagons" (voyez la note 3 de la lettre 45).

entendre, parce qu'il est impossible que vous me croyez folle ; vous pouvez vous informer si je donne quelque marque de folie ; je crois donc que vous me faites une querelle d'Allemand, et je parierais que dans mes dernières lettres, excepté ma mauvaise humeur sur le mois de février, il n'y a pas un mot susceptible, je ne dis pas d'une impertinente interprétation, mais même qui approche d'aucune des amitiés de votre sainte pour sa fille.

Vous prenez soin de me faire remarquer que votre style est bien changé. Oh ! il y a longtemps que je m'en aperçois ! Oh ! il est vrai que dans les deux dernières il emporte la paille ; et je ne comprends pas comment vous vous être permis d'écrire des choses aussi outrageantes à une femme de mon âge, et qui (je crois pouvoir le dire sans vanité) mérite quelque considération, et dont l'amitié ne déshonore point et ne donne point de ridicule à ceux qui en sont l'objet, de qui les ennemis mêmes ne parlent pas avec mépris ; et c'est vous par qui elle recevrait les plus grandes humiliations si elle avait le malheur d'avoir les sentiments que vous lui supposez ; ne serait-ce pas à vous dans ce cas-là de la plaindre en cherchant à la guérir ? Mais Dieu merci ! elle n'en a pas besoin. Oui, je l'avoue (et je n'ai pas assez d'esprit pour déguiser la vérité) vous êtes de tous les hommes celui dont l'esprit me plaisait le plus, et à qui par conséquent j'en croyais davantage. J'ai cru aussi votre caractère excellent, et en conséquence de cette idée et des marques d'amitié que vous me donniez je me suis livrée à vous sans réserve ; je vous disais toutes mes pensées, je vous regardais comme mon appui ; la certitude d'avoir un ami me rendait heureuse malgré tous mes malheurs, je me permettais de la chaleur dans mes expressions, des plaintes, des reproches ; quand j'étais dans une disposition triste je cherchais de la consolation en vous écrivant. Je me suis trompée ; votre estime, votre goût pour moi se sont évanouis. Je vous prie d'être intimement persuadé que je n'ai ni l'intention, ni le projet, ni même le désir de les faire renaître, je n'y pourrais plus compter. Ne croyez pas que je vous tende des pièges, je n'oublierai de ma vie la manière dont vous m'avez traitée, et ma confiance est perdue pour jamais. Comme vous m'aviez bien voulu distinguer par le passé des femmes de ma nation je vous prie de continuer aujourd'hui et de croire fermement que je suis sans intrigue, sans artifice, et que je suis à mille lieues de vouloir vous séduire ; tout cela dit, venons à la conduite qu'il nous convient d'avoir.

Je serai fort aise de continuer notre correspondance si elle n'est pas pour vous une sujétion ; je veux qu'elle soit si libre de votre part que vous ne puissiez pas en exiger aucune reconnaissance, et que vous ne puissiez pas envier le bonheur de M. Craufurd de ne s'être pas assujetti à m'écrire. Je vous écrirai de mon côté avec plaisir, toujours en réponse à vos lettres et sans jamais les prévenir ; vous n'y trouverez ni le mot amitié ni celui d'aucun des douze mois de l'année ; je ne me permettrai pas même les phrases usitées dans toutes les lettres, je ne me les permettrai pas même dans la pensée. En un mot, excepté que je saurai que j'écris à un homme d'esprit et que je trouverai de l'amusement à vous écrire, il n'y aura pas plus de sentiment que dans mes lettres à M. de Saulx. Ce pauvre M. de Saulx, il passe pour mon ami intime, et quand il revient de quelque campagne, on me fait des compliments sur son retour, et on lui parle des regrets que m'a causés son absence ; c'est le ton de notre nation, vous n'y êtes point accoutumé ; il vous étonne, il vous effraie ; eh bien, je n'y puis que faire.

LETTRE 54

Ce dimanche 4 janvier 1767.

Ah ! ne vous épuisez plus en imprécations contre l'amitié. Pourquoi me rappeler sans cesse ce que vous m'avez dit et écrit qui pouvait me détourner d'en prendre pour vous ? Que vous importe ce que je pense quand vous êtes libre de penser ce que vous voulez ? C'est, dites-vous, la peur que je ne me rende malheureuse ; c'est une précaution que vous prenez pour moi dans le genre de celle de Gribouille, qui se jetait dans l'eau de peur de la pluie.[1] Mais d'où vient répéter toujours la même chose ? que cela est inutile, que cela est superflu ! Rappelez-vous *trois paroles* [2] que vous m'avez écrites dans une de vos dernières lettres ; elles m'ont fait toute l'impression que vous pouviez désirer, et peut-être même beaucoup par delà, car je n'imagine pas que vous ayez voulu nuire ni à mon repos ni à ma santé. Je vous assure que je n'oublierai jamais ces *trois paroles*. Vous devez remarquer que je me conduis en conséquence, et si

LETTRE 54.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Proverbe populaire.

[2] Sans doute les mots "je suis refroidi" rappelés dans de suivantes lettres (voyez la lettre 58).

mes lettres à l'avenir vous semblent ennuyeuses, ce ne sera pas un ennui du même genre.

Je suis fort aise que vous ayez pris soin de M. Craufurd, et je serais ravie que vous fussiez sincèrement amis. Je ne trouve point que la différence d'âge dans les gens qui ont véritablement du mérite y doive mettre obstacle. Je trouve que l'âme ne vieillit point, elle est condamnée à prendre en apparence diverses formes, mais depuis trente ans jusqu'au temps où l'on radote elle reste toujours dans le même état, à moins de quelques passions violentes qui sont pour elle ce que les maladies sont pour le corps ; et comme je crois que M. Craufurd est exempt de passions je conclus qu'il vous convient très-fort ; aimez-vous donc l'un l'autre ; de tous les saints, c'est Saint Jean l'Évangéliste que j'aime le mieux, il répétait sans cesse " aimez-vous, mes petits enfants." Eh bien ! je vous dis la même chose à l'un et à l'autre ; à vous, dont je serais la mère, et à lui, dont je serais la grand'mère. Eh bien ! mon âge ne m'afflige point, mes grands malheurs même ne m'attristent point, mais il y a de certains chagrins, qui sont comme la goutte d'eau qui fait répandre la verre ; ce serait aux amis (s'il y en avait) à remédier à cet inconvénient.

J'aurais des choses infinies à vous raconter, qui, selon toute vraisemblance (si vous étiez fait comme un autre), devraient vous être fort agréables ; mais on ne sait sur quel pied danser avec vous : ainsi j'ai résolu de remettre à vous dire à vous-même, quand je vous reverrai, toutes ces sortes de choses : je ne veux rien hasarder dans mes lettres.

Je suis persuadée que vous n'êtes point content de votre portrait ; quand je serai en humeur, j'y retoucherai : je retrancherai d'abord tout ce qui peut avoir rapport à moi, parce qu'en effet cela le gâte, et que cela est très-ridicule ; excepté cela, je n'y ferai aucun changement : vous pouvez ne vous y pas reconnaître, mais c'est ainsi que je vous vois.

Vous recevrez dans le paquet que vous portera M. Selwyn le portrait de la grand'maman ; j'imagine que vous en serez content, quoique je n'aie point un style original comme vous : ce que j'écris est sans feu et sans vie, mon style sent l'imitation ; s'il est assez correct, ce dont je doute fort, il est lâche et froid, je le sais bien ; c'est ce qui vous déplaît souverainement, et vous avez raison. N'allez pas croire que je quête des louanges ; je n'en veux de vous moins que de personne. Vous me comble-

riez de plaisir si vous preniez la peine de faire de moi un portrait à la rigueur. Pourquoi, quand vous êtes seul à Strawberry-Hill, n'auriez-vous pas cette complaisance ? N'allez pas me faire un crime de cette demande.

J'ai quelque petit chagrin de voir partir M. Selwyn ; je ne l'ai pas vu fort souvent ; je le trouve assez aimable ; il est malin, mais je ne le crois pas méchant. Je n'ai encore vu qu'une seule fois Milady Sarah [3] ; elle ne partira que dans trois semaines ou un mois ; elle me paraît aimable, mais elle est bien jeune ; j'ai vu davantage l'ambassadrice : elle a beaucoup de babil et de politesse ; je n'ai eu nulle conversation avec l'ambassadeur ; ils logent tout auprès de chez moi, et vraisemblablement je les verrai assez souvent.

Je vous prie de me mander si vous avez connaissance d'une brochure en deux volumes, qui a pour titre : *Testament du Chevalier Robert Walpole.*[4] Il y a au commencement vingt ou trente lettres de monsieur votre père ; mon opinion est qu'elles sont de lui, mais qu'il y en a deux ou trois de falsifiées, et que le commencement du testament est aussi de lui : je mettrai cette brochure dans le paquet que vous portera M. Selwyn, j'y joindrai les mémoires du procès de La Chalotais, votre traduction des Patagons, et les lettres de Mme de Sévigné sur M. Fouquet, que j'ai fait copier, n'ayant pas pu en trouver un exemplaire imprimé. Mandez-moi si vous voulez *Le Philosophe Ignorant* de Voltaire ; je vous l'enverrai par Milady Sarah ; enfin, chargez-moi de toutes vos commissions ; cela ne tire à aucune conséquence.

Je ne sais pas si votre nièce [5] a bien ou mal fait en cas que

[3] Lady Sarah Bunbury, née Lennox, fille du second Duc de Richmond, et femme de Sir Charles Bunbury, qu'elle épousa en 1762. Lady Sarah était extrêmement belle et séduisante. L'attention de la haute société avait été fixée sur elle depuis 1760, lorsqu'elle fut à deux doigts de devenir Reine d'Angleterre : George III voulait l'épouser, et sa mère et Lord Bute eurent toutes les peines du monde à l'en détourner. En 1769 Lady Sarah s'enfuit de chez son mari avec Lord William Gordon, qu'elle quitta bientôt. Sir Charles Bunbury divorça d'avec elle en 1776, et en 1782 elle épousa l'honorable George Napier. Parmi les nombreux enfants de son second mariage furent les fameux généraux, Sir Charles et Sir William Napier. À la date de cette lettre Lady Sarah avait vingt et un ans.

[4] On ne sait à qui attribuer ce testament fictif, qui semble n'avoir produit aucune sensation en Angleterre. Dans l'ouvrage intitulé *Short Notes of my Life* (*Brèves Notes sur ma Vie*) Walpole relate en date du 1 février 1767 : " J'ai commencé la *Dénonciation du Testament Politique* de mon père à Strawberry-Hill, et je l'y ai finie à mon retour le 17 février. Je ne l'ai pas imprimée, nulle traduction anglaise de cet ouvrage controuvé n'ayant été faite." (La *Dénonciation* est imprimée dans les *Œuvres de Lord Orford*, 1798, tome ii, pp. 323–38.)

[5] Apparemment Lady Waldegrave, dont le mariage secret avec le Duc de Gloucester eut lieu en septembre 1766.

tout soit conclu. Mais pour votre cousin [6] je trouve qu'il a grand tort ; vous y perdrez votre latin si vos conseils sont contraires à son caractère. Il serait fâcheux que vous eussiez pour les autres l'ambition que vous n'avez pas pour vous.

Adieu, je mettrai peut-être un mot dans le paquet de M. Selwyn ; c'est jeudi qu'il partira.

Je vous recommande d'avance de ne montrer le portrait de la grand'maman à qui que ce soit ; elle a exigé de moi que j'en gardasse le secret ; quand vous serez ici je suis sûre qu'elle consentira que je vous le montre.

LETTRE 55

Paris, ce mercredi 7 janvier 1767.

Vous recevrez mes lettres coup sur coup ; c'est ainsi que j'ai reçu les vôtres, et je suis la règle d'un petit oiseau dont le ramage semble dire, " Comme il te fait, fait l'y." Je vous imite encore dans l'insipidité dont vous vous plaignez. Je prends part à si peu de chose que je suis hors d'état de rien raconter ; vous n'auriez jamais su la mort de Mme de Lignerac s'il n'y avait eu que moi pour vous l'apprendre. C'était la femme de l'ennemi des capucins ; certainement ce n'est pas un grand événement dans votre vie que cette perte. Il n'en est pas de même de votre pauvre Louis [1] ; cependant comme il était bien ivrogne cela doit vous consoler. Le laquais qui vous suivait ici, qu'on appelait La Jeunesse, vient sans cesse demander à mes gens si l'on n'a pas de nouvelles de votre retour ; il quittera tout, dit-il, pour entrer à vous.

Votre aventure de la comédie me fait beaucoup de plaisir ; je juge par les soupçons qu'on a eus de vous que vous avez fort bon visage. À propos de comédie, on dit que Mlle Clairon demande qu'il lui soit permis de donner une réprésentation au public qui ne sera point sur le théâtre de la Comédie, mais dans un lieu qu'on appelle le Magasin, que les billets soient d'un louis, et au profit de Molé,[2] qui, comme vous savez, a pensé

[6] M. Conway. (W.)—Conway était en mauvais termes avec Chatham, et avait été sur le point de démissionner.

LETTRE 55.—Inédite.

[1] Valet suisse de M. W. (W.)

[2] François-René Molé, célèbre comédien (1734–1802).

mourir et n'est pas encore en état de remonter sur le théâtre. Je crois que le vrai motif de Mlle Clairon est de jouir de l'empressement du public, car elle surpasse en vanité tous les auteurs, depuis Voltaire jusqu'à Fréron. Je ne sais si la demande a été accordée. Voilà par exemple des nouvelles dont je m'informerai pour vous en instruire.

M. Selwyn devait partir demain, il a changé d'avis, il reste avec Milady Sarah et ne partira qu'avec elle. J'ai pris le parti d'envoyer demander à Madame l'Ambassadrice une occasion pour vous faire tenir mon paquet ; il est chez elle et son courrier part cette nuit ou demain matin, ainsi vous le recevrez en même temps que cette lettre, et peut-être plutôt. Comme elle m'avait fait recommander qu'il ne fût pas trop gros, je n'y ai point mis le *Testament* de monsieur votre père ; c'est deux grosses brochures ; je vous les enverrai par M. Selwyn.

Je ne suis point en train d'écrire, je suis dans mes temps de grande bêtise, mais pour suppléer à mon aridité je vous envoie une lettre de Voltaire à M. de Choiseul. Elle n'est pas nouvelle, mais elle l'a été pour moi, car ce n'est que d'avant-hier que j'en ai connaissance. Il l'écrivit sur ce qu'il apprit qu'un capitaine, frère de M. Pompignan,[3] était à Genève, et disait qu'il lui donnerait des coups de bâton et lui couperait les oreilles ; je la trouve excellente.[4] Nous avons ici de bien impertinentes petites brochures ; on dit qu'il en pleut à Londres. L'Idole me montra l'autre jour qu'elle soupa chez moi la lettre qu'elle reçut de Jean-Jacques il y a deux ou trois mois. Elle est très-bien écrite, il se moque d'elle depuis le commencement jusqu'à la fin. C'est son meilleur ouvrage. Je fus étonnée de cette marque de confiance ; en reconnaissance je lui ferai voir ce soir l'extrait de votre lettre à Mme d'Aiguillon. Vous allez conclure que nous sommes dans la plus grande intimité, oh ! point du tout ; je trouve que son esprit, son éloquence, ressemblent à une préface ; elle ne me plaît nullement, mais elle partage ce malheur avec bien d'autres, car tout me paraît insupportable. Cela pourrait bien venir de ce que je le suis moi-même.

[3] Jean-Jacques Le Franc, Marquis de Pompignan (1709–84), poète, membre de l'Académie française. . . . "Son discours de réception à l'Académie excita contre lui les colères des philosophes, et surtout de Voltaire qui, jusqu'à la fin de sa vie, le poursuivit des plus sanglantes epigrammes." (L. L.)

[4] Voici la lettre :—"M. le Duc,—Je ne sais ce que mes oreilles ont fait à MM. de Pompignan ; l'un me les écorche depuis longtemps, l'autre veut me les couper. Défendez-moi du spadassin, je me charge de l'écorcheur. J'ai besoin de mes oreilles pour entendre tout ce que la renommée dit de vous."

Vous ne voulez donc pas me charger de rien dire de votre part au Président et à Mme de Jonzac ; une honnêteté ne coûte guère. Je pourrais vous faire parler, mais en vérité je n'ose pas outrepasser vos ordres. À propos d'ordre, il faut que vous me croyiez bien sotte pour avoir pensé que je m'étais formalisée du ton monarchique ou plutôt despotique que vous aviez pris dans une de vos lettres ; il n'y avait positivement que cet endroit-là de supportable, et qui pût diminuer—je ne sais juste quel terme dire de tout le reste.

Vous devez des adorations à la grand'maman, vous ne saurez pourquoi que quand je pourrai vous le dire ; je marche sur des œufs en vous écrivant. Mandez-moi comment vous aurez trouvé son portrait, mais tout naturellement, ce ne sont pas vos critiques que je crains, ni vos louanges que je cherche. J'aime la vérité, et vous êtes la seule personne en qui j'en trouve.

Adieu, il est fort tard, je ne dors plus que dans la journée, car pour les nuits il n'est plus question de sommeil.

LETTRE 56

Ce vendredi 16 janvier 1767.

Cette lettre sera sans numéro, parce qu'elle est destinée à être dans le paquet que vous portera M. Selwyn, et celle que je vous écrirai dimanche par la poste sera numérotée 51, et répondra à votre no. 42 du 9 janvier. Si vous voulez bien observer numéros et dates, vous verrez que tout est dans l'ordre accoutumé et qu'il n'y a de ma part aucun changement. Je suis toujours en avance de neuf, et cela subsistera de même tant que notre correspondance durera, ce qui j'espère sera autant que ma vie. Ce fait éclairci, je vais répondre à la lettre que je reçus hier du 9 de ce mois.

Oh ! non, je ne vous ai point quitté, cette bonne ou mauvaise aventure ne vous arrivera jamais. J'attends vos lettres avec la même impatience que si elles me devaient procurer beaucoup de plaisir, et depuis plus de deux mois je n'y trouve qu'amertume ou sécheresse ; mais n'importe, je suis toujours bien aise d'en recevoir, c'est une attention à laquelle vous n'êtes point obligé. J'aimerais mieux qu'elle ne vous coutât pas et ne vous pas devoir tant de reconnaissance.

M. Selwyn prétend qu'il partira dimanche. Il soupa hier au

LETTRE 56.—Inédite.

soir chez le Président, il fit de grands serments qu'il reviendrait ici au mois de mai ; je lui dis que je n'en croyais rien, nous nous disputâmes, et je lui chantai un couplet que je n'avais pas fait pour lui, mais que je changeai sur-le-champ. Le voici :—

"Quand un Anglais quitte Paris,
'Je jure,' dit-il, 'mes amis,
De revenir en France.
Vous m'y verrez incessamment,
Et je m'engage par serment
D'y faire résidence.'
Mais tout ce qu'on dit en partant
Autant en emporte le vent.
Eh ! bon, bon, bon,
Les gens d'Albion
Trompent comme les autres."

Ce couplet réussit parfaitement, on m'en demanda copie et je la refusai. Je me garderai bien de vous envoyer l'original—pour la parodie à la bonne heure, elle ne doit vous rien faire.

Le départ du Selwyn m'est assez indifférent. Il a de l'esprit sans doute, mais il n'a point de conversation. Il est toujours distrait, cependant il est assez aimable, mais par moments. Sa petite Milady Sarah est tout au travers les choux ; c'est Monsieur le Duc de Chartres et tous les jeunes gens qui l'environnent, c'est l'Idole qui s'en est emparée. Je l'ai fort peu vue ; elle soupera ce soir chez moi pour la troisième fois, et son mari [1] pour la quatrième. J'aurai l'Idole et peut-être son Prince, les deux Maréchales, les Prince et Princesse d'Hénin, etc. C'est un souper de fondation, un vendredi chez moi, et le vendredi d'après chez le Président. Mes dimanches subsistent toujours, mais avec une compagnie toute différente, c'est Mmes d'Aiguillon, de Forcalquier, de Crussol, etc. Les hommes, Pont-de-Veyle, Saulx, un M. de Morfontaine, Intendant de Soissons, qui nous a produit des plaisanteries à l'infini à l'occasion des étrennes. Je vous raconterais tout cela si vous étiez plus malléable, mais vous êtes comme une statue de pierre, vous ne prenez part à rien. Votre silence sur votre retour fait que je ne sais qu'en penser, et si vous aviez la maudite intention de ne point revenir, à quoi vous serviraient tous les détails de ma société ? Vous écouteriez tout cela avec une indifférence extrême, et vous me diriez qu'après m'être satisfaite en vous mandant des balivernes, je ferais bien de les jeter

[1] Sir Charles Bunbury.

au feu. Réellement votre commerce est épineux, je suis toujours en crainte et je ne saurais écrire que quand j'ai la bride sur le col. Je voudrais que le Selwyn eût pris quelque part à tout ce qu'il a vu et entendu pour pouvoir vous le raconter, mais il a des yeux qui ne voient point, des oreilles qui n'entendent rien. Je le rends à Londres, rendez-vous à Paris, et ce sera pour moi un bon échange.

Je compte voir aujourd'hui la grand'maman, j'en suis toujours infiniment contente ; je le suis aussi de son époux, à qui j'ai souhaité la bonne année. Il m'a envoyé une étrenne. Il y aurait une longue histoire à vous conter, mais je n'en ferai rien, ce n'est point la paresse qui m'en empêche, mais votre excessive indifférence. Elle me gêle le sang, et elle m'ôte la faculté de parler. Eh bien ! malgré cela, je ne puis m'empêcher de vous prier de tenir votre parole. Je crois pouvoir répondre que vous serez content du séjour que vous ferez ici, vous ferez des Choiseul l'usage qu'il vous plaira, mais il n'y a point de politesses, d'attentions, et de marques de considération que vous n'en deviez attendre. Toute ma compagnie des dimanches vous recevra à bras ouverts ; vous êtes attendu chez le Président comme le Messie, non pas pour vous crucifier, mais pour vous combler de caresses.

" Ah ! voilà la petite," direz-vous, " qui se laisse aller ! " Oh ! que non, elle est bien loin de cela, c'est la prudence et la réserve même, et le tuteur ne reconnaîtra plus sa pupille.

Vous avez donc perdu votre ivrogne [2] ; j'en suis fâchée, parce que je comprends très-bien que vous devez l'être ; l'habitude est un des plus forts liens. J'ai une fois renversé toute ma maison pour retrouver une vieille aiguille de tête, qui valait quatre sols, parce qu'il y avait douze ou quinze ans que je l'avais. Vous ne me mandez point si vous avez trouvé un autre domestique qui vous convienne. Vous auriez cent mille choses à me mander si vous vouliez, mais c'est la confiance qui vous manque ; que ne vous laissez-vous aller à dire tout ce qui vous passe par la tête ? toutes vos folies, toutes vos réflexions ? Quand vous êtes à votre Strawberry-Hill vous écrivez, j'en suis sûre ; enfin vous ne tirez point de moi le parti que vous pourriez ; vous vous êtes laissé aller à des terreurs paniques qui ont détruit tout l'agrément de notre commerce. Comme je suis juste, je ne vous en sais pas absolument mauvais gré, quoique vous m'ayez dit

[2] Le valet de chambre de M. Walpole. (W.)

les choses du monde les plus dures et les plus choquantes. Vous avez craint le ridicule, vous avez mieux aimé courre le risque de me perdre. Eh bien ! vous ne m'avez point perdue, et vous êtes à l'abri de tout ridicule. Tenez, mon tuteur, car il faut bien revenir à vous donner ce nom, je serai tout ce qu'il vous plaira que je sois, votre ami, votre connaissance, tout comme il vous plaira, mais je ne puis me départir du jugement que j'ai porté de vous. Je ne vous crois point parfait, et même il s'en faut bien, et j'ai même l'idée, je vous l'avoue, que vous êtes un peu fou. Il y a un mélange en vous de bonté, de dureté, de raison, de caprice. Je sais tout cela quoique vous en puissiez dire, et quelque insolente que vous puissiez me trouver, je vous soutiens qu'il y a de grands rapports entre vous et moi ; nous voyons, nous jugeons de même, nous avons autant de sensibilité l'un que l'autre, vous avec la férocité de votre pays, et moi avec la faiblesse du mien ; cela dit,

"Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie."[3]

Ah ! que M. Hume fait bien de s'établir en Écosse, c'est pour ainsi dire reculer devant Jean-Jacques, mais qu'importe ? il ne reviendra plus ici, et nos vilains philosophes modernes perdront son appui. Vous trouverez dans ce paquet une petite feuille volante, dont le titre est *Lettres Posthumes*,[4] etc. Vous savez ce que veut dire *post* en français ; il y a du galimatias, mais il y a quelques traits plaisants. J'ai ramassé toutes les petites brochures où vous êtes nommé ; je vous les garde, ainsi que le *Testament* de monsieur votre père.

Le séjour de M. Hume en Écosse déterminera le petit Craufurd à y aller, car on dit qu'il l'adore.

À propos, j'oubliais de vous dire que le Selwyn perdit il y a aujourd'hui huit jours douze cents louis au Palais-Royal où il avait accompagné Milady Sarah. Le Chevalier Bunbury et le petit Milord y étaient aussi, le petit Milord était fort triste,[5] ainsi que le Selwyn, mais le Chevalier fort indifférent, il s'alla coucher à une heure et laissa tranquillement sa Milady. Ne laissez pas aller vos idées trop loin, elle n'est que coquette, il est vrai que selon moi c'est un grand défaut, aussi j'aime beaucoup mieux votre Milady Fitzroy.

[3] *Cinna*, v, 3.

[4] Un pamphlet intitulé *Réflexions Posthumes sur le grand procès de Jean-Jacques avec David*, qui avait été supprimé par ordre de la police. Mme du Deffand en avait obtenu un exemplaire pour Walpole par les bons offices de Mme de Choiseul.

[5] Lord Carlisle se croyait épris de Lady Sarah.

Que voulez-vous que je vous dise de votre Ambassadrice [6] ? Je ne l'ai pas beaucoup vue, mais cependant assez pour juger que ce n'est pas une femme d'esprit. Je lui crois la tête légère ; elle babille beaucoup, et ne dit pas grand'chose, cependant comme elle m'a dit du bien de vous et que vous aviez fait des vers [7] pour elle, elle ne me déplaît pas. Pour le Milord, il ne me rend aucun soin ; il a soupé chez moi, et je n'en ai pas entendu parler depuis, ainsi je n'en pense rien du tout.

Vous pouvez être sûr que je trouve tout le monde insupportable, que je ne tiens à rien, que tout me paraît sot, ridicule, et ennuyeux, et que je suis au désespoir de la vie que je mène ; je crois qu'il est bon de finir là.

Si vous voulez savoir des nouvelles de celui-ci, de celle-là, questionnez-moi, car je n'imaginerai pas de moi-même de vous rien dire.

Je crois la comédie de Garrick [8] detestable. On nous en a donné ici d'épouvantables ; une tragédie de *Guillaume Tell*, un opéra de Mondonville. C'est *Thesée* dont la musique était de Lulli, les paroles de Quinault ; il n'est pas supportable. Il n'y a plus rien ici, mon tuteur, ni esprit, ni goût, ni bon sens, et tout ce que j'ai vu d'Anglais depuis votre départ ne m'a pas persuadé que cela soit fort différent chez vous ; votre Milady Hertford vaut autant que votre Mme Hervey [9] j'en suis sûre ; celle-ci a des prétentions de plus, et les prétentions sont à faire mourir d'ennui, et donnent toujours envie de rompre en visière ; on ne trouve que de cela ici ; celles qui s'y distinguent sont l'Idole [10] avec son style de Télémaque, la Geoffrinska [11] ; mais Dieu merci je ne la connais pas, mais vous verrez chez le Président [12] trois ou quatre merveilleuses qui font vomir.

Adieu, je vous quitte, peut-être ajouterai-je quelque chose demain, peut-être le récit du souper de ce soir.

Je comptais ne reprendre cette lettre que demain, mais on vient de m'envoyer la feuille de Fréron, je me détermine à vous l'envoyer. Si vous n'avez pas lu le *Testament* de monsieur votre père, dont il fait l'extrait, je puis vous assurer que son extrait est très-fidèle. Cet ouvrage, comme vous croyez bien, doit plaire

[6] Lady Rochford. (W.)

[7] Vers présentés à Lady Rochford, lorsque, en 1757, elle visita Strawberry-Hill et vint voir l'imprimerie (voyez *Lettres d'Horace Walpole*, tome iv, p. 89).

[8] *Le Mariage Clandestin.* (W.)

[9] Ce nom a été effacé mais peut encore se lire.

[10] Mme de Boufflers. (W.)

[11] Mme Geoffrin. (W.)

[12] Hénault. (W.)

à notre nation ; il ne doit pas faire le même effet à la vôtre. Est-il réellement de monsieur votre père ? Etes-vous content qu'il paraisse ? Les lettres que Fréron rapporte ne sont-elles pas falsifiées ? Oh ! pour moi je le crois ; vous ne sauriez être le fils d'un homme qui désirait de trouver des coupables, et consentait à faire couler le sang du juste ; hors cela, ces lettres et la moitié du testament m'ont fait beaucoup de plaisir ; le style en est ferme, clair, et noble comme celui de quelqu'un de ma connaissance. Je ne sais pas si je vous dois envoyer cet ouvrage, vous l'avez peut-être, mais vous n'avez peut-être pas la traduction,[13] et vous serez bien aise de voir si elle est fidèle, il vaut mieux vous l'envoyer au risque que vous l'ayez déjà, que de vous la laisser désirer. On trouve rarement des occasions de faire passer quelque chose en Angleterre ; il reste à savoir si M. Selwyn voudra s'en charger.

Je suis très-curieuse de ce que vous penserez sur cet ouvrage ; dites-m'en sincèrement votre avis, et accoutumez-vous à me regarder comme une femme sensée et raisonnable, qui est digne de votre estime et de votre confiance, qui ne demande que cela de vous, mais qui le désire infiniment.

J'oubliais de vous dire que l'Altesse Sérénissime [14] m'a rendu une visite de bonne année avec une civilité mêlée de bonté et de froideur ; mais mon grand tort (dont je ne me corrigerai point) c'est de ne pas regretter les faux dieux.

Je dois avoir ce soir la visite de la grand'maman [15] ; depuis le premier jour de l'an nous nous sommes écrit des volumes. J'attribue les galanteries de son mari pour moi à l'envie d'obliger sa femme et c'est ce qui me fait plaisir ; n'allez pas croire que j'élève de grands bâtiments sur de tels fondements ; j'en avais bâti un que *trois paroles* ont renversé, et ce bâtiment n'était pourtant qu'un rez-de-chaussée ! Oh ! pour le coup adieu, jusqu'à demain que je remettrai mon paquet entre les mains de M. Selwyn.

Ce samedi 17.

Je n'eus hier au soir ni le Prince ni l'Idole, nous étions cependant treize. Il y avait quatre jolies dames, Milady Sarah, Mme Chauvelin, Mme d'Hénin, Mme de Lauzun. Je trouvai la Milady très-aimable et je comprends très-aisément qu'elle soit

[13] Ce n'était pas une traduction, mais un ouvrage supposé très-faux. (W.)
[14] Le Prince de Conti. (W.)
[15] La Duchesse de Choiseul. (W.)

coqueluche ; on dit sa figure fort agréable, ses manières sont douces et animées, elle me plut hier infiniment. Son mari est bon enfant, je ne sais s'il consentira qu'elle reste jusqu'au Carême, elle en a bien envie, mais pour le présent le projet est de partir à la fin du mois, c'est ce que le Selwyn pourra vous raconter ; il part demain, il prétend qu'il dînera vendredi à Londres, et que vous passerez ce même jour la soirée avec lui.

Je voudrais qu'il pût vous raconter mille petites choses qui vous amuseraient, mais rien ne lui reste dans la tête, si ce n'est les ridicules, qu'il saisit à merveille. Je ne me mis point hier à table ; je mangeai un morceau avec lui au coin de mon feu. Nous avions en tiers Monsieur le Comte de Grave qui est un habitant de Saint-Joseph, et qui vous plaira beaucoup. C'est peut-être de toutes mes connaissances ce qui me convient le mieux. Vous en jugerez bientôt, à ce que j'espère. Le Selwyn ne pourra pas vous dire un mot sur ma santé, il n'en sait pas plus que vous. J'étais enrhumée du cerveau le premier jour que je le vis ; depuis ce moment-là, il m'a régulièrement demandé des nouvelles de mon rhume ; il vous contera cela, parce que je m'en suis beaucoup moquée. Pour finir son chapitre—il s'était chargé d'une lettre de Mme d'Aiguillon pour Mme Hervey ; il ne veut ni n'est à portée de la lui remettre, elle est dans ce paquet, et vous voudrez bien vous en charger.

Je ne vis point hier la grand'maman, elle ne vint point à Paris parce qu'elle était incommodée. La Maréchale de Mirepoix me dit hier que le projet de M. de Choiseul était de venir chez moi et de se faire annoncer M. de Morfontaine. C'était la suite d'une plaisanterie que j'aimerais bien mieux vous raconter que je n'aimerais à vous l'écrire.

Tenez, mon tuteur, je ne voudrais pas abuser le moins du monde de la complaisance que vous auriez pour moi, et vous faire venir à Paris si cela vous contrariât à un certain point, mais je ne puis vous dire combien je serai aise si vous y venez. Toute ma frayeur, et ce que je vous dis est vrai, c'est de mourir avant ce temps-là. Je ne vous parle point de ma santé, parce que mon horreur c'est d'appitoyer, mais enfin vous ferez une bonne œuvre à toutes sortes d'égards si vous venez ici. Je me permets de vous marquer tout le désir que j'en ai, ne m'en grondez pas, je vous conjure, n'affligez plus votre pupille, et retractez-vous de ces trois vilains mots que vous lui avez écrits ;

j'aimerais mieux entendre *je vous hais.* Enfin ces trois vilains mots sont pour moi ce qu'est pour Jean-Jacques le rêve de M. Hume.[16]

Je suis fort en peine de la santé du Président. Il avait de la fièvre ces jours-ci, du dévoiement ; vous sentez bien toutes les raisons que j'aurais de le regretter.

Je reçois de ses nouvelles dans le moment, il dit qu'il se porte mieux, mais qu'il a déraisonné toute la matinée.

Je soupe ce soir chez Mme de Forcalquier avec Mme d'Aiguillon. Nous causerons de ces deux femmes quand nous nous verrons et de bien d'autres choses ; la conversation ne tarira pas, j'en aurai de toutes sortes à vous raconter, et vous, vous en aurez beaucoup à me dire si vous me jugez digne de votre confiance. Oh ! je vous déclare que vous ne pouvez pas la mieux placer.

J'ai regret de laisser le reste de cette page sans la remplir, mais il me semble que je n'ai plus rien à vous dire.

Je compte donner à souper demain en huit (qui sera le 25) à Milady Sarah et aux ambassadeurs. Serez-vous ici pour la comédie de Mlle Clairon ? Ce sera, comme je vous l'ai mandé, vers le 20, peut-être avant, peut-être après.

Adieu, mon tuteur, il faut faire une fin. Voudriez-vous que j'eusse jeté cette lettre au feu ? Vous déplaira-t-elle ? Serai-je grondée ?

Si comme je le crains la Milady Sarah vous retrouve encore à Londres, mandez-moi s'il n'y a rien que je puisse vous envoyer par elle.

Ah ! vraiment, vraiment, j'oubliais une chose importante. M. Elliot a un petit chien pour moi, et il attend une occasion pour me l'envoyer. Je voudrais savoir s'il est petit et joli, deux conditions très-nécessaires. Pourriez-vous le voir, et voudriez-vous vous en charger ? Je n'aimerai pas moins la Tulipe, elle est la meilleure enfant du monde, elle vous attend pour vous dévorer.

Voici ce que contient le paquet :—

Deux brochures de La Chalotais ; la déclaration du Roi ;

[16] Incident relaté dans le récit que Walpole envoya à Mme du Deffand de la querelle entre Hume et Rousseau :—"Jean-Jacques et M. Hume dorment à la première hôtellerie, dans la même chambre ; au beau milieu de la nuit, M. Hume crie plusieurs fois (on ne sait pas précisément, et comme on est très-scrupuleux, on ne dépose pas si c'était en rêvant ou en veillant), 'Je tiens Jean-Jacques Rousseau !'" (Voyez la note 3 de la lettre 21.)

traduction des Patagons [17] ; lettres de Mme de Sévigné ; portrait de Mme de Choiseul ; feuille de Fréron ; *Lettres Posthumes ;* paquet pour Mme Hervey ; un second paquet du *Testament du Chevalier Robert Walpole.*

LETTRE 57

Ce dimanche matin, 18 janvier 1767.

Enfin M. Selwyn part aujourd'hui à midi, chargé de deux paquets pour vous ; il prétend qu'il sera vendredi à Londres, et qu'il vous les remettra le même jour. Je lui viens d'envoyer un petit billet pour le prier de m'écrire de Calais le jour de son embarquement, il s'imaginera sans doute que c'est par le vif intérêt que je prends à lui, mais ce n'est pas tout à fait mon motif. Je serai bien aise de juger quel jour il pourra être arrivé.

Je vous ai expliqué dans ma lettre du paquet pourquoi vous avez été si longtemps sans recevoir de mes nouvelles, mais je ne vous ai point dit que comme j'attends de vos lettres pour vous écrire, ne voulant point tomber dans un empressement qui vous soit à charge, il arrive que lorsque la lettre que je dois recevoir le mercredi ne m'est rendue que le jeudi, ma réponse ne peut partir que le lundi d'après ; ajoutez à cela tous les autres inconvénients du passage, des bureaux, etc. Voilà ma justification ; il m'est bien glorieux d'en avoir besoin avec vous.

Je ne sais pas ce que je pourrais vous dire aujourd'hui de plus que ce que je vous dis dans la lettre du paquet ; elle est immense, et vous me trouverez un grand flux de paroles. Je prie le bon Dieu de vous mettre dans une disposition favorable, et de vous rendre un lecteur bénévole ; vous verrez du moins qu'il n'est pas impossible, et qu'il est même très-facile d'écrire, quoiqu'il semble qu'on manque de sujet : il n'y a qu'à se laisser aller à dire tout ce qui passe par la tête.

Ah ! mon Dieu, que la tête de ce pauvre Président est en mauvais état ! Je viens de recevoir un billet de sa propre main, dans lequel il me raconte une chute qu'il fit hier dans sa chambre, dont il m'avait fait lui-même le récit hier au soir. Il

[17] Traduction MS. par le Chevalier Redmond de la brochure de M. Walpole sur les Patagons. (W.)

LETTRE 57.—Incomplète dans les éditions précédentes.

n'a plus du tout de mémoire ; cela me serre le cœur, et me dégoûte bien de la vie. Peut-on désirer de vieillir ? Mais parlons d'autre chose.

Je soupai hier au soir chez Mme de Forcalquier ; il y avait la Duchesse de Villeroy, avec qui j'ai lié connaissance. Je l'ai priée à souper demain chez le Président, et je la prierai dans huit jours à souper chez moi : elle ne devine pas mon intention ; c'est à cause des comédies qu'elle a souvent chez elle, où joue Mlle Clairon ; et puis c'est une hurlu-berlue, un drôle de corps, que vous ne serez pas fâché de connaître ; elle ne donne point dans l'*idolâtrie*[1] ; enfin, si cela n'est pas excellent, cela est du moins sans inconvénient.

La Maréchale de Mirepoix donne vendredi un bal à tous les jeunes gens de la cour et de la ville. Sa figure suit la marche ordinaire, et elle atteindra soixante ans au mois d'avril prochain ; mais son esprit rétrograde, et aujourd'hui il n'a guère plus de quinze ans ; il est inouï d'avoir une aussi mauvaise tête. Elle est brouillée avec M. de Choiseul ; elle a refroidi tous ses amis, ses connaissances, et elle a éteint la tendre amitié que j'avais pour elle ; il me reste encore quelque pointe de goût, mais je ne m'y livrerai pas. J'ai trop, à mes périls, appris à la connaître ; je suis cependant fort bien avec elle, ainsi qu'avec l'autre Maréchale ; mais de ces amis-là je dis comme Socrate : *Mes amis, il n'y a point d'amis.* Ce mot-là est très-bon *quand il est bien placé.*

À propos de Socrate, nous avons ici un Comte de Paar, qui a, dit-on, une grande figure triste et froide ; il grasseye les *rr*, parle très-lentement et en hésitant. Il disait l'autre jour chez le Président : " Quel est ce Socrif qui s'empoisonna en mangeant ou buvant des cigales ? " Eh bien, j'aime mieux entendre ces choses-là que les excellentes maximes de morale de Mme de Verdelin,[2] et les savantes dissertations de Mme d'Houdetot[3] ; les remarques fines de Mme de Montigny : j'en ajouterais encore bien d'autres, mais vous me gronderiez.

[1] Elle veut dire qu'elle n'était pas de la société du Prince de Conti au Temple. (B.)

[2] La Marquise de Verdelin, dame qui fréquentait beaucoup la Maréchale de Luxembourg. Madame de Verdelin était fille du Comte d'Ars, qui la maria aux quinze mille livres de rente du Marquis de Verdelin, vieux, laid, sourd, dur, borgne et brutal. Rousseau parle avec éloge de son esprit et de sa facilité à produire des traits malins et des épigrammes, ce qui n'accorde pas avec ce qu'en dit ici Mme du Deffand. (A. M.)

[3] Élisabeth-Françoise-Sophie de la Live, Marquise d'Houdetot. " Rien n'est plus connu que sa liaison avec Saint-Lambert, liaison que sa durée rendit presque respectable, puisqu'elle commença trois ans après le mariage de Mme d'Houdetot et ne finit

Enfin, mon tuteur, j'ai le malheur de passer pour un bel esprit, et cette impertinente et malheureuse réputation me met en butte à tous les étalages et à toute l'émulation de ceux qui y prétendent. Je leur romps souvent en visière, et voilà l'occasion où je m'écarte de vos préceptes de prudence. Cependant, hier, chez le Président, je fus d'une sagesse admirable, je me dis : Je suis à la comédie ; écoutons les acteurs, et gardons-nous bien de devenir actrices en leur disant un seul mot. Je m'en allai avec la tranquillité de la bonne conscience, c'est-à-dire avec la sécurité de n'avoir choqué personne.

J'espère que dans vos premières lettres je trouverai un mot pour le Président et Mme de Jonzac.

Je ne fermerai ma lettre qu'à six heures du soir. Que sait-on ? —j'en recevrai peut-être une d'ici à ce temps-là qui me fera ajouter quelque chose à celle-ci. Sinon, adieu, tout est dit.

LETTRE 58

Ce jeudi, 22 janvier 1767.

Rien de plus singulier ; le courrier d'Angleterre arriva hier et ne m'apporta rien. Je fus, suivant ma louable coutume, fort inquiète, mais je résistai à l'envie que j'avais de vous écrire, ne voulant pas vous accabler. Je me déterminai donc à laisser partir la poste aujourd'hui, à attendre le courrier de dimanche et à ne faire partir ma lettre que le lundi 26, et c'est ce qui arrivera. Mais revenons à ce qui est du singulier ; c'est, mon tuteur, qu'il m'est arrivé aujourd'hui par le courrier de M. de Choiseul une lettre datée du 10. J'imagine que c'est par économie pour moi que vous vous êtes servi de cette voie extraordinaire ; par la poste je l'aurais eue cinq ou six jours plus tôt ; apprenez-le et retenez-le bien, que je payerais chaque jour, chaque heure, chaque moment qui avancerait ce que j'attends, qui me délivrerait d'inquiétude, je payerais, dis-je, tout ce qu'on voudrait pour cela ; enfin j'ai donc reçu votre lettre du 10. J'en serais parfaitement contente, si en me rappellant votre agonie, vous ne me disiez pas

qu'à la mort de Saint-Lambert en 1802. Mme d'Houdetot lui survécut jusqu'en 1813. Jean-Jacques parle beaucoup dans ses *Confessions* de la vive passion qu'elle lui avait inspirée, et des efforts qu'il fit pour l'enlever à Saint-Lambert. Cependant elle n'était pas jolie, mais elle était douée d'un esprit naturel très-agréable, elle abondait en saillies charmantes qu'elle ne recherchait point et qui lui venaient quelquefois malgré elle." (A. M.)

LETTRE 58.—Incomplète dans les éditions précédentes.

que vous quittiez la vie sans chagrin, parce que vous ne regrettiez personne et que vous étiez sûr de ne l'être de qui que ce soit. " Qui suis-je donc, Iphicrate ? " C'est une citation, je ne sais plus d'où elle est ; n'importe, il suffit tant que tant que je vivrai il ne vous conviendra nullement de parler de la sorte ; cela m'a presque autant choquée que *ces trois paroles*, dont je vous parle tant. Je veux bien aujourd'hui vous les dire, les voilà : *je suis refroidi*. Vous voyez bien vous-même que n'ayant que des sentiments comme vous le dites, tout refroidissement les rend à la glace ; il n'y a nul individu qui craigne autant le froid que moi.

Venons à mon portrait [1] ; il est le plus charmant du monde ; mais ce qui m'en plaît le plus, c'est : *Censeur, tais-toi*, etc ; cela fait que je me flatte que vous pensez ce qui précède. Mais, mon tuteur, ce n'est pas comme cela que je voudrais être peinte par vous ; je voudrais entendre des vérités dures ; c'est-à-dire, que vous ne me fassiez grâce d'aucun de mes défauts, tel que vous l'auriez fait dans vos moments de colère. N'y en aurait-il point un par hasard ? Si cela était vrai, envoyez-le-moi ; soyez bien sûr que vous ne me fâcherez point. Je ne compterais point sur vous, si je n'étais pas bien persuadée que vous me voyez telle que je suis, et par conséquent parfaitement imparfaite. Je suis convaincue que je vous plairais bien moins si j'étais exempte de défauts ; j'en juge par la grand'maman ; je l'aimerais bien mieux, si avec toutes ses vertus elle avait quelques faiblesses ; elle s'est trop perfectionnée elle-même ; toutes les qualités qu'on acquiert ne sont pas d'un aussi grand prix que les premiers mouvements. Mais pour vous, mon pauvre tuteur, vous me serrez le cœur quand vous vous épanchez sur la haine que vous avez pour le genre humain. Comment est-il possible que vous ayez eu tant de sujet de vous en plaindre ? Vous avez donc rencontré des monstres, des hyènes, des crocodiles ? Pour moi, je n'ai rencontré et je ne rencontre encore que des fous, des sots, des menteurs, des envieux, quelquefois des perfides ; eh bien ! cela ne m'a pas découragée, et ma persévérance à croire qu'il n'était pas impossible de trouver un honnête homme me l'a fait rencontrer. Ne vous avisez pas de me demander qui c'est ; c'est un secret que je ne révélerai à vous ni à personne ; je vois bien que vous croyez le deviner ; si cela est, je m'en lave les mains, ce n'est pas ma faute.

Voilà ce que vous aurez pour aujourd'hui ; je voulais vous

[1] Voyez l'*Appendice V.*

parler de vous et de moi ; demain nous dirons autre chose ; cette lettre se continuera jusqu'à dimanche inclusivement.

Ce vendredi 23.

Voulez-vous savoir nos nouvelles ? Mme de Mirepoix donne aujourd'hui un bal à l'hôtel de Brancas ; il y a vingt-quatre danseurs et vingt-quatre danseuses ; les habits sont de caractères chinois, indiens, matelots, vestales, sultanes, etc. Chaque femme a son partenaire ; les danseurs et danseuses sont divisés en six bandes, chaque bande de quatre hommes et quatre femmes ; Monsieur le Duc de Chartres et Mme d'Egmont sont à la tête de la première. On répète les danses depuis huit jours chez Mme de Mirepoix. La coupable et infortunée Mme de Stainville,[2] qui devait figurer avec M. d'Hénin, a été tous les jours à ces répétitions. Mardi elle soupa chez Mme de Valentinois, avec toutes ses compagnes et camarades de danse ; elle était fort triste ; elle avait les yeux remplis de larmes ; ce n'était pas sans sujet, car à trois heures du matin, son mari la fit entrer dans une chaise avec lui pour la mener à Nancy, et la confiner dans un couvent. Vous conviendrez que la prudence ne peut aller plus loin, et qu'on ne pouvait pas choisir un moment plus convenable pour faire un scandale public. Ses parents ont fait tout ce qu'ils ont pu pour l'en détourner, mais ils n'ont pu le persuader. On a pris une autre femme à sa place. Je vous manderai demain des nouvelles du bal.

Je soupai mardi chez la grand'maman, dans un petit appartement au premier, qu'elle a fait accommoder pour l'hiver : elle n'y peut recevoir que très-peu de monde : nous n'étions que quatre : elle, Mme de Mirepoix, l'Abbé Barthélemy et moi. Elle m'ordonna de ne point sortir de la journée le lendemain mercredi, qu'elle avait ses raisons pour cela : elle devait souper

[2] Femme du frère du Duc de Choiseul. (W.)—Thomase-Thérèse de Clermont d'Amboise, femme de Jacques-Philippe de Choiseul, Comte de Stainville, frère puîné du Duc de Choiseul. "Son mari en avait déjà été très-jaloux et malheureusement non sans cause. Cependant il avait paru s'habituer à ses galanteries, suivant en cela l'insouciance de la plupart des seigneurs de la cour. Tout-à-coup la jalousie le reprit à l'occasion d'une liaison qui, si elle était prouvée, ferait croire que la Comtesse de Choiseul aurait dérogé, puisqu'il s'agissait du comédien Clairval. Voici la version rapportée par le Duc de Lauzun dans ses *Mémoires* :—'Trouvant un jour Mme de Stainville baignée de larmes et dans l'état le plus déplorable je la pressai tellement de me dire ce qui causait ses peines, qu'elle m'avoua en sanglotant qu'elle aimait Clairval et qu'elle l'adorait. Elle s'était dit mille fois tout ce que je pouvais lui dire contre une inclination si honteuse et dont les suites ne pouvaient qu'être funestes . . . Le Comte de Stainville, qui alors commandait en Lorraine, obtint facilement une lettre de cachet, et Mme de Stainville fut enfermée pour le reste de sa vie dans le couvent des Filles de Sainte-Marie, à Nancy.'" (A. M.)

chez moi. Je lui obéis ; elle arriva à huit heures, et dit à Wiart de ne laisser entrer personne : elle était avec l'Abbé Barthélemy. Vers les neuf heures, on m'annonça M. de Morfontaine ; je pris un air mécontent, je dis tout bas à la grand'maman : " J'espère qu'il ne compte pas souper ici ; " et puis, je fis des politesses à ce M. de Morfontaine. Notre conversation dura deux ou trois minutes : après quoi, je pouffai de rire, et je dis : " Non, ce n'est point M. de Morfontaine, ce n'est point sa voix ; c'est M. de Choiseul, j'en suis sûre." Je me levai et lui sautai au col. C'était lui, en effet, mais je n'eus pas le mérite de le deviner, car j'étais prévenue : il n'y eut que lui et la grand'maman d'attrapés par le semblant que je fis de l'être. Il marqua beaucoup de regret de ne pouvoir rester à souper avec nous. La conversation fut fort bonne ; il me parut avoir acquis de la solidité ; il fit de bons raisonnements : je vous raconterai tout cela quand je vous verrai. Mais dites donc, mon tuteur, quand est-ce que ce sera ? Je n'ai plus la même répugnance pour le mot *février* que j'avais dans le mois d'octobre, mais cette corde est délicate, il faut la toucher légèrement ; tout ce que je me permets de vous dire, c'est que la réprésentation où doit jouer Mlle Clairon est pour le 18 du mois prochain, mois très-critique, qui m'a causé bien du chagrin et qui peut me causer bien du plaisir—mais mon tuteur, mon souverain seigneur, mon redoutable monarque, *fiat voluntas tua.* Adieu jusqu'à demain.

Samedi 24.

Je viens de relire ce que j'écrivis hier. Ah ! mon Dieu, quel galimatias ! Vous n'y comprendrez rien : heureusement vous pouvez vous en passer. Le fait est que Mme de Stainville a été enlevée par son mari, la nuit du 20 au 21, muni d'un ordre du Roi pour la faire recevoir dans un couvent, à Nancy. Tous ses domestiques ont été renvoyés, une de ses femmes menée à Sainte-Pélagie, maison de force. Cette aventure fait grand bruit ; on ne parla que de cela au bal d'hier, et excepté la grand'maman,[3] qu'on respecte, tous ceux qui lui appartiennent ne sont pas épargnés.

Le bal fut charmant, il a duré jusqu'à neuf heures du matin. Le prix de la beauté a été accordé à Mme de Saint-Maigrin.[4]

[3] La Duchesse de Choiseul était belle-sœur de la Comtesse de Stainville.

[4] Antoinette-Rosalie de Pons, Marquise de Saint-Maigrin. Son mari était le fils aîné du Duc de la Vauguyon.

La Princesse d'Hénin, qui était le principal prétexte du bal, fut prise hier, dans l'après-dîner, d'un herpès miliaire. Je crois que cette femme sera désastreuse.

J'espère, mon tuteur, que j'aurai demain de vos nouvelles, c'est-à-dire si le courrier arrive, parce que votre lettre du 10 que j'ai reçue avant-hier est de surérogation. J'ai questionné la grand'maman, pour savoir par quel hasard c'était un courrier de M. de Choiseul qui me l'eut apporté ; elle m'a dit qu'elle avait envoyé un de ses gens à Londres pour plusieurs commissions, et qu'il avait l'ordre de passer chez vous, et qu'apparemment vous lui aviez donné votre lettre.

J'attends avec impatience des nouvelles de l'embarquement de M. Selwyn. Je me flatte qu'il est actuellement à Londres, et qu'il vous a remis mes paquets.

Si vous êtes curieux de savoir ce que c'est que M. de Morfontaine il vous l'apprendra tant bien que mal.

À propos, j'oublie de vous dire que je reçus avant-hier les corbeilles de cristal que M. et Mme Fitzroy s'étaient chargés de me faire avoir. Elles sont charmantes, il n'y a de dommage qu'à un plateau d'une petite corbeille qui est un peu fêlé. Vous savez que ce n'est point pour moi, c'est pour Mme de Caraman. Elle en voudrait savoir le prix, ayez la bonté de vous en informer et de vouloir bien le payer aux Fitzroy, en leur marquant toute ma reconnaissance. J'attendrai votre arrivée pour vous rembourser, mandez-moi toujours à quoi cela monte, parce que j'en remettrais l'argent au Chevalier Bunbury, si par malheur vous ne deviez arriver que du temps après son départ.

Adieu, mon tuteur : si je n'ai point de vos nouvelles demain, je n'ajouterai rien à cette lettre. Je suis indigne de vous écrire, tant je me sens bête.

Ce dimanche 25, à trois heures.

Voici une lettre : j'exécuterai tous les ordres qu'elle contient. Mais parlons de votre santé. Voilà donc la fièvre que vous avez les nuits. C'est ainsi, ce me semble, qu'a commencé votre maladie ; je vous laisse à juger si je suis inquiète, mais je n'ose vous en rien dire ; ce qui est de certain c'est que je serais au désespoir si vous hasardiez de vous mettre en route ne vous portant pas bien. Voilà le temps adouci, vous êtes raisonnable, vous aurez soin de vous, et votre mépris pour la vie ne vous menera pas à mépriser celle de vos amis, qui certainement tient à votre conservation.

Ah ! j'ai bien fait des réflexions depuis quelques jours, et je me suis prononcé la sentence de ma condamnation sur tous mes procès avec vous. J'approuve de tout point votre conduite avec moi ; vous m'avez supposé des folies que je n'avais pas, mais me les supposant vous vous êtes conduit avec toute la sagesse, l'amitié, et la vérité possibles, aussi vous pouvez compter que mes sentiments pour vous sont pareilles à ceux que vous avez pour moi, excepté mon estime, qui excède et qui doit excéder, parce que vous ne m'en devez pas autant que je vous en dois. Nous n'aurons plus de procès, n'est-ce pas, mon tuteur ? Vous ne me craindrez plus à aucun égard, vous ne me causerez plus de chagrin. Mais votre santé ; je ne puis être tranquille, j'ai de l'impatience que le Selwyn soit à Londres ; je suis persuadée qu'il m'écrira tant que je voudrais, et que, sans que je l'en prie, il me donnera de vos nouvelles.

J'ai su très-bon gré à la grand'maman d'avoir donné ordre à son courrier d'aller chez vous, elle se reprochait ces jours passés de ne vous avoir point écrit ; si vous lui écrivez, usez du même style qu'avec moi, c'est-à-dire simple et naturel. Je lui envoyai l'autre jour l'extrait de votre lettre sur le *Testament* de monsieur votre père. Elle a dû le montrer à M. de Choiseul ; il en fut fort question dans la visite qu'il me rendit. Mon Dieu, mon Dieu ! que j'ai de choses à vous dire, je suis sûre de ne vous pas ennuyer les huit premiers jours que je vous verrai, mais par delà je n'en réponds point.

Sera-ce Wiart qui sera chargé de vous arrêter un logement ? M'avertirez-vous du temps de votre départ ? Mais j'ai un soin plus pressant : aurai-je des nouvelles de votre santé ?

Adieu, mon tuteur, je vous suis profondément et loyalement attachée ; ce sont vos expressions, et ce sont en vérité les miennes.

J'attends avec impatience la nouvelle de l'embarquement de M. Selwyn, il m'a promis de m'écrire de Calais, et de m'en informer.

Ah ! je ne vous contrains point à faire votre ami de qui que ce soit. Je pense du bien de M. Craufurd, et je sais qu'il en pense beaucoup de vous ; je serai fort aise s'il vient à Paris. Vous viendrez, dites-vous, avant lui, l'intervalle est long du mois de janvier au mois de juin. Adieu, mon tuteur, tranquillisez votre pupille.

Cette lettre est énorme, c'est, comme vous voyez, l'ouvrage

de quatre jours, je vous aurai accablé, car celle du paquet de M. Selwyn a douze pages.

Le prix de la beauté n'a point été accordé à Mme de Saint-Maigrin ; c'était une opinion très-particulière, et qui s'est trouvée unique ; Mme d'Egmont l'a emporté unanimement, et son partenaire, Monsieur le Duc de Chartres, était fort bien, et le seul homme qu'on ait pu regarder.

Serai-je longtemps sans savoir de vos nouvelles ?

LETTRE 59

Ce mardi 3 février 1767.

L'irrégularité de la poste est insupportable ; on ne reçoit que le lundi les lettres qui devraient au plus tard être rendues le dimanche. Ainsi il se passe un courrier sans qu'on puisse faire réponse. C'est un petit inconvénient pour vous, parce que votre tiédeur est un bon préservatif contre l'impatience.

M. Selwyn aura une de mes lettres avant que vous receviez celle-ci, parce que je lui ai répondu à celle qu'il m'avait écrite de Calais ; mais je ne vous ferai plus la chronologie des lettres que je recevrai et que j'écrirai ; cela m'ennuie à la mort, et me fait faire des galimatias.

Vous n'avez pas bien visité mon paquet ; certainement, les *Réflexions Posthumes* n'ont point été oubliées, le paquet a été fait à côté de mon lit ; on m'a nommé toutes les pièces, celle-là doit y être, mais Mme d'Aiguillon l'a envoyée à Milady Hervey.

J'avais un pressentiment contre le mois de février ; non seulement je ne me plains pas de votre retardement, mais j'approuve, j'applaudis et vous exhorte à laisser tout autre soin et à ne vous occuper uniquement que de l'arrangement de vos affaires ; je prévois que je ne vous reverrai de longtemps, mais Dieu veuille que je vous revois un jour, c'est de quoi je ne suis pas bien persuadée. Ne craignez ni reproches ni plaintes ni de m'entendre parler de mes regrets. Pourquoi ne serais-je pas aussi philosophe que vous ? J'ai bien plus de raison de devoir l'être que vous n'en pouvez avoir. Premièrement vingt ans d'expérience de plus, des malheurs, des chagrins de tout genre, de toute espèce, continuels et infinis, nulle ressource en moi-même, nul objet, nul désir, et pour comble de disgrâce j'ai connu, j'ai désiré, et . . . mais parlons d'autres choses.

LETTRE 59.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Je serai très-reconnaissante si vous voulez bien m'informer de ce qui vous regarde. Il m'est venu une idée qui vous paraîtra extravagante, mais qui ne doit pas vous effrayer, car vous pouvez être sûr que je ne ferai ni ne dirai rien qu'avec votre aveu. Notre ministère ne pourrait-il point vous être utile auprès du vôtre, et si notre ambassadeur faisait connaître l'estime et la considération qu'on a pour vous, et que vous pourriez être utile pour maintenir la bonne intelligence, cela ne pourrait-il pas produire un bon effet ? En cas que cette idée ne soit pas une vision, je crois qu'il serait très-facile de vous rendre cette espèce de service. Dans la visite qui m'a été rendue sous le nom de M. de Morfontaine,[1] où il n'y avait que la grand'maman et son grand Abbé, il fut beaucoup question de vous ; cela fut amené à l'occasion de la brochure que je vous ai envoyée qu'on ne croyait point de monsieur votre père, on parut avoir un grand désir de vous connaître, de vous donner à dîner, et que ce ne fût point les mardis.[2] La grand'maman me dit après qu'il fut parti qu'elle serait charmée qu'il se formât entre vous et lui de l'union et de l'amitié. Je fis vos honneurs, que peut-être ne réussiriez vous pas auprès de lui comme auprès d'elle, que vous étiez sauvage, que vous craigniez tout ce qui avait quelque éclat, qu'il n'y avait qu'elle au monde qui pouvait vous inspirer de la confiance, etc., etc. Ce qui est de certain c'est (comme je vous l'ai déjà mandé) que vous pourrez faire d'eux l'usage qu'il vous plaira, et je crois que vous ne doutez pas, mon tuteur, que je ne sois entièrement à vous, et de la façon qui vous peut convenir.

Je ne serai tranquille que quand vous m'aurez appris que vous avez toutes les sûretés pour votre état à venir, et ce n'est, je vous assure, point par l'impatience de vous revoir, j'aurais le courage de renoncer à cette marque de votre complaisance si cela était nécessaire pour le bien de vos affaires ; hélas, hélas ! qu'importe que j'aie du plaisir, je n'ai que quatre jours à vivre, pourquoi penser au lendemain ? Si vous revenez, à la bonne heure, mais si vous ne revenez pas, je me dirai bien que je n'en dois pas être surprise.

Je ne puis pas aujourd'hui vous dire rien de gai, demain je reprendrai ma lettre.

Ce mercredi 4, à midi.

Je vous demande pardon de la grosseur dont sera ce paquet. Je vous fais partager mes malheurs et mes ennuis. Si j'avais

[1] Voyez la lettre 58.

[2] Jour des ambassadeurs. (W.)

dormi cette nuit vous n'auriez pas à déchiffrer mon grimoire, mais ne voulez-vous pas bien, mon tuteur, avoir de la complaisance pour moi ?

Que dites-vous des Bunbury ? Je n'ai point entendu parler d'eux, et ce n'est que par hasard que j'ai appris hier qu'ils étaient encore ici, et qu'ils ne partiraient que samedi. Je n'enverrai point chez eux d'ici à vendredi au soir, mais je ne les laisserai certainement pas partir sans les charger d'un petit paquet : d'abord la *Lettre Posthume,* avec une des miennes, et peut-être quelque autre chose.

Vous feriez bien d'écrire un mot d'amitié à Mme d'Aiguillon. Cette lettre a été écrite de ma main ; Wiart l'a déchiffrée, mais comme elle vous donnerait trop de peine à lire, elle va être copiée mot pour mot.

Ce vendredi 6 février, à 4 heures du matin.

Enfin, enfin cette lettre sera dans un paquet que j'enverrai ce soir à Milady et à Sir Charles, qui partiront, je crois, tout de bon demain à huit heures du matin ; Dieu sait quand ils arriveront à Londres. Je crois qu'il y a eu quelque raison cachée du retardement de leur départ. Ce qui a été donné au public a été une grande colique, mais Mlle Clairon, qui jouera aujourd'hui le rôle de Roxane,[3] chez Madame la Duchesse de Villeroy, pourrait y avoir bonne part. Mais je vous dirai confidemment que je ne puis m'ôter de la tête que le petit Milord [4] n'y en ait encore davantage. Je suis persuadée qu'elle l'aime, et cette idée me fait lui pardonner bien des choses dans sa conduite que je ne trouverais ni sensée, ni de trop bon goût sans ce motif. L'Idole l'a beaucoup recherchée, le Prince [5] l'a accablée de faveurs, elle était du thé, de tous les soupers particuliers. Je la vis hier au soir chez elle où se trouva l'ambassadeur ; quand il fut parti, elle fut assez plaisante, elle remercia la Milady d'avoir été l'occasion de lui faire voir ce qu'elle n'aurait jamais vu sans elle ; qu'il était bien flatteur d'être si fêtée par un si grand prince.

J'ai donné quelques commissions au pauvre Sir Charles. Je l'aime tout a fait, il me paraît le meilleur enfant du monde, doux et plein de candeur ; il aime Milady à la folie, et je ne sais comment cela s'ajuste ; je crois qu'elle l'aime aussi—mais c'est assez parler d'eux.

Vous aurez pour cette fois la *Lettre Posthume,* et un troisième

[3] Rôle de la tragédie de *Bajazet* de Racine.
[4] Lord Carlisle.
[5] De Conti. (W.)

mémoire de La Chalotais ; ce n'a pas été sans peine que je suis parvenue à l'avoir, il est défendu avec la dernière rigueur, mais c'était pour vous, et rien en ce cas ne me paraît impossible. Ne vous alarmez point, je vous permets d'être ingrat, je ne veux même point de votre reconnaissance, je me satisfais moi-même, il ne m'en faut pas davantage. D'ailleurs je n'oublierai jamais ces trois paroles *je suis refroidi.* Rien n'est si vrai, mais peut-être sans l'humeur vous ne me l'eussiez pas dit, elle vous l'a fait dire ; allez, allez, je vous le pardonne, et je trouve cela très-naturel. Une connaissance de trois mois, suivie d'une absence de dix, des lettres pleines de tendresse qui fatigue infiniment quand elle n'est pas réciproque, des empressements, des inquiétudes ennuyeuses, insupportables ; voilà de quoi glacer tout homme raisonnable ; vous avez donc eu raison, mon tuteur, aussi m'avez-vous bien corrigée, et excepté l'intérêt que je prendrai toujours à votre santé et à votre bonheur, vous ne me distinguerez pas du commun de vos amis. Je ne parlerai plus du *Testament.* Bon ! cela est déjà oublié. L'histoire des Stainville l'est aussi ; la noce Lamballe [6] et les folies de notre Prince [7] ont été la queue du chien d'Alcibiade.

À propos de chien ; si vous vous amourachez de celui que vous m'apporterez, je vous déclare d'avance que je vous le donnerai. Oh ! je vous ferais de plus grands sacrifices ; d'ailleurs, je me suis attachée à la Tulipe ; elle m'aime, et elle hait tout le monde ; elle est pour moi ce que je suis pour vous. Ah ! cette petite douceur en passant se peut pardonner, n'est-ce pas, mon tuteur ?

Les Beauvau reviendront ici vers le 20 ; j'en suis bien aise, mais pas trop cependant ; je sais bien les gens qui me déplaisent, mais je ne sais pas ceux qui me plaisent.

Mme de Jonzac, je l'aime assez, parce qu'elle souhaite ce que je désire. Écrivez-moi quelques lignes pour elle que je lui puisse montrer, et traitez-la de votre bonne amie ; cette façon lui plaît : réellement je crois qu'elle est ce qui vaut le mieux,

[6] Louis-Alexandre-Joseph-Stanislas, Prince de Lamballe, fils du Duc de Penthièvre, épousa, le 31 janvier 1767, Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan. Le Prince mourut l'année suivante des suites de ses débauches. "Plus tard, la Princesse de Lamballe devint surintendante de la maison de Marie-Antoinette, qui lui témoigna la plus vive tendresse et à laquelle elle montra un dévouement sans bornes. Enfermée d'abord au Temple après le 10 août avec la famille royale, elle en fut tirée au bout de quelques jours et conduite à La Force, où elle fut massacrée (3 septembre 1792"). (L. L.)

[7] Le Prince de Conti, qui fut accusé d'avoir un peu manqué de politesse ou d'attentions envers les dames qui se trouvèrent à ce mariage. (B.)

je dirais après la grand'maman ; mais la cour, la cour ôte la fleur du naturel.

Mon Dieu, mon tuteur, vous avez beau dire, nous voyons de même, nous sentons de même, et cela me fait peur ; j'en conclus que je ne saurais vous plaire, car tous les défauts me choquent et souvent me dégoûtent ; mais en quoi je diffère de vous, c'est sur Montaigne. De qui vouliez-vous qu'il parlât, s'il n'avait pas parlé de lui ? il était tout seul à son Strawberry-Hill, il ne faisait aucun système, il n'épousait aucune opinion, il n'avait point de passions, il rêvait, il songeait, aucune idée ne le fixait ; il disait : Que sais-je ? et que sait-on en effet ? Allez, allez, Horace ressemble plus à Michel qu'il ne croit. Pour moi, je suis la servante très-affectionnée de tous les deux ; mais il avait un ami,[8] ce Michel : il croyait à l'amitié, et voilà sa différence d'avec Horace.

Jugez si je passe de bonnes nuits, et si l'on peut compter sur un grand nombre de jours quand on les allonge de ses nuits.

Adieu, je suis fatiguée, et persuadée qu'il faudra jeter au feu tout ce que j'écris : et à qui est-ce que j'écris ? à un Scythe, à un homme de pierre ou de neige, en un mot à un Anglais qui le serait par système, s'il ne l'était par naissance.

Faites tenir cette lettre, je vous prie, à M. Fitzroy, ayez la bonté de la payer et de m'en mander la somme.

Madame la Duchesse de Fronsac[9] mourut hier à 9 heures du soir. C'était une tres-jolie femme, et très-aimée de toute sa famille et de ceux qui la connaissaient. M. et Mme de Guerchy en seront fâchés, c'est une occasion de leur dire un mot de ma part.

Je soupai hier au soir chez Mme de Valentinois avec un des plus malheureux et des plus décontenancés des maris, M. de Stainville. Je crois vous avoir mandé qu'il avait mené lui-même sa femme aux filles Sainte-Marie de Nancy, où il l'a laissée, et il était de retour à Paris quatre jours après. Il a rendu tout le bien, a fait nommer un tuteur qui doit donner à Mme de Stainville toutes les choses nécessaires, et même satisfaire toutes ses fantaisies, mais on ne lui donnera pas un écu. Il y a une somme réglée pour l'entretien de ses deux filles ; le reste du revenu sera mis en séquestre à leur profit. Cette aventure a

[8] Étienne de la Boétie.

[9] Adelaïde-Gabrielle de Hautefort, Duchesse de Fronsac, belle-fille du Duc de Richelieu.

fait jusqu'à présent le sujet de tous les entretiens, mais aujourd'hui on ne parle plus que du mariage de M. de Lamballe et des procédés de Monsieur le Prince de Conti.

Je suis comme vous, mon tuteur, l'indifférence que j'ai pour tous les événements m'ôte le pouvoir de les raconter. Je suis très-fâchée que vous ne m'ayez pas mise au fait pendant que vous étiez ici de tout ce qui vous regardait ; si vous y revenez jamais, il faudra bien changer de conduite ; en attendant, informez-moi autant que cela se pourra de tout ce qui vous intéresse. Qu'est-ce qui doit succéder à votre cousin ? [10] N'y a-t-il pas de grandes difficultés pour le régiment qu'il désire ? Quelles raisons alléguez-vous, quels moyens employez-vous pour faire l'arrangement de vos affaires dans l'arrangement des siennes ? Avez-vous quelque habileté, quelque dextérité ? Je vous voudrais les talents de mon neveu l'Archevêque,[11] mais je crains que vous n'en soyez bien loin ; soyez persuadé que je ne serai plus occupée que de vos affaires, et que vous ne me pouvez pas donner une plus grande preuve d'amitié que de m'en donner des nouvelles.

J'ai une faible espérance d'avoir aujourd'hui une de vos lettres ; j'attendrai le passage du facteur avant de fermer celle-ci.

À quatre heures.

Je ne me suis point trompée, et voilà deux lettres ; une de M. Walpole, l'autre de M. Selwyn :—commencez par celle-ci ; —elle est de M. Fitzroy. L'autre est-elle bien longue ?—de six pages. Je ne dis mot, je me recueille, et je suis bien aise ; et puis je suis fâchée de ce que, dans six pages, mon tuteur ne me dit pas un mot de la santé de Milord Chatham et de ce qui doit s'ensuivre. Vous êtes véritablement tout aussi philosophe que Montaigne : c'est pour moi la suprême louange, car malgré mon excessive partialité, malgré l'ascendant de votre génie sur le mien, je ne trouve aucun esprit aussi éclairé et aussi parfaitement juste que celui de Montaigne. Il n'avait pas comme vous les passions très-fortes ; vous avez le courage d'y résister, de leur tenir tête ; mais comme vous ne pouvez en détruire le germe, elles produisent aujourd'hui des caprices, et parfois des folies : mais je suis fâchée de n'avoir pas le temps de vous dire

[10] Conway, qui pourtant ne se démit point de ses fonctions jusqu'au mois de mai de la même année.

[11] De Toulouse. (W.)

toutes les réflexions que vos aveux, ou pour mieux dire, votre confession générale, me font faire : il me semble qu'on ne vous tient que par un fil ; on a beau se flatter de l'idée qu'on ait le seul fil, ce n'en est pas moins un fil. J'ai senti une sorte de terreur quand vous m'avez dit que votre dernier voyage de Paris avait dû être votre dernière escapade : vous avez changé d'avis, mais ce qui vous attire est bien faible contre ce qui peut vous retenir : il faut s'abandonner à la Providence, et vous laisser le maître. Mais je crois sentir, mon tuteur, qu'on aurait moins de peine à quitter la vie si l'âme était contente et satisfaite ; on penserait moins à soi, on s'apitoierait moins sur soi-même. Vous riez, vous vous moquez de moi, et vous dites : "Toute cette métaphysique n'est que pour me presser de revenir." Eh bien ! il est vrai, je crains de mourir avant de vous revoir.

Tout ce que vous dites de Mme de Choiseul est charmant, à une phrase près qui gâte tout, et qui fait que je ne puis pas transcrire cet article pour le lui envoyer. Pourquoi dites-vous qu'on ne peut pas en devenir amoureux ? il n'y a point de femme qui, avant quarante ans, puisse s'accommoder de cette manière d'être louée. Vous me direz à cela de corriger cette phrase, mais vous avez un pinceau qui ne souffre pas que d'autres y joignent le leur ; c'est comme si Coypel, que je suis, avait voulu changer quelque trait de Raphaël, que vous êtes.

Oh ! vraiment oui, M. et Mme de Choiseul ont été dans une belle colère contre Fréron, et je vous enverrai ces jours-ci la réparation de ce petit faquin, qui lui a été dictée par la grand'-maman : j'ai l'histoire de toute cette affaire que je vous montrerai ; elle a été conduite de ma part et de celle de la grand'-maman avec une sublime prudence.[12]

Je ne comprends pas comment il en a transpiré quelque chose au Selwyn, à moins que l'ambassadeur ne lui ait dit que M. de Choiseul lui avait parlé. Adieu à lundi.

[12] Ceci a trait à une réprimande administrée sur les instances de Mme du Deffand et de la Duchesse de Choiseul à Fréron qui, dans un périodique littéraire avait présenté quelques observations sur la lettre de Walpole à Rousseau au nom du Roi de Prusse. Walpole, pour sa part, considérait qu'on avait exagéré l'importance de l'affaire. Dans une lettre à Mme du Deffand (citée par Miss Berry) il écrit :—"Je suis encore redevable à vous et à la Duchesse de Choiseul de cette affaire de Fréron, mais elle ne laisse pas de me fâcher. Nous aimons tant la liberté de l'imprimerie, que j'aimerais mieux en être maltraité que de la supprimer. De plus, c'est moi qui avais commencé cette ridicule guerre ; il est injuste que j'empêche les autres de prendre la même liberté avec moi. Je ne sais ce que Fréron a dit ; je ne m'en soucie pas : c'est ma règle constante de ne faire jamais réponse à des libelles, et je serais au désespoir qu'on crût que je me fusse intéressé à attirer des réprimandes à ces gens-là."

À 3 heures.

Je n'ai pas pu reprendre un bon sommeil, mais qu'est-ce que cela fait ? Je reprends ma lettre. Je viens d'acheter dans l'instant une brochure qui a pour titre *L'Amitié Scythe.* Je vous l'enverrais si je l'avais lue ; nous verrons ce que c'est, et si j'y trouverai votre ressemblance.

Mme de Forcalquier s'apprivoise terriblement ; elle a été excessivement fêtée à la noce Lamballe ; le Prince (vous entendez que c'est le Conti) l'a extrêmement courtisée ; Mme de Luxembourg l'a louée, flattée, caressée, admirée ; gare le fromage [13] ! Sa prudence, sa philosophie, qu'on peut peut-être y comparer, pourraient bien tomber par terre. Elle vient de m'envoyer dire tout à l'heure que, si le souper avait été chez moi ce soir, elle m'aurait demandé d'y venir ; je lui ai répondu qu'il était égal que ce fût chez le Président, qu'elle pouvait y venir de même, et je lui ai fait la peinture de tout l'effet qu'elle produirait sur chaque personne. Gare, gare le fromage ! ils me l'enlèveront, cette belle Comtesse, et l'Idole la séduira : il faudra s'en consoler et aller au café Saint-Jacques.[14]

Mme de Villeroy, à qui Pont-de-Veyle a demandé pourquoi elle ne m'avait pas priée à sa comédie, vient de m'envoyer dire qu'elle était au désespoir de n'avoir point imaginé que j'aurais été bien aise d'y venir, qu'elle m'aurait gardé une bonne place, mais qu'actuellement il n'y en avait pas une. Cette femme ne vous déplaira pas, c'est le tintamarre personnifié : elle ne manque pas d'esprit ; elle pourrait bien être étourdissante et fatigante à la longue, mais on ne la voit qu'en passade ; elle a tant d'affaires, tant de mouvements !—c'est un ouragan sous la figure d'un vent coulis :—mais nous aurons des places à sa comédie.

J'avais été sept jours sans entendre parler de Mme de Luxembourg. Elle vint hier, elle était d'une humeur effroyable. Le Bunbury la vit chez moi, il me parut qu'elle lui déplaisait fort. Je passerai avec elle la soirée aujourd'hui et avec son Idole, mais le Prince n'y sera pas.

Nouvelle brochure qu'on m'apporte—*Bélisaire,* histoire romanesque par M. de Marmontel. Ce Marmontel est le protégé

[13] Allusion à la fable de La Fontaine intitulée, *Le Corbeau et le Renard* (i, 2).

[14] Ceci a rapport à l'histoire que M. Walpole avait contée à Mme du Deffand, d'un Anglais qui, en allant consoler quelqu'un de la mort d'un ami, lui dit : "Lorsque j'ai le malheur de perdre un de mes amis, je vais sur-le-champ au café de Saint-Jacques pour en prendre un autre." (B).

et l'âme damnée de d'Alembert ; ce M. de Creutz, envoyé de Suède, dont je vous ai parlé, l'a présenté à votre ambassadrice. Si elle se laisse entourer de ces sortes de gens, je ne la verrai guère : d'ailleurs il me semble que je ne prends point avec eux ; elle me baragouine des compliments, mais elle ne sait trop que me dire. Je n'ai pas le vol de vos ambassadeurs ; votre Milady Hertford ne faisait nul cas de moi ; cela ne m'empêchait pas de la trouver bonne femme : pour son mari, il ne m'a jamais parlé.

Je n'ai jamais pensé que M. Craufurd allât exprès en Écosse pour M. Hume, mais que la certitude de l'y trouver diminuerait la répugnance d'y passer quelque temps avec son père.

Vous voyez, mon tuteur, qu'on peut aisément remplir six pages, mais cet exemple n'est bon que pour des personnes qui, comme moi, n'ont rien à faire.

Adieu. Je mets dans mon paquet une assez plate chanson [15] sur la réprésentation que Mlle Clairon donne pour Molé. Elle, Mmes de Villeroy, d'Egmont, et quelques autres, mettent tout le monde à contribution.

Je reprends encore ma lettre pour vous dire que les carabiniers sont à Saumur, et que ces braves gens, remplis de zèle et d'amour pour la chose publique, ont fait une mission dans un couvent ; ils ont prêché la population avec tant d'éloquence, et ils ont eu tant de succès, qu'il en résulte pour l'État sept citoyens de plus.

LETTRE 60

[Sans date.]

Votre petite Milady est encore ici, elle devait partir lundi dernier à huit heures du matin accompagnée de son petit Milord et de M. de Lauzun,[1] qui ne devaient s'en séparer qu'à Chantilly

[15] Pour cette chanson (qui répond admirablement à la description de Mme du Deffand) voyez l'*Appendice VII.*

LETTRE 60.— Inédite ; entièrement écrite de la main de Mme du Deffand.

[1] Armand-Louis de Gontaut, Duc de Lauzun, puis Duc de Biron (1747-93). Le Duc de Lauzun était une figure en vue dans le monde français d'alors. " Son caractère offrait le mélange singulier de l'ambition et de l'amour du plaisir, de la bravoure et de la mollesse, des formes d'un courtisan français et des habitudes independantes d'un pair d'Angleterre. Galant comme un héros de roman, il aurait voulu aussi être un héros d'histoire, mais la fortune le trahit ; il était d'ailleurs un peu trop léger pour la fixer." (Ségur, *Mémoires*, 3ème éd. 1827, tome ii, p. 46.) Ce fut comme neveu de Mme de Choiseul et comme mari de la petite-fille de sa vieille amie, la Maréchale de Luxembourg, qu'il connut Mme du Deffand. Sa négligence, son inconstance, et ses prodigalités, firent de son mariage une triste union. Il n'était pas sans capacité, et

ou même à Amiens : mais il est survenu une indisposition à Milady, et elle ne partira plus que samedi 7. Elle verra jouer vendredi chez Mme de Villeroy le rôle de Roxane à Mlle Clairon. Je ne doute pas que le Milord et le Duc ne l'accompagnent, comme ils devaient le faire. Le Sir Charles en est très-reconnaissant. Tout ce que je puis vous dire c'est qu'on la trouve ici infiniment coquette, et que M. de Lauzun la voit trois fois le jour, et qu'aucune de nos jeunes femmes ne pourraient avoir cette conduite sans donner beaucoup à parler. Cependant il me semble qu'on s'en étonne, mais qu'on n'en est pas scandalisé. Elle plaît, elle a l'air naïf, elle est caressante, aimable, mais elle a certainement mauvais goût. Ce petit Lauzun est un sot qui joue l'étourdi [et] le jeune homme, et qui ne ferait rien de tout ce qu'il fait s'il n'en instruisait pas tout le monde. Il n'est pas question du Duc de Chartres, il a eu d'abord quelque empressement, ainsi que vingt autres, mais c'est le Lauzun qui a resté le tenant. Je ne saurais croire qu'elle s'en soucie. J'imagine que c'est une politique, et que le véritable est le petit Milord, et que le Lauzun n'est reçu que pour donner le change. Ce bon Chevalier me paraît trouver tout également bon ; enfin, quoiqu'il en soit, je vous enverrai par eux la *Lettre Posthume* que je crois en effet qui a été oubliée, parce que je me suis trouvée en avoir encore deux.

Il y a ici une grande animosité contre Monsieur le Prince de Conti pour des impolitesses qu'il a faites à beaucoup de dames à l'occasion du mariage du Prince de Lamballe, mais je ne vous les raconterai point, cela m'ennuierait trop. Tout ce que je vous dirai, et ce sera avec plaisir, c'est que l'Idole et lui sont très-ridicules. Ils soupèrent chez moi vendredi dernier. Je n'en suis pas mieux avec eux, ils me dédaignent, mais je [le] leur rends bien. Je vous écris de ma main, parce que ne dormant pas cela m'amuse, et puis je veux essayer un nouveau papier ; s'il imprime bien, cela me serait commode, parce qu'on le fait chez moi. J'ai reçu une lettre de M. Selwyn en même temps que la vôtre. Je ne lui écrirai point cette poste-ci. Dites-lui mille choses pour moi, je veux être du dernier bien avec lui. Devinez pourquoi, vous qui êtes si pénétrant. Vous me dites à la fin de votre

servit avec La Fayette et d'autres volontaires français dans la guerre d'Amérique. À la Révolution, il épousa la cause populaire et remplit divers commandements militaires ; mais il tomba en disgrâce, fut dénoncé comme conspirateur et guillotiné en décembre 1793. Son épouse, malheureuse, négligée, avait subi le même sort auparavant. À la date de cette lettre le Duc se considérait amoureux de Lady Sarah Bunbury (voyez ses *Mémoires*).

lettre que vous êtes dans ce moment fort bête—pas plus qu'à l'ordinaire, mon tuteur, je vous jure, je ne vous désire pas un brin plus d'esprit, mais je voudrais un mot de votre santé dans toutes vos lettres. Si le Selwyn ne m'en parle pas je le quitte des siennes. Peut-être aurais-[je] écrit tout ceci en pure perte. J'aurais un peu [de] regret à ma peine.

LETTRE 61

Paris, ce dimanche 15 février 1767.

Vous parlez de lueur, il faut une absolue clarté ; vous avez eu de la fièvre, elle est suivie de maux d'estomac ; voilà bien des raisons qui peuvent retarder votre départ et qui m'empêchent de le presser. Je suis plus raisonnable que vous ne pensez, je désire de vous revoir, vous n'en sauriez douter ; quand je voudrais le dissimuler vous ne me croiriez pas, et je suis bien décidée à n'user jamais avec vous d'aucune feinte ni d'aucune réserve. Je désire de vous revoir, je suis dans une crainte presque continuelle qu'il ne survienne des obstacles ; j'ai de la frayeur lorsque je me sens la plus petite incommodité, parce que j'ai peur de mourir avant de vous revoir. Eh bien ! malgré tout cela, il y a je ne sais quoi en moi qui me trouble, et qui me donne une sorte de terreur sur votre séjour ici : si ce n'est que par bon procédé que vous venez, si c'est avec répugnance, ne venez point, mon tuteur ; un plaisir que vous ne partagerez point deviendrait une peine pour moi ; ne vous croyez point obligé à aucune complaisance, réglez votre conduite sur ce que vous pensez et non sur ce que je pense. Je ne suis (comme je vous l'ai mandé), qu'une connaissance de trois mois, que vous ne pouvez pas conserver longtemps ; il faut la laisser si elle vous cause de la contrainte, et l'abandonner aussi si elle peut vous causer des regrets. Voilà les inconvénients sur lesquels vous devez réfléchir, vous n'en avez point d'autres à craindre ; vous êtes à l'abri de toutes sortes de ridicules. J'ai confirmé tout le monde dans l'idée que l'objet de votre retour était l'inventaire de M. Julienne, et je n'ai pas eu grand'peine à le persuader, parce que je n'en ai pas eu à avoir l'air de l'être moi-même. Soyez sûr que loin de déranger votre régime, je serai fort occupée à vous le faire observer, je ne dé-

LETTRE 61.—Inédite.

rangerai point l'heure de votre coucher, vous verrez qui il vous plaira, en un mot, on ne me distinguera point de vos autres amis, et vous pouvez, si vous le voulez, ne m'en pas distinguer vous-même.

Il ne sera point question de l'Isle-Adam, on n'ira point avant Pâques, et le voyage n'est que de dix ou douze jours et pour les favoris. Vous n'aurez aucun embarras de ce côté-là. La grand'-maman vous traitera tout au mieux, vous ferez connaissance avec *M. de Morfontaine*[1] si vous le voulez ; vous aurez la maison du Président pour tous les jours, la mienne tant qu'il vous plaira. Mme d'Aiguillon sera très-empressée, Mme de Forcalquier le sera aussi à sa manière ; enfin, il n'est pas impossible que vous vous trouviez bien, et que vous ne vous repentiez pas de votre complaisance.

Vous avez actuellement Milady Sarah, mon paquet vous aura été rendu. M. de Lauzun a reconduit cette Milady jusqu'à Arras, il m'a confié qu'il ira dans quinze jours à Londres ; j'espère que vous ne lui en ferez pas les honneurs, ou du moins bien longtemps.

J'ai reçu une lettre de M. Craufurd, il me [dit][2] qu'il va à Bath. À propos de Bath, vous feriez bien d'app [orter][2] des eaux de Bristol, je crains que celles de la Seine ne vous fassent mal, bien des gens s'en plaignent.

Si vous étiez ici, vous viendriez avec moi mercredi à la Comédie-Française entendre une pièce qui m'a beaucoup plu, vous iriez le lendemain jeudi à la représentation de Molé. Vous aurez certainement tout accès aux comédies de Mme de Villeroy. Enfin, vous passerez votre temps, à ce que j'espère, passablement.

Adieu, mon tuteur, je ne suis nullement en train d'écrire, il ne me vient rien à vous dire. Si je vous avais écrit hier, j'aurais rempli les quatre pages.

LETTRE 62

Paris, ce lundi 17[1] février 1767.

Encore un mot de chronologie. J'ai répondu à votre lettre du 6 par le courrier qui est parti le 16. Je réponds aujourd'hui à celle du 10 par celui qui partira le 19 ; ainsi en ordonne la poste, qui est la très-humble servante de la mer et des vents.

[1] M. de Choiseul. (W.)

[2] Lacune ; un morceau du manuscrit a été enlevé.

LETTRE 62.—Inédite.

[1] Erreur de date ; le 17 est mis pour le 16.

Oh ! je suis bien mécontente de vous, mon tuteur, je ne puis compter ni sur votre estime ni sur votre amitié ; vos inquiétudes sont par trop offensantes ; vous avez mille preuves de l'extrême déférence que j'ai pour toutes vos volontés et vos intentions. Vous savez que j'aimerais mieux mourir que de vous être nuisible en quoi que ce puisse être, et vous doutez de ma discrétion sur les choses que vous me recommandez de taire. Il me vient une idée, je vous la communique, en vous disant que je la soupçonne d'être extravagante, je vous prie de ne vous en point alarmer, parce que je ne ferai ni ne dirai rien qu'avec votre aveu, et voilà votre tête troublée, renversée, et vous remplissez deux pages de soupçons, de méfiances, et même de menaces, enveloppées à la vérité d'expressions honnêtes et polies, mais qui, suivant votre intention, me laissent voir le risque que je courrais de perdre votre amitié et votre correspondance si j'étais capable de faire la plus petite faute contre la plus scrupuleuse réserve ; vous me reprochez aussi ce qui regarde le Sieur Fréron ; enfin que voulez-vous que je vous dise ! Vous êtes un peu fagot d'épines, les roses qu'on peut trouver dans votre commerce ne peuvent se cueillir sans s'exposer à bien des piqures. J'ai beaucoup d'amitié pour vous, je l'avoue, je suis bien éloignée d'en rougir, mais je n'en fais pas parade ; en un mot, mon tuteur, je ne suis point une caillette, j'ai bien des défauts mais je n'en ai point qui puissent m'avilir auprès des personnes que j'aime, et je serais bien méprisable si j'abusais de leur confiance en révélant ce qu'ils m'auraient confié. Vous louez la bonté de mon cœur en supposant qu'elle me donne un zèle indiscret. Oh non ! vous vous trompez, elle ne m'emporte pas si loin ; mais il faut vous rassurer, car je vous vois toujours fort embarrassé de moi, de mon attachement, et de ce qu'on peut croire que vous pensez pour moi. Vous avez pu juger par le rapport des gens de votre nation que j'ai vus, si je parle beaucoup de vous ; je réponds aux gens qui m'en parlent, et je laisse voir mon estime et mon amitié. Il y aurait, je crois, de l'affectation à en user autrement—mais par delà pas un mot. Mme d'Aiguillon depuis quinze jours ne cesse de me parler d'une lettre qu'elle a reçue de Milady Hervey toute remplie de vous et de ce qui vous regarde ; elle m'a dit que vous ne songez point à venir en France, elle dit qu'elle prend le parti de se détacher de vous, elle me conseille d'en faire de même, et qu'il faut que nous prenions un autre, *aller au café Saint-Jacques ;* je réponds qu'elle a raison, et ex-

cepté le café je serais assez d'avis de suivre son conseil. Je me souviens que cette Mme d'Aiguillon me dit dans le mois de juillet que vous ne reviendriez qu'au mois de mars, elle le tenait de Milady Hervey ; je ne la crus pas, mais je fus cependant saisie et affligée. Je vous écrivis, et loin de me rassurer, votre réponse fut la première lettre que j'ai reçue de vous pleine de colère, d'indignation, et de froideur ; c'est l'époque de toutes les variations qui se sont trouvées dans les lettres qui ont suivi ; je n'ai jamais voulu croire ce qu'elles me faisaient entendre, et jusqu'à la réception de celle où il y a ces trois mots, *je suis refroidi*, j'avais persisté à penser en vérité je ne sais pas quoi, car ce n'était pas votre faute si je voulais rester dans mon erreur ; enfin, mon tuteur, je n'y suis plus aujourd'hui, je vois clairement quelle est votre façon de penser pour moi ; vous êtes persuadé que je vous aime beaucoup, et comme vous êtes bon et sensible, vous êtes reconnaissant ; vous ne voulez pas me rendre malheureuse, vous avez essayé de me détacher de vous. N'y ayant pas réussi vous vous êtes cru obligé à quelque complaisance ; vous avez soutenu une correspondance qui ne vous amuse pas, qui vous cause souvent de l'ennui et quelquefois de l'humeur ; alors vos lettres sont tantôt froides, tantôt sévères. Je souffre tout, je résiste à tout, et je deviens un embarras dans votre vie dont vous ne pourrez vous délivrer qu'en faisant un petit voyage ici. Alors nous nous expliquerons, et nous saurons une fois pour toutes à quoi nous en tenir, mais jamais, jamais nous ne nous entendrons parfaitement bien par nos lettres ; les seules de moi qui vous plaisent sont celles qui ressemblent aux nouvelles à la main, et je m'en tiendrai là jusqu'au jour de votre arrivée ; mais si vous voulez que je vous dise la vérité, je pense que vous ne viendrez point ; les bottines [2] du Président, les éventails de Mme de la Vallière, qui sont pour aplanir les chemins et qui annoncent votre arrivée, sont le second tome de vos présents du mois d'avril, qui indiquaient qu'on vous verrait au mois d'octobre. Oh ! mon tuteur, je ne conclus point de là que vous soyez faux, mais que vous êtes fort variable. Cependant comme je crois que vous êtes le meilleur des hommes, je vous aimerai toujours, mais sans vous tourmenter, je vous le promets. Venons aux nouvelles.

Je ne crois pas que vous ayez à Londres nos petites affiches ;

[2] Chaussettes ou bas de laine épaisse portés la nuit par Walpole pour prévenir la goutte. Il en donna plus d'une paire à des personnes affligées de ce mal.

on pourrait bien pourtant ne vous pas laisser ignorer les ventes considérables ; quoiqu'il en soit je me suis informée de celle de M. Julienne, elle commencera entre le 15 ou le 20 de mars et ce sera au Louvre, dans le salon où l'on expose les tableaux.

Madame la Dauphine va on ne peut pas plus mal, elle pourra bien interrompre ou abréger les amusements du Carnaval.

La grand'maman est à Paris depuis sept ou huit jours. Son mari a eu plusieurs accès de néphrétique, et comme il n'a rendu ni sable ni gravier les douleurs pourront bien revenir. Je soupe ce soir avec la grand'maman. Demain je vais à la comédie dans la loge de Monsieur le Prince de Conti, avec Mmes d'Aiguillon et de Forcalquier, et quatre membres du corps diplomatique. Nous allons tous ensuite souper chez l'ambassadeur de Venise. Après-demain j'irai à la représentation de Molé dans une petite loge grillée.

M. et Mme de Beauvau arrivent ce soir ; je dirai à M. de Beauvau tout le bien que vous me mandez de Monsieur le Chevalier de Saint-Priest ; il vous en saura gré, car il l'aime beaucoup.

J'ai dit au Président que vous lui envoyez des bottines, il en est très-touché et très-reconnaissant. Je doute qu'elles débarrassent sa tête, elle est aussi remplie de puérilités que son cœur est vide d'affection ; il lui faut une lanterne magique perpetuelle, que toutes sortes d'objets passent devant lui, et ils lui sont tous de la même indifférence.

On dit (c'est votre système) qu'il est heureux de ne rien aimer. Ah ! je suis bien loin de penser cela.

Mandez-moi, je vous prie, si vous avez eu la bonté de payer M. Fitzroy, et combien il vous est dû, pour que je le dise à Mme de Caraman.

Adieu, mon tuteur, je me suis sentie le courage d'un lion en vous écrivant, je ne sais pas si je l'aurai de même en recevant votre réponse. Comme cette lettre ne partira que jeudi, peut-être y ajouterai-je quelque chose. Il faudra que j'écrive à M. Selwyn, je reçus hier une lettre de lui du 7 et je n'avais pas répondu à une autre du 27 du mois passé. Vous avez le privilège exclusif de mon ennuyeux bavardage ; cependant, j'ai écrit une lettre très-longue à M. Craufurd, qui au bout de deux ou trois mois qu'il ne m'avait écrit s'avise de me faire des reproches ; beaucoup de nos Français vont à Londres, d'abord M. de Lauzun pour voir sa Milady, et puis MM. de Fronsac, de

Conflans,[3] du Châtelet,[4] de Chabrillan, et un M. Francès.[5] Je vous enverrai par quelqu'un de ces messieurs-là un poème que Voltaire a fait sur la *Guerre de Genève*,[6] si je puis l'avoir.

P.S.—Ce qu'il y a de plaisant c'est que ce sera M. de Lauzun qui vous rendra ma lettre, il vient me dire dans le moment qu'il part cette nuit ou demain matin, et croit qu'il sera à Londres vendredi.

LETTRE 63

Paris, ce mercredi 18 février, à midi [1767].[1]

Je vous écrivis hier de bon matin quoique ma lettre ne dût partir que demain, parce que je craignais de n'avoir pas le temps de vous écrire aujourd'hui, devant aller à la comédie. Je fus toute étonnée à six heures du soir que M. de Lauzun arriva chez moi, et qu'il me demanda mes commissions pour Londres. Je dis à Wiart d'ajouter à ma lettre un mot qui vous apprît qu'il en serait le porteur ; je le chargeai aussi d'une lettre pour M. Selwyn ; il prétend qu'il sera à Londres au plus tard samedi, ainsi vous recevrez celle-ci deux jours plus tard. Je ne doute

[3] Le Marquis de Conflans, qui, selon Ségur, était grand admirateur des modes anglaises.

[4] Louis-Marie-Florent, Comte (puis Duc) du Châtelet. Sa mère fut célèbre pour ses dons de mathématicienne, et sa liaison avec Voltaire. Le Comte se considérait, dit-on, comme uni à ce dernier par une étroite parenté—prétention peu justifiée tout au moins par ses qualités intellectuelles. "Il avait peu d'esprit, et si sa prétention était fondée, il faudrait en conclure qu'il en est de l'esprit comme de la goutte, qui saute toujours une génération." Le Comte fut nommé ambassadeur d'Angleterre en juillet 1767. Sa femme et lui furent guillotinés en 1793.

[5] Francès est appelé dans un périodique anglais contemporain, "M. Bataille de France." Il fut par la suite secrétaire d'ambassade du Duc du Châtelet, et chargé d'affaires à Londres. Walpole écrit de lui :—"Francès, homme de naissance moyenne, était extrêmement rusé, et connaissait notre pays mieux peut-être qu'aucun Français. Avant de paraître au jour secrétaire particulier de Du Châtelet, il avait privément, obscurément, ignoré de tous, résidé ici trois ans dans la cité, et durant cette période s'était rendu parfaitement maître de nos affaires." (*Derniers Journaux*, tome ii, p. 13.)

[6] "Lorsque Jean-Jacques Rousseau, menacé en France, dut s'exiler (après la publication d'*Émile*), sa ville natale, Genève, s'unit à ses persécuteurs. On y brûla son livre ; on l'y décréta de prise de corps. Mais Rousseau avait aussi ses partisans dans Genève, et une petite 'guerre civile' s'y déchaîna bientôt entre les amis et les ennemis de Jean-Jacques. Voltaire, sans se montrer, prêta son appui aux ennemis ; il écrivit le *Sentiment des Citoyens* (1764), libelle atroce où Rousseau était dépeint comme un fou, un scélérat, un vil séditieux 'qui méritait la peine capitale.' L'année suivante (1766) il redoublait ses coups dans la *Guerre civile de Genève*, poème héroïcomique où Jean-Jacques était vilipendé. (L'ouvrage né devint public qu'en 1768, par l'indiscrétion de La Harpe, que Voltaire irrité chassa de Ferney, avec Mme Denis et le ménage Dupuits, complices de cette infidélite.)" (De Julleville, *Langue et Litt. française*, tome vi, p. 143.)

LETTRE 63.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

pas de toutes les attentions que vous aurez pour M. de Lauzun,[2] mais vraisemblablement vous ne le verrez guère. Je soupai hier avec lui chez la grand'maman, il pourrait vous dire combien il fut question de vous. Il faut que vous le meniez à Strawberry-Hill. Il compte être six semaines à Londres ; la grand'maman lui conseille d'y rester davantage pour voir la beauté des campagnes et les courses de chevaux ; c'est un bon enfant, il nous divertit beaucoup en contrefaisant M. Stanley ; il croit être amoureux de la Milady,[3] mais il n'a pas cet honneur-là. Il aime le mouvement, l'occupation, il n'a rien a faire, il s'imagine être préféré au petit Milord,[4] et le Bunbury s'embarrasse fort peu de l'un et de l'autre. Je serais bien trompée si ce Sir Charles faisait le second tome de M. de Stainville,[5] quand même la Milady aurait tout l'Opéra-Comique.

La grand'maman m'a dit tout le contenu de sa lettre, elle doit être charmante ; répondez-y du même ton que vous m'écrivez, ne vous soignez point, ne vous recherchez point, songez en lui écrivant qu'elle vous aime beaucoup et que vous pouvez être aussi à votre aise avec elle qu'avec moi. S'il est vrai que vous veniez un jour à Paris, vous verrez de quelle façon elle vivra avec vous ; elle désire passionnément que vous fassiez connaissance avec M. de Choiseul ; je ne me prête point à cela, parce que j'imagine que vous ne vous conviendrez point ; l'Abbé Barthélemy est assez de mon avis ; si vous deviez vous voir extrêmement souvent et en grande liberté je suis bien sûre que vous vous plairiez réciproquement, mais vous n'aurez pas le temps de faire connaissance. Enfin, quand vous serez ici, on verra ce qui en sera.

Je vous prie, mon tuteur, de ne me point savoir nul mauvais gré de ma lettre d'hier ; j'avais un peu d'humeur ; vos craintes, vos défiances, me choquent beaucoup ; je me rapporte toutes les choses dures que vous m'avez écrites, j'y rêve, j'y réfléchis, et je conclus que vous ne vous souciez guère de moi, et que sans votre bonhomie vous me laisseriez là bien volontiers.

Je n'aime pas trop votre Milady Hervey ; j'imagine qu'elle me rend de mauvais offices, elle est admiratrice et imitatrice de la Geoffrinska. Je lui crois peu d'esprit et une grande volonté

[2] Fils du Duc de Gontault et neveu de Madame la Duchesse de Choiseul. (W.)
[3] Lady Sarah Bunbury.
[4] Carlisle. (W.)
[5] M. de Stainville avait fait enfermer sa femme dans un couvent à la suite de son intrigue avec l'acteur Clairval.

d'être merveilleuse, mais elle vous aime, et pourvu qu'elle ne me nuise pas auprès de vous je ne lui voudrais point de mal. Il est si aisé de vous troubler la tête que tout est à craindre auprès de vous.

Adieu, mon tuteur, il faut que je me lève, parce qu'avant la comédie je veux aller chez les Beauvau qui arrivèrent hier à neuf heures du soir.

Je souperai encore demain chez la grand'maman avec le bon Abbé Barthélemy ; si vous étiez ici vous feriez la partie carrée ; mais croyez-moi, mon tuteur, nous ne nous reverrons jamais, il y a longtemps que j'en ai le pressentiment.

LETTRE 64

Paris, ce vendredi 20 février 1767.

Je fus hier à la représentation de Molé : mon Dieu, que je vous regrettai ! Mlle Clairon fut admirable ; c'était véritablement Melpomène ; la pièce était *Zelmire*, de l'auteur [1] du *Siège de Calais :* elle est faiblement écrite, mais les sentiments, les situations, sont du plus grand intérêt. J'aurais voulu entendre Corneille, lui seul avait l'énergie, la force et l'élévation qui rendent les grandes passions et la sublimité des grands sentiments. Le jeu de Mlle Clairon y suppléa autant qu'il était possible ; cette pièce, avec de grands défauts, fait un plaisir extrême ; le courage, la générosité, la fierté y sont bien rendus. Je fus transportée, ravie ; j'aurais voulu tout de suite rentrer chez moi, me mettre à vous écrire tout ce qui se passait dans mon âme ; elle était remplie de tristesse, mais d'une tristesse préférable aux plaisirs de tous les autres spectateurs ; j'y résistai, je fus chez le Président, que je trouvai occupé de ce que la Comtesse de Noailles venait de lui mander que la Marquise de Duras, sa fille, venait d'être nommée dame du palais ; de ce qu'il avait eu à dîner l'Archevêque de Cambrai [2] ; de ce qu'il avait vu le matin le Prince de Beauvau ; qu'il aurait ce soir Mesdames les Maréchales, etc. ; enfin de mille petites vanités qu'aucun microscope ne pourrait vous faire apercevoir. Mon

LETTRE 64.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Pierre-Laurent Buyrette de Belloy (1727-75.)
[2] Frère du Duc de Choiseul. (W.)

Dieu, mon Dieu, quelle différence il y a d'une âme à une autre ! J'y en trouve une aussi grande que d'un ange à une huître.

De chez le Président, je fus chez la grand'maman, que je trouvai entre l'Abbé Barthélemy et le Docteur Gatti [3] ; la petite Lauzun [4] y arriva ; nous soupâmes tous les cinq ; le docteur et la petite femme s'allèrent coucher de bonne heure : le docteur ne manque pas d'esprit ; la petite femme est un petit oiseau qui n'a encore appris aucun des airs qu'on lui siffle ; elle fait de petits sons qui n'aboutissent à rien ; mais comme son plumage est joli, on l'admire, on la loue sans cesse ; sa timidité plaît, son petit air effarouché intéresse ; mais moi je n'en augure pas trop bien. C'est l'Idole qui l'apprivoise, et avec qui elle paraît se plaire, cette Idole va tranquillement dîner entre le mari et la femme ; elle croit que cela lui donne de la considération. Mon Dieu, que le monde est sot et que j'aurais du plaisir à vous communiquer toutes mes pensées, et mille fois davantage à entendre et découvrir toutes les vôtres ! À une heure après minuit, je restai seule avec la grand'maman ; elle fut parfaitement à son aise avec moi ; je trouvai des rapports infinis entre sa façon de penser et la mienne ; elle enfile une plus profonde métaphysique que moi, parce que son esprit a plus de force, et qu'elle se plaît à l'exercer ; mais nos sentiments sont les mêmes : elle en veut découvrir la source, le germe, et moi je ne suis pas si curieuse ; je m'en tiens aux effets. Elle me montra des choses fort bien écrites, peut-être un peu trop abstraites ; je lui dis : " Grand'maman, il faudra montrer tout cela à M. Walpole."— " Oh ! très-volontiers," dit-elle, " mais jamais rien qu'à vous et à lui."

J'avais vu la veille M. de Choiseul chez Mme de Beauvau, où il y avait Monsieur le Duc d'Orléans, Monsieur le Duc de Chartres et un monde infini : je voulus m'en aller ; Pont-de-Veyle vint pour me donner la main ; M. de Choiseul se leva, repoussa Pont-de-Veyle, me donna son bras et me conduisit jusqu'à l'antichambre où étaient mes gens ; je lui dis que je souperais le lendemain avec la grand'maman, et il promit de m'y rendre une visite en rentrant, et qu'il me priait de l'attendre. Il ne rentra qu'à deux heures, et il resta avec nous jusqu'à près de trois heures et demie. Je ne puis vous rendre compte de la

[3] Médecin florentin. (W.)—Il figurait fréquemment dans le cercle intime de Mme de Choiseul.

[4] La Duchesse de Lauzun, née Amélie de Boufflers.

conversation, mais elle fut aisée, gaie, franche, familière, enfin tout au mieux : il me parla de vous, il reprocha à sa femme de ne lui avoir pas fait faire connaissance avec vous ; il me demanda quand vous arriveriez ; il en marqua de l'impatience : j'observais mes mots, mes paroles, jusqu'à ma contenance, comme si vous aviez été derrière une jalousie à m'écouter et à m'examiner.

Le petit Lauzun n'est point bien avec lui ; il en est mécontent parce qu'il a joué le rôle d'un sot dans l'aventure de Mme de Stainville [5] ; il trouve son voyage [6] ridicule ; il n'a pas voulu lui confier ses dépêches, et il a écrit à M. de Guerchy pour lui recommander d'avoir attention sur sa conduite : la grand'maman l'aime assez : nous avions soupé il y a quelques jours avec lui (je crois vous l'avoir mandé), et nous le trouvâmes assez plaisant : ayez quelques attentions pour lui, mais ne vous en gênez pas le moins du monde. Laissez-le avec sa Milady, et ne vous en embarrassez guère.

Mme d'Aiguillon est enchantée de la lettre que vous lui avez écrite ; elle m'en a écorché la traduction. Ah ! c'est bien dommage, mon tuteur, de ce que vous ne reviendrez jamais ici ; mais non, vous y reviendrez, mais ce sera quand je n'y serai plus. Ne vous fâchez point, ce n'est point pour vous presser de revenir ; je ne suis point assez personnelle pour désirer que vous avanciez d'un jour votre départ : je ne suis pas assez extravagante pour exiger rien de vous ; je n'ai aucun droit sur vous, aucune raison ne vous oblige à rien faire pour moi ; je recevrai tout ce qui me viendra de vous comme une grâce et non comme une dette.

Ah ! mon tuteur, je me rends bien justice, soyez-en bien persuadé. Ne craignez point mon attachement, je saurai le contenir dans les bornes les plus resserrées, je ne vous causerai aucun embarras. Mais tâchez de fortifier votre tête, ne la laissez point troubler par des craintes chimériques ; Saint Augustin a dit par rapport à Dieu, " Aimez, et faites tout ce qu'il vous plaira." Et moi, j'aime mon tuteur, et je ferai tout ce qui lui plaira.

[5] Lauzun dit à ce sujet dans ses *Mémoires* :—" Mon père m'envoya chercher. Je trouvai M. de Choiseul chez lui, qui me reprocha d'avoir été dans la confidence de Mme de Stainville. Je lui répondis qu'il y avait une grande différence entre favoriser la mauvaise conduite de quelqu'un et garder son secret. Il me demanda les lettres déposées chez moi ; je les refusai avec fermeté. Mon père voulait y mettre son autorité, qui n'eut pas plus de succès. On me dit des choses piquantes. J'en répondis peut-être avec plus de fondement, et je sortis de cette conversation absolument brouillé avec tous deux."

[6] En Angleterre.

J'ai écrit tout ceci d'avance. Cette lettre ne partira que lundi. Vraisemblablement il y aura un supplément ; pour aujourd'hui je vous dis adieu. Cependant encore un mot.

La grand'maman a reçu une lettre de M. Stanley qu'elle m'a lue ; elle est assez jolie. Il lui parle de M. de Bedford, de Milady Charlotte,[7] etc., et il ajoute, " Pourquoi ne pas parler de l'ami Walpole ? c'est encore un de vos adorateurs *après tout.*" Nous ne comprenons pas ce que veut dire cet *après tout.* Ce n'est point le synonyme de *pourtant* ni de *cependant.* Nos recherches sur ce mot pourraient bien ressembler aux observations *sur les grimaces de notre singe.* C'est un de nos dictons.

Ce samedi matin.

Il faut absolument que je m'explique avec vous sur le petit voyage que vous prétendez faire ici ; vous savez combien je l'ai désiré, et combien je vous en ai importuné ; aujourd'hui, je vais changer de langage ; écoutez-moi bien, mon tuteur. Si vous m'avez dit la vérité quand vous m'avez assurée qu'il n'y avait que moi qui vous attirait ici, que sans moi vous n'y trouveriez qu'ennui, il ne faut point que vous y veniez, je ne veux absolument point que ma connaissance vous devienne funeste ; je suppose que vous ayez pour moi toute l'amitié possible ; elle ne peut être que l'effet de votre reconnaissance, et de la fausse idée que vous vous êtes faite que vous seriez ingrat si vous ne m'en donniez des marques. Oh ! point du tout, vous ne me devez rien ; j'ai suivi mon penchant, je vous ai trouvé fort différent de tout ce que j'avais jamais vu, vous m'avez paru remplir l'idée que je m'étais faite d'un parfaitement honnête homme, vous m'avez marqué de l'estime et pendant quelque temps assez de goût pour vivre avec moi ; une absence de près d'un an, ce temps rempli par l'occupation des plus grandes affaires, par l'utilité dont vous êtes à vos amis, par le plaisir que vous trouvez dans leur société, par des habitudes formées—tout cela a dû effacer ce que vous avez pu penser pour moi, et comme je vous l'ai déjà mandé, je me suis aperçue du déclin de votre affection. J'ai eu tort de m'en plaindre, et je reconnais

[7] Burgoyne, amie de Mme de Choiseul depuis Rome. (W.)—Lady Charlotte Burgoyne était fille du onzième Comte de Derby, et femme du Général John Burgoyne, soldat et auteur dramatique. Les mots " depuis Rome " visent la période où le Duc de Choiseul y fut ambassadeur. Les Burgoyne vécurent, pendant quelques années avant 1756, dans une petite maison près de Chanteloup, château du Duc de Choiseul (à deux kilomètres d'Amboise.)

que j'ai toutes sortes de raisons d'être infiniment contente de vous, on ne peut pousser la complaisance plus loin que vous le faites ; votre exactitude à m'écrire, la résolution que vous prenez de me venir voir, tout cela part d'un fond de sensibilité et de bonté dont il n'y a point d'exemple. Il n'est pas juste, mon tuteur, que j'en abuse ; je vous quitte donc de vos engagements, je renonce à vos promesses, n'ayez nul remords d'y manquer. Si en venant ici, vous preniez pour moi (à la vérité contre toute apparence) une amitié plus forte et plus tendre, vous vous prepareriez des regrets bien prompts, car indépendamment de mon âge, je m'aperçois que ma santé s'affaiblit considérablement ; il est vrai, je l'avoue, que j'aurais beaucoup de plaisir à vous revoir, mais j'ai le courage de vous en faire le sacrifice ; je vous le dois, et je me le dois à moi-même ; c'est un moyen de vous prouver que mes sentiments pour vous n'étaient susceptibles d'aucune interprétation ridicule.

Me voilà acquittée de tout ce que ma conscience me pressait de vous dire ; vous ferez après cela tout ce qu'il vous plaira.

Je soupai hier chez le Président en nombreuse compagnie, les divinités du Temple, les Maréchales ;—je m'y ennuyai à la mort. Ce soir je donne à souper aux Beauvau, avec l'Archevêque et Pont-de-Veyle ; demain ce sera mon assemblée des dimanches, où vos ambassadeurs sont maîtres de venir quand il leur plaît : des Italiens, des Suédois, des Lapons même y sont admis, tout me paraît égal ; excepté la grand'maman, que je trouve cependant un peu trop métaphysicienne et abstraite, et Mme de Jonzac, qui, à peu de chose près, est fort raisonnable, tout me paraît ridicule, insipide et ennuyeux.

Ne sachant plus que lire, je me suis jetée dans le théâtre de Corneille ; il me ravit d'admiration ; je lui pardonne tous ses défauts : il n'a jamais la faiblesse de notre nation, mais il manque souvent de l'élégance de notre style.

Adieu pour aujourd'hui ; demain je pourrai reprendre cette lettre, surtout s'il m'en arrive une de vous.

Ce dimanche, à quatre heures.

Je n'espérais point de lettre, et en voilà une ; j'en avais bon besoin, car je suis bien triste : je ne puis vous peindre mon état qu'en vous disant que je me sens le besoin de mourir comme on sent le besoin de dormir. Vous m'avez un peu ranimée ;

l'idée de vous revoir me donne quelque courage, mais je ne puis plus tenir à l'ennui.

Mon souper d'hier ne m'a fait nul plaisir ; la dame [8] est d'une personnalité intolérable, le mari d'une soumission aveugle,[9] plus par paresse et par indifférence que par excès de passion ; le prélat [10] a de la vivacité et de la justesse ; il a encore assez de droiture parce qu'il n'a pas encore besoin d'en manquer ; mon ami Pont-de-Veyle ne se soucie de rien que de s'étourdir, de s'amuser ; il préfère ceux qui lui peuvent procurer de la dissipation, c'est pour cela qu'il est si attaché au Prince.[11]

Oh ! ne me demandez point les détails des tracasseries du mariage Lamballe ! Ce sont de pures misères que je vous raconterai si je vous revois, et vous me ferez taire. Je ne sais si j'irai demain au Temple,[12] je m'y sens une grande répugnance, mais ce qui me pousse à y aller, c'est que je ne veux pas, en cas que vous veniez, que vous me trouviez mal avec personne, afin de n'être pas pour vous l'occasion du plus petit embarras.

Mandez-moi si vous comptez dîner ou souper, et s'il vous conviendrait de dîner chez moi, et à quelle heure ; n'allez pas craindre de me gêner, tout arrangement m'est totalement égal, il est même vraisemblable que je ferais beaucoup mieux de préférer le dîner, il m'est presque démontré que mes insomnies ne sont causées que par le travail de la digestion, puisque je ne m'endors que dix ou douze heures après que j'ai mangé. Ce serait peut-être une grande obligation que je vous aurais de me déterminer à ce changement.

Je ne sais point s'il y a un catalogue de la vente de M. Julienne. Je m'en informerai, et je vous l'enverrai s'il existe. Oh ! mon tuteur, je ne suis point scandalisée que cet inventaire soit le principal motif de votre arrivée ici, cela est bien moins ridicule que si c'était pour moi. J'ai la vertu de l'humilité au plus haut

[8] La Princesse de Beauvau. (W.)

[9] Cette opinion concernant la docilité conjugale de M. de Beauvau était assez généralement admise. Chamfort rapporte qu'après la mort de Louis XV, Mme du Barry, alors résidant à Luciennes, désira voir une maison de M. de Beauvau, appelée Le Val. Bien que Mme de Beauvau eût été l'une des principales ennemies de Mme du Barry sous le feu roi, " elle crut plaisant de s'y trouver et d'en faire les honneurs. On parla de ce qui s'était passé sous Louis XV. Mme du Barry se plaignait de différentes choses qui semblaient faire voir qu'on haïssait sa personne. ' Point du tout,' dit Mme de Beauvau, ' nous n'en voulions qu'à votre place.' Après cet aveu naïf, on demanda à Mme du Barry si Louis XV ne disait pas beaucoup de mal d'elle (Mme de Beauvau) et de Mme de Gramont. ' Oh ! beaucoup.'—' Eh bien ! quel mal de moi, par exemple ?'—' De vous, Madame ? que vous étiez hautaine, intrigante ; que vous meniez votre mari par le nez.' M. de Beauvau était présent ; on se hâta de changer de conversation."

[10] L'Archevêque de Toulouse.

[11] De Conti. (W.)

[12] Où demeurait le Prince de Conti. (W.)

degré, et je vous en ai l'obligation ; ce n'est pas assurément que vous n'ayez flatté mon amour-propre par l'endroit le plus sensible, en ayant pour moi des préférences et des attentions que vous n'avez pour personne, mais elles me font connaître la bonté de votre cœur, votre sensibilité, votre humanité, et ne relèvent point l'opinion que j'ai de moi-même : je le savais bien, mais vous m'avez empêchée d'en jamais douter, que je ne dois pas espérer de trouver jamais dans l'amitié ce qui tient au goût. Ce n'est pas la faute de l'âge ; le goût que j'entends tient moins à la jeunesse qu'à tout autre âge : ce n'est point une séduction des sens, c'est un rapport, c'est une convenance ; enfin, enfin, ce ne serait plus qu'un galimatias, si je continuais à vouloir le définir, et mon tuteur se moquerait de moi.

Oh ! cela est bien plaisant ; je suis tout comme vous, malgré mes plaidoyers pour Montaigne, je ne saurais le lire, mais en m'ennuyant je souscris à tout ce qu'il dit. Pour M. de Marmontel, vous le définissez à merveille. Enfin vos lettres sont la traduction de mes pensées, vous les éclaircissez, vous les rendez avec vérité et énergie, tandis que je ne fais que les assoner, les bégayer.

Je me garde bien de me laisser aller à l'espérance de vous revoir, j'en combats le désir, ce sera peut-être un grand malheur pour moi. Je déteste la vie, n'est-ce pas tant mieux à mon âge ? Si vous alliez me la faire aimer que deviendrais-je ? Tant de choses nous séparent, que la mer est la moindre de toutes ! Ah ! je le répète sans cesse, il n'y a qu'un malheur, celui d'être né. Quelle cruauté de se marier, tirer des individus du néant ! Tout ce qui existe est malheureux, un ange, une huître, peut-être un grain de sable ; le néant, le néant, voilà ce qui vaut le mieux.

Vous allez avoir incessamment la caravane dont je vous ai parlé ; elle vous apportera le catalogue s'il y en a un.

La gazette dit que votre ambassadeur va vice-roi en Irlande. Oh ! je ne le saurais croire. Vous êtes donc vous autres aussi chétifs que nous. Que de choses j'aurai à vous dire, que de questions j'aurai à vous faire ! Mais y répondrez-vous ? En attendant répondez à celle que je vous fais sur le dîner, et chassez loin de vous la crainte de ceci, de cela ; vous ne devez rien observer avec moi, rien craindre de moi, mais attendre de moi tout ce qui sera en mon pouvoir sans contracter la plus petite obligation et me devoir la moindre reconnaissance.

Vous ne me dites point que vous avez vu les Fitzroy ; mandez-moi donc le prix des corbeilles. Mme de Caraman me persécute pour le savoir.

Votre article sur Mme de Jonzac est fort bien, je vous en remercie ; il n'y a qu'elle et la grand'maman dignes d'estime, tout le reste comme dit Arlequin "des flonflons, des lanturlus."

Adieu, mon tuteur, vous ne m'appelez jamais votre pupille. Je n'ai point encore de nouvelles de M. de Montausier, je crois cependant que M. de Choiseul me dit qu'il était arrivé.

Ne trouvez-vous pas mes lettres bien longues ? Cependant rien n'est si vrai que je hais à écrire.

LETTRE 65

Paris, ce 24 février 1767.

Le facteur vient de dire qu'il n'y avait point de courrier ; il y en aura sans doute demain, mais il serait trop tard pour écrire. Tout retentit ici de votre arrivée, les Guerchy, les Hervey, les Walpole même, tous l'annoncent pour devoir être incessamment ; j'en suis la moins informée. J'ai peine à croire que vous partiez sans me le mander, et que votre départ soit aussi prompt qu'on l'imagine. Cependant je me hâte de vous donner une commission pour M. de Beauvau ; il meurt de honte de ne s'être pas souvenu qu'il vous devait des poudres.[1] Il en voudrait le double : je l'ai assuré que vous auriez la générosité de lui faire encore cette avance. Nous n'avons point entendu parler de M. de Montausier. Vous avez actuellement notre Léandre [2] ; s'il s'était noyé en passant la mer, je doute que votre Héro [3] se soit jetée dans la Tamise.

Je reçus hier une lettre de notre bon ami Schuwalof. Il est à Vienne ; il dit des merveilles de l'Empereur,[4] de toute sa famille, et surtout de notre future Dauphine [5] ; celle du moment présent sera bientôt défunte, et il faudra que vous fassiez grande

LETTRE 65.—Inédite.

[1] M de Beauvau avait demandé à Walpole de lui envoyer des poudres fébrifuges du Dr. James.

[2] Duc de Lauzun. (W.)

[3] Lady Sarah Bunbury.

[4] L'Empereur Joseph II.

[5] Marie-Antoinette, dernière fille de l'Empereur d'Autriche, François Ier, et de Marie-Thérèse, née à Vienne le 2 Novembre 1755, morte sur l'échafaud à Paris le 16 octobre 1793. Elle épousa à Versailles, le 16 mai 1770, le Dauphin Louis, et monta avec lui sur le trône à la mort de Louis XV (10 mai 1774).

diligence pour ne nous pas trouver en grand deuil. J'en suis fâchée, les spectacles sont un amusement, mais la vente de M. Julienne suppléera à tout, et c'est ce qui me rassure. Vous croirez tomber des nues en arrivant ici, vous serez tout égaré. Je me sens une peur épouvantable, enfin nous verrons comme cela se passera.

Je fus lundi souper au Temple, l'Idole eut des soins empressés, mais mon méchant esprit me rendit tout cela une comédie. Il n'y a qu'une chose qui m'occupe, c'est la crainte que le voyage ne vous fatigue, et que vous ne soyez malade ici.

Ne craignez point que je vous fasse veiller. Vous ne me trouverez pas en trop bonne santé ; depuis quelques jours je suis triste sans savoir pourquoi. Enfin vous me prendrez telle que vous me trouverez, je suis comme vous, fort différente d'un jour à l'autre. Je suis bien aise de votre arrivée, mais cependant j'ai peur. Adieu.

LETTRE 66

Paris, ce mercredi 4 mars 1767 :
8 heures du matin.

Allons, mon tuteur, il n'y faut plus penser, il faut faire le sacrifice de l'espérance prochaine de vous revoir ; non avec le courage d'une héroïne de Scudéry (qui par parenthèse je n'ai jamais lue) mais avec la tendresse et l'intérêt que Mme de Sévigné avait pour sa fille ; sur cet article je prétends lui ressembler, mais pour le fait des nouvelles j'en suis bien éloignée, je n'entends rien aux narrations, je n'ai plus de mémoire ; le peu de talent et d'esprit que j'avais reçu de la nature s'affaiblit tous les jours. Je suis vieillie de dix ans depuis votre départ, il ne me reste plus que cette maudite drogue que je n'ose nommer de peur de vous faire trouver mal, vous devinez bien ce que c'est—enfin, risquons le mot : *sentiment*, pardonnez-le-moi, je n'en parlerai plus.

J'étais prévenue sur ce que vous me mandez de Milord Chatham et de l'état de vos affaires. Je m'attendais aux changements de vos projets, et au renversement de mes espérances. Si on pouvait avoir du plaisir en ressentant une grande douleur, votre lettre aurait produit cet effet. Ah ! mon tuteur, elle est bien propre à les augmenter ; vous ne cessez de me dire que mon genre d'attachement vous déplaît, mais la seule joie de ma

LETTRE 66.—Inédite.

vie, c'est que vous le connaissiez tel qu'il est. Je me plais à vous déplaire et qu'est-ce que je serais si je ne vous aimais pas, quelles pensées occuperaient ma tête ? Elle est de bronze pour tout ce qui m'environne, rien n'y peut pénétrer.

Ce que vous dites de la fausseté des vertus humaines est au dessus de tout ce qu'a écrit M. de la Rochefoucauld, mais si la sincérité, la justice, et la bienfaisance ne sont pas de vraies vertus, je consentirai à croire que vous n'en avez que de fausses. Mon Dieu ! que je suis curieuse d'apprendre ce que vous me promettez de me dire, et dont il sera peut-être question dans les gazettes ! Que j'aurai du plaisir de voir tout le monde forcé à révérer mon tuteur ! Mon Dieu ! qu'il écrit bien, ce tuteur, et que je suis honteuse d'être si peu digne de sa correspondance ! Croyez du moins que je sens tout le mérite de ce que vous m'écrivez.

D'où vient, mon tuteur, me dites-vous que vous m'aimez cent fois plus que la grand'maman ? Est-ce pour me traiter comme votre chienne, à qui vous ne voudriez pas donner l'ombre de jalousie ? Ne vous attendez pas que je vous dise que je n'en serais pas susceptible si j'en avais l'occasion. Mais il me semble que je ne puis jamais l'avoir avec vous parce qu'il me semble que vous n'êtes pas susceptible des impressions, des sons, que votre philosophie vous en garantit ; cette idée m'a ôté toute crainte de m'attacher à vous, et me fait presque aimer ma vieillesse parce que je ne peux rien perdre de ce qui en moi peut vous plaire. Je ne sais si cela est clair, mais vous me traduirez bien.

Revenons à ce que vous m'écrivez sur la grand'maman ; je vais le faire copier en réformant ce *cent fois de plus* et je le lui enverrai ; je veux qu'elle voie par elle-même combien vous êtes digne des sentiments qu'elle a pour vous, et puis je veux satisfaire ma vanité en lui faisant connaître que je sais bien placer mon estime.

Je ne vous parle point de vos affaires, mais je me ferais un grand plaisir de vous en pouvoir parler ; je ne vous dirais que des absurdités, parce que pour raisonner juste il faudrait que je fusse instruite de tout ce que j'ignore ; je vous conjure, mon tuteur, de me mettre au fait de tout ce qui vous regarde.

Comme vous avez de l'orgeuil sans avoir de vanité, vous ne tomberez point dans l'inconvénient de sacrifier ou de négliger ce qui peut assurer l'aisance et la tranquillité de votre vie. Votre amitié pour vos proches ne doit pas être votre seul objet.

Souvenez-vous des préceptes que vous me donnez, rappelez-vous toutes vos expériences, et soyez vraiment sage.

Ce retour de M. Hume [1] ne me plaît point, il me semble que c'est *un petit moyen ;* lui croyez-vous de si grandes lumières ? quel usage votre cousin [2] en fera-t-il ? Je vous crois son meilleur appui s'il fait de vous l'usage qu'il doit ; tout philosophe, tout auteur, tout homme qui n'a que de la théorie est presque toujours systématique, et tout systématique a l'esprit faux ; souvenez-vous de monsieur votre père, il ne faisait point de livre, il n'en lisait point, mais il connaissait les hommes par la pratique.

Ah ! pour l'ami Jean-Jacques, j'en suis en vérité bien aise ; le voilà au rang de notre grand Thomas,[3] charlatan du Pont-Neuf.

Je soupe demain avec l'Idole chez Mme de Caraman. Je lui apprendrai le retour de M. Hume ; je serais assez aise que vous fissiez revenir M. Hume de son idolatrie, mais j'ai dans l'esprit qu'il ne pense pas pour vous comme il devrait.

Mais à propos, vous ne m'avez rien dit sur l'article de M. Stanley, qui nous embarrassait, la grand'maman et moi.

Savez-vous, mon tuteur, que j'ai passé deux ordinaires sans avoir de vos nouvelles ; ce n'est pas votre faute, mais celle de ce maudit océan. Votre lettre qui est du 22 ne m'a été rendue qu'hier, qui était le 3, et Mme de Luxembourg m'a dit qu'elle avait reçu une lettre de M. de Lauzun le 1er. Tout cela ne vous paraît rien, et ne serait rien en effet si je me portais mieux, mais depuis quinze jours je suis dans un pauvre état, triste, vaporeuse, de mauvaises digestions, des insomnies, enfin fort mal à mon aise ; il n'y a cependant nul sujet d'inquiétude. Dites-moi que vous me reverrez le plus tôt que vous pourrez, voilà le remède qu'il me faut.

Adieu, je vais tâcher de dormir.

Vous allez avoir M. de Fronsac incessamment ; voulez-vous que je vous envoie le *Mémoire* de M. Elie de Beaumont sur les Sirven ? [4] Il m'a fort ennuyée ; voulez-vous aussi une lettre

[1] Conway offrit à Hume les fonctions de sous-secrétaire d'État ; celui-ci les accepta, et les occupa jusqu'à la démission de Conway en janvier 1768.

[2] M. Conway. (W.)

[3] Le sens de cette remarque n'est pas clair ; dans une lettre de Mme de Choiseul à Mme du Deffand, du 29 décembre 1766, Rousseau est décrit comme " le gros Thomas de la philosophie, le célèbre Jean-Jacques."

[4] " Peu de temps après la condamnation de Calas, la fille d'un autre protestant de Languedoc, Sirven, s'échappa d'un couvent où on l'avait fait conduire pour l'élever dans la religion catholique, et se noya dans un puits . . . Sirven, effrayé, prit la fuite, fut condamné par contumace, et vint trouver Voltaire, qui parvint, après plusieurs années, à le faire réhabiliter par le parlement de Toulouse." (Lacretelle, *Histoire de France pendant le 18ème siècle*, éd. 1819, tome iv, p. 108, note.)

de Voltaire à l'Abbé d'Olivet [5] sur la prosodie, et une épître sur l'hypocrisie ? Tout cela est médiocre.

Nous n'entendons point parler de M. de Montausier.

J'aime beaucoup Mme Fitzroy ; celle-là nous laisse nos ducs.[6]

À 5 heures du soir.

Le valet de chambre de Milord Carlisle m'apporte dans ce moment une lettre de M. Selwyn du 27. Il vous avait vu ce jour-là, et vous vous portiez bien ; il me rend compte de quelque commission dont il s'était chargé, et ne me dit pas un mot de la chose publique ni de M. de Lauzun, ni des Bunbury ; enfin, s'il m'avait demandé des nouvelles de mon rhume, je croirais l'entendre lui-même, sa lettre est aussi aride que sa conversation ; il se donne des airs de prudence, je suis cependant contente de lui. Il dit qu'il reviendra au mois de mai ; cela se pourrait, je n'ai point de peine à croire que je le revoie avant vous.

Je pourrais vous envoyer ce mémoire et ces lettres dont je vous ai parlé par ce valet de chambre, je le ferai peut-être, parce que le plus grand inconvénient ce sera que vous ne les lisiez pas.

Je suis bien aise que Mariette [7] vous ait envoyé le catalogue, je l'avais demandé à plusieurs personnes, et je n'avais encore pu l'avoir.

Cette comédie qui me plût s'appelle *Eugénie* [8] ; dès qu'elle sera imprimée je vous l'enverrai.

LETTRE 67

Ce jeudi 5 mars 1767.

Le valet de chambre du petit Milord est une occasion à laquelle je ne puis résister. Voilà le mémoire, voilà les épîtres ; vous en ferez l'usage qu'il vous plaira.

[5] Pierre-Joseph Thoulier, Abbé d'Olivet (1682–1768), érudit et grammarien classique.

[6] Mme du Deffand fait allusion au voyage en Angleterre du Duc de Lauzun, entrepris à cause de Lady Sarah Bunbury.

[7] Pierre-Jean Mariette (1694–1774), graveur, libraire, et célèbre amateur, qui avait rassemblé une magnifique collection de dessins, de gravures, de bronzes, etc.

[8] La première œuvre dramatique de Beaumarchais, représentée sans grand succès à la Comédie-Française en janvier 1767.

LETTRE 67.—Inédite.

Je vous ai écrit hier très-longuement, aujourd'hui je n'ai rien à dire.

Je mande à M. Selwyn ce que je sais de nouvelles.

Ce vendredi 6, à 7 heures du matin.

Je ne sais plus à quel saint me vouer ni quel régime il faut suivre pour pouvoir dormir ; je mange on ne peut pas moins, et rien de malsain ; je ne sais combien cela durera, mais cela est fort ennuyeux.

Je soupai hier chez Mme de Caraman comme je vous l'avais dit. Mme de Mirepoix, vos ambassadeurs, M. et Mme d'Usson [1] y étaient, et la sublime Idole, à qui je dis, " Eh bien ! Madame, voilà donc M. Hume de retour ! "—" Ah, mon Dieu ! oui," me dit-elle, " est-ce que je ne vous l'ai pas dit ? "—" Non, Madame, car je ne vous ai pas vue depuis que vous pouvez le savoir." —" Le voilà secrétaire d'État."—" Cela ne s'appelle pas ainsi," lui dis-je, " mais premier commis des affaires étrangères,[2] comme l'Abbé de la Ville." [3] Elle n'osa plus rien dire, de peur de faire voir qu'elle était peu instruite. À table, l'ambassadeur se plaça entre elle et moi, et il parla de M. Hume avec le plus grand mépris ; sur sa grossièreté, sur son peu d'usage du monde, sur le peu de connaissance qu'il avait des hommes, sur l'incapacité qu'il avait pour les affaires. L'Idole se retrancha à louer ses livres ; il les blâma, il s'étonna du succès que lui et ses ouvrages avaient eu en France. L'Idole était dans le plus grand embarras ; si elle prenait sa défense et qu'il lui manqua de considération, cela serait fâcheux ; si elle l'abandonnait, ce serait perdre un des plus grands appuis de sa célébrité : elle tâcha de rompre la conversation, à laquelle je n'avais pris nulle part. On ne dit pas encore un mot de Jean-Jacques.

Je vous ai mandé que M. de Beauvau désirait d'avoir le double des mêmes poudres que vous lui avez déjà envoyées. Si vous devez revenir un jour, comme je l'espère, vous les lui apporterez ; il n'en est nullement pressé.

[1] Probablement François-Armand d'Usson, Marquis de Bonac (1716–78), soldat et diplomate, et sa femme, née de la Grandville.

[2] Mme de Boufflers était en l'occurrence plus près de la vérité que Mme du Deffand. Conway, secrétaire d'État, avait nommé Hume son sous-secrétaire. Cette charge n'était pas permanente comme celle remplie par l'Abbé de la Ville ; Hume la quitta quand Conway se retira en janvier 1768.

[3] L'Abbé Jean-Ignace de la Ville, directeur du ministère des affaires étrangères, membre de l'Académie française, évêque *in partibus* de Tricomie, né vers 1690, mort le 15 avril 1774. (L.L.)

À propos, mon tuteur, il y a ici un M. Walpole [4] qu'on dit être votre neveu. L'ambassadeur en paraît occupé, mais il m'a dit qu'il ne l'amènerait pas parce qu'il ne me convenait point. Vous ne m'en avez jamais parlé, mandez-moi si vous voulez que je le voie ; vous pensez bien que si cela vous convient je le recevrai bien.

Si Madame la Dauphine n'est pas morte entre ci et mercredi, il y aura comédie chez Mme de Villeroy, où Mlle Clairon fera le rôle d'Hypermnestre [5] dans la tragédie de ce nom.

Votre petite Milady peut être aimable, mais il faut qu'elle ait peu d'esprit et nul goût ; vous verrez ce que c'est que le personnage qu'elle traîne à sa suite.

Je n'ai pas encore fait transcrire l'article de votre lettre sur la grand'maman. Il y a longtemps que nous n'avons entendu parler l'une de l'autre, c'est par discrétion de ma part. Adieu, mon tuteur, je vais tâcher de dormir.

LETTRE 68

Paris, ce dimanche 8 mars 1767, à 4 heures du soir.

Oh ! je vous promets de ne vous envoyer rien par le courrier de l'ambassadeur ; je me suis bien aperçue qu'il n'est pas neutre, mais qu'il est anti-Pitt. Cela a l'air d'un mot latin. Je suis bien impatiente des premières nouvelles. N'avez-vous pas vu nos petites figures suspendues par des fils d'archal, où il y a au bas deux balles de plomb ? Je m'explique mal, mais ces figures sont sur un pivot pointu, et se balancent si fort qu'on croit toujours qu'elles vont tomber par terre, mais les balles de plomb font l'équilibre et les maintiennent sur un appui pointu comme une épingle. Voilà, ce me semble, la situation de vos amis.[1] L'arrivée de M. Hume [2] me paraît un de ces remèdes qu'on

[4] C'était probablement Edward, fils illégitime de Sir Edward Walpole, seul frère encore vivant d'Horace Walpole. Edward Walpole le jeune débuta dans la vie comme soldat et fit preuve de courage ainsi que de mérite. De bonne heure cependant il se laissa aller à l'habitude de boire et de jouer. Il mourut célibataire en 1771, à l'âge de 33 ans.

[5] Par Antoine-Marin Lemierre (1723-93).

LETTRE 68.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Mme du Deffand veut parler des amis politiques de Walpole. Le ministère Chatham avait été battu, mais resta en place.

[2] Voyez la note 2 de la lettre 67.

donne à l'agonie ; ce n'est pas parce qu'il arrive trop tard, mais c'est parce qu'il prouve qu'on ne sait plus à quel saint se vouer. Je vous prédis qu'il ne vous sera bon à rien qu'à prouver qu'on sent sa faiblesse et qu'on a recours à des lumières quelconques. Oh ! je ne le crois pas même une lanterne sourde ; mais *la balle* Pitt, et *la balle* Bedford pourront peut-être maintenir le cousinage.[3] Je n'ai qu'un vœu dans toute cette affaire ; vous allez croire que c'est votre retour ; oh ! point du tout, c'est que votre état particulier soit réglé et assuré pour l'avenir.

Je vous écris par M. de Fronsac ; Mme d'Aiguillon vint hier chez moi me demander si je n'avais rien à envoyer, je lui dis que non. Je comptais alors vous écrire par la poste ou ne point vous écrire en cas que je n'eusse point de vos nouvelles aujourd'hui : je vais envoyer cette lettre chez elle, et je la prierai, s'il en est encore temps, de la mettre dans le paquet qu'elle donne à M. de Fronsac, et si ce paquet est fermé, de recommander que M. de Fronsac envoie ma lettre directement chez vous.

Je suis devenue très-prudente, mon tuteur, et je n'ai pas la plus légère indiscrétion à me reprocher sur ce qui vous regarde. Je ne vous trouve point déraisonnable d'exiger une grande réserve : on est environné d'armes et d'ennemis, et ceux qu'on nomme amis sont ceux par qui on n'a pas à craindre d'être assassiné, mais qui laisseraient faire les assassins. C'est une réflexion que nous fîmes hier, la grand'maman et moi, non pas à l'occasion de vos affaires, car il n'en fut pas dit un mot, mais sur le monde en général.

Je soupai hier avec cette grand'maman, l'Abbé Barthélemy et un M. de Castellane : ce sont deux hommes avec qui l'on peut causer : nous ne proférâmes pas votre nom devant le Castellane ; mais quand il fut parti, je fis lire à la grand'maman l'article de votre lettre qui la regardait (dont j'avais retranché que vous m'aimiez cent fois plus qu'elle) ; elle en fut on ne peut pas plus contente, elle me dit que vous lui aviez écrit que je vous recommandais de lui écrire comme vous m'écriviez, mais que vous n'en aviez rien fait. Vous lui avez apparemment donné trop de louanges. Elle ne put pas me montrer votre lettre parce qu'elle l'avait laissée à Versailles, je l'ai priée de me l'envoyer, je ne sais si elle le fera. Nous parlâmes ensuite d'une

[3] Ceci se rapporte sans doute aux cousins de Walpole, le Comte de Hertford et le Général Conway, qui étaient l'un Lord Chambellan, l'autre secrétaire d'État.

brochure nouvelle, qui a pour titre : *Le Château d'Otrante,*[4] *par Horace Walpole ;* elle n'en avait pas entendu parler, mais je l'avais déjà lue deux fois. J'aurais voulu qu'on eût supprimé la préface, qui est celle de la seconde édition : il y est dit que Shakespeare a beaucoup plus d'esprit que Voltaire : ce trait vous met à l'abri de la critique de Fréron ; mais ne peut manquer de vous en attirer bien d'autres.[5] Nous avons tenu conseil, la grand'maman, l'Abbé Barthélemy et moi, car nous sommes tous trois votre ministère, et nous conduisons fort bien vos affaires. Nous avons donc conclu qu'il ne fallait rien dire sur cette brochure, ni la louer, ni la blâmer ; et surtout qu'il ne fallait pas employer la police pour interdire la critique. Vous pouvez compter sur quatre amis fort prudents et fort zélés, nous trois, et j'y ajoute Mme de Jonzac ; je pourrais y ajouter aussi l'ami Pont-de-Veyle, car il vous aime fort. Ce sont les brochures sur Jean-Jacques et M. Hume qui m'ont fait connaître leurs sentiments pour vous, car *sur la chose publique* je suis aussi muette que je suis aveugle. M. de Choiseul, en rentrant, monta chez la grand'maman ; je suis parfaitement bien avec lui : il ne cesse de dire du bien de moi, mais il me trouve, dit-il, devenue trop circonspecte ; j'en fis des plaisanteries avec lui. Pour lui, je le trouve tout aussi gai et tout aussi léger qu'il l'a jamais été. Quand il fut parti, je dis à la grand'maman que je ne pouvais pas désapprouver la sorte de crainte que vous aviez de faire

[4] Dans ses *Brèves Notes sur ma Vie* (*Short Notes of my Life*), Walpole remarque, sous le mois de mars 1767 :—" Une mauvaise traduction du *Château d'Otrante* a été publiée ce mois-ci à Paris." Ce célèbre "roman gothique" fut écrit entre juin et août 1764, et publié en décembre de la même année, se donnant comme "une traduction par William Marshall." Une deuxième édition parut en avril 1765 avec une préface où Walpole se reconnaissait l'auteur. Mme du Deffand craignit que les remarques émises dans cette préface sur Shakespeare et la tragédie en France ne missent Walpole aux prises avec Voltaire. Ce dernier fut extrêmement irrité, mais Walpole réussit à éviter une dispute.

[5] Horace Walpole, en réponse, dit, "On a donc traduit mon *Château d'Otrante ;* c'est apparemment pour me donner un ridicule ; à la bonne heure. Tenez-vous au parti de n'en point parler ; laissez aller les critiques ; elles ne me fâcheront point ; je ne l'ai point écrit pour ce siècle-ci, qui ne veut que de la raison froide. Je vous avoue, ma petite, et vous m'en trouverez plus fol que jamais, que de tous mes ouvrages, c'est l'unique où je me sois plu ; j'ai laissé courir mon imagination ; les visions et les passions m'échauffaient. Je l'ai fait en dépit des règles, des critiques et des philosophes ; et il me semble qu'il n'en vaille que mieux. Je suis même persuadé que dans quelque temps d'ici, quand le goût reprendra sa place, que la philosophie occupe, mon pauvre *Château* trouvera des admirateurs ; il en a actuellement chez nous ; j'en viens de donner la troisième édition. Ce que je viens de dire n'est pas pour mendier votre suffrage ; je vous ai constamment dit que vous ne l'aimeriez pas ; vos visions sont d'un genre différent. Je ne suis pas tout à fait fâché qu'on ait donné la seconde préface, cependant la première répond mieux à la fiction ; j'ai voulu qu'elle passât pour ancienne, et presque tout le monde en fut la dupe. Je ne cherche pas querelle avec Voltaire ; mais je dirai jusqu'à la mort que notre Shakespeare est mille piques au-dessus." (B.)

connaissance avec lui ; elle me dit que j'avais tort, et l'Abbé dit qu'il faudrait que vous vinssiez dîner avec lui à Paris, qu'il n'y avait jamais que deux ou trois personnes, et que vous y seriez fort à votre aise. Moi je ne le crois pas ; mais alors comme alors, nous en délibérerons. Pour ce qui me regarde, mon tuteur, je ne sais pas quel parti je prendrai ; aucun régime ne me réussit, et mes insomnies ne font qu'empirer. Je ne mange presque plus, et le seul bien que je tire de ma diète, c'est d'avoir moins de vapeurs mais pas plus de sommeil : cela me fâche d'autant plus, que cela m'oblige à me lever fort tard : peut-être entre ci et votre arrivée cela changera. J'y fais de mon mieux, et, je vous assure, par rapport à vous ; car sans vous je ne me soucierais guère de vivre : tout me choque, tout me déplaît, tout m'ennuie. J'ai eu un ami,[6] pendant trente ans ; je l'ai perdu : j'ai aimé deux femmes passionnément ; l'une est morte, c'était Mme de Flamarens ; l'autre est vivante et a été infidèle, c'est Mme de Rochefort.[7] Le hasard m'a fait faire votre connaissance ; vous avez remplacé ces trois pertes, mais vous êtes un étranger, toujours à la veille de devenir notre ennemi : et puis l'océan, vos affaires, et qui pis est, votre santé, nécessairement nous séparent. Cependant je suis bien aise de vous avoir connu ; c'est mourir tous les jours que de vivre sans aimer rien, et " plutôt souffrir que mourir, c'est la devise des hommes," dit La Fontaine.[8]

Il serait obligeant de ne me pas laisser dans l'inquiétude sur tout ce qui vous regarde. Je n'exige rien ; je m'en rapporte à votre amitié.

J'oubliais de vous dire que j'ai conté à la grand'maman ce qui regarde Jean-Jacques. Elle voudrait que M. Hume eût

[6] M. Formont. (W.)

[7] Marie-Thérèse de Brancas, fille du Maréchal de Brancas, née en 1716, et mariée en 1736 au Comte de Rochefort (qui était d'une famille bretonne, et qui mourut vers 1740). Elle se remaria (en octobre 1782) et devint la seconde femme du Duc de Nivernais, qui lui avait été longtemps attaché, mais elle ne survécut que peu de mois à son mariage, et mourut au mois de décembre suivant. Horace Walpole, durant la première partie de son séjour à Paris en 1765–66, et avant que ne commença son intimité avec Mme du Deffand, se sentit certainement attiré vers Mme de Rochefort, dont il écrit à Gray le 25 janvier 1766 :—" Elle a l'esprit juste et délicat, avec une finesse qui provient de la réflexion. Ses manières sont douces et féminines, et quoique savante elle est sans prétention déclarée." (*Lettres*, tome vi, p. 407.) Hénault est aussi élogieux et plus fleuri en ce qui touche le charme intellectuel de Mme de Rochefort, mais il conclut ses observations par une remarque digne de l'homme qui possédait un des cordons bleus de Paris :—" Il ne lui manquait que d'être riche, mais elle vivait honnêtement avec un très-médiocre revenu. Elle s'avisa de nous donner un jour à souper ; nous essayâmes sa cuisine, et je me souviens que je mandai alors qu'il n'y avait de différence entre cette cuisinière et la Brinvilliers, que l'intention." (*Mémoires*, p. 182.)

[8] *La Mort et le Bûcheron* (i, 16).

signé l'expédition de sa pension, mais elle veut surtout que Jean-Jacques sache qu'il vous en doit l'augmentation.

Madame la Dauphine a été administrée ce matin ; on ne croit pas qu'elle passe la semaine : elle ne sera regrettée que de quatre personnes, Mmes de Marsan[9] et de Caumont, MM. de la Vauguyon[10] et l'Évêque de Verdun.—Elle brutalisa l'autre jour Mme de Lauraguais, sa dame d'atour, qui dit à quelqu'un qui était auprès d'elle : "*Cette Princesse est si bonne qu'elle ne veut pas que sa mort soit un malheur pour personne.*"

Adieu, mon bon ami ; adieu, mon tuteur, venez le plus tôt que vous pourrez. Je crois que ce qui fait ma mauvaise santé, c'est que mon âme a trop de mouvement pour l'étui qui la renferme.

LETTRE 69

Ce mercredi 11 mars 1767.

Jamais les vents n'ont été plus favorables, je reçus hier votre lettre que je n'attendais qu'aujourd'hui. J'aurais bien voulu y trouver un article de vendredi au soir, et je n'ose pas espérer de vos nouvelles avant huit jours. S'il m'en arrive dimanche je serai bien contente de vous, mais je vous crois beaucoup d'occupations, vos séances au parlement sont bien longues, à ce que me mande M. Selwyn ; les gazettes disent qu'il y a bien des tracas chez vous, je serais fort curieuse d'en savoir des détails, mais ce serait trop exiger que de vous prier de m'en informer ; peut-être n'y prenez-vous pas grande part, à moins que ce ne soit par rapport à vos parents. Vous me direz ce qu'il vous plaira, mais je voudrais n'en être pas réduite aux nouvelles de la gazette.

Je ne sais s'il y a beaucoup de vos compatriotes à Paris. Je ne vois que Milord Rochford et sa femme, encore fort rarement, jamais en visite, et je ne suis point à portée de leur faire des questions. J'ai une belle impatience que toutes vos affaires soient finies, et que le jour de votre départ soit fixé, mais en attendant souvenez-vous que vous m'avez promis de me mander quelque chose qui me ferait plaisir, et qui vous regarde, et je

[9] Marie-Louise de Rohan, Comtesse de Marsan, Gouvernante des Enfants de France.

[10] Antoine-Paul-Jacques de Quélen, Duc de la Vauguyon, (1706–72), premier gentilhomme de la chambre du Dauphin et du Comte d'Artois.

LETTRE 69.—Inédite.

vais vous apprendre ce qui vous en fera aussi ; c'est qu'enfin j'ai dormi cette nuit, ce qui ne m'était pas arrivé depuis trois semaines. Remarquez, mon tuteur, je vous prie, mon excessive raison ; je ne vous laisse voir aucune impatience de votre retour, et la nouvelle que je vais vous apprendre n'est point une astuce pour vous attirer, mais il faut bien que vous sachiez que la vente de M. Julienne commence, dit-on, samedi ; je conviens que je regarde cette vente comme ma rivale, mais je n'en suis point jalouse, je serai ravie qu'elle partage avec vos soins, je souhaite seulement qu'elle ne vous soit point trop *chère ;* d'ailleurs je serais effrayée que vous n'eussiez que moi pour tout amusement. Le petit cabinet a beau être bleu,[1] et quand vous auriez la certitude d'y voir Mme de Forcalquier, je serais inquiète de vous voir reduit à ce seul passe-temps.

À propos, que je n'oublie pas de vous dire que Mme de Jonzac vient de perdre sa belle-sœur Mme de Seignelay ; il faut que vous lui écriviez. Depuis deux jours je ne l'ai pas vue, elle passe les soirées avec son frère. Cela durera encore trois ou quatre jours, et son absence rend les soirées chez le Président insupportables. Je serais fâchée que vous fussiez à Paris dans ce moment-ci, ou il faudrait que je ne vous visse point les soirs, ou que vous partageassiez mon ennui.

M. de Montausier n'est point encore arrivé, on dit qu'il est à son régiment.

N'envoyez point vos poudres à M. de Beauvau par le Marquis de Fitzjames, il doit aller en Écosse et en Irlande avant que de revenir ici ; vous les apporterez vous-même, ou bien vous en chargerez M. de Lauzun ou quelqu'autre.

Vous ne me dites plus rien de la pension de Jean-Jacques ; est-elle expédiée ? Sait-il que M. Hume y a consenti ? Sait-il qu'il vous doit son augmentation ? [2]

J'irai cet après-dîner chez l'Abbé Barthélemy pour m'informer de vos livres. Personne ne m'a encore parlé de votre roman, ainsi j'ignore ce qu'on en pense. Je n'en parlerai pas la première, et je serai fort laconique quand je serai obligée d'en parler.

Adieu, mon tuteur, ce n'est pas les affaires que j'ai qui

[1] "Quant à Mme du Deffand, je déclare que si elle n'apprend pas immédiatement l'anglais, je ne veux plus retourner dans le cher petit cabinet bleu." (Walpole à Mme de Forcalquier—*Lettres*, tome vii, p. 45.)

[2] Il ne la devait pas à M. Walpole, mais celui-ci avait concouru avec M. Hume de prier le Général Conway de la demander au Roi. (W.)

abrègent ma lettre, c'est pure stérilité ; si j'ai de vos nouvelles dimanche je vous écrirai plus longuement.

Notre Dauphine est à la dernière extrémité, et cela n'intéresse personne.

Dites-moi donc, je vous prie, combien coûtent les cristaux ; on ne cesse de me le demander.

LETTRE 70

Paris, ce vendredi 13 mars, à 7 heures du matin.

Vraisemblablement je n'aurai point de vos nouvelles dimanche, premièrement parce que vos occupations ne vous laissent pas le temps d'écrire, secondement parce que vous n'aimez pas à vous écarter des régles que vous vous êtes prescrites. Pour moi, qui ne suis pas si scrupuleuse, et qui de plus n'ai rien à faire, je commence cette lettre que je ne fermerai que dimanche.

J'eus avant-hier la visite de votre ambassadeur, je lui dis tout ce que M. de Creutz m'avait appris des nouvelles de votre pays. Il m'éclaircit toutes les choses que je n'avais point comprises ; il me paraît qu'il y a eu de fausses finesses, et que les ex-ministres en pourront bien être la victime. Je vous crois fort tranquille sur tout ce qui en arrivera, vous n'y avez d'autre intérêt que celui de vos parents, qui selon ce que je vous ai souvent entendu dire, ne seront pas fort affligés de ne se plus mêler de rien. Notre ministère est plus tranquille que le vôtre ; nos parlements se contentent de faire des rémontrances, où il y a les plus belles phrases du monde : on y répond par de plus belles encore, les beaux esprits critiquent ou approuvent l'éloquence des unes et des autres, et les bons esprits n'en lisent aucune. Je voulais avoir les gazettes pour savoir ce qui se passe chez vous, mais elles n'apprennent rien. Je voudrais bien, mon tuteur, prendre un intérêt suivi à quelque chose. J'ai eu ces jours-ci un grand redoublement d'ennui. Mme de Jonzac de moins chez le Président rend mes soirées bien tristes, je me distrais de tout ce que j'entends, et je pense à vous, je me dis qu'il est heureux de n'être pas ici ! il y périrait d'ennui. Sa sourde, sa comédienne, valent cent fois mieux ; vous devriez me trouver un petit hermitage entre vos deux voisines, je m'y

LETTRE 70.—Inédite.

trouverais fort bien, et chacun [vous] envierait d'avoir rassemblé autour de vous une compagnie si leste et si brillante. Eh bien ! au ridicule près, cela serait fort bien, pour moi je préférerais de grand cœur cette compagnie à celle que j'aurai ce soir ; il y aura quatre hommes que je traiterais fort volontiers comme Vadius ou Trissotin dans *Les Femmes Savantes* voulait qu'on traitât la fièvre, je les noyerais de ma propre main.[1] Excepté la grand'maman, qui peut-être m'aime un peu, Mme de Jonzac qui ne me hait point, Pont-de-Veyle, qui a une conduite honnête et uniforme, tout le reste me hait ou m'envie. Quand vous serez ici, vous me consolerez de tout.

J'envoyai chercher hier l'Abbé Boudot, c'est l'adjoint de M. Capperonnier.[2] Il y a plus de six semaines qu'il a reçu vos livres. Ils ne doutaient pas tous les deux que M. de Saint-Florentin [3] ne vous eût accusé la réception, et qu'il ne vous eût fait les remercîments qu'un tel présent mérite. Il y a, m'a-t-il dit, quatorze volumes reliés magnifiquement.[4] J'ai mandé tout cela à la grand'maman, qui (je n'en doute pas) parlera à M. de Saint-Florentin. Rien n'est plus malhonnête que sa conduite, et rien de plus honnête que la vôtre. Oh ! mon tuteur, que vous me dégoûtez de tout ce que je vois ici ! Venez bientôt, je vous supplie, je n'ai le courage de vivre que parce que je vous attends. Adieu, sans adieu.

Ce dimanche 15, à 8 heures du matin.

Je ne vous écrivis point hier parce que je n'étais pas en train, je n'attendrai point aujourd'hui l'arrivée de la poste, parce que si elle ne m'apportait rien, je pourrais être de mauvaise humeur et perdre la parole.

D'abord il faut vous dire que Madame la Dauphine mourut avant-hier à huit heures du soir, que le Roi, la Reine, et Mes-

[1] Trissotin, dans son sonnet "à la Princesse Uranie, sur sa fièvre," s'exprime comme suit :—

"Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains."
(*Les Femmes Savantes*, Acte iii, Sc. 2).

[2] Garde de la Bibliothèque du Roi.

[3] Louis Phélypeaux, Comte de Saint-Florentin, plus tard Duc de la Vrillière (1705–77). Il occupa diverses charges d'État, et fut quelque temps (déc. 1770–juin 1771) ministre des affaires étrangères en remplacement du Duc de Choiseul, à la disgrâce duquel il avait puissamment aidé.

[4] Des impressions de Strawberry-Hill, qu'on avait demandées pour la Bibliothèque du Roi. (W.)

dames partirent sur-le-champ pour Marly, où ils doivent rester jusqu'à dimanche 22. On prend le deuil mardi ; vendredi 20 on transportera Madame la Dauphine à Sens pour y être enterrée. Les spectacles, qui sont cessés, recommenceront le 24. Madame la Dauphine a laissé par un codicille infiniment de reliques à plusieurs de ses amies ; cet article est épuisé, venons à un autre.

J'ai eu de plus grands éclaircissements sur vos livres, j'en ai rendu compte à la grand'maman ; M. de Saint-Florentin n'a nul tort, il ne lui sera fait aucun reproche, c'est MM. Capperonnier et Boudot qui sont très-étourdis et négligents, mais j'ai mandé à la grand'maman qu'elle m'attirerait votre colère si on leur faisait la plus petite réprimande. Ainsi soyez tranquille, mon tuteur, je surpasse en prudence tous les serpents du monde. Que n'ai-je leur langue aussi bien que leur prudence ! Je vous assure que l'Idole et tous ses adhérents s'en ressentiraient. J'eus toute cette brillante compagnie vendredi dernier ; en vérité si je n'avais pas recours à votre idée, et si je ne me flattais pas de vous revoir bientôt, je crois que je me tuerais. Je ne puis plus supporter les masques qui m'environnent ; je ne crois point que chez vous ni ailleurs la suffisance, l'impertinence, soient portées à un si haut dégré. J'ai ce soir à souper vos ambassadeurs, je ne pense rien d'eux. Demain je soupe chez la grand'maman ; mais ce qui est le plus grand secret du monde, c'est que le mari y sera. Je voudrais pour mille et mille raisons être de bonne humeur, le divertir, lui rendre cette partie agréable, et lui donner le désir de la répéter souvent. Vous devinez bien quel est mon motif, il n'y entre pas la moindre personnalité. Si cela tourne bien et que cela se renouvelle, il faudra que quand vous serez ici vous y soyez admis, que vous y soyez dans votre plus grand naturel, alors je vous réponds qu'il vous trouvera charmant, qu'il vous plaira beaucoup, et que moi et la grand'maman nous aurons infiniment de plaisir. Personne au monde ne sait cette partie de demain. Si j'ai de vos nouvelles aujourd'hui, et qu'elles me donnent l'espérance de vous revoir bientôt, cela me rendra de belle humeur.

Il me reste quelque chose à vous dire, mon tuteur, j'y répugne un peu, mais ne trouvez-vous pas bon de m'être un autre moi-même ? Vous avez fait des galanteries à tout le monde, j'ai la fatuité de croire en avoir été l'occasion, j'en suis fâchee, mais cependant j'ai l'indiscrétion de vous en demander encore

une. C'est un livre de votre imprimerie pour Pont-de-Veyle. Il en sera très-flatté et très-reconnaissant, il a une très-jolie bibliothèque. Un seul volume suffit, tel qu'il vous plaira, et en telle langue que vous voudrez.

Adieu, mon tuteur, jusqu'à l'arrivée de la poste.

À 5 heures.

Voilà le facteur qui m'apporte trois lettres ; j'ai commencé par lire la vôtre, je n'espérais pas de si bonnes nouvelles. Oui, je prendrai patience, et je ne vous dirai aucune douceur, mais n'abusez point de ma docilité, prenez-la pour ce qu'elle est, et n'allez pas penser qu'il ne m'en coûte rien pour vous voir reculer de mois en mois votre retour. Je vous ai trompé involontairement l'autre jour en vous disant que la vente Julienne serait pour le samedi 14 ; elle ne commencera, à ce qu'on m'a dit, que le 1er avril, et tiendra lieu des spectacles, qui sont interdits la quinzaine de Pâques.

Je suis très-fâchée que vous ayez donné les poudres à M. de Fitzjames, il va en Écosse et en Irlande avant de venir ici. Votre M. de Montausier n'est point encore arrivé, il est à Dunkerque. Pourquoi donc vous imaginez-vous devoir faire les honneurs de l'Angleterre à nos Français ? Soyez encore six mois sans songer à revenir ici, j'y consens volontiers, si c'est pour de bonnes raisons, mais si c'est pour recevoir à Strawberry-Hill toutes les caravanes qui viendront d'ici, je le trouverai, je vous le déclare, extrêmement mauvais.

Je ne croyais pas vous avoir dit des tendresses dans ma dernière lettre, il me semble que je n'en pense plus ; ce qui est de certain c'est que j'ai un repentir fort sincère de toutes celles que je vous ai jamais écrites, et quoiqu'il me fût fort aisé de vous démontrer qu'elles n'étaient pas susceptibles de ridicule, j'aime bien mieux les abandonner au jugement que vous en voulez porter que de les défendre et de les justifier.

Soyez ferme, me dites-vous ; ah ! c'est un beau tour à qui le sait faire. Je suis faible, timide, craintive ; tout me trouble, me terrasse, on prend sur moi tout l'avantage qu'on veut, et je perdrais tous mes procès avec la meilleure cause du monde. Si je vous avais ici, cela ne serait pas de même, je remettrais mon âme entre vos mains et vous en feriez tout ce que vous voudriez, et elle deviendrait tout aussi forte que la vôtre, mais je ne suis rien sans appui, et au-dessous de rien étant environnée d'armes et d'ennemis.

MM. Selwyn et Craufurd m'écrivent tous deux de Bath, de très-bonnes et longues lettres. Le pauvre Craufurd est bien malade ; mais, mon tuteur, toute tendresse à part, souffrez mes inquiétudes sur votre santé ; vos séances au parlement vous tueront. J'appris hier la mort d'un homme qui m'était très-indifférent, un M. Chauvelin, intendant des finances : elle me saisit, et me donna des palpitations très-fortes, c'est la goutte dans l'estomac qui l'a tué comme par un coup de pistolet. Vous me recommandez d'avoir soin de moi, oh ! c'est à vous à en prendre la peine si vous vous souciez que je vive. S'ennuyer vingt-un ou vingt-deux heures par jour c'est mourir mille et mille fois ; il vaudrait mieux en être quitte en mourant une fois pour toutes.

Mon souper de demain m'inquiète, je voudrais être agréable par rapport à la grand'maman, et que cela pût engager son mari à faire quelquefois ces sortes de parties, mais je serai maussade, triste, embarrassée. Je vous en rendrai compte par la poste de jeudi, car comme vous dites fort bien je suis très-oisive. Adieu.

LETTRE 71

Paris, ce mardi 17 mars 1767.

Eh, tôt, tôt, tôt, mon tuteur, que je vous rende compte de ce souper d'hier qui me causait tant d'inquiétudes dans la crainte d'être triste, maussade, ou embarrassée ; rien de tout cela n'est arrivé. Je ne me souviens pas d'avoir été aucun jour de ma vie plus gaie, plus jeune, et plus folle. Le *signor della casa* [1] fut plus charmant que je ne l'avais jamais vu. La compagnie était le maître et la maîtresse de la maison, M. de Thiers, oncle et intime de la grand'maman, M. de Castellane, autre ami, et l'Abbé Barthélemy. Quand j'arrivai on vint au-devant de moi en me criant, " Point de circonspection, point de circonspection, et surtout point de circonspection ! " Je le promis, et je tins fidèlement parole. Le premier début fut que l'époux dit qu'on l'avait voulu retenir à souper chez Mme de Beauvau ; je lui demandai qu'est-ce qui y soupait. Quand il eut tout nommé, " Vous ne devez pas y avoir regret," lui dis-je, " et tout ce que nous sommes ici, nous valons mieux, pièce pour

LETTRE 71.—Inédite.

[1] Le Duc de Choiseul.

pièce." Ce "pièce pour pièce" réussit infiniment,[2] et plut beaucoup à la grand'maman. L'après-souper fut encore plus gai, et après le départ du Castellane la confiance fut encore plus grande ; cependant, mon tuteur, je ne vous perdis point de vue, et je ne me permis rien que vous n'eussiez approuvé ; mille choses et mille gens passèrent en revue, et puis l'époux me demanda quand vous reviendriez ? "Pas sitôt," lui dis-je.—"Est-il du Parlement ?"—"Oui."—"Y parle-t-il ?"—"Je n'en sais rien."—"Joue-t-il quelque rôle dans les affaires présentes ?"—"Je ne le crois pas, il ne veut rien, il ne prétend à rien."—"Mais ne s'intéresse-t-il pas pour ou contre ?"—"Je n'ai nulle connaissance particulière de ce qu'il pense, mais comme son cousin [3] est dans le ministère, il n'y a pas d'apparence qu'il soit contre lui ; mais ce cousin n'est pas, à ce que j'ai entendu dire, fort attaché à sa place."—"Eh bien !" me dit-il, "ses parents le sont pour lui." [4]—"Cela peut être, je l'ignore." Et puis nous parlâmes de David,[5] dont il n'a pas une grande opinion, et surtout pour les affaires. Je l'interrogeai à mon tour, et je lui demandai s'il croyait que tous vos tracas durassent longtemps. "Je n'en sais rien," me dit-il, "mais peut-être tant que durera le Parlement, jusqu'au mois de mai, jusqu'au mois de juin." Ah ! mon tuteur, cela me coupa la parole.

Je lui racontai la pension de Jean-Jacques ; nous parlâmes beaucoup du Temple, des Maréchales ; enfin de toutes sortes de choses. La grand'maman lui dit que vous lui aviez écrit des choses charmantes pour lui ; il désire de vous voir, mais je suis trompée s'il est de votre faciende, et si votre ministre qui est ici en est aussi. Il y a un siècle d'ici à dimanche, mon tuteur, et je prévois que dimanche je n'apprendrai encore rien. Ah ! mon Dieu, que je crains que mes pressentiments n'aient leur plein effet. Dès que je fus forcée de renoncer à l'espérance de vous voir au mois de novembre je prévis que je ne vous reverrais de ma vie. Le mois de février me devint en horreur, et il est arrivé que c'est dans ce maudit mois que sont survenus

[2] La "réussite" de cette remarque justifie la description donnée par Mme de Boigne de l'attitude intellectuelle du grand monde à cette époque :—"Le ton de cette société était monté à un degré d'enthousiasme et à une sensiblerie pour les petites choses qui semblaient très-exagérés à notre génération, rappelée à la simplicité par l'importance des événements ; mais qui ne manquaient ni de grâce ni d'obligeance. Un mot un peu heureux, échappé dans la conversation, était relevé avec une approbation, qui allait souvent jusqu'à l'applaudissement manuel. Les exclamations 'Qu'elle est charmante ! Qu'il a de l'esprit !' se distribuaient en face fort bénévolement." (*Mémoires*, 3ème série, p. 4.)

[3] M. Conway. (W.) [4] Son frère, Lord Hertford. (W.) [5] Hume. (W.)

tous les obstacles. Vous n'avez point une santé ni une complexion qui puissent supporter votre état présent ; mais il faut me taire, non seulement vous ne me permettez aucune parole, mais vous voudriez m'interdire jusqu'à la pensée. Votre amitié est d'un genre bien singulier, et quand je veux calculer les choses fâcheuses et les choses agréables qu'elle vous a fait me dire, et conclure ce qui en doit résulter, somme totale je trouve ZÉRO. De grâce, mon tuteur, n'allez pas vous impatienter et me dire brutalement que vous n'avez que faire de toutes ces balivernes, apprenez qu'excepté l'intérêt véritable que je prends à vous, à votre bonheur, à votre bien-être, toutes les choses qui vous occupent, et qui n'ont point trait directement à ce que je viens de dire, me semblent aussi des balivernes.

Je vis hier Madame la Duchesse d'Aiguillon, elle est dans son lit avec un rhume affreux ; l'Altesse du Temple [6] était chez elle, il me traita assez bien ; il me demanda si je n'irais point souper chez lui, je lui dis que non, que je n'avais point coutume d'y aller qu'il ne me fît l'honneur de m'y inviter ; il prétendit que c'était ce qu'il avait fait la surveille chez Mme de Valentinois, où j'avais été après souper et où je l'avais trouvé. Je lui dis que j'avais bien entendu qu'il priait toute la compagnie, mais que je m'étais imaginé que ce n'était que ceux qui avaient soupé avec lui, et que n'y ayant point eu cet honneur je m'étais regardée comme une *in partibus*, que j'irais un autre lundi s'il le permettait, et il me le permit.

Il faut, mon tuteur, que vous fassiez encore un présent, et il est décidé que je causerai votre ruine ; c'est à l'Abbé Barthélemy qui me pria hier très-naturellement de vous demander un livre de votre imprimerie ; il a vu ceux que vous avez envoyé à la Bibliothèque, il en est charmé ; je lui demandai lequel il désirait, il vous en laisse le choix.

Je ne crois pas devoir faire mettre cette lettre à la poste, si je ne trouve point d'occasion aujourd'hui pour vous l'envoyer je la porterai demain au soir chez la grand'maman, et la prierai de la faire mettre dans le paquet de M. de Choiseul à M. de Guerchy. En attendant je pourrai bien y ajouter demain quelque chose, mais pour ce moment-ci je vous dis adieu.

Ce mercredi matin.

Je viens de relire ce que j'ai écrit hier ; cela est horrible, et digne d'être jeté au feu, mais vous me causez assez d'ennui

[6] Le Prince de Conti.

pour que je vous en rende à mon tour, vous. Votre manière c'est l'absence, le silence, etc., et moi les bavarderies, les importunités, les puérilités, etc. Vous pouvez vous mettre à votre aise, quand vous avez quelque chose à faire, mettez là mes lettres dans quelque coin et ne les lisez qu'à des moments perdus ; vous n'en avez point actuellement, je ferais bien de vous laisser en repos. M. Selwyn me mande qu'il viendra ce printemps ou cet été, mais que pour l'automne cela serait impossible : que c'est le temps des élections ; et à propos de cela qu'est donc devenue cette chose que vous deviez m'apprendre ? J'en suis très-curieuse.

Je vous envoie des vers de Voltaire au Roi de Danemark,[7] le quatrième vers me paraît charmant ; en voilà aussi sur *Bélisaire*,[8] il y a toute apparence qu'ils sont de Marmontel.

Vous savez que Mlle Clairon part incessamment pour la Pologne, le Roi sans doute la traitera de sœur, mais en attendant

[7] Vers de M. de Voltaire au Roi de Danemark, à l'occasion de ce que ce Prince a donné une gratification à la famille des Sirven * :—

"Pourquoi, généreux Prince, âme tendre et sublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats
Des cœurs infortunés que l'injustice opprime ?
C'est qu'on n'en peut trouver au sein de tes états ;
Tes vertus ont franchi par ce bienfait auguste
Les bornes des pays gouvernés par tes mains,
Et partout où le ciel a placé des humains
Tu veux qu'on soit heureux et tu veux qu'on soit juste.
Hélas ! assez de rois que l'histoire a fait grands
Chez leurs tristes voisins ont porté les alarmes ;
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont leurs armes ;
Ceux qui font des heureux sont les vrais conquérants."

[8] Vers sur la condamnation de *Bélisaire* projetée par la Sorbonne :—

"Bélisaire, proscrit, aveugle, et infortuné,
Ferme dans ses malheurs, simple, sublime, et sage,
Instruisant l'Empereur qui l'aurait condamné,
De la terre attendrie eût mérité l'hommage ;
Oui, sans doute chez des païens,
Mais parmi nous, chez des Chrétiens,
Peindre Dieu bienfaisant, exalter sa clémence,
Inspirer aux humains l'amour et l'indulgence,
Chercher à les unir par les plus doux liens,
Jusqu'où peut nous conduire une telle morale ?
Que le blasphémateur soit puni par le feu !
N'a-t-il pas dû savoir qu'il causait du scandale ?
Quand malgré la Sorbonne, il a fait aimer Dieu !"

* "Après les Calas, les Sirven ; c'était la même histoire. Une fille huguenote se jette dans un puits ; le père est condamné par le procureur fiscal de Mazamet (1764). Heureusement il a pu fuir, ainsi que sa femme et ses deux filles survivantes. Voltaire, avec sa netteté pratique, ne veut pas marcher pour Sirven, tant que l'affaire Calas n'est pas terminée. Il s'en occupe alors avec chaleur, et finit par faire réhabiliter Sirven et sa femme en 1771 par la Tournelle de Toulouse, par quelques-uns des juges de Calas." (*Voltaire*, par G. Lanson, Série des Grands Écrivains de la France, p. 194.)

elle jouera le 7 du mois prochain, qui sera le mardi de la Passion, chez Mme de Villeroy ; elle vous réserve une place, et vous êtes sûr d'en avoir toujours une à tous ses spectacles.

Mme d'Aiguillon ne se porte point bien, elle est mieux de son rhume et de son rhumatisme, mais elle avait hier des douleurs d'entrailles, et elle ne voyait personne.

La grand'maman m'a fait dire que pour que cette lettre fût dans le paquet de M. de Choiseul, il fallait qu'elle fût chez elle avant deux heures. Vous me manderez si vous approuvez que je me serve de cette voie.

Adieu, je ne suis pas trop en vie aujourd'hui.

LETTRE 72

Ce mercredi 18 mars, après midi, [1767].

Oh dame ! Je ne m'attendais point à avoir de vos nouvelles aujourd'hui. J'aurais attendu la poste pour vous écrire, mais étant pressée de vous rendre compte de mon souper j'imaginai de faire mettre ma lettre dans le paquet de M. de Choiseul ; il fallait qu'elle fût remise entre ses mains avant deux heures, et voilà qu'ayant reçu votre lettre du 13 je ne puis résister au désir d'y répondre sur-le-champ. Je pourrais vous dire

" De lettres il est comblé, je l'en veux accabler." [2]

J'ai bien quelques petites inquiétudes, mais je les chasse comme mauvaises pensées. Non, le ministre n'ouvrira point ma lettre. Il ne supposera point qu'on puisse confier ce qu'on craindrait qui ne fût vu, et puis, quand il l'ouvrirait, il n'y aurait peut-être pas si grand mal ; enfin, ce qui est fait est fait.

Je suis bien ennuyée de tout ce que les gazettes m'apprenent de vos affaires, vous ne faites que bégayer, hésiter, je crois entendre parler M. de Paar. Le temps s'écoule toujours, et à la fin de tout ceci vous ou moi tomberons malade, vous de fatigue et moi d'ennui.

Je vous envoie le petit billet que je reçus hier matin de

LETTRE 72.—Inédite. [1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

[2] " Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler,
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler."
—*Cinna*, v, 3.

l'Abbé Barthélemy, il vous prouvera que je fus fort aimable au souper.[3] Mlle de Montpensier est M. de Choiseul ; c'est une suite de plaisanterie qui me fatiguerait à vous expliquer ; il était il y a quelque temps M. de Morfontaine, il est aujourd'hui Mlle de Montpensier ; je vous conterai tout cela quelque jour. Ah ! je ne le crois pas trop, mon tuteur, car j'ai l'esprit fortement blessé sur cet article, je crois que je ne vous reverrai jamais, vous le pensez aussi.

Je n'ai pas douté, ainsi que vous, que la traduction de votre *Château d'Otrante* ne fût une niche, mais son succès est moins fâcheux que je ne le craignais, j'ai pris de moi-même le parti que vous me conseillez, de n'en point parler, mais aujourd'hui tout le monde m'en parle et il y a plus de gens qui en sont contents, qu'il n'y en a qui le critiquent. On me demande si c'est vous qui l'avez fait traduire, je dis que non ; si vous en serez content ou fâché ; je dis que cela vous sera très-indifférent ; que c'est une plaisanterie qui a très-bien réussi chez vous. " Comment le trouvez-vous ? " me dit on.—" Fort plaisant, dans le goût des très-anciens romans, comme *Tiran le Blanc*, des *Amadis*, etc., et que je l'aime mieux que les *Facardins*.[4] "—" Et la préface," ajoute-t-on, " trouvez-vous que Shakespeare ait plus d'esprit que Voltaire ? " Je dis que non, mais que vous connaissez Shakespeare, et moi je ne le connais que par des traductions morcelées, et puis je me tais. Je demanderai ce soir à la grand'maman si elle peut se charger de vous faire tenir la brochure, mais elle ne pourra pas partir avant lundi.

L'aventure de Milord Tavistock[5] est effroyable, et je suis très-convaincue que vous en êtes extrêmement touché ; il semble que tous les malheurs ne tombent que sur les honnêtes gens. Je ne doute point de l'affliction de Milord Ossory,[6] et je vous prie de lui dire combien je la partage. Je suis fort aise que vous aimiez ce Milord, vous souvenez-vous de tout le bien que je vous en ai dit ? Il a le cœur et l'esprit excellents, ainsi que le petit Craufurd ; ils ne sont point encore corrompus, ni l'un ni l'autre, mais pour le dernier il se meurt et j'en suis très-fâchée. L'un et l'autre, mon tuteur, sont faits pour vous aimer. Pour

[3] " La grand'maman me charge de mander à sa petite-fille qu'elle a eu le plus brillant succès, et que Mlle de Montpensier désire fort qu'elle veuille réitérer ces petits soupers. La grand'maman est ravie de la soirée d'hier. Mardi matin."

[4] Conte d'Hamilton.

[5] Lord Tavistock fit à la chasse une chute de cheval ; il eut le crâne fracturé et mourut deux jours plus tard (22 mars 1767).

[6] Cousin germain de Lord Tavistock par sa mère.

moi, mon tuteur, je ne dois aimer personne. C'est ce que vous me conseillez. Adieu. D'aujourd'hui en huit j'aurai de vos nouvelles, ce sera le 24 mars, et ce ne sera pas votre dernière lettre, je pourrai en espérer encore sept ou huit. . . avant . . . avant la fin du monde.

Vous ne voulez donc point me mander le prix des cristaux : cela ne vous détournerait pas de vos affaires.

Mais dites-moi donc, parlez-vous à la Chambre Basse ?

LETTRE 73

Paris, samedi 21 mars 1767, 7 heures du matin.

Voilà votre *Château*,[1] j'espère que la grand'maman voudra bien le faire mettre dans le paquet de M. de Choiseul à M. de Guerchy ; je [le] lui porterai ce soir. Je me suis informée s'il ne partait personne pour l'Angleterre pour que vous puissiez l'avoir plus tôt ; aucun des nôtres ne partiront avant jeudi, vous ne le recevriez par eux que dans quinze jours et peut-être plus tard. Vous imaginerez sans peine que je n'aurais pas un grand plaisir à vous faire attendre si longtemps. Enfin je veux me persuader qu'il faut se hâter de vous envoyer ce qu'on veut que vous receviez à Londres. Je vous dirai que votre *Château* a des critiques et des approbateurs, et quoique vous en disiez je suis au rang des derniers.

L'Idole se distingue autant qu'elle peut à l'occasion de ce pauvre Milord [2] ; comme je ne compte point avoir demain de vos lettres, j'enverrai chez votre ambassadeur pour en apprendre des nouvelles. Ce serait une vilaine façon d'avoir " le dieu dans la machine," et pour combien de temps jouirait-on de cet avantage ? Il ne suffit pas d'être honnête homme pour se maintenir, il faut de la force, du courage, de la hardiesse, et ne pas ressembler au petit bonhomme d'ivoire dont je vous ai parlé. J'en ai acheté un hier qui est l'emblème du cousin.[3] Je vous l'enverrai par M. de Chabrillan, car pour vous avouer la vérité

LETTRE 73.—Inédite.

[1] La traduction du *Château d'Otrante*.

[2] Tavistock. (W.)—Mme de Boufflers était en relations avec lui et avec ses parents, le Duc et la Duchesse de Bedford.

[3] Le Général Conway. Les remarques ci-dessus out trait sans doute à ses embarras politiques et à ses hésitations.

je crois que vous aurez le temps de recevoir tout ce qu'on voudra vous envoyer pendant le cours de ce mois et du suivant ; mais au bout du compte qu'est ce que cela me doit faire, et quelle raison ai-je de prétendre, d'attendre, de désirer, et de m'impatienter ? Tout cela sont des malheurs imaginaires ; une bonne nuit, de bonnes digestions, voilà les vrais bonheurs de la vie, tout le reste est chimère. Pourquoi aimer mieux voir une personne qu'une autre, à qui cela devrait-il être plus indifférent qu'à moi ? Je ne vous ai jamais vu, voilà déjà un de mes sens qui n'a rien à démêler avec vous ; je vous ai entendu, ne vous entends-je pas encore ? Si j'ai tant de plaisir à vous entendre, vos lettres ne me doivent-elles pas faire le même effet que votre présence ? Y a-t-il si grande différence d'une chimère à une autre ? Je rencontrai l'autre jour M. Édouard Walpole.[4] Eh bien ! Édouard ou Horace qu'est-ce que cela fait ? Rien du tout, n'est-ce pas, mon tuteur ? Ces réflexions sont-elles tirées de Scudéry ? On est vu par de bien différents aspects, on porte des jugements bien différents de la même personne ; qui que ce soit avant vous ne m'avait trouvée romanesque ; c'est un ridicule auquel j'avais échappé, et je suis à vos yeux une Clélie, une Mandane,[5] etc. Non, non, je ne suis ni l'une ni l'autre, mes folies ne sont pas de ce genre, et si jamais nous nous revoyons je ne suis pas en peine de vous en faire convenir.

Il faut que les livres que vous donnerez à MM. Pont-de-Veyle et Barthélemy soient le même recueil que celui que vous m'avez donné, ils veulent quelque chose de vous.

Est-il vrai que vous ayez écrit à Mme de Mirepoix et qu'elle ne vous ait pas fait réponse ? Elle s'en accuse, et elle en meurt, dit-elle, de honte. Si cela est, elle a raison, car cela serait bien impertinent.

J'ai pensé hier toute la journée à votre assemblée,[6] je me suis figuré qu'elle devait être décisive. Vous me faites désirer de vieillir ; heureusement nous ne pouvons ni arrêter ni précipiter le temps. La fable du Métayer et de Jupiter [7] revient souvent à l'esprit. Nous serions encore plus malheureux que nous ne sommes, si nous faisions le temps comme nous le voudrions. Il y a à gagner à le prendre comme il vient, mais tout cela dit, mon tuteur, *je voudrais être au jour de votre arrivée, le dussé-je*

[4] Fils de Sir Edward. (W.) [5] Personnages des romans de Mlle de Scudéry.

[6] Mme du Deffand fait sans doute allusion à la Chambre des Communes, et au message envoyé par le Roi le 19 mars demandant que fusseut pourvus ses frères, les Ducs de Gloucester et de Cumberland. [7] Fable de La Fontaine (vi, 4).

acheter de quelques années. Cette phrase n'est point tirée de Scudéry. Adieu, je ne vous raconte rien dans cette lettre, premièrement parce que je ne sais rien, et secondement je ne sais rien parce que rien ne m'intéresse. Oh ! je ne ressemble point à Mme de Sévigné, vous avez raison, je suis à cent mille lieues de son esprit et de sa grâce, et de l'intérêt qu'elle prenait à tout ce qui ne lui faisait rien. Encore une fois, adieu.

À 2 heures après midi.

La grand'maman vient de m'envoyer un chant de la *Guerre de Genève ;* je le fais copier avant que de l'avoir lu, si je le trouve joli je vous l'enverrai. Ce sera peut-être un hors de propos. Je voudrais bien savoir le résultat de vos affaires ; je crains bien que vous ne soyez mécontent, je suis plus troublée de cette crainte que je ne le suis de l'impatience de vous revoir.

LETTRE 74

Paris, ce mercredi 25 mars 1767.

Convenez, mon tuteur, que mes pressentiments sont bien vrais, et que j'avais l'esprit prophétique quand je n'ai point eu de foi au *mois de février.* Ces trois mots, *je suis refroidi,* me firent une grande impression ; depuis j'ai voulu y trouver des palliatifs, mais aujourd'hui vous leur rendez toute leur valeur. Vous m'appelez, il est vrai, votre pupille, vous me cajolez, vous me dites des douceurs, mais c'est avec ce ton délibéré que vous avez quand vous vous débarrassez de tout ce qui vous nuit et importune. Soyez content, soyez bien aise, c'est le moyen de me le rendre aussi. Je ne troublerai point vos plaisirs et votre satisfaction en vous faisant aucun reproche ; au contraire, vous n'aurez de moi que des remercîments ; au milieu des plus grandes affaires, des bals, des noces, etc., trouver le moment de m'écrire, cela est bien honnête, mais ce serait le comble du bon procédé si vous me disiez un mot de vos projets par rapport à votre voyage ici. Je voudrais savoir si je puis conserver l'espérance de vous revoir ; j'avoue que si vous me mandez que je n'y dois plus penser j'en serai tant soit peu fâchée, mais je ne m'en plaindrai point. Je n'ai point oublié tout l'ennui que je vous ai causé, et je n'y retomberai plus.

LETTRE 74.—Inédite.

L'état de ce pauvre Milord Tavistock me fait une grande pitié. Je suis enchantée de l'établissement de votre petite cousine,[1] vous me ferez un très-grand plaisir de m'apprendre tout ce qui vous intéresse, vous ne sauriez en parler à personne qui y prenne plus de part.

Je vous remercie du conseil que vous me donnez de dormir les nuits. Je voudrais bien le pouvoir suivre, et dormir même toute la journée ; il n'y a certainement pas de meilleur emploi du temps ; mais le sort en ordonne autrement, et je suis condamnée à une insomnie bien obstinée. Vous ne me parlez point de votre santé ; je juge qu'elle est bonne. L'occupation, la dissipation est le meilleur de tous les régimes.

Vous allez avoir une caravane de nos Français, ils ne vous amuseront guère, ou je suis bien trompée. Vous me manderez quand vous leur aurez donné à dîner à Strawberry-Hill. Mandez-moi aussi si vous avez reçu deux de mes lettres qui ont dû vous être rendues par M. de Guerchy, ainsi que votre *Château d'Otrante.*

Adieu, mon tuteur, je me ferais scrupule de vous entretenir plus longtemps. Je suis très-reconnaissante de votre attention à me donner de vos nouvelles à travers tout ce que vous avez à faire.

LETTRE 75

Paris, ce vendredi 27 mars 1767, à 5 heures du matin.

Je me suis fait une habitude de ne laisser partir aucun de mes compatriotes sans les charger d'une lettre. Je vous en demande pardon, je vous accable, je prends tout votre temps ; mais considérez que vous n'êtes nullement obligé de me répondre. Pour aujourd'hui, mon tuteur, je bénis le ciel de trouver une occasion de suppléer à la lettre que je vous ai écrite avant-hier. Je fus si frappée de ce qu'elle m'annonçait, j'en

[1] Anne Seymour-Conway (1749-1828), fille unique du cousin d'Horace Walpole, le Général Conway. Elle épousa en juin 1767 l'honorable John Damer, fils aîné de Lord Milton, et héritier d'une très-grande fortune. Le mariage ne fut pas heureux. M. Damer était prodigue, et ayant contracté d'énormes dettes (que son père refusa de payer) il se tua (le 15 août 1776) dans une taverne de Covent Garden. Mme Damer fut exécutrice testamentaire et légataire universelle d'Horace Walpole. Elle faisait de la sculpture d'amateur assez distinguée.

LETTRE 75.—Inédite.

eus la tête si renversée, que je déliberai de laisser passer cet ordinaire sans vous écrire. Cependant j'étais si suffoquée de mes pensées que je crus que ce serait me soulager que d'en tracer quelques unes ; mais je pris la ferme résolution d'observer la plus grande réserve et circonspection. Ma lettre ne fut donc que conduite et qu'affectation ? Est-ce ainsi que je dois écrire à mon tuteur ? Non, non, vous ne l'exigez pas. Écoutez-moi donc aujourd'hui. J'estime et j'aime votre cousin, et je suis folle de sa petite fille ; l'aimable enfant qui veut qu'on vous consulte, en qui l'instinct tient lieu de jugement, de connaissance. Elle est charmante, je suis ravie de son bonheur, je suis très-aise que vous en soyez témoin. Je vous sais un gré infini de n'avoir pas douté (quoiqu'il m'en coûte) que j'en aurais beaucoup de satisfaction ; mais la manière de m'annoncer cette nouvelle vous peint de la tête aux pieds : " Allons, ma petite, je vais vous mener à la noce." Cela est à merveille, mon tuteur, mais cela ne me donne-t-il pas le droit d'espérer que vous me direz par la suite : " Allons, ma petite, que je vous ramène de la noce, tout est fini, tout est terminé, mes parents ont reçu de moi toutes les preuves de ma tendresse, de mon attachement, je cesse de leur être utile, ou du moins nécessaire, je n'attendrai point pour les quitter que je cesse de leur être agréable, ni qu'ils cessent de me l'être, j'ai suivi tous les mouvements de mon cœur, je veux à présent écouter ceux de la générosité, je vais trouver des amis à qui j'ai promis affirmativement de les aller voir, ils languissent sans murmurer ni se plaindre de mon retardement, ils dissimulent leur peines pour ne pas troubler mes plaisirs ; ces amis ne sont pas si aimables que ceux que je quitterai, mais s'ils cédent en mérite et en agrément, ils ne leur cèdent pas en attachement pour moi, et je ne peux douter que la joie que ma présence leur causera ne soit infiniment plus grande que le chagrin que causera aux autres une courte absence." Voilà ce que moi et vos amis attendent de vous, mon tuteur. Ce n'est point dans Scudéry que j'ai pris le modèle de cette requête. Je la ferais signer à tous ceux qui vous connaissent, c'est dire qui vous aiment. Je viens donc de parler au nom de vos amis. Voici ce qui m'est particulier ; vous savez ce que je suis pour vous ; vous n'ignorez ni mes malheurs ni mon âge, ni mes infirmités, vous pouvez juger si j'ai le temps d'attendre. Il faut me dire la vérité, mon tuteur, et ne me point ménager ; si votre projet est de ne plus revenir, dites-le.

J'en frémis, mais un coup de pistolet est moins cruel que de périr dans les tortures.

J'ai écrit tout ceci de ma main, vous n'en aurez que la copie.

Dormez, dormez, dites-vous ; c'est dire à celui dont on tient les pieds enchaînés, " Allons, promenez-vous."

Adieu, vous n'entendrez plus parler de tout ceci, tout est dit, mais ne dédaignez pas d'y répondre, et surtout point de froideurs ni de colère.

On joua hier *Les Scythes*, nouvelle tragédie de Voltaire ; je n'ai vu personne qui y ait été, mais nous avons su par bricole qu'elle n'a point eu de succès.

J'ai le premier chant d'un poème burlesque de Voltaire sur la *Guerre de Genève*, je ne trouve pas qu'il vaille la peine de vous être envoyé.

N'oubliez pas, je vous prie, de m'envoyer l'article de la gazette qui sera votre histoire. Adoucissez autant qu'il dépendra de vous tous les contretemps que vous me faites essuyer ; je ne vous en sais point mauvais gré, vous ne pouvez pas faire autrement, je vous aurais conseillé moi-même tout ce que vous faites. Enfin, je suis devenue très-raisonnable, jamais pupille n'a fait tant d'honneur à son tuteur, mais il faut que le tuteur à son tour ait un bon cœur, qu'il rende sa pupille la moins malheureuse qu'il lui sera possible et qu'il écarte le démon des vapeurs qui sans cesse rôde autour d'elle.

Oh ! je trouve parfaitement bon que vous n'écriviez point à Mme de Jonzac. Je dis hier à Mme d'Aiguillon les soins que Monsieur le Comte d'Orford [1] avait eus de M. de Fronsac, l'impossibilité où était Milady Hervey de lui en rendre. Cette Duchesse depuis quinze jours a un très-gros rhume. Je crois avoir oublié de vous dire que la grand'maman m'avait dit qu'elle attendait votre arrivée avec impatience, mais que cependant elle craignait de vous revoir, parce que vous ne la trouveriez pas aimable. Je la rassurai bien, comme vous l'imaginez, et elle est en effet tout ce que je connais de plus parfait. J'aimerais à la voir tous les jours, mais voilà les voyages du Roi qui recommencent, il y aura un Marly de trois semaines, et je ne la verrai plus.

[1] George Walpole, troisième Comte d'Orford (1730-91), neveu d'Horace Walpole. Lord Orford était grand amateur de sport ; ce fut probablement à Newmarket que les attentions ci-dessus mentionnées furent témoignées au Duc de Fronsac. Dans la seconde partie de sa vie Lord Orford eut de fréquentes attaques de folie, et le soin de sa personne (parfois de ses affaires) fut dévolu à Walpole, qui à sa mort devint quatrième Comte d'Orford.

M. de Montausier enfin est arrivé ; Mme de la Vallière a reçu les éventails qu'elle trouve très-jolis, le Président ses bottines. Quand vous saurez le prix des cristaux vous me le manderez et vous voudrez bien les payer ; je vous en ferai rembourser si vous tardez longtemps à venir. Si par un malheur que je ne saurais prévoir ni croire vous ne vouliez plus venir du tout, je ne prendrais plus la liberté de vous donner aucune commission.

Je m'imagine que nous apprendrons après-demain la mort de ce pauvre Milord [2] ; il me semble qu'il influe sur moi, et j'en trouverais bien la raison ; il me revient en ce moment dans l'esprit un bon mot de feu notre Régent. On disait devant lui que tous les Matignons étaient des sots, excepté le Marquis de Matignon ; "*Cela est vrai,*" dit le Régent, "*il n'est pas sot, mais on voit bien qu'il est le fils d'un sot.*" Et moi je dis, "Horace n'est pas ministre, mais on voit bien qu'il est le fils de Robert qui l'était."

Je n'ai point encore vu M. Édouard.[3] Je suis assez bien avec vos ambassadeurs ; le Milord est gai et facile, la Milady bavarde et baragouine.

C'est ce soir que j'aurais mon grand souper, je ne me flatte pas d'avoir son Altesse, ni même l'Idole ; elle voulut croire hier le Milord hors de danger pour pouvoir aller à la comédie, et elle m'avait dit que s'il était plus mal elle ne viendrait pas aujourd'hui chez moi. J'aurai assez de monde pour me passer d'elle. Ce souper n'arrive que tous les quinze jours, mais c'est encore trop souvent.

Mon tuteur, je vous prie très-sérieusement de ne m'écrire que quand vous n'aurez de mieux à faire, je réfute une sentence ou maxime que j'ai lue quelque part, je ne la crois pas de La Rochefoucauld : "qu'on veut faire tout le bonheur ou tout le malheur de ce qu'on aime."

C'est M. de Chabrillan qui vous remettra cette lettre, il part demain matin avec M. de Conflans,[4] qui je crois est assez aimable, M. du Châtelet, qui ne l'est guère, et qu'on prétend qui succédera à M. de Guerchy,[5] et un M. Francès que je ne connais pas. Adieu.

[2] Lord Tavistock.

[3] Edward Walpole, fils du seul frère survivant d'Horace Walpole, Sir Edward Walpole.

[4] Probablement le Marquis de Conflans qui, dit Ségur, patronnait fort les modes anglaises.

[5] Comme ambassadeur ; cette conjecture se trouva juste.

LETTRE 76

Paris, ce 4 avril 1767.

Certainement quelque sorcier, ou peut-être votre mauvais ange, vous fascine les yeux ou trouble votre intelligence quand vous recevez mes lettres ; il n'y a pas un mot, pas une syllabe qui ne dût vous être agréable suivant le degré de votre amitié ; et en supposant que vous n'en avez pas, il n'y a rien qui doive vous déplaire ni vous être insupportable. Mais c'est une destinée : je ne puis jamais avoir de plaisir qui ne soit contrebalancé par beaucoup de peine. On ne peut pousser la résignation plus loin ; je me soumets sans murmurer, sans me plaindre, à tout ce que vous décidez, à tout ce qui vous convient. Je voudrais pouvoir vous envoyer mon âme à la place d'une lettre. Vous verriez si mes sentiments sont ridicules, si je me crois en droit de rien exiger, les jugements que je porte de vous, si je suis romanesque, si je ne m'apprécie pas à juste valeur, si vous pouvez jamais craindre d'être ingrat, enfin s'il y a un autre être que moi dans l'univers qui soit capable d'un genre d'attachement pareil au mien. Comme je ne puis m'exprimer que par des paroles, et que toutes mes paroles vous choquent ou vous blessent, je prends le sage et très-nécessaire parti de me taire. Je vous dirai seulement que je suis très-contente de la promesse que vous me réitérez de me venir voir. Vous devez cet acte de bonté à vos vertus ; elles seules l'exigent et non pas moi ; tous mes désirs se bornent à passer quelques jours avec vous avant une séparation éternelle. Je ne saurais la croire bien éloignée, et c'est ce qui fait que tout retardement m'effraie. Je me dis souvent qu'en cas que je finisse avant de vous avoir revu, je n'en souffrirai pas dans l'autre monde ; mais cette idée m'afflige tant que je suis dans celui-ci. Dites encore que c'est là du Scudéry ! Je ne sais comment vous l'entendez ; je ne connais que l'amitié qu'on sent, et je ne sais dire que ce que je sens. Je ne pense pas que vous deviez me faire aucun sacrifice, que vous deviez m'aimer de préférence à tout. Ah ! mon Dieu ! je suis à cent mille lieues de cette idée. Rien ne

LETTRE 76.—L'original de cette lettre ne figure pas actuellement dans le corps du manuscrit, ayant été donné par Miss Berry au Marquis de Saint-Aulaire, qui l'imprima le premier dans sa *Correspondance inédite de Mme du Deffand* (Paris, 1859, tome i, pp. 63–8) ; la lettre fut ensuite comprise par le même éditeur dans sa *Correspondance complète de Mme du Deffand avec la Duchesse de Choiseul, l'Abbé Barthélemy et M. Craufurt* (Paris, 1866, tome i, pp. 92–5). (Voyez notre *Introduction*, i. § 2.)

me paraît plus extraordinaire que les complaisances que vous voulez bien avoir pour moi. Il n'y a que ma vérité qui ait pu mériter votre affection : souffrez-la donc telle qu'elle est, et supportez avec patience ce que vous appelez les épanchements, les effusions, etc. Mon intention n'est pas de me les permettre à l'avenir ; mais enfin, si j'avais le malheur d'y retomber, moquez-vous-en, ne les qualifiez pas de romanesques ; nommez-les radotages, et ne grondez pas !

Ma dernière lettre était du 26, et vous avez dû la recevoir par M. de Chabrillan. Vous avez dû recevoir aussi deux de mes lettres par M. de Guerchy, avec votre *Château d'Otrante ;* enfin, vous avez dû recevoir quatre ou cinq lettres dans l'espace de huit à dix jours. J'ai bien eu, je l'avoue, quelque frayeur que vous ne vous en trouvassiez accablé. Aussi, depuis, ai-je été dix jours sans vous écrire. Me revoilà dans le train ordinaire ; vous ne recevrez plus de mes lettres qu'en réponse aux vôtres. Vous me ferez un plaisir extrême de m'instruire des allures de vos affaires, et, sur toute chose, [de] ce qui regarde la noce de votre petite cousine. J'imagine qu'elle ne se fera qu'à la fin de mai : voilà maintenant ce qui m'intéresse et qui cause ma curiosité.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai soupé plusieurs fois avec la grand'maman, et il y a eu hier huit jours que l'époux, en rentrant, monta chez elle ; il n'y avait qu'elle, son oncle, M. de Thiers, et moi. Nous restâmes jusqu'à quatre heures sonnées. On parla avec toute la liberté et la confiance imaginables. Je fus tentée de vous écrire le lendemain pour vous en rendre compte, et puis je me dis : " Q'est-ce que tout cela lui fait ? Je ne ferai que l'excéder, l'importuner ! " Nous ne dîmes pas un mot de vous, si ce n'est tout à la fin, qu'il me demanda ce que c'était que le *Château d'Otrante,* qu'on disait être de M. Walpole ; si c'était de vous ? Je lui ai dit que oui. " J'ai envie de le lire ! "—" Vous le pouvez," lui dis-je, " il est très-bon dans son genre ; c'est dans le goût des *Facardins,* de *Tiran-le-Blanc !* Il a tout le costume gothique."—" Cela me plaira," dit-il ; et puis il me demanda quand vous viendriez ? " Je l'ignore ; il ne m'en dit rien."

Je soupai hier encore avec la grand'maman et ses trois féaux : l'Abbé Barthélemy, qui est un bon garçon ; son petit oncle, M. de Thiers, qui est sensé et qui l'aime beaucoup ; et un M. de Castellane, qui a l'accent provençal et qui ne me plaît

guère. Je ne me levai qu'à neuf heures ; je revins me coucher à minuit, parce que j'avais de la fièvre. Je ne pris qu'un bouillon chez la grand'maman. Ma nuit n'a pas été mauvaise ; je n'ai pas de fièvre actuellement. J'aurai ce soir beaucoup de monde ; mais je ne me mettrai pas à table ; Mme d'Aiguillon restera avec moi et nous mangerons notre soupe au coin de mon feu.

Il y aura, cette semaine, cinq comédies chez Mme de Villeroy. Je dois aller à trois ; mais je pourrais bien n'en voir aucune. Cette dame de Villeroy vous divertirait ; elle a une sorte d'esprit ; elle est brûlante, brillante, sémillante et bonne enfant. C'est la contre-partie de la Comtesse de Forcalquier. Ah ! pour la divine Comtesse, autrement l'Idole, elle est en divinité ce que la du Plessis de Mme de Sévigné était en provinciale. Elle mène un deuil de Milord Tavistock qui fait hausser les épaules. Elle a débité la pension de Jean-Jacques comme en ayant eu la nouvelle de chez vous ; mais elle n'en avait entendu parler que par une ou deux personnes à qui je l'avais dite, et vendredi dernier qu'elle soupa chez le Président, elle me demanda si en effet Jean-Jacques avait la pension. Je lui dis que oui ; qu'il avait écrit au ministre qu'il recevrait avec reconnaissance cette grâce du Roi et de lui ; qu'on avait attendu l'arrivée de M. Hume, ne voulant pas lui faire accorder cette pension sans son consentement ; qu'il l'avait donné de la meilleure grâce du monde, et qu'on avait obtenu une augmentation de vingt pièces, en considération des défalcations. Je ne vous nommai point ; elle ne me fit pas d'autres questions. Cette Idole ne va pas aux spectacles, elle n'ira même point chez la Duchesse de Villeroy. Il est bien pénible, mon tuteur, d'être fausse ! Il faut avoir une grande présence d'esprit pour ne pas se démentir à tout moment.

Hors vous que j'aime et la grand'maman que j'estime, tout le reste me paraît personnages de comédie, qui jouent de bien mauvaises pièces. A propos de pièces, on vient d'en donner une de Voltaire, qu'on appelle *Les Scythes ;* elle est détestable. Je vous l'enverrai si j'en trouve l'occasion. Adieu, ne m'écrivez que quand vous en aurez la fantaisie ; et sachez que je n'ai ni le droit, ni la volonté, ni le désir de rien exiger. Portez-vous bien ; mais, si par malheur vous tombiez malade, ayez l'égard alors de me donner de vos nouvelles.

LETTRE 77

Paris, ce dimanche 12 avril 1767.

J'ai eu la sotte confiance de vous marquer le désir que j'avais de vous revoir, les chagrins que me causaient les obstacles qui survenaient, la crainte que j'avais qu'ils ne devinssent invincibles ; mais je ne vous ai jamais sollicité ni laissé voir que je pensasse que vous dussiez rien déranger pour moi. Je vous ai même prié de ne m'écrire que quand vous en auriez la fantaisie ; il est impossible de moins exiger et de croire moins en avoir le droit. Je suis fâchée que le style de mes dernières lettres vous ait si fort déplu ; vous pouvez vous flatter que le style de la vôtre que je reçois aujourd'hui ne vous laisse point en reste, et qu'il est impossible d'écrire rien de plus sec, de plus choquant et de plus outrageant ; mais ne vous attendez pas à l'effet que vous en avez peut-être espéré. Vous m'avez promis *un attachement profond et loyal ;* oui, *j'ai l'espoir de le revoir, c'est ce qui me console, car il est Anglais, il tiendra sa parole.*

Voilà à quoi aboutira ma colère ; d'ailleurs je vous crois fol, mais pas assez cependant pour croire que vous vouliez jamais vous brouiller avec moi. Hé ! mon bon Dieu, pourquoi voudriez-vous vous y brouiller ? Y a-t-il tant de gens dans le monde qui nous veulent du bien pour vouloir rompre avec ceux dont on est estimé et aimé ? Je vous pardonne donc vos insultes, reprenez votre train, mandez-moi tout ce qui vous intéresse, et si par hasard dans mes réponses il s'y trouve (malgré mes résolutions) un mot de douceur, dites, " C'est radotage ; dans le fond la pauvre diablesse n'en veut ni à ma vie ni à mes biens ni à mon honneur ; si elle a de l'impatience que je la vienne trouver, c'est qu'elle craint de n'avoir pas le temps d'attendre parce que sa santé s'affaiblit tous les jours ; et quoique je sois le plus dur des hommes, je me reprocherais le mal que je lui ferais en lui causant du chagrin."

Je n'ai jamais pensé que vous dussiez tout quitter pour entendre la Clairon, mais j'ai eu beaucoup de regret, nommément avant-hier, de ce que vous ne l'entendiez pas ; elle joua chez Mme de Villeroy dans la sublime perfection. Ce même jour vos ambassadeurs donnèrent à souper pour la premiére

LETTRE 77.—Inédite.

fois ; la compagnie était M. de Choiseul, Mesdames Duchesses et Comtesses de Choiseul, de Gramont, de Lauraguais, de la Vallière, et comme ils ne savent pas bien la carte du pays, ils eurent aussi Madame la Maréchale de Mirepoix.[1] Je ne vous nomme pas les hommes, on était en tout dix-huit. La salle-à-manger est charmante, le repas fut splendide, c'était le plein jour pour la clarté, et la propreté était à l'anglaise. J'aurai ce soir l'ambassadeur, mais pour l'ambassadrice elle est toujours malade.

N'allez pas imaginer que votre *Château d'Otrante* ait eu si peu de succès ; beaucoup, mais beaucoup de gens le trouvent joli ; on n'a point cru vous faire une niche, vous n'êtes mal voulu de personne, et jusqu'au Temple et leurs Idoles personne ne pense ni ne dit de mal de vous ; enfin, excepté avec moi, vous êtes bien avec tout le monde ; mais pour moi, je vous l'avoue, je vous regarde comme un fol, c'est ce qui fait que je ne me fâche pas, cependant je vous prie de réparer vos torts, demandez moi pardon, je vous l'accorderai.

Où en est votre noce ? que je sache le jour qu'elle se fera, il n'en est pas encore question dans les gazettes, non plus que de votre démission [2] ; souvenez-vous que vous m'avez promis de m'envoyer un petit écrit sur cet article.

Adieu, je vous répète ce que je vous ai déjà une fois écrit : PAX INTER NOS.

Et le prix des cristaux, les avez-vous payés ? Que je le sache, je vous prie.

LETTRE 78

Paris, ce dimanche 19 [avril][1] 1767.

Oh ! il n'y a pas de plus grand tort ni de plus grande honte que de paraître ridicule, mais quand on ne l'est pas en effet, le mal n'est pas sans remède ; oublions donc tout le passé et ne craignez plus mes lettres à l'avenir. Je juge de votre état présent, je lis toutes les gazettes, j'écoute avec grande application tout ce que disent mes étrangers ; le mois prochain ne se passera pas sans grand remue-ménage ; cela m'occupe beaucoup je l'avoue, sans que mon intérêt personnel y entre pour rien.

[1] La Maréchale de Mirepoix et M. de Choiseul étaient en mauvais termes.
[2] De M. Conway. (W.)

LETTRE 78.—Inédite.

[1] La date du mois a été ajoutée par Walpole.

Je vous demande pardon et mille fois pardon de l'importunité de mes lettres, elles n'ont point été dictées par la passion ni rien qui y ressemble, mais réellement par la crainte que j'ai de mourir sans vous revoir, et par le besoin que j'ai de consulter un véritable ami avant de plier bagage ; mais je ne vous en parlerai plus jamais, je me fie entièrement à vous.

Tous les bruits ici sont qu'il va y avoir chez vous de grands changements, mais on dit qu'ils ne regardent point votre cousin [2] ; je ne me permets aucune interrogation, ce ne serait pas le moyen, je crois, d'être plus instruite, je démêle l'opinion qu'on a de lui. On prétend qu'il est fort attaché à sa place, et qu'il se pliera à tout pour la conserver ; cela n'est pas conforme à l'idée que vous m'en avez donnée ; je vous aurai une très-sensible obligation si vous voulez bien me mettre au fait de tout ce qui vous intéresse.

Nous ne sommes pas ici non plus sans quelques inquiétudes. Le voyage de Marly qui sera de trois semaines et qui commencera le 7 du mois prochain produira quelque événement, ou pour mieux dire quelque aventure. Comme cela ne vous intéresse guère j'ai peu de regret à ne me pas expliquer plus clairement. La grand'maman partira le 4 de mai pour Chanteloup, où elle restera deux mois. Je sens le malheur d'être vieille et aveugle, je serais charmée d'aller avec elle, c'est une grande privation pour moi que cette séparation ; c'est la plus estimable des femmes, et je dirais des hommes si vous n'existiez pas.

Adieu, mon tuteur, souvenez-vous quand vous pourrez que je suis votre *petite*.

J'ai soupé avec M. de Lauzun chez la grand'maman ; elle l'a grondé de vous avoir si peu vu. C'est un joli garçon, il est simple, bon enfant, sans airs, et il pourrait devenir quelque chose de bon si on l'occupait et si on le tirait de la société de nos imbéciles jeunes gens.

[2] Chatham était en fait mécontent de l'attitude de Conway dans une importante question relative aux affaires de l'Inde, et songeait à lui faire quitter le ministère. Walpole, néanmoins, sut manœuvrer assez adroitement en faveur de son cousin pour faire sentir à Chatham toute la valeur de l'appui de Conway, qui conserva son poste.

LETTRE 79

Ce dimanche, 26 avril 1767.

Vous faites beaucoup d'honneur aux *Scythes ;* je trouve qu'ils ne valent pas la critique : cet ouvrage est d'un commençant qui n'annoncerait aucun talent ni génie. Ces Scythes sont des paysans de Chaillot ou de Vaugirard ; les Persans, des gens de fortune devenus gentilshommes ; la Zobéide est une assez honnête fille, dont l'âme n'a pas un grand mouvement, et à qui l'obéissance ne coûte guère : elle se tue parce qu'il faut faire une fin.

Je ne vous aurais jamais envoyé la *Guerre de Genève.* C'est un rabâchage de la *Pucelle :* vous n'avez apparemment vu que le premier chant, il n'y a point de second, mais il y en a un troisième qui est encore au-dessous du premier.

Je vais entendre tout à l'heure la comédie de *Henri IV*,[1] chez Mme de Villeroy ; je vous en rendrai compte dans ma première lettre.

Je soupai hier chez votre ambassadeur : il lui manqua sept personnes que Monsieur le Prince de Conti avait retenues à l'Isle-Adam, d'où il revient aujourd'hui : nous n'étions que neuf. Madame l'ambassadrice était dans son lit avec la fièvre. Ces neuf étaient Mmes de la Vallière, de Forcalquier, de Narbonne [2] et moi ; le maître de la maison, les ambassadeurs de Sardaigne et de Venise, M. de Lauzun et monsieur votre neveu. Je l'ai prié à souper pour d'aujourd'hui en huit : l'ambassadeur l'aime et le traite comme son fils.

Ce que vous me dites de vos affaires ne m'éclaircit pas beaucoup [3] ce que j'en apprends dans les gazettes ; mais heureusement il n'est pas nécessaire que j'en sache davantage. Il ne se passe rien ici qui puisse vous intéresser ; mais c'est une espèce d'événement pour nous que l'appartement à Versailles de feu Madame la Dauphine, qui était vacant depuis sa mort, et qui précédemment avait été à Mme de Pompadour, vient

LETTRE 79.—[1] *La Partie de Chasse de Henri IV*, comédie de Charles Collé (1709-83), qui eut un succès énorme.

[2] La Vicomtesse. (W.)—Marie-Anne-Pauline de Ricard de Brégançon, seconde femme de François-Raymond-Joseph-Amalric, Vicomte de Narbonne.

[3] À la suite de ce mot Walpole a ajouté *plus que ;* mais le sens est très-clair sans cela.

d'être donné à Madame Victoire[4] : il ne reste plus à attendre que le voyage de Marly, qui sera pour le 7. Nous verrons ce qu'il produira : j'en attends l'issue sans aucune impatience.[5]

La grand'maman part de demain en huit pour Chanteloup : elle est transportée de joie. Je ne crois pas en effet que sa métaphysique soit semblable à celle de votre ambassadrice. Cette pauvre ambassadrice est abîmée de fluxions et d'ennui : son mari est assez aimable.

Je pourrai vous envoyer une épître d'un nommé La Harpe ; c'est un moine de la Trappe qu'il fait écrire à l'Abbé de Rancé,[6] pour lui reprocher la folie de son institut. Il y a, à mon gré, de fort bonnes choses ; mais vous ne devez pas avoir le temps de lire, et je ne conçois pas que vous en ayez trouvé pour *Les Scythes* et *Genève*. Votre Parlement viendra à bout de vous. Si vous le jugez à propos, vous me donnerez de vos nouvelles.

Vous allez avoir M. de Sarsfield.[7]

Voulez-vous que je vous envoie la comédie de *Henri IV ?*

LETTRE 80

Paris, ce dimanche 3 mai 1767.

Il faut commencer par répondre à votre lettre ; et puis après je vous dirai cent mille choses dont peut-être pas une ne vous intéressera ni ne vous sera agréable, car, sauf votre respect, il est assez difficile d'attraper ce qui peut vous plaire.

Votre Parlement ne finira point : votre cousin[1] ne se déterminera à rien tant qu'il pourra rester dans l'indécision, et vous ne parviendrez point à justifier votre Richard III.[2] Comment

[4] Deuxième fille de Louis XV, morte à Trieste en 1799. " Madame Victoire avait fort peu d'esprit et une extrême bonté. C'est elle qui disait, les larmes aux yeux, dans un temps de disette, où on parlait des souffrances des malheureux manquant de pain : ' Mais, mon Dieu, s'ils pouvaient se résigner à manger de la croûte de pâté.' " (*Mémoires* de Mme de Boigne, 1re série, p. 53.)

[5] Mme du Deffand a certainement ici en vue quelques changements politiques qui devaient avoir lieu pendant le séjour du Roi à Marly. (B.)

[6] Dom Armand-Jean le Bouthillier de Rancé (1626–1700), réformateur de la Trappe.

[7] Comme ambassadeur de France à Londres. Cette mission n'eut pas lieu. (B.)

LETTRE 80.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Le Général Conway.

[2] M. Walpole lui avait annoncé son intention dans ces termes :—" Dans ce moment même je voudrais me donner tout entier à la recherche d'un fait dans notre histoire qui m'intéresse infiniment, et que je n'ai pas le temps d'approfondir ; c'est le règne de notre Richard III, qu'on nous donne pour le plus abominable des hommes : un monument authentique de son sacre que j'ai découvert met extrêmement en doute l'assassinat de ses neveux." (B.)

avez-vous formé un si étrange projet ? Et comment se peut-il que vous vous en promettiez beaucoup d'amusement ? Oh ! votre tête est ineffable ; il n'y a que le Cardinal de Luynes [3] qui pourrait me l'expliquer, parce qu'il a le talent de faire entendre en un demi-quart d'heure ce que c'est que l'essence et l'existence de Dieu. Tout ce que je comprends, c'est que, grâce à toutes vos fantaisies, vous ne devez jamais vous ennuyer, et vous jouissez de l'avantage le plus grand qu'il y ait au monde. Si l'on me disait de choisir ce que je désire, de former un seul souhait et qu'il me serait accordé, je dirais, sans hésiter, de ne jamais m'ennuyer ; mais s'il en fallait choisir les moyens, jamais je ne me déciderais. Nous ne sommes pas assez stables dans nos façons de penser pour pouvoir compter que telle ou telle chose puisse nous rendre heureux ; le vrai bonheur est d'être exempt d'ennui ; tout ce qui en préserve est également bon. Gouverner un État ou jouer à la toupie, me paraît égal ; mais c'est la pierre philosophale que de s'assurer de ne s'ennuyer jamais. Oh ! mon Dieu, bien loin de cela, on doit être bien sûr qu'on s'ennuiera toujours. Mais je m'aperçois que je suis votre méthode quand vous parlez contre l'amitié : pour prouver qu'elle est dangereuse, vous faites éprouver combien elle l'est en effet ; je fais de même en vous parlant de l'ennui. Nous ne sommes pas sans inconvénient l'un pour l'autre, il en faut convenir.

Je ne suis point étonnée du bon accueil que vous a fait l'Héréditaire : vous n'êtes point dans l'obscurité dont vous vous flattez ; vous auriez plus de calme et moins d'inégalité, si en effet vous étiez un homme obscur : vous êtes envié, estimé, craint, recherché ; je ne dirai point haï, parce qu'il faudrait ajouter *aimé :* ce mot est trop mal sonnant, trop indécent pour qu'une honnête femme puisse le prononcer et qu'un honnête homme puisse l'entendre.

Le M. de Surgères qui est mort n'est point le fils de Mme

[3] Paul d'Albert de Luynes (1703-88). Il avait été soldat avant d'entrer dans les ordres. Il était astronome et membre de l'Académie française.

[4] Prince de Brunswick. (W.)—M. Walpole a donné le récit suivant de la conduite de ce Prince envers lui :—" Hier j'ai dîné avec vingt-trois personnes chez les Guerchy ; j'y trouvai le Prince Héréditaire ; c'était un peu incommode, ne lui ayant pas été présenté. Je priai M. de Guerchy de lui faire mes excuses ; que l'année passée j'avais été en France ; je prétextai une maladie ; mon visage et ma maigreur y donnaient un grand air de vérité.—Il me combla de politesse, me dit qu'il avait tant entendu parler de moi, qu'il avait eu la plus grande impatience de faire connaissance avec moi ; enfin tout s'est passé à merveille. Je mets ma prétendue renommée sur le compte de Paris ; car assurément je ne joue pas un rôle fort brillant ici, et de jour en jour je cherche à me soustraire à la foule. Qu'a-t-on fait dans le grand monde quand on n'y a rien a faire ? " (B.)

de Surgères [5] ; il n'avait ce nom que parce qu'il en avait la terre : il s'appelait Pudion ; il était je ne sais pas quoi dans la maison de Monsieur le Dauphin. Voilà votre lettre répondue.

Je vous promis dans ma dernière lettre de vous rendre compte de la comédie de *Henri IV*. La pièce ne vaut rien ; le premier acte est exécrable et m'ennuya à la mort : dans le second il y a deux scènes d'un paysan avec deux petites filles qui sont charmantes, et jamais on n'a si parfaitement bien joué que l'acteur qui faisait Lucas. Le troisième acte me fit un plaisir extrême, j'y pleurai de tout mon cœur ; ce ne furent point des larmes douloureuses et amères, mais des larmes de plaisir et d'attendrissement. Lisez la pièce ; Mme Hervey l'a ; c'est pourquoi je ne vous l'ai pas envoyée, et vous jugerez qu'étant bien jouée, elle doit être fort touchante.

Les spectacles de Mme de Villeroy sont finis, ou du moins suspendus : je n'y ai pas grand regret, parce que je ne me soucie de rien.

La grand'maman n'est pas encore partie, mais elle part demain à cinq heures du matin ; elle fera ses soixante-deux lieues tout de suite, et couchera à Chanteloup ; elle est transportée de joie du séjour qu'elle y va faire ; elle y restera jusqu'à Compiègne, c'est-à-dire deux mois et plus. Je la regrette ; depuis quelque temps je l'ai beaucoup vue ; elle croyait m'aimer, elle me le disait, et je lui répondais : " Ma grand'maman, vous *savez* que vous m'aimez, mais vous ne le *sentez* pas." Je soupai hier au soir chez elle avec son mari, son oncle, M. de Thiers, l'Abbé Barthélemy et Mme de Choiseul-Betz [6] ; cette petite femme mit quelque gêne et quelque contrainte, cependant nous ne nous sommes séparés qu'à deux heures, et, à tout prendre, la soirée fut assez agréable ; quand j'arrivai le ministre ne l'était pas encore. La grand'maman me dit, " Ma petite-fille, savez-vous qu'on a fait une chanson sanglante contre vous, et qu'elle est de Mlle de Lespinasse [7] ? "—" Oh ! que non, ma

[5] La Marquise de Surgères, née Armenonville, dont le mari (mort en 1760) appartenait à la famille des La Rochefoucauld. Sa fille avait épousé le Vicomte de Vence, descendant par les femmes de Mme de Sévigné, et par là même intéressant aux yeux de Walpole.

[6] La Comtesse de Choiseul-Beaupré, née Lallemant de Betz.

[7] " Elle était fille adultérine de Mme d'Albon, une dame de condition de Bourgogne, dont la fille légitime avait épousé le frère de Mme du Deffand. C'est chez ce frère que, dans un voyage en Bourgogne, Mme du Deffand rencontra à la campagne la jeune fille, alors âgée de vingt ans, opprimée, assujettie à des soins domestiques inférieurs et dans une condition tout à fait dépendante. Elle s'éprit d'elle à l'instant, ou mieux, elles s'éprirent l'une de l'autre . . . Mme du Deffand n'eut de cesse qu'elle n'eût tiré cette

grand'maman, cela ne se peut pas, elle ne peut pas faire un vers ; mais cependant elle a des teinturiers. La savez-vous ? Dites-le moi."—" Eh bien ! la voici :

'À du Deffand,
Si vous voulez constamment plaire
À du Deffand,
Soyez simple comme un enfant.
Pour peu qu'on s'élève de terre,
Bientôt on parvient à déplaire
À du Deffand.'"

—" Ah ! grand'maman, je reconnais l'auteur."—" Eh ! quel est-il donc, s'il vous plait ? "—" Vous, grand'maman, vous-même ! "—" Non, non, c'est l'Abbé."—" Non, non, c'est Madame la Duchesse." Et moi je dis : " Eh bien ! c'est tous les deux." Il se trouva que c'était la vérité. On la chanta au ministre, on voulut l'attraper en lui disant qu'elle était de la Lespinasse ; il n'en crut rien. Il me demanda quand vous viendriez. " Je l'ignore, mais ce sera sans doute bientôt."—" Il n'y a pas d'apparence, le Parlement n'est pas, dit-on, prêt à finir."—" Il ne doit pas durer longtemps."—" On dit que si. Effectivement, le ministre [8] ne paraît point, il ne voit ni le Roi ni aucun de ses confrères ; cela est bien plaisant." À tout cela je ne répondis rien.

La grand'maman m'a dit vous avoir écrit. Je lui demandais pourquoi ; elle me dit que c'est qu'elle avait écrit plusieurs lettres en Angleterre, et qu'il lui prit envie de vous écrire. Il y avait plus d'un mois que nous n'avions parlé de vous, pas même proféré votre nom ; ainsi si c'est une importunité pour vous d'avoir à lui répondre, ne vous en prenez point à moi, je vous prie, et ne m'attribuez jamais ni le bien ni le mal qui vous

jeune personne de sa province, et qu'elle ne l'eût logée avec elle au couvent de Saint-Joseph pour lui tenir compagnie, lui servir de lectrice et lui être d'une ressource continuelle. La famille n'avait qu'une crainte ; c'était que cette jeune personne ne profitât de sa position nouvelle et des protecteurs qu'elle y trouverait, pour revendiquer le nom d'Albon et sa part d'héritage . . . Mme du Deffand crut devoir prendre ses précautions, et lui dicta assez peu délicatement ses conditions là-dessus . . . Cet arrangement de vie commune se fit en 1754, et dura jusqu'en 1764 . . . Vers la fin, Mme du Deffand, qui se levait tard et n'était jamais debout avant six heures du soir, s'aperçut que sa jeune compagne recevait en son particulier chez elle, une bonne heure auparavant, la plupart de ses habitués, et qu'elle prenait ainsi pour elle seule la primeur des conversations. Elle se sentit lésée dans son bien le plus cher, et poussa les hauts cris, comme s'il se fût agi d'un vol domestique. L'orage fut terrible et ne se termina que par une rupture . . . Dès ce moment Mlle de Lespinasse vécut à part et devint, par son salon et par son influence sur d'Alembert, une des puissances reconnues du xviiie siècle." (Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, tome ii, pp. 124–25.)

[8] Lord Chatham. (W.)

pourront arriver ; vous ne devez attendre de moi que des nouvelles à la main telles que je les saurai, et qui ne pourront guère être que très-indifférentes.

J'ai reçu il y a deux jours une lettre de M. Schuwalof, la plus honnête et la plus tendre. Il me demande de vos nouvelles, il me prie de vous parler de lui, il dit qu'il vous doit ma connaissance. Je pourrais lui répondre que c'était le plus petit présent que vous lui pouviez faire.

J'ai reçu aussi une lettre de M. Craufurd. Il dit beaucoup de mal de sa santé. Je ne me presserai pas de lui écrire ; je deviens Anglaise en perdant l'anglomanie. Je n'entends point parler de M. Selwyn ; j'attends de lui une réponse, mais je le crois à Newmarket.

Votre ambassadrice est toujours incommodée. J'aurai ce soir à souper votre ambassadeur, et je compte que monsieur votre neveu me fera aussi cet honneur.

Quand vous aurez fait toutes vos recherches sur Richard III j'espère que vous voudrez bien me communiquer vos découvertes.

LETTRE 81

Paris, ce dimanche 10 mai 1767.

En échange de vos nouvelles, voici les nôtres : l'arrêt du parlement [1] d'hier après-midi ; il ne sera publié que demain, ainsi vous serez des premiers à le recevoir.

Il arriva jeudi une aventure au Roi que je vais vous raconter, qui ne vous amusera guère. Les dames étaient allées à Choisy, où le Roi devait arriver après la chasse. Cette chasse le conduisit jusqu'auprès de Chartres, il enfila une route qui l'égara et le sépara de toute sa suite, excepté de M. de Beauvau, de M. de Blaru, chef de brigade, et de trois ou quatre gardes. A la première porte il trouva une chaise de rencontre dans laquelle il se mit ; mais comme il n'y avait qu'une place, M. de Beauvau fut obligé de monter derrière. Ils arrivèrent à Versailles dans ce bel équipage entre dix et onze heures, ils y soupèrent, et n'arrivèrent à Choisy qu'à deux heures. Toute la compagnie

LETTRE 81.—Inédite.

[1] L'arrêt du parlement du 9 mai 1767, qui ordonnait l'expulsion des Jésuites. (Voyez l'*Appendice VIII.*)

ne fut point inquiétée, parce que le Roi leur avait dépêché un courrier de Rambouillet pour leur faire savoir son aventure, et leur dire de ne point l'attendre.

On est allé aujourd'hui à Marly, on y sera jusqu'au 1er de juin. Le Roi fera toutes les semaines un voyage à Saint-Hubert. Monsieur le Prince de Conti est à l'Isle-Adam, où il restera tout le mois. Tout le monde va s'éparpiller pour les campagnes. Le temps est plus beau depuis quelques jours ; on n'entend guère de rossignols à Paris, mais on y peut lire des *Recherches sur Richard III*.[2] Enfin, on a bien des ressources contre l'ennui quand on s'intéresse au passé, au présent et à l'avenir.

J'ai écrit à M. Selwyn il y a environ six semaines pour des commissions dont il avait bien voulu se charger, il ne m'a pas fait réponse ; quand vous le verrez je vous serai fort obligée si vous voulez bien lui en demander la raison.

À sept heures du soir.

Mon paquet était cacheté, j'ai balancé à l'ouvrir, et je ne sais pas si je ferai bien de vous raconter un petit événement qui m'est arrivé pendant que Wiart transcrivait l'arrêt, mais une correspondance deviendrait trop sêche si on s'interdisait de parler de soi. Quoiqu'il en soit, après avoir protesté que mon intention n'est pas de vous causer la plus légère émotion ni le plus petit intérêt, je vous dirai que je suis tombée morte sur mon plancher, que j'ai été trois ou quatre minutes sans connaissance ; quand je suis revenue je me suis crue dans mon lit, je ne reconnaissais pas les voix que j'entendais ; actuellement je suis parfaitement bien, et si ma véritable mort doit ressembler à celle-ci, elle ne saurait en vérité arriver trop tôt ; vous faisiez l'année passée la plus jolie mort du monde, celle que je faisais aujourd'hui l'était cent fois davantage.

Adieu, je me porte bien, ce ne serait pas la peine d'avoir la plus petite inquiétude, c'est une indigestion, j'en serai quitte pour ne rien prendre aujourd'hui et être plus sobre à l'avenir.

[2] Mme du Deffand veut parler des *Doutes historiques sur Richard III*, de Walpole, ouvrage publié le 1 février 1768.

LETTRE 82

Paris, ce dimanche 17 mai 1767.

Votre maladie se décèle en toutes occasions, et les stances mêmes en font foi. J'entends bien ce que c'est que ma maladie, mais pour les stances qui en font foi, je n'y comprends rien ; vous l'expliquerez si vous le jugez à propos.[1]

Si j'ai donné dans le travers de chercher la pierre philosophale,[2] je n'en rougirai point, et je ne m'en repentirai peut-être pas. Si ne pouvant trouver à faire de l'or, on est parvenu à trouver d'autres secrets, on n'a pas perdu son temps : il n'y a de recette contre l'ennui que l'exercice du corps, l'application de l'esprit, ou l'occupation du cœur ; c'est être automate que de se passer de tous les trois ; mais on le devient, ou du moins on doit le devenir, quand on pousse sa carrière plus loin qu'il ne faudrait.

Bon Dieu, quelle différence de votre pays au nôtre ! Je serais tentée de vous envoyer le discours que l'Abbé Chauvelin [3] a fait au parlement pour lui dénoncer la *sanction pragmatique* [4] ; nos forcenés sont à la glace ; jamais ils ne perdent de vue la prétention du bel esprit et du beau langage ; on enragerait chez nous avec *urbanité ;* ce qu'on appelle aujourd'hui éloquence m'est devenu si odieux que j'y préférerais le langage des halles ; à force de rechercher l'esprit, on l'étouffe. Vous autres Anglais, vous ne vous soumettez à aucune règle, à aucune méthode ; vous laissez croître le génie sans le contraindre à prendre telle ou telle forme ; vous auriez tout l'esprit que vous avez, si personne n'en avait eu avant vous. Oh ! nous ne sommes pas comme cela ; nous avons des livres ; les uns sont l'art de penser ; d'autres l'art de parler, d'écrire, de comparer, de juger, etc., etc. Nous sommes les enfants de l'art : quelqu'un de parfaitement naturel chez nous devrait être montré à la foire ; enfin ce serait un phénomène, mais il n'en paraîtra jamais.

Je fus avant-hier, vendredi, entendre Mlle Clairon dans *Bajazet,* chez la Duchesse de Villeroy ; elle joua bien, mais

LETTRE 82.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La jalousie est probablement la " maladie " dont parle Walpole. Les vers sont ceux qui sont cités dans la lettre 80, commençant " À du Deffand."

[2] Dans l'espoir de trouver un parfait ami.

[3] Henri-Philippe de Chauvelin (1716–70), conseiller au parlement de Paris. Il était ardent adversaire des Jésuites.

[4] L'arrêt contre les Jésuites, mentionné dans la lettre précédente.

elle ne cache pas assez son art ; aussi on l'admire, mais elle ne touche pas ; le reste des acteurs était affreux, et déshonora la pièce au point que je la trouvai très-mauvaise, et en effet elle pourrait bien ne pas valoir grand'chose : elle est certainement de mauvais goût, puisque le bon goût est ce qui approche de la nature, ou ce qui imite parfaitement ce qu'on veut représenter. Si vous saviez votre d'Urfé aussi bien que moi mon Scudéry, vous trouveriez que la scène de *Bajazet* devrait être au bord du Lignon, qu'Acomat est le grand druide Adamas ; Bajazet, Céladon ; et Atalide, la bergère Astrée.[5]

Quoi ! vous avez le front d'être content du troisième chant de la *Guerre de Genève ?* Oh ! cela me surprend bien. Je n'aurais jamais osé vous envoyer une telle rapsodie, de telles ordures, de pareilles infamies, qui ne sont sauvées par aucun trait d'esprit. Je ne me mêle plus de ce qui vous regarde, sans quoi je vous aurais envoyé une *Épître d'un moine de la Trappe,*[6] où il y a, à mon gré, de grandes beautés ; mais j'ai supprimé avec vous tous soins et toutes attentions. En ne faisant rien, en ne disant rien, et même ne pensant rien (car il est à propos d'aller jusque-là), on évite de déplaire, on se procure de la tranquillité à soi-même, on ouvre les lettres qu'on reçoit sans craintes et sans terreurs, on est sûr de n'y rien trouver qui choque ; on s'en tient là, parce qu'à toute force on se passe de ce qui fait plaisir.

J'ai écrit aujourd'hui au petit Craufurd, il y avait près d'un mois que je lui devais une réponse. Je n'en reçois point de M. Selwyn ; il m'en doit une depuis deux mois, ce qui m'impatiente fort. Il s'était chargé de mes commissions, et il ne m'en donne aucune nouvelle.

Vous aimez donc beaucoup M. de Chabrillan. Si vous êtes difficile, vous n'êtes pas fort délicat. C'est un des favorisés de la cour de Mme d'Aiguillon, le Colonel Keene en était un autre, et le Chevalier de Redmond est un de ses favoris aussi bien que de monsieur son fils. On pourrait bien me rendre la pareille en faisant le portrait de la plupart des gens que je vois, mais je les vois tels qu'ils sont, et les gens que j'estime et que je considère pourraient l'être par d'autres. L'âge a tout détruit en moi, excepté le goût, et c'est ce qui me désole.

[5] Personnages de l'*Astrée*, roman pastoral d'Honoré d'Urfé (1568–1625). L'allusion de Mme du Deffand à la connaissance intime qu'elle aurait des ouvrages de Mlle de Scudéry est purement ironique.

[6] Par La Harpe.

Comme je ne veux pas que mes lettres aient plus de quatre pages, il est temps de vous parler de ma santé. Je suppose que vous en avez quelques inquiétudes à cause de ce que je vous en mandai dimanche dernier. Depuis ce jour l'insomnie est revenue, et c'est la suite des mauvaises digestions ; il est impossible d'être plus sobre, et il n'est pas possible d'être plus triste, cependant je mène ma vie ordinaire. Je vous remercie de vos livres, j'en ferai la distribution. Quelle idée que votre Richard III ! J'aurais passé cette fantaisie à notre Abbé de Longuerue [7] ; mais votre tête, votre tête ! ah ! je ne dis pas ce que j'en pense.

LETTRE 83

Paris, ce samedi 23 mai 1767.

Vous voulez que j'espère vivre quatre-vingt-dix ans ? Ah ! bon Dieu, quelle maudite espérance ! Ignorez-vous que je déteste la vie, que je me désole d'avoir tant vécu, et que je ne me console point d'être née ? Je ne suis point faite pour ce monde-ci ; je ne sais pas s'il y en a un autre ; en cas que celui-ci soit, tel qu'il puisse être, je le crains. On ne peut être en paix ni avec les autres, ni avec soi-même ; on mécontente tout le monde : les uns, parce qu'ils croient qu'on ne les estime ni ne les aime pas assez, les autres par la raison contraire ; il faudrait se faire des sentiments à la guise de chacun, ou du moins les feindre, et c'est ce dont je ne suis pas capable ; on vante la simplicité et le naturel, et on hait ceux qui le sont ; on connaît tout cela, et malgré tout cela on craint la mort, et pourquoi la craint-on ? Ce n'est pas seulement par l'incertitude de l'avenir, c'est par une grande répugnance qu'on a pour sa destruction, que la raison ne saurait détruire. Ah ! la raison, la raison ! Qu'est-ce que c'est que la raison ? quel pouvoir a-t-elle ? quand est-ce qu'elle parle ? quand est-ce qu'on peut l'écouter ? quel bien procure-t-elle ? Elle triomphe des passions ? cela n'est pas vrai ; et si elle arrêtait les mouvements de notre âme, elle serait cent fois plus contraire à notre bonheur que les passions ne peuvent l'être ; ce serait vivre pour sentir le néant, et le

[7] Louis Dufour de Longuerue (1652–1733), célèbre érudit, auteur des *Dissertations* sur les antiquités des Chaldéens et des Égyptiens, et sur quelques points d'histoire de France, etc. (L. L.)

LETTRE 83.—Incomplète dans les éditions précédentes.

néant (dont je fais grand cas) n'est bon que parce qu'on ne la sent pas. Voilà de la métaphysique à quatre deniers, je vous en demande très-humblement pardon ; vous êtes en droit de me dire : " Contentez-vous de vous ennuyer, abstenez-vous d'ennuyer les autres." Oh ! vous avez raison ; changeons de conversation.

Vous m'avez alarmée pour votre sourde,[1] mais je ne sais pas quel est le mal Saint-Antoine [2] ; je l'ai demandé (non pas encore à un médecin), et l'on m'a dit que c'était une manière de peste ; s'il est vrai, cela doit être contagieux, je suis ravie qu'elle soit guérie. Je le suis aussi, quoique j'aie toujours des insomnies, et passablement de vapeurs ; mais je m'y accoutume.

J'ai reçu vos livres. Si c'est vous qui les avez emballés vous ne vous y entendez guère. Il fallait les mettre dans une toile cirée. Il y a un in-quarto et un in-douze dont la couverture est toute gâtée pour avoir été mouillée. Ce sera l'Abbé Barthélemy pour qui sera le dommage ; Pont-de-Veyle est plus curieux en reliures que lui. Celui-ci recevra votre présent ce soir qu'il reviendra de l'Isle-Adam. L'Abbé est à Chanteloup, et il n'aura le sien qu'à son retour. Je tâcherai de vous éviter des lettres de remercîments de tous les deux, parce que je crois que vous vous contenterez des miens. Mais à propos, en avez-vous reçu de votre beau présent à la Bibliothèque du Roi ? Je me suis si fort imposé la loi de ne point parler de vous que j'en ai pris l'habitude, et que je ne vous nomme même pas pour les choses les plus indifférentes. Vous en usez apparemment de même pour moi. Ce qui me le fait croire c'est que je n'ai point encore entendu parler de M. de Chabrillan ; il s'en est tenu à m'envoyer vos livres.

J'ai reçu une lettre de M. Selwyn et une partie de mes commissions, peut-être lui écrirai-je aujourd'hui. Oh ! je ne vous crois point indigne de vous charger de mes affaires, mais vous en avez trop d'autres pour y vouloir ajouter cette importunité. D'ailleurs vous ne m'avez point encore satisfaite sur ce qui regarde les Fitzroy, et cette dette m'importune. Cependant je m'adresserai à vous si vous voulez, mais à une condition qu'il faudra suivre strictement, qui sera de me faire savoir le prix de chaque chose en me mandant à qui je la remettrai. Ce ne

[1] La Comtesse de Suffolk.

[2] Appellation populaire de l'érysipèle remontant au xie siècle, époque où beaucoup des victimes de cette maladie considéraient qu'ils en devraient la guérison à l'intercession de Saint Antoine.

pourra jamais être un embarras, parce que l'ambassadeur suffirait seul pour cette affaire.

J'aurais envie, par exemple, d'avoir une société avec vous dans votre loterie pour un ou plusieurs billets, à votre volonté, à la concurrence de 5 ou 6 louis ; si cela vous convient cela me fera plaisir.

J'ai reçu avant-hier une lettre de Voltaire ; je serais assez tentée de vous l'envoyer ; elle vaut mieux que son poème de Genève ; mais je me contenterai de vous en transcrire un article, il me fait l'éloge de la Czarine :—

" Je suis," dit-il, " son chevalier envers et contre tous. Je sais bien qu'on lui reproche quelques bagatelles au sujet de son mari [3] ; mais ce sont des affaires de famille dont je ne me mêle point ; et d'ailleurs, il n'est pas mal qu'on ait une faute à réparer, cela engage à faire de grands efforts pour forcer le public à l'estime et à l'admiration." [4]

Il joint à sa lettre un petit imprimé sur les panégyriques, plein d'éloges de cette Catherine.

Jean-Jacques est un grand fou ; il vous donne quelques remords [5] ; je le comprends aisément : on doit éviter de faire le malheur de personne, mais surtout de ceux qui nous estiment et nous aiment. Je ne sais ce que c'est que mon bon mot de Saint Denis,[6] je ne sache pas en avoir jamais dit.

LETTRE 84

Paris, ce dimanche 31 mai 1767.

Rien dans le monde ne peut me procurer de sommeil ; et, quoique vous l'espériez, vos lettres n'auront point cette gloire ; elles me font beaucoup de plaisir, mais elles me laissent comme elles me trouvent ; c'est l'effet que vous en désirez, et j'ose me

[3] L'Empereur Pierre III.

[4] Walpole répond : " Voltaire me fait horreur avec sa Catherine. Le beau sujet de badinage que l'assassinat d'un mari et l'usurpation de son trône ! Il n'est pas mal, dit-il, qu'on ait une faute à réparer. Eh ! comment répare-t-on un meurtre ? Est-ce en retenant des poètes à ses gages ? en payant des historiens mercenaires et en soudoyant des philosophes ridicules à mille lieues de son pays ? Ce sont ces âmes viles qui chantent un Auguste et se taisent sur ses proscriptions." (B.)

[5] Ceci peut se rapporter aux regrets éprouvés par Walpole de ce qu'il avait écrit la lettre adressée à Rousseau sous le nom du Roi de Prusse, ou de ce que le fait était venu à la connaissance de Rousseau.

[6] Elle disait sur Saint Denis, qui marchait une lieue avec sa tête dans la bouche, qu'il n'y avait que le premier pas qui coutât. (W.)—Cette note de Walpole, copiée d'après l'original de son écriture, témoigne d'une extraordinaire confusion d'idées de sa part. Le haut fait de Saint Denis fut de porter sa tête dans ses mains après sa décapitation.

LETTRE 84.—Incomplète dans les éditions précédentes.

flatter d'être très-conforme en tout point à ce que vous souhaitez que je sois, que je reconnais être très-raisonnable, et qui sera, je vous le jure, un état permanent.

L'histoire de Jean-Jacques est admirable,[1] elle n'a pas fait grande sensation sur tous les gens que j'ai vus ; il est si décidé fou, que personne n'oserait chercher quelque ombre de bon sens dans tout ce qu'il a jamais fait : il m'est revenu que l'Idole [2] est la première à raconter toutes ses folies ; pour le Prince,[3] qui pousse les principes encore plus loin, il persévère à n'en pas dire un mot.

Je ne puis vous dire à quel point je suis étonnée des éloges que vous faites du poème de *Genève ;* si j'étais à portée de le lire avec vous, je ne vous laisserais point de repos que vous ne me fissiez comprendre et sentir ce que vous y trouvez de si charmant et de si spirituel. J'aurais pu vous envoyer, par monsieur votre neveu, une épître d'un nommé la Harpe, où il y a des choses qui me plaisent infiniment. Je pourrais charger le Chevalier de Barfort,[4] qui part demain avec Mme de Chabot, de la lettre que j'ai reçue de Voltaire, et d'un petit écrit sur les panégyriques qu'il m'a envoyés, et aussi du dernier mémoire de La Chalotais ; mais je crois plus à propos de supprimer toute espèce de soins et d'attentions, de conformer ma conduite à la vôtre, en ne chargeant point les gens de mon pays de vous parler de moi, comme vous ne chargez point ceux qui reviennent du vôtre de me parler de vous ; enfin, enfin, jamais prédicateurs, ni chez vous, ni chez nous, ne peuvent se vanter d'avoir fait une plus belle conversion ; je n'y trouve de fâcheux que la honte et les remords qui restent. Oh ! les justes doivent être bien plus heureux que les pécheurs pénitents !

Je n'aime point les arrangements que vous prévoyez, je voudrais que votre cousin ne quittât point sa place,[5] je le

[1] "Vendredi, 1 mai. M. Rousseau, le célèbre écrivain, a quitté sa retraite de Wootton dans le Derbyshire, où il avait longtemps reçu l'hospitalité de M. Davenport, d'une manière précipitée, laissant derrière lui une lettre, où il s'adresse à son bienfaiteur dans les termes les plus insultants. Il a depuis écrit de Spalding dans le Lincolnshire une lettre au Lord Chancelier demandant un sauf-conduit pour Douvres, qu'il dit lui être absolument nécessaire ; et cet acte d'hospitalité qu'il réclame est le dernier qu'il attend d'un pays d'où il est résolu à s'éloigner pour toujours." (*Gentleman's Magazine*, 1767, p. 275.)

[2] Mme de Boufflers, qui avait été un des plus grands admirateurs de Rousseau.

[3] De Conti.

[4] Autrement M. Jerningham. (W.)—Charles, troisième fils de Sir George Jerningham, cinquième Baronnet du nom. Il servit dans l'armée française et fut Chevalier de Malte.

[5] Le Général Conway.

désirerais pour lui, et encore plus pour vous : on a plus besoin d'occupations que vous ne pensez, et celles qu'on recherche ne nous garantissent pas si certainement de l'ennui que celles qui nous viennent chercher. Votre *Richard III* ne suppléera point à l'occupation que vous donnent les affaires : peut-être me trompé-je, mais je suis comme le jardinier dans la comédie de *L'Esprit de Contradiction,* je juge le monde et les hommes par mon jardin. Votre scène avec votre Irlandaise est charmante, elle m'aurait bien divertie [6] ; j'aime à la folie à voir bien contrefaire ; c'est un talent qu'a d'Alembert, et qui fait que je le regrette.[7] Je dois souper mercredi chez les Montigny, ils m'ont offert de prier Mlle Clairon, je l'ai accepté. Je rêve à ce que je lui demanderai de réciter ; ce pourra bien être le songe d'*Athalie,* et peut-être le rôle de Viriate dans *Sertorius,* qu'on dit être son triomphe. Je vous rendrai compte d'aujourd'hui en huit de ce que j aurai entendu. Vous ne me parlez point de votre sourde, se porte-t-elle bien ?

Mme de Peyre est morte ce matin à sept heures et demie ; elle envoya, il y a deux jours, son perroquet à Mme de la Vallière, et son catacoa [8] à Mme d'Aiguillon : ces dames étaient ses amies intimes, mais les perroquets les consoleront. Mme d'Aiguillon la jeune est arrivée hier à Paris, son mari est encore en Bretagne, en horreur à toute la province.

Ma correspondance avec la grand'maman est assez vive, mais elle aura demain son mari, il y restera jusqu'à jeudi ou vendredi. Je vois avec plaisir qu'elle est heureuse, elle a de

[6] M. Walpole l'avait décrite comme il suit :—" Après dîner, ma comédienne * m'a proposé de passer chez elle. J'y ai trouvé un de mes neveux † et sa femme, qui a de l'esprit ; une autre femme (Mme Griffiths) qui a fait des comédies, et qui est très-précieuse ; et une jeune et jolie Irlandaise (Mme Balfour), sauvage comme une Iroquoise, parlant sans cesse par bonté de cœur, et avec le patois le plus marqué qu'il est possible ; les autres riaient à gorge déployée, et la pauvre petite créature était charmée qu'on la trouvât si aimable. Moi, je souffrais mort et passion, j'étouffais de rire, je craignais de la choquer, et je trouvais très-malhonnête que la compagnie en usât de la sorte. Elle caressait mon chien, demandait son nom, le prononçait de la manière la plus gauche ; me contait les visites qu'on lui avait rendues sur son mariage ; enfin, était si naturelle, si gaie, et si franche, et se servait d'exclamations si burlesques, que je restais immobile, ne sachant si je devais l'aimer ou la croire une imbécile. Tout d'un coup ma nièce a crié : 'Allons, Madame, quittons ce personnage.'—Non, de mes jours je n'ai jamais été si surpris ; c'était une dame très-bien née, très-polie, et qui a les manières les plus comme il faut. Il est vrai qu'elle était née en Irlande, mais elle n'en a pas le moindre accent. C'était une scéne qu'on avait ménagée pour me divertir, st j'en ai été si parfaitement la dupe, que tous les éclats de la compagnie ne m'avaient pas dessillé les yeux." (B.)

[7] Après la querelle qui sépara Mme du Deffand et Mlle de Lespinasse, d'Alembert prit le parti de cette dernière et il ne parut plus à Saint-Joseph.

[8] C'est-à-dire, cacatois.

---

* Mme Clive. † M. Robert Cholmondeley.

la raison et de la jeunesse, et il en résulte de la force et du courage. Sa santé est bonne ; l'Abbé Barthélemy lui est véritablement attaché, et c'est un homme tel qu'il le faut pour une compagnie journalière ; elle a aussi Gatti et un M. de Castellane dont elle fait plus de cas qu'il ne mérite : elle ne reviendra que pour Compiègne, c'est-à-dire, les premiers jours de juillet.

On dit que votre ambassadeur partira à la fin de cette semaine pour Londres ; il y a huit jours que je n'ai entendu parler d'eux ; c'est Mme de Forcalquier qui est leur favorite ; elle fait des petits soupers fins chez eux, et elle leur trouve prodigieusement d'esprit. Monsieur votre neveu était aussi fort empressé pour elle ; je ne sais si j'aurai Leurs Excellences pour ce soir, je les ai priées pour mes dimanches une fois pour toutes.

Le Prince, l'Idole et toute leur clique reviennent aujourd'hui de l'Isle-Adam ; le Prince, sa belle-fille [9] et l'Idole partiront le 20 de juin pour les eaux de Pougues, où ils resteront tout le mois de juillet ; la cour partira le 7 de juillet pour Compiègne, où elle restera jusqu'au 29 août. Vous ne me parlez point de vos Patagons, que la gazette dit être arrivés en Angleterre. Au nom de Dieu n'oubliez pas mes cristaux pour les Fitzroy.

LETTRE 85

Paris, ce samedi 6 juin 1767, à trois heures après midi.

Votre lettre, du 30 et du 2, que je reçois dans le moment, n'a pour ainsi dire point interrompu la lecture que je fais depuis cinq ou six jours, elle m'en a semblé la continuation ; ce sont les *Lettres de Pline*. Je me proposais de vous en beaucoup parler, mais je les laisse là, aimant bien mieux parler de la vôtre. Je suis cependant bien peu en état aujourd'hui d'écrire et de penser ; mon âme, tout immortelle qu'elle est, est terriblement soumise à son enveloppe, et j'aurais bien du penchant à ne l'en pas distinguer ; mais je n'ai sur cela aucun système, et j'approuve extrêmement votre opinion, vos réflexions, et les

[9] Comtesse de la Marche. (W.)

LETTRE 85.—Incomplète dans les éditions précédentes.

conséquences que vous en tirez [1] ; ce sujet entrera dans nos conversations. Soyez bien sûr que tout ce que vous pourrez me conter m'intéressera ; vous serez plus tôt fatigué de mes questions que je ne le serai de vos histoires : osez-vous craindre de mettre ma patience à bout après les épreuves où vous l'avez mise ? Pouvez-vous ignorer ? . . . mais . . . je me tais.

Soyez certain que je n'ai point l'intention de vous picoter ni de vous faire aucun reproche. Il y a trop de malentendus entre nous, et rien n'est plus nécessaire pour constater à tout jamais notre amitié que de nous entretenir avec la plus parfaite confiance ; vous valez mille fois mieux que moi, et loin que je prétende m'humilier par cet aveu, ma vanité y trouve son compte, parce que tout de suite je crois que je suis la seule personne digne de vous avoir pour ami, et d'être le vôtre. Je vous dirai toutes vos vérités, c'est-à-dire, tout ce que je pense de vous ; vous me rendrez la pareille, et nous ne nous tromperons ni l'un ni l'autre. Votre âme est plus ferme que la mienne ; mais la mienne est moins variable que la vôtre : mais c'est assez parler de votre valeur intrinsèque.

Je n'ose vous parler de vos projets, je vois que vous n'en avez encore de fixe, et qu'ils dépendent encore de bien des circonstances qui peuvent survenir. J'ai toute la patience nécessaire pour vous attendre, du moins dans ma volonté, et j'espère que ma santé étant un peu meilleure j'aurai encore le temps de vous revoir.

Pouvez-vous douter que je n'exécute ce que vous me prescrirez ? M. Mariette sera payé très-exactement. On aura grand soin des choses qu'il me remettra, et je serai ravie de les avoir en dépôt. Demain je continuerai cette lettre et je franchirai les bornes des quatre pages, pour aujourd'hui je suis trop peu en train d'écrire. J'ai la tête pleine de catarrhe, et j'éternue sans cesse.

Ce dimanche, à 7 heures du matin.

La nuit tout comme à l'ordinaire, c'est-à-dire sans sommeil, et le catarrhe fort augmenté, mais il faut que cela ait son cours ; dans trois ou quatre jours je me porterai bien.

[1] Voici comment M. Walpole s'était exprimé :—"Je crois à une vie future, mais qu'est-ce que j'en sais? Comment méditer sur une chose dont on est absolument ignorant, et qui devient roman dès qu'on y ajoute la moindre circonstance? Dieu a fait tant de bon et de beau, qu'on devrait se fier à lui sur le reste. Il ne faut pas avoir le dessein de l'offenser. La vertu doit lui plaire ; donc il faut être vertueux. Mais notre nature ne comporte pas la perfection. Dieu ne demandera donc pas une perfection qui n'est pas naturelle. Voilà ma croyance ; elle est fort simple et fort courte. Je crains peu, parce que je ne sers pas un tyran." (B.)

Wiart a travaillé à la traduction en attendant son maître ; elle est a moitié, et me paraît bien. Je n'entends point par votre lettre à moi de quel genre est la malice qu'on a voulu vous faire. Peut-être que quand la traduction sera parfaite elle me mettra au fait. Je n'en ai encore rien entendu dire à personne. Je vous sers selon vos souhaits, je laisse dire de vous le bien et le mal que l'on veut sans avoir l'air d'y prendre le plus petit intérêt, et en effet *je suis refroidie.*

Vous me demandez mon mot de Saint Denis, cela est bien plat à raconter, mais vous le voulez.

Monsieur le Cardinal de Polignac, beau diseur, grand conteur, et d'une excessive crédulité, parlait de Saint Denis, et disait que quand il eut la tête coupée, il la prit et la porta entre ses mains. Tout le monde sait cela ; mais tout le monde ne sait pas qu'ayant été martyrisé sur la montagne de Montmartre, il porta sa tête de Montmartre à Saint-Denis, ce qui fait l'espace de deux grandes lieues. . . . " Ah ! " lui dis-je, " Monseigneur, je croirais que dans une telle situation *il n'y a que le premier pas qui coûte.*"

Cela est conté à faire horreur, je ne sais rien faire de commande, et je suis bien loin dans ce moment-ci d'avoir de la facilité.

Je m'étais imaginée que le mariage de votre cousine [2] était rompu, et pour rien au monde je ne vous en aurais demandé des nouvelles. Vous auriez jugé que c'était un piège pour découvrir vos projets sur votre voyage ici, parce que vous êtes grand interpréteur. Je voudrais savoir qu'est ce que vous avez interprété dont vous avez conclu que je voulais que mes amis me fussent soumis. Effectivement j'ai bien le ton d'autorité avec vous, et je dois me croire un grand air de dignité ; cela fait rire. S'il existe quelque part la loi du talion vous devez vous attendre à être jugé bien de travers.

Je vous ai promis des nouvelles de mon souper avec Mlle Clairon. Il se passa à merveille, elle fut très-complaisante. La connaissance n'en restera pas là, et je compte que je pourrai l'avoir quelquefois chez moi quand j'en aurai bien envie

Nous avons ici pour nouvelle la mort de M. d'Isenghien, qui avait quatre-vingt-onze ans. Il laisse 150,000 livres à sa nièce aînée, Mme de Lauraguais, et à la cadette, Mme de la Rochefoucauld, 90,000.

[2] Miss Conway ; son mariage eut lieu le 15 mai.

La grand'maman a une conduite avec moi charmante, elle m'écrit mille amitiés, mille douceurs. Il faut que vous ne lui ayez pas encore fait réponse, elle me l'aurait mandée. J'ai toujours oublié de vous dire que votre petite Madame Pologne [3] a eu la petite vérole, qu'elle s'en porte bien, et en est fort marquée.

À la fin j'ai vu M. de Chabrillan ; il m'a rendu très-bon compte de Strawberry-Hill et de la Chambre des Communes. Ce sont deux choses fort singulières, et qui ont des beautés. Pour moi, je ne vois rien de singulier, tout est monotone, et comment pourrait-on ne le pas devenir ?

Si je n'entends pas parler ces jours-ci de M. Mariette, je l'enverrai chercher.

Je ne sais que souhaiter pour vous ; si vous abandonnez la politique, gare l'ennui ! Si vous la poursuivez, gare je ne sais pas quoi ! vous êtes un baromètre toujours au variable. Adieu, à dimanche.

À 2 heures.

J'ai déjà reçu la visite de M. Mariette ; vous avez les plus belles choses du monde, vous pouvez choisir des armes pour combattre ; mais heureusement tout cela n'est pas cher. Le tableau est, dit-on, fort joli. Pour moi, ce que j'ai acquis, c'est je crois un catarrhe semblable a celui que j'ai eu, et que vous me vîtes, au commencement de notre connaissance. Je ne peux pas respirer, j'ai mal à la tête, et j'ai le malheur de ne pouvoir pas dormir ; mais vous comprenez fort bien qu'il n'y a pas le plus petit léger sujet d'inquiétude, mon état est impatientant, et puis c'est tout.

Monsieur le Duc de Chevreuse est sérieusement malade, on dit qu'il fond comme s'il était de cire. Adieu, je vais prendre une bavaroise.

Je ne sais point si je dois garder le mémoire et la quittance, ou si je dois vous l'envoyer ; mandez-le moi.

LETTRE 86

Paris, ce dimanche 14 juin 1767.

Le facteur vient de passer, il n'y a point de lettres ; le temps n'a pas été assez mauvais pour l'attribuer à un retardement de la poste, votre exactitude m'empêche de penser que ce soit

[3] Czernieski. (W.)

LETTRE 86.—Inédite.

négligence de votre part, il ne me reste donc plus que de l'inquiétude sur votre santé. La mienne ne s'en trouvera pas mieux. Si mercredi je n'ai point de vos nouvelles, je serai un peu alarmée.

La philosophie est une belle chose, elle existe dans le raisonnement, mais pour dans le sentiment, elle ne s'y trouvera jamais.

LETTRE 87

Paris, ce mercredi 17 juin 1767.

Votre lettre du 8 que je devais recevoir samedi 13 arrive aujourd'hui mercredi 17. Il faut que je me hâte de vous dire que je ne vous impute point le tort des vents et que je m'en suis tenue à être inquiète de votre santé. Je reçus hier une lettre du petit Craufurd, il me mandait vous avoir vu, il ne me parlait point de votre santé et j'en fus rassurée.

Mais mon Dieu ! ne serait-ce point vous qui auriez pris l'habitude de me gronder toujours ; le début de votre lettre est une réprimande qui dure une page, sur ce que je vous ai dit que vous ne chargiez personne d'aucune commission pour moi ; est-ce que je sais moi s'il est de la dignité anglaise de ne devoir dire aucune parole oiseuse ? N'est-ce qu'en France qu'on est en usage de demander des nouvelles de ses amis à ceux qui nous en peuvent dire ? Enfin, environ depuis cinq ou six semaines j'ouvrais vos lettres sans terreurs parce que je me promettais de ma bonne conduite que je n'avais plus de gronderies à craindre ; il faut prendre patience, je suis persuadée, ou du moins j'espère, qu'une demie-heure de conversation établira entre nous une paix parfaite ; nous nous entendrons, et vous serez bien honteux et bien repentant de vos méprises. La grand'maman m'a envoyé la lettre que vous lui avez écrite. Oh ! pour le coup celle-là est charmante, et me fait vous pardonner celle que je reçois aujourd'hui. J'avais envie de vous transcrire ce qu'elle m'écrit sur votre façon de penser sur Jean-Jacques,[1] mais comme vous

LETTRE 87.—Inédite.

[1] "Je vous envoie, ma chère enfant, la lettre de M. Walpole puisque vous le voulez ; vous n'y verrez que des louanges : il me parle toujours comme à une femme et à une femme de ministre . . . Il finit par me recommander Rousseau. La compassion l'égare ; c'est une surprise de son amour-propre. Que puis-je pour Rousseau ?" (Mme de Choiseul à Mme du Deffand, juin 1767. *Correspondance de Mme du Deffand avec la Duchesse de Choiseul, etc.* ; 1866, tome i, p. 119.)

prétendez que je vous verrai bientôt, je remets à vous en faire faire la lecture. Je suis bien contente de cette grand'maman, et si je n'avais pas un fond d'incrédulité invincible je devrais croire qu'elle m'aime ; elle me plaint, elle me console quand je lui peins ma tristesse, elle me presse de lui dire toutes mes peines, c'est une mère tendre qui protège et soutient son enfant, qui lui pardonne tout, qui veut qu'elle ne donne point de bornes à sa confiance ; et vous, vous êtes je n'oserais pas dire un *ami*, ce titre *ami* vous ferait frémir. Vous êtes donc un fagot d'épines, quelque chose qu'on fasse ou qu'on dise vous grondez toujours ; allez, je vous le pardonne, ne craignez plus jamais aucun reproche, aucune amitié, aucune gêne, aucune contrainte, venez, arrivez, et tout ira bien.

Le Craufurd me mande que M. Selwyn perd dix mille guinées depuis cet hiver, j'ai peur que cela ne l'empêche de venir ici ; je lui dois quelque argent ; faites-moi le plaisir de lui demander à quoi cela se monte et de le payer ; je vais lui écrire pour l'en avertir, cela excédera ce que vous pouvez me devoir ; vous prendrez la peine de faire un petit état de ce que vous lui payerez, en y joignant ce que coûteront les commissions que je vais vous donner.

Ce sont six éventails qu'on appelle des immortelles, dont les plus beaux coûtent un petit écu pièce ; il est important qu'ils jouent bien. Il me faut aussi deux livres de thé vert.

Voilà à quoi se borne ce que j'exige de vos soins. Vous ne me mandez point si le mariage est fait ; je serai bien aise si vous pouvez arriver quelques jours avant Compiègne, afin que vous puissiez souper avec la grand'maman, je l'aime uniquement. Vous ne trouverez point l'Idole ni son Prince, ils partent aujourd'hui en huit pour les eaux de Pougues. Vous ne reconnaîtrez plus Mme de Forcalquier ; toute son ambition est d'être trouvée un bel esprit par votre ambassadeur et votre ambassadrice ; et pour y parvenir elle admire tout ce qu'ils disent, et les trouve supérieurs à tout ce qu'elle a jamais connu ; elle leur donne à souper ce soir, j'y étais invitée, mais je préfère de souper entre le Président et Mme de Jonzac ; celle-ci, après la grand'maman, mais à une grande distance, est ce qui me plaît et me convient le mieux. Vous me trouverez bien avec tout le monde, et il faudra que vous soyez pis que le Grondeur, M. Grichard, si vous n'êtes pas extrêmement content de moi, et si vous ne me demandez pas pardon à deux genoux de toutes vos indignes querelles.

Je m'attends à être contente de vous et que vous me direz que je suis au rang de ce que vous aimez, de votre sourde, de Richard III, de l'Hôtel de Carnavalet, etc.

Adieu, mon . . . dirai-je tuteur ? Oh non ! je ne le dis pas, c'est une familiarité que je ne dois pas encore me permettre. Rien n'est si étrange qu'un Anglais, quand il est comme vous, tout à découvert, mais je serais bien fâchée que vous eussiez le moindre voile avec moi. Adieu. J'espère que j'aurai de vos nouvelles samedi ou dimanche, et que les vents seront plus traitables. M'apporterez-vous le petit chien ?

LETTRE 88

Paris, ce vendredi 19 [juin] 1767.

Trouverez-vous bon que je satisfasse la fantaisie qui me prend de vous écrire ? Voici pourquoi elle m'est venue ; je relus hier vos deux dernières lettres, l'une du 30 mai, l'autre du 8 juin ; je me reprochai de ne vous avoir pas marqué à quel point j'ai été contente de la première, je ne puis jamais lui donner tous les éloges qu'elle mérite, mais ce qui en tiendra lieu et qui vaudra bien mieux, c'est que je la ferai relire ; réellement elle est admirable. Pour la seconde ce n'est pas la même chose, vous n'étiez pas dans une si heureuse disposition quand vous l'avez écrite, vous vous armez de pied en cap contre moi, vous vous exagérez tous mes défauts, vous avez l'air de mourir de peur de me revoir. Eh ! bon Dieu, qu'avez vous à craindre ? Vous racheteriez bien cher votre lettre de Chantilly. Qu'elle ne vous donne aucune crainte, je [ne] vous en rappelerai jamais le souvenir ; ne croyez point que je veuille vous picoter ; ce que vous avez pris pour des aigreurs n'était que maladresse, mon but était de vous faire remarquer combien je m'étais corrigée et combien je m'éloignais du style romanesque ; enfin ne me craignez point je vous prie, ayez toute confiance en moi, n'appréhendez ni gêne ni ridicule, et n'ayons aucun embarras vis-à-vis l'un de l'autre. Je suis bien éloignée d'être exigeante, vous m'écraserez avec votre massue si je ne vous tiens pas parole.

J'étais assez malade mercredi en dictant ma lettre, j'oubliai de vous dire que Jean-Jacques est ici, mais incognito. Le Prince[1]

LETTRE 88.—Inédite. La date du mois a été ajoutée par Walpole.

[1] De Conti.

a rendu des visites à beaucoup de Messieurs du Parlement pour les prier de ne point sévir contre ce malheureux proscrit ; on dit qu'on lui cherche un asile en France hors du ressort du Parlement de Paris. Quand j'en saurai davantage je vous le manderai. La grand'maman, en m'envoyant votre lettre, m'en a écrit une qui est presque aussi longue qu'une feuille de Fréron ; j'aime mieux vous la faire lire que de vous en faire l'extrait, elle blâme votre bon cœur, elle prétend que c'est un excès d'amour-propre ; vous n'arriverez point assez tôt pour voir cette grand'maman, et c'est ce qui me fâche . . . eh bien ! remarquez-vous que mon intérêt n'y entre pour rien, mais il est décidé que jamais vous ne serez content de moi, vous êtes trop prévenu. Adieu, jusqu'à ce que j'aie reçu une lettre.

Ce samedi 20, à 5 heures du soir.

Le facteur vient de passer et il n'y a point de lettres, de vous s'entend ; car j'en reçois une d'un M. Dickinson, dont je ne me soucie guère. Elle est du 16, il me mande que M. Craufurd part incessamment pour Spa et qu'il passera par Paris dans le mois d'août ; il ne me parle point de vous, peut-être ne le connaissez-vous pas.

On attendait ces jours passés les Bunbury ; ils n'étaient pas arrivés hier ; le petit Lauzun est depuis dimanche à Calais pour attendre sa Milady ; l'Idole ne jouira pas longtemps du plaisir de la voir, elle part jeudi 25 avec le Prince pour les eaux de Pougues ; ils n'en reviendront au plutôt qu'à la fin de juillet.

Je soupai hier chez vos ambassadeurs ; nous étions dix-sept ; les dames étaient Mirepoix, La Vallière, Forcalquier, Narbonne, Caraman, Cambis [2] ; ils font très-bonne chère ; Mme de Forcalquier fait les honneurs, elle est le chef du conseil de l'ambassadrice, elle lui trouve prodigieusement d'esprit, ainsi qu'à son époux ; ils ont pour moi l'un et l'autre beaucoup de politesse, mais peu d'empressement, ils souperont lundi chez le Président. On me dit hier que votre Parlement [3] ne finirait qu'à la fin du mois, ce

[2] Gabrielle-Charlotte-Françoise d'Alsace-Hénin-Liétard, mariée en 1755 à Jacques-François, Vicomte de Cambis. Mme de Cambis émigra en Angleterre quand la Révolution éclata. Elle prit une maison à Richmond Green, où elle demeurait encore en 1808, époque où Miss Berry note dans son *Journal* :—"Samedi, 21 mai. Suis allée à Richmond. Ai passé une demi-heure avec Mme de Cambis. Elle se trouvait être de bonne humeur, je l'ai fait causer de Mme du Deffand et du vieux temps, et elle a été fort intéressante." (*Extraits des Journaux et de la Correspondance de Miss Berry*, éd. de 1866, tome ii, p. 350.)

[3] La session parlementaire prit fin le 2 juillet. Le ministère était dans un état de grande confusion. "Durant les derniers mois de 1767 et les premiers de 1768 il

sera le moment des changements de votre ministère s'il y a à en avoir. Il ne m'est pas démontré ce qui sera le plus advantageux ou le plus agréable pour vous ; ce qui est de certain c'est que ce que je désire est que tout s'arrange suivant ce qui vous convient le mieux. Soyez bien persuadé, et trouvez bon que je vous dise une fois pour toutes, que je suis véritablement votre amie et telle que doit être une véritable amie, sans qu'il y ait aucun mélange de folie et surtout de prétention qui puisse altérer la paix entre nous ; ce qui m'attache à vous est ce qui en pourrait détacher beaucoup d'autres : votre extrême vérité ; elle vous fait me dire souvent des paroles malsonnantes, mais elles ne me fâchent point. Vous m'assurez de votre estime, et voilà tout ce que je demande, je n'ai jamais imaginé qu'on me dût d'autres sentiments, et je serai bien trompée si quand je vous verrai vous n'êtes pas content de moi et si je ne suis pas contente de vous ; ne craignez ni discours ni conversations sur l'amitié, je vous fais le serment le plus sacré de la bannir à tout jamais de nos entretiens et de mes lettres.

J'imagine que vous êtes actuellement occupé de votre noce, et que c'est peut-être la cause que je n'ai point de vos nouvelles aujourd'hui ; je ne me flatte pas de vous revoir avant le 15 ou le 20 du mois prochain ; vous ne me croirez pas quand je vous dirai que l'impatience que j'ai de votre arrivée n'est fondée que sur la crainte que j'ai de mourir avant de vous avoir vu. Ce n'est pas que je sois absolument malade, mais j'ai de si cruelles insomnies et je m'affaiblis tellement que le plus petit accident qui surviendrait m'emporterait bien vite. Et ce qui vous paraîtra bien extraordinaire c'est que je vous désire en qualité de médecin, de confesseur, et de notaire ; je n'ai jamais trouvé dans Scudéry aucune de ces qualifications données aux amants par leurs maîtresses ; vous êtes, je vous assure, le premier qui m'ait trouvée romanesque, j'ai attendu un peu tard à le devenir.

Adieu, mon tuteur, ne vous faites point de terreur de votre voyage en France ; vous ne saurez que j'y suis qu'autant que vous voudrez le savoir ; je vous ai donné toutes mes commissions ; me manderez-vous le jour de votre départ ?

J'oubliai de vous dire que j'ai fait traduire la lettre, mais

demeura dans un état de fluctuation journalière ; ce n'étaient qu'intrigues et négociations perpétuelles entre les différentes fractions du ministère et les différentes sections de l'opposition, auxquelles prirent part tous les 'leaders' whig." (Lecky, *Histoire du xviiie siècle*, éd. de 1895, tome iii, p. 308.) À ces négociations Walpole fut mêlé activement ; ce qui explique l'intérêt témoigné par Mme du Deffand.

je n'en suis pas contente, il y a des obscurités qui viennent de la faute du traducteur : vous me les éclaircirez. Je sens bien qu'elle est excellente, et qu'il n'y a rien à ajouter à la modestie et au désintéressement.

J'ai fait réparer le dommage arrivé à vos livres, ils sont en très-bon état ; je vous ai mandé que Pont-de-Veyle avait les siens, que je l'avais empêché de vous écrire. L'Abbé Barthélemy ne recevra son présent qu'à son retour de Chanteloup les premiers jours du mois prochain.

LETTRE 89

Paris, ce 23 juin 1767.

Il serait plaisant que j'eusse des notions sur vos changements, et que vous n'en eussiez pas ; j'imagine que votre ministre d'ici [1] a de grands projets et qu'il avait ces jours passés de grandes espérances ; son secrétaire est à Londres depuis plusieurs semaines, il attendait son retour avec impatience, il ne doutait pas hier au soir de le trouver arrivé en rentrant chez lui, ce qui devait décider son départ pour Londres jeudi 25 ; il était si occupé, si troublé, que je lui dis en riant que j'enverrais ce matin lui en demander des nouvelles. Je viens d'y envoyer, le secrétaire n'est point arrivé, et il m'a fait dire qu'il ne partait plus ; c'est à vous de juger si cela veut dire quelque chose et ce qu'on en peut conclure. Pour moi, ce que je juge, s'il est question de lui, c'est que Diogène aurait autant besoin de sa lanterne à Londres qu'il en avait besoin à Athènes.

Votre tête est donc bien troublée, et vous tirez la conséquence que nos caractères ne se ressemblent point ; ils peuvent en effet ne se pas ressembler, mais ce n'est pas par cette raison-là. Je ne trouve pas de plaisir à penser qu'il y ait tant de différence dans nos caractères, et je ne penserais pas que cela fût, si vous ne preniez pas toujours beaucoup de soin à m'en assurer. Nous sommes vrais et sincères l'un et l'autre, nous sommes bien éloignés de vouloir nous tromper ni de nous en imposer ; pourquoi donc me trouvé-je des rapports avec vous ? est-ce que vous ne vous en trouvez point avec moi ? Si cela valait la peine que vous y fissiez réflexion je vous prierais de

LETTRE 89.—Inédite.

[1] Le Comte de Rochford.

me le dire ; il est très-vrai que rien ne m'intéresse ni ne m'occupe, mais cela tient plus à ma situation et à mon âge, qu'à mon caractère, qui n'est pas naturellement l'indolence ni l'indifférence, dont je suis très-fâchée, et c'est positivement parce que je suis trop vive et trop active que je suis si sujette à l'ennui. Mais ce n'est pas le moment des dissertations, vous les détestez, je ne les aime guère, et votre tête est trop occupée. Combien vous en coûtera-t-il donc pour éviter ce grand chemin,[2] cela sera-t-il considérable, cette affaire sera-t-elle longue à traiter ? Ce nouvel inconvénient me déplait fort ; la retraite de votre cousin [3] ne me plaît pas davantage, mais je ne suis pas en état de raisonner sur ce sujet, je n'y vois pas assez clair.

On dit que votre petite cousine [4] ne se soucie guère de son mari, et qu'elle s'en moque ; je la plains, car il est triste de vivre avec des gens qu'on trouve sots ou ridicules, et surtout avec un mari.

Rien n'est moins pressé que le billet de loterie, ce doit être le dernier de vos soins.

On attendait ces jours passés Milady Sarah, le petit Lauzun a été à Calais pour l'attendre, et il a reçu la nouvelle qu'elle irait droit à Spa sans passer par la France ; ce qui a rendu le petit Duc très-penaud.

On dit que Jean-Jacques n'est plus ici, et l'on ne sait pas s'il obtiendra la permission de rester en France ; il ne mérite pas le plus petit intérêt ; vous l'avez démasqué, et vous avez bien fait, n'en ayez nul remords, c'est ainsi qu'il faut traiter tous les forfanteurs ; il s'en faut bien qu'il soit le seul dans ce pays-ci.

J'ai bien de l'impatience du retour de la grand'maman ; à force d'estime pour elle j'imagine l'aimer.

Le pauvre Président vit toujours, il se porte même assez bien, mais sa tête est dans un pitoyable état [5] ; il me fait faire

[2] Qu'on voulait faire auprès de Strawberry-Hill. (W.)

[3] Le Général Conway ; il ne se démit pas avant janvier 1768.

[4] Mrs Damer, fille du Général Conway. Elle ne fut pas heureuse dans son mariage.

[5] Il ne sera pas mauvais de citer ici l'anecdote suivante, telle que Walpole la fixa de sa main dans un des livres manuscrits que lui laissa Mme du Deffand, et qui sont maintenant en la possession de Mr. W. R. Parker-Jervis. Une version de l'histoire (version arrangée, comme Sainte-Beuve l'avait finement conjecturé) paraît dans la *Correspondance Littéraire* de Grimm (éd. 1829, tome vii, p. 135). Walpole écrit :— "Le Président Hénault (auteur de l'*Abrégé Chronologique*) avait aimé Mme du Deffand et Mme de Castelmoron, qu'il avait préférée. La dernière fois que j'étais à Paris, peu de temps avant la mort du Président, qui avait fortement baissé, je le trouvai seul un soir avec Mme du Deffand, qui eut peine à attendre son départ pour éclater de rire à ce qui venait de se passer. Elle s'était aperçue qu'il ne savait plus où il était, ni avec qui, bien

bien des réflexions que je vous dirais, mais que je ne veux point vous écrire. Sa nièce Jonzac a la conduite la plus honnête, c'est une femme de mérite. Mme de Chabot lui a mandé beaucoup de choses de vous, elle vous aime beaucoup, et elle serait ravie de vous revoir. Le Président donna à souper hier à votre ambassadeur et ambassadrice, et à une grande partie du corps diplomatique. Connaissez-vous M. de Marmora, ambassadeur de Sardaigne ? Il a été deux ans en Angleterre, il y conserve des rélations. Mon Dieu ! qu'il me paraîtrait plaisant que votre ambassadeur entrât dans votre ministère,[6] mais il devait partir, et il ne part pas, cela dérange mes idées.

N'ayez point d'inquiétude sur votre style, vous êtes toujours très-clair et ce serait bien ma faute si je ne vous entendais pas. Adieu, je vous souhaite plus de tranquillité.

Ce mercredi, à 10 heures du matin.

Je vis hier votre ambassadrice, j'arrêtai à sa porte pour m'y faire écrire, elle se promenait dans sa cour, et me fit prier d'entrer ; il était tard, j'avais deux hommes dans mon carrosse que je menais souper chez le Président, je lui fis dire que je ne pouvais pas descendre, et que je venais seulement savoir s'il était vrai que Milord ne partît pas ; elle vint à mon carrosse, y monta, je la questionnai sur le changement de résolution de Milord ; elle me baragouina qu'il avait changé d'avis. Je lui dis, " Apparemment qu'il attend que le Parlement soit fini ; doit-il durer encore longtemps ? "—" Je n'en sais rien," dit-elle, " et ne m'en soucie nullement " ; la veille elle avait dit à Mme de Jonzac que son mari n'accepterait point une place dans le ministère à moins qu'il ne prît plus de consistence ; ils doivent souper chez moi dimanche avec leur bonne amie Mme de Forcalquier. Je crois que celle-ci n'est pas contente de ne pas entendre parler de vous, et que cela rejaillit sur moi ; je ne m'en soucie guère.

Je reviens à la différence que vous trouvez qu'il y a entre

qu'il n'eût pas entièrement perdu la mémoire. De question en question, elle l'amena à parler de Mme de Castelmoron, et dit : 'À propos, Président, avait-elle de l'esprit ?'—'Oui, oui, elle en avait.'—'En avait-elle autant que Mme du Deffand ?'—'Eh ! mon Dieu ! non, il s'en fallait beaucoup.'—'Mais laquelle des deux aimiez-vous le mieux ?'—'Ha ! j'aimais mieux Mme de Castelmoron.' Dès qu'il fut parti, elle me répéta cette conversation, qui l'amusait infiniment—et ce n'était pas une mince preuve de sa vivacité et de ses moyens, car elle avait alors soixante et dix-huit ans."

[6] Lord Rochford ne devint pas membre du ministère avant l'année suivante ; il fut alors fait secrétaire d'État pour la province du Nord, qui comprenait en ce temps-là les affaires d'Autriche, de Pologne, de Saxe, de Prusse, de Hollande, de Russie, des villes Hanséatiques, des Flandres, et de Suède.

vous et moi ; il y en a une infinie entre nos âges et nos situations, mais beaucoup moins que vous ne pensez entre nos caractères. Laissez-le-moi croire du moins, car je suis persuadée qu'il ne saurait y avoir une véritable amitié entre des personnes qui n'auraient entre elles nul rapport. Nous nous sommes trop laissés aller à nous dire par lettres tout ce qui nous passait par la tête, nous ne nous connaissons pas assez pour cela, nous nous sommes mal entendus, je vous ai fatigué, ennuyé, vous avez conçu des idées les plus étranges, vous ne vous êtes pas contraint dans vos expressions, et si nous n'avions pas un fond d'estime l'un pour l'autre, notre commerce ne se serait pas soutenu. Dieu merci ! nous nous sommes tirés de tout ce chaos et de tous ces verbiages, et quand nous nous reverrons nous nous trouverons très-bien ensemble. Ce qui m'inquiète beaucoup aujourd'hui c'est votre grand chemin, j'ai peur qu'il ne vous détourne de prendre celui de Paris, et comme je vous l'ai déjà dit bien des fois, je voudrais avoir la certitude de vous voir encore une fois.

Votre Mme de Pologne n'est plus ici, elle retourna dans son pays quatre jours après votre départ. J'appris hier que le petit Lauzun, ne trouvant pas sa Milady à Calais, était passé en Angleterre, où il n'a pas osé rester ; il a été question de le mettre en prison pour cette escapade.

J'attends avec impatience des nouvelles de votre grand chemin, des changements de votre ministère, et puis, etc. N'allez pas tomber malade, voilà ce que j'appréhende ; vous trouverez toutes vos brocanteries, votre mémoire, votre quittance, mais quand les viendrez-vous chercher ? Adieu.

LETTRE 90

Paris, ce 28 juin 1767.

Votre lettre mériterait une bonne réponse, mais Wiart a un rhumatisme, et de plus il faut que je sorte tout à l'heure, pour aller à un grand thé, où je suis invitée, chez la Maréchale ma voisine, où sera l'autre Maréchale, et une belle et nombreuse compagnie.

J'aurais fort bien passé cet ordinaire-ci sans vous écrire, et je n'aurais pas été fâchée d'avoir l'air, ainsi que vous, d'être

LETTRE 90.—Inédite.

tout à la Grecque, c'est-à-dire à bâtons rompus, mais Mlle[1] Dumont part pour l'Écosse ; il faut qu'elle sache des nouvelles de son fils ; j'en ai fait demander à M. de Durfort. Il se porte bien, on en est content, et s'il continue à avoir une bonne conduite, Madame la Duchesse de Choiseul le protégera, le placera ; mais entre vous et moi, par la connaissance que nous avons de son caractère, nous croyons que ce sera un mince sujet.

Je crains bien que vous n'ayez tout le temps de vous attacher à la petite chienne, et mon idée est, que si elle ne me parvient que par vous, elle ne me parviendra jamais.[2]

Ah ! si j'ai eu l'anglomanie, j'en suis bien revenue ; un caractère anglais, c'est une gibecière d'un joueur de gobelets : tout ce qui en sort, attrape, quand on croit tenir une balle, on trouve un oiseau, etc., etc.

Cette démission du cousin, qu'est-elle devenue ? Il est peut-être plus ferme que jamais ; la nation dont je suis reine est bien étrange, je crois que ce royaume a la solidité de la lanterne magique. Dieu soit béni ! car il faut le louer de tout. Je déteste votre Parlement.

Je vous prie de ne me point envoyer le thé ni les éventails. Je suis choquée de cette idée. M. de Guerchy ou d'autres pourraient donc arriver avant vous ? Oh bien ! si cela est, je suis votre servante, je vous dis adieu, et vous n'entendrez plus parler de moi.

La grand'maman arrive mercredi prochain. Tout ici a un commencement et une fin ; mais chez vous autres, on ne voit le bout de rien.

On dit que Jean-Jacques n'est plus ici ; mais je vous conterai tout cela quand je vous verrai. C'est à peu près vous dire que vous ne le saurez jamais.

J'aurai ce soir à souper vos ambassadeurs, mâle et femelle.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. Selwyn ; il s'annonce pour les premiers jours du mois prochain. Oh ! pour lui, je crois qu'il viendra.

[1] C'est la leçon du manuscrit ; mais c'était évidemment Mme Dumont, à laquelle s'était intéressée Mme du Deffand et qui était femme de chambre de Lady Elliot, épouse de Sir Gilbert Elliot.

[2] Les conjectures de Mme du Deffand semblent s'être réalisées. Walpole s'attacha trop à la petite chienne pour l'abandonner. Elle figure dans ses lettres sous le nom de Rosette.

LETTRE 91

Paris, ce dimanche 5 juillet 1767
à dix heures du matin.

Vous n'étiez pas dans la plus agréable disposition le 29 et le 30, qui sont les dates de votre dernière lettre. Ce n'est pas que je m'en plaigne, elle est froidement honnête, et vous ne m'y grondez pas, ainsi je n'ai rien à dire ; mais je voudrais savoir si je suis enfin parvenue à vous contenter, et si je suis parfaitement corrigée de tout ce qui vous déplaisait. Ce qui me fait craindre que cela ne soit pas, c'est que je crois entrevoir que votre séjour ici vous inquiète, et que la complaisance qui vous y amène vous coûte beaucoup ; mais, mon tuteur, songez au plaisir que vous me ferez, quelle sera ma reconnaissance. Je ne vous dirai point combien cette visite m'est nécessaire ; vous jugerez par vous-même si je vous en ai imposé sur rien, et si vous pourrez jamais vous repentir des marques d'amitié que vous m'aurez données. Vous faites une récapitulation des personnes que vous pourrez voir : vous n'aurez d'embarras que le choix, et le choix sera extrêmement libre. Vous avez beau me dire que vous ne viendrez ici que pour moi, je ne m'en souviendrai que pour vous en être obligée, et non pas pour exiger de vous de me voir un quart d'heure de plus qu'il ne vous conviendra. Vous vivrez avec mes connaissances, si cela vous convient ; avec les Rochefort,[1] Maurepas [2] et d'Egmont, si cela vous est plus agréable ; enfin, je resterai tranquille dans ma cellule ; vous m'y viendrez trouver quand vous voudrez, et jamais vous n'entendrez ni plaintes, ni reproches, ni raisonnements, ni sentiments, ni romans. Nous dirons un jour le diable de la jeunesse, le lendemain nous trouverons qu'il n'y a qu'elle d'aimable ; mais je persisterai toujours à vous dire que vous ne devez pas craindre la grand'maman, qu'elle a un goût infini

LETTRE 91.—[1] La Comtesse de Rochefort.

[2] Jean-Frédéric Phélypeaux, Comte de Maurepas (1701-81), fils du Comte de Pontchartrain, secrétaire d'État. "Maurepas reçut en 1723 le departement de la marine . . . Un couplet sanglant contre Mme de Pompadour le fit disgrâcier (24 avril 1749) et il resta exilé de la cour jusqu'à la mort de Louis XV. À l'avènement de Louis XVI il rentra au ministère avec le titre de ministre d'État et de chef du conseil des finances . . . Il mourut en fonctions." (L. L.) Walpole se déclara fort séduit par Maurepas quand il fit sa connaissance à Paris en 1765. Mme de Rochefort et Mme d'Egmont l'avaient aussi fasciné. (Voyez *Lettres d'Horace Walpole*, tome vi, pp. 317, 320, 380.) Il ne semble pas avoir donné suite à ces amitiés dans les séjours postérieurs qu'il fit en France, car il se consacra à Mme du Deffand et à son entourage immédiat.

pour vous, et que vous serez ingrat si vous ne lui marquez pas de l'empressement et de l'amitié. Elle est aujourd'hui la seule personne qui en soit digne ; elle est revenue mercredi de Chanteloup, je l'ai vue tous les jours. Avant-hier, je soupai chez elle avec la petite Lauzun et l'Abbé Barthélemy ; nous n'étions que nous quatre ; vous fûtes regretté ; elle a retenu la phrase de votre lettre sur la Czarine, où vous me dites positivement les mêmes choses qu'elle m'en avait écrites, elle l'a retenue mot pour mot. Je m'étais malheureusement engagée hier à souper chez Mme de Forcalquier, laquelle, par parenthèse, s'est réchauffée pour moi ; la grand'maman m'envoya prier de la part de son époux de venir souper chez elle, je ne pus l'accepter, mais j'y fus à minuit ; le ministre [3] me demanda quand vous viendriez, et j'eus le chagrin de répondre que je n'en savais rien. La grand'maman partira jeudi ou vendredi pour Compiègne. L'Idole et son Temple sont aux eaux jusqu'à la fin du mois, la Maréchale de Luxembourg partira samedi pour une campagne où elle sera douze ou quinze jours, les Mirepoix, les Beauvau iront à Compiègne le 15, où ils resteront tout le voyage, qui sera jusqu'au 26 d'août ; vos ambassadeurs iront dans le même temps, ainsi que tous les étrangers que je vois : il ne me restera que Mmes d'Aiguillon (qui est tantôt à Rueil, tantôt à Paris, et avec qui je suis fort bien), de la Vallière, de Forcalquier, de Crussol, etc., et puis la maison du Président, que Mme de Jonzac me rend très-agréable. Voilà, mon tuteur, l'état des choses ; je me flatte que vous ne vous ennuierez point. Je dois vous prévenir que vous me trouverez très-près de la décrépitude ; cela ne devra point vous surprendre ni vous fâcher, je n'en suis pas de plus mauvaise humeur, je me soumets paisiblement, et avec assez de courage, aux malheurs qu'on ne peut éviter, et j'aurais bien du plaisir à pouvoir vous dire un vers de Voltaire sur l'amitié :

"Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis."

À propos de Voltaire, je vous garde sa lettre et ma réponse, dont la grand'maman a été très-contente ; il n'y a point répliqué, et c'est ce qui m'étonne.

Mon Dieu, que nous aurons de sujets de conversation ! Nous n'aurons pas besoin de recourir à la métaphysique ; je vous accablerai de questions, et je compte bien me mettre au fait

[3] Le Duc de Choiseul.

de ce qui me regarde et vous intéresse : notre commerce en deviendra par la suite beaucoup plus agréable et plus intelligible. Tenez, mon tuteur, je ne puis pas m'empêcher de vous le dire, j'ai de l'amitié pour vous, et votre excessive franchise est ce qui m'attache le plus. Je ne vous suis bonne à rien, je dois passer le reste de ma vie loin de vous, mais ce m'est une consolation de savoir qu'il existe une personne qui mérite l'estime et qui en a pour moi. Vous me pardonnez bien cette petite douceur, elle n'excède point ce qui est d'usage pour tout le monde ; il n'y a de différence que de la vérité au compliment.

Je finis, parce que je ne veux pas fatiguer plus longtemps mon secrétaire ; il n'est rentré dans ses fonctions que d'aujourd'hui, il a été très-malade, et m'a causé des inquiétudes mortelles.

Adieu, mon tuteur, que je n'aie rien à combattre avec vous, n'ayez nulle espèce de défiance de moi, exceptez-moi, s'il se peut, des règles que vous vous êtes prescrites ; n'ajoutez point volontairement de la froideur à l'indifférence.

À trois heures après midi.

J'ai laissé reposer Wiart, je reprends ma lettre. Le ministre me dit hier que rien n'était plus étonnant qu'on eût donné une pension à Jean-Jacques, qu'on n'avait point d'argent à jeter par les fenêtres ; à la sollicitation de qui ? en vertu de quoi ? que cela n'avait pas de bon sens ; effectivement je trouve ses réflexions justes [4] ; nous ne donnerions point ici une pension à un banni de chez vous, mais on dit que cette pension ne sera pas payée, non par mauvaise volonté, mais par impossibilité : je vous conseille de ne vous en pas mettre en peine, vos réparations vont bien par delà vos torts.[5]

Je m'aperçois que je n'ai point répondu à l'article principal de votre lettre, votre *plaidoyer pour la jeunesse.*[6] Il est vrai

[4] M. Walpole a dit dans sa réponse :—" Le ministre ne doit pas s'étonner que nous ayons donné une pension à Jean-Jacques, il est Suisse, il n'est pas Français. Personne n'a sollicité pour lui ; lui-même il l'a demandée. Il est vrai que j'ai appuyé la demande. Mon cousin l'a procurée, à ma prière et à celle de M. Hume. Mais tenez, que votre cour en donne l'équivalent à Wilkes ; le pauvre diable en a bien besoin.* À vous parler sérieusement, il me semble que Rousseau ne compte pas fort sur sa pension, car il n'a pas même envoyé son adresse à M. Conway." (B.)

[5] Walpole sentit quelque remords de l'ennui causé à Rousseau par la prétendue lettre du Roi de Prusse.

[6] M. Walpole avait dit :—" On veut imposer quand on cesse de plaire, et quand on est à l'âge de plaire, assurément on ne s'avise pas de plaire par la sagesse. La jeunesse, qu'on prétend ne rien savoir, sait son intérêt sur cet article essentiel. Ah ! ma petite,

* Wilkes à cette époque était proscrit et vivait à Paris dans la misère.

pour l'ordinaire que la jeunesse n'est pas corrompue, que ses fautes sont moins criminelles, parce qu'elles ne sont pas réfléchies, ni de propos délibéré ; les agréments de la figure lui tiennent lieu de bon sens et d'esprit ; mais toutes les liaisons qu'on peut former avec la jeunesse ne tiennent qu'aux sens, et c'est peut-être tout ce qu'il y a de réel pour bien des gens ; et je crois avoir remarqué, sans me tromper, que ceux qui dans leur jeunesse n'ont eu que des affections de ce genre, perdent toute existence dans leur vieillesse ; ils ne tiennent à rien, et leur âme est pour ainsi dire dans un désert, quoiqu'ils soient environnés de connaissances, de parents et d'amis. Je plains ces gens-là, ce n'est pas leur faute ; nous sommes tels que la nature nous a faits ; on peut, *peut-être* (et c'est un peut-être), régler sa conduite, mais non pas changer ses sentiments ni son caractère.

Je n'ai pas bien entendu ce que vous me dites sur la grand'-maman ; elle a toute la vérité et la naïveté de la première jeunesse, mais elle y joint les réflexions de l'expérience : elle est vieille, elle est jeune, elle est enfant, je serais bien étonnée si en la voyant un peu souvent, vous ne vous en accommodiez pas extrêmement.

J'aime cent mille fois mieux César qu'Alexandre ; la folie ne me fera jamais excuser les crimes ; enfin, quelque soumission que je me sente entraînée à avoir pour toutes vos pensées, je ne suis point de votre avis sur bien des points de votre lettre.[7]

J'en reçois une dans ce moment de Pont-de-Veyle, qui est avec le Prince. L'Idole lui a débité toutes les nouvelles de votre pays ; que M. Pitt est devenu imbécile,[8] que M. de Bedford prend le dessus,[9] que les affaires sont plus embrouillées que

passé vingt-cinq ans, que vaut tout le reste? La science, le pouvoir, l'ambition, l'avarice, la gloire, les talents, ne troqueraient-ils pas leurs plus grandes possessions contre les folies et la gaîté, contre les défauts mêmes de la jeunesse?" (B.)

[7] Dans cette lettre M. Walpole disait:—"Savez-vous que de quasi tous les grands hommes, je ne pardonne volontiers qu'à Alexandre. Il était jeune, fou, ivre, amoureux, et il avait conquis le monde avant que de savoir ce qu'il faisait. Mais je déteste les Charles-Quint, les Philippe II, qui prennent médecine et concertent des plans pour faire massacrer cent mille hommes." (B.)

[8] Cette "nouvelle" n'était pas tout à fait exacte, mais Pitt à cette époque souffrait d'une attaque de maladie mentale, dont il ne fut soulagé que par un violent accès de goutte en novembre 1768.

[9] Grafton, abandonné par Chatham, négociait alors avec les partis de Bedford et de Rockingham, en prévision de leur arrivée au pouvoir. "Bedford consentait à la formation par Rockingham d'un ministère sur des bases étendues ; mais ils ne purent s'entendre sur les Colonies d'Amérique, et Bedford refusa d'agréer à la demande du Marquis que Conway serait secrétaire d'État et 'leader' de la Chambre des Communes. En conséquence, les négociations échouèrent." (*Dict. Biog. Nat.*)

jamais, ce qui retardera la fin du Parlement, et que M. Conway sera bien traité. Ce pauvre Pont-de-Veyle ! je suis fâchée qu'il ait fait un pacte avec ces gens-là ; mais c'est la crainte de l'ennui qui l'y a déterminé ; je l'aime beaucoup, ce Pont-de-Veyle, il m'a toujours été fidèle, et c'est peut-être la seule personne dont je n'aie jamais eu occasion de me plaindre ; et nous nous connaissions il y a cinquante ans, avant que vous fussiez au monde. À propos de cinquante ans, il y a à peu près ce temps-là que j'ai été mariée ; il était dans l'ordre des choses possibles que vous eussiez été mon fils [10] ; j'ai bien du regret que cela ne soit pas.

Adieu ; Wiart n'est pas en état d'écrire plus longtemps des balivernes, j'ai d'autres lettres à écrire, je vais changer de secrétaire. Wiart ne *saute que pour vous.* À propos, vous ne me dites rien du petit chien.

LETTRE 92

Ce lundi 13 juillet, à 7 heures du matin [1767]

Quand je devrais vous déplaire, quand vous reprendriez vos gronderies, rien ne peut m'empêcher de vous marquer mon extrême inquiétude ; vous voilà repris de votre maudite goutte. Vous vous imaginiez en être quitte au moment où vous m'avez écrit, mais je ne saurais m'en flatter. Je n'aurai de vos nouvelles que dans huit jours. N'allez pas croire, je vous prie, que ce soit le retardement de votre départ qui me fâche. Il y a quinze mois que vous êtes parti d'ici, il y en a dix que de mois en mois j'ai l'espérance de votre retour ; différez-le tant qu'il vous plaira, mais portez-vous bien, et je ne me plaindrai pas, je préférerais tous les cousins du monde au moindre accès de goutte. Le danger où vous avez été l'année passée ne me sort point de l'esprit ; ce n'est pas ma faute si ma vivacité déplaît à votre indifférence, nous ne pouvons, comme vous dites, nous changer ni l'un ni l'autre.

On me rendit hier votre lettre au milieu d'un thé qu'il y avait chez moi, je passai dans mon cabinet pour la lire, je rentrai toute troublée et dans l'impossibilité de prendre part à la

[10] Mme du Deffand s'était mariée le 2 août 1718 ; Walpole était né en 1717.

LETTRE 92.—Inédite. Horace Walpole a ajouté la date de l'année.

conversation. Ma compagnie était Mme de Luxembourg, M. et Mme de Beauvau. Il fut question du mariage de Mlle de Beauvau [1] et du fils du Comte de Noailles, qu'on appelle Prince de Poix, des tracasseries entre Mme de Mirepoix, son frère, et sa belle-sœur [2] ; cela dura jusqu'à six heures que cette compagnie s'en alla, d'autres y succédèrent jusqu'à l'heure du souper, qui fut comme à l'ordinaire, avec Mme d'Aiguillon, Mme de la Vallière, etc., des ambassadeurs et des compatriotes. L'ambassadeur d'Angleterre me vint dire adieu, il part mercredi pour Compiègne, où il aura l'embarras du Comte du Chester [3] : vous devez savoir qui c'est. Il compte faire son petit voyage en Angleterre à la fin du mois, je souhaite plus que je ne l'espère qu'il ne vous y trouve pas.

À propos, je ne vous ai point parlé de l'ambassadeur [4] que nous vous envoyons, je le connais peu, mais je crois qu'il vous conviendra mieux qu'un autre dont il avait été question. Bon Dieu ! que j'aurai de choses à vous dire, et que vous en aurez à m'apprendre. Oh ! pour cette fois-ci (si elle a lieu) je ne veux rien ignorer de ce qui vous regarde, et avoir de quoi remplir mes lettres par la suite sans qu'il soit question de toutes les choses qui vous déplaisent tant.

Je me fais un plaisir extrême de l'étonnement où vous serez de me trouver la prudence du serpent, je l'ai acquise en perdant la simplicité de la colombe, je m'en trouve fort bien, mais c'est dommage que vous n'ayez pas été plutôt mon tuteur ; vous vous entendez fort bien à gouverner vos pupilles et quand je réfléchis sur votre conduite avec moi, vous me paraissez un prodige en habileté et raison, ou bien j'en suis en soumission et en prévention, mais il faut n'en pas dire davantage de peur de retomber dans la *mondanité ;* ce mot est de vous.

J'ai lu une lettre de Mme de Chabot à Mme de Jonzac, toute

[1] Anne-Louise-Marie de Beauvau, fille unique du Prince de Beauvau par sa première femme, Marie-Sophie-Charlotte de la Tour d'Auvergne ; mariée, le 4 octobre 1767, à Philippe-Louis-Marc-Antoine, Prince de Poix. Elle paraît avoir été une personne charmante sous tous les rapports ; Mme de Boigne, qui l'a connue dans sa vieillesse, en dit : "La Princesse de Poix était la plus aimable vieille femme que j'aie rencontrée. Elle joignait aux grâces de l'esprit, aux douceurs du commerce le plus facile, un caractère digne et ferme qui la rendait également propre à être chef de famille et centre de la société." (*Mémoires*, tome iii, p. 2.) Mme de Poix fait le sujet d'une biographie par la Vicomtesse de Noailles, publiée en 1855.

[2] Le Prince et la Princesse de Beauvau.

[3] Le Duc de York. (W.)—Edward-Augustus, Duc d'York, frère de George III ; il voyageait incognito sous ce titre sur le Continent. Le Duc, un jeune homme d'un bon naturel, un peu sot, sans caractère défini, mourut de la fièvre à Monaco, en novembre de cette même année.

[4] Le Comte du Châtelet.

remplie de douceurs que vous lui aviez dites pour elle. J'en ai été fort aise, parce qu'elle est une des personnes à qui vous plaisez le plus, et qui désire le plus de vous revoir, et que d'ailleurs elle se conduit bien avec moi. Mais pour la grand'maman, j'en suis toujours de plus en plus contente, et cela est au point que je suis devenue une occasion à son mari de lui marquer son amitié et sa considération par les marques d'attention qu'il me donne ; je vous conterai tout cela, ce sont de ces petites choses qui ont de la valeur, mais qui ne soutiendraient pas d'être écrites. La grand'maman s'afflige du temps qu'elle perdra de votre séjour à Paris ; elle voudrait vous faire faire connaissance avec son mari ; je l'en détourne en lui peignant votre sauvagerie. Vous serez libre de faire tout ce que vous voudrez, vous n'avez à craindre aucune gêne, aucune contrainte, aucun empressement, pas même de moi de qui vous redoutez la tyrannie ; votre Majesté, votre Hautesse, signifiera ses volontés à la *Validé* son esclave, et Elle sera strictement obéie. M. de Beauvau m'a chargée de vous payer ses dettes. Avez-vous acquitté les miennes à M. Selwyn ? Je n'ai pas répondu à sa dernière lettre, parce que je l'attends de jour en jour, dites-lui si vous le voyez. Je n'ai point répondu non plus à la dernière du petit Craufurd, je remets à lui écrire quand vous serez ici. Mais bon ! quelle folie ! vous n'y serez jamais ; mais si vous venez, annoncerez-vous le jour de votre départ ? Je suis du moins persuadée que je recevrai encore votre réponse à cette lettre, ce qui fera quinze jours pour le moins. Il faut pour être en commerce avec un Anglais (tel que vous s'entend, car c'est en vous que je vois toute la nation) il faut, dis-je, pour un tel commerce avoir un sang de macreuse.

Et mon petit chien ; il est donc joli ? Vous dites qu'il ne maigrira pas avec vous, vous aurez donc le temps de l'empiffrer.

Je suis scandalisée de la fausse couche de Milady Hertford ; faire de fausses couches à quarante ans quand on a treize enfants, ce n'est pas des manières à la française.

Votre ambassadrice présente n'a qu'une fille d'adoption, une petite bâtarde de son mari.

Adieu, adieu, il y a bien loin d'ici à dimanche ; si la petite chienne noire était à ma place, elle perdrait bien de son embonpoint. Wiart se porte bien.

LETTRE 93

Paris, ce dimanche 19 juillet 1767.

Pouvez-vous me reprocher d'être incrédule ? Ne convenez-vous pas que tous vos projets s'évanouissent ? Dans une lettre du 7 vous vous annoncez dans peu de jours ; dans celle du 11 vous ne pouvez plus savoir ce que vous ferez ; la maladie de monsieur votre frère, celle de vos domestiques, la politique, etc., ne vous laissent pas la possibilité d'aucun arrangement ; je n'examine point l'ordre chronologique de tous vos événements, mais monsieur votre frère était hors d'affaire le 7, vous aviez eu la goutte et vous en étiez guéri et moi je [ne] l'étais pas de mon inquiétude, je m'attendais de vos nouvelles avec la plus grande impatience, et je me préparais à apprendre que vous étiez fort malade ; quoique vous me mandiez que vous n'aviez eu qu'un accès de fièvre je ne suis point rassurée, je me souviens de l'histoire de l'année passée, le danger où vous fûtes et l'état où j'étais. Ce ne sera que dimanche que j'aurai de vos nouvelles. Il faut prendre patience, c'est le seul remède que le destin ou la Providence ait donné aux hommes ; il faut s'en contenter. Un autre article qui m'intéresse beaucoup c'est votre fortune. Je suis bien eloignée de blâmer votre dévouement total pour votre cousin, mais comment ne s'est-il pas occupé de ce qui vous regarde ? Il n'est pas vraisemblable qu'il ignore quelle est la nature de votre bien. Était-il hors de son pouvoir de trouver des moyens de vous assurer le même revenu ? N'aurait-t-il pas dû chercher à l'augmenter ? Voilà ce qui se présente d'abord, mais puisque vous êtes content, puisque votre dévouement, votre abandon, est toujours le même, apparemment qu'il n'a aucun tort, ce qu'il n'a pas fait c'est qu'il n'a pu le faire, je ne puis raisonner ni juger de ce que je ne sais pas, ainsi je me tais.[1]

LETTRE 93.—Inédite.

[1] Horace Walpole expose ses propres vues à cette époque sur la question de ses revenus dans ses *Mémoires du Règne de George III* :—" Au même moment je dois avouer qu'il y eut un instant où, réfléchissant à mon succès et à l'important service que, dans une heure critique et de détresse, j'avais rendu au Roi,* je fus tenté de penser à moi. Je vis que j'aurais pu écrire au Roi, ou demander audience, ou obtenir pour moi-même les conditions que je voulais. Mon frère venait de se trouver sur le point de mourir, et m'avait fait entrevoir, dans un avenir prochain, la perte d'une moitié des mes revenus. Ce qui resterait, dépendrait du premier successeur venu à la fonction de premier Lord du Trésor ; et j'avais résolu dans mon cœur à n'en courtiser aucun. Néanmoins, je résistai,

* Le "succès" de Walpole, le "service" rendu au Roi (qu'il reconnut pleinement) était d'avoir empêché Conway de démissioner.

Mais ce que je sais fort bien, c'est que vous ne devez sacrifier votre santé à personne, il ne faut pas être Anglais à demi, il faut être indépendant également de tout, ce sont vos principes, je les respecte, et je les approuverai infiniment quand ils contribueront à votre repos, à votre bonheur et surtout à votre santé.

Je pensais l'autre jour je ne sais à quelle occasion qu'il y avait deux espèces de fous, les uns de naissance, les autres d'accident ; les premiers pour avoir la tête trop remplie, les autres pour l'avoir trop vide. Les premiers ont tant d'idées, tant de mouvements, qu'aucunes ne subsistent, elle dégénèrent, se régénèrent continuellement ; les autres n'en ont qu'une, c'est un point fixe, ils y rapportent tout, et c'est là le genre de folie qui conduit aux Petites-Maisons. Dans quelle classe sommes-nous ? Je vous en fais juge. Croyez-vous qu'il y ait une fin à l'arrangement de vos ministres ? Cela me paraît impossible. Il y a deux partis à ce que je comprends, qui voudraient prévaloir l'un sur l'autre, mais qui pourtant pourraient s'accorder en faisant quelque partage, mais il y en a un troisième qui me paraît le chien du jardinier,[2] et c'est celui dont vous avez l'honneur d'être, et qui fait l'unique occupation de votre vie. Cependant vous vous permettez quelque distraction, et je serais ingrate si je n'en convenais pas ; je suis très-sensible à votre exactitude à m'écrire toutes les semaines, je comprends que cela doit souvent vous importuner, mais cependant quand on sait qu'on fait beaucoup de plaisir et qu'on parle de soi à quelqu'un qui nous aime et s'intéresse à nous, en vérité cette complaisance ne doit pas beaucoup coûter. Je n'en exigerai aucune si vous venez ici ; mais il sera assez temps de vous le dire quand vous y serez. S'il n'y avait que la Bastille qui vous donnât de l'éloignement pour la France cela ne m'empêcherait pas de regretter de n'être pas votre mère. Ce ne sont point les cachots de notre pays qui vous le font craindre, mais ce sont ses habitants et habitantes. Vous pouvez avoir raison, nous sommes fort plats, fort ennuyeux, fort esclaves, mais je vois qu'on n'est pas plus heureux ailleurs.

Adieu, j'ai la tête pleine de catarrhe, et je suis fort hébétée.

et dans cette heure brillante et favorable, décidai de ne récolter pour moi-même aucun avantage. Je dédaignai d'en parler à mon ami ou à moi-même, et m'assis, content d'avoir agi au mieux de ses intérêts et de fermer la porte sur une clique que je haïssais ou méprisais." (Éd. 1894, tome iii, p. 58.)

[2] "Qui ne mange point de choux et n'en laisse pas manger aux autres." (Littré.)

LETTRE 94

Paris, ce dimanche 26 juillet 1767.

Depuis plus de quinze mois que dure notre commerce, il n'y a point de mouvement, d'impression, de situation que vous ne m'ayez fait éprouver, par où vous ne m'ayez fait passer. Il me prend souvent envie d'en faire l'histoire ou bien le roman, car c'est ainsi qu'il vous plairait peut-être de l'appeler, mais je pense aujourd'hui qu'il y aura plus de dignité pour moi, et beaucoup moins d'ennui pour vous de jeter tous nos mémoires au feu et nos bonnets par-dessus les moulins, et d'avoir l'un pour l'autre quand nous nous reverrons toute la fleur d'une nouvelle connaissance.

Votre lettre me fait grand plaisir, plus qu'aucune ne m'avait jamais fait ; n'allez pas croire, je vous prie, que c'est par l'espérance qu'elle me donne de vous revoir bientôt ; non, en vérité ce n'est pas par cette raison, je ne puis jamais prendre d'espérance sur tout ce que vous me direz, mais vous m'assurez que vous vous portez bien, vous calmez toutes mes inquiétudes, et me voilà heureuse pour quelques jours. Savez-vous que je crois que vous ne connaissez point l'inquiétude, vous ne savez point de quelle longueur elle fait paraître une semaine, surtout pour ceux qui ne dorment presque point. Vous n'êtes pas de ces gens pour qui le mal d'autrui n'est que songe, vous avez l'air d'être compatissant, vous ne l'êtes peut-être pas, vous avez aussi assez souvent de la dureté ; que voulez-vous que je vous dise ? Je ne sais pas en vérité ce que vous êtes, et si jamais vous revenez dans ce pays-ci je me propose de vous bien observer ; ce sera le contraire de M. de Réaumur, ce sera l'insecte qui deviendra observateur.

D'où vient, s'il vous plaît, de ne me pas nommer ce Marquis [1] faiseur de catalogues [2] ? Est-ce méfiance de ma discrétion ? Sous prétexte de mon ignorance vous couvrez tous vos récits de la plus épaisse obscurité [3] ; tout ce que je conclus de ce que

LETTRE 94.—Inédite.

[1] My Lord Rockingham. (W.)

[2] Ceci est sans doute un moyen voilé de s'enquérir d'occupations toutes différentes de Lord Rockingham, à savoir, sa tentative de former un ministère.

[3] La part active prise par Walpole lui-même aux intrigues politiques de cette période le détournait naturellement de les discuter, alors que ses lettres couraient plus d'un risque d'être ouvertes par des personnes curieuses au deçà ou au delà de la Manche.

vous me dites c'est que l'ambition est chez vous au plus haut degré, parce que c'est celle de vos amis qui remplit votre tête ; si l'ambition vous était personnelle elle serait moins violente. Parlez, parlez contre l'amitié, c'est comme Sénèque quand il vantait la pauvreté.

Si tout se tourne comme vous le désirez, il n'y aura que relâche au théâtre, et vous vous livrerez de plus belle à corps et esprit perdus tout au travers du dédale de la politique, de l'intrigue, des négotiations, etc., etc., sans en tirer d'autres fruits que de vous sacrifier à vos amis. Je ne nie pas que ce ne soit un grand plaisir, ainsi je conclus que vous faites bien en faisant tout ce que vous faites, et je fais bien à mon tour en vous approuvant et en étant dans la disposition d'être contente de tout ce que vous ferez.

Vous avez très-bien deviné, j'aurais été très-fâchée que vous eussiez chargé M. de Guerchy de mes emplettes, j'aime mieux courre le risque de ne les avoir jamais ; l'incertitude est le plus grand bien que le ciel nous ait donné.

J'aime beaucoup quand vous me parlez de votre sourde, l'affection que vous avez pour elle me fait plaisir ; je laisse à votre pénétration à deviner pourquoi.[4]

Il y a deux éditions ici sur le frère [5] de votre neveu,[6] l'une lui fait dire des choses admirables, l'autre les plus grandes bêtises, et celle-ci est la plus vraisemblable.

Je ne verrai peut-être de mille ans M. de Guerchy, vous ne l'avez assurément point chargé de me rien dire, et les instructions qu'il aura reçues de vous cette année sont certainement bien différentes de celles que vous lui donnâtes l'année passée ; les derniers tomes de notre histoire ne ressemblent point aux premiers, et il y a un aussi grand changement que s'il était arrivé un immensité d'événements, mais c'est que nos têtes ne se ressemblent point ; la vôtre est pleine d'idées, de projets, de goûts, de fantaisies, etc., etc., qui se succèdent, qui se contrarient, qui se détruisent, qui se renouvellent, et dont il résulte un genre de folie avec lequel on peut garder la clef de sa chambre. Mon genre de folie à moi est de n'avoir qu'un point fixe dans la tête, de ne voir que par lui, d'y tout rapporter, et c'est celui

[4] Mme du Deffand veut apparemment dire que la considération de Walpole pour sa vieille amie Lady Suffolk était d'un bon augure pour elle-même.

[5] Le Duc de York. (W.)

[6] Le Duc de Gloucester, qu'on supposait marié (et qui l'était en effet) à la Comtesse douairière Waldegrave, nièce de Walpole.

qui conduit aux Petites-Maisons ; mais on est comme on est, en vain voudrait-on se changer.

Rien n'est si plaisant que la façon dont vous peignez les mœurs de Mlle Rosette,[7] j'en ai ri de tout mon cœur, mais je ne veux point vous trouver aimable, et je trouve en vous de grands préservatifs contre vous, mais vous êtes amusant, cela est certain, et quand on vit avec des gens qui n'ont ni idée ni pensée à eux, on ne peut s'empêcher de vous trouver un être assez singulier pour avoir quelque désir de vous revoir.

Vraiment je savais bien que M. Craufurd est à Spa, en conséquence je lui ai écrit. J'ai écrit aussi à M. Selwyn. S'il vous montre ma lettre vous découvrirez d'abord quelle a été mon intention.

Savez-vous tous les bruits qui courent ici, c'est que Son Altesse Sérénissime [8] va se marier, et qu'il épousera la sœur cadette de sa bru [9] ? Il est actuellement à Bourbon,[10] où l'Idole ne l'a point suivi ; elle est de retour à Paris depuis mardi, elle me vint voir hier, je souperai trois jours de suite avec elle, demain chez le Président, mardi à l'Hôtel de Luxembourg, et mercredi chez elle. Je ne crois point ces bruits de mariage, mais on prétend que Son Altesse n'est pas bien avec sa belle-fille, et l'on disait hier qu'à son retour des eaux, qui doit être samedi, il partira peu de jours après pour l'Isle-Adam avec sa mère, tandis que la belle-fille sera à Villers-Cotterets chez Monsieur le Duc d'Orléans. Il y a de l'embrouille dans tout cela ; peu vous importe de savoir la vérité ; cependant si elle vient à ma connaissance je vous en informerai. Je suis bien persuadée que j'en aurai tout le temps.

Si jamais vous entrez dans ma chambre, je vous ferai voir un chapelet dont vous vous moquerez bien, mais qui vous étonnera. Savez-vous que dans ce moment-ci où je vous écris tant de balivernes, j'ai je ne sais combien de sujets de chagrin : d'abord un catarrhe qui m'abrutit et qu'il y a deux mois qui me dure ; ma pauvre Devreux qui est fort malade, et qui sera demain saignée du pied ; un laquais que j'avais pris il y a environ un mois pour remplacer un dont je m'étais défait parce qu'il avait une mauvaise santé ; ce nouveau venu, qui est un

[7] Petite chienne qu'il menait à Mme du Deffand. (W.)
[8] Prince de Conti. (W.)
[9] Comtesse de la Marche. (W.)—Fille du Duc de Modène.
[10] C'était une ville d'eaux favorite au xviie siècle. Elle est souvent mentionnée par Mme de Sévigné, dont quelques lettres sont datées de là.

sujet excellent, est tombé malade d'une fluxion de poitrine à ce qu'on croyait, il avait un point de côté et crachait du sang ; trois jours après il lui est venu un petit mal au pouce, qu'on croyait un mal d'aventure ; ce mal aujourd'hui s'appelle panaris, et a fait de si grands progrès qu'il y a toute apparence qu'il en mourra, ou (ce qui me paraît encore pire) qu'on sera obligé de lui couper le bras. Je le fais porter demain à la Charité par le conseil de mes amis et des médecins, parce que, quelque soin qu'on en ait chez moi, il ne pourrait pas être à portée d'avoir la nuit et le jour le genre de secours dont il pourrait avoir besoin.

Adieu, mon tuteur, j'aimerais mieux vous appeler mon fils. J'ai oublié dans la liste de mes chagrins ma pauvre sœur [11] qui est très-sérieusement malade ; ce n'est pas par mauvais cœur, car je l'aime et dois l'aimer.

LETTRE 95

Ce lundi 3 août 1767, à sept heures du matin.

Votre pauvre sourde [1] ! Ah ! mon Dieu, que j'en suis fâchée, c'est une véritable perte et je la partage. J'aimais qu'elle vécût, j'aimais son amitié pour vous, j'aimais votre attachement pour elle, tout cela, ce me semble, m'était bon. Il n'en est pas de même du cousinage [2] ; je trouve qu'il m'est bien contraire, c'est lui qui vous met tout à travers les choux ; sans lui, qu'auriez-vous été faire dans cette galère ? Votre Strawberry-Hill, suivant ce que vous dites vous-même, vous aurait suffi ; mais vous êtes devenu politique, ambitieux, pour vos cousins, sans y avoir aucun intérêt personnel, et ce qui est ineffable, sans une amitié fort tendre, si l'on vous en croit. Oh ! vous aurez bien des choses à m'apprendre ; mais la première, et dont je suis la plus curieuse, ce sera de me définir votre caractère, car je veux mourir si j'y comprends rien. Je ne saurais douter de votre sincérité, et j'y ai tout autant de foi qu'à la mienne ; cependant, comment accorder vos contradictions ? Votre expérience vous a amené à mépriser tous les hommes,

[11] Anne de Vichy, Marquise d'Aulan.

LETTRE 95.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La Comtesse de Suffolk. Elle mourut à Marble Hill, à Twickenham, le 26 juillet 1767.

[2] Le Général Conway.

vous fait détester l'amitié, vous a rendu insensible ; et en même temps vous sacrifiez votre santé, votre tranquillité, votre vie aux intérêts de ceux dont vous ne vous souciez point ! Ah ! convenez que cela est incompréhensible. Votre conduite avec moi est bien plus intelligible, malgré toutes ses contradictions apparentes ; aussi sais-je bien à quoi m'en tenir, et je ne vous demanderai jamais d'éclaircissements sur cet article. Je sais pourquoi je vous suis attachée : ni le temps, ni l'absence, ni vos variations ne me feront jamais changer pour vous. Vous êtes sincère et bon, vous êtes variable, mais constant, vous êtes dur, mais sensible, oui, sensible, et très-sensible, quoi que vous puissiez dire ; vous êtes noble, fier, généreux, humain ; eh bien ! n'est-ce pas assez pour que vous puissiez être impunément fantasque, bizarre et quelquefois un peu fol ? ce portrait vous plaît-il plus que l'autre ?

J'ai vu deux foix Mme de Guerchy depuis mardi qu'elle est arrivée à Paris, et comme son mari est à Compiègne, qu'il ira de là à son régiment qui est à Nancy, et que je ne le verrai de longtemps, je fus mercredi chez elle ; elle vint hier chez moi, et j'ai tiré d'elle toutes les lumières qui pouvaient m'éclaircir sur vos affaires. Elle conclut, de la lettre qu'elle reçut de vous hier, et qui est toute semblable à celle que vous m'avez écrite, que la première qu'on recevra de vous annoncera votre arrivée. Moi je n'en crois rien ; primo, parce que l'article des cousins est sujet à tant d'indécision et de changements qu'on ne peut tabler sur rien ; 2°, c'est que je ne puis bannir la crainte de cette maudite goutte, qui depuis deux ans que je vous connais vous a repris à peu près dans cette saison ; ainsi, je vous l'avoue, je ne puis croire qu'à votre présence ; il y aura bientôt seize mois de votre départ, et vous deviez revenir au bout de cinq ou six. Mais ne me craignez point, vous pouvez vous applaudir d'avoir fait en moi la conversion la plus parfaite, et je puis vous en donner pour preuve l'impression que m'a faite votre dernière lettre. J'ai d'abord, je l'avoue, ressenti une joie sensible de l'amitié que vous m'y marquez, et comme je veux pousser avec vous la sincérité jusqu'à l'ingénuité, je vous confesse que je me suis d'abord mise à vous écrire, qu'après avoir lu ce que j'avais écrit je l'ai déchiré, que toute de suite j'ai commencé une autre lettre et qu'elle a eu le même sort que la première, Enfin me voilà, à la troisième, et je dirai pour celle-ci comme Pilate *ce qui est écrit est écrit.* Vos douceurs m'ont donc fait plaisir, mais

elles ne m'ont pas tourné la tête, et je n'en prendrai pas droit de me plaindre ni de vous faire aucun reproche si les suivantes sont d'un autre ton. Ne craignez point quand vous me reverrez que j'entre dans des éclaircissements, que j'aie des effusions, que je vous marque trop d'empressement, trop de crainte de votre départ ; enfin, j'éviterai les ridicules, et surtout de vous les faire partager.

Vous avez, dites-vous, relu mes lettres. Ah ! c'est à quoi je ne me serais pas attendue ; je n'aurais jamais imaginé que ce qui vous a été si ennuyeux en détail, eût pu vous plaire en total ; mais il faut que ce soit comme les aliments, ils ne sont ni bons ni mauvais par eux-mêmes, et ils ne font du bien ou du mal que suivant la disposition où l'on est.

J'aime vos lettres à la folie, mais je me garde bien de les relire ; il y a des nuances si différentes, qu'elles forment des époques ; mais laissons tout cela, je ne vous ai que trop parlé de vous et de moi : parlons de votre Duc d'York.

J'avais peur qu'on ne le critiquât, qu'on ne se moquât de lui ; on n'en est point charmé, comme on l'a été du Prince Héréditaire de Brunswick, mais on n'en dit point de mal : il se conduit fort bien avec le Roi ; on en rapporte seulement quelques ingénuités, celle-ci par exemple : on lui nomma Mmes de Choiseul, de Gramont, de Mirepoix, de Beauvau et de Château-Renaud (celle-ci a soixante-sept ou -huit ans) ; on lui dit que c'étaient les dames du Roi, il comprit que c'étaient ses maîtresses ; il approuva Mme de Choiseul, ne désapprouva pas Mmes de Gramont et de Beauvau, toléra même Mme de Mirepoix ; mais pour Mme de Château-Renaud, il avoua qu'il ne pouvait le comprendre ; cela a beaucoup fait rire.

Votre ambassadeur est parti la nuit d'avant celle-ci ; il doit être quinze jours à Londres. L'ambassadrice est restée à Compiègne sur sa bonne foi. Elle en reviendra le lendemain du départ du Roi pour Chantilly, qui sera le 10, et où il doit rester jusqu'au 13. Elle l'a mandé à Mme de Forcalquier, qui apparemment est en commerce de lettres avec elle. Mme de Forcalquier et la Vicomtesse de Narbonne sont ses grandes amies.

Le Prince de Ligne [3] n'est point le beau-fils de la Princesse

[3] Charles-Joseph, Prince de Ligne (1735-1814). Mme du Deffand est moins que juste à l'égard de ce brillant personnage, dont la réputation, tant littéraire que militaire, pouvait se contenter de reposer sur ses propres mérites. Le Prince était également en faveur à Vienne et à Versailles. La description suivante, due au Comte de Ségur, bien

de Ligne [4] du Luxembourg, c'est son cousin ; il est de ma connaissance, je le vois quelquefois ; il est doux, poli, bon enfant, un peu fol ; il voudrait, je crois, ressembler au Chevalier de Boufflers, mais il n'a pas, à beaucoup près, autant d'esprit ; il est son Gilles.[5]

Je vous avais promis de vous dire ce que j'apprendrais de l'Idole, du Prince, de sa bru, enfin de tout ce noble et sublime taudis. Le Prince et la bru sont un peu brouillés pour des misères ; celle-ci est à Villers-Cotterets ; celui-là arrivera ce soir ici ; il reviendra de Bourbon [6] où il a été dix jours tête-à-tête avec Pont-de-Veyle. J'ai beaucoup vu l'Idole depuis son retour de Pougues, elle est toujours sublime, quand elle parle on croit qu'elle fait la lecture. Elle est assez caressante, assez aimable, et assez ridicule. La Maréchale de L., malgré sa dignité, joue le rôle de sa suivante. Cette petite cour s'établira jeudi à Montmorency pour huit jours, on m'a fort pressée de m'y établir aussi, mais je l'ai refusé tout net.

Vous aurez à Londres, le 13 ou le 12 de ce mois, un homme de mes amis, c'est M. Poissonnier [7] ; il est médecin, il dessale l'eau de mer, il a été en Russie ; je l'ai chargé d'un livre pour vous ; ce sont des *Lettres du Président de Montesquieu*,[8] celui à qui elles s'adressent les a fait imprimer par fatuité ; mais quoique

qu'écrite fort après la lettre ci-dessus, rend bien l'impression plus généralement produite par le caractère du Prince :—" Connu et fêté dans toutes les cours de l'Europe, il s'y faisait aimer par la douceur et la facilité de son caractère, par l'originalité de son esprit, par la vivacité de son imagination ; il aurait animé la société la plus froide. Brillant à la guerre par une bravoure chevaleresque, remarquable par l'étendue de ses connaissances militaires, historiques et littéraires, il écoutait et flattait la vieillesse, surpassait la jeunesse en légèreté, prenait sa part dans toutes les folies de son temps, dans toutes les guerres, dans toutes les fêtes. À cinquante ans il conservait encore une beauté noble ; quant à son esprit, il s'était arrêté à vingt ans. Affectueux avec ses égaux, populaire avec les classes inférieures, familier avec les princes et même avec les souverains, il mettait chacun à son aise, ne se gênait avec personne, faisait des vers pour toutes les femmes ; adoré dans sa famille, il vivait avec ses enfants plutôt en compagnon qu'en père, semblait n'avoir jamais de secret pour personne, et jamais ne compromettait ceux qu'on lui confiait." (*Mémoires*, 1827, tome ii, pp. 404–5.)

[4] Henriette-Eugénie de Béthisy de Mézières, fille du Marquis de Mézières, et veuve de Claude-Lamoral, Prince de Ligne, mort en 1755. La Princesse de Ligne avait un appartement au Luxembourg. Horace Walpole avait fait connaissance avec elle pendant son séjour à Paris.

[5] Rôle de niais aux comédies du dix-huitième siècle.

[6] Voyez la note 10 de la lettre 94.

[7] Pierre Poissonnier (1720–98), médecin et chimiste, membre de l'Académie des sciences, ancien professeur de médecine au Collège Royal.

[8] Walpole a dit sur ces lettres :—" Savez-vous qu'il y a plus de trois mois que j'ai les lettres de Montesquieu ? On me les avait envoyées de Florence, et il n'y a que depuis dix jours qu'on les vend publiquement à Londres, que j'en ai proféré une parole. Il y a des notes, et un portrait de Mme Geoffrin, qui, je savais, feraient de la peine à Milady Hervey ; on me les aurait empruntées, et je ne voulais pas qu'on dît que je les eusse distribuées . . . Les lettres sont écrites avec gentillesse, et voilà tout." (B.)

ces lettres ne fussent pas faites pour soutenir l'impression, elles ne m'ont pas ennuyée, et la célébrité de l'auteur leur donne quelque valeur.

Faites mes compliments à Rosette, je lui sais bon gré de vous aimer ; mais de bonne foi, croyez-vous que je la vois jamais ? Adieu, mon tuteur, adieu, mon ami, adieu, mon fils.

LETTRE 96

Paris, ce dimanche 9 août 1767.

Ah ! ne m'accusez pas de manquer de foi, j'en ai une entière en vous, et si vous n'êtes pas l'homme du monde le plus sincère, je suis la personne du monde la plus dénuée de discernement. C'est la seule qualité de votre caractère que je connaisse parfaitement ; il s'en faut bien que je connaisse les autres avec la même évidence, je trouve en vous des contradictions dont je ne puis me rendre raison ; beaucoup d'examen de ma part, beaucoup de confiance de la vôtre dissiperont toutes ces ténèbres ; nous gagnerons beaucoup l'un et l'autre, et nos sentiments deviendront imperturbables quand nous nous verrons à découvert ; vous n'aurez pas grand'chose à apprendre de moi de nouveau, vous verrez seulement que ce que vous avez taxé de folie n'en était pas, que je suis plus éloignée que personne d'idées romanesques, et que mon amitié pour vous a toute la gravité et la solidité qui convient à mon âge et à nos situations ; mais il faut remettre à traiter cette matière quand nous nous reverrons.

Vous comptez donc partir le 17 ; je vous avoue que je ne m'en flatte pas, l'état de monsieur votre frère me paraît bien chancelant, et c'est une raison pour déranger vos projets à laquelle je ne saurais avoir rien à dire ; mais si en effet vous venez, croyez que je sentirai tout le prix de cette complaisance ; il faut que votre cœur soit bien reconnaissant et bien sensible pour faire un aussi grand effort que celui de quitter tout ce qui vous occupe, tout ce qui vous plaît, tout ce qui vous intéresse, pour vous transplanter dans un pays qui est pour vous pire qu'un désert, et où vous ne trouverez que moi que vous jugiez digne de vous. Je sens si parfaitement cet excès de conde-

LETTRE 96.—Inédite.

scendance que je devrais avoir la générosité de vous rendre votre parole, de vous quitter de votre promesse, en un mot de renoncer au plaisir de vous revoir, mais, je vous l'avoue, cela ne m'est pas possible ; je voudrais que mon âge, mon état, ma santé, la bienséance me pût permettre de vous aller trouver, il est bien certain que je vous épargnerais la peine de me venir chercher ; mais comme cela est impossible, j'accepte avec la plus parfaite reconnaissance la preuve d'amitié que vous me donnez en venant passer quelques semaines avec moi. Vous voulez, dites-vous, être deux jours *incognito*. Ah ! mon Dieu, deux jours, tant que vous voudrez, rien ne me peut faire plus de plaisir.

Vous recevrez cette lettre, je crois, jeudi au soir ou vendredi matin, en y répondant sur-le-champ je recevrais votre réponse le 18 ou le 19, et si vous partez le 17 comme vous le dites je serais avertie de votre arrivée le lendemain ou le surlendemain de votre départ. Cela me serait utile pour prendre mes arrangements en conséquence. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire sur tout ceci ; soyez sans crainte de mes importunités, je ne vous demanderai pas un jour de plus que vous ne me voudrez donner, vous me trouverez toute la condescendance que vous pouvez désirer. Ah ! je sens trop combien j'en dois avoir !

Je crois avoir démêlé dans votre lettre que vous n'êtes pas tranquille, que vous avez du chagrin, et de plus d'un genre, que la perte de votre amie [1] vous afflige beaucoup ; l'éloge que vous me faites d'elle me touche sensiblement. La philosophie n'est point en vous l'effet de l'insensibilité, mais bien de votre courage ; votre exemple et vos leçons me seraient bien nécessaires, je ne trouve ici qui que ce soit qui ait aucune vertu ni sentiment. Je pense quelquefois que si j'étais en Angleterre je n'en trouverais pas davantage, et qu'il n'y a que vous qui puissiez me faire préférer un pays à un autre, *et que vous à l'écart tous les hommes sont égaux*. Ce que je souligne est une citation tirée des *Voyages de Chardin*.

Je fus hier au soir chez Mme de Guerchy ; elle a été fort aise d'apprendre que le Duc de Grafton et M. Conway ne quittaient point leurs places. Je suis ravie que M. et Mme de Guerchy soient ici, ce sera pour vous une ressource. La maison du Président vous sera peut-être supportable, vous y ferez votre grande patience, si ce goût vous dure encore, vous irez quelque-

[1] La Comtesse de Suffolk.

fois à Rueil chez Mme d'Aiguillon. Mme de Forcalquier cherchera à vous plaire, je le crois d'autant plus que ses attentions pour moi sont augmentées depuis qu'il est question de votre retour, elle sera charmée d'avoir l'air d'être votre amie ; en attendant elle tire beaucoup de gloriole de son intimité avec vos ambassadeurs, elle assure qu'ils ont beaucoup d'esprit, et certainement elle s'y connaît bien ! Je prévois que vous aurez quelque effort à vous faire pour souper chez la grand'maman ; je vous promets de ne point exiger cette complaisance si cela ne vous convient pas, mais en vérité vous y serez à votre aise si vous le voulez, elle est simple, bonne, sincère, et sensible, elle a de la gaîté, et même de l'enfance, et puis elle m'aime, je suis très à mon aise avec elle. Il n'y a pour l'ordinaire dans nos petits soupers que l'Abbé Barthélemy qui l'adore, qui est un fort bon homme, assez aimable et fort franc ; M. de Thiers, qu'elle appelle son petit oncle, qui est bon homme et point embarrassant ; il y a quelquefois un certain M. de Castellane qui vous déplaira, et le médecin Gatti qui m'est indifférent, et à qui on trouve plus d'esprit qu'il n'en a, à ce qu'il me semble. Ces petits soupers n'arrivent tout au plus qu'une fois la semaine, aux retours des Choisy ou des Saint-Hubert ; il est fort rare que M. de Choiseul y soupe, de toute l'année il n'y a soupé que deux fois ; il doit faire dans le mois de septembre un voyage à Chanteloup avec sa sœur, et où la grand'maman ne sera pas ; ce sera pendant ce temps-là que je souperai plus souvent avec elle, soit chez elle, soit chez moi, bien entendu cependant que je ne ferai que ce qui vous conviendra, et que pendant votre séjour ici vous disposerez de moi à votre gré, et que vous ne me pouvez pas marquer votre amitié d'une manière qui me soit plus agréable qu'en me disant naturellement tout ce qui vous conviendra que je fasse.

Vous aurez le temps avant votre départ de voir M. Poissonnier. C'est un bon homme, il m'aime assez, faites-lui voir votre château si cela est possible, dites-lui que je vous l'ai recommandé, et présentez-le à votre cousin s'il le désire.

L'Idole n'est point quittée, elle n'épousera ni prince ni paysan, elle restera une divinité ; je me fais un plaisir de vous dire comme je l'ai célébrée, je n'ai point voulu vous l'écrire.

On est actuellement à Montmorency, on y restera jusqu'au 17, il est fort douteux que j'y aille souper. La Maréchale [2] à

[2] De Luxembourg.

son retour ira à Chantilly, le Prince à l'Isle-Adam, où la Princesse sa mère [3] se rendra le 26 et y restera huit jours. On disait hier que le cour ne partira de Compiègne que le 29. Si vous arriviez ici le 19 ou le 20, cela serait charmant.

Je crois que voilà tout ce que j'ai à vous dire. Adieu, mon bon ami, songez au plaisir que j'aurai de vous revoir.

On attend ici M. Selwyn. Je n'ai point de nouvelles du petit Craufurd, ce qui me fait croire qu'il passera par Paris en revenant de Spa.

J'ai lu ces jours-ci le règne de Richard III dans M. Hume et dans Rapin Thoyras, vous me le devriez bien faire lire dans Horace Walpole.

Ma pauvre Devreux heureusement est guérie, mais elle est bien faible ; ma sœur est toujours dans le même état ; mon petit laquais se meurt ; je n'ai plus de catarrhe, mais toujours des insomnies.

LETTRE 97

Paris, ce mercredi 12 août 1767.

Je suis persuadée qu'en m'écrivant la lettre du 7, que je reçus hier, vous pensâtes que je ne douterais pas en l'ouvrant que j'apprendrais le dérangement de vos projets. Eh bien ! je n'ai point eu cette pensée, tout au contraire, je jugeai que vous ne vous presseriez pas tant pour m'annoncer une mauvaise nouvelle.

Ce que je pense actuellement c'est que cette lettre-ci pourra bien vous trouver parti, et ce n'est sûrement pas de tous les inconvénients celui que je crains le plus ; enfin si vous la recevez et si elle arrive au moment de votre départ, voici ce que j'ai à vous dire (peut-être prendrai-je des mesures superflues, et que je recevrai samedi ou dimanche une lettre qui préviendra tout ce que la mienne va vous dire). Je voudrais qu'au moment de votre arrivée vous m'envoyassiez me l'apprendre, en me faisant savoir où vous logez, ce que vous prétendez faire, ce que vous voulez que je fasse. Je n'aurai aucun engagement, j'irai chez vous, ou j'irai vous chercher pour vous amener chez moi, suivant votre bon plaisir ; personne ne sait le jour de votre

[3] Louise-Élisabeth de Bourbon-Condé, Princesse de Conti.

LETTRE 97.—Inédite.

départ, mais tout le monde sait qu'il doit être incessamment ; des Anglais, des Anglaises qui sont arrivés depuis peu en débitent la nouvelle ; Mmes d'Aiguillon et de Forcalquier m'ont demandé ce que j'en savais ; je leur ai dit que je croyais que ce serait bientôt, mais que je n'en savais pas le temps ; je serai en état de passer deux jours et plus avec vous sans que personne en soit informé.

Savez-vous que je meurs de peur et que je sens dans ce moment-ci l'excès de votre complaisance ? Vous n'en serez point dédommagé, vous maudirez peut-être l'honneur de ma connaissance, vous regretterez de vous être arraché à des devoirs, à des affaires qui vous intéressent, pour venir trouver quelqu'un qu'à peine vous connaissez, avec qui vous ne devez jamais vivre, et de qui l'amitié, toute sincère et parfaite qu'elle est, ne peut mettre aucun agrément dans votre vie. Je suis tourmentée de cette idée et je trouve que j'ai été très-indiscrète, très-inconsidérée d'abuser de votre condescendance. Cependant je l'avoue, malgré toutes ces refléxions je n'en aurai pas moins de plaisir à vous revoir.

Mais comment se peut-il que vous n'ayez point donné d'ordre pour vous arrêter un logement ? Peut-être samedi ou dimanche en donnerez-vous la commission à Wiart ; nous savons que celui que vous avez occupé à l'Hôtel du Parc-Royal n'est point occupé, ainsi vous pourrez le prendre.

La Jeunesse, qui vous a servi, espère que vous le reprendrez, il vient ici de temps en temps demander quand vous arriverez.

J'ai lié une grande connaissance avec Mlle Clairon, elle soupera chez moi tant que je voudrai. Voilà la seule connaissance que je veuille vous faire faire.

C'est aujourd'hui que vous donnez à dîner dans votre château, vous le quitterez ce soir ; j'en suis bien aise par plus d'une raison, d'abord par celles qui me sont personnelles, et puis parce que la perte de Milady Suffolk doit vous y affecter davantage que si vous étiez ailleurs.

J'aurai bien soin de votre santé, je ne vous induirai à aucune veille. Vous ne serez point importuné des efforts que je ferai pour vous retenir. N'allez pas vous scandaliser si tout le monde s'empresse de vous dire que je suis ravie de votre retour ; on croira vous faire une politesse. Mme de Greville, de quoi s'est-elle avisée de vous parler de moi ? Je ne lui ai jamais parlé de vous, mais nous parlerons d'elle ensemble ; nous aurons bien des sujets de conversation.

Je crains bien d'apprendre samedi ou dimanche que monsieur votre frère soit plus mal.

Jamais votre séjour ici ne pouvait être placé dans un temps plus convenable ; tout le monde est dispersé ; Compiègne, Villers-Cotterets, Chantilly, l'Isle-Adam, ont nettoyé ma société de tout ce qui pourrait vous y déplaire.

Rosette est à vous, vous n'en doutez pas.

Adieu, en voilà assez pour une lettre qui ne sera peut-être pas reçue ; Dieu le veuille !

LETTRE 98

Ce dimanche [23 août 1767],[1] à sept heures du matin.

Enfin, enfin, il n'y a plus de mer qui nous sépare ; j'ai l'espérance de vous voir dès aujourd'hui [2] ; j'aurais été certainement tête à tête sans vos variations ; mais comptant que vous partiriez le lundi 17, et que vous arriveriez le jeudi 20, je n'avais point contre-mandé mon dimanche, et j'avais seulement eu soin de n'avoir que vos plus particulières connaissances, excepté Mme de Villeroy, qui était engagée quinze jours d'avance, et j'avais prié Mlle Clairon ; je l'aurai donc aujourd'hui à sept heures ; les spectateurs seront Mmes de Villeroy, d'Aiguillon, de Chabrillan, de la Vallière, de Forcalquier, de Montigny. Les hommes, de Saulx, et Pont-de-Veyle, le Président et Mme de Jonzac, qui ne resteront point à souper.

J'ai fait prier, hier, Mme Simonetti [3] d'envoyer chez moi au moment de votre arrivée ; si vous voulez venir chez moi, comme je l'espère, vous aurez sur-le-champ mon carrosse ; mais si, comme je le crains, vous voulez rester chez vous, je vous

LETTRE 98.—Cette lettre est adressée :—

À Monsieur
Monsieur Walpole,
Hôtel du Parc-Royal.

[1] Les dates du mois et de l'année ont été ajoutées par Walpole.

[2] M. Walpole arriva à Paris le 23 août 1767, et quitta cette ville le 9 octobre suivant.

[3] Du Parc-Royal. (W.)—Hôtel garni dans la rue du Colombier, où M. Walpole logeait ordinairement pendant ses séjours à Paris. Dans le *Journal* qu'il a fait de son voyage en 1767, on lit son arrivée comme il suit :—"Le 23 août, arrivé à Paris un quart avant sept heures ; à huit heures rendu chez Mme du Deffand ; trouvé la Clairon, qui jouait les rôles de Phèdre et Agrippine. Elle n'est pas grande ; je goûtai son jeu plus que je ne m'y attendais. Soupé là avec elle et avec les Duchesses de Villeroy et d'Aiguillon, etc." (B.)

enverrai à souper, du riz, un poulet, des œufs frais, en un mot ce qui vous conviendra.

Je me flatte que demain vous dînerez et souperez avec moi tête à tête ; nous en aurons bien à dire. Je suis comblée de joie : mais j'ai en même temps une peur terrible ; attendez-vous à me trouver bien bâtons rompus.

Sans cette maudite compagnie que j'ai si sottement rassemblée, et qui, comme je vous l'ai dit, doit arriver à sept heures, vous m'auriez trouvée chez vous à la descente de votre chaise ; cela vous aurait fort déplu, mais je m'en serais moquée.

Allons, mon tuteur, si vous n'êtes pas las à mourir, venez souper chez moi, ou du moins venez me voir un moment. Mais, bon ! qu'est-ce que je dis, vous n'arriverez point aujourd'hui ; j'ai calculé les postes, et si vous avez couché à Arras, vous aurez quarante et une lieues à faire. Enfin, si vous arrivez, et que vous ne vouliez pas me voir aujourd'hui, que j'aie du moins de vos nouvelles avant de me coucher. Mandez-moi ce que vous voulez pour votre dîner de demain, et quelle est votre heure.

Vous trouverez chez vous tous vos charmants bijoux *Julienne*,[4] et un misérable petit déjeuner, une petite jatte, et un petit pot au lait pour votre usage journalier, et aussi pour moi, quand j'aurai la fantaisie d'aller prendre du thé avec vous.

Oh ! je ne saurais me persuader qu'un homme de votre importance, qui tient dans sa main tous les ressorts d'un grand État,[5] et, par concomitance, ceux de toute l'Europe, se soit déterminé à tout quitter pour venir trouver une vieille sibylle. Oh ! cela est bien ridicule ; c'est avoir *toute honte bue* que d'avoir pu prendre un tel parti ; toutefois, je l'avoue, j'en suis bien aise.

LETTRE 99

À 7 heures du matin.

J'espère que vous dormez encore ; je crains qu'à votre réveil vous ne soyez effrayé de vous trouver en France. Ah ! je suis bien étonnée de vous y savoir ; si j'en ai de la joie, elle n'est pas sans inquiétude.

[4] Un tableau et quelques autres articles achetés à la vente de M. de Julienne. (B.)
[5] Allusion aux récentes préoccupations politiques de Walpole.

LETTRE 99.—Inédite.

Je ne sortirai point de la journée, je n'aurai nul besoin de mon carrosse, dites à quelle heure vous voulez l'avoir.

Je voudrais, s'il vous est possible, que votre première visite fût au Président et à Mme de Jonzac ; vous ne sauriez trop marquer d'amitié à celle-ci, elle y sera extrêmement sensible, et elle mérite que vous la distinguiez de toutes vos connaissances.

J'ai dormi deux heures, je vais tâcher de reprendre le sommeil ; mais je serai avant cinq heures toute établie dans mon tonneau.

D'où vient n'avez-vous pas gardé mon domestique ? Faites-vous suivre et servir par lui ; je n'en ai nul besoin. Je vais écrire par la petite poste au Bailli de Chabrillan [1] pour lui demander des nouvelles de son Prince, et m'informer vaguement s'il voit du monde ; nous raisonnerons suivant sa réponse sur ce qu'il faudra que vous fassiez.

Je devrais peut-être écrire votre arrivée à la grand'maman, mais je la boude. Si je lui écris, il faudra que vous mettiez une ou deux lignes de votre main.

Promettez au Président, si vous l'allez voir ce matin, de souper chez lui mercredi ; laissez-vous espérer pour demain, mais ne vous y engagez pas positivement.

Voilà un ton despotique, que je ne garderai pas longtemps, je suis toute prête à rentrer dans l'ordre accoutumé.

Il est certain que je vous verrai aujourd'hui, ce n'est point un rêve, je crois être bien éveillée. Adieu.

LETTRE 100

Paris, ce vendredi 9 octobre 1767,
à dix heures du matin.

Que de lâcheté, de faiblesse et de ridicule je vous ai laissé voir [1] ! je m'étais bien promis le contraire ; mais, mais. . . . Oubliez tout cela, pardonnez-le-moi, mon tuteur, et ne pensez plus à votre petite que pour vous dire qu'elle est raisonnable, obéissante, et par-dessus tout reconnaissante ; que son respect, oui, je dis respect, que sa crainte, mais crainte filiale, son tendre, mais sérieux attachement, feront, jusqu'à son dernier moment,

[1] Bailli du Temple, et premier écuyer et capitaine des gardes du Prince de Conti.

LETTRE 100.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. Walpole avait quitté Paris ce jour. (B.)

le bonheur de sa vie. Qu'importe d'être vieille, d'être aveugle ? qu'importe le lieu qu'on habite ? qu'importe que tout ce qui environne soit sot ou extravagant ? Quand l'âme est fortement occupée, il ne lui manque rien que l'objet qui l'occupe ; et quand cet objet répond à ce qu'on sent pour lui, on n'a plus rien à désirer.

Après votre départ je restai un peu interdite, je montai dans ma chambre. M. Craufurd m'avait mandé qu'il viendrait entre quatre et cinq, et il ne vint qu'entre six et sept. Je reçus la visite de Mme de Luxembourg, qui vint avec la Marquise de Boufflers ; celle-ci a toujours l'air de venir d'être surprise en flagrant délit, elle est toujours troublée, mais son trouble ne ressemble pas à celui du tuteur. Elle fit, ainsi que tout le monde, des exclamations sur les mouchettes ; je dis à la Maréchale que j'étais fâchée qu'elle ne fût pas venue seule (à l'oreille s'entend). Elle me proposa d'aller avec elle à l'Opéra-Comique. J'hésitai, je lui dis que je n'étais point habillée : elle me dit que je viendrais la trouver quand je voudrais ; mais comme elle vit mon indécision, elle se fâcha, je lui promis que j'irais ; j'avais peine à m'y résoudre, parce que j'attendais M. Craufurd ; je ne voulais point perdre sa visite, j'attendais de lui des choses un peu plus intéressantes qu'un opéra-comique ; cependant je trouvai beau et héroïque d'aller au spectacle avec les Maréchales, dans les circonstances où j'étais ; je fis donc courir après la Maréchale, qui était déjà dans son carrosse, pour lui dire que j'irais sûrement, mais que je lui demandais la permission d'y mener M. Craufurd, à quoi elle consentit de très-bonne grâce, et avec plaisir. J'eus ensuite la visite de Pont-de-Veyle, et puis de cette grande Mme du Rumain, que j'ai priée à souper pour dimanche. Ensuite arriva M. Selwyn (c'est aujourd'hui à l'Isle-Adam), il me demanda d'aller à l'Opéra-Comique avec moi ; M. Craufurd arriva à six heures et demie, et nous allâmes tous les trois trouver les Maréchales.[2] Nous fûmes très-bien reçus. Je sortis avec mes Anglais avant la fin pour n'arriver pas trop tard chez le Président, où nous trouvâmes Mme de Montmorency, sa fille et son gendre. Ils me dirent qu'ils m'avaient été chercher. Ensuite Mmes de Luxembourg et de Lauzun arrivèrent. M. Selwyn alla souper chez Mme de Montmorency, le petit Craufurd resta chez le Président, et je me fis répéter par lui vingt fois la même chose. Vous vous

[2] De Luxembourg et Mirepoix. (W.)

doutez bien de ce que ce peut être. Il y avait chez le Président Mmes de la Vallière, de Broglio, de Belzunce. Je dis à cette dernière combien vous l'aviez trouvée aimable. Tout le monde dit combien vous l'étiez vous-même, et j'eus le plaisir de vous entendre louer et regretter. Je me suis couchée à une heure, réveillée à quatre, rendormie à neuf, et me voilà attendant la lettre que vous m'avez promise, dont par avance je suis très-contente, et je le serai certainement telle qu'elle puisse être. Voilà un compte exacte de tout ce que j'ai fait dans la journée, il n'y manque que de vous compter mes rêves, mais vous me l'avez défendu. Est-ce qu'il y en a donc dans les œuvres de Maman Scudéry ?

Adieu, j'attends votre lettre.

Samedi 10, à une heure après-midi.

Voilà cette lettre de Chantilly que j'attendais hier, et qui apparemment trouva le paquet fermé quand elle fut portée à la poste ; je commence par vous en remercier, et par vous assurer que j'en suis très-contente ; je serais bien tentée de vous faire une citation de *mon frère* Quinault, mais vous me gronderiez, et je ne me permettrai plus rien qui puisse vous fâcher, et jamais, jamais je ne vous écrirai un mot qui puisse vous forcer à me causer du chagrin par vos réponses. J'aime mieux étouffer toutes mes pensées, que de vous en laisser voir aucune qui puisse vous fatiguer, ou vous ennuyer, ou vous déplaire. Ce que je pense pour vous est tellement devenu ma propre existence, que tant que je vivrai il est impossible que j'aie aucune idée différente ; mais vous, mon tuteur, qui avez six ou sept choses dans la tête, et de qui tous les jours de la semaine sont différents les uns des autres, votre style doit être plus varié que le mien ; tout ce que vous m'écrirez me sera également agréable. Laissez-vous aller à me dire tout ce qui vous passera dans l'esprit ; ne songez point à moi en m'écrivant, ne me parlez que de vous, ne vous occupez point de mon bonheur ; n'ayez point de conduite avec moi ; laissez-vous aller tout naturellement, mais surtout, surtout n'ayez jamais le dessein de rien changer à ma façon de penser pour vous ; ce serait inutilement que vous y travailleriez ; vous détruiriez mon bonheur en voulant l'assurer.

Vous ne savez pas la folie qui me passe par la tête. Si vous pouviez donner à vos lettres le son de votre voix, votre prononciation, je serais aussi heureuse une fois la semaine que je

le suis tous les jours quand vous êtes ici. Oh ! voilà, direz-vous, la petite qui s'égare ; *ha po-int du tout, au contr-aire,*[3] et pour preuve parlons d'autre chose.

Le petit Craufurd vint me voir hier à deux heures ; il passa une heure avec moi. Il a bien de l'esprit, mais sa tête est bien mauvaise. Il dit qu'il partira jeudi, il prétend être toujours aussi malade, mais cela n'est pas vrai. Il soupa chez le Président avec Mme de Mirepoix et la Marquise de Boufflers. Il nous présenta un Milord Clanbrassill ; ils jouèrent tous deux avec ces dames. Le Président me dit que de tous les Anglais vous étiez celui qu'il aimait le mieux. Je ne l'écoutai pas, je n'aime pas les comparaisons.

J'ai été de bonne humeur hier, mon tuteur, cependant un peu mécontente du temps qu'il faisait ; il est moins mauvais aujourd'hui, mais c'est demain que je serai bien inquiète ; j'ai grande impatience d'avoir une lettre datée de Douvres. Si vous vous portez bien je serai heureuse et contente. Adieu, je ne fermerai cette lettre que demain au soir.

Ce dimanche 11, à 10 heures du matin.

" Il fait aujourd'hui le plus beau temps du monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde."

Ce sont les deux seuls vers que le Père Malebranche[4] ait pu faire dans toute sa vie. J'espère que votre passage sera facile ; vous devez être actuellement en pleine mer ; je voudrais bien que vous couchassiez ce soir à Londres. Je n'aurai votre lettre de Douvres que mercredi ou jeudi ; je l'attends avec impatience, et c'est la seule fois que je me permettrai de vous en marquer. Vous pourrez l'éprouver si vous voulez, mais j'aime autant que vous n'en preniez pas la peine. Ah ! mon tuteur, je crois que je vais devenir un prodige de raison, votre voyage ici n'aura pas été en pure perte, il était nécessaire à mon bonheur ; je vous connais aujourd'hui parfaitement, et vous êtes, comme je vous l'ai dit, tel que je vous aurais formé pour être l'objet de mon attachement. En diriez-vous de même de moi ? N'allez pas répondre, " *po-int du tout.*"

Je compte que je trouverai dans vos lettres tous les grands

[3] Ces mots en lettres italiques sont divisés selon la manière dont M. Walpole les prononçait en parlant français. (B.)

[4] Nicolas Malebranche (1638-1715), Oratorien, célèbre théologien, philosophe et géomètre. Les vers cités ci-dessus sont toute sa contribution à la littérature poétique, et furent le résultat d'un grand effort intellectuel.

et petits détails, et surtout ceux de votre santé, que vous suivrez nos usages et non pas les vôtres, que vous me direz l'état de votre estomac et tout ce qui s'ensuit tout ainsi que si j'étais votre médecin ; enfin, que votre confiance s'étendra sur tout, sera totale. Ah ! si vous en usez ainsi, que nous serons bons amis ! Je suis raisonnable, mon tuteur, et plus que vous ne pensez ; c'est à vous de vous en applaudir. C'est peut-être la folie qui a engendré ma raison, mais pourvu qu'elle arrive qu'importe d'où elle vienne, qu'importe de son *genuit ?* Le plus grand bonheur qui puisse arriver à une tête faible, c'est de s'unir à une tête forte. C'est le contraire de la fable du pot de terre et du pot de fer.[5]

Vous souvenez-vous de votre manière de donner la main, ce doigt que vous présentez, et cette secousse que vous faites ? Vous m'aviez dit d'en faire une chanson ; la voici, sur l'air, *Vous m'entendez bien :—*

"Pour prendre une main poliment
Il faut employer doucement
Quatre doigts et la pouce, eh bien,
Sans donner de secousse, vous m'entendez bien ?

Quand on met ainsi cinq doigts
Et que ce n'est point le minois
Qui nous frappe la vue, eh bien,
C'est le tact qui remue, vous m'entendez bien ?"

Si ces vers ne sont pas aussi pompeux que ceux du Père Malebranche, ils sont du moins plus suivant l'ordre naturel.

Ah ! mon tuteur, que le petit Craufurd est fou, et quel dommage ! je désespère qu'il devienne jamais raisonnable, il me confirme bien dans ce que je pense sur les Anglais ; je crois qu'il n'y a chez eux que les imbéciles qui ne soient pas extrêmes : ceux qui ont de l'esprit sont ou excellents, ou détestables, ou insensés.

Je ne vis hier le petit Craufurd qu'à 9 heures du soir. Il m'avait mandé qu'il se mourait, qu'il ne pouvait pas sortir. Je passai à sa porte, il monta dans mon carrosse, je le menai chez le Président, il y soupa et fut assez gai. Il ne se baigne plus parce que cela l'ennuyait. Il est tant soit peu amoureux de Mme Tomatesse,[6] cependant il part toujours jeudi, à ce qu'il

[5] Fable de La Fontaine (v, 2).

[6] Thomattis, Génoise. (W.)—Sir Charles Bunbury écrit de Spa à George Selwyn, en août 1767 :—"Je suis amoureux de Mme de Tomatis, et je n'ai le temps ni la liberté d'esprit d'écrire des lettres . . . Mme de Tomatis est divinement belle, et remarquablement vertueuse. Elle refusa le Roi de Pologne et une rente perpétuelle de 6000 ducats. Elle passe l'hiver à Paris." (*Selwyn et ses Contemporains*, tome ii, p. 181.)

dit, et je ne déchirerai point sa robe pour le retenir. Milord March [7] et M. Selwyn n'étaient point encore revenus de l'Isle-Adam hier au soir ; je les ai priés à souper pour aujourd'hui. Je reçus hier une lettre de l'Abbé Barthélemy ; la grand'maman se porte bien, et m'a fait dire beaucoup de choses pour vous.

Je passai hier chez Mme de Guerchy ; je fis descendre son valet de chambre, je lui dis que je voulais savoir de ses nouvelles pour pouvoir vous en mander aujourd'hui, que vous me l'aviez expressément recommandé. On parle beaucoup de M. d'Aiguillon pour le régiment [8] ; ce serait, comme vous dites, un soufflet sur la joue du patron.[9] Adieu, mon tuteur, la fin de cette page m'avertit de la longueur de cette lettre.

LETTRE 101

Paris, ce mercredi 14 octobre 1767, en réponse à la lettre d'Abbeville No. 2.

Ce n'est pas votre faute, mais votre lettre d'Abbeville n'arrive que dans ce moment qu'il est deux heures, et ce serait celle de Calais que j'aurais dû recevoir. J'espère l'avoir demain, mon impatience n'a pour objet que l'inquiétude dont je ne puis me défendre, de votre santé et de votre sûreté. Ces voleurs me reviennent dans l'esprit ; une chaise de louage qui peut se rompre, enfin toutes sortes de genres d'accidents, car de votre souvenir, de votre amitié, jamais, jamais je n'en douterai. Voilà le seul moyen que j'ai de la reconnaître, et je serais un monstre d'ingratitude si je me laissais aborder par la plus petite méfiance. Comme vous n'ignorez aucune de mes pensées, je vous épargnerai de vous les répéter, et je me bornerai à vous rendre compte de tout ce que je verrai, saurai, et ferai.

Je vous dirai d'abord que M. Craufurd, qui dit n'être venu

[7] William Douglas, troisième Comte de March (1725–1810). Selwyn était l'ami intime de Lord March. Ce dernier (qui recueillit le Duché de Queensberry en 1778, et fut par la suite fameux sous le nom de "Old Q") était néanmoins un homme de plaisir plus égoïste et endurci que Selwyn, sans rien de son esprit.

[8] Le "Régiment du Roi ;" le commandement était vacant, en raison de la mort du colonel, M. de Guerchy, survenue au mois de septembre.

[9] Phrase employée par Rousseau pour relever sa lettre impudente à Hume. Le "patron" en l'occurrence était Choiseul ; le Duc d'Aiguillon était son plus violent ennemi. (Voyez la lettre d'Horace Walpole à Mme du Deffand du 16 juillet 1766, imprimée dans la note 3 de la lettre 21.)

LETTRE 101.—Inédite.

ici que pour moi (et je le crois) ne me voit presque pas ; il se porte mieux, il s'ennuie partout, il ne sait ce qu'il fera, il ne sait ce qu'il veut, il devait partir jeudi, il ne partira que lundi ; tout comme il lui plaira, je ne m'en tourmente pas.

Lindor [1] soupa avant-hier chez le Président avec Milord March. La Maréchale de Broglio fit un grand étalage d'esprit pour le Milord, elle eut un grand succès. Je menai hier Lindor souper avec moi chez des demoiselles de ma connaissance que vous n'avez peut-être point vues, et dont je ne me souviens pas de vous avoir parlé, Mlles de Clérembault. Nous passâmes une soirée fort douce, et je vous ai l'obligation que tout m'est égal.

Je devais aller cet après-dîner chez Mme de Meinières,[2] pour entendre l'histoire de nos filles qu'elle m'a dit être faite et qu'elle a envoyée à Mme de Forcalquier à Fontainebleau, mais il m'est survenu de petites obstacles pour aller aujourd'hui chez elle, et j'ai remis ma visite et cette lecture à demain ; je vous en rendrai compte lundi prochain.

L'Abbé Barthélemy me mande toujours que la grand'maman se porte bien, mais M. de Grave, qui l'a vue, en parle bien différemment ; j'ai beaucoup d'impatience de son retour. Je lui ai mandé que vous deviez lui écrire et que je vous avais bien recommandé de lui manquer de respect.

Le Président vint hier après-dîner chez moi, nous fûmes longtemps tête à tête ; il est malheureux, il me fait pitié. De tout ce qu'il a jamais été, il ne lui reste plus que la faiblesse et la vanité. Ah ! mon Dieu, qu'on est sot et à plaindre quand on ne s'occupe que de soi ; et qu'on est ridicule quand on le laisse voir aux autres.

Je ne sais nulle nouvelle à vous apprendre, toutes mes connaissances sont dispersées. J'en ai fait une nouvelle hier, qui est une Mme de Narbonne, fille de Mme du Plessis-Châtillon, belle-sœur de la Vicomtesse, qui me paraît avoir de l'esprit,

[1] Nom donné par Mme du Deffand à George Selwyn, pour quelle raison on ne l'a pas découvert. Le nom peut avoir été emprunté à *Lindor et Ismène*, divertissement joué en 1766 à l'Académie Royale de Musique, et qui fut, suivant Grimm, un "chef d'œuvre de platitude." Lindor est mentionné dans une lettre de Sir Thomas Clifford à Lady Bedingfeld, écrite de Paris en 1817:—"L'amant pourrait certes chanter *Je suis Lindor*, car on découvre qu'il est officier ne possédant rien que sa solde." (*Jerningham Letters*, tome ii, p. 116.)

[2] Née Octavie Guichard. Elle épousa d'abord Belot, avocat, et ensuite Durey de Meinières, premier président honoraire du parlement de Paris. Mme de Meinières, mourut à Chaillot en 1805, à un âge très-avancé. À la date de cette lettre elle avait déjà traduit l'*Histoire* de Hume, et en 1768 elle fit paraître une traduction du *Rasselas* de Johnson.

mais que je soupçonne d'être un peu folle. Elle a pris un enfant qui a cinq ans, elle lui apprend à lire, et c'est dans le *De profundis*, qui commence, " *Du profond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur.*"—" Je ne connais pas le Seigneur," dit-il, " je ne crie point à lui, et je ne suis pas dans l'abîme." On lui a changé cette lecture contre les contes des fées. Ce récit est assez plat, mais il faut dire tout ce qu'on sait quand on s'interdit de dire tout ce qu'on pense. Adieu.

LETTRE 102

Paris, ce samedi 17 octobre, à 6 heures du soir, 1767.

Suivant votre lettre d'Abbeville, datée du vendredi 9, vous deviez être le dimanche 11 à Calais ; suivant vos promesses vous deviez m'écrire avant votre embarquement. Si vous m'avez tenu parole, par quelle raison n'ai-je pas reçu votre lettre ? Depuis jeudi je suis en inquiétude. Cette inquiétude ne fait que croître et embellir, cependant je fais tout mon possible pour me calmer, et pour ne me pas laisser aller à vous croire mort ou malade ; j'aime mille et mille fois mieux que vous ayez manqué d'exactitude à vos promesses, que vous m'ayez oubliée, enfin tout ce qu'il vous plaira, pourvu que ce ne soit point maladie ou indisposition ou quelque accident. C'est demain le jour qu'on reçoit les lettres, je serai délivrée de toutes mes inquiétudes, ou elles seront à leur comble. Je ne peux pas prendre sur moi de vous cacher ma situation, c'est un petit soulagement que je me donne de vous en parler, et vous n'êtes pas assez farouche pour le trouver mauvais ; j'espère demain être de belle humeur, pour aujourd'hui je suis tant soit peu noire. Adieu.

Ce dimanche, à 7 heures du soir.

Wiart a été ce matin à la grande poste pour savoir une heure plus tôt s'il y avait un courrier d'Angleterre, si ce courrier m'apportait une lettre. Wiart revient à une heure avec une lettre de Londres, No. 5 ; je dévore cette lettre, elle m'apprend que vous vous portez bien, que vous voilà établi chez vous, qu'il ne paraît plus au dérangement que j'ai causé, que votre complaisance

LETTRE 102.—Inédite.

pour moi ne vous aura nui en rien. Je me réjouis de la place de M. Montagu,[1] je m'imagine qu'elle m'est avantageuse, que vous parlerez de moi avec lui, que quelquefois vous désirerez m'avoir en tiers ; dans quelque instant que ce désir vous prenne, soyez certain que je le partage, et qu'il n'y a que la crainte de n'arriver en Angleterre que justement pour m'y faire enterrer qui m'empêche de vous aller trouver ; aucun attachement pour mon pays, général ni particulier, aucun respect humain ne me retiendrait ici, mais mon extrait baptistaire est un maître auquel il faut se soumettre, c'est un thermomètre sûr qui décide de la saison, du temps qu'il fait, et qui dément sans réplique ce qu'on pourrait sentir qui y serait contraire ; ainsi donc je reste ici, et je n'entrerai jamais dans Strawberry-Hill.

Votre lettre de Londres datée du 13 que Wiart m'a apportée à une heure m'en annonçait deux autres, une de Douvres, et l'autre de Canterbury [2] ; le facteur vient de m'apporter celle de Douvres. Ah ! mon Dieu, qu'elle m'aurait fait peur, si par un grand bonheur je n'avais pas lu celle de Londres auparavant ; c'est moi qui suis cause de tout ce que vous avez souffert,[3] c'était un pressentiment de tout ce que vous souffriez qui me causait l'inquiétude et le tourment que j'ai endurés jeudi, vendredi, et samedi. M. Selwyn me soutenait que vous ne vous seriez peut-être embarqué que le mardi ou le mercredi. Je n'en croyais rien, et craignais de le croire, parce qu'en ce cas il aurait fallu que vous eussiez été bien malade pour ne m'avoir pas écrit de Calais. Toute mon espérance était, ce qui en effet est arrivé, que vous n'auriez pas eu le temps de m'écrire, et que vous vous seriez embarqué au moment de votre arrivée à Calais, alors je ne pouvais plus attendre de vos nouvelles que par le courrier d'Angleterre qui n'arrive pour l'ordinaire que le dimanche ; mes conjectures se sont trouvées vraies. J'aurais eu de bien plus vives inquiétudes si j'avais pu savoir tout ce que vous avez souffert, j'ai grande peur, mon tuteur, que cela n'ait des suites. Je suis persuadée que vous me donnerez de vos nouvelles, vous êtes trop occupé de mon bonheur pour ne pas prévoir tout

[1] George Montagu, ami et correspondant de Walpole, avait été nommé par Lord North (le Chancelier de l'Échiquier) son secrétaire.

[2] Le manuscrit porte "Cantorberri."

[3] Dans une lettre à Montagu du 13 octobre 1767 Walpole écrit :—"J'eus une terrible traversée de huit heures, fut noyé, sans toutefois faire naufrage, et fut malade à mourir. J'avais été six fois en mer auparavant et n'avais pas eu le moindre malaise, ce qui rend la mortification d'autant plus grande." (*Lettres*, tome vii, p. 137.)

ce qui peut y contribuer. Enfin j'ai une confiance si entière en votre amitié, et elle me rend si heureuse, que je ne voudrais pas revenir à vingt-cinq ans s'il fallait y sacrifier notre union, notre amitié, même une simple connaissance. Je vous l'ai déjà dit (du moins je le crois), mon tonneau m'a mieux servi que la lanterne de Diogène.

Le récit de votre navigation est d'une gaîté et d'un pathétique qui n'appartient qu'à vous. Je vous prie, mon tuteur, de ne me laisser rien ignorer de tout ce qui peut m'intéresser, et souvenez-vous que mon intérêt porte surtout sur tout ce qui vous regarde, de l'alpha à l'oméga, du sceptre à la houlette, enfin que je sois avec vous autant qu'il sera possible ; il n'y a entre nous que la distance, car je ne vois rien de ce qui m'environne, c'est une manière de transubstantiation : votre présence est réelle, tout le reste n'est pour moi que les apparences.

Tout est ici comme vous l'avez laissé, j'ai soupé tous les jours chez le Président ; hier au soir Mme de Broglio et Mme de Jonzac vous vantèrent extrêmement. J'aurai ce soir à souper Mme d'Aiguillon, le petit Craufurd, *Lindor*. Je donnerai encore demain à souper, ce sera à la Princesse Lubomirska, et peut-être à Mme de Forcalquier à son retour de Fontainebleau. Le régiment du Roi n'est point encore donné. Ceux qui croient M. d'Aiguillon disent que le Roi aime mieux perdre un régiment qu'une province. M. d'Ancezune est mort, ainsi que Mme de l'Hôpital Boullongne,[4] et le Chevalier de Saint-Germain, grand prieur d'Aquitaine.[5]

La grand'maman revient samedi 24, les Beauvau après-demain mardi, la Maréchale de Luxembourg mercredi. Pont-de-Veyle arrive dans le moment de l'Isle-Adam, et vous, vous êtes à Strawberry-Hill.

Adieu, mon tuteur, ayez bien soin de votre santé, c'est l'unique intérêt qui m'occupe.

Je n'ai point reçu votre lettre de Canterbury No. 4.

Mes compliments à Rosette. Faites-moi aimer de M. Montagu.

[4] Dame de compagnie de Madame Adélaïde.
[5] Un des officiers en sous-ordre de l'Ordre de Malte.

LETTRE 103

Ce mercredi 21 octobre 1767, à 4 heures après midi.

M. Selwyn sort d'ici, il m'a dit qu'il n'y avait point aujourd'hui de courrier, ainsi il est possible que demain j'aie une lettre, et comme il ne serait plus temps d'y répondre après l'avoir reçue, je la préviens ; mais n'ayez pas peur, je ne prendrai point d'habitudes qui puissent vous déplaire, je m'en tiendrai strictement à une fois la semaine. Dans ce moment-ci nous ne sommes point encore en règle, c'est comme dans un déménagement.

J'ai relu plusieurs fois la relation de votre navigation ; c'est un récit de comédie, on ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire, mais ce qui est fâcheux c'est qu'elle laisse de l'inquiétude. J'attends votre première lettre avec impatience. Je ne crains plus de chagrin de votre part que ceux que peuvent me donner votre santé ; si vous vous portez bien je n'aurai rien à désirer ; cependant il y a encore un article à ajouter : *que vos amis*[1] *soient contents*, et c'est ce que vous ne me laisserez pas ignorer.

Je suis intimement avec M. Selwyn, c'est la meilleure créature du monde, il s'attache comme un petit chien, il est fidèle à ses amis comme les petits chiens à leur maître, il ne s'ennuie jamais ; on ne peut guère avoir de conversation avec lui, mais on n'est cependant point embarrassée du tête-à-tête. Il rêve, il dort, il se réveille, il ne sait où il est, cela ne lui fait rien, il est animé sans savoir ni passion ni sentiment ; on ne voudrait pas que tout le monde fût comme lui, mais pour moi je n'en excepterais qu'une seule personne, et je m'accommoderais bien que tout le reste du monde lui ressemblât.

M. Craufurd ne lui ressemble pas, j'ai bien peur qu'il ne soit un homme perdu, il est totalement changé pour moi, il s'ennuie toujours, tout lui paraît détestable, il ne sait ce qu'il veut. Vous savez que je l'aime, que je l'estime, mais en même temps je suis forcée à cesser de lui marquer l'intérêt que je prends à lui, je ne ferais que le fatiguer, et je ne lui serais bonne à rien. J'ignore combien il restera ici, je ne lui en parle plus, il voudrait quitter tous les lieux où il est, et il ne peut se déterminer à choisir ceux où il pourrait aller ; il est bien malheureux, il est

LETTRE 103.—Inédite.

[1] C'est-à-dire, ses amis politiques.

bien à plaindre. Je veux me flatter que c'est l'effet de sa maladie, il serait bien triste si c'était l'effet de son caractère. Vous aurez bien raison de ne lui pas prêter mon portefeuille, je ne puis pas ravoir celui que je lui ai confié ; il n'en a pas lu une panse d'*a*, et il oublie tous les jours à me le rapporter.

Tout le monde revient de Fontainebleau, Mme de Luxembourg, le Prince de Beauvau arrivent aujourd'hui, la grand'-maman arrivera samedi. Il y a plus de huit jours que je n'ai eu de ses nouvelles, je serai fort aise de la revoir.

Depuis votre départ j'ai soupé presque tous les jours chez le Président, avec qui je suis fort bien ; j'aime Mme de Jonzac et Mme de Broglio, parce qu'elles aiment mon tuteur ; ce n'est point par air, c'est parce qu'elles sont sensibles, et qu'elles ont démêlé que le tuteur l'était. J'aime aussi Pont-de-Veyle, non pas parce qu'il est sensible, mais parce qu'il est constant et loyal, et qu'il croit que le tuteur l'est. Tout le reste vous aime ou ne vous aime pas, cela m'est indifférent.

Mme de Forcalquier est revenue de Fontainebleau lundi au soir, je comptais qu'elle souperait chez moi ; j'avais Mmes de la Vallière, de Broglio et de Lubomirska, MM. Selwyn, Craufurd, Grave, et Saulx ; une partie de la compagnie se retira à minuit, je fus chez Mme de Forcalquier, qui m'y avait invitée ; elle a été très-contente de son voyage, et surtout de la grand'maman, que j'avais priée de la bien traiter. Je la mène ce soir souper chez le Président, et je ferai tout ce qui sera possible pour être bien avec elle, mais c'est à peu près vouloir se procurer un rêve agréable ; tous ses sentiments, toutes ses réflexions, tout en elle n'est que fantôme. Ah ! mon Dieu, mon tuteur, quand on se rend spectateur et observateur on

"Voit comme un néant tout l'univers ensemble." [2]

Vous n'en êtes pas encore là et j'en suis bien aise ; il faut pour soutenir ce rôle-là avoir un point d'appui tel qu'en a la pupille, et je suis persuadée qu'il n'y a qu'elle dans le monde qui ait cet avantage.

Je reçus hier une lettre de la Princesse de Beauvau, toute remplie d'amitié ou de flatterie, elle me mande que le régiment du Roi n'est point encore donné, mais qu'heureusement on est certain que M. d'Aiguillon ne l'aura pas. J'ai eu la prudence d'un serpent dans cette occasion, et je n'ai laissé voir aucune

[2] "Dieu voit comme un néant tout l'univers ensemble." (*Esther*, i, 3.)

de mes pensées. Ah ! mon tuteur, si j'avais toujours été votre pupille aucun malheur ne me serait arrivé ; j'aurais peut-être l'embonpoint de Mme de Mazarin,[3] je ne serais pas aveugle, je n'aurais pas vieilli ; mais vous êtes arrivé trop tard, vous ne pouvez pas empêcher le mal qui m'est arrivé, et le bien que vous m'avez fait produit un contraste en moi qui pourrait bien me rendre ridicule, mais j'espère que je ne le paraîtrai qu'à vos yeux, vous ne vous moquerez jamais de moi, vous me l'avez promis.

Mme de Turenne vient de perdre le Chevalier de Bouillon, son second fils ; il était fait comme Polichinelle, en avait la taille, le son de voix, mais elle l'aimait passionnément. Mme de Jonzac partage sa douleur, et j'y prends quelque part. Quand vous verrez M. Montagu, parlez-lui de moi. Je ne parle de vous qu'à Pont-de-Veyle, mais je me donne le plaisir, rarement à la vérité, de lui dire que je vous aime.

LETTRE 104

Paris, ce mardi 27 octobre 1767, réponse au No. 6, 19 octobre.

Vous êtes content de ma première lettre, vous le serez de toutes les autres, au moins à certains égards ; mais je ne vous réponds pas de suivre exactement votre exemple : je n'ai pas tant de dignité que vous ; je ne suis ni aussi raisonnable ni aussi calme, parce que je ne suis pas aussi froide ; mais, mon tuteur, pourvu que l'on fasse de son mieux, on n'est pas tenu à davantage.

Je soupai hier avec la grand'maman ; je lui remis votre lettre[1] qu'elle m'avait envoyée sur-le-champ ; elle en est charmée ; elle la fit lire tout haut par l'Abbé Barthélemy, en présence du Selwyn et du Président, à qui elle était venue rendre

[3] Louise-Jeanne de Durfort, fille du Duc de Duras, femme de Louis-Marie-Guy d'Aumont, fils aîné du Duc d'Aumont, à qui elle apporta les duchés de Mazarin et de la Meilleraye. Sa mère avait été seule héritière de la maison de Mazarin. "La Duchesse est certainement une des femmes les plus originales de ce siècle. Elle était belle, mais cette beauté ne lui a servi qu'à faire valoir celle des autres ; grande, forte comme une figure de cariatide, elle semblait toujours embarrassée de sa taille et de sa tournure. Elle avait de l'esprit, une fortune immense, et dépensait l'un et l'autre pour se faire moquer d'elle. On ne s'en faisait faute." (*Mémoires de la Baronne d'Oberkirch*, tome i, p. 46.)

LETTRE 104.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Voyez *Lettres d'Horace Walpole*, tome vii, p. 139.

une petite visite avant souper. Vous ferez très-bien de continuer à lui écrire du même style. Il n'y a point de bien qu'elle ne pense de vous, et l'Abbé prétend que ce serait un grand bonheur pour elle si vous habitiez ce pays-ci, que vous seriez son véritable ami, et un ami très-utile. Il me disait hier, " Pourquoi ne louerait-il pas une maison comme M. Stanley ? " (Ce pauvre Abbé ne sait pas à quel point vous êtes Anglais, et que cette proposition vous ferait venir la peau de poule). " Oh ! non, l'Abbé," lui dis-je, " il ne bâtira jamais de tentes ici, mais il y viendra quelquefois rendre ses devoirs à la grand'maman, et voir la petite-fille." La grand'maman est triste, et s'efforce de ne le point paraître. Sa b . . . s . . .[2] me paraît la Catherine de Voltaire ; elle ne donne pas la colique, mais elle donne le spleen. Je fus hier avec Mme de la Vallière rendre ma première visite à Mme de la Borde,[3] j'y trouvai cette Catherine, elle s'empressa de me donner un bon fauteuil. Son son de voix est celui d'un vieil homme. Je savais qu'elle était dans la chambre, je voulais lui parler, je pensai lui dire, " Monsieur, menez-moi à Madame. . . ." Je fus au désespoir de ne l'avoir pas fait. Je le dis à la grand'maman, qui en rit beaucoup.

Je soupe ce soir avec l'époux.[4] J'ai toujours une sorte de crainte ; je suis si peu maîtresse de moi, je sais si peu me composer, que c'est toujours par hasard si je suis bien ou mal. Par exemple, mon tuteur, il est impossible d'être moins en train d'écrire que je le suis dans ce moment-ci, j'ai la tête vide, votre lettre, que je me suis fait relire, m'a toute attiédie ; si c'est la disposition où vous désirez que je sois, soyez content pour le moment présent ; si cette disposition se soutient, mes lettres ne vous choqueront pas, mais elles pourront bien vous ennuyer beaucoup.

J'écrivis hier au soir au Comte de Broglio ; je lui fis le récit d'une petite aventure ; et pour n'avoir pas l'embarras de la dicter deux fois, j'en ai fait faire une copie que je vous envoie.

M. du Châtelet a le régiment du Roi ; on ne sait pourquoi on a tant tardé à le nommer.

Adieu, mon tuteur, je suis trop engourdie aujourd'hui, demain je serai peut-être plus animée.

[2] Sa belle-sœur, la Duchesse de Gramont.
[3] Femme de Jean-Joseph de la Borde, banquier du Roi.
[4] Le Duc de Choiseul.

Ce mercredi, à dix heures du matin.

Vous voyez comme j'étais bête hier matin. L'après-dîner fut de même, à l'approche du souper j'aurais préféré les charmantes dames Verdelin et le droit à la grand'maman, à cause de ce que je devais trouver chez elle. En arrivant je lui en fis l'aveu ; elle s'affligea de ce que je serais maussade. L'époux arriva, sa gaîté, qui est surprenante, et qui est imperturbable, dissipa toutes mes vapeurs, je devins de bonne humeur, la grand'-maman fut contente, et c'est ce que je voulais. " M. Walpole est-il encore ici ? " me dit l'époux. " Oh ! mon Dieu, non, il y a mille ans qu'il n'y est plus."—" Ne doit-il pas revenir bientôt ? "—" Oh ! mon Dieu, non."—" Savez-vous que je le trouve charmant, que je n'ai point vu d'Anglais aussi aimable, beaucoup d'esprit, de la grâce, de la finesse, de la gaîté, rien n'est plus aimable. Je serai ravi de le revoir." [5] La grand'maman dit : " C'est mon petit-fils, c'est le mari de ma petite-fille ; il m'a écrit une lettre charmante, il m'appelle sa grand'maman." Enfin, il fut question de vous extrêmement longtemps, et il me semble que l'on se donne des airs quand on vous loue et quand on vous vante ; ce n'est qu'à moi qu'il appartient de penser tout ce qu'ils dirent. J'en excepte la grand'maman, qui a du discernement et du tact. Elle part aujourd'hui pour quinze jours, accompagnée de son grand Abbé, qui est à peu près pour elle, comme quelqu'un de ma connaissance est pour quelqu'une de la vôtre ; cet Abbé me parla encore de vos voyages ici ; je ne puis lui faire entendre qu'il est bien naturel que vous préfériez de vivre dans votre pays. Il croit que la patrie de tout le monde doit être l'atmosphère de la grand'maman. Oh ! il l'aime bien, mais elle ne l'aime point assez, elle aimait beaucoup mieux son ambassadeur de Sardaigne. Je ne l'ai point assez connu pour savoir si elle avait raison. Je suis persuadée que si vous viviez ici vous seriez bientôt ce qu'elle aimerait le mieux, et je pense comme l'Abbé, vous lui seriez fort utile. L'époux me traite à merveille, et il a du goût pour moi, j'en ai pour lui quand je le vois, mais en absence sa Catherine gâte tout. J'ai un grand regret de n'avoir pas appelé cette Catherine " mon cher monsieur." La grand'maman est bien aise, elle prétend qu'elle aurait dit la rage de moi.

Il faut, mon tuteur, que vous me fassiez un présent, et que

[5] Walpole avait fait la connaissance de Choiseul durant sa récente visite à Paris.

vous ne me le fassiez pas attendre ; c'est six de vos estampes.[6] La grand'maman veut en avoir une, le grand Abbé aussi ; il en faudra bien donner une à Mme de Jonzac, une pour moi, et deux autres dont je disposerai à ma volonté, ou bien à la vôtre, c'est tout un.

Le Selwyn est le meilleur homme qu'il y ait sous le ciel. Il ne me quitte point, nous passons les après-dîners ensemble, nous soupons, nous faisons nos visites, il dort, il est distrait, il est à son aise ; sans son Milord March je suis persuadée qu'il resterait ici sans s'apercevoir qu'il n'est pas à Londres. Pour le petit Craufurd, il ne m'aime plus du tout, apparemment que je n'avais de mérite pour lui que la préférence que je lui accordais, depuis qu'elle ne subsiste plus il n'en a plus pour moi. Il se trouve bien de M. Pomme.[7]

Je vous ai annoncé hier une histoire ; je croyais qu'on n'aurait qu'à la copier ; on a fait partir ma lettre, il faut la dicter de nouveau, ce qui m'est très-pénible ; cependant je la fis raconter hier par M. de Choiseul ; je pourrai vous l'écrire cet après-dîner, mais j'attendrai que le facteur soit passé. Si par hasard il m'apportait une lettre, cela me mettrait de bonne humeur, et vous auriez l'histoire ; si je n'ai point de lettre, vous vous en passerez ; adieu ; à tantôt.

À quatre heures.

Point de courrier. Voici l'histoire : elle est d'environ huit jours. Le Roi, après souper, va chez Madame Victoire ; il appelle un garçon de la chambre, lui donne une lettre, en lui disant : " Jacquet, portez cette lettre au Duc de Choiseul, et qu'il la remette tout à l'heure à l'Évêque d'Orléans." Jacquet va chez M. de Choiseul, on lui dit qu'il est chez M. de Penthièvre,[8] il y va ; M. de Choiseul est averti, reçoit la lettre, trouve sous sa main Cadet, premier laquais de Mme de Choiseul. Il lui ordonne d'aller chercher partout l'Évêque, de lui venir promptement dire où il est. Cadet, au bout d'une heure et demie, revient, dit qu'il a d'abord été chez Monseigneur, qu'il a frappé de toutes ses forces à la porte, que personne n'a répondu ; qu'il a été par toute la ville sans trouver ni rien

[6] La gravure par James MacArdell, d'après la peinture de Reynolds.

[7] Un médecin.

[8] Louis-Jean-Marie de Bourbon, Duc de Penthièvre (1725–93), "le dernier descendant des bâtards légitimés de Louis XIV. Depuis 1746 il vivait dans la retraite . . . Il s'était tellement rendu populaire par sa bonté et sa bienfaisance qu'il ne fut pas inquiété pendant les troubles de la Revolution." (L. L.)

apprendre de Monseigneur. Le Duc prend le parti d'aller à l'appartement dudit Évêque, il monte cent vingt-huit marches, et donne de si furieux coups à la porte, qu'un ou deux domestiques s'éveillent et viennent ouvrir en chemise. "Où est l'Evêque ?"—"Il est dans son lit depuis dix heures du soir."—"Ouvrez-moi sa porte."—L'Évêque s'éveille.—"Qu'est-ce qui est là ?"—"C'est moi, c'est une lettre du Roi."—"Une lettre du Roi ! eh ! mon Dieu, quelle heure est-il ?"—"Deux heures"—et prend la lettre.—"Je ne puis lire sans lunettes."——"Où sont-elles ?"—"Dans mes culottes."—Le ministre va les chercher, et, pendant ce temps-là, ils se disaient : "Qu'est-ce que peut contenir cette lettre ? L'Archevêque de Paris est-il mort subitement ? quelque Évêque s'est-il pendu ?" Ils n'étaient ni l'un ni l'autre sans inquiétudes. L'Évêque prend la lettre ; le ministre offre de la lire ; l'Évêque croit plus prudent de la lire d'abord ; il n'en peut venir à bout, et la rend au ministre, qui lut ces mots : "*Monseigneur l'Évêque d'Orléans, mes filles ont envie d'avoir du cotignac,*[9] *elles veulent de très-petites boîtes, envoyez-en chercher si vous n'en avez pas, je vous prie. . . .*" Dans cet endroit de la lettre, il y avait une chaise à porteurs dessinée ; au-dessous de la chaise, "*d'envoyer sur-le-champ dans votre ville épiscopale en chercher, et que ce soit de très-petites boîtes. Sur ce, Monsieur l'Évêque d'Orléans, Dieu vous ait en sa sainte garde.*

Signé, LOUIS."

Et puis plus bas, en post-scriptum : "*La chaise à porteurs ne signifie rien ; elle était dessinée par mes filles sur cette feuille que j'ai trouvée sous ma main.*"

Vous jugez de l'étonnement des deux ministres ; on fit partir sur-le-champ un courrier ; le cotignac arriva le lendemain : on ne s'en souciait plus. Le Roi lui-même a conté l'histoire, dont les ministres n'avaient point voulu parler les premiers. Si nos historiens étaient aussi fidèles que l'est ce récit, on leur devrait toute croyance. M. de Choiseul nous dit que le Roi avait fort bien traité M. du Châtelet, quand il lui a fait son remercîment ; qu'il avait toujours eu l'intention de lui donner son régiment ; mais qu'il avait voulu faire toutes les informations, que toutes lui avaient été très-favorables, et qu'il comptait sur ses soins pour maintenir son régiment, etc., etc.

J'ai passé hier chez Mme de Guerchy ; elle ne voit encore

[9] Marmalade de coings, pour laquelle la ville d'Orléans était en réputation. (B.)

personne.[10] J'ai parlé à un valet de chambre, à qui j'ai dit que je venais savoir de ses nouvelles pour vous en mander, et que je la priais de me faire savoir quand on la pourrait voir. Adieu, il n'y a en vérité qu'à vous que j'aurais pu écrire hier et aujourd'hui.

Dans ce moment je reçois le manuscrit de Mme de Meinières sur Jacqueline et Jeanneton. Je vais le lire avant de fermer ma lettre.

J'ai lu le manuscrit ; le style en est oratoire et prolixe, mais les faits sont racontés avec netteté et chaleur. Mme de Forcalquier a fait supprimer tout ce qui était à son éloge, il ne reste donc que le mien. Vous croyez bien que je ne souffrirai pas qu'on le laisse à moins qu'il n'y ait celui de Mme de Forcalquier. Vous seriez assez content de la manière dont elle me loue. L'éloge de M. de Penthièvre est ce qu'il y a de plus mauvais, il est emphatique, boursoufflé, obscur, enfin un vrai galimatias. Je vais faire copier ce manuscrit, je vous l'enverrai par la première occasion, et vous vous hâterez de m'en dire votre avis. Je laisserai une grande marge pour que vous y écriviez vos critiques, et quand cela sera fait vous me le renverrez. Il y a douze pages d'un papier plus grand que celui de nos lettres.

LETTRE 105

Paris, ce dimanche 1er novembre, en réponse au No. 7, datée 24 et 26 d'octobre.

Vous vous trompez dans presque toutes vos conjectures ; la première *que vos lettres à ces dames ne m'auront pas paru bien.* Je ne sais si elles vous ont coûté, mais il n'y paraît pas. J'étais tentée d'en prendre copie, mais je me suis dit, " *C'est une affectation, c'est un hors-d'œuvre,* ce serait un effet que je tiendrais de Scudéry et de Quinault, et j'ai un tuteur qui m'a fait renoncer à leur succession ; il ne faut pas recourir après un bien que l'on a abandonné ; il y aurait de la mauvaise foi, et l'on serait très-justement déboutée de ses prétentions, l'on perdrait son procès et je n'en veux plus perdre. J'ai calculé le bien qui me reste, j'en suis contente, et une fois pour toutes je réglerai ma dépense sur ma recette."

[10] Son mari mourut le 17 septembre 1767.

LETTRE 105.—Inédite.

Je ne sais comment m'y prendre pour exécuter votre commission ; je n'ai point entendu parler de Monsieur le Comte d'Eu,[1] il n'a pas été question de l'aumône qu'il devait envoyer ; cependant quand on désire vivement de réussir, on y parvient. J'imagine un moyen, nous verrons quel en sera le succès.

Pour revenir à vos conjectures, je vous apprends que M. Craufurd n'est point parti, que depuis quatre jours il est violemment attaqué de la goutte, ce qui paraît un très-bon effet du régime de M. Pomme. J'ai fait venir ce M. Pomme chez moi, je l'ai entretenu de l'état du malade ; il est sûr, dit-il, de le guérir, et la goutte qui lui est survenue lui en donne la certitude. Je ne sais quand il partira, je ne sais quels sont ses projets, et quand je les saurais ce serait ne rien savoir, car ils changent à tout moment. Depuis qu'il a la goutte, je lui vais rendre des visites ; j'y ai trouvé Mme de Roncherolles ; elle me paraît assez aimable ; Milord March et M. Selwyn lui tiennent compagnie ; il a beaucoup moins de vapeurs, mais comme si les vapeurs ne voulaient que changer de gîte, je crains qu'elles ne veuillent s'établir chez moi ; je suis depuis hier infiniment triste, j'ai mal dormi cette nuit, je me sentais indifférente à toutes choses, je croyais que je pourrais ne pas recevoir de vos lettres sans m'en affliger ; votre lettre est venue, j'en ai été très-aise ; j'en suis contente, elle me servira de modèle, et nos lettres deviendront un journal.

Mme de Broglio a reçu ses graines, elle m'a chargée de vous en remercier et de vous en dire mille choses. J'aurais bien des rivales si vous veniez souvent dans ce pays-ci. Je passai hier une soirée indigne ; j'avais compté qu'il n'y aurait chez le Président que Mmes de Broglio et de Jonzac, il survint la Maréchale de Biron et M. de Bentheim au moment où on commençait la lecture de l'histoire de Jacqueline et de Jeanneton. Il n'y eut jamais de plus sot auditoire, et les jugements qui furent portés me causèrent un ennui et un dégoût extrêmes. J'ai fait copier ce manuscrit, je vous l'enverrai par M. Selwyn. Je trouve que le préambule est fort bien, les faits très-bien racontés ; Mme de Forcalquier n'y fait pas un assez grand personnage, elle a fait retrancher tout ce qui était à sa louange ; les louanges qu'on m'y donne sont excessives ; ce que vous trouverez souligné est ce que je veux absolument qu'on supprime. L'éloge de

[1] Louis-Charles de Bourbon, Comte d'Eu, fils du Duc du Maine et petit-fils de Louis XIV. Il mourut en 1775.

M. de la Borde me paraît très-bien ; celui de M. de Choiseul trop long, entortillé, et obscur ; celui de Mme de Choiseul ni bien ni mal ; mais celui de M. de Penthièvre un vrai galimatias. Voilà le jugement que j'en fais. Voici mon avis ; c'est qu'on n'imprime point cet ouvrage, c'est s'exposer à la critique, à la satire, aux vaudevilles, c'est quêter des louanges et des approbations, et cette quête ne rapporterait que des ridicules. Je voudrais donc, si votre avis est conforme au mien, qu'après l'avoir lu et avoir donné toutes sortes de louanges à l'auteur, votre conclusion fût de ne point donner cet ouvrage au public, que vous en donnassiez de solides raisons, et que je pusse montrer votre lettre à Mme de Forcalquier et à Mme de Meinières.

J'approuve infiniment vos occupations ; votre tête est un magasin de ressources contre l'ennui, *chacune de ces ressources a sa cellule*, vous passez de l'une à l'autre, et vous vous trouvez également bien dans toutes, la nature vous a donné ses plus grandes richesses, je préférerais ce don-là au legs universel de M. Pulteney.[2] Je n'ai pas été si bien partagée de la nature, le peu qu'elle m'avait donné elle me l'a ôté, et s'il m'en reste quelque chose ce n'est que le sentiment, qui ne peut produire que le malheur ; mais il y a la triste consolation d'y voir une fin prochaine.

Je voudrais pouvoir aimer la Tulipe et Bedreddin comme vous aimez Fanny et Rosette, mais cela ne se peut pas.

J'ai relu, par vos conseils, quelques ouvrages de Crébillon ; il y a de l'esprit, c'est un assez bon peintre, mais il ne choisit pas des objets agréables ; ce n'est point la belle nature, c'est sa corruption, et telle que l'usage du monde parvient à la gâter.

Je suis fort curieuse de vos nouvelles. Quels sont les profits de la place de M. Conway, et dont il ne veut pas [3] ? Est-ce un avantage pour le parti que le rétablissement de Milord Chatham ?

Je dirai à M. Selwyn la mort de Général Pulteney et ses dispositions. Je reçus l'autre jour une lettre de M. Schuwalof ; la grand'maman, à qui je l'ai fait voir, a été étonnée ainsi que moi de quelques uns de ses raisonnements. Il était à Gênes

[2] Le Général Pulteney, frère et héritier de l'homme d'État (et avare) fameux, William Pulteney, Comte de Bath. Le Général Pulteney laissa plus d'un million de livres sterling.

[3] Le Général Conway, tout en gardant sa charge de secrétaire d'État, refusa d'en toucher les émoluments.

quand six vaisseaux remplis de Jésuites espagnols y arrivèrent,[4] et ne furent point reçus ; il s'afflige de ce nouveau genre de punition d'interdire aux hommes de toucher la terre.

Je vous ai rendu compte dans ma dernière lettre de ma soirée chez la grand'maman ; l'histoire que je vous ai racontée vous aura paru bien platte.

Pont-de-Veyle arrive ce soir, avec le Prince et la Maréchale. J'aurai ce soir grande compagnie, dont je bâille déjà d'avance. Demain je donnerai à souper à Mme de Beauvau et à Pont-de-Veyle. Cette soirée fournira peut-être à mon journal, mais je crains que tout ce que je vous manderai ne vous intéresse guère.

Jacqueline est hors de danger mais elle ne se porte pas bien. Mme de Turenne est toujours dans la plus grande douleur. On dit que la Reine dépérit tous les jours, elle mange beaucoup, dort continuellement, et s'affaiblit et maigrit infiniment. Le Bailli d'Aulan[5] arriva hier de son gouvernement de l'Île de Rhé, c'est un petit événement pour moi, on admire aussi bien de loin que de près, et c'est le seul sentiment que j'ai pour lui. Je perdrai M. de Grave dans quatre jours au plus tard. Son départ me fâche plus que ne me fâchera son absence. Je ferai vos compliments à Pont-de-Veyle et à Mlle Sanadon,[6] en attendant je vous remercie de vous souvenir d'eux. Adieu.

J'oublais de vous remercier du souvenir que vous avez de mes commissions.

LETTRE 106

De Paris, ce dimanche 8 novembre 1767, en réponse au numéro 8, 1er et 3.

Vos lettres sont très-plaisantes, et je ne conçois pas trop bien que vous ayez tant de répugnance à écrire ; on dirait que c'est un divertissement pour vous ; c'en est un du moins pour ceux qui les reçoivent. Votre exhortation sur *mon cher monsieur* est superflue ; je suis d'une prudence consommée, je m'accoutume si fort à ne plus dire ce que je pense, que bientôt je ne penserai plus. Je ne regarderais pas cela comme un bonheur, parce que je n'ai pas de jardins à faire, ni de . . . à conduire,

[4] Les Jésuites venaient d'être expulsés d'Espagne.
[5] Neveu de Mme du Deffand. [6] Dame de compagnie de Mme du Deffand.

LETTRE 106.—Incomplète dans les éditions précédentes.

et que je n'aime pas avoir la tête vide. J'avais pris une résolution, mais je ne saurai la tenir, c'était de ne vous point parler de mon portefeuille. N'est-il pas singulier que vous ne m'ayez pas au moins dit que vous n'avez pas encore eu le temps de l'ouvrir ? Je vois que tout s'efface rapidement, et vous me faites faire une nouvelle étude de morale. Peut-être quand vous recevrez le dessin du plafond ou coupole de ce petit cabinet de Sceaux,[1] ne vous souviendrez-vous plus de l'avoir désiré. Qu'importe ! vous l'aurez toujours, du moins je l'espère. M. de Grave me rapportera ce soir la réponse de Monsieur le Comte d'Eu. Je ne serais pas bien étonnée qu'il refusât la permission que je lui demande, je me suis cependant munie de l'adresse de M. Mariette pour lui demander un dessinateur, et si cette permission arrive, peut-être M. Selwyn pourrait-il vous porter le dessin.

Ce monsieur qu'on croyait qui aurait le régiment du Roi, c'est M. de Maillé. Il y a une chose désagréable dans notre correspondance : c'est qu'il y a quinze jours d'intervalle entre la lettre et la réponse, et que nous ne nous ressouvenons ni l'un ni l'autre de ce que nous avons écrit, tant il est vrai que ce que nous nous mandons nous tient à cœur ; mais vous êtes mon M. Pomme, je me laisse gouverner par vous ; des bains froids ou tièdes, de l'eau de poulet, tout cela est bon, à ce que l'on dit ; il faut voir. En effet le petit Craufurd se porte mieux ; il n'en convient pas, mais tous ceux qui le voient trouvent beaucoup de changement en bien. Il sort pour se promener, mais il ne peut encore faire des visites ; il a sans cesse avec lui Milord March. Ce Milord n'est pas charmant ; il est du second ordre de nos agréables, et comme nous sommes sur le ton de nous dire naturellement ce que nous pensons, je corrigerais aujourd'hui bien des choses sur le parallèle que j'aurais fait il y a deux ans des Anglais et des Français. J'aimerais mieux pour mon ami intime un Anglais, mais pour le commerce, la société ordinaire, j'aimerais mieux les Français. On aime à voir son ami tel qu'il est, mais pour les autres il vaut mieux les voir tels qu'ils veulent paraître. Enfin, pour dire la vérité, je ne sais pas trop bien ce que j'aime le mieux, mais peu importe, n'est-ce pas ?

Je voudrais avoir à vous mander des nouvelles de la cour de Louis XIV, je serais sûre de ne vous point ennuyer ; mais à la

[1] Le château qui avait appartenu au Duc du Maine, père du Comte d'Eu. Mme du Deffand passa beaucoup de son temps à Sceaux durant sa jeunesse. (Voyez notre *Introduction*, ii. § 3.)

place de cela, je ne puis vous parler que de ce que je fais, et rendre mes lettres des journaux très-plats. Vous me direz, avec votre vérité ordinaire, si ce genre vous ennuie ; je vais vous en faire faire l'essai, et je commence, pour vous rendre compte de ma semaine, par dimanche, premier de ce mois. J'eus ce jour-là à souper quatorze personnes, dont M. et Mme de Beauvau et Mme de Poix étaient du nombre. Mme de Beauvau me demanda de vos nouvelles, me chargea de vous faire ses compliments, et me dit qu'elle vous trouvait très-aimable. " Eh ! mon Dieu ! Madame, vous ne le connaissez pas, vous l'avez très-peu vu, il n'était point à son aise."—" Ah ! je l'ai assez vu," dit-elle, " pour l'avoir trouvé tel que je vous le dis." Je ne vous répéterai pas votre éloge.

Le lendemain lundi je lui donnai à souper avec son mari, sa belle-fille, l'Évêque de Lavaur et Pont-de-Veyle. Nous fûmes d'assez bonne humeur, nous causâmes assez bien, il y eut quelques ergotages entre la Princesse et moi, et je pensai que vous auriez grande peur si vous en étiez témoin.

Le mardi, j'étais engagée chez Mme de Valentinois, je préférai de rester chez le Président, et je ne fus chez elle qu'à minuit. J'y trouvai les Caraman qui étaient revenus de leur campagne ; je reçois d'eux beaucoup de politesses parce que Mme de la Vallière a fait une tracasserie en bien, en leur rapportant que j'avais pris leur défense auprès de M. de Choiseul, qui croyait qu'ils avaient dit du mal de lui.

Le mercredi, je passai la soirée, moi sixième, chez votre ambassadeur ; il y avait Milady Holland, les Milords Clanbrassill et Carlisle ; le Selwyn était chez Mme de Praslin ; il vint nous trouver à minuit. Mme de Forcalquier vint à la même heure ; elle avait été priée, mais elle resta avec sa bonne amie Mme Dupin, pour la consoler ; elle venait d'apprendre que son fils était mort le 3 de mai à l'Île de France, où il était relégué ; mais les entrailles de mère dans les âmes vertueuses, sensibles, honnêtes ! et puis quand on a de grands principes, on a de grandes douleurs, on fait de profondes réflexions ;—enfin on retient Mme de Forcalquier, qui rend tout cela d'une manière fort pathétique.

Le jeudi, les Beauvau et leur fille, la Comtesse de Noailles et sa fille soupèrent chez le Président ; j'y fus admise pour diminuer l'ennui de Mme de Beauvau.

Le vendredi, encore chez le Président avec Mmes de Luxem-

bourg, de Lauzun, l'Idole : je ne me souviens pas du reste. Hier samedi, encore chez le Président avec Mmes de Maillebois, de Biron et de Broglio ; je voudrais que celle-ci fût aimable, parce qu'il me paraît qu'elle me le trouve. Avant tous ces soupers que je vous raconte, j'ai fait une visite tous les jours chez le petit Craufurd, et j'y ai trouvé éternellement Milord March ; il n'est pas sans prétention à l'esprit, mais il s'y perd ; je l'aime mieux que M. de Saulx, mais pas tant que M. de Saint-Laurent. J'y rencontrai M. de Lauraguais, M. Craufurd dit qu'il a de l'esprit, il n'eut pas ce qui s'appelle le sens commun ; pédanterie, extravagance, dissertations, galimatias, étalage de science, il n'omit rien pour se montrer le plus sot homme de France. Écoutez ce que Mme de Belzunce m'en a raconté et dont elle a été témoin. M. de Maurepas lui disait : " Monsieur le Comte, vous savez tout ce qu'on peut savoir en fait d'art et de science ; vous savez sans doute plusieurs langues ? savez-vous le grec ? "—" Non," dit-il en hésitant, " je ne m'y suis point appliqué ; ce que j'en sais, *c'est par sentiment.*"

Comment trouvez-vous tout ce que je viens d'écrire ? Il est bien plaisant de remplir tant de pages de tant de riens ; mais en vous écrivant actuellement je crois danser sur la corde, avoir entre mes mains un équilibre, de peur de tomber à droite ou à gauche. Tant que cet exercice ne vous déplaira pas, je m'y tiendrai ; naturellement j'aimerais mieux dire mes pensées que mes actions, mais il faut conserver ses amis à quelque prix que ce soit. À propos d'amis : la grand'maman sera de retour jeudi ; j'ai reçu une lettre de l'Abbé Barthélemy la plus jolie du monde, je lui ai fait la réponse la plus folle. La grand'-maman a de l'amitié pour moi, elle l'a même sensible, il n'y a peut-être qu'elle au monde qui puisse avoir de la sensibilité pour ce qui choque les sens.

Adieu jusqu'à dimanche. Puisqu'il y a encore place, vous saurez que M. d'Aiguillon n'ira pas en Bretagne cette année, ce ne seront que des États intermédiaires qui se tiendront au lieu de Rennes à Saint-Brieuc. Le Président Augier, conseiller d'État, les tiendra par commission. Mme d'Aiguillon est à Pontchartrain ; elle en revient demain.

Je sais à peu près ce que je ferai dans ma semaine, mais je remets à dimanche à vous rendre compte de ce que j'aurai fait. Rien n'est si stérile pour une lettre que de se borner à mander des faits. Je ne sais quel avantage il y a à cette

conduite, mais il ne faut pas juger des autres par soi-même ; l'on peut même se rappeler qu'il y a des choses ennuyeuses à entendre quoique ceux qui les disent y prennent grand plaisir ; enfin, enfin, malgré qu'on en ait, il faut croire à la fatalité, il est inutile d'y vouloir résister.

Je ne sais si je dirai au Selwyn le refus de M. Conway, il vaut mieux, je crois, qu'il l'apprenne par d'autres.

Je relis votre lettre, je me retracte, je lui lirai tout ce qui est pour lui ; vouloir faire autrement ce serait gros Jean qui remontrerait à son curé.

LETTRE 107

Paris, ce lundi 9 novembre 1767.

Celle-ci est par-dessus le marché, elle vous sera rendue par M. Selwyn, j'y ajouterai tous les jours jusqu'à celui de son départ. D'abord je vous dirai que je viens d'apprendre que le Président a eu la fièvre toute la nuit et que Vernage ce matin lui a fait tirer deux palettes de sang. Cela m'inquiète beaucoup, je vais me lever pour aller chez lui, et je vous dirai demain dans quel état il sera.

Je n'ai point répondu hier à votre lettre du 1er et du 3, c'est-à-dire que je ne vous ai pas dit un mot sur ce qu'elle contenait. C'est assez mon usage, en voici, je crois, la raison. J'attends vos lettres avec impatience, je les lis avec précipitation, j'ai le désir d'y trouver telles ou telles choses. Je ne les y trouve jamais, mais souvent ce qui peut y être contraire ; cela me fâche, m'embrouille la tête, je ne veux point m'écarter de la résolution que j'ai prise de vous taire tout ce qui pourrait vous déplaire ; ainsi je bats la campagne, je vous dis des riens, et j'emplis comme il plaît à Dieu quatre ou cinq pages. Revenons donc à la lettre que je reçus hier—si je l'avais vue entre les mains d'un autre je n'aurais pas manqué de vous dire combien je la trouvais agréable ; il n'y a rien de si joli que la comparaison du soleil que vous avez eu les derniers jours d'octobre, à la galanterie des vieux petits-maîtres. Vos leçons sur la Catherine [1] sont excellentes, et je suis bien dans la disposition d'en profiter. J'aime bien *nos parents*,[2] mais pas assez follement pour que

LETTRE 107.—Inédite. [1] La Duchesse de Gramont. [2] Les Choiseul.

l'excès de ma passion leur puisse nuire ainsi qu'à moi. Oh ! non, ce que j'ai de sentiment ne tient plus malheureusement qu'à un seul fil ; je souhaite qu'il ne rompe jamais, c'est le seul bien qui me reste, qui me fasse supporter la vieillesse, qui me console de toutes mes privations, et qui me préserve de l'ennui, et de ce malheureux état que, Dieu merci, vous ne connaissez pas, et qu'on nomme vapeurs. Il serait donc cruel de rompre ce fil quoiqu'avec bonne intention.

Je ne comprends pas votre cousin. Pourquoi renoncer aux bénéfices en gardant les charges ? vous ne m'en donnez aucune raison, et peut-il y en avoir une bonne ? Quand il voudrait quitter incessamment, n'y aurait-il pas toujours de l'affectation à cette sorte de générosité ? Quelle obligation le Roi lui en aura-t-il, et quand il lui en saurait gré à quoi cela le mènera-t-il ? Le public l'estimera ? Oh ! que non, tout au contraire, on le regardera comme dupe de sa vanité. J'ai vu l'effet que cette nouvelle a fait sur M. Selwyn, il en a été surpris comme de quelque chose qui n'a pas le sens commun. Dites-moi donc les raisons de *Rosette* [3] pour tant approuver cette action. Adieu jusqu'à demain.

Ce mardi 10.

Le Président n'a presque plus de fièvre et ne crache plus de sang ; j'ignorais hier quand je vous écrivis qu'il avait eu une sorte d'hémorragie, mais il n'avait ni point de côté ni oppression, il fut cependant saigné une seconde fois. Il soutint ces deux saignées comme il aurait fait à trente ans. J'allai en tremblant chez lui, mais je fus tout d'un coup rassurée ; voilà j'espère une affaire finie et du répit pour quelque temps.

Le Selwyn me mande qu'il partira jeudi, vous recevrez plus tôt par lui ma lettre que par la poste de lundi, et ce subrécot ne vous scandalisera pas et ne tirera à aucune conséquence. Croyez-vous que quand je vous ai parlé d'un petit logement à Paris ainsi qu'en a M. Stanley, et de l'utilité dont vous seriez à la grand'maman, j'ai dit tout cela de mon cru ? Ah ! mon Dieu, non, je ne rêve pas toute éveillée, je vous répétais ce que m'avait dit le grand Abbé, qui aime tant la grand'maman qu'il s'imagine qu'il n'y a rien de difficile quand il s'agit d'elle. Il pense qu'étant fort agréable à M. de Choiseul vous seriez l'ami de l'un et de l'autre, vous donneriez des conseils, vous rendriez

[3] C'est-à-dire Walpole lui-même, propriétaire de Rosette. Walpole avait grande influence sur Conway et fut très-satisfait de sa conduite en cette occasion.

de bons offices, et que vous remplaceriez le feu ambassadeur de Sardaigne, dont c'étaient les fonctions.

Je n'ai point eu de réponse de Monsieur le Comte d'Eu pour le dessin de ce plafond, mais je ne désespère pas d'en avoir.

Ce M. de Maillé dont M. Selwyn vous a parlé est au service de Monsieur le Prince de Condé, il est je ne sais quoi dans sa maison. Sa femme, qui est, à ce qu'on dit, infiniment laide et dégoûtante, ne laisse pas depuis environ six ou sept ans d'avoir des audiences particulières de notre Roi, qui lui trouve des talents singuliers.

Ne me dites plus combien il vous en coûte pour écrire tous les huit jours, vous augmentez ma reconnaissance, mais vous diminuez mon plaisir, je n'aime point à rien devoir à votre complaisance.

Adieu jusqu'à demain que je fermerai mon paquet.

Ce mercredi 11.

Je ne fermerai peut-être pas encore mon paquet aujourd'hui, il n'est pas sûr que le Selwyn parte demain. Le Président se porte bien, nous n'en parlerons plus.

J'ai le consentement de Monsieur le Comte d'Eu ; j'ai écrit hier à M. Mariette, il n'était point chez lui, et il ne m'a point encore fait réponse. Si je n'en entends point parler aujourd'hui je m'adresserai à mon ami Carpentier [4] pour avoir un dessinateur. J'aurais voulu que le Selwyn pût vous porter ce dessin, cela ne se pourra pas. Il vous remettra l'histoire de Jacqueline et de Jeanneton. J'ai obtenu de Mme de Forcalquier que nous ne la ferions point imprimer, je ne doute pas que ce ne soit votre avis. Il est dangereux de s'exposer au public. Avez-vous lu la *Gazette d'Utrecht* du 3 de ce mois ? Mme Geoffrin y est traitée de la bonne manière ! Qui sait ce que nous aura attiré cette histoire ? Et puis la peine que cela vous aurait donnée ! Je suis soulagée, Dieu merci, de toutes ces craintes.

Si cette forme de lettre ne vous déplaît pas je m'en servirai quelquefois. Ce me sera un plaisir de causer tous les jours un moment avec vous, et cela n'enfreindra pas la règle des sept jours.

Je viens d'avoir des nouvelles de la grand'maman, elle me mande qu'elle arrivera demain jeudi après souper, et qu'elle

[4] Ce pourrait être Antoine-Michel Carpentier (1709-75), architecte, membre de l'Académie d'Architecture.

vient d'écrire à son mari pour lui proposer un souper pour vendredi entre elle, l'Abbé, et moi. J'aurai ce soir la plus belle compagnie : Luxembourg, Lauzun, Boufflers, Idole, Beauvau et Poix, Pont-de-Veyle, Lavaur, Chabot, et j'espère point d'et cætera.

J'oublie toujours à vous demander si vous avez envoyé l'écuelle à Mlle Lloyd [5] ; vous ne m'en avez rien dit. Je mettrai dans le paquet que vous portera le Selwyn un petit thermomètre de verre, on le tient dans la main, et il apprend le degré de la température du sang. Je me flatte, ou plutôt j'exige, que vous me donnerez toutes vos commissions, vous ne sauriez me donner trop d'occupations ; ne faire que penser attriste, il faut quelquefois agir.

Ce jeudi, à onze heures.

M. Selwyn part ce soir ; c'est le premier Anglais qui soit fâché de quitter Paris. Ce n'est pas le premier Anglais que je sois fâchée d'en voir partir, mais c'est un de ceux que je regrette le plus ; il est d'habitude, si on ne l'amuse pas on est au moins sûr de ne le pas ennuyer, jamais un aussi parfaitement bon cœur ne s'est trouvé qu'en lui, joint à tant d'indifférence ; il m'a bien promis de vous beaucoup parler de moi, et de la cour de François 1er. Il prétend que je peux fonder sur elle de grandes espérances. Il faut être aussi distrait que lui pour avoir pris un si grand attachement pour le Milord.[6] M. Craufurd dit que vous lui trouvez de l'esprit. Je lui ai soutenu que cela ne pouvait pas être ; mais je m'amuse à vous dire des riens tandis que j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. J'eus hier à neuf heures du soir une permission signée du secrétaire des commandements de Monsieur le Comte d'Eu (dont la femme à l'honneur d'être maîtresse) pour que le concierge de Sceaux reçoive le dessinateur qui viendra de ma part. Pour qu'il n'y eût point de temps perdu j'avais écrit à M. Mariette, je le vis hier, nous sommes convenus de tous nos faits, et selon toute apparence vous aurez votre dessin, à moins toutefois que le Cerbère de Sceaux ne nous fasse pas de difficultés. Ne comptez pas recevoir ce dessin avant un mois ; je suis bien aise de contribuer à votre amusement, il n'est pas trop adroit à moi de contribuer à vous donner de nouvelles occupations, mais je suis l'esclave la plus soumise de la fatalité ou de la Providence, et puis sait-on ce qu'on désire, ou du moins ce qu'on doit désirer ?

[5] Dans le manuscrit, "Floyd." (Voyez la note 3 de la lettre 38, et la note 2 de la lettre 121.)

[6] Lord March.

Vous recevrez cette lettre mardi ; le même jour la poste vous en apportera une autre, vous serez bien excédé, je vous en demande pardon, mais une fois n'est pas coutume.

J'eus hier la belle compagnie dont je vous avais parlé. Je suis enfin parvenue à ne plus m'embarrasser des choses dont je ne me soucie pas. Je ne sais plus qu'est ce qui a dit *Aimez, et vous serez aimé?* Ah ! po-int du tout, c'est tout au contr-aire [7] : n'aimez personne, et vous serez aimé de tout le monde. *Aimer*, non, mais tolérer, oui ; enfin, quoiqu'il en soit, je suis fort bien avec les Maréchales, les Idoles, les Princesses, &c. Je leur donnai un très-bon souper ; je pensais qu'en Angleterre il n'y avait point tant de société qu'il n'y en a ici, et qu'à deux ou trois personnes près de votre pays les gens de notre nation valent bien ceux de la vôtre. M. Mariette vous aime beaucoup, mais il aime beaucoup M. Houd,[8] il le trouve bien savant. Milord et Milady Holland partent aujourd'hui, ils m'avaient un peu enlevé le Selwyn, qui prétend avoir de grandes obligations au Milord, et qu'il croit aimer beaucoup. Le Selwyn vous dira des nouvelles du petit Craufurd ; il y a de belles dames qui lui viennent tenir compagnie. Je ne peux plus me distinguer ; sa considération et son amour pour moi sont extrêmement affaiblis.

Mais à propos, je ne vous dis rien de la Reine. Mme de Luxembourg, qui arrive de Versailles, la trouve extrêmement changée ; on la croit très-malade. M. Dubois, premier commis de la guerre, homme très-important, estimé et aimé, vient d'avoir une seconde attaque d'apoplexie ; il sera difficile de le bien remplacer. Je souperai demain chez la grand'maman, et vraisemblablement avec M. de Choiseul ; faites comme vous l'entendrez, mais il me faut de vos estampes ; pour de votre impression, je n'en veux point ; il n'est plus question de notre manuscrit ; et pour la *Cornélie* [9] du Président il faut toujours l'en amuser, et s'en tenir là, ce serait trop de soin et trop de dépense, je me reprocherais d'en être l'occasion.

[7] Imitation de la manière dont Walpole prononçait le français. (Voyez la note 3 de la lettre 100.)

[8] C'est la leçon du manuscrit ; mais la personne en question doit être Robert Wood (mort en 1771), érudit et homme politique, auteur d'un *Essai sur le Génie d'Homère*, et de dissertations sur les ruines de Palmyre et de Balbec. Wood, qui avait alors une maison à Meudon, avait été sous-secrétaire d'État au moment de la signature du traité de Paris en 1763, et l'énergie montrée par lui en faveur de la paix le mit en grand faveur auprès du Duc de Choiseul.

[9] *Cornelie, Vestale*, tragédie du Président Hénault, imprimée à Strawberry-Hill en 1768. Hénault, dans ses *Mémoires*, fait sur sa tragédie cette remarque, "C'était une déclaration en quinze cents vers, où quatre vers auraient suffi."

Je crois certain que ma sœur retournera à Avignon le printemps prochain ; si le Selwyn revient au mois de mai comme il le projette, il pourrait loger dans son appartement ; tout lui convient.

Adieu, mon tuteur, je vous promets que ma première lettre, quoique sur le même papier, sera infiniment plus courte ; d'abord il n'y aura qu'une feuille, et les quatre pages ne seront pas pleines, à moins que la lettre à laquelle je répondrai ne me donne matière.

On revient de chez le Président, il se porte fort bien.

LETTRE 108

Paris, ce vendredi 13 novembre 1767.

Le pauvre Selwyn partit hier à cinq heures. Il ne voulut point me voir, il m'écrivit un petit billet tout embrouillé ; il ne visait pas à l'Académie dans cet instant, mais il était tout troublé, tout affligé ; réellement il nous regrette, il me manquera beaucoup. C'est un journalier excellent ; j'éprouve en toute occasion la vérité de tout ce que vous me dites. Il prétend qu'il sera ici au mois de mai ; il a été question entre lui et moi d'une plaisanterie, que je ne veux pas absolument qui ait aucune suite ; il devait m'envoyer sept poupées, représentant le Roi, le Chancelier, un Pair, etc. Je ne souffrirais pas certainement qu'il m'en fît présent, il serait impossible que chaque poupée ne coûtât pour le moins un louis ; cette plaisanterie deviendrait fort chère et fort ridicule, je ne jouirais pas du plaisir de les voir, et ce serait payer bien cher le plaisir de les montrer, et certainement, très-certainement, je voudrais les payer, et suis très-résolue de ne les point recevoir en présent ; je me confie à vous, mon tuteur, pour lui faire perdre cette idée, et qu'il n'en soit plus question.

La grand'maman arriva hier à 9 heures, elle envoya sur-le-champ chez le Président où j'étais, elle n'avait pas prévu d'arriver de si bonne heure. Elle a envoyé ce matin me dire qu'elle m'attendait ce soir ; je prévois que le mari n'y sera pas. Mme de Beauvau part après-demain, il voudra souper avec elle. Il y a une femme qui me fait à merveille : elle me marque de

LETTRE 108.—Incomplète dans les éditions précédentes.

l'estime, du goût, de l'empressement ; vous lui trouvez de l'esprit, et moi aussi ; elle a du trait, de l'éloquence ; mais elle a une véhémence, une force, une autorité, qui épouvante, qui atterre ; ce sont des ouragans, des tempêtes ; elle animerait douze corps comme le mien : enfin, je suis avec elle si frêle, si débile, si imbécile, que je me fais pitié. Je suis dans l'incertitude du parti que je prendrai ; je serais bien aise d'avoir quelque liaison suivie. Serait-elle mon fait ? je n'en sais rien ; ce qui est de fâcheux, c'est que je n'ai pas à choisir ; dites-m'en votre avis : ne comprenez-vous pas que c'est Mme de Broglio ?

Ce dimanche 15, à 3 heures.

Je ne pus pas continuer hier mon journal, je me proposais de le reprendre aujourd'hui après avoir reçu votre lettre, mais il n'en est point arrivé, il n'y a point de courrier d'Angleterre. Admirez le changement qu'il y a en moi, je n'en suis nullement fâchée. J'espère en recevoir demain. Comme notre poste part le lundi matin, je ne pourrai pas y répondre, ainsi cette lettre-ci ne partira que jeudi 19 ; moyennant cela vous ne serez point accablé de mes écritures ; non seulement il ne faut point que j'exige trop de soin de votre part, mais il ne faut pas que vous en receviez trop de la mienne. Je me prescris une modération qui tienne le milieu entre l'amitié et . . . dirai-je l'indifférence ? Est-ce là ce que vous voudriez ? Reprenons mon journal.

Je soupai vendredi chez la grand'maman, nous étions huit ou neuf. L'époux n'y était pas, ainsi que je l'avais prévu, mais il avait dit à la grand'maman qu'il viendrait après souper, et de retenir le grand Abbé et moi ; il arriva à une heure et demie, il était de très-bonne humeur, nous parlâmes de la Reine, de ma pension, et je fus fort contente. Je soupai hier chez la Duchesse de Boufflers, je fus très-intempérante, j'en ai fait pénitence cette nuit, je n'ai point dormi, et je prendrai ce soir ma casse ; j'aurai assez de monde, mon projet est de ne me point mettre à table. Le petit Craufurd viendra peut-être, il commence à sortir, certainement il se porte mieux. Pour le Président, il est tout à fait bien. Je ne le verrai point aujourd'hui, je compte ne point sortir.

J'ai toutes les permissions nécessaires pour votre plafond ; je prie M. Mariette d'envoyer un dessinateur le plus tôt qu'il sera possible, et j'espère que vous aurez ce que vous désirez dans quinze jours, ou trois semaines.

Ce lundi, à 7 heures du soir.

Point de lettres, je n'hésite point à conclure, *point de courrier*. Je ne m'en informe seulement pas ; vous voyez que je compte sur votre exactitude et combien ma foi s'augmente. Ne serait-ce point aux dépens de la charité ? Vous ne vous en inquiéterez guère.

J'eus hier douze personnes, et j'admirais la différence des genres et des nuances de la sottise : nous étions tous parfaitement sots, mais chacun à sa manière ; tous semblables, à la vérité, par le peu d'intelligence, tous fort ennuyeux ; tous me quittèrent à une heure, et tous me laissèrent sans regret. Il y a trois jours que je n'ai soupé chez le Président ; je voulais y aller ce soir et m'envoyer excuser chez M. de Creutz,[1] où il y aura vingt personnes ; le Président m'a rejetée en me mandant que Mme de Jonzac, ne comptant point sur moi, avait prié Mme du Roure, et apparemment cette Mme du Roure qui a eu un procès avec feu Mme de Luynes,[2] pour lui avoir enlevé une succession, et qui craint de rencontrer une personne au fait de ses friponneries. Quoi qu'il en soit, je n'irai pas, et je suis encore indécise de ce que je ferai : je pourrais souper tête à tête avec M. Craufurd ; mais il me quitterait à onze heures. Aller chez M. de Creutz me paraît terrible ; mais passer ma soirée seule est encore pis : dites-moi ce que je ferai, mon tuteur ; mais quoique je me pique de vous deviner, dans cette occasion-ci je n'entends point votre réponse. Ah ! mon Dieu, pourquoi sommes-nous de différentes nations ? pourquoi n'avoir pas la même patrie ? il ne m'importerait que vous fussiez Gascon, Normand, Picard, je trouverais des accommodements à tout cela ; mais avec un Anglais, il faut jeter son bonnet par-dessus les moulins. C'est un mauvais dicton, qui veut dire : n'y plus penser, ne s'en plus soucier, etc.

Ce mardi, à 3 heures après midi.

Le facteur vient de passer, il y a un courrier, il a porté des lettres à l'ambassadeur et à d'autres, et il n'y en a point de vous. Je me vantais de ma foi, mais elle s'affaiblit et s'éteint.[3]

[1] Le Comte de Creutz, ministre de Suède à Paris. (L.)

[2] Née Marie Brulart, deuxième femme de Charles-Philippe, Duc de Luynes, qui mourut en 1758, et tante de Mme du Deffand. La Duchesse de Luynes, qui mourut en 1763, vécut sur le pied de la plus étroite intimité avec la Reine Marie Leszczynska, dont elle était dame d'honneur. Les autres membres du petit cercle de la Reine étaient le Duc et le Cardinal de Luynes, le Président Hénault et Moncrif.

[3] Le manuscrit porte "s'étonne."

Oh non ! je n'en ai point assez pour transporter cette montagne, elle m'accable et m'ôte la parole. Cette lettre-ci ne partira peut-être jamais, étant bien résolue de ne la faire partir qu'après y avoir ajouté une réponse à la vôtre. Dieu sait s'il en arrivera, Dieu sait quand j'en recevrai ! je ne vois plus qu'un étang. Pourquoi un étang ? Une mer qui nous sépare, et rien de votre part qui nous rapproche.

Ce mercredi, à neuf heures du matin.

J'ai soupé hier chez la grand'maman ; ma disposition était fort triste, et la compagnie que je trouvai ne l'égaya pas ; c'est la première fois que je me suis ennuyée chez elle. Je rentrai chez moi à une heure, pénétrée, persuadée qu'on ne peut être content de personne. Je crois que je ne recevrai plus jamais de vos nouvelles, et si je veux me rassurer contre la crainte de votre oubli, je tombe dans la crainte que vous ne soyez malade. Peut-être serai-je rassurée, et que c'est par quelque inconvénient étranger à tout cela que je n'ai point eu de lettres ; mais jusqu'à ce que j'en reçoive, je serai bien malheureuse. Épargnez-moi, je vous prie, toute espèce de réprimandes et de corrections, il ne dépend pas de moi d'être affectée comme vous voudriez que je le fusse ; contentez-vous que je ne vous laisse voir ce que je pense que quand je ne peux pas faire autrement.

Ce jeudi, à 3 heures après midi.

Si j'étais moins persuadée de votre amitié, si je comptais moins sur votre exactitude, je ne serais pas si troublée, si malheureuse que je le suis ; je ne puis m'ôter de la tête que vous ne soyez malade et peut-être pis, je ne puis demander de vos nouvelles à personne, personne n'en sait, et personne ne voudrait m'en dire si elles étaient mauvaises ; il faut attendre jusqu'à dimanche, et si dimanche il arrive un courrier et qu'il ne m'apporte rien, que deviendrai-je ? Vous m'avez écrit étant à l'agonie, je connais toute la bonté de votre cœur, combien il est sensible et reconnaissant, vous savez ce que je pense pour vous, vous savez à quel point je suis faible, vous savez que je ne tiens qu'à un fil, vous savez quel est ce fil ! Ah ! je me tais, il n'y a point d'idée noire qui ne me passe par la tête ! Pourquoi M. Selwyn n'est-il pas arrivé dimanche ou lundi à Londres ? Je pourrais compter certainement avoir de vos nouvelles dimanche 22. Si je n'en reçois de nulle part cette lettre ne partira point. La poste d'aujourd'hui porte une de mes lettres à M. Selwyn.

Je n'en puis avoir de lui que mercredi 25 ou dimanche 29. Ah ! mon tuteur, si vous vous portez bien je vous pardonne tout, et cependant vous me faites beaucoup plus de mal que de me tuer.

Ce dimanche 22, en réponse au no. 9
et 10 du 7 et du 16.

Vous venez de voir dans quel état j'ai été ; vos deux lettres que j'ai reçues hier ont bien fait de ne pas tarder davantage ; je serais plus tranquille à l'avenir. Je vois l'inconvénient des postes, mais cependant je n'aime point cette fièvre, et s'il m'arrive de passer encore une quinzaine sans avoir de vos nouvelles il ne me sera pas possible d'être tranquille. Je sais que je vous déplais à la mort par cet aveu, mais qu'y faire ? nous sommes comme nature nous a faits. Je suis faite pour déplaire, et je ne reviens point d'étonnement que la reconnaissance ait autant d'empire sur vous ; c'est à moi à n'en pas abuser. Vous avez tant de répugnance à écrire ; vous n'avez, dites-vous, rien à me dire quand vous ne me parlez pas de la pluie et du beau temps. Eh bien ! ne m'écrivez que trois lignes, qui m'apprennent l'état de votre santé, je vous tiendrai quitte du reste. Il n'est pas étonnant que notre conduite soit différente, moins mes lettres sont remplies de nouvelles plus elles seraient longues si je me laissais aller, mais je m'en garderai bien. Quand on est aussi vieille que je le suis, aussi désœuvrée, aussi ennuyée, enfin aussi malheureuse, on devient aisément rabâcheuse, importune, etc., et ce serait un ridicule pour quiconque aurait la patience de se rendre la victime de toutes ces choses-là.

Vous avez bien mal compris mes dernières lettres. Loin de condamner les réflexions de M. Schuwalof sur les Jésuites, la grand'maman et moi en avons augmenté d'estime pour lui, mais nous ne le croyions pas ni l'un ni l'autre capable de si bons raisonnements. Votre autre méprise est de vous être imaginé que je n'aimais pas les lettres en journaux. Ah ! *po-int du tout, tout au contr-airc,* cette manière me plaît beaucoup, et je le prouve en vous imitant ; et plus j'y pense plus je trouve qu'elle nous convient, vous en aurez moins de répugnance à m'écrire, et moi je m'assurerai un quart d'heure de plaisir dans la journée ; tenons-nous-y donc.

Je reçus hier une lettre du Selwyn, en vérité c'est un bon homme. Il n'écrit pas tout à fait aussi bien que vous, c'est que la bonté n'a pas autant de grâce et d'agrément que l'esprit

et le sentiment. Le *sentiment*, quel vilain mot ! je me flatte que vous me le pardonnerez. J'eus hier la visite de M. Mariette. Il croit pouvoir me rendre dans cette semaine le dessin de ce plafond. Je pourrai vous l'envoyer par le petit Craufurd, qui partira incessamment.

LETTRE 109

Paris, ce lundi 23 novembre 1767.

Ma compagnie d'hier au soir était toute différente qu'à l'ordinaire, et je pensai que vous vous en accommoderiez mieux que de l'autre ; il n'y avait que Mme d'Aiguillon qui fut de l'ancienne ; elle a cela de bon, elle n'est point dédaigneuse, elle s'assortit à tout le monde ; mais à propos, lui avez-vous écrit depuis votre départ ? Elle ne m'en a rien dit, et je n'ai pas osé lui en faire la question. Mme de Chabrillan, sa petite-fille, accoucha il y a huit jours d'un garçon, et s'en porte fort bien. Ma sœur vient de partir pour aller voir la Reine qu'on dit être un peu mieux. Je dois bien y aller aussi, mais je ne puis m'y résoudre.

Quand vous recevrez cette lettre vous serez dans l'étourdissement, l'agitation et le trouble de vos affaires ; je ne comprends qu'à demi les pensées, les volontés de votre cousin. Quels sont ses motifs pour refuser ses appointements ? Si cette générosité n'a point d'autre objet que de s'attirer des éloges, c'est une folie ; s'il a d'autres vues et qu'elles soient solides, et que vous les approuviez, tant mieux ; mais que je sache, je vous prie, si vous y trouverez votre avantage ; c'est sur cela que je vous demande votre entière confiance, parce que j'y prends un véritable intérêt.

J'imagine que cette lettre-ci pourra bien vous être rendue par M. Craufurd ; sa santé est à peu près la même, il est plus triste que jamais, il est fort changé pour moi, et m'a avoué assez clairement qu'il craignait le ridicule d'être attaché à une vieille. Il n'aime à me voir qu'en particulier, il ne rougit point alors de faire cas de moi et de me marquer de l'amitié quand personne n'en est témoin. Ah ! mon Dieu, qu'on dise après cela qu'il n'y a que les Français qui aient des airs. La crainte du ridicule quand elle est aussi mal fondée, en est elle-même un bien grand ; enfin, quoiqu'il en soit, on a assez bonne opinion de moi pour

LETTRE 109.—Inédite.

ne pas craindre de me blesser en me disant la vérité, et l'on ne se trompe pas ; on ne peut renchérir sur celles que je me dis moi-même.

Je ne comprends pas quelles raisons vous pouvez avoir pour ne me pas dire un mot de mon portefeuille, je m'étais imaginée qu'il vous ferait penser à moi ; que vous me critiqueriez, que vous m'approuveriez, enfin que ce serait matière à m'écrire ; mais point du tout, ce n'est pas pour vous seulement un almanach. Oh ! ce n'est pas aujourd'hui le moment d'y faire attention, vous ne visiterez de longtemps la cellule que j'ai dans votre tête, mais je suis contente, pourvu que vous ne m'en délogeriez pas et que je puisse espérer que vous y reviendrez tôt ou tard.

J'étais assez malade ces jours passés, mais depuis avant-hier je me porte mieux ; la poste, le facteur, sont mes médecins et apothicaires. S'ils ne me rendent pas tout à fait la santé, du moins il me sauvent des grandes maladies. Vos lettres, dont je ne suis jamais parfaitement contente, sont pourtant le seul plaisir de ma vie, mais vous m'y traitez comme un enfant qu'on craint toujours de gâter, et puis une chose qui m'est insupportable, c'est de me faire sentir sans cesse l'effort que vous vous faites pour m'écrire, et vous voulez que j'en sois bien reconnaissante. Ah ! mon tuteur, vous raisonnez plus conséquemment que cela, je vous assure. Vous ne voulez pas écrire comme Voiture,[1] je vous défierais bien d'attraper son style, vous ne pouvez jamais avoir que le vôtre, et le ciel en soit loué ! Adieu pour aujourd'hui.

Ce mardi.

Nouvelle inquiétude : le Président a la fièvre depuis hier, ce qui joint à la plaie de son bras me fait tout craindre. Ma sœur a trouvé la Reine dans un état d'anéantissement et de dépérissement affreux. Je ne puis vous dire rien de plus, je vous vois si occupé que vous ne pouvez pas m'écouter, je ne vous parlerai donc que pour le pur nécessaire, je remets à la vacance de noël de vous dire plusieurs choses qui m'intéressent. Je viens d'écrire à Mariette pour avoir votre dessin. M. Craufurd partira sûrement samedi, ainsi ce sera lui qui vous rendra cette lettre, cela ne m'empêchera pas de vous écrire par la poste de lundi 30 si dimanche j'en reçois une de vous. Je suis ravie

[1] Voiture "a laissé des lettres pleines d'esprit et d'originalité, mais aussi d'afféterie et de recherche." (L.L.)

que M. Selwyn soit à Londres, cela double ma correspondance avec vous. Vantez-lui bien l'estime, l'amitié que j'ai pour lui, le cas que je fais de son esprit, de son cœur, etc. Enfin, mettez-le dans la disposition nécessaire pour qu'il vous soulage de la fatigue de m'écrire de longues lettres, débarrassez-vous sur lui de tout ce qui vous paraîtra ennuyeux à écrire.

Ce mercredi.

Contre mon attente je reçois une lettre du 19. Ah ! elle n'est pas de paille ; vous m'y faites des corrections, des menaces ; enfin, si je ne m'étais pas fait un calus je serais blessée depuis les pieds jusqu'à la tête, mais Dieu merci ! vous ne me faites pas la plus légère égratignure, je me moque de vos gronderies, je ne crains point vos menaces. Je n'ai nulle envie de vous parler sentiments, vous n'en trouverez jamais un mot dans mes lettres, à moins que l'inquiétude que peut me donner votre santé ne soit traitée par vous comme une folie romanesque. Sur cet article dites-moi des injures tant que vous voudrez, mais ne me laissez jamais sans m'en dire des nouvelles. Quant à cette attention (que je me crois en droit d'exiger) vous voudrez bien y joindre de m'instruire de ce qui vous intéresse, je serai contente. Je vous renouvelle le serment de ne vous jamais proférer un seul mot d'amitié. Accordez-moi une grâce à votre tour, cessez de me croire une folle, je n'aime ni ne prétends être aimée de personne.

Ce jeudi.

Je vous demande pardon de vous avoir tourmenté sur le portefeuille, vous y avez fait plus d'attention qu'il ne mérite.

Je vis il y a deux jours la grand'maman, elle me demanda si vous m'aviez parlé de la réponse qu'elle vous avait faite ; je lui dis que non, je fis un méchant calcul pour lui prouver que vous ne pouviez pas encore l'avoir reçue ; vous êtes fort bien avec elle, et je n'y suis pas mal. Elle ne me paraît point fatiguée de mes tendresses, ne me trouve point ridicule, et ne se moque point de moi. M. Craufurd fut témoin que je la laissai chez moi avec l'Abbé Barthélemy pour aller chez le Président ; il lui dit qu'il vous raconterait cette action héroïque, et que sûrement vous ne voudriez pas la croire. Cette grand'maman dîne demain chez moi, vous en saurez quelque jour la raison. Je lui sacrifierai la comédie de Mme de Villeroy, et je sacrifierai à M. Craufurd un souper avec elle chez la petite Choiseul-Betz. Je lui

donnerai à souper avec Pont-de-Veyle, Mlle Sanadon, et peut-être un M. Mallet,[2] Genevois, dont il m'a fait faire la connaissance. Il en dit des biens infinis, et effectivement il me paraît avoir beaucoup d'esprit et d'un bon genre. Ce pourra m'être une ressource, j'en aurai besoin ; le pauvre Président s'affaiblit tous les jours, je ne saurais croire qu'il passe cet hiver. Il me comble d'amitié, et j'ai beau me souvenir combien il m'a manqué —je ne saurais cependant me défendre d'y être sensible : une habitude de près de cinquante ans est regrettable, quelque désagrément qu'on y ait éprouvé. Je tâcherai d'arranger ma vie le mieux que je pourrai, je souperai tous les soirs chez moi, Mlle Sanadon sera mon pain quotidien, la reconnaissance l'y engagera, Mlles de Clérembault y tiendront leur coin ; peut-être ce M. Mallet, la grande Mme du Rumain—enfin que sais-je ? Le ciel y pourvoira.

M. le Prince de Conti ne se porte pas trop bien ; il revient le 4. On va à Montmorency le 12 ; je suis du dernier bien avec la Maréchale. Je ne sais quelle étrenne je lui donnerai, je n'imagine rien. Celles de la grand'maman sont très-jolies, ce sont trois outils de jardinage dont les manches sont charmants.

Je soupai hier chez Mme de la Ferrière, il n'y avait que vingt ou vingt-cinq personnes ; Mme de Luxembourg me dit qu'elle vous trouvait de la grâce ; vous avez le bonheur de lui plaire. Le Président me parle tous les jours de sa *Cornélie*, il veut vous la dédier, il travaille à l'epître. Hélas ! je le laisse faire ; en traînant l'affaire en longueur, vous n'aurez pas la peine (du moins je le crains) de tenir la promesse que vous lui avez faite de l'imprimer.

J'attends vos estampes, j'en ferai la disposition que vous me marquez.

Je prends le parti d'envoyer cette lettre par M. Craufurd. Je ne vous écrirai point lundi, et pourvu que vous teniez la parole que vous m'avez donnée de ne me laisser jamais dans l'inquiétude sur votre santé, je serai contente. Vous êtes trop occupé pour vous soucier d'avoir les nouveautés qui paraissent ; il y a un petit ouvrage de Voltaire sur les Dissidents [3] qui me

[2] Jacques Mallet Dupan (1749–1800). Il débuta dans sa carrière comme professeur de belles-lettres à Cassel, où il fut nommé grâce à Voltaire. Puis il vint à Paris et dirigea la rédaction politique du *Mercure de France*. Pendant la Révolution il dut quitter le Continent et se rendit en Angleterre, où il continua le *Mercure Britannique*. Il mourut à Richmond, dans la maison de son ami, Lally-Tollendal.

[3] *Essai Historique et Critique sur les Dissensions des Églises en Pologne*, par Joseph Bourdillon, professeur en droit public (c'est-à-dire Voltaire). "Je suis bien étonné qu'on

paraît bon, je ne l'ai point à moi, mais je pourrai bien l'avoir ; s'il vous fait plaisir, je vous l'enverrai.

Je n'entends point parler de Mariette, je crains que M. Craufurd ne puisse vous porter votre dessin.

Je vous envoie mon portrait,[4] M. Craufurd vous montrera comme il faut le regarder ; je pourrai bien fermer cette lettre aujourd'hui ou demain au soir, je n'aurai peut-être rien à y ajouter et je n'en aurai pas le temps.

Vous ne m'avez point parlé dans votre dernière lettre de votre santé ; c'est un article qui doit être le principal de vos lettres, et qui me serait plus agréable que les gronderies et les menaces. Oh ! pour les menaces je vous avoue qu'elles me sont insupportables.

Ce samedi 28.

C'est demain que partira M. Craufurd, il vous portera la tragédie du Président avec l'épître dédicatoire ; j'y joins une petite brochure de Voltaire que vous aurez peut-être déjà lue.

Mariette m'écrivit hier que vous ne pourriez avoir votre dessin de quelques jours ; ce sera vraisemblablement M. du Châtelet qui vous le portera.

Que je puisse montrer au Président ce que vous m'écrirez sur *Cornélie.* Souvenez-vous que c'est vous qui [la] lui avez demandée, je n'ai point eu de part du tout à cet engagement. Il faut pour l'exécution *vous hâter lentement.*

Je me levai hier à midi, et je n'avais pas dormi de la nuit. La grand'maman dîna chez moi, y resta jusqu'à cinq heures et demie. Je fus à six heures chez le Président jusqu'à huit que je rentrai chez moi, ou j'attendis MM. Craufurd et Pont-de-Veyle, qui arrivèrent à neuf heures et demie ; nous soupâmes tous les trois, le Craufurd s'alla coucher à onze heures et demie, et Pont-de-Veyle et moi nous allâmes passer le reste de notre soirée chez la petite Choiseul-Betz, où soupait la grand'maman ; je fermerai demain ma lettre après le passage du facteur, elle partira lundi parce qu'elle tarderait trop si vous ne la receviez que par M. Craufurd.

Ce dimanche, à 3 heures.

Le facteur vient de passer, point de lettres ; je n'en attendais point de vous, mais j'en attendais de M. Selwyn. M. Craufurd

ait imprimé à Paris l'*Essai Historique sur les Dissidens de Pologne.* Je ne crois pas que son Excellence le nonce de Sa Sainteté ait favorisé cette impression." (Voltaire à Damilaville—Grimm, *Corresp. Litt.*, tome v, p. 342).

[4] Voyez l'*Appendice IX.* C'est difficile de croire que ce "portrait" soit celui de Mme du Deffand ; c'est peut-être celui de Mme de Forcalquier.

part dans ce moment, vous trouverez dans le paquet qu'il vous porte un portrait assez platement écrit, mais qui est assez ressemblant pour que vous n'hésitiez pas à le connaître. Adieu, j'abuse de la forme que je donne à mes lettres, cela les rend trop longues, n'est-ce pas ? Dites-le-moi naturellement.

LETTRE 110

Paris, mercredi 2 décembre 1767.

Il y a longtemps que je n'ai lu les lettres de Mme de Sévigné à M. de Pomponne [1] ; mais, autant qu'il peut m'en souvenir, elles sont beaucoup plus tendres que les miennes. Il y a des gens dont l'amitié a ce caractère : l'agrément du style peut sauver l'ennui de ce langage, et le faire paraître simple et naturel ; il ne choque que bien peu de personnes dans Mme de Sévigné. Il est vrai que dans les lettres de Mme de Scudéry à Bussy,[2] les tendresses dont elles sont pleines sont un jargon insupportable. Je ne sais pas si vous les avez lues, je les trouve odieuses ; apparemment que les miennes y ressemblent : cela me surprend, mais il faut qu'on ne puisse pas se juger soi-même. Vous n'avez nul intérêt à me trouver des ridicules que je n'ai pas ; et puisque vous trouvez mes lettres ridicules, il faut en effet qu'elles le soient. Ah ! je puis dire, avec la dernière vérité, que jamais je ne les ai crues ni bonnes ni amusantes, et que je vous ai toujours su un gré infini de votre complaisance à vouloir bien en recevoir, et à vous donner la peine d'y répondre ; je tâcherai d'en retrancher tout ce qui vous y choque, de les rendre une simple gazette ; nos lettres, moyennant cela, deviendront des nouvelles à la main ; nous y parlerons de nous-mêmes avec la même indifférence que l'on parle de tout ce qui se passe. Sera-t-il permis de faire des questions sur ce qui intéresse ? Oui-da, je le crois ; et pour en faire l'essai, je vous prie de me mander comment se porte monsieur votre frère, si sa santé ne vous donne plus d'inquiétude, et si vous profiterez de la situation présente des affaires pour arranger les vôtres. Je ne suis point

LETTRE 110.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Simon Arnauld, Marquis de Pomponne (1618-99), deux fois ministre d'État (1671-79, 1691-99.)

[2] Cousin et correspondant de Mme de Sévigné.

en peine des miennes ; la grand'maman y veille pour moi.[3] Je lui donnai hier à souper avec Mmes de Mirepoix et de la Vallière, et quelques hommes de ses familiers. J'aurais bien des choses à vous dire, si la confiance m'était permise ; mais c'est la plus forte marque de tendresse, par conséquent il faut se l'interdire.

Le Président ne va pas bien ; il a de la fièvre, un gros rhume ; je ne crois pas qu'il passe l'hiver ; sa perte me causera du chagrin, et fera un changement dans ma vie. La Reine est très-mal, sa fin est très-prochaine.

Vous aurez M. Craufurd quand vous recevrez cette lettre ; vous vous direz quelques mots de mes ridicules. Je ne sais pas s'il s'en sera trouvé fort importuné. Vous ne le trouverez guère en meilleure santé. Demandez-lui, je vous prie, si je ne lui ai point donné les deux dernières lettres que j'ai reçues de Voltaire, dont la première est du 18 mai ; s'il les a, comme je le crois, Wiart n'ayant pu les retrouver, et ne perdant jamais un papier, priez-le de ma part de vous les donner pour me les renvoyer. Je craindrais qu'il ne les montrât à M. Hume, que celui-ci n'en parlât à d'Alembert, d'Alembert à Voltaire, et que cela ne me fît une tracasserie, et c'est tout ce que je crains le plus, même plus que l'ennui, c'est tout dire.

Je pris hier au soir de la casse, je me couchai à deux heures et demie, et depuis le moment où je suis entrée dans mon lit jusqu'à plus d'une heure après midi je n'ai pas exactement fermé l'œil. Il m'a passé bien des choses par la tête, et ce que j'ai conclu de toutes mes réflexions c'est que j'étais fort aise d'avoir soixante-onze ans.

M. Mariette ne m'a point encore rendu votre dessin, mais il ne peut pas beaucoup tarder. Je prévois que ce sera par M. du Châtelet que vous le recevrez.[4]

Monsieur le Prince de Conti revient demain de l'Isle-Adam. On ira le 12 à Montmorency jusqu'au 24. Voilà tout ce que je sais. Je chargerais Wiart ou une de mes femmes d'écrire un mot à Mlle Dumont ; elle est très-bien avec moi. Mais moi,

[3] Mme du Deffand recevait, en reconnaissance des services de sa tante, la Duchesse de Luynes, une pension sur la cassette de la Reine, qui était mourante. Il semblait probable que la pension serait supprimée à la mort de la Reine.

[4] Le billet suivant de Wiart à Walpole, conservé parmi les lettres de Mme du Deffand, se rapporte à ce dessin :—

"Paris, ce dimanche 6 décembre.

Madame m'ordonne, Monsieur, de vous mander qu'elle a vu M. Mariette hier, et qu'il lui a dit que votre dessin avait été remis par lui à un nommé M. Strange, qui est parti pour Londres avant-hier 4 de ce mois. Si vous avez d'autres commissions, Madame et tous ceux qui lui appartiennent vous offrent leurs services."

comment suis-je avec M. Selwyn ? Je suis surprise de ne point entendre parler de lui : est-ce que je l'ai excédé aussi de mes tendresses ? Je suis en vérité une vieille bien ridicule. Adieu.

LETTRE 111

Paris, ce mercredi 9 décembre 1767,
à 8 heures du matin.

J'ai souvent ouï dire que de tous les ordres des différents monastères, ceux qui étaient les plus sévères étaient ceux où la règle était le plus exactement observée ; si cela est, mon tuteur, nous pouvons le disputer à la Trappe. Il ne nous arrive pas d'enfreindre la règle d'une lettre tous les huit jours ; j'ai même observé cette semaine pour éviter toute tentation de me distraire de vous, vous avez dû voir par le billet que vous a écrit Wiart lundi combien j'étais régulière. Ce matin je me suis éveillée avec une forte envie de vous écrire, vous voyez que j'y succombe ; je pouvais attendre le facteur qui j'espère à trois heures m'apportera une de vos lettres, mais j'ai pensé que si le courrier n'était point arrivé, ou que s'il était arrivé et qu'il n'eût rien pour moi, je ferais toujours partir cette lettre demain matin : je ne veux point que les caprices de la mer ni les vôtres dérangent rien à ma conduite.

Je ne m'étais pas permise de relire votre dernière lettre jusqu'à tout à l'heure. Je juge différemment de vos lettres en les lisant sur-le-champ ou quelques jours après. Par exemple, celle que je viens de relire m'avait fâchée en la recevant, et s'il m'en souvient j'y ai répondu avec humeur ; aujourd'hui les trois quarts de cette lettre m'ont extrêmement plu. Mais la fin est abominable ; toujours ce roman, ce romanesque, vous me le reprocherez donc éternellement ; ce n'est qu'en Angleterre que je puisse être taxée de ridicule ; mes concitoyens, qui n'ont pas certainement l'intention de m'épargner, ne m'en ont donné aucun de ce genre ; ils se sont moqués de moi, me direz-vous, de l'occupation, des préférences que je donnais et accordais à vous, à M. Craufurd, et même à M. Selwyn, mais c'était jalousie de la considération que vous me marquez tous les trois, et qu'ils trouvent infiniment injuste ; heureusement cela ne vous a pas

LETTRE 111.—Inédite.

fait changer de pensée et de conduite ; pour Lindor, il ne s'en est seulement pas aperçu. Il n'en est pas de même du petit Craufurd ; s'il revient ici comme il le dit, ce ne sera pas, je vous assure, uniquement pour moi, il sera de meilleur air que cela, et il serait bien fâché qu'on le soupçonnât d'un si grand attachement pour une vieille. Allez, allez, mon tuteur, vous à l'écart, je ne sais à laquelle des deux nations je donnerais la préférence. La mienne est bien sotte, j'en conviens, et si sotte que non seulement tout ce qui m'environne m'ennuie, mais souvent cela va à l'indignation ; en vérité, en vérité, je ne puis excepter personne, il faut pour ne pas périr d'ennui, et pour sentir que je suis en vie, que malgré moi je pense à vous. Oh ! il est vrai que si je vous perdais de façon quelconque je tomberais dans le néant. Est-il donc bien étonnant que dans cette disposition je vous écrive quelquefois avec un peu trop de chaleur ? Devez-vous m'en gronder, devez-vous me le reprocher ? qu'est-ce que j'exige de vous ? ne vous êtes-vous pas peint à moi très-fidèlement ? croyez-vous que je puisse l'oublier ? croyez-vous sérieusement que je puisse attendre, que je puisse désirer d'autres sentiments que ceux que vous avez ? Oh ! mon Dieu, non, j'en suis parfaitement contente, je vous dois le bonheur de ma vie, et si j'étais maîtresse de vous donner les sentiments que je voudrais, je ne ferais pas le plus petit changement à ce que je me persuade que vous pensez pour moi. Cela est-il raisonnable, cela est-il extravagant ? Dites-le de bonne foi.

Si vous voyiez la conduite que j'ai avec tout le monde vous en seriez dans l'admiration ; je pourrais vous faire des détails infinis, mais un Parlement, un cousin, un Richard III vous permettent-ils d'écouter de pareilles balivernes ? Cependant il faut que je vous dise que dimanche dernier Mme d'Aiguillon dit qu'il fallait qu'elle cherchât quelque vieille patraque à vous envoyer. Je lui demandai dans quel genre, parce que j'avais ouï dire à des gens de ce pays-ci que vous étiez connoisseur. " Je ne sais pas," dit-elle, " mais on lui a vu acheter au poids des saints de cuivre ! "—" Avez-vous eu de ses nouvelles ? " lui dis-je.—" Non," me dit-elle. Mme de Forcalquier me demanda s'il y avait longtemps que je n'en avais eu ? " Extrêmement longtemps," lui dis-je, et tout fut dit.

Pourquoi n'avez vous pas écrit à cette Mme D. ? Cela me surprend ; il faut que vous ayez eu des raisons, et j'ai la fatuité de croire qu'elles ne vous sont pas totalement personnelles.

Adieu, il faut que je tâche de dormir, je reprendrai tantôt cette lettre.

Mercredi, à 3 heures.

Je suis bien aise de vous avoir écrit ce matin, je n'ai pas repris le sommeil. J'ai un peu de colique, je suis toute hébétée, et votre lettre qui arrive ne me ranime pas ; j'en suis pourtant bien contente, je meurs d'envie de faire connaissance avec M. Montagu ; bon, ce serait une belle manière de connaissance que celle dont vous me parlez ; vous pensez encore à Carmontelle,[1] je croyais que vous l'aviez oublié. Oh ! il faut s'en tenir à la découpure que M. Craufurd vous a portée ; c'est bien assez.

Je soupe ce soir avec la grand'maman chez M. de Souza,[2] c'est son favori dans la diplomatique ; mais mon tuteur, mon tuteur, hâtez-vous de me dire pourquoi on a donné deux mille pièces de pension à votre ambassadeur ? Il dit qu'il ne la doit qu'aux menaces qu'il a faites de quitter ; je le vois fort peu, ainsi que sa femme. Je lui ferai vos compliments la première fois que je la verrai ; je ne comprends rien à sa façon d'être, je ne sais si elle a de l'esprit, si elle est folle, si elle est persifleuse. Je suis persuadée que Mme de Forcalquier et elle ne s'entendent pas.

J'ai bien entendu dire, et il est vrai, que nous faisons bâtir une petite ville [3] auprès de Genève pour tenir celle-ci en respect, et lui donner la crainte de lui enlever tout son commerce, mais je n'ai point ouï dire que Voltaire y entrât pour rien, et c'est un conte qu'on vous a fait.

Je suis de votre avis, il ne faut point que vous fassiez un

[1] Portrait à l'aquarelle de Mme du Deffand et de Mme de Choiseul, par Carmontelle. Walpole semble avoir proposé que le portrait lui fût envoyé, pour que son ami, George Montagu, fît au moins de cette manière la connaissance de Mme du Deffand. Cette dernière avait déjà pris, ou allait prendre, ses dispositions pour qu'il fût ainsi fait. Walpole reçut le portrait en février 1768.

Carmontelle (qui mourut en 1806) était connu à la fois comme littérateur et comme peintre. Grimm dit de ses dessins:—"M. de Carmontelle se fait depuis plusieurs années un recueil de portraits dessinés au crayon et lavés en couleurs de détrempe. Il a le talent de saisir singulièrement l'air, le maintien, l'esprit de la figure plus que la ressemblance des traits. Il m'arrive tous les jours de reconnaître dans le monde des gens que je n'ai jamais vus que dans ses recueils. Ces portraits de figures, toutes en pied, se font en deux heures avec une facilité surprenante. Il est ainsi parvenu à avoir le portrait de toutes les femmes de Paris, de leur aveu. Ses recueils, qu'il augmente tous les jours, donnent aussi une idée de la variété des conditions ; des hommes et des femmes de tout état, de tout âge s'y trouvent pêle-mêle, depuis M. le Dauphin jusqu'au frotteur de Saint-Cloud." (*Corr. Litt.*, année 1763, tome iii, p. 225.)

[2] Ambassadeur de Portugal à Paris. Il avait épousé une Française, Mlle de Canillac.

[3] C'était Versoix, village de la rive septentrionale du lac de Genève. L'idée appartenait à Choiseul. Le plan des rues fut en effet tracé, mais le projet fut ensuite abandonné.

présent à la grand'maman, mais je voudrais qu'elle eût quelque chose qui vînt de vous, une pure bagatelle. Vous imaginerez bien mieux que moi, cependant je serai à l'affût pour découvrir ce qui lui pourrait être agréable de votre pays. Les outils de jardinage que je lui donnerai pour ses étrennes sont, à ce qu'on dit, les plus jolis du monde. N'y aurait-il point quelque chose dont elle pût faire usage à sa campagne, qui ne soit pas chez nous, et qui se trouvât chez vous ? Il me vient dans l'esprit une lunette d'approche ; si celle que vous m'envoyez lui pouvait être agréable, je la lui donnerais de votre part. Je ne me soucie guère de la commission de Monsieur de Toulouse, et puis ce serait pour une autre fois. À propos, mon tuteur, que je vous apprenne une chose qui vous fera plaisir, c'est que l'affaire de Mlle Sanadon est faite ; il n'y manque plus qu'une petite formalité qui ne tardera pas. Elle aura mille écus assurés pendant dix-huit ans [4] ; il faudra que vous m'en écriviez un mot que je puisse lui faire lire. Venez-vous-en dîner avec elle, le grand Abbé, l'ami Tourville et M. Mariette lundi prochain, nous vous attendrons jusqu'à quatre heures, c'est l'heure où on se met à table ; c'est un nouvel établissement, ce sera le quatrième dîner ; c'est une épreuve, et peut-être m'accoutumerai-je à ce nouvel arrangement, devinez-ce qui pourrait le plus m'y déterminer. Vous souvenez-vous quand je vous disais que M. Selwyn m'avait proposé de lui envoyer Wiart, et que je lui avais répondu que je pourrais bien l'accepter, et que je vous disais " Pourquoi l'ai-je accepté ? " vous l'entendîtes fort bien. Je suis persuadée, mon tuteur, que M. Montagu me rendra beaucoup de bons offices, je l'en remercie d'avance.

Le portrait que vous aurez trouvé dans le paquet que vous a porté le petit Craufurd est une enseigne à bière, mais il est ressemblant.

Oh ! j'ai fait de petits vers depuis peu que vous verrez en temps et lieu, et dont vous ne serez pas mécontent, j'en suis sûre. Nous sommes bien ensemble, mon tuteur, n'est-ce pas ? et votre réponse à cette lettre-ci sera douce comme du lait. À propos, ne vouliez-vous pas avoir la recette des petits fromages de Mme d'Aiguillon ? La femme d'un de mes gens, qui est laitière, les fait à ravir.

Le Selwyn doit être à la campagne pour du temps.

[4] C'étaient probablement les appointements assurés à Mlle Sanadon pour les services qu'elle rendait, en qualité de dame de compagnie, à Mme du Deffand.

Je vous trouve bien du courage de faire imprimer votre *Richard*, je trouve une grande témérité à se livrer au public ; mais, est-ce que vous n'auriez personne pour vous traduire, et faut-il qu'il n'y ait que moi qui ne puisse vous lire ?

Que ferez-vous de la tragédie du Président, et que dites-vous de son épître dédicatoire ? Il me comble d'amitiés et de caresses, et en même temps il donne à dîner à Mlle de Lespinasse ; vanité, fausseté, jalousie, voilà la monnaie courante. Adieu.

LETTRE 112

Paris, ce vendredi 11 décembre 1767,
à deux heures.

Je reprends pour cette fois le journal ; j'ai trouvé un lecteur pour votre *Richard III ;* ainsi ne tardez pas un seul moment à me l'envoyer. Ce lecteur est un nommé M. Mallet, Genevois ; c'est une connaissance que M. Craufurd m'a fait faire, et dont je crois que je me trouverai fort bien. Mon étoile est singulière, ce n'est que dans les autres nations que je trouve ce qui me convient ; il y a une Princesse Lubomirska, qui me plaît beaucoup, et à qui je ne déplais pas, qui serait pour moi une très-bonne société, et elle s'en retournera en Pologne dans le courant de l'année prochaine. Tous mes compatriotes ne me sont ni ne me peuvent être d'aucune ressource ; mais je me dis, pour me consoler, qu'il serait bien tard pour former des liaisons, et qu'il me suffit aujourd'hui de m'assurer du lendemain ; cependant, mon tuteur, je ne saurais m'empêcher de porter mes vues un peu plus loin, et d'espérer au printemps ou à l'été prochain. Je me fais un plaisir d'entendre votre *Richard III*. Je maudis bien mon éducation ; on fait quelquefois la question si l'on voudrait revenir à tel âge : oh ! je ne voudrais pas redevenir jeune, à la condition d'être élevée comme je l'ai été, de ne vivre qu'avec les gens avec lesquels j'ai vécu, et d'avoir le genre d'esprit et de caractère que j'ai ; j'aurais tous les mêmes malheurs que j'ai eus ; mais j'accepterais avec grand plaisir de revenir à quatre ans, d'avoir pour gouverneur un Horace qui me ferait tout apprendre, langues, sciences, etc., et qui m'empêcherait bien de devenir pédante ou précieuse. Il me formerait

LETTRE 112.—Incomplète dans les éditions précédentes.

le goût, le jugement, le discernement ; il m'apprendrait à connaître le monde, à m'en méfier, à le mépriser, et à m'en amuser ; il ne briderait point mon imagination, il n'éteindrait point mes passions, il ne refroidirait point mon âme ; mais il serait comme les bons maîtres à danser, qui conservent le maintien naturel et y ajoutent la bonne grâce. Ces pensées causent des regrets, font faire de tristes réflexions, et confirment l'idée que j'ai toujours eue, que personne n'a tout l'esprit et tout le mérite qu'il aurait pu avoir.

Il va paraître une estampe coloriée de Louis XV ; on dit qu'elle est fort belle ; en êtes-vous curieux ? Vous ne pourrez l'avoir que le mois prochain.

Une Présidente d'Aligre,[1] grande amie et protectrice de la demoiselle Lespinasse, vient de mourir ; je croyais qu'elle lui laisserait quelque rente ; jusqu'à présent on n'en a pas connaissance.

Ce dimanche.

Je reçus hier une lettre du Selwyn. Je viens d'y répondre, et ma lettre lui parviendra avant que je mette celle-ci à la poste, car je ne m'écarterai point de la régle prescrite ; notre commerce doit conserver une régularité religieuse.

Cette Présidente d'Aligre n'a rien laissé à la demoiselle ; on prétend qu'elle s'enivrait les derniers jours de sa vie pour éviter les horreurs de la mort. Monsieur le Prince de Conti affiche de grands regrets de sa perte ; il avait eu, dit-on, ses bonnes grâces. Je ne sais pas ce qu'a l'Idole ; elle soupa avant-hier chez moi, c'était le vendredi de la Maréchale de Luxembourg. Elle ne mangea point, elle était triste, mais assez populaire, conservant cependant de la dignité. Elle venait du Palais Royal ; Monsieur le Duc d'Orléans lui avait dit ceci, cela, elle avait reçu la veille la visite de Milord et Milady Pembroke.[2] Ils n'étaient arrivés que mercredi au soir. Je n'ai point encore entendu parler de Mlle Lloyd ; cela m'impatiente. J'ai grande envie d'avoir vos estampes. La grand'maman vient à Paris mardi ; elle m'a dit que l'époux lui avait demandé à souper avec moi mercredi ;

[1] Épouse du Président d'Aligre, qui fut plus tard premier président du Parlement de Paris.

[2] Henry Herbert, dixième Comte de Pembroke (1734–94), et sa femme, née Lady Elizabeth Spencer, fille du troisième Duc de Marlborough, et sœur de Lady Diana Beauclerk, l'artiste amateur. Lord Pembroke avait servi dans l'armée et avait composé un traité d'*Équitation militaire*. En 1762 il se mit fâcheusement en évidence en enlevant une Miss Kitty Hunter, escapade après laquelle il revint à son excellente femme, qui doucement lui pardonna.

vous ne saurez des nouvelles de ce souper que dans trois semaines ; cela ne fait pas une correspondance fort vive, mais le proverbe italien dit : *Chi va piano, va sano, et chi va sano, va lontano.*[3]

Ce mardi 15, à huit heures du matin.

Enfin j'ai vu Mlle Lloyd ; j'ai vu les trois Horace[4] ; ils sont entre les mains de M. Mariette, pour les faire encadrer. Vous êtes extrêmement ressemblant. Qu'est-ce que cela me fait ? J'en suis cependant fort aise. J'eus hier la visite de Milady Pembroke, et de son frère[5] ; ils souperont tous chez moi dimanche. Je vous dirai, dans quelques jours, quel succès a sa beauté : peu de gens l'ont encore vue.

La grand'maman m'envoya hier votre lettre, et comme je ne suis pas en train d'écrire je vous envoie la sienne.[6] Vous jugerez si elle est contente de vous et si vous devez l'être d'elle. Si je suis aussi bête demain au soir que je le suis dans ce moment-ci le *monsieur*[7] me trouvera fort ennuyeuse. Bon jour, mon tuteur, à demain.

Ce mercredi, à 7 heures du matin,

En réponse à votre lettre du 7, la plus hétéroclite qu'on ait jamais écrite.

Oui, la plus hétéroclite, la plus choquante, la plus injuste, la plus insensée, en un mot, la plus faite pour dégoûter d'une telle correspondance. C'est tout de bon que je vous offre de la finir. Je souffre tout, excepté l'injustice. Je ne trouve point mauvais que les tendresses, que les reproches, que les empressements vous déplaisent. Il n'y a personne qui ne sache qu'elles sont ennuyeuses quand on n'a pas pour ceux de qui on les reçoit d'autres sentiments que ceux qu'on a pour de simples connaissances, mais je prétends qu'il n'y a dans mes lettres que des

[3] Dans le manuscrit, *piane, sane, lontane.*

[4] Trois gravures du portrait de M Walpole, qu'il avait envoyées à Mme du Deffand par Mlle Lloyd. (B.)

[5] Lord Robert Spencer, fils cadet du deuxième Duc de Marlborough.

[6] "Ce 13.

Je ne veux pas perdre un moment, ma chère enfant, à vous procurer le plaisir de lire la lettre que je viens de recevoir de M. de Walpole, je la trouve infiniment jolie, et c'est pour cela que je vous l'envoie. Je vous le dis pour que vous le sachiez, car vous n'auriez peut-être pas l'esprit de le deviner. Adieu, mon enfant, je suis bien pressée, et je n'ai le temps, comme vous voyez, que de dire des bêtises, cela est bientôt fait. Je me fais un grand plaisir de vous donner à souper mercredi avec *ce monsieur*, mais n'allez pas me dire en arrivant : 'Ah ! ma grand'maman, je suis toute je ne sais comment aujourd'hui, je crois cela ne sera pas trop bien,' et si fait, ma chère enfant, cela sera fort bien, soyez seulement ce que vous êtes."

[7] Le Duc de Choiseul.

marques d'estime et d'inquiétude de votre santé, et je le plaiderais papiers sur table. Je me souviens très-bien de vous avoir prié de ne m'écrire que deux lignes pour m'apprendre seulement comment vous vous portiez. Si je me suis servie de cette expression, *cela me tue*, ce n'est point une exagération, l'inquiétude est le plus grand des maux ; il est singulier de ne pouvoir dire ce qu'on pense.

Ah ! oui, oui, je me passerai de vos lettres ; et bien plus aisément de toutes celles de vos compatriotes. Où prenez-vous que je vous aie prié de m'en procurer, et de rechercher par rapport à moi M. Selwyn et M. Craufurd ? Il n'y a personne qui ne jugeât en voyant vos lettres que je suis la femme la plus ridicule. Oh ! je peux être haïe, mais je ne suis pas méprisée. Je ne vais pas avec un thermomètre à la main examiner le degré d'amitié qu'on a pour moi, je ne me soucie de personne au monde. Vous étiez le seul que je me permettais d'aimer parce que je vous estimais et que je croyais être estimée de vous. Vous ne me regardez que comme une folle importune, faite pour couvrir de ridicule ceux qui passeraient pour être de ses amis, fatigante, ennuyeuse, tyrannique. Ah ! délivrez-vous d'une pareille connaissance !

Je vous suis très-obligée de la lettre que vous avez écrite à Madame la Duchesse de Choiseul, mais ne prenez plus la peine de lui parler de moi, il faut avoir une conduite plus conséquente. Que vous importe du bien ou du mal qui m'arrivera ? Puisque vous trouvez mauvais que je m'intéresse à votre santé, pourquoi vous intéresseriez-vous à ma fortune ? Ce qui est de bien singulier, c'est que cette lettre à Madame de Choiseul est du 8, et que celle que vous m'écrivez est du 7. Je vous rends malheureux, je vous attriste ; ah ! il faut me laisser là. J'ai dit au Président ce que vous me dites de sa *Cornélie ;* il en est extrêmement flatté. Qu'est-ce que vous voulez dire avec Carmontelle ? Vous croyez bien que je prends cela comme je le dois.

Je ne suis nullement honteuse de ce que j'ai pu penser pour vous, de ce que j'ai pu vous dire, vous écrire ; l'honnêteté, la vérité de mes sentiments ne me permettent pas d'en rougir, mais pour le moment présent que je suis au fait de l'opinion qu'ils vous donnent, et de l'impression qu'ils vous font, je serais la plus indigne personne du monde si je continuais à vous écrire. Adieu.

LETTRE 113

Ce dimanche 20 décembre 1767.

Oh ! non, non, je ne renonce point à notre correspondance, et je la continuerai dans la forme que vous prescrirez, dût-elle être celle d'un almanach. Le chagrin que je vous avais marqué de ne point recevoir de vos lettres au terme ordinaire n'était que parce que j'avais appris que le courrier d'Angleterre était arrivé sans lettres pour moi ; ce qui me fit craindre que vous ne fussiez malade. L'ordinaire d'après je reçus deux lettres, ce qui fut une preuve que nous n'avions tort ni l'un ni l'autre, vous n'aviez pas manqué d'exactitude, et moi j'avais quelque raison d'être inquiète. Mais ne parlons plus de tout cela, supprimez le nom de *Madame*, qui m'est insupportable, préservons-nous des tracasseries, et que rien au monde ne puisse troubler la paix qui doit régner entre nous, ni diminuer l'estime que nous nous devons mutuellement. Je devais naturellement rougir de la forme ridicule que vous et vos amis me trouvez, mais elle est si chimérique et si éloignée de la vérité que je n'en suis pas piquée, et que c'est avec tout le sangfroid possible que je vous écris.

Il est impossible que je me sois trompée à votre caractère, et que vous soyez un homme frivole et léger ; il est impossible que vous ayez découvert en moi d'assez grands défauts pour me faire perdre votre estime ; si mes lettres vous ont déplu, je prendrais pour juge la grand'maman—mais laissons cet article, je veux bien perdre ce procès-là ; brûlez mes lettres et oubliez tout ce qui vous y a déplu. Je vous envoie celle que j'ai reçue de la grand'maman, il me semble que cela devrait nous réconcilier. Si, malgré cela, je suis mal avec vous, il faudra m'en prendre à mon étoile, car assurément ce ne sera pas à ma conduite. Vous croyez bien que j'aurai quelque impatience de recevoir la réponse à cette lettre-ci. Je vous prie de me faire savoir si vous avez toujours la pensée de Carmontelle, et si de m'en occuper ne serait pas se faire poissonnier la veille de Pâques.

Oh ! non, je ne suis point piquée, mais je mentirais bien fort si je disais que je ne suis pas affligée. Je finis par vous dire que je serai toujours la même et que je serai pour vous

LETTRE 113.—Inédite.

tout ce que vous voudrez que je sois. Ce n'était que pour ne pas enfreindre la règle des huit jours que je ne voulus pas vous écrire en vous annonçant l'envoi de votre dessin. J'ai envoyé aujourd'hui votre estampe encadrée à Mme de Jonzac. La grand'maman aura la sienne après demain mardi qu'elle soupera chez moi avec Madame la Duchesse d'Anville. Le lendemain mercredi Monsieur le Duc de Choiseul viendra dîner chez moi avec la grand'maman, le grand Abbé, le Marquis de Castellane, etc. Vous voyez que si je passe pour une folle dans votre pays, j'ai un peu plus de considération dans le mien.

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que tout cela veut dire ? Serait-il possible que vous fussiez ennuyé de notre correspondance, et que pour la finir vous me cherchassiez querelle ? C'est ce que vos premières lettres m'apprendront. J'étais fort irritée quand je vous ai écrit celle du 16 ; je ne sais l'impression qu'elle vous aura faite, je ne saurais rien prévoir, rien imaginer, je m'abandonne à la Providence. Vous m'auriez fait plaisir de me dire quel est le changement arrivé dans votre ministère.[1]

J'ignore quels bons ou mauvais offices MM. Craufurd et Selwyn m'auront rendus, mais je sais que personne ne pourrait vous nuire auprès de moi. Vous pouvez être sûr qu'à l'avenir il n'y aura rien dans mes lettres qui puisse vous déplaire ou embarrasser de façon quelconque ; je voudrais ne plus trouver dans les vôtres le mot *Madame*, celui de *ma petite* dore bien des pillules, et je voudrais que celui de *rupture* fut ignoré de vous à tout jamais ; rendez-moi la paix, je vous en conjure.

P.S.—Je reprends ma lettre pour vous dire avec la plus extrême vérité que si vous pouviez juger par vous-même, c'est-à-dire lire dans mon âme, vous seriez au désespoir de vos injustices, et que vous n'y verriez rien que la plus sévère raison pût blâmer ni proscrire.

LETTRE 114

Du lundi 21 décembre, à 6 heures du matin.

D'abord il faut vous dire que depuis deux jours j'ai un catarrhe ou la grippe, qu'actuellement j'ai de la fièvre, que je n'ai pas pu fermer l'œil et que tout cela ne me fait rien, et qu'en dépit de Wiart, qui enrage, il faut que je vous écrive.

[1] Le Duc de Grafton était devenu premier ministre, et presque tous les ministres qui avait servi sous Chatham s'étaient retirés. Firent exception deux hommes d'importance, North et Shelburne, qui furent, l'un Chancelier de l'Échiquier, l'autre Secrétaire d'État.

LETTRE 114.—Inédite.

Je ne me souviens pas d'un mot de ma lettre d'hier ; Mme de Mirepoix contre son ordinaire resta chez moi trois heures, je savais que le facteur m'avait apporté une lettre, j'aspirais à l'instant de son départ ; à peine fut-elle partie que voilà un neveu [1] qui m'arrive de province ; je le fis attendre pour lire votre lettre, et après lui avoir dit bonjour, je le renvoyai pour y répondre. Que vous ai-je répondu ? je n'en sais rien. Que dois-je penser de tout ce que vous m'avez écrit ? je le sais encore moins ; depuis un mois vos lettres sont si singulières, que peut-être j'y devrais voir clairement que vous voulez vous débarrasser de moi, mais je ne saurais le croire. Ce n'est point mon amour-propre qui me rassure, il s'en faut bien ; j'ai toujours vu avec une sorte d'étonnement que je ne vous étais pas indifférente, mais c'est l'estime que j'ai de votre caractère qui me persuade que vous n'êtes point changé. À votre premier et second voyage vous n'avez point trouvé en moi une jeune femme belle et charmante, vous avez vu une femme de soixante-dix ans, aveugle, et ayant tous les traits et attraits de la caducité. Vous me jugeâtes sensible et sincère, et ces deux qualités m'acquirent votre estime et votre amitié. Ces qualités sont celles dont vous vous plaignez aujourd'hui, ce sont elles qui me rendent ridicule à vos yeux ; vous n'accordez plus à la vieillesse le privilège d'avoir et de vouloir de l'amitié. Eh bien ! renonçons-y et changeons à tout jamais de style ; cependant souffrez que je vous dise que je croyais celui de mes lettres depuis votre départ à l'abri de toute critique ; je me suis plainte une seule fois du retardement d'une de vos lettres parce que le courrier d'Angleterre qui en avait apporté à tout le monde n'en avait point pour moi, je la reçus l'ordinaire d'après, et je vis par sa date qu'on avait oublié de la mettre à la poste ; ce retardement ne me fâcha point contre vous, je vous savais incommodé, je vous crus malade. Ah ! si quand on est raisonnable on doit être à l'abri de ces inquiétudes, j'avoue que je ne le suis pas. Je confiai au petit Craufurd toutes mes alarmes, je puis vous protester avec vérité qu'il a été mon seul confident. Il ne m'en parut nullement scandalisé, et si le récit qu'il vous en a pu faire en a fait juger autrement, je me suis donc bien trompée dans le jugement que je portais de lui. Vous me conseillez de m'observer en lui écrivant, ainsi qu'à M. Selwyn, parce que vous voulez, dites-vous, que tout le monde me respecte ; s'il ne faut

[1] Le Bailli d'Aulan (voyez la note 5 de la lettre 105).

pour y parvenir qu'une politesse d'usage j'y parviendrai ; mais ce n'est pas là de quoi il s'agit, il est question de la façon dont il faut me conduire avec vous ; je ne puis rien réformer à mes sentiments, ils sont bien éloignés d'être du genre que vous supposez ; la plus grande preuve que je vous en puisse donner, c'est que je ne suis nullement blessée de l'horreur que vous avez pour ceux de ce genre ; j'ajouterai encore une seconde pensée, c'est la demande que je vais vous faire, qui est de ne m'écrire que quand cela vous fera plaisir, et de ne vous assujettir à aucune règle qui vous gêne et vous contraigne ; je vous demanderai seulement pour toute grâce de ne pas exiger que je ne m'intéresse point à votre santé et à tout ce qui vous regarde, de ne me point retirer votre confiance, de rester toujours mon meilleur ami et d'être intimement persuadé que, si par un malheur qui ne m'arrivera jamais à ce que j'espère, vous veniez à ne me plus souffrir, et à me donner de grands mécontentements, jamais vous n'aurez rien à craindre de *l'impétuosité de mon caractère ;* ce sont vos termes. J'ajoute encore une demande à celles que je viens de vous faire, c'est de vous défendre des impressions qu'on pourrait vouloir vous donner contre moi. Votre Milady Hervey m'est suspecte, M. Hume aussi, il pourrait bien avoir parlé de mon impétuosité à vous et à M. Craufurd ; d'ailleurs, vous le savez, je ne manque pas d'ennemis, et je ne comprends pas comment je puis être un objet de jalousie. Vos estampes ont réveillé la jalousie de la grosse Duchesse,[2] qui m'a dit qu'elle se promettait bien d'en écrire à son amie. La divine F . . .[3] en fera quelque plaisanterie à la glace chez votre ambassadeur. Cependant j'ai raconté très-finement que la grand'maman, Mme de Jonzac, et moi vous ayant entendu dire que vous étiez gravé, nous vous avions demandé votre estampe, que cela s'était passé chez le Président, à qui vous n'en aviez pas envoyé parce que vous n'en aviez que trois ; voilà de quoi répondre à votre Milady. Je suis honteuse de ces plats détails, surtout faits à quelqu'un qui a tant de choses dans la tête.

Il faut que je vous dise encore quelque chose avant que de finir. Vous êtes furieux de ce que je me suis plainte plusieurs fois de ce que je ne trouvais point dans vos lettres ce que j'y cherchais toujours. Eh bien ! apprenez ce que c'était ; une de ces amitiés vagues que l'on dit à presque tous ceux à qui on écrit, à la vérité sans les penser, et je me serais figuré que vous

[2] D'Aiguillon.

[3] Mme de Forcalquier.

les pensiez. Mandez-moi je vous prie si la lettre de Mme de Sévigné [4] vous aura fait plaisir ; il y a deux mois que la grand'-maman et moi, nous nous sommes occupées de cette grande affaire. Adieu, j'étouffe de rhume ; il faudra que j'aille ce soir chez le Président, à qui il est survenu un mal à la jambe, que je donne demain à souper à la grand'maman, mercredi à dîner à elle et à son mari, et pardessus tout cela, je suis mal avec vous. Ah ! en vérité c'est trop pour moi.

LETTRE 115

Paris, ce 26 décembre 1767.

Votre lettre du 18 que j'ai reçue le 24 m'a fait plaisir.

" Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable," et c'est bien assurément ce qui me plaît le plus en vous. Vous me faites une peinture si exacte de vos pensées, de vos dispositions, qu'il faudrait être bien obstiné pour vouloir et pour prétendre y faire aucun changement. Je suis fâchée que votre tête soit aussi troublée, mais quand tout sera arrangé que deviendrez-vous ? L'ennui ne succédera-t-il point à l'agitation et à l'occupation ? c'est ce que je crains. Je sais par expérience que cet état est le pire de tous. M. Montagu peut-il être une ressource pour vous ? Son esprit, son caractère, vous conviennent-ils parfaitement ? Avez-vous des rapports dans vos façons de penser ? Il est très-difficile de se bien assortir, et comme on est rarement content de soi-même, on est encore plus rarement content des autres ; mais vous vous connaissez bien vous-même, vous êtes comme spectateur de toutes vos variations, vous vous égarez, mais vous vous ramenez dans le bon chemin, vous ne voulez ni vous tromper vous-même ni tromper les autres, votre esprit est vraiment philosophique, vous avez du courage et de la fermeté, mais vous êtes infiniment sensible, et il est bien nécessaire pour votre bonheur que l'objet de votre sensibilité soit raisonnable ; j'ignore si vous avez bien rencontré, mais ce que je sais c'est que vous ne pouvez recevoir de meilleurs conseils que ceux que vous vous donnez vous-même.

J'attends avec impatience la solution de toutes vos affaires.

[4] Une lettre autographe de Mme de Sévigné, que Mmes du Deffand et de Choiseul s'étaient procurée à l'intention de Walpole.

LETTRE 115.—Inédite.

Je n'hasarderai aucun raisonnement, mais suivant mes faibles lumières je crains que tout ne s'arrange pas suivant vos désirs et vos véritables intérêts. Je voudrais que ceux à qui vous êtes attaché vous ressemblassent, et je doute fort que cela soit. Ne craignez point de trouver dans mes lettres des choses qui pourraient vous embarrasser, et de celles qui pourraient vous déplaire. Ouvrons nos lettres à l'avenir sans dégoût et sans frayeur ; je pourrais aisément remplir les miennes de tout ce que je vois, de tout ce que je fais, mais comment hasarder de tels détails dans le temps que vous avez la tête troublée, pleine d'intérêts importants, dans le temps que c'est par un excès de complaisance que vous me sacrifiez quelques moments. Enfin, n'importe, j'hasarderai de vous conter des balivernes. Nos nouvelles politiques ne vous intéresseraient pas davantage, surtout celles que je pourrais vous mander, qui ne seraient guère plus particulières que celles qui sont dans les gazettes.

Je vous dirai donc d'abord que je n'ai point reçu la lunette ni les crayons, et que vous me mandâtes à la fin d'octobre que vous les aviez donnés à M. Durand pour me les apporter ; faites l'en souvenir. Vous auriez bien mieux fait de donner le paquet s'il n'était pas trop gros à Mlle Lloyd, je l'aurais reçu il y a plus de quinze jours, au lieu que par M. Durand je ne l'aurai tout au plus tôt qu'à la fin de janvier. La lunette est une commission dont vous avez bien voulu vous charger. Je vous prie de m'en mander le prix, et de m'en laisser disposer à ma fantaisie, vous ne prétendez pas apparemment faire un présent à Monsieur de Toulouse.

La grand'maman m'a chargée de vous remercier de votre estampe, elle est charmée de l'avoir, je la lui donnai mardi dernier, parce qu'il avait fallu le temps de la faire encadrer. Elle soupait ce soir-là chez moi avec Mme d'Anville. Le lendemain elle dîna chez moi avec son époux, le grand Abbé, le Marquis de Castellane, le Chevalier de Listenois,[1] et M. de Tourville. L'époux fut de la plus grande gaîté, je lui montrai votre estampe, il la trouva infiniment ressemblante, ainsi que tous les autres ; il me dit, " Quand reviendra-t-il ? "—" Ce sera quand vous voudrez."—" Eh bien ! qu'il parte donc tout à l'heure, je serai ravi de le revoir, il me plaît, il est aimable." La grand'maman

[1] Dans le manuscrit, " Listenay." Charles-Roger de Bauffremont (né 1713). À la mort de son frère aîné (en mai 1769) il devint Prince de Bauffremont. (Voyez la lettre 196.)

de renchérir, tous les autres de faire chorus, et moi qui suis toujours en présence du seigneur, je me tus, craignant même de faire une faute en prenant quelque plaisir à ce qu'on disait. Mais laissons cela, et dites-moi qu'est-ce que c'est qu'un oiseau [2] qui est dans votre estampe ; c'est sans doute un emblème, que signifie-t-elle ? N'oubliez pas je vous prie de répondre à cette question.

J'ai reçu de très-belles étrennes de la grand'maman en porcelaine. L'époux m'a donné aussi une très-belle tasse que je vous destine, elle est pour le chocolat. Ce que j'ai donné à la grand'maman est fort joli, ce sont des outils de jardinage montés et garnis d'une manière très-élégante ; j'y ai joint un couplet de la façon de Pont-de-Veyle, il est assez joli. Vous aurez les vers de ma façon dont je vous ai parlé, je vous les enverrai dans une lettre que M. du Châtelet vous portera. Je vous avertirai du jour de son départ pour que vous puissiez juger de celui de son arrivée, et envoyer chez lui la lui demander.

Ce dimanche, à 2 heures après midi.

Le Président me persécute pour son épître dédicatoire, il vient de m'écrire une grande lettre pour que je vous persuade de l'imprimer ; je ne vous l'envoie point, pour vous en épargner l'ennui.

J'ai bien envie d'apprendre si vous êtes bien aise d'avoir une lettre de Mme de Sévigné ; j'avais dit à Lindor que je lui préparais un grand sujet de jalousie [3] ; c'était cette lettre ; montrez-[la]-lui à son retour et dites-lui que voilà l'explication de l'énigme qui lui causait tant de curiosité. Je tâcherai d'envoyer à M. Craufurd par M. du Châtelet cette grande glacière dont vous n'avez pas voulu, et qui est très-utile pour y mettre des pêches et des abricots pelés, qu'on emplit de sucre à la place de noyau qu'on a ôté ; on met le tout à la glace, et on les y laisse plusieurs heures avant que de les servir. Je ne le préviens point par un présent, j'en ai reçu un de lui. S'il m'a rendu les lettres de Voltaire, elles sont sans doute perdues.

Je suis curieuse de la réponse que vous ferez à la grand'maman. Elle m'a dit à peu près le contenu de sa lettre, entre autres que

[2] C'était le célèbre aigle de marbre, une des gloires de la collection de Strawberry-Hill. Une estampe représentant la "glorieuse volaille" (voyez la lettre de Walpole à Mann du 26 juin 1747—*Lettres*, tome ii, p. 284) repose sur la table où s'appuie Walpole dans le portrait de Reynolds dont il est ici question. L'aigle fut trouvé dans les jardins de Boccapadugli à Rome, en 1742, et fut rapporté pour Walpole par son ami John Chute.

[3] Selwyn était aussi grand admirateur de Mme de Sévigné.

je lui reprochais de n'avoir point de sentiment. Voilà un beau service qu'elle m'a rendu auprès de vous ; je ne puis pas vous dire à quel point je suis contente d'elle. Son amitié, ses attentions, sont au-delà de toute expression.

Je suis fort contente aussi de son mari. Je vous ai dit hier qu'il m'avait envoyé une tasse, je lui ai écrit pour l'en remercier, je n'ai point encore sa réponse. Il se trouve qu'aujourd'hui je ne sais plus si c'est lui qui me l'a donnée.

Je crois avoir trouvé l'homme qu'il me faut pour votre *Richard III*. Il a beaucoup d'esprit, il sera fort capable de la traduire, si nous jugeons qu'il ait du succès dans ce pays-ci, où les points critiques de votre histoire pourraient bien n'être pas aussi intéressants que chez vous.

Vous ai-je mandé que Milady Pembroke, Mlle Lloyd et Milord Spencer [4] soupèrent chez moi il y a aujourd'hui huit jours ? Je n'ai point encore vu Milord Pembroke, il m'a cherchée deux fois et ne m'a point trouvée. La Milady n'est pas trouvée belle, Milady Sarah plaît davantage. Voilà tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui, à moins que le facteur ne m'apporte une lettre, ce que je ne crois pas, en ayant reçu une jeudi, qui est celle où je réponds.

L'affaire de Mlle Sanadon est consommée ; M. de Montigny a des raisons pour ne pas paraître l'avoir faite, et la grand'-maman consent qu'elle passe sur son compte. M. de Montigny est un homme admirable, à qui j'ai les plus grandes obligations.

À 4 heures.

Le facteur vient d'arriver, je reçois une lettre de M. Craufurd ; il est fort mécontent de sa santé, et fort content de la place que Monsieur le Duc de Grafton lui a fait avoir. Une de M. Selwyn, dont voici un extrait que vous m'expliquerez plus clairement : " Notre ministère n'est pas changé ; il est plus établi présentement qu'il n'a pas été depuis longtemps. Les amis de M. Bedford ont des places, ainsi moins d'opposition et plus de patriotisme." Dites quelles sont ces places.[5]

Je viens de recevoir une troisième lettre du Président, qui désire que je vous envoie la seconde. La voici.

[4] Lord Robert Spencer, frère cadet de Lady Pembroke.

[5] Lord Gower devint Président du Conseil ; Lord Weymouth, Secrétaire d'État ; le Comte de Sandwich, Directeur Général des Postes ; et en juin 1768 Richard Rigby, membre marquant du parti du Duc (ou la bande de Bloomsbury, "Bloomsbury Gang," comme on l'appela), fut fait Trésorier Payeur Général.

LETTRE 116

Paris, ce dimanche 3 janvier 1768.

Je ne sais pas un mot de ce que contient la lettre de Mme de Sévigné. La grand'maman en lut cinq ou six, qui n'étaient pas meilleures l'une que l'autre. Je ne me souviens point à laquelle je donnai la préférence, et si ce fut moi qui en fis choix ; enfin quoiqu'il en soit, ce n'a été que comme relique que depuis deux mois je travaille à vous la faire avoir. Vous me faites en vérité trop d'honneur en me supposant une autre intention ; il m'importe fort peu de vous réconcilier avec les sentiments, ni que vous estimiez Quinault ; je n'aime pas plus que vous les choses tristes, et jusqu'à présent je ne m'étais pas doutée que l'élégie fût mon genre, et je ne passais pas pour avoir ce goût-là ; il vous était réservé de faire cette decouverte. Non, je n'aime point l'élégie, mais je hais encore plus les sermons. Je n'aime pas trop non plus ce qui me tourne en ridicule, et je hais par dessus tout ce qui ressemble aux menaces, je tiens pour perdu tout ce qu'on dit que je peux perdre. Si mes lettres sont ennuyeuses, cet ennui n'est pas difficile à éviter ; à l'égard de mon estime pour les auteurs, nos goûts n'ont guère de rapport, surtout quand vous condamnez ce que vous n'avez jamais lu ; mais laissons ce sujet-là, c'est-à-dire la défense de Quinault. Je ne puis orner mes lettres de descriptions ni de tableaux ; de récits j'en ai peu à faire, et j'aurais encore la maladresse de mal rencontrer ; enfin il me paraît difficile de soutenir une correspondance telle qu'il vous conviendrait qu'elle fût.

Je vais faire copier la commission que vous me donnez pour la remettre dans les mains de la grand'maman ; il est étrange que vous n'ayez point reçu votre plafond, j'ai la main malheureuse pour tout ce qui vous regarde, et je ne me souviens pas d'avoir jamais rien fait qui ait pu vous contenter. Vos lettres sont si différentes de ce qu'elles étaient autrefois que je pourrais croire n'être pas en relation avec la même personne ; je ne les ouvre qu'avec frayeur, cependant je m'attendais que celle d'aujourd'hui serait différente des autres ; je l'ai trouvée pis : à la bonne heure. Quand je dis que je l'ai trouvée pis, ce n'est pas qu'elle ne soit fort bien écrite, mais la critique et la satire ne peut plaire à ceux qui en sont le sujet.

LETTRE 116.—Inédite.

Quand vous recevrez cette lettre-ci, vous ne vous souviendrez plus de celle à laquelle elle répond.

J'avais beaucoup de choses à vous raconter, et je m'en faisais un grand plaisir, mais j'ai perdu la parole ; vous me la rendrez quand vous jugerez à propos. Vous m'aviez dit dans votre lettre précédente que les procès étaient terminés, et vous y revenez toujours. Ah ! soyez persuadé que je suis parfaitement corrigée, n'abusez point de ma douceur, et je peux dire de ma patience ; on supporte difficilement d'être humiliée. Sans être fort orgueilleuse je suis cependant une manière de paon. Quand je fais de petits soupers chez la grand'maman avec son mari, et en très-petite compagnie, on est content de moi, on me trouve gaie, de bonne humeur, je m'en applaudis, je me mire dans ma queue ; mais quand on me lit vos lettres, je ne vois plus que mes pieds, et je fais des cris affreux.

Voulez-vous que je vous parle naturellement ? Je ne ferai que répéter ce que je pense vous avoir déjà dit ; c'est que je vous crois un grain, car il n'est pas naturel quand on a son bon sens de vouloir maltraiter et affliger quelqu'un qui n'a d'autres torts avec nous que celui de nous marquer trop d'attention et d'être quelquefois ennuyeux. Quand vous voudrez que je cesse de l'être vous m'écrirez avec plus de douceur et moins de dénigrement. Le moyen d'avoir de la gaîté quand on est mécontente ?

Mandez-moi ce que deviendra M. Hume, nous reviendra-t-il ? Je ne le désire nullement.

Qu'est-ce qui vous a conté que Carmontelle avait dîné chez moi ? Pensez-vous que je puisse croire que vous désiriez mon portrait ? Vous lui feriez bien moins d'accueil qu'à la lettre de Mme de Sévigné, et vous auriez bien raison. Cela est plaisant, je m'étais figurée que vous seriez charmé d'avoir l'écriture de votre sainte, je ne m'embarrassais pas de ce que la lettre contiendrait, ce ne pouvait être que de celles qui étaient restées au rebut. Mais voilà qu'elle tourne contre moi, et que vous pensez que j'ai voulu m'autoriser dans mes prétendues chimères ; cette lettre ne vous a fait aucun plaisir. Tous vos désirs sont des caprices, je n'y serai plus attrapée ; cependant je ne veux point vous quitter sur ma colère, ainsi je finis en vous disant que si vous voulez bien m'écrire à l'avenir sans me sermonner et sans me tourner en ridicule je vous répondrai avec plaisir et peut-être avec gaîté.

LETTRE 117

Paris, ce dimanche 10 janvier 1768,
à 4 heures du soir.

Ne voilà-t-il pas que M. du Châtelet, qui devait partir demain ou après-demain, est actuellement dans son lit avec la fièvre ? Dieu sait quand il partira ; il s'est chargé à la recommendation de M. de Choiseul de porter plusieurs choses de ma part, entre autres un gros ballot pour M. Craufurd ; c'est cette glacière que vous avez dédaignée, et puis un petit paquet qui est encore pour lui, mais que j'ai mis à votre adresse, parce que j'ai cru qu'il courrait moins de risque d'être égaré, étant accompagné d'une lettre pour vous que je n'ai pas voulu vous faire tenir par la poste. Ce petit paquet contient une boîte d'or émaillé ; vous le direz à M. Craufurd quand vous le rencontrerez. On a repris la boîte qu'il a renvoyée pour 15 louis, celle-ci en coûte 24, et j'ai donné les 9 louis de surplus à Madame de la Vallière, qui en a fait l'emplette.

A peine eus-je reçu votre dernière lettre que je fis faire l'extrait de ce qui regardait le dépôt de nos affaires étrangères sur Richard III, et je l'envoyai sur-le-champ à la grand'maman. Dans le moment qu'elle reçut ma lettre, elle dînait tête à tête avec son mari. M. de Choiseul envoya chercher celui qui est chargé du dépôt, et lui ordonna de faire la recherche de ce que vous désiriez, et voici ce que la grand'maman m'a écrit et envoyé :—

"Avant que ma lettre fût cachetée, le monsieur du dépôt m'a apporté cette note qui ne remplira pas, je crois, votre objet ; c'est, m'a-t-il dit, tout ce qu'il a trouvé sur Richard III ; il n'y a que très-peu de chose dans le dépôt de ces temps reculés.

'Extrait d'un précis historique intitulé, Des Guerres et
Traités d'entre le Roi Charles Huitième et les Anglais.

La couronne d'Angleterre usurpée par Richard Duc de Glocestre, frère du Roi Édouard Quatrième, duquel il fit même tuer les deux fils, le Roi Édouard Cinquième et le Duc d'Yorck, fut après plusieurs infortunes enfin recouverte par Henri Comte de Richemont, qui fut le Roi Henri Septième, moyennant l'aide et secours du Roi Charles Huit : le dit Roi Richard trois du nom, tué à la bataille en août 1486.'"

Vous serez, je crois, peu satisfait de cet extrait ; je demanderai à la grand'maman quand je la verrai s'il n'y a point

LETTRE 117.—Inédite.

de recueils des dépenses des ambassadeurs de ce temps-là ; mais quand la verrai-je ? Je n'en sais rien ; ce devait être mardi, j'appris hier au soir que son mari avait la fièvre ; ce peut n'être rien, c'est peut-être la grippe. J'en saurai des nouvelles ce soir ; je ne fermerai ma lettre qu'après.

Le Président, qui ne se porte point bien, et dont je suis très-inquiète, vous envoie sa nouvelle édition [1] par M. du Châtelet ; il voulait vous écrire, je l'en ai détourné, et je me suis chargée de vous dire tout ce qu'il voulait vous mander—des excuses de ce qu'il n'était pas relié ; il l'a présenté de même au Roi, de peur que les feuilles ne fussent maculées, et puis Cochin [2] travaille aux estampes, aux vignettes, et il faut les attendre pour les mettre à leurs places, ce qui [ne] sera peut-être que dans deux ans. Ce pauvre Président a non seulement une tumeur et des marques noires aux jambes, mais il en a aussi sur le corps. Il a commencé dès hier à prendre des anti-scorbutiques. J'ai bien peur que sa fin ne soit prochaine.

Les dernières nouvelles de notre gazette, à l'article de votre pays, m'ont paru bien extraordinaires ; votre première lettre apparemment m'apprendra si elles sont vraies. Mandez-moi, je vous prie, si vous avez fait souvenir M. Durand [3] du paquet que vous lui avez confié, qui contient, suivant ce que vous m'avez mandé, une lunette d'approche, des crayons pour Mme de Grave, et deux petits crayons d'acier pour moi.

Voulez-vous bien dire aussi à M. Selwyn quand vous le verrez que je me suis déjà informée de son soldat, que M. de Cucé,[4] m'a fait dire que c'était un coquin, mais que je prendrai de plus grands éclaircissements.

Adieu, je ne me porte pas bien, et je ne suis nullement en humeur d'écrire.

Ce dimanche à minuit.

M. de Choiseul est toujours fort enrhumé, et a gardé son lit toute la journée ; c'est la grippe.

[1] Une nouvelle édition de son *Abrégé chronologique de l'histoire de France*.

[2] Charles-Nicolas Cochin (1715–90), célèbre graveur, dessinateur, écrivain ; membre (1751) et secrétaire (1755) de l'Académie française.

[3] Dans le manuscrit, "du Rang."

[4] Dans le manuscrit, "Cussé"—M de Cucé, Colonel du régiment de Lorraine, Maître de la Garde-Robe du Roi, appelé plus tard (voyez la lettre 128) le Comte de Boisgelin.

LETTRE 118

Ce mardi 12 janvier 1768, à cinq heures du soir.

Au nom de Dieu, mon tuteur, finissez vos déclamations, vos protestations contre l'amitié. Vous recevrez une lettre par M. du Châtelet qui vous expliquera mes dernières volontés, et dans lesquelles je persisterai toute ma vie. Ne nous tourmentons point l'un et l'autre, moi, en vous vantant ce que vous détestez, et vous, en blâmant ce que j'estime. Laissons là l'amitié, bannissons-la ; mais n'ignorons pas le lieu de son exil, pour la retrouver s'il en était besoin ; voilà la grâce que je vous demande ; et la promesse que je vous fais, c'est de ne jamais prendre son nom en vain.

Je quitte l'Abbé Barthélemy ; il s'est chargé de faire les recherches que vous désirez des années 1482, '83, et '84. Il va demain à Versailles trouver la grand'maman, qui depuis quinze jours n'est pas venue à Paris, ce qui m'a d'abord inquiétée et ce qui m'ennuie à l'excès. Son mari se porte bien, je suis contente de l'un et de l'autre plus que je ne le puis dire ; non, il n'y a rien sous le ciel d'aussi aimable que cette grand'maman ; vous recevrez dans peu une marque de son amitié [1] ; malgré votre indifférence vous ne pourrez pas vous empêcher d'y être sensible ; vous recevrez en même temps les vers que je vous promets, et que vous pourrez bien trouver mauvais ; vous me le direz, j'espère, avec votre vérité ordinaire. Je me flatte que vous remercierez la grand'maman de la lettre de Mme de Sévigné, elle s'est donné mille soins pour l'avoir ; ce n'est pas sa faute si elle ne vous a fait nul plaisir, mais vos envies sont comme celles des femmes grosses, ce ne sont que des caprices ; si on ne les satisfait pas sur-le-champ, il n'est plus temps d'y revenir.

Je ne sais en vérité plus quel homme vous êtes ; le panégyriste de *Richard III*, et l'auteur du *Château d'Otrante*, doit être un être bien singulier : des rêves, ou des paradoxes historiques, voilà donc à quoi vous allez employer votre loisir ; et Catherine II, ne vous réconcilierez-vous point avec elle ?

Je vous demande pardon du jugement que j'ai porté sur M. Montagu ; ce n'a été que sur ce que vous m'en aviez dit

LETTRE 118.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Mme du Deffand fait probablement allusion au portrait par Carmontelle, qui fut envoyé en Angleterre, remis aux soins de M. du Châtelet, l'ambassadeur de France.

précédemment que je l'ai cru votre ami ; actuellement je ne ferai plus de semblables fautes. Mais Fanny et Rosette, comment sont-elles avec vous ? Sont-elles comprises dans la proscription ? Selon Voltaire, vous devez vous trouver seul dans l'univers ; on croirait difficilement trouver la félicité dans cet état, mais vous dites qu'il fait la félicité de votre vie. Félicité ! ô le grand mot ! Hélas ! mon tuteur, que je vous crois loin de la connaître ! Vous m'avez souvent accusée d'affectation ; n'en seriez-vous pas plus coupable que moi ? Oh ! je n'ai pas d'affectation, moi, et surtout avec vous ; aujourd'hui qu'il faut que je m'observe, notre commerce m'en devient bien moins agréable ; mais n'importe, je serais fâchée de le perdre. Vous me paraissez un être si supérieur à moi, que je ne sais quel langage il faudrait vous tenir, ni de quoi je pourrais vous entretenir. Les affaires de votre chose publique ne vous intéressent plus, à plus forte raison celles de la mienne ; les détails de société vous paraîtraient puérils, cela est embarrassant ; il faut pourtant essayer de tout.

Il est arrivé ici ces jours passés un fils du Duc de Courlande [2] ; on l'a arrêté depuis quatre jours, et on l'a mis à la Bastille ; on dit que c'est pour de fausses lettres de change, et d'autres escroqueries.

La santé du Président va mieux, on l'a déterminé à prendre des anti-scorbutiques ; depuis cinq jours qu'il a commencé ce remède il s'en trouve bien. Je ne lui parlerai plus de son épître dédicatoire que vous ne voulez pas faire imprimer, il me semble qu'il n'y avait point d'éloge, et qu'il vous marque seulement sa reconnaissance.

Les Pembroke ont soupé deux fois chez moi, ainsi que la demoiselle Lloyd ; votre ambassadeur s'est avisé de me donner une étrenne fort jolie, je ne comprends pas pourquoi, mais malheureusement cette année il a été de mode de m'accabler de porcelaines. Celles de M. de Choiseul sont magnifiques ; c'est une grande jatte à punch de la plus grande beauté ; mille facéties ont accompagné tous ces présents. Vous avez bien raison de trouver ce commerce de présents incommode, j'en juge de même, mais je ne croyais pas qu'une tasse, je ne dirai

[2] Le fameux Jean-Ernest Biren, fils d'un paysan de Courlande, élevé au Duché de Courlande en 1737, grâce à l'influence de l'Impératrice Anne de Russie, dont il était le favori. Il fut envoyé en Sibérie en 1740, mais fut rappelé l'année suivante par l'Impératrice Élizabeth. En 1763 il fut renommé Duc de Courlande. Il eut un fils, Pierre, qui lui succéda en 1769, mais fut déposé peu après.

pas à son ami, mais à son familier, dût être traitée de présent ; votre sévérité s'étend sur tout, je vous promets de ne point intervertir les commissions que vous voudrez bien faire pour moi, vous êtes à tous égards une chose sacrée, la moindre faute sera un sacrilège. Je ne disposerai donc de la lunette qu'à mon propre et privé nom, ce sera pour la grand'maman, ou pour *mon petit-fils*. Vous ne savez pas quel il est ; c'est M. de Choiseul, il avait oublié quel était notre degré de parenté, et dans la lettre qui accompagnait sa jatte il m'appelait *ma grand'-maman*, cela a fourni beaucoup de plaisanteries.

La Reine se porte mieux, on n'espère point sa guérison, mais sa fin n'est pas si prochaine ; tout le monde a eu ici la grippe, hors moi et mes gens. Mlle Sanadon s'occupe de son ameublement ; elle logera, à Pâques, dans le dehors du couvent ; l'appartement est fort joli ; elle est comblée de joie, et me témoigne sa reconnaissance d'une manière fort sensible et naturelle. Je suis extrêmement contente de lui avoir rendu service, j'en recueillerai le fruit, car elle me sera une grande ressource ; ce sera un fond de compagnie qui m'en procurera d'autres, je retiendrai plus aisément quelqu'un à souper, ayant quelqu'un avec moi, que si j'étais seule. Enfin, moi, qui ne fais ni de *Château d'Otrante*, et qui m'intéresse encore moins aux morts qu'aux vivants, qui n'ai point de *Richard III* qui m'occupe, qui n'ai enfin ni goût ni talent, qui ne peux ni jouer ni travailler, qui ne trouve aucune lecture qui me plaise, et qui ne peux pas supporter l'ennui, je m'accroche où je peux ; une Mlle Sanadon me devient une ressource.

Ne soyez point choqué de la manière peu respectueuse dont je vous parle de vos ouvrages, j'en fais beaucoup de cas : voilà la troisième fois que j'achète le *Monde*, à cause de vos huit discours ; je l'avais prêté, on ne me l'a pas rendu. J'aime fort vos réflexions, et mille fois mieux que vos rêves ou votre savoir, et par-dessus tout, vos lettres, même quand elles m'outragent. Adieu. Je vous ai écrit lundi 11 avant que d'avoir reçu votre lettre du 7, croyant que je pourrais bien n'en pas recevoir ; cette lettre du 7 est arrivée et j'y réponds.

Je viens d'envoyer chez M. du Châtelet, il ne partira que dans huit ou dix jours, cela m'impatiente.

Ne vous avais-je pas mandé que j'étais fort inquiète de Pont-de-Veyle ? Il est guéri, il sort.

LETTRE 119

Paris, ce dimanche 24 janvier 1768,
10 eures du matin.

M. Dubois, ci-devant premier commis du département de la guerre, mourut subitement mardi 19, comme il se préparait pour aller à la chasse ; ce fut de sa quatrième ou cinquième apoplexie depuis le voyage de M. de Choiseul à Chanteloup ; l'Abbé Barthélemy, qui était à Versailles, revint à Paris avec M. et Mme de Choiseul. M. de Choiseul lui dit dans le carrosse, " Je suis le maître de disposer de la place de secrétaire des Suisses, je vous prie de l'accepter ; dès la première attaque qu'eut Dubois je vous la destinai." L'Abbé, surpris, confondu, charmé, lui dit qu'il n'était au fait de rien de ce qui concernait cet emploi. " Il n'y a rien à faire qu'à signer," lui dit le ministre, et joignit au bienfait les propos les plus obligeants et les plus tendres. L'Abbé était perdu de reconnaissance et de satisfaction. Cette grâce qu'il reçut dès le mardi n'a été publiée que le vendredi au soir. La grand'maman m'écrivit le vendredi après dîner pour me l'apprendre et s'excuser de ne me l'avoir pas dite plus tôt, mais son mari lui avait défendu d'en parler. L'Abbé vint me voir hier ; il me dit toutes les tenances et circonstances, il épancha sa joie, et tout de suite il me pria de vous en faire part, comptant assez, dit-il, sur vos bontés pour etre persuadé que vous en serez fort aise. La grand'maman doit être bien contente, je le suis par rapport à elle au delà de l'expression. Voilà une preuve bien claire, bien authentique, de l'attachement de son mari.

Je suis fort aise que M. Mariette ait réussi à vous satisfaire ; à l'égard du prix, quand vous m'aurez mandé ce que coûtent la lunette et les crayons dont vous avez bien voulu faire l'emplette, nous ferons nos comptes, et je suis très-sûre que je vous serai redevable.

On a fait la recherche des années 1483 et '84. Il n'y pas un mot de Richard, et cette amie de feu Milord Bolingbroke [1] n'a su ce qu'elle disait, ainsi vous ne pouvez avoir aucun éclaircissement par la France.

LETTRE 119.—Inédite.

[1] Henry St. John, premier Vicomte Bolingbroke (1678–1751), le célèbre homme d'État. Il vécut en France de 1715 à 1723, après avoir été congédié par George I.

J'espère pouvoir vous mander avant de fermer ma lettre quel jour partira M. du Châtelet. La grand'maman m'a chargée de vous dire qu'elle lui a donné un paquet pour vous, qu'il faudra que vous envoyiez chercher à son arrivée. Il y a un de moi à M. Craufurd, et il vous remettra, ou bien M. Francès, un autre petit paquet pour le dit M. Craufurd, vous voudrez bien [le] lui remettre, et une lettre pour vous à laquelle je joindrai le second chant de la *Guerre de Genève ;* je crois que vous avez le premier et le troisième. Vous trouverez dans cette lettre ma réponse sur Carmontelle et sur tous les autres articles de vos lettres auxquels il ne convient pas de répondre par la poste.

La grand'maman n'avait point encore reçu ces jours passés le taffetas que vous lui deviez envoyer.

Ce même jour, à 5 heures du soir.

Le facteur vient de venir, il m'apporte une lettre à laquelle je ne m'attendais pas ; c'est la première depuis trois mois qui ne me donne pas sujet de me plaindre ; mais elle me jette dans un grand embarras, j'avais ajouté, comme je vous l'ai mandé ce matin, à une lettre que je vous ai écrite il y a plus de quinze jours (et que M. du Châtelet doit vous rendre) la réponse à votre lettre du 15. J'avais un peu trempé ma plume dans le fiel, je ne sais si je dois vous l'envoyer, celle que je reçois du 18 m'a un peu apaisée. Je ne sais donc quel parti je prendrai ; je serais bien aise que vous n'ignorassiez aucun de mes sentiments. Toutes réflexions faites, je crois que je vous l'enverrai. Ce préambule que je fais dans cet instant doit adoucir ce qui vous paraîtra aigre ou amer ; et puis que sait-on ? Vous en serez peut-être fort content, c'est une chose à voir.

Oh ! vous avez la main fort heureuse, je suis fâchée que la grand'maman n'ait rien,[2] gardez la grosse somme que vous avez à moi entre vos mains pour les commissions que vous voudrez bien que je vous donne. À l'égard de Wiart, vous lui enverrez son argent quand vous en trouverez l'occasion ; Mme de Bentheim mandera à M. Selwyn ce qui lui plaira.

Je suis fort fâchée qu'on ne puisse pas vous donner d'éclaircissements sur Richard III ; la grand'maman a fait faire les plus exactes recherches. M. Craufurd a raison, votre mot est excellent, je le mettrais dans la préface. Dites à M. Craufurd

[2] Ceci est sans doute une allusion à la tombola anglaise dont Walpole prenait de temps en temps des billets pour Mmes du Deffand et de Choiseul.

que son M. Mallet m'a laissée là ; j'en suis fâchée parce que j'avais des vues sur lui pour traduire votre *Richard III* ; M. de Montigny s'y est offert ; mais indépendamment qu'il n'a pas un moment à lui je craindrais qu'il ne s'en acquittât pas bien. Mme de Meinières serait bien ce qu'il faudrait, mais je ne suis pas trop en faveur ; ses bontés dépendent de celles dont Mme de Forcalquier m'honore, et cette belle Comtesse est tant soit peu variable. Enfin, envoyez-moi toujours votre *Richard*, et soyez persuadé que je ne commettrai point sa réputation, en choisissant un mauvais traducteur ; je pense que si vous vouliez que ce fût Mme de Meinières qui le traduisît, il faudrait lui en envoyer un exemplaire, ou bien à Mme de Forcalquier avec un mot d'insinuation.

Je suis bien aise que votre cousin soit content. Je voudrais pouvoir l'être de votre fortune, vous vous êtes fait un honneur de la negliger, je n'ai rien à dire sur cela, ce serait peut-être un ridicule, une affectation d'y prendre intérêt.

La place de secrétaire des Suisses est, dit-on, de 24,000 francs d'appointements, sur lesquelles Mme de Saint-Chamant a deux mille écus de pension ; son père et son oncle avaient eu successivement cette place.

Mme la Maréchale de L.[3] a une grande tracasserie ; elle joua il y a aujourd'hui quinze jours un proverbe chez Madame la Comtesse de la Marche, dont le mot était *a beau mentir qui vient de loin*. Il n'y avait que la Princesse, Mme de Sabran, Mme d'Oisi, Mme de Vierville, la Maréchale, et sa petite-fille.[4] Elle débita des nouvelles absurdes, sur M. de Choiseul, sur Madame Adélaïde, disant qu'elle les avait apprises au Temple d'où elle arrivait. Cette mauvaise plaisanterie s'est répandue, on l'a envenimée, et aujourd'hui c'est la nouvelle de tout Paris.

Les nouvelles de mon ménage sont que j'ai les plus jolies tablettes du monde au dessus de mes encognures, elles sont de glaces, et multiplient par conséquent les porcelaines qui sont dessus ; on les trouve charmantes, et on loue beaucoup mon bon goût.

Voilà, je crois, une lettre qui ne vous fâchera pas, elle me paraît bien plate et bien peu intéressante, mais pourvu qu'elle vous plaise j'en suis contente.

Je ne sais encore rien de M. du Châtelet, si j'apprends d'ici à mercredi le jour de son départ je vous le manderai.

[3] De Luxembourg. [4] La Duchesse de Lauzun.

Le Président se trouve bien de ses anti-scorbutiques. La tumeur de sa jambe, les marques noires subsistent toujours, mais il se porte bien ailleurs. Je parlerai à son médecin du quinquina.

Je ne me porte pas trop bien, les insomnies, les vapeurs, les entrailles, tout cela ne va pas bien, mais je ne m'en embarrasse pas, je ne me soucie pas plus de moi que des autres.

LETTRE 120

Ce 26 janvier.

Enfin M. du Châtelet a pris congé ; le jour de son départ n'est pas encore fixé, mais je veux lui faire remettre aujourd'hui ma lettre et le petit paquet de M. Craufurd.

Je viens de jeter au feu trois lettres que je vous avais écrites depuis la fin de décembre ; je vous avais annoncé dans mes dernières que je vous expliquerais mes intentions, mes résolutions, etc. Il vaut bien mieux vous en faire juger par ma conduite, oublier le passé de part et d'autre, et que notre commerce ne soit plus orageux. Voilà tout ce que je me permets de vous dire.

Il faut que je me justifie du mystère que je vous ai fait du tableau que vous recevrez ; la grand'maman l'avait exigé, et ce n'a été que pour lui obéir que je vous en ai gardé le secret. Ce n'a été nullement dans l'idée de vous surprendre, je ne m'aviserai jamais de ces raffinements avec vous quand il ne s'agira que de moi, mais comme le portrait de la grand'maman est avec le mien, j'ai cru facilement que la surprise pourrait augmenter votre plaisir. Il faut vous conter l'histoire de ce tableau ; vous me demandâtes mon portrait, j'en fus étonnée, je sentais bien que ce n'était qu'une fantaisie du moment ; vous insistâtes, je pensai alors qu'en me faisant peindre par Carmontelle, qui peint tout le monde, cela pourrait sauver le ridicule. Ne connaissant point Carmontelle, peu de jours après votre départ je m'adressai à la grand'maman. Elle fit parler à Carmontelle, prit jour pour l'amener dîner chez moi. Elle se fit peindre dans le même tableau avec des lunettes sur le nez, me présentant une poupée. Cette idée la divertit beaucoup, mais elle a été mal exécutée par Carmontelle, car la grand'maman

LETTRE 120.—Inédite.

n'est pas ressemblante, et moi je le suis à faire peur. J'ai fait deux inscriptions : voici la première :—

Vous qui croyez que la jeunesse
Ne peut joindre à ses agréments
Un cœur rempli de sentiments,
Plaignant, consolant la vieillesse,
Voyez Choiseul et du Deffand.

Voici la seconde :—

De la gaîté dans la vieillesse,
De la raison dans la jeunesse,
Porter lunettes à trente ans,
Jouer à la poupée au déclin de sa vie,
Serait-ce manquer de bon sens ?
Ah ! mon Dieu, non, c'est la philosophie !

J'aimerais bien mieux une troisième de votre façon.

Monsieur le Duc de Choiseul a vu tout cela, tableau, vers, il a tout approuvé ; c'est lui qui s'est chargé de l'envoi, et l'on sait par la grand'maman et non par moi que ce tableau a été fait pour vous. La grand'maman voulait qu'on le plaçât dans votre chambre, et elle avait dit à M. du Châtelet d'épier le temps que vous ne seriez pas chez vous ; mais je lui ai fait observer que comme il n'était pas encadré il fallait le laisser dans la caisse, et que vous auriez le même plaisir à l'ouvrir ; Mariette l'a voulu emballer de cette façon, la croyant la plus sûre.

Voilà donc, mon tuteur, vos ordres exécutés ; j'espère que ce tableau vous sera agréable, vous saurez gré à la grand'maman de cette marque d'amitié, et ma représentation ne vous déplaira pas, elle ne pourra ni parler ni écrire ; je ressemble beaucoup aujourd'hui à mon portrait, ne pouvant faire ni l'un ni l'autre. Adieu.

Je vous envoie le second chant de la *Guerre de Genève.*

Le Président va bien, ses tâches noires s'effacent. Je vis hier Mariette, il me lut votre lettre ; c'est un bon homme ; il est animé, et me plaît beaucoup.

LETTRE 121

Paris, ce mercredi 27 janvier 1768.

Vous êtes magnifique en hors-d'œuvre, mais je ne conclus point que cela doive devenir votre ordinaire ; je me contenterai de votre frugalité, c'est un très-bon régime et je m'en accommoderai toujours bien. Enfin M. du Châtelet part samedi ; envoyez chez lui aussitôt que vous le croirez arrivé, et accusez-moi sur-le-champ la réception de ma lettre.

Le présent de la grand'maman ne doit point vous embarrasser ; un témoignage de reconnaissance vous acquittera envers elle.

Il faut demander à M. Durand le nom du fermier-général à qui il a adressé votre paquet, je n'en ai point encore entendu parler ; il serait désagréable qu'il fût perdu. Je suis très-contente de ce que vous m'apprenez sur votre cousin, parce que je suppose que non seulement c'est votre plaisir, mais que c'est votre avantage. Je loue vos principes sur le désintéressement, mais, mon tuteur, pensez-y sérieusement, il ne faut pas être pauvre et vieux à la fois, et surtout dans le système où vous êtes de trouver le bonheur dans les fantaisies. Je ne prétends pas assurément vous donner des conseils, je suis bien éloignée de croire pouvoir vous éclairer, mais plus on aime la liberté, plus on veut ne tenir à rien en particulier, plus l'aisance devient nécessaire.

Mme de Luxembourg soupa hier chez votre ambassadeur ; c'était moi qui avait arrangé la compagnie, Mme de Mirepoix en devait être, mais elle était à Choisy ; il y avait Mme de Lauzun, les Duchesse et Comtesse de Boufflers, MM. d'Entragues, de Laval, de Pont-de-Veyle, de Mercy,[1] de Souza, de Creutz, l'Abbé d'Arvillars ; on était quinze. Le souper fut grand, je ne le trouvai pas bon, mais personne ne s'en plaignit. L'ambassadeur et sa femme sont extrêmement polis, et moi en particulier j'ai beaucoup de sujet de m'en louer ; je m'accommode assez bien du mari, il est facile, rompu au grand monde ; pour sa femme je la trouve un peu amphigourique, et je la vois rarement. Je vois assez souvent Milady Pembroke ; elle est polie,

LETTRE 121.—Inédite.

[1] Florimond-Claude, Comte de Mercy d'Argenteau (1722-94), ambassadeur impérial en France de 1766 à 1790.

douce et modeste ; la demoiselle Lloyd [2] pretend m'aimer beaucoup, elle me prend la main et la secoue à me démettre le poignet ; on ne la présente point aux Princes ni aux Princesses, je crois vous avoir mandé que je faisais des tentatives pour réparer ce dégoût ; elle est, dit-on, fille de condition. Je ne vois presque jamais le Milord Clanbrassill, il passe sa vie chez M. le premier.[3] Je vois très-rarement aussi les Milords Pembroke et Spencer, je n'aime point les jeunes gens, je ne sais que leur dire.

Je souperai ce soir avec la grand'maman chez Madame la Duchesse d'Anville. Elle ne m'a point envoyé votre dernière lettre, ni même fait savoir qu'elle l'a reçue, je ne l'ai point vue depuis la place du grand Abbé ; il sera du souper. La grand'maman restera encore demain à Paris. Je ne sais ce qu'elle fera, et si je la verrai ; je ne lui marque point d'empressements qui puissent l'embarrasser, et comme je ne sais pas me conduire par politique je tâche de n'avoir de sentiments que ceux qui sont commodes pour le commerce.

Je suis toujours fort contente de Mme de Jonzac ; c'est une personne toute raisonnable, et de qui les premiers mouvements ne troublent jamais la paix. Pour Mme de Forcalquier, elle est toujours sublime ; je suis bien avec elle, ainsi qu'avec Mme d'Aiguillon. L'Idole me traite aussi fort bien. Le Prince [4] ne m'admet à aucune des marques de sa faveur, mais je n'ai pas l'air de m'en apercevoir. Enfin, ma conduite est assez sage, la vie que je mène assez douce, mais froide et un peu ennuyeuse. Voltaire dit,

> " L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
> Et qui s'éteint s'il ne s'augmente."

Si cela est vrai la mienne ne sera que cendres, je souhaite qu'il n'en soit pas ainsi de la vôtre. Adieu.

Les Beauvau arriveront la semaine prochaine. M. de Grave ne reviendra pas sitôt ; il m'écrit les choses les plus tendres et les plus charmantes, mais je suis de votre avis, les faits rendent les lettres plus amusantes que les sentiments.

[2] Dans le manuscrit, " Floyd."

[3] C'est-à-dire, le premier écuyer de la petite écurie de la maison du Roi, par opposition à " M. le grand," qui était le premier écuyer de la grande écurie.

[4] De Conti.

LETTRE 122

Paris, ce mercredi [samedi] 30 janvier 1768.

Bon ! comment cela se fait-il ? Je reçus hier une lettre du Selwyn, j'en reçois aujourd'hui une de vous ; cette aventure est sans exemple ; mais qu'importe, quand le bien arrive, qu'on s'y soit attendu ou non ?

Je me suis pressée de répondre au Selwyn, et de lui donner mes commissions pour vous et le petit Craufurd. Il faut bien vous le répéter : M. du Châtelet sera à Londres vendredi ou samedi au plus tard ; si ma lettre le prévient, épiez son arrivée, et ne différez pas à vous faire remettre ce qu'il a pour vous. Il y a un ballot de la grand'maman ; savoir ce qu'il contient n'est pas mon affaire ; la mienne a été de vous envoyer un petit paquet pour M. Craufurd et le second chant de la *Guerre de Genève.*

Il y a des nouveautés sans doute ; il y en a de Voltaire, toujours sur les mêmes sujets ; il y a des recueils, des romans, des tragédies : notre littérature est aussi abondante en production qu'elle est stérile en imagination. Est-ce que vous voulez que je vous envoie ces rapsodies ? Mon goût ne doit pas être bon, il est souvent contraire au vôtre. Vous m'avez fait relire les romans de Crébillon, ce sont les mauvais lieux de la métaphysique ; il n'y a rien de plus dégoûtant, de plus entortillé, de plus précieux et de plus obscène ; est-il possible que quelqu'un qui aime le style de Mme de Sévigné (qui en excepte seulement les tendresses), estime Crébillon et conseille de le lire ? Je fus hier à une tragédie chez la Duchesse de Villeroy, qui fut applaudie à tout rompre ; tout le monde était devenu fontaine en la lisant, et l'on fut aux sanglots en l'écoutant ; ni la lecture ni la représentation ne m'ont causé la plus petite émotion. Cette pièce s'appelle *L'Honnête Criminel,*[1] l'auteur s'appelle Fenouillot,[1] la grand'maman dit *Fouille au pot.* Il y a un rôle qui est excellent : c'est un misanthrope, qui est plus

LETTRE 122.—Incomplète dans les éditions précédentes ; datée "mercredi" par méprise.

[1] Charles-Georges Fenouillot de Falbaire (1727–1800). "Le plus connu de ses ouvrages, *L'Honnête Criminel* . . . médiocre en lui-même, dût son succès à l'événement réel et récent qui lui avait servi de thème : c'était le dévouement du Protestant Jean Fabre se substituant à son père et se faisant à sa place conduire aux galères. La pièce de Falbaire et ses démarches contribuèrent à la réhabilitation de cet infortuné." (L.L.)

fondé à l'être que celui de Molière ; il n'a pas tant d'esprit, il n'est pas si éloquent, mais il est encore plus naturel, et en vérité il me plaît davantage : tout le reste de la pièce est des situations forcées, d'où il naît des sentiments faux, outrés et nullement intéressants. Je suis fâchée de ne vous l'avoir pas envoyée ; vous l'aurez par la première occasion.

Pour Voltaire il me faut un nouvel ordre, vous n'aimez pas les impiétés, vous êtes, ce me semble, un peu dévot.

J'attends votre *Richard ;* j'ai déjà prévenu Mme de Meinières avec qui je suis fort bien ; je n'ai pas osé la prier de le traduire, cela est aujourd'hui au-dessous de sa dignité ; mais je lui ai demandé un traducteur ; elle me propose un nommé Suard. Je vous ai déjà dit que M. de Montigny s'offrait lui-même ; mais je n'ai pas opinion de son style ; enfin, que *Richard* arrive, et nous verrons ce que nous en ferons.

Ha ! ha ! mais j'en suis fort aise ; tout l'attirail de la grandeur [2] ; on veut pouvoir dire : *c'est toi qui l'as nommé ;* je vous exhorte à vous défendre d'une fausse modestie, c'est de tous les genres de *gloriole* celle qui me choque le plus ; j'aime mieux l'orgueil à découvert que celui qui a le masque de la modestie. Vous ne devez pas être ravi, mais il serait ridicule que vous fussiez fâché. Mais de quoi est-ce que je me mêle ? C'est bien à moi d'enseigner ! Je voudrais que vous fussiez bien avec elle, qu'elle se souvînt qu'elle est *du sang d'Hector,* que c'était bien de l'honneur pour elle, et qu'elle s'en honorât encore aujourd'hui. Je voudrais savoir ce que dira l'Idole ; voilà un bel exemple ; elle a bien une dame d'honneur, elle ne manquera pas de portraits, mais ce sera tout, ou je suis trompée.[3]

Je n'entends parler ni de lunette ni de crayons, ni la grand'-maman de taffetas. Ah ! vous faites plaisamment les commissions, tout cela est perdu, vraisemblablement ; la grand'-maman s'est plainte à moi de n'avoir point le taffetas ; que ne [le] lui adressiez-vous directement ? ne l'auriez vous pas pu faire

[2] Ceci a rapport au mariage de la Comtesse Waldegrave, nièce de Walpole, avec le Duc de Gloucester. Walpole avait dit, dans la lettre à laquelle celle-ci sert de réponse :—" Il y a un certain mariage qui commence à faire du bruit. Je vous proteste que je ne suis pas du secret, ou je ne vous en parlerais pas. Mais on a pris une fille d'honneur, qui est logée à l'hôtel ; et le portrait du mari se voit ouvertement dans le grand cabinet." (B.)

[3] Mme du Deffand fait allusion au désir qu'avait Mme de Boufflers d'épouser le Prince de Conti, désir que ce dernier apparemment ne partageait pas.

remettre à M. Minet [4] à Douvres ? Mais Richard III a occupé tous vos esprits ; vous ne demandez seulement pas à M. Durand le nom du fermier-général à qui il a adressé votre paquet pour moi ; il y a bientôt quatre mois que vous me l'avez annoncé, je ne compte plus le recevoir. Je n'ai plus rien à vous dire sur Carmontelle, si ce n'est que je suis brouillée avec lui et qu'il me refuse une copie de ce que vous recevrez, ou plutôt de ce que vous aurez reçu ; peu de gens l'ont vu ici parce que je me hâtai de le faire emballer, croyant que M. du Châtelet partirait le 15 ou le 20 décembre ; je suis indignée que la grand'maman soit si mal attrapée.

J'ai mandé au Selwyn que je n'avais pas dormi de la nuit, et que j'ai fait des couplets sur Colman [5] ; j'ai envie de vous les dire. J'ai une femme de mes amies qui fait des figures en papier qui sont abominables de près, mais de loin elle ressemblent aux biscuits ; j'en ai plusieurs sur ma cheminée, et Mme de Forcalquier m'en envoie tous les jours de sa façon ; cela désole Colman, il les a prises en horreur, il en brûla trois le premier jour, et menace d'en faire autant des autres. Mme de Forcalquier accompagne ces magots de vers à la diable ; voici des couplets que je lui ai envoyés ce matin :—

1er.

Quand vous m'envoyez des magots
Colman tout bas dit certains mots
Qu'on ne saurait redire . . . eh bien !
Encore moins les écrire . . . vous m'entendez bien ?

2ème.

Lors qu'il regarde ces objets
Savez-vous quels sont ses projets ?
C'est de mettre ces dames . . . eh bien !
Quelque jour toutes en flammes . . . vous m'entendez bien ?

3ème.

Le tour est un peu scélérat ;
Pour prevenir tel attentat,
Et toute autre escarmouche . . . eh bien !
Je défends qu'on leur touche . . . vous m'entendez bien ?

Oh ! puisque je vous ai dit ces bêtises, je veux vous dire des vers du Chevalier de Boufflers, qui sentent un peu le fagot, qui

[4] Minet semble avoir été agent à Douvres pour le transport entre l'Angleterre et la France des voyageurs et des marchandises. Il est mentionné à ce titre dans les lettres de George Selwyn.

[5] Domestique de Mme du Deffand.

sont peut-être un peu trop libres, mais qu'importe ? C'est un dialogue :—

> "Vous fûtes empalé, m'a-t-on dit, en Turquie ?
> Oui, du grand Turc un jour ce fut la fantaisie.
> Mais dis-moi, mon ami, que penses-tu du pal ?
> Qu'il commence fort bien, mais qu'il finit fort mal."

Vous ai-je envoyé des vers qu'on a crus être de Voltaire sur un petit auteur nommé Dorat [6] ? Ils sont d'un nommé La Harpe, je les trouve jolis :—

> "Bon Dieu ! que cet auteur est triste en sa gaîté !
> Bon Dieu ! qu'il est pesant en sa légèreté !
> Que ses petits écrits ont de longues préfaces !
> Ses fleurs sont des pavots, ses ris sont des grimaces.
> Que l'encens qu'il prodigue est d'insipide odeur !
> Il est, si je l'en crois, un heureux petit maître ;
> Mais si j'en crois ses vers, ah ! qu'il est fâcheux d'être
> Ou sa maîtresse, ou son lecteur ! "

J'ai fait grande connaissance avec M. Dupuits, mari de Mlle Corneille [7] ; il a passé un mois ici, il a obtenu une compagnie de dragons, il est retourné chez Voltaire, il lui porte une lettre ; je lui donnai à souper la veille de son départ, il m'a promis de m'envoyer toutes les productions nouvelles, il les addressera à la grand'maman ou à son mari.

Adieu ; si j'avais prévu ce matin que je vous écrirais cet après-dîner j'aurais épargné ma lettre à M. Selwyn.

LETTRE 123

Paris, ce mercredi 10 février 1768.

Je vous écris en faisant ma toilette, je commence par ce que je crains le plus d'oublier, je vous prie d'envoyer chercher Mme Dumont, de lui dire que j'ai reçu sa lettre, que j'en ai

[6] Claude-Joseph Dorat (1734–80).

[7] Petite-nièce du poète. "Mlle Corneille, née dans l'obscurité et dans l'indigence . . . a trouvé un second père dans M. de Voltaire. Elle lui doit son éducation et son établissement. Dès le commencement, après l'avoir retirée chez lui, il l'a mise à l'abri de besoin par une rente viagère de 1500 livres assise sur sa tête. Il l'a ensuite dotée d'une somme de 20,000 livres, et mariée à un officier de dragons, M. Dupuits, établi dans le pays de Gex, près de ses terres. Enfin il s'est assujetti au travail pénible, ingrat, et subalterne d'un commentateur * pour mettre le public à portée de concourir, par ses bienfaits, à l'augmentation de la fortune de sa pupille. Mme Dupuits a déjà touché plus de 50,000 livres du produit de cette souscription." (Grimm, *Corr. Litt.*, tome iii, p. 466.)

LETTRE 123.—Inédite.

* Voltaire publia en 1764 une édition des *Œuvres* de Corneille, dont il céda le produit à Mlle Corneille.

reçue une de son fils au commencement de l'année, il dit qu'il est très-content, et j'ai su qu'on l'était de lui ; il aura la protection de Madame la Duchesse de Choiseul s'il s'en rend digne ; il faut que sa mère l'exhorte à bien faire son devoir pour que M. de Durfort [1] puisse à son retour dire du bien de lui.

J'enverrai demain chez MM. Bouret et Treffond ; je doute que le paquet ne soit pas perdu, j'ai un regret infini que vous n'en ayez pas chargé Mlle Lloyd. Voilà tout ce qui me regarde ; venons présentement à ce qui vous intéresse.

Je suis enchantée du régiment [2] et de la manière dont il a été donné. J'attends votre *Richard*, je serai ravie de faire connaissance avec ce parfaitement honnête homme, si beau et si bien fait ; mais je suis fâchée de n'en avoir qu'un exemplaire, il y a plusieurs personnes a qui j'aurais été bien aise d'en donner, entre autres à Mme de Meinières, à qui je l'avais fait espérer. Quand vous aurez la seconde édition envoyez-moi au moins une demie douzaine.

Je vous enverrai par Milord Spencer le livre que vous désirez, j'y joindrai une tragédie qu'on a jouée chez Mme la Duchesse de Villeroy, où tout le monde est devenu fontaine, excepté Pont-de-Veyle et moi, qui sommes restés rocher, et dont les cris de Molé n'ont pu faire sortir une goutte d'eau. *Le Galérien* m'a paru ressembler à un M. de Nancé,[3] amant de feu Madame la Duchesse de Berry [4] ; elle lui demandait s'il l'aimait ? " Oh ! oui, Madame, après Dieu, et mon cher père et ma chère mere, vous êtes tout ce que j'aime le mieux " ; il n'y a pas, à ce que je trouve, un sentiment vrai, excepté le Marquis d'Olban que j'aime à la folie ; je suis très-curieuse de l'effet que vous fera cette pièce, vous me le direz avec vérité. Je vous dirai de même ce qu'on pensera de votre *Richard*.

J'aime fort le bon mot de M. Selwyn, et l'honnêteté de M. Hume ; s'il n'adorait pas les faux dieux je l'estimerais et je l'aimerais, mais je ne puis pousser la tolérance jusqu'à permettre le culte des idoles.

Je suis ravie de ce que j'aurai quatre de vos estampes, dont

[1] Le Marquis de Durfort, ambassadeur de France à Vienne. Le jeune Dumont était page chez lui.

[2] Le commandement du régiment des "Gardes Bleues," rendu vacant par le mort du Marquis de Granby, fut immédiatement conféré par le Roi au Général Conway.

[3] M. de Nancré, capitaine des Gardes Suisses du Régent, peut être la personne indiquée.

[4] Marie-Louise-Élisabeth d'Orléans, fille aînee du Régent. Elle épousa en 1710 le Duc de Berry, troisième fils du Dauphin, fils de Louis XIV. Elle mourut en 1719, ayant passé sa vie dans de honteuses débauches.

je pourrai disposer ; dans ce moment-ci personne ne m'en paraît digne, excepté le secrétaire des Suisses,[5] qui en aura une. D'où vient lui avez-vous écrit une mauvaise lettre ? C'est que vous avez voulu bien dire.

Adieu, on m'interrompt ; je remets à dimanche le surplus de ce que j'ai à vous dire.

LETTRE 124

Paris, ce mercredi 17 février 1768.

Je me suis doutée de ce que vous m'apprenez, que les ballots de M. du Châtelet ne seraient pas arrivés. Pour ceux que M. Durand envoie ils n'arrivent jamais. J'ai envoyé chez ce M. Treffond receveur général ; il dit qu'il n'a point reçu d'avis d'aucun paquet pour moi qui lui fût adressé, mais qu'il en attend lui-même un que M. Durand lui a annoncé le 5 novembre, dont il n'a pas entendu parler, il juge que peut-être mon paquet est dans le sien. Le ciel ne protège pas nos desseins.

J'ai dit au Président que vous comptiez bientôt faire imprimer sa *Cornélie*, et que vous désiriez savoir combien il en voulait d'exemplaires ; cinquante lui suffisent, et cent lui feront plaisir.

Ce que vous me mandez sur Crébillon me déchire les oreilles ; si dans nos belles tragédies, dans la *Princesse de Cléves*,[1] vous ne voyez que des obscénités déguisées, je conçois que tout ce qui exprime le sentiment ou la passion doit vous faire mal au cœur. J'avoue que je n'ai pas l'avantage de juger comme vous, et que tout ce que peint Crébillon me paraît de vieilles coquettes débauchées, qui sont bels esprits, et se servent de tours romanesques pour séduire des jeunes gens, qui comme de raison les accablent de mépris ; mais chacun juge à sa manière, et personne n'est en droit de se croire meilleur juge qu'un autre.

J'ai lu votre lettre de remercîments à la grand'maman sur la lettre de Mme de Sévigné ; elle ne voulait pas me la faire

[5] L'Abbé Barthélemy.

LETTRE 124.—Inédite.

[1] Roman de Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, Comtesse de la Fayette (1634–93). Cet ouvrage parut primitivement sous le nom de Segrais, qui avec La Fontaine, La Rochefoucauld, Mme de Sévigné et d'autres personnes de marque, appartenait au cercle intime de Mme de la Fayette.

voir ; elle est étonnée, ainsi que moi, que ce qui vous a engagé à appeler Mme de Sévigné votre sainte soit la partie gazette de ses lettres ; cela est difficile à deviner. Ce que je voudrais savoir c'est si vous y voyez des obscénités cachées dans ses tendresses pour sa fille, et dans ses lettres à M. de Pomponne ; j'ai eu une sotte pensée, en me donnant tant de soins et de tourments pour vous faire avoir cette lettre ; il ne m'arrivera certainement plus de vouloir imaginer et prévenir vos désirs, mais j'aurai toujours un très-grand empressement à les satisfaire quand vous me les aurez signifiés clairement.

J'ai déjà le troisième volume de la vie de Pétrarque, il est en feuilles. Je ne sais aucune occasion prochaine de vous l'envoyer, mais Mme de Jonzac m'a dit qu'un certain M. de Lille [2] devait aller en Angleterre à la fin de mars, et qu'elle vous enverrait par lui sa veste. Je le chargerai de ce volume si je ne puis vous l'envoyer plus tôt. J'y joindrai cette pièce du *Galérien* [3] dont j'ai eu la sottise de vous faire l'analyse avant que vous l'ayez lue.

J'ai lu votre lettre à M. l'Abbé Barthélemy, je l'ai même prise et brulée ; tout ce qui est sérieux est fort bien, et j'aurais voulu que vous eussiez terminé là votre lettre.

Je n'ai point encore reçu votre *Richard*. Je distribuerai vos exemplaires suivant leurs adresses, et ce sera Wiart qui le traduira pour moi. Je ne me mêlerai point de chercher un traducteur, j'ai la main malheureuse, rien ne me réussit de tout ce que j'entreprends.

J'ai promis une de vos estampes à M. de Thiers,[4] il a trouvé la mienne très-bonne, et sera fort aise d'avoir la vôtre, qu'il trouve digne d'entrer dans sa collection ; elle est très-considérable, et d'un grand prix ; il en a refusé 25,000 francs.

Je soupe ce soir chez la grand'maman, avec tous les La Rochefoucauld ; elle sera très-fâchée d'apprendre que vous n'ayez pas encore reçu son portrait ; elle voulait vous ménager le plaisir de la surprise. Le retardement des ballots et l'indiscrétion de ma lettre a tout gâté, mais en vérité c'est un bien petit malheur. La grand'maman ne ressemble point, elle est, dit-on, grande comme Mme de Brionne [5] et forte à proportion ;

[2] Le Chevalier de Lille, officier de dragons, homme d'esprit, connu dans la société d'alors par ses fables et ses jolis vers de société. Il devint plus tard ami et correspondant de Mme du Deffand.

[3] *L'Honnête Criminel.* [4] Oncle de la Duchesse de Choiseul.

[5] Louise-Julie-Constance de Rohan-Montauban, Comtesse de Brionne. Son mari, dont elle était la troisième femme, était de la maison de Lorraine.

elle vous prépare une autre galanterie dont vous lui devez savoir autant de gré, c'est le médaillon de son mari en porcelaine ; vous aurez l'air de la surprise en le recevant, ce ne sera peut-être de longtemps.

Il est arrivé de grands événements dans mon ménage. La Tulipe est bannie, et Bedreddin est mort ; je me suis défaite de la Tulipe parce qu'elle pissait partout ; mon amitié pour elle était des plus médiocres, je ne la regrette point ; la mort de Bedreddin a causé une désolation générale, celui qui vous écrit est au désespoir ; c'est hier à midi qu'il mourut ; il était, je crois, hydropique. Je suis bien déterminée à ne plus avoir de chiens, je sens que je ne me prendrais d'affection pour aucun ; ces sortes de passions ne peuvent naître que par la vue.

Milord Pembroke est malade depuis plusieurs jours, mais assez considérablement pour que cela ait empêché la Milady d'aller aux bals. On commence à la trouver belle, moi je la trouve aimable ; elle est douce et intéressante. La demoiselle Lloyd m'aime beaucoup, et me secoue toujours le poignet. Vous ai-je mandé que Mme de Luxembourg avait soupé chez vos ambassadeurs, et leur en avait donné ?

Je n'ai point vu M. de Choiseul depuis le 20 décembre et je serai peut-être six mois sans le voir. Je ne sais si la grand'-maman viendra souvent ce carême à Paris ; c'est pour moi une grande privation quand elle ne vient pas, je crois l'aimer beaucoup. Son père, M. du Châtel, disait que nous n'avions pas toujours dans le cœur ce que nous croyions y avoir, et que quelquefois on y avait ce qu'on ne pensait pas y avoir ; c'était un grand métaphysicien, et un grand faiseur de galimatias.

Il y a quelques livres nouveaux qui m'ont fait assez de plaisir ; les *Femmes Célèbres du siècle de Louis XIV et de Louis XV* en deux volumes ; *Dictionnaire des portraits historiques, anecdotes, et traits remarquables des Hommes Illustres* en trois gros volumes ; si vous les voulez, je vous les enverrai.

Je suis fort aise du succès de *Richard*. À quoi allez-vous vous occuper ? vous me ferez plaisir de m'informer de vos occupations, et de vos amusements ; je m'y intéresse beaucoup. Adieu.

LETTRE 125

Ce mardi 23 février, à 6 heures du matin.

Cette lunette tant attendue est enfin arrivée, mais à quoi vous ne vous attendez pas, c'est qu'elle vous sera renvoyée ; c'était pour une commission, l'on voulait une lunette excellente, de M. Dollond,[1] qui doublât quatre-vingt ou du moins soixante fois les objets ; M. Lemonnier [2] a examiné celle que vous m'envoyez ; elle ne les grossit que de dix ; j'espère que vous pourrez la faire reprendre au marchand, et qu'il vous en donnera une autre telle qu'on la désire ; c'est pour Monsieur de Toulouse, le prix ne lui fait rien ; nous avons ici les boutiques pleines de lunettes comme celle que je vous renvoie. Je vous soupçonne de ne pas plus aimer les commissions que les romans (si ce n'est de Crébillon). Hé bien ! si cela est vrai, chargez M. Selwyn de cette emplette ; nous avons des comptes ensemble, il a l'argent du billet de Wiart que j'ai acquitté.

Milord Pembroke ira, à ce qu'il m'a dit, vers le milieu de mars à Londres ; il vous portera votre Pétrarque et quelques autres brochures qui vous ennuieront, car je vous le répète, je n'ai pas la main heureuse avec vous. Ce Milord sera très-peu à Londres, il voudra bien me rapporter la lunette, et quatre livres de thé que j'ai demandées à M. Selwyn ; il m'en a déjà envoyé une, ce qui fera cinq, dont il se payera par ses mains, ainsi que l'emplette de la lunette.

Je suis un peu étonnée que M. Craufurd ne m'ait point accusé la réception de sa tabatière ; je ne doute pas que vous ne [la] lui ayez remise ; je vous l'avais adressée, et M. du Châtelet a dû vous l'envoyer en même temps que ma lettre, mais la première que je recevrai de vous m'apprendra apparemment tout ce que je veux savoir.

Vous serez étonné de trouver une autre écriture que celle de Wiart ; il ne se lève pas si matin que Colman, et comme moi je ne dors pas plus que les habitants de Papefigues,[3] j'ai

LETTRE 125.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Peter Dollond (1730–1820), opticien, à cette époque à la tête de la célèbre maison anglaise, encore existant.

[2] Pierre-Charles Lemonnier (1715–99), célèbre astronome.

[3] Mme du Deffand se trompe, semble-t-il, en associant l'insomnie au "pays de Papefigues." Peut-être pensait-elle à "l'île sonnante." Dans le cinquième livre de Pantagruel, chapitre 7, le conteur des aventures dans "l'île sonnante" remarque :— "Ainsi reposâmes par icelle nuit : mais je ne pouvais dormir à cause du sempiternel brinballement des cloches." (Voyez la note 4 de la lettre 795.)

été bien aise d'employer mon insomnie à vous débrider tout ce qui précède. Aujourd'hui mardi, demain, ou dimanche ou le mercredi de la semaine prochaine je recevrai une de vos lettres, alors Wiart reprendra son emploi, il continuera celle-ci ; en attendant, je vous souhaite le bon jour.

Ce même jour, à 5 heures du soir.

Votre *Richard* devrait être arrivé ; je suis fâchée qu'il n'y en ait pour moi qu'un exemplaire, j'en aurais voulu donner un à Mme de Meinières, et à deux ou trois autres personnes à qui j'aurais fait plaisir : j'en aurais gardé un que Wiart aurait traduit. S'il partait quelqu'un de Londres pour venir ici, envoyez-m'en trois ou quatre exemplaires. Mme de Meinières a beaucoup d'empressement de le lire ; elle me propose de le faire traduire par un nommé M. Suard, qui a fait des journaux ; il écrit bien, à ce que l'on dit. Si cela vous convient, Mme de Meinières lui parlera, lui donnera mon exemplaire, il traduira tout de suite et préviendra les mauvaises traductions qu'on en pourrait faire.

Je suis bien fâchée d'être aussi ignorante, d'avoir été si mal élevée, de n'avoir aucun talent, ou de n'être pas bête à manger du foin. Cette dernière manière serait peut-être la meilleure, je m'ennuierais moins, je dormirais mieux et je ne ferais pas de mauvaises digestions ; je passe presque toutes les nuits sans fermer l'œil ; alors c'est un chaos que ma tête : je ne sais à quelle pensée m'arrêter ; j'en ai de toutes sortes, elles se croisent, se contredisent, s'embrouillent ; je voudrais n'être plus au monde, et je voudrais en même temps jouir du plaisir de n'y plus être. Je passe en revue tous les gens que je connais et ceux que j'ai connus qui ne sont plus ; je n'en vois aucun sans défaut, et tout de suite je me crois pire qu'eux. Ensuite il me prend envie de faire des chansons, je m'impatiente de n'en avoir pas le talent ; en voici cependant une qui ne m'a pas coûté, vous le croirez aisément ; c'est sur un vieil air que j'aime beaucoup :—

" Vous n'aurez plus à vous plaindre
De mon trop d'empressement,
Ouvrez mes lettres sans craindre
D'y trouver du sentiment.
Je sens, je sens
Que je peux, sans me contraindre,
Prendre un ton indifférent."

Que dites-vous de l'excommunication du Duc de Parme [4] ? on dit que le premier mouvement ici a été de renvoyer le nonce. Le Parlement agira ? Qu'est-ce qu'il fera ? je n'en sais rien et je ne m'en soucie guère. Il est malheureux pour vous que j'aie si peu de curiosité et si peu de talent pour raconter : aussi ne me canoniserez-vous jamais.[5]

Adieu, je ne continuerai cette lettre qu'après en avoir reçu une de vous.

Ce mercredi 24, à cinq heures du soir.

Voici votre lettre. Vous avez donc ce beau tableau [6] ? je suis aussi piquée que vous, que la grand'maman soit aussi peu ressemblante. Je vous remercie du contentement que vous me marquez de ce que la mienne est parfaite ; vous me trouverez digne d'être le pendant de l'Hôtel de Carnavalet [7] ; et nous figurerons fort bien l'une et l'autre dans un château gothique.

Je ne pus m'empêcher de vous regretter hier au soir. Je soupai chez les Montigny avec les Pembroke. J'avais arrangé cette partie pour leur faire entendre Mlle Clairon ; elle joua deux scènes de *Phèdre* dans la perfection. Je demandai à M. de Montigny s'il n'avait point reçu le ballot que vous m'envoyez. Rien n'arrive d'Angleterre, c'est l'Amérique. Milord Pembroke m'a confirmé qu'il irait à Londres le mois prochain, il y sera fort peu ; ne manquez pas à m'envoyer par lui trois ou quatre

[4] Le Duc Ferdinand de Parme, petit-fils de Louis XV . . . succéda en 1765 à son père Don Philippe, Infant d'Espagne et Duc de Parme. En 1768 le pape Clément XIII ayant voulu exercer dans les états de Parme une juridiction qui n'appartient qu'au souverain, le Duc Ferdinand s'y opposa et fut excommunié par le Saint-Père. (A. M.)

Walpole dit à ce sujet, dans sa réponse : "Je n'ai rien à dire à l'excommunication de M. de Parme ; je ne me soucie guère ni de lui ni du pape. Bientôt ce sera comme si Jupiter défendait l'entrée du Capitole à l'évêque de Londres. Votre pape est une vieille coquette, qui, par bienséance, congédie un amant qui l'avait quitté." (B.)

[5] Walpole estimait surtout "la partie gazette" des lettres de sa "sainte," Mme de Sévigné. (Voyez la lettre 124.)

[6] Les portraits de Mme du Deffand et de Mme de Choiseul, au sujet desquels M. Walpole s'était exprimé comme suit : "Me voici le plus content des hommes ; je viens de recevoir le tableau. J'ai arraché toutes les enveloppes dont il était barricadé, et enfin je vous retrouve. Oui, oui, vous-même. Je savais, par inspiration, que M. de Carmontelle devait vous peindre mieux que jamais Raphaël n'a su prendre une ressemblance ; cela se trouve exactement vrai au pied de la lettre. Vous êtes ici en personne ; je vous parle : il ne manque que votre impatience à répondre. La Tulipe, votre tonneau, vos meubles, votre chambre, tout y est, et de la plus grande vérité. Jamais une idée ne s'est si bien rendue . . . Mais voilà tout ! Pour la chère grand'-maman, rien de plus manqué. Jamais, non, jamais, je ne l'aurais devinée. C'est une figure des plus communes. Rien de cette délicatesse mignonne, de cet esprit personnifié, de cette finesse sans méchanceté et sans affectation ; rien de cette beauté qui paraît une émanation de l'âme, qui vient se placer sur le visage, de peur qu'on ne la craigne au lieu de l'aimer. Enfin, enfin, je suis bien mécontent." (B.)

[7] L'Hôtel de Mme de Sévigné à Paris, situé dans la rue Sévigné, qu'on appelait au 18ème siècle la rue Culture-Sainte-Catherine. L'Hôtel Carnavalet, dont Walpole avait un dessin à Strawberry-Hill, sert aujourd'hui de musée municipal.

exemplaires de votre *Richard*, en cas que vous ne trouviez pas une occasion plus prompte. On en a déjà vu ici des extraits dans les papiers d'Angleterre ; on dit du bien du style. Je lis un livre charmant, que vous trouveriez peut-être détestable, je vous en ai déjà parlé, c'est un dictionnaire de portraits des gens illustres ; on m'a lu ce matin les articles d'Édouard III et d'Élisabeth. Il y a des citations assez longues d'un de vos ouvrages sur les auteurs illustres [8] ; je voudrais bien l'avoir, je crains qu'il ne soit pas traduit, et pourquoi ne l'est-il pas ?

Vous ne m'avez point mandé si vous aviez remis à M. Craufurd sa boîte ? N'est-il pas étonnant qu'il ne daigne pas m'apprendre qu'il l'a reçue ? Ah ! les Anglais, les Anglais ont bien des singularités !

Je soupe ce soir chez la grand'maman dans un petit comité ; M. de Montigny y sera admis, c'est un bon homme ; la bonté supplée en lui à l'esprit. Adieu, adieu, je ne sais d'où vient, mais je ne me sens point à mon aise, je ne puis écrire plus longtemps. Vous feriez bien de faire un petit remercîment au Président, je vous en aurai de l'obligation.

La lunette que vous m'avez envoyée n'est point achromatique [9] ; elle n'est point de Dollond de la nouvelle construction ; il faudrait qu'elle fût éprouvée par M. Short.[10]

M. de Morfontaine désire d'avoir le catalogue des livres de l'histoire naturelle colorés, qui se trouvent à Londres, et leurs prix.

LETTRE 126

Paris, ce mercredi 2 mars 1768.

Où trouverais-je en France un autre M. Selwyn, et un autre vous ? M. Selwyn ; c'est donc votre pendant dans vos lettres, comme je suis celui de l'Hôtel Carnavalet dans votre cabinet.[1] Vous vous flattez que votre caractère divertit la petite ! Oh ! en effet rien ne doit plus la divertir. Je conviens que tous les Anglais sont des nouveautés pour moi, et que vous êtes peut-

[8] *Catalogue des Auteurs Royaux et Nobles de l'Angleterre, avec des listes de leurs ouvrages*, imprimé à Strawberry-Hill en 1758.

[9] Dollond était célèbre pour ses "objectifs triples achromatiques perfectionnés."

[10] James Short (1710-68), opticien, membre de la Société Royale de Londres.

LETTRE 126.—Inédite.

[1] À Strawberry-Hill. Un dessin de l'Hôtel Carnavalet, par Raguenet, se trouvait dans la même chambre que l'aquarelle de Carmontelle.

être le seul en qui on peut trouver autant de sincérité, et qu'il ne tient pas à vous que je ne vois clair dans votre façon d'être, dans l'hiéroglyphe Walpole ; mais j'avoue ma stupidité, j'ai beau me creuser la tête et chercher dans moi-même (car peut-on chercher ailleurs ?) l'intelligence de ce que vous êtes ; je n'y comprends rien. Je prends le parti de n'y plus penser, c'est un logogriphe sans mot. Tout ce que je conclus, c'est qu'il faut que vous ayez de l'estime et de l'amitié pour moi, puisque ayant tant d'objets qui vous occupent et vous intéressent, vous voulez bien me réserver quelques moments, et que vous ne chercher point à vous débarrasser d'une correspondance qui, loin de vous divertir, doit vous paraître bien fade.

Je reçus hier au soir vos exemplaires et vos estampes ; la distribution en est faite, je n'y ai pas perdu un instant ; M. de Montigny soupait hier chez le Président, il m'apporta la caisse qu'il venait de recevoir ; je donnai à Mme de Montigny son exemplaire. J'appris par Milord Spencer que Milady Pembroke et l'Idole soupaient chez Mme Geoffrin, je leur en envoyai à chacune un, parce que la Milady m'avait priée de lui prêter le mien ; sitôt qu'elle l'aura lu je l'enverrai à Mme de Meinières ; peut-être sera-t-elle tentée de le traduire, sinon elle le donnera à M. Suard ; elle prétend qu'il écrit fort bien, et M. de Montigny me l'a confirmé ; vous me manderez si c'est votre intention qu'on l'imprime.

Vous ne me parlez plus de la *Cornélie* du Président. Auriez-vous changé d'avis ? Je suis bien étonnée de ce que le petit Craufurd, ne m'ayant point écrit, ne vous ait pas du moins chargé de me dire s'il est content de la boîte que je lui ai envoyée, et s'il a reçu la glacière. Mme Greville m'a mandé qu'il était très-malade. Pour M. Selwyn, je n'en entends plus parler. Je lui suis très-obligée de désirer mon portrait, mais à moins qu'il ne soit gravé, il ne pourra jamais l'avoir ; plusieurs personnes ici me le demandent, mais Carmontelle ne veut point m'en donner de copie.

On a peint la grand'maman comme cette demoiselle voulait que fût le portrait de son amant, qui de peur qu'on ne le reconnût ne voulait pas qu'il lui ressemblât. Ce n'était pas l'intention de la grand'maman ; j'espère qu'elle me montrera votre lettre,[2] je ne doute pas qu'elle ne soit fort bien.

La Reine se meurt, elle a été administrée ce matin, elle peut

[2] Voyez *Lettres d'Horace Walpole*, tome vii, p. 165.

cependant vivre encore quinze jours ou trois semaines ; c'est le chagrin qui la tue ; c'est une maladie dont j'espère que vous ne mourrez jamais. Vous avez tant d'objets dans la tête, et ils circulent si rapidement que vous ne pouvez fixer sur aucun.

Je n'ai point deviné le sujet de votre tragédie,[3] vous me feriez plaisir de me l'apprendre ; si vous vouliez en traduire quelques scènes et me les envoyer vous me feriez beaucoup de plaisir. Je n'aime point les Héloïses, ni l'ancienne ni la moderne ; leurs tendresses, leurs passions ne sont point de mon genre. Il y a des combats, des contradictions que je n'entends point. J'aime Mme de Sévigné, Paméla, Clémentine,[4] quoique cette dernière soit folle. J'aime mieux Paméla que la Princesse de Clèves, et j'en explique la raison dans le portrait que j'ai fait d'elle. Quelque amour que vous ayez pour le naturel, quelque haine que vous ayez pour l'hypocrisie et l'affectation, je crois que tout cela m'est encore plus antipathique qu'à vous. Vous avez cependant l'air de m'en croire capable. Je ne m'en justifierai pas, les paroles ne sont que du vent.

Milord Pembroke partira dans peu de jours, j'espère qu'il pourra vous porter votre Pétrarque ; le volume est d'une grosseur effroyable. Je ferai partir samedi prochain par le courrier de M. du Châtelet la comédie du *Galérien*, je vous enverrai aussi les *Femmes Célèbres*, et le *Dictionnaire des Hommes Illustres*, volume à volume, ainsi cela fera cinq ou six envois.

Je ne doute pas que votre *Richard* réussisse. A-t-il déjà eu des critiques ? Mme d'Aiguillon et Mme de Chabot l'ont reçu huit jours avant moi. Je n'ai point vu Mme d'Aiguillon depuis qu'elle l'a lu ; je vous manderai tout ce que j'entendrai dire, et puis ce que j'en penserai moi-même quand il sera traduit.

Votre dame Brutus me serait insupportable, j'aime beaucoup ce que vous lui avez dit en la quittant. Vous êtes d'une grande gaîté, je vous en félicite, c'est une marque que vous vous portez fort bien, et que vous êtes content de tout ce qui vous environne. Vous dites que mon imagination est plus abstraite que la vôtre ; je n'en sais rien, je n'en crois rien, mais je me garderai bien de disserter sur cela ; tout ce que je sais c'est qu'elle est bien moins gaie, et ne me rend pas aussi heureuse ; je tache de me

[3] *The Mysterious Mother.* Walpole imprima cinquante exemplaires de cette tragédie à Strawberry-Hill cette année même, et le fit publier par Dodsley en 1781 afin d'arrêter la vente d'une édition contrefaite.

[4] Clementina della Porretta, noble Bolonaise, dont la malheureuse histoire fournit quelques uns des passages les plus déchirants du *Sir Charles Grandison* de Richardson.

distraire de moi-même, mais aucun objet ne m'en facilite le moyen ; je ne trouve ni convenance ni rapport avec personne, non, avec personne sans aucune exception, pas même avec M. Selwyn. Adieu.

J'oubliais le taffetas de la grand'maman ; il a été confié, m'avez-vous dit, à un M. du Gouvernet ; ce joli monsieur a passé par la Hollande ; il y a volé un diamant et 18,000 francs, et sans doute le taffetas ; il est actuellement à la Bastille.

Je crois qu'à l'avenir je ne vous répondrai plus sur-le-champ et que j'attendrai que je sois en disposition d'écrire.

LETTRE 127

Ce jeudi 3 mars 1768.

La folle raisonnable envoie au philosophe extravagant *L'Honnête Criminel ;* si cette brochure est exactement rendue on se servira de cette même voie pour envoyer toutes celles qu'on croira qui en vaudront la peine. On se flatte par ce secours soutenir une correspondance qui nécessairement ne pourrait manquer de devenir fort languissante. Qu'est-ce que peuvent être des lettres n'étant pas écrites du premier mouvement ? Que peut-on dire quand il faut s'observer, et comment ne pas s'observer quand on a l'expérience qu'on a déplu, scandalisé, refroidi, et même dégoûté par les choses qu'on s'imaginait devoir plaire, et mériter l'estime, l'amitié et la confiance ? Quand on n'exigeait rien, qu'on ne demandait rien, et que tous les désirs se bornaient à être sans inquiétude sur la santé, n'avait-on pas droit d'espérer qu'on n'intenterait pas un procès, et qu'on serait à l'abri d'interprétations folles et absurdes, et qu'au lieu de marques de reconnaissance, on ne s'entendrait pas dire les choses les plus dures et les plus désobligeantes. Enfin, enfin, on ne veut point passer pour folle ou ridicule. Il n'y a point d'attachement, quelque tendre et sincère qu'il puisse être, qui soit à l'épreuve des secousses. Tout cela se dit sans animosité, sans colère, mais dans l'intention de ne rien garder sur le cœur et de vivre dans la suite en bonne intelligence et en paix.

L'Idole a reçu son exemplaire, comme accoutumée à de pareils hommages, sans empressement, sans dédain ; on a des lectures à faire, quand elles seront faites, on lira *Richard.*

LETTRE 127.—Inédite.

La belle Comtesse [1] m'en a écrit la plus belle analyse du monde ; mes faibles lumières ont cru démêler dans sa sublimité qu'elle était contente. La Duchesse [2] l'est aussi. Pour moi, je ne suis que prévenue en attendant la traduction.

J'aurais bien une petite histoire à vous raconter qui m'a un peu fâchée, mais ma confiance est un peu affaiblie ; il faut se flatter qu'on s'intéresse à nous pour oser raconter des bagatelles.

La Reine fut administrée hier matin, elle eut avant une conversation très-touchante avec le Roi ; elle lui dit que malgré toutes les fautes qu'elle avait à se reprocher, elle avait une grande confiance en la miséricorde de Dieu, et que si elle avait le bonheur de le voir la seule grâce qu'elle lui demanderait, serait de lui donner une longue vie, et qu'elle lui prédisait qu'elle l'obtiendrait ; elle ne lui a pas dit un mot de conversion, de sanctification, etc., etc.

Je reçois des lettres immenses de M. de Grave. Ah ! que cet homme vous sert bien ; ce n'est qu'affection, que tendresse, empressement, regret. Oh ! la belle leçon qu'il me donne ! On a bien raison de dire que l'exemple fait plus que la parole. Il me fait bien connaître que rien n'est plus ennuyeux que ce genre de lettre pour qui les reçoit de sangfroid. Le pauvre homme se tourmente pour avoir trente-trois lettres de Mme de Sévigné qui ne sont point imprimées, et qui sont écrites de sa propre main ; il prétend vous en faire présent. Pour moi, je me lave les mains de tous les soins qu'il se donne. Je me suis trop mal trouvée de ceux que j'ai pris pour vous en faire avoir une.

Cette lettre est de subrécot ; il me semble qu'elle vaut mieux que celle que je vous écrivis hier, je me suis sentie aujourd'hui plus à mon aise en vous écrivant, et je vous ai dit à peu près tout ce que je voulais vous dire.

Ayez la complaisance, je vous en supplie, de me raconter le sujet de votre tragédie, et d'en traduire quelques scènes ; j'en ai une curiosité inexprimable.

P.S.—Je viens de recevoir par le Chevalier Lambert [3] une livre de thé et une lettre de M. Selwyn. Il demande une copie de mon portrait ; j'y consens volontiers. En ce cas il faudrait à la place de Mme de Choiseul mettre un petit laquais ou tel

[1] De Forcalquier.
[2] D'Aiguillon.
[3] Sir John Lambert, banquier anglais demeurant à Paris.

autre personnage qui me présente un petit chien ou une tasse de thé ; comme vous voudrez, selon votre bon plaisir.

Le Président vient d'avoir un étourdissement, il en eut encore un dimanche dernier, mais Mme de Jonzac m'assure que ce n'est rien ; j'ajouterai demain à cette lettre l'état où je l'aurai trouvé ce soir.

Ce vendredi 4, à 9 heures du matin.

Je trouvai hier le Président dans son lit, sans fièvre, mais fort assoupi. Je viens d'envoyer chez lui, et en attendant de ses nouvelles j'ai relu la lettre que je vous écrivis hier ; peut-être ferais-je bien de la jeter au feu, mais je suis comme Pilate, ce qui est écrit est écrit ; il me semble qu'à l'avenir j'en serai plus à mon aise, vous ne trouverez jamais un mot affectueux dans mes lettres ; mais à votre tour n'en mettez aucun dans les vôtres qui puisse me désobliger, et surtout ne me priez point de vous écrire comme à M. Selwyn. Voilà une lettre pour lui que vous lui rendrez, il y a plus de tendresses que je ne vous en marquerai jamais, et si je vous disais les mêmes choses que je lui dis, je serais perdue sans retour. Vous n'avez plus d'importunité à craindre excepté la demande que je vous ai faite et que je vous réitère sur votre tragédie.

Le taffetas de la grand'maman est certainement perdu. Je ne vous renverrai point votre lunette, je l'ai donnée hier à Monsieur de Toulouse, avec une de Dollond que M. de Montigny m'a fait avoir, ainsi il ne m'en faut point d'autres. Adieu, il me semble que je ne dois point vous appeler mon tuteur ; quand je veux proférer ce mot je sens quelquechose qui m'arrête, je ne sais pas quoi. Je ne finirai pourtant pas cette lettre sans vous dire un petit mot d'amitié. Ne vous effarouchez pas ; je voudrais être votre grand'mère : le voilà dit ; êtes-vous fâché ?

Le Président a fort bien passé la nuit et se porte fort bien ce matin.

LETTRE 128

Ce mardi 8 mars, à 7 heures du matin.

J'aime mieux commencer à vous écrire aujourd'hui ; je continuerai demain, après avoir reçu votre lettre. Je vais déblayer d'abord tout ce que j'ai à vous apprendre ; et demain il ne me restera qu'à répondre à la lettre que je compte recevoir ; si

LETTRE 128.—Inédite.

elle n'arrive point celle-ci ne partira que lundi ; vous n'en chômerez pas pour cela, vous en aurez reçu une hier ou aujourd'hui par le courrier de M. du Châtelet, avec une pour M. Selwyn et une comédie. Les Milords Pembroke et Spencer partent aujourd'hui ou demain, ils sont chargés d'un énorme volume pour vous ; il est in-quarto et c'est un billot. Je serais bien fâchée d'être condamnée à le lire. Ils ont aussi un paquet pour Mme Greville ; c'est un méchant petit tabac qu'elle aime ; vous me ferez plaisir si vous voulez bien vous informer si elle l'aura reçu. M. de Cucé, qu'on appelle aujourd'hui M. de Boisgelin, part avec les Milords ; je lui ai donné deux brochures pour vous ; ce sont les *Femmes Célèbres du siècle de Louis Quatorze* ; cela se laisse lire ; le *Dictionnaire des Portraits des Gens Illustres* vaut beaucoup mieux, il y a trois gros in-douze de six à sept cents pages chacun. Je ne l'ai point encore fini, je vous l'enverrai volume à volume ; le Milord est un peu effrayé de celui dont je l'ai chargé.

J'aime beaucoup la Milady [1] ; plus je la vois plus je la trouve aimable ; sa simplicité, son naturel, sa douceur, sa modestie, ont quelque chose de piquant ; sans être vive, elle est animée, elle a de la justesse dans les jugements qu'elle porte, je lui crois du discernement ; sa politesse, toutes ses manières sont extrêmement nobles, j'ai le projet d'aller souper dimanche à son hôtel garni, entre elle et ma bonne amie Lloyd ; si j'en reviens sans que mes poignets soient démis, je vous prierai d'en rendre grâce à Dieu.

Vous me demandez sans doute pourquoi je vais un dimanche souper dehors ; c'est, Monsieur, sauf votre respect, qu'on vide les lieux du couvent. Il y a aujourd'hui huit jours que cela est commencé, et cela en durera peut-être encore autant. Vendredi dernier je n'eus point le souper de Mme de Luxembourg ; le dimanche suivant j'empruntai l'appartement de Mlle de Courson qui est sur la rue ; j'y reçus ma compagnie ; je tâcherai d'obtenir encore qu'elle me le prête pour vendredi ; le grand Abbé m'écrivit hier que la grand'maman arriverait demain à onze heures du soir, qu'elle me donnerait à souper si cela me convenait, que le petit-fils [2] m'en demandait pour vendredi à la même heure, avec

[1] La Comtesse de Pembroke.

[2] Le Duc de Choiseul—allusion à ce que le Duc dans une lettre s'était nommé le "petit-fils," au lieu du "grand-père" de Mme du Deffand (voyez la lettre 118). Comme on l'a expliqué déjà, la grand'mère maternelle de celle-ci avait épousé un Duc de Choiseul, et par plaisanterie Mme du Deffand réclamait la jeune Duchesse pour "grand'mere."

quatre ou cinq personnes qu'il me nomme ; qu'il voulait que je lui donnasse de punch dans la belle jatte, dont vous vous souvenez bien qu'il m'a fait présent, et puis le samedi je souperai encore chez la grand'maman, dans le petit comité ordinaire.

Ah ! j'ai bien d'autres choses à vous dire ; j'ai pris la copie de votre lettre à la grand'maman, elle est tout au mieux. Elle l'a fait voir à son époux ; lui, elle, le grand Abbé, et moi nous en sommes charmés ; vous avez assez d'esprit, assez d'idées, assez d'âme.

La grosse Duchesse [3] me dit hier qu'on avait déjà traduit votre préface ; elle me dit de deviner qui c'était. " Ha ! Madame, le Chevalier de Redmond."—" Cela est vrai."

Adieu jusqu'à demain ou dimanche.

Ce jeudi matin 10 mars.

Je n'ai point eu de lettre hier ; je ne doute pas que ce ne soit parce qu'il n'y a point eu de courrier. J'espère en recevoir aujourd'hui, mais comme ce ne sera que sur les deux ou trois heures, et que la poste part à dix du matin, il faut que je fasse partir la mienne tout à l'heure, ou bien elle ne partirait que lundi.

Je soupai hier au soir avec la grand'maman, le grand Abbé, le petit oncle,[4] et le provençal Castellane ; la grand'maman me redemanda votre lettre, à laquelle elle veut répondre et à la précédente.

Le souper de demain chez moi subsiste toujours. Je désire qu'il soit gai, mais je n'en réponds pas ; je voudrais que nous eussions l'Évêque d'Orléans, et que nous puissions faire un souper comme nous en fîmes un avec lui la semaine passée chez la grand'maman ; mais nous serons tous demain des personnages assez tristes, excepté le grand Abbé, qui est toujours de bonne humeur ; vous paraissez être de même, quand vous ne grondez pas.

Vous voudriez que les jours aient deux fois vingt-quatre heures, à ce que vous me mandez dans votre dernière lettre. Je me contenterais que les miens fussent de dix, à la condition encore d'en dormir huit ; voilà la différence qu'il y a d'une bête brute à un grand esprit.

Vous ne vous mêlerez plus de rien ; vous ne vous intéresserez plus à rien ; ah ! mon Dieu, que cela est faux ; vous

[3] La Duchesse d'Aiguillon.
[4] Le Baron de Thiers, oncle de Mme de Choiseul.

n'irez plus au Parlement,[5] mais vous n'en serez pas moins occupé de tout ce qui se passera.

Il faudra que vous renvoyiez à la grand'maman du taffetas, l'autre est perdu ; il en est arrivé de même d'une livre de thé que M. Selwyn m'annoncait ; j'en devais recevoir deux, et je n'en ai reçu qu'une. Dites-lui, je vous supplie, et que ce dernier thé n'est point bon, j'aime bien mieux qu'il fût plus cher, et qu'il m'ait du meilleur. Il s'était chargé de faire avoir deux boîtes à thé à Mme de Mirepoix, pareilles à une dont il lui avait fait présent ; je le prie d'en faire l'emplette, de les mettre sur mon mémoire. Il a dix-sept louis à moi, et quand il reviendra à Paris nous ferons nos comptes.

Adieu ; comme ce n'est pas Wiart qui écrit cette lettre je ne sais quel en doit être le numéro, vous pourrez y suppléer si vous le voulez.

LETTRE 129

Ce vendredi 11e mars.

Ah ! mon Dieu, quelle aventure [1] vous venez de me raconter ! Quel affreux danger vos parents ont couru ! et dans quelle inquiétude doivent-ils être jusqu'à ce qu'ils aient découvert les coupables. Et votre tête, votre tête, comment s'en trouve-t-elle ? Je vois d'ici votre trouble et votre effroi.

Pourquoi veut-on absolument que ce soit un vol domestique ? ne pourrait-ce pas être un ouvrier, un marchand, etc. ?

M. Conway s'est ôté un des moyens de découvrir les voleurs en disant qu'il avait le numéro d'un de ses billets ; ils se dénonceraient eux-mêmes s'ils le portaient à la banque pour le faire payer. Je m'intéresse infiniment à cette histoire, ne m'en laissez pas ignorer la suite ; ni même aucunes circonstances.

[5] Horace Walpole avait annoncé son intention de se retirer du Parlement, ce qu'il fit en novembre 1768.

LETTRE 129.—Inédite.

[1] Dans une lettre à Mann du 8 mars 1768, Walpole écrit :—" M. Conway et Lady Ailesbury l'ont échappé belle . . . Mercredi dernier, à six heures du matin, ils furent éveillés par des cris que la maison était en feu. Il en était ainsi ; une nouvelle bibliothèque, qu'on venait de terminer, était en flammes. Il y a quantité de livres détruits, beaucoup d'endommagés, des tableaux brulés et quelques papiers, ainsi que neuf cent livres en billets de banque disparus ; on a tenté de faire disparaître toutes les traces d'un vol en mettant le feu à la pièce en trois endroits. Ainsi, les soupçons tombèrent sur de vieux et fidèles serviteurs. J'apprends à l'instant que l'assassin est découvert ; c'est un domestique du Duc de Richmond." (*Lettres*, tome vii, p. 173.)

Votre lettre au Président est charmante ; je la lui envoyai hier sitôt que je l'eus reçue. Je saurai aujourd'hui comment il l'aura trouvée ; ne craignez point que je vous engage à aucune correspondance ; je consentirai très-volontiers que vous vous borniez à la mienne ; je ne suis pas d'humeur à jeter mon bien par la fenêtre. Écrivez à la grand'maman, à la bonne heure ; elle en est digne. Je suis très-fâchée que vous soyez si mécontent de son portrait, mais vous avez toute raison. J'ai tenté d'obtenir qu'elle le fît retoucher, ou qu'on en fît un autre ; elle ne le veut pas ; c'est une complaisance qu'elle a eue, on ne saurait insister à lui demander qu'elle la répète ; ainsi donc au lieu d'un joli et charmant tableau vous n'en aurez qu'un de fantaisie, bizarre et baroque, mais assez assorti au goût qui domine dans votre château.

M. Craufurd est étonnant ; ce n'est point Anglais qu'il est, c'est Iroquois, c'est Hottentot ; le charmant ami que j'aurais eu si je m'étais attachée à lui. Ah ! Socrate, Socrate, et plus bas Walpole, que vous connaissez bien les hommes ! Bientôt je me distinguerai parmi vos disciples.

J'ai gardé le secret à tout le monde de mon souper de ce soir. Si on l'apprend ce ne sera pas par moi ; on est si bête, qu'on me soupçonnerait aisément d'une sotte vanité. Je vous manderai demain comment se sera passée ma soirée. Je passai celle d'hier chez M. de Creutz. Nous étions quinze, et il lui manqua neuf personnes. Je suis sa favorite ; il me communique ses pensées, ses réflexions, etc. Il a écrit à un de ses amis une définition, un portrait m'a-t-il dit, de Madame la Duchesse de Choiseul : *C'est la raison, métamorphosée en ange, qui persuade avec volupté.* Hé bien ! mon tuteur, diriez-vous aussi bien que cela ? Convenez de la différence qu'il y a d'un Anglais, simple et naturel, à un Suédois sublime.

Adieu, jusqu'à demain ; je vais tâcher de dormir.

Ce samedi.

Le souper s'est assez bien passé, sans grande gaîté ni sans trop de sérieux. On m'a demandé de vos nouvelles, quand on vous reverrait ; j'ai dit ce que j'en savais, et par conséquent vous savez ma réponse.

J'avais vu le Président l'après-dîner ; votre lettre l'a comblé de joie et de gloire, mais voilà qui est fait, voilà la dernière complaisance que j'exigerai de vous de ce genre. Envoyez du taffetas à la grand'maman, faites-vous dire par l'ambassadeur

ou par M. Francès quand ils font partir des courriers pour M. de Choiseul, et chargez-les de l'apporter à la grand'maman.

J'ai lu votre préface, traduite par le Chevalier de Redmond ; j'en suis on ne peut pas plus contente et je la relirai une seconde fois.

Un monsieur Ward (je ne sais si vous le connaissez) est parti aujourd'hui. Il s'est chargé d'une brochure en trois gros volumes ; si elles vous ennuient vous en serez quitte pour ne les point lire, et si elles vous amusent j'aurai bien fait de vous les envoyer.

La Reine va beaucoup mieux, on disait hier qu'on entrevoyait quelque lueur d'espérance ; pour moi je n'en prends point, c'est ma manière de mettre toujours tout au pis, et malheureusement, malheureusement je ne me trompe guère. Je continuerai peut-être demain cette lettre.

Ce dimanche matin.

Je soupai hier chez la grand'maman, nous étions dix. Plus il y a de parts à un gâteau plus elles sont petites ; cela ne peut être autrement ; il ne faut pas s'en plaindre, mais j'ai sans cesse occasion de penser que Socrate et vous avez bien raison. Voici une aventure qui confirme qu'il n'y a rien de permanent et de stable sous le soleil. Voltaire a chassé, ou a été abandonné de sa nièce Mme Denis, de M. Dupuits et de sa femme, qui est Mlle Corneille, de M. et de Mme de la Harpe, qui étaient établis chez lui depuis environ un an. Il y a beaucoup de versions différentes sur cet événement ; quand j'en saurais à peu près la vérité je vous en instruirai.[2]

Tout concourt à faire trouver ce monde-ci épouvantable, mais vous ne voulez point de lettres tristes, vous voulez qu'on ne vous donne que des roses et qu'on avale les épines ; vous ne pouvez pas recevoir de moi les premières, et je me garderai bien de vous donner les autres. Je me suis fait relire votre préface ; j'en suis charmée, et je trouve que le Chevalier de Redmond a surpassé de beaucoup l'opinion que j'avais de lui. Vous établissez fort bien les raisons de douter. J'attends la traduction du reste avec impatience.

[2] Voici la cause qui fit renvoyer la Harpe de Ferney où, avec sa femme, il avait été reçu quelque temps avec grande bonté : il trahit Voltaire en rendant public le second chant de la *Guerre de Genève*, que l'auteur désirait particulièrement ne pas produire. Mme Denis et M. et Mme Dupuits étaient alors à Paris. La raison qui leur fit quitter Ferney n'est pas claire ; Voltaire, dit-on, se plaignit que sa nièce était mauvaise ménagère, et le ruinait par ses dépenses. Par la suite elle et lui se réconcilièrent.

Mais votre tragédie, j'ai un grand désir d'en voir quelques scènes ; accordez-moi cette grâce si elle ne vous coûte pas trop.

Ce dimanche, à 6 heures du soir.

Je m'attendais, je l'avoue, à recevoir aujourd'hui une lettre de M. Craufurd ; je me suis trompée. Vous serez accablé des miennes et de brochures, mais vous en serez quitte pour ne pas lire les unes et pour ne pas répondre aux autres. Mme du Châtelet m'a fait dire qu'il partait un courrier, et je n'ai pu résister à profiter de l'occasion. Je vous envoie donc un opéra-comique, sur lequel la grand'maman et moi sommes en dispute ; elle le trouve détestable, et moi assez bon, si ce n'est qu'il est un peu moral pour ce genre de théâtre. J'attends avec impatience la suite de l'histoire de M. Conway. Envoyez, si vous le pouvez, par le même courrier qui vous rendra cette lettre, le taffetas de la grand'maman, à son adresse ou à la mienne, cela est égal. Je me contenterai de deux ou trois exemplaires de *Richard*. Adieu.

LETTRE 130

Paris, ce mercredi 16 mars 1768.

En vérité, si je voyais votre lettre du 11 entre toutes autres mains que les miennes, j'en rirais de bon cœur ; votre insolence et votre gaîté y sont tout à leur aise. Je vous attraperais bien si je faisais cesser notre correspondance, vous perdriez un des plus grands plaisirs que vous puissiez avoir, celui de dire avec un ton délibéré toutes les folies qui vous passent par la tête. J'eus la sottise hier de me fâcher à la lecture de votre lettre, mais en la relisant ce matin elle m'a fait un effet bien différent ; le portrait que vous faites de vous-même me fait regretter ne pouvoir pas juger s'il est fidèle ; avec le jaune, les rides et la maigreur, vous devez avoir quelque chose de fol dans la physionomie ; car, Monsieur, vous devez savoir qu'il n'y en a point de trompeuse ; mais comment mon portrait vous a-t-il permis de me dire tant d'impertinences ? osez-vous, en le regardant, vous moquer d'une aussi jeune et belle dame ? En vérité vous n'y pensez pas. Vous allez donc vous adonner aux bals ; on

LETTRE 130.—Incomplète dans les éditions précédentes.

me lisait hier dans les *Mémoires* de Gourville,[1] qu'on le trouva avec son maître à danser, qui lui apprenait la courante, quand on vint l'arrêter pour le mettre à la Bastille. Plusieurs années après, étant exilé en Angoumois, il donnait des bals, s'adonnait à la danse ; il se tirait bien de toutes, excepté de la courante, qu'il n'avait point rapprise depuis la Bastille. Si vous n'avez point lu ces *Mémoires*, lisez-les ; il y a des endroits très-divertissants. Ah ! je voudrais bien vous faire lire ce que je lis actuellement et que le petit-fils m'a prêté ; ce sont des lettres de Mme de Maintenon à Mme des Ursins,[2] depuis 1706 jusqu'au second mariage de Philippe V : il ne tiendra qu'à vous de les lire.

Vous ne me faites point perdre l'envie de lire votre tragédie,[3] tout au *contr-aire*, traduisez-m'en du moins quelque chose. Je m'attends à des reproches au lieu de remercîments, pour les brochures que je vous ai envoyées ; vous avez déjà reçu le *Galérien*. Vous avez beau dire, le Marquis d'Olban est un très-bon homme, c'est faire le délicat que de n'en être pas content. J'ai assisté hier à la lecture du *Joueur*,[4] à l'imitation de l'anglais ; tout le monde y a fondu en larmes, excepté moi : je l'ai trouvée très-ennuyeuse ; quand elle sera imprimée, vous l'aurez ; c'est mon affaire que de calmer votre gaîté.

[1] Jean-Hérault de Gourville (1625–1703). Il fut d'abord domestique dans la famille des La Rochefoucauld. Ses talents le firent monter à divers emplois d'importance, politiques et financiers, et il servait des personnes aux intérêts aussi opposés que Condé, Mazarin, Fouquet, et finalement Louis XIV. Les *Mémoires* de Gourville furent publiés en 1724.

[2] Née La Trémoille. La Princesse des Ursins est restée fameuse par l'ascendant qu'elle exerça sur Philippe V d'Espagne et sa première femme. Philippe s'étant remarié (à Élizabeth Farnese) la Princesse des Ursins fut ignominieusement chassée de la cour d'Espagne. Sa correspondance avec Mme de Maintenon fut publiée pour la première fois en 1826.

[3] *La Mère Mystérieuse*, dont M. Walpole lui avait rendu le compte suivant, à l'occasion de *L'Honnête Criminel*, qu'elle lui avait envoyé :—" *L'Honnête Criminel* me paraît assez médiocre. La religion protestante n'y a que faire. Je m'étais attendu à quelque dénoûment beaucoup plus intéressant. Je ne suis pas même charmé du Baron d'Olban, qui a trouvé grâce à vos yeux. Il me semble qu'il ne dit rien que de fort commun. Mais ce que je trouve détestable, c'est le langage, qui est partout d'un prosaïque bas et même rampant. Ma propre tragédie a de bien plus grands défauts, mais au moins elle ne ressemble pas au ton compassé et réglé du siècle. Je n'ai pas le temps de vous en parler aujourd'hui, et je ne sais pas si je dois vous en parler. Il ne vous plairait pas assurément ; il n'y a pas de beaux sentiments ; il n'y a que des passions sans enveloppe ; des crimes, des repentirs, et des horreurs. Il y a des hardiesses qui sont à moi, et des scènes très-faibles et très-longues, qui sont à moi aussi ; du gothique, que ne comporterait pas votre théâtre, et des allusions qui devraient faire grand effet, et qui peut-être n'en feraient aucun. Je crois qu'il y a beaucoup plus de mauvais que de bon ; et je sais sûrement que depuis le premier acte jusqu'à la dernière scène l'intérêt languit au lieu d'augmenter : peut-il y avoir un plus grand défaut ?" (B.)

[4] Traduction par Saurin de la tragédie anglaise, *The Gamester*, d'Edward Moore (1712–57). Le prologue et quelques uns des meilleurs endroits de la pièce furent écrits par Garrick, qui joua le rôle de Beverley, le héros ; Mrs. Beverley fut un des rôles de Mrs. Siddons.

Je suis bien fâchée que mon amour-propre soit intéressé à cacher votre lettre ; si vous m'y traitiez un peu moins mal, que vous ne me rendissiez pas un personnage si ridicule, j'aurais beaucoup de plaisir à la montrer à la grand'maman, avec qui je soupe ce soir.

J'ai reçu une lettre du petit Craufurd en même temps que la vôtre, j'en suis fort contente ; il dit qu'il est toujours fort malade, mais à son style, je juge qu'il se porte mieux ; il croit que son père ne sera pas des nouvelles élections, et apparemment ni lui non plus [5] ; j'aime bien mieux que vous soyez danseur que sénateur.

Adieu, *mon mignon* (cela répond à *m'amie* [6]) ; dansez toujours et ne grondez jamais. Je ne trouve plus rien à vous dire ; il faut que le ton élégiaque me soit plus naturel que le bouffon ; mais patience, peut-être cela changera-t-il.

Vraiment j'allais oublier quelque chose que j'ai fort à cœur, c'est que vous me fassiez avoir la recette de la gêlée d'orange ; le nombre d'oranges, la quantité de sucre, d'eau et de corne de cerf. Le cuisinier de Mme de Guerchy m'en fit un petit plat l'autre jour, excellent à la vérité, mais qui coûta un louis ; il faut savoir aussi le temps de la cuisson.

LETTRE 131

Paris, ce lundi 21 mars 1768,
à trois heures après midi.

Mlle Sanadon dîne en ville ; je me suis fait lire toute la matinée, je ne sais que faire ; par désœuvrement, pour chasser l'ennui, je vais vous écrire tout ce qui me passera par la tête ; ce ne sera pas grand'chose, et sur cette annonce je vous conseille de jeter ma lettre au feu sans vous donner l'ennui de la lire.

Mes soupers des dimanches sont déplorables, j'en faisais hier la réflexion ; je me tourmente pour avoir du monde, nous étions douze, il n'y avait personne que j'écoutasse ni dont j'eusse envie de me faire écouter, et cependant, je l'avoue, j'aime mieux

[5] Craufurd fut élu député d'Old Sarum.

[6] M. Walpole lui avait donné ce nom dans la lettre à laquelle celle-ci sert de réponse. (B.)

LETTRE 131.—Incomplète dans les éditions précédentes.

cela que d'être seule. Je n'ai point mal dormi cette nuit, et ce matin j'ai lu une trentaine de lettres de Mme de Maintenon. Ce recueil est curieux, il contient neuf années, depuis 1706 jusqu'à 1715. Je persiste à trouver que cette femme n'était point fausse, mais elle était sèche, austère, insensible, sans passion ; elle raconte tous les événements de ce temps-là, qui étaient affreux pour la France et pour l'Espagne, comme si elle n'y avait pas un intérêt particulier ; elle a plus l'air de l'ennui que de l'intérêt. Ses lettres sont réfléchies ; il y a beaucoup d'esprit, d'un style fort simple ; mais elles ne sont point animées, et il s'en faut beaucoup qu'elles soient aussi agréables que celles de Mme de Sévigné. Tout est passion, tout est en action dans celles de cette dernière, elle prend part à tout, tout l'affecte, tout l'intéresse : Mme de Maintenon, tout au contraire, raconte les plus grands événements, où elle jouait un rôle, avec le plus parfait sang-froid ; on voit qu'elle n'aimait ni le Roi, ni ses amis, ni ses parents, ni même sa place. Sans sentiment, sans imagination, elle ne se fait point d'illusions, elle connaît la valeur intrinsèque de toutes choses, elle s'ennuie de la vie et elle dit : *il n'y a que la mort qui termine nettement les chagrins et les malheurs.* Un autre trait d'elle qui m'a fait plaisir : *il y a dans la droiture autant d'habileté que de vertu.* Il me reste de cette lecture beaucoup d'opinion de son esprit, peu d'estime de son cœur, et nul goût pour sa personne ; mais, je le dis, je persiste à ne la pas croire fausse. Autant que je puis vous connaître, je crois que ces lettres vous feraient plaisir ; cependant je n'en sais rien, car depuis feu Protée, personne n'a été si dissemblable d'un jour à l'autre que vous l'êtes.

Vous avez actuellement votre Pétrarque, je ne comprends pas qu'on puisse faire un aussi gros volume à son occasion. Le fade auteur ! que sa Laure était sotte et précieuse ! que la cour d'amour était fastidieuse ! que tout cela était recherché, *aguinaché,* maniéré ! et tout cela vous plaît ! Convenez que vous savez bien allier les contraires.

On joue cette semaine cinq comédies chez Mme de Villeroy, peut-être irai-je demain si je me porte bien et si je n'ai rien à faire : peut-être souperai-je avec la grand'maman chez Mme d'Anville. Cette femme ne vous déplairait peut-être pas, elle n'a pas les grands airs de nos grandes dames, elle a le ton assez animé, elle est un peu entichée de la philosophie moderne : mais elle la pratique plus qu'elle ne la prêche.

Madame la Duchesse d'Antin mourut hier ; c'était la sœur de feu M. de Luxembourg. Cette perte sera très-indifférente à la Maréchale,[1] à moins qu'elle ne l'empêche d'aller voir aujourd'hui jouer le *Galérien* chez Mme de Villeroy.

J'eus il y a deux jours la visite de Mme Denis et de M. et Mme Dupuits ; ils disent qu'ils retourneront dans deux ou trois mois retrouver Voltaire, qui les a envoyés à Paris pour solliciter le payement d'argent qui lui est dû : ils pourraient bien mentir, je n'ai pas assez de sagacité pour démêler ce qui en est ; il y a des choses plus intéressantes que je ne cherche point à pénétrer ; tout ce qui me paraît difficile à comprendre, je l'abandonne.

Adieu. Je ne sais quand je reprendrai cette lettre ni même si je la continuerai.

Ce mardi 22.

Oh ! oui, je la continuerai, parce que la demoiselle Sanadon dîne encore dehors.

La Maréchale ne fut point hier à la comédie, elle ne put point non plus aller souper au Temple, elle soupa chez le Président entre Mme de Jonzac, M. et Mme de Narbonne, et moi. Je n'irai point aujourd'hui à la comédie, parce que je veux voir le Président qui est un peu incommodé ; je ne souperai point chez lui ce soir, mais chez Mme d'Anville avec la grand'maman. Je viens d'en recevoir un billet, elle ira demain à Choisy jusqu'à vendredi ; elle me donnera à souper ce jour-là avec le petit-fils ; je manquerai pour la seconde fois et pour la même raison au vendredi du Président, ce qui déplaira infiniment à la Maréchale, elle m'en haïra, et considérera davantage, et cela ne sera pas singulier. Je suis actuellement bien persuadée qu'il n'y a pas une bien grande différence d'homme à homme, de femme à femme, et comme disait Salomon " Vanité des vanités, tout n'est que vanité."

J'ai fait plusieurs connaissances nouvelles ; je suis comme Mme de Staal, qui cherchait à en faire, parce qu'elle était, disait-elle, fort lasse des anciennes ; on parierait, sans crainte de perdre, qu'on ne serait pas plus content des unes que des autres, mais il y a le piquant de la nouveauté.

Je viens d'écrire à Voltaire, je lui demande s'il n'a pas le projet d'aller voir sa Catherine ; je lui dis que ce serait le comble de la folie ; on soupçonne que c'est son projet, mais je ne le crois pas.

[1] La Maréchale de Luxembourg, belle-sœur de Mme d'Antin.

On dit qu'il va paraître un arrêt du Parlement pour diminuer le nombre des couvents et fixer l'âge où l'on pourra faire des vœux ; ce sera l'ouvrage de Monsieur de Toulouse [2] ; je vous renvoie à la gazette pour ces sortes de nouvelles, je ne saurais m'occuper de ce qui ne m'intéresse point. Je suis à peu près comme un homme que connaissait mon pauvre ami Formont ; il disait : *Apprenez que je ne m'intéresse qu'aux choses qui me regardent.* Tout le monde est peut-être de même, mais il y a des gens qui étendent les regards sur beaucoup d'objets. Les miens sont fort circonscrits ; et de la chose publique, il n'y a que les rentes et les pensions qui m'intéressent. Ces sentiments sont un peu bas, mais du moins ils sont naturels. En voilà assez pour aujourd'hui, je ne fermerai cette lettre qu'après avoir reçu la vôtre ; c'est le vent d'ouest, à ce qu'on m'a dit, qui les amène le mardi et le samedi ; celui de nord est le plus fréquent, ainsi je ne les attends jamais que le mercredi ou le dimanche.

Dites-moi comment vous trouvez cette phrase de ma lettre à Voltaire :—

" Ne voyez jamais votre Catherine que par le télescope de votre imagination ; laissez toujours entre elle et vous la distance des lieux à la place de celle du temps ; faites un roman de son histoire et rendez-la aussi intéressante, si vous le pouvez, que la Sémiramis de votre tragédie."

Je ne veux point oublier que Mme de Jonzac m'a chargée de vous dire qu'elle a reçu une lettre de Mme Pologne ; elle lui mande qu'elle sera ici dans six semaines ou deux mois.

Ce mercredi matin 23.

Le vent du nord, qui est pis qu'au mois de janvier, pourrait bien empêcher le courrier d'arriver aujourd'hui ; je suis décidée à faire partir ma lettre demain matin sans attendre la vôtre.

Je soupai hier avec la grand'maman, elle me dit qu'elle vous avait écrit, et sur le compte qu'elle me rendit de ce qu'elle vous avait mandé, je juge que sa lettre ne vous aura fait nul plaisir ; elle dit tout ce qu'elle veut sans se concerter avec moi. Personne n'est plus éloignée que moi de tout genre de manège ; je serais peu flattée du bien que je lui devrais, ce ne serait que des apparences et je hais toute espèce de prestiges.

J'ai donc parlé de vous avec la grand'maman ; elle crie

[2] L'Archevêque de Toulouse, neveu de Mme du Deffand.

après son taffetas, elle n'en a plus que pour une coupure, c'est-à-dire grand comme l'ongle. Il faut qu'elle se coupe souvent, puisqu'elle se croit dans une grande extrémité. Je lui ai dit qu'elle en recevrait peut-être par le premier courrier de M. du Châtelet. Cette grand'maman a écrit à M. de Bedford ; sa lettre doit être fort jolie, et sur ce qu'elle m'a dit qu'elle contenait je lui ai fait de grands reproches de ne me l'avoir pas montrée ; elle en a du regret, et elle me dit " M. Walpole ne peut-il pas prier le Duc de Bedford de la lui montrer, et lui en demander une copie ? sont ils assez bien ensemble pour cela, ne sont-ils pas dans des partis opposés ? " Je lui dis que je ne le croyais pas, mais qu'il y avait nul inconvénient à vous faire cette proposition, que vous seriez le maître de faire ce que vous jugeriez à propos ; je serai bien aise de voir cette lettre, mais il me paraît que cela lui fera plaisir de la ravoir, c'est-à-dire la copie.

Cette maison de La Rochefoucauld est une tribu d'Israël, ce sont d'honnêtes et bonnes gens. La grand'maman s'accommode fort de Mme d'Anville. Il n'y a point de morgue dans toute cette famille ; il y a du bon sens, de la simplicité ; mais je ne prévois pas que je forme une grande liaison avec eux. Si j'étais moins vieille, cela se pourrait, mais à mon âge on ne construit rien ; c'est le temps où tout s'écroule. S'il ne me vient point de lettres, celle-ci sera finie.

Suite du mercredi.

Je reprends ma lettre sans attendre le facteur. Que sais-je ce qu'il m'apportera, et si après avoir lu ce que vous me direz, il me restera le désir ou le pouvoir de vous rien dire.

L'on vient de revenir de chez le Président ; il a encore eu un étourdissement à cinq heures du matin, il en avait eu un avant-hier à midi, et deux ou trois autres les jours précédents ; Vernage est d'avis d'une saignée du pied ; ce pauvre homme s'en va, c'est un triste événement pour moi ; il m'affecte beaucoup, et le spectacle de son état me fait faire de fâcheuses réflexions. Je me garderai bien de vous les communiquer, mais comme grâce au ciel, j'ai vingt-et-un ans plus que vous, je ne puis vous souhaiter de parvenir à une grande vieillesse ; on ne peut être heureux qu'autant qu'on a l'esprit de son état, et celui d'un grand âge est d'être imbécile ; on souffre trop quand on y conserve le sens commun.

Monsieur le Prince de Monaco partira ces jours-ci pour Londres,

il vous remettra un petit paquet que vous voudriez bien faire remettre à Mme Greville ; c'est une tabatière pour son gendre,[3] dont elle m'a donné la commission ; j'aimerais bien à lui en faire présent mais elle voudrait m'en rendre, et, comme vous dites fort bien, c'est un importun commerce que celui des présents. Je l'éprouve aux étrennes, et j'en suis bien lasse, ainsi je mande à Mme Greville le prix de la boîte, qui est de cinq louis moins six francs ; elle vous remettra l'argent si elle le veut. Je vous accable d'importunités, je vous en demande pardon, mais que ce soit, je vous prie, à charge de revanche.

2ème suite.

Voilà une lettre. Je ne sais ce que vous voulez dire en vous plaignant de mes deux dernières lettres ; j'ai une absolue certitude qu'il n'y avait pas un seul mot qui tînt de Scudéry ou de Quinault, et je serais bien étonnée si vous m'en rapportiez une phrase qui y ressemblât ; il y a de fortes raisons pour que cela n'ait pu être, et pour que cela ne soit jamais, mais de grâce épargnez-moi la menace que vous me faites sans cesse de finir notre commerce ; il ne me peut être agréable qu'autant qu'il peut vous l'être, s'il vous ennuie tout est dit, et je ne le trouverai point extraordinaire. Ce qui me l'a paru extrêmement c'est de m'avoir demandé mon portrait ; cette idée est bien baroque ; apparemment que vous vouliez qu'il vous servît à allier l'opinion que vous avez de mes sentiments à ma triste figure, et vous confirmer par là à me trouver la plus ridicule et la plus méprisable personne du monde. Comme le portrait de Mme de Choiseul ne ressemble pas, vous me feriez plaisir de jeter ce tableau au feu ; il allait, me disiez-vous, devenir le sceau de notre union, il me semble qu'il est devenu celui de votre dégoût, et cela est bien plus naturel.

Je vous rends mille grâces de la peine que vous avez prise de me détailler le sujet de votre tragédie, je la crois très-intéressante, mais elle ne serait pas propre à notre théâtre. J'espère, Monsieur, que comme vous ne trouverez plus dans mes lettres que de choses très-indifférentes, je ne trouverai plus dans les vôtres de choses choquantes ni de menaces, et que notre correspondance, s'il vous convient de la continuer, ne vous causera point de craintes, elle pourra subir tout examen.

[3] John (plus tard Lord) Crewe. Il épousa en 1766 Frances, fille de Fulke Greville. Mme Crewe était amie intime de Charles-James Fox, et fut célèbre autant pour sa beauté que pour ses principes Whig.

LETTRE 132

Paris, ce dimanche 3 avril 1768.

Votre lettre du 24 mars n'a pas été mise à la poste sur-le-champ, puisqu'elle ne me parvient qu'aujourd'hui. Je viens de recevoir en même temps une lettre [1] de Voltaire ; je satisferai votre curiosité en vous en faisant l'extrait :—

"Quand j'ai un objet, Madame, quand on me donne un thème, comme, par exemple, de savoir si l'âme des puces est immortelle ; si le mouvement est essentiel à la matière ; si les opéras-comiques sont préférables à *Cinna* et à *Phèdre*, ou pourquoi Mme Denis est à Paris, et moi entre les Alpes et le mont Jura ; alors j'écris régulièrement, et ma plume va comme une folle.

L'amitié dont vous m'honorez me sera bien chère jusqu'à mon dernier moment, et je vais vous ouvrir mon cœur.

J'ai été pendant quatorze ans l'aubergiste de l'Europe, et je me suis lassé de cette profession ; j'ai reçu chez moi trois ou quatre cents Anglais, qui sont si amoureux de leur patrie que presque pas un ne s'est souvenu de moi après son départ, excepté un prêtre écossais nommé Broun,[2] ennemi de M. Hume, qui a écrit contre moi, et qui m'a reproché d'aller à confesse, ce qui est assurément bien dur.

J'ai eu chez moi des colonels français avec tous leurs officiers, pendant plus d'un mois ; ils servent si bien le Roi qu'ils n'ont seulement pas eu le temps d'écrire ni à Mme Denis ni à moi.[3] J'ai bâti un château comme Béchamel, et une église comme Le Franc de Pompignan ; j'ai dépensé cinq cent mille francs à ces œuvres profanes et pies ; enfin, d'illustres débiteurs de Paris et d'Allemagne,[4] voyant que ces magnificences ne me convenaient point, ont jugé à propos de me retrancher les vivres pour me rendre sage, je me suis trouvé tout d'un coup presque reduit à la philosophie. J'ai envoyé Mme Denis solliciter les généreux Français, et je me suis chargé des généreux Allemands.

Mon âge de soixante-quatorze ans, et des maladies continuelles me condamnent au régime et à la retraite ; cette vie ne peut convenir à Mme Denis, qui avait forcé la nature pour vivre avec moi à la campagne ; il lui fallait des fêtes continuelles pour lui faire supporter l'horreur de mes déserts,

---

LETTRE 132.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Sa lettre en date du 30 mars.

[2] Robert Brown, prédicant écossais, pasteur de l'église anglaise à Utrecht.

[3] Dans une lettre écrite par Voltaire au nom du Duc de Choiseul, ces griefs sont enumérés comme il suit :—

"Je sais que vous avez très-bien traité les troupes que j'ai fait séjourner neuf mois dans vos quartiers ; que vous avez fourni le prêt à la légion de Condé ; que vous avez eu dans votre chaumière, pendant deux mois, M. de Chabrillan, et tous les officiers du régiment de Conti ; et si M. de Chabrillan, chargé des plus importantes affaires, a oublié de marquer sa satisfaction à Mme Denis, qui lui a fait de son mieux les honneurs de votre grange, je prends sur moi de vous savoir gré de votre attention pour les officiers, et des couvertures que vous avez fait donner aux soldats dans votre hameau." (*Œuvres*, éd. Moland, tome xiii, pp. 555–56.)

[4] Parmi les "illustres débiteurs" de la France était le Maréchal de Richelieu ; en Allemagne Voltaire avait prêté d'importantes sommes au Prince de Wurtemberg.

qui, de l'aveu des Russes, sont pires que la Sibérie pendant six mois de l'année; on voit de sa fenêtre trente lieues de pays, mais ce sont trente lieues de montagnes de neige et de précipices, c'est Naples en été et la Laponie en hiver; Mme Denis avait besoin de Paris, la petite Corneille en avait encore plus besoin. J'ai fait un effort pour me séparer d'elles, et pour leur procurer des plaisirs, à la tête desquels je mets celui qu'elles ont eu de vous rendre leurs devoirs.

J'ai recu de Hollande une *Princesse de Babylone*[5]; j'aime mieux les *Quarante Écus*,[6] que je ne vous envoie point, parce que vous n'êtes pas arithméticienne; la *Princesse* part sous l'enveloppe de Madame la Duchesse de Choiseul, si elle vous amuse je ferai plus de cas de l'Euphrate que de la Seine."

Je n'ai point encore reçu cette *Princesse de Babylone*, mais je l'ai lue; il y a quelques traits plaisants, mais c'est un mauvais ouvrage, et, contre son ordinaire, fort ennuyeux. Il ne me répond point sur l'article de ma lettre où je lui parlais de la Czarine; je ne serais point étonnée qu'il l'allât trouver. On m'attribue un bon mot sur les philosophes modernes, dont je ne me souviens point, mais je l'adopterais volontiers. On disait que le Roi de Prusse ou le Roi de Pologne vantait beaucoup nos philosophes d'avoir abattu la forêt de préjugés qui nous cachait la vérité; on prétend que je répondis: *Ah! voilà donc pourquoi ils nous débitent tant de fagots?*

Il est arrivé un accident effroyable ces jours-ci dans un couvent appelé la Présentation. Sept petites filles couchant dans la même chambre, une d'elles mit une chandelle sous son pot de chambre pour la reprendre quand les religieuses qui avaient soin d'elles seraient retirées: elle s'endormit en lisant; le feu prit à son lit qui était à côté de la porte, le feu gagna la porte et tous les autres lits. Cinq ont été absolument brûlées, deux autres se jetèrent par la fenêtre; l'une a le visage brûlé et l'autre les pieds et beaucoup d'autres parties du corps; on ne put entrer dans la chambre, parce que la porte était en feu; jugez quelle désolation pour les pères et mères de ces enfants. Il y avait trois demoiselles de Ligny, c'est l'aînée qui a mis le feu; la cadette, qui n'a que dix ans, est une de celles qui se sont sauvées, l'autre est Mlle de Modave; les trois autres brûlées s'appellent Lusignan, Briancourt, Bélanger; il y avait beaucoup de filles de condition dans cette maison.

[5] Roman philosophique, "écrit peu agressif, si ce n'est contre les ordres religieux." (Julleville, *Langue et Litt. française*, tome vi, p. 146.)

[6] "Roman philosophique, économique, et qui traite de tout, condamné au feu (quoiqu'il n'offrît rien de scandaleux) peut-être parce que l'auteur affectait trop de faire la leçon à tout le monde." (Julleville, *loc. cit.*)

Milady Pembroke part aujourd'hui pour l'Isle-Adam, elle y restera tout le voyage ; on n'en reviendra que dimanche. La pauvre Lloyd est laissée pour les gages.

Le Chabrillan, petit-gendre de Mme d'Aiguillon, a perdu, au trente et quarante, soixante-treize mille francs ; il avait dépensé, depuis son mariage, quarante mille écus en équipages, en habits, etc. Le jeu ici est terrible ; M. de la Trémoille, à la même séance que le petit Chabrillan, qui se passait chez un M. de Boisgelin, cousin de celui qui est chez vous, perdit cent cinquante-six mille livres, et le maître de la maison, quarante-huit ; c'est un Monsieur le Chevalier de Franc qui a gagné toutes ces sommes. Il n'y avait que ces quatre personnes. Je ne saurais comprendre comment, dans un pays policé, on ne puisse pas trouver quelque expédient pour remédier à un tel déréglement.

La Reine et le Président vont fort mal.

LETTRE 133

Paris, ce mercredi 6 avril 1768.

Je devrais jeter mon écritoire au feu, et n'avoir de correspondance de ma vie, si elle était aussi à charge à tout le monde qu'à vous, mais pour vous prouver que cela n'est pas, voici le billet [1] que je reçois dans le moment de l'Abbé Barthélemy ; il m'a été rendu en même temps que votre lettre, et il en a été le contre-poison. Il est singulier de se plaire à offenser quelqu'un qui n'a d'autres torts que d'avoir marqué trop d'estime et d'amitié. Je vous dis tout net, Monsieur, un tel commerce est insoutenable.

Le ministre de Portugal vient de m'envoyer du tabac vert, vous le recevrez par la première occasion.

LETTRE 133.—Inédite.

[1] "La petite-fille a donc oublié sa grand'maman ; pas le moindre billet, pas une signe de vie depuis quinze jours. Elle lui avait fait écrire un mot de Versailles ; point de réponse. Elle a été la voir hier au soir en arrivant à Paris. Elle n'a pas eu de ses nouvelles ce matin. Oh ! la petite-fille n'aime plus la grand'maman, et qui aimera-t-elle donc ? Est-ce une épreuve, sont-ce les devoirs de ce saint temps qui l'empêchent d'écrire ? La grand'maman est très-inquiète ; elle partira cet après-midi pour Choisy, d'où elle reviendra je ne sais quand, mais elle y portera son inquiétude, si la petite-fille ne la dissipe pas avant son départ.

Le secrétaire, qui ne veut point attiser le feu, se contente de dire que cette grand'maman a une petite-fille bien ingrate ; mais du reste bien aimable.

Ce mercredi à 1 heure."

LETTRE 134

Paris, mardi 12 avril 1768.

Vous m'avez cité la *Nouvelle Héloïse ;* permettez, à mon tour, que je vous raconte une petite histoire. Feu le Cardinal d'Estrées,[1] âgé de soixante et dix, quatre-vingts ou cent ans, c'est tout de même, se trouva un jour avec Mme de Courcillon, plus belle qu'un ange, plus précieuse que tout l'Hôtel de Rambouillet, d'un maintien, d'une sagesse, d'une réputation merveilleux. Les charmes de cette belle dame ragaillardirent le vieux Cardinal ; il avait de l'esprit, de la grâce : il lui dit des galanteries, il voulut même baiser sa main ; elle prit un ton sévère, le repoussa, le traita fort mal : " Ah ! Madame, Madame ! " s'écria le vieux cardinal, " *vous prodiguez vos rigueurs.*" Soudain sa flamme s'éteignit, et, comme dit Mme de Sévigné, *il lui vit des cornes.*

Je n'en verrai jamais à la grand'maman : elle n'est que trop bonne, trop indulgente, trop modeste ; elle veut être parfaite, c'est son défaut, et le seul qu'elle puisse avoir. Quoique je compte assez sur ses bontés pour l'avouer de tout ce qu'elle peut dire de moi, j'affirme et je proteste qu'elle n'a point concerté avec moi ni ne m'a communiqué la lettre que vous avez reçue d'elle : apparemment c'était une réponse à ce que vous lui avez écrit ; je ne lui parle jamais de vous, que quand elle m'interroge ; si vous ne vous en rapportez pas à ma prudence, rapportez-vous-en du moins à mon amour-propre ; mais laissons là toutes ces noises et ces chicanes, elles sont ennuyeuses pour vous, et fort peu divertissantes pour moi ; il vaut bien mieux conter des histoires ; en voici une tragique et bien singulière.

Un certain Comte de Sade, neveu de l'Abbé, auteur de *Pétrarque,* rencontra, le mardi de Pâques, une femme grande et bien faite, âgée de trente ans, qui lui demanda l'aumône ; il lui fit beaucoup de questions, lui marqua de l'intérêt, lui proposa de la tirer de sa misère, et de la faire concierge d'une petite maison qu'il a auprès de Paris. Cette femme l'accepta ; il lui dit d'y venir le lendemain matin l'y trouver ; elle y fut ; il la conduisit d'abord dans toutes les chambres de la maison, dans tous les coins et recoins, et puis il la mena dans le grenier ;

LETTRE 134.—Incomplète dans les éditions précédentes ; datée du 2 avril par Lescure.

[1] Le Cardinal César d'Estrées (1618–1714), diplomate et membre de l'Académie française. La dame était la femme (née Pompadour) du Marquis de Courcillon, Gouverneur de Touraine.

arrivés là, il s'enferma avec elle, lui ordonna de se mettre toute nue ; elle résista à cette proposition, se jeta à ses pieds, lui dit qu'elle était une honnête femme ; il lui montra un pistolet qu'il tira de sa poche, et lui dit d'obéir, ce qu'elle fit sur-le-champ ; alors, il lui lia les mains, et la fustigea cruellement. Quand elle fut tout en sang, il tira un pot d'onguent de sa poche, en pansa ses plaies, et la laissa ; je ne sais s'il la fit boire et manger, mais il ne la revit que le lendemain matin. Il examina ses plaies, et vit que l'onguent avait fait l'effet qu'il en attendait ; alors, il prit un canif, et lui déchiqueta tout le corps : il prit ensuite le même onguent, en couvrit toutes les blessures, et s'en alla. Cette femme désespérée se démena de façon qu'elle rompit ses liens, et se jeta par la fenêtre qui donnait sur la rue. On ne dit point qu'elle se soit blessée en tombant ; tout le peuple s'attroupa autour d'elle ; le lieutenant de police a été informé de ce fait ; on a arrêté M. de Sade ; il est, dit-on, dans le château de Saumur. L'on ne sait pas ce que deviendra cette affaire, et si l'on se bornera à cette punition, ce qui pourrait bien être, parce qu'il appartient à des gens assez considérables et en crédit ; on dit que le motif de cette exécrable action était de faire l'expérience de son onguent.

Voici la tragédie, tâchez de vous en distraire, et écoutez ce petit conte :—

Un curé de village élevait un petit garçon nommé Raimond ; quand il en était content, il l'appelait Raimonet. Raimond était gourmand : il allait dans le jardin manger les fruits ; le curé ne le trouvait pas bon. Un matin, avant que de dire sa messe, le curé s'alla promener et surprit Raimond à un espalier de muscat, dont il mangeait avec grand appétit. Le curé fut en grande colère, et fouetta bien fort le petit Raimond ; et puis tout de suite il alla à la paroisse dire sa messe, et ordonna au petit Raimond de venir lui répondre, comme il avait coutume. Le petit drôle, bouffi de colère, fut obligé d'obéir ; le curé commence sa messe, se retourne, dit : *Dominus vobiscum.* Point de réponse. . . . *Dominus vobiscum ; Raimond, réponds donc.* Point de réponse. . . . *Dominus vobiscum ; Raimonet, réponds donc.—Et cum spiritu tuo, fichu flatteur !* Il faudrait que cela fût bien conté, pour faire rire.

Suite, mercredi 13, à onze heures.

Depuis hier j'ai appris la suite de M. de Sade. Le village où est sa petite maison, c'est Arcueil ; il fouetta et déchiqueta

la malheureuse le même jour, et tout de suite il lui versa du baume dans ses plaies et sur ses écorchures ; il lui délia les mains, l'enveloppa dans beaucoup de linges, et la coucha dans un bon lit. À peine fut-elle seule, qu'elle se servit de ses draps et de ses couvertures pour se sauver par la fenêtre. Le juge d'Arcueil lui dit de porter ses plaintes au procureur général et au lieutenant de police. Ce dernier envoya chercher M. de Sade, qui, loin de désavouer et de rougir de son crime, prétendit avoir fait une très-belle action, et avoir rendu un grand service au public par la découverte d'un baume qui guérissait sur-le-champ les blessures ; il est vrai qu'il a produit cet effet sur cette femme. Elle s'est désistée de poursuivre son assassin, apparemment moyennant quelque argent ; ainsi il y a tout lieu de croire qu'il en sera quitte pour la prison.

Le fils de l'Idole, qui n'est pas encore de retour de ses voyages, mais qui arrive bientôt, doit épouser Mlle des Alleurs, fille de celui [2] qui a été à Constantinople ; sa mère est Lubomirska, qui s'est remariée à M. de Liré ; elle en est séparée, et elle est dans un couvent ; sa fille a dix-sept ans ; elle est jolie, elle a vingt-deux mille livres de rente, elle est nièce de Mme Sonning, et c'est Pont-de-Veyle qui fait ce mariage.

Je soupai, hier au soir, chez le Président avec la Milady,[3] que de plus en plus je trouve aimable, et avec ma bonne amie Lloyd, qui ne m'a pas encore démis le poignet : mais à la fin elle y parviendra.

Si je reçois cet après-dîner une lettre, je joindrai la réponse à ceci ; sinon ceci partira toujours.

La traduction de *Tacite*, par l'Abbé de la Bletterie, auteur de la *Vie de Julien*, paraît depuis quelques jours ; on en a tiré deux mille exemplaires, qui sont tous enlevés ; j'en ai pris deux, un pour moi, l'autre pour vous, si vous en avez envie.

J'ai fait une réponse à Voltaire, dont la grand'maman est fort contente ; mais je ne vous l'enverrai pas que vous ne me la demandiez.

À deux heures.

Voilà votre lettre, j'en suis contente. Considérez, je vous prie, qu'on n'a pas le temps de se brouiller et de se raccommoder à mon âge. Je n'ai pas parlé une seule fois en particulier

[2] Roland Puchot, Comte des Alleurs, ambassadeur à Constantinople de 1747 jusqu'à sa mort en 1755.
[3] Lady Pembroke.

avec la grand'maman, je ne lui ai fait aucune espèce de confidence sur votre façon d'être avec moi, et c'est une lettre que vous lui écrivîtes où vous lui parliez de l'affection de feu madame votre mère, qui, disiez-vous, vous gênait et vous ennuyait souvent. Elle m'en fit l'application, et c'était vraisemblablement votre intention ; elle avait de la répugnance à me la montrer, j'en ai la copie. Soyez certain, qu'à commencer par la grand'maman jusqu'à Mme Verdelin, il n'y a personne à qui je parle de ce qui m'intéresse, et que tous les gens avec qui je vis, font beaucoup plus d'usage de mes oreilles que je ne fais des leurs ; je suis dans ce moment-ci parfaitement bien avec tout le monde, et j'éprouve que tout le monde aime à parler de soi, donne aisément sa confiance, et (à moins que ce ne soit curiosité) ne se prête pas à celle des autres. C'est dommage que je sois si vieille et que l'éducation que donne l'expérience (qui est la meilleure de toutes) commence si tard.

Mme Greville me mande qu'on croit que M. du Châtelet s'ennuie à la mort ; cela pourrait bien être, et la conséquence qu'elle en tire pourrait bien être juste.

Je vous envoie une lettre[4] de Monsieur le Chevalier de Boufflers à M. de Choiseul, je la trouve jolie. Je souperai vendredi avec ce ministre chez la grand'maman, et je vous promets de ne lui pas nommer votre nom.

Le Président me donne de continuelles alarmes ; la Reine va toujours très-mal. Mme de Mirepoix s'abîme de plus en plus, et tout va de travers ici ainsi que chez vous.

Vous ne me répondez point sur le portrait que je vous ai fait de Mme de Maintenon ; vous n'en êtes peut-être pas content ; je ne le suis pas des épithètes que vous mettriez sous les quatre portraits.[5] Voici celles que j'y mettrais : à Mme de Maintenon, prudence, persévérance. Mme des Ursins, à peu près la même que vous. Celle de la grand'maman, j'ajouterais à la raison, la justice et la bonté. Et pour moi, l'affectation, le roman, etc.

[4] Voyez l'*Appendice X.*

[5] M. Walpole avait dit :—" Je serais charmé, à mon retour en France, de lire les lettres de Mme de Maintenon et de la Princesse des Ursins. Je ne crois pas cependant que ces lettres ressemblent aux vôtres et à celles de Mme de Sévigné. Que de fausseté, d'hypocrisie, ne doit-on pas trouver dans la correspondance de ces deux créatures ambitieuses, adroites, glorieuses, pleines de bon sens, et cherchant à l'envi de se tromper et de se surpasser l'une l'autre ! Je voudrais avoir les portraits de ces deux femmes ensemble, non pas pour faire pendant, mais pour opposer au tableau de vous et de la grand'maman. J'y écrirais sous le vôtre, le naturel ; sous celui de la grand'maman, la raison ; sous la Maintenon, l'artifice ; et sous la Princesse, l'ambition. Savez-vous ce qui s'ensuivrait ? le grand nombre aimerait, leur vie durant, à être les dernières, et après leur mort, d'avoir été les premières." (B.)

On m'y reconnaîtrait d'abord. Je vous remercie de votre exactitude pour mes commissions.

Voici la recette du petit fromage de Viri. Il faut prendre une pinte de crême et la faire tiédir un tant soit peu, et un demi septier de lait à part, le faire tiédir aussi, et délayer dans le demi septier de lait la grosseur d'un bon pois de présure. Quand la présure est délayée, mêlez le tout ensemble, et quand le fromage est bien pris, le verser dans un panier pour qu'il s'égoute, et prendre garde de la laisser trop longtemps dans le linge.

Pourriez-vous m'envoyer l'histoire de Paoli ? [6]

LETTRE 135

Paris, ce vendredi 29 avril 1768.

Cessez pour un moment d'être Anglais, ne prenez point l'obstination pour fermeté, ni la dureté pour courage ; craignez le ridicule, à la bonne heure, mais considérez que le plus grand de tous, serait de se brouiller avec une véritable amie pour une faute qu'elle n'a point commise. Oui, je le jure, je n'ai aucune part ni directe ni indirecte à la lettre de la grand'maman ; c'est à celle que vous lui aviez écrite (et dont j'ai la copie) qu'elle a prétendu répondre. Jamais je ne lui ai confié ce que je pensais pour vous, et ce que vous pensiez pour moi ; je ne parle de vous à qui que ce soit ; mon malheur est que vous ne soyez pas comme Dieu, présent partout et lisant dans l'intérieur. Ha ! si cela pouvait être, nous n'aurions aucun démêlé. C'est moi, je l'avoue, qui ai parlé de finir notre commerce, mais avez-vous pu croire que c'était tout de bon ? Non, mais vous avez saisi l'occasion, et votre lettre du 12 a rompu la paille. J'espérais que celle que je vous avais écrite le 14 racommoderait tout et que vous y répondriez, mais il y a aujourd'hui quinze jours que je n'ai eu de vos nouvelles. Finissons, je vous conjure, et reprenons une correspondance qui fait l'agrément de ma vie. Soyez certain que vous ne trouverez dans aucune lettre à venir un mot, une virgule qui puisse vous déplaire. Je pourrais aisément justifier mes lettres précédentes, mais je souscris à leur con-

[6] Pasquale Paoli (1726–1807), le célèbre champion de la Corse contre les Français et les Gênois. Le livre en question était l'*Exposé sur la Corse* (*Account of Corsica*), de Boswell, qui venait de paraître.

LETTRE 135.—Inédite.

damnation. Je vous promets à l'avenir que vous ne distinguerez que par le caractère de l'écriture mes lettres d'avec celles des personnes les plus indifférentes. Si vous vous faites scrupule de n'être pas fidèle à la résolution que vous m'avez signifié avoir prise, de ne m'écrire que pour des commissions, j'y consens, mais tenez votre parole. Voici donc la commission que je vous donne aujourd'hui ; achetez-moi un millier de petites épingles, et envoyez-m'en un quarteron toutes les semaines dans une lettre, et que ce soit l'unique chose piquante que j'y trouve.

Tout le monde va se disperser, la grand'maman part jeudi prochain pour Chanteloup ; ce sera une absence de deux mois.

La grosse Duchesse [1] s'établit lundi a Rueil pour jusqu'au mois d'octobre. Elle demande si vous ne lui ferez pas quelque visite ; aurai-je encore une fois en ma vie une occasion de vous parler de Mme de Coulanges [2] ?

J'ai loué une loge à la Comédie en commun avec Mme de Forcalquier. Il n'y a que trois places, pour elle, pour moi, et pour vous quand cela vous conviendra.

Le Président se porte un peu mieux, j'espère que nous pourrons le conserver encore cet été ; je ne le quitte presque point, il prétend que je lui suis nécessaire.

Je vous écris aujourd'hui par le courrier de M. du Châtelet. Je ne sais ce qui est arrivé aux courriers ordinaires, voilà trois jours de poste de suite que le facteur dit qu'il n'y a point eu de courrier ; ce qui me le fait croire, c'est que je n'ai point reçu de M. Selwyn une réponse que j'attendais, et qu'ordinairement il est fort exact.

Souvenez-vous, je vous supplie, que vous m'avez promis de m'envoyer quelques scènes de votre tragédie. J'ai trouvé dans le *Journal Encyclopédique* un éloge et un extrait de vos Patagons.

Je vous ai demandé si vous vouliez le *Tacite* de l'Abbé de la Bletterie, j'attends votre réponse. Je pourrai bien charger un Anglais qui part ces jours-ci d'un flacon de tabac vert.

J'ai encore entre les mains les lettres de Mme de Maintenon à Mme des Ursins. Le petit-fils ne se souvient plus de me les avoir prêtées, je les garderai sans rien dire si vous croyiez pouvoir les venir lire. Si ce n'est pas votre projet, mandez-le-moi pour

[1] La Duchesse d'Aiguillon.

[2] Marie-Angélique du Gué, femme du Marquis de Coulanges, cousin de Mme de Sévigné, que Mme du Deffand avait vue dans sa jeunesse. (Voyez *Lettres d'Horace Walpole*, tome ix, p. 157.) Mme de Coulanges mourut en 1723, sept ans après son mari, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

que je les lui rende. Ce n'est point une astuce pour découvrir vos intentions. Je déteste l'artifice quelque innocent qu'il puisse être, je n'en aurai de ma vie avec personne, et certainement moins avec vous qu'avec qui que ce soit, je m'abandonne sur tous les points à la divine Providence ; je prends la fable de Jupiter et du Métayer[3] pour la règle de ma conduite, c'est dommage que je n'ai pas cinquante ans de moins, je deviendrais toute parfaite.

J'ai reçu une seconde lettre de Voltaire ; il convient de tout ce qu'il a fait, cette lettre est faite pour être montrée, et par conséquent n'est pas digne de l'être.

Je ne vous ai pas remercié de votre recette de la gelée d'orange ; Wiart la traduisit en perfection. J'ai fait de très-bonne gelée, presque aussi parfaite que celle du cuisinier de Mme de Guerchy. Cette dame ne voit encore personne ; on dit qu'elle marie sa fille à M. d'Haussonville, c'est un homme de qualité et de mérite. M. de Lamballe était avant-hier à l'agonie, à ce que disaient tous les médecins, cependant il n'est point encore mort, et même il se porte mieux.

Je n'espère pas trop avoir de vos nouvelles dimanche. Si je n'en dois attendre qu'en réponse à cette lettre, il faudra attendre encore quinze jours, mais je suis résignée à tout, excepté à vous perdre.

LETTRE 136

Paris, ce samedi 30 avril 1768.

Il m'arriva hier un paquet de M. de Grave, je vous l'envoie tel que je l'ai reçu.[1] Ce pauvre homme est bien obligeant et bien empressé à faire plaisir. Il m'avait écrit plusieurs fois sur ces lettres de Mme de Sévigné, et je m'étais obstinée à ne point répondre à cet article, parce que vous ne m'aviez pas répondu sur ce que je vous en avais écrit. C'est le souvenir de ce qu'il vous avait entendu dire qui lui a fait prendre tous ces soins. Vous trouverez dans le paquet un petit billet pour vous, sans enveloppe, sans cachet, tel qu'il me l'a envoyé, vous trouverez sa lettre pour moi, vous lui répondrez vous-même si vous le voulez aux propositions qu'il me charge de vous faire, ou bien vous

[3] Fable de La Fontaine (vi, 4).

LETTRE 136.—Inédite.

[1] Voyez l'*Appendice XI* pour cette lettre et pour la lettre du Comte de Grave à Walpole, dont il est parlé plus bas.

me manderez ce que vous souhaitez que j'y réponde. Je n'ai nulle part à tout ceci que celle d'avoir été l'occasion de votre connaissance avec M. de Grave. J'ai certainement un très-grand désir et une très-grande volonté de faire tout ce qui peut vous être agréable, mais je n'agirai jamais que quand vous m'aurez fait connaître ce que vous voulez, je ne préviendrai rien et je ne vous embarrasserai jamais par des empressements qui pourraient être à contresens et à contretemps.

J'ai actuellement les deux derniers chants de la *Guerre de Genève.* Je ne les ai point lus, et je ne les lirai qu'après les avoir fait copier. Comme vous avez les trois premiers chants vous serez peut-être bien aise d'avoir les deux derniers ; vous me le ferez savoir.

Nous envoyons à ce qu'on dit (et je crois cela certain) seize bataillons en Corse.[2] Je ne sais pas encore qui les commandera ; cette nouvelle, je l'avoue, me déplaît beaucoup ; *ai-je tort ou raison ?*

Il y a plus de quinze jours que je n'ai eu de nouvelles de votre pays. Je suis curieuse de savoir la suite de l'histoire du héros Wilkes [3] ; peut-être demain recevrai-je des lettres, je ne me flatte pas d'en avoir de vous, j'attendrai pourtant pour fermer celle-ci que le facteur soit passé. C'est un M. Norton (qui était votre envoyé en Suisse) qui vous rendra cette lettre, le paquet de M. de Grave, et le tabac de Portugal. J'ai fait connaissance avec lui chez l'ambassadrice, il s'offrit le plus poliment du monde à se charger de mes commissions.

Le Président hier était moins bien, je fus chez lui l'après-dîner, il était tout seul et dormait ; après y être restée une petite demi-heure, je le quittai avant qu'il fut éveillé, et je m'en revins chez moi attendre la compagnie qui y devait souper. C'était Mme de Luxembourg et beaucoup d'autres.

J'ai fait une nouvelle connaissance, le Chevalier de Listenois [4] ; c'est un fort bon homme, d'une conversation facile, assez instruit,

[2] Les Génois cédèrent la Corse à la France par le traité de mai 1768. L'énergie de Paoli néanmoins tint les Français en respect jusqu'à l'année suivante. La question de Mme du Deffand, "ai-je tort ou raison?" provenait sans doute de l'appréhension que l'acquisition de la Corse par la France n'éveillât les susceptibilités anglaises, et n'emmenât ainsi une guerre entre les deux pays.

[3] Wilkes revint de Paris en Angleterre en février 1768. Il disputa deux élections en mars ; à la seconde fois il fut élu membre du comté de Middlesex avec une grande majorité. Étant hors de la loi, il se constitua alors prisonnier, fut arrêté dans les formes et envoyé par Lord Mansfield à la prison du Banc du Roi (27 avril), où il était encore à la date de cette lettre.

[4] Dans le manuscrit, "Listenay." (Voyez la note 1 de la lettre 115.)

connaissant tout le monde et en étant bien voulu, c'est une bonne acquisition. Je fais des récoltes autant que je peux. Je suis bien près du temps où je passerai presque toutes les soirées chez moi, et où il me sera fort nécessaire d'avoir quelque compagnie. Mlle Sanadon me sera de ressource, elle est depuis trois jours établie dans le dehors. Ma sœur partira dans un mois pour Avignon, et alors Mlle Sanadon prendra son appartement.

Vous jugerez par ces détails que je me flatte que vous vous intéressez à moi. Oh ! oui, je n'en doute point, cela est parce que cela doit être.

Ce M. Norton qui vous rendra cette lettre a vingt-cinq ans, depuis sept ans il est hors de l'Angleterre ; il n'avait certainement jamais entendu parler de moi, mais comme il est fort poli, il m'a assurée que Mme Geoffrin et moi, nous étions les deux femmes de France les plus estimées à Londres.

Ce dimanche 1er mai, à 3 heures après midi.

La poste est arrivée, et ne m'apporte rien ; je commence à croire que c'est un parti pris ; ce n'est point ma lettre du 9 d'avril, dont vous me punissez, puisque vous en avez reçu une du 14 qui me semblait ne devoir pas vous déplaire. Voici la réflexion que je fais : je n'ai nul tort à réparer avec vous ; quand vous auriez craint que mes lettres vous donnassent du ridicule, quand vous auriez été choqué de ma lettre du 9 ou 10, ce ne sont pas des raisons suffisantes pour se brouiller avec son amie. Il faut qu'il y ait une autre cause, et je ne puis douter qu'elle ne soit fort indépendante de ma conduite, c'est-à-dire de moi, car en pensées, paroles, et actions vous ne pouvez, la main sur la conscience, avoir rien à me reprocher. À quoi puis-je donc m'en prendre ? À un ennui, un dégoût, un changement ? Il n'y a point de remède à cela ; mais, Monsieur, vous m'avouerez qu'il n'est pas ordinaire qu'une femme de mon âge éprouve un pareil genre d'inconstance. Je n'ai perdu aucun de mes charmes ; que vous dirai-je ? Rien. Ce ne seront pas mes paroles qui vous feront changer. Je ne suis pas fort étonnée du mal que vous dites de l'amitié ; si vous l'avez toujours menée de cette sorte il n'est pas étonnant que vous n'ayez pas trouvé beaucoup d'amis. Cependant, Monsieur, je puis vous assurer que jusqu'au dernier moment de ma vie j'aurai pour vous une véritable estime, et que je conserverai un éternel regret de n'avoir pu conserver la vôtre. Je n'aurais jamais pensé qu'une connaissance, qui m'avait paru si

agréable et devoir faire le bonheur des derniers jours de ma vie, en dût faire tout le malheur. Que pouvez-vous faire de mon portrait ? il ne servira qu'à entretenir votre aversion. Malgré mon chagrin il me passe par la tête une idée assez ridicule. Que diriez-vous si un jour vous me trouviez à Strawberry-Hill, et qu'au lieu d'envoyer Wiart à Londres, comme vous en avez eu la peur, je fusse moi-même vous trouver ? Vous en mourriez, n'est ce pas ? Il ne faut pourtant pas que cette crainte vous fasse m'écrire les dernières horreurs ; elles ne m'empêcheraient pas d'exécuter ce projet si je l'avais bien mis dans ma tete.

Croyez-moi, Monsieur, le meilleur parti que vous ayez à prendre c'est de reprendre notre commerce, et d'essayer pour cette fois-ci (qui sera la dernière) si je suis bien corrigée. J'ai déchiré de mon dictionnaire à la lettre A, *amitié*, *affection*, *ardeur*, *attendrissement*. Pour *amour*, *affectation*, et *artifice* ils n'y ont jamais été. J'y laisserai, si vous le permettez, *attention*. À la lettre B, rien. Au C, *caresse*, *contrainte* seront retranchés, *constance* et *confiance* resteront. Jugez du reste de l'alphabet par ce commencement. Qu'avez-vous à craindre de mes lettres à l'avenir ? quelques plates qu'elles puissent être, ne seront-elles pas bien l'équivalent des nouvelles à la main ? Il me serait difficile de me priver du plaisir de vous écrire. Cependant je me sens de la répugnance à fatiguer et à ennuyer qui que ce soit, et moins vous que personne. Ah ! mon ancien tuteur, ne persistez pas à traiter si mal votre pupille, il n'y a ni générosité ni humanité à ce procédé.

Le courrier de M. de Choiseul à M. du Châtelet vous remettra une lettre du 29 ; vous recevrez celle-ci par M. Norton, qui partira mardi 3. Il arrivera à Londres le 8 ou le 9, j'attendrai jusqu'au 15 pour décider du parti que je prendrai, ou de me pendre ou de partir pour Strawberry-Hill. Adieu ; c'est M. Chauvelin qui commandera les troupes qu'on envoie en Corse.

La grand'maman soupe chez moi mercredi à huit heures du soir, parce qu'elle part le lendemain jeudi à cinq ou six heures du matin.

J'aurai ce soir un monde effroyable, je ne serai pas fort en train de m'en amuser. Milady Pembroke, Mlle Lloyd, l'ambassadeur, peut-être l'ambassadrice, M. Norton, ne me rappelleront pas des idées trop agréables. C'est ainsi qu'il faut passer sa vie, et puis que l'on me dise qu'il est heureux d'être né !

LETTRE 137

Paris, ce dimanche 15 mai 1768.

J'aime et j'estime tant la vérité, que quelque désagréable et désobligeante qu'elle puisse être, je la préfère aux compliments et à la flatterie. Convenez que si j'ai trop aimé les douceurs et les sentiments, vous aimez trop de votre côté les corrections, les conditions, les marchés à la main, etc., etc. Mais, au nom de Dieu, vivant et mourant ne parlons plus de cela, souvenez-vous seulement qu'en fait de douceurs vous avez été le premier agresseur.

Le paquet que vous avez reçu, et que vous prenez avec raison pour un logogriphe, vient de Mme de Choiseul : le mot est *vous êtes une bête.* Je vous ai demandé *du taffetas pour des coupures,* et vous envoyez un morceau de moire et un de taffetas tout à l'ordinaire. Vous en renvoyez un second tout de même. La grand'maman répond à votre présent par un du même genre ; vous en recevrez un second tout de même. Mais vous n'êtes pas le seul imbécile de votre pays ; ennuyée de votre lenteur à faire cette commission, je m'étais adressée à M. Selwyn. Sa réponse fut qu'il voudrait savoir si c'est pour faire une robe, ou si c'est du taffetas découpé. Il va consulter sa nièce et une marchande de modes ; je lui réponds que c'est un apothicaire qu'il faut consulter, parce que c'est du taffetas préparé avec un onguent pour appliquer sur les coupures, soit aux doigts, aux pieds, etc., que cela se vend par rouleaux, et que je le prie de ne pas tarder à en envoyer deux à l'adresse de Madame la Duchesse de Choiseul. Elle en a reçu deux grands comme le petit doigt, mais dans l'intervalle de toutes ces écritures, un de ses gens en a fait venir une douzaine de Londres qui coûtent 12 francs. Tout cela a extrêmement diverti la grand'maman, elle m'avait recommandé de ne vous en pas dire un seul mot, et en partant pour Chanteloup elle me fit promettre de lui envoyer l'extrait de votre réponse ; elle n'est pas trop plaisante, et j'en suis fâchée. Il s'est passé des choses ineffables entre elle, son mari et moi depuis dix jours qu'elle est absente ; elles vous auraient fort diverti si vous en aviez été témoin, mais je n'ai pas le talent des récits, et puis il faut de la gaîté pour écrire des bagatelles. Ce n'est pas ma disposition présente, j'ai des insomnies insupportables, qui abattent encore plus mon esprit que mon corps.

LETTRE 137.—Inédite.

Il y a plus de huit jours que Mme de Forcalquier est à Crécy avec M. de Penthièvre ; je m'acquitterai de votre commission auprès d'elle. Je ne sais quand elle reviendra.

Votre ambassadeur est assez malade depuis dix ou douze jours ; sa femme ne voit personne. Mme de Guerchy marie sa fille à M. d'Haussonville, homme de qualité de Lorraine ; il a trente-un ans, une belle figure, quarante-deux mille livres de rente. La demoiselle en aura seize ; ils seront logés et nourris chez Mme de Guerchy, qui leur en donnera quatre en cas de séparation. Le mariage se fera mercredi 18. Il y aura très-peu de monde, Mme de Guerchy ne voit encore personne.

J'ai encore chez moi les lettres de Mme de Maintenon. M. de Choiseul me demanda l'autre jour pourquoi je ne les lui renvoyais pas, si c'etait je ne les eusse pas encore lues, ou si je les faisais copier. Je me récriai sur ce dernier article, j'avouai que je les avais lues et que je les gardais dans l'intention de vous les prêter si vous veniez bientôt ici. Il me dit de les lui rendre toujours, et qu'il vous les prêterait quand vous reviendriez. Je lui demandais tout de suite le mémoire de ses négotiations ; il n'en avait pas d'exemplaire, il m'en promit un, et je convins avec lui que je donnerais à celui qui me l'apporterait les lettres de Mme de Maintenon. Il y a dix jours de cela, j'ai reçu depuis ce temps deux lettres de lui, il ne m'en parle pas, et je ne dis mot.

Je viens de recevoir en même temps que votre lettre une petite épître de la grand'maman, qui est tout à fait charmante ; elle est écrite à ravir, gaie, plaisante ; elle me met au désespoir. Je ne suis point en train d'y répondre, je me sens un dégoût pour écrire qui vient de stérilité, de stupidité. Cependant je vous quitte pour écrire à cette grand'maman, qui m'a si mal mise avec vous par son indiscrète affection pour moi. Se pourrait-il bien que vous me soupçonnassiez de fausseté et que je vous eusse menti en vous assurant que je ne lui ai jamais fait aucune confidence ? Je ne vous pardonnerais pas cette opinion ; on peut exiger l'estime qu'on mérite ; convenez de cette vérité, et je conviendra de mon côté qu'il n'y a que cela qu'on puisse exiger.

Je ne sais ce qu'est devenu le petit Craufurd ; si vous en savez quelque chose, mandez-le moi. Et M. Selwyn, à quoi pense-t-il ? il ne m'écrit point, je ne sais point s'il a reçu les porcelaines dont je lui ai fait l'emplette, et s'il en est content.

Le Président continue à être assez bien. Ma sœur partira

bientôt. J'ai tous les dimanches un monde effroyable et je puis me vanter qu'il n'y a pas de souper plus ennuyeux. La Milady Pembroke est à l'Isle-Adam, elle s'y plaît fort. La pauvre Lloyd est toute délaissée ; j'en prends quelque soin ; c'est une bonne créature.

Vous avez reçu actuellement le paquet qu'un M. Norton s'était chargé de vous rendre ; peut-être aurez vous pris au pied de la lettre la menace que je vous fais d'aller à Strawberry-Hill ; cela ne me surprendrait pas. J'espère que vous ne serez pas choqué de la lettre de Mme de Sévigné. Si elle avait été à sa fille je ne me serais pas chargée de vous l'envoyer.

J'ai une proposition à vous faire ; tandis que vous avez des imprimeurs chez vous, faites-leur imprimer toutes les conditions que vous me prescrivez ; cela vous épargnera la peine de les répéter dans toutes vos lettres. Adieu.

Il est bon que l'incommodité que vous avez eue se soit placée dans le temps de notre brouillerie. Si j'avais su je n'aurais pu vous éviter le ridicule d'en laisser voir de l'inquiétude. Si on entreprenait de vous gouverner, ce serait par la crainte du ridicule qu'il faudrait vous mener. On vous ferait faire par là tout ce qu'on voudrait. Si j'ai quelques ennemis cachés auprès de vous et qu'ils connaissent votre faible, ils ont beau jeu.

LETTRE 138

Paris, ce dimanche 22 mai 1768.

Du taffetas pour *descoupures* ne voudrait rien dire ; mais s'il y a pour *des coupures*, on peut bien ne pas le comprendre, si on n'en a jamais entendu parler ; mais on voit bien que cela veut dire quelque chose, et on s'informe. Enfin tout est éclairci ; cela a extrêmement diverti la grand'maman, et sauf votre respect, et la soumission que j'ai à vos décisions, je crois que vous feriez bien de lui écrire un mot. Elle est à Chanteloup, fort occupée à faire un petit ouvrage sur un pot de chambre et des petits pois que j'ai reçus, il y a aujourd'hui quinze jours, sous le nom de la grand'maman, avec une lettre de l'Abbé Barthélemy ; le tout imaginé, donné et composé par Mme de la Vallière. M. de Choiseul était dans la confidence ; il y a eu des

LETTRE 138.—Incomplète dans les éditions précédentes.

lettres à l'infini ; l'Abbé a recueilli toutes les pièces, il en formera un roman, une histoire ou un poème, qui sera dédié à M. de Choiseul. C'est ce que la grand'maman m'apprend dans une lettre que je reçois aujourd'hui en même temps que la vôtre ; je lui avais envoyé l'extrait de votre dernière sur son premier ballot, en voici ce qu'elle me mande :—

"La lettre de M. Walpole est réellement charmante ; il m'a fort bien devinée, mais je vois qu'il y a eu de la méprise dans les emballages, il faut expliquer l'intention de l'auteur afin de rendre à notre plaisanterie tout son sel."

Ce Chevalier de Listenois, dont je vous ai parlé, est positivement celui avec lequel vous avez soupé ; il est parti aujourd'hui pour Chanteloup. Je le trouve un bon homme, doux, facile, complaisant ; en fait d'esprit, il a à peu près le nécessaire, sans sel, sans sève, sans chaleur, un certain son de voix ennuyeux ; quand il ouvre la bouche, on croit qu'il bâille, et qu'il va faire bâiller ; on est agréablement surpris que ce qu'il dit n'est ni sot, ni long, ni bête ; et vu le temps qui court, on conclut qu'il est assez aimable.

Je ne connais point M. de Monaco [1] ; mais il y a vingt-cinq ans que je lui trouvais l'air d'un héros de roman, non pas d'*Astrée* ni de *Clélie*, mais de la *Princesse de Clèves*, ou de la Reine de Navarre. Je ne connais pas non plus le petit Rochechouart [2] ; M. Selwyn m'en paraît coiffé. Je crois que vous voyez un peu en beau le Baron de Breteuil [3] ; homme d'esprit, c'est beaucoup dire ; sa manière ne me déplaît pas, et il m'aurait peut-être plu davantage, s'il m'avait paru faire plus de cas de moi, mais après m'avoir vue quelquefois, il m'a laissée là. On a beau se flatter qu'on juge sans prévention, notre amour-propre entre toujours dans les jugements que nous portons.

Je ne puis vous rendre raison de la conduite de Mme de Guerchy ; je me suis enfin lassée d'envoyer et de me faire écrire chez elle, elle ne voit encore que ses parents et ses plus intimes amis. Il n'y avait que treize ou quatorze personnes à la noce de sa fille, et jamais enterrement ne fut plus triste. Je trouve M. Élie de Beaumont un impertinent ; il y a quelque temps que je le rencontrai avec sa femme chez votre ambassadrice ;

[1] Le Prince de Monaco se trouvait alors en Angleterre.
[2] C'est peut-être le Vicomte de Rochechouart.
[3] Louis-Charles-Auguste le Tonnelier, Baron de Breteuil (1733–1807), homme d'État et diplomate.

ils me parlèrent l'un et l'autre de votre *Richard*, qu'ils louèrent ; ils devaient me venir voir, et je n'en ai point entendu parler. M. de Nivernais est, ce me semble, le mâle de l'Idole ; tout cela est ridicule. Mon Dieu, mon Dieu ! qu'il y a peu de gens supportables ! mais de gens qui plaisent, il n'y en a point. Plus ma prudence augmente, plus j'observe ; car moins on parle, plus on réfléchit. Je trouve tout le monde détestable : celle-ci [4] est honnête personne, mais elle est bête, entortillée, obscure, pleine de galimatias qu'elle prend pour des pensées ; celle-là [5] est raisonnable, mais elle est froide, commune ; tout est conduite, ses propos, ses attentions ; cette autre [6] jabote comme une pie, son élocution est celle des filles d'opéra ; cette autre [7] parle comme une inspirée, ne sait presque jamais ce qu'elle dit ; et tout ce qu'elle veut conclure, c'est qu'elle est un grand esprit, qu'elle est savante, brillante, etc., etc. Voilà la peinture d'un cercle. Il y en aurait bien d'autres à peindre qui seraient encore bien pis, car du moins dans celui-ci il n'y a pas trop de fausseté, de jalousie, ni de mauvais cœur. Il est très-vrai qu'il n'y a que la grand'maman qu'on puisse aimer, et qui dégoûte de tout le reste. Cette grand'maman serait au désespoir si elle savait les chagrins qu'elle m'a causés, mais je lui laisserai faire des fautes tant qu'elle voudra plutôt que d'en faire une seule.

Enfin, vous êtes donc content de cette lettre de Mme de Sévigné.[8] Je souhaite que vous puissiez avoir les trente-trois autres ; mais j'en doute. La première, qui vous a tant déplu, venait de M. de Castellane,[9] c'était de celles qu'on avait mises au rebut ; il n'en a que de celles à sa fille, et elle fut prise au hasard. Assurément je ne me doutais pas que tous les soins que je m'étais donnés devinssent un crime capital, mais n'en parlons plus. La fin de votre lettre n'est pas délicieuse, vous m'avez toujours dit *que nos caractères ne se convenaient pas ;* j'en suis fâchée, parce qu'il ne dépend pas de soi d'en changer.

La Reine reçut avant-hier l'extrême-onction ; elle est peut-être morte au moment présent. On dit que le Roi ira à Marly tout de suite, et y passera six semaines, et qu'ensuite il ira à

[4] Mme de Forcalquier. (W).
[5] Mme de Jonzac. (W.)
[6] Mme d'Aubeterre. (W.)
[7] La Duchesse d'Aiguillon. (W.)
[8] Une lettre originale que le Comte de Grave s'était procurée pour Horace Walpole. Cette lettre, ainsi que trente-trois autres, était entre les mains de deux vieilles dames de Montpellier.
[9] La famille de M. de Castellane était alliée à celle de Mme de Sévigné par le mariage de Jean-Baptiste de Castellane, Marquis d'Esparron, avec Julie de Simiane, arrière-petite-fille de Mme de Sévigné, et au Comte de Grignan par des liens de parenté.

Compiègne ; ces arrangements ne m'intéressent que par rapport à la grand'maman ; son retour en est dépendant.

J'ai fait vos compliments à Mme de Forcalquier ; elle les a reçus très-agréablement, et consent avec plaisir à vous donner la troisième place dans notre loge. Je vis hier votre ambassadrice ; l'ambassadeur ne voit encore personne ; il a été fort malade. J'aurai ce soir à souper peut-être vingt personnes, entre autres M. St. John,[10] qui m'apporta du thé, du taffetas pour des coupures, avec une grande lettre de M. Selwyn. Il me paraît qu'il n'a pas le projet de venir ici cette année. Il me dit qu'il ne compte plus retrouver le Président ; mais qu'il espère encore me revoir, que je suis moins vieille que sa mère,[11] qui se porte bien, et qui ne mourra pas si tôt. Il me mande que la santé de M. Craufurd va mieux, que ce n'est peut-être pas son intention qu'on me le dise ; il me dit mille biens de M. St. John, je me prépare à le beaucoup questionner ce soir sur vos émeutes.[12] Vous ne m'avez ni entendue ni bien répondu à ce que je vous mandais sur la Corse, si vous avez encore ma lettre voyez ce qui est souligné.[13]

C'est une chose assez fâcheuse que toutes les lettres soient ouvertes ; cela gêne beaucoup. Mandez-moi où en est la *Cornélie* du Président ; je suis fâchée que vous ayez entrepris cet ouvrage.

Vraiment j'allais oublier une chose importante. J'ai depuis dix ou onze jours un ballot à vous envoyer, c'est la veste que Mme de Jonzac a brodée ; elle est, dit-on, charmante, mais on me fait craindre qu'elle ne soit confisquée à la douane, malgré la précaution de l'adresser à M. du Châtelet et de l'envoyer par le courrier de M. de Choiseul ; je ne suis pas à portée de voir ce ministre, et je ne veux pas lui écrire pour une pareille bagatelle ; mandez-moi le plus tôt que vous pourrez ce qu'il faut que je fasse.

J'ai encore les lettres de Mme de Maintenon ; je ne sais combien on me les laissera, je ne dis mot. Adieu.

[10] L'honorable Henry St. John, deuxième fils du deuxième Vicomte Bolingbroke. M. St. John était fort ami de Selwyn.

[11] Mary, fille du Général John Farrington, et ancienne dame de la chambre à coucher de la Reine Caroline d'Anspach. C'est de sa mère que George Selwyn avait hérité son esprit. Elle mourut en 1777, à quatre-vingt-six ans.

[12] Les émeutes qui éclatèrent à Londres à l'occasion de l'incarcération de Wilkes. (Voyez la note 3 de la lettre 136.)

[13] Voyez la note 2 de la lettre 136.

LETTRE 139

Ce mercredi 25 mai 1768.

Votre lettre pour M. de Grave est partie aujourd'hui, celle pour Mme de Montigny lui sera rendue demain, et je demanderai qu'il vous soit permis d'adresser votre ballot à M. de Montigny.

Je doute que les vieilles demoiselles se dessaississent jamais de leurs lettres ; si elles y consentent il faudra que l'épître dédicatoire soit signée *Le Public.* C'est le seul tour qu'il reste à prendre pour éviter les lieux communs. Je ne crois pas, ou du moins je ne me souviens pas, que ce tour ait jamais été pris. Vous en ferez une, s'il vous plaît, l'Abbé Barthélemy une autre, le Chevalier de Boufflers une autre ; enfin, il y aura concours dont je me dispenserai d'être, s'il vous plaît ; je n'ai point l'esprit de commande.

Vous aurez les deux derniers chants de *Genève,* ou par le courrier de M. de Choiseul ou par Milord Farnham, qui doit partir dans quinze jours ou trois semaines.

La grand'maman ne tirera pas un grand amusement de sa plaisanterie, elle s'attendait qu'elle ne tomberait pas si plate ; mais je ne suis pas seule à n'avoir pas l'esprit de commande, il faut se taire quand on n'a rien à dire.

J'eus hier la visite de la nouvelle mariée, Mme d'Hausson-ville. C'est Mme de Lillebonne qui l'a présentée. Mme de Guerchy est absorbée, anéantie dans sa douleur, elle remplit strictement ce qui est de devoir, elle ne fait rien par delà. Je dis à sa fille la part que vous aviez prise à son établissement, je lui parlai de vos regrets, qui méritaient quelque marque de souvenir d'elle et de Mme de Guerchy. Elle me répondit qu'excepté les parents sa mère n'avait ni vu ni écrit à personne. " Mme d'Aiguillon," lui dis-je, " m'a cependant dit que Madame Hervey avait eu de ses nouvelles." Mme de Lillebonne prit la parole et dit, " C'est une réponse qu'elle a faite au bout des six mois ; elle fait les choses dont elle ne peut se dispenser " ; ainsi vous et tout le monde devez conclure qu'elle n'a dans le cœur, dans l'âme, et dans la tête que le chagrin, la tristesse, et la douleur. La jeune femme me pria de vous faire tous ses remercîments ; on la trouve médiocrement mariée.

J'irai cet après-dîner pour la seconde fois au *Joueur ;* Mme de

LETTRE 139.—Inédite.

Forcalquier devait y venir, elle vient de me mander qu'il lui est survenu une affaire ; j'irai avec Mlle Sanadon. Cette pièce m'a beaucoup plu à la première représentation.

Vous ne voulez pas lire les *Annales* de Tacite ; avez-vous jamais lu la *Vie d'Agricola* par le même traducteur ? [1] J'imagine que non.

J'ai appris que M. Selwyn avait perdu des sommes énormes cet hiver, je trouve cela abominable. J'ai enfin reçu une lettre du petit Craufurd, il se dit toujours fort malade, mais je sais qu'il se porte bien.

Je suis fort aise que vos émeutes soient finies ; je ne suis pas de ces gens qui se plaisent dans le désordre, tout m'épouvante, je suis fort poltronne, je n'aurais été propre à rien ; je serai bien aise si ce beau M. Wilkes est condamné au carcan.[2]

LETTRE 140

Paris, ce mardi 31 mai 1768.

La poste est merveilleusement diligente, les lettres depuis quelque temps arrivent le samedi et le mardi. Celle que je reçois aujourd'hui est couci-couci, mais qu'importe, c'est toujours un souvenir, cela suffit.

Ce que vous appelez *passiveté* pourrait bien être ce que j'appelle ennui ; pourvu que cela ne vienne pas de quelque dérangement de santé, je dirai encore, qu'importe ? surtout si cet état ne vous est pas insupportable ; si par malheur il vous déplaisait, vous seriez toujours moins à plaindre qu'un autre, vous êtes si variable, que la succession du moment présent en annonce une toute différente pour le moment à venir ; c'est peut-être une façon d'être fort heureuse, c'est ce que j'ignore. Oh ! je suis ignorante sur bien des choses, plus je vieillis plus j'observe, plus je réfléchis, plus je suis persuadée que tous les jugements qu'on porte sont précipités et téméraires. On ne connaît ni les gens ni les choses. Quelquefois je pense qu'il y a une différence énorme d'homme à homme, d'état à état, et puis l'instant d'après je crois que tous les hommes sont semblables, que tous

[1] La Bletterie.

[2] Wilkes passa en jugement le 18 juin. Il fut condamné à un an et dix mois de prison et à mille livres sterling d'amende. Sa mise hors la loi fut rapportée.

LETTRE 140.—Inédite.

les états sont égaux. Qu'importe après tout, quand la journée est finie, comme on l'a passée ? Cela peut s'appliquer à la vie ; au dernier moment il est bien indifférent d'avoir été heureux ou malheureux. L'essentiel est, tandis qu'on vit, de se garantir des douleurs et de l'ennui. Je tiens que toute créature raisonnable doit se contenter de ce bonheur, et ne pas désirer par delà.

Je suis fort aise que vous ayez changé d'avis sur l'épître dédicatoire. Comme mon génie tremble devant le vôtre [1] je n'avais osé hasarder aucune représentation. Je ne sais si je vous ai mandé que M. de Montigny trouvera très-bon que vous lui adressiez votre ballot. Sa femme a été très-flattée de votre lettre, elle a un très-grand désir de vous voir ; ce sont les meilleurs gens du monde et dont j'ai infiniment sujet de me louer ; vous savez les obligations que j'ai à M. de Montigny ; il ne refuse aucune occasion de faire plaisir.

Je comprends aisément que vous n'êtes pas fort honteux de votre bêtise, je m'intéresse beaucoup à vous *comme vous savez.* Eh bien ! je n'en suis pas embarrassée non plus ; il est impossible que vos lettres ne soient pas bonnes quand vous ne songez pas à bien dire. À propos de lettres, Mme de Forcalquier s'est avisée de vous écrire ; je n'en suis l'occasion que par lui avoir fait vos compliments sur la mort de M. de Lamballe.[2] Cela lui a rappelé votre souvenir, mais non pas votre nom, puisqu'elle vous appelle Robert. Vous ai-je dit que j'ai reçu une lettre du petit Craufurd ?

J'appris hier une chanson que je lui enverrai la première fois que je lui écrirai. Je me garderai bien de vous la dire, vous y trouveriez du dessein, vous croiriez que c'est moi qui l'ai faite ou qui l'ai fait faire, tandis qu'il n'en est rien, c'est M. d'Albaret qui me l'a apprise.

Vous recevez ces jours-ci les deux derniers chants de la *Guerre de Genève*, par un de vos compatriotes qui est parti ce matin. Il s'appelle M. Schutz ; c'est M. St. John qui me l'a indiqué.

Vous me parlez de vos rossignols, je pourrais vous parler d'un petit serin qui a le plus joli son de voix, et qui pendant que je vous écris chante à tue-tête ; je n'en reçois pas une grande sensation ; ce n'est pas que je ne sois assez sensible à toutes les

[1] "Mon génie étonné tremble devant le sien." (Racine, *Britannicus*, ii. 2.)

[2] Fils du Duc de Penthièvre. La mère du Duc de Penthièvre était, par un précédent mariage avec le Marquis de Gondrin, mère du Marquis d'Antin, premier mari de la Comtesse de Forcalquier. De là l'échange de compliments entre Walpole et cette dernière dame.

choses naturelles ou champêtres, mais il faut avoir l'âme dans une situation bien douce et bien paisible pour qu'elles fassent grand plaisir. Je ressemble assez à Mme de Longueville ; vous seriez scandalisé si j'articulais en quoi ; il ne faut pas vous dire des paroles malsonnantes, vous avez les oreilles trop délicates.

La pauvre Lloyd a d'abord été fort fâchée d'être mise à l'écart, elle m'en a fait l'aveu très-ingénument, mais actuellement elle en est ravie. Je pensais que cela pourrait la refroidir pour la Milady. Oh ! *po-int du tout,* elle a l'esprit très-bien fait, je la crois une très-bonne créature. Milord Ossory va donc en Irlande ? Je pense (en tout bien et tout honneur) qu'il n'est pas indifférent. L'amitié qu'on dit avoir pour le petit Craufurd, le désir qu'on a qu'il vienne ici, me donnent quelque soupçon. Vous allez bien dire que c'est un effet de ma *léthargie.* À propos, qu'est-ce que vous voulez dire sur ma jalousie ? Dieu m'est témoin que je n'ai jamais pensé à en avoir. Et pourquoi et comment, par quelle raison, par quel droit ? Cela n'a pas le sens commun. Quand j'ai mis le mot *jalousie* j'entendais ces petites jalousies de société, de femmes, mais comme il n'y a point de synonyme, j'aurai dû dire *envie.* Vous êtes preste, c'est-à-dire prompt, à saisir les occasions de quereller, et peu s'en est fallu que ce mot n'ait élevé un différend entre nous ; il n'y en aura plus jamais, moyennant l'aide de Dieu.

Ce mercredi matin 1er juin.

Ma lettre fut interrompue hier, je la reprends. Je fus passer la soirée chez le Président, je le trouvai dans un pitoyable état, de l'érysipèle, une petite plaie et de grandes douleurs à une jambe ; de plus, un peu de fièvre. Il ne faut pas se flatter, il n'y a pas d'espérance de le conserver longtemps ; sa perte me sera très-sensible, je lui étais devenue nécessaire ; il me comble d'amitié, ses torts passés ne m'empêcheront pas de le regretter. Où trouve-t-on des amis parfaits ? du moins il en a l'apparence ; ce sera un grand vide dans ma vie que je ne pourrai pas remplacer. Je suis bien avec tout le monde, c'est-à-dire point mal ; mais excepté Pont-de-Veyle, qui a assez de suite pour moi, et un nommé Tourville, tout le reste sont des personnages de lanterne magique. J'en excepte la grand'-maman, car réellement elle me traite bien ; quoique sa raison la rapproche de tous les âges, cependant l'énorme distance du sien au mien diminue la convenance ; je ne doute pas de

l'intérêt qu'elle mettra à me faire conserver ma pension ; je suis bien déterminée à ne lui en pas dire un mot.

La Reine depuis deux jours est un peu moins mal, peut-être vivra-t-elle encore une ou deux semaines ; cela retardera le voyage de Compiègne, et peut-être le fera manquer ; en ce cas le séjour de la grand'maman à Chanteloup deviendrait plus long, ce qui me fâcherait extrêmement. Ma correspondance avec elle et avec le grand Abbé est fort vive et fort gaie ; vous êtes bien maussade d'avoir laissé tomber la plaisanterie du drap et du velours, elle s'en était promis beaucoup de plaisir ; mais je vous dirai en confidence que je ne suis pas étonnée qu'elle ne vous ait pas paru piquante, et qu'elle ne vous ait rien inspiré ; et puis elle a été contente de l'extrait d'une de vos lettres. Nous sommes moins sérieux ici qu'on ne l'est chez vous, nous tirons parti des bagatelles, il y en a peu qui conviennent à la dignité anglaise.

Je pourrais vous apprendre une nouvelle qui vous surprendrait bien, mais j'ai envie de la remettre à ma première lettre ; je serai bien aise de vous donner de l'impatience de la recevoir ; de plus, il faut que je dorme, ainsi je finis comme vous, bonjour, au lieu de bon soir.

LETTRE 141

Ce samedi 4 mai [juin] 1768.

Il y a longtemps que je désirais que vous m'écrivissiez par des occasions, je n'osais vous le proposer, vous vous en êtes avisé de vous-même, ainsi je suis satisfaite et très-satisfaite ; vous le serez de moi à l'avenir, vous y pouvez compter. J'aime mieux condamner ma conduite passée pour finir tout procès, que d'entreprendre de la justifier. J'y parviendrais aisément devant un tribunal impartial, mais je n'ai que vous pour juge, et vous êtes juge et partie ; il n'y a qu'un article que je veux défendre, c'est ma prétendue indiscrétion. Vous êtes à cet égard infiniment injuste ; on ne peut pousser plus loin la réserve, et souffrez que je vous dise encore une fois que je n'ai eu aucune part à la lettre de la grand'maman ; aucuns de vos Anglais ne vous diront que je les interroge, je ne sais de nouvelles de votre pays que par les gazettes ; celle d'hier m'a fort déplu.

LETTRE 141 —Inédite ; cette lettre est datée du 4 mai, mais fut évidemment écrite en juin.

Je suis fort aise que vous vous soyez retiré du Parlement et que vous ne soyez plus aujourd'hui que spectateur ; c'est encore trop, car un Anglais ne l'est jamais aussi bénévole que le sont les Français. Convenez que je suis fort raisonnable sur le désir de vous revoir ; je ne vous en parle point, je m'en rapporte absolument à vous. Votre dernière lettre m'a extrêmement plu, il y a de la raison, de la vérité, de la bonté. Votre tête se trouble quelquefois, il y a longtemps que je m'en étais aperçue. Ces moments ne sont pas favorables, mais ils passent, et l'on vous retrouve ; cela me suffit. Ce n'est pas votre faute ni la mienne de ce que la mer nous sépare, la véritable amitié se forme par d'autres convenances que celle de l'habitation ; il serait heureux pour moi d'être Anglaise, ou que vous fussiez Français ; cela n'est pas, il faut se contenter de la correspondance et de l'espérance de quelques visites. Je me borne quant à présent à compter sur une, et quoique plus jeune que la mère de M. Selwyn, je ne me promets ni ne désire un grand nombre d'années. L'exemple du Président ne me donne pas de goût pour une extrême vieillesse.

La Reine était fort mal hier, je vous en dirai demain des nouvelles.

Je vous avais annoncé que je vous en apprendrais une qui m'est personnelle et de petite importance ; ce ne sera pas encore par cet ordinaire-ci.

Je soupai hier chez le Président avec les Maréchales, l'Idole, etc., etc. Je ne serais point comme Julien, je ne relèverai point leurs temples ; elles seraient des sujets fort convenables pour l'anatomie morale, tous les ligaments, les fibres, etc., des passions sont chez elles tout à découvert. Leur cercle et celui de mes dimanches sont des genres différents ; quand on est dans l'un on préfère l'autre, et le résultat serait, ni l'un ni l'autre. Ce que j'aime mieux, sans nulle comparaison, ce sont les petits soupers de la grand'maman. Je crains de ne la revoir de longtemps ; elle ne reviendra que pour Compiègne, et l'on n'ira à Compiègne qu'après la guérison de la Reine, ou quarante jours après sa fin ; cela peut mener bien loin, il pourra bien être qu'on n'y aille point du tout. Demain je reprendrai cette lettre.

Ce dimanche à midi.

Je viens de relire votre no. 40. J'ai une tête qui se trouble encore plus que la vôtre ; je ne sais si je ne devrais pas jeter

au feu ce que j'ai écrit hier. Je suis comme ces enfants qui, à force de gronderies et de menaces, ne savent plus ce qu'ils font ni ce qu'ils doivent faire. Depuis plus de quatre mois notre correspondance a été misérable ; elle ne sera pas de même à l'avenir je l'espère, du moins il n'y aura pas de ma faute ; mais ne vous méprenez point en lisant mes lettres, ne croyez pas quand elles vous ennuieront y voir du sentiment, des questions imprudentes ; de plus je consens très-volontiers que vous ne vous assujettissiez point à aucun tarif. Quand vous avez la tête pleine d'idées d'affaires, remettez à m'écrire quand elle sera plus libre ; mais ce que j'aimerais le mieux, écrivez-moi quatre mots *je me porte bien.* Je n'ai nulle envie de vous contraindre, tout au contraire, c'est tout ce que je crains.

Quand je vous ai parlé de la loge et des lettres de Mme de Maintenon, ce n'a point été une finesse pour vous faire expliquer sur votre retour. Je le désire sans doute, et je pense qu'il n'y a pas de mal à en faire l'aveu, mais en même temps je m'en rapporte à la Providence, ainsi que sur la durée de ma vie. Vous me donnez des espérances que je ne prends point ; il n'y a guère de gens à qui je fusse bien aise de survivre, et comme j'ai vingt ans plus que vous, laissez-moi croire, je vous prie, à toutes les probabilités qui m'assurent de finir bien avant vous.

Je tâche de me rappeler tout ce que j'ai pu dire d'imprudent dans mes lettres, et je ne trouve rien ; faites-moi le plaisir à l'avenir en répondant de me marquer le numéro et de me spécifier ce que vous aurez trouvé à redire ; ce qui m'effraye pour mes lettres à venir, c'est que, [dans] toutes celles que je vous ai écrites depuis votre dernier voyage, j'ai toujours eu l'intention d'éviter tout ce qui vous choque et vous déplaît ; il n'y en a qu'une où j'étais inquiète de votre santé, où je m'expliquai peut-être trop vivement ; mais je suis fort calmée, je vous assure, et je ne désire aujourd'hui que la paix ; conservons-la à tout jamais. Je serais fort aise que notre commerce vous fût agréable, parce qu'il me l'est infiniment, mais j'y renoncerais s'il était pour vous tout le contraire. Vous avez beau me rassurer sur mon âge ; je ne puis vivre longtemps et j'en suis fort aise. Cette pensée me rend tout supportable ; à soixante-onze ans on ne doit plus tenir à rien.

Votre ambassadeur a été assez malade ; il se porte bien présentement. S'il va à Londres je lui donnerai votre veste, s'il n'y va pas la Providence y pourvoira de quelque autre façon ;

c'est ma seule divinité, j'abjure la prévoyance pour n'avoir de confiance qu'en elle.

En vérité vous m'en croirez si vous voulez, mais je n'ai point marqué de confiance au Colonel St. John, ni à Milord Pembroke, ni même à la bonne Lloyd, et je ne sache aucun Anglais à qui j'ai fait d'autres questions sur vous, si ce n'est de parler de votre château.

La Reine hier n'était pas plus mal ; je viens d'écrire à la grand'maman. Vous me tarabustez tant sur mes lettres que bientôt je ne saurai plus écrire à qui que ce soit.

Adieu ; vous êtes pourtant fort bien avec moi.

À propos, j'oubliais de vous remercier de votre livre. Wiart traduit la seconde partie, et je suis fort contente de ce qu'il m'en a lu. Pourquoi ne m'écririez-vous pas quelquefois en anglais ? J'y consens de tout mon cœur ; enfin, mettez-vous a votre aise, et que notre commerce ne soit pas une gêne ni une fatigue.

Un autre article de votre lettre qui mérite qu'on y réponde c'est que *nul autre que vous* n'aurait poussé la patience aussi loin, et qu'avec beaucoup de politesse il m'aurait quittée. Cela aurait pu être, mais je n'en pouvais jamais courre le risque avec vous. Votre malheur est que je ne pouvais jamais m'exposer à une telle aventure avec *nul autre.*

LETTRE 142

Paris, ce 11 juin 1768.

Deux heures après midi sonnent, je tire ma sonnette ; Wiart entre. " Le facteur est-il venu ? "—" Oui."—" Qu'apporte-t-il ? "—Il repond à ma pensée et me dit " Rien." Voilà cependant deux lettres, une de M. Selwyn, une autre de Mme Greville. Je ne les attendais pas. Avez-vous été mécontent de mes dernières lettres ? Je tâche de me les rappeler, et il me semble qu'il n'y avait rien à y redire. Saint Paul dit qu'il servit Dieu avec crainte et tremblement ; j'ai bien en moi cette disposition, il ne s'agirait que de la bien diriger. Si mes dernières lettres vous ont déplu, si celles que je vous écrirai à l'avenir ont le même sort, je croirai sans aucun doute qu'il y a quelque génie

LETTRE 142.—Inédite.

malin, quelque diable qui nous fascine les yeux quand nous lisons nos lettres, et qu'ils nous y font trouver à vous des douceurs dans les miennes, à moi de l'absinthe dans les vôtres.

Je n'oserais pas vous dire ce qui trouble ma tête aujourd'hui ; après mon insomnie ordinaire j'ai dormi une heure dans la matinée, je me suis réveillée en faisant des cris épouvantables, jamais on n'a eu un plus furieux cauchemar ; j'en suis encore toute émue, et sans la lettre de M. Selwyn qui est du 4, je serais bien agitée. Remarquez, s'il vous plaît, que je ne vous raconte point mon rêve, et n'allez pas vous récrier avec un ton méprisant "*Ah! les rêves en seront aussi.*" Non, non, ne le craignez pas, je suis bien éloignée des fariboles, je suis pour le moins aussi solide, aussi majestueuse, aussi dédaigneuse que l'ineffable Comtesse.[1] Je passerai aujourd'hui la soirée chez elle, peut-être lui aurez-vous écrit, je payerais bien cher que cela fût, et j'en serais bien contente.

Depuis ma dernière lettre j'ai fait deux grands voyages ; je fus mercredi à Roissy chez Mme de Caraman, avec Mme de Bentheim, l'Évêque de Mirepoix[2] et M. de Creutz. J'y trouvais Mme de la Vallière, sa fille Mme de Châtillon,[3] la Vicomtesse de Narbonne, et le Marquis de Brancas. On aurait mis tout cela à l'alembique (si l'on en avait excepté l'Évêque) qu'on n'en aurait pas tiré un grain de sens commun.

Hier je fus souper à Montmorency avec l'Archevêque de Toulouse et sa cousine Mme de Loménie[4] ; il y avait peu de monde, il n'y avait d'Idoles que la femelle, le reste était les deux Maréchales, les Duchesses de Boufflers et de Lauzun, pour les autres il suffit de dire, etc. Nous étions douze et nous n'avions d'hommes que le prélat. Il est fort aimable, il est franc sans être sincère ; je m'occupe quelquefois à faire des synonymes, ou plutôt à les défaire.

Il me paraît que vous n'avez nulle curiosité d'apprendre la nouvelle que je vous ai annoncée. Si je tarde encore quelques jours elle s'évanouira. C'est un projet que j'ai qui vraisem-

[1] La Comtesse de Forcalquier.

[2] François-Tristan de Cambon, mort en 1790.

[3] Adrienne-Émilie-Félicité de la Baume-le-Blanc, fille unique et héritière du Duc de la Vallière, et veuve du Duc de Châtillon. Mme de Boigne, qui avait connu Mme de Châtillon dans sa vieillesse, écrit sur elle ce qui suit :—"Elle avait été esprit fort, mais était devenue prude et dévote. Avec elle a fini la maison de la Vallière, et avec ses deux filles, les Duchesses de la Trémouille et d'Uzés, celle de Coligny-Châtillon ; ce sont deux noms éteints." (*Mémoires*, 3me série, pp. 216–7.)

[4] La Marquise de Loménie ; son mari était cousin germain de l'Archevêque de Toulouse.

blablement n'aura point de succès. Je ne saurai certainement que dans huit ou dix jours.

Où est l'impression de votre tragédie, quand partira-t-elle ? Mais celle que vous faites, en avez-vous traduit quelques scènes ? Avez-vous oublié que vous me l'avez promis ? Avez-vous reçu les deux chants de la *Guerre de Genève ?* Je fus l'autre jour à une comédie d'un nommé Sedaine,[5] elle a pour titre *La Gageure Imprévue ;* elle ne vaut rien, mais elle est bien jouée, il y a quelques traits. En voici un. La Marquise est à la campagne, elle s'ennuie mortellement, elle va à son clavecin, elle le quitte, à son métier, elle fait de même, elle demande un livre, elle l'ouvre, elle le rejette en disant, " Ah fi ! c'est de la morale " ; elle sort, sa femme de chambre reste, est curieuse de voir ce que c'est que de la morale, elle ouvre le livre, et elle lit *Essai sur l'Homme.* " Ah ! ah " ! dit-elle, " c'est là ce qu'ils appellent de la morale ! Eh bien ! cela me convient fort."

Vous convient-il à vous que je vous entretiens de telles balivernes ?

Vous avez beaucoup grondé le Selwyn, à ce qu'il me mande. La pauvre Mme Greville m'écrit qu'elle vient de perdre son fils aîné ; cette femme me paraît complètement malheureuse ; mais personne ne peut l'être autant que je l'ai été ce matin tant qu'a duré mon cauchemar. Vous ne me demanderez jamais ce que c'était ? Oh ! non, vous êtes un sublime philosophe, à qui tout paraît puérile. Je vous respecte beaucoup, je vous assure, et vous êtes pour moi une croix de fer, comme celles qu'on met aux petites filles pour les faire tenir droit ; mais heureusement je n'ai point de répugnance à craindre et à respecter. Adieu jusqu'à demain.

Ce dimanche 12 à midi.

Je n'ai point de cauchemar, j'ai bien dormi, et pour la première fois depuis bien longtemps. Je fus hier au soir chez la Comtesse, j'y trouvai votre ambassadrice, qui dans un taudis de paroles me fit entendre que son mari pourrait bien partir pour Londres quand il serait entièrement rétabli. J'irai lui rendre

[5] Michel-Jean Sedaine (1719-97), poète, auteur dramatique, et secrétaire perpetuel de l'Académie d'Architecture. La pièce citée ci-dessus est restée au répertoire du Théâtre-Français. Grimm en dit :—" Cette petite pièce est un chef-d'œuvre de finesse et de plaisanterie . . . Rien de plus original . . . soit dans le fond, soit dans la manière dont elle est traitée."

visite ces jours-ci pour le prier de se charger du paquet de Mme de Jonzac.

La Reine va fort mal. M. de Choiseul a eu la colique à Chanteloup, on lui a envoyé un médecin ; j'ai appris tout cela par le public ; le grand Abbé, le petit oncle, le Chevalier de Listenois,[6] n'ont pas daigné m'écrire un mot. J'aurai peut-être des nouvelles aujourd'hui, je ne fermerai ma lettre qu'après la venue du facteur. S'il ne m'apporte point de lettres de Chanteloup je pourrai bien ne pas faire partir celle-ci, et remettre à vous l'envoyer au jeudi 16. M. de Sade a été interrogé sur la sellette, et condamné à une prison perpétuelle. Il y a encore une nouvelle aventure ; le Duc de Pecquigny [7] a tué un menuisier qui lui venait demander de l'argent, les uns disent à coups d'epée, d'autres à coups de bâton ; on dit cependant qu'il n'est pas encore mort. On veut assoupir cette affaire, il n'y a point de dénonciation, mais le procureur general n'en fera-t-il point ? Nos jeunes gens ne sont-ils pas charmants ?

À 5 heures du soir.

Les idées du cauchemar s'effacent, l'envie d'écrire se passe, cependant je veux vous dire que je suis dans une grande colère contre les habitants de Chanteloup ; je n'ai reçu d'eux aucune nouvelle, j'ai écrit ce matin des injures au grand Abbé, et je viens d'écrire tout à l'heure à M. de Choiseul, qui suivant les ouï-dire doit arriver ce soir à Versailles.

C'est aujourd'hui ma bacchanale ; j'y verrai pour la dernière fois la Milady et sa compagne ; en vérité je les regrette, l'une est très-aimable, et l'autre très-bonne créature. Je leur dis hier que j'échangerais bien contre elles une quinzaine de mes connaissances. Le petit Pembroke,[8] qui a huit ans et demi, est le plus drôle enfant qu'il y ait, c'est un petit quaker, il répond exactement ce qu'il pense aux questions qu'on lui fait ; il dit "oui," "non," "j'aime," "je hais," etc., sans "monsieur" ni "madame," point de révérences, parce que cela n'est bon à rien. Il m'a prise en amitié, il me trouve fort vieille, mais cela ne lui fait rien.

Je ferai des additions à cette lettre, peut-être deux ou trois fois par jour ; elle ne partira que quand j'en aurai reçu de vous.

[6] Dans le manuscrit, "Listenay." (Voyez la note 1 de la lettre 115.)

[7] Fils aîné du Duc de Chaulnes, auquel il succéda en 1769. Le Duc de Pecquigny était un jeune homme têtu et querelleur. Horace Walpole parle de quelques uns des démêlés qu'il eut pendant son séjour en Angleterre en 1764. (*Lettres*, tome v, pp. 444-5, 449-50.)

[8] George-Augustus, Lord Herbert. Il succéda à son père en 1794 en qualité de onzième Comte de Pembroke, et mourut en 1827.

Ce lundi, à 7 heures du matin.

Les nuits ainsi que les jours se suivent et ne se ressemblent pas, je n'ai pas encore fermé l'œil, mais qu'importe ? ce n'est pas cela qui m'inquiète ? c'est l'état de M. de Choiseul. J'appris hier au soir par Mme de la Vallière, qui le tenait de M. de la Borde, que M. de Choiseul avait eu un second accès de colique et beaucoup de fièvre, qu'il était resté à Chanteloup, que son médecin était parti le matin, et Mme de Gramont à quatre heures après dîner. Jugez de l'état de la grand'maman, j'en suis pénétrée. Que deviendrait-elle si cela se terminait mal ? J'en serais fâchée aussi par rapport à moi, parce que je l'aime, et un peu par les conséquences dont cela pourrait m'être, au moment de perdre la Reine. Toutes réflexions faites, je prends le parti de vous envoyer cette lettre, je crois machinalement que vous vous intéressez à moi, j'écarte tout ce qui pourrait m'en faire douter. Ce qui m'aurait empêchée de vous l'envoyer, c'était de n'en avoir point reçu de vous, non pas assurément pour vous bouder, et encore bien moins pour vous punir, mais pour me conformer à vos intentions, qui pourraient être de mettre de plus grandes lacunes dans notre correspondance ; s'il était vrai, il faudrait me le dire tout naturellement ; ce que je crains le plus c'est d'être importune. Je ne veux point vous tuer en vous assommant de coton et de duvet. C'est une mort trop lente, il vaudrait bien mieux avoir la tête cassée par une grosse pierre.

J'appris hier que Mme Geoffrin avait été dîner à Montmorency ; on croit que je hais cette femme ; je sentis qu'on avait une joie maligne de m'apprendre cet événement ; je fus tentée de dire, " Ah ! tant mieux," et de citer un vers de Corneille :—

" Fiez-vous au Romain du soin de son supplice."

Ah ! mon Dieu, les hommes sont bien méchants, bien petits, bien sots, etc. Excepté la grand'maman, et un certain quidam, je suis persuadée que tous les hommes se ressemblent ; depuis le premier Anglais jusqu'au dernier Français, tous ne valent rien, tous se détestent. Il faut vivre au milieu de ces gens-là, et quiconque n'a pas le talent d'être faux et dissimulé est exposé à tous les inconvénients de la société, qui sont innombrables.

Pardonnez-moi cette longue lettre, je vous ennuie ; c'est ce qui me désole, mais à qui voulez-vous que je parle ? Vous

êtes le seul homme que je crois sincère, vous n'avez pas plus de venin dans le cœur contre moi qui vous ne m'en laissez voir ; il est vrai que la dose est quelquefois un peu forte ; mais qu'est-ce que cela fait ? Tout compté, tout rabattu, vous valez mieux que les autres.

L'Idole prétend qu'on a augmenté la pension de M. Hume par la protection de Milord Hertford, cela est-il vrai ? Wiart traduit à force l'histoire de Paoli, j'en suis extrêmement contente ; il y a des traits charmants. Adieu.

LETTRE 143

Ce mardi 14 juin.

Wiart traduit à force, et point mal ; je ne veux pas le détourner ; je vais lui redonner un maître pour le perfectionner ; il revisera sa traduction, et la corrigera. Je vous la ferai voir si jamais vous revenez ici.

Depuis votre lettre du 17 avril 1766, je n'en ai point reçu qui m'ait fait autant de plaisir que celle d'aujourd'hui du 9 juin, numéro 41. Nous avons un refrain de chanson qui dit, " Eh ! non, non, non, il n'en faut pas d'avantage." Je suis en bonheur aujourd'hui, premièrement j'ai assez bien dormi cette nuit ; à mon réveillé j'ai reçu une lettre de M. de Beauvau, à qui j'avais écrit hier pour lui demander des nouvelles de la Reine et de M. de Choiseul. La Reine est moins mal, et M. de Choiseul arriva hier en bonne santé ; il me restait l'inquiétude de n'avoir pas de nouvelles de la grand'maman. Le facteur arriva à trois heures et n'apporta point de lettre de Chanteloup ; mais il en avait une de Londres, elle m'aida à prendre patience ; ensuite j'eus la visite de Mme de Beauvau ; j'en fus assez contente ; à peine m'eut-elle quittée que je reçus un petit billet de M. de Choiseul en réponse à celui qu'il avait reçu de moi en arrivant, et puis une très-longue lettre de la grand'maman, pleine d'amitié et de confiance ; je serais ravie de vous la faire voir. M. de Choiseul me dit dans son billet qu'à son premier voyage à Paris il me viendra rendre compte de son voyage à Chanteloup. Il n'en fera rien. Est-ce qu'on tient parole ? Il a oublié les lettres de Mme de Maintenon, il ne s'en souviendra que quand il me reverra, et il ne me reverra qu'au retour de la grand'maman.

LETTRE 143.—Inédite.

Je suis bien reconnaissante des frais que vous avez faits et de la peine que vous avez prise pour la *Cornélie* du Président. Je vous éviterai une lettre de remercîments.

Vous voulez savoir cette nouvelle tant annoncée, et qui (comme je l'avais prévu) est devenue à rien. C'était un bâtiment que je voulais faire en continuant mon appartement sur le jardin ; j'aurais eu une jolie chambre à coucher, un petit cabinet pour des livres, des garde-robes pour moi et pour mes femmes en entresol. Les religieuses qui y devaient trouver un grand avantage ont eu la bêtise de refuser leur consentement ; un plus long détail vous ennuierait, il ne serait bon à rien, puisque ce projet est à vau l'eau.

Ce mercredi, à 7 heures du matin.

Vous m'avez demandé si j'avais vu M. de Boisgelin ; si j'avais répondu hier à cette question j'aurais dit non, aujourd'hui je vous dis oui. Je soupai hier avec lui chez le Comte de Broglio, et il a été l'occasion d'un pari que j'ai fait avec le Comte de Broglio ; j'ai dit que M. Wilkes serait condamné à une peine quelconque, et qu'il ne pourrait jamais plus après être membre du Parlement. M. de Broglio dit qu'il ne sera pas condamné et que quand même il le serait, cela ne l'empêcherait pas de profiter de son élection, ou bien de se faire élire de nouveau. Je lui ai remis un louis : mandez-moi positivement s'il a gagné mon louis, ou s'il a perdu le sien.[1] J'ai interrogé modérément M. de Boisgelin, votre article surtout a été traité très-légèrement. J'ai fort appuyé sur le petit Craufurd, je lui donne toute préférence sur le ridicule que produisent mes affections. Il s'en tirera comme il pourra, je ne m'en embarrasse guère, je ne lui ai point envoyé la chanson. Il ne m'écrit point ; je le laisse dans sa paresse. M. de Boisgelin l'a beaucoup vu, il m'a fait ses compliments, il ne m'a pas fait les vôtres. Je lui ai demandé s'il avait vu mon portrait, il ne s'en souvenait pas, mais à la fin il m'a dit que oui. Il vous trouve de l'esprit et de la politesse ; soyez content, car il s'y connaît bien ; je n'ai point encore vu le Baron de Breteuil ; il ne fait pas tant de cas de moi que le Boisgelin. Mais c'est qu'il est ambassadeur, ainsi qu'un *M. de Poullayon.* Après vous avoir dit ce nom il faudrait vous en conter l'histoire,

[1] Mme du Deffand n'avait qu'à moitié raison ; Wilkes fut condamné à mille livres sterling d'amende, mais ne perdit point par là le droit de siéger à la Chambre des Communes. M. de Broglie était dans le vrai en ce qu'il avançait, quoique jusqu'en 1774 l'action inconstitutionnelle de la Chambre empêchât Wilkes d'occuper son siège.

mais elle est trop longue à écrire ; si je vous vois jamais je vous la dirai.

Je consens à vous envoyer la chanson. Elle a été faite par M. Chauvelin en '51 pour feu Madame la Duchesse de Parme,[2] qui disait qu'elle aimait beaucoup à s'ennuyer ; l'air est du *Devin de Village*,[3] " Dans ma cabane obscure " :—

" Quand j'ai mon cœur bien tendre,
Et mon esprit bien noir,
J'écoute sans entendre,
Je regarde sans voir.
Puis de ma léthargie
Sortant par un soupir,
Je dis, 'Je m'ennuie,
C'est là mon vrai plaisir.' "

La quatrième page est bien avancée, il ne me reste plus de place que pour vous demander ce que l'on fait pendant huit jours à la campagne tout seul, à quoi l'on pense quand on n'a ni dévotion, ni passion, ni affaire ; on doit dire, ce me semble, que " je m'ennuie, c'est là mon vrai plaisir." Dieu vous y maintienne, ou vous en tire suivant votre désir. Adieu.

La Reine hier au soir était beaucoup plus mal.

Prenez un billet de loterie, que j'en sois de moitié avec vous.

LETTRE 144

Paris, ce dimanche 26 juin 1768.

Vous êtes un *être* ineffable, vous êtes l'éternité ou le commencement, le vide ou le plein, incompréhensible de toute manière. J'abandonne la recherche de tout ce qui est de ce genre, et je conclus qu'il ne m'est pas nécessaire de le comprendre. Vous êtes un second Daniel : vous devinez fort bien ce qu'on a rêvé ; mais votre science ne va pas si loin que la sienne, puisque vous n'en tirez pas le pronostic.

Ah ! oui, je vous permets toute licence ; mon indulgence est extrême, elle va jusqu'à souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

Le grand-papa se porte bien ; mais la Reine n'est plus ; elle

[2] Louise-Élisabeth, fille aînée de Louis XV, femme de Philippe, Duc de Parme et de Plaisance. Elle mourut en 1759.

[3] Opéra de Rousseau, joué pour la première fois à Fontainebleau en 1752.

LETTRE 144.—Incomplète dans les éditions précédentes.

mourut vendredi 24, entre dix et onze heures du soir. Le Roi est à Marly pour plusieurs jours. Je crois que la grand'maman reviendra la semaine prochaine. Je suis très-déterminée à ne lui pas dire un mot de ma pension.[1] Je ne doute pas qu'elle ne fasse son devoir de grand'maman, ainsi que son époux celui de grand-papa : si l'amitié ne les y engage pas, mes sollicitations seraient inutiles ; je suis fort tranquille sur cet article.

Vous aurez appris par ma dernière lettre quels étaient mes projets. À la place de bâtir, j'ai acheté de l'argent que j'y destinais une rescription sur la caisse d'escompte ; cela n'augmente pas beaucoup mon revenu, et le bâtiment aurait fort augmenté mes commodités. Nous avons su le jugement de M. Wilkes mardi au soir, non par la poste, cela ne se pouvait pas, mais par le courrier de M. de Choiseul ; je croyais avoir gagné mon pari en plein, et ce que vous me mandez aujourd'hui me persuade que je pourrai bien le perdre. Je soutenais que sa condamnation l'excluait *ipso facto* de rentrer jamais dans le Parlement, ou pour le moins dans celui-ci ; et le Comte de Broglio prétend qu'il y rentrera après la fin de sa prison, ou du moins qu'il faudra une délibération pour l'en exclure ; c'est sur cela qu'il faut me donner une explication nette et précise.

Voulez-vous que je vous envoie notre pièce du *Joueur ?* Je l'ai excessivement approuvée. L'auteur, qui est M. Saurin, en a été flatté et me l'a apportée avec de jolis vers. Je ne vous envoie plus rien de Voltaire, parce qu'il dit toujours les mêmes choses, et je trouve que la prédiction du Chevalier de Boufflers, pour dans cinquante ans, est déjà arrivée ; que tous les écrits sur cette matière sont aussi superflus, aussi plats et aussi ennuyeux que s'ils étaient contre les sorciers et les magiciens.

Votre *Cornélie*[2] n'est point encore arrivée ; mais M. de Montigny en a eu des nouvelles, et il m'a dit qu'elle ne pouvait pas tarder. Le Président est fort sensible à cette marque d'amitié, mais il est dans la crainte que cet ouvrage ne lui attire des critiques. Mme de Jonzac et moi nous le rassurons, en lui disant que, comme elle ne sera pas en vente, il sera le maître de ne la donner qu'à qui il voudra. Je voudrais que Mme Greville en reçût un exemplaire de ma part.

Vous ne savez pas si M. Hume a eu une augmentation de pension ; mais il vous est bien aisé de le savoir.

[1] Une pension de six mille livres que lui faisait la Reine.
[2] Tragédie du Président Hénault, imprimée à Strawberry-Hill.

J'ai, dites-vous, l'esprit critique, et vous, vous l'avez orgueilleux : cela peut être, et je le crois ; mais je m'ennuie, et vous vous amusez ; vous trouvez des ressources en vous ; je ne trouve en moi que le néant, et il est aussi mauvais de trouver le néant en soi, qu'il serait heureux d'être resté dans le néant. Je suis donc forcée à chercher à m'en tirer ; je m'accroche où je peux, et de là viennent toutes les méprises, tous les mécontentements journaliers, et un dégoût de la vie qui est peut-être bon à quelque chose ; il me fait supporter patiemment les délabrements de la vieillesse, et diminue la vivacité et la sensibilité pour toutes choses.

Ne sachant que lire, j'ai repris, à votre exemple, l'*Héloïse* de Rousseau ; il y a des endroits fort bons ; mais ils sont noyés dans un océan d'éloquence verbiageuse. Je crayonne les endroits qui me plaisent : ils sont en petit nombre, en voici un :—

" Les âmes mâles ont un idiome dont les âmes faibles n'ont pas la grammaire."

Wiart avance beaucoup la traduction de M. Boswell,[3] je serai fort tentée de vous l'envoyer pour que vous jugiez de sa science ; réellement, il ne s'en tire pas mal.

Dans ma première lettre je vous manderai tout ce que je saurai de la Reine ; aujourd'hui je ne sais rien, si ce n'est que j'ai moins mal dormi cette nuit.

Dites-moi quel est un Anglais dont Mme de Forcalquier m'a donné la connaissance ; il me paraît commun et un assez bon homme[4] ; on l'appelle le Général Irwin.[5] Je regrette tant soit peu la Milady Pembroke et la bonne fille Lloyd ; je les aimais mieux que deux Princesses polonaises, dont l'une s'appelle Radziwil, et l'autre Lubomirska. Je suis quelquefois effrayée quand je passe en revue tout ce que je connais ; je ne suis plus étonnée qu'il y ait si peu d'élus ; pour peu que Dieu fût plus difficile que moi, il n'y en aurait point de tout.

Ma relation avec la grand'maman n'est plus de la même vivacité que dans les commencements : c'est plus ma faute que la sienne ; je n'aime point à écrire : vous direz avec raison que vous n'êtes pas payé pour le croire. Adieu.

[3] Wiart traduisait son *Exposé sur la Corse* (*Account of Corsica*).

[4] La leçon du manuscrit a été changée par Miss Berry en "comme un assez bon homme."

[5] Le Major-Général John Irwin (1728–88), Irlandais, soldat et membre du Parlement. Il fut Gouverneur de Gibraltar (1766–68). Irwin semble avoir été surtout remarquable par son charme mondain, et sa prodigalité. Mme du Deffand dans les lettres suivantes parle à maintes reprises de lui comme "Éléazar."

Je vais tout à l'heure chercher dans les *Nouvelles* de la Reine de Navarre le sujet de votre tragédie.[6]

Suite de la lettre d'hier dimanche 26 juin.

* Il est trop matin pour avoir un secrétaire, et je veux vous dire tout ce que j'appris hier sur la Reine. Les causes de sa mort ont été les poumons presque consumés, deux cuillerées d'eau qu'on a trouvées dans sa tête, et de plus une membrane du cerveau presqu'ossifiée. Le Roi a marqué beaucoup de sensibilité ; il partit le samedi matin avec Mesdames pour Marly, où il restera, dit-on, dix ou douze jours. On croit qu'il n'y aura point de Compiègne. La Reine a fait un testament ; je ne vous en ferai point le détail que l'ordinaire prochain. Il y a près de huit jours que je n'aie eu de nouvelles de Chanteloup. C'est un grand relâchement, mais j'ai résolu de ne me plus inquiéter de rien, ou du moins de ne le pas laisser voir. J'ai lu la nouvelle trentième de la Reine de Navarre ; envoyez-moi votre pièce, Wiart me la traduira. Il n'y aura que moi qui la verrai, et puis quand cela sera fait je vous l'enverrai pour la corriger.

J'eus hier tant de visites, tant de monde à souper, que j'étais une seconde Geoffrin. J'eus votre ambassadrice et votre Général. Il me parla d'un petit séjour qu'il avait fait avec vous à la campagne ; il vous loue beaucoup. Je ne sais à qui la belle Comtesse croit le plus d'esprit de lui ou de l'ambassadeur ; quoiqu'il en soit, cette belle Comtesse est peut-être la plus honnête personne de tout ce que je connais, et vous voulez que je ne m'ennuie pas ! Adieu, adieu.* [7]

Voilà un secrétaire éveillé, je puis causer encore un moment ; il n'est que sept heures, et l'on a jusqu'à dix pour porter les lettres à la grande poste.

Je vous enverrai à l'avenir tout ce que vous voudrez par le courrier de M. de Choiseul ; M. de Chabrillan me dit hier que Mme du Châtelet avait donné ordre qu'on m'avertît toutes les fois qu'il en partirait, mais je crains de vous envoyer des choses qui vous ennuient. J'ai deux petites pièces de vers de Voltaire ; une brochure de lui (son titre est *Conseils à l'Abbé Bergier* [8] *sur la manière de défendre le Christianisme*) ; et puis le *Joueur* de Saurin ; dites ce que vous voulez de tout cela.

[6] Voyez la note 9 de cette lettre.

[7] Depuis " * Il est trop " jusqu'à " adieu * " le manuscrit est de l'écriture de Mme du Deffand.

[8] Nicolas-Sylvestre Bergier (1708–90), théologien, curé au diocèse de Besançon.

Rien n'est plus singulier que votre rencontre avec la Reine de Navarre.[9]

La *Cornélie* n'est point encore arrivée ; il serait malheureux qu'elle périt par l'eau après que vous l'avez tirée du tombeau ; le plaisir que vous avez fait au Président est troublé par la crainte de la critique, mais vraiment nous sommes bien empêchés à lui sauver un grand chagrin ; il paraît un écrit [10] (que je n'ai point vu), qui est adressé à M. de Bury [11] sur une vie qu'il a faite d'Henri Quatre. M. de Malesherbes [12] vint hier m'avertir qu'il y avait à la page trentième une critique très-piquante de la *Chronologie ;* il était d'avis qu'on mît un carton à l'exemplaire qu'on lui donnerait. J'en délibérai ce soir avec Mme de Jonzac ; il n'aurait pas la force de soutenir un tel chagrin, tout s'affaiblit en lui hors l'amour-propre ; je ne suis pas comme lui en vérité je crois, quoique je n'aime guère mon prochain, je l'aime cependant plus que moi-même, mais c'est que je me hais beaucoup ; adieu, vous vous seriez bien passé de cette seconde lettre, mais il faut que je vous fatigue ou que je vous ennuie de façon ou d'autre.

[9] Dans une lettre à Conway du 16 juin 1768, Walpole écrit :—"M. Chute a trouvé le sujet de ma tragédie dans les Contes de la Reine de Navarre. J'en plaçais l'action à l'époque de Tillotson, et, chose très-remarquable, à Narbonne, et vers le début de la Réforme, alors qu'en réalité elle se passa en Languedoc et à l'époque de François 1er. N'est-ce pas singulier ?" (*Lettres*, tome vii, p. 199.)

[10] *Examen de la nouvelle histoire de Henri IV, de M. de Bury, par M. le Marquis de B., lu dans une séance d'Académie*, etc. Cet ouvrage fut attribué par les contemporains à Voltaire, et à La Beaumelle. C'était en réalité l'œuvre de ce dernier. Il prend à parti avec une grande âpreté les historiens français du temps. Grimm dit à ce sujet :—"Il juge . . . l'*Abrégé Chronologique* du Président Hénault avec la dernière rigueur, et le met en miettes. On a beaucoup blâmé ce dernier procédé ; on a trouvé cruel de briser à ce pauvre président sa couronne d'osier, lorsqu'il ne lui reste plus qu'un moment pour la porter ; et il aurait sans doute mieux valu le laisser mourir en paix, que d'empoisonner ses derniers instants par une critique impitoyable." (*Corr. Litt.*, tome v, p. 482.)

[11] Richard de Bury (1730–94). Sa *Vie de Henri IV*, ouvrage tout-à-fait inférieur, parut en 1766.

[12] Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, le célèbre magistrat et homme d'État. Il était à cet époque premier Président de la cour des Aides. Il entra au ministère sous Turgot en 1774, et se retira avec lui en 1776. Malesherbes sortit de sa retraite pour entreprendre la défense de Louis XVI devant la Convention. En 1793 il fut lui-même arrêté ; il refusa de se défendre, et fut condamné à mort. Il fut guillotiné le 22 avril 1794.

LETTRE 145

Paris, ce mardi 28 juin 1768.

Vous me faites beaucoup plus d'honneur que je ne mérite ; vous ne savez pas que quand on me demande mon avis,[1] je ne sais plus quel il est ; toutes mes lumières sont premiers mouvements ; je ne juge que par sentiment ; si je demande à mon esprit une opération quelconque, je reconnais alors que je n'en ai point du tout. Cependant le désir de vous complaire va me faire parler ; je vous demande de me pardonner tout ce que je dirai de travers.

Le style me paraît très-bien ; si j'y trouve quelques fautes, je les attribue à la traduction,[2] ce sont des riens ; il y a une seule phrase qui, quoique noble et juste, pourra choquer Voltaire ; la voici :—

" *N'ayant rien dit que ce que je pensais, rien de malhonnête ni messéant à un homme de condition, etc.*"

Ces mots " *homme de condition* " blessent une oreille bourgeoise ; ils lui paraîtront une vanité, et peut-être il dira qu'il ne savait pas que les gens de condition eussent des priviléges différents des autres, quand ils se font auteurs.[3] Voilà la critique que vous avez à craindre de lui, et il n'y a pas grand mal : d'ailleurs votre lettre est charmante, rien n'est plus poli, plus

LETTRE 145.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. Walpole avait communiqué à Mme du Deffand la lettre qu'il avait reçue de Voltaire, en date du 8 juin, et sa réponse du 21 du même mois, sur laquelle il lui demande son opinion. (B.)—Voyez *Lettres d'Horace Walpole*, tome vii, p. 199.

[2] La lettre de M. Walpole à Voltaire était écrite en anglais ; il l'avait traduite pour Mme du Deffand, qui n'entendait pas cette langue. (B.)

[3] C'était une faute commise dans la traduction, que M. Walpole explique à Mme du Deffand comme il suit :—" Ne soyez pas en peine de l'*homme de condition* * ; c'est la faute de ma traduction, et non pas de ma lettre. Il fallait traduire *honnête homme ;* mais venant d'employer le mot *malhonnête*, et ne voulant pas le répéter, je me suis servi d'un mot qui ne rendait pas le véritable sens de ce que j'avais dit. C'était avec raison que je craignais de me servir de termes équivoques, ce qui m'a fait écrire en anglais, dont je me trouve bien.

Du reste, n'allez pas dire des injures de votre jugement. C'est précisément votre pensée que je vous demande, parce que je sais qu'elle est toujours juste, quand vous parlez ou raisonnez de sang-froid. Se je ne faisais pas cas de ce jugement-là, vous savez très-bien que je ne vous le demanderais point.

Je ne vois pas le moyen de lui dérober la préface après avoir donné promesse de la lui envoyer. Il aurait fallu donner une autre tournure à ma lettre. Je crois, comme vous, qu'elle le fâchera. Mais est-il possible qu'il s'avoue offensé de ce qu'on lui conteste le rang du premier génie ? Moi, je me ferais brûler pour la primauté de Shakespeare. C'est le plus beau génie qu'ait jamais enfanté la nature." (B.)

* " Having said nothing . . . illiberal or unbecoming a gentleman."

élégant ; enfin j'en suis enchantée. Vous ne pouviez pas vous dispenser de lui parler de votre préface.[4] Je viens de me la faire relire, elle est terrible ; il n'est pas vraisemblable qu'il l'ignore ; mais s'il l'ignorait, il l'apprendrait un jour, et en ce cas il est bon de le prévenir : il y a de la noblesse et de la franchise dans ce procédé. Vous vous tirez d'affaire aussi bien qu'il est possible, et cela était très-embarrassant ; car, je le répète, elle est terrible, et je ne conçois pas, le connaissant comme je fais, que s'il l'a lue, il vous l'ait pardonnée.

Il me vient dans l'esprit que n'ayant rien à faire, il ne serait pas fâché de vous attirer à une correspondance littéraire, qui se tournerait en discussion, en dispute, et lui donnerait l'occasion de se venger de vous. Vous avez décidé que Shakespeare avait plus d'esprit que lui : croyez-vous qu'il vous le pardonne ? c'est tout ce que je peux faire, moi, de vous le pardonner ; mais malgré cela votre lettre est très-bien : vous déclarez qu'il serait indigne de vous de vous rétracter, que vous n'avez dit que ce que vous pensiez, qu'il n'a pas besoin d'être flatté, etc. Tout cela est à merveille, et vous prendrez le parti qu'il vous plaira, suivant la conduite qu'il aura.

Vous auriez très-mal fait de lui parler de votre lettre à J.-Jacques. Eh, mon Dieu ! pourquoi lui en auriez-vous parlé ? Pour lui faire votre cour, pour l'adoucir ? Oh ! vous êtes trop fier, et vous êtes incapable d'une pareille lâcheté.

J'aurais été bien aise et très-honorée que vous lui eussiez parlé de moi [5] ; le motif qui vous en a empêché est une marque d'amitié à laquelle je suis fort sensible ; mais je ne crains point d'entrer dans vos querelles, d'épouser tous vos intérêts : ainsi, à l'avenir, ayez moins de ménagement, et donnez-moi toutes sortes de marques de confiance, excepté celle de demander mes avis. Hélas ! hélas ! en puis-je donner, moi qui ai besoin de guide et de conseil à tous les instants de ma vie ?

J'ai une si grande discrétion sur tout ce qui vous regarde que si vous ne me donniez pas la permission tacite de parler sobrement de cette affaire, je n'en aurais dit mot à personne. Le nombre de ceux a qui j'en parlerai sera bien petit ; le

[4] La préface de la deuxième édition du *Château d'Otrante*, dans laquelle Walpole commente les remarques de Voltaire sur Shakespeare et le théâtre en France et en Angleterre.

[5] M. Walpole avait dit :—"J'avais voulu lui vanter l'amitié dont vous m'honorez ; mais de peur qu'il ne vous sût mauvais gré de ne lui avoir point parlé de cette préface, j'ai bu ma gloire, et n'en ai pas soufflé." (B.)

Président, Mme de Jonzac, Pont-de-Veyle, Mme de Forcalquier, voilà tout ; il faut trouver des oreilles qui en soient dignes par l'esprit ou l'amitié. J'en ferai part aussi à la grand'maman, et au grand Abbé à leur retour. Je ne sais quand ce sera ; je le fis demander hier à M. de Choiseul ; il dit le 10 ou le 12 de juillet. Il me paraît que l'absence de cette grand'maman n'ennuie pas tout le monde autant que moi. Elle n'a pour compagnie actuellement que le grand Abbé et le petit oncle ; je reçus d'elle hier une lettre charmante, si vous ne m'aviez pas rendue incrédule je croirais en elle ; je lui parlerai de vous et tout de mon mieux. Craignez-vous de l'aimer trop, ou craignez-vous que je ne le pense ? Je trouve du louche dans votre conduite avec elle. Ah ! cette grand'maman mérite qu'on l'aime, c'est véritablement un phénix. L'affaire de ma pension ne lui donnera point de peine ; c'est M. de Beauvau qui s'en est mêlé sans que je l'en ai prié, il a parlé à M. de Saint-Florentin, et je serai payée comme à l'ordinaire ; j'en reçois vos compliments, car je suis sûre que vous en êtes fort aise.

Je le suis beaucoup du détail que vous me faites de vos occupations, je vois que l'abandon des affaires ne vous laisse point de vide, vous n'en aurez jamais à craindre que celui de votre bourse, mais quand vous n'aurez plus d'argent vous vous en passerez. De quoi ne vous passeriez-vous pas ? Vous êtes le plus heureux des hommes, j'en ai une véritable joie, et surtout de ce que vous vous portez bien. Je voudrais vous ressembler de tout point, mais je ne bâtirai point ni ne me porterai jamais bien, je passe des nuits affreuses, je m'affaiblis sensiblement, tout en moi se détruit, si j'étais comme la chanson[6] j'aurais un vrai plaisir, car je dis souvent que je m'ennuie.

En voilà assez pour aujourd'hui ; comme de raison je n'aurai de longtemps de vos lettres.

Je ne sais si vous devez envoyer votre préface à Voltaire, et si vous ne feriez pas aussi bien de ne lui en plus parler. S'il l'a lue, c'est inutile ; s'il ne l'a pas lue, pourquoi le forcer à la lire ? ne suffit-il pas de lui en avoir fait l'aveu ? ne serait-ce pas une sorte de bravade, si vous en faisiez davantage,[7] Je suis fâchée

[6] Voyez la lettre précédente.

[7] Dans ses *Brèves Notes sur ma Vie*, Walpole résuma ainsi, sous l'année 1768, les rapports qu'il eut avec Voltaire :—" 20 juin. J'ai reçu une lettre de Voltaire me demandant mes *Doutes Historiques*. Je les ai envoyés, ainsi que le *Château d'Otrante*, afin qu'il pût voir la préface, dont je lui avais parlé. Elle ne lui plut pas, mais il fit une réponse fort civile, ou il défendait son avis. Je lui répondis plus civilement encore, mais

d'avoir laissé tomber mon commerce avec lui ; ce n'est pas le moment de le reprendre, il y aurait de l'affectation.

LETTRE 146

Paris, ce mercredi 6 juillet 1768.

Vous savez actuellement ce que je pense de votre lettre à Voltaire. Pouviez-vous douter que je n'en fusse extrêmement contente ? elle est si noble et si franche que sans vous connaître elle vous ferait aimer et estimer de quiconque la lirait. Je reçus lundi au soir vos deux livres, je fis d'abord traduire l'endroit critique de votre préface[1] ; je trouvai beaucoup de différence entre la traduction de Wiart et celle qui a paru ici. Hier au soir je fus souper chez les Montigny, j'y portai votre *Château d'Otrante* en anglais, en français, et la traduction de Wiart. Je fis examiner le tout par M. de Montigny, qui acheva de me confirmer ce que j'avais déjà connu, et qui est persuadé que Voltaire se trouvera médiocrement offensé en lisant l'original, et que votre lettre (que je ne lui ai pas fait voir, mais dont je lui ai dit le contenu) sera plus que suffisante pour adoucir son ressentiment, supposé qu'il en ait contre vous. Je suis fort calmée, je n'imagine point que Voltaire vous attaque. Je lui viens d'écrire en lui envoyant la *Cornélie* du Président ; j'ai été tentée de la joindre à vos livres et de n'en faire qu'un même paquet. Cela l'aurait peut-être engagé à me parler de vous, voyant que j'étais au fait de ce qui se passait ; mais la réflexion m'en a empêchée, j'ai pensé que supposé qu'on eût cherché à lui donner de l'humeur contre vous, la mauvaise volonté s'augmenterait quand on pourrait se flatter qu'on aurait de plus le plaisir de m'offenser ; ainsi j'ai envoyé la *Cornélie* par la poste en la faisant contresigner. Je suis en balance si ce sera aussi par la poste que j'enverrai vos livres ou bien si je les enverrai au chef du bureau des interprètes, suivant l'adresse que Voltaire vous a donnée ; cela sera décidé aujourd'hui, et de façon ou d'autre vos livres partiront demain. Je viens de relire ce que j'ai écrit. Vous pourriez en conclure que j'ai parlé de vous à

en laissant tomber le sujet ; je ne me souciai pas d'engager une controverse, spécialement sur une question d'opinion pour laquelle, que nous eussions tort ou raison, toute la France eût été de son côté et toute l'Angleterre du mièn."

LETTRE 146.—Inédite.

[1] Voyez l'*Appendice XII*.

Voltaire, et pour vous prouver que cela n'est pas, voici la copie de ma lettre :—

"Vous vous applaudissez peut-être, Monsieur, de m'avoir perdue. Oh ! que non, de telles bonnes fortunes ne sont pas faites pour vous ; vous ne me perdrez jamais. Soyez saint ou profane, je ne cesserai point d'entretenir une correspondance qui me fait tant de plaisir. Je ne savais comment m'y prendre pour la renouer, mais voilà le Président qui m'en fournit une occasion admirable. M. Walpole, qui a une très-belle presse à sa campagne, vient de lui faire la galanterie d'imprimer son premier ouvrage. Il veut que ce soit moi qui vous l'envoie, il n'oserait pas, dit-il, vous faire lui-même un tel présent. Cette pièce et votre *Œdipe* sont des productions du même âge, mais pas faites, dit-il, pour être comparées.

Je ne décide point entre Genève et Rome ; l'amitié que j'ai pour les deux auteurs me garantit de toute partialité, etc., etc."

Je vous épargne le reste qui est inutile ; j'ai été bien aise de vous nommer, cela l'induira peut-être à me parler de vous, et alors nous verrons ce qu'il y aura à dire et à faire. J'aime mieux vous envoyer la traduction de Wiart (vous jugerez de sa science, et vous confronterez sa traduction avec celle qui est imprimée). M. de Montigny traduisit hier tout comme Wiart. Ce M. de Montigny est le meilleur homme du monde, un échappé de l'âge d'or ; on ne peut avoir plus de bonté et de simplicité, je crois qu'il vous plairait. Il m'a prié d'obtenir de vous un exemplaire de votre *Château d'Otrante,* vous ne [le] lui refuserez pas j'en suis sûre, et vous me l'enverrez pour le lui donner le plus tôt qu'il sera possible. Je suis extrêmement contente de lui et de sa femme, je leur dois beaucoup ; leur société me convient à plusieurs égards, il y a toujours beaucoup de monde chez eux, mais un monde différent du monde qu'on trouve dans le monde, c'est une diversité qui me plaît.

J'ai absolument détourné le Président de l'intention où il était de vous écrire ; votre *Cornélie* est arrivée dans le meilleur état du monde, elle n'a point été mouillée en chemin. Le Président en a eu quatre-vingts exemplaires et moi soixante-dix ; nous nous accordons pour la distribution.

On n'en a point encore fait aux Idoles et aux idolâtres, je ne leur ferai point part de celle que je ferai.

À propos d'Idole, le mâle [2] et la femelle ont été fort malades. J'ai été voir l'un et l'autre, d'abord le mâle, qui voulut me retenir à souper ; je le refusai, mais je soupe ce soir chez la

[2] Le Prince de Conti.

femelle avec les Beauvau et mon neveu l'Archevêque. Je me conduis avec dignité, car quoique je ne sois pas si fière que vous, j'ai quelquefois ma petite morgue.

Enfin je suis contente de moi et je me flatte que vous l'êtes aussi, et je vous puis répondre que vous le serez toujours.

J'ai reçu une lettre de la grand'maman que vous traiteriez bien d'hérésie. Imaginez-vous qu'elle fait le panégyrique du sentiment, qu'elle déteste ces cyniques sauvages qui veulent le proscrire. Je lui ai répondu que ces sauvages n'en étaient pas eux-mêmes dénués, et tout de suite je lui dis combien vous avez été troublé, inquiet, agité, de l'indisposition du grand'papa.

J'admire vos lettres, vous êtes plein de vie en écrivant, et moi le plus souvent quand j'écris je suis à demi morte, témoin aujourd'hui ; en vérité, en vérité je ne sais plus que vous dire. Adieu.

Il y a plusieurs petits écrits nouveaux médiocres de Voltaire. Voulez-vous que je vous les envoie ? Un discours à son vaisseau,[3] le *Galimatias Pindarique, L'Expulsion des Jésuites de la Chine, Conseils à l'Abbé Bergier sur la manière de défendre le Christianisme,* la *Relation de la mort du Chevalier de la Barre,*[4] etc.

LETTRE 147

Paris, ce samedi 9 juillet 1768.

Dites-moi, je vous prie, pourquoi vous avez mis dans vos ballots de *Cornélie* une brochure qui a pour titre *Pensées Philosophiques.* J'ai toujours oublié de vous le demander. Je m'obstine à la lire, mais je la quitte un quart d'heure après l'avoir prise ; c'est un galimatias de phébus allégorique. Dites-moi si j'ai tort de la trouver détestable, indiquez-moi ce que vous y trouvez de bon.

Vos livres pour Voltaire partirent avant-hier contresignés *La Raynière ;* il sera tout étonné qu'un paquet envoyé de

[3] Un armateur de Nantes, ayant donné à un de ses navires le nom de "Voltaire," celui-ci écrivit une épître "A mon Vaisseau." Pour les vers plats composés par Piron à cette occasion, voyez la lettre 154.

[4] Jean-François Lefèvre, Chevalier de la Barre (1747–66), décapité à Abbeville pour un prétendu sacrilège. Cette mort excita l'horreur et l'indignation générales. Voltaire éleva une vigoureuse protestation contre l'inhumanité et la barbarie des pouvoirs publics.

LETTRE 147.—Inédite.

Londres ait été contresigné à Paris. Je suis bien curieuse de la lettre où il vous en accusera la réception et de la réponse que vous y ferez. Vous ne me ferez point attendre l'une et l'autre, je vous en prie bien fort.

Je vous ai demandé votre *Château* pour M. de Montigny, je vous en demande un pour moi, je serai bien aise de pouvoir dans l'occasion faire lire dans l'original ce que vous dites de Voltaire.

J'eus hier la visite de votre ambassadeur,[1] il y avait deux mois que je ne l'avais vu. Je causai beaucoup avec lui sans ennui, mais assurément sans plaisir. Le soir j'eus à souper la plus brillante compagnie, mais je me garderai de dire la plus agréable. La Maréchale de Luxembourg était dans son plus violent accès d'humeur, la Maréchale de Mirepoix aussi silencieuse qu'une muette, la Princesse de Beauvau passablement bien, le reste ennuyeux ; et je déplorais ma sottise de rassembler quatorze personnes qui ne m'aiment point et dont je ne me soucie guère ; l'ennui nous place toujours entre Charybde et Scylla.

Ici ma lettre a été interrompue par l'arrivée du facteur qui m'en a apporté deux, une de vous, et une de la grand'maman. Toute la réponse qu'il y a faire à la vôtre, c'est de se préparer avec patience à n'en recevoir de longtemps.

La grand'maman dans sa lettre précédente faisait une grande déclamation contre les gens qui proscrivent le sentiment, elle les traiterait de cyniques sauvages ; mais je me souviens de vous avoir mandé cela, et même la réponse que je lui avais faite, que ces gens-là n'étaient pas aussi dénués de sentiment qu'ils le voulaient faire croire, et tout de suite, je lui disais, sans vous nommer, la part que vous aviez pris à l'accident de M. de Choiseul. Voici ce qu'elle me répond aujourd'hui, je le transcris d'autant plus volontiers que j'ai peu de chose à dire ; je lui avais parlé aussi de la lettre de Voltaire et de votre réponse, je me rappelle encore que je lui avais mandé que je la croyais refroidie pour vous ; ce qui m'avait portée à le lui dire, c'est qu'il me semblait qu'elle vous avait eu en vue dans sa déclamation. Il faut encore ajouter que je ne vous avais point nommé dans ma lettre. Tout cela vous paraîtra galimatias, et votre premier mouvement sera la colère d'être dans nos caquets. Ah ! rassurez-vous ; vous pourriez écouter aux portes sans que j'en eusse de

[1] Lord Rochford. (W.)

l'inquiétude. Je suis si confirmée dans le bien que je suis aussi incapable de la faute la plus vénielle qu'aucun des habitants du Paradis. Voici donc la réponse :—

" C'est M. de Choiseul, ma chère enfant, qui a déterminé et arrêté lui-même le jour de mon départ ; il me mande qu'il ne pourrait pas me voir, et que je ne pourrais pas faire ma cour au Roi avant le lundi 18, et comme ce sont les motifs apparents qui me rappellent, ne serait-il pas moins inconséquent de revenir sans les remplir ? Voyez donc si je n'ai pas raison, et ne me soupçonnez pas sur toute chose de me plaire à éloigner le moment de vous revoir.

Vous me faites un grand présent en m'envoyant la tragédie du Président, imprimée par M. Walpole ; nous nous préparons, l'Abbé, le petit oncle, et moi à la lire ce soir.

Je trouve la franchise de M. Walpole envers Voltaire extrêmement noble, et j'aime beaucoup ces manières-là. Mais pourquoi me dites-vous, ma chère enfant, *ne vous détachez pas de notre ami ?* Vous savez combien je suis disposée à aimer ceux que vous aimez, et surtout ceux qui vous aiment, et celui-là plus qu'aucun, parce que son personnel me plaît infiniment et que j'ai très-bonne opinion de son cœur et de son âme.

M. de Choiseul m'avait déjà dit, [avant] de partir, sur votre pension ce que M. de Saint-Florentin en a dit à M. de Beauvau ; mais comme cela ne me rassurait pas entièrement, je lui en ai écrit encore depuis la mort de la Reine, et n'ai point eu de réponse à cet article, apparemment parce qu'étant bien sûr de son fait il n'a plus pensé à m'en parler.

Je ne conçois pas, ma chère enfant, quels sont ces gens qui *prêchent tant contre le sentiment, qui n'en sont pas dénués et qui en ont même beaucoup pour moi*, et qui vous ont chargée de me dire *que l'accident qu'avait eu le grand-papa à Chanteloup leur avait tourné la tête.* Étaient-ils aussi à Chanteloup ? Ah ! non, je suis une bête ; c'est M. de Beauvau, je le voudrais au moins ; mais vous voyez, ma chère enfant, votre grand'maman est si imbécile, et devenue si provinciale qu'il faut lui dire les choses tout platement pour qu'elle les entende," etc., etc.

En voilà assez, n'est-ce pas ? Je devine votre pensée ? Eh bien ! je ne m'en soucie pas, vous me racontez des dîners, je vous riposte par une copie de lettre. Je vais répondre à cette grand'maman, lui dire que c'est vous, et qu'elle vous aurait dû deviner. Je serais bien tentée de lui envoyer la copie de votre lettre, et de celle de Voltaire, mais vous me l'avez défendu, je la lui montrerai quand elle sera de retour.

Mme de Valentinois est très-malade, je crois qu'elle mourra ; cela ne fera pas grande sensation, mais cela fera dire des choses vagues : son âge, sa fortune, matière à beaucoup de lieux communs. On n'entend que cela, j'en suis bien dégoûtée, bien ennuyée ; moins on a de sentiment, moins on a de pensées, plus on débite de ces sortes de choses ; les livres ainsi que les

conversations en sont remplis ; tous les beaux diseurs et les beaux écrivains me sont en horreur, j'en suis venue à haïr tout ce qu'on trouve bien écrit ; il n'y a que des mots et un étalage d'esprit qu'on n'a pas. Je recherche les vieux bouquins, je lis actuellement les lettres de Saint François de Sales ; elles sont pleines de galimatias mystique, mais à travers duquel on découvre l'âme la plus douce, le cœur le plus tendre et le plus passionné, et le caractère le plus simple et le plus vrai. Je suis fâchée qu'il soit mort, il m'aurait quelquefois ennuyée, mais je l'aurais aimé. Ce que j'aime de votre style, c'est que vous ne dites que ce que vous pensez ; ce ne sont pas vos pensées que j'aime, mais la vérité qui vous les fait dire. Ah ! je ne suis pas si naturelle que vous, je le veux bien. Je crains tous, je suis toujours en garde, je me méfie de tout le monde ; tout cela me rend fort désagréable, et je trouve qu'on n'est injuste de ne me point aimer ; et cela l'est d'autant plus, qu'en bonne foi je n'aime rien ; vous savez qu'on excepte toujours la personne à qui l'on parle.

Nous avons ici de quoi faire le pendant de votre Irlandaise ; c'est un M. et Mme de Narbonne, qui poussent la provinciale gloire aussi haut qu'elle peut monter.

Adieu, bon voyage, divertissez-vous, portez-vous bien, c'est ce que je vous souhaite au nom du Père, etc.

Je vous enverrai les brochures quand j'en trouverai l'occasion. Puis-je me servir du courrier de votre ambassadeur ?

Et ce billet de loterie en communauté avec vous, l'avez-vous pris, et vos bâtiments [2] où en sont-ils, et le Roi votre beau-frère [3] quand arrivera-t-il ?

LETTRE 148

Paris, ce 11 juillet 1768.

Le Chevalier Bunbury part mercredi, c'est une occasion dont je n'ose profiter qu'à demi ; il vous portera quelques brimborions. Je vous envoie l'exemplaire du *Joueur* que j'ai reçu de l'auteur, les vers de Voltaire à son vaisseau (il y en a qu'on appelle le

[2] Dans une lettre à Cole du 20 août 1768 Walpole écrit :—"Non seulement ma galerie est terminée, mais à son extrémité je fais continuer la chambre ronde ; et je m'amuse en outre au petit jardin de l'autre côté de la route." (*Lettres*, tome vii, p. 222.)

[3] Christian VII de Danemark, qui fit un séjour en Angleterre dans l'été de 1768. Mme du Deffand l'appelle "le Roi votre beau-frère" par allusion à son mariage avec la Princesse Caroline-Matilda, sœur de George III.

LETTRE 148.—Inédite.

"Voltaire"). M. de Choiseul a été fort scandalisé du coup de patte qu'il donne à La Bletterie ; sa traduction de Tacite lui est dédiée, il est son protecteur déclaré, et en dernier lieu il a rendu à Voltaire de grands services ; aussi dans la lettre que j'ai écrite à Voltaire en lui envoyant *Cornélie* je lui ai fait des reproches de son épigramme contre La Bletterie, et je lui cite un de ses vers :—

"Enfants du même Dieu, vivez du moins en frères."

Ce vers est du poème de *La Loi Naturelle.*

J'aurai bien des choses à vous dire, mais quand on veut pratiquer une vertu avec laquelle on n'est pas née, on ne sait quelle mesure y donner, on est toujours en deça ou par delà ; et comme la vertu dont il est question est la prudence, il vaut mieux être par delà. Je n'ose donc m'expliquer clairement, mais je vous dirai énigmatiquement que quand je vois le beau temps je prévois la pluie, l'orage, et voulant me promener je n'attends pas qu'il soit arrivé.

Vous devez être de retour de vos campagnes, mais j'admire que vous ne me parliez jamais de vos bâtiments. Quand on ne rend point compte de ses pensées, il faut du moins rendre compte de ses actions ; en un mot, quand on écrit à son amie, il faut parler de soi de manière quelconque, c'est la seule façon de rendre un commerce agréable. Pour moi je prends le ton qu'on me donne, je n'en ai point par moi-même. J'aime que vous me communiquiez vos réflexions, elle ne sont jamais des spéculations, vous les tirez toutes du fond de votre âme, de votre disposition du moment ; vous avez l'esprit très-philosophique, mais comme votre humeur est très-inégale, il y a en vous une variété qui vous met à cent lieues du pédantisme sans vous écarter jamais de la justesse et de la raison ; et puis ce que j'aime encore, c'est l'air libre et dégagé que vous poussez à la vérité, quelquefois un peu trop loin, et qui vous fait employer des termes malsonnants. Il y en a un entre autres dans une de vos lettres qui m'a tellement choquée que je ne passe guère de jour sans me le rappeler. Il me sert de bride quand je suis prête à m'échapper.

La belle Comtesse me traduisit hier votre lettre, elle est fort bien, et d'une longueur raisonnable ; ne me faites jamais valoir, je vous prie, que vous m'en écrivez de plus longues, et ne vous faites plus valoir en me disant que tout autre m'aurait

quittée, que vous ne me *quittez* pas ; ce mot *quitter* est abominable dans notre langue, et ne doit jamais être prononcé par un ami. Je suis très-raisonnable, je ne puis plus cesser de l'être, je n'ai plus d'illusions, le voile est déchiré, je me connais, je me juge, je ne prendrai plus jamais pour parole d'honneur des paroles d'honnêteté, des mouvements passagers pour des sentiments fixes ; enfin, enfin je me prépare à tout événement, et mon âge me console de tout. Je ne regrette point de n'être pas plus jeune, et je vois sans chagrin les pas de géant que je fais vers le but ; tous les événements sont contre moi ; mais je finis.

Je suis bien curieuse de la réponse que vous recevrez de Voltaire. Je suis persuadée qu'il en sera content, pour moi c'est tout de bon que j'en suis charmée.

Ah ! mon Dieu, je ne vous ai point dit une nouvelle qui ne vous intéressera guère, c'est que Mme de Valentinois se meurt. Il y a cent circonstances qui font le sujet des conversations qui m'ennuieraient à la mort à vous raconter.

Monsieur le Prince de Conti part demain pour les eaux de Pougues, l'Idole ira le joindre jeudi, quoique encore convalescente. Mme de Luxembourg l'adore, tout le monde lui rend hommage ; on lui mena hier sa prétendue belle-fille Mlle des Alleurs. Elle est, dit-on, assez jolie, et a 23,000 livres de rente, elle logera au Temple chez sa belle-mère et sera vêtue, alimentée, portée, elle deviendra la compagne de Mme de Lauzun ; le mari de celle-ci part ces jours-ci pour la Corse. À propos de Corse, Wiart a fini sa traduction, c'est-à-dire du journal ; quand vous nous aurez envoyé votre tragédie il la traduira, parce que je suppose qu'elle n'est point en vers.

Vous avez raison, le Général Irwin est du temps de Louis XIII ou du temps de Louis XII ; je ne sais pas de quelle époque est votre ambassadeur, je sais encore moins de laquelle est le nôtre ; je crois pourtant qu'il est de ce temps-ci.

Adieu, songez en lisant cette lettre qu'elle ne vous est point arrivée par la poste.

LETTRE 149

Paris, ce mercredi 13 juillet 1768.

J'envoyai hier matin chez le Chevalier Bunbury un petit paquet contenant le *Joueur*, deux pièces de vers de Voltaire, et une lettre ; l'après-dîner je reçus la vôtre du 15, qui ne me surprit pas autant que vous vous l'imaginez ; je me doutais bien que vous auriez le temps de répondre à ma lettre du 28, ne devant partir pour votre campagne que le 6 ; cela est arrivé comme je l'avais prévu. J'aurais pu envoyer cette lettre-ci au Chevalier Bunbury, mais la prudence m'a fait penser qu'il fallait mieux écrire par la poste que de le charger de deux paquets pour vous.

Je suis fort aise que vous ayez de la confiance dans mon jugement quand je suis de sangfroid ; je crois pouvoir répondre que j'y serai toujours ; je persiste à être persuadée que Voltaire ne sera point choqué de votre préface, il n'y en a qu'un trait qui puisse le blesser, c'est que son jugement s'affaiblit au lieu de se perfectionner ; d'ailleurs il y a beaucoup d'éloges que le traducteur de l'imprimé a eu soin de supprimer, et c'est pour le moins un palliatif qui adoucit tout le reste ; je suis bien curieuse des remercîments qu'il vous fera ; je voudrais que dans la lettre que j'attends de lui il me parlât de vous, mais il n'en fera rien, il ignore si je vous connais.

Je suis bien persuadée que vous êtes fort aise de ma pension et de la manière dont elle m'est conservée, mais n'allez pas croire que je n'avais que ce lien-là avec le ministère, j'en ai d'autres qui me tiennent encore plus à cœur. Oh ! je vous donne carte blanche pour toutes les correspondances que vous voudrez avoir ou éviter. Jamais, non jamais je n'exigerai rien de vous pour moi-même, à plus forte raison pour les autres. Je voudrais que vous puissiez me répéter tout ce que vous me dîtes un soir étant à côté de mon tonneau ; je ne me le rappelle que par vos actions et votre conduite, mais je voudrais l'avoir en écrit ; ce serait comme le mot d'une énigme qui m'expliquerait tout d'un coup ce qui me paraît d'abord incompréhensible.

Vous ai-je dit qu'on m'a repris les lettres de Mme de Maintenon ? Il y a déjà longtemps, mais avec promesse de les rendre *dans l'occasion*.[1]

LETTRE 149.—Inédite.

[1] C'est-à-dire, quand Walpole viendrait à Paris.

L'envoyé de Danemark me dit hier que son Roi s'embarquerait entre le 22 et le 26 pour aller chez vous, et qu'il viendrait ici au commencement de septembre. Je ne sais d'où vient je m'intéresse à ses voyages. Cela doit-il me faire quelque chose ? J'ai écrit à Lindor et au petit Craufurd par M. Bunbury, j'ai été bien aise de donner des compagnes à ma lettre pour vous, pour vous sauver le ridicule d'être le seul préféré.

Approuvez-moi donc quelquefois, on me reproche d'être enfant : les enfants ont besoin d'être encouragés.

Le Président se porte fort bien. On vient de me dire que Mme de Valentinois était un peu moins mal, mais je ne crois pas qu'elle se tire d'affaire. Mon bon ami, M. de Saulx, est dans un état effrayant, mais il a résolu de ne pas mourir chez lui, il ne peut pas se traîner, à peine peut-il parler, il a l'air d'un agonisant ; il soupa dimanche chez moi, et hier chez le Président. Je ne me suis pas mise à table ces deux jours-là, sous prétexte que j'étais malade, pour rester avec lui, et lui épargner la fatigue d'un souper, et au soupeurs le spectacle d'un agonisant.

Adieu, voilà tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui. C'est vous qui devez vous trouver inondé de mes lettres, pour moi je sais résister à de telles débâcles, je supporte moins la sécheresse, cependant je m'y prépare, et je ne compte pas avoir de vos lettres avant mardi prochain 19, et je ne serai pas même étonnée si je n'en reçois que le 23.

J'ai écrit au petit Craufurd pour lui apprendre que M. Pomme, suivant toute apparence, guérira l'Évêque de Noyon.

LETTRE 150

Paris, ce vendredi 15 juillet 1768, à 4 heures après midi.

Je ne veux pas différer d'une minute à vous faire mille remercîments de votre histoire de Corse. Wiart vient de me faire la lecture de sa traduction du journal, j'en ai la tête tournée. Paoli, Grandison, et quelqu'un que je ne veux pas nommer,[1] sont trois personnes qui se ressemblent à mille et mille égards ; leur état est tout ce qui fait leur différence, mais la bonté, la vérité, la raison, la justice etc., etc., sont égales dans chacun d'eux, les

LETTRE 150.—Inédite.

[1] Elle désigne Walpole, sans doute.

circonstances les développent de différentes manières. J'aime l'auteur [2] à la folie ; son cœur est excellent, son âme est pleine de vertus ; je vais être en garde à ne pas laisser voir l'engouement que j'ai de son ouvrage. Il faut cependant que je trouve quelqu'un qui fasse quelques corrections à notre traduction, et éclaircisse quelques passages que j'ai trouvés obscurs. Que cette citation des Machabées [3] est singulière ! Pourquoi dans ce moment n'êtes-vous pas ici ? Voilà pour le présent tout ce que je peux vous dire.

Ce samedi 16.

Je n'attends point de vos nouvelles aujourd'hui, et je ne compte faire partir cette lettre que jeudi 21 ; il faut donner relâche au théâtre.

Je fis hier un souper où j'exerçai toutes mes nouvelles vertus, la prudence, la patience, et la tempérance. Cette dernière ne me réussit pas, je ne m'en porte pas mieux ; je prévois que je vais avoir un catarrhe, j'ai des bruits dans la tête et mal à la gorge ; vous ne croiriez pas que c'est chez le Président que je m'enrhume, il vient du vent par-dessous les fenêtres qui me gêle ; il y a quinze jours que je suis percluse.

Vous ne me parlez jamais de votre santé, et je voudrais qu'il y en eût toujours un petit article dans vos lettres.

La grand'maman arrive ce soir, j'en suis bien aise, je trouverai en elle un parfait contraste aux quatre divinités d'hier, les deux Maréchales,[4] la Princesse,[5] et l'Idole [6] ; dignité, majesté, dédain, décision, prétention, distraction, impolitesse, il y eut de tout, c'est-à-dire de tout ce qui est contraire à l'agrément et au plaisir ; je ne vous regrettai point dans ce moment, dans quelque lieu que vous pussiez être vous y étiez mieux que vous n'auriez été chez nous ; mais tout cela va se disperser. L'Idole part ce matin pour Pougues, et pour les autres je n'en entendrai parler que vendredi.

Je vous écrirai tous les jours un petit mot, et je ne fermerai ma lettre qu'après avoir répondu à celle que je recevrai de vous. Il faut se faire des règles, n'est-ce pas, pour qu'elles suppléent et qu'elles tiennent lieu du bon sens et de la raison.

[2] Boswell.

[3] Cette citation est en grande partie le chapitre huit du premier livre des Machabées, donné par Boswell dans son journal corse. C'était un passage favori de Paoli, qui voyait dans l'exposé des rapports entre Romains et Juifs des traits applicables aux Anglais et aux Corses.

[4] De Luxembourg et de Mirepoix. (W.)

[5] De Beauvau. (W.)

[6] Mme de Boufflers. (W.)

Ce dimanche 17, à 9 heures du matin.

Ma soirée d'hier s'est fort bien passée ; la grand'maman est forte comme un turc ; elle était partie de Chanteloup à 5 heures du matin, elle arriva à 8 heures du soir, se mit dans le bain en sortant de carrosse, ensuite à sa toilette, s'ajusta, se pimpelocha pour être en état de recevoir l'époux. L'époux arriva à dix heures ; l'acceuil fut tendre, familier, de très-bonne grâce. Je faisais des réflexions sur cette grand'maman. Ah ! s'il y a une créature parfaite dans le monde c'est elle ; elle a assujetti toutes ses passions, personne n'est plus sensible et n'est si maîtresse d'elle-même, tout est vrai en elle, rien n'est contrefait, mais tout est soumis. Qu'il y a peu de gens faits pour sentir tout ce qu'elle vaut ! S'il n'y avait pas trop d'orgueil je dirais qu'il n'y a que moi qui connaisse tout son mérite. La conduite du grand Abbé me pourrait faire croire qu'il voit, sent, et juge ainsi que moi, mais il ne m'est pas démontré que ses sentiments et sa conduite soient sans alliage ; enfin, enfin, il me semble qu'il n'y a que vous qui pourrez penser exactement comme moi.

J'aurais infiniment de plaisir à vous écrire si je vous pouvais parler librement, mais mes lettres (m'avez-vous répété bien des fois) vous ont rendu malheureux ; ce ne peut pas être par ce que vous appeliez mes folies, et qui étaient bien nommées ; ces folies ne pouvaient être qu'un ridicule pour moi en les interprétant de travers. Quels sont donc les autres articles qui vous ont donné du chagrin ? Cette ignorance me tient en bride, et je n'ose rien dire. Si en effet vous venez ici, je ne manquerai pas de matière de conversation ; peut-être ne vous reverrai-je jamais, mais même en ce cas je ne regarderai pas comme un malheur de vous avoir connu ; vous avez, pour ainsi dire, tiré mon âme de l'enfance, vous m'avez apprise à apprécier la valeur de toutes choses, j'en suis plus tranquille, ma sensibilité n'est plus éparpillée, il n'est presque plus possible à personne de m'offenser ni de me plaire. Que vous dirai-je ? Je vous attends, mais sans impatience ; si vous venez de bon gré, je trouverai un grand délice à causer avec vous ; si vous ne venez que par complaisance, restez où vous êtes.

Je ne sais si je vous ai mandé que j'ai rendu les lettres de Mme de Maintenon, mais je me suis assurée hier de les ravoir quand je voudrai. J'espère avoir après demain de vos nouvelles.

Je suis étonnée qu'il vous faille de la matière pour m'écrire ;

j'ai lu, je ne sais où, que les lettres les plus stériles étaient celles qui étaient remplies de nouvelles. Vous n'êtes jamais sans penser, faites-moi part de tout ce qui vous passe par la tête, je m'occuperai à vous répondre ; écrivez-moi par bâtons rompus, ayez sur votre table un papier où vous mettrez tout ce qui vous viendra dans l'esprit à différents jours, à différentes heures ; cela vous est bien plus facile qu'à moi à qui il faut toujours un secrétaire.

Avez-vous le *Journal Encyclopédique ?* On m'a lu ce matin l'extrait de vos *Doutes*[7] littéraires, je le trouve très-bien fait, et j'aime encore plus ce journal que je ne l'aimais auparavant ; si vous ne l'avez pas, faites-en l'emplette ; si vous ne le trouvez pas à Londres je vous l'enverrai. Il commence à l'année 1756. Adieu, jusqu'à demain, c'est-à-dire jusqu'à ce que la fantaisie me prenne d'ajouter à cette lettre ; je ne veux pas la faire partir avant jeudi, peut-être en aurai-je une de vous mardi ou mercredi. Oh ! je suis bien changée ; je désire, mais sans impatience.

Ce même dimanche, à 5 heures après midi.

Malgré mes belles résolutions, je ne puis attendre à jeudi à faire partir cette lettre, il y a trop loin d'ici là. Vous ne devez pas trouver mauvais que je vous écrive tant qu'il me plaît, n'exigeant point que vous me fassiez réponse ; je vous prierais même, s'il en était besoin, de vous en dispenser.

Je viens de recevoir de Voltaire une lettre de quatre pages, en réponse à celle que je lui avais écrite en lui envoyant *Cornélie ;* je crois vous avoir dit que je lui faisais des reproches sur ce qu'il disait de La Bletterie dans le discours à son vaisseau. En conséquence il se répand en invectives contre ce vieux bonhomme, ce n'est pas de l'animosité, c'est de la rage ; il veut que je montre sa lettre à la grand'maman, je le ferai, et elle en sera fort irritée ; il me propose de lui adresser par moi tous ses petits brimborions, je lui avais déjà mandé qu'il le pouvait ; mais il voudrait lier une correspondance avec cette grand'maman, à qui il a déjà écrit une ou deux fois, et qui est déterminée à ne lui pas répondre directement, elle lui fait passer ce qu'elle veut lui dire par M. Dupuits, mari de Mlle Corneille. J'attends avec impatience le remercîment qu'il vous fera. Je n'aurais pas été fâchée qu'il eût su que j'étais à portée qu'il pût me parler de vous, mais il vaut peut-être mieux qu'il n'en soit rien. C'est ce soir mon

[7] *Doutes Historiques sur Richard III.*

triste souper, il ressemblera à celui de l'Évangile, les personnages importants se sont excusés, je n'aurai que les subalternes ; cela m'est assez égal. Quand je dis que je m'ennuie, je voudrais bien pouvoir ajouter " c'est là mon vrai plaisir," mais cela ne se peut pas. Adieu.

LETTRE 151

Paris, ce mardi 19 juillet 1768.

Vous voilà donc revenu de chez M. de Richmond,[1] et peut-être êtes-vous de retour aujourd'hui de chez M. Conway.[2] J'aime assez que toutes vos courses soient finies ; mais savez-vous, mon cher Monsieur, ce que je n'aime point du tout ? C'est l'ironie. C'est votre genre favori : gardez-le pour vos ennemis, et ne l'employez jamais pour moi. Vous vous récriez ; sur quoi est fondé ce reproche ? le voici : sur ce que je dois être accablée, dites-vous, de l'abondance de vos lettres ; il y avait aujourd'hui huit jours que je n'en avais reçu ; et si je ne m'étais pas interdit d'épiloguer, et si je n'étais pas décidée à trouver tout bon, je pourrais critiquer le petit papier où il n'y a pas trois pages complètes ; mais je dis, comme le Barnabite des épigrammes de Rousseau :

" Ceci pour nous n'est encor que trop bon ;"

c'est bien moi qui vous accable de lettres ; mais comme je n'exige point de réponse, je ne vous en fais point d'excuse. Je me divertis à vous écrire : ne me lisez pas si vous voulez ; mais laissez-moi jaser tant qu'il me plaît.

Je suis bien aise que vous ayez écrit à la grand'maman ; cela me plaît dans tous les sens et de toutes les façons. Je ne l'ai encore vue qu'une fois, qui était samedi, le grand-papa y était : mais demain je soupe avec elle ; et s'il n'y a que notre petit cercle, je lui lirai la lettre de Voltaire et votre réponse ; je l'ai fait voir hier au grand Abbé, qui en a été très-content ; j'ai supprimé *l'homme de condition.*

Il y a plus de neuf mois que Wiart n'a plus de maître, il n'a d'aide que son dictionnaire ; vous serez bien plus surpris si vous voyez jamais sa traduction de Paoli, l'Idole en a été dans l'admiration, mais il y a quelques endroits qui me paraissent obscurs.

LETTRE 151.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] À Goodwood, dans le Sussex. [2] À Park Place, près de Henley-on-Thames.

Je comptais avoir hier la traduction que le grand-papa en a fait faire, et la collationner avec celle de Wiart ; il m'a manqué de parole, mais cela n'est que différé.

Si votre lettre à la grand'maman n'est pas jolie je serai bien en colère contre vous, parce que vous vous serez éloigné de votre naturel ; enfin nous verrons, elle me la montrera et je vous en dirai mon avis ; mais elle vous aime, ainsi pour elle, elle sera fort indulgente. Je crois qu'elle ne le sera pas pour la lettre que j'ai reçue de Voltaire, mais qu'elle et le grand-papa en seront très en colère.

Depuis le 3, qui est la date de la lettre que je reçois aujourd'hui, vous en aurez reçu trois de moi quand vous m'écrirez ; une par le Chevalier Bunbury du 11 et 12, une du 13 par la poste, et une du 15, 16, et 17. C'est là ce qui s'appelle un flux de lettres, et à qui sont-elles adressées ? À un insulaire, plus froid, plus dédaigneux, plus ironique que tous les habitants des îles et du continent.

Vraiment, vraiment, je savais la grossesse de Milady Sarah. Je loue votre discrétion ; c'est apparemment parce que vous vous défiez de la mienne, que vous ne voulez pas m'apprendre ce qui regarde Milord Ossory [3] : je l'apprendrai, je le crois, mais ce ne sera pas par des Anglais ; je n'en vois plus, excepté votre Général.[4] Il a l'air d'un juge du peuple de Dieu ; je le crois peu instruit de ce qui regarde les filles d'Israël ; le grand-papa en sait plus long que lui, et c'est lui que j'interrogerai.

L'arrivée des Richmond dans ce pays-ci ne me fera pas grand'chose ; j'ai vu les Lennox,[5] mais point les Richmond.

Je suis bien aise que vous envoyez votre *Château* à M. de Montigny. Vous n'oublierez pas de m'en donner aussi un exemplaire. Mais ce qui me fait un grand plaisir c'est le livre de médecine pour le grand-papa, c'est une attention charmante ; c'est bien dommage que tout ne soit pas assorti chez vous, mais vous ne seriez pas si original si tout était d'accord.

Dans l'instant où je vous écris je suis fort inquiète du Président, il s'est trouvé mal ce matin, a beaucoup vomi, et a perdu connaissance ; comme je ne fermerai cette lettre que demain, je vous en dirai des nouvelles plus fraîches. Adieu.

[3] Ceci est sans doute une allusion aux relations qui existaient entre Lord Ossory et la Duchesse de Grafton. La Duchesse vivait séparée de son mari depuis 1765. En 1769 ils divorcèrent et elle épousa Lord Ossory.

[4] Le Général Irwin, appelle plus bas "le juge Éléazar." (Voyez la note 5 de la lettre 144.)

[5] Lord et Lady George Lennox, frère et belle-sœur du Duc de Richmond.

Bon ! je croyais n'avoir plus rien à vous dire ; je viens de relire votre lettre, elle me fournit beaucoup d'autres choses. J'ai eu mille fois envie de vous envoyer l'écrit de Saint-Foix sur le Masque de fer ; mais j'ai craint vos dédains ; je vois que vous le savez par cœur ; vous voulez pourtant l'avoir, je vous l'enverrai par la première occasion ; je me ferais scrupule de vous en faire payer le port. Les trois suppositions qu'il fait sont toutes trois absurdes, mais la troisième, qui est le Duc de Monmouth, est la plus absurde de toutes, elle n'a pas le sens commun : le fait est vrai, et ce Masque de fer pouvait devenir un homme bien considérable, s'il avait connu sa naissance, ou, pour mieux dire, s'il avait pu la révéler : il ne mourut qu'en 1704 ; et je me souviens d'en avoir entendu parler dans ma jeunesse et dans mon enfance ; ce serait un sujet de conversation en allant ou en revenant de Rueil.

À propos de Rueil, la grosse Duchesse [6] pensa étouffer vendredi dernier ; elle était dans le bain, tout d'un coup il lui remonta dans la gorge quelque chose de gros qui pensa l'étrangler ; on crut qu'elle allait mourir. Cet accident dura trois quarts d'heure, mais dès qu'il fut passé elle se porta fort bien. À propos, la belle Comtesse me dit avant-hier qu'elle vous avait encore écrit en anglais ; il me paraît qu'elle a des desseins coquets sur vous, elle aurait envie de votre estampe ; je lui dis que j'en avais deux encadrées, que je vous en reservais la distribution. Elle me dit qu'elle voulait la tenir de votre main. Dans ce moment, il arrive un petit garçon qui m'apporte un paquet d'Angleterre. De quelle part vient-il ? C'est le courrier de M. du Châtelet. Je l'ouvre, je trouve votre petit billet du 13, le paquet pour la grand'maman, et votre *Château* pour M. de Montigny. Celui que je vous demande n'est pas pressé, vous me le donnerez en même temps que vous donnerez l'estampe à Mme de Forcalquier.

On dit que le polisson de Danemark [7] pourra être sept semaines en Angleterre. Combien faut-il de temps pour l'observer ?

Pour cette fois-ci adieu, je n'ajouterai demain que les nouvelles du Président.

Je suis assez contente de vous, gardez-vous bien de me jamais dire que vous l'êtes de moi.

[6] La Duchesse d'Aiguillon.
[7] Le Roi de ce pays, qui arriva en Angleterre le 11 août.

Ce mercredi, à midi.

Je trouvai hier le Président avec une fièvre assez forte, qui avait été précédée de frisson, cependant je jugeai à son pouls et à sa respiration qu'il n'y avait rien de dangereux ; en effet la fièvre tomba dès le soir même, il n'a point mal passé la nuit et son pouls aujourd'hui est presque au naturel ; c'était une transpiration arrêtée, il avait été sur son balcon par le temps abominable qu'il faisait ; enfin pour cette fois je le crois encore hors d'affaire. J'irai cet après-dîner à la Comédie avec la belle Comtesse et le juge Éléazar [8] ; ensuite je ferai une petite visite au Président, et puis j'irai chez la grand'maman à qui je remettrai votre paquet, elle me lira votre lettre dont je suis fort curieuse. Je proteste d'avance contre la réponse qu'elle vous fera, je ne puis empêcher qu'elle vous dise ce qu'elle pense, mais elle ne vous dira jamais mes pensées, ni elle, ni vous, ni moi, ne les saurons jamais. Il est extraordinaire que je ne les sache pas moi-même, mais c'est que je ne veux pas les savoir, c'est que je n'en veux pas avoir, c'est qu'en un mot je veux vous ressembler en ce point. Avez-vous la traduction imprimée de votre *Château d'Otrante ?* Je vous l'enverrai si vous la voulez avec le Masque de fer et quelques brimborions de Voltaire. Dans votre première lettre, mettez quelques lignes d'anglais, vous verrez comme nous vous entendrons.

Je n'entends plus parler de Lindor ni du petit Craufurd, mais la religion console de tout. Adieu, portez-vous bien, ne vous enrhumez pas, gardez-vous de la goutte, etc., etc.

Je reçois dans ce moment une lettre de Spa de ma bonne amie Lloyd. C'est une bonne fille, je l'aime, j'aime aussi Milady Pembroke ; son mari va revenir ici, il y attendra sa femme qui reviendra au commencement de septembre, et puis ils partiront pour l'Italie ; ma bonne amie Lloyd s'en retournera à Londres.

LETTRE 152

Ce jeudi 21e, à 8 heures du matin.

Comme je n'ai pas d'autre manière de juger des autres qu'en les jugeant par moi-même, je suis persuadée que vous avez la plus grande impatience d'avoir la réponse de Voltaire.—Hé bien,

[8] Voyez la note 4 ci-dessus.

LETTRE 152.—Incomplète dans les éditions précédentes.

hé bien, la voici ; c'est à la grand'maman qu'il l'a envoyée : elle l'avait reçue hier matin ; le soir nous en fîmes la lecture, je la priai de me la remettre, et de me donner la lettre de Voltaire pour elle, parce que la poste partait ce matin, et que je serais bien aise qu'il n'y eût pas un moment de perdu ; vous recevrez donc le tout dimanche ou lundi.

Je n'ai point eu le temps d'examiner la lettre de Voltaire, elle m'a paru extrêmement polie ; mais c'est la première escarmouche, pour établir une petite guerre entre vous et lui, sur Shakespeare. Au nom de Dieu, ne donnez point dans ce panneau ; tirez-vous de cette affaire le plus poliment qu'il vous sera possible, mais évitez la guerre ; c'est le sentiment et le conseil de la grand'maman ; c'est celui du grand Abbé, et pardessus tout, c'est le mien ; je suis bien sûre que ce sera aussi le vôtre.[1]

J'ai résisté, comme de raison, au désir de faire faire une copie de ce que je vous envoie, parce que, la poste partant ce matin, je n'ai pas voulu risquer de manquer son départ ; j'aurais pu attendre un courrier de M. du Châtelet, il ne vous aurait point coûté de port ; mais j'ai cru que vous ne regretteriez pas les frais, et que vous êtes plus impatient qu'avare.

Voici la grâce que je vous demande : c'est de me renvoyer la lettre de Voltaire à la grand'maman, de me faire faire une copie de sa lettre à vous, et de votre réponse, et tout cela le plus promptement qu'il vous sera possible.

Votre lettre à la grand'maman est tout au mieux ; elle est gaie, elle est jolie ; elle ne vous écrira que de Compiègne, et elle n'y sera que le premier du mois prochain.

[1] L'extrait suivant de la réponse de M. Walpole prouve que c'était bien le parti qu'il voulait prendre :—"Venons à la lettre de Voltaire, elle est très-belle, mais ne me persuade nullement que les merveilleuses beautés de Shakespeare ne rachètent pas ses fautes. Ce que Voltaire n'arrivera jamais à me persuader encore, c'est que ces deux vers de Racine ne soient parfaitement ridicules * ; et si vos bienséances et la rime réduisent vos poètes à la nécessité de faire le plan de l'hôtel, je dirais que cette gêne-là est très-absurde. Mais ce que je vois encore moins, c'est pourquoi il fallait entrer dans ce détail minutieux de ce que Titus et Bérénice représentaient Louis XIV et sa belle-sœur. Voltaire voulait faire parade de son information, et prétendait faire passer une anecdote pour un argument. Mais vous verrez, par ma réponse, que je lui passe tout ce qu'il veut. Je n'ai jamais pensé entrer en lice avec lui.

Quant à cette lettre à la grand'maman, vous voyez la bonne foi de cette homme-là ! Il me recherche, il me demande mon *Richard*, je le lui envoie, et puis il parle comme si je m'étais intrigué à le lui faire lire. Sa vanité est blessée de ce qu'on a osé lui donner un rival, et il a la faiblesse plus grande encore de vouloir le rejeter sur la part qu'il prend à l'honneur de Corneille et de Racine." (B.)

* "De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la reine."
—*Bérénice*, i. 1.

Je vais me faire relire la lettre de Voltaire, faire vite ensuite mon paquet, et ne pas perdre un moment à l'envoyer à la poste. Vous recevrez incessamment par le courrier de notre ambassadeur beaucoup de brimborions. Adieu, je finis.

La première lettre de Voltaire a été trouvée polie, et on a été fort content de votre réponse. Nous n'étions point en particulier, il y avait Mme de Châteaurenaud, le Comte de Mercy, M. O'Dunn,[3] le grand Abbé, le petit oncle, le Chevalier de Montbarey,[3] le Chevalier de Listenois [4]; tout cela était indifférent ou bénévole.

Je viens de relire la grande lettre de Voltaire; en vérité je la trouve parfaitement bien; celle qui est pour la grand'maman vous choquera beaucoup,[5] mais vous sentez bien que Voltaire ne doit pas savoir que vous en avez connaissance: ne laissez donc rien échapper dans votre réponse qui puisse le lui faire soupçonner, et surtout renvoyez-la-moi promptement.

LETTRE 153

Paris, ce 23 juillet 1768.

Je vous envoie la lettre que la grand'maman m'a écrite, et la copie de la mienne à Voltaire.[1] Je ne sais si vous l'approuverez, mais je vous exhorte de nouveau à éviter toute discussion

[2] Dans le manuscrit, "Odune." C'était évidemment le Comte O'Dunn, Irlandais jacobite au service diplomatique de la France, et qui était, selon Walpole (*Lettres*, tome v, p. 180), en grande faveur à Versailles. Le Comte, qui était en entrant dans la vie "Mr Dunn," épousa la fille de Humphrey Parsons, célèbre Lord Maire jacobite de Londres.

[3] Oncle du Prince de Montbarey, ministre de guerre en 1777.

[4] Dans le manuscrit, "Listenay." (Voyez la note 1 de la lettre 115.)

[5] Lettre de Voltaire à la Duchesse de Choiseul:—

"15 juillet 1768.

MADAME,—

La femme du protecteur est protectrice. La femme du ministre de la France pourra prendre le parti des Français contre les Anglais avec qui je suis en guerre. Daignez juger, Madame, entre M. Walpole et moi. Il m'a envoyé ses ouvrages dans lesquels il justifie le tyran Richard trois, dont ni vous ni moi ne nous soucions guère. Mais il donne la préférence à son grossier bouffon Shakespeare sur Racine et sur Corneille; et c'est de quoi je me soucie beaucoup.

Je ne sais par quelle voie M. Walpole m'a envoyé sa déclaration de guerre. Il faut que ce soit par M. le Duc de Choiseul, car elle est très-spirituelle et très-polie. Si vous voulez, Madame, être médiatrice de la paix, il ne tient qu'à vous; j'en passerai par ce que vous ordonnerez; je vous supplie d'être juge du combat. Je prends la liberté de vous envoyer ma réponse. Si vous la trouvez raisonnable, permettez que je prenne encore une autre liberté; c'est de vous supplier de lui faire parvenir ma lettre, soit par la poste, soit par M. le Comte du Châtelet.

Vous me trouverez bien hardi, mais vous pardonnerez à un vieux soldat qui combat pour sa patrie, et qui, s'il a du goût, aura combattu sous vos ordres.

Agréez, Madame, la sincère estime, la reconnaisance, et le profond respect du

VIEILLARD DES ALPES.'

LETTRE 153.—Inédite.

[1] Voyez l'*Appendice XIII*.

et toute controverse, cela serait au-dessous de vous. Je ne vous envoie pas la dernière lettre que j'ai reçue de lui ; je n'ai point voulu répondre à ses injures contre La Bletterie.

Le pauvre M. de Saulx mourut avant-hier, on lui a trouvé trois pierres dans la vessie ; la crainte d'une opération lui faisait cacher ses douleurs. Adieu, vous devez être las de moi, et moi je suis un peu lasse d'écrire.

Ce dimanche 24.

Le grand-papa est très-reconnaissant de votre livre, il le fait traduire. Je souperai demain avec lui.

Le Président vient dîner aujourd'hui chez moi, c'est une complaisance que j'ai pour Mme de Jonzac, à qui cela donne la liberté d'aller dîner à la campagne ; je prévois que ce pourra être un engagement pour tous les dimanches.

Je ne sais encore rien de Milord Ossory. Vous êtes un peu trop mystérieux. Il est bien plaisant que je n'entende plus parler de Lindor ; pour le petit Craufurd, je n'en suis pas surprise. Le Docteur Pomme ne guérira pas l'Évêque de Noyon.

Mme de Valentinois va mieux. Ce ne sera que samedi ou dimanche que je saurai comment vous avez trouvé la lettre de Voltaire ; je crains que celle qu'il a écrite à la grand'maman, et que je vous ai envoyée, vous ait mis en colère, je vous ai dit expressément qu'il ne fallait pas que vous eussiez l'air d'en avoir connaissance.

Bon jour.

LETTRE 154

Paris, ce mercredi 27 juillet 1768.

N'ayez jamais la plus légère inquiétude que je contrevienne en rien à vos intentions ; j'avais écrit à Chanteloup à la grand'-maman que vous aviez reçu une lettre de Voltaire, que vous y aviez répondu, que je lui ferais voir tout cela à son retour ; ce que j'ai fait sans lui en donner copie ; d'ailleurs j'ai parlé de cette aventure à fort peu de personnes. Je n'ai même rien dit à qui que ce soit de la seconde lettre de Voltaire, de celle qu'il a écrite à la grand'maman, de la réponse indirecte qu'elle lui a faite en m'écrivant ; enfin, je n'ai point parlé de tout ceci, de tout cela, et j'approuve infiniment la résolution où vous êtes de terminer le plus promptement qu'il sera possible cette correspondance.

LETTRE 154.—Inédite.

Si je ne savais pas que vous êtes de très-bonne foi je ne croirais pas que vous ne m'eussiez pas entendue quand je vous ai parlé de la pluie et du beau temps. Tant mieux si vous ne m'avez pas entendue, je suis ravie si cette énigme n'a point de mot.

Je fais une réflexion ; il est heureux pour vous de m'avoir rencontrée, j'ai dans la tête que vous aurez vécu sans être connu de personne ; du moins il y a quelqu'un sur terre qui ne vous prend pas pour un personnage de comédie, et qui n'ayant point de masque elle-même, voit bien que vous n'en avez pas.

Je vous dirai que je suis plus charmée que jamais de la grand'maman. Malgré mon pyrrhonnisme je suis persuadée qu'elle m'aime ; la façon simple et naturelle dont elle vit avec moi ressemble fort à la confiance, et me flatte d'autant plus qu'elle me prouve son estime. Son époux me traite à merveille ; le petit cercle de ses vrais amis s'empresse pour moi ; enfin, quand je passe de la société des Idoles à celle de cette grand'maman il me semble que je change de climat, ce n'est ni le même langage, ni les mêmes mœurs, ni les mêmes façons. On veut que j'aille à Chanteloup l'année prochaine, c'est sur quoi il faudra délibérer ; ne craignez jamais que je vous expose à former ou à refuser aucun engagement ; reposez-vous sur moi, j'ai autant de délicatesse pour éviter de vous commettre, que vous en pouvez avoir vous-même ; il appartient à peu de personnes de vous connaître, il faut avoir de certaines lunettes qu'on ne trouve guère dans ce pays-ci. Ah ! si jamais je vous revois j'aurai bien des sujets de conversation.

Vous avez raison sur la mort du Marquis de Saulx, il est aisé à oublier et difficile à remplacer ; ce ne sera qu'en laissant son fauteuil vide que je m'épargnerai des regrets.

Mme de Valentinois a recouvré tout son bon sens, la voilà hors d'affaire, et cela ne fait rien à personne.

Je vous prie de croire que mon amitié n'est point inquiète ; ne me cherchez point noise, trouvez-moi toute parfaite comme je le suis devenue ; j'ai le bon sens que vous dites être le correctif de tout, même de la vertu. Je ne comprends pas comment ayant beaucoup d'idées, avec le talent de les rendre facilement et clairement, on ne laisse pas de sentir dans vos lettres que vous n'aimez point à écrire, et que c'est une complaisance qui vous coûte. Toutes vos dispositions sont contagieuses pour moi, vous me communiquez votre paresse. Mais

non, ce n'est pas cela, mais vous me faites avoir la crainte de vous fatiguer et de vous ennuyer. Adieu, je vous quitte, il est trois heures, il faut que je me lève pour aller chez la grand'-maman, je passerai l'après-dîner avec elle, ne pouvant pas y passer la soirée. Je rentrai hier à plus de trois heures après minuit parce que le grand-papa nous vint trouver après souper, et ne nous quitta qu'à cette heure-là.

Je sais enfin ce qui regarde Milord Ossory, c'est Éléazar [1] qui me l'a appris ; c'est bien le meilleur homme qu'il y ait sous le ciel ; il n'a point d'esprit, mais il a de l'âme et un bon cœur ; il me dit l'autre jour un bon mot de vous fort joli, à l'occasion d'une certaine dame qui ressemble à la Duchesse de Grafton, et qu'on prenait pour elle. Voici deux vers de Piron :—

> "Si j'avais un vaisseau qui se nommât Voltaire,
> Sous cet auspice heureux j'en ferais un corsaire."

Adieu, adieu, adieu.

LETTRE 155

Paris, ce mercredi 3 août 1768.

C'est bien dommage que je n'aie pas répondu hier sur-le-champ à votre lettre du 26 et 27, qui par parenthèse est sans numéro. Je vous aurais dit les plus belles choses du monde, je remis à aujourd'hui, voilà que je ne suis point en train d'écrire, j'ai mal aux entrailles, je suis hébétée, il me semble que je ne me soucie de rien, pas même de vous. Comme vous connaissez toutes sortes d'états, que vous passez par toutes sortes de situations, vous ne serez point surpris.

Votre lettre à Voltaire [1] m'a paru tout au mieux. En la faisant transcrire pour l'envoyer à la grand'maman j'ai pris la liberté d'y faire quelques corrections, qui m'ont fait sentir la difficulté de traduire ; votre langue doit avoir plus de force et d'énergie que la nôtre ; peut-être ai-je un peu affaibli vos expressions ; quand vous viendrez ici je vous en ferai juge. Voltaire doit être très-content de vous, vous devez l'être de lui, et rester ferme dans votre résolution de finir cette correspondance ; elle ne percera pas dans le public par moi, je sais combien il y a peu à profiter à occuper les autres de soi. La lettre de

[1] Le Général Irwin. (Voyez la note 4 de la lettre 151.)

LETTRE 155.—Inédite.

[1] Voyez Walpole, *Lettres*, tome vii, p. 206.

Voltaire à la grand'maman vous a fait voir qu'il cherche de l'occupation, et qu'il aurait été charmé que vous vous fussiez prêté à entrer en escrime.

J'attends incessamment une de ses lettres, la réponse à celle dont je vous ai envoyé la copie ; je lui aurai souverainement déplu au sujet de La Bletterie. Mais qu'est-ce que cela me fait ? je ne crains qu'une seule chose, l'ennui, tout le reste me fait rien. Votre intendant n'est-il pas à Strawberry-Hill ? Est-ce lui qui vous y a fait passer huit jours de suite ? Me manderez-vous sa mort ou sa guérison ? Saurai-je quand vous aurez touché ce qui vous est dû ? Ce n'est point une finesse dont j'use pour m'instruire du temps de votre retour ; j'ai tout remis entre les bras de la Providence.

Ne vous tourmentez point pour la lettre de Voltaire. Sur toute chose ne prenez pas la peine de la copier vous-même, vous me l'apporterez quand vous viendrez, je n'en suis nullement pressée, je puis attendre six mois, un an, sans aucune impatience ; et même je me passerai bien de la ravoir jamais.

Voilà des vers du Chevalier de Boufflers que j'ai trouvés jolis :—

À Monsieur le Prince de Beauvau qui était attendu dans un vieux château, que Madame la Marquise de Boufflers, sa sœur, avait meublé exprès pour le recevoir.

" Venez ici passer des jours sereins,
Ne dédaignez point un asile
Que l'amitié para de ses modestes mains ;
L'intrigue de la cour, le fracas de la ville
Font pour vous enchaîner des efforts superflus ;
Des goûts plus innocents, un bonheur plus tranquille
Conviennent mieux à vos vertus.
Les fleurs et les moutons qu'on trouve en ces retraites
Valent vos dames, vos seigneurs,
Bien de ces messieurs sont des bêtes,
Peu de ces dames sont des fleurs."

Ai-je tort, cela n'est-il pas joli ? *retraite* et *bête* ne riment pas, mais qu'est-ce que cela fait ?

Vous ne pouvez pas poliment vous dispenser de répondre à la belle Comtesse ; quatre ou cinq lignes en anglais ne vous coûteront pas, et me la rendront bénévole ; elle ne me hait que par intervalle, quand elle n'est pas contente d'elle-même, que lorsque voulant dire de belles choses, elle ne trouve en elle aucune pensée. Sa vocation est d'être solide, réfléchissante, sentencieuse, philosophe ; elle veut qu'on la recherche, elle fait

des avances pour attirer et pour après avoir la gloire de dédaigner ; enfin telle qu'elle est il me convient d'être bien avec elle, ainsi écrivez-lui quatre lignes, et qu'il y en ait une du bien que je vous dis d'elle.

Il y a deux mois qu'une certaine Mme de Meinières, ci-devant Mme Belot,[2] me persécute pour que je m'informe de la manière dont les Anglais cultivent la pimprenelle ; si vous en avez quelque connaissance, communiquez-la-moi.

Qu'est devenu Lindor ? Je n'entends plus parler de lui, il n'a pas daigné répondre à une lettre que le Chevalier Bunbury lui a portée ; aurais-je quelque tracasserie avec lui ? Il me croit peut être morte ou que je le serai trop tôt pour prendre la peine de m'écrire.

J ai reçu une lettre du petit Craufurd d'un style de quaker.

L'Idole soupera vendredi chez moi sans la Maréchale de L., qui a la fièvre double-tierce depuis 18 jours.

La grosse Duchesse [3] est toujours à Rueil ; j'ai regret au voyage que nous pourrions y faire ensemble, mais vanité des vanités, tout n'est que vanité. Quand on est au cinquième acte de la comédie ce n'est plus la peine de s'occuper de la pièce.

Le grand-papa a fait traduire Boswell ; il m'en a prêté le manuscrit, je le lis avec beaucoup de plaisir ; je n'en suis pas encore au journal, je suis curieuse de le comparer avec la traduction de Wiart, celle-ci sera moins élégante, mais je suis persuadée qu'elle sera plus fidèle.

Je suis fort aise d'être en faveur, mais cela durera-t-il ? Le pauvre Président se porte toujours assez bien, il dîne chez moi un jour par semaine, il en est charmé ; j'ai fait cet arrangement pour son plaisir, et puis pour donner un jour de liberté à Mme de Jonzac. Je fais une réflexion ; vos goûts, vos fantaisies vous ruinent, et moi si jamais je me ruine ce sera pour éviter l'ennui que je retrouve toujours de quelque côté que je me retourne. Adieu.

[2] Dans le manuscrit, "Blot." (Voyez la note 2 de la lettre 101.)
[3] La Duchesse d'Aiguillon.

LETTRE 156

Paris, ce mercredi 10 août 1768.

Cette lettre sera longue, j'ai cent choses à vous dire. Après cette annonce peut-être resterai-je tout court ? Eh bien ! c'est ce que nous allons voir. Il faut que je commence par me vanter, il faut que vous connaissiez les progrès de ma raison ; c'est entièrement votre ouvrage, je vous en dois l'hommage.

Hier à deux heures après midi, le lecteur Wiart entre dans ma chambre. " Voilà," dit-il, " deux lettres."—" De qui est l'autre ? "—" De M. Selwyn, à ce que je crois."—" Ah ! ouvrez-la vite, combien a-t-elle de pages ? "—" Quatre, et toute l'enveloppe qui est in-folio est écrite."—" Qu'importe, lisez toujours." —" La première ligne est ' J'embrasse de tout mon cœur le bon Président.' " Cette première ligne, je suppose, devait être écrite la dernière, et faute de place a été mise la première. Cette lettre est admirable, et vaut autant dans son genre que les vôtres et celles de Voltaire. Il faut que vous décidiez ce Lindor à revenir ici ; c'est un vrai original qui jamais n'embarrasse et qui divertit souvent. Il me dit qu'il a soupé avec vous et que vous aviez la goutte [1] ; votre manie est de ne me point parler de vous, et rien n'est si contraire à l'amitié que cette sorte de réticence ; mais ne prenez pas cela pour des reproches ni pour des leçons, j'ai fait une ferme résolution de prendre les gens tels qu'ils sont, de m'accommoder à leurs façons sans jamais tenter de les en faire changer. Cependant je vais beaucoup vous gronder. Comment avez-vous pu prendre la peine de transcrire vous-même l'énorme lettre de Voltaire ? Vous devez avoir vu que je vous priais de n'en rien faire, mais je m'y suis prise trop tard. Vous me connaissez bien peu d'avoir pu penser que vous m'obligiez en vous donnant cette fatigue. Je ne veux vous être à charge en rien ; où l'on ne trouve point de roses il ne faut pas remontrer d'épines ; mais le mal est fait ; que cela ne soit plus jamais à l'avenir, et recevez tous mes remercîments. Cette lettre de Voltaire est admirable, c'est le dieu du style. Comment est-il possible qu'il ne soit pas le modèle de tous les écrivains ? et comment le goût se perd-il tandis qu'il vit ?

LETTRE 156.—Inédite.

[1] Ceci doit être une erreur, soit de Mme du Deffand, soit de Selwyn. Les lettres de Walpole à d'autres correspondants montrent qu'il était exempt de goutte à cette époque ; il eut une violente crise au mois d'octobre la même année.

Votre réponse vaut sa lettre, et n'en est point déparée, elle est charmante, polie, aimable ; on se borne à admirer l'auteur de la première, on admire aussi celui de la seconde, mais de plus on voudrait le connaître et l'aimer. La grand'maman pense tout comme moi. J'aurais bien du plaisir à aller à Chanteloup avec cette grand'maman, parce qu'il me semble que je l'aime. mais la gloriole n'y entrerait pour rien ; Chanteloup n'est pas le chemin qui y conduit, du moins dans le mois de mai ; c'est dans celui de septembre [1] qu'il y a plénitude de gloire, et c'est celle à laquelle je ne prétends pas.

Le grand-papa m'a envoyé la traduction entière du livre de Boswell, j'en reçus hier au soir les derniers cahiers qui sont le journal ; nous allons nous occuper ces jours-ci à le confronter avec la traduction de Wiart, celle-ci sera moins élégante, mais j'imagine qu'elle est plus exacte.

J'ai beaucoup de petites brochures assez amusantes, mais je ne vous les enverrai que quand j'aurai perdu toute espérance de vous revoir. Vous ne prendrez jamais cette résolution, me direz-vous, mais si votre retour est différé à un certain point, votre goutte et mon âge me le feront regarder comme rompu ; le retardement qu'y peut apporter le polisson [3] ne m'effraie pas. Cette curiosité sera bientôt satisfaite. On prétend que votre Comte [4] sera obligé de passer par Paris, mais qu'il ne veut se laisser voir par personne ; en cela je l'approuve.

Votre grande Duchesse [5] me fait pitié, cependant j'aime assez que les superbes soient humiliés. Le petit Craufurd est tout fait pour être *consolatrix afflictorum.* Cette aventure lui vaudra mieux que l'eau de poulet de M. Pomme ; il a besoin d'être remué, et comme il a un bon cœur il se passionnera de bonne foi pour les intérêts de son ami [6] et pour le malheur de cette femme. Eh bien ! voilà que je ne trouve plus rien à dire, et que l'ennui d'écrire me prend.

Adieu donc, il est fort doux de se mettre à son aise.

À propos, j'oubliais de vous dire que j'ai reçu une lettre de Voltaire qu'il a adressée, ainsi qu'il avait fait la vôtre, à la grand'maman ; elle était à cachet volant, je vous l'enverrais, mais cela rendrait mon paquet trop gros, et ne vous ferait pas grand plaisir ; je me contente de copier l'endroit qui vous

[2] Quand Mme de Gramont y allait. (W.)
[3] Le Roi de Danemark. (Voyez la note 7 de la lettre 151.)
[4] Lord Bute. (W.)—Il voyageait pour sa santé.
[5] De Grafton. (W.)
[6] Lord Ossory. (W.)

regarde. Après m'avoir parlé de sa querelle avec La Bletterie il dit :—

"M. Walpole est d'une autre espèce que La Bletterie. On fait la guerre honnêtement contre des capitaines qui ont de l'honneur, mais pour les pirates on les pend aux mâts de son vaisseau."

J'ai senti votre modestie d'avoir mis dans la copie que vous avez faite ce qui est de compliment pour vous en anglais. Ah ! je ne sais ce que je dis, Wiart prétend que cela est de même dans l'original.

La grand'maman me mande qu'elle vous a écrit et qu'elle a fait de son mieux pour faire une belle lettre ; gardez-vous de l'imiter ! et livrez-vous à votre naturel.

Le pauvre Président me fait grande pitié, il est accablé non seulement d'années, mais de chagrins. Il me marque une amitié infinie, je me fais un plaisir et un devoir de le consoler, sans oublier cependant les sujets que j'ai eus de m'en plaindre.

LETTRE 157

De Paris, ce mercredi 17 août 1768.

Serait-il bien possible que la question que je vous ai faite *si ma faveur durerait longtemps* vous donnât de l'inquiétude pour l'avenir ? Rassurez-vous, je vous prie, je ne désire rien tant au monde que de vous faire oublier le passé. Quand je me le rappelle c'est avec la plus grande confusion, non pas assurément pour que j'aie à rougir à mes propres yeux, mais les vôtres, les vôtres ne m'ont pas vue telle que j'étais. Oubliez donc le passé, je vous conjure, ou du moins ne m'en rappelez jamais le souvenir ; c'est une marque de considération que je puis exiger de vous.

Je vais écrire à la grand'maman et lui envoyer l'extrait de votre lettre qui la regarde. Je suis bien honteuse de vous avoir importuné de la pimprenelle de Mme de Meinières ; vous vous acquittez si exactement des commissions que c'est un très-bon avertissement de ne vous en pas accabler.

Vous voilà donc en possession du polisson. Mandez-moi comment vous trouvez son mentor.[1] Il a eu ici la plus grande vogue,

LETTRE 157.—Inédite.

[1] Bernsdorffe. (W.)—Le Comte de Bernstorff avait été ambassadeur de Danemark en France de 1744 à 1750. Il voyageait avec le Roi Christian VII.

il était l'ami de tout le monde, il aurait été honteux de ne le pas connaître, de ne pas recevoir de ses visites. Chacun vantait son esprit, c'était l'homme de la meilleure compagnie, du meilleur ton. A travers tous ces éloges je m'avisai de l'appeler Puffendorf, cela fut trouvé plaisant et ce nom n'est point encore oublié ; chacun se prépare ici à lui faire fête, pour moi je me promets de l'attendre sans le rechercher.

Savez-vous qui j'ai beaucoup vu depuis quelque temps ? L'Idole. Nous fumes hier ensemble à Rueil avec son fils et Pont-de-Veyle. Nous y trouvâmes la belle Comtesse,[2] Mme Boucault, et le Général,[3] que je persiste à trouver le meilleur homme du monde. Je soupe ce soir au Temple, en petite petite compagnie, le Prince, l'Idole, Mme de Lauzun, sa grand'mere,[4] et Pont-de-Veyle ; cela n'a-t-il pas l'air de la faveur ? Cependant il n'en est rien, je ne suis favorite de personne, si ce n'est de la grand'maman ; il n'y a qu'elle aussi que j'aime ; elle est toujours à Compiègne, elle ira le 28 à Chantilly, et le 30 elle viendra souper chez moi. Je la verrai vraisemblablement beaucoup tout le mois de septembre. Toutes mes connaissances alors seront à l'Isle-Adam, il ne me restera que le Président ; ce pauvre homme traîne sa vie languissante, il m'accable d'amitié, me confesse tous ses torts, m'exagère ses remords ; je lui pardonne tout, quoique bien assurée qu'il ne lui manque que les occasions et les circonstances pour faire de même, mais je me fais un devoir de le consoler et d'adoucir ses chagrins ; il en a un bien sensible, son vilain neveu [5] s'est établi chez lui, et ne sachant où donner la tête il emmène sa femme à des promenades, à des dîners à la campagne, et le pauvre Président reste seul. C'est ce qui est cause qu'il y a un dîner de fondation chez moi tous les lundis, où j'ai l'Abbé Barthélemy, le Chevalier de Listenois, et Mlle Sanadon ; lundi dernier j'eus Mariette. Voilà comme je passe ma vie et les ressources que j'ai contre l'ennui. Si du moins je pouvais dormir les nuits, ce serait demi mal.

Ne vous effrayez point des questions que je vous ai faites sur vos affaires et sur votre intendant ; ma curiosité ne porte que sur l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde.

J'ai jugé tout comme vous sur le petit Craufurd. L'occupation est tout ce qui peut lui être plus salutaire ; je crois lui

[2] La Comtesse de Forcalquier. [3] Irwin. (W.) [4] Mme de Luxembourg. (W.)
[5] M. de Jonzac. (W.)—" M. le Comte de Jonzac était d'une belle figure, d'une bravoure reconnue, et avait de grands talents pour son métier, qu'il ne cultiva pas assez." (Hénault, *Mémoires*, p. 129.)

en avoir dit un mot dans une très-petite lettre que je lui ai écrite, et que je pense sera la dernière. Notre correspondance et notre amitié en restera là. Pour Lindor [6] je ne sais pas ce qu'il fera, je doute qu'il revienne.

Je n'ai point de nouvelles à vous mander qui soient plus intéressantes que celles de la gazette ; je vous accable en vous parlant de moi, je ne sais rien qui puisse vous amuser. Vous avez une grande complaisance de vouloir bien soutenir un commerce aussi insipide.

Wiart a traduit votre préface, je crois que vous n'en seriez pas mécontent, je la trouve charmante, elle mérite les louanges que Voltaire lui donne. À propos, j'ai écrit [7] ces jours-ci ; ce qui m'y a déterminé c'est le présent que m'a fait Mme de Luxembourg de sa nouvelle édition in-quarto. Il n'y en a encore que sept volumes, il y en doit avoir vingt-et-un ou vingt-deux.

Je devais aller aujourd'hui au *Misanthrope*, mais j'ai préféré à la plus belle comédie de vous écrire la plus plate des lettres.

Adieu ; j'attends la semaine prochaine des détails sur votre beau-frère.[8] L'Idole m'apprit hier la mort de Milady Tavistock [9] ; elle nous dit des choses ineffables pour nous persuader de l'extrême douleur qu'avait encore le Duc de Bedford de la mort de son fils. Adieu encore une fois. Si vous voulez des nouvelles intéressantes, je vous renvoie aux gazettes, ce n'est plus que là où je les trouve.

[6] M. Selwyn. (W.)

[7] Mme du Deffand avait dit dans sa lettre :—"Je ne vois, je n'aime que ceux qui vous admirent. M. de Walpole est bien converti * ; il faut lui pardonner ses erreurs passées. L'orgueil national est grand dans les Anglais ; ils ont de la peine à nous accorder la supériorité dans les choses de goût, tandis que sans vous nous reconnaîtrions en eux toute supériorité dans les choses de raisonnement."

[8] Le Roi de Danemark. (W.) (Voyez la note 3 de la lettre 147.)

[9] Elizabeth Keppel, Marquise de Tavistock, belle-fille du Duc de Bedford. Elle n'avait que vingt-neuf ans. Elle mourut du chagrin que lui causa la mort de son mari, tué en tombant de cheval l'année précédente.

---

* Sur l'original de cette lettre on lit la note suivante, de la main de M. Walpole :—"L'amitié de Mme du Deffand pour moi lui dictait cette expression, qu'assurément je n'ai jamais autorisée. J'avais rompu tout commerce avec Voltaire, indigné de ses mensonges et de ses bassesses." (B.)

LETTRE 158

Paris, ce mardi 23 août 1768.

Il y a aujourd'hui un an que ce ne fut point une lettre qui m'arriva, mais une personne qui interrompit les belles scènes de *Phèdre* que récitait Mlle Clairon ; vous en souvenez-vous [1] ? Ah, mon Dieu, non ! Ce sont les gens oisifs, les têtes romanesques qui font de telles remarques.

Il faut que vous ayez fait en votre vie grand usage des finesses et des astuces, vous en trouvez partout. J'ai voulu savoir s'il ne fallait pas remettre à votre retour à vous faire voir toutes les misérables petites brochures qui ne méritent pas beaucoup d'impatience ; au lieu de me dire si vous les voulez, vous ne songez qu'à vous défendre des pièges que je vous tends. Oh ! ils sont très-inutiles avec vous ; on n'a nulle difficulté à découvrir ce que vous pensez, et si l'on s'y trompe, ce n'est pas assurément votre faute, c'est qu'on est volontairement aveugle. Je me contente de l'aveuglement où le sort m'a condamnée ; et heureusement, ou malheureusement, je n'en ai pas d'autres.

La description que vous me faites de votre petit monarque [2] est très-plaisante ; je vois d'ici le révérencieux Bernstorff : cet homme n'est pas sans mérite ; mais il s'en faut bien qu'il en ait autant qu'on lui en trouve ici ; c'est un homme factice, il n'a rien de simple ni de naturel, mais il veut être honnête homme, judicieux, solide, etc., etc., et je crois qu'il l'est devenu ; mais c'est son ouvrage, et non, je crois, celui de la nature. Je vous renverrais à Mme Dupin, si vous la connaissiez, pour vous expliquer ce galimatias.

LETTRE 158.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Elle entend parler de l'arrivée de M. Walpole, le 23 août 1767. (B.)

[2] Walpole avait dit :—"Ah ! ma petite, on nous a trompé ; ce n'est point le Roi de Danemark qui vient de débarquer dans notre île, c'est l'empereur des fées. C'est une poupée que la grand'maman pourrait vous présenter dans un tableau. Son visage n'est pas mal ; il est assez bien fait, et son air, dans un microscope, est très-imposant. Il est poli, sérieux, fort attentif, et sa curiosité déjà usée. Il est accompagné d'une chevalerie entière de cordons blancs, ce qui fait que cette cour ambulante a tout l'air d'une croisade. Le premier ministre, cordon bleu comme le Roi, est un Hanovrien, personnage assez matériel, mais qui plie sa matérialité à chaque parole ; car il se prosterne quasi à terre quand il parle à son maître. Au-dessus du premier ministre est le favori,* jeune fat, à qui la faveur tourne la tête, et qui, je crois, est charmé de montrer à nous autres qu'il ose être favori en titre d'office. L'incognito est très-mal observé ; la majesté du diadème perce les nuées du mystère.

Voilà de grands mots ; si vous n'en voulez pas, gardez-les pour Mme Dupin. Hier, le petit monarque fut à l'opéra et s'y ennuya comme les sultans de Crébillon. Il n'a point d'oreilles pour la musique ; peut-être qu'il aimera la vôtre. Pardonnez cette escapade ; mais vous savez que je suis incorrigible sur votre opéra." (B.)

* Le Comte Holcke.

La belle Comtesse est charmée de votre lettre, elle y a fait sur-le-champ la réponse que je vous envoie ; c'est de la ferveur que vous lui inspirez, car pour de l'ardeur, si elle en était capable, elle serait toute pour le Général ; je le crois un peu amoureux. Je favorise sa flamme de tout mon pouvoir, c'est réellement un bien bon homme.

Tous vos cousins [3] sont arrivés, il me semble qu'il aurait été assez naturel que vous leur eussiez conseillé de me voir, surtout au secrétaire ; ce seraient des occasions de vous faire tenir ce que je voudrais, mais je ne prétends pas m'ingérer à examiner et contrôler ce que vous faites, j'ai pour vous une foi implicite, et mon système vis-à-vis de vous est l'optimisme.

J'ai envoyé, comme je vous l'ai mandé, l'extrait de votre lettre à la grand'maman ; voici ce qu'elle m'a répondu :—

"J'ai montré à M. de Choiseul, ma chère petite-fille, l'article de la lettre de M. Walpole, dont j'ai été sensiblement touchée par le véritable intérêt qui y règne. M. de Choiseul avait déjà montré à Richard la traduction de la recette du remède, par lequel l'oncle [4] de M. Walpole avait été guéri ; mais il avait dit que loin de convenir à M. de Choiseul il lui serait nuisible, 1°. parce que M. Walpole avait des pierres, et que M. de Choiseul n'a que du gravier ; 2°. parce que c'était un remède dans le genre de celui de Mlle Stephens,[5] et encore plus fort, et que celui-là lui avait déjà fait du mal ; cependant j'ai obtenu qu'en refusant le remède de l'oncle de M. Walpole on enverrait Richard causer avec le cousin chez M. de la Borde. Tout cela, ma chère enfant, me cause bien du chagrin et de l'inquiétude, car je ne puis avoir de foi en Richard et je n'ose pas lui être incrédule, je sens que je suis mal, et je n'ose pas faire d'efforts pour me trouver mieux, parce que dans ce cas on est dans le doute sur tout."

La grand'maman vient dimanche à Paris avec son mari ; je ne donnerai point à souper ce jour-là et je souperai chez eux dans le plus petit comité ; je vous rendrai compte de ce qui

[3] Deux de ces cousins, à tout le moins, étaient l'honorable Thomas et l'honorable Robert Walpole, fils de Lord Walpole de Wolterton, oncle d'Horace Walpole. Thomas Walpole (qui mourut en 1803) était banquier. Il était en bonnes termes avec son cousin Horace, auquel il écrivait de temps en temps. Un séjour de quelques mois à Paris, en raison d'un procès devant les tribunaux français, lui permit de lier intimement connaissance avec Mme du Deffand, lorsqu'elle approchait à sa fin. Durant sa dernière maladie il fut fréquemment à Saint-Joseph, et revenant en Angleterre après sa mort il ramena le petit chien, Tonton, qu'elle avait légué à Horace Walpole. Robert Walpole était diplomate, à diverses reprises chargé d'affaires à Paris, et ministre à Lisbonne. Il mourut en 1798.

[4] Horatio, Lord Walpole de Wolterton, frère de Sir Robert Walpole. Il occupa plus d'un poste diplomatique important, entre autres celui d'ambassadeur à Paris (1724–28). Horace Walpole (*Lettres*, tome ii, p. 347, n. 2) remarque que son oncle se remit en partie de la pierre grâce à l'usage de "savon et d'eau de chaux."

[5] Le médicament de Mrs Stephens semble avoir été préparé sur l'ordonnance d'un certain Dr Jurin. C'était un remède très-puissant : il causa, dit-on, la mort de Sir Robert Walpole qui souffrait du même mal que son frère.

s'y dira. Le lendemain lundi le mari partira pour Chanteloup avec la sœur et toute sa troupe ; ils ne reviendront que le samedi 3. La grand'maman ira à Chantilly, dont elle reviendra le lendemain mardi après souper, et je compte la voir tous les jours de la semaine.

Je vous vois occupé pendant huit ou dix jours de votre petit Poinçon. Quand nous arrivera-t-il ? On se prépare ici à le très-bien recevoir, et à lui rendre tous les honneurs qu'il voudra admettre à son *incognito*. Il sera pour moi comme s'il était à Londres, je ne le connaîtrai que par récit, et je préférerai ceux de Londres à ceux de Paris. On me conta hier un trait du Chevalier de Montbarey qui me parut plaisant. Il y a un M. du Hautoy qui a perdu un procès ; il est condamné à payer douze ou treize cent mille francs : il s'en faut de plus de cent mille écus que tout son bien monte à cette somme. On en parlait au jeu de Mesdames, elles le plaignaient extrêmement, et tout le monde, à l'envi, marquait y prendre un grand intérêt, entre autres une certaine femme qu'on appelle Mme Berchény,[6] qui est enthousiaste, exagérative, hardie, etc. Le Chevalier de Montbarey, qui était présent, dit d'un ton tranquille, qu'il espérait qu'il arriverait à M. du Hautoy ce qu'il avait vu arriver à plusieurs autres, à qui leur malheur avait causé leur fortune, par les grâces qu'on leur avait accordées, pour les dédommager de leur perte. Le lendemain, le Chevalier passant dans la galerie, fut abordé par cette dame Berchény, qui lui dit d'un ton fier et arrogant : " Apprenez, Monsieur le Chevalier, que vous ne fîtes et ne dîtes hier que des sottises." Lui, sans s'émouvoir, avec un regard assez méprisant, lui dit : *Ah ! Madame, il fait trop chaud pour faire des sottises ; il m'arrive quelquefois d'en entendre, et vous me prenez sur le fait.*

Nous avons une oraison funèbre de la Reine, par M. de Pompignan, Évêque du Puy,[7] qui est le chef-d'œuvre de la platitude.

Je suis fâchée d'avoir commencé la cinquième page, parce que j'ai regret à laisser du papier blanc, mais j'ai un projet que je voulais éxécuter dès aujourd'hui, je n'ai pas pu m'y résoudre,

[6] Agnès-Victoire de Berthelot, veuve de Nicolas-François de Berchény, Maître-de-Camp d'un régiment de cavalerie hongroise de ce nom. Mme Berchény était une des dames d'honneur de Mesdames, filles de Louis XV.

[7] Frère de M. le Franc de Pompignan, premier président de la cour des aides de Montauban, plus connu actuellement par les sarcasmes de Voltaire que par les ouvrages littéraires qui les lui ont attirés. Son frère, l'Évêque du Puy, n'était sans doute pas plus célèbre par son éloquence de la chaire, puisque les beaux esprit de Paris disaient : Cette oraison funèbre a été composée *à la fraîcheur du Puits*. (B.)

ce sera pour une autre fois. Ce projet est de ne point répondre par la première poste d'après la lettre que je reçois, de remettre ma réponse à la seconde poste. Quand je réponds sur-le-champ à votre lettre tout est fini en un jour, et je n'ai plus rien à faire de la semaine ; au lieu qu'en répondant que le dimanche à la lettre que je reçois le mardi, je puis écrire quelques lignes tous les jours qui sont entre le mercredi et le dimanche ; je ne vous demande point si cet arrangement vous plaît, je sais combien tout vous est égal, et qu'il n'y a point de liberté que vous ne consentiez à donner pourvu que ce soit à charge de revanche.

Je pourrais remplir cette page de discussions sur nos théâtres, sur nos ouvrages dramatiques, etc., mais je m'en tirerais mal : tout ce que je sais, c'est que Voltaire a raison et que vous n'avez pas tort, c'est-à-dire que je suis de votre avis sur l'exposition qu'il ne faut pas rendre trop claire, et sur l'unité de lieu dont il ne faut pas faire le plan ; mais il faut se garder de croire que l'extrême licence soit nécessaire au génie, et doive l'augmenter : les règles sont des maîtres à danser qui perfectionnent la bonne grâce qu'on a reçue de la nature.[8]

Je lis de nouveaux *Mémoires* de Bussy qui m'amusent assez.

Voilà la liste des brochures que je peux vous envoyer, marquez-moi celles que vous désirez.

"*Le Masque de fer ; la Relation de la mort du Chevalier de la Barre ; l'Expulsion des Jésuites de la Chine ; la Profession de foi du Théiste*[9] *; Conseils à l'Abbé Bergier ; Discours aux confédérés de Pologne.*" [10]

[8] M. Walpole avait dit dans sa lettre, à laquelle celle-ci sert de réponse :—"J'admire, comme vous, le style et le goût de Voltaire, mais je suis très-éloigné de me payer de ses raisonnements ; rien de plus faux et de plus frivole que ce qu'il donne pour des arguments dans la dernière lettre qu'il m'a adressée. Je n'ai jamais pensé de vanter notre théâtre, ni de lui donner la préférence sur la vôtre. J'ai préféré Shakespeare à lui Voltaire. C'est un faux-fuyant pour sa gloire blessée, quand il donne le change, et prétend que je mets Shakespeare au-dessus de Racine et de Corneille. Rien de plus faux que tout ce qu'il débite sur ses trente mille juges à Paris ; exagération outrée. Je douterais fort que dans tout le monde il y eût trente mille personnes capables de juger les ouvrages de théâtre. Encore ne connaît-il pas son Athènes. Dans la lie du peuple athénien, le moindre petit artisan jugeait de l'élégance et de la pureté de sa langue, parce qu'il entrait au théâtre ; au lieu que Voltaire dit que les trente mille juges décident à Paris, parce que le bas peuple n'entre point au spectacle. Pour ses beautés d'exposition, je m'en moque. Quoi de plus trivial, de plus ennuyeux et de plus contraire à l'attente, ressort ingénieux pour exciter les passions, que ces froides expositions si usitées dans la première scène des tragédies? Quelle petitesse de génie, que d'être reduit à décrire l'emplacement des appartements, de peur que l'audience ne s'arrête au milieu d'un grand intérêt, pour examiner si une amante malheureuse dévait entrer sur la scène par telle ou telle porte ! Il faudrait qu'il y eût force maîtres de cérémonies parmi les trente mille juges, pour que de telles expositions fussent nécessaires." (B.)

[9] *La Profession de foi des Théistes, par —— au R.D.*, adressée au Roi de Prusse.

[10] Toutes ces brochures, excepté la première, sont de Voltaire.

Savez-vous que M. de Lauzun n'a point attendu M. Chauvelin à Toulon, et contre les ordres il s'est embarqué dans un bateau de pêcheur pour se rendre en Corse ; c'est le 9 qu'il est parti, on n'avait point encore hier de ses nouvelles. Adieu.

Ce mercredi 24, à 3 heures.

On apprit hier que M. de Lauzun était arrivé en Corse. Le hasard me fit rencontrer chez votre ambassadeur M. Thomas Walpole, il y arriva en même temps que moi ; *ce rencontre, n'eût-elle que le son,*[11] me fut agréable, je lui fis des politesses, je me plaignis de ce que vous ne lui aviez pas conseillé de me voir ; je le questionnai beaucoup sur la pierre de monsieur son père ; ces pierres n'ont point été fondues, on lui en trouva trois après sa mort ; mais le remède avait fait cesser les douleurs en ôtant le pointu et le raboteux des pierres, mais il me dit que ce même remède avait tué monsieur votre père ; je doute par ce qu'il me dit que M. de Choiseul se détermine à ce remède.

Ah ! que je m'ennuyai hier au soir chez le Président ! c'étaient cependant des gens que j'estime et que j'aime assez, mais qui ont la prétention de l'esprit sans en avoir un brin. Ces sortes de gens sont fatigants, fastidieux, insupportables. Je veux que l'on consente à n'être rien, quand la nature l'a ainsi ordonné ; mais tout ce qu'on fait malgré ses ordres m'est odieux. J'ai passé une mauvaise nuit ; depuis trois jours je ne me porte point bien, je suis ennuyée et encore plus ennuyeuse. Je vous trouve bien bon de conserver une telle correspondance, elle doit vous fatiguer et vous contraindre. Quel besoin en avez-vous ? quel plaisir peut-elle vous faire ? Croyez que je fais toutes les réflexions qui se peuvent faire ; elles ne sont pas gaies ; mais par qui apprendrons-nous la vérité, si ce n'est par nous-mêmes ? Quand je trouve des gens qui m'ennuient, je me dis : je suis pour eux ce qu'ils sont pour moi ; quand j'en rencontre qui me plaisent, j'imagine leur plaire aussi, et c'est en quoi souvent je me trompe. En quoi je ne me trompe pas dans ce moment-ci, c'est que j'ai mal aux entrailles, que j'ai de la fluxion dans la tête, que je n'ai point dormi.

Adieu, vous n'avez que faire de tout cela.

[11] Le rencontre de quelqu'un qui portait le nom de Walpole.

LETTRE 159

Paris, ce dimanche 11 septembre 1768.

Où êtes-vous ? Où allez-vous ? Que devenez-vous ? Cette lettre vous trouvera-t-elle arrivé à Strawberry-Hill, vous y attendra-t-elle, ou bien à Londres ? Aurez-vous suivi l'itinéraire projeté ? Ne vous aura-t-on point retenu ? N'aurez-vous point été pris de la goutte ? Lisez la fable des *Deux Pigeons*,[1] et faites-en l'application. Vous aurez bien des choses à dire ; pour moi, qui suis le pigeon sédentaire, j'en ai bien peu à raconter. Quelques soupers avec la grand'maman depuis le retour de Compiègne, un avec son mari, que je trouvai assez froid. Pour la grand'maman, elle est toujours la même, elle n'est que ce qu'elle veut être ; ainsi elle est toujours bien, toujours bonne, mais elle est toujours errante. D'ici à Fontainebleau, qui est pour le 6 d'octobre, elle ne sera pas trois jours de suite dans le même lieu. Des Choisy, des Bellevue, des Saint-Hubert [2] et des entrepôts à Paris, voilà son histoire. La mienne est de passer ma vie avec des gens aussi malheureux que moi, et peut-être pourrais-je dire plus ; l'amitié que j'ai pour l'oncle et la nièce [3] me fait jouer un fort beau rôle, mais beaucoup plus triste que le comique larmoyant ; le récit ne vous intéresserait guère.

Je fus hier à la Comédie, on jouait *Alzire* [4] : je ne trouve point que ce soit une bonne pièce ; il me semble que rien n'y est amalgamé ; ce sont différents caractères qu'on a voulu peindre, mais qui ne jouent point bien ensemble. Il y a les plus belles tirades du monde ; chaque personnage y fait de très-belles réflexions, de très-belles définitions, dont celui qui les écoute n'a que faire. Le seul rôle d'Alvarès me paraît bon ; aucun des autres ne me plaît, et puis cela est rendu à faire horreur. On a bien de la peine à avoir du plaisir, mais je ne le cherche plus, j'y ai renoncé, *c'est vainement qu'il se cache.* Si je fais autant de progrès tous les ans que j'en ai fait cette dernière année, la mort sera bien peu de chose pour moi ; il y aura bien peu de différence entre elle et la vie.

Nous attendons le petit Poinçon [5] au commencement du

LETTRE 159.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Fable de La Fontaine (ix, 2).

[2] Différentes maisons de plaisance du Roi de France, où Mme de Choiseul, en qualité de femme du premier ministre, était obligée de suivre la cour. (B.)

[3] Le Président Hénault et Mme de Jonzac.

[4] Comédie de Voltaire.

[5] Le Roi de Danemark. (W.)

mois prochain. Je suis bien trompée s'il n'y aura pas beaucoup de tracasseries à l'occasion de la conduite des Princes avec lui.

J'ai vu vos deux cousins, mais si peu que je n'ai rien à vous en dire ; j'ai rencontré M. Thomas ; le secrétaire est venu deux fois chez moi ; la première avec l'ambassadeur qui me l'amena, j'allais me mettre à ma toilette, il dut être surpris de ma parure, je le priai à souper pour le dimanche suivant, il était malade, il ne put y venir. Quelques jours après il me rendit une seconde visite, j'étais obligée de sortir, je ne fus qu'un demi quart d'heure avec lui ; voilà où en est ma connaissance ; vous voyez que je n'ai pas été à portée de leur trop parler de vous ; j'ignore quels sont vos motifs pour m'imposer silence ; tels qu'ils puissent être, vous serez obéi.

Je n'entends plus parler de Voltaire, et je n'en suis point fâchée ; il faut que j'aime infiniment les gens pour avoir du plaisir à leur écrire ; il faut pouvoir dire ce qu'on fait ou ce qu'on pense : en qui peut-on avoir cette confiance ? Elle est souvent dangereuse pour ceux qui l'ont, et encore plus souvent ennuyeuse pour ceux pour qui on l'a. Il n'y aurait que deux plaisirs pour moi dans ce monde, la société et la lecture. Quelle société trouve-t-on ? Des imbéciles qui ne débitent que des lieux communs, qui ne savent rien, qui ne sentent rien, qui ne pensent rien ; quelques gens d'esprit pleins d'eux-mêmes, jaloux, envieux, méchants, qu'il faut haïr ou mépriser. Enfin, enfin, tout ce qui est, est bien ; c'est un bonheur de n'avoir rien à regretter ; il vaut mieux avoir vécu que d'avoir à vivre. Vous pensez peut-être que j'ai des vapeurs, que je suis bien triste ? *Oh ! po-int du tout ;* moins que vous ne me l'avez vue ; mais c'est assez parler de moi, je vous en demande pardon. Mais de quoi remplirais-je mes lettres ? Serait-ce de vous ? Qu'est-ce que j'en sais ? Qu'est-ce que vous m'en dites ? que vous voyagez ; que vous avez vu le petit Poinçon ; que vous ne vous souciez plus de le revoir. Je pourrais vous parler de la belle Comtesse, de la grosse Duchesse, des importantes Maréchales, des Idoles, etc., etc. ; mais qu'est-ce que tout cela vous ferait ? Y prenez-vous quelque intérêt ? *Oh ! po-int du tout.*

J'ai chargé l'ambassadeur d'un paquet pour vous, contenant cinq petites brochures, dont aucune ne vous fera plaisir. Je ne sais plus que lire, tout m'ennuie, excepté le huitième tome des

Lettres de Mme de Sévigné,[6] où il y en a de Mme de la Fayette, de M. et de Mme de Coulanges : elles m'ont fait plaisir, mais elles m'ont dégoûtée d'écrire.

Adieu ; je ne sais pas quand j'aurai de vos lettres, celles-là me font encore plus de plaisir que celles dont je viens de vous parler. Milord Pembroke est ici, il part bientôt pour aller courre le monde, il m'a dit que sa femme passerait l'hiver à Paris, cela me fait, en vérité, je crois, rien du tout.

LETTRE 160

Ce dimanche 17 septembre.

Par toutes sortes de raisons, combinaisons, et calculs, je n'attendais de vos nouvelles que d'aujourd'hui en huit, c'est-à-dire le dimanche 25. Ma surprise a été grande, et ma joie aurait été de même, sans la tristesse où vous êtes, et que j'avais bien jugé devoir être ; mais vous deviez vous attendre aux deux pertes que vous avez faites, ces deux Miladis étaient vos mères.[1] Quand on forme de tels attachements on doit prévoir quelle en sera la fin. Vous êtes si raisonnable qu'on ne peut vous rien dire que vous ne vous disiez vous-même. Soyez sûr que je partage votre chagrin, je le crois très-sincère, vous êtes incapable d'affectation et d'exagération, on peut toujours vous croire au pied de la lettre. Milady Hervey m'intéresse aujourd'hui plus qu'elle ne faisait. Le petit présent qu'elle vous fait prouve son affection, et toute personne capable d'en avoir est infiniment regrettable, il est infiniment rare d'en rencontrer. Je regrette cependant encore plus la Milady Suffolk, elle vous était de grande ressource à votre campagne, et cette perte est irréparable.

[6] *Recueil de Lettres de diverses personnes, amis de Mme de Sévigné.* Ces lettres formaient le huitième volume de l'édition de 1754 des lettres de Mme de Sévigné. M. Walpole, en répondant à ce que Mme du Deffand dit, s'exprime à leur égard en ces termes :—" Mais de quoi je ne suis pas aussi satisfait, c'est que le huitième tome vous dégoûte d'écrire. Je ne trouve rien de plus médiocre que ce tome-là, excepté une lettre du Cardinal de Retz, et une admirable de Mme de Grignan à Pauline ; tout le reste me paraît d'une platitude extrême. Mme de la Fayette est sèche, Mme de Coulanges indifférente, et son mari un gourmand et bouffon médiocre. Ah ! que c'était bien ma sainte qui dorait tous ces gens-là ! Mais elle, elle-même ne doit pas vous décourager. Votre style est à vous comme le sien est à elle. Si vous essayiez à l'imiter, vous perdriez les grâces de l'originalité, et peut-être n'y réussiriez-vous pas. Enfin je vous prie d'être contente de vos lettres ; je le suis infiniment." (B.)

LETTRE 160.—Inédite.

[1] Lady Suffolk, qui mourut en juillet 1767, avait quatre-vingt-six ans, et Lady Hervey, qui mourut le 2 septembre 1768, soixante-huit.

Suivant votre lettre, j'aurai de vos nouvelles d'aujourd'hui en huit, et j'espère que la date sera de Londres ou de Strawberry-Hill. Je vous crois arrivé à l'un ou à l'autre, et j'en suis bien aise ; ce surcroît d'absence m'ennuyait beaucoup.

Je viens de recevoir une lettre du petit Craufurd, il compte passer l'hiver à Naples, et être à Paris vers le milieu d'octobre, y séjourner huit jours, mais je ne fais pas un grand fond sur tout ce qu'il dit.

J'ai ce soir à souper la grand'maman, je n'ai pu déranger mon dimanche, et elle veut bien avoir la complaisance d'y venir. Le Président passera aussi la soirée chez moi. J'aurais bien des choses à vous conter, mais mille raisons m'en empêchent, la plus forte c'est que tout cela ne vous ferait rien, et la plus pressante, c'est que je vais aujourd'hui à la Comédie ; il est trois heures passées, il faut que je me lève. Adieu, jusqu'à dimanche 25, ou bien jusqu'à mercredi 21 si je reçois de vos lettres. Je suis bien aise que vous vous portiez bien.

LETTRE 161

Ce mardi 27 septembre 1768.

Le ciel ne favorise pas notre correspondance ; il survient des circonstances *de toutes sortes* qui souvent la dérangent. Vous avez été trois jours de plus à vos courses que vous n'aviez prévu ; je vous avais écrit le jour qu'il fallait pour que vous reçussiez ma lettre à votre retour, que je croyais devoir être le 15. Qu'est donc devenue cette lettre ? Vous ne l'avez point trouvée à Londres, elle aura peut-être été portée à Strawberry-Hill. Vous aurez du moins reçu ma réponse à votre lettre de chez Milord Strafford [1] ? Quoiqu'il en soit, vous voilà chez vous et tout va rentrer dans l'ordre accoutumé.

Vous vous vantez de vous fort bien porter, et cependant je n'en crois rien ; j'ai le pressentiment que vous n'avez prolongé votre séjour chez Milord Strafford, ou ailleurs, que parce que vous ne vous portiez pas bien. Malgré tous vos beaux raisonnements sur l'amitié, je suis persuadée que vous n'êtes pas exempt de cette faiblesse ; il est fâcheux que ce soit par les regrets que

LETTRE 161.—Inédite.

[1] William Wentworth, deuxième Comte de Strafford, un des plus vieux amis et correspondants de Walpole. Il épousa en 1741 Lady Anne Campbell, une des filles et héritières de John, Duc d'Argyll, et sœur de Lady Mary Coke. Le château de Lord Strafford était Wentworth Castle dans le Yorkshire.

vous cause la perte de vos amies que l'on ait connaissance de votre sensibilité ; je crains que la mort de Milady Hervey ne vous ait fait trop d'impression. La grand'maman, qui vous aime véritablement, en a de l'inquiétude aussi bien que moi, elle ne cesse de me recommander de vous le dire ; il me semble que vous regrettez encore plus Milady Hervey que Milady Suffolk ; celle-ci cependant, à ce que je crois, était plus aimable et vous était plus nécessaire ; je vous plains beaucoup d'avoir perdu l'une et l'autre. Rien ne se remplace, on ne saurait vivre seul ; vous avez quitté les affaires, les amis qui vous restent sont bien partagés ; enfin je vous plains peut-être plus que je ne dois, mais je ne juge que par moi-même, je n'ai pas d'autres manières de juger. Parlons d'autres choses.

J'aurais dû recevoir dimanche votre billet du 19, je ne l'ai eu qu'hier ; si vous m'avez tenu parole j'aurai demain une lettre et j'ajouterai ma réponse à celle-ci.

Vous devriez écrire un petit mot à Mme d'Aiguillon, elle en serait flattée, et il me semble que vous lui devez cette marque d'attention. Elle est affligée [2] à sa manière, elle se donne pour votre amie, et si vous devez revenir jamais ici, il vous conviendra de vivre avec elle. Mme de Forcalquier m'a chargée de vous dire qu'elle ne vous écrivait pas parce qu'elle ne veut pas entretenir votre douleur, mais qu'elle la partageait très-sincèrement. Je suis très-contente de ces deux dames, cela doit vous faire juger de ce qu'elles pensent pour vous. Mais de qui je suis parfaitement contente, c'est la grand'maman ; depuis dix ou douze jours j'ai presque passé toutes les soirées chez elle, c'est une femme adorable ; je la menai hier au soir chez le bon Éléazar,[3] dont elle a été fort contente, il fut d'une très-bonne conversation ; je crois que si vous le connaissiez particulièrement vous l'aimeriez ; je veux le remarier, c'est avec une femme que vous avez pu voir chez Mme d'Aiguillon, Mme Boucault ; si elle y voulait consentir, ce serait une affaire faite.

Votre petit cousin le secrétaire est aimable, je lui crois de l'esprit, il entend promptement, je lui crois le tact fin, il a de la gaîté, et il plaira à tous ceux qui ne jugent pas sur la première écorce ; je l'ai très-peu vu, de trois fois que je l'ai prié chez moi il n'est venu qu'une, ce fut hier à dîner ; il a assez de vos manières, il marche comme vous,[4] il y en a même qui lui trouvent de votre

[2] Elle avait été amie de Lady Hervey. [3] Le Général Irwin.

[4] Walpole avait une démarche menue quelque peu affectée ; un ami la comparait à celle du plongeon (" dabchick ".)

air. Le Président l'a prié à souper pour vendredi, Mme de Luxembourg y sera, il pourra bien ne pas réussir auprès d'elle ; il doit m'amener ces jours-ci M. Thomas, à qui je remettrai la veste de Mme de Jonzac. L'ambassadeur ne voulut pas s'en charger ; le secrétaire m'a dit que M. Thomas était un excellent contrebandier, et qu'il saurait bien la faire passer ; il est peut-être imprudent de vous mander cela par la poste.

Adieu, en voilà assez pour aujourd'hui ; si je reçois une lettre demain j'y répondrai, si je n'en reçois pas tout sera dit.

Ce mercredi, à 3 heures après midi.

Le facteur est le bienvenu ; il m'apporte une lettre de quatre pages ; n'allez pas conclure de là que je veux vous engager à m'en écrire toujours d'aussi longues, j'ai renoncé, abjuré, abdiqué toutes prétentions.

Votre chute m'a bien effrayée, mais je vous crois et veux croire que vous n'avez pas plus de mal que vous n'en dites. Quand vous avez cacheté vos lettres, vous oubliez totalement ce qu'elles contiennent. Les recommendations que vous m'avez faites sur vos cousins sont si vives, si pressantes, que toute autre que moi, et certainement vous-même, aurait pensé qu'elles tenaient à quelque chose de plus que de ce que vous me dites. Il y a si longtemps que je ne parle plus de vous, et j'ai si fort l'intention et la volonté de m'abstenir d'y penser, que je suis toute surprise quand je vous vois encore des craintes et des terreurs. Ce qui remplit ma tête présentement c'est la rapidité du temps, le peu qu'il m'en reste ; ces pensées produisent nécessairement le détachement de toutes choses, et pour peu qu'il se joigne à cette disposition des choses qui concourrent à l'augmenter, on est parfaitement guérie des *effusions*.

Vous aurez compris tous nos changements dans le ministère, mais vous êtes apparemment aussi indifférent sur ces sortes de nouvelles, que vous supposez que je le suis. Jamais vous ne me parlez de ce qui se passe chez vous, et je m'applique à suivre vos exemples. Nos goûts ne sont pas les mêmes en fait d'ouvrages ; vous aimez Crébillon et je le déteste ; des lettres du huitième tome vous n'aimez que celles de Mme de Grignan, vous détestez celles de Mme de la Fayette, et moi j'aime celles de Mme de la Fayette ; elle ne pense point à bien dire, elle n'a point de plaisanterie de coterie, c'est une femme d'esprit, d'assez

mauvaise humeur, qui n'était point aimable, mais qui n'était point caillette ; elle était triste ainsi que moi, je ne l'aurais peut-être pas aimée, mais j'aurais bien moins aimé Mme de Coulanges, mais ce que j'aime encore bien moins, c'est moi-même.

Il faut cependant vous apprendre de nos nouvelles, on nous a donné hier un nouveau contrôleur général, c'est un nommé M. d'Invault, conseiller d'État, qui a cinquante ans, fort peu connu et qui, dit-on, va faire de grandes révolutions dans les finances, suivre un nouveau système.

M. de Grave est de retour d'hier, il n'a point rapporté les lettres de Mme de Sévigné, il prétend qu'il les aura après la mort de la sœur aînée, qui a quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois ans.

Vous aurez le temps de me mander si je dois confier votre veste à M. Thomas, il ne partira pas avant 15 jours. Adieu.

P.S.—Je viens de relire votre lettre, j'y réponds mal, j'en conviens, mon style tient un peu de celui de Mme de la Fayette ; mais je n'ai été frappée d'abord que de l'espèce de reproche que vous me faites de chercher le plaisir, au risque des peines qui en sont souvent la suite ; je veux, dites-vous, qu'on m'intéresse, et vous ne voulez point, dites-vous, vous intéresser ; ce sont toujours de nouveaux sermons sur l'indifférence ; prêchez-la sans cesse puisque cela vous amuse, elle est pour vous la source du bonheur et pour moi celle de l'ennui.

LETTRE 162

Paris, ce mercredi 5 octobre 1768.

Personne ne rend mieux ce qu'il pense que vous ; tout ce que vous dites a le caractère de la vérité ; aussi n'êtes-vous jamais ni fade ni languissant ; mais vous êtes changeant, une espèce de Protée, tantôt fontaine, tantôt volcan, oiseau, poisson, singe, ours, etc., etc. ; mais qu'on patiente, et l'on vous retrouve sous votre véritable forme. Il m'arrive quelquefois de penser à vous, et de chercher ce que vous pensez de moi : un peu de bien, un peu plus de mal, et puis je dis : Mais c'est qu'il n'y pense jamais qu'au moment qu'il m'écrit, et même dans ce

LETTRE 162.—Incomplète dans les éditions précédentes.

moment il n'y pense guère ; la plupart de ses lettres pourraient être adressées aussi bien à d'autres qu'à moi. Il n'y a que l'intention qu'il a de m'écrire qui me les rende personnelles ; et cette intention est une gêne et une contrainte que la bonté de son cœur lui impose. Il croit me devoir de la reconnaissance, et ses lettres sont la monnaie avec laquelle il s'acquitte ; cette monnaie n'est point fausse, elle est pour moi de grande valeur ; mais c'est de la monnaie dont j'aimerais mieux la grosse pièce.

Vos regrets de Milady Hervey et de Milady Suffolk me touchent sensiblement ; je sais ce que c'est que la perte des amis, c'en est en même temps une grande que de perdre ses connaissances ; mais vous avez des goûts, des talents, du courage, de la fermeté, rien ne vous est absolument nécessaire. Rien, c'est trop dire ; mais vous n'êtes pas menacé de perdre ce que vous aimez le mieux.

Le petit cousin que vous avez ici est fort aimable ; s'il vivait avec vous, il acquerrait bientôt ce qui peut lui manquer ; il a certainement de l'esprit, il est naturel, il a de la grâce, mais il manque d'usage du monde ; je me suis un peu établie sa gouvernante, il me plaît et je voudrais qu'il plût autant aux autres ; cela viendra, mais vous savez qu'ici nous jugeons ordinairement sur l'écorce.

Je ne sais point encore comment le grand-papa et la grand'-maman l'auront trouvé, je sais seulement par lui que la grand'-maman lui parla hier de vous et qu'elle lui fit beaucoup de politesses. Le bon Éléazar est parfaitement bien avec elle ; il a soupé deux fois dans notre petit comité et a parfaitement bien réussi. Ce bon Général est parti aujourd'hui avec M. de Chabrillan [1] et sa sœur Mme Boucault pour Véret, campagne de M. d'Aiguillon ; ils y doivent être quinze ou douze jours, nous verrons ce que produira ce voyage, et s'il s'ensuivra des noces.

Ah ! vraiment, ce que vous me mandez de Voltaire ne me surprend pas ; je pourrais vous raconter un manége de lui avec le Président, qui vous confirmerait bien dans l'opinion que vous en avez, mais cela serait trop long et ne vous amuserait pas à proportion de la fatigue que cela me donnerait ; je me crois très-mal avec lui, et qu'il est fort mécontent de la grand'maman. Vous avez évité un grand piège en terminant votre correspondance. Il voudrait engager le Président à répondre à un écrit où l'on attaque sa *Chronologie ;* il lui offre d'être son champion

[1] Beau-fils du Duc d'Aiguillon.

en lui prêtant sa plume ; il croit avoir terrassé la religion, il cherche une nouvelle guerre ; il aurait voulu vous amener par ses douceurs à vous jeter dans ses griffes ; mais vous n'avez pas été le souriceau. Comme vous lisez La Fontaine, cela n'a pas besoin d'explication.[2]

Votre cousin me dit l'autre jour l'application qu'on avait faite d'une de ses fables au petit Roi Poinçon visitant les universités, les bibliothèques ; c'est celle où le singe passe dans un cercle sans toucher les bords ; je ne me ressouviens plus du titre, je ne saurais me donner la peine de le chercher.[3]

J'espère que vous me donnerez des nouvelles des couches de Rosette.

Savez-vous bien que vous pourriez me faire un grand plaisir si vous vouliez ? ce serait un jour que vous seriez à Strawberry-Hill, que vous vous seriez promené longtemps seul, que vous n'auriez rien à faire en rentrant, de vous mettre à votre écritoire et de faire de vous un portrait avec votre vérité ordinaire, sans modestie pour vos bonnes qualités, sans honte pour vos défauts, et vous dire en l'écrivant " je veux que ma petite connaisse, et qu'elle sache quel est l'homme dont elle a eu la fantaisie de faire son meilleur ami." Je me souviens d'un soir que vous étiez auprès de mon tonneau où vous vous depeignîtes ; je ne me rappelle point assez bien tout ce que vous me dites, je me souviens seulement que cela me fit une impression fort vive ; le temps et le défaut de mémoire l'ont effacée, il est bon de la renouveler surtout si. . . . Adieu.

J'oubliais de vous prier à souper pour après demain vendredi avec la grand'maman qui partira le lendemain pour Fontainebleau. Est-ce que vous bâtissez actuellement le pavillon que vous ne deviez bâtir que l'année prochaine ? Pourquoi avez-vous souligné, *je cultive mon jardin ?* Pourquoi ne me parlez-vous plus de vos affaires ?

[2] Voyez la fable de La Fontaine, *Le Cochet, le Chat, et le Souriceau.* (vi, 5.)

[3] La troisième fable du livre ix (*Le Singe et le Léopard*), dans laquelle le singe, se montrant avec le léopard à la foire, répète ses divers tours, tel que de "passer en des cerceaux." Le léopard ne peut que se vanter de sa robe tachetée. La fable finit ainsi :—

" Oh, que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents !"

LETTRE 163

Paris, ce mercredi 12 octobre 1768.

Le courrier de dimanche a manqué, cela ne m'a rien fait ; celui d'aujourd'hui est arrivé, il ne m'apporte rien, cela me fait beaucoup. Si je pouvais par d'autres apprendre de vos nouvelles, et que je susse que vous vous portez bien, cette incertitude ne me ferait rien du tout, mais je n'aime pas être inquiète de votre santé ; je sais que vous craignez de m'inquiéter, et c'est ce qui augmente mon inquiétude, parce que si vous étiez malade vous ne me le feriez pas savoir.[1] Oh ! que cela impatiente, et que je donnerais le peu de jours qui me restent à bon marché ! je n'ai pas assez de force pour supporter le chagrin. J'avais aujourd'hui de quoi vous écrire un volume, il m'est impossible de vous dire une parole jusqu'à ce que j'aie de vos nouvelles.

LETTRE 164

Paris, ce dimanche 16 octobre, à 2 heures après midi.

Voilà que vous êtes malade, je l'avais prévu, et j'étais aujourd'hui dans la plus grande crainte de ne point recevoir de vos nouvelles. Je reçois dans cet instant deux lettres, l'une du 4 et l'autre du 10.

Je commence par vous remercier de votre extrême bonté, et par vous prier si cela ne vous est pas trop pénible de vouloir bien la continuer. Je suis, je vous l'avoue, très-inquiète de vous savoir seul,[1] éloigné de tout secours ; le souvenir de votre maladie, je pourrais dire de l'extrémité où vous fûtes, il y a trois ans, tout cela, je l'avoue, me tourne la tête. Vos lettres sont fort gaies, et sembleraient devoir rassurer, mais je connais vos attentions et vos intentions, ainsi en vérité je ne saurais être tranquille ; c'est une extraordinaire fatalité pour moi de vous avoir connu ; enfin il n'arrive rien qui ne dut arriver, je ne vous reverrai peut-être jamais. Je ne crois pas qu'il y ait sous le ciel personne d'aussi malheureuse que moi ; j'attendrai

LETTRE 163.—Inédite. [1] Walpole avait en effet une forte attaque de la goutte.

LETTRE 164.—Inédite. [1] Il était à Strawberry-Hill.

la lettre que vous m'annoncez pour mercredi pour vous parler de choses indifférentes, aujourd'hui cela m'est impossible. Je vous dirai seulement que je suis d'accord avec vous sur tout ce que vous dites sur les amis anciens et nouveaux ; vous voulez bien m'excepter, en vérité, en vérité, vous avez raison. Mais pourquoi écrivant à Mme d'Aiguillon lui donnez-vous l'espérance de vous revoir, et que vous ne m'en dites jamais un mot ? je me fais un effort en ne vous en parlant pas. Ne devez-vous pas le deviner et répondre à ma pensée ? Mais il n'est pas question de cela aujourd'hui, vous êtes malade. Dans quel état serez-vous quand vous recevrez ma lettre ? Ah ! je suis trop faible pour soutenir l'inquiétude et le chagrin !

LETTRE 165

Ce mardi 18 octobre 1768.

Le courrier que je n'attendais que demain arrive aujourd'hui. Quelle nouvelle il m'apporte ! Ah ! mon Dieu, je m'y attendais. Je mets toujours les choses au pis, et rarement je suis trompée. Dans quel état serez-vous quand vous recevrez cette lettre ? La tête me tourne. Si je pourrais faire ma volonté sans vous causer d'indignation je partirais sur-le-champ, et je n'ose pas seulement faire partir Wiart. Quel abus que cette contrainte, et pourquoi vit-on, et pour qui doit-on vivre, si ce n'est pour soi et pour ce qu'on aime ? Ne vous fâchez pas contre moi, je ne ferai ni ne dirai rien qui puisse vous inquiéter et vous troubler. Mais comment puis-je soutenir cette inquiétude ? Est-il possible qu'ayant vingt ans de plus que vous je sois exposée à craindre de vous perdre ? C'était le seul malheur de notre liaison dont je me croyais à l'abri. N'en était-ce pas d'assez grand qu'une absence presque éternelle ? J'ai écrit au petit Craufurd de vous aller trouver, mais il ne recevra ma lettre que vendredi 21. Le plus tôt que j'aurai de vos nouvelles ce sera samedi ou dimanche ; ma lettre ne partira que jeudi. Que faire ? Que penser ? Que devenir ? Mme de Montrevel, qui n'a que trente et un ans, est à l'agonie, j'envie son sort.

Ce mercredi.

Ah ! qu'il y a loin d'ici à dimanche ! Si ce jour-là j'allais ne point recevoir de lettre ou qu'elle ne fût pas de votre

LETTRE 165.—Inédite.

écriture. . . . Il faut chasser cette idée ; mais comment s'en défendre ? Certainement vous craignez de m'inquiéter. Je me suis fait relire vos lettres du mois de septembre 1766. Vous étiez à la mort, et vous m'écriviez des lettres assez longues et fort gaies. Vous étiez à Londres environné de vos connaissances, de vos amis ; je ne dis pas de médecins, ils font souvent plus de mal que de bien, cependant ils sont quelquefois utiles ; aujourd'hui vous êtes dans votre petit château tout seul, n'ayant que trois ou quatre domestiques dont je n'ai nulle connaissance. Sont-ils entendus ? Sont-ils attachés ? Vous êtes donc dans les plus grandes souffrances, vous ne pouvez pas vous remuer. Par une attention pleine d'amitié vous voulez m'écrire vous-même, et vous ne pouvez m'écrire que quatre lignes, je ne puis chasser ces considérations ni m'empêcher de vous les communiquer ; je sens bien qu'elles vous seront importunes. Si vous êtes aussi malade elles vous fatigueront, si vous êtes guéri vous les trouverez ridicules ; mais cependant passez-les-moi. Le plus grand inconvénient c'est qu'elles arriveront trop tard. Pourquoi ne pas avertir vos amis ? Pourquoi prendre la peine de m'écrire vous-même, n'avez-vous aucun domestique qui sache écrire, ne savez-vous pas que Wiart traduit fort bien ? Mon premier mouvement si la lettre n'est pas de votre écriture sera d'être troublée, mais quand vous m'apprendrez que c'est pour vous éviter de la fatigue je serai rassurée et contente. Ah ! je fais de beaux projets pour l'avenir ; si vous vous tirez heureusement de cette maladie vous serez bien content de moi, je vous assure. Tous les événements de la vie (m'avez-vous écrit il y a quelques jours) sont les vrais sermons ; rien n'est plus véritable. Recouvrez votre santé et puis faites tout ce qu'il vous plaira. Il me semble dans ce moment-ci que je renoncerais pour toujours à vous revoir pourvu que vous vous portassiez bien. Adieu, jusqu'à ce fatal dimanche que je crains et que je désire.

Mme de Montrevel est morte. La pauvre demoiselle Sanadon est au désespoir ; c'était son amie intime.

Ne vous mettez point en colère de ce que j'ai prié le petit Craufurd de vous aller voir, pardonnez-moi cette indiscrétion, si c'en est une, passez-moi cette faiblesse, et mettez-vous à ma place. Je suis bien sûre que si votre meilleur ami était sérieusement malade, éloigné de vous, vous en feriez autant.

LETTRE 166

Paris, ce 23 octobre 1768.

Vous ne me paraissez point absolument guéri, et je ne suis point encore sans inquiétudes ; je me flatte, malgré la sévérité ou l'ironie de votre lettre, que vous me donnerez de vos nouvelles s'il vous survient quelque accident. Vous aurez vu par mes dernières que ce qui augmentait mon inquiétude était de vous savoir seul, éloigné de toute espèce de secours. Remplie de cette idée j'écrivis au petit Craufurd de vous aller voir. Cela vous paraîtra un crime irrémissible, et je m'attends aux plus piquantes railleries. Mais pour le coup j'espère que ce seront les dernières, et j'étudierai mes phrases à l'avenir, de sorte qu'il n'y en aura pas une semblable à celles que je mettrais dans mes lettres à la grand'maman, à l'Abbé Barthélemy, à Pont-de-Veyle, etc., etc. La phrase que vous avez pris la peine de transcrire, et qui vous a tant choqué, j'aurais pu la leur écrire sans qu'ils y eussent pris garde. Je vous ai demandé votre portrait, je vous l'avoue. Ah ! c'est un furieux tort ! Si on ouvre nos lettres à tous les bureaux comme vous dites, il est bien gracieux pour moi que l'on connaisse la façon dont vous me traitez. Faites votre almanach, je vous y exhorte, mais songez que nous sommes au commencement de l'hiver, ainsi n'y annoncez que de la gelée. Je n'ai point la goutte, mais si je l'avais vos lettres seraient des bottines plus efficaces que les vôtres. Adieu.

LETTRE 167

Paris, ce dimanche 30 octobre 1768.

Ah ! je suis bien éloignée de vous croire guéri, et je vous tiens encore plus malade de l'esprit que du corps ; mes lettres sont pour vous ce que sont les pâtés de Périgueux que M. Wilkes reçoit dans sa prison ; il les trouve remplis de poisons, et s'il y en a en effet, c'est celui qu'il y met. Nous avons un dicton ici qui dit : " Quand Dagobert voulait noyer ses chiens, il disait qu'ils étaient enragés." Pour moi, je crois que vous l'étiez un peu quand vous avez écrit cette charmante lettre que je reçois. La belle comparaison que vous faites d'une phrase de ma lettre, dans laquelle je dis que *craignant de vous perdre, je regarde comme*

LETTRE 166.—Inédite.
LETTRE 167.—Incomplète dans les éditions précédentes.

un malheur de vous avoir connu ! Je ne crois pas que la religieuse portugaise d'abord eût un amant goutteux ; et s'il le devenait, je crois qu'elle ne s'en souciait plus guère. Mais, Monsieur, j'ai cru qu'il n'était pas indécent, ni trop passionné, de dire de son ami ce qu'on dit tous les jours de son chien ; je suis persuadée, par exemple, que si les couches de Rosette ont été fâcheuses, vous aurez dit dans ces instants que vous étiez fâché de vous y être attaché, etc. Mais, Monsieur, un article sur quoi il faut que je vous parle sérieusement, c'est sur l'opinion où vous êtes qu'on ouvre nos lettres à la poste. Votre intention est donc d'apprendre à tous MM. des bureaux que je suis une folle que vous traitez avec le mépris qu'elle mérite. Sera-ce un effet d'amour-propre d'en être offensée ? Si vous continuez à me faire l'honneur de m'écrire je vous supplie de me traiter avec un peu plus d'égard ; cette prière que je vous fais, est le premier acte d'amour-propre que je vous aie jamais donné de ma vie, soit en présence ou en absence. Je n'ai jamais eu la prétention à aucune préférence, et je ne me suis jamais plainte que vous m'ayez préféré personne ; mais terminons là, j'observerai plus scrupuleusement à l'avenir toutes mes expressions, j'éviterai qu'elles ne soient ni romanesques ni enfantines. En vous écrivant je ferai abstraction de vous et de moi : je sens bien que ce qui vous conviendrait le mieux ce serait de terminer notre correspondance, mais j'ai peine à m'y résoudre. Aux injures et aux insultes près que vos lettres contiennent je les trouve agréables et amusantes, ainsi si vous voulez bien continuer à m'en honorer vous me ferez plaisir, et quoique je sois bien résolue à ne vous plus marquer ni intérêt ni inquiétude sur votre santé, je serai cependant bien aise d'en avoir des nouvelles.

De ce moment-ci je maintiens tout procès fini entre nous.

Votre beau-frère [1] a le plus grand succès ici, on lui rend tous les honneurs dus à la majesté, il n'est pas question d'incognito. Il arriva le vendredi 21 à Paris ; le lundi 24, il fut à Fontainebleau ; on le conduisit dans son appartement, qui est celui de feu Madame la Dauphine. Le Roi était à la chasse ; des qu'il en fut de retour, il lui envoya dire que quand on était vieux, il fallait faire une toilette avant que de se laisser voir. La toilette faite, M. de Duras [2] fut le chercher et le conduisit chez

[1] Le Roi de Danemark. (Voyez la note 3 de la lettre 147.)

[2] Emmanuel-Félicité de Durfort, Duc de Duras (1715-89), gentilhomme de la chambre du Roi, alors de service. (B.)

le Roi, lequel alla au-devant de lui jusqu'à la porte de son cabinet, l'embrassa très-cordialement, et le conduisit vis-à-vis deux fauteuils, lui donnant celui de la droite ; ils ne s'assirent point, causèrent debout un quart d'heure. Le Roi le reconduisit jusqu'à la porte dudit cabinet, en lui disant : Votre Majesté ne veut pas que j'aille plus loin. Le Danois retourna chez lui, et jusqu'à huit heures du soir il reçut les présentations de tout ce qu'il y avait de grands seigneurs à la cour. À huit heures, M. de Duras vint le chercher pour le mener souper avec le Roi dans les cabinets. Il fut à table à la droite du Roi, ensuite Mme de Mirepoix, après M. de Bernstorff, tout le reste au hasard. Pendant le souper, les Rois se parlèrent de leurs familles : le nôtre dit qu'il avait perdu beaucoup d'enfants, que ceux qui lui restaient lui étaient bien précieux, mais qu'il en avait un grand nombre d'autres : ce sont mes sujets, dit-il, et je pourrais en effet être le père du plus grand nombre.[3] Sa Majesté Danoise dit : " Mais Votre Majesté a d'anciens serviteurs qui sont de son âge : Monsieur le Duc de Choiseul ? "—" Oh ! non," dit le Roi, "il pourrait être mon fils."—" Comme votre sujet," répondit M. de Choiseul. Ensuite notre Roi dit à l'autre : " Quel âge croyez-vous qu'a Mme de Flavacourt [4] ? "—" Vingt-quatre ans." —" Elle en a cinquante-quatre bien sonnés."—" On ne vieillit donc point à la cour de Votre Majesté ? "

Le mardi, le souper fut chez la grand'maman, le mercredi chez le Roi avec Mesdames et tous les Princes. Le jeudi il revint à Paris, débarqua à l'Opéra-Comique, soupa le soir chez M. de Duras ; on lui donna après souper la représentation de *La Chasse de Henri IV*. Depuis ce jour-là il a été à tous les spectacles. Après-demain, mardi, Mme de la Vallière lui donne à souper ; mercredi 2, il retourne à Fontainebleau ; le vendredi 4, Monsieur le Duc d'Orléans lui donnera un bal ; le samedi 5, il reviendra à Paris ; le mardi 8, Mme de Villeroy lui donnera la tragédie de *Didon*, jouée par Mlle Clairon ; il soupera ensuite chez elle. Le mardi 15, autre spectacle chez Mme de Villeroy, et le souper chez Monsieur le Duc de Villars. Par delà cela je croyais ne

[3] Diderot, dans sa lettre du 24 novembre 1768 à Mlle Voland, rapporte cette conversation d'une manière un peu différente, et ajoute un commentaire sarcastique :— " *Christian.*—'Je n'ai point eu l'honneur de voir votre famille.' *Louis.*—'Cela ne se peut pas ; ma famille est si nombreuse ; ce sont mes sujets.' Et puis tous les crocodiles qui étaient là présents se sont mis à pleurer."

[4] Hortense-Félicité de Mailly-Nesle, Marquise de Flavacourt, dont les quatre sœurs, Mesdames de Mailly, de Vintimille, de Lauraguais et la Duchesse de Châteauroux, avaient été maîtresses de Louis XV.

plus rien savoir ; mais je me rappelle que le 27 il doit aller à Chantilly, où il y aura de grandes fêtes. Cela s'appelle-t-il une gazette ? Je peux ajouter que M. de Bernstorff soupe chez moi ce soir, avec votre cousin secrétaire, le petit Craufurd, et le Général. Ce Général part mardi ; il a été excessivement content de ce pays-ci et par-dessus tout du grand-papa et de la grand'-maman ; il vous dira tout cela, car il compte vous voir, sans en vérité que je l'en aie prié. Monsieur votre cousin Thomas s'est chargé de votre veste ; je vous prie de me faire le plaisir de me mander comment vous aurez trouvé cette lettre, et si j'aurai encore le malheur qu'elle vous ait déplu.

J'ai une fable de Voltaire, fort longue, fort jolie, qui vous ferait plaisir ; peut-être vous l'enverrai-je par la suite, mais ce ne sera pas pour ce moment-ci.

J'oubliais qu'il y a ce soir un bal à l'Opéra.

Quand vous répondrez à cette lettre je vous prie de m'en rappeler la date. Je fais transcrire votre réponse pour Mme de Forcalquier, après quoi, votre lettre et la précédente seront mises en lumière, c'est-à-dire jetées au feu.

Le pâté de Périgueux de M. de Wilkes est un article de la *Gazette d'Amsterdam.*

LETTRE 168

Ce lundi 31 octobre 1768.

Vous serez bien surpris de cette lettre, moi je ne suis pas moins surprise de l'écrire. Celle que je reçus de vous hier me troubla la tête, parce qu'elle me parut injuste, j'y répondis dans ma colère ; la nuit m'a porté conseil, j'ai passé ma matinée à me faire relire une vingtaine de vos lettres que j'ai fait trier pour ne lire que celles qui m'avaient offensée. Les anciennes m'ont apaisée sur les dernières, et ce qui vous surprendra infiniment c'est que je ne suis plus du tout fâchée contre vous, et que vous serez dans votre tort si à l'avenir vous l'êtes jamais contre moi. J'ai vu dans ces lettres qu'on m'a relues que depuis le mois de juin vous n'avez eu aucun sujet de me gronder ; ainsi j'ai eu trois mois et plus de parfaitement bonne conduite. Cette lettre que vous avez reçue au milieu de votre goutte est bien peu criminelle ; en vérité la phrase qui vous a choqué je l'aurais écrit, je vous l'ai dit, à plusieurs autres. Pour le reproche que

LETTRE 168.—Inédite.

je vous y fais de parler de votre retour à Mme d'Aiguillon et de ne m'en rien dire, pouvez-vous taxer cela de vanité ? Et pouvez-vous jamais donner ce principe-là à aucune de mes pensées, de mes actions, et de mes paroles vis-à-vis de vous ?

Je chargerai le Général de cette lettre. S'il vous dit la vérité et qu'il ne croit pas vous obliger en exagérant ce que je lui ai dit de vous, il vous dira bien peu de chose ; j'ai sur ce qui vous regarde la retenue la plus scrupuleuse.

Tout ce que je vous demande aujourd'hui, c'est des nouvelles de votre santé, voilà où se borne tout ce que j'exige de vous.

Le Danois ne reviendra que dimanche ou lundi de Fontainebleau, toutes nos caillettes sont ivres de lui. En effet il se conduit bien ; le Bernstorff soupa hier chez moi, je l'ai retrouvé comme je l'avais quitté, doux, révérencieux, composé, mystérieux, et fort commun. On m'amène un M. Dide,[1] envoyé du Danois à votre cour ; il me dit qu'il savait que vous étiez fort mon ami ; je lui dis que j'avais cet honneur-là, que je l'étais fort aussi de MM. Selwyn, Craufurd, etc.

J'ai bien envie d'apprendre votre arrivée à Londres, et comment vous aurez soutenu le chemin. Malgré toutes vos colères vous ne serez pas assez méchant pour ne me pas donner de vos nouvelles.

Adieu, il faut que je me lève, j'ai à dîner le Président, le Général, etc., etc.

Je vous enverrai la fable incessamment.

Ce mardi 1er novembre, à 8 heures du matin.

J'ai fait copier la fable et la voici [2] ; on n'a pas eu le temps de transcrire toutes les notes.

N'ayons plus jamais, je vous conjure, aucun différend. J'observerai avec soin d'éviter tout ce qui pourrait embrouiller votre tête, et vous donner des idées fausses sur ce que je pense pour vous. Si je fais quelque faute d'inadvertance, si dans des moments de tristesse et d'ennui il m'échappe quelque terme, quelque expression qui vous blesse, pardonnez-les-moi, et que je [ne] trouve plus dans vos lettres le titre de *Madame*. Ce traité passé entre nous, vivons en paix et rendons notre absence aussi supportable qu'une éternelle absence peut l'être.

[1] Le Baron Dieden.

[2] C'était probablement *Le Marseillais et le Lion ;* la fable ne se trouve plus avec la lettre.

Si vous êtes sans souffrances, sans douleurs, si vos forces se rétablissent, si votre gaîté, votre appétit, sont revenus, enfin, si vous êtes dans une parfaite convalescence, je serai contente, oui, très-contente, et je m'en rapporterai à vous pour tout ce que je peux désirer ailleurs. J'accède à tous vos principes, à toutes vos résolutions, j'y conformerai ma conduite, je vous demande seulement pour toute grâce que vous exceptiez Rosette et moi de la règle générale, de n'aimer rien.

J'espère que le Général arrivera à Londres en même temps que la poste, et que cette lettre-ci sera le correctif de l'autre. Oh ! non, jamais, non jamais je ne me fâcherai contre vous.

J'ai regret au bon Éléazar,[3] il a le cœur bon, l'esprit droit, il est abondant en paroles, il a très-bien réussi ici. Je suis curieuse de savoir ce que le grand-papa pense de votre cousin. Je ne le crois pas sans mérite, il sait mal notre langue, il n'a point d'usage du monde, mais il a sûrement de l'esprit et plusieurs ressemblances avec vous ; ironique, ferme, et doux ; il n'aura pas peu de besogne. Le Rochford [4] avait bien mal réussi, nous ne sommes pas de bonne humeur, nous avons acheté la peau de l'ours avant qu'il fût par terre, qu'en arrivera-t-il ? Voilà ce qui m'inquiète. Adieu, mon tuteur, ne soyez plus fâché, portez-vous bien ; je n'en veux pas d'avantage.

LETTRE 169

Paris, ce dimanche 13 novembre 1768.

Il n'y a rien de si incompréhensible que vous ; Dieu ne l'est pas davantage ; mais s'il n'est pas plus juste, ce n'est pas la peine d'y croire. Votre dernière colère est de la plus extrême extravagance ; mais je me garderai bien de chercher à vous le démontrer ; vous avez la tête fêlée, j'en suis sûre. Je m'en étais toujours un peu doutée, mais pour aujourd'hui j'en suis convaincue. Comme la mienne est fort saine, c'est à moi à me conduire de façon à éviter à l'avenir de pareilles scènes.

Je vous dis donc, avec la plus grande vérité, que vous avez réussi dans votre projet ; l'amitié, tout ainsi qu'à vous, m'est devenue odieuse ; attendez-vous, si vous voulez, à en trouver dans mes lettres ; vous verrez si je suis incorrigible. Oh ! non,

[3] Le Général Irwin, qui venait de partir pour Londres. [4] L'ex-ambassadeur anglais.

LETTRE 169.—Incomplète dans les éditions précédentes.

je ne le suis pas, l'injustice me révolte et me fait le même effet que vous fait le romanesque. Je suis bien aise que vous vous portiez mieux ; vous avez tiré un bon parti de votre maladie, en lisant l'*Encyclopédie ;* ne me condamnez pas, je vous prie, à une pareille lecture, je n'estime aucun des auteurs, ni leur goût, ni leur savoir, ni leur morale.

Je viens de recevoir quatre volumes de Voltaire ; une nouvelle édition de son *Siècle de Louis XIV*, avec beaucoup d'augmentations, font les deux premiers volumes ; les deux derniers sont le *Siècle de Louis XV* jusqu'à l'expulsion des Jésuites inclusivement ; je vous les enverrai, si vous voulez.

Je ne crois pas vous avoir conté un fait assez singulier : il parut, il y a un an ou deux, une *Vie de Henri IV*, par M. de Bury. Il y a environ six mois qu'il a paru une petite brochure dont la police a arrêté le débit, qui a pour titre : *Examen de la nouvelle histoire de Henri IV, de M. de Bury, par le Marquis de B. . . .* Il y a dans cette brochure une critique amère et sanglante de la *Chronologie* du Président ; nous avons été occupés pendant quatre mois à empêcher qu'il en eût connaissance ; je me fis amener un M. Castillon, qui travaille au *Journal Encyclopédique*, pour obtenir de lui de ne point faire l'extrait de ce petit ouvrage ; il me le promit et m'a tenu parole. Il y a six semaines ou deux mois que le Président reçoit une lettre de Voltaire qui lui parle de cette brochure et lui transcrit l'article qui le regarde, et un autre qu'on peut appliquer à une personne bien considérable.[1] Nous fûmes bien déconcertés ; le Président ne fut point aussi troublé que nous l'appréhendions. Il fit une réponse fort sage : Voltaire lui a récrit trois lettres depuis cette première ; il veut absolument qu'il réponde, et comme le Président persiste à ne le vouloir pas, il lui offre de répondre pour lui ; le Président y consent, pourvu que Voltaire y mette son nom. Voltaire lui a d'abord dit qu'il croyait que l'auteur de cette critique était La Beaumelle,[2] depuis il dit que c'était un Marquis de Bélesta,[3] lequel ne sait ni lire ni écrire. Ce n'est ni l'un ni l'autre, on en est sûr ; mais vous savez qui on soupçonne avec juste raison ? Voltaire, oui, Voltaire lui-même. C'est de cela qu'on peut dire : cela est *ineffable*. Oh ! tous les

[1] Le Duc de Choiseul. (B.)

[2] Laurent Angliviel de la Beaumelle (1727–73), littérateur et critique. Après Fréron il comptait parmi les plus marquantes victimes de l'hostilité de Voltaire.

[3] François de Varagne-Gardouch, Marquis de Bélesta, mestre de camp de cavalerie. Sa femme, née Châteaurenaud, était dame d'honneur de Mesdames.

hommes sont fous ou méchants, et le plus grand nombre est l'un et l'autre.

Nous ferons crever le petit Danois : il est impossible qu'il résiste à la vie qu'il mène ; c'est tous les jours des bals, des opéras comiques, des comédies, à toutes les maisons royales qu'il visite. Le Roi le comble de présents et d'amitiés, le traite comme son fils. Je pourrais vous dire mille traits de leur conversation, mais cela m'ennuierait. C'est un petit oiseau bien sifflé ; son mentor ne le perd pas de vue, et comme il est la décence même, il le conduit fort bien. J'ai fort envie que nous en soyons débarrassés, je ne jouirai point de la grand'maman tant qu'il sera ici.

La Milady Pembroke ne touche pas du pied à terre ; vos Anglaises aiment furieusement le plaisir : elle fut à l'Isle-Adam mardi, où il y a tous les jours opéra et comédie ; elle en revint hier, elle soupera aujourd'hui chez moi, et ira, après souper, au bal chez M. de Monaco ; elle retournera demain à l'Isle-Adam, où elle restera apparemment jusqu'au 22, qui sera la fête de M. de Soubise ; le 24, au Palais-Royal ; le 28, à Chantilly jusqu'au 30. Le départ est pour le 8 de décembre, je voudrais déjà y être. Je ne crois pas que les Idoles donnent des fêtes. Adieu. Si vous avez envie de cette histoire de Louis XIV et de Louis XV je vous les enverrai par Mlle Lloyd, qui part dans trois semaines ou un mois.

LETTRE 170

Paris, ce samedi 19 novembre 1768.

Je préviens le jour de la poste ; si elle m'apporte une lettre ce que je vais vous écrire sera le préambule de ma réponse ; si elle ne m'en apporte pas, ceci partira toujours. Il faut éclaircir nos différends, et examiner de sangfroid sur quoi est fondée votre colère. *Je vous ai blessé profondément, vous avez pris mauvaise opinion de mon naturel, je vous ai causé le plus violent chagrin dans le temps que vous étiez malade, et que vous vous faisiez beaucoup d'effort pour me donner de vos nouvelles, aussi ne m'en donnerez-vous plus en semblable occasion, et je ne dois plus m'attendre qu'à apprendre votre mort, et pour notre correspondance, elle aurait été rompue sans la lettre que vous a remise*

LETTRE 170.—Inédite.

le Général. Voyons actuellement quels sont mes torts. 1°. Une lettre du commencement d'octobre, ou de la fin de septembre, écrite dans le temps que vous vous portiez bien, et que vous reçûtes ayant la goutte ; je vous y faisais une mauvaise plaisanterie et non de reproches. 2°. Vous m'apprenez que vous êtes très-malade à Strawberry-Hill, éloigné de tout secours ; je me rappelle votre maladie il y a deux ans, je suis effrayée, j'écris mon inquiétude au petit Craufurd, et je le prie de vous aller trouver. Si le Général avait été à votre place dans les mêmes circonstances, je me serais adressée à vous pour vous faire la même prière pour lui que j'ai faite au petit Craufurd pour vous ; 3°. *Les expressions dont je me suis servie ;* mon élocution peut être mauvaise, je ne la défends pas, mais le sentiment qu'elle exprimait est si peu exagéré et même est si simple qu'on l'a pour tout ce qu'on craint de perdre ; père, mère, mari, amis, domestiques, chiens et chats, on voudrait n'avoir point connu ce qu'on doit regretter, il n'y a personne qui ne le pense et ne le dise, surtout dans le premier mouvement. 4°. Le petit Craufurd a fait ma commission tout de travers ; vous avez reçu son message en présence d'une vieille et méchante Comtesse, elle a appris, ou a été confirmée, qu'il y avait une vieille et aveugle Marquise qui s'intéressait à vous. De plus une autre Milady vous a écrit qu'elle était aussi inquiète de vous que Mme du Deffand. Je vous demande pardon de la honte que vous en avez reçue, mais au bout du compte on voit bien que ce n'est pas votre faute. Cette honte ne saurait être bien grande, et ce n'est pas, comme vous voyez, un crime à moi de vous l'avoir occasionnée. Vous avez été très-injuste dans cette occasion, c'est de cela dont vous devriez avoir honte. Cependant je suis très-résolue d'avoir à l'avenir avec vous une conduite toute différente, je ne vous distinguerai plus de tout ce qu'on appele amis dans le monde, de ces amis qu'on a et qu'on n'aime point ; si à ce prix je puis vous contenter la paix sera éternelle entre nous.

Je soupai hier chez la grand'maman avec la petite Choiseul, le grand Abbé, le petit oncle, le Chevalier de Listenois.[1] Le grand-papa y arriva à une heure, et nous veillâmes jusqu'à trois heures et demie, aussi la grand'maman est-elle malade, elle devait souper chez moi aujourd'hui, et elle restera chez elle ; j'avais mandé ce matin à votre cousin de venir chez moi entre huit et neuf heures, j'étais bien aise de lui procurer l'occasion

[1] Dans le manuscrit, " Listenay " (voyez la note 1 de la lettre 115).

de faire connaissance avec la grand'maman ; son peu d'usage du monde ne l'a point prévenue contre lui, et quoiqu'elle l'ait très-peu vu elle a démêlé qu'il avait de l'esprit et de la douceur ; effectivement malgré son peu d'usage on sent qu'il est aimable, qu'il a un caractère, et qu'il est fort supérieur au petit Craufurd qui est ici, quoique ce petit Craufurd soit extrêmement poli et qu'il ne manque pas d'esprit. Votre cousin vous plairait, j'en suis sûre. Le grand-papa m'a dit qu'il restait secrétaire de l'ambassade et que M. Hume ne venait point, malgré ce qu'en disait hier la Gazette de France. Je suis bien aise, c'est un prêtre de moins pour l'Idole, et je réponds que votre cousin sera iconoclaste. La petite pagode,[2] que nous posséderons encore quelque temps, a un grand nombre d'adoratrices ; rien n'est si ridicule, et c'est dommage que vous ne soyez pas témoin de tout cela, il n'y a pas de jour que je ne regrette de ne pouvoir rire avec vous de tout ce qui se passe ; je n'ai personne avec qui je puisse m'entendre, non personne, au pied de la lettre.

J'ai bien des choses à vous envoyer ; les quatre volumes de l'*Histoire* de Voltaire, des vers, qui ne sont pas si bons que son *Marseillais*,[3] qui ont pour titre *Les Trois Empereurs en Sorbonne ;* cette pièce a pourtant ses partisans, mais ce sont ceux qui n'ont point de goût.

LETTRE 171

Paris, ce mercredi 30 novembre 1768.

Dieu soit mille et mille fois loué, si à l'avenir je puis ouvrir vos lettres sans crainte d'y trouver des choses choquantes, humiliantes, et insoutenables. Il n'y a rien dont la persévérance ne vienne à bout, et vous avez enfin détruit jusqu'au fond de mon âme tous les sentiments qui vous étaient odieux. Soyez bien convaincu, je vous prie, que du jour de la date de cette lettre vous n'en recevrez plus de moi qui soient en rien différentes de celles que j'écris à tout autre. Soyez sûr aussi que, si vous revenez en France, je me range dans la classe de vos connaissances, sans prétendre à aucune attention particulière, ni à aucune préférence ; à l'égard de la discrétion, je n'ai rien à y ajouter, il y a longtemps que je me suis fait une loi de ne point parler

[2] Le Roi de Danemark.

[3] *Le Marseillais et le Lion*, fable de Voltaire.

LETTRE 171.—Inédite.

de vous, et s'il a été jamais question de notre intelligence vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même. Je prétends n'être plus à vos yeux un personnage des romans de Crébillon, je ne puis pas soutenir l'idée de vous avoir paru aussi ridicule, mais il était difficile de penser que la crainte de perdre un ami dût paraître une passion éffrenée et indécente ; il n'y a peut-être que vous dans le monde capable d'une pareille idée, mais laissons cela et perdons à jamais un tel souvenir.

La grand'maman me demanda hier au soir de vos nouvelles, elle me dit qu'il lui semblait que ce que le Général Irwin avait dû vous dire de sa part aurait dû vous engager à lui écrire. Je ne lui répondis rien. Le Roi de Danemark soupa dimanche chez elle sans aucun apparat, ils ne furent que douze. La grand'-maman et le grand-papa auraient désiré que j'y fusse ; c'était mon dimanche ; mais quand cela n'aurait pas été je me serais bien gardée d'accepter cet honneur ; rien ne me paraît aussi ridicule que l'empressement qu'on a eu ici pour ce monarque. Il me semble que c'est jouer à la poupée ; chacun a fait l'étalage de sa magnificence pour une petite pagode qui ne voit rien ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme. Il n'a rien fait ni rien dit de mal à propos ; voilà la louange qu'il mérite, par delà cela il n'y a rien à en dire. Le Bernstorff siffle sa linotte tous les matins, c'est un ministre bien sérieux pour une poupée. L'extérieur du Baron de Gleichen est, suivant ce que j'en entends dire, très-semblable à la peinture que vous m'en faites, mais c'est un homme d'esprit, il me plaît beaucoup, et c'est un homme de bonne conversation ; chose assez rare à rencontrer. Nous allons perdre incessamment Mlle Lloyd, mon poignet sera en sûreté. Je la chargerai de vous porter les *Trois Empereurs*, qui ne me plaisent pas beaucoup ; il s'en faut bien que cela soit aussi bon que *Le Marseillais*. Je reçus il y a trois ou quatre jours un petit billet de Voltaire, il me parle de la brochure contre le Président ; je fis voir hier à la grand'maman la réponse que je lui fais, elle en fut contente ; il connaîtra que je ne suis pas sa dupe.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre du bon Éléazar ; il a eu de grands succès ici, et je suis persuadée qu'il y reviendra. Je suis persuadée aussi que le petit Craufurd ne reviendra pas, ni mon cher ami Lindor. Eh bien ! il faudra s'en passer ; la vie est trop courte, et surtout la mienne, pour donner un quart d'heure à des regrets. Je suis bien aise que votre cousin [1] nous

[1] Robert Walpole, chargé d'affaires à Paris.

reste ; il me plaît infiniment, et je suis bien trompée s'il n'a pas véritablement du mérite. Je ne sais s'il acquerra jamais ce que nous appelons ici l'usage du monde, qui ne consiste qu'à des mines, des manières et des façons ; mais il pourra s'en passer, et quiconque aura du discernement démêlera promptement qu'il a de l'esprit, de la discrétion, de la fermeté, en un mot un excellent caractère. Je suis bien sûre que quand vous le connaitrez vous en serez très-content. Je suis ravie que David [2] ne nous revienne point ; il fortifierait le culte des faux dieux.

Voilà donc votre faux prophète qui rentre sur le scène ; mon premier mouvement a été d'en être fâchée, et puis la réflexion me dit que tout cela ne me fait rien. Je suis très-curieuse du jugement de M. Wilkes, à cause de mon pari avec le Comte de Broglio. Son frère l'Évêque se trouve très-bien de M. Pomme, et j'espère qu'il guérira. Il faut que je finisse cette lettre par une chanson qui m'a fait rire. C'était sur un prêtre fort petit, qui s'appelait Petit, et qui allait dire la messe.

"Petit, Petit,
Vous allez faire bonne chère,
Petit, Petit.
Tâchez d'avoir de l'appétit.
Le Dieu du ciel et de la terre
Pour votre dîner va se faire
Petit, petit."

J'aimerais mieux que vous vinssiez chercher tout cela, mais je ne l'espère pas. Je ne sais si j'aurai demain de vos nouvelles, quoiqu'il en soit ce que je viens d'écrire partira.

Ce dimanche, à 3 heures.

Le facteur vient de passer, il dit qu'il n'y a point de courrier. Je n'en ferai moins partir cette lettre, ce qui y est dit ne sera plus à dire.

Je soupai hier chez la grand'maman avec son beau-frère, l'Archevêque,[3] et le Bernstorff. Celui-ci soupera chez moi ce soir, et votre cousin aussi, je saurai par lui si en effet il n'y a point eu de courrier.

Je me suis bien ennuyée ce matin à la lecture des gazettes ; je me persuade que vous ne les lisez guère. Je ne suis pas trop contente des nouveaux volumes de Voltaire, il a un ton tranchant et décisif qui ne me plaît pas. Ses *Trois Empereurs* ne valent

[2] M. Hume. [3] Léopold-Charles de Choiseul-Stainville, Archevêque de Cambrai.

rien ; c'est ce qu'il a toujours dit ; je vous les enverrai pourtant par la bonne Lloyd ; je vous écrirai par elle, et plus à mon aise que je ne fais par la poste.

La grand'maman croit que vous ne l'aimez plus. Elle m'a dit qu'elle avait écrit au Général, et qu'elle lui parlait de vous. Je suis toujours parfaitement contente d'elle ; si son amitié n'est pas véritable, il ne faut compter sur rien. Je m'accommode fort de la société du grand Abbé, il devient tous les jours plus assidu ; il y a encore l'envoyé de Danemark, qui s'appelle le Baron de Gleichen, qui a beaucoup d'esprit, que je vois souvent, et qui est de très-bonne conversation ; et puis un nommé Tourville ; voilà les gens qui me conviennent le mieux, et qui dînent chez moi les lundis avec le Président. Ce pauvre homme est dans un état pitoyable, sourd comme un pot, n'ayant plus du tout de mémoire, s'ennuyant à la mort ; c'est une perspective qui produit des réflexions bien tristes.

J'ai bien de l'impatience d'apprendre que vous êtes entièrement quitte de votre goutte, elle a duré cette année des temps infinis à tous ceux qui l'ont eue ; j'ai bien peur qu'elle n'ait dérangé vos projets et détruit mes espérances. Ma santé n'est pas trop bonne, je digère mal, je ne dors point, mais je ne souffre pas. Je vous écris étant à ma toilette ; je vais sortir tout à l'heure pour aller prendre du thé chez Mme de Mirepoix ; je souperai demain et après-demain chez la grand'maman parce que *la signora è impedita.* Je ne me plais véritablement qu'avec elle. Adieu.

LETTRE 172

Paris, ce mercredi 7 décembre 1768.

Je voudrais, en revanche de vos nouvelles, pouvoir vous en mander d'intéressantes de ce pays-ci ; c'est ce qui est impossible. Sa Majesté Danoise a jeté d'abord tout son feu. Excepté quelques louanges qu'il donne de temps en temps à Voltaire et au feu Président de Montesquieu, il ne dit rien qu'on puisse répéter ; tous les éloges qu'on peut faire de lui consistent à n'avoir rien dit ni rien fait de ridicule et de mal à propos ; il est, dit-on, comme une figure de cire ; on croirait qu'il ne voit ni n'entend. Il n'a point paru sensible à aucune des fêtes qu'on lui a données ;

LETTRE 172.—Incomplète dans les éditions précédentes.

quand, au spectacle, le parterre applaudit, il bat des mains. À Chantilly on représenta le *Sylphe ;* l'acteur qui chanta,

> "Vous êtes Roi, jeune et charmant,
> Et vous doutez qu'on vous adore," etc.

se tourna vers lui. Tout le monde battit des mains, et lui avec les autres : de là, on a jugé qu'il était imbécile. Je suspends mon jugement, je crois que c'est un enfant fatigué, ennuyé et étourdi de tout ce qu'on lui fait voir et entendre ; j'en ai fait une petite relation au Général Irwin, à qui j'ai mandé de vous la communiquer. Il part après-demain vendredi, et j'espère que nous n'en entendrons plus parler. Il y aurait de quoi faire des volumes des vers qu'on a faits pour lui, tous plus plats et plus mauvais les uns que les autres. Il y en a de l'Abbé de Voisenon, qui sont affreux, et que beaucoup de gens trouvent excellents, parce qu'ils sont de l'Abbé de Voisenon, qui est un bel esprit à la mode, et qui, en effet, a fait d'assez jolies choses ; comme par exemple *La Fée Urgèle, Isabelle et Gertrude,* deux opéras comiques.

Nous n'avons point ici de Wilkes, ce mâle vous donne de l'inquiétude ; ce sont des femelles [1] qui nous en donnent ; mais comment vous expliquer cela ? il n'est pas possible.

Je montrerai votre lettre à monsieur votre cousin puisque c'est votre volonté, c'est assurément ce que je n'aurais pas fait si vous ne me l'eussiez pas commandé.

P.S.—J'ai donné à lire votre lettre à monsieur votre cousin; elle lui a fait grand plaisir, et il me charge de vous en faire mille remercîments. C'est lui qui vous enverra cette lettre, et la pièce de *François II* du Président.

LETTRE 173

Paris, ce jeudi 15 décembre 1768.

Il me prend une si forte envie d'écrire, que je n'y puis résister. Je n'ai point reçu de lettres hier mercredi, je n'en recevrai peut-être point dimanche, celle-ci ne partira que lundi, mais qu'importe ?

[1] Mme du Barry, qui depuis 1767 s'était complètement emparée des affections du Roi. La question qui agitait la Cour et les cercles ministériels à cette époque était celle de sa présentation à Versailles. Son mariage (1 septembre 1768) avec Guillaume du Barry (frère de son ex-amant, le Chevalier Jean du Barry, qui fut le premier à diriger sur elle l'attention de Louis XV) était regardé comme le préliminaire de cette cérémonie, qui n'eut lieu néanmoins qu'en avril 1769. L'aversion de Mme du Barry pour Choiseul fit que les ennemis du ministre se servirent de la favorite pour amener sa disgrâce en 1770.

LETTRE 173. — Incomplète dans les éditions précédentes.

Vous avez dû recevoir le *François II* du Président ; la préface m'en avait plu, j'ai voulu lire la pièce, le livre m'est tombé des mains. La curiosité m'a pris de relire votre Shakespeare ; je lus hier *Othello,* je viens de lire *Henri VI.* Je ne puis vous exprimer quel effet m'ont fait ces pièces ; elles ont fait à mon âme ce que lilium [1] fait au corps, elles m'ont ressuscitée. Oh ! j'admire votre Shakespeare, il me ferait adopter tous ses défauts ; il me fait presque croire qu'il ne faut admettre aucune règle, que les règles sont les entraves du génie ; elles refroidissent, elles éteignent ; j'aime mieux la licence, elle laisse aux passions toute leur brutalité, mais en même temps toute leur vérité. Que de différents caractères, que de mouvement, que de chaleur ! Il y a bien des choses de mauvais goût, j'en conviens, et qu'on pourrait aisément retrancher ; mais pour le manque des trois unités, loin d'en être choquée, je l'approuve ; il en résulte de grandes beautés. Le contraste de Henri VI avec des héros et des scélérats m'a ravie ; tout est animé, tout est en action. Ah ! voilà une lecture qui me plaît et qui va m'occuper quelque temps. Si je me portais mieux, si j'avais plus de force, je vous rendrais plus vivement le plaisir qu'elles m'ont fait, mais je suis abattue par les insomnies.

Voici des vers où l'on fait parler Sa Majesté Danoise :—

> " Peuple frivole qui m'assommes
> De vers, de bals et d'opéras,
> Je suis ici pour voir des hommes ;
> Rangez-vous, Messieurs de Duras." [2]

Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour aujourd'hui.

Samedi 17.

Savez-vous que l'Idole a marié son fils à Mlle des Alleurs ; la Maréchale de Luxembourg a donné des boucles d'oreilles magnifiques : au repas du lendemain il y avait quatre-vingts personnes, mais pas un Prince du sang, mais pas un seul ; par dignité, par bienséance, etc., etc.[3] On est depuis mardi à Montmorency, on n'en reviendra que le 24 ; j'y suis fort invitée ;

[1] Drogue dont on se servait contre les évanouissements.

[2] Le Duc de Duras et son fils, le Marquis de Duras, qui avaient été chargés de faire les honneurs de la Cour et de la Capitale françaises au Roi de Danemark. Cette épigramme (de Chamfort) fut supposée exprimer les sentiments outragés des hommes de lettres qui (sans grands fondements, à en croire les jugements de Mme du Deffand et de Walpole sur la valeur intellectuelle du Roi) affectèrent d'estimer que le Roi aurait préféré des distractions plus intellectuelles au cercle de fêtes et de pièces préparées à son intention.

[3] Elle veut parler de l'absence du Prince de Conti. (B.)

mais je n'irai point. Je n'ai qu'à me louer de toutes leurs politesses ; j'y ai répondu avec discrétion, et sous prétexte de ma santé, je n'ai pris nulle part à tout cela. Je crois que je vais faire une connaissance qui me sera peut-être plus utile, M. Pomme : mes insomnies deviennent trop fortes, j'observe depuis plusieurs jours le plus sévère régime, et je ne m'en trouve pas mieux.

Je pourrai bien essayer de changer l'heure de mes repas ; j'y ai quelque répugnance ; ce sera changer toute ma vie ; il se pourrait faire que ce serait tant mieux.

J'ai interrompu Shakespeare pour une brochure de Voltaire qui a pour titre l'*A B C*. Il y a seize dialogues, on m'en a lu quatre ce matin, et je n'en lirai pas davantage ; il n'y a rien de plus ennuyeux ; je suis très-fâchée de le lui avoir demandé. Depuis quelque temps il m'envoie ses petits ouvrages. Il y en a par-ci par-là d'agréables ; le plus joli de tous est la fable du *Marseillais*. Je ne puis parvenir à voir le discours [4] de d'Alembert au petit Danois ; il est, dit-on, de la dernière insolence. On ne parle plus de ce petit Roi ; nous avons d'autres sujets de conversation ; ils sont plus sérieux, mais c'est de quoi je ne vous parlerai pas. Si vous étiez ici, vous vous en occuperiez, j'en suis sûre ; mais votre maudite goutte a dérangé tous vos projets, a détruit tous mes châteaux. Le Président traîne toujours sa déplorable vie ; je passe presque toutes les soirées chez lui, excepté quand la grand'maman est à Paris ; il y a longtemps qu'elle n'y est venue, et elle n'y reviendra pas de si tôt ; mais peut-être par la suite passerai-je bien du temps avec elle. J'espère avoir de vos nouvelles demain, cette lettre partira toujours, je ne saurais m'imaginer que vous vouliez rompre toute correspondance.

Ce dimanche 18, à 7 heures du matin.

Voilà le jour critique ; je ne veux point attendre l'arrivée du facteur pour ajouter à cette lettre ; ce qu'il m'apportera ou ce qu'il ne m'apportera pas pourrait me couper la parole ; je vais donc vous débrider tout ce que je veux vous dire.

Je vis hier le grand Abbé qui arrivait de Versailles. La grand'maman ne se porte point bien, elle a des indigestions, des maux d'estomac, de la toux, des insomnies, elle maigrit.

[4] À l'Académie des sciences, à une séance où se trouva le Roi de Danemark. D'Alembert avait pris pour texte : *L'influence et l'utilité réciproques de la philosophie envers les princes et des princes envers la philosophie.*

On dit que son esprit est tranquille, je le souhaite, mais j'en doute ; elle ne viendra pas ici de longtemps ; le Roi ne quittera Versailles que le 27, qu'il ira passer deux jours à Bellevue pour faire détendre et tendre son appartement.[5] On prédit plusieurs événements pour le commencement de l'année ; mais je ne saurais croire à ces prophéties, cependant je ne laisse pas de les craindre.[6]

Je fus hier priée à souper chez Milady Pembroke, avec tous les Anglais, car il y en a qui ne me renient pas ; mais je n'y fus point ; j'étais priée chez Mme de Mirepoix. J'y fis un souper fort agréable ; de la conversation, de la gaîté ; nous n'étions pas tous fils de Ducs et Pairs (comme disait M. de Bezons) ; mais nous n'en étions pas moins tous gens de bonne compagnie. Ces sortes de soupers sont fort rares, et ce n'est ordinairement que chez la grand'maman que l'on en fait de semblables ; chez le Président, chez moi et partout ailleurs, ils sont déplorables. Vous voyez l'heure où je vous écris, je n'ai pas encore fermé l'œil. Je n'ai plus que deux ressources pour ma guérison, la première est la plus infaillible, ce serait une réconciliation parfaite avec vous ; la seconde, les ordonnances de M. Pomme ; mais je suis persuadée que la première me rendrait la seconde superflue. Ce que je vous dis est très-vrai ; je ne prends point de ton pathétique pour vous le dire ; je voudrais n'en avoir jamais fait usage avec vous sur aucun sujet, mais on ne peut pas remédier à ce qui s'est passé, il faut seulement espérer qu'il n'est pas irréparable, s'il est ineffaçable. Mon dernier crime pourrait s'excuser, et je ne craindrais pas d'être condamnée par aucun juge si ce procès était plaidé, mais je ne veux avoir d'autre juge que vous-même, il suffit que vous me trouviez coupable pour que je convienne de l'être. Mon procès est perdu sitôt que je connais que je vous ai déplu, mais écoutez et croyez-moi : je vous promets de me conformer à l'avenir à toutes vos volontés, à toutes vos intentions, et je me soumets à une entière rupture si vous trouvez dans aucune de mes lettres une parole malsonnante. En vérité ce serait grand dommage de se brouiller pour de telles bagatelles. Qui est ce qui vous estimera jamais plus que je fais ? Qui est-ce qui dans l'univers pourrait me dédommager de vous ? Ah ! ne nous brouillons jamais, et *sans*

[5] Qui avait été tendu de noir à la mort de la Reine. (B.)

[6] Elle entend parler de la disgrâce du Duc de Choiseul, par le pouvoir croissant de Mme du Barry, du Duc d'Aiguillon et du Chancelier Maupeou, qui en firent leur instrument.

nous aimer, ou du moins sans jamais nous le dire, vivons encore quelques années en paix ; vous aurez du temps de reste pour tout ce qui pourra me remplacer. Ce sont les derniers mots que j'écrirai et que j'articulerai sur ce sujet. Il faut encore que j'y ajoute que si vous revenez ici, comme je l'espère, vous me trouverez toute différente de votre dernier voyage ; le plaisir que j'aurai de vous voir ne sera pas moindre, mais les marques que je vous en donnerai ne seront pas les mêmes. Je me suis hâtée de vous dire tout ceci pour n'avoir plus rien à dire après l'arrivée du facteur, j'ai le pressentiment qu'il ne m'apportera rien. Si je ne me trompe pas je croirai que c'est une punition et non pas une rupture ; une rupture, ce n'est point votre usage ; vous êtes dur, variable, mais vous êtes bon et constant. Adieu, si je n'ai point de lettre je n'ajouterai rien. Milord Carlisle dit qu'il attend Lindor.

À 3 heures.

Il n'y a point de courrier, il n'y a rien à conclure.

J'ai oublié de vous dire que dans le magnifique repas de Madame de Luxembourg pour la noce, vous et moi avons beaucoup brillé, vous par votre grande jatte bleue, et moi par mes petites corbeilles, l'une et l'autre furent remarquées, vous fûtes trouvé fort beau et moi fort jolie.

J'ai lu ce matin *Richard III*. O l'effroyable bossu ! Comment vous est-il venu l'idée de le justifier ? Quand il aurait été un peu moins laid et un peu moins scélérat, c'était toujours un monstre ; il faut avoir un grand amour pour la vérité, pour se plaire à faire des recherches sur un tel personnage. Mais, comme dit Fontenelle, il y a des hochets pour tout âge, et il y en a de tout genre ; je n'en trouve point pour moi, il n'y a presque plus rien qui m'amuse ni qui m'intéresse. Le premier dialogue de l'*A B C* de Voltaire, est le moins ennuyeux des quatre que j'ai lus : c'est un parallèle de Grotius, de Hobbes et de Montesquieu. Il conclut que Grotius était un savant, Hobbes un philosophe, Montesquieu un bel esprit ; il rabaisse autant qu'il peut celui-ci. Dans la dernière lettre qu'il m'a écrite, il me parle encore de cette brochure contre le Président ; il me dit qu'il ne fait que d'apprendre qui en est l'auteur, et il ne me le nomme point. Précédemment il l'avait attribuée à trois autres, d'abord à La Beaumelle, ensuite à un M. Beloste, et puis au Marquis de Bélesta [7] ; aujourd'hui ce n'est plus

[7] Beloste et Bélesta étaient la même personne ; l'auteur de la pièce en question était La Beaumelle.

aucun des trois, c'en est un autre. Il a fait un tour d'écolier. M. de Choiseul a reçu une lettre de lui qu'il écrivait à sa nièce, où il lui raconte l'inquiétude qu'il a d'être mal avec M. de Choiseul pour avoir écrit contre La Bletterie ; il lui dit les raisons qui l'y ont engagé, et la méprise de la suscription prouvera à M. de Choiseul la vérité de tout ce qu'il dit, parce qu'il est bien clair qu'il ne comptait pas que le ministre vît jamais cette lettre. Ne voilà-t-il pas un tour bien ingénieux et bien neuf ? Voici une épigramme que l'on croit être de Dorat, contre qui Voltaire en avait fait une que je vous ai envoyée :—

"Bon Dieu ! que cet auteur est jeune à soixante ans !
Bon Dieu ! quand il sourit comme il grince les dents !
Que ce vieil Apollon a bien l'air d'un satyre !
Sa rage est éternelle et son génie expire.
Ah ! qu'il fait de beaux vers ! qu'il montre un mauvais cœur !
Qu'il craint peu le mépris, pourvu qu'on le renomme !
Que j'admire ce grand auteur !
Et que je plains ce petit homme !"

Adieu, mon tuteur. Je redeviendrai [8] votre petite quand il vous plaira, le plus tôt serait le mieux.

LETTRE 174

Ce mardi 27 décembre.

La poste n'a pas le sens commun, les lettres n'arrivent plus que les lundis après dîner, ce qui fait qu'on n'y peut répondre que l'ordinaire d'après. Mais nous ne sommes point esclaves de la regularité, le plus grand mal qui en résulte, c'est que les nouvelles de la gazette préviennent souvent celles que contiennent vos lettres.

Ce M. Wilkes est un spectacle pour votre pays, et produit de l'intérêt et de la gaîté. Ce qui se passe ici n'est pas de même ; l'incertitude et l'inquiétude, voilà notre partage.

Je vous dois bien des remercîments de la peine que vous avez prise de me transcrire l'écrit de Jean-Jacques, j'y ai bien du regret, je l'ai depuis plus d'un mois. Les réflexions qu'il vous a fournies sont très-solides et très-agréables. Vous ne me dites point s'il persiste à venir en Angleterre ; et vous ne me

[8] Dans le manuscrit, "reviendrai."

LETTRE 174.—Inédite.

parlez pas non plus de madame votre sœur,[1] qui devait, m'avez-vous mandé, passer trois semaines avec vous. J'ai reçu une lettre de Mlle Lloyd, toute pleine d'amitié, elle me mande vous avoir vu, que vous êtes fort gai, et que vous vous portez fort bien, mais qu'il n'est pas de même du petit Craufurd ; il n'est pas, dit-elle, encore décidé s'il viendra ici, non plus que Lindor. Je ne connais point du tout notre ambassadrice et sa sœur[2] ; je sais qu'elles sont aimables, et le succès qu'elles ont chez vous me donne bonne opinion d'elles.

Je vois très-frequemment votre feue ambassadrice,[3] je persévère à la trouver amphigourique ; monsieur votre cousin me paraît du dernier bien avec elle, elle aime fort tous vos collatéraux. Je me fais expliquer vos lettres par celui-ci, je me suis persuadée qu'elles étaient autant pour lui que pour moi.

Depuis le 6 ou 7 de ce mois je n'ai point vu la grand'maman ; je soupe avec elle ce soir, apparemment qu'elle me parlera de votre lettre que je lui ai fait tenir à Versailles ; j'attendrai pour fermer celle-ci que j'aie à vous mander ce qu'elle m'aura dit. J'ai reçu ces jours-ci une lettre de Voltaire extravagante et assez plate. Mme d'Aiguillon m'a donné pour mes étrennes son buste ; c'est-à-dire celui de Voltaire ; il est, dit-on, très-ressemblant. Adieu jusqu'à demain.

Ce mercredi 28.

Ah ! pour le coup la poste est une extravagante, mais elle le peut être de cette manière-là tant qu'elle voudra, je le trouverai fort bon. Imaginez-vous que je reçus hier à trois heures votre lettre du 23. C'est une richesse, c'est une abondance, mais c'est une prodigalité que vous réparerez j'imagine dans la suite par une grande économie. Ne vous contraignez jamais, Voltaire n'est pas le seul qui fasse des révolutions dans les têtes ; il en est arrivé une dans une tête de ma connaissance des plus complètes, dont il n'a pas l'honneur ; il est dû à un autre philosophe, dont les raisonnements sont souvent peu justes, mais dont l'éloquence est un peu sauvage et farouche ; c'est du beau Shakespeare. Mais à propos, tout ce que vous me conseillez de lire, n'est point traduit, il n'y a du siècle du Roi Jean et d'Henri VI que la mort de celui-ci, qui était je crois sous

[1] Lady Mary Churchill, fille légitimée de Sir Robert Walpole et d'une Mlle Skerrett, qu'il épousa par la suite. Lady Mary épousa en 1746 Charles, fils naturel du Général Churchill et de Mrs Oldfield, l'actrice.

[2] La Comtesse du Châtelet, et la Comtesse d'Antigny-Damas. [3] Lady Rochford.

Louis XI. M. de la Place,[4] le traducteur, n'a fait que l'analyse et quelques extraits de presque toutes les pièces ; il n'y en a, je crois, que dix ou douze de traduites, encore avec de retranchement. Oh ! je suis pour vous, je trouve Shakespeare un beau et grand génie.

La grand'maman avait laissé votre lettre à Versailles, elle croyait me l'avoir envoyée, elle me l'enverra, elle m'a dit en être fort contente ; je lui ai demandé si elle était sans prétentions : "Oh ! oui," m'a-t-elle dit, "fort naturelle." Je n'ai point vu le grand-papa, ma faveur n'est pas dans son apogée ; si je n'avais pas la conscience plus nette et plus transparente que le cristal, je serais inquiète, mais j'observe que quand je suis intacte sur toutes sortes de fautes je suis exempte d'aucune sorte d'inquiétude. Oh ! que le monde est drôle, et comme dit M. de la Rochefoucauld (je pense que c'est lui), qu'il est difficile d'être content de quelqu'un ; chaque maison est un temple, et a son idole, malgré qu'on en ait il faut avoir souvent l'encensoir à la main. Je casserais volontiers les têtes qui me forcent à cet exercice. Je voudrais savoir si on revenait une seconde fois au monde avec l'expérience qu'on aurait acquise dans la première, si l'on serait plus heureux et plus sage ; je crois que non ; connaissant mieux les hommes, on se trouverait encore plus malheureux d'avoir besoin d'eux ; et quand on n'est pas heureux est-on sage ? Qu'est-ce que c'est qu'une sagesse qui ne produit ni satisfaction ni plaisir ? Je ne demande pourtant ni l'une ni l'autre, je ne désire que l'exemption de l'ennui ; mais j'éprouve que le fruit que je tire de ma philosophie, est de m'ennuyer beaucoup plus que je ne ferais si j'étais livrée à quelque passion ou agitée par quelque désir :—

> "J'ai souhaité l'indolence et j'y suis parvenue,
> Mais en la souhaitant je ne l'ai pas connue."

Vous ne la connaîtrez jamais et je vous en félicite. Si vous étiez né Français avec votre caractère anglais, vous deviendriez fol. Oh ! ce pays-ci n'est pas fait pour vous, vous ferez un grand effort si vous y revenez jamais ; vous dites que cela arrivera un jour, je ne doute pas que vous le pensiez ; mais dans quel temps de l'année peut-on placer un voyage ? la chose publique occupe pendant six mois, puis vient le temps des campagnes, ensuite l'hiver, sans compter les accidents extraordinaires et imprévus.

[4] Pierre-Antoine de la Place (1707–93), littérateur, connu surtout par ses traductions de l'anglais.

Oh ! non, non, quiconque a pour ami un Anglais doit s'accommoder d'une absence éternelle, et ne pas s'aviser d'en marquer le moindre chagrin ; non-seulement il faut supporter l'absence, il faut encore ne laisser voir aucune inquiétude pour les maladies ; sans quoi, si c'est une femme, les marques d'intérêt qu'elle donne la rendent une Mme de Luzzay, ou telle autre quelconque des impudentes héroïnes des romans de Crébillon. Brisons-là ; ce souvenir allume ma bile.

Je donnai hier les étrennes à la grand'maman ; c'était un œuf, qui en contenait cinq autres, dont le dernier était d'or, dans lequel il y avait une petite bague. J'avais eu recours à tous mes poètes, qui comme de raison m'abandonnèrent, et me confirmèrent dans l'estime que j'ai pour la fable de l'alouette et de ses petits [5] : *ne t'attends qu'à toi seul.* Je fis mon couplet, c'est-à-dire je parodiai une ancienne chanson, cela nous amusa un quart d'heure ; mais je m'aperçois que je pourrais bien ne vous pas amuser si je rendais cette lettre plus longue. Adieu donc.

A l'égard du nom de *petite*, je n'insiste point, je me suis même reprochée de vous en avoir parlé.

Je n'ai point l'adresse de Mlle Lloyd, ainsi vous en payerez le port.

LETTRE 175

Paris, ce 5 janvier 1769.

Je continue à numéroter mes lettres, il y a longtemps que les vôtres ne le sont pas ; il n'y a pas grand mal à cela. J'aurais dû recevoir hier la lettre que je reçois aujourd'hui, mais les facteurs dans ce temps-ci n'apportent les lettres que le lendemain du jour qu'elles arrivent, ce qui fait qu'on ne peut y répondre que trois jours après ; celle-ci ne partira que lundi, il n'y a pas encore grand mal à cela, vous n'êtes pas difficile à vivre.

Il faut aimer terriblement Crébillon pour avoir la patience de lire son dernier ouvrage ; j'entends dire à tout le monde qu'il n'y a jamais rien eu de plus mauvais, je me garderai bien de le lire ; c'est un auteur sans esprit, sans goût, dont la prétention a été d'imiter Hamilton,[1] et qui a été comme l'âne de la fable qui imite le petit chien.[2] Je comprends que vous auriez été fort

[5] Fable de La Fontaine (vi, 5).

LETTRE 175.—Inédite.

[1] Antoine Hamilton (1646–1720), auteur des *Mémoires de Gramont.*

[2] Fable de La Fontaine (iv, 5).

aise que vos ambassadrices [3] n'eussent été à Strawberry-Hill que dans le beau temps, mais elles vous y rendront sans doute plus qu'une visite ; je conviens qu'il aurait mieux valu qu'elles y eussent été pour la première fois dans toute sa beauté. Je ne connais point du tout ces deux dames, mais je ne doute pas que vous n'en jugiez très-bien ; elles sont toutes deux très-raisonnables, l'aînée est, dit-on, indolente, et la cadette fort vive ; il me semble qu'on a chez vous beaucoup d'attention pour elles, sans doute qu'elles reviendront contentes de leur séjour et qu'elles en diront du bien.

La grand'maman a passé deux jours ici, elle s'en retourne aujourd'hui. Je n'ai vu son mari qu'une seule fois depuis Fontainebleau, on dit que je n'en suis pas moins bien avec lui ; il voit actuellement fort souvent les Idoles, il fait avec eux des petits soupers ; c'est du nombre des choses qui me paraissent ineffables. Toutes les inquiétudes [4] diminuent, elles n'étaient pas plus raisonnables à prendre qu'elles ne le sont à quitter. Je vous prédis que votre Wilkes sera triomphant.

Comme cette lettre ne partira que lundi j'aurai le temps de la continuer, je n'ai pas non plus que vous beaucoup de matière pour la remplir.

Ce samedi 7.

Je vis hier M. de la Rochefoucauld,[5] il part mardi pour Londres, je le chargerai de cette lettre ; vous la recevrez un ou deux jours plus tard, ce n'est pas un grand inconvénient, et j'y gagnerai de vous écrire avec moins de contrainte. Cependant je ne risquerai pas d'écrire tout ce que je pourrais vous dire à vous-même et que vraisemblablement je ne vous dirai jamais, car je compte peu sur l'espérance de vous revoir.

Ce dimanche matin.

Hier ma lettre fut interrompue, je la reprends ce matin dans l'espérance qu'après vous avoir écrit tout ce que je pense je pourrai parvenir au sommeil ; mes insomnies sont d'une obstination insurmontable, j'observe le plus sévère régime, je ne mange presque plus, j'observe de ne rien manger qui me soit contraire, rien ne me réussit ; je n'ai point vu M. Pomme, ni ne le verrai,

[3] La Comtesse du Châtelet, et sa sœur, la Comtesse d'Antigny-Damas.

[4] Au sujet de l'influence croissante de Mme du Barry.

[5] Louis-Alexandre, Duc de la Rochefoucauld-d'Anville (1743–92). Il suivit d'abord la carrière des armes, puis se livra à l'étude des sciences. Il fut tué par des révolutionnaires à Gisors le 14 septembre 1792 sous les yeux de sa mère et de sa femme.

non plus que tout autre médecin ; qu'est-ce qu'ils me diraient ? Je ne hasarderais aucun de leurs remèdes et ils ne pourraient rien ajouter à mon régime ; ah ! je sais bien ce qu'il me faudrait.

J'ai encore changé d'avis ; ce ne sera point M. de la Rochefoucauld qui vous portera cette lettre. Je sais bien que vous n'êtes ni impatient, ni empressé, ni inquiet, mais je ne veux pas que vous soyez si longtemps sans entendre parler de moi, et vous en laisser prendre l'habitude. Je vous enverrai par M. de la Rochefoucauld des copies de lettres de la grand'maman, de Voltaire, et de moi ; vous trouverez peut-être que cela ne vaut pas grand'chose ; cependant, comme à la mienne près je les trouve belles et jolies, et que si vous étiez ici je vous les montrerais, je me décide à vous les envoyer ; vous êtes si prudent que je ne suis jamais inquiète de ce que je vous confie. Puis-je vous confier sans vous fâcher que je désire beaucoup de vous revoir ? Ma frayeur est que vous n'arriviez ici que quand il n'en sera plus temps. Si j'avais dix ans de moins, ou que ma santé fut meilleure, j'aurais moins d'impatience ; cependant je ne suis pas assez injuste pour penser que vous deviez tout quitter pour me venir voir ; je ne désire pas même que vous fassiez ce voyage dans la mauvaise saison, ni que vous quittiez le soin de vos affaires ni de celles de vos amis. J'espérais, je l'avoue, que n'étant plus du Parlement, vous ne seriez plus si fortement occupé de la chose publique, mais peut-être celles qui vous sont particulières s'y trouvent liées nécessairement. Je m'en rapporte à vous, et me confie entièrement en votre prudence et en votre raison.

Je ne suis point encore parvenue à avoir la lettre que vous avez écrite à la grand'maman, j'espère qu'elle me l'enverra aujourd'hui.

Je vous ai dit que je ne voyais plus M. de Choiseul ; j'imaginai l'autre jour de lui faire une petite agacerie, qui a parfaitement réussi, à ce qu'on m'a dit ; c'est un couplet que voici :—

Du grand-papa
Je ne suis plus petite-fille
Du grand-papa.
Ah ! je sais bien pourquoi cela !
Dès qu'on cesse d'être gentille,
On est rayé de la famille
Du grand-papa.

Vous me trouvez bien sotte, mais je me plais à être à mon aise avec vous, et à me persuader que vous le trouvez bon.

Le Président tombe en enfance, son état fait grande compassion, et ne dissipe pas mes vapeurs. Quand on est sur la même route, qu'on est près du même terme, cela n'inspire pas beaucoup de gaîté. Cependant la plupart des gens qui me voient vous diraient que je ne suis pas triste ; je cherche de bonne foi à me distraire, mais les nuits où l'on ne dort point sont terribles. On repasse malgré soi dans son esprit tout ce qui désespère et afflige ; j'ai un ver rongeur qui ne dort pas plus que moi, je me reproche tous mes malheurs, il me paraît démontré que je me les suis tous procuré, et surtout celui qui m'est le plus sensible, et auquel il n'y a point de remède ; je n'en dirai pas davantage ; il faut parler d'autre chose.

J'ai été accablée d'étrennes, elles m'ont ennuyée et ruinée ; j'ai déclaré très-positivement que je n'en voulais plus à l'avenir.

On me conta hier que Monsieur le Duc de Chartres avait dit qu'il venait de faire une partie bien singulière, qu'il avait été à la chasse avec un ministre, un magistrat, un banquier, et un Prince. Le Prince était Monsieur le Prince de Conti, le ministre M. de Choiseul, le magistrat le premier Président, et le banquier M. de la Borde. Tout cela après allèrent souper ensemble. Adieu, en voilà assez pour aujourd'hui ; demain je vous écrirai un mot que je mettrai dans le paquet que vous portera M. de la Rochefoucauld. Comme il me reste plus d'une demie page je vais transcrire des vers de Saurin *À M. de Voltaire sur l'A B C.* Ils ont eu beaucoup de succès ici, et moi je les trouve plats :—

" Esprit vaste et sublime, et le plus grand peut-être
Qu'aucun pays jamais, qu'aucun âge ait vu naître,
Voltaire, des humains le digne précepteur,
Poursuis ; en l'instruisant amuse ton lecteur,
Et joignant à propos la force au ridicule
Dans tes écrits, nouvel Hercule,
Abats l'Hydre des préjugés ;
De cette nuit profonde où des fourbes célèbres
Au nom du ciel nous ont plongés,
Ose dissiper les ténèbres.
Arrache à l'erreur son bandeau,
Rends à la vérité ses droits et son flambeau ;
Mais du doux Fénelon ne trouble point la cendre,
Laisse au grand Montesquieu son immortalité.
Ton cœur de les aimer pourrait-il se défendre ?
Du genre humain tout deux ont si bien mérité ;

Ils ont pu se tromper ; mais ils aimaient les hommes ;
Et combien par l'amour de péchés sont couverts !
Le sublime écrivain que bel esprit tu nommes
A même en se trompant éclairé l'univers ;
Nous lui devons ce que nous sommes.
Trop libre peut-être en mes vers
Je te dis ma pensée ; O grand homme, pardonne.
Souvent par ses écrits jugeant de sa personne
Voltaire me paraît une divinité ;
Mais quand rabaissant ceux que l'univers renomme,
Le génie est de toi de bel esprit traité,
Je vois avec chagrin que le dieu se fait homme."

LETTRE 176

Ce lundi 9 janvier 1769, à 6 heures du matin.

Voici un autre secrétaire, c'est que Wiart n'a point fini sa nuit, et que quand elle le sera, j'espère que je commencerai la mienne. La lettre que je vous écrivis hier vous arrivera par la poste, celle-ci vous sera rendue par Monsieur le Duc de la Rochefoucauld ; je vous prie de lui faire la meilleure réception possible, elle lui est due à toutes sortes de titres ; sa naissance, ses vertus, sa simplicité, etc. Joignez à cela qu'il est fort de ma connaissance, qu'il a des attentions pour moi, que je le vois souvent, et qu'en parlant comme tout le monde je pourrais dire qu'il est de mes amis ; mais c'est une qualité qu'aujourd'hui je trouve que l'on ne doit accorder à personne. Il sera deux mois à Londres ; il est fort curieux de votre Parlement ; c'est un observateur ; il faudrait que Lindor s'occupe de lui ; enfin procurez-lui des connaissances, et voyez-le de temps en temps, c'est tout ce que je vous demande.

Mme de Jonzac me manda hier que le dîner d'aujourd'hui lundi était contremandé, que le Président avait entièrement perdu la tête ; j'en avais été témoin la veille, mais cette confirmation me frappa, et me saisit d'une grande force. Je perds une ancienne connaissance, une habitude de cinquante ans ; sa société mettait de l'agrément dans ma vie ; je n'avais plus à craindre aucun inconvénient, il se repentait de ses torts ; il en avait des remords, il m'en demandait pardon ; enfin soit que ce fût faiblesse en lui, soit par sentiment d'amitié, je lui étais plus chère, plus nécessaire que je ne le suis à qui que ce soit au monde ;

LETTRE 176.—Inédite.

mon âme est remplie de tristesse, et ma seule consolation depuis bien longtemps est qu'il me reste bien peu de moments ; trouvez bon que je vous répète, que je désire de vous voir encore une fois en ma vie ; n'attribuez ce désir à aucun sentiment qui puisse vous choquer ; j'ai des motifs fort sérieux, et s'il y avait dans ce pays-ci quelqu'un que j'estimasse autant que vous, et en qui j'eusse autant de confiance, loin de vous presser à venir, je vous en détournerais, parce qu'il m'est bien démontré que ce séjour-ci ne peut pas vous être agréable ; mais malgré le scrupule que je me fais de vouloir vous y attirer, je persiste à vous demander cette grâce, qui certainement vous acquittera, et bien par delà de ce que quelquefois vous vous figurez me devoir.

Venons aux lettres que je vous envoie [1] ; il faut les lire suivant qu'elles sont numérotées, et vous souvenir que la grand'maman ne veut point de correspondance directe avec Voltaire ; et qu'ainsi elle écrit à M. Dupuits, et que la réponse de Voltaire que vous voyez est faite à ce même Dupuits, mais que le dessous de la lettre est à Madame la Duchesse de Choiseul ; elle fut toute étonnée de se voir appeler " mon capitaine." [2] Il en écrivit une autre fois à l'adresse de M. de Choiseul, qu'il appelait " ma chère nièce." [3] C'est un homme bien singulier que ce Voltaire.

Informez-vous, je vous supplie, si on connaît chez vous ce M. Huet [4] qu'il dit être l'auteur [5] de l' *A B C*. Je ne doute pas qu'il ne mente. Je garde le reste de cette page pour vous mander les nouvelles que j'apprendrai du Président.

À midi.

Ma nuit a été de deux ou trois heures. Wiart arrive de chez le Président, il l'a trouvé levé, il en a été très-bien reconnu, il ne lui a rien dit d'insensé, mais il a l'air de ne prendre part à rien ; on va lui donner des anti-scorbutiques, il n'y a pas grand bien à en espérer. Il ne verra que sa famille et moi jusqu'à ce qu'il soit en meilleur état. On ne peut s'empêcher de désirer qu'il reprenne sa connaissance entière, mais peut-être serait-il plus heureux pour lui de rester comme il est.

Je me suis fait relire ma lettre. Je vous y dis exactement ce

[1] Voyez l'*Appendice XIV.*

[2] M. Dupuits était officier de dragons.

[3] Mme Denis, à qui Voltaire feignait d'écrire.

[4] Voltaire écrivit : " L'*A B C* est un ouvrage anglais composé par un M. Huet très-connu ; traduit il y a six ans, imprimé en 1762 ; . . c'est un rost-bif anglais, très-difficile à digérer par beaucoup de petits estomacs de Paris, et sérieusement, je serais au désespoir qu'on me soupçonnât d'avoir été le traducteur de ce livre hardi dans mon jeune âge. Car en 1762 je n'avais que soixante-neuf ans."

[5] Voltaire en était l'auteur.

que je pense ; je me flatte que c'est ce que vous désirez que je pense ; soyez bien persuadé que je penserai toujours de même. Mais vous, comment avez-vous pu penser que je ressemblais aux honnêtes dames de Crébillon ? Il était bien plus naturel de me regarder comme la fée Urgèle. C'est une humiliation qu'il fallait que je subisse pour guérir à tout jamais ma tête et mon cœur.

Je viens de recevoir dans ce moment une grande lettre de Voltaire, qui m'envoie la copie d'une lettre de M. de Bélesta, que je serais encore fort portée à croire qu'il a composée ; si cela n'est pas vrai, nous sommes bien injustes.

On commence à être persuadé qu'une certaine dame [6] dont vous aurez entendu parler ne sera point présentée, je n'ai jamais cru un instant qu'on la présentât. Mais qu'est-ce que cela fait ? Tant que le goût sera vif elle sera toujours à craindre, et toutes choses vont assez mal pour donner sujet à des inquiétudes. Monsieur le Duc de Choiseul fait de fréquentes parties de chasse avec les Idoles ; on dit que la divine Comtesse [7] lui plaît infiniment. Tout cela ne fait rien à la grand'maman, et elle a raison, ni à moi non plus, je vous assure.

Je vois assez souvent votre cousin, il me plaît beaucoup, je crois qu'il vous plaira aussi ; je suis curieuse de voir l'effet qu'il aura sur vous, et si son manque d'usage vous choquera, pour moi il ne me choque pas, tout au contraire ; c'est une originalité qui me divertit. La belle Comtesse [8] le voit de très-bon œil, et il me paraît qu'elle est fort à son gré.

Nous aurons mercredi un lit de justice, nos finances vont mal, je ne suis pas encore payée de ma pension. Adieu.

LETTRE 177

Ce jeudi 12 janvier 1769, à 7 heures du matin.

Les vents et les postillons ont pour cette fois-ci très-bien fait leur devoir ; votre lettre du 6 est arrivée hier le 11, elle ne m'a point fait l'effet de l'opium ; mais je n'y répondrai pas ; il vaut mieux vous raconter ma soirée d'hier. Je fus souper chez la grand'maman ; le grand-papa arriva comme nous étions à table, il me combla de caresses ; ce beau couplet que je vous ai

[6] Mme du Barry. [7] De Boufflers. [8] De Forcalquier.

LETTRE 177.—Inédite.

envoyé l'avait charmé ; jamais je n'ai été si bien avec lui et ce refroidissement que je lui supposais était une pure vision ; il me demanda beaucoup de vos nouvelles ; quand vous reviendriez ; pourquoi vous ne vous fassiez pas nommer notre ambassadeur ; je répondis à toutes ces questions avec la prudence d'un serpent, la simplicité d'une colombe, et l'ignorance d'un baudet ; il reparla de votre lettre à Jean-Jacques, qu'il traite de chef-d'œuvre, il l'aime à la folie ; la grand'maman était charmée de ce que le grand-papa aimait sa petite famille ; enfin je passai une soirée fort douce, qui aurait dû me procurer une bonne nuit ; mais il est sept heures, et je n'ai pas encore fermé l'œil ; ma grand'maman en la quittant me donna votre lettre qu'elle m'avait promise, et qu'elle avait toujours oubliée. J'en suis si contente, que c'est elle qui m'a déterminée à vous écrire aujourd'hui ; j'étais dans la résolution hier d'attendre une nouvelle lettre de vous avant de vous écrire ; savez-vous, Monsieur, que si la grand'maman s'avisait de m'appeler *Madame*, je ne lui écrirais plus jusqu'à ce qu'elle m'eût rendu mon nom et mes titres ?

Nous eûmes hier un lit de justice, qui se tint à Versailles ; la grand'maman y était, elle nous en fit une rélation très-détaillée ; le premier président dit dans sa harangue que les grandes qualités du Roi avaient attiré à sa cour deux puissants monarques ; ce trait ressemble assez au discours de L'Intimé dans *Les Plaideurs*, "quand je vois le soleil, et quand je vois la lune[1]" ; celui-ci était pour en venir à un chien, et l'autre pour en venir à la continuation du vingtième ; on n'a jamais été aussi sot qu'on l'est aujourd'hui.

Je vous prie très-fort de continuer à me mander des nouvelles de M. Wilkes ; je persiste à dire qu'elles sont autant pour votre cousin que pour moi ; elles lui apprennent des circonstances qu'on néglige de lui mander.

Oh ! c'est votre tour de vous récrier sur ma profusion et sur ma prodigalité ; voilà la troisième lettre que je vous écris depuis dimanche. Eh bien ! quand vous concluriez qu'une telle dépense sera suivie d'économie, je vous dirais que vous vous trompez, et je ne me fâcherais pas ; je pourrai bien vous écrire

[1] Ce n'est pas un discours de L'Intimé, mais de Petitjean :—

"Lorsque je vois, parmi tant d'hommes différents,
Pas une étoile fixe, et tant d'astres errants,
Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune,
Quand je vois le soleil, et quand je vois la lune," etc.

—*Les Plaideurs*, iii, 2.

encore dimanche prochain par Milord Fitzwilliam [2] qui s'en retourne à Londres.

Adieu, MONSIEUR, je relirai tantôt votre lettre, et j'y répondrai dimanche si j'y trouve quelque article qui exige une réponse.

La tête du Président revient par intervalles, mais il a de fréquentes disparates ; rien n'est plus triste.

La grand'maman me recommanda bien hier de lui rapporter votre lettre, parce qu'elle y veut répondre incessamment ; elle n'a pas un moment à elle ; mais soyez sûr qu'elle ne vous oublie point, qu'elle vous aime, et qu'elle désire beaucoup que vous veniez prendre votre place à nos petits soupers ; je puis vous dire avec vérité qu'ils sont charmants, et que les gens qui sont admis vous conviendraient fort.

Adieu encore une fois ; plus d'humeur, si ce n'est par amitié, que ce soit par pitié. Je souperai encore ce soir avec la grand'-maman. Je ferai infidélité à la belle Comtesse chez qui j'étais engagée, mais je chargerai votre cousin de [le] lui faire trouver bon.

LETTRE 178

Paris, ce 14 janvier 1769.

Je veux mourir si j'ai jamais l'intention de vous gronder et de vous picoter ; mon estime pour vous va jusqu'au respect et même à la crainte ; mais j'ai souvent des accès de haine pour moi-même, de tristesse, de repentir, de remords ; je me crois insupportable à tout le monde, et qu'on me trouve aussi haïssable que je le suis. Dans ces moments, malheur à vous et à la grand'maman, quand il me prend envie de vous écrire ! ce n'est que vous deux qui avez le privilège exclusif de supporter ma tristesse ; mais la grand'maman est plus patiente que vous, elle me réconcilie avec moi-même ; une soirée passée avec elle me donne du courage pour plusieurs jours. Mais gare l'arrivée de la poste ! Une feuille de papier renverse tout l'édifice de mon bonheur. Je me prépare à trouver tout ce qu'il y a de pire dans votre première lettre ; je serai bien surprise s'il en arrive autrement.

[2] Il y avait à cette époque deux gentilshommes portant ce titre—le deuxième Comte, qui avait alors 21 ans, et le sixième Vicomte, qui en avait 58. Rien n'indique duquel il s'agit ici.

LETTRE 178.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Ah ! pourquoi, me direz-vous, étant aussi craintive, n'évitez-vous pas toutes querelles et toutes noises ? Hélas ! hélas ! dans le temps qu'on fait mal, on ne s'aperçoit pas qu'on a tort ; et puis on a des repentirs, des remords ; en huit jours de temps on vieillit de dix ans, on avance à pas de géant au bout de sa carrière ; on meurt, personne ne vous regrette ; ainsi finit l'histoire. Ceci est l'histoire particulière. L'histoire générale est tout autre chose ; elle ne consiste actuellement qu'en conjectures. On prétend que demain est le grand jour, jour où une toilette décidera peut-être du destin de l'Europe, de la destinée des ministres, etc.[1] Il y a des paris ; le petit nombre est pour la robe de chambre, je suis de ceux-là. Le grand nombre est pour le grand habit ; on s'appuie sur le témoignage des tailleurs, des couturières, des maîtres à danser. Ce sont bien en effet des prophètes qu'on peut croire. Tout cela dépend d'un degré de chaleur, et ce degré est, dit-on, au plus haut ; on n'aime plus le jeu ni la chasse, les dames des soupers sont négligées, les courtisans désœuvrés, ils ne sont point encore admis dans les sacrés mystères, ils ont le ton frondeur ; ils en changeront bien vite, si la toilette change. Mes grands parents [2] n'ont pas l'air d'être inquiets, leur gaîté se soutient ; mais mon étoile leur portera malheur. Leur intention actuelle est de me donner des preuves solides de leur amitié ; c'est un symptôme de chute et de disgrâce. S'il leur arrive malheur, j'en serai fâchée, parce que je les aime ; mais par rapport à moi, je ne m'en soucierai guère, j'en vivrai davantage avec eux ; et qu'est-ce que peut procurer la fortune de mieux que de vivre avec les gens qu'on aime ?

Je suppose que vous êtes au fait de la divinité en question ; c'est une nymphe tirée des plus fameux monastères de Cythère et de Paphos. Non, non, je ne puis croire tout ce que l'on prévoit ; on peut surmonter les plus grands obstacles, et être arrêté par la honte ; on brave les plus grands dangers, et on est arrêté par les bienséances ; enfin nous verrons. Je vous écrirai lundi "j'ai perdu" ou "j'ai gagné." "J'ai perdu," vous apprendra la présentation ; "j'ai gagné," qu'elle n'est point faite. Mais cela n'assurera pas qu'elle ne le soit pas par la suite.

Cette lettre-ci vous sera rendue par Milord Fitzwilliam,

[1] La présentation de Mme du Barry à la cour de Louis XV. Cet événement eut lieu à la fin d'avril suivant. (B.)

[2] Le Duc et La Duchesse de Choiseul.

j'attendrai quelque autre occasion pour vous apprendre la suite de tout ceci.

Ne me grondez plus, mon ami, je vous en conjure, ne m'appelez plus *Madame*, c'est une punition qui m'est odieuse, c'est pour moi ce qu'est le fouet pour les enfants. Vous êtes un précepteur trop sévère, vous êtes intolérant.

Je ne sais pas pourquoi je m'obstine à me soucier de vous. Adieu. Le Président est toujours dans le même état.

LETTRE 179

Paris, ce 25 janvier 1769.

Votre lettre du 16 n'est arrivée qu'hier 24. Le vent et les postillons sont d'accord avec vous pour me corriger et m'accoutumer à la patience ; vous y réussissez tous très-bien. Je vois que vous n'aviez point encore reçu le paquet de M. de la Rochefoucauld. Vous aurez reçu deux lettres depuis celle où vous répondez ; je ne me souviens plus du tout de ce qu'elles contiennent, je suis toujours dans le tremblement d'avoir dit quelques paroles malsonnantes, mais soyez persuadé que mon intention est bonne, et que je suis aussi éloignée que vous le pouvez désirer de vous offenser d'une manière quelconque ; je vous dirai comme le Marseillais au lion :—

> " Sire, je suis battu,
> Vos griffes et vos dents m'ont assez confondu,
> Ma tremblante raison cède en tout à la vôtre."

Je vous avais promis une suite de nouvelles et de vous mander si celle que je vous annonçais serait arrivée, mais vous ayant écrit quatre lettres en très-peu de jours je trouvai que ce serait trop d'une cinquième, où je n'aurais à vous dire rien autre chose, sinon qu'il n'était rien arrivé. On dit que c'est pour aujourd'hui ; vous le saurez, car je ne fermerai ma lettre que demain matin. D'autres disent que ce sera dimanche, et moi j'espère et je crois que ce ne sera jamais. J'ai parié avec quatre différentes personnes, avec deux pour aujourd'hui, avec une autre pour dimanche, et avec une quatrième pour le 1er de février ; je compte gagner tous ces paris, ainsi que celui du Comte de Broglio sur M. Wilkes.

Vous m'avez fait grand plaisir en m'envoyant vos vers ; Wiart

LETTRE 179.—Inédite.

les a traduits en attendant votre cousin ; j'en trouve le sens très-joli et la manière dont vous avez fait le présent. Je suis très-contente de la politesse de votre Princesse [1] ; mon premier mouvement a été d'envoyer à l'hôtel Jabac chercher un autre Henri IV [2] pour vous l'envoyer, mais la crainte de vous déplaire me fait attendre votre permission.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire quand vous supposez que nos aïeux [3] forment des souhaits différents [4] ; ils sont du moins très d'accord dans l'occasion présente.

M. de Lille [5] ne se trompe pas sur le Président, sa santé n'est point mauvaise, mais sa tête est perdue. Les disparates ne sont pas continuelles mais elles sont fréquentes, il pourrait vivre longtemps, mais sa tête ne reviendra pas ; sa porte est fermée, il ne voit que sa famille et un petit nombre d'amis ; je le vois tous les jours. Je n'y ai soupé qu'une fois depuis quinze jours, parce que la grand'maman en a passé huit à Paris, et que j'ai soupé chez moi quatre ou cinq fois. La grand'maman se reproche de ne vous point écrire, elle en fait tous les jours le projet, mais elle a bien des choses dans la tête, bien des affaires, bien de la paresse, et bien de la faiblesse ; je continue à être très-contente d'elle, il ne tient pas à elle de me donner toutes sortes de marques de son amitié ; j'en reçois celles auxquelles je suis le plus sensible.

Vous avez raison, la nouvelle liaison [6] du grand-papa ne se soutient pas avec vivacité, il n'y a eu que deux soupers, et on s'est extrêmement ennuyé au second ; mais la sœur [7] est réconciliée, elle soupa avant-hier dans la grande pagode,[8] c'est l'Idole et son adorateur le banquier [9] qui ont fait cette réconciliation. Les spéculatifs prétendent qu'il y a les plus superbes projets. Que diriez-vous si vous appreniez que le Turc et la Russie [10] seraient mis d'accord par le dieu [11] de la pagode ? Je ne sais si vous m'entendez, mais je ne sais pas m'expliquer mieux que cela.

[1] C'est apparemment la Princesse Amélie, fille de George II, et tante de George III. Walpole la voyait souvent, ou à Londres, ou à sa campagne de Gunnersbury, près de Brentford.

[2] C'était probablement un médaillon en biscuit de Sèvres. Walpole en possédait un à Strawberry-Hill, et par suite on peut supposer qu'il accorda à Mme du Deffand la permission qu'elle désirait.

[3] Les Choiseul.

[4] Walpole peut avoir pensé que le Duc et la Duchesse pouvaient différer d'attitude à l'égard de la position précaire du Duc—l'épouse envisageant peut-être avec plaisir la retraite probable de son mari, qui, de son côte, se cramponnerait à sa place. "L'occasion présente" se rapporte sans doute à leur opposition à Mme du Barry.

[5] Le Chevalier de Lille. [6] Avec Mme de Boufflers. (Voyez les lettres 175, 176.)

[7] Mme de Gramont, sœur de Choiseul. [8] Au Temple, chez le Prince de Conti.

[9] M. de la Borde. [10] Ces deux nations étaient alors en guerre.

[11] Le Prince de Conti.

Tout cela sont des billevesées, mais très-dignes d'entrer dans les têtes que nous connaissons.

M. de Montigny a perdu son père.[12] Malgré le crédit que Mme de Montigny a sur son beau-frère, le contrôleur général,[13] je n'ai point encore été payée de ma pension.

J'ai reçu aujourd'hui la lettre du monde la plus tendre de M. Craufurd. Il se prétend toujours très-malade, et je crains qu'il ne dise vrai.

Je crois Lindor abîmé dans la politique ; il n'a point répondu à ma dernière lettre, dans laquelle je lui donnais une commission. Je ne sais de quelle manière se sert le Général Irwin dans celles qu'il prend la peine de faire ; la grand'maman n'entend point parler de son claveçin, ni moi de mes livres ; ceux-ci sont partis de Londres plus d'un mois avant qu'il partit d'ici, et il y a plus de trois semaines que la grand'maman devait avoir son claveçin.

Ce jeudi, à 7 heures du matin.

J'ai gagné mon premier pari ; on dit que c'est une entorse qui en est cause, et que cela n'est que différé.

J'ai fait voir vos vers à votre cousin, il a été content de la traduction de Wiart ; la voici, corrigez-la :—

"Vois, grand Henri, de la sphère céleste,
Le charmant triomphe que le destin te réservait,
La plus belle princesse[14] de la maison de Brunswic,
Quoique d'une main comme la mienne, accepte ton portrait.
Ses vertus sont semblables aux tiennes,
Et elle seule est digne de les avoir couronnées."

Il me semble que j'aurais bien des choses à vous dire, mais je suis comme l'Apollon d'un certain temple, j'ai le corps et l'esprit déséchés, je n'ai de moments de gaîté qu'avec la grand'maman ; je souperai encore avec elle ce soir, et puis demain elle partira pour Versailles.

Je demandai hier à votre cousin si on pouvait écrire par lui sans inconvénient, il dit que oui, quand il envoie des courriers. Il en partira un dans quinze jours. Voulez-vous que je vous envoie une lettre du parlement de Dijon sur les affaires de Bretagne, et le discours du premier président de la cour des aides à

[12] M. de Trudaine, intendant des finances. [13] M. d'Invault.

[14] La Princesse Amélie est ici en cause (voyez la lettre 182), mais Walpole ou Wiart se permettait une licence poétique exagérée. La Princesse avait maintenant 58 ans. Elle était très-sourde et myope, et n'avait jamais été belle.

Monsieur le Duc de Chartres quand il alla faire enrégistrer les édits du lit de justice ? Ces deux pièces sont bien écrites. S'il y a quelque chose de nouveau et qui en vaille la peine je vous les enverrai par ce courrier.

Nous devons faire un souper lundi prochain chez Milord Carlisle ; c'est un enfant très-aimable, d'une politesse et d'une douceur extrêmes, je lui crois beaucoup d'esprit ; il ne pense plus à Milady Sarah, il me paraît que les objets présents lui font oublier les absents, vous m'entendez. Milady Rochford nous restera jusqu'au mois de mars, elle soupe les dimanches chez moi ; j'ai abandonné la prétention de l'entendre, nos conversations sont des coq-à-l'âne. Je serai bien aise quand vous connaîtrez votre cousin, son caractère vous plaira, il est tel que la nature l'a fait, on n'y aperçoit point la main d'œuvre ; je ne le vois pas souvent. Il ne me paraît pas d'humeur à former des liaisons particulières, tout lui est assez égal, cependant il n'a point l'air ni froid ni indifférent, il ne doit plaire qu'à ceux qui ne jugent pas par l'écorce.

Adieu, je ne suis pas en train d'écrire.

LETTRE 180

Ce dimanche, 29 janvier 1769.

Que répondre à votre lettre ? rien du tout ; c'est le parti que je prends pour celle-ci et pour toutes les autres ; je n'ai point de promesse à vous faire, mais je m'en fais à moi-même et j'y serai fidèle.

Ce que je craignais pour mercredi n'est point arrivé,[1] mais le glaive est toujours suspendu ; je crains que cette année-ci ne soit fort orageuse. Je vous manderai par monsieur votre cousin ce que je croirai qui en vaudra la peine ; il envoie un courrier tous les quinze jours, et dit que cette voie est sûre.

La grand'maman reviendra mardi à Paris, elle ne me paraît pas encore excédée, fatiguée, ni même ennuyée de mes attentions, non plus que son mari.

Le Président est toujours dans le même état. Je vous quitte pour l'aller trouver, je reviendrai après chez moi pour mon souper du dimanche.

Je suis fâchée du départ de madame votre sœur ; plusieurs personnes qui la connaissaient m'en ont fait de grands éloges.

LETTRE 180.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La présentation de Mme du Barry.

M. Selwyn, de qui je viens de recevoir une lettre, me mande qu'il ne joue plus. Je joue quelquefois au vingt-et-un, et j'y perds toujours. Adieu.

Ce lundi.

Hier, après que je vous eus écrit ce que vous venez de lire, quelqu'un me vint dire que la présentation se devait faire sur les six ou sept heures du soir ; je ne voulus point faire fermer ma lettre, pour pouvoir vous mander ce grand événement. Nous sûmes le soir qu'il n'était point arrivé ; j'avais chez moi les dames d'Aiguillon et de Forcalquier, radieuses comme des soleils, mais jetant des rayons différents ; ceux de la première étaient brillants, ceux de la seconde moins lumineux, mais réfléchis. Ce sont deux dames bien contentes,[2] cependant je persiste à croire leur triomphe douteux. La grosse me dit que M. de la Vauguyon avait été chargé par le Roi d'informer Mesdames, et que Mme du Barry avait été chez leurs dames d'honneur (c'est le protocole). On a nommé plusieurs dames qui devaient la présenter, mais cela ne s'est point vérifié, et l'on prétend aujourd'hui que ce sera le premier gentilhomme de la chambre qui la présentera au Roi et chez Mesdames, et fera [3] les honneurs. Voilà ce qui fut dit hier au soir ; ce matin j'ai reçu un billet du grand Abbé [4] qui m'avertissait d'aller souper ce soir chez la grand'maman, qui partirait peut-être demain matin pour aller à Tugny, chez son petit oncle. J'étais doublement désespérée ; premièrement, parce que je craignais que la présentation ne fût faite, ce qui n'était pas impossible, parce qu'elle aurait pu l'être à neuf heures du soir ; ou qu'il ne fût absolument décidé qu'elle se ferait aujourd'hui ; secondement, de ce que j'étais dans l'impossibilité d'aller souper chez la grand'maman, étant engagée chez Milord Carlisle, qui n'avait invité que les personnes que je lui avais nommées, dont la belle Comtesse de Forcalquier était. J'avais écrit à l'Abbé mon désespoir, mais que j'arriverais malade chez le Milord, que je sortirais de très-bonne heure, et que je me rendrais chez la grand'-maman. Un instant après, autre billet de l'Abbé, par lequel il m'apprenait que la grand'maman ne venait point à Paris aujourd'hui et qu'elle pourrait bien n'y venir que jeudi.

[2] La Duchesse douairière d'Aiguillon était mère du Duc d'Aiguillon, qui, en protégeant et en poussant Mme du Barry, parvint enfin à faire sortir le Duc de Choiseul du ministère, et à se mettre à sa place. Mme de Forcalquier se rangea du parti opposé au Duc de Choiseul. (B.)

[3] Le manuscrit lit, semble-t-il, " ce sera." Miss Berry imprime " et feront."

[4] L'Abbé Barthélemy.

De plus M. de Beauvau a passé chez moi, il doit y revenir cet après-dîner, il m'a dit en courant qu'il augurait très-bien du delai de la présentation, qu'il croyait qu'elle ne se ferait pas aujourd'hui, et qu'il espérait qu'elle ne se ferait jamais.

À demain la suite.

Ce mardi 31, à midi.

La journée d'hier n'a rien produit de nouveau ; j'ai appris seulement quelques circonstances du dimanche ; c'est en effet M. de la Vauguyon qui fut apprendre à Mesdames la présentation. Madame lui demanda si c'était de la part du Roi qu'il lui annonçait cette nouvelle. "Non," dit-il, "c'est M. de Richelieu qui m'a chargé de le dire à Votre Altesse Royale." Madame lui tourna le dos et le congédia. On est persuadé que ce qui a empêché la présentation, dimanche, a été la foule prodigieuse de monde, et qu'elle se fera en coup fourré ; mais enfin elle n'est pas encore faite. La grand'maman vient ce soir à Paris ; je souperai avec elle chez la petite Choiseul-Betz, et ce sera demain que je pourrai vous mander de vraies nouvelles.

Samedi dernier, qui a été le dernier jour où les dames soupèrent dans les cabinets, le Roi dit à la Maréchale de Mirepoix : "Je vous prie de venir souper avec moi mercredi." Il ne dit rien à Mmes de Choiseul et de Gramont, il les reconduisit quand elles sortirent et leur dit : *Mesdames, vous voyez que je vous reconduis bien loin.* Ce souper de mercredi devient fort curieux. Ces deux dames reconduites seront-elles invitées ? Mmes de Château-Renaud et de Flavacourt sont toutes les deux malades, et dans leur lits ; Mme de Beauvau vient de perdre sa belle-mère, Madame la Duchesse de Saint-Pierre [5] ; elle sera trois semaines sans pouvoir aller à la cour ; Mme de Mirepoix soupera-t-elle seule de femme, ou trouvera-t-elle Mme du Barry présentée, et l'aura-t-elle pour compagnie ? Sa position est embarrassante, nous verrons comment elle s'en tirera. C'est M. de Richelieu qui est d'année, ce sera lui qui présentera Mme du Barry. Tout ceci ne serait que des misères s'il n'y avait pas une terrible suite à craindre ; je ne sais pas si la grand'-maman ne partira pas demain pour Tugny, c'est le prélude de tous les chagrins que je prévois.

Votre cousin, avec qui je soupai hier chez Milord Carlisle,

[5] Née Marguerite-Thérèse Colbert. Elle avait epousé, 1° le Marquis de Renel, mort en 1702 ; 2° François-Marie Spinola, Duc de Saint-Pierre, Grand d'Espagne, mort en 1727. Elle était mère, par son premier mariage, du Marquis de Renel, premier mari de la Princesse de Beauvau.

me dit qu'il aurait une occasion sûre pour vous faire tenir cette lettre ; j'en suis bien aise, parce qu'elle ne partirait de longtemps s'il fallait attendre son courrier.

Peut-être tous ces détails vous intéressent fort peu : si cela est, vous me le direz. J'attends les nouvelles de M. Wilkes,[6] mais je crois qu'elles n'arriveront que dimanche.

Ce mardi, à 10 heures du soir.

M. Walpole fait dire que l'occasion qu'il a pour l'Angleterre part demain dès le grand matin, ainsi cette lettre ne peut être continuée, et comme Mme du Deffand est allée souper dehors, Wiart croit qu'il fera bien de donner le paquet.

LETTRE 181

Paris, ce lundi 6 février 1769.

Voyez votre lettre du 31. Vous avez dû recevoir hier ma lettre de la même date ; c'était une espèce de journal. Puisque vous êtes curieux de nos nouvelles, que vous voulez bien paraître y prendre quelque intérêt, je vais le continuer.

Mardi 31, je sortis de bonne heure pour aller chez le Président, et de là souper avec la grand'maman chez la petite Choiseul-Betz ; je la trouvai pour moi telle qu'elle est toujours, et telle qu'il faut être pour qu'on l'adore. Il y avait douze personnes, ainsi il n'y eut point de conversations particulières : elle me dit qu'elle partirait le lendemain à dix heures pour Tugny, chez son petit oncle, en cas que sa voiture, où il y avait beaucoup de choses à faire, pût être réparée dans la nuit ; que si elle ne l'était pas, elle ne partirait que le jeudi, et que je viendrais souper avec elle le lendemain mercredi. La voiture fut raccommodée, et elle partit le lendemain à dix heures du matin.

Je crois vous avoir dit, dans mon précédent journal, que, le dernier souper que le Roi avait fait avec ces dames, en les quittant, il avait dit à Mme de Mirepoix qu'il la priait à souper pour le mercredi suivant ; qu'il avait reconduit Mmes de Choiseul et de Gramont en leur disant : " Mesdames, je vous reconduis loin, fort loin, tout au plus loin." Tout le monde resta persuadé que la présentation serait pour le lendemain dimanche, ou tout au plus

[6] Wilkes fut expulsé de la Chambre des Communes le 4 février, mais fut sur le champ réélu pour le Middlesex.

LETTRE 181.—Incomplète dans les éditions précédentes ; datée du 16 février par Miss Berry.

tard pour le mercredi ou jeudi ; vous savez qu'il n'en a rien été. La grand'maman se décida à partir le mercredi ; Mme de Gramont pria beaucoup de monde à souper chez elle pour ce jour-là. Ce jour-là, le grand-papa reçut, entre les trois ou quatre heures de l'après-midi, un billet du Roi qui lui ordonnait d'avertir ces dames d'aller souper avec lui. La grand'maman était par monts et par vaux ; Mme de Gramont ne contremanda personne, mais elle partit sur-le-champ pour Versailles ; elle et Mme de Mirepoix soupèrent avec le Roi. Mme de Beauvau, qui n'avait point été invitée et qui ne pouvait point l'être, étant dans les premiers jours de deuil de la Duchesse de Saint-Pierre, sa belle-mère, fut chez Mme de Gramont et fit les honneurs de son souper. Le Roi fut de très-bonne humeur, et invita ces dames pour aujourd'hui à un petit voyage à Trianon jusqu'à demain mardi après souper ; jeudi, il ne se passa rien. Le vendredi au soir j'appris par M. de Beauvau que sa femme, dont il y avait longtemps que je n'avais entendu parler, ne se portait pas bien, qu'elle avait eu de la fièvre. Le lendemain samedi j'écrivis un petit mot à la Princesse où je me plaignais de ce qu'elle ne m'avait pas fait savoir son indisposition. Elle me manda qu'elle avait chargé Pont-de-Veyle de m'en informer, qu'elle m'avait fait excepter à sa porte pour qu'on me laissât entrer, et qu'elle avait été fort scandalisée de n'avoir point entendu parler de moi ; qu'elle donnait à souper le soir à M. de Choiseul, à Mme de Gramont, et à l'Archevêque de Toulouse, qu'elle croyait que cette compagnie me serait agréable et qu'elle me priait d'y venir. Dans le temps que je reçus son billet j'écrivais à la grand'-maman ; je ne manquai pas de [le] lui mander, et j'ajoutai que j'ordonnais à mon génie de consulter le sien sur ce que je devais faire ; je recevais sur-le-champ la réponse, qui était de souper, comme je l'avais projeté, chez le Président et d'aller après souper chez Mme de Beauvau.

L'après-dîner, j'eus assez de monde. Sur les huit heures, on vint me dire que le Roi était tombé de cheval auprès de Saint-Germain ; qu'il avait un bras cassé, et qu'on ne savait pas s'il pourrait être transporté à Versailles ; que MM. de Choiseul et de Praslin étaient partis sur-le-champ. Je ne puis vous peindre mon effroi : tout ce qu'il y a de plus funeste se présenta en foule à mon esprit. Je fus chez le Président, et nous sûmes vers les dix heures que le Roi était de retour à Versailles, qu'il n'avait point le bras cassé, que tout le mal consistait à une contusion

depuis l'épaule jusqu'au coude ; il garda hier le lit toute la journée. On n'a pas osé le saigner, et pour donner au sang un certain mouvement, on lui a, dit-on, fait prendre quelques gouttes du Général la Motte [1] dans un bouillon. Je n'en sais point de nouvelles d'aujourd'hui ; si j'en apprends, je les ajouterai à ceci. Revenons au samedi. Après le souper du Président, je fus chez la Princesse [2] ; Mme de Gramont me fit des reproches de ce que je n'étais pas venue souper ; son accueil fut des plus gracieux ; il y avait, outre le maître de la maison, le Toulouse, le cadet Chabot, le Marquis de Boufflers et l'Abbé de Breteuil ; ils défilèrent l'un après l'autre, et nous restâmes près d'une heure, la Princesse, la Duchesse et moi. La Princesse me mit en valeur autant qu'elle put ; la Duchesse fut la plus accorte, la plus obligeante et même la plus confiante ; il semblait que j'eusse sa livrée ; l'intérêt du grand-papa était le point de réunion, elle saisit même deux ou trois occasions de louer la grand'maman. Je refis de nouveaux paris contre elle et Mme de Beauvau, elles, qu'elle serait présentée demain, et moi, qu'elle ne le serait pas.

Voilà le premier point de mes récits. Venons au second. C'est le plus difficile à vous expliquer. M. de la Vauguyon a eu une conduite abominable ; il est certain qu'il a voulu persuader à Mme Adélaïde qu'il était de son intérêt et de son devoir de se soumettre de bonne grâce à la volonté du Roi, et il a joint à ses beaux propos toute la gaucherie qui en pouvait augmenter l'infamie. Mme. Adélaïde en a été indignée, elle a écrit au Roi. Le reste n'est que conjectures. On juge que cette lettre a retardé la présentation, mais on ne croit pas qu'elle en ait fait perdre le dessein. M. de Richelieu joue dans tout cela un rôle misérable. M. d'Aiguillon, qui est *visiblement caché*, est chef de toutes ces intrigues ; il vient de présenter une requête au conseil du Roi, pour qu'il lui soit permis de demander que le Parlement et les Pairs soient informés des libelles faits contre lui.[3] On prétend qu'il se flatte que sa requête sera refusée, parce que c'est contre la politique de faire agir le Parlement. Cette affaire a été en délibération jeudi dernier, on a remis la décision à la huitaine. De neuf voix, il en a déjà eu cinq pour lui accorder sa demande. MM. de Choiseul sont du nombre de ceux-là ; il ne peut pas s'en plaindre, puisqu'il paraît que c'est ce qu'il souhaite ;

[1] Remède de charlatan. (B.)

[2] La Princesse de Beauvau. (B.)

[3] Relativement aux affaires de la Bretagne pendant son gouvernement dans cette province, et à ses différends avec M. de la Chalotais, procureur général du parlement de la Bretagne. (B.)

mais si cet avis prévaut, il aura fait une bien fausse démarche, parce que le Parlement examinera bien rigoureusement sa conduite, qui, dit-on, est fort éloignée d'être irréprochable ; il y en a qui prétendent qu'il a un assez grand parti dans le Parlement ; que M. de Saint-Fargeau [4] est pour lui, et que Mme de Forcalquier lui donne tous les Fleury. La grosse Duchesse [5] n'est pas plus instruite des affaires de son fils que le public. La belle Comtesse [6] a redoublé ses voiles, et elle joue le rôle du mystère mille fois mieux que Mme Vestris [7] le rôle d'Aménaïde,[8] c'est le seul que je lui aie vu jouer. Je suis bien éloignée de la trouver une grande actrice ; on dit que sa figure, son maintien, ses gestes, sa manière d'écouter, sont au plus parfait ; voilà de quoi je ne puis pas juger ; mais elle a la voix sourde, froide ; nulle sensibilité ; elle a des cris assez douloureux, mais mon opinion est qu'elle ne sera que très-médiocre ; elle ne sera jamais si détestable et si admirable que Mlle Dumesnil, [9] et elle n'égalera jamais Mlle Clairon. Je vous fais l'horoscope que dans quatre mois il ne sera plus question d'elle.

Vous sentez bien que cette lettre est trop longue pour parler de M. Wilkes. Ce sera votre cousin qui vous la fera rendre ; il me dit hier qu'il avait une occasion sûre ; j'ajouterai tantôt les nouvelles que j'apprendrai du Roi. Adieu.

À 8 heures du soir.

Les nouvelles du Roi de ce soir sont qu'il se porte très-bien.

LETTRE 182

Paris, ce lundi 13 février 1769.

C'est mon insomnie qui me fait commencer cette lettre ; je ne la fermerai peut-être de longtemps ; j'attendrai que monsieur votre cousin ait une occasion de la faire partir.

[4] Michel-Étienne le Pelletier, Baron de Saint-Fargeau, Président à mortier au Parlement de Paris.

[5] La Duchesse d'Aiguillon. (B.)

[6] Mme de Forcalquier. (B.)

[7] Femme d'un frère cadet du danseur célèbre. Mme Vestris fit ses débuts à Paris en 1768 dans le rôle de l'Hermione d'*Andromaque*. Grimm dit d'elle à cette occasion :—"Elle est très-jolie, elle a de la grâce, la taille bien prise, les plus beaux yeux du monde ; mais elle n'a pas les traits assez grands et assez nobles pour le haut tragique . . . Elle a certainement de l'intelligence, mais je doute qu'elle ait de l'âme." (*Corr. Litt.*, tome v, p. 417.)

[8] Rôle principal dans la *Tancrède* de Voltaire.

[9] Marie-Françoise Dumesnil (1711–1803), célèbre actrice. Elle débuta au Théâtre français en 1737.

LETTRE 182.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Votre lettre du 5, que je reçus hier, m'apprend que j'ai gagné mon pari contre le Comte de Broglio ; je soutenais que M. Wilkes serait expulsé. J'ai jusqu'ici gagné tous mes paris ; j'en ai hasardé un nouveau qui pourrait bien être un peu téméraire, c'est que la présentation ne se fera pas avant Compiègne. Mon idée est qu'elle ne se fera jamais. Je ne vois pas qu'il doive s'ensuivre ni bien ni mal qui ne puisse arriver indépendamment de cette présentation : c'est une action indécente qui ne peut avoir d'autre but, d'autre fin, que de satisfaire la vanité de cette créature. J'ai toujours dit que je ne parierais pas qu'on ne pût par son moyen faire tous les bouleversements possibles, mais qu'il n'était pas nécessaire qu'elle fût présentée pour cela. Après les grands objets, les grandes spéculations, on est occupé de savoir quel parti prendront les dames des soupers [1] en cas que cette présentation ait lieu. La grand'maman est toujours à Tugny, je n'ai eu de ses nouvelles qu'une seule fois par l'Abbé Barthélemy ; je ne les ai pas non plus fatigués de mes lettres, je n'ai écrit qu'une seule fois à l'Abbé. Mes vivacités sont fort calmées ; ainsi il se trouve que tout naturellement je suis le conseil que vous me donnez de ne pas mettre trop de chaleur dans l'intérêt que je prends à ceux avec qui je suis liée.

La requête de M. d'Aiguillon n'a point été admise ; on voulait qu'il y fît de grands changements, il a mieux aimé la retirer ; il voulait qu'on crût qu'il désirait d'être jugé par le Parlement, il aurait été bien attrapé si on y avait consenti ; mais il savait bien que cela n'arriverait pas. Sa conduite a paru une fausseté très-plate : un enfant l'aurait découverte.

Je ne sais ce que pense votre cousin,[2] ni ce qu'on pense de lui ; mais je sais que le séjour de votre ambassadrice ici est très-suspect ; on la croit d'intelligence avec M. de la Vauguyon et les Jésuites. Pour moi, je ne puis me figurer que cette femme soit propre à rien.

Je vis hier votre ambassadeur [3] ; votre cousin me l'amena ; il parle le français comme sa langue naturelle. La Milady Pembroke part mercredi, au grand regret je crois du petit Milord Carlisle, à qui il me paraît qu'elle a fait oublier Lady Sarah. Elle s'est assez divertie ici ; mais je pense qu'elle nous quitte sans peine ; le séjour de Paris ne peut plaire aux gens de votre nation,

[1] Les dames qui étaient admises aux soupers particuliers du Roi. (B.)

[2] M. Robert Walpole, le diplomate.

[3] L'ambassadeur d'Angleterre récemment nommé en France, Simon Harcourt, premier Comte Harcourt. C'était un personnage pompeux, sans grand talent.

j'en suis intimement persuadée ; tout au plus le bon Éléazar et peut-être Lindor ne s'y déplaisent-ils pas.

L'Idole est la plus grande déesse qui ait jamais descendu sur terre, elle est liée avec toutes les puissances, elle les domine toutes, on n'ose la contredire ; elle disait l'autre jour que M. de Chauvelin avait eu les plus grands succès en Corse,[4] les plus grands avantages, la plus excellente conduite : en vain voulut-on alléguer des faits qui prouvaient le contraire, elle n'en voulut jamais démordre. En vérité, en vérité, le monde est bien plat et bien sot ; mais ce qu'il y a de pis, c'est qu'il est bien ennuyeux.

Ce mardi 14.

En reprenant ma lettre je me la suis fait lire ; j'y trouve deux lignes qui m'ont déplu, et plutôt que de la recommencer je les ai fait rayer.

L'on me dit hier au soir que l'Abbé Barthélemy arrivait aujourd'hui ; j'en serais fort aise, il m'apprendra des nouvelles de la grand'maman ; je me figure qu'elle ne reviendra pas sitôt. Selon mes calculs, elle est bien près du temps où elle garde sa chaise longue, dans ces circonstances elle ne se mettra pas en route. On me dit aussi hier que le Roi avait dit à M. de Richelieu que de quinze jours il n'y aurait point de présentation ; il doit y avoir trois indépendamment de l'importante. Le Roi se porte mieux, mais la foulure a été très-considérable.

M. de Vaux[5] a été nommé hier général ou commandant de nos troupes en Corse, malgré l'admirable conduite de M. de Chauvelin. Comprenez-vous qu'on ait l'assurance qu'a l'Idole ? Quand personne n'ignore que M. de Choiseul, avant le départ du Chauvelin, avait lu en plein conseil ses instructions, qu'après les fautes du Chauvelin, il les a relues une seconde fois, et que M. de Chauvelin est convenu lui-même d'avoir outre-passé ses ordres, dans une lettre que M. de Choiseul a fait voir à tout le monde, il faut une grande hardiesse et une extraordinaire présomption pour se flatter d'en imposer de cette sorte ; mais je crois que ce que l'on voit ici se voit partout, et que tous les mondes possibles se ressemblent ; il y a partout des Idoles. On serait bien heureux de pouvoir se suffire à soi-même ; mais malheureusement on n'est pas plus content de soi que des autres. Mais je ne me laisserai point aller aux réflexions.

[4] Le Marquis de Chauvelin commandait les troupes envoyées en Corse par le Duc de Choiseul. (B.)

[5] Noël de Jourda, Comte de Vaux (1705–88), Maréchal de France en 1783.

La situation du Président m'en fait faire trop souvent de bien tristes ; il est cependant mieux depuis quelques jours. Je pense qu'il est impossible que la raison et le bon sens puissent subsister dans la vieillesse, surtout dans les têtes qui étaient sujettes à se troubler. Que faire à cela ? Se livrer au hasard, écarter toutes pensées, et tâcher de végéter.

J'ai lu ces jours-ci une brochure qui m'a fait assez de plaisir, c'est des lettres sur les animaux et sur l'homme [6] ; elles sont bien écrites, et d'une bonne et saine philosophie. Il est difficile de les avoir, je m'offre de les chercher si vous le désirez.

Je vais cet après-dîner prendre du thé avec Milady Pembroke ; elle part demain. Le petit Milord, je crois, ne tardera pas à la suivre. Cette Milady est assez aimable, elle a du goût et du discernement, de la grâce ; comme elle s'exprime avec difficulté on ne peut pas juger si elle a beaucoup d'idées. Le petit Milord est assez agréable ; on dit qu'il a beaucoup d'esprit, mais tout cela ne me laisse pas de grands regrets.

Pourquoi ne m'avez-vous pas mandé si vous aviez été content ou mécontent de la traduction de Wiart de vos vers à la Princesse Amélie ? Dites-moi, je vous prie, comment vous l'avez trouvée. Et dites-moi aussi, avec votre vérité ordinaire, si des lettres telles que celle-ci ne vous ennuient pas à la mort.

Une heure après avoir quitté cette lettre j'en reçois une du grand Abbé, gaie, jolie, telle que vous seriez bien aise d'en recevoir ; mait ce qui m'en plaît le plus, c'est qu'il m'apprend que la grand'maman part aujourd'hui, et qu'elle sera ici demain ; il ne me dit point si elle soupera chez elle, ainsi je pourrais bien ne la voir que jeudi. Cette lettre m'a un peu ranimée, le retour de la grand'maman rendra les miennes moins insipides ; je ne sais l'effet que vous fait l'insipidité, pour moi elle m'anéantit ; relisez mon portrait et vous verrez que j'ai toujours été de même.

Je ne sais quand cette lettre partira, c'est monsieur votre cousin qui en décidera.

Ce mercredi, à 7 heures du matin.

Applaudissez-vous de votre talent pour réformer les caractères. Votre cousin m'apporta hier chez Milady Pembroke la lettre dont vous aviez chargé son domestique. Je n'aurais pas manqué autrefois de sortir sur-le-champ, de voler chez moi pour me la faire lire par Wiart. Voyez la différence : j'ai mis tranquille-

[6] *Lettres sur l'Instinct des Animaux* de J. C. Le Roy, publiées à Nuremberg en 1768. L'auteur était inspecteur des chasses du parc de Versailles.

ment cette lettre dans mon sac, j'ai resté une grande heure chez la Milady, de là j'ai été chez la petite Choiseul-Betz, ensuite souper chez le Président, où après un très-ennuyeux piquet j'ai tiré avec des cartes si je serais contente de votre lettre ; elles m'ont dit oui, et ne m'ont point trompée ; ensuite j'ai voulu voir quand vous viendriez ; j'ai trouvé au mois de mars. Si elles sont sur tous points de bons prophètes, ce sera donc au mois de mars en un an. Je vous jure, je vous proteste, que si je n'étais pas aussi vieille que je suis, j'aurais tout le courage possible pour vous attendre ; mais songez que j'ai soixante-douze ans, que ma vie ou que ma tête ne dureront pas longtemps ; que j'ai cru et que je crois avoir trouvé en vous un véritable ami ; il y avait sept ou huit ans quand je vous ai connu que j'en avais perdu un.[7] Vous aviez réparé cette perte, et mille qualités que je trouvais en vous faisaient l'équivalent d'une habitude de trente années que j'avais avec lui. Je vous ai marqué trop d'empressement, dites-vous ; je ne vous propose point de vous donner l'ennui de relire mes lettres, mais si vous les lisiez de sangfroid vous verriez que je ne vous pressais de venir que par la crainte de mourir sans vous avoir revu ; mais abandonnons ce sujet, je m'en rapporte à vous et je ne vous en parlerai plus. Je vous demande de votre côté de me juger avec indulgence et de ne jamais me soupçonner de sentiments absurdes et ridicules, de ne me jamais traiter avec indifférence et de ne pas craindre qu'une parole douce me tourne la tête, et vous attire de moi des phrases qui vous affadissent, vous choquent, et vous ennuient ; cela n'arrivera plus jamais, je vous jure. Promettez-moi à votre tour de n'avoir aucune réticence avec moi sur votre santé, sur vos affaires, etc., etc.

Je serai fort aise que vous connaissiez votre cousin ; je n'ai eu aucune sorte d'ouverture avec lui, je ne sais ce qu'il pense de notre ministère ; je soupçonne qu'il n'en est pas content, et qu'il aurait du penchant pour le parti d'Aiguillon ; c'est ce que je n'ai point tenté de pénétrer, et que j'aurais vraisemblablement tenté inutilement ; d'ailleurs je me suis fait un principe que j'observe très-exactement, de ne me mêler de rien, de ne me faire parente d'aucune maison. Je suis attachée à la grand'-maman en qualité de sa petite-fille, elle ne se méfie point de moi ; mais je ne suis pas dans sa confidence au même degré que le grand Abbé. Je vois rarement le grand-papa ; il est bien loin d'être réservé, car tout lui échappe. J'ai beaucoup d'espérance

[7] C'est probablement M. de Formont qu'elle désigne.

qu'il se maintiendra ; l'aversion, l'horreur et le mépris qu'on a pour ses adversaires, ses rivaux, est ce qui fait sa force et fera sa stabilité. Il a fait bien des fautes ; l'entreprise de Corse est peut-être la plus grande, je l'ai dit dès les commencements à la grand'maman, et puis le choix du Chauvelin a été misérable.

Toutes ces belles réconciliations dont je vous ai parlé sont des platitudes qui ne mènent à rien. On veut s'assurer du Parlement, et si vous connaissiez celui qui en est premier président, dont on veut s'assurer, vous hausseriez les épaules. C'est une bête brute, qui a été pris à *Bordeaux*,[8] ainsi que la dame présentante. Ah ! mon ami, si vous voyiez tout cela par vous-même, nous vous ferions grande compassion. Ah ! ne craignez pas que je me passionne pour l'intérêt de qui que ce soit ; excepté la grand'-maman que j'aime, mais que j'aime très-raisonnablement, sans chaleur, sans passion, tout le reste m'est de la dernière indifférence.

Les dames d'Aiguillon et de Forcalquier ne sont point mécontentes de moi ; mais elles doivent l'être du public, car l'objet qui les intéresse est en exécration. On prétend, comme je vous l'ai déjà dit, que Milady Rochford tracasse avec le La Vauguyon ; vous pourriez en savoir quelque chose ; si cela est, votre ministère choisit bien mal ses agents.

Ce que je vous ai dit des Turcs et des Russes était au propre ; c'est la guerre que je crains. Vous secourez, dit-on, la Czarine ; nous, le Roi de Suède ; et d'encore en encore, nous nous ferons la guerre et nous ne nous reverrons plus. Je lis les gazettes, je raisonne avec l'envoyé de Danemark ; voilà où je m'instruis de la politique.

Je ne répéterai point votre mot de Bordeaux ; j'y aurai du mérite, car il est excellent. Plaignez-moi du moins, je vous prie, de ce que je ne vous verrai point ; songez quel plaisir j'aurais de causer avec vous, et que, dans l'exacte vérité, je ne peux causer avec personne. Quand vous connaîtrez votre cousin, vous me manderez quel usage j'en peux faire, et vous lui direz celui que vous croyez qu'il pourrait faire de moi. Adieu. Cette lettre est infinie.

Je viens de relire votre lettre pour voir si j'avais répondu à tout. Je ne sais ce que j'ai voulu dire par les Turcs et les Russes ;

[8] Dans la lettre de Walpole à laquelle ceci sert de réponse, il avait dit, en citant une conversation avec la Marquise du Châtelet, ambassadrice française à Londres : "Elle me dit l'autre jour que c'était une dame de Bordeaux qui devait présenter la nymphe. Je répondis, 'Je crois que vous vous trompez, Madame, n'est-ce pas une dame de *Bordel* que vous voulez dire.'" (B.)

si j'ai prétendu faire une apologue, elle n'était pas juste ; car cette réconciliation du Temple est une puérilité, une misère, dont le principal objet est une augmentation de gloriole pour la ridicule Idole. Son ami La Borde a été son entremetteur.

Wiart me dit l'autre jour que votre Wilkes était le Clodius du temps de Cicéron ; cette ressemblance, est, ce me semble, bien trouvée.

Mes paris n'ont point été indiscrets. Voici les noms de ceux avec qui j'ai parié : Mme de Villeroy, qui est pour nous, l'Archevêque de Cambrai,[9] Mme de Beauvau, Mme de Gramont, l'Abbé Barthélemy, et le grand-papa lui-même. Tous les ennemis parient contre moi, à la différence que c'était contre ce qu'ils désirent, et moi pour ce que je souhaitais ; mais ceux contre qui je pariais croyaient ce qu'ils craignaient. Enfin, enfin, confiez-vous à ma prudence, je n'ai pas de sentiments assez vifs pour appréhender qu'ils me portent trop loin.

Marquez-moi votre amitié, je vous prie, en ne me laissant rien ignorer de ce qui vous intéresse. Croyez-vous que je ne fusse pas bien aise de savoir quels sont vos amis et vos ennemis dans le ministère, et craignez-vous de ma part quelque indiscrétion ?

Je n'oserais vous faire une proposition, mais l'amitié ne doit-elle pas tout permettre, ne rien interdire ? Ne puis-je donc pas vous offrir ce qu'il pourrait vous en coûter pour votre voyage ici ? Je le puis sans m'incommoder, et vous comprenez bien que c'est l'usage le plus agréable que je pourrais faire de ce que je dois à mon économie.

Ne prenez point cette offre comme une importunité d'un nouveau genre ; vous me ferez plaisir si vous l'acceptez, mais je me soumettrai à tout ce que vous voudrez. Adieu.

LETTRE 183

Ce mercredi 22 février 1769.

Ma lettre sera encore plus courte que la vôtre ; il y aura moins d'articles dans ma gazette que dans la vôtre ; mais qu'est-ce que cela fait ? nous nous apprenons mutuellement que nous sommes en vie.

[9] Frère du Duc de Choiseul.

LETTRE 183.—Inédite.

Tout est ici dans le même état, mais je ne parie plus, ni ne parierai à moins que je ne trouve à parier le contraire de ce que j'avais parié jusqu'à présent.

J'avais fini mon dernier journal le mardi 14, je vous mandais que la grand'maman arrivait le lendemain mercredi et qu'on ne me disait rien du souper. Le mercredi matin je reçus une invitation du grand-papa qui soupait chez la grand'maman ; je dis à la grand'maman votre bon mot, lui en demandant le secret. Elle ne jugea pas à propos de le garder, elle le dit au grand-papa qui en fut enchanté. N'en ayez point d'inquiétude.

Vous laissez toujours quelques obscurités dans vos nouvelles. Vous dites " Mr. Wilkes a été réélu sans opposition," sans ajouter s'il sera rejeté. Vous direz à cela que vous le dites au-dessus, mais ces deux mots " sans opposition " me laissent quelques doutes.

Je voudrais que Milord Ossory et sa chaste épouse [1] vinssent à Paris, c'est, je crois, ce qu'ils ne feront pas. Je regrette un peu la Milady Pembroke, c'est une très-jolie femme, tout son esprit est en dedans, on ne fait que l'entrevoir, mais ce qu'on en voit est agréable, délicat, et juste. Le petit Milord m'en paraît fort épris. J'approuve bien plus cet attachement que celui de Milady Sarah. Je hais la coquetterie plus que toute chose au monde. J'ai donné un cuisinier [2] à ce petit Milord, c'est le frère d'une de mes femmes. Je ne suis pas fâchée d'avoir un correspondant de cette sorte en Angleterre, il me sera utile pour mes commissions. Son maître et lui partirent hier ; il ne me reste plus d'Anglais que votre cousin et l'ambassadeur, qui est le meilleur homme qu'il y ait sur terre. On prétend qu'il a la figure d'un homme de cinq cents ans, parfaitement conservé. Nous avons encore votre feue ambassadrice. Ces trois personnes sont de mes dimanches, qui vont toujours leur train.

Je vous enverrai la semaine prochaine par le courrier de votre cousin une grosse brochure d'un nommé M. de Saint-Lambert.[3] Le principal de l'ouvrage est un poème sur les saisons ; on m'en

[1] Lord Ossory épousa, le 26 mars 1769, la femme divorcée du Duc de Grafton.

[2] Il se nommait Couty.

[3] Jean-François, Marquis de Saint-Lambert (1716–1802), membre de l'Académie française en 1770, célèbre de son vivant par ses poésies, et par sa liaison avec Mme d'Houdetot, qui lui donna la préférence sur Rousseau. " M. de Saint-Lambert a vécu dans le monde, on ne peut lui en refuser le ton ; il l'a très-bon, mais il ne s'y est soutenu que par sa servitude avec les grands. Il a voulu vivre avec les gens de la cour, il les a perpetuellement loués en prose et en vers . . . il s'est appuyé, d'ailleurs, de la cabale des encyclopédistes . . . Son éloge de Voltaire, dans son discours qui précède les *Saisons*, en est une dégoûtante et révoltante." (Collé, *Journal*, tome iii, 254–55.)

a lu quelques tirades du chant de l'automne, dont les vers m'ont paru très-beaux, et sauf votre respect, sans me méfier de votre goût et de votre jugement, je prendrai la liberté de crayonner ce qui m'aura plu. Adieu. La grand'maman m'a dit vous avoir écrit de Tugny. La tête du Président va mieux, sa santé est tout de même.

LETTRE 184

Paris, ce mercredi 1er mars 1769.

Je ne puis rien vous mander de madame votre nièce,[1] je n'en ai point entendu parler. Peut-être n'est-elle point encore arrivée, je m'en informerai à votre cousin, et j'observerai même avec lui la discrétion que vous me prescrivez d'avoir avec tout le monde. Je comprends que c'est elle qui n'est pas de condition,[2] mais cela ne fait rien dans mon pays quand le mari est gentilhomme. N'ayez point d'inquiétude que je fasse plus qu'il ne faut ; je lui serai utile en tout ce qui dépendra de moi, n'en doutez pas, mais j'observerai toujours la modération, la prudence, la retenue qui sont vos qualités favorites, et qui sont devenues aussi les miennes. Dès que j'aurai vu madame votre nièce je vous en rendrai un compte fidèle.

Il n'y a ici rien de nouveau. Je vous écrirai par la première occasion que me donnera votre cousin ; pour aujourd'hui je me contenterai de vous dire que j'ai eu de grandes alarmes ces jours-ci et que je n'en suis pas encore quitte. Le Président a pensé mourir, il fut saigné samedi dernier deux fois dans la journée, il avait un point de côté, un râle abominable, une grosse fièvre ; il soutint ces deux saignées, où on lui tira quatre palettes de sang, avec une force surprenante. Hier il était sans fièvre, la poitrine débarrassée, mais sa tête est perdue sans retour ; il a pris médecine aujourd'hui, et Wiart l'a trouvé ce matin de la plus grande faiblesse. J'ai bien de la peine à croire qu'il dure encore longtemps.

LETTRE 184.—Inédite.

[1] Marie, femme de l'honorable Robert Cholmondeley, qui l'épousa en 1746. La mère de M. Cholmondeley était fille de Sir Robert Walpole. Mrs. Cholmondeley, affectionnait la société des gens de lettres. Elle est mentionnée dans la *Vie de Johnson* de Boswell, et dans le *Journal* de Miss Burney. C'était une personne vive, étourdie, d'un caractère capricieux et inégal, comme Mme du Deffand ne tarda pas à le découvrir.

[2] Mrs. Cholmondeley était fille d'un journalier irlandais, briqueteur de profession, nommé Woffington, et sœur de la célèbre actrice de ce nom.

La grand'maman vint hier à Paris, je soupai chez elle ; le grand-papa rentra à une heure et demie, il nous vint trouver ; il est en vérité charmant, et pour la grand'maman vous savez ce que j'en pense.

Vous êtes si dédaigneux sur les lectures que je vous propose que je ne sais plus si je dois envoyer le livre de Saint-Lambert, non plus que la *Canonisation de Saint Cucufin* [3] de Voltaire, ses lettres à la grand'maman sous le nom de M. Guillemet, ses lettres à moi, nos réponses. Si vous voulez toutes ces rapsodies vous les aurez.

Mme d'Aiguillon reçut l'autre jour par la petite poste un petit papier anglais sur l'affaire de vos colonies, il y avait sur le dessus " de la part de l'auteur ; " elle m'écrivit pour savoir si c'était de vous, qu'elle croyait avoir reconnu votre style. Ma réponse fut que je n'en savais rien, que je vous le demanderais si elle le voulait, ou qu'elle pourrait vous le demander elle-même.

La belle Comtesse est à Rambouillet depuis vendredi, je viens d'en recevoir un billet qui est bien moins bon français que votre lettre ; elle traduit mal ses pensées. Les dialogues entre elle et l'ambassadrice doivent être sublimement obscures.

Je suis enrhumée du cerveau et enchifrenée à ne pouvoir parler. Adieu. Je saurai de votre cousin quand je pourrai vous écrire.

L'histoire de Milady Sarah [4] est ineffable ; je l'appris hier par Madame la Duchesse d'Anville. Vos Anglaises sont excessives dans tout et dans leur modestie et dans leur désordre. Quand vous verrez Milady Pembroke dites-lui mille choses de moi, et à Mlle Lloyd.

LETTRE 185

Paris, ce dimanche 12 mars 1769.

Votre lettre du 2, que je devais recevoir mercredi 8, n'est arrivée qu'aujourd'hui, et comme on ne perd pas tout d'un coup toutes ses mauvaises habitudes, j'ai eu un mouvement de crainte

[3] "Je cherche toujours à vous amuser. J'ai découvert un manuscrit sur la canonisation que N.S.P. le Pape a faite, il y a deux ans, d'un capucin nommé Cucufin. Le procès-verbal de la canonisation est rapporté fidèlement dans ce manuscrit ; on croit être au quatorzième siècle." (Voltaire à Mme du Deffand, 3 février 1769.)

[4] Lady Sarah Bunbury se fit enlever par Lord William Gordon. Au bout d'un court laps de temps, elle se sépara de Lord William, et veçut dans la retraite près de Goodwood, château de son frère, le Duc de Richmond, jusqu'à son mariage avec l'honorable George Napier en 1781.

LETTRE 185.—Incomplète dans les éditions précédentes.

que vous ne fussiez malade. Je ne vous écrivis point parce que je serai fidèle à ce que je me suis prescrit, de régler ma conduite sur la vôtre.

J'ai eu l'honneur de voir Mme Cholmondeley trois fois depuis que vous avez jugé à propos qu'elle me connût ; j'ai appris avec surprise qu'il y avait trois mois qu'elle était à Paris. Elle soupera chez moi ce soir, je lui ferai faire connaissance avec Mmes d'Aiguillon et de Forcalquier ; je la menai jeudi dernier à la Comédie, on jouait *Nanine*,[1] et *La Surprise de l'Amour*.[2] Elle entend bien le français dans tous les sens qu'on peut l'entendre ; c'est-à-dire, que rien ne lui échappe, elle fut extrêmement touchée à *Nanine*, elle pleura. Je jugeai qu'elle trouva quelque rapport de la situation de Nanine à la sienne ; c'est une charmante pièce.

Je suis du dernier bien avec son auteur, j'ai reçu une lettre de lui de quatre pages aujourd'hui, en même temps que la vôtre ; il me comble d'amitiés et d'attentions ; il nous envoie, à la grand'-maman et à moi, tout ce qu'il fait : il y a quelquefois un peu de bourre, mais il y a toujours une facilité charmante.

Je ne vous enverrai point Saint-Lambert ; rien, selon mon goût, n'est plus fastidieux, excepté huit vers que voici :—

> " Malheur à qui les dieux accordent de longs jours !
> Consumé de douleur vers la fin de leur cours,
> Il voit dans le tombeau ses amis disparaître,
> Et les êtres qu'il aime arrachés à son être.
> Il voit autour de lui tout périr, tout changer ;
> À la race nouvelle il se trouve étranger,
> Et quand à ses regards la lumière est ravie,
> Il n'a plus, en mourant, à perdre que la vie."

Rien n'est si beau à mon avis que cette peinture de la vieillesse ; j'aurais voulu que les expressions du quatrième vers eussent été plus simples ; mais le mot *être* est du style à la mode. Ce Saint-Lambert est un esprit froid, fade et faux ; il croit regorger d'idées, et c'est la stérilité même ; sans les roseaux, les ruisseaux, les ormeaux et leurs rameaux, il aurait bien peu de choses à dire. En un mot, je ne vous l'enverrai point ; c'est assez de l'ennui de mes lettres, sans y ajouter les œuvres des encyclopédistes. Quelqu'un qu'on ne m'a point nommé, disait d'eux, qu'ils poussaient leur orgueil jusqu'à croire qu'ils avaient inventé l'athéisme.

[1] *Nanine, ou le Préjugé Vaincu*, comédie de Voltaire.
[2] Opéra de Gentil Bernard et de Rameau.

Rien n'est si ineffable que Milady Sarah et ses aventures. D'où vient est elle si intéressante avec tant de folie et d'effronterie ? Est-ce qu'elle est extrêmement naturelle ? est-ce qu'elle est extrêmement vraie ? Comment cela se peut-il avec tant de coquetterie ? A-t-elle un degré de bonté qui puisse servir d'excuse à ce qu'on a bien de la peine à n'appeler que fragilité ? Enfin, enfin, on ne comprend rien à tout ce qui se passe chez vous, et mon mot favori *ineffable* est fait pour l'Angleterre et ses habitants. Adieu.

LETTRE 186

Paris, ce mardi 14 mars 1769.

Votre cousin part demain, il faut bien qu'il vous porte un mot de moi ; je vous exhorte à faire connaissance avec lui, il en vaut la peine, je suis trompée si vous n'êtes content de lui. Je suis ravie d'apprendre le jugement que vous en porterez ; il me plaît beaucoup, et ce n'est pas assurément par le cas qu'il fait de moi, et si vous prenez la peine de l'interroger, vous connaîtrez promptement que ce n'est pas un observateur ; il est comme un homme qui répondait à de certaines questions que lui faisait mon ami Formont, " Apprenez, Monsieur, que je ne m'intéresse qu'à ce qui me regarde." Il a bien des rapports avec vous, de la franchise, un très-bon cœur ; sa tête vaut mieux que la vôtre, il n'y a pas tant de cellules parce qu'il n'a pas tant d'idées à y placer ; il est tel que Dieu l'a fait, le monde ne l'a ni gâté ni perfectionné, il n'aime ni ne hait les hommes, il est né doux, prudent, fidèle et sincère, il a de la gaîté sans chercher ni aimer les amusements, je le crois très-propre aux affaires ; je ne connais pas l'étendue de ses talents, mais je crois qu'il ne perd point de vue son objet, et que rien ne le détourne du but ou il veut arriver. Il vous dira que j'ai eu l'honneur de voir plusieurs fois madame votre nièce. Il me paraît qu'elle a de l'esprit, elle est fort polie, mais je ne la connais pas encore assez pour vous en dire davantage ; elle dit beaucoup de bien de vous et paraît vous aimer ; son beau-père [1] et son petit-fils sont arrivés il y a trois ou quatre jours ; je n'en ai point encore entendu parler. Je me

LETTRE 186.—Inédite.

[1] George, troisième Comte de Cholmondeley (1703–70). Son petit-fils fut George James, Vicomte Malpas. Ce dernier succèda à son grand-père, et à la mort d'Horace Walpole (en 1797), alors Comte d'Orford, il hérita du chef de sa grand'mère, Mary, fille de Sir Robert Walpole, les domaines qui avaient appartenu à ce ministre.

flatte que vous ne doutez pas de mes attentions pour tout ce qui vous appartient.

Il n'y a point encore eu de présentation, elle devient fort douteuse, on dit qu'on commence à s'ennuyer, mais que sait-on ? Peut-être que cet événement arrivera dans le moment qu'on ne le craindra plus ; ce que je crois et que j'espère, c'est que de façon ou d'autre il n'en arrivera aucun préjudice à mes parents. Je continue à être parfaitement contente d'eux, mais je vais être fort longtemps séparée de la grand'maman ; elle ne viendra point à Paris de cette semaine ni peut-être de l'autre ; c'est un grand ennui de ne la point voir, je ne me plais qu'avec elle et sa petite compagnie, tout le reste me paraît plat, ridicule, et fastidieux.

Je soupai hier au soir chez les Montigny-Trudaine ; Mmes d'Anville et de Chabot y étaient. On nous donna le spectacle d'un homme qui se place derrière un paravent, et qui joue à lui tout seul les matines d'un couvent, une matinée de village ; on croit entendre vingt personnes différentes ; entre autres il y a une grande messe, avec le serpent, l'orgue, un sermon, une querelle à la porte de l'église, des chiens qui aboient ; c'est la contre-partie de Servandoni,[2] où l'on voyait sans rien entendre ; et dans celui-ci on entend tout sans rien voir. Revenons à votre cousin.

Il vous dira qu'il a loué une maison à la barrière de Vaugirard pour lui et pour son frère Thomas, qu'il aime uniquement. Votre feue ambassadrice partira, à ce qu'elle dit, à la fin du mois ; la belle et ineffable Comtesse y aura regret ; je ne comprends pas les charmes qu'elle lui trouve.

Le pauvre Président s'est tiré de sa dernière maladie, mais je doute qu'il aille loin, sa tête est affaiblie et ne reviendra point. Je suis touchée de son état, je le regretterai, non comme un véritable ami, mais comme un homme aimable, et qui valait mieux que beaucoup d'autres à bien des égards. Plus je vis, plus je réfléchis, plus je trouve que vous avez raison ; quand on cherche l'amitié on court après une chimère.

Je voudrais remplir les quatre pages, mais je ne trouve plus rien à dire. Adieu.

[2] Le Chevalier Jean-Jérôme Servandoni (1695–1766), peintre-décorateur de Louis XV.

Mme du Deffand fait allusion aux divertissements scéniques organisés par Servandoni, et qui consistaient en une mise en scène compliquée, avec le drame se jouant en pantomime. Grimm parle avec mépris des " machines " de Servandoni.

LETTRE 187

Ce jeudi 16 mars, à 6 heures du matin.

Vous souvenez-vous de m'avoir dit autrefois que si jamais je m'avisais de vous écrire étant triste, de me bien garder de vous envoyer ma lettre, mais de la jeter sur-le-champ derrière le feu ? Celle-ci est menacée de cet accident ; voyons si elle s'en sauvera. J'ai plusieurs articles à traiter, et la variété ne vous déplaît pas.

Mme Cholmondeley m'amena hier son beau-père avec son petit-fils. Ah ! Monsieur, quel Milord ! J'avais vu un facétieux il y a quelques jours qui contrefait les Anglais en caricature extrêmement outrée, elle me le paraîtrait moins aujourd'hui, vous avez là un étrange beau-frère. Il est cependant très-poli ; j'ai bien peur qu'il n'en dise pas autant de moi ; quand il partit, j'appelai Mme Cholmondeley pour la prier de me faire l'honneur de souper chez moi dimanche, et d'amener monsieur son neveu et de faire en sorte que je peux me dispenser d'avoir monsieur son beau-père. Cela n'est-il pas extrêmement incivile et même impertinent ? J'en ai des remords ; si je passe au repentir, je pourrai réparer ma faute ; mais je n'en réponds pas.

Venons à un autre article, j'ai des soupçons affreux et violents contre votre cousin ; je crains d'avoir à me retracter de tout le bien que je vous ai dit de lui ; il m'a fait les serments les plus forts, les plus sacrés qu'il reviendrait à la fin d'avril, et comme je paraissais en douter il m'a prouvé par mille circonstances que j'avais tort ; il a, dit-il, loué une maison à la barrière de Vaugirard pour lui et son frère Thomas ; il a compté sur ses doigts combien de semaines il pourrait être absent. Eh bien ! Monsieur, on dit qu'il m'a trompée, je vous prie de me confier ce que vous en saurez ; je serai fidèle au secret si vous l'exigez. Vous serez étonné que ce ne soit pas lui qui vous porte le livre de Saint-Lambert, mais c'est que je n'ai reçu votre lettre du 10 par où vous me le demandez que deux heures après son départ, et c'est Mme Cholmondeley qui s'est chargée de vous le faire tenir par le courrier de l'ambassadeur.

Parlons de Milady Sarah ; plus je réfléchis à son histoire plus je la trouve digne que Jean-Jacques en fasse un beau roman ; par où il nous prouvera que ses mœurs et sa conduite sont fort d'accord avec la morale de l'âge d'or ; que son mari et ses parents

LETTRE 187.—Inédite.

ont des sentiments très-naturels, qu'elle doit inspirer un grand intérêt, qu'elle est un parfait modèle de sincérité et de bonne foi. Il faut bien que cela soit, puisque je suis son exemple ; oui, Monsieur, je vous l'avoue, et je me hâte de vous apprendre, que j'ai un nouveau mari ; mais il faut un divorce, et pour cela ne faut-il pas votre consentement ? Le refusez-vous ? Le charmant objet qui m'engage est celui [1] à qui vous trouvez beaucoup de ressemblance à l'écuyer de la Doloride [2] (et l'on dit que vous avez raison) ; ce fut lui qui l'apprit mardi dernier au grand-papa et à la grand'maman au dîner des ambassadeurs ; ils se récrièrent sur mon infidélité, mais je saurais bien me justifier, et pourquoi ne suivrais-je pas les usages de votre nation ? Si on me blâme, les philosophes modernes me défendront ; mon nouvel époux est leur partisan ; si vous avez oublié son nom, demandez-le à votre cousin, il était au dîner où il en fut question.

J'approuve extrêmement tout ce que vous dites sur la philosophie ; elle n'est faite que pour engourdir l'âme, et non pour la perfectionner ; heureusement elle ne saurait détruire les passions, mais elle en diminue les ressorts, et sans ce ressort, point de grandes vertus ; votre comparaison du génie à un monarque, et de la philosophie à une république, est charmante. Je vous dirai comme Nicomède à Attale, ou bien Attale à Nicomède :—

" Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur." [3]

Adieu, vous voyez bien que Wiart n'est point éveillé.

Il vient de se lever. Ce qu'on dit de votre cousin c'est qu'il ne reviendra pas ; j'en avais eu le soupçon, il l'avait détruit, mais j'y reviens aujourd'hui plus que jamais ; j'en serais véritablement fâchée, il n'est pas mon ami, mais il me plaît beaucoup ; faites-moi le plaisir de me mander ce que vous en saurez, et soyez très-sûr de ma discrétion. Peut-être va-t-il se marier, peut-être sera-t-il, comme a été M. Hume, adjoint de Milord Rochford. Votre petit-neveu [4] est de la plus belle figure.

[1] L'envoyé de Danemark. (W.)

[2] Trifaldin, "el de la barba blanca, escudero de la condesa Trifaldi, por otro nombre llamada la Dueña Dolorida." (Voyez *Don Quixote*, Partie ii, chap. xxxvi ; voyez aussi la lettre 190.)

[3] Corneille, *Nicomède* (iii, 6).

[4] Lord Malpas ; il avait presque vingt ans.

LETTRE 188

Paris, ce 26 mars 1769.

Il n'y a peut-être rien de plus triste que de ne pouvoir pas lire votre lettre avec quelqu'un ; elle est fort longue, et il faut la relire plusieurs fois pour y pouvoir bien répondre ; je ne vous dirai point que j'en suis charmée, vous pourriez penser que cela tient du vieil homme, et je vous proteste qu'elle serait de Marmontel ou de Mme Verdelin que je la trouverais charmante. Mais pourquoi ne pourrais-je pas la lire avec votre nièce ; elle en est digne, et en sentirait tout l'agrément bien mieux que moi, je n'en ferai cependant rien ; il faut être stricte avec vous. Je suis bien aise qu'elle soit contente de moi, elle le serait bien davantage si elle savait qu'indépendamment de vous j'aurais les mêmes attentions pour elle. Elle a beaucoup d'esprit, et une sorte de sensibilité qui m'apprendrait, si je ne le savais pas, qu'elle a éprouvé des chagrins et des peines. Tous les jugements qu'elle porte sont d'une justesse infinie. Nous avons fait ensemble de petits arrangements qui lui rendront son séjour ici plus facile et plus agréable ; je vous conterai tout cela par le premier ordinaire. Je ne vous écrirai pas plus longuement aujourd'hui parce qu'il est trois heures, qu'il faut que je me lève pour aller chez le Président, que je n'ai point vu hier, et avec qui je ne me conduis pas trop bien. Adieu.

Voilà des vers qu'on soupçonne d'être du Chevalier de Boufflers, mais je n'en sais rien.

Les Saisons.

Seul avec toi, séduisante friponne,
Je réunis, tendre amant, gai buveur,
Tous les plaisirs que chaque saison donne.
Quand la glace a frappé le nectar enchanteur,
Je retrouve à la fois et l'hiver et l'automne,
Le printemps sur ta bouche, et l'été dans mon cœur.

Prière.

Seigneur, faites parler la foi,
Et faites taire la nature ;
Faites perdre à la créature
L'ascendant qu'elle a pris sur moi.
Vous êtes la beauté suprême,
Vous êtes le souverain bien,
Hors vous tout le reste n'est rien,
Et c'est pourtant ce rien que j'aime.

LETTRE 188.—Inédite.

LETTRE 189

Paris, ce samedi 1er avril 1769.

Mon usage est de répondre sur-le-champ à vos lettres ; je les reçois avant que de me lever ; j'ai ma toilette à faire, les visites arrivent ; il faut sortir pour souper ; enfin je suis toujours pressée ; je réponds mal à vos lettres le même jour, parce que je ne les ai lues que superficiellement ; j'ai eu tout le temps de relire avec attention la dernière, j'en suis très-contente.

Votre analyse de Saint-Lambert [1] a débrouillé tout ce que j'en pensais ; c'est un froid ouvrage et l'auteur un plus froid personnage. Les Beauvau se sont faits ses Mécènes. Ah ! qu'il y a des gens de village et des trompettes de bois ! Peut-être y a-t-il encore quelques gens d'esprit, mais pour des gens de goût, pour de bons juges, il n'y en a point.

Je suis désolée de ce que madame votre nièce ne sait pas mieux le français, j'aurais infiniment de plaisir à causer avec elle. Je la trouve extrêmement aimable, mais je ne suis pas aujourd'hui en verve, ainsi je ne la peindrai pas. Ses filles seront dans mon couvent de lundi en huit, elle ne tardera pas à les suivre, non pas dans le couvent, mais dans deux petites chambres qui ne me sont bonnes à rien, et dont elle veut bien se contenter.

Vous voilà tout effrayé ; que dira-t-on ? que pensera-t-on ? Rien du tout, Monsieur ; et puis, qu'est-ce que cela vous fait ? Mme Cholmondeley est votre nièce, cette considération me la fait recevoir avec plaisir, mais cette considération n'a plus de part aujourd'hui a ce que je pense pour elle ; elle serait nièce de Saint-Lambert, de Marmontel, ou de d'Alembert que je penserais de même.

LETTRE 189.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. Walpole avait dit de M. de Saint-Lambert :—" Mme du Châtelet m'avait prêté les *Saisons* avant l'arrivée de votre paquet. Ah ! que vous en parlez avec justesse ! Le plat ouvrage ! Point de suite, point d'imagination ; une philosophie froide et déplacée ; un berger et une bergère qui reviennent à tous moments ; des apostrophes sans cesse, tantôt au bon Dieu, tantôt à Bacchus ; les mœurs et les usages d'aucun pays. En un mot c'est l'Arcadie encyclopédique. On voit des pasteurs, le dictionnaire à la main, qui cherchent l'article *Tonnerre* pour entendre ce qu'ils disent eux-mêmes d'une tempête. Peut-on aimer les éléments de la physique rimés ? Vous y avez trouvé huit vers à votre usage : en voici un qui m'a frappé, moi :

' Fatigué de sentir, il paraît insensible.'

Quant aux *Contes Orientaux*, ce sont des épigrammes en brodequins, de petites moralités écrasées sous des turbans gigantesques. Je persiste à dire que le mauvais goût qui précède le bon goût est préférable à celui qui lui succède. *Corruptio optimi fit pessima.* C'est une sentence latine qu'on a dite, je ne sais quand, ni à quelle occasion, mais qui peint au naturel tous les singes de Voltaire, et la plus grande partie de vos auteurs modernes." (B.)

Le prétendant à la couronne de Pologne,[2] en attendant son élection, s'occupe à faire la musique et les paroles d'un opéra, qu'il veut faire représenter apparemment à l'Isle-Adam ou au Temple, car je me persuade que ce ne sera pas aux Italiens ; c'est une fête qu'il veut donner à Monsieur le Duc de Chartres à l'occasion de son mariage.[3] Le sujet est Ariane abandonnée par Thésée dans l'île de Naxos ; elle y a trouvé Bacchus, et elle suit le conseil de Mlle Entier, médiocre actrice, à qui on disait, en lui faisant répéter un rôle d'amante abandonnée : "Qu'est-ce que vous feriez, Mademoiselle, si vous vous trouviez dans cette situation, si votre amant vous quittait ?"—"*Ce que je ferais ? J'en prendrais un autre.*" Jugez des talents de cette actrice, et jugez de l'intérêt dont sera le drame de Sa Majesté Polonaise. J'ai conté et non pas lu à la grand'maman, qui me l'a fait conter au grand-papa, le canevas de votre poème[4] qui a eu un succès infini. Effectivement, rien n'est d'un meilleur ton.

Je comprends ce que vous pensez de votre cousin, et quelle doit être ma conduite ; mais il y a une phrase que je n'entends point du tout ; la voici : *Un étourdi a des folies à troquer contre les crimes ou contre les vertus.* Voilà ce que je n'entends point ; le reste est clair, quoique très-fin.

[2] Le Prince de Conti "avait toujours eu les yeux fixés sur une couronne à laquelle son brillant aïeul* avait été inutilement appelé. Le Comte de Broglie, nommé ambassadeur en Pologne en 1754, crut, à l'aide du temps et des intrigues les plus compliquées, pouvoir réaliser les vœux du Prince de Conti, et Louis XV devint le confident de l'un et de l'autre ; mais il exigea que cette correspondance fût ignorée de ses ministres, et la cacha même à la Marquise de Pompadour. Après la mort de cette favorite, il en fit également mystère au Duc de Choiseul . . . Le Comte de Broglie la fit continuer par des agents sans mission, lorsqu'il eut quitté la Pologne." (Lacretelle, *Histoire de France pendant le* 18*me siècle*, tome iv, p. 214.)

[3] Le Duc de Chartres épousa, le 5 avril 1769, Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, fille du Duc de Penthièvre.

[4] C'est d'après l'idée qu'on avait que le Prince de Conti formait des vues sur le royaume de Pologne, que M. Walpole, qui, dans ses lettres à Mme du Deffand, avait toujours appelé Mme Geoffrin *la reine-mère de Pologne*, d'après le voyage qu'elle avait fait à Varsovie, sur la demande expresse de Stanislas, s'exprime de la manière suivante : "Que dit la reine-mère de Pologne de cette prétention? Ma foi, vous aurez une guerre civile dans la rue Saint-Honoré. Voilà le canevas d'un beau poème épique. Le poème s'ouvre : le Maréchal d'Alembert harangue son armée d'encyclopédistes, s'agenouille pour demander la bénédiction du ciel, se souvient qu'il n'y a point de Dieu, invoque Sainte Catherine de Russie : un poignard tombe à ses pieds ; il accepte l'augure et trace un manifeste, sur le sable, contre les rebelles. On vient lui dire que son ami, le Général Marmontel, vient d'être fait prisonnier par un exempt de police. Le maréchal fait une belle satire contre la police, et se retire dans sa tente, où sa bien-aimée † lui apporte une armure complète qu'elle a obtenue de Vénus. Rien de si facile, comme vous voyez, de surpasser Homère et Virgile ; il n'y manque que les paroles. Adieu. Jetez au feu cette folie." (B.)

---

* François-Louis de Bourbon, Prince de Conti (1664 1709), élu Roi de Pologne en 1697.

† Mlle de Lespinasse.

Je crois madame votre nièce sincère, mais je me tiens à quatre pour suspendre mon jugement, je ne puis pas me vanter d'avoir jusqu'à présent porté aucun jugement parfaitement juste. Je tâche actuellement de ne point juger ; ce serait un grand avantage que j'acquerrais si on en usait ainsi pour moi, car en vérité je ne voudrais pas qu'on me jugeât comme je me juge moi même.

Adieu, à tantôt. La plus grande partie de cette lettre est écrite aujourd'hui dimanche à 6 heures du matin, et ayant eu ma grande insomnie, je me suis amusée à écrire de ma main cette feuille que je vous envoie, mais qu'il a fallu faire copier, parce qu'elle était peu lisible. Vous me trouverez bien bête, vous aurez raison, répondez-moi pourtant.

Je compte avoir cet après-diner une lettre ; s'il est vrai, j'ajouterai à celle-ci ; si je me trompe, je la ferai cacheter et elle partira sans rien de plus.

P.S.—Il est trois heures, point de facteur, point de lettres, la mienne partira. Je vous envoyai des vers dans celle de dimanche dernier. Je vous dis qu'on les croyait être du Chevalier de Boufflers ; ah ! point du tout, ce sont d'anciens vers, et ils en valent bien mieux. Une application bien juste vaut mieux qu'une faite exprès ; je ne parle que des huit derniers vers, car pour la *séduisante friponne* [elle] n'a pas plus de rapport à la dame de Bordeaux qu'à toutes autres. Je n'ai point encore perdu mon pari. On me doit vingt-quatre sols par jour tant qu'on ne fera pas de pas en avant, et moi je devrai cinq louis le jour qu'ils seront faits. C'est du 10 janvier qu'a commencé le pari, il me payera, j'espère, ma loge à la Comédie. Mme Cholmondeley pourra bien en faire plus d'usage que moi.

Savez-vous que j'ai l'impolitesse de n'avoir point encore vu mesdemoiselles ses filles, et que je n'ai pas demandé à les voir ? Cela est horrible, mais en revanche M. Milord [5] soupa chez moi dimanche avec le Chevalier de Redmond. N'êtes-vous pas content de l'assortiment ? je l'ai imaginé et exécuté. Pour votre petit-neveu je crois que je lui fais peur, il soupa aussi chez moi, mais il n'ouvrit pas la bouche. Je l'avais vu deux fois auparavant sans l'entendre parler. Je ne l'ai point revu depuis, mais on dit que sa figure est très-bien et qu'il a un très-bon maintien.

Adieu. J'ai mal à la tête, des douleurs dans les entrailles, je me sens très-échauffée ; cela ne me fait rien ; il me semble que

[5] C'est la leçon du manuscrit ; la personne indiquée est Lord Cholmondeley.

je suis toute prête à faire mon paquet et à partir. Cette disposition me vient peut-être de ce que j'en suis encore bien loin ; tout comme on voudra. C'est Mlle Sanadon qui a fait l'arrangement de mesdemoiselles vos nièces pour leur entrée dans le couvent, ainsi dans votre réponse mettez un mot pour elle que je lui puisse lire.

Dites-moi pourquoi, détestant la vie, je redoute la mort ? Rien ne m'indique que tout ne finira pas avec moi ; au contraire je m'aperçois du délabrement de mon esprit, ainsi que de celui de mon corps. Tout ce qu'on dit pour ou contre ne me fait nulle impression. Je n'écoute que moi, et je ne trouve que doute et qu'obscurité. *Croyez*, dit-on, *c'est le plus sûr ;* mais comment croit-on ce que l'on ne comprend pas ? Ce que l'on ne comprend pas peut exister sans doute ; aussi je ne le nie pas ; je suis comme un sourd et un aveugle-né ; il y a des sons, des couleurs, il en convient ; mais sait-il de quoi il convient ? S'il suffit de ne point nier, à la bonne heure, mais cela ne suffit pas. Comment peut-on se décider entre un commencement et une éternité, entre le plein et le vide ? Aucun de mes sens ne peut me l'apprendre ; que peut-on apprendre sans eux ? Cependant, si je ne crois pas ce qu'il faut croire, je suis menacée d'être mille et mille fois plus malheureuse après ma mort que je ne le suis pendant ma vie. À quoi se déterminer, et est-il possible de se déterminer ? Je vous le demande, à vous qui avez un caractère si vrai, que vous devez, par sympathie, trouver la vérité, si elle est trouvable.[6] C'est des nouvelles de l'autre monde qu'il faut m'apprendre, et me dire si nous sommes destinés à y jouer un rôle.

Je fais mon affaire de vous entretenir de ce monde-ci. D'abord je vous dis qu'il est détestable, abominable, etc. Il y a quelques gens vertueux, du moins qui peuvent le paraître, tant qu'on n'attaque point leur passion dominante, qui est pour l'ordinaire, dans ces gens-là, l'amour de la gloire et de la réputation. Enivrés d'éloges, souvent ils paraissent modestes ; mais le soin qu'ils prennent pour les obtenir en décèle le motif, et laisse entrevoir la vanité et l'orgueil. Voilà le portrait des plus gens de bien. Dans les autres sont l'intérêt, l'envie, la jalousie, la cruauté, la méchanceté, la perfidie. Il n'y a pas une seule personne à qui on puisse confier ses peines, sans lui donner une

[6] M. Walpole, dans sa réponse, dit : " Et c'est à moi que vous vous adressez pour résoudre vos doutes ! Je crois fermement à un Dieu tout-puissant, tout juste, tout plein de miséricorde et de bonté. Je suis persuadé que l'esprit de bienveillance et de bienfaisance est l'offrande la moins indigne de lui être présentée." B.)

maligne joie et sans s'avilir à ses yeux. Raconte-t-on ses plaisirs et ses succès ? on fait naître la haine. Faites-vous du bien ? la reconnaissance pèse, et l'on trouve des raisons pour s'en affranchir. Faites-vous quelques fautes ? jamais elles ne s'effacent ; rien ne peut les réparer. Voyez-vous des gens d'esprit ? ils ne seront occupés que d'eux-mêmes ; ils voudront vous éblouir, et ne se donneront pas la peine de vous éclairer. Avez-vous affaire à de petits esprits ? ils sont embarrassés de leur rôle ; ils vous sauront mauvais gré de leur stérilité et de leur peu d'intelligence. Trouve-t-on, au défaut de l'esprit, des sentiments ? aucuns, ni de sincères ni de constants. L'amitié est une chimère ; on ne reconnaît que l'amour ; et quel amour ! Mais en voilà assez, je ne veux pas porter plus loin mes réflexions ; elles sont le produit de l'insomnie ; j'avoue qu'un rêve vaudrait mieux.

LETTRE 190

Paris, ce vendredi 7 avril, à 6 heures du matin.

Votre lettre du 25 et du 28 que je devais recevoir dimanche n'est arrivée qu'hier. Je voudrais que vous eussiez une lunette ou un télescope qui vous fît voir de Strawberry-Hill ce qui se passe dans ma cellule à Saint-Joseph ; vous jouiriez de la gloire que donne le succès ; vous verriez le progrès de vos leçons ; ma patience surpasse celle de Griselidis. Si ce que je désire n'arrive point, je me dis, " Il arrivera un jour," et je me dirai ce jour-là, " C'est un bonheur que cela ne soit pas arrivé plus tôt ; " parce que le moment où commencent mes plaisirs aurait pu être celui où commenceraient mes regrets ; et puis en mettant les choses au pis, si la mort prévenait l'accomplissement de mes souhaits, qu'aurais-je alors à regretter ? Trouvez-vous que je sois devenue philosophe ? Est-ce bien calculer ? Est-ce bien raisonner ?

Sachez, Monsieur, que je ne me soucie nullement de votre cousin ; j'étais curieuse de savoir ce que vous en penseriez, parce que j'aime à me rencontrer avec vous sur les jugements que je porte. J'ai eu quelque curiosité sur son retour, pour deux raisons, l'une un brimborion de politique, l'autre d'un commencement de coquetterie ou galanterie entre lui et la Bellissima.[1]

LETTRE 190.—Inédite.

[1] La Comtesse de Forcalquier.

Je ne fais point des enjambées [2] de la politesse aux sentiments, j'ai pris pour modèle la marche de l'écrevisse ; j'espère qu'à force de rétrograder je me retrouverai dans le chemin où je vous ai d'abord rencontré, dont j'espère que vous n'êtes point sorti, et dont (il faut que cela soit vrai, puisque vous le dites) je m'étais horriblement égarée.

C'est vrai que dans la plaisanterie de mon mariage avec l'écuyer Trufaldin,[3] j'oubliai que vous étiez mon époux. Je fus charmée de cet oubli et je n'eus rien de plus pressé que de vous le mander ; c'était une nouvelle preuve d'une parfaite conversion. Cependant je vous ai plus demandé que je ne désirais ; je vous prie même de ne point suivre l'exemple de Sir Bunbury,[4] ou du moins d'attendre pour m'envoyer l'acte de divorce, que je sois à Copenhague ; d'ici à ce temps-là ayez la même exactitude à m'écrire. Vos lettres charment mes ennuis, elles sont d'un style dont il n'y a point eu de modèle, et qui ne peut être imité ; c'est le sublime de l'abondance et du naturel ; elles seraient adressées à Mlle de Lespinasse que je ne pourrais pas m'empêcher de les trouver charmantes. Ah ! je ne vous réponds pas de n'en pas montrer quelques articles à madame votre nièce ; certainement elle en est digne, elle devrait l'être plus que moi, puisque elle a mille fois plus d'esprit.

En voilà assez pour aujourd'hui ; il faut pourtant avant que de finir que je vous parle de Rosette. J'ai cru entendre vos cris et voir votre agitation. Je suis assez de votre avis sur la préférence que vous donnez aux animaux à quatre pattes, ils sont plus honnêtes gens que les autres, mais ils parlent trop haut et pissent partout, c'est ce qui m'en a détachée.

Nous fûmes hier, madame votre nièce, mademoiselle votre petite-nièce et moi, au *Tartuffe* dans ma petite loge. Il fut joué indignement, mais la pièce est si parfaitement belle que je ne laissai pas d'avoir du plaisir.

Ne manquez pas, je vous prie, de m'envoyer le discours que vous avez fait pour votre comédienne [5] ; Wiart le traduira fort bien, il a traduit votre dernière lettre à Mme Cholmondeley ; vous n'avez pas de foi à sa science et vous avez tort.

[2] Dans le manuscrit, "ajambés."

[3] L'écuyer Trifaldin (voyez la note 2 de la lettre 187).

[4] Sir Thomas-Charles Bunbury, dont la femme, Lady Sarah Bunbury, s'était fait enlever par son cousin, Lord William Gordon.

[5] Mrs. Clive, qui abandonna la scène le 24 avril 1769. Voyez *L'Épilogue récité par Mrs. Clive pour ses adieux à la scène* (*Epilogue, spoken by Mrs. Clive on quitting the stage.*) (*Œuvres de Lord Orford*, 1798, tome iv, p. 399.)

Demain ou dimanche je continuerai cette lettre, et je vous promets de ne pas dire un mot de vous ni de moi ; je suis tombée dans la faute d'en beaucoup parler aujourd hui, c'est une sorte de purgation dont ma tête avait besoin, et qui fera peut-être que je dormirai.

Ce dimanche, après midi, 9 avril.

Vous êtes charmant ; il n'y avait qu'une chose dont je pouvais vous louer, elle n'existe plus ; vous entendez bien que c'était votre exactitude. À présent tous les jours de poste, de la semaine, du mois, des années, tout est à l'aventure, et Dieu merci ma tranquillité n'en est point dérangée ; c'est ainsi que vous avez souhaité que je devinsse, vous y êtes parvenu, applaudissez-vous de votre ouvrage. Ce n'est pas que je sois insensible ; j'ai pensé pleurer cette nuit, en voyant pleurer Mlle Couty [6] sur l'extrémité d'un petit serin, qui n'est pas de votre connaissance et qui, quoiqu'il m'appartient, n'est pas beaucoup de la mienne, mais la Couty m'en a conté tant de choses intéressantes que je suis toute affligée de sa perte. Tenez-le pour mort, car je ne vous en parlerai plus.

Madame votre nièce viendra demain s'établir dans son nouveau gîte, et mesdemoiselles ses filles entreront dans le couvent ; je souhaite que toutes les trois soient contentes.

On disait hier que la présentation était pour aujourd'hui, je n'enverrai ma lettre que demain matin pour vous mander ce qui en sera.

Il y a bientôt quinze jours que je n'ai vu la grand'maman. Le mariage de Monsieur le Duc de Chartres l'a retenue à la cour, elle a grand besoin de repos. J'espère, malgré l'ennui que me causera son absence, qu'elle ira à Chanteloup à la fin du mois, c'est là où elle fait une petite provision de santé, qu'elle dissipe bientôt après ; elle n'a pas en vérité assez de force pour soutenir les fatigues de son état ; et moi je n'en ai pas pour soutenir mes insomnies. Chaque nuit ajoute une année à mon âge, ainsi comme il y a près d'un mois que je ne dors pas, j'ai pour le moins cent ans, avec toutes les circonstances, dépendances, et ornements de ce charmant âge. Mais j'ai le courage des âmes faibles, la patience. Celui des âmes fortes vaudrait peut-être mieux, on combat les malheurs, on les surmonte, on s'en délivre. Voilà comme vous êtes ; je vous en félicite, je ne suis pas de même.

Nous avons eu tous ces jours-ci l'ennuyeux récit de tous les

[6] Femme de chambre de Mme du Deffand.

habits de la noce, broderie, réseaux, paillettes et paillons, fleurettes, fleurs et fleurons. Ah ! j'en baille encore en y pensant.

Mon commerce avec Voltaire devient plus vif de jour en jour ; la grand'maman y joue un rôle ; elle écrit à M. Guillemet, typographe à Lyon, ou à M. Dupuits, et ces messieurs lui répondent. Toutes ces lettres de part et d'autre sont jolies. Je vous les enverrais, ainsi qu'une *Épître à Boileau* et une à l'auteur des *Trois Imposteurs ;* mais vous êtes si dédaigneux qu'on vous ennuie quand on croit vous amuser.

Adieu donc. J'ai quelques regrets de laisser une page et demie de vide, mais vous aimez autant le papier blanc que l'écriture.

Le courrier qui est arrivé aujourd'hui n'avait pas pour moi les mains vides, il m'a apporté une lettre de Milady Pembroke, de très-bon français, fort naturelle, fort simple, fort aimable ; je n'entends plus parler de Lindor, du Craufurd, ni d'Éléazar. Votre cousin a écrit à la Bellissima. Cette Bellissima ne soupera pas ce soir chez moi, elle est priée au Palais-Royal, mais j'aurai la grosse Duchesse, Mme de la Vallière, qui pourrait remplacer votre sourde, et madame votre nièce, qui a un rhume effroyable. Adieu, adieu.

Comprenez-vous que je n'ai point eu de vos lettres aujourd'hui ? en relisant ma lettre j'ai trouvé que je ne vous le disais pas clairement.

Ce dimanche, à 2 heures après minuit.

Point encore de présentation, on dit que ce sera pour demain ou pour dimanche prochain, ou celui d'après, enfin avant le voyage de Marly, qui doit être le 28. Si ce voyage a lieu avant que la présentation soit faite, vraisemblablement elle ne se fera jamais. Mais ce qui arrivera incessamment c'est le départ de Milady Rochford.

Je vais me coucher, sans espérance de dormir, avec une fluxion dans la tête ; je verrai demain M. Pomme.

L'oiseau est mort.

LETTRE 191

Ce mercredi 12 avril 1769.

Je reçois votre lettre du 6 et du 7 ; vous aurez vu quand vous recevrez celle-ci, que mon intention n'est pas de ralentir notre correspondance ; jamais cet accident n'arrivera par moi.

LETTRE 191.—Inédite.

Je viens de recevoir une lettre de Mme Greville, dont je suis extrêmement irritée ; il y a plus de dix-huit mois qu'elle ne m'avait écrit, ni moi à elle ; elle me mande :—

"À propos, on m'a dit une chose dans ce pays-ci que je n'ai pas crue, et j'ai promis de vous la demander. On prétend que les lettres qu'on a l'honneur de vous écrire sont vues de plusieurs personnes, et qu'elles sont arrangées dans un grand livre pour être conservées. J'ai bien de la peine à ajouter foi à un tel conte, mais il ne laisse pas d'y avoir bien du monde ici qui le disent, ce qui a effrayé mortellement tous ceux qui ont eu jusqu'ici le bonheur d'être en correspondance avec vous. Rassurez-nous, Madame, afin que je puisse donner le démenti à une si grande extravagance. On m'a demandé très-sérieusement si j'avais un commerce de lettres avec vous, parce que, dit-on, on vous verra imprimée si cela est. Mandez-moi, Madame, ce qui a pu donner naissance a un tel rapport."

Je vous envoie ma réponse, si vous la trouvez bien vous la lui ferez tenir, si elle ne vous paraît pas bien vous la jeterez au feu, et vous me manderez ce que je dois répondre.

Madame votre nièce est d'hier au soir chez moi, elle n'y est arrivée qu'à minuit et je n'ai point encore eu l'honneur de la voir. Wiart a été savoir de ses nouvelles, elle prétend qu'elle se trouve fort bien. Je le souhaite, je crains que cet établissement ne soit pas de longue durée, parce que le corps de logis qu'elle habite ne vaut rien, et qu'on doit l'abattre au mois d'octobre ; mais mesdemoiselles ses filles sont établies dans le couvent depuis deux jours, elles s'y trouvent à merveille, et elles y resteront tant qu'on voudra.

La présentation n'a point été faite dimanche, mais on la regarde toujours comme certaine ; je persiste toujours à en douter. Si elle ne l'est pas le 28, j'aurai eu raison.

Vous êtes content de l'*Épître à Boileau*, et vous avez bien raison ; il y en a une autre à l'auteur des *Trois Imposteurs*, que j'aime encore mieux. Ma correspondance avec Voltaire est très-vive ; je vous ai déjà dit que je ne vous envoyais pas tout cela, parce que je crois que vous ne vous en souciez guère, mais vous aurez toujours tout ce qui est en ma disposition quand vous le voudrez.

C'est vous dont j'entends parler quand je dis que mon grand livre[1] sera brûlé, ou remis entre des mains fidèles. Oui, je crois vos mains très-fidèles, je souhaite qu'il en soit ainsi du reste. Adieu.

[1] Livre manuscrit où furent recopiées quelques unes des lettres écrites à Mme du Deffand.

LETTRE 192

Paris, ce samedi 15 avril.

La poste est soumise à vos intentions ; la lettre qu'à peine j'espérais pour demain arrive aujourd'hui. Celles que vous écriviez avec répugnance arrivent à la vérité trop tôt, mais presque toujours fort tard.

Je sens comme je dois l'espérance que vous voulez me donner de vous revoir un jour ; je n'ai rien à vous dire sur cela, si ce n'est que je vous prie d'être persuadé que vous ne me devez rien. Il est vrai que sans vous je n'aurais jamais connu Mme Cholmondeley. Vous êtes l'occasion des services que j'ai cherché à lui rendre ; mais l'occasion n'est pas toujours le motif ; elle me paraît très-aimable, notre connaissance est encore fort superficielle, mais il n'était pas nécessaire qu'elle fût plus fondée pour m'empresser à lui rendre service ; son établissement chez moi serait solide si le bâtiment où elle loge pouvait l'être, mais comme je crois vous l'avoir mandé, on parle de l'abattre au mois d'octobre. À l'égard de mesdemoiselles ses filles, la petite restera dans le couvent, mais la grande en sortira incessamment pour aller dans un autre. Il lui est échappé de dire que le signe de croix était une superstition ; tout le couvent a été en alarme, on ne veut plus la garder. Je crois que Mme Cholmondeley la mettra à la Présentation, c'était son premier projet, elle vous rendra compte de tout cela.

J'ai vu M. de la Rochefoucauld, il m'a paru très-content de vous, et m'a rendu très-bon compte de votre château, il lui a paru plus singulier que vous ; il me semble que vous lui avez plu, il dit qu'il vous trouve très-aimable, et il se loue beaucoup de vos politesses. Mais c'est le fils [1] de Milord Harcourt avec qui il me paraît le plus lié. Que voulez-vous que je vous dise de M. de Voyer ? [2] Le jugement que vous en portez doit être très-juste, il se rapporte à tout ce que j'en ai entendu dire. C'est l'esprit d'aujourd'hui d'observer, de s'occuper de détails, et de ne faire nulle attention au résultat. Votre lettre est si pleine d'esprit que mon génie tremble devant le vôtre [3] ; il m'est im-

LETTRE 192.—Inédite.

[1] George-Simon Harcourt, Vicomte Nuneham (1736-1809), fils aîné du premier Comte Harcourt, auquel il succéda en 1777. Lord Nuneham était ami et correspondant d'Horace Walpole.

[2] Marc-René, Marquis de Voyer (1722-82). Il était fils du Comte d'Argenson, ancien ministre de Louis XV.

[3] Voyez la note 1 de la lettre 140.

possible dans ce moment de ne pas penser à ce que je vous écris ; et je ne sais plus ce que je dis quand je veux bien dire. Tout est hasard en moi, tout est premier mouvement. Vous avez très-parfaitement expliqué la phrase sur votre cousin que je trouvais obscure. Vous avez une sorte d'esprit et de caractère si singulière, si originale, que l'habitude qu'on a de traiter avec les hommes ordinaires ne peut servir de rien pour traiter avec vous. En vérité si j'étais bien sûre d'une autre vie, je remettrais à ce temps-là notre liaison et notre correspondance ; mais comme je suis fort dans le doute d'un autre monde, il faut bien consentir à faire usage de celui-ci, et employer tous les moments quand on [n'] en a pas de reste. Il me semble que cette lettre est toute à bâtons rompus, mais c'est que je vous réponds sur-le-champ, et que mes pensées ne sont pas mûries. Je me flatte que cela ne vous fait rien, mais de quoi je me flatte, c'est que vous ne vous êtes pas trouvé jeudi dans la bagarre[4] ; j'ai bien de l'impatience de savoir ce qui sera arrivé. Apparemment que Mme Cholmondeley en recevra des nouvelles mardi ou mercredi. Croiriez-vous que je n'ai point encore eu de conversation en particulier avec elle ? je ne l'ai jamais vue seule, elle m'en paraît fâchée, et je le suis aussi. Pour moi, je n'ai plus besoin d'épanchement, ni de faire aucune confidence, mon âme est déséchée et entièrement tournée à la défiance. Je ne connais plus de plaisir et d'amusement que celui du moment, sans espérer ni désirer qu'il ait de la suite. Tout me paraît spectacle, décoration, acteurs ; le monde est devenu comédie pour moi *par ce que je pense ;* il ne deviendra jamais tragédie s'il plaît à Dieu *par ce que je ne sentirai plus.*[5] Je ne m'exprime pas avec votre éloquence, il s'en faut bien, et j'en sais bien la raison ; ce n'est pas uniquement celle de la superiorité de votre esprit, que je reconnais et que je confesse sans humilité et sans envie.

Peut-être que la première fois que je vous écrirai je répondrai encore à votre lettre d'aujourd'hui, car je soupçonne que je ne vous dis pas tout ce que j'aurais à vous dire. J'ai quelque chose qu'il faut que je vous dise aujourd'hui, j'y ai de la répugnance, mais je veux la surmonter ; c'est que je désire de ravoir mon portefeuille, vous me ferez plaisir de me le renvoyer par votre cousin.

[4] À l'occasion de la réélection de Wilkes pour le Middlesex, le 12 avril ; il n'y eut pas d'émeute.

[5] C'était une maxime de Walpole que "la vie est une comédie pour ceux qui pensent, une tragédie pour ceux qui sentent."

Comme cette lettre ne partira que lundi je pourrai bien y ajouter demain quelques lignes. Adieu.

Ce dimanche.

Ah ! bon Dieu ! quel galimatias je vous ai écrit hier. Despréaux dit de l'ode—

"Chez elle un beau désordre est un effet de l'art." [6]

Nous avons eu hier un long tête-à-tête, madame votre nièce et moi, j'ai très-bonne opinion d'elle ; elle n'en a pas mauvaise de moi, et je vous en ai l'obligation. Elle n'a point eu d'ouverture de cœur. L'affaire de ses filles est terminée, elles sortiront d'ici toutes les deux, elle ne les mettra point en couvent, mais auprès d'une personne qui élève de jeunes filles. J'étais fort malade hier d'un rhume, la grand'maman vint me rendre une petite visite, je lui présentai votre nièce, qui avait fort envie de la voir ; la grand'maman lui demanda beaucoup de vos nouvelles, lui parla de votre retour. Je soupai hier en très-petite compagnie : Mme Cholmondeley, Mlle Sanadon, mon frère, et deux cousins. Ce soir j'aurai MM. Cholmondeley, père et fils, un M. Chamier,[7] et la feue ambassadrice, qui partira bientôt. Je pourrais vous envoyer par elle l'épître de Voltaire sur les *Trois Imposteurs*, et les dernières lettres que j'ai reçues de lui, mais vous ne vous souciez pas de tout cela.

J'ai mieux dormi cette nuit, je suis moins enrhumée, mais je ne me porte pas trop bien. Ma sœur [8] est morte ; si elle avait différé son retour à Avignon d'un mois, elle n'aurait plus été en état de partir et j'aurais eu le chagrin de la voir mourir, elle avait neuf ans moins que moi. C'était une bonne femme, mais pour laquelle on ne pouvait avoir nul sentiment.

Je me sens toute hébétée aujourd'hui, ainsi je vous dis adieu.

LETTRE 193

Ce 26 avril.

Ce n'est pas ma faute si vous ne recevez pas toutes vos lettres en même temps que celle-ci. J'en ai fait le paquet, elles sont au nombre de cent soixante-six ; je les ai mises entre deux cartons

[6] *L'Art Poétique*, Chant ii.

[7] Anthony Chamier (1725–80), homme politique. Chamier, de souche huguenote, était ami du Dr. Johnson et de Sir Joshua Reynolds, et membre du fameux Club qu'ils fondèrent dans l'hiver de 1763–64.

[8] La Marquise d'Aulan.

LETTRE 193.—Inédite.

dans une enveloppe bien cachetée, et emballée dans une toile cirée. M. Baretti,[1] l'ami de madame votre nièce, s'en chargeais volontiers ; mais il a représenté qu'il ne répondait pas que ce paquet ne fût visité à la douane de Douvres. Je me suis hâtée de le reprendre, je l'ai remis dans le petit coffre, où il restera jusqu'à nouvel ordre ; car la voie de Milord Malpas ne sera pas plus sûre que celle de M. Baretti. Dites donc ce que vous voulez que je fasse. Si je les brûlais, vous n'auriez pas la conviction qu'il n'en reste aucune, et je désire que vous l'ayez. De plus, je ne serai pas fâchée que vous vous donniez le plaisir de les relire ; vous verrez des variations peu communes, et vous jugerez si mon amitié est à toute épreuve. Il ne me restera rien de vous, mais j'aurai le contentement de vous avoir satisfait. Je vous prie de croire que madame votre nièce ne sait pas ce que contient le paquet, je suis corrigée des confidences. Madame votre nièce, qui paraît m'aimer, ne m'en a fait aucune des chagrins qu'elle a dû avoir ; elle ignore que j'ai connaissance de son extraction. Personne ne m'en a parlé, excepté Pont-de-Veyle et M. de Grave ; ce sont par des Anglais qu'ils l'ont appris ; je les ai priés ne n'en point convenir, et d'assurer qu'elle est considérée dans sa famille et estimée de tous ceux qui la connaissent. Parmi les gens que je vois, ceux qui ont de l'esprit ont démêlé qu'elle en a beaucoup ; cela est bien vrai, et je la crois sincère ; elle est naturelle et de bonne humeur ; c'est bien fâcheux qu'elle ne sache pas mieux notre langue, mais malgré sa difficulté à s'exprimer j'aime mieux l'écouter qu'une Française.

Voilà la grand'maman qui part samedi pour jusqu'à Compiègne. Eh ! qui sait si son séjour ne sera pas plus long ? [2] On peut s'attendre à tout, et chaque jour peut produire un événement. Il y en a un bien prochain pour moi qui doit me rendre indifférente pour tout autre ; mais c'est le cas de dire que le remède est encore pis que le mal.

Je vous fais grâce de toutes mes réflexions, vous n'en trouverez plus d'aucun genre dans mes lettres. À quoi sert de dire tout ce qu'on pense ? On augmente le dégoût, l'éloignement.

Adieu, j'ai écrit à Mme Greville selon votre conseil. Si vous voyez le Selwyn tâchez de savoir s'il craint aussi d'être dans le grand livre ; je ne puis imaginer d'où part une telle sottise.

[1] Giuseppe Marc' Antonio Baretti (1719-89), écrivain, ami du Dr. Johnson, familier à tous les lecteurs de Boswell. Baretti et Mrs. Cholmondeley se mouvaient à Londres dans le même cercle littéraire.

[2] Mme du Deffand jugeait évidemment imminente la disgrâce du Duc de Choiseul.

Serait-ce M. Craufurd ? Cela serait bien infâme ; c'est le seul Anglais à qui j'ai confié le manuscrit des lettres de Voltaire, où il y en a quelques unes de mes autres amis.

La belle Comtesse [3] fait un grand mystère de sa correspondance avec votre cousin, elle le reverra la semaine prochaine ; mais sa très-bonne amie l'ambassadrice nous quitte lundi.

Voilà l'épître de Voltaire, peut-être l'aviez-vous ?

J'ai commencé une lecture que je ne suis pas sûre de continuer; c'est la traduction des *Nuits* d'Young.[4] Rien n'est plus triste, je n'en ai encore lu que deux chants ; il y a un grand galimatias poétique, mais il y a du feu et des traits, je crois que je le lirai jusqu'à la fin. J'ai mis dans le paquet de vos lettres la traduction de celle à madame votre nièce ; ainsi je vous le répète, il ne me restera plus rien de vous ; j'augmenterai le paquet de toutes celles que je recevrai jusqu'à son départ. À l'égard de toutes les autres lettres de votre pays, vous pouvez affirmer qu'elles sont toutes brûlées ; rassurez ces messieurs sur la crainte qu'ils ont d'être imprimés.

LETTRE 194

Paris, ce dimanche.

Pour ne vous laisser aucune inquiétude, je vous renverrai vos lettres par monsieur votre neveu.[1] Mon intention avait été de prendre des mesures avec vous quand je vous verrais, pour assurer votre tranquillité en cas d'événement,[2] et si cet événement avait précédé le voyage que vous annoncez, j'avais pris mes précautions pour que la cassette où sont vos lettres fût remise à Pont-de-Veyle, qui aurait été chargé de vous les rendre. Je préfère de vous les renvoyer à les brûler, vous serez plus tranquille quand vous verrez par vous-même tous vos numéros.

Il est bien simple que je vous nommasse dans ma lettre à Mme Greville, j'y joignais M. Craufurd ; il est difficile d'imaginer qu'il y eût quelque inconvénient, mais je m'en rapporte entièrement à votre prudence. À l'égard du Général Irwin, il m'est ineffable qu'il croit que j'ai montré ses lettres. Apparemment que M. Selwyn a les mêmes idées, car je n'entends plus parler de lui, mais

[3] La Comtesse de Forcalquier.

[4] Edward Young (1683-1765), dont les *Nuits* (*Night-Thoughts*) furent très-populaires en France. La traduction lue à Mme du Deffand était probablement celle de Le Tourneur, publiée cette année-là.

LETTRE 194.—Inédite. [1] Lord Malpas. [2] Sa mort.

je vous avouerai que je n'ai nul regret à ces deux correspondances, non plus qu'à celle de Mme Greville, à qui il me semble qu'il serait plus court de ne pas répondre. Ne croyez point que tout ceci me fâche ; quand je n'ai rien à me reprocher je me console aisément.

Je suis fort aise que vous soyez content de moi, il me semble en effet que vous devez l'être, et que ce n'est qu'une justice que vous me rendrez, quand vous aurez une parfaite sécurité que vous n'éprouverez jamais par moi le plus léger chagrin.

Mesdemoiselles vos nièces sont encore dans le couvent, mais elles en sortiront ; j'ai, je crois, réussi à les faire recevoir dans un autre, et cet autre est Panthémont.

Enfin, ce qu'on craignait tant est arrivé,[3] je ne sais quel en sera la suite. Je vous enverrai ces jours-ci l'épître de Voltaire sur *Les Trois Imposteurs*.[4] Il partira mardi pour l'Angleterre un homme de la connaissance de madame votre nièce ; peut-être le chargerai-je d'une partie de vos lettres, pour que le paquet que vous portera monsieur votre neveu soit moins gros.

LETTRE 195

Ce mercredi 3 mai 1769.

Mon intention n'était pas de vous écrire aujourd'hui, parce que je croyais que l'ami de madame votre nièce devait arriver hier ou avant-hier à Londres ; mais elle m'a dit qu'il passait par Lille, ce qui peut le retarder beaucoup, et vous ne sauriez à quoi attribuer mon silence.

Je reçus hier une lettre du bon Éléazar, pathétique, onctueuse, tant pour moi que pour la grand'maman. Selon lui, votre Parlement a dû finir hier ; il part vendredi pour l'Irlande où est son régiment, et puis il reviendra tout de suite ici, se mettre aux pieds de la Dame Boucault et de la Bellissima. Votre cousin arrive, dit-on, lundi prochain, il est désiré et sera bien reçu. L'ambassadrice partit hier, je ne l'ai chargée de rien.

La lettre que vous recevrez par M. Baretti vous apprendra que ce n'est pas ma faute si je ne vous renvoie pas vos lettres. Vous avez craint de vous compromettre avec Mme Greville ; ce

[3] La présentation de Mme du Barry, qui eut lieu le 22 avril.

[4] Le poème de Voltaire était intitulé *Épître à l'Auteur des Trois Imposteurs*. Le *Traité des Trois Imposteurs*, publié à Amsterdam vers 1768, était une réimpression, avec additions, d'un ouvrage français antérieur ayant pour titre *La Vie et l'Esprit de M. Spinoza*.

LETTRE 195.—Inédite.

n'était pas mon intention, je ne vous envoyais ma lettre pour elle que pour avoir votre conseil, et puis parce que je ne savais pas son adresse ; je comptais si vous l'aviez approuvée que vous la lui feriez rendre, sans qu'elle sût qu'elle la recevait par vous. M. Baretti lui porte ma réponse.

Je n'entends plus parler du tout du Selwyn, non plus que de M. Craufurd.

Vos petites-nièces sont encore ici, mais elles s'établiront la semaine prochaine à l'Abbaye de Panthémont. Milord Cholmondeley s'en retournera dans quinze jours.

Mme du Barry est à Marly, elle va tous les soirs au salon avec Mme du Béar [1] ; dans peu on n'en parlera plus.

Je n'ai point encore fait traduire vos vers,[2] Wiart trouve l'entreprise un peu difficile : je vous dirai bientôt une nouvelle qui le regarde.

Mme de Jonzac me demande beaucoup des nouvelles de *vachette*, elle m'a bien recommandé de la nommer ainsi.

Le Président se porte bien, je dînai hier chez lui, je me couchai sans souper, et j'ai beaucoup mieux dormi cette nuit ; comme je n'avais pas fermé l'œil la nuit précédente, je ne puis pas savoir si c'est le changement de l'heure des repas qui m'a procuré le sommeil. Adieu.

LETTRE 196

Paris, ce mercredi 10 mai.

Votre cousin arriva lundi, il m'a rendu mon portefeuille et votre lettre, votre neveu vous rendra celle-ci ; vous savez la raison qui m'empêche de vous renvoyer toutes les vôtres ; nous serions dans le cas de Gribouille, qui se jetait dans l'eau de peur de la pluie. La crainte d'un accident qui ne peut jamais arriver, nous ferait courre le hasard que le paquet fut visité à la douane de Douvres. Vous consentez que je les garde jusqu'à votre arrivée ; si vous changez d'avis vous me le manderez ; soyez

[1] C'est la leçon du manuscrit ; mais la personne qu'on veut dire est probablement la Vicomtesse de Béarn, dont le mari (mort en 1768) avait été membre de la maison du Roi.

[2] Vers composés en l'honneur de Mmes du Châtelet, de Villegagnon, de la Vaupalière et de Damas. Les vers (avec traductions du Chevalier de Lille) furent tirés à la presse de Strawberry-Hill en présence des dames auxquelles ils étaient adressés. Des cors d'harmonie et des clarinettes accompagnaient le compliment. (Pour le récit de cette fête, voyez la lettre de Walpole à George Montagu du 11 mai 1769—*Lettres*, tome vii, pp. 273-4.)

LETTRE 196.—Inédite.

convaincu de ma parfaite déférence ; je crois en vous à la manière des parfaits fidèles, sans examen, sans raisonnement.

J'ai été fort occupée hier toute la journée du temps qu'il faisait, il était ici très-vilain, j'ai craint qu'il ne fût de même à Strawberry-Hill, et que votre fête n'en fût dérangée ; j'en attends le récit avec impatience. Je suis fort aise de votre engouement pour nos Françaises, votre projet de venir ici vous coûtera moins à exécuter. Je comprends très-aisément tous les inconvénients que l'on trouve à se déplacer, et je serais plus affligée que surprise si vous ne veniez plus ici. Mme Cholmondeley peut vous dire que je suis très-raisonnable. Ah oui ! certainement je suis raisonnable ; et bien honteuse de ne l'avoir pas toujours été ; ou du moins de ne l'avoir pas paru. Je m'intéresse autant que vous l'imaginez à la grand'maman, mais avec beaucoup de prudence, sans qu'il m'en coûte aucun effort ; si j'avais vingt ans de moins cela serait admirable, mais à mon âge on n'est occupée que du présent sans songer et sans s'embarrasser de l'avenir. Je ne sais pas comment toute cette affaire-ci se tournera, je ne saurais penser que M. de Richelieu et son neveu [1] soient des gens bien redoutables. L'oncle est méprisé, le neveu détesté ; il y a un chancelier, un M. Bertin, qui me semble plus à craindre qu'eux.

La créature [2] est une sotte, qui n'a nulle volonté par elle-même ; il paraît que jusqu'à présent il n'y a nul parti lié, mais le grand-papa a bien des ennemis, et il est fort imprudent.

La grand'maman est à Chanteloup depuis le 29 du mois passé, elle n'a pour compagnie que l'Abbé Barthélemy, le Marquis de Castellane et le médecin Gatti. La petite Comtesse de Choiseul ira la trouver lundi, et le petit oncle, M. de Thiers, ira à la fin de la semaine. Le Chevalier de Listenois,[3] qui y passe ordinairement tout le voyage, n'ira point cette année, parce que son frère, le Prince de Bauffremont,[4] se meurt. Cette grand'-maman se contente de cette petite compagnie, elle m'écrit souvent, ainsi que l'Abbé ; ils ne reviendront tous qu'au commencement de juillet, c'est-à-dire quelques jours avant Compiègne ; et que sait-on ce qui arrivera d'ici là ? Il est vraisemblable qu'il

[1] Le Duc d'Aiguillon ; la parenté des Ducs de Richelieu et d'Aiguillon n'était pas cependant si étroite que pouvait le faire croire l'emploi par Mme du Deffand du mot "neveu."

[2] Mme du Barry.

[3] Dans le manuscrit, "Listenay" (voyez la note 1 de la lettre 115).

[4] Il mourut le 13 mai.

n'arrivera rien, mais on n'en peut répondre. Il m'était due une année de ma pension, on m'en a payé la moitié, on me promet l'autre incessamment.

Vous n'êtes pas si avancé que moi suivant ce que vous me mandez; et pourquoi cela? Quand vous serez payé, mandez-le-moi.

Milord Cholmondeley a eu un procédé assez généreux avec sa belle-fille, il se charge des pensions des petites-filles, mais à son départ, qui sera demain, elle n'aura plus de carrosse. Comme elle vit beaucoup avec moi elle pourra plus aisément s'en passer. C'est une femme de beaucoup d'esprit, je la crois très-sincère; il me semble que je lui plais, j'en serai plus sûre dans quelque temps, je ne crois pas avoir des atomes accrochants.

Votre neveu ne s'est pas soucié de me connaître. Je ne l'ai pour ainsi dire point vu, Mme Cholmondeley l'aime beaucoup et m'en dit mille biens. Pour votre cousin, il a pris des allures, c'est-à-dire des liaisons, différentes des miennes, et je ne crois pas vivre beaucoup avec lui. Tout cela vous intéresse fort peu, et moi aussi.

Je ne connais point M. de Liancourt,[5] je ne l'ai jamais rencontré. Son cousin [6] est parti lundi pour la Suède; c'est un bon homme, bien né, qui veut avoir du mérite et qui en aura à la manière des automates de Vaucanson,[7] il ne lui manquera qu'un âme. Je ne connais point M. de Voyer, mais sur les louanges que je lui ai entendu donner, je crois que vous le jugez fort bien. Ici les airs et les prétentions sont prises pour des réalités. Le Maletête [8] est un robin, un provincial, un suffisant, un sot; M. de Lille a, dit-on, de l'esprit, mais un très-mauvais ton, je ne le connais point. Pour notre ambassadeur,[9] je ne le connais guère non plus, mais il m'a paru ridicule, important, borné, impertinent, et un fat à jouer à la comédie. Ce ne sont pas là des gens qu'il me faut. Je vois fort souvent un homme qui vous plaira beaucoup, j'en suis sûre; c'est le Chevalier de Listenois; j'ai fait son

[5] François-Alexandre-Frédéric, Duc de la Rochefoucauld-Liancourt (1747–1823), philanthrope et homme politique. Il voyagea en Angleterre, "d'où il rapporta d'utiles connaissances en agriculture et en industrie, et fonda à Liancourt une école d'arts et métiers qui fut plus tard transférée à Châlons." (L. L.)

[6] Le Duc de la Rochefoucauld-d'Anville.

[7] Jacques de Vaucanson, de l'Académie royale des Sciences, mort en 1782. "Ses automates, et nommément son célèbre flûteur, lui assurent la réputation d'un des plus ingénieux mécaniciens de notre siècle." (Grimm, *Corr. Litt.*, tome xi, p. 310.)

[8] C'est la leçon du manuscrit. Rien ne permet d'identifier la personne en question, dont le nom peut avoir été écorché par Wiart. Comme MM. de Liancourt, de Voyer, et de Lille étaient alors en Angleterre, il est probable que "le Maletête" s'y trouvait aussi.

[9] Le Marquis du Châtelet.

portrait, où il s'est reconnu comme dans un miroir ; je ne vous l'enverrai pas, mais voici l'épitaphe qu'il a fait de lui-même, qui le peint parfaitement :—

"Charles Roger le fainéant
Eut l'esprit de vivre content ;
De bien, de mal il ne fit guère,
Il vous quitte de vos prières."

J'ai reçu une lettre de dix pages de Lindor. La Greville est une tracassière. J'ai montré la lettre que je lui ai écrite à Mme Cholmondeley, qui l'a approuvée ; je crois que je n'entendrai plus parler d'elle, et je n'y aurai pas regret.

Que vous dirai-je encore ? Le Président vit toujours, il me marque beaucoup d'amitié, j'en suis touchée. J'aime beaucoup Mme de Jonzac, et j'en suis fort contente ; enfin j'attrape la fin de la journée sans plaisir, mais sans grandes peines. Adieu.

LETTRE 197

Ce mardi 16 mai 1769.

Votre fête est charmante ; n'ayez point de regret à Mme de Sévigné, vous racontez aussi bien qu'elle, et vous dites toujours fort bien tout ce que vous voulez dire ; votre style a autant [1] de clarté, de vivacité et de vérité que le sien. Vos couplets sont très-jolis. Sur quel air sont-ils [2] ? Je suis ravie que vous ayez fait autant de connaissances agréables, cela me met à mon aise ; si vous venez ici je serai sans inquiétude, et j'avoue que j'en aurais si vous étiez borné au Président et à moi ; j'ai pourtant une compagne qui pourrait me rassurer, Mme Cholmondeley est réellement fort aimable.

Vous aurez vu par la lettre que vous avez dû recevoir par Milord Cholmondeley, que j'ai reçu la vôtre avec mon portefeuille par votre cousin. Je garderai donc vos lettres jusqu'à tant que vous les veniez chercher. Je suis fort reconnaissante de toutes les choses obligeantes que vous vouliez bien me dire, je ne doute pas qu'elles ne soient sincères. Celles qui les ont précédées ont

LETTRE 197.—Inédite.

[1] Dans le manuscrit, "tant."

[2] Walpole écrit, en envoyant à Lady Ossory quelques vers dans une lettre du 9 octobre 1783, trois ans après la mort de Mme du Deffand :—"Ma vieille française chérie m'aurait demandé à quel air c'était adapté, et aurait insisté pour me le faire chanter." (*Lettres*, tome xiii, p. 67.)

produit tout l'effet que vous pouviez désirer, et nous pouvons compter à l'avenir sur une paix imperturbable ; non-seulement je suis pour vous de la façon que vous souhaitiez, mais cela se répand sur tout, j'ai une tranquillité et un calme que rien ne pourra jamais plus troubler ; c'est une vérité, vous avez rendu mon cœur et mon âme comme ces terres sur lesquelles on sème du sel, elles ne peuvent plus rien produire. Exécutez donc votre projet de voyage en toute sûreté, placez-le au temps qui vous conviendra, ne craignez de moi ni empressement, ni reproche, ni plainte ; j'espère que vous retrouverez encore le Président, si ce n'est sa personne, du moins son effigie. Vraisemblablement la grand'-maman sera de retour de Chanteloup, vous aurez du plaisir à la revoir, et à vous retrouver à ses petits soupers, qui sont les seuls moments que je passe agréablement ; j'en serai privée encore deux mois ; je prends patience, mais je sens qu'on ne s'accoutume point à l'ennui, et, comme dit Mme de Maintenon, la philosophie peut vaincre toutes les passions, mais rien ne peut surmonter l'ennui, et comme je sais qu'il est communicatif je finis cette lettre.

J'ai trouvé, ainsi que vous, bien ridicule à Voltaire d'avoir fait mettre sa lettre à vous dans le *Mercure*. Vous ne me dites rien de son épître à l'auteur des *Trois Imposteurs ;* est-ce que M. Baretti, par qui je vous l'ai envoyé, ne vous l'aurait pas encore rendu ? Wiart n'a pas pu traduire l'épilogue pour votre comédienne. Avez-vous lu la *Vie de François* 1er par M. Gaillard [3] ? Elle parut il y a deux ou trois ans, il y avait quatre volumes, il en vient d'ajouter trois, c'est une lecture très-agréable.

Je suis très-fâchée que la bonne Lloyd n'ait pas été de votre fête. C'est une bonne fille ; on ne sait que lui dire, mais on l'aime.

Lindor m'a adressé un M. Fanshawe,[4] qui vient passer ici deux mois avec toute sa famille ; je ne compte pas le voir souvent. Madame votre nièce m'est d'un grand secours pour tout, et surtout pour ces sortes de connaissances ; je voudrais lui en procurer d'agréables, cela ne se tourne pas jusqu'à présent comme je le désirerais, la Bellissima et la grosse Duchesse ne se conduisent pas à mon gré ; indépendamment des grands chagrins on rencontre mille épines qui rendent la vie insupportable.

Le voyage de Marly a fini vendredi dernier, il y en aura un

[3] Gabriel-Henri Gaillard (1725–1806), membre de d'Académie des Inscriptions.

[4] Dans le manuscrit, " Fanchaut " ; peut-être la personne en question était-elle Simon Fanshawe, membre du Parlement pour Grampound, et secrétaire du Bureau Vert (" Board of Green Cloth ").

autre le 4 du mois prochain, et dans l'intervalle plusieurs petits à Saint-Hubert. Mon ami le Chevalier de Listenois vient de perdre son frère, le voilà Prince de Bauffremont, il sera obligé de se marier, et il cessera peut-être d'être heureux.

Je suis en grande correspondance avec Chanteloup, l'Abbé Barthélemy est de la plus grande gaîté, la grand'maman est très-heureuse de l'avoir pour ami, c'est peut-être le seul homme qui puisse faire douter que l'amitié ne soit qu'une chimère ; mais non, ce n'est pas le seul, j'espère.

LETTRE 198

Ce mercredi 24 mai 1769.

Si vous êtes encore aujourd'hui dans votre petit château, je m'en réjouis ; loin de mourir de froid, vous devez mourir de chaud ; vous devez être environné de tous les rossignols, vous devez être content d'être loin de la ville, de ne plus entendre parler de Wilkes, ni des Wauxhall ; enfin, vous devez être content, et comme je vous veux du bien, j'en suis fort aise.

Sachez, je vous prie, une fois pour toutes, que vous me faites infiniment trop d'honneur, quand vous prétendez que je dois penser comme vous ; vous avez infiniment plus de lumières, plus de fermeté, de courage, de constance, de talent, de ressource, que moi, qui suis faible, incertaine, portée à la mélancolie, ayant besoin d'appui, ne connaissant plus de plaisir que celui de la conversation. La société m'est devenue nécessaire, c'est le plus grand besoin de ma vie ; et vous voulez qu'il me soit aussi indifférent qu'à vous de vivre avec des gens faux ou sincères ! N'est-il pas insupportable de n'entendre jamais la vérité ? Cela ne vous fait rien à vous, vous n'observez que pour vous moquer, vous ne tenez à rien, vous vous passez de tout ; enfin, enfin, rien ne vous est nécessaire ; le ciel en soit béni, vous êtes heureux ; non pas à ma manière, mais à la vôtre, qui vaut cent fois mieux. Que voulez-vous dire avec Mme Greville ? Je n'ai point à me repentir de ma conduite avec elle. Je lui ai trouvé de l'esprit, je n'ai point eu d'engouement, je ne ferai point imprimer ses lettres, je n'en recevrai vraisemblablement plus, et ce qui s'est passé entre nous ne pourrait pas remplir trois lignes dans mon histoire. Il n'en est pas de même de votre

LETTRE 198.—Incomplète dans les éditions précédentes.

nièce ; j'en ai fort bonne opinion, toutes les apparences sont qu'elle m'aime, et comme je ne vous ressemble nullement sur certains articles, rien ne me fait plus de plaisir que d'être aimée ; d'ailleurs sa situation est intéressante, et je trouve un fort grand plaisir à l'adoucir ; si elle parlait un peu mieux notre langue elle me serait d'une grande ressource. Je n'ai point de secret à lui confier, je m'occupe de ce qui l'intéresse ; c'est une très-bonne compagnie dont je puis jouir quelques années. Qu'avez-vous à dire à cela ? Ai-je tort ? Faut-il être cynique ou misanthrope ? Je ne puis me suffire à moi-même, il n'y a pas de plus mauvaise compagnie pour moi que moi-même.

Je suis ravie que vous trouviez dans votre neveu tant de qualités aimables et estimables ; il fera le bonheur de votre vieillesse, et vous sentirez à cet âge qu'il est très-heureux d'avoir un objet qui intéresse. Pour moi, j'ai une famille détestable, aucun genre de bonheur ne se présente à moi naturellement, je ne puis en attraper que par conquête, et les conquêtes sont difficiles à conserver. Mais je m'aperçois que je ne fais que vous parler de vous et de moi, et que par conséquent je vous déplais beaucoup. Eh bien ? passons à autre chose. Encore un mot cependant.

Tout le bien que vous m'avez dit de M. de Liancourt m'a donné envie de le connaître, on me l'a amené ; il est infiniment content de vous, il m'a très-bien raconté votre fête, il vous trouve très-aimable, il se loue beaucoup de vos attentions, de votre politesse ; je l'ai trouvé fort naturel, fort simple ; je ne sais d'où vient qu'il passe ici pour un sot ; j'ai plus de foi à vos jugements qu'à ceux de mes compatriotes. Venons à la grand'-maman.

Je suis ravie qu'elle soit à Chanteloup, et qu'elle n'ait aucun rôle à jouer. J'aurais bien des choses à vous dire, mais la discrétion que je professe m'impose silence. Je trouverai peut-être quelque occasion, et j'en profiterai. Je passai hier la soirée avec les deux Maréchales ; je les verrai encore ce soir. Voilà les personnes qu'il faut voir pour étudier le monde et le bien connaître. Oh ! que la grand'maman est peu faite pour ce monde-là, et qu'elle est bien à Chanteloup, avec son Abbé, son petit oncle, ses moutons, ses manufactures, ses paysans, ses curés, ses chanoines, quoiqu'il y ait entre ces deux derniers de grandes divisions sur qui aura le pas à la procession de demain [1] ! L'Abbé me fait un journal de tout ce qui se passe ; il vous

[1] La procession du jour de l'Ascension. (B.)

divertirait ; notre correspondance est assez agréable, et fort gaie. Elle amuse beaucoup Mme Cholmondeley. Nous allons, elle et moi, vendredi à Rueil, Mme d'Aiguillon la traite bien. Je la menai hier chez Mme de la Vallière (qui depuis un mois ne sort point ; sans être malade, elle est fort incommodée) ; elle la reçut très-bien. Mme de Jonzac l'aime beaucoup, ainsi que Mme de Broglio. Il n'y a que la Bellissima [2] qui lui marque de la froideur ; elle n'en a pas pour le cousin.[3] Ce cousin fait bien peu de cas de moi, et en vérité je ne m'en soucie guère.

Voulez-vous souper chez moi dimanche avec M. et Mme Fanshawe,[4] Mlle Snelling,[5] MM. Chamier et Wroughton [6] ? Ne me demandez point pourquoi je donne à souper à tout cela, contentez-vous que je n'ai pas pu faire autrement.

Votre ambassadeur qui est le meilleur homme du monde, qui se couche tous les jours à onze heures, donna hier à souper au grand-papa,[7] à sa sœur,[8] à tout le corps diplomatique, à Mmes de Beuvron, de Lauraguais, de Luxembourg et de Lauzun ; ces deux dernières vinrent chez Mme de Mirepoix en sortant de chez l'ambassadeur. Cette compagnie n'était pas assortie, mais ce souper s'était arrangé à Marly, chez le grand-papa, entre toutes les dames qui s'y trouvèrent. Adieu, je ne sais d'où vient, mais il me semble que je ne dois pas attendre de vos lettres avant le 27 ou le 28. Je ne sais ce que je dis, je me méprends d'une semaine ; c'est entre le 3 ou le 4. Cherchez-moi, je vous prie, une estampe de monsieur votre père, une de François Bacon,[9] et une de Pope.

LETTRE 199

Paris, ce mardi 30 mai 1769.

Je ne sais d'où vient, mais je ne m'attendais pas aujourd'hui à avoir de vos nouvelles, cependant machinalement j'ai demandé, " Le facteur est-il arrivé ? "—" Oui, et voilà une lettre ; "

[2] Mme de Forcalquier. (W.)

[3] M. Robert Walpole. (W.)

[4] Dans le manuscrit, " Fanchaud."

[5] Dans le manuscrit, " Snéléque "—probablement une parente de Mrs Fanshawe, dont Snelling était le nom de jeune fille.

[6] Dans le manuscrit, " Raton." Probablement Thomas Wroughton, diplomate, ministre en Pologne et en Suède. Il fut fait Chevalier du Bain en 1780, et mourut en 1787.

[7] Duc de Choiseul. (W.)

[8] Mme de Gramont. (W.)

[9] Francis Bacon, le célèbre juriste, homme d'État et philosophe (1561–1626) ; créé Baron Verulam en 1618, Vicomte St. Albans en 1621.

LETTRE 199.—Inédite.

cette lettre est très-agréable, vous êtes bien persuadé que j'en dois être contente, et je le suis en effet.

Je ne connais point vos nouvelles connaissances, mais il est très-vraisemblable qu'elles auront du plaisir à vous revoir ; il n'y a point de conséquence à tirer de la conduite de Mme de Guerchy ; c'est une femme triste et sauvage, qui ne vit que dans sa famille, qui n'a de sentiments que ceux que son état lui indique ; elle aurait aimé et regretté un mari quelconque ; sa simplicité et sa politesse vous l'ont fait croire femme d'esprit, et vous vous êtes trompé ; de plus, sa passion est l'avarice, et cette passion suffit pour écarter toute espèce de goût et de sentiment. Chaque jour me confirme ou m'apprend qu'on ne peut être content parfaitement de personne, mais le malheur des malheurs c'est d'être plus mécontent de soi-même que de tout autre.

La Bellissima partit il y a trois jours pour rendre une visite de six semaines à une cousine qui est dans la Basse Normandie, et qui vint l'année passée lui rendre une pareille visite. Quand on a dit à cette cousine bon jour ou bon soir, on n'a en vérité plus à lui dire ; elle est très-bien assortie à la Bellissima, ainsi que la dame Boucault qui vise à être une merveille. Cette Boucault est l'amie en titre de la Bellissima, et fait le voyage avec elle. Si le bon Éléazar arrive dans le temps qu'il s'annonce, il trouvera ses amies intimes absentes ; je n'ai pas l'ambition de l'en dédommager, mais votre cousin aura soin de lui, il est de cette coterie ; savez-vous qu'il est ministre plénipotentiaire ? Il conduit fort bien sa barque, nous sommes fort bien ensemble, sans nous soucier beaucoup l'un de l'autre.

La grosse Duchesse traite fort bien madame votre nièce, elle l'avait priée à souper à Rueil la semaine dernière ; cette partie a été rompue, et remise au 8 du mois prochain. Votre nièce est aimable, elle a certainement beaucoup d'esprit, son humeur n'est pas fort égale, mais sa situation fait son excuse ; je me flatte qu'elle est contente de moi, mais elle est logée indignement, et il n'y a point d'espérance qu'elle puisse l'être mieux avant le mois d'octobre. J'eus dimanche dernier la tribu des Fanshawe ; connaissez-vous ces gens-là ? Ils ont l'accent de M. Stanley, leur figure, dit-on, est hideuse. Je ne compte pas les voir souvent, d'ailleurs ils ne resteront pas longtemps ici.

Paris commence à être fort désert. Les voyages de Saint-Hubert ont commencé samedi dernier ; à ce premier il n'y a eu que deux dames, les Comtesses du Barry et de Flavacourt. On

va aujourd'hui à Choisy ; Mme de Mirepoix sera la troisième femme. Dimanche 4 commencera le voyage de Marly, qui sera de trois semaines, et chaque semaine il y aura un voyage à Saint-Hubert. Le grand-papa va aujourd'hui à Chanteloup, dont il ne reviendra que dimanche pour être à Marly à l'heure du conseil. La grand'maman ne reviendra que peu de jours avant Compiègne.

Mme de Luxembourg et les Idoles sont établies à Montmorency d'avant-hier, et y séjourneront trois semaines, je pourrai bien y aller souper une fois ou deux. Les Caraman sont à Roissy. Je menai hier votre nièce à Sceaux, elle ne put point voir les jardins parce qu'il faisait trop vilain ; nous soupâmes chez mon frère [1] à Montrouge, elle fut charmée de sa petite maison, et nous avons fait le projet d'y aller souvent. Je lui ai fait faire connaissance avec Mlles de Clérembault ; ce sont les meilleures filles du monde, et qui s'assortissent avec tout.

Ah ! mon Dieu, que j'ai entendu quelque chose de joli ces jours passés ; c'est un poème dans le goût de l'Arioste ; il y a un chant *De l'Enfer*, qui sera l'enfer de Voltaire si jamais il l'entend. J'ai la promesse de l'auteur [2] de vous le faire entendre si jamais vous venez ici. Il ne saurait être imprimé, il ferait mal d'en donner copie, mais je puis dire avec vérité que je n'ai jamais rien entendu de plus gai ni de plus plaisant. Cet ouvrage n'est point fini, il aura vingt-quatre chants, il n'y en a encore que quatorze de faits, et je n'en ai entendu que trois. Le titre est *La Conquête de Naples par Charles VIII*. Rappelez-vous quels étaient les souverains de ce temps-là, Bajazet, Alexandre VI, etc. Vous voyez que cela peut fournir.

Voilà une lettre qui ne vous déplaira pas. Adieu.

Ce mercredi.

Le Cardinal de Bernis vient d'être nommé notre ambassadeur à Rome. M. d'Aubeterre [3] sera de retour dans le mois de juillet au plus tard. Le Président et Mme de Jonzac en sont fort aises,

[1] Nicolas de Vichy, Abbé de Saint-Calais, trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris, mort en 1783.

[2] Paul-Philippe Gudin de la Brenellerie (1738–1812), fils d'un horloger de Paris. Son poème fut publié en 1801. Grimm, qui en avait entendu lire des morceaux dès 1765, semble avoir partagé l'opinion de Mme du Deffand quant à ses mérites :—"Je ne sais si M. Gudin parviendra à ordonner un plan général, à composer une fable intéressante, à choisir un sujet heureux pour son poème : mais s'il y réussit, il fera un ouvrage supérieur à celui de la *Pucelle ;* car il m'a paru avoir autant d'agréments, de grâce et de chaleur que l'auteur de *Jeanne d'Arc*, et bien plus d'invention et d'originalité." (*Corr. Litt.*, tome iv, p. 403.)

[3] Henri-Joseph Bouchard d'Esparbez, Vicomte d'Aubeterre ; il était ambassadeur à Rome. Sa femme était nièce du Président Hénault.

et je crois sa femme aussi, et peut-être moi aussi. Le connaissez-vous ? J'ai reçu hier et aujourd'hui des paquets de Chanteloup ; hier, c'était la copie d'une lettre de M. Guillemet [4] à la grand'-maman, et aujourd'hui la copie de la réponse à M. Guillemet ; l'une et l'autre accompagnées de lettres à moi du grand Abbé, qui valent mille fois mieux que les deux autres ; cet Abbé a l'esprit le plus gai et le plus facile ; s'il n'avait pas un petit accent provençal il serait parfait, mais quand on prononce les *e* muets je suis un peu en garde.

Je ne me porte pas trop bien aujourd'hui, je me suis crevée hier au soir de pois, de fèves, de fraises et de crême. Vous êtes l'homme le plus sage, parce que vous êtes le plus sobre.

LETTRE 200

Paris, ce dimanche 11 juin 1769.

Je ne suis point comme vous, je ne m'applaudirai jamais de mon indifférence ; c'est un genre de bonheur que je ne connais point, et que je n'ambitionne pas. Ceux qui en jouissent s'en vantent rarement, et ceux qui le possèdent véritablement ne me font point d'envie ; je ne souhaite ni de leur ressembler ni de vivre avec eux. Je doute très-fort que vous ressembliez en rien à ces gens-là ; si cela est vrai, je vous en félicite ; mais je ne vous en estime pas davantage.

Convenez qu'on dit bien des paroles oiseuses, qu'on se connaît bien peu soi-même, et que, quand on veut parler sans avoir rien à dire, on ne dit rien qui persuade.

Je reçois dans cet instant un billet de la grand'maman ; il m'a fait plaisir ; son amitié ne me laisse rien à désirer ; elle me garantira toute ma vie de l'ennuyeux bonheur de ne rien aimer, et de ne l'être de personne. Je vois avec grand plaisir que le terme de son retour approche ; il n'y a plus qu'elle et ceux de sa société qui me plaisent véritablement ; c'est un autre climat que l'air qu'on respire dans son petit appartement. Depuis huit jours, j'ai fait plusieurs courses : j'ai été à Versailles, chez les Beauvau ; à Châtillon, chez les Montigny ; à Rueil, à Montmorency. Tous ces gens-là sont dignes du bonheur de l'indifférence ; je me

[4] "M. Guillemet, imprimeur à Lyon," était le nom sous lequel Voltaire correspondait avec la Duchesse de Choiseul.

LETTRE 200.—Incomplète dans les éditions précédentes.

flatte qu'ils le possèdent, puisqu'ils le communiquent. La grosse Duchesse reçut fort bien madame votre nièce. Votre cousin y était ; il est original, je ne le trouve pas déplaisant, c'est un quaker pour les manières, on ne sait que lui dire, tout lui est indifférent ; il est pourtant gai et animé. Il ne se soucie guère de la Bellissima, ni moi non plus ; elle est en Basse Normandie chez sa cousine Canisy.

Je reçus hier une lettre, qui devait être dans le recueil des pièces choisies. Votre cousine voudrait que je vous en écrivisse une dans ce genre ; elle croit que ce serait la première lettre ridicule que vous auriez reçue de moi, elle ignore que ce ne serait qu'un nouveau genre. Oh ! non, je n'ai point de talent pour la plaisanterie ; je ne puis écrire que ce que je pense et ce que je sens ; et comme je perds tous les jours la faculté de l'un et de l'autre, je touche au moment de n'avoir plus rien à dire. Les nouvelles ne m'intéressent point ; on ne peut les confier à la poste, et quand on le pourrait, je n'ai pas le talent des gazettes. J'ai beaucoup vu M. de Lille, je lui ai fait raconter votre fête ; il a rapporté le plan de votre château : il se croit très-bien avec vous ; vous lui avez confié vos projets ; il ne vous attend qu'au mariage de Monsieur le Dauphin.[1] Les deux personnes qui lui plaisent le plus, ce sont vous et Milord Holdernesse ; il ne sait positivement lequel a le plus d'esprit et d'agrément, mais l'un et l'autre vous en avez presque autant que notre ambassadeur. Oh ! cet homme a bien du discernement ! pour moi, qui n'en ai pas tant que lui, je lui trouve quelques talents, mais peu d'esprit ; du plat, du grossier, du familier, le ton d'un parvenu ; mais je le verrai cependant quelquefois ; il raconte assez bien ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, et j'aime mieux ses récits que les raisonnements sur la morale, et les descriptions du bonheur champêtre, de la Bellissima et de sa tendre amie Mme Boucault. Votre nièce a du goût, ses jugements sont prompts et justes, elle vous plaira quand vous la connaîtrez ; je n'ai point d'engouement pour elle, et, comme de raison, elle n'en a point pour moi, mais nous nous convenons assez.

Votre article de M. Liancourt m'a fait plaisir ; je vous appliquerai ce vers de Corneille dans *Nicomède :*

"Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur."[2]

Mais comment cela se peut-il ? je crois, moi, qu'on n'a de

[1] Le mariage eut lieu en mai 1770.

[2] *Nicomède*, iii, 6.

l'esprit qu'autant qu'on a du cœur. C'est le cœur qui fait tout connaître, tout démêler ; tout est de son ressort ; j'en excepte l'arithmétique, et toutes les sciences que je n'estime pas plus que celle-là. La comparaison de l'éducation à l'inoculation prouve ce que je dis.[3] D'Alembert ne l'aurait pas faite. Allez, allez, il n'y a que les passions qui fassent penser. Vous jugerez par cette lettre que je n'en ai point, parce qu'assurément elle est aussi bête que celles de la Bellissima.

Je vous serais obligée de me parler de votre santé.

Mon deuil est fait de M. Craufurd. Nous serons bientôt délivrés des Fanshawe ; ils ne sont pas faits pour avoir de grands succès nulle part.

Je ne suis nullement pressée des estampes que je vous ai demandées. Je les attendrai tout le temps que vous voudrez.

Adieu ; vous pouvez conclure de cette lettre que j'ai encore trop mangé de pois et de fèves ; je suis incorrigible.

LETTRE 201

Ce dimanche 18 juin 1769.

D'où vient que je ne suis point en train de vous écrire ? D'où vient est-ce qu'il faut que je rêve à ce que je veux dire ? Peut-être ferais-je bien de remettre à l'ordinaire prochain à vous répondre, mais non, je ne le veux pas. Eh bien ! je vous dirai donc que je suis fort aise de l'espérance que vous me donnez de vous revoir ; vous pouvez être assuré que je me contenterai du temps que vous voudrez être ici ; je sens bien tout l'effort que vous faites, je devrais n'en point abuser, je devrais vous prier de ne point venir ; votre santé, vos affaires, vos amusements, sont des raisons pour vous retenir ; vous croyez me devoir de la reconnaissance ; vous vous trompez, vous ne me devez rien, faites-y encore vos réflexions et ne me faites aucun sacrifice.

[3] M. Walpole avait dit de M. de Liancourt :—"Je ne suis pas surpris qu'il vous ait plu ; c'est de tous vos Français celui qui me revenait le plus. Il a beaucoup d'âme, et point d'affectation. Je me moque bien de ceux qui le croient sot. Il peut le devenir en perdant son naturel, et en pratiquant les sots. Il est vrai qu'il y a peu d'apparence qu'il y tombe. Il n'y a que la bonne tête et le cœur encore meilleur de la grand'maman qui sachent résister à toutes les illusions. La sottise est à peu près comme la disposition à la petite vérole ; il faut que tout le monde l'ait une fois dans la vie. Plusieurs en sont bien marqués, et l'inoculation même, qui répond à l'éducation, étant prise quelquefois de mauvais lieu, corrompt le sang, et laisse des traces encore plus mauvaises que la maladie naturelle." (B.)

LETTRE 201.—Inédite.

Je lis actuellement les *Mille et Une Nuits*. Votre château y devrait tenir sa place. Cette chambre ronde[1] renferme quelque talisman ; vous êtes heureux d'avoir des imaginations de ce genre ; ce serait pour vous un furieux malheur d'être aveugle, tous vos plaisirs tiennent à la vue ; les miens tiennent aux oreilles, mais les contes de fées ne suffisent pas pour les satisfaire.

Le séjour de la grand'maman à Chanteloup est sur sa fin, elle sera ici dans trois semaines au plus tard. On n'est pas content de sa santé. Je ne le suis pas trop de la mienne, surtout aujourd'hui ; mais je le suis bien moins de ce que je viens d'écrire, et il ne m'est pas possible d'y rien ajouter. Adieu, peut-être vous écrirai-je mercredi.

Voilà le troisième accident de chute de cheval qui arrive depuis trois mois. Le premier est celui du Roi, dont il se ressent encore. Le second il y a dix jours de Monsieur le Duc d'Orléans, dont le cheval mit le pied dans un trou de lapin, fit la panache, et le jeta par dessus ses oreilles ; il tomba sur le visage, perdit cinq palettes de sang par le nez, et est encore défiguré par ses contusions. Le troisième arriva avant-hier et c'est le plus sérieux de tous, car je crois que M. de Pontchartrain,[2] qui est celui à qui il est arrivé, en est mort ; il venait de monter à cheval avec M. de Maurepas dans la cour de Pontchartrain, son cheval se cabra si violemment qu'il fut jeté loin, et sa tête porta sur les pierres, il perdit connaissance ; il a été saigné quatre fois sans qu'elle lui soit revenue, et on le disait hier au soir à toute extrémité. Ma première pensée en apprenant cet accident a été de craindre qu'il n'arrive malheur à la grand'maman, et d'être bien aise de ce que vous ne vous exposez pas à ce danger.

LETTRE 202

Paris, ce dimanche 25 juin 1769.

Serait-ce bien tout de bon que vous vous excusez de la stérilité de vos lettres quand vous ne les remplissez pas de nouvelles ? Je pourrais vous faire une belle citation de Mme de Sévigné,

[1] D'après la lettre suivante il semble que Mme du Deffand fait allusion à la "Chambre Ronde" ("Round Bedchamber") de Strawberry-Hill, chambre formant l'étage supérieur de la "Tour Ronde" qui venait d'être terminée.

[2] Paul-Jérôme Phélypeaux, Marquis de Pontchartrain, frère du Comte de Maurepas, ministre de Louis XV et de Louis XVI.

LETTRE 202.—Incomplète dans les éditions précédentes.

mais elle vous déplairait, et j'observe religieusement de me tenir à mille lieues de tout ce qui peut vous choquer.

Réellement Lindor est fou ; quel plaisir peut-on prendre à conduire un troupeau de jeunes gens ? Vous avez nommé d'abord la Milady Pembroke et le petit Milord,[1] cela me paraissait de la dernière confiance, j'en étais tout étonnée, mais la litanie m'a remise. Quelle est donc la compagnie du lendemain ? Oh ! vous n'êtes point fâché qu'on vienne voir votre château : vous ne l'avez point fait singulier, vous ne l'avez pas rempli de choses précieuses, de raretés, vous ne bâtissez pas un cabinet rond, dans lequel le lit est un trône, et où il n'y a que des tabourets, pour y rester seul, ou ne recevoir que vos amis.[2] Tout le monde a les mêmes passions, les mêmes vertus, les mêmes vices ; il n'y a que les modifications qui en font la différence ; amour-propre, vanité, crainte de l'ennui, etc. ; c'est ce qui remue tout ce qui est sur terre ; les uns font la cour à Mme du Barry, les autres la bravent ; ceux-ci ont une conduite réservée, et s'en glorifient ; ceux-là souffrent le martyre de ne s'y pas livrer à corps perdu ; enfin tous ont des motifs différents, et tous ne sont guère dignes d'estime.

Il me semble qu'autrefois vous n'aimiez point tant le Duc de Richmond ; je suis fort aise quand je vous vois penser qu'on peut trouver quelqu'un d'estimable ; je suis toute prête à être persuadée que cela est impossible. Mon rôle actuel est celui d'observateur, je ne vois rien qui ne me confirme dans le plus souverain mépris pour tout ce qui respire. En vérité, j'en excepte la grand'maman : c'est peut-être la seule personne qui soit parfaitement exempte de reproche ou de blâme ; mais elle est parfaite, et c'est un plus grand défaut qu'on ne pense et qu'on ne saurait imaginer ; c'est l'assemblage de toutes les vertus qui forment son être ; on n'est point digne d'elle, on ne peut atteindre à sa sphère ; enfin, enfin, je vous le dis en secret, on l'adore ; mais, mais, ose-t-on l'aimer ? Il y a déjà huit semaines qu'elle est absente, et ne doit revenir que le 15 du mois prochain pour aller tout de suite à Compiègne. Ma correspondance avec elle et sa compagnie est très-vive ; je fais la chouette à trois personnes : à elle, à l'Abbé, et au Baron de Gleichen.[3] Vous

[1] Lord Carlisle.

[2] M. Walpole s'était plaint à Mme du Deffand de ce que plusieurs grandes sociétés, composées de jeunes gens de sa connaissance, étaient venues voir, à l'improviste, sa maison de Strawberry-Hill. (B.)

[3] L'envoyé extraordinaire de Danemark en France. (B.)—Tous les trois étaient à Chanteloup.

pensez que cela me fait grand plaisir, vous supposez que j'aime à écrire, il n'en est rien. Cependant il y a des moments (mais ils sont rares) où j'aurais peine à m'en passer. Cette nuit, que j'ai eu une parfaite insomnie, je vous ai écrit quatre pages de ma propre main ; j'étais fort contente ; je vous ai dit tout ce que je pensais ; mais après trois heures de sommeil et la réception de votre lettre, j'ai plié mon griffonnage ; et quoique j'en sois fort contente, je ne vous l'enverrai point, car c'est vous qui aimez les nouvelles, et non pas moi ; et il n'y en avait point certainement dans ce que je vous ai écrit cette nuit ; mais il faut vous en dire actuellement.

J'ignore ce qui cause l'incertitude de nos ambassadeurs ; je ne vois personne dans ce moment-ci qui soit bien au fait de toutes choses. Il n'est pas douteux que les cabales et les intrigues ne soient dans ce moment-ci dans la plus grande vivacité ; on peut parier en sûreté de conscience ; les vents soufflent de toutes parts ; déracineront-ils les arbres ? je n'en sais rien. La M. de M.[4] joue un rôle indigne ; elle cherche à faire des recrues pour diminuer sa honte, mais jusqu'à présent sans grand succès. D'autres ont poussé l'honnêteté et la dignité jusqu'à l'insolence.[5] Enfin de toutes parts on ne trouve rien digne d'être loué, approuvé et même toléré. L'autre jour à la campagne, pendant le whisk du maître de la maison,[6] le chef de la conjuration[7] établit un petit lansquenet pour l'apprendre à la dame[8] ; c'était un jeu de bibus, il y perdit deux cent cinquante louis. Le maître du logis se moqua de lui, lui demanda comment il avait pu perdre autant à un si petit jeu ; il y répondit par une citation d'un opéra :

> "Le plus sage
> S'enflamme et s'engage,
> Sans savoir comment."

Le maître rit et toute la troupe.

Je crois vous avoir mandé l'accident de M. de Pontchartrain, sa chute de cheval, la première pensée que j'eus en l'apprenant[9] ? Je crois pouvoir vous apprendre aujourd'hui sa mort, il était hier à l'agonie, et je n'ai encore vu personne aujourd'hui.

[4] La Maréchale de Mirepoix. (W.)—Elle fut la première femme de distinction qui parut en public à Versailles avec Mme du Barry. (B.)

[5] En refusant de voir Mme du Barry ou de sa trouver avec elle en société. De ce nombre était le Prince de Beauvau, frère de Mme de Mirepoix, et sa femme, de qui Mme du Deffand veut parler ici. (B.)

[6] Le Roi. (W.)

[7] Duc de Richelieu. (W.)

[8] Mme du Barry. (W.)

[9] Voyez la fin de la lettre 201.

Je donnerai à souper samedi aux Beauvau, au Toulouse ; peut-être le grand-papa y viendra, mais je n'y compte pas.

J'aurai ce soir beaucoup de monde. Je ne m'aperçois pas de l'absence de la Bellissima.[10] Cette lettre que votre nièce [11] voulait que j'imitasse n'aurait été que pour vous ; mais deux raisons m'auraient empêchée de la faire, l'une que cette plaisanterie vous aurait paru froide, et l'autre que je n'ai pas le talent de l'imitation ; il faut un esprit plus souple et plus malléable que le mien. C'est l'Abbé Barthélemy qui a le talent de faire de son esprit tout ce qu'il veut, c'est de tous ceux qu'on n'aime point celui qu'on aime le mieux ; il est de bonne compagnie, a un cœur excellent, mais hermétiquement rempli de la grand'-maman. Le vrai bonheur de cette grand'maman, c'est l'attachement que cet Abbé a pour elle, il est parfait dans tous les points.

Votre cabinet est-il fini ? Vos autres ouvrages que j'ignore sont-ils bien avancés ? quels sont vos projets, quand tout cela sera fini ? ne devez-vous pas faire un ermitage au bout de votre jardin ? Oh ! vous travaillez pour la postérité, pour votre mémoire.[12] Si vous vous amusez, vous avez raison ; mais je ne comprends pas bien, qu'excepté la justice, qui doit faire penser à assurer le bien des autres après soi, on puisse s'occuper et s'intéresser sérieusement à ce qu'on pensera et l'on dira de nous quand nous ne serons plus. Adieu, le papier manque.

LETTER 203

Ce samedi 1er juillet 1769.

Je n'ai point de vos lettres aujourd'hui ; d'où vient cette intercadence ? Je ne m'en plains pas si vous vous portez bien, mais comme vous m'avez menacée de ne me plus faire savoir quand vous seriez malade, il est tout simple que j'aie un peu d'inquiétude quand je ne reçois pas de vos nouvelles le jour que j'en attends. Cependant le Chevalier de Redmond, que je n'ai point encore vu, m'a fait dire qu'il vous avait laissé en bonne santé ; on vous en dirait autant de moi, parce que le jour je me porte bien, mais la nuit il n'en est pas de même, j'ai des insomnies

[10] Mme de Forcalquier. (W.)

[11] Mme Cholmondeley. (W.)

[12] Si Mme du Deffand avant pu voir quelques-unes des additions faites par M. Walpole à sa maison de Strawberry-Hill, elle ne l'aurait certainement pas soupçonné de bâtir pour la postérite ; car un de ses plus anciens amis, M. G. J. Williams, avait observé, avec raison, que M. Walpole avait déjà survécu à une partie de cet édifice. (B.)

LETTRE 203.—Inédite.

désespérantes. Je les attribue à mon intempérance ; je fais sans cesse les plus belles résolutions que je n'exécute jamais ; les pois, les fèves, les fraises, me font un mal marqué ; et je ne puis rompre avec elles ; vous en aurez beaucoup de mépris pour moi, et vous aurez raison.

J'espère que la semaine prochaine ne se passera pas sans que je revoie la grand'maman. Le Baron de Gleichen arrivera demain de Chanteloup, il m'apprendra les arrangements ; comme cette lettre ne partira que lundi, j'aurai le temps de vous dire ce que je saurai ; vous ne vous souciez peut-être guère de le savoir, mais il est naturel de communiquer ce qui fait plaisir. Je vous rendrai compte aussi du souper que je ferai ce soir ; j'aurais bien des choses à dire de celui que je fis hier avec les deux Maréchales,[1] chez celle qui est ma voisine [2] ; mais ce n'est pas matière à lettre. Je vous dirai seulement que cette compagnie est pour moi pois, fèves et fraises, mais qu'il m'est aisé de m'en abstenir.

Tout le monde se disperse ici ; Mme d'Aiguillon partira incessamment pour Véret, où elle sera un mois. Les Trudaine, chez qui je vais une fois la semaine, s'en vont ; je serai incessamment réduite au Président, parce que Compiègne enlevera toutes mes connaissances. Pont-de-Veyle est à Pougues avec son Prince,[3] c'est lui que je regrette le plus, mais je pense que j'aurai bientôt l'Abbé Barthélemy. Vous vous moquez bien de moi, vous qui vous passez de tout, mais je vous répéterai que je n'ai point de château à embellir, que je n'ai que ceux que je fais en Espagne, qui sont détruits aussitôt que formés ; aussi je n'en veux plus faire.

C'est bien la peine de vous écrire pour ne vous rien mander qui vous intéresse ; je comprends que mes lettres vous ennuient, et dans ce moment-ci j'en suis si persuadée que je ne continuerai point. Je reprendrai demain.

Ce dimanche 2.

Mon souper s'est tourné tout de travers, le grand-papa [4] n'avait garde d'y venir, il y avait un conseil à Versailles. La Princesse [5] ne vint pas non plus, parce qu'elle a des hémorroïdes. Je n'eus donc que le Chevalier de Listenois,[6] le Toulouse,[7] l'aîné Chabot, et le Prince.[8] Personne ne mangea, le Prince et

[1] De Mirepoix et de Luxembourg. (W.)
[2] Mme de Mirepoix. (W.)
[3] Le Prince de Conti. (W.)
[4] Le Duc de Choiseul. (W.)
[5] De Beauvau. (W.)
[6] Dans le manuscrit "Listenay." (Voyez la note 1 de la lettre 115.)
[7] L'Archevêque. (W.)
[8] De Beauvau. (W.)

le Chabot avaient dîné ; je ne fis servir que la moitié du souper, et le reste servira ce soir. Au sortir de table nous montâmes en carrosse, et fûmes trouver la Princesse, qui souffre beaucoup, et qui n'ira point en Lorraine, comme elle l'avait projeté ; ce voyage est remis au mois de septembre.

J'ai reçu ce matin une lettre de la grand'maman, j'y réponds sur-le-champ, et j'y ai épuisé toute ma gaîté. Rien ne rend plus gai et ne met plus en train d'écrire que la sûreté de plaire à celui ou à celle à qui on écrit. Je n'ai pas cette confiance parfaite en vous écrivant, l'effet de mes lettres dépend de la disposition où elles vous trouvent.

Que dites-vous de ce vilain Chevalier de Redmond ? je ne l'ai point encore vu, parce que j'ai envie de le voir ; j'éprouve tant de contradiction sur tout ce que je désire que je devrais ne plus rien désirer, mais ce serait anticiper le néant, et un néant qui ferait souffrir, parce qu'on le sentirait, et je prétends que c'est là l'enfer.

Ah ! mon Dieu, on m'a chargée de vous faire une proposition que je ne vous ferai certainement pas, du moins par écrit. Si je vous revois jamais je vous la raconterai.

J'oublie de vous dire que la grand'maman ne me parle point de son retour ; ma lettre n'est qu'un transport de colère, moins contre elle que contre ce grand Abbé, qui est ravi de la retenir à Chanteloup. Je vais perdre mon Chevalier de Listenois, qui s'en va pour deux ou trois mois en Franche Comté. J'en suis au désespoir. Est-ce que je l'aime ? Oui, comme j'aime le pain ; si vous le connaissiez vous trouveriez que j'ai raison, et vous vous en accommoderiez infiniment.

J'ai reçu ces jours-ci une lettre de la Bellissima, moins tortillée que la première ; j'ai voulu dans ma réponse mettre du tortillage, et j'ai fait du galimatias. Je ne saurais m'applaudir d'être simple et vraie, je n'ai pas l'esprit et le pouvoir d'être autrement, aussi je suis la dupe de tout.

M. de Pontchartrain n'est point mort, mais il mourra.

M. de Lauzun est revenu de Corse,[9] il a rapporté tous les détails. Il s'est très-bien conduit, et c'est de nos jeunes gens celui qui a su faire le meilleur usage du temps.

J'ai deux belles estampes, M. de Turenne et M. de Rosny.[10]

[9] Où il était allé comme aide de camp à M. de Chauvelin.

[10] Maximilien de Béthune, Marquis de Rosny, Duc de Sully (1560–1641), le grand ministre de Henri IV.

Je ne sais comment arranger tout cela. Voyez, je vous prie, toutes les pauvretés que je vous dis. Adieu. Il est quatre heures après midi ; je n'ai point dormi, je vais me lever.

LETTRE 204

Paris, ce 4 juillet 1769.

Vous êtes content de moi, parce que je me contente de tout. L'on estime mon courage parce que je ne me plains pas d'être aveugle ; il y a beaucoup de mérite à souffrir ce qu'on ne peut empêcher. À la bonne heure, je veux bien qu'on me loue et que l'on soit content de moi, mais je voudrais qu'une fois pour toutes vous sussiez que j'aime cent fois mieux les nouvelles de Vachette ou de Rosette, les descriptions de vos cabinets, etc., etc., que les nouvelles politiques, qui ne peuvent m'intéresser que par rapport à vous. J'aime tous les détails domestiques ; j'aime les lettres de Racine parce qu'elles en sont pleines. Dans les lettres de Mme de Sévigné c'est un des articles qui me plaît le plus ; enfin je les préfère dans les romans à tous les grands événements et aux belles descriptions ; c'est ce qui me fait préférer les romans de Richardson à ceux de La Calprenède, et à tous nos romanciers.

Vraiment j'ai lu votre lettre à M. de Lille, il me l'apporta hier ; il voulait par modestie passer l'article des louanges que vous lui donnez ; je lui fis la douce violence de lui faire tout lire. Votre lettre est réellement très-belle, elle pétille d'esprit, elle pourrait vous faire recevoir à notre Académie, il n'y a pas une faute de langue ni de construction, sans qu'il paraisse le moindre effort. Je fus surprise d'y trouver que vous ne seriez ici que dans l'automne. Le Chevalier de Redmond m'avait dit la veille que vous lui aviez dit que vous partiez incessamment, j'en avais conclu que vous seriez ici à la fin de ce mois ; votre lettre, sans rien assurer, vous annonce dans le courant du mois d'août. Wiart s'acquittera de vos ordres, observant bien de ne vous faire prendre aucun engagement ; premièrement parce que c'est votre volonté, et secondement parce qu'il est très-possible que vous changiez de projet. À tout événement le sage est préparé, et moi aussi.

D'où vient ne me dites-vous rien de votre pavillon au bout de votre jardin ? je suis curieuse de savoir où il en est, et la description m'en plaira beaucoup. Je n'ai jamais douté de votre

LETTRE 204.—Inédite.

facilité et de votre indulgence pour les lacunes et les négligences ; vous n'avez pas besoin de me rassurer sur la crainte que je pourrais avoir d'en abuser, ni [de] me renouveler la permission d'en user tant qu'il me plaira ; je suis présentement bien au fait de ce qui peut vous plaire ou déplaire, et sans mettre d'art dans ma conduite je puis vous assurer affirmativement que vous en serez content dans toutes les situations, dans tous les événements présents et à venir ; oubliez le passé et tout ira bien.

Je soupe ce soir chez votre cousin, avec votre nièce, Mme d'Aubeterre, Mlle Sanadon, le Chevalier de Listenois, et M. de Grave. Ce cousin est drôle, il me divertit. Votre nièce a beaucoup d'esprit, et du genre qui me plaît. Le Chevalier, que je prétends qui vous conviendrait infiniment, nous quittera demain pour aller prendre possession de ses états ; il sera absent deux ou trois mois, je dirai tous les jours mon *Pater* à son intention ; *panem nostrum*, etc., me fera penser à lui. Ah ! s'il n'y avait pas de bureaux de Paris à Londres, je pourrais remplir mes lettres de ce qui vous amuserait, mais la prudence me coupe la parole.

La grand'maman n'arrivera que le 12 ou le 13, et ne paraîtra que comme un éclair. Je me flatte qu'elle n'emmènera pas à Compiègne l'Abbé Barthélemy. La Bellissima, sa dame Boucault et M. de Chabrillan reviendront entre le 15 et le 20 ; ils seront remplissage, et ne peuvent être rien de plus.

La grosse Duchesse partira la semaine prochaine pour Véret, et n'en reviendra qu'à la fin du mois d'août. Les Caraman sont à leur campagne, les Maréchales sur les grands chemins. Les Beauvau resteront à Paris, mais ce n'est pas une société ni facile ni journalière ; enfin, enfin, je prévois de l'ennui, il faut s'y laisser aller, c'est le seul moyen de le supporter.

On ira demain à Choisy, il y aura, dit-on, beaucoup de femmes, je ne sais quelles elles sont, excepté Mme de l'Hôpital qu'on m'a nommée ; notre ambassadrice n'est plus à Londres, elle vous dirait quelle est cette dame de l'Hôpital ; devinez-le si vous pouvez.[1]

[1] Dans ses *Mémoires du Règne de George III*, Walpole écrit :—" Le Roi se trouva obligé de créer un nouvel entourage ; mais, avec toute son autorité, il ne put réunir que cinq ou six femmes de qualité, et encore des plus décriées, sauf la dernière que je mentionnerai. Il y avait Mme de l'Hôpital, ancienne maîtresse du Prince de Soubise ; la Comtesse de Valentinois, de naissance illustre, très-riche et très-sotte, et aussi éloignée d'être une Lucrèce que Mme du Barry elle-même. Il y avait encore Mme de Flavacourt, digne compagne de ces deux femmes pour la vertu et l'intelligence ; elle était sœur de trois anciennes maîtresses du Roi, et avait aspiré à leur succéder. La Maréchale-Duchesse de Mirepoix venait la dernière, et c'était une acquisition des plus importantes." (Éd. 1894, tome iv, pp. 11-12.)

Adieu. Je termine cette lettre brusquement, parce que je m'interdis tant de choses en vous écrivant qu'il m'en reste bien peu à dire.

Ce mercredi 5.

Le souper de votre cousin s'est passé à merveille, il a une politesse rustique qui ne me déplaît pas ; je le crois un bon garçon, je suis parfaitement bien avec lui, il a de l'amitié pour votre nièce ; et il me paraît content de la façon dont je vis avec elle.

J'eus hier une grande alarme ; M. de Choiseul eut un accès de sa néphrétique des plus violents, mais à sept heures du soir il avait rendu beaucoup de gravier et ne souffrait plus ; il suivra aujourd'hui le Roi qui va poser la première pierre de l'église de l'école militaire, et tout de suite il ira à Choisy ; on y doit avoir demain un opéra comique. Le Roi en reviendra samedi, il ira lundi 11 à Chantilly avec *Mesdames de France* et non celles de Saint-Hubert,[2] excepté Mme de Mirepoix, qui a obtenu d'être de ce voyage.

Il faut que je vous raconte un mot que l'on me dit hier ; il y avait une musique chez Helvétius [3] ; un violon attirait les louanges et l'admiration de toute l'assemblée, et surtout de l'Abbé Morellet [4] (encyclopédiste distingué). Cet Abbé dit au Président de Meinières avec grande exclamation, " Rien n'est si parfaite que cette exécution, sentez-vous combien elle est admirable et difficile ? "—" Ah ! Monsieur," dit le Président, " je voudrais qu'elle fût impossible." Si ce mot ne vous paraît pas bon, c'est ma faute, c'est parce que je le rends mal, il parut charmant hier à tout ce qui était chez moi, et surtout à votre nièce ; il est incompréhensible d'entendre aussi bien une langue qu'elle parle aussi mal.

J'ai prié M. de Lille à souper pour dimanche ; c'est la première fois que je lui ai fait cette faveur.

Cette lettre ne partira point demain, notre costume [5] n'est qu'une fois la semaine, on y peut manquer, mais on ne doit pas en écrire deux, parce qu'il faut beaucoup mieux en toute chose être en deça que par delà ; et puis j'aurai peut-être quelque chose de plus intéressant à vous mander d'ici à dimanche.

[2] C'est-à-dire, les dames qui voulaient bien être en compagnie de Mme du Barry.

[3] Claude-Adrien Helvétius (1715–71), philosophe, littérateur et fermier-général. Il était auteur du célèbre livre *De l'Esprit*.

[4] Dans le manuscrit, " Morley."—L'Abbé André Morellet (1727–1819). " Il s'attacha de bonne heure au parti des philosophes et des économistes, et fut nommé (1785) membre de l'Académie française dont pendant la Terreur il sut conserver les régistres et les archives." (L.L.)

[5] C'est la leçon du manuscrit.

Ce jeudi.

Il serait encore temps d'envoyer cette lettre à la poste, mais je n'en ferai rien, elle ne partira que lundi ; entre ci et ce jour-là. Je voulais dire que Wiart irait au Parc-Royal, mais il m'apprend qu'il y a été hier ; voici ce que lui a dit Mme Simonetti : qu'elle serait bien fâchée que vous logeassiez ailleurs que chez elle, elle a actuellement deux MM. Smith qui doivent bientôt s'en aller, un Anglais dont elle ne sait pas le nom, qui attend le Général Irwin, qui doit arriver incessamment ; elle voudrait être avertie de votre arrivée quelques jours à l'avance pour pouvoir vous donner votre même appartement, mais soit que vous ayez celui-là ou bien un autre, elle prétend que vous serez content de celui qu'elle vous donnera.

On n'a point encore parlé à La Jeunesse,[6] mais on saura sa réponse avant lundi ; toutes ces précautions ne seront-elles point inutiles ? Je ne doute pas que vous ne soyez dans l'intention de venir, mais dans la vie il y a bien des chapitres des accidents, et je ne me permets pas de compter sur rien. Mais vous, sur quoi vous pouvez compter, c'est que je serai fort aise de vous revoir.

Le Roi est à Choisy depuis hier. Il y aura aujourd'hui un opéra comique de M. de la Borde,[7] qui a été refusé par les comédiens. Les dames sont au nombre de huit, Mmes du Barry, de Talmond,[8] de Mirepoix, Duchesse de Duras, de Valentinois, de Flavacourt, d'Avaray, de l'Hôpital ; la Vicomtesse de Pons était nommée, et sa fille Mme de Saint-Maigrin, mais elles n'iront pas, parce que Mme de Pons est malade. Voilà tout ce que je sais aujourd'hui.

Ce dimanche.

Il n'est pas sûr que vous puissiez avoir La Jeunesse, mais en ce cas vous aurez quelqu'un de sa main dont il répondra ; vous

[6] La Jeunesse avait servi temporairement de domestique à Walpole, lors de ses précédents séjours à Paris.

[7] Premier valet de chambre du Roi.

[8] Marie-Louise Jablonowska, mariée en 1730 à Anne-Charles-Frédéric, Prince de Talmond, qui mourut en 1759. Mme de Talmond vint en France avec la Reine Marie Leszczynska, dont elle était parente. Vers 1747 elle attira l'attention du Prince Charles-Edward Stuart, le "Jeune Prétendant," et devint sa maîtresse (l'une de ses rivales étant la Duchesse d'Aiguillon, la "grosse Duchesse" des lettres de Mme du Deffand). Le commerce du Prince et de Mme du Talmond (fréquemment interrompu par de violentes disputes, au cours desquelles le couple en vint quelquefois aux coups) prit fin vers 1752. Durant la plus grande partie de cette période, Charles-Edward résida dans le secret le plus absolu au couvent de Saint-Joseph, où Mme de Talmond avait ses appartements. Dans ses dernières années, la Princesse, pour faire plaisir à la Reine, affecta une grande dévotion. Elle mourut en 1773. Dans une lettre à Gray du 25 janvier 1766 Walpole fait le récit amusant d'une visite à Mme de Talmond, qui habitait alors au Luxembourg. (*Lettres*, tome vi, p. 410.)

ne trouverez jamais aucune difficulté de notre part, plaise au ciel qu'il n'en survienne pas de la vôtre.

La grand'maman n'arrive que le 20, et le 21 elle sera à Compiègne.

Le spectacle de Choisy a été déplorable, mais on y était de bonne humeur, c'est le refrain de la chanson, "Mais enfin je suis amoureux, c'est assez pour être heureux."

L'affaire de Bretagne est finie, l'ancien parlement est rappelé, excepté les deux La Chalotais.

La paresse m'empêche de vous conter une chute qu'a faite le Président il y a deux nuits, je vous la dirai si je vous revois ; il s'en porte bien, et il désire beaucoup, ainsi que Mme de Jonzac, de vous revoir. M. d'Aubeterre arrive à la fin du mois ; sa femme est aux eaux d'Aix-la-Chapelle, et n'en revient qu'au mois de septembre. Je pourrais vous mander des nouvelles domestiques ; si vous venez je vous les dirai, si vous ne venez pas je ne vous donnerai pas l'ennui de vous les conter. J'aurai des gimblettes pour Mlle Rosette ; elle ne trouvera point de compagnie chez moi, j'ai banni toutes les bêtes qui ne parlent pas ; j'ai tort, car elle valent mieux que celles qui parlent, mais comme je suis du nombre de celles-là je ne m'y rends pas difficile.

Adieu, cette lettre est bien longue, mais remarquez que c'est l'ouvrage de plusieurs jours.

LETTRE 205

Paris, ce mardi 11 juillet 1769.

On se connaît bien peu soi-même, si en effet j'ai la tête romanesque et l'esprit disserteur. Je ne puis souffrir qu'on cherche les causes, j'ai en horreur les dissertations, et je vous parais une pédante, une philosophe, etc. ! Comment ne désirerais-je pas de vous revoir, quand ce ne serait que pour détruire cette singulière opinion ? Vous l'appuyez en dernier lieu sur ce que je vous ai dit, que l'on ne meublait pas une chambre de tabourets et d'un lit en trône uniquement pour soi et pour ses amis. Rien n'est si vrai, mais j'éprouve qu'il y a du plaisir à entendre louer ce qui est à soi, sans en avoir soi-même la jouissance ; ainsi loin de trouver singulier que vous ayez du plaisir à ceci, à cela, rien ne me paraît plus naturel ; j'ai voulu vous dire seulement que vous êtes fatigué et non pas fâché de faire voir

LETTRE 205.—Inédite.

votre château. Vraiment vous avez raison quand vous jugez que nous ne nous ressemblons point, je n'en suis que trop persuadée ; mais il n'y a que notre ombre qui nous ressemble, et je suis, comme vous savez, bien éloignée d'être la vôtre, et vous la mienne ; mais vous jugez fort mal si vous croyez que je ne serai pas bien aise de vous revoir, mais, mais, vous ne le pensez pas, et je ne donnerai point dans le panneau de chercher à détruire cette idée. Vous ne l'avez jamais eue, vous ne l'avez point, et vous ne l'aurez jamais.

La grand'maman retarde son retour, chaque lettre que j'en reçois me remet à trois ou quatre jours de plus, mais comme elle ne sera qu'un jour à Paris peu m'importe le temps où elle le placera. Je lui crois peu d'impatience de se retrouver dans le brouhaha ; bien des raisons lui font aimer son Strawberry-Hill ; elle y est actuellement fort seule, toute sa compagnie l'a quittée, il ne lui reste plus que le grand Abbé et le médecin Gatti, et c'est peut-être le moment qui lui plaît le plus.

Je suis inquiète aujourd'hui du Président, il est enrhumé, il a un peu de fièvre, il tient à si peu de chose que je crains à chaque instant de le perdre. M. de Pontchartrain se tire d'affaire et ne mourra point de sa chute, elle a occasionné un violent retour de goutte, qui a produit tous les accidents qui l'ont fait croire à l'agonie.

J'ai eu cette nuit une insomnie insupportable ; j'ai été depuis trois heures jusqu'a huit livrée à mes belles pensées, et depuis huit jours jusqu'à midi à entendre lire votre *Spectateur*, des anecdotes d'Italie, et les *Mille et Un Jours*[1] ; tout cela m'a plus fatiguée qu'amusée.

J'ai eu hier à souper les Beauvau et l'Archevêque de Toulouse ; j'aurais matière à causer avec vous, mais ce n'est peut-être une à vous écrire, et moins la prudence m'est naturelle, plus je la porte loin ; mais je compte m'en dédommager quand je vous verrai, car il est certain que vous viendrez ici, vous n'êtes pas capable de me tromper ; ce sera peut-être votre dernier voyage.

Je vous ai mandé ce qui regarde votre logement et votre domestique, j'espère que dans peu vous m'apprendrez dans quel temps je dois vous attendre ; nous serons fort bien ensemble à ce que j'espère, vous ne vous repentirez pas de votre complaisance ; vous verrez à quel point j'en suis reconnaissante ; vous

[1] Contes persans (par le Dervis Moclez) traduits du persan en français par Petis de La Croix (avec la collaboration de Lesage). Paris, 1710–12. (Dict. Anon.)

conviendrez, malgré toutes vos expériences, qu'il n'est pas impossible de trouver un ami véritable. Oui, vous l'avez trouvé en moi, et rien ne me peut jamais faire changer. Demain je continuerai cette lettre.

Ce mercredi matin, à 8 heures.

Avant de fermer ma lettre, je me suis fait relire la vôtre, elle me donna hier une impression de tristesse que la seconde lecture n'a point dissipée ; est-il possible, est-il possible que je n'adoucirai jamais votre humeur sévère ; serait-il possible que vous eussiez le désir, la pensée de rompre les liens d'amitié ? Non, non, je ne le veux pas croire. Mais d'où vient donc prenez-vous si mal tout ce que je vous dis ; une plaisanterie, un lieu commun vous choquent, et vous me dites avec la dernière sécheresse que nous ne nous ressemblons point ; ah : je ne le sais que trop, mais souffrez que je vous le dise, vous vous exagérez mes défauts, vous grossissez ceux que j'ai et vous m'en trouvez que je n'ai pas ; mais je vous pardonnerai toutes vos injustices si vous me tenez parole, et si je vous revois le mois prochain. Vous serez plus content de moi que de mes lettres ; je serais au désespoir de ne vous point écrire, je ne suis point à mon aise en vous écrivant, je vous crains, mon imagination est toujours bridée, et c'est en cela que nous nous ressemblons bien peu ; vous êtes libre, délibéré, toujours vivant, toujours animé, et moi toujours timide, tremblante, n'allant qu'en tâtonnant . . . mais ne voilà-t-il pas que vous bâillez à vous tordre la bouche ? Eh bien ! je n'ai plus qu'un mot à vous dire, mais écoutez-le patiemment. Si mes lettres sont des *essais* ce n'est pas mon intention ; je ne veux ni définir, ni creuser, ni prouver, je ne veux que causer avec vous et si je vous ennuie il faut me le pardonner.

Vous croyez que je n'ai pas grande envie de vous revoir. Qu'est-ce qui vous a fait écrire cela ? Vous croyez bien que je n'y répondrai pas. Je pourrais, je l'avoue, vous mander bien des choses divertissantes, mais vous savez pourquoi je ne fais rien. Venez, venez, et nous aurons belle matière à la jaserie.

Je trouvai hier le Président avec du rhume et un peu de fièvre ; j'espère que ce ne sera rien, mais peut-on s'assurer du lendemain ? Adieu.

J'oubliais de vous dire que j'ai donné à souper à M. de Lille; je lui fis voir des petites brochettes ou fourchettes que je donne à Mme de Luxembourg le jour de la Madeleine pour sa fête, elles sont faites pour des mûres et des huîtres si l'on veut. Je lui

avais demandé quelques couplets sur l'air le plus commun, et d'éviter le sublime ; voici ce qu'il m'envoya hier :—

Sur l'air *Des fraises.*

" Ce petit don vous sera
Utile à bien des titres,
Aussitôt qu'on le verra,
Tout le monde s'écriera
Des huîtres, des huîtres, des huîtres !

Pour le montrer il faudra
Prendre bien vos mesures,
Car dès qu'on le montrera
D'abord on demandera
Des mûres, des mûres, des mûres !

De ces différents emplois
Je vous laisse l'arbitre,
Si vous n'approuvez mon choix
Je craindrai que je ne sois
Une huître, une huître, une huître."

Voilà comme je voulais la chanson. J'oubliais de vous dire qu'il y a des endroits de votre lettre qui m'ont extrêmement plu ; un où vous dites que l'exercice, sans but, sans goût, sans utilité, est une oisiveté ; un autre, que la recherche des causes n'est qu'une vaine métaphysique qui ne mène qu'à la nouveauté et qui détourne de la vérité. J'ai toujours pensé cela, et si nous ne sommes pas toujours de même avis c'est faute de nous entendre. J'ai la certitude aussi bien que la vanité d'en être intimement persuadée.

Le Président se porte beaucoup mieux, je viens d'en avoir des nouvelles, j'espère que vous le retrouverez. Voilà une lettre de Chanteloup, je vais la lire, je vous en rendrai compte.

C'est de l'Abbé Barthélemy qui me dit que Gatti doit partir le 11, et que la grand'maman reviendra la semaine prochaine. J'aurais bien du plaisir à vous faire lire les lettres de l'Abbé, elles font mourir de rire ; on ne peut avoir l'esprit plus gai et plus naturel.

LETTRE 206

Paris, ce mardi 18 juillet 1769.

Vous souhaitez que je vive quatre-vingt-huit ans ! eh ! pourquoi le souhaiter, si votre premier voyage ici doit être le dernier ? Pour que ce souhait m'eût été agréable, il fallait y ajouter : je

LETTRE 206.—Incomplète dans les éditions précédentes.

verrai encore bien des fois *ma petite*, et je jouirai d'un bonheur qui n'était réservé qu'à moi, l'amitié la plus tendre, la plus sincère et la plus constante qui fut jamais.

Je vous espérais plus tôt, mais vous avez voulu rendre vos deux années complètes. Ah ! ne craignez point mes reproches ; je n'ai que des grâces à vous rendre. Tous les jours je m'applaudis d'avoir si bien placé mon amitié ; nul autre que vous ne la connaît si bien et n'en est si digne ; aussi je puis vous jurer que vous l'avez sans partage. La grand'maman arrive demain avec son grand Abbé, je passerai la soirée avec eux, et je m'en fais un grand plaisir ; c'est immense tout ce que nous aurons à nous dire. C'est grand dommage que vous ne puissiez faire la partie carrée.

J'ai annoncé à la grand'maman votre arrivée pour le mois d'août, et celle du Général.[1] *Je serai fort aise*, m'a-t-elle écrit, *de revoir le Général, mais mille et mille fois plus de revoir mon Horace.* C'est bien parler, et je l'approuve.

Vous me faites mourir de peur ; quoi, le Chatham ? [2] Mais non, j'espère que les vapeurs nous tireront d'affaire. Point de quatre-vingt-huit ans s'il y a la guerre. Tenez, mon tuteur, il ne m'est pas possible de continuer cette lettre ; ma tête est troublée, je ne puis arranger aucune idée ; mais comme la poste ne part que jeudi matin je pourrai continuer demain.

Ce mercredi.

M. de Voyer vous avait annoncé pour le mois prochain. Vous lui avez fait un présent magnifique. Pourquoi cela ? Un exemplaire de tous les livres que vous avez imprimés [3] ; en est-il digne ? Je ne connais ni M. d'Ayen [4] ni sa sœur. Savez-vous ? le savez-vous ? [5] Les bureaux ne le savent pas, je ne veux pas leur apprendre.

Une chose assez singulière c'est que nous n'avons pas beau-

[1] Le Général Irwin.

[2] Se souvenant de la Guerre de Sept Ans, les Français étaient toujours sur le qui-vive lorsqu'on parlait du retour de Chatham à la vie politique. En fait, le 6 juillet Chatham assista à la réception du Roi, sa première apparition en public depuis sa grave maladie. Néanmoins dans une conversation particulière qu'il eut avec le Roi à cette occasion, Chatham se défendit expressément de souhaiter le ministère, en raison de sa mauvaise santé.

[3] Ce don de livres imprimés à Strawberry-Hill peut avoir été destiné non à M. de Voyer, mais à son parent, le Marquis de Paulmy, dont la splendide bibliothèque, vendue en 1785 au Comte d'Artois, est aujourd'hui propriété de l'État français.

[4] Jean-Louis-François-Paul de Noailles, Duc d'Ayen. Il avait deux sœurs la Comtesse de Tessé et la Comtesse de Guiche.

[5] C'est la leçon du manuscrit.

coup de connaissances communes ; de celles que j'ai faites en votre absence il n'y a que les La Rochefoucauld. Vous trouverez la pauvre Mme de la Vallière terriblement sourde ; elle s'est établie au commencement de cet été à Athis chez Mme de Rohan,[6] qui mène le plus grand deuil de la mort de Mme Chabot, ne voit presque personne, et cela convient à Mme de la Vallière.

On attend ces jours-ci la Bellissima. La grosse Duchesse partit lundi pour Véret et elle reviendra en même temps que vous. Le Compiègne finira le 1er septembre ; Paris sera moins désert qu'il ne l'est aujourd'hui, et j'en serai bien aise, car je n'aimerais pas que vous n'eussiez que moi à voir.

Je ne veux point parler de votre arrivée, je ne veux rien dissiper du plaisir que j'aurai de vous revoir ; je renferme tout ce que je pense, je le réserve pour vous ; mais ne craignez point les grandes effusions, vous devinerez ma joie et mon plus grand soin sera de la contenir ; nous aurons tant de sujets de conversation, qu'il me sera facile de ne vous pas parler de moi. Il y a deux ans que je ne vous ai vu, et je ne sais par quel enchantement il me paraît qu'il y a très-peu de temps que nous nous sommes séparés ; je me rappelle tout ce qui s'est passé en votre absence, mais avec peine ; tout cela n'a fait que des traces très-légères ; le moment de votre départ, celui de votre arrivée, ce sont là mes deux seules époques ; tout ce qui est entre deux est presque effacé ; quand je me ressouviens d'un fait, d'un événement, je ne sais où le placer, si c'était avant ou après votre départ ; vous aiderez à ma mémoire.

Je vous écrirai encore trois fois avant votre arrivée ; le 26, le 2, et le 9. Vous manderez s'il faut retenir votre logement et si au défaut de La Jeunesse vous voudrez prendre un domestique de sa main.

Je trouve, je vous l'avoue, qu'un mois est bien long, je crains tous les événements qui peuvent arriver, je suis inquiète de votre passage. Fâchez-vous si vous voulez, mais je ne puis m'empêcher de penser que si je ne vous avais jamais connu j'aurais été plus tranquille, mais je suis forcée d'avouer que j'aurais eu beaucoup plus d'ennui. Préparez-vous à toutes les questions que je vous ferai sur votre château, je vous donnerai le plaisir de m'en faire la description.

Si le beau temps pouvait continuer pendant que vous serez

[6] Émilie de Crussol, Duchesse de Rohan. Sa belle-sœur Marie-Scholastique-Apolline Stafford-Howard, Comtesse de Chabot, fille du deuxième Comte de Stafford, pair anglais, mourut cette année.

ici, nous ferions beaucoup de voyages dans la banlieue de Paris. Il y aura un voyage de huit jours à Chanteloup au commencement de septembre, dont la grand'maman ne sera pas, vraisemblablement elle restera à Paris, et nous passerons bien des soirées avec elle ; nous irons souper à Rueil ; il faudra que vous fassiez connaissance avec les Montigny-Trudaine, et puis le Président, qu'il faudra voir souvent, et puis chez moi ; enfin, le temps s'écoulera bien vite. N'oubliez pas les estampes que je vous ai demandées, ce sera vous qui les placerez dans mon cabinet.

Adieu : mon plaisir est troublé, je l'avoue ; je crains que ce ne soit un excès de complaisance qui vous fasse faire ce voyage.

LETTRE 207

Paris, ce mercredi 26 juillet 1769.

Comment, vous avez cru que c'était La Borde le banquier qui faisait des opéras ? Cela est ineffable ; c'est un valet de chambre du Roi.

Je me hâte de vous tirer de peine ; la proposition qu'on voulait que je vous fisse, c'était d'amener avec vous une vache blanche qui fût pleine d'un petit taureau. M. de Lille a vanté votre troupeau à la Duchesse de Villeroy ; elle ne trouvait pas plus de difficulté à demander une vache qu'un petit moineau ; je m'en suis débarrassée en lui disant qu'elle vous ferait elle-même cette proposition, et je lui ai fait sentir combien elle était absurde.

Vous m'étouffez en me débridant tout ce que vous avez à faire ; comment, depuis deux ans que vous êtes de retour chez vous, avez-vous si peu avancé besogne s'il vous reste tant de choses à terminer dans le dernier mois qui précède votre départ ? Je vous vois arriver hors d'haleine avec si peu de temps devant vous que vous ne pourrez commencer aucun récit avec la possibilité de le finir ; dès qu'on me dit qu'on n'a qu'un moment à être avec moi c'est comme si on était parti, je n'ai plus rien à dire. N'allez pas conclure de là que je vous tourmenterai pour obtenir de vous quelques jours de plus que vous ne prétendez me donner ; ah ! mon Dieu, non, je suis ravie de vous revoir, cela est certain, et pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Mais en même temps je suis fâchée, inquiète de ce qu'il vous en coûte (dans

LETTRE 207.—Inédite.

tous les sens qu'on le peut prendre) pour me donner cette marque d'amitié ; il me semble que c'est un remboursement que vous me faites pour vous acquitter avec moi, et ne plus jamais me rien devoir ; c'est une affaire terminée dont vous vous débarrassez, et vous n'aurez plus à l'avenir qu'à vous occuper de vos galeries, cabinets, pavillon, ou cabane. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, je me dis souvent, *qu'allais-je faire dans cette galère ?* J'ai un regret infini que vous n'ameniez pas le Selwyn ; je me passe aisément de lui, mais vous étant à Paris, il me devient très-nécessaire, je ne puis m'ôter de la tête que vous vous ennuierez à la mort, que rien de ce que je vous dirai ne vous intéressera, que vous compterez les jours que vous aurez à passer loin de votre Strawberry-Hill. Enfin, ce ne sera pas un plaisir pur, ce ne sera pas comme votre autre voyage, qui n'était déjà plus aussi agréable que votre séjour de 1765 et '66. Mais, comme vous dites, ce sont des *mondanités* que toutes ces distinctions-là. N'en craignez aucune dans nos conversations.

Vous verrez beaucoup la grand'maman, elle reviendra de Compiègne le 13 et sera un mois de suite à Paris. Mme d'Aiguillon sera de retour à Rueil le 17. Mme de Forcalquier va le 2 à Boulogne ou elle compte s'établir pour un mois ou six semaines ; ce sera des campagnes où nous irons souper. Je suis bien aise de savoir le jour de votre arrivée. Cependant j'en suis fâchée, je calcule sans cesse involontairement combien il reste de jours, combien j'ai de lettres à écrire et à recevoir, et voilà mon décompte. J'ai encore à vous écrire le 30 et le 10. Je dois recevoir de vos lettres le 2, le 9, et le 16. L'idée de vous savoir si occupé, si pressé, si embarrassé, me coupe la parole, je ne veux pas vous détourner, vous n'avez pas un moment à perdre. Adieu.

Wiart ira tantôt au Parc-Royal pour s'assurer de votre logement. La Jeunesse ne pourra pas entrer à vous, il vous propose celui que vous aviez il y a deux ans, un nommé Cabo ; vous aurez le temps de me faire savoir votre réponse.

LETTRE 208

Paris, mercredi 2 août.

Avec les meilleurs procédés du monde, vous conservez toujours un ton sévère ; vous me blâmez de prévoir l'avenir. Dans le fond vous avez grande raison, car je crois qu'il sera bien court

LETTRE 208.—Incomplète dans les éditions précédentes.

pour moi, surtout si mes insomnies continuent comme elles sont ; il y a plus de huit jours que je ne dors pas plus de deux ou trois heures par nuit. Je ne puis pas en deviner la cause : je ne souffre de nulle part et je n'ai point d'agitation ; mais je tombe en ruines ; ce sont les ruines de Chaillot ou de Vaugirard. Je suis un grand contraste à la description que vous me faites de votre petite cabane [1] : je la crois charmante, je comprends que l'occupation de la construire, de l'orner, vous a fait passer d'agréables moments ; je doute que n'ayant plus rien à y faire, sa jouissance vous rende aussi heureux ; mais je ne sais ce que je dis ; on veut toujours juger des autres par soi-même, on a tort. Rien n'est si différent que les goûts ; on peut s'accorder sur les choses de raisonnement, mais rarement, et peut-être jamais sur celles du sentiment. Pour bien des gens, la musique n'est que du bruit ; les uns aiment le bleu, les autres le rouge ; pour vous c'est le *vert de pois* [2] ; je n'avais jamais entendu parler de ce vert-là.

Mais, mais, je trouve de la plus grande singularité la facilité qu'on a à vous demander des présents ; rien n'est plus ridicule et plus indiscret.

Vous me faites un grand plaisir de m'apprendre que David Hume va en Écosse. Je suis bien aise que vous ne soyez plus à portée de le voir, et moi ravie de l'assurance de ne le revoir jamais. Vous me demanderez ce qu'il m'a fait ? Il m'a déplu. Haïssant des Idoles,[3] je déteste leurs prêtres et leurs adorateurs. Pour d'Idoles, vous n'en verrez pas chez moi ; vous y pourrez voir quelquefois de leurs adorateurs, mais qui sont plus hypocrites que dévots ; leur culte est extérieur ; les pratiques, les cérémonies de cette religion sont des soupers, des musiques, des opéras, des comédies, etc. Cela convient à bien

[1] Ce pavillon remplaça celui qu'avait longtemps occupé, durant l'administration de Sir Robert Walpole, Richard Francklin, imprimeur du *Craftsman*, périodique où ce ministre était violemment attaqué. "Peut-il être," écrit Walpole dans une lettre à Bentley du 17 juillet 1755, "révolution plus singulière, que de voir l'imprimeur du *Craftsman* habiter une de mes maisons, et l'auteur du *Craftsman* * faire le panégyrique d'une de mes maisons ?" (*Lettres*, tome iii, p. 322.) Le nouveau pavillon de Walpole était situé dans l'ancien jardin de Francklin, de l'autre côté de la route de Strawberry-Hill. Il contenait deux pièces, un salon de thé (tapissé du papier vert mentionné dans la lettre de Walpole à Mme du Deffand), et une bibliothèque, toutes deux garnies de porcelaine et de curiosités.

[2] M. Walpole avait dit à Mme du Deffand que les murs de la chambre de la chaumière dans son jardin étaient vert de pois. (B.)

[3] Il faut toujours entendre par là la société du Prince de Conti au Temple. (B.)

---

* Pulteney, plus tard Comte de Bath, le grand adversaire de Sir Robert Walpole. Il composa une ballade sur Strawberry-Hill.

des gens ; pour moi, tout cela m'est devenu en horreur ; je ne me plais que dans mon tonneau, en compagnie de quatre ou cinq personnes avec qui je cause.

Je crois que la grand'maman sera de retour de Compiègne quand vous arriverez ; je ne lui dirai point le jour que je vous attends ; si le vent ne s'y oppose pas, ce doit être un samedi : je m'arrangerai à souper chez moi ce jour-là, et à n'avoir le lendemain dimanche que nos amis les plus féaux. Depuis que la grand'maman est à Compiègne, je ne lui ai écrit qu'une fois, parce que je ne veux point lui donner la fatigue de me répondre. J'apprends de ses nouvelles par tout le monde, et l'on me dit qu'elle se porte bien ; d'ailleurs, je vous avouerai que mes insomnies éteignent un peu ma vivacité. Ah ! j'entends que vous dites : " A quelque chose le malheur est bon." Mon ami, n'ayez pas peur, prenez courage, il n'y a que patience à avoir, tout cela ne saurait durer longtemps. Je crois que je n'ai été mise au monde que pour être de quelque utilité aux autres ; quand j'aurai satisfait à cet article, qui est déjà bien avancé, je dirai : " Bonsoir la compagnie, bonsoir."

Voyons un peu l'itinéraire de nos lettres à venir ; il est aujourd'hui le 3, je puis vous écrire le 9, vous recevrez ma lettre le 14, veille de votre départ. Vous m'écrirez sans doute demain 4, je recevrai votre lettre le 9. Vous pouvez m'écrire encore le 11 ; et votre lettre m'arrivera le mercredi 16. J'espère que rien ne dérangera cet arrangement ; je vous manderai par ma lettre du 9 si vous pouvez compter sur votre logement. Mme Simonetti le fait espérer, mais elle n'a pas voulu s'engager, à moins que vous ne vous engageassiez le 1er de ce mois, et c'est ce que je n'ai osé prendre sur moi.

Devinez de qui j'ai reçu une lettre aujourd'hui ? de Mme Greville. Elle me parle beaucoup du petit Craufurd, de sa santé, de son jeu, mais elle ne me dit rien de lui pour moi ; il m'a totalement oubliée.

Personne n'entend parler du Général Irwin, sa Mme Boucault est à Véret avec tous les d'Aiguillon. La grosse Duchesse en doit revenir le 17. La Bellissima va s'établir ces jours-ci à Boulogne pour quatre ou cinq semaines, parce qu'elle est incommodée du bruit que lui fait le bâtiment du Palais de Bourbon.[4] Nous irons souper chez elle tant que nous voudrons, ainsi qu'à

[4] Cet édifice fut commencé en 1722 par Charlotte de Hesse-Rheinfels, Duchesse de Bourbon, et fut continué par son fils, le Prince de Condé. C'est aujourd'hui la Chambre des Députés.

Rueil, et puis le Président et moi, et j'oubliais la grand'maman. Voilà l'expectative de vos plaisirs ; j'en aurai beaucoup à vous embrasser. Adieu. Je prendrai sur moi d'arrêter votre logement pour le 15.

LETTRE 209

Paris, ce vendredi 4 août.

Suivant mes calculs vous ne pourriez recevoir ma dernière lettre que le lundi 14, veille de votre départ ; il vaut mieux ne pas attendre à l'extrémité, et que cette lettre-ci, qui sera la dernière et qui partira lundi 7 vous soit rendue le vendredi 11. Je la commence dès aujourd'hui.

Nous sommes assurés de votre appartement au Parc-Royal ; nous avons été forcés de l'arrêter pour le mardi 15, faute de quoi nous n'aurions pas pu y compter ; si j'ai mal fait, pardonnez-le-moi. Il y a présentement dans cet hôtel M. et Mme Fortescue, de la connaissance de madame votre nièce, Milady Deane et monsieur son fils.

La grand'maman arrive à Paris le dimanche 13, je souperai chez elle, et je ne lui dirai point le jour de votre arrivée, pour que vous soyez plus libre de ne la voir que le jour qui vous conviendra. Vous serez témoin du déménagement de madame votre nièce ; elle a été logée jusqu'à présent dans une niche à chiens, mais ce n'a pas été ma faute.

Je ne veux point vous dire tout le fatras que j'ai dans la tête ; il faut que je me garde d'en mettre dans la vôtre ; mais je ne veux pas vous laisser ignorer à quel point je sens l'excès de votre complaisance ; je devrais m'y opposer ; comment puis-je jamais reconnaître ce que vous faites pour moi ? La reconnaissance n'est point un sentiment qui me soit pénible, je vous en dois beaucoup, et je m'acquitte bien de cette dette.

Ce samedi 5.

C'est aujourd'hui en quinze que je puis me flatter de vous revoir. Croyez-vous que je sois bien aise ? Je m'interdis de vous le dire, mais si vous allez vous ennuyer je serai bien fâchée ; si vous allez être incommodé du voyage, du passage, de la chaleur, vous maudirez ma connaissance, je ne serai qu'une gêne pour vous ; mais je veux écarter toutes ces idées, et me livrer au plaisir de me trouver avec le sëul ami que j'ai au monde.

LETTRE 209.—Inédite.

Adieu ; mon secrétaire aura trop d'affaires demain pour que je l'en détourne, c'est ce qui me fera fermer cette lettre aujourd'hui.

LETTRE 210

Ce vendredi, à sept heures du matin, 6 octobre, lendemain de votre départ.

N'exigez point de gaîté, contentez-vous de ne pas trouver de tristesse ; je n'envoyai point chez vous hier matin, j'ignore à quelle heure vous partîtes ; tout ce que je sais, c'est que vous n'êtes plus ici.[1]

Mme de Mirepoix ne vint point chez moi le soir. Je me levai hier fort tard, je ne fus dans mon tonneau qu'à cinq heures et demie. La Maréchale de Broglio et le Baron [2] assistèrent à mon thé ; Pont-de-Veyle arriva et puis le Prince,[3] et puis M. d'Usson. Je sortis à huit heures avec la nièce, nous fûmes chez le Président, où nous restâmes jusqu'à neuf heures. Je dis à Mme de Jonzac qu'une de vos dernières paroles avaient été de me recommander de ne la point faire veiller. Elle a été touchée de cette attention, et me pria de vous le dire.

Nous trouvâmes chez la grand'maman Mmes de la Vallière, de Châteaurenaud, et l'Abbé. On joua deux proverbes. Votre nièce était malade. Mesdames s'en allèrent ; quand il n'y eut que votre nièce, l'Abbé, et moi, la grand'maman parla de vous, avec beaucoup de tendresse. Elle s'étendit sur ses regrets, et sur ses craintes pour l'avenir, elle en dit tant que je n'y pus pas tenir ; il ne fut pas en mon pouvoir d'être aussi maîtresse de mes yeux que de ma langue. Je me levai pour m'en aller, la grand'maman nous demanda encore un moment ; la minute d'après arriva le grand-papa ; il fut à son aise avec votre nièce, il parla de vous, la grand'maman se répandit sur vos louanges. Il marqua du regret de vous avoir si peu vu, et il désire de vous revoir, il ne nous quitta qu'à deux heures et demie passées. Il me donna un billet de sa loge à la Comédie pour tous les jours de ce mois. En rentrant je descendis la nièce chez elle, je vins me coucher, je n'ai pas mal dormi. Vous avez peut-être passé une mauvaise nuit à Clermont. Je n'espère de vos nouvelles que de

LETTRE 210. Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. Walpole arriva à Paris le 18 août, et quitta cette ville le 5 octobre. (B.)

[2] Le Baron de Gleichen.

[3] De Beauvau.

Calais, ainsi je n'en puis avoir plus tôt que lundi ou mardi. Demain je continuerai mon journal.

J'oubliai de vous dire que le Prince, qui est revenu de Lorraine, me dit qu'il avait été chercher Milady Churchill,[4] quoiqu'il n'ait pas l'honneur de la connaître, mais pour vous donner une marque de son attention, et pouvoir vous apporter de ses nouvelles. Il ne l'a pas trouvée. Samedi le Prince, la Princesse, et Pont-de-Veyle souperont chez moi, cela pourra fournir quelques articles pour le dimanche.

Ce dimanche matin 8.

Clermont a tout réparé, tout remplacé ; non, il ne faut plus regretter Chantilly, l'air en paraissait plus chaud et plus vif, mais la douceur et l'aménité de celui de Clermont me paraît préférable ; d'ailleurs j'en jouirai toujours, il ne me sera jamais ôté, n'est-ce pas, mon ami ? Je suis contente de vous au delà de toute expression, mais je ne suis pas tranquille, il me faut une lettre de Douvres, et qui me parle de votre santé. Vous êtes parfaitement bien avec moi, mais je suis bien mal avec moi-même, je vous cause mille peines, mille fatigues, j'abuse de votre bonté, de votre complaisance, je n'en vaux pas la peine ; vous vous occupez de mon bonheur, et beaucoup trop pour le vôtre ; je sens tout cela plus que je ne le puis dire. Soyez assuré que je n'écouterai point mon empressement, que je ne vous préviendrai sur rien, je me remets entre vos mains, et je vous soumets toutes mes pensées, tous mes désirs. Je renfermerai en moi-même tous mes sentiments, je ne me permettrai pas de vous en dire un mot, et je m'interdirai encore davantage de parler de vous à qui que ce soit ; enfin vous serez content.

Je n'ai point continué mon journal, parce que le vendredi ne m'a rien fourni, je vis peu de monde ; je soupai le soir chez la grand'maman, j'y dormis et je fus me coucher de bonne heure. La nièce [5] vous rendra compte de la visite que la grand'maman fit à Panthémont.

Je n'ai point vu les deux dames [6] jeudi ni vendredi. La vieille vint hier à 8¾ heures et ne resta qu'un instant. Il me sera bien facile de suivre vos préceptes.

Nous soupâmes hier partie carrée, le Prince,[7] et la Princesse, Pont-de-Veyle, et moi. J'aurais cent mille choses à raconter en causant, mais elles ne valent pas la peine d'être écrites—et

[4] Lady Mary Churchill, sœur d'Horace Walpole. [5] Mrs. Cholmondeley. (W.)
[6] La Marquise de Boufflers et sa nièce Mme de Cambis. (W.)
[7] De Beauvau. (W.)

puis l'inconvénient des bureaux. Je vous écrirai par les Richmond.[8] Vous savez qu'ils soupent demain chez moi, suivant les nouvelles qu'ils recevront aujourd'hui de leur sœur.[9] Je leur proposerai la comédie pour demain ; c'est le *Philosophe sans le savoir*.[10] Je ne sais pas si je dois y mener votre nièce. Vous n'êtes pas là pour me conseiller. Je suis fort contente d'elle, elle vous aime beaucoup. Je vis hier votre cousin,[11] nous ne proférâmes pas votre nom, je ne l'aime plus du tout. Le Nazare Éléazar [12] vaut beaucoup mieux ; il prétend vous remplacer auprès de moi. Ah ! il y réussira sans doute ?

Je ne fermerai ma lettre que ce soir, ou même demain matin.

Ce lundi 9, à 8 heures du matin.

Je ne respirerai à mon aise qu'après une lettre de Douvres. Ah ! je me hais bien de tout le mal que je vous cause ; trois journées de route, autant de nuits détestables, un embarquement, un passage, le risque de mille accidents, voilà le bien que je vous procure. Ah ! c'est bien vous qui pouvez dire en pensant à moi : *Qu'allais-je faire dans cette galère ?* Eh ! mon Dieu, qui suis-je ? Oh ! le centenier de l'Évangile ne se rendait pas plus de justice que moi ; plus je suis contente de vous, moins je le suis de moi ; mais pour le présent je n'épluche point de certaines choses. Vous êtes à Douvres, vous serez, j'espère, ce soir à Londres, voilà ce que j'ai impatience d'apprendre, après quoi je causerai plus à mon aise avec vous.

Je vis hier les Richmond ; ils me plaisent infiniment ; je vais aujourd'hui avec eux à l'Opéra-Comique, au *Déserteur*. Notre nièce va à la Comédie-Française, au *Philosophe sans le savoir*. Elle y mène sa compagnie, la donna Sanadona,[13] la dame Hart,[14] Mme d'Aubeterre, le Général,[15] le voisin,[16] enfin elle fera les honneurs de la loge de nos parents.[17] Je ne sais pas trop comment je me tirerai de l'Opéra-Comique. J'y serai mal assise, parce que ce n'est point une petite loge ; je pris de la casse avant hier, qui n'a point encore fait son effet, je risque

[8] Le Duc et la Duchesse de Richmond.

[9] Lady Cecilia. (W.)—Lady Cecilia Lennox, morte en novembre 1769, sans avoir été mariée.

[10] Comédie de Sedaine. [11] R. Walpole. (W.) [12] General Irwin. (W.)

[13] Nom que M. Walpole avait donné à Mlle Sanadon, qui était demoiselle de compagnie de Mme du Deffand. (B.)

[14] Dame anglaise (sœur de Lady Denbigh) qui fut de la visite faite par Walpole à Versailles et à Saint-Cyr, si joliment décrite dans la lettre à George Montagu du 17 septembre 1769. (*Lettres*, tome vii, p. 315.)

[15] Irwin. (W.) [16] Comte de Grave. (W.) [17] Les Choiseul. (W.)

de me trouver mal ; je ferais peut-être bien de rester chez moi, mais je passerai la journée seule parce que tous mes compatriotes de Saint-Joseph seront sortis, que j'ai vu hier mes autres connaissances, que je n'aurai point à vous écrire, et que je serai toute à moi-même, et je ne puis être en plus mauvaise compagnie ; de plus ce serait une impolitesse pour les Richmond, et un embarras, ayant compté sur moi ; j'irai donc, il en arrivera ce qu'il pourra.

Mme de Jonzac me parut bien malade hier, elle se coucha avant souper. Mme de Beauvau m'avait chargée de lui demander à souper pour mercredi avec le ton de faire grâce et faveur. Mme de Jonzac, avec sa complaisance ordinaire, y consentait, mais je m'y suis opposée, son Altesse n'y soupera point, et s'il lui faut un souper ce sera chez moi.

Les Richmond attendent leur sœur, mais vous saurez cela mieux que moi.

Je vis hier le grand Abbé,[18] le Marquis de Castellane. Les Richmond parlèrent à l'Abbé de vos vers [19] de mon portrait, le Duc me pressa de les lui montrer ; l'Abbé les lut, il en fut très-content. Le Duc y mit le plus grand intérêt ; ce sont des gens qui vous aiment, mon ami, qui vous connaissent, jugez s'ils me plaisent. Je ne vis, Dieu merci, qu'avec ceux qui pensent de même. Je vous quitte parce que l'heure me presse, il faut envoyer cette lettre à la grande poste. Vous n'avez pas voulu en trouver une de moi en arrivant à Londres. Je ne m'en plains pas, je consens que vous soyez plusieurs jours sans penser à moi, et que mon rendez-vous soit à Strawberry-Hill. Vous m'y trouverez dans mon tonneau, et moi je n'aurai que la petite chaise à côté du véritable ; l'Abbé l'occupera souvent, et je sais bien qu'il me parlera de vous ; il est très-convaincu de votre amitié pour moi, de votre estime pour la grand'maman, et il connaît tout ce que vous valez. Adieu.

LETTRE 211

Paris, ce mardi 10 octobre 1769.

Si vous craignez les longues lettres, priez Dieu qu'il me délivre de mes insomnies, je ne les puis rendre supportables qu'en m'occupant de ce qui m'intéresse.

[18] Barthélemy. (W.)

[19] Les vers qui commencent ainsi :—"Where do Wit and Memory dwell?" (Voyez l'*Appendice V.*)

LETTRE 211. —Inédite.

Je fus hier au *Déserteur* avec M., Mme de Richmond et Milord Dunmore [1] ; ils me vindrent prendre chez moi, j'avais envoyé Wiart m'attendre à la Comédie pour me donner la main et me soigner en cas de besoin. Je m'en serais bien passée, car le Duc eut des attentions infinies, rien n'égale leur politesse, ils firent entrer Wiart dans la loge, l'y firent asseoir. Le *Déserteur* fut joué à ravir ; mais devinez ce qui manquait à mon plaisir. Nous vînmes ensuite souper chez moi, nous fûmes dix, les quatre de l'opéra comique, quatre autres de la loge de la grand'maman, qui étaient votre nièce, la Sanadona, le voisin, et le Général, et puis Mme de la Vallière et Pont-de-Veyle. Le souper fut fort gai. Après le souper je chantai *L'Ambassade* [2] du Chevalier de Boufflers, j'engageai à jouer des proverbes. Mme de la Vallière, la nièce, la Sanadona, le voisin, s'en acquittèrent à merveille. Le Duc, la Duchesse, le Milord y prirent grand plaisir. Le Duc s'empara de votre petite chaise ; c'est le meilleur homme du monde, sa femme [3] la plus naturelle, la plus gaie, la plus facile, l'un et l'autre parfaitement aimables. Indépendamment de vous ils me plairaient, mais en dépit de vous et de moi-même vous entrez pour quelque chose dans tout ce que je pense et dans tout ce que je fais ; ils vous parleront de moi, j'en suis sûre. Je voudrais que tout Londres m'aimât, et qu'il n'y eût pas un chat qui n'approuvât ce qu'on peut faire pour moi, et n'imaginât jamais d'y trouver le moindre ridicule. Voilà mon ambition, voilà l'objet de mes intrigues ; elles sont toutes pour l'Angleterre, celles de mon pays ne m'occupent guère. Les deux dames [4] n'étaient, je crois, que des oiseaux de passage, je ne les vois plus depuis votre départ. Je compte voir ce soir la Princesse [5] ; cela est plus *conséquencieux*. Je ne sais aucune nouvelle, si ce n'est de la grand'maman, qui se porte bien. J'attends avec impatience la lettre de Douvres, je la recevrai apparemment avant jeudi que celle-ci partira. Ne soyez point effrayé de l'affluence de mes lettres, elle n'aura qu'un temps, je reprendrai bientôt la règle d'une fois la semaine, mais je prévois que vous aurez d'ici là deux ou trois lettres de contrebande ; je vous en demande pardon, mais je vous ai fait le sacrifice de celle que je vous avais écrite

[1] John Murray, quatrième Comte de Dunmore (mort en 1809). Il fut nommé, la même année (1769), Gouverneur de New York.

[2] Voyez la lettre 10.

[3] La Duchesse de Richmond (née Lady Mary Bruce) était fille du premier lit de la Comtesse d'Ailesbury, femme du Général Conway, cousin et ami intime de Walpole. Walpole était profondément attaché à la Duchesse, qui mourut en 1796.

[4] Boufflers et Cambis. (W.)

[5] De Beauvau. (W.)

la veille de votre départ, qui serait partie quelques heures avant vous, que vous auriez reçue à votre arrivée ; vous ne l'avez pas voulu, je n'examine pas pourquoi, et voilà comme je serai toujours à l'avenir avec vous ; je vous promets les trois vertus théologales, la foi à ce que vous me direz, l'espérance à ce que vous me promettrez, et la charité comme vous la voudrez. N'êtes-vous pas édifié de l'usage que je fais de mon catéchisme ?

Adieu, bonjour, en attendant que je vous revienne.

Ce mercredi, à 2 heures après midi.

Je n'attendais des lettres que de Douvres, il m'en arrive de Calais ; grand'merci, mon ami. Vous vous portez bien, vous êtes dans d'excellentes dispositions, vous voulez à toute force que je sois heureuse, eh bien ! je le serai, mais donnez-moi des nouvelles de votre santé ; songez qu'une inquiétude passagère vaut mieux qu'une inquiétude continuelle ; c'est le seul article qui manque à nos traités, ajoutez-le, je vous prie, et nous n'aurons plus de procès.

Votre lettre est charmante, elle est d'une gaîté communicative, elle a dissipé des nuages que l'insomnie avait fait naître.

Je n'ai rien à vous dire de nouveau des Richmond, je voudrais qu'ils fussent aussi contents de moi que je le suis d'eux, c'est ce que je n'apprendrai que par vous ; ils souperont encore lundi chez moi ; j'ai le projet de leur donner des proverbes. Je voudrais que M. Gudin [6] fît de petites scènes et que le proverbe fût aisé à déviner. L'Abbé et moi lui donnons des idées. Si nous réussissons, je vous enverrai par les Richmond ces beaux drames, ils ne seront pas, j'espère, aussi plats que ceux de M. de Carmontelle. Je vous écrirai aussi par eux le précis de mes conversations avec la Princesse, qui soupa samedi dernier chez moi, que je vis hier au soir, à qui je donne encore à souper ce soir ; je compte que notre nièce, la Sanadona, Pont-de-Veyle, et le Prince de Bauffremont seront de ce souper ; il n'y aura point de conversations particulières, il n'y a pas grand mal.

Le Prince de Bauffremont est arrivé d'hier. Si vous étiez parti huit jours plus tard vous l'auriez vu, j'aurais entendu le *Déserteur* avec vous, vous auriez été au souper des Richmond, mais vous partiriez demain. J'ai eu des nouvelles de la grand'-maman ; voici ce qu'elle m'écrit, " Faites bien des amitiés à Mme Cholmondeley, et pour M. Walpole, *si vous lui écrivez*, que

[6] Voyez la note 2 de la lettre 199.

ne devez-vous pas lui dire de ma part ? vous savez ce que je pense."

Je lui ai répondu qu'il faudrait bien que je vous écrivisse pour vous mander ce qu'elle me dit.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre du petit Craufurd, il prétend qu'il va venir, qu'il passera ici le mois de novembre, je ne l'espère pas ; encouragez-le à tenir sa résolution, et donnez-moi la permission de lui parler de vous. Votre cousin est bien triste, je ne sais ce qu'il a, notre nièce n'en sait rien non plus.

Adieu, j'attends des nouvelles de Douvres.

APPENDICES

APPENDICE I

Extrait d'une lettre de Saragosse du 8 *avril* 1766 [1]

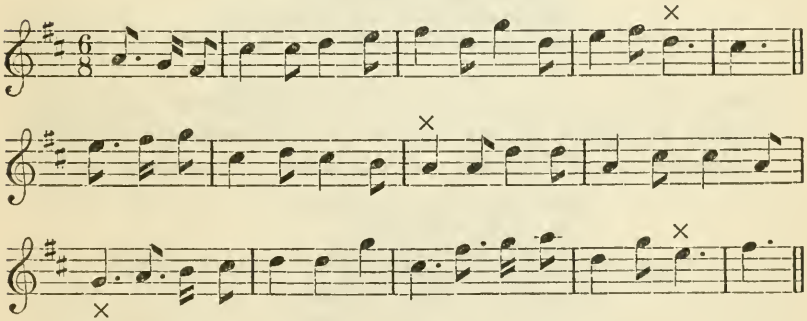
Je prends la plume uniquement, Monsieur, pour vous tirer du souci où vous tiendrait mon silence, à la vue de ce qui s'est passé ici à l'occasion du tumulte survenu le dimanche. Ce terrible événement avait été annoncé huit jours auparavant par des placards affichés en divers lieux, dans lesquels on menaçait de mort l'Intendant et ses bons amis les usuriers Domesain, Hoicochea, Lausille, Pascal Castellanos, etc., si dans cet intervalle les vivres ne diminuaient de prix. Depuis ce premier placard il en paraissait chaque jour quelques nouveaux, ce qui donna lieu à plusieurs assemblées des personnes en place pour tâcher de pacifier ces rumeurs. Finalement le dimanche à 2 heures après midi, on publia une ordonnance du Commandant-Général et du Parlement, portant que le traité fait avec les boulangers qui fournissaient le pain à la ville subsisterait et que cependant il serait permis à quiconque voudrait de cuire et de vendre du pain ; il était enjoint à toutes les personnes qui pourraient avoir du blé et de l'huile, d'aller déclarer sur-le-champ la quantité qu'ils avaient de chaque chose sous peine de 10 mille livres d'amende pour quiconque y manquerait ou ferait une fausse déclaration. Cette ordonnance, bien loin de produire l'effet désiré, ne fit qu'irriter la populace qui s'attroupa devant l'hôtel du Commandant-Général le Marquis de Castellars, en demandant à hauts cris une diminution sur les vivres ; il s'y prit de toutes les manières pour apaiser le peuple, mais il ne réussit point, en effet toute cette canaille en furie courut à l'hôtel de l'Intendant, cassa les vitres à coups de pierre, força la garde, s'empara de l'intérieur, jeta par les fenêtres tout ce qui s'y trouva, et le brûla au milieu de la place, ainsi que les trois carrosses qui se trouvèrent dans les remises ; la populace se transporta

[1] Voyez la note 29 de la lettre 4.

de là chez Don Lucas de Hoicochea et Don Fernand Domesain. On ne peut s'empêcher de verser des larmes en racontant ce qui s'y passa ; on enfonça les portes de la maison de Hoicochea, qui est un riche négociant et marchand, on enleva des magasins et de la boutique toutes les marchandises, la plupart de grande valeur, on les porta dans une place, on y mit le feu ainsi qu'aux livres, papiers, meubles, argenterie, etc., sans que la présence de l'Archevêque, qui se transporta sur les lieux, ni même le Saint Sacrement qui sortit en procession, pussent arrêter la frénésie du peuple. Don Lucas de Hoicochea et toute sa famille profitèrent de cet instant pour s'évader, en quoi ils furent très-heureux, les mutins étant revenus pour mettre le feu à la maison, qui est toute brûlée ; l'incendie a causé beaucoup de mal aux maisons voisines ; le désastre fut le même chez Domesain, où l'on brûla et vola tout. De là la populace, plus animée que jamais, courut à la place du marché, se jeter dans la maison de Locilla. Le Père Harceo, missionnaire Dominicain, fort respecté à Saragosse, s'y transporta ; tout ce qu'il put obtenir fut que la maison ne serait point brûlée, mais du reste la populace assouvit son animosité ; en même temps elle enfonça la maison de Dom Pedro Pascal Castellanos et en tira les meubles, qui furent brûlés ; on allait mettre le feu à la maison, ce qui devait exposer toute la rue à être brûlée ; arriva le Père Bruno Marti, Jésuite, qui, un crucifix à la main, monta au haut de la maison, se mit a prêcher la populace, en lui déclarant qu'elle le brûlerait en brûlant la maison. Cela arrêta les mutins, qu'il suivit chez Romes où ils s'étaient rendus en grande partie pour y commettre les mêmes horreurs ; ce Père obtint également qu'on ne mît point le feu à la maison, mais il ne put empêcher qu'elle ne fût saccagée et les meubles brûlés. Sur ces entrefaites arriva fort heureusement D. Domingo Thomas avec dix ou douze hommes courageux de la paroisse de Saint-Paul, qui, l'épée à la main, et une espèce de casque, serrèrent de près toute cette canaille, tuèrent et blessèrent beaucoup de mutins, et mirent les autres en fuite. Il y avait un autre attroupement dans la rue du Cazo, et on saccageait la maison de Carmen, homme qui tient le principal café. Toute la communité des Cordeliers avait accouru pour s'opposer au tumulte, mais sans succès; vingt hommes courageux, ayant à leur tête D. Joseph de Lortiz, se jetèrent l'épée à la main sur la populace, qu'ils mirent en déroute après avoir tué et blessé un grand nombre de ces coquins. Ceux-ci, non contents

encore, s'étaient déjà jetés dans une maison de la rue Hilarse, où ils commirent beaucoup de désordres, mais ils furent arrêtés par D. Domingo Thomas, qui accourut avec sa petite troupe et dissipa entièrement tous les mutins, de sorte qu'à neuf heures du soir il regnait déjà dans la ville une certaine tranquillité ; les principaux de chaque paroisse assemblérent du monde et firent des patrouilles dans chaque quartier ; le lendemain tout fut tranqullle. Le dimanche au soir les deux régiments qui sont dans la ville se mirent sous les armes et se rangèrent dans la place du marché et dans la rue du Crozo, où ils demeurèrent toute la nuit. Hier, et la nuit dernière on a arrêté beaucoup de monde, et jusqu'à présent tout porte à croire que pas une personne comme il faut n'a eu part au tumulte, et que les mutins ne forment réellement que la lie du peuple. On peut dire que la tranquillité se doit à une centaine de personnes courageuses et pleines de sentiment qui ne purent voir patiemment leur patrie en proie à la fureur de la populace, et la ville exposée à être perdue entièrement. Les habitants continuent aujourd'hui à faire des patrouilles, et l'on ne cesse d'arrêter des mutins.

APPENDICE II



Couplets de M. de Pont-de-Veyle ; il fallait finir par un proverbe ou dicton proverbial.[1]

1er

Aujourd'hui Bacchus et l'amour
Dans ces lieux pleins de charmes,
Viennent badiner tour à tour,
Et se prêter leurs armes.

[1] Voyez la note 1 de la lettre 30.

Bacchus fait naître mille feux,
L'amour nous verse à boire ;
Les fripons s'entendent tous deux
Comme larrons en foire.

2ème

La paix habite ces beaux lieux,
Et même nos actrices
Sont par un effet merveilleux
Sans humeur, sans caprices.
Nous n'avons pas eu jusqu'ici
La plus petite histoire ;
Nos acteurs s'entendent ici
Comme larrons en foire.

3ème

Un jeune Prince avec l'amour
A fait une alliance ;
Mesdames, pour vous faire un tour,
Ils sont d'intelligence ;
Et sans avoir l'air d'y penser,
La malice est bien noire,
Ils s'entendent pour vous blesser,
Comme larrons en foire.

4ème

Monseigneur, il nous a coûté
De vous faire un mystère,
Mais un plaisir prémédité
En est moins sûr de plaire ;
Il nous a bien fallu ruser
Pour vous en faire accroire ;
On s'entend pour vous amuser
Comme larrons en foire.

Couplets chantés en Vieille Mère Bobi, à Monsieur le Duc d'Orléans, le jour de sa fête, dont voici le premier sur l'air de la romance de la Fée Urgèle : " L'avez vous vu mon bien-aimé ? "

Pour le Prince qu'on chante ici,
Il faut hausser le verbe ;
Avec les autres aujourd'hui
Faire assaut de proverbe.
Écoutez bien, Henri le Grand
Fut l'aïeul de Louis le Grand,
Qui pour cousin eut le Régent,
Qui fut votre grand-père ;
C'est dire que vous êtes grand
Grand comme père et mère.

Henri fut grand dans les hasards
De Cithère et des champs de Mars.
Vous l'imitez,
Vous méritez
Qu'on dise de vous sans mystère
Que tous les deux font la paire.

Pour le Prince qu'on chante ici, etc.

Quand on vous parle des bons tours
Que les galants font en amours,
Vous souriez à ces discours
Des plaisirs que vous eûtes ;
On dit qu'il se souvient toujours
À Robin de ses flutes.

En voyant Monseigneur on dit,
Il n'est chère que d'appétit
Fasse le sort.
Qu'un siècle encore
Qu'il soit prêt à bonne aventure,
Et qu'il fasse feu qui dure.

Pour le petit Prince je veux
Aussi faire un bon conte,
Et de son avenir heureux
Lui donner un accompte.
Il est charmant, chacun le dit ;
On sait qu'à petit à petit
L'oiseau s'arrange et fait son nid ;
Il le fera, je gage ;
La gloire et l'amour l'ont prédit,
Ce sera leur ouvrage.

Couplets du Vieillard, de M. le Chevalier de Boufflers sur l'air "J'ai blanchi dans ces hameaux."

Tant de belles en ce jour
Ne sont pas ce qui me transporte,
Mes sens sont morts pour l'amour,
Qui plus est, ma maîtresse est morte.
Louis, quand je vous ai vu
Mon vieux cœur a cru renaître.
Quel bonheur d'avoir vécu
Assez pour vous connaître !

APPENDICE III

Récit de Madame de Jonzac, 20 octobre 1766.[1]

Marquise, fille que Monsieur le Duc d'Orléans entretient depuis longtemps, dont il a trois enfants, n'avait jamais paru dans aucune des maisons de ce Prince où Monsieur le Duc de Chartres pouvait venir. Elle avait défense expresse de paraître, et quoique Monsieur le Duc de Chartres fût au fait de cette passion, Monsieur son père l'en ayant instruit, ce jeune Prince n'aurait osé se prévaloir de cette confidence pour aller à la petite maison de Monsieur son père attenant le Palais-Royal, tant il était bien

[1] Voyez la note 10 de la lettre 41.

établi que Monsieur le Duc d'Orléans ne voulait jamais l'admettre en tiers avec sa maîtresse. Enfin il y a huit jours, Monsieur le Duc de Chartres ayant passé la nuit au bal chez Madame la Maréchale de Mirepoix, apprend en rentrant que Monsieur son père est à la chasse à Bagnolet ; il dit qu'il veut l'y aller joindre, et tout à l'heure M. de Besenval arrive. Monsieur le Duc de Chartres lui dit, " Vous allez trouver mon papa à Bagnolet ? " —" Oui, Monseigneur."—" Hé bien ! et moi aussi ; montez dans ma voiture, je vais vous mener."—" Mais, Monseigneur, vous avez passé la nuit, vous vous rendrez malade, Monsieur le Duc d'Orléans ne vous attend pas, il sera peut-être ailleurs, il sera fâché "—enfin tout ce qu'on put faire pour réprimer la volonté du fils, et sauver au père l'embarras d'être surpris par son fils en mauvaise compagnie. Rien n'y fit, Monsieur le Duc de Chartres s'obstine à partir et amener le Baron ; celui-ci refuse, et part à tire d'aile pour avertir Monsieur le Duc d'Orléans de l'arrivée de son fils. Aussitôt on renvoie Marquise, elle s'enfuit, elle se cache. L'enfant arrive, prend ses fusils, caresse son papa, cause et enfin lui dit, " Mais vous n'avez pas toute votre compagnie ? " " Si fait."—" Ho ! que non ; je le sais bien, je suis au désespoir, je vous gêne, il faut donc que je m'en aille, il faut que je ne puisse pas vous voir toujours, à tous les instants."—Le père cède ; il a la faiblesse de rappeler Marquise ; elle arrive transportée de joie, court à Monsieur le Duc de Chartres : " Monseigneur, êtes-vous sensible au bonheur de faire des heureux ? Voilà le plus beau jour de ma vie, je vous le dois." On chasse, on déjeune, Monsieur le Duc de Chartres veut rester à souper, et pour le coup Monsieur son père s'arme de fermeté et le renvoit le lendemain. Il écrit à Marquise, " Vous serez toujours mon amie, je vous verrai chez vous, mais vous ne paraîtrez plus dans aucune de mes maisons. Mon fils ne peut vivre dans votre société, et je ne puis rien souffrir entre mon fils et moi." Cela fait, il appelle son fils, veut savoir pourquoi, comment il est venu à Bagnolet. " Mon papa, il y longtemps que je souffrais de ne pouvoir être toujours avec vous, je savais vos raisons, j'ai voulu une bonne fois vous mettre à l'aise, et j'ai espéré que le premier pas fait il ne resterait plus de barrière entre nous."—" Hé bien ! mon fils, vous m'avez rendu service, vous m'avez ouvert les yeux, j'ai renvoyé Marquise, vous ne trouverez plus avec moi que les gens avec qui il vous convient de vivre, et rien ne pourra plus nous éloigner l'un de l'autre, même pour quelques instants."

Pénétré de joie et de reconnaissance le jeune Prince saute au col de son père, le remercie, s'attendrit, et voilà tout.

Voilà, Madame, l'hommage le plus sincère que vous puissiez jamais recevoir de mon attachement et de ma déférence, et je puis ajouter qu'il est impossible que vous exigiez jamais rien de moi qui me coûte autant à exécuter. On servait quand votre billet est arrivé, nous avions du monde, c'est ce qui m'a empêchée d'exécuter vos ordres sur-le-champ ; voilà mon excuse, car

> "Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement,
> Et quand l'obéissance a de l'exactitude
> Elle voit que sa gloire est dans la promptitude."

APPENDICE IV

Portrait de M. Walpole, par Mme du Deffand, fait au mois de novembre 1766.[1]

Non, non, je ne peux pas faire votre portrait, personne ne vous connaît moins que moi ; vous me paraissez tantôt tel que je voudrais que vous fussiez, tel que je crains que vous ne soyez, et peut-être jamais tel que vous êtes.

Je sais bien que vous avez beaucoup d'esprit ; vous en avez de tous les genres, de toutes les sortes, tout le monde sait cela aussi bien que moi, et vous devez le savoir mieux que personne.

C'est votre caractère qu'il faudrait peindre, et voilà pourquoi je ne peux pas être bon juge ; il faudrait de l'indifférence, ou du moins de l'impartialité ; cependant je peux vous dire que vous êtes un fort honnête homme, que vous avez des principes, que vous êtes courageux, que vous vous piquez de fermeté, que lorsque vous avez pris un parti, bon ou mauvais, rien ne vous le fait changer, ce qui fait que votre fermeté ressemble à l'opiniâtreté. Votre cœur est bon, et votre amitié solide, mais elle n'est ni tendre, ni facile ; la peur d'être faible vous rend dur; vous êtes en garde contre toute sensibilité; vous ne pouvez pas vous refuser à rendre à vos amis des faveurs essentielles, vous leurs sacrifiez vos propres intérêts, mais vous leur refusez les plus petites complaisances ; bon et humain pour tout ce qui vous environne, pour tout ce qui vous est indifférent, vous vous mettez en peu de peine de plaire à vos amis en les satisfaisant sur des bagatelles.

[1] Voyez la note 2 de la lettre 51.

Votre humeur est très-agréable, quoiqu'elle ne soit pas fort égale. Toutes vos manières sont aisées, nobles, et naturelles ; votre désir de plaire ne vous porte à aucune affectation ; la connaissance que vous avez du monde, et votre expérience, vous ont donné un grand mépris pour tous les hommes, et vous ont appris à vivre avec eux ; vous savez que toutes leurs démonstrations ne sont que faussetés, vous leur donnez en échange des égards et de la politesse en tout ; ceux qui ne se soucient point d'être aimés sont contents de vous.

Je ne sais pas si vous avez beaucoup de sentiments ; si vous en avez, vous les combattez ; ils vous paraissent une faiblesse, vous ne vous permettez que ceux qui ont l'air de la vertu ; vous êtes philosophe ; vous n'avez point de vanité, quoique vous ayez beaucoup d'amour-propre ; mais votre amour-propre ne vous aveugle point, il vous exagère vos défauts plutôt que de vous les cacher ; vous ne faites cas de vous que parce que, pour ainsi dire, vous y êtes forcé, quand vous vous comparez aux autres hommes. Vous avez du discernement, le tact très-fin, le goût très-juste, le ton excellent ; vous auriez été la meilleure compagnie du monde dans les siècles passés ; vous l'êtes dans celui-ci, et vous le seriez dans ceux à venir. Votre caractère tient beaucoup de votre nation, mais pour vos manières, elles conviennent à tout pays également.

Vous avez une faiblesse qui n'est pas pardonnable ; vous y sacrifiez vos sentiments, vous y soumettez votre conduite, c'est la crainte du ridicule ; elle vous rend dépendant de l'opinion des sots, et vos amis ne sont point à l'abri des impressions que les sots veulent vous donner contre eux. Votre tête se trouble aisément, c'est un inconvénient que vous connaissez, et auquel vous remédiez par la fermeté avec laquelle vous suivez vos résolutions ; votre résistance à ne vous en jamais écarter est quelquefois poussée trop loin, et sur des choses qui n'en valent pas la peine.

Vos sentiments sont nobles et généreux, vous faites le bien pour le plaisir de le faire, sans ostentation, sans prétendre à la reconnaissance ; enfin votre âme est belle et bonne.

Addition au Portrait, faite le 30 *novembre* 1766.

Il n'y a que la vérité et la simplicité qui vous plaisent ; vous méprisez les subtilités, vous haïssez la métaphysique ; les grands raisonnements vous ennuient, et vous n'aimez pas trop les réflexions, vous les croyez peu utiles ; votre philosophie

vous apprend qu'il vaut mieux se distraire des ses passions que de les combattre. Vous y voulez faire diversion par des amusements ; vous vous moquez de tout, et, nouveau Démocrite, le monde n'est pour vous qu'un spectacle dont vous sifflez les acteurs ; votre goût et votre talent est l'ironie, vous excellez dans ce genre qui exige beaucoup d'esprit, de grâce, et de légèreté. Vous êtes naturellement fort gai, mais vous êtes né fort sensible, et la sensibilité nuit souvent à la gaîté. Pour remédier à cet inconvénient vous cherchez des moyens extraordinaires pour vous occuper et vous amuser. Vous bâtissez des châteaux hétéroclites, vous élevez des monuments à un monarque[1] de brigands, vous jouez à la grande patience, etc., etc. Enfin, vous donnez dans des singularités qui ressemblent un peu à la folie, et qui sont cependant un effet de votre raison.

Je ne puis rien dire de votre horreur pour l'amitié, elle est apparemment fondée sur quelque grand chagrin qu'elle vous a causé, mais comme vous ne dites que des choses vagues sur cet article, on serait porté à croire que c'est une manie que vous avez, ou bien un système que vous voulez établir, aussi peu fondé que tous les autres systèmes et qui ne prendra pas malgré votre éloquence, parce que vos préceptes ne sont pas autorisés par votre exemple.

Vous avez des amis, vous leur êtes entièrement dévoué, leurs intérêts sont les vôtres, et tous vos discours et tous vos raisonnements contre l'amitié ne persuaderont pas que vous ne soyez l'homme du monde qui en est le plus capable.

APPENDICE V

Portrait de Madame la Marquise du Deffand par M. Walpole, 1766[2]

Where do Wit and Memory dwell?
Where is Fancy's favourite cell?
Where does Judgment hold her court,
And dictate laws to Mirth and Sport?
Where does Reason—not the dame
Who arrogates the sage's name,

---

[1] Le Roi Théodore. (W.)

[2] Voyez la note 3 de la lettre 51.—Ces vers sont ici imprimés d'après la copie autographe d'Horace Walpole qui se trouve dans un volume de manuscrits à lui légué par Mme du Deffand, et maintenant en la possession de Mr. W. R. Parker-Jervis. Les vers furent imprimés par Miss Berry dans le 4ème volume (pp. 385-6) de son édition des *Œuvres de Lord Orford* (1798).

And, proud of self-conferr'd degree,
Esteems herself Philosophy !
But the Reason that I mean,
The Slave of Truth, and Passion's queen,
Who doubts, not dictates, seeks the best,
And to Presumption leaves the rest :
With whom resides the winning Fair ?
With Rousseau ?—No ; nor with Voltaire ;
Nor where leaf-gold of eloquence,
Adorning less than veiling sense,
Dazzles the passions it can heat,
And makes them party to the cheat.
Where does Patience (tell who know)
Bear irremediable woe ;
And, though of life's best joy bereft,
Smile on the little portion left ?

Lastly, tell where boundless flows
The richest stream that Friendship knows
That neither laves the shores of Love,
Nor bathes the feet of Pride above ;
But rolling 'twixt disparted coasts,
Impartial glides through rival hosts ;
And, like St. Charity, divides
To Gaul and Albion equal tides ?

Together all these virtues dwell :
St. Joseph's convent [1] is their cell !
Their sanctuary, Du Deffand's mind—
Censure, be dumb ! she's old [2] and blind.

APPENDICE VI

Portrait de Madame la Duchesse de Choiseul par Madame la Marquise du Deffand, fait au mois de Novembre 1766.[3]

Vous me demandez votre portrait, vous n'en connaissez pas la difficulté. Tout le monde le prendra pour le portrait d'un être imaginaire : les hommes ne sont point accoutumés à croire au mérite qu'ils n'ont pas, mais il faut vous obéir ; le voici :—

Il n'y a pas un habitant du ciel qui vous ait surpassée en vertus, mais ils vous ont surpassée par leurs intentions et leurs motifs.

Vous êtes aussi pure, aussi juste, aussi charitable, aussi humble qu'ils ont pu l'être ; si vous devenez aussi bonne chré-

[1] Mme du Duffand logeait à la Communauté de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique, Faubourg Saint-Germain, maison fondée par Mme. de Montespan ; elle y occupait le petit appartement de cette femme célèbre, et sa tribune dans la chapelle. (W.)

[2] En 1766 Madame du Deffand avait 65 ans. (B.)

[3] Voyez la note 1 de la lettre 53.

tienne, vous deviendrez tout de suite une aussi grande sainte ; en attendant, contentez-vous d'être ici-bas l'exemple et le modèle des femmes.

Vous avez infiniment d'esprit, surtout de la pénétration, de la profondeur, et de la justesse, vous observez tous les mouvements de votre âme.

Vous voulez en connaître tous les replis ; cette idée n'apporte aucune contrainte à vos manières, et ne vous rend que plus facile et plus indulgente pour les autres.

La nature vous a fait naître avec tant de chaleur et de passion, qu'on juge que si elle ne vous avait pas aussi donné infiniment de raison, et que vous ne l'eussiez pas fortifiée par de continuelles et solides réflexions, vous auriez eu bien de la peine à devenir aussi parfaite, et c'est peut-être ce qui fait qu'on vous pardonne de l'être. L'habitude où vous êtes de réflechir vous a rendue maîtresse de vous-même ; vous tenez, pour ainsi dire, tous les ressorts de votre âme dans vos mains ; et sans rien perdre de l'agrément du naturel, vous résistez et vous surmontez toutes les impressions qui pourraient nuire à la sagesse et à l'égalité de votre conduite.

Vous avez de la force et du courage sans avoir l'air de faire jamais aucun effort. Vous êtes parvenue, selon toute apparence, à être heureuse ; ce n'est point votre élévation ni votre éclat qui fait votre bonheur, c'est la paix de la bonne conscience, c'est de n'avoir point à vous reprocher d'avoir offensé ni désobligé personne ; vous recueillez le fruit de vos bonnes qualités par l'approbation et l'estime générales ; vous avez désarmé l'envie, personne n'oserait dire et même penser qu'il mérite autant que vous la réputation et la fortune dont vous jouissez.

Il n'est pas besoin de parler de la bonté de votre cœur ; on doit conclure par tout ce qui précède combien il est rempli de sentiments.

Tant de vertus et tant d'excellentes qualités inspirent du respect et de l'admiration, mais ce n'est pas ce que vous voulez ; votre modestie, qui est extrême, vous fait désirer de n'être jamais distinguée, et vous faites tout ce qui dépend de vous pour que chacun se croie votre égal.

Comment se peut-il qu'avec tant de vertus et de charmantes qualités vous n'excitiez pas un empressement général ? C'est qu'on se voit arrêté par une sorte de crainte et d'embarras ; vous êtes, pour ainsi dire, la pierre de touche qui fait connaître aux

autres leur juste valeur, par la différence qu'ils ne peuvent s'empêcher de trouver qu'il y a de vous à eux.

APPENDICE VII

Chanson sur la réprésentation que Mlle Clairon donna pour Molé. Sur l'air du Maréchal "Tôt-tôt-tôt, battez chaud-là, courage!" [1]

Tout le bruit de Paris, dit-on,
Est que maintes femmes de nom
Quêtent pour une tragédie,
Où doit jouer la frétillon
Pour enrichir un histrion.
Tous les jours nouvelle folie !
Le faquin,
La catin,
Intéressent
Baronne, Marquise, et Duchesse.

Pour un fat, pour un polisson,
Toutes nos dames du bon ton
Vont quêtant dans leur voisinage ;
Vainement les refuse-t-on ;
Pour revoir encore la Clairon
Dans Paris elles font tapage ;
La santé
De Molé
Les engage.
Elles ont grand cœur à l'ouvrage.

Par un excès de vanité
La Clairon nous avait quitté ;
Mais depuis ce temps elle enrage
Et sent son inutilité.
Comptant sur la frivolité,
Elle recherche le suffrage
Du plumet,
Du valet
Quel courage
Pour un aussi grand personnage !

Le goût dominant aujourd'hui
Est de se déclarer l'appui
De toute la plus vile espèce
Dont notre théâtre est rempli.
Par de faux talents ébloui
À les servir chacun s'empresse.
Le faquin,
La catin,
Intéressent
Baronne, Marquise, et Duchesse.

---

[1] Voyez la note 15 de la lettre 59.

Molé, plus brillant que jamais,
Donne des soupers à grands frais,
Prend un carrosse à remise,
Entretient filles et valets.
Les femmes vident les goussets
Même des Princes de l'église ;
Pour servir
Son plaisir,
Sa sottise,
Elles se mettraient sans chemise.

Assignons pour cette chanson
À chacun la punition
Qu'on doit donner à l'indécence ;
D'abord à Molé le bâton,
Ensuite pour bonne raison
Comme sa digne recompense,
À Clairon
La maison,
Ou la cage
Que l'on doit au libertinage.

APPENDICE VIII

Arrêt de la Cour du Parlement du 9 mai 1767.[1]

La cour déliberant sur le refus fait par un de Messieurs, ensemble sur le réquisitoire des gens du Roi, justement frappés de l'importance de la matière, considérant que la nature des complots qui ont eclatés en Espagne est l'ouvrage de la Société des ci-devant soi-disant Jésuites, que le Monarque qui gouverne cet état en a suffisamment dévoilé les auteurs et caracterisé la gravité des délits, considérant encore que suivant les constitutions de la société, aucun complot n'a pu être formé qu'avec le concours du Général, que le refus opiniâtre des Jésuites de France de prêter le serment qu'on exigeait démontre qu'ils se croient toujours soumis à l'institut, que leur soumission aveugle à un Général chargé d'un crime notoire en Espagne, la suite de leur morale développée par leur conduite, et l'unité de façon de penser qui fait l'essence de la Société, les rend incompatibles avec la sûreté des Rois. La cour déclare les membres publiques et secrets de la Société ennemis de l'autorité royale, en conséquence déchus du bénéfice qui leur avait éte accordé par l'édit du Roi de 1764, ordonne que dans quinzaine, tous ceux qui composaient

[1] Voyez la note 1 de la lettre 81.

la Société à l'époque du 6 août 1762, seraient tenus de se retirer hors du royaume à peine d'être poursuivis extraordinairement, excepté ceux qui auraient prêté le serment porté par les arrêts de la cour, se réservant la dite cour de délibérer sur les contraventions particulières, sur lesquelles le Procureur-Général donnera ses conclusions. Sera le Roi très-humblement supplié, d'ordonner que les pensions alimentaires ne seront dorénavant payées que sur les les certificats legalisés des juges des lieux dans lesquels ils habiteront ; fait défense à tous et un chacun de rentrer jamais dans le royaume sous tel prétexte que ce puisse être, à peine d'être poursuivis extraordinairement ; fait défense à tous gouverneurs, lieutenants-généraux, etc., de laisser demeurer dans l'étendue de leurs juridictions, aucun des ci-devant Jésuites, à peine d'en répondre en leur propre et privé nom ; fait défense à tous les sujets du Roi de donner retraite à aucun, d'entretenir aucune correspondance ni de recevoir ou conserver aucune lettre d'affiliation ; ordonne que tous ceux qui pourraient en avoir les déposeront entre les mains du plus prochain juge, lesquelles les fera passer à Monsieur le Procureur-Général ; fait défense à tous Archevêques, Évêques, Supérieurs de séminaires, et de collèges, etc., d'employer aucun Jésuite pour prêcher, confesser, instruire la jeunesse, ni exercer aucune fonction publique et particulière ; sera le Roi très-humblement supplié d'écarter de sa personne ou de l'éducation de ses enfants, ceux qui pourraient ou auraient conservé encore quelque fraternité avec la Société ; sera en outre très-humblement supplié en qualité de fils aîné, de protecteur de l'église, d'interposer ses bons offices auprès du Pape, et de se joindre avec tous les Princes chrétiens pour obtenir de lui la dissolution d'une Société si pernicieuse ; sera enfin supplié de vouloir bien par une loi précise, rendre générale dans son royaume l'expulsion de la Société.

La cour a arrêté que le Procureur-Général donnera vendredi trois juillet les conclusions sur les délits mentionnés dans les pièces qu'il a déposées hier au greffe, notamment dans l'état remis par les officiers, pour être là constaté ce qu'il appartiendra.

APPENDICE IX

Portrait[1]

Madame de *** est si excessivement composée qu'on ne saurait deviner comme on la trouverait si elle se laissait voir dans son naturel. On ne sait si elle a de l'esprit ; elle a quelquefois l'air de penser et d'avoir des idées, mais quand elle vient à les rendre on n'entend que des vérités triviales et des lieux communs. Privée de toute imagination elle tombe toujours dans l'exagération ou le galimatias. Elle a des vertus et point de sentiment, elle a de la bonté, de la justice et de l'humanité ; elle est timide, elle n'est point vaine, mais elle est dédaigneuse, elle a quelquefois des premiers mouvements qui la feraient croire sensible, mais ils n'ont point de tenue. Son peu de discernement est ce qui fait le plus douter de son esprit ; elle croit comprendre ce qui est intelligible. Elle a cherché à acquérir des connaissances et n'a pu y parvenir. Elle veut être considérée, et comme sa timidité lui fait tout craindre elle est devenue sauvage et méfiante ; elle n'a ni facilité ni vivacité ; cependant elle a assez de douceur, son commerce est sans inconvénient ; elle pousse la prudence jusqu'à la réserve ; elle n'est point envieuse. Enfin si elle avait une âme et qu'elle la fit connaître, peut-être serait-elle fort aimable.

APPENDICE X

Lettre du Chevalier de Boufflers à Monsieur le Duc de Choiseul.[2]

De Fréjus, le 25 février 1768.

J'avais profité, Monsieur le Duc, de la permission que M. d'Esterhazy m'avait envoyée de votre part, et je m'étais embarqué pour voir la Corse et Paoli. Je connais le bienfaiteur d'un pays policé, je voulais connaître celui d'un pays sauvage. D'ailleurs j'ai toujours aimé les Corses parce qu'ils sont aussi volontaires et aussi mal coiffés que moi. Mais après une longue et triste navigation j'ai été obligé de relâcher à Antibes, où je me préparais à m'embarquer sur un bâteau de poste, lorsqu'il est arrivé un ordre de ne laisser sortir personne de France. Comme l'ordre

[1] Voyez la note 4 de la lettre 109. [2] Voyez la note 4 de la lettre 134.

venait de vous, je m'y suis soumis, quoique j'eusse des moyens d'éluder, et que je présumasse qu'il ne me regardait pas ; car je ne suis ni assez bon, ni assez mauvais sujet pour que le gouvernement cherche à me retenir ; mais mon obéissance pour toutes vos volontés, et mon désir particulier de vous revoir m'ont fait abandonner mon entreprise, bien sûr que Paris me dédommagerait de Corse et vous de Paoli.

"Un obstacle imprévu me force
De renoncer à mes projets,
Je reviens, en pensant que le héros français
Est aussi bon à voir que le héros de Corse.
À toute gloire il a des droits,
Tout s'anime sous ses auspices,
Gai comme le plaisir, sage comme les lois,
Il a l'art de faire à la fois
Nos affaires et nos délices ;
Il veut le bien de ses amis,
Il fait celui de son pays ;
Sa politique est sans mystère
(Du soleil l'aigle ne craint rien).
Il a deux passions, dont l'une est de bien faire,
Et l'autre de faire du bien.
En quittant son travail, il est sujet à dire
Plus de bons mots qu'il n'en entend ;
Il sait gouverner, il sait rire,
Deux choses qu'un ministère ignore assez souvent."

Voilà bien des vers, Monsieur le Duc, peut-être qu'il n'y en a pas un de bon, comme dans le troupeau de Fontenelle. S'ils trouvent grâce devant vous, je ne les croirai pas bons pour cela, parce que vous êtes trop bon pour être bon juge ; et s'ils sont décidés mauvais, je pourrai corriger ou effacer toutes les expressions, mais je ne puis en conscience rien changer au sens.

Monsieur le Duc peut imaginer tout mon respect pour le secrétaire d'État, chargé du département de la guerre, mais il ne saura jamais tout l'attachement que j'aurai toujours pour sa personne.

Je vais tout doucement en Lorraine où j'attendrai vos ordres et j'obéirai avec grand plaisir à ceux qui m'appeleront auprès de vous.

APPENDICE XI

Lettre du Comte de Grave à Mme du Deffand[1]

À Montpellier, le 20 avril 1768.

On a raison, Madame, de dire qu'avec la persévérance on vient à bout des choses les plus difficiles, et on peut mettre de ce nombre-là d'avoir à persuader deux demoiselles de quatre-vingts ans passés. J'ai l'honneur de vous envoyer la lettre que je sollicite depuis si longtemps. Je souhaite qu'elle fasse plaisir à M. de Walpole à proportion des soins que je me suis donnés pour l'avoir. Si je reste encore ici quelque temps j'ai l'espoir d'en escamoter une seconde, mais comme il n'y a rien de sûr avec des demoiselles de cet âge-là, je vous prie, Madame, de n'en pas parler à votre ami. Il reste encore trente-trois lettres, dont plusieurs sont admirables, une entre autres, et c'est celle après laquelle je cours, fait le détail le plus exact de l'arrivée du Roi Jacques,[2] n'est-ce pas une raison pour qu'elle intéresse plus qu'aucune autre M. de Walpole ? J'avais bien le projet, Madame, et je croyais mes moyens sûrs, de lui faire avoir les trente-quatre lettres. Les bonnes demoiselles qui en sont en possession ont depuis quarante ans le désir de les faire imprimer ; je leur ai proposé de me charger de ce soin, qu'on leur donnerait autant d'exemplaires qu'elles en exigeraient, que l'impression serait de la plus grande beauté, qu'il y aurait une épître dédicatoire en leur honneur. Je les ai vues ébranlées deux ou trois fois, mais l'instant d'après j'ai vu mes espérances détruites de fond en comble. Ne serez-vous pas étonnée, Madame, de me voir traiter si sérieusement une négotiation comme celle-ci ? Mais l'envie de vous plaire et de faire plaisir à quelqu'un qui vous est cher, l'a rendue très-essentielle. Je vous serai bien obligé de me mander si je me suis trop avancé en assurant que M. de Walpole ferait imprimer à Londres toutes les lettres si on voulait les lui confier, et qu'il donnerait autant d'exemplaires qu'on en exigerait ? Quant à l'épître dédicatoire il entrait dans mes projets que vous voudriez bien vous en charger. Quoique tout ceci soit en l'air, je serai fort aise de savoir votre façon de penser. J'aurai sûrement le temps de recevoir encore votre réponse. J'ai eu hier par Madame de Grave des nouvelles de votre santé. Je vous assure qu'il me tarde bien fort d'en aller savoir moi-

[1] Voyez la note 1 de la lettre 136.

[2] C'est la lettre du 10 janvier 1689.

même, et de pouvoir vous assurer de vive voix que personne ne vous est, Madame, aussi respectueusement attaché que votre voisin.

Post Scriptum.—Je joins avec votre permission à la lettre que je vous envoie un petit billet pour M. de Walpole.[1]

Lettre du Comte de Grave à M. Walpole.

À Montpellier, le 20 avril 1768.

Depuis six mois, Monsieur, je suis occupé à vous faire avoir de l'écriture de cette femme dont vous admirez avec tant de raison le style. Ce n'est pas ma faute, je vous assure, si je ne vous en envoie pas de quoi faire un volume. Mais ces lettres sont en la possession de deux demoiselles qui ont quatre-vingts ans passés, et à cet âge-là on se détache difficilement de ce qu'on tient. Je leur ai fait ma cour avec plus d'assiduité qu'on ne fasse à une jeune personne, de qui on veut obtenir un billet-doux. Il me semble que vous nous fîtes espérer l'année dernière le plaisir de vous voir celle-ci. Je suis d'abord après Madame du Deffand pour la vivacité des sentiments que vous inspirez à tous ceux qui ont l'honneur de vous connaître. C'est, je crois vous dire, Monsieur, bien positivement et avec la franchise qui vous convient et que vous m'avez permise, que personne ne désire plus que moi de trouver souvent les occasions de vous assurer du très-sincère attachement que je vous ai voué pour ma vie.[2]

APPENDICE XII

Traduction (par Wiart) de la préface du "Château d'Otrante," en tant qu'elle se rapporte aux observations de M. de Voltaire.[3]

Non, dit Voltaire dans son édition de Corneille, ce mélange de bouffonnerie et de gravité est insoutenable.

Voltaire est un génie,[4] mais pas aussi grand que Shakespeare.

[1] De la main de Walpole est écrit au dos de cette lettre, "From the Comte de Grave à Madame du Deffand."

[2] De la main de Walpole est écrit au dos de cette lettre, "From the Comte de Grave."

[3] Voyez la note 1 de la lettre 146.

[4] La remarque suivante est étrangère à mon sujet mais excusable dans un Anglais qui est enclin à penser que la critique sévère d'un si grand écrivain que Voltaire sur notre immortel compatriote aura été plutôt les effusions d'esprit et de précipitation que le résultat de jugement et d'attention ; le critique ne peut pas avoir une connaissance parfaite de notre langue, et en sentir la force et l'énergie, et par conséquent est incapable de connaître parfaitement notre histoire. Nous en avons eu la preuve en

Sans recourir aux passages qu'on pourrait contester, j'en appelle à lui-même ; je ne me servirai pas de son premier éloge sur notre grand poète, quoique le critique français ait traduit deux fois le même discours d'Hamlet, autrefois en admiration, et en dernier lieu en dérision ! Je suis fâché de voir que son jugement s'affaiblisse lorsqu'il devrait se fortifier. Mais je ne ferai usage que de ses propres mots sur la matière du théâtre en général, lorsqu'il ne pensait ni à être favorable ni à décrier la manière de Shakespeare, par conséquent dans un temps où Voltaire était impartial.

Dans la préface de son *Enfant Prodigue,* cette excellente pièce pour laquelle je déclare mon admiration, et que, quand je vivrais longtemps, je suis bien sûr que je n'entreprendrais jamais de la tourner en ridicule, voici ses expressions en parlant de la comédie, mais qu'on peut également appliquer à la tragédie, s'il y a des tragédies, l'une et l'autre devant être un tableau de la vie humaine, je ne peux concevoir, etc.

Il est sûr que si une comédie pouvait être toute sérieuse on pourrait bien mettre de temps en temps le mot pour rire dans une tragédie. Qui prescrira cette règle ? Le critique, qui pour se justifier en disant que rien ne doit être exclu de la comédie, donnera-t-il des lois à Shakespeare ?

Je sais que la préface d'où j'ai tiré ces passages n'est pas sous le nom de M. de Voltaire, mais sous celui de l'éditeur. Cependant qui doute que l'éditeur et l'auteur ne soit pas la même personne ? Ou quel est l'éditeur qui eût pu posséder si heureusement le style et le brillant de l'agrément de son auteur ? Ces passages sont donc indubitablement les vrais sentiments de ce grand écrivain.

Dans son épître à Maffei, à la tête de sa *Mérope,* il dit à peu près la même chose, quoique je crois qu'il y a un peu d'ironie. Je vais rapporter ses propres mots, et on verra alors pourquoi je les ai cités. Après avoir traduit un passage de la *Mérope* de Maffei, M. de Voltaire ajoute :—

---

dernier lieu dans sa préface de Thomas Corneille, à l'occasion du *Comte d'Essex.* M. de Voltaire avoue que la vérité de l'histoire a été grossièrement pervertie dans cette pièce ; il donne pour excuse que du temps que Corneille la composa la noblesse française était assez ignorante dans l'histoire d'Angleterre ; mais actuellement qu'elle la sait, dit le commentateur, on ne pardonnerait pas une telle faute. Cependant oubliant que ce siècle d'ignorance est passé, et qu'il est inutile d'instruire les personnes versées dans l'histoire, il entreprend pour faire parade de son érudition de donner à la noblesse de son pays les noms des favoris de la Reine Élizabeth, dont, dit-il, Robert Dudley était le premier, et le Comte de Leycester le second ! Qui croirait qu'il aurait été nécessaire d'apprendre à M. de Voltaire que Robert Dudley et le Comte de Leycester était la même personne ?

"*Tous ces traits sont naïfs : tout y est convenable à ceux que vous introduisez sur la scène*, et aux mœurs que vous leur donnez. *Ces familiarités naturelles eussent été, à ce que je crois, bien reçues dans Athènes ; mais Paris et notre parterre veulent une autre espèce de simplicité.*"

Je doute, dis-je, qu'il n'y ait un peu d'ironie dans ce passage, et dans quelques autres de cette épître. Cependant la force de la vérité n'est pas endommagée pour avoir une petite teinture de ridicule.

Maffei représentait un sujet tiré de l'histoire grecque, et sûrement les Athéniens, étaient aussi bons juges des mœurs grecques, et de la propriété de les y introduire, que le parterre de Paris. Au contraire, dit Voltaire (et je ne peux pas admirer son raisonnement), il n'y avait que dix mille habitants à Athènes, et Paris en a près de huit cent mille, dont il y en a trente mille en état de juger des ouvrages dramatiques.

Certainement quand même ce tribunal serait aussi nombreux qu'il le dit, je ne crois pas que trente mille personnes, qui n'ont vécu que deux mille ans après l'époque en question, soient plus en état de décider quelles doivent être les mœurs d'une tragédie tirée d'une histoire grecque.

Je n'entrerai dans aucune discussion sur l'espèce de simplicité que le parterre de Paris demande, non plus que sur les chaînes sous lesquelles les trente mille juges ont assujetti leur poésie, dont le premier mérite ainsi que je le recueille du commentaire sur Corneille, consiste à s'élever en dépit de ses fers. Un mérite qui, s'il est vrai, réduirait la poésie du sublime effort de l'imagination à un travail aussi puérile que méprisable ; *difficiles nugæ.*

Je ne puis cependant m'empêcher de citer une couple de vers dont le son paraîtra toujours aux oreilles anglaises de la plus grande platitude, et absolument déplacé au sujet, et que Voltaire a traité si sévèrement dans les neuf neuvièmes [1] des ouvrages de Corneille, en vu de défendre Racine :—

> "De son appartement cette porte est prochaine,
> Et cette autre conduit dans celui de la Reine."

Dans l'anglais :—

> "To Cæsar's closet through this door you come,
> And t'other leads to the queen's drawing-room."

[1] *Sic ;* lisez "dixièmes."

APPENDICE XIII

Lettre de Madame la Duchesse de Choiseul à Madame du Deffand.[1]

Monsieur de Voltaire m'a envoyé, ma chère petite-fille, sa réponse à M. Walpole, pour que je la lui fisse parvenir ; votre correspondance avec M. Walpole étant beaucoup plus suivie que la mienne, j'ai cru vous devoir l'hommage du plaisir qu'il recevra de la lettre de M. de Voltaire ; d'ailleurs vous connaissez, ma chère enfant, l'enfantillage, ou plutôt le radotage, de votre grand'mère ; j'ai trouvé qu'il serait de beaucoup trop bon air pour moi d'entretenir une correspondance littéraire entre deux hommes aussi célèbres ; ainsi il m'a semblé plus convenable à tous égards que vous vous chargeassiez de la lettre ; M. de Voltaire, en la laissant à cachet volant, m'avait donné la liberté de la lire, et vous pouvez juger si j'en ai profité, je ne néglige guère de faire connaissance avec ses écrits ; quoiqu'il n'ait pas étendu cette liberté jusqu'à vous, je vous conseille de la prendre, vous perdriez trop à une semblable discrétion ; vous savez combien j'ai été contente de la noble franchise avec laquelle M. Walpole a dénoncé lui-même à M. de Voltaire le trait de sa préface du *Château d'Otrante*, dont il aurait pu être blessé ; eh bien ! vous serez encore plus satisfaite de la politesse avec laquelle M. de Voltaire répond à cet aveu, vous serez charmée de la force que sa douceur a donné à la discussion littéraire à laquelle ce même aveu avait donné lieu ; vous ne le serez pas moins de la chaleur de l'intérêt que sa seule *raison* a répandu sur cette discussion ; moi qui ne suis qu'une pauvre Velche, j'insiste sur ce mot de *raison*, parce que je n'entends rien à l'éloquence, que la déclamation m'ennuie, que je ne partage pas l'emportement, et que la plaisanterie ne me trouve pas toujours prête à rire ; mais la raison, la saine raison, revêtue de ses vraies couleurs, telles que M. de Voltaire sait si bien l'en décorer, dans tous les temps, dans tous les lieux, a un pouvoir irrésistible dans tous les cœurs, et sur tous les esprits. Devrait-on jamais employer un autre langage quand on en a naturellement un si sublime ? J'ai eu surtout un plaisir infini à lui voir enfin défendre notre pauvre nation, dont il a si souvent dit tant de mal ; de cette nation qui lui a donné le jour, à ce titre seul je l'aurais cru respectable.

[1] Voyez la note 1 de la lettre 153.

Il ne me suffit pas, ma chère enfant, que vous preniez la peine d'envoyer la lettre de M. de Voltaire à M. Walpole, mais il faut encore que vous faisiez ma réponse et mes remercîments à M. de Voltaire ; vous savez que je ne me permets pas de lui écrire. Dites-lui que je suis flattée qu'il m'ait prise pour sa médiatrice, je voudrais avoir les talents d'un ministre de paix, je me flatte au moins de ne savoir point emboucher la trompette de la discorde. Dites-lui. . . ah ! dites-lui, ma chère enfant, tout ce qu'il vous plaira, tout ce que vous direz vaudra infiniment mieux que ce que je pense ; et je ne puis mieux témoigner ma reconnaissance à M. de Voltaire qu'en lui procurant une de vos lettres.

À propos, M. de Voltaire sera bien le maître de vous envoyer sous mon adresse tout ce qu'il voudra, mais pourvu que j'aie mes droits de colporteur.

Lettre de Madame du Deffand à M. de Voltaire du 22 juillet 1768.

Je viens de recevoir une lettre de Madame la Duchesse de Choiseul, malgré ses ordres je vous l'envoie. Je n'ai garde de lui obéir en réduisant sa lettre à un extrait de ma façon, ce serait une profanation envers elle et un vol manifeste que je vous ferais. J'ai fait mon possible pour l'engager à vous écrire directement ; je n'ai pu l'y déterminer, vous verrez les raisons qui l'en empêchent ; jugez combien elles me font sentir ma témérité, mais j'éprouve que plus la distance est grande plus la crainte diminue. Un moucheron n'a point de peur de la main qui peut l'écraser.

Je fis partir hier votre admirable lettre pour M. Walpole ; Madame la Duchesse de Choiseul m'avait encouragée à prendre la liberté de la lire. J'avais bien envie de pousser la témérité plus loin, et de ne l'envoyer qu'après en avoir tiré une copie, mais je ne voulus pas retarder d'une poste le plaisir qu'en recevrait M. Walpole.

Je doute, Monsieur, qu'il entre en lice avec vous ; son respect, son amour pour son compatriote doivent être satisfaits ; j'imagine qu'il n'aura d'autres désirs à présent que de vous marquer son admiration, et combien il est touché de l'extrême politesse avec laquelle vous avez répondu à sa franchise ; il y a longtemps que je connais tout ce qu'il pense pour vous, et c'est une conformité que nous avons ensemble, qui est un des plus forts liens de notre amitié.

Vous verrez, Monsieur, dans la lettre de Madame la Duchesse

de Choiseul, que vous pouvez lui adresser tous les jolis et charmants ouvrages qui tombent si souvent entre vos mains.

Adieu, mon cher et ancien ami, ayez plus de confiance en moi, et vous ne serez plus embarrassé de m'écrire.

APPENDICE XIV

Lettre 1ère—de Madame la Duchesse de Choiseul à M. Dupuits.[1]

De Versailles, 14 décembre.

Je suis bien fâchée, Monsieur, de n'avoir pas eu le plaisir de vous voir à Paris quand vous avez pris la peine de m'y venir chercher. J'ai depuis le voyage de Fontainebleau à vous faire part d'une bonne fortune pour laquelle je voulais que vous fussiez l'interprète de ma reconnaissance. Après une longue disgrâce j'ai été aussi surprise que flattée de recevoir la charmante fable du *Marseillais et du Lion* dont vous m'aviez fait présent manuscrit. Elle était accompagnée d'un fort joli billet en votre nom. Cette marque de souvenir de la part de M. de Voltaire m'a été d'autant plus sensible, que peu de jours auparavant vous aviez été témoin de mon humiliation. Les bornes de l'estime qu'il m'accordait, vous disais-je, ont été posées au point où j'ai osé n'être pas de son avis. Non, Monsieur, je n'en serai jamais, quand il croira qu'on lui dit qu'il est un radoteur. Si jamais il y eut un génie immortel, c'est le sien assurément, il le prouve tous les jours ; La Bletterie en conviendrait, malgré l'injustice dont M. de Voltaire l'accable. Si M. de Voltaire s'était rendu justice à lui-même, il ne se serait point attribué une note contre un Romain qui n'avait point ses talents, et qui n'est point son immortalité ; il n'aurait pas cru surtout qu'on l'eût eu en vue dans une citation tirée de Bayle ; Bayle, un des plus grands hommes de son siècle, parce qu'il n'était pas contemporain de M. de Voltaire. Voilà ce qu'on aurait dit à M. de Voltaire s'il avait bien voulu entendre avant de se fâcher ; mais il n'y a rien à dire à celui qui se fâche.

"Qui pardonne a raison, et la colère a tort."

Ce n'était pas même là le cas de pardonner, et encore moins celui d'être en colère.

L'orgeuil de ma nouvelle faveur ne s'est pas soutenu longtemps ; j'ai vu paraître les *Trois Empereurs*, le Supplément au *Dictionnaire Philosophique*, l'*A B C*, et même la nouvelle édition

[1] Voyez la note 1 de la lettre 176.

du *Siècle de Louis XIV*, sans que rien de tout cela m'ait été adressé. J'ai pourtant acquis le *Siècle de Louis XIV*, mais par droit de conquête, c'est-à-dire que je l'ai volé. Je vois que les souverains de l'esprit sont comme les souverains des empires, ils ne pardonnent qu'à demi, et l'on ne racquiert jamais entièrement auprès d'eux la faveur qu'on a commencé à perdre, mais les uns et les autres ne perdent jamais les droits qu'ils ont acquis sur nos hommages.

2ème Lettre—de M. de Voltaire à M. Dupuits.

26 décembre, à Ferney.

En vous remerciant, mon cher capitaine, de m'avoir envoyé copie de la jolie lettre de cette dame que Madame du Deffand appelle sa petite mère, je dirais volontiers à Madame du Deffand:

> "Il se peut bien qu'elle soit votre mère,
> Elle eut un fils assez connu de tous,
> Méchant enfant, aveugle comme vous,
> Dont vous aviez (soit dit sans vous déplaire)
> Et la malice et les attraits si doux
> Quand vous étiez dans l'âge heureux de plaire."

Quoiqu'il en soit, je sais que la petite mère et la petite-fille sont la meilleure compagnie de l'Europe.

Cette dame prétend qu'elle a volé le *Siècle de Louis XIV*, elle ne sait donc pas que c'était son bien. J'avais d'abord imaginé que Monsieur le Duc de Choiseul pourrait avoir la bonté de faire presenter un exemplaire à quelqu'un qui n'a pas le temps de lire, mais j'envoyai ce même exemplaire pour être donné à celle qui daigne lire, et il y avait quatre versiculets qui ne valent pas grand'chose :—cela se sera perdu dans l'énorme quantité de paperasses qu'on reçoit à chaque poste. La perte n'est pas grande.

Il est vrai que je lui ai envoyé le *Marseillais* de Saint-Didier, et que je n'ai pas osé risquer les *Trois Empereurs* de l'Abbé de la Caille à cause des notes.

Dieu me garde d'avoir la moindre part à l'*A B C*. C'est un ouvrage anglais traduit et imprimé en 1762. Rien n'est plus hardi et peut-être plus dangereux dans votre pays; c'est un cadran qui n'est fait que pour le méridien de Londres. On m'a fait étranger, et puis on me reproche de penser comme un étranger, cela n'est pas juste.

On m'a su mauvais gré, par exemple, d'avoir dit des fadeurs à Catau ; je crois qu'on a eu très-grand tort. Catau avait

souscrit 5000″ pour le Corneille de Madame votre femme ; Catau m'accablait de bonté, m'écrivait des lettres charmantes. Il faut un peu de reconnaissance ; les muses n'ont rien à démêler avec la politique.

Tout cela m'effarouche ; cependant si on le veut, si on l'ordonne, s'il n'y a nul risque je chercherai un *A B C*, et j'en ferai tenir un à la personne du monde qui fait le meilleur usage des vingt-quatre lettres de l'alphabet quand elle parle et quand elle écrit.

Pour La Bletterie, il est certain qu'il a voulu me désigner en deux endroits, et qu'il a désigné cruellement Marmontel dans le temps qu'il etait persécuté par l'Archevêque et par la Sorbonne ; il a attaqué Linguet ; il a insulté de même le Président Hénault, page 125, tome 2ème :—" En revanche, fixer l'époque des plus petits faits avec exactitude, c'est le sublime de plusieurs prétendus historiens modernes ; cela leur tient lieu de génie et de talents historiques." Ne reconnaissez-vous pas à tous ces traits un Janseniste de l'Université, gonflé d'orgeuil et pétri d'âcreté, qui frappe à droit et à gauche ? Je ne savais point qu'il eût surpris la religion de Madame la Duchesse de Choiseul. Quelqu'un a dit de moi que je n'avais jamais attaqué personne, mais que je n'avais pardonné à personne. Cependant je pardonne à La Bletterie puisqu'il est protégé par l'esprit et par les grâces. J'ai même proposé un accord. La Bletterie veut qu'on m'enterre parce que j'ai soixante-quinze ans. Rien ne paraît plus plausible au premier aspect. Je demande qu'il me permette seulement de vivre encore deux ans. C'est beaucoup, dira-t-il ? Mais je voudrais bien, moi, savoir quel âge il a ; et pourquoi veut-il que je passe le premier ? Mon cher capitaine, vous qui êtes jeune, riez des barbons qui font des façons à la porte du néant.

Je vous embrasse, vous et votre petite femme.

Lettre 3ème—de M. de Voltaire à Madame du Deffand.

26 décembre 1768.

Ce n'est pas assurément, Madame, une lettre de bonne année que je vous écris, car tous les jours m'ont paru toujours fort égaux, et il n'y en a point où je ne vous sois très-tendrement attaché.

Je vous écris pour vous dire que votre petite mère, ou grand'-mere (je ne sais comment vous l'appelez), a écrit à son protégé Dupuits une lettre où elle met, sans y songer, tout l'esprit et les grâces que vous lui connaissez. Elle prétend qu'elle est disgrâciée à ma cour, parce que je ne lui ai envoyé que le *Mar-*

seillais et le Lion de Saint-Didier, et qu'elle n'a point eu les *Trois Empereurs* de l'Abbé Caille. Mais je n'ai pas osé lui envoyer ces trois têtes couronnées à cause des notes qui sont un peu insolentes, et de plus il m'a paru que vous aimiez mieux le *Marseillais et le Lion.* C'est pourquoi elle n'a eu que ces deux animaux. Il y a pourtant un vers dans les *Trois Empereurs* qui est le meilleur que l'Abbé Caille fera de sa vie. C'est quand Trajan dit aux chats fourrés de Sorbonne :

" Dieu n'est si méchant, ni si sot que vous dites."

Quand un homme comme Trajan prononce une telle maxime, elle doit faire un très-grand effet sur les cocards honnêtes.

Votre petite mère, ou grand'mère, a un cœur généreux et compâtissant. Elle daigne proposer la paix entre La Bletterie et moi. Je demande pour premier article qu'il me permette de vivre encore deux ans, attendu que je n'en ai que soixante-quinze, et que pendant ces deux années il me soit loisible de faire une epigramme contre lui tous les six mois ; pour lui, il mourra quand il voudra.

Saviez-vous qu'il a outragé le Président Hénault autant que moi ? Tout ceci est la guerre des vieillards. Voici comme cet apostat Janseniste s'exprime, page 235, tome 2ème :—" En revanche, fixer l'époque des plus petits faits avec exactitude, c'est le sublime de plusieurs prétendus historiens modernes ; cela leur tient lieu de génie et de talents historiques." Je vous demande, Madame, si on peut désigner plus clairement votre ami ? Ne devait-il pas l'excepter de cette censure aussi générale qu'injuste ? Ne devait-il pas faire comme moi qui n'ai perdu aucune occasion de rendre justice à M. Hénault, et qui l'ai cité trois fois dans le *Siècle de Louis XIV* avec les plus grands éloges. Par quelle rage ce traducteur pincé du nerveux Tacite outrage-t-il Président Hénault, Marmontel, un avocat Linguet et moi, dans des notes sur Tibère ? Qu'avons-nous à démêler avec Tibère ? Quelle pitié ! Et pourquoi votre petite mère n'avoue-t-elle pas tout net que l'Abbé de la Bletterie est un mal avisé ?

Et vous, Madame, il faut que je vous gronde. Pourquoi haïssez-vous les philosophes quand vous pensez comme eux ? Vous devriez être leur reine, et vous vous faites leur ennemie. Il y en a un dont vous avez été mécontente, mais faut-il que le corps en souffre ? Est-ce à vous de décrier vos sujets ?

Permettez-moi de vous faire cette rémontrance en qualité de votre avocat-général. Tout notre parlement sera à vos genoux

quand vous voudrez, mais ne le foulez pas aux pieds quand il s'y jette de bonne grâce.

Votre petite mère et vous, vous me demandez l'*A B C* ; je vous proteste à toutes deux, et à l'Archevêque de Paris, et au Syndic de la Sorbonne, que l'*A B C* est un ouvrage anglais composé par un M. Huet très-connu ; traduit il y a six ans, imprimé en 1762 ; que c'est un rost-bif anglais, très-difficile à digérer par beaucoup de petits estomacs de Paris, et sérieusement, je serais au désespoir qu'on me soupconnât d'avoir été le traducteur de ce livre hardi dans mon jeune âge. Car en 1762 je n'avais que soixante-neuf ans. Vous n'aurez jamais cette infamie, qu'à condition que vous rendiez partout justice à mon innocence, qui sera furieusement attaquée par les méchants jusqu'à mon dernier jour. Au reste il y a depuis longtemps un déluge de pareils livres. *La Théologie portative*, pleine d'excellentes plaisanteries et d'assez mauvaises ; *L'Imposture sacerdotale*, traduite de Gordon ; *La Riforma d'Italia*, ouvrage trop déclamatoire qui n'est pas encore traduit, mais qui sonne le tocsin contre tous les moines ; *Les Droits des hommes et les Usurpations des Papes ; Le Christianisme dévoilé*, par feu Damilaville ; *Le militaire philosophe*, de Saint-Hyacinthe ; livres tous de raisonnements, et capables d'ennuyer une tête qui ne voudrait que s'amuser. Enfin, il y a cent mains invisibles qui lancent des flèches contre la superstition. Je souhaite passionnément que leurs traits ne se méprennent point, et ne détruisent pas la religion, que je respecte infiniment, et que je pratique.

Un de mes articles de foi, Madame, est de croire que vous avez un esprit supérieur. Ma charité consiste à vous aimer quand même vous ne m'aimeriez plus. Mais malheureusement je n'ai pas l'espérance de vous revoir.

Lettre 4ème—de Madame du Deffand à M. de Voltaire.

Ce 5 janvier 1769.

Ah ! vraiment, vraiment, Monsieur, vous vous feriez de belles affaires avec votre livrée s'ils avaient connaissance de votre dernière lettre. Ce sont bien des gens comme eux qui s'embarrassent de ce que pensent et disent des gens comme moi. Si j'entrais en justification avec eux, ils me diraient comme le bœuf au ciron dans les fables de La Mothe, " Eh ! l'ami, qui te savait là ? " Vos philosophes, ou plutôt soi-disant philosophes, sont de froids personnages, fastueux sans être riches, téméraires sans être braves, prêchant l'égalité par esprit de domination,

se croyant les premiers hommes du monde de penser ce que pensent tous les gens qui pensent. Orgueilleux, haineux, vindicatifs, ils feraient haïr la philosophie.

Est-il possible que votre rancune contre La Bletterie (qui sans doute n'avait point pensé à vous) ne cède pas au désir de plaire et d'obliger ma grand'maman ? Ah ! Monsieur, si vous la connaissiez vous ne pourriez lui résister ; l'esprit, la raison, la bonté, les grâces, tout en elle est au même degré, elle est à la tête de ceux de qui le goût n'est point perverti, et qui sentant tout votre mérite se rendent difficiles sur celui des autres. Certainement vous vous trompez, Monsieur ; La Bletterie n'a point eu en vue le Président dans la phrase que vous me citez ; personne ne lui en a fait l'application. La Bletterie parle des historiens, et le Président n'a prétendu faire même qu'une chronologie. Mais en supposant que La Bletterie ou d'autres voulussent attaquer le Président, ils n'y réussiraient pas ; son livre a eu trop de succès pour que la critique de quelques particuliers puisse lui paraître fondée, il en attribuerait la cause à une basse jalousie, il la mépriserait, et il aurait raison. Point de guerre entre les vieillards, vous y auriez trop d'avantages, vos écrits n'ont que vingt-cinq ans.

Je consentirai volontiers à dire, à publier, que vous n'êtes ni l'auteur ni le traducteur de l'*A B C*, et de toutes les autres brochures, mais me croira-t-on ? Ne m'en rendez pas caution, je vous prie ; on s'en rapportera au style ; et il est difficile de s'y méprendre. Mais envoyez toujours à la grand'maman tout ce qui tombera entre vos mains, et qu'il y ait, je vous supplie, deux exemplaires.

Non, non, n'ayez pas peur, rien n'altérera l'opinion que j'ai de votre religion et de votre piété. Je vous fais mettre en pratique les vertus théologales, mais je ne voudrais pas devoir à la charité l'amitié dont vous m'assurez.

Adieu, mon bon et ancien ami, je n'exerce aucune vertu en vous aimant et en croyant en vous. Ah ! pourquoi ne puis-je avoir l'espérance de vous revoir ?

FIN DU TOME PREMIER

Imprimerie de BALLANTYNE, HANSON & Cie
à Edimbourg et à Londres

PQ
1981
D65
1912
t.1

Du Deffand de la Lande, Marie Anne (de Vichy Chamrond)
Lettres à Horace Walpole

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY